This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

H. BEUCHAT

YC 48878

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

MANUEL
D'ARCHÉOLOGIE
AMÉRICAINE

Amérique préhistorique — Civilisations disparues)

PAR

H. BEUCHAT

PRÉFACE PAR M. H. VIGNAUD

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE FRANCE

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

AUGUSTE PICARD, SUCCESSEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1912

MANUEL

D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

(Amérique préhistorique — Civilisations disparues)

MANUEL

D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

(Amérique préhistorique — Civilisations disparues)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Auguste Picard, 1913.

MANUEL
D'ARCHÉOLOGIE
AMÉRICAINE

(Amérique préhistorique — Civilisations disparues)

PAR

H. BEUCHAT

PRÉFACE PAR M. H. VIGNAUD

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE FRANCE

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

AUGUSTE PICARD, SUCCESSEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1912

E61
.B5

UNIV. OF
CALIFORNIA

Au protecteur éclairé
des études américaines
et de toutes les recherches
relatives au Nouveau Continent,

au Duc de LOUBAT,

avec reconnaissance.

M. B.

259212

AVANT-PROPOS

15 novembre 1912.

Lors de la terminaison de ce volume, je tiens à remercier ici ceux qui m'ont aidé à le mettre au jour : mes maîtres, MM. Hubert et Mauss, M. A. Picard, mon bienveillant éditeur, M. Salomon Reinach, M. le docteur Rivet, ainsi que tous ceux qui m'ont apporté l'appui de leur expérience et de leur sympathie.

Je tiens à exprimer spécialement ma gratitude à M. Henry Vignaud, qui a bien voulu écrire pour moi la préface du livre.

PRÉFACE

Les sensibles progrès que l'américanisme a faits en France dans ces dernières années, surtout depuis la constitution de la Société des Américanistes, à laquelle le Dr Hamy a consacré la fin de sa vie, et la création d'une chaire spéciale au Collège de France, par le duc de Loubat, rendaient nécessaire la publication d'un Manuel tel que celui sur lequel j'ai le plaisir d'appeler l'attention. Cet ouvrage manquait à ceux qui poursuivent nos études et M. Picard a voulu combler cette lacune.

M. Beuchat, qui s'est chargé de ce soin, n'est connu que du petit nombre d'érudits auxquels s'adressent ces courtes et savantes monographies qui forment les assises, peu visibles, mais solides, de travaux généraux plus en vue. Ceux qui parcourront son Manuel se rendront vite compte qu'avec la variété et l'étendue des connaissances nécessaires pour embrasser un champ de cette ampleur, il a aussi la rectitude de jugement et la claire vue de toutes les parties de son sujet, sans lesquelles un travail de ce genre n'aurait qu'une médiocre utilité. Son ouvrage a un cadre plus large que celui qu'on donne ordinairement aux traités d'archéologie. Il touche à tout ce que l'on entend aujourd'hui par cette expression un peu vague d'américanisme ancien, dans laquelle on fait entrer la découverte, la préhistoire, l'anthropologie, l'ethnographie, la religion, la linguistique et même l'industrie et les arts primitifs. Ce vaste cadre a été rempli comme il devait l'être, c'est-à-dire avec le souci d'exposer sobrement et avec impartialité toutes les questions, et de fournir aux Américanistes les moyens de les approfondir.

Le travail à faire était considérable et nouveau. Pour la France, pour les autres contrées de l'Europe, on trouve des précis ou des tableaux d'ensemble plus ou moins généraux, qui réunissent les éléments essentiels de ce genre d'étude et que de nouvelles recherches permettent aisément d'augmenter. Pour l'Amérique, rien de pareil n'existait. Tout était à créer, et à cette nécessité s'ajoutait celle de parcourir un champ d'une vaste étendue, car il s'agit ici du Nouveau Monde tout entier et d'un nombre considérable de documents, n'ayant jamais fait l'objet d'aucun inventaire systématique, et qu'il fallait, pour la première fois, réunir, étudier, classer et juger. La difficulté de bien choisir, au milieu de cette masse de matériaux d'inégale valeur, n'est pas un des moindres écueils de ce genre de travail.

M. Beuchat a commencé le sien par une introduction sur la découverte de l'Amérique. C'est une innovation heureuse, qui prépare utilement le lecteur à ce qui va suivre. Sans entrer dans des détails qui seraient là hors de place, cette introduction rappelle les faits qu'il faut connaître et renvoie aux sources originales pour de plus amples développements. Il s'y est bien glissé quelques erreurs et on doit y regretter plusieurs omissions importantes, notamment en ce qui concerne Colomb et Vespuce, qui ont fait le sujet de travaux récents que l'auteur n'a pu connaître.

Il aurait fallu dire que l'authenticité de la fameuse lettre attribuée à Toscanelli et qui aurait décidé Colomb à chercher le levant par le ponant est aujourd'hui fortement contestée ; que la vieille légende d'après laquelle le grand Génois aurait organisé sa première expédition pour aller aux Indes a fait l'objet d'une critique destructive par l'auteur de ces lignes, qui a montré qu'elle est postérieure à la grande découverte, que personne n'y a cru du vivant de Colomb et qu'elle ne s'est accréditée qu'un demi-siècle après sa mort. Il aurait été utile de noter aussi que la défaveur qui s'est si longtemps attachée à l'œuvre de Vespuce a fait place à une plus juste appréciation des découvertes de ce Florentin, auquel appartient incontestablement le mérite d'avoir reconnu, le premier, que les régions

nouvelles ne faisaient pas partie de l'Asie et formaient réellement un monde nouveau.

Mais ces omissions, qui ne portent pas, d'ailleurs, sur ce qui fait l'objet même du livre, n'enlèvent rien à l'utilité et à l'intérêt de cette introduction. On y remarquera un chapitre nouveau et original sur les conditions physiques de la découverte.

En abordant la première partie de son sujet, l'Amérique préhistorique, M. Beuchat a fait des réserves nécessaires, en ce qui concerne l'homme fossile américain. Dans notre manière de voir, on pourrait les accentuer encore davantage, car, malgré les affirmations de quelques savants éminents, nous pensons que la preuve de l'existence, au Nouveau Monde, de l'homme paléolithique laisse encore beaucoup à désirer. Constatons, toutefois, qu'il y a, à ce sujet, deux écoles opposées et que, même aux États-Unis, où ces études ont été poussées si loin et où la thèse négative prévaut, il y a de savants archéologues qui soutiennent que l'homme américain date au moins de l'époque paléolithique. C'est aussi l'opinion qui paraît prévaloir en Europe. Il convient donc d'attendre, comme le fait M. Beuchat, que de nouvelles trouvailles et de nouvelles observations permettent de trancher définitivement la question ; n'hésitons pas à dire, toutefois, que, pour écarter le jugement négatif que motive l'incertitude qui règne sur la véritable nature des gisements où l'on a trouvé des restes attribués à l'homme primitif, ainsi que sur le caractère même de ces restes, il faudra produire un nombre considérable de faits plus explicites que ceux qui ont été relevés jusqu'ici.

La seconde partie de notre Manuel, celle relative aux civilisations disparues de l'Amérique, est la plus importante de l'ouvrage, et la plus riche en renseignements nouveaux, surtout pour les lecteurs français, qui, en pareille matière, sont le plus souvent obligés d'avoir recours aux travaux allemands et américains ou anglais. Les chapitres consacrés au Mexique, au Yucatan et à l'Amérique centrale sont de tout premier ordre. Notre auteur a tout connu et a dit tout ce qu'il y avait

à dire, étant donnés le cadre qu'il s'est tracé et le caractère de son livre, qui doit se borner à être un Manuel.

Les esprits aventureux trouveront peut-être qu'il ne se montre pas assez affirmatif dans les conclusions qu'il formule successivement après chacune des questions qu'il expose. Il faut au contraire le louer de cette réserve. Rien n'est plus préjudiciable aux progrès d'une science que ces généralisations séduisantes qui égarent les travailleurs non avertis et les détournent des recherches véritablement fructueuses. L'abbé Brasseur de Bourbourg a fait dans ce genre, sous le titre d'*Histoire des nations civilisées du Mexique*, un chef-d'œuvre d'ingéniosité fantaisiste qu'il faut se garder d'imiter, même de loin. M. Beuchat n'est pas tombé dans ce défaut. Toute son exposition des origines et du caractère des civilisations disparues des Mexicains et des Mayas, sujet qui se prête si facilement aux développements imaginatifs, est sobre, prudente, tout en étant abondante et exacte. Ses deux chapitres sur le calendrier, sur la religion et sur tout ce qui se rapporte à la vie publique ou privée de ces peuples, sont pleins d'intérêt. Le sujet, ici, est hérissé de difficultés et soulève une foule de problèmes sur lesquels nous manquons de données précises. La sûreté avec laquelle M. Beuchat conduit ses lecteurs au travers de toutes ces obscurités mérite les éloges de la critique. Cette partie du Manuel en est la plus importante et la mieux documentée.

La partie consacrée aux peuples de l'Isthme de Panama et à la Colombie est naturellement assez restreinte. Cela s'explique par la pénurie de renseignements sur cette région, qui n'a pas été explorée aussi fructueusement que les autres. Les deux chapitres sur les Chibchas ou Muyscas, du plateau de Bogota et des régions voisines, sont cependant très curieux, grâce aux renseignements originaux qu'ils donnent et qui sont dus aux recherches particulières de l'auteur et du Dr Rivet sur les peuples de cette famille, dont l'extension, tant au nord qu'au sud, paraît avoir été beaucoup plus grande qu'on ne l'avait supposé.

Au Pérou, nous sommes dans une région bien mieux con-

nue des explorateurs et qui a donné lieu à d'importantes investigations.

Le grand problème de l'archéologie péruvienne est, comme pour le Mexique et l'Amérique centrale, celui de l'origine de la civilisation. Et, ce qui est à la fois singulier et intéressant, c'est qu'au Pérou, ainsi qu'au Mexique et dans la péninsule Yucatèque, la civilisation que les Espagnols y trouvèrent semble avoir été inférieure à celle qui l'avait précédée. De sorte qu'il se pourrait bien que, contrairement à l'ordre ordinaire des choses, les Mexicains et les Péruviens de la fin du xv^e^ siècle fussent alors dans une phase de régression. En ce qui concerne le Pérou, il n'est pas douteux que, sur toute la côte du Pacifique depuis Nazca jusqu'à Truxillo et au delà, ainsi que dans la région andine avoisinant le lac Titicaca, les explorateurs modernes ont constaté l'existence de ruines et de débris de produits de genres différents qui démontrent, sur certains points tout au moins, des connaissances architecturales, agricoles et industrielles supérieures à celles de l'époque incasique.

Les ruines de Tiahuanaco, si souvent visitées et encore si mal connues, sont à ce point de vue très suggestives. Grâce aux fouilles exécutées dans ces dernières années, grâce surtout au mémoire que M. G. de la Rosa a communiqué à ce sujet au dernier congrès des Américanistes de Vienne, on est disposé à croire maintenant qu'il y avait deux Tiahuanaco et que le plus important des deux, celui qui donne une plus haute idée du peuple par lequel il a été construit, est entièrement souterrain. Ce fait curieux et peu connu explique l'étonnement de Bandelier, un des derniers explorateurs de la localité, qui y constata de nombreuses ruines de temples, de palais ou d'édifices publics, mais pas une seule trace d'habitation particulière. Malheureusement, le gouvernement bolivien a interdit les fouilles, de sorte que, de longtemps peut-être, on ne pourra pénétrer dans les rues de ce Tiahuanaco souterrain. Cependant, le professeur Jules Nestler, de Prague, qui doit être maintenant sur les lieux, est parti avec l'intention de mettre tout en œuvre pour bien éclaircir ce point.

C'est un problème encore non résolu que celui de l'origine de la race à laquelle appartenait le peuple singulièrement industrieux et outillé qui a laissé derrière lui ces traces indestructibles d'un long séjour dans la région andine, et dont les Péruviens de la période incasique qui ont pris sa place, ne connaissaient ni la provenance, ni même l'époque de la disparition ! On est enclin aujourd'hui à admettre que les Quichuas et les Aymaras, qui habitent encore la région, sont ses descendants, et la grande expansion qu'a prise la langue des premiers, langue qui était devenue celle des Incas et qui est encore aujourd'hui celle d'une partie des indigènes, semble confirmer cette manière de voir ; mais cela ne nous renseigne pas sur l'origine première des constructeurs de Tiahuanaco.

Ce peuple venait-il du sud comme certaines indications le donnent à penser ? Venait-il, au contraire, du nord, et doit-on le considérer comme une expansion méridionale de la grande et prolifique race Nahuatl ? Ou, comme le croit le capitaine Berthon, faut-il chercher son foyer dans la vaste région amazonique, à peine explorée encore, mais où l'on a trouvé des vestiges précolombiens et d'où semble venir la race de Lagoa Santa, dont le Dr Rivet a retrouvé les traces jusque dans l'Équateur ? Enfin peut-on supposer, avec M. de La Rosa, que les *Uros*, qui habitent encore, en petit nombre, les îles du lac Titicaca, et qui se distinguent par une coloration moins foncée de la peau et par un système pileux plus développé, sont ses derniers descendants ? Serait-il donc possible que les constructeurs des édifices cyclopéens de Tiahuanaco, centre de cette civilisation andine préincasique, fussent d'origine européenne ou asiatique ? On aurait peine à le croire.

Le Manuel n'entre pas dans la discussion de cette question, qui se confond avec le grand problème de l'origine des anciennes civilisations du Nouveau Monde. Le moment n'est pas encore venu où ce problème pourrait être discuté avec fruit et le seul exposé des différentes faces sous lesquelles il se présente demanderait plus d'un chapitre. Avec cette sage et judicieuse réserve que l'auteur a si souvent montrée au cours de son travail, il se borne à dire comment la question se pose

et à indiquer que, dans l'état actuel de nos connaissances sur l'archéologie du Nouveau Monde, on ne serait pas justifié à en chercher la solution dans l'ancien hémisphère, ce qui revient à dire que, jusqu'à présent, toutes les données recueillies par les explorateurs semblent favoriser la thèse que les civilisations disparues du Nouveau Monde ont pris naissance et se sont développées sur le sol même. Malgré les ressemblances, souvent très étroites, de quelques-unes des ruines américaines avec d'autres appartenant à l'Ancien Monde, il y a, en effet, des raisons sérieuses de croire que ce qui les caractérise particulièrement ne vient pas de l'étranger.

C'est vers cette conclusion que penchent la plupart des auteurs modernes, surtout ceux de culture américaine. Mais il ne faut pas oublier que cette thèse, qui a obtenu l'assentiment du plus éminent des Américanistes anglais, Sir Clements Markham, est combattue par des hommes comme Humboldt, le père de l'archéologie américaine, comme Nadaillac, qui, le premier, a soumis à un examen critique judicieux tout ce que l'on savait il y a trente ans sur l'Amérique préhistorique, comme Edward John Payne, un grand esprit, comme Reginald Enoch, un explorateur qui a vu et revu, copié et mesuré les principales des ruines qui témoignent de ces civilisations disparues.

Toutefois, il ne faut pas confondre l'origine de l'homme américain avec celle de sa culture. On peut admettre à la rigueur que la civilisation précolombienne du Nouveau Monde était purement américaine, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne saurait en dire autant de l'homme américain.

Loin de croire qu'il y ait des indications permettant de dire que l'Amérique fut le berceau du genre humain, comme quelques auteurs l'ont cru naguère et comme le soutient encore M. Ameghino, il faut affirmer nettement que la thèse de l'origine autochtone de l'homme américain soulève deux objections formidables, que rien encore n'a pu ébranler.

La première est l'absence de fossiles d'aucune espèce de

singes anthropoïdes, ce qui exclut la possibilité que l'homme américain ait évolué sur place.

La seconde est le manque de preuves authentiques que les ossements humains trouvés sur certains points du Nouveau Monde ne sont pas ceux d'individus ayant vécu dans les temps historiques et appartenant aux mêmes races qui existent actuellement.

Ces conclusions, auxquelles les nombreuses enquêtes instituées par le *Bureau of American Ethnology* donnent un grand poids, et que corroborent les résultats de l'expédition scientifique envoyée récemment dans l'Amérique du sud, sous la direction d'un éminent spécialiste, Aleš Hrdlička, ne sont pas infirmées par le fait, dont témoignent certains pétroglyphes, que les Indiens du Nouveau Monde ont connu des animaux aujourd'hui disparus, car les couches paléontologiques de l'hémisphère occidental ne correspondent pas exactement à celles de l'ancien monde et la contemporanéité de l'homme américain avec ces animaux ne prouve pas qu'il date d'une époque antérieure à celle actuelle.

Le livre que je suis heureux de recommander à tous ceux qui s'intéressent aux études dont il traite donnerait lieu à bien d'autres observations, mais il faut se borner, et j ajouterai seulement que ce Manuel répond à tout ce qu'on est en droit d'attendre aujourd'hui d'un travail de ce genre. Sa publication, en avance de tout ouvrage du même caractère, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, si riches cependant en écrits sur la matière, fait honneur à l'américanisme français, et il faut également féliciter l'éditeur, qui a voulu ajouter ce volume à sa belle collection de Manuels, et le Mécène américain dont les encouragements ont permis à l'auteur de mener à bonne fin un long et difficile travail, unique dans son genre.

M. H. VIGNAUD,
Président de la Société des Américanistes de France.

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES ET ABRÉVIATIONS

Les sujets traités dans ce Manuel étant nombreux et, pour certains, très controversés, la bibliographie en est considérable. Aussi avons-nous dû nous restreindre, dans l'indication des livres à consulter, aux ouvrages les plus importants et les plus facilement accessibles. On trouvera cette bibliographie dans les notes, au bas de chaque page.

Cependant, pour compléter ces indications sommaires, nous avons cru devoir faire précéder le volume d'une bibliographie raisonnée, plus étendue, surtout en ce qui touche l'histoire des nations civilisées de l'Amérique.

En ce qui concerne les périodiques, nous avons pensé qu'il était préférable, au lieu de donner leur titre entier, de nous servir, dans les notes, d'abréviations dont la liste suit. Nous avons cru devoir classer ces revues dans l'ordre alphabétique des abréviations, ce système nous ayant paru devoir être le plus commode.

AA	*American Anthropologist*, Lancaster (Pensylvanie), 8°.
AAAS	*Proceedings of the American Association for advancement of Sciences*, 8°.
Aa O	*Aarboger for nordisk Oldkyndighed og Historie*, Copenhague, 8°.
AMB	*Anales del Museo nacional de Buenos-Aires*, Buenos-Aires, 8°.
AMM	*Anales del Museo nacional de Mexico*, Mexico, 4°.
AMP	*Anales del Museo de la Plata* (Secciones antropológica y arqueológica), La Plata, gr. 4°.
AMRJ	*Archivos do Museu nacional de Rio-de-Janeiro*, Rio-de-Janeiro, 4°.

AN	*American Naturalist*, Philadelphie, 8°.
ANB	*Abhandlungen von Naturwissenschaftliche Verein zu Bremen*, Brême, 4°.
Anthr.	*L'Anthropologie*, Paris, 8°.
ASCA	*Anales de la Sociedad cientifica argentina*, Buenos-Aires, 8°.
AT	*American Antiquarian and Oriental Journal*, Clinton (Wisconsin), puis Mendon (Illinois), 8°.
AUC	*Anales de la Universidad de Chile*, Santiago du Chili, 4°.
BAMN	*Bulletin of the American Museum of Natural History*, New-York, 8°.
BE	*Bulletin of the Bureau of American Ethnology* (Smithsonian Institution), Washington, 8°.
BIGA	*Boletin del Instituto geográfico argentino*, Buenos-Aires, 8°.
BSA	*Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 8°.
CA	*Comptes rendus du Congrès international des Américanistes*, 8°.
CAAE	*University of California publications in American Archæology and Ethnology*, Berkeley (Cal.), gr. 8°.
CE	*Contributions to North-American Ethnology* (Geological and Geographical Survey, J. W. Powell, director), Washington, 4°.
CIA	*Comptes rendus du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique*, 4°.
FCM	*Field Columbian Museum publications* (Anthropological series), Chicago, 8°.
Gl	*Globus*, Brunswick, 4°.
GS	*Annual Report of the Geographical and Geological Survey of the Territories* (Hayden, director), Washington, 8°
JAI	*Journal of the Anthropological Institute of Great-Britain and Ireland*, Londres, 8°.
JANS	*Journal of the Academy of Natural Sciences*, Philadelphie, f°.
JAP	*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, Paris, 8°.
KASC	*Kongliga Svenska Vetenskaps-Akademiens Forhandlingar*, Stockholm, 4°.
MAGW	*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, Vienne, 4°.
MAMN	*Memoirs of the American Museum of Natural History*, New-York, 4°.
MCM	*Memoirs of the Carnegie Museum*, Pittsburg, 4°.
MG	*Meddelelser om Gronland*, Copenhague, 8°.
MPM	*Memoirs of the Peabody Museum of American Archæology and Ethnology*, Cambridge (Mass.), 4°.

Nat.	*La Naturaleza*, Mexico, 8°.
PDAS	*Proceedings of the Davenport Academy of Science*, Davenport (Iowa), 8°.
PM	*Petermanns Mitteilungen*, Gotha, 4°.
PPM	*Archæological and Ethnological Papers of the Peabody Museum*, Cambridge (Mass.), 8°.
PPS	*Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphie, 8°.
R. Anthr.	*Revue d'Anthropologie*, Paris, 8°.
RE	*Annual Report of the Bureau of American Ethnology* (Smithsonian Institution), Washington, 4°.
R Eth.	*Revue d'Ethnographie*, Paris, 8°.
RHR	*Revue de l'histoire des Religions*, Paris, 8°.
RMP	*Revista del Museo de la Plata*, La Plata, 8°.
RMSP	*Revista do Museu Paulista*, São-Paulo, 4°.
RPM	*Report of the Peabody Museum of American Archæology*, Cambridge (Mass.), 8°.
RS	*Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution*, Washington, 8°.
RUSM	*Annual Report of the U. S. National Museum* (Smithsonian Institution), Washington, 8°.
SAA	*Memorias de la Sociedad cientifica Antonio Alzate*, Mexico, 8°.
SCK	*Smithsonian Contributions to Knowledge*, Washington, 4°.
TAAS	*Transactions of the American Antiquarian Society*, Worcester (Mass.), 8°.
VMV	*Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde*, Berlin, 1893, 4°.
Y	*Ymer*, organe de la Société suédoise de Géographie et d'Anthropologie. Stockholm, 8°.
ZE	*Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin, 8° (Contient, outre des articles originaux, les *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*).
ZGE	*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, Berlin, 8°.

Nous avons employé le même système d'abréviations pour certaines collections d'articles et de livres que nous étions appelé à citer souvent. Ce sont :

CTC	TERNAUX COMPANS, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, 1837-1841, 20 vol. 8°.

Fig. 95. — Carte des lagunes du plateau de Mexico.

PREMIÈRE PARTIE

LE MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE DU MEXIQUE AVANT L'ARRIVÉE DES AZTÈQUES

SOMMAIRE. — I. Le plateau de Mexico, ou Anahuac. — II. L'« empire » toltèque. — III. La civilisation toltèque. — IV. Les Chichimèques et les tribus nahuas. — V. L'origine septentrionale des tribus nahuas. — VI. Les peuples aborigènes de l'Anahuac (Otomis, etc.). — VII. Les anciennes villes chichimèques (Cholollan, Colhuacan, etc.). — VIII. Les Téochichimèques, les Acolhuaques et les Tecpanèques.

§ I. — *Le plateau de Mexico ou Anahuac.*

La côte du golfe du Mexique est plate et s'étend dans l'ouest sur une largeur qui varie entre 20 et 100 kilomètres, distance à laquelle commence le plateau qui constitue la presque totalité du sol du Mexique ; celui-ci s'élève en plusieurs degrés jusqu'à la Cordillère, à l'ouest de laquelle le pays s'abaisse pour former des plaines peu étendues bordées par l'océan Pacifique. La chaîne centrale possède des sommets assez élevés : le *Citlaltepetl* ou Pic d'Orizaba s'élance jusqu'à 5.550 mètres ; le *Popocatepetl* et l'*Iztaccihuatl*, voisins de Mexico, atteignent respectivement les altitudes de 5.452 et 5.286 mètres. Dans le nord, les montagnes de la Sierra Madre sont beaucoup moins élevées et le bas pays, sablonneux, presque désert, forme la suite des plaines arides de la région des Pueblos. Au sud, les montagnes et, dans les régions basses, l'épaisse forêt tropicale séparent le plateau mexicain des vallées de l'Oajaca et du Chiapas.

Le plateau mexicain, siège de la civilisation aztèque, la plus puissante qu'ait connue le Mexique, est souvent désigné sous le nom

Ce fut surtout par RAFN que l'attention du monde savant fut attirée sur ce fait capital. Ses *Antiquitates Americanæ, sive Scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in America*, in-4°, parurent à Copenhague en 1837; elles furent traduites en allemand, l'année suivante, par GOTTLIEB MOHNIKE, sous le titre : *Die Entdeckung Amerikas im zehnten Jahrhundert*, Stralsund, Löffler, 1838, in-8°. Ce n'est que trois ans plus tard que parut une édition danoise : *Americas Opdagelse i det tiende aarhundrede, efter de nordiske oldskrifter*, Copenhague, Qvist, 1841, in-8. Enfin, RAFN publia son travail en français, sous le titre : *Antiquités américaines, d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, Copenhague, 1845, in-f°.

Les recherches de Rafn donnèrent l'essor à ces études et, désormais, la découverte de l'Amérique par les Scandinaves fut un sujet de dissertation scientifique.

En dehors de ces ouvrages, on trouvera des discussions à ce sujet dans BEAUVOIS : *Découverte des Scandinaves en Amérique, du X^e^ au XIII^e^ siècle*, Paris, Challamel, 1859, in-8 ; G. GRAVIER : *Découverte de l'Amérique par les Normands au X^e^ siècle*, Paris, Maisonneuve, 1874, in-8 ; K. BAHNSON : *Sur trois des plus anciennes cartes du Nord* (CA, V^e^ session, Copenhague, 1883, pp. 120-123); V. SCHMIDT : *Les voyages des Danois au Groenland* (CA, V^e^ session, Copenhague, 1883, pp. 195-236); R. B. ANDERSON : *America not discovered by Columbus*. An historical sketch of the discovery of America by the Norsemen, 4th ed., Chicago, 1892 ; E. MOGK : *Die Entdeckung Amerikas durch die Nordgermanen* (*Mitteilungen des Vereins für Erdkunde zu Leipzig*, 1892) ; E. GELCICH : *Zur Geschichte der Entdeckung Amerikas durch die Skandinavier* (ZGE, Band XXVII, Berlin, 1892).

Le meilleur travail d'ensemble, qui est aussi le plus récent, est celui de Jos. FISCHER : *Die Entdeckungen der Normannen in Amerika* (*Ergänzungshefte zu den « Stimmen aus Maria Laach »*), Freiburg, 1902, in-8. Il a été traduit en anglais sous le titre : *The Discoveries of the Norsemen in America*, Londres, 1903. Cette excellente monographie contient cependant quelques erreurs en ce qui concerne l'étendue des découvertes scandinaves dans le Groenland septentrional. Le meilleur recueil de textes est celui de A. M. REEVES : *Wineland the good*, Londres et Oxford, 1890, 4°.

Il a été question dans quantité d'histoires générales de la découverte par les Scandinaves. Nous citerons les suivantes : HUGH MURRAY : *Historical account of discoveries and travels in North-America*, Londres, 1829, vol. 1 (MURRAY ne croit pas la découverte bien établie); FR. KUNSTMANN : *Die Entdeckung Amerikas, nach den ältesten Quellen geschichtlich dargestellt*, Munich et Berlin, A. Asher et C°, 1859, in-4; J. G. KOHL : *History of the discovery of Maine*, Portland, 1869, in-8; STEENSTRUP : *Normannerne*, Copenhague, 1876-1882, vol. I; *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen Amerikas*, Berlin, 1891; E. GELČICH : *Ueber die materialien zur vorcolumbischen Geschichte Amerikas* (ZGE, Band XXV, 1890); NORDENSKJÖLD : *Bidrag till Nordens äldsta Kartografi vid fyrhundra Aarfesten till Minne af nya Verldens upptäckt*, utgifna af Svenska Sällskapet för antropologi och geografi, Stockholm, 1890 ; P. GAFFAREL : *Histoire de la découverte de l'Amérique, depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb*, Paris, 1892, in-8, 1^er^ vol. (Ce livre, très répandu en France, contient une quantité considérable de faits de tous genres, mais on ne doit utiliser les conclusions de l'auteur qu'avec une très grande prudence); S. RUGE : *Die Entdeckungsgeschichte der neuen Welt* (*Hamburger Festschrift zur Erinnerung an die Entdeckung Amerikas*), Hambourg, 1892; AVERY : *A History of the United States*, Cleveland, 1904, vol. I.

Chapitre III. — *Le Moyen Age.*

Sur la légende des terres occidentales au Moyen Age on peut consulter les ouvrages généraux de R. Cronau : *Amerika. Die Geschichte seiner Entdeckung von der ältesten bis auf die neueste Zeit*, Leipzig, 1892, vol. I ; P. Gaffarel : *Histoire de la découverte de l'Amérique, depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb*, Paris, 1892, vol. I ; O. Moosmüller : *Europäer in Amerika vor Columbus*, Regensburg, 1879. Voir aussi H. Harrisse : *The discovery of America*, Paris, Welter ; Londres, Stevens and Sons, 1892, in-4 ; d'Avezac : *Les îles fantastiques de l'Océan occidental au Moyen Age*, Paris, 1846, in-16.

Chapitre IV. — *La découverte de Colomb.*

Les ouvrages sur la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb sont innombrables. Les plus importants sont : W. Irving : *History of the life and voyages of Columbus*, Londres, 1828, 4 vol. in-8 (traduit en français par Defauconpret sous le titre : *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, Paris, 1828, 4 vol. in-8 ; Humboldt : *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, Paris, 1836-1839, vol. I ; Peschel : *Das Zeitalter der Entdeckungen Amerikas*, Leipzig, 1877, in-8 ; Harrisse : *Christophe Colomb*, Paris, 1884-1885, 2 vol. gr. in-8 ; J. Winsor : *Narrative and critical history of America*, Boston, 1889, vol. I et II ; J. Winsor : *Christopher Columbus*, Boston, 1891, in-8 ; Gelčich : *La scoperta dell' America*, Göritz, 1890, in-8 ; Fiske : *Discovery of America*, New-York, 1892, 2 vol. in-8 ; Gaffarel : *Histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, 1892, vol. II ; Kretschmer : *Die Entdeckung Amerikas*, Berlin, 1892, in-f° ; Cl. Markham : *Christopher Columbus*, Londres, 1892, in-12 ; C. de Lollis : *Cristoforo Colombo nella Legenda e nella Storia*, Milan, 1892 ; E. Payne : *History of the New-World called America*, Londres, 1892-1899, vol. I, in-8 ; H. Vignaud : *Études critiques sur la vie de Colomb*, Paris, Welter, 1905 ; *Histoire de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Paris, 1911, 2 vol. in-8 (Dans ces livres, l'auteur reconstitue la vie entière de Colomb d'après des pièces d'archives, il redressé la plupart des erreurs admises par les auteurs antérieurs et consacrées par le temps).

Les textes relatifs à la vie et à l'histoire de Christophe Colomb sont réunis dans Navarrete, *Colección de los Viages y descubrimientos de los Españoles*, Madrid, 1825, 5 vol. in-4, surtout vol. I ; dans Harrisse : *Christophe Colomb*, vol. II, Appendice, et dans la *Raccolta Colombiana*, publiée par ordre du gouvernement italien.

Sources : La vie de Colomb est surtout connue par les documents dont la liste suit : le travail de Fernand Colomb, fils de Christophe, publié à Venise pour la première fois en 1571 ; il a pour titre : *Historie del S. D. Fernando Colombo : Nelle' quali s'ha particolare, e vera relatione della vita, e de' fatti dell'Ammiraglio D. Christoforo Colombo suo padre : Et dello scoprimento, ch'egli fece dell' Indie Occidentali, dette Monde-Nvovo, hora possedute dal Sereniss. Re Catolico : Nuouamente di lingua Spagnuola tradotte nell' Italiana dal S. Alfonso Vlloa.* Con privilegio. In Venetia, MDLXXI. Les *Historie* ont été réimprimées à Milan en 1614, à Venise en 1676 et 1678 et à Londres en 1867. W. Irving considérait cet ouvrage comme « un document inestimable, des plus dignes de foi, et qui est la pierre angulaire de l'histoire du continent américain ». On n'a malheureusement jamais pu retrouver le

manuscrit espagnol original sur lequel Ulloa aurait fait sa traduction italienne. Après la mort de Fernand Colomb, en 1523, ses papiers semblent avoir passé entre les mains de Las Casas qui, de 1552 à 1561, composa, au Collège de San Gregorio, à Valladolid, son *Historia de las Indias*, qui ne fut publiée, par le marquis de Fuensanta del Valle et Don Jose Sancho Rayon, qu'en 1875, à Madrid, en 5 volumes in-8. Une grande partie de la substance des *Historie* se retrouve dans l'histoire de Las Casas, tellement même que Harrisse, bien loin de croire que Las Casas avait copié les *Historie*, considère celles-ci comme un faux, œuvre de Perez de Oliva, professeur à l'Université de Salamanque. L'hypothèse de Harrisse a trouvé de nombreux contradicteurs, parmi lesquels il faut citer d'Avezac, Peragallo et Fabie. Quoi qu'il en soit, sur bien des points les *Historie* s'accordant avec l'*Historia de las Indias*, on peut suivre l'une ou l'autre en appliquant au texte une critique sévère. La meilleure édition des *Historie* est encore celle de Venise, 1571 ; pour l'*Historia de las Indias*, l'édition unique est celle de Madrid, 1875, citée plus haut ; mais une partie des documents qu'elle renferme se trouvent dans les vol. I et II de la *Colección de los Viages* de Navarrete (Madrid, 1825).

Pour l'histoire de la vie de Colomb avant son départ pour 'Amérique, les textes publiés dans Harrisse, la *Raccolta Colombiana*, et H. Vignaud sont indispensables à consulter. Ils nous renseignent sur l'origine du découvreur de l'Amérique et sa vie avant son départ pour la découverte.

Chapitre V. — *Les voyages et découvertes au XVI^e siècle.*

Voir les citations des ouvrages de Pierre Martyr, Herrera, Oviedo, Harrisse, Kretschmer, etc., mises en note au bas des pages.

LIVRE PREMIER

L'Amérique préhistorique.

1re partie. — Amérique du Nord

Chapitre I^er^. — *La période glaciaire de l'Amérique du Nord.* — Le livre le plus important est celui de F. Wright : *The Ice age in North America*, New-York, 1889, in-8, qui résume et discute les travaux de W. Upham, T. Chamberlin, J. W. Dawson, C. H. Hitchcock, Ch. Whittlesey, G. K. Gilbert. C'est un travail qu'il est indispensable de consulter. Le chapitre 41 du célèbre ouvrage de Geikie : *The Great Ice Age*, a été écrit par T. Chamberlin et traite de la période glaciaire en Amérique. Il est aussi nécessaire de lire le travail de Haynes : *Prehistoric Archæology of North America*, dans Winsor : *Narrative and Critical History of America*, vol. I, et les grandes collections périodiques : *American antiquarian Society*, Worcester (Mass.), depuis 1881, et RUSM, Washington, depuis 1896.

Chapitres II, III et IV. — *Les ossements humains fossiles de l'Amérique du Nord.* — De Nadaillac : *L'Amérique préhistorique*, Paris, 1883, in-8 ; Th. Wilson : *A Study of prehistoric Anthropology* (RUSM, 1888, Washington, 1890) ; du même : *La haute ancienneté de l'homme dans l'Amérique du Nord* (CIA, Paris, 1900, pp. 149-191) ; F. Wright : *The Ice Age in North America*, chap. xxi et xxii ; A. Hrdlička : *Skeletal remains suggesting or attributed to the early man in North America* (BE, n° 33, Washington, 1907, 112 p.), passe en revue tous les ossements humains de l'Amérique du Nord attribués à

l'époque quaternaire ; c'est un travail excellent et très utile. Pour la Californie, voir surtout : W. J. Sinclair : *Recent investigations bearing on the question of the occurrence of neocene man in the auriferous gravel of the Sierra Nevada* (CAAE, vol. VII, n° 2, pp. 107-131), Berkeley, 1908.

Chapitre V. — *Les « Mounds » de l'Amérique du Nord.* — On trouvera des renseignements utiles dans plusieurs ouvrages généraux, notamment dans Nadaillac : *L'Amérique préhistorique,* Paris, 1883 ; Cyrus Thomas : *Introduction to the Study of North-American Archæology*, Cincinnati, 1898 ; Dellenbaugh : *The North-Americans of Yesterday*, New-York, 1903.

Le premier travail important sur les « mounds » fut celui de Squier et Davis : *Ancient monuments of the Mississipi valley* (SCK, 1848, gr. in-4), bientôt suivi de celui de Ch. Whittlesey : *Descriptions of ancient works in Ohio* (SCK, 1850, gr. in-4°), puis de celui de J. A. Lapham : *The antiquities of Wisconsin* (SCK, Philadelphie, 1855, gr. in-4).

Il faut consulter les ouvrages de Schoolcraft : *History of the Indian tribes*, New-York, 1856, vol. IV et V ; Daniel Wilson : *Prehistoric Man*, Londres, 1865 ; Baldwin : *Ancient America*, New-York, 1872 ; P. Force : *Some considerations on the Mound-builders*, Cincinnati, 1873 ; Foster : *Prehistoric races of United States*, Chicago, 1873 ; Mac Lean : *The Mound builders*, Cincinnati, 1879 ; Conant : *Footprints of a vanished Race*, Saint-Louis, 1879 ; Short : *North-Americans of Antiquity*, New-York, 1880 ; L. H. Morgan : *Houses and house-life of the American aborigines* (CE, vol. IV, Washington. 1881) ; L. Carr : *The Mounds of Mississipi valley historically considered* (*Memoirs of the Kentucky Geological survey*, vol. II, 1883 ; réimprimé dans RS, 1891, Washington, 1893, pp. 503-599) ; D. G. Brinton : *Essays of an Americanist*, Philadelphie, 1896 ; du même : *The american Race*, New-York, 1891.

On trouve dans les *Smithsonian Reports*, de 1865 à 1891, des descriptions particulières ; les résultats de la grande enquête faite par le Bureau d'Ethnologie de Washington sont exposés dans le travail de Cyrus Thomas : *Report on the Mound Explorations of the Bureau of Ethnology* (RE, XII, Washington, 1894) et de nombreux articles dans A A, nouv. série, 1898 et suiv.

Chapitres VI et VII. — *L'Industrie dans les « Mounds » et les kjökkenmöddings de l'Amérique du Nord.* — On trouvera des renseignements sur la poterie et sur les autres objets qui ont été trouvés dans les mounds dans Squier et Davis : *The antiquities of Mississipi valley* (SCK, 1848, gr. in-4) ; Ch. Whittlesey : *Descriptions of ancient works in Ohio* (SCK, Washington, 1850, gr. in-4°) ; J. A. Lapham : *The Antiquities of Wisconsin* (SCK, Philadelphie, 1855, gr. in-4°) ; dans les RPM ; la *Mound Exploration* (RE, XII, 1894), et surtout le grand travail de W. H. Holmes : *Aboriginal Pottery of the United States* (RE, XX, Washington, 1903) et les nombreux articles publiés dans AA, nouv. série, 1898 et suiv.

Les ouvrages généraux : de Nadaillac : *l'Amérique préhistorique* ; C. Thomas : *Introduction to the Study of the North-American Archæology*, sont aussi à consulter. Pour les objets de poterie et de pierre trouvés dans les amas coquilliers de la Floride, voir Cl. B. Moore : *Certain shell heaps of the Saint Johns river* (AN, 1892, pp. 916 et suiv.) ; *Certain sand mounds of the Saint Johns river* (JANS, Philadelphie, 1894, vol. X) ; Dr. J. Wymann : *Freshwater shell mounds of the Saint Johns river* (AS, Salem, Mass., 1875) ; F. H. Cushing : *Exploration of ancient Key-dweller remains* (PPS, vol. XXXV, p. 74).

Chapitre VIII. — *Les constructeurs des Mounds.* — Gallatin : *Synopsis of the Indian Tribes of North-America* (TAAS, vol. 2, 1838, pp. 146-151) ; Squier and Davis : *Ancient monuments of the Mississipi valley* (SCK, vol. I,

New-York, 1848) ; Squier : *Aboriginal monuments of the State of New-York* (SCK, vol. II, Washington, 1851) ; H. Schoolcraft : *Indian Tribes of United States*, New-York, 1855, vol. IV et VI ; D. G. Brinton : *Notes on Floridian Peninsula*, Philadelphie, 1859 ; Daniel Wilson : *Prehistoric man*, Londres, 1865 ; Baldwin : *Ancient America*, New-York, 1872 ; C. C. Jones : *Antiquities of the Southern Indians*, New-York, 1873 ; Foster : *Prehistoric races of the United States*, Chicago, 1873 ; F. M. Force : *Some considerations on the Mound-builders*, Cincinnati, 1873 ; Mac Lean : *Mound-builders*, Cincinnati, 1879 ; Conant : *Footprints of a vanished race*, Saint-Louis, 1879 ; J. T. Short : *North-Americans of antiquity*, New-York, 1880 ; L. H. Morgan : *Houses and house-life of american aborigines* (CE, Washington, 1881) ; P. R. Hoy : *Who built the Mounds?* (*Transactions of the Wisconsin academy of Sciences*, vol. VI, 1881-83, pp. 84 et suiv.) ; Dall dans Nadaillac : *Prehistoric America*, New-York, 1884 (édition américaine) ; Cyrus Thomas : *The story of a Mound, or the Shawnees in pre-columbian times*, New-York, 1890 ; Id. : *The Cherokee in pre-columbian times*, Washington, 1891 ; L. Carr : *The mounds of the Mississipi Valley, historically considered* (RS, 1891, Washington, 1893, pp. 503-605) ; Cyrus Thomas : *Mound explorations* (RE, XII, Washington, 1894) ; Id. : *Introduction to the Study of the North-American Archæology*, Cincinnati, 1898 ; D. G. Brinton : *Essays of an Americanist*, Philadelphie, 1896 ; Id. : *The American Race*, New-York, 1891.

Chapitre IX. — *Les maisons des falaises et les Pueblos.* — Sur les maisons des falaises et les pueblos ruinés, voir : Lewis H. Morgan : *Houses and house-life of american aborigines* (CE, vol. IV, Washington, 1881) ; W. H. Holmes : *Report on the ancient ruins of Southwestern Colorado* (GS, X, Washington, 1878, pp. 381-407) ; W. H. Jackson : *Report on ancient ruins examined in 1875 and 1877* (GS, X, Washington, 1879, pp. 409-449) ; de Nadaillac : *L'Amérique préhistorique*, Paris, 1883 ; G. Nordenskiöld : *The Cliff-dwellers of the Mesa Verde*, Stockholm, 1893 ; W. H. Holmes : *Aboriginal remains in Verde valley* (RE, XIII, Washington, 1896, pp. 185-257) ; C. Mindeleff : *Casa Grande ruin* (RE, XIII, pp. 295-318) ; C. Mindeleff : *The cliff ruins of the Canyon de Chelly* (RE, XVI, Washington, 1897) ; C. Thomas : *Introduction to the study of North-American Archæology*, Cincinnati, 1898 ; J. W. Fewkes : *Archæological expedition to Arizona in 1895* (RE, XVII, Washington, 1898) ; C. Lumholtz : *Unknown Mexico*, New-York, 1902, vol. I ; A. Hrdlička : *The region of the ancient Chichimecs* (AA, new series, vol. V, 1903, pp. 385-440) ; T. Mitchell Prudden : *The prehistoric ruins of the San-Juan watershed* (AA, n. s., vol. V, pp. 224-288) ; F. Hewett : *The ruins of the Jemez plateau* (BE, n° 32, Washington, 1905) ; A. Krause : *Die Klipp-bewohnern des Süd-West Nord Amerikas.*

Sur les ruines du cours supérieur du Rio Colorado : W. H. Holmes : *Reports on the ancient ruins of the Southwestern Colorado* (GS, X, Washington, 1879, pp. 383-403) ; W. J. Hoffman : *Miscellaneous observations on Indians inhabiting Nevada, California and Arizona* (*Id.*, pp. 474-477) ; A. F. Bandelier : *A visit to the aboriginal ruins in the Valley of the Rio Pecos* (*Papers of the Archæological Institute of America*, American Series, vol. I. Boston, 1883, pp. 1-40) ; C. Mindeleff : *Aboriginal remains in the Verde valley* (RE, XIII, Washington, 1896, pp. 185-257) ; J. W. Fewkes : *Archæological expedition to Arizona in 1895* (RE, XVII, Washington, 1899) ; J. W. Fewkes : *Two summers work in pueblo ruins* (RE, XXII. Washington, 1903) ; Hewett : *The ruins of Jemez Plateau* (BE, n° 32, Washington, 1905) ; G. Nordenskiöld : *The Cliff-dwellers of the Mesa Verde*, Stockholm, 1893, pp. 128-129.

Sur les pueblos du bassin du Rio Gila : W. H. Emory : *Notes on a military reconnoissance from Fort Leavenworth, in Missouri, to San Diego, in California* (*Senate Executive Documents n° 7, 30th Congress, 1st Session*, Washington, 1848, pp. 64 et suiv.); J. R. Bartlett : *Personal Narrative of explorations and incidents in Texas, New Mexico*, Londres, 1854, vol. II ; Baxter : *The Old New World*, Salem, 1888 ; A. F. Bandelier : *Archæological Institute of America*, vol. V, Boston, 1884 ; F. H. Cushing : *Preliminary Report on the archæological results of the Hemenway expedition* (CA, Berlin, 1890, pp. 150 et suiv.) ; J. W. Fewkes : *On the present condition of a ruin in Arizona called Casa Grande* (*Journal of American Ethnology and Folk-lore*, Cambridge (Mass.), 1892, pp. 179 et suiv.) ; C. Mindeleff : *Casa Grande ruin* (RE, XIII. Washington, 1896, pp. 289-319).

LIVRE PREMIER

L'Amérique préhistorique.

2e partie. — Amérique du Sud

Chapitre Ier. — *L'homme fossile dans l'Amérique du Sud.* — Le livre de R. Lehmann-Nitsche : *Nouvelles recherches sur la formation pampéenne et l'homme fossile de la République Argentine* (AMB, 1907), expose les découvertes faites dans la République Argentine, y compris les plus récentes. On y trouvera aussi toutes les théories sur les formations pampéennes, dont on pourra apprécier l'importance. On devra, toutefois, n'accepter qu'avec circonspection les conclusions de l'auteur et les critiquer à l'aide des travaux des paléontologistes que nous citons. L'ouvrage de Fl. Ameghino : *La antigüedad del hombre en La Plata*, Paris et Buenos-Aires, 1880, 2 vol. in-8 (résumé sous le titre : *L'antiquité de l'homme à La Plata*, dans *R. Anth.*, 1879, in-8, pp. 210-248), pourra être consulté, sous les mêmes réserves.

La question du *Tetraprothomo* ou *Homo neogæus* a été traitée par R. Lehmann-Nitsche : *L'atlas du tertiaire de Monte-Hermoso, République Argentine* (RMP, 1907, pp. 386-399) ; F. Ameghino : *Notas preliminares sobre el Tetraprothomo argentinus* (AMP, 1907, pp. 107-242) et comptes rendus de ces deux articles par M. M. Boule dans l'*Anthr.*, Paris, 1908, pp. 274-276 ; compte rendu détaillé du second article par M. le Dr Rivet dans le JAP, 1907, n° 2 ; R. Lehmann-Nitsche : *Nouvelles recherches sur la formation pampéenne et l'homme fossile de la République Argentine* (AMB, Buenos-Aires, 1907).

Sur la race de Lagoa Santa, voir : *Extrait d'une lettre de M. P. W. Lund à M. C. C. Rafn* (*Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, Copenhague, 1845, p. 49) ; Lacerda e R. Peixoto : *Contribuições para o estudo anthropologico das raças indigenas do Brazil* (AMRJ, vol. I, 1875, pp. 47-75) ; de Quatrefages : *L'homme fossile de Lagoa-Santa au Brésil et ses descendants actuels* (CIA, Session de Moscou, 1879) ; R. Virchow : *Ein mit Glyptodon-Resten gefundenes menschliches Skelet aus der Pampa de la Plata* (ZE, vol. XV, 1883, pp. 465-467) ; Santiago Roth : *Ueber den Schädel von Pontimelo* (*Mitteilungen aus dem anatomischen Institut in Vesalianum zu Basel*, 1889, pp. 1-13) ; R. Lehmann-Nitsche : *Nouvelles recherches sur la formation pampéenne* ; Sören-Hansen : *Lagoa-Santa Racen* (*E Museo Lundii*, Copenhague, 1888, in-4), et Dr. P. Rivet : *La race de Lagoa-Santa chez les populations précolombiennes de l'Équateur* (BSA, 1908, pp. 209-268).

LIVRE II

Les peuples civilisés de l'Amérique.

1re PARTIE. — LE MEXIQUE

On peut diviser les auteurs qui nous ont laissé des relations anciennes sur le Mexique en deux classes: 1° les auteurs espagnols du temps de la Conquête ou de l'époque qui suivit immédiatement celle-ci; 2° les auteurs indigènes.

Auteurs espagnols du temps de la Conquête. Le premier en date est F. CORTEZ qui adressa à l'empereur Charles-Quint plusieurs « Cartas », où il décrivait le pays qu'il avait été conquérir et les progrès de ses armées. Elles ont été publiées plusieurs fois; l'édition la plus commode est celle de VEDIA: *Cartas de Relación* (dans *Historiadores primitivos de India*, vol. I, Madrid, 1852, in-8). Les renseignements de CORTEZ, bien que purement superficiels, sont précieux, surtout en ce qui concerne la description de Mexico. L'un des témoins oculaires de la conquête, BERNAL DIAZ DEL CASTILLO, a laissé un livre où l'on trouve aussi quelques indications: *Historia verdadera de la Conquista de Nueva-España*, traduit en français par Jourdanet: *Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, Paris, 1877, in-8. Cet ouvrage est intéressant pour l'histoire de la fin de l'empire aztèque. Ce sont surtout les auteurs ecclésiastiques qui nous ont fait connaître l'ancien Mexique. Plus instruits que la plupart des autres Espagnols qui passaient dans ce pays, forcés, de par leur mission, de rester en contact intime avec les indigènes, de connaître leurs mœurs et leurs coutumes, d'apprendre leur langue, désireux de plus de montrer à leurs supérieurs quelles difficultés ils avaient à vaincre pour évangéliser les Mexicains, ils nous ont laissé de véritables encyclopédies. Le premier de ces missionnaires dont l'œuvre soit mentionnée est ANDRÉS DE OLMOS, qui, sur l'ordre de l'auditeur Ramirez de Fuenleal, rédigea un gros ouvrage sur les anciennes coutumes des Mexicains. Cette œuvre ne nous est pas parvenue, mais M. DE JONGHE a cru en trouver des fragments, traduits, dans l'*Histoire du Mechyque*, du cosmographe français THEVET, qu'il a publiée dans le JAP, nouv. série, vol. II, Paris, 1905, p. 1-41. Le franciscain TORRIBIO DE BENAVENTE, plus connu sous le sobriquet nahuatl de MOTOLINIA (« pauvre ») qu'il s'était lui-même donné, a laissé une *Historia de los Indios de la Nueva-España*, qu'il composa de 1536 à 1541 et qui a été publiée par KINGSBOROUGH, sous le titre *Ritos antiguos, sacrificios y idolatrias de los Indios de la Nueva-España y de su Conversion a la fé, y quienes fueron los que primero la predicaran* (*Antiquities of Mexico*, vol. IX, p. 469 et suiv.). Cet écrit était une mise au net d'un ouvrage plus ancien, publié en 1903 par L. GARCIA PIMENTEL et intitulé: *Memoriales de Fray Torribio de Motolinia*, Paris, 1903. Les *Memoriales* contiennent certains détails qui ont été omis dans l'*Historia*.

Mais c'est surtout un autre franciscain, BERNARDINO DE SAHAGUN, mort à Mexico en 1590, qui a apporté une contribution importante à l'étude de l'ancien Mexique. Son *Historia de las Cosas de Nueva-España* est l'ouvrage le plus important qui existe sur les antiquités du pays. Elle fut écrite originellement en nahuatl; le manuscrit original est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de Florence; il est intitulé: *Inic matlactetl omume amoxtli itechpatlatua in quenin muchiuh ian iotl in nican ipan oltepetl Mexico*; il contient 136 figures dans le texte et une traduction espagnole, vis-à-vis du nahuatl.

Parmi les auteurs indigènes, il faut surtout citer FERNANDO DE ALVA IXTLILXOCHITL, né à Tetzcoco vers 1568, mort vers 1648, TEZOZOMOC et CHIMALPAHIN QUAUHTLEHUANITZIN, dont les œuvres sont citées plus loin.

(Chap. I, II et III). — Une bibliographie complète des ouvrages qui ont été écrits sur le Mexique ancien formerait un livre à elle seule. Nous ne citerons donc que les travaux les plus importants, et nous renverrons le lecteur désireux de plus de détails à l'énumération de H. H. BANCROFT, *Native Races of Pacific States of North America*, New-York, 1874, 5 vol. in-8. Une autre édition sous le même titre à Londres, 1875 ; les 5 volumes ont été republiés une troisième fois dans *History of the Pacific States of North-America*, San-Francisco, 1882-90, 20 vol. On trouvera des indications nombreuses dans la *Bibliographia Americana Nova* de RICH, Londres, 1832-44, et surtout dans les bibliographies dues à des savants mexicains : BERISTAIN Y SOUZA : *Bibliotheca hispano-americana septentrional*, Mexico, 1816 ; ICAZBALCETA : *Bibliografia mexicana del siglo XVI*, Mexico, 1886 ; NICOLAS LÉON : *Bibliografia mexicana del siglo XVIII*, Mexico, 1902 ; A. CHAVERO : *Apuntes viejos de bibliografia mexicana*, Mexico, 1903, etc.

Les ouvrages généraux sont assez nombreux ; outre le grand recueil de BANCROFT, il faut citer : F. S. CLAVIGERO : *Storia del Messico*, Cesena, 1780, 4 vol. in-4 (traduction espagnole : *Historia antigua de Mejico*, traduction anglaise : *The History of Mexico, collected from Spanish and Mexican historians*, Londres, 1787, in-8) ; W. H. PRESCOTT : *History of the Conquest of Mexico*, with a preliminary view of the ancient Mexican civilization, New-York, 1843, 2 vol. in-8 ; trad. française par A. PICHOT. Paris, 1855, 3 vol. in-12 ; BRASSEUR DE BOURBOURG : *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, Paris, 1857-1859, 4 vol. in-8 (Ouvrage rempli de faits et d'idées, mais trop souvent dénué de critique et qui doit être lu avec précaution) : E. B. TYLOR : *Anahuac, or Mexico and the Mexicans*, Londres, 1861, in-8 ; G. J. BRÜHL : *Die Culturvölker des alten Amerika*, Cincinnati, 1882. in-8 ; M. OROZCO Y BERRA : *Historia antigua y de la conquista de Mexico*, Mexico, 1880, 4 vol. in-4 (Ces deux derniers ouvrages, composés avec grand soin, sont parmi les plus importants) ; A. CHAVERO : *Mexico a través de los siglos*, vol. I, Barcelone, 1894, in-f° ; NICOLAS LÉON : *Compendio de la Historia general de Mexico*, Mexico, 1902, in-8.

Les relations des anciens auteurs doivent être consultées, surtout celles de B. DE LAS CASAS : *Historia de las Indias*, Madrid, 1875-1876, 5 vol. in-8 ; A. DE HERRERA : *Historia general de las Indias occidentales*, Madrid, 1728-1730, 4 vol. in-4° ; PIERRE MARTYR D'ANGHIERA : *De Orbe novo*, trad. française par GAFFAREL, Paris, 1907 ; F. de GOMARA : *Historia general de las Indias*, éd. Védia, Madrid, 1852, in-8 ; G. F. DE OVIEDO Y VALDÉS : *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, 1851-55, 4 vol. in-8 ; BERNAL DIAZ DEL CASTILLO : *Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, trad. par A. JOURDANET, Paris, 1877, in-8 ; A. DE SOLIS Y RIVADENEYRA : *Historia de la conquista de Mexico*, Madrid, 1684 ; F. CORTEZ : *Cartas de Relación*, éd. Védia (*Historiadores primitivos de India*, vol. I), Madrid, 1852, in-8 ; J. DE ACOSTA : *Historia natural y moral de las Indias*, Séville, 1590, in-4 ; la dernière édition espagnole a été faite à Madrid en 1894, 2 vol. in-12 ; traduit en français, Paris, 1598, in-8, et en anglais (H. S.), par CL. MARKHAM, Londres, 1880, 2 vol. in-8 ; TORQUEMADA : *Monarquia Indiana*, Madrid, 1723, 3 vol. in-f° ; G. DE MENDIETA : *Historia Ecclesiastica Indiana*, éd. ICAZBALCETA, Mexico, 1870, in-8 ; A. DE VETANCURT : *Teatro mexicano*, Mexico, 1698, in-f° ; une autre édition, Mexico, 1870-1871, 4 vol. in-8 ; B. de SAHAGUN : *Historia de las cosas de Nueva-España* (éd. Bustamente, Mexico, 1829-1830, 3 vol. in-4, traduit en français par JOURDANET sous le titre : *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, Paris, 1880, in-4. (Cette histoire fut d'abord écrite en nahuatl ; l'original, qui existe à la Bibliothèque de Florence, est en cours de publication par le savant mexicain F. DEL PASO Y TRONCOSO).

F. DE ALVA IXTLILXOCHITL : *Relaciones* (KAM, vol. IX, Londres, 1848, in plano) ; A. TEZOZOMOC : *Cronica mexicana* (KAM, vol. VIII, republié par

Orozco y Berra, Mexico, 1878, in-4 ; Durán : *Historia de las Indias*, éd. Ramirez, Mexico, 1867-1880, 2 vol. in-4 ; R. Siméon : *Annales de San Anton, Munon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin*, Paris, 1889, in-8 (traduit du nahuatl) ; F. del Paso y Troncoso : *Histoire mexicaine de Cristobal del Castillo*. Paris, 1902, in-8 (analyse d'une histoire en nahuatl dont des fragments, encore inédits, sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris).

On consultera les anciens recueils de voyages de Purchas, Hakluyt, etc. Très importantes sont les collections éditées par G. Icazbalceta : *Nueva colección de documentos para la historia de Mexico*, Mexico, 1886-1892, 5 vol. in-8 (relations de Motolinia, Pomar, Zurita, etc.), ainsi que le grand recueil de traductions françaises de Ternaux-Compans : *Voyages, relations et mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, 1837-1841, 20 vol. in-16 (contient des œuvres de Zurita, Pomar, Mendieta, Tezozomoc, Ixtlilxochitl, etc.). Quelques textes intéressants ont aussi été publiés par Navarrete : *Colección de los viages y descubrimientos*, Madrid, 1825-1837, 5 vol. in-8. Beaucoup de textes importants ont été publiés dans la grande collection de Lord Kingsborough : *Antiquities of Mexico*, déjà citée, mais le prix et le volume de cette collection la rendent peu accessible ; tous ces textes ont été republiés depuis.

Il est indispensable de consulter les *Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*, de M. E. Seler, 3 vol., Berlin, 1902-1908, où l'on trouvera des articles sur la plupart des questions relatives à l'ancien Mexique. Il en est de même des *Anales del Museo de Mexico* et des *Memorias de la Sociedad Antonio Alzate*, Mexico, in-8.

Chapitre III. — *L'organisation sociale et politique du Mexique*. — Les tableaux qu'en ont tracés les auteurs anciens, tant indigènes qu'espagnols, des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, et la plupart des érudits du XIX^e^ siècle (Brasseur de Bourbourg, Orozco y Berra, Prescott, Pimentel, Bancroft, Chavero, etc.) sont au-dessous des exigences actuelles de la sociologie. Dans ces dernières années, M. Seler a renouvelé les études mexicaines en y introduisant une sévère méthode de philologie, mais il ne nous a pas donné de tableau général de la civilisation du Mexique précortézien. Pour ce qui est de l'organisation sociale, guerrière, familiale, nous avons surtout suivi Bandelier : *On the art of war and mode of warfare of the ancient Mexicans* (*Reports of the Peabody Museum*, 10^th^ Report, vol. II, Cambridge (Mass.), 1880, pp. 95-162) ; *On the distribution and tenure of lands and the customs with respect to inheritance among the ancient Mexicans* (*Id.*, 11^th^ Rep., vol. II, pp. 385-449) ; *On the social organization and mode of government of the ancient Mexicans* (*Id.*, 12^th^ Report, vol. II, pp. 557-700). Pour le reste nous avons emprunté surtout aux *Gesammelte Abhandlungen* de M. Seler et aux divers auteurs anciens (L'exposé de M. K. Hæbler, *Amerika*, dans la *Weltgeschichte* d'Helmolt, vol. I, ne doit être lu qu'avec critique.)

Chapitre IV. — *La Religion*. — C'est surtout Sahagun qui nous fournit des renseignements précieux sur la religion des anciens Mexicains. Outre son *Historia de las Cosas de Nueva España* écrite en espagnol, on possède trois copies du texte original ; l'une se trouve à la *Biblioteca Laurenziana* de Florence, les deux autres sont à Madrid, l'une à la *Biblioteca de la Academia de la Historia*, l'autre à la *Biblioteca del Palacio*. Le premier de ces manuscrits comprend le texte nahuatl accompagné d'une traduction espagnole, il est actuellement en cours de publication, sous la direction de M. F. del Paso y Troncoso de Mexico. Des fragments de ces trois manuscrits ont été publiés et traduits par M. Seler, dans ses *Gesammelte Abhandlungen*.

Tous les auteurs qui ont écrit sur le Mexique aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles (Veytia, Clavigero, Boturini, Humboldt, Brasseur de Bourbourg, H. H. Bancroft, etc.) nous ont tracé des tableaux plus ou moins exacts de sa religion. Parmi les travaux spéciaux, mentionnons : J. G. Müller, *Geschichte der amerikanischen Urreligion*, Berlin, 1867 (les hypothèses de l'auteur sont sujettes à la critique) ; A. Réville : *Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou*, Paris, 1885 ; K. Hæbler : *Die Religion der mittleren Amerika*, Münster, 1899.

Chapitre V. — *Le Calendrier.* — Le travail ancien de l'astronome mexicain Leon y Gama : *Descripción historica y cronologica de las dos piedras*, Mexico, 1792, bien que très ingénieux, tient trop peu compte des faits pour être recommandé. Il en est de même des essais tentés par A. de Humboldt (*Vue des Cordillères*, pour mettre en accord ce qu'on savait du calendrier mexicain avec les systèmes de computation du temps de l'Asie orientale.

Parmi les travaux récents, on consultera : D. G. Brinton : *The native calendar of Central America and Mexico*, Philadelphie, 1893 ; Z. Nuttall, *Note on the ancient Mexican Calendar System* (CA, X, Stockholm, 1894) ; E. Seler : *Die Tageszeichen der Aztekischen und der Maya-Handschriften und ihre Gottheiten* (SGA, vol. I, pp. 417-503) ; Id. : *Die mexikanische Chronologie*, vol. I, pp. 507-554) ; Id. : *Die Venusperiode in den Bilderschriften der Codex Borgia-Gruppe* (*Id.*, pp. 618-667) ; Id. : *Die Korrekturen des Jahreslänge und der Venusperiode in den mexikanischen Bilderschriften* (ZE, 1903, pp. 27-49) ; Z. Nuttall : *The periodical adjustments of the ancient Mexican Calendar* (AA, nouv. série, vol. VI, New-York, 1904, pp. 486-500) et E. de Jonghe : *Le calendrier mexicain. Essai de synthèse et de coordination* (JAP, nouvelle série, vol. III, Paris, 1906, pp. 197-228).

LIVRE II

Les peuples civilisés de l'Amérique.

2^e^ PARTIE. — Les peuples mayas-qu'ichés

Amérique centrale.

Comme pour le Mexique, il faut ici faire la distinction entre deux ordres de documents : 1° ceux qui ont pour auteurs des Espagnols ; 2° ceux qui émanent des indigènes.

1° Auteurs espagnols. *Yucatan.* Le plus ancien ouvrage est celui du premier évêque du Yucatan, Diego de Landa, qui débarqua sur la péninsule en 1551. Il est intitulé *Relacion de las Cosas de Yucatan* et fut publié pour la première fois, en 1864, par Brasseur de Bourbourg sous le titre : *Relation des choses de Yucatan*, en texte espagnol avec une traduction en regard. Deux éditions espagnoles en ont été faites depuis : celle de Juan de la Rada y Delgado, en appendice à la traduction du livre de L. de Rosny : *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale*, Madrid, 1881, in-fol., et l'autre dans la *Colección de documentos ineditos*, vol. XIII, pp. 265-411, Madrid, 1900. Le livre de Landa est très bref et paraît tronqué en certains endroits ; toutefois, c'est le meilleur document que nous possédions sur l'histoire du Yucatan.

Le second auteur est Bernardo de Lizana qui écrivit une *Historia de Yuca-*

tan, Devocionario de Nuestra Señora de Izamal, y conquista espiritual, Valladolid de Yucatan, 1633, in-8. Une partie des textes en langue maya que contient ce livre, appelés par Lizana « profecias », a été reproduite dans Brasseur de Bourbourg, *Manuscrit Troano, Étude sur le système graphique des anciens Mayas*, Paris, 1869-70, in-f°, vol. I.

La troisième histoire du Yucatan fut écrite par un franciscain, Lopez de Cogolludo, qui passa le second quart du XVI^e^ siècle dans le pays. Son *Historia de Yucatan* fut éditée à Madrid en 1688, in-f°. C'est, après Landa, la source la plus importante. Les renseignements de Cogolludo sont même plus nombreux, mais, venu plus tard que Landa, il n'a pu observer quantité de coutumes qui étaient tout à fait éteintes lors de son débarquement. C'est ainsi qu'il ne nous fournit aucun renseignement sur l'écriture, à laquelle Landa consacre un chapitre entier, et que ce qu'il nous dit du calendrier peut être sujet à caution.

Pedro Sanchez de Aguilar écrivit, en 1513, un *Informe contra Idolorum cultores del Obispado de Yucatan*, Madrid, 1639, in-8, qui contient de précieux documents sur la religion.

Des renseignements intéressants se trouvent dans les grands ouvrages encyclopédiques de Bartolomé de las Casas : *Historia apologética de los Indias occidentales*, Herrera : *Historia de los hechos de los Castellanos*, etc. Les premiers conquistadores, et particulièrement Bernal Diaz del Castillo : *Histoire de la Nouvelle-Espagne*, ont donné des descriptions sommaires du pays.

Enfin, on a récemment publié, en Espagne, des *Relaciones* écrites, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, par les magistrats qui avaient la charge des divers pueblos. Ces *Relaciones* se trouvent dans les vol. XI et XIII de la *Colección de documentos ineditos*, 2^e^ série, Madrid, 1900.

Peten et Guatemala. — Les documents relatifs à cette partie du territoire maya-qu'iché sont de date assez tardive. Les premiers sont ceux de Pedro de Alvarado, que Cortez envoya soumettre le pays. Ils ont été publiés à plusieurs reprises et notamment par *Vedia*.

Parmi les auteurs ecclésiastiques, il faut signaler le travail de compilation, fait vers le milieu du XVI^e^ siècle par Ordoñez y Aguiar : *Historia del cielo y de la tierra, creacion del mundo, relacion de los ritos y costumbres de los Culebras*. Cet ouvrage, qui est encore manuscrit, fut copié par Brasseur de Bourbourg au Musée de Mexico. Il en donna de nombreux extraits dans son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale* ; ces fragments montrent quelle est l'importance de cet ouvrage qui est notre unique source en ce qui concerne l'histoire et les coutumes des Tzentals. Ordoñez avait aussi écrit un mémoire sur les ruines de Palenque, qui a été copié par Brasseur de Bourbourg à Mexico et qui est toujours inédit.

Au XVII^e^ siècle, Nuñez de la Vega, évêque de Chiapas, publia à Rome les *Constitutiones diocæsanas del obispado de Chiapas*, 1702, in-f°, qui contiennent aussi quelques renseignements sur les *Tzentals* et les peuples du Guatemala occidental.

Vers la même époque, Villagutierre y Sotomayor fit éditer l'*Historia de la Conquista de la Provincia de el Itza*, dans laquelle on peut glaner quelques faits relatifs aux Choles et aux Lacandons. Il en est de même du *Testimonio de diferentes cartas y provincias dadas al pueblo de N. S. de los Dolores de Lacandones* d'Antonio Margil. Ce manuscrit de l'Archivo de Indias, à Séville, n'a jamais été publié en entier ; une petite partie en a été éditée par Marimon y Tudo dans la ZE, 1882, p. 130-132.

2° Auteurs indigènes. *Yucatan.* La plupart des documents d'origine indigène sont anonymes. Il n'y a exception que pour un seul : la *Chronique de Chac-*

xulub Chen. L'auteur de cette chronique, entièrement écrite en maya, est un natif du district de *Motul*, du nom de NAKUK PECH, qui, chef subalterne au moment de la conquête, se fit baptiser et devint fonctionnaire espagnol. Il nous donne, pour quelques années avant l'arrivée de Montejo et pour l'histoire de la conquête, des détails précis et qui semblent dignes de foi. Cette chronique a été traduite en anglais par D. G. BRINTON : *Maya chronicles*, Philadelphie, 1882, in-8, et en français par RAYNAUD : *L'histoire maya, d'après les documents en langue yucatèque* (*Archives de la Société américaine de France*, nouv. série, t. VIII, Paris, 1892).

Les écrits anonymes en langue maya comprennent ce que BRINTON a nommé *les livres de Chilan-Balam*. Ce sont des manuscrits courts, qui portent le nom des villages dans lesquels ils ont été composés. Nous connaissons plusieurs *Livres de Chilan-Balam* de *Mani*, celui de *Titzimin* et celui de *Chumayel*. Ils contiennent des renseignements précieux sur l'histoire, la topographie du Yucatan et sur la civilisation des Mayas. Quelques fragments du livre de Chi-Balam de Mani furent publiés, vers 1850, par PIO PEREZ dans le *Registro Yucateco*. BRASSEUR DE BOURBOURG reproduisit ce fragment en appendice de son édition de la *Relacion* de LANDA, sous le titre *Chronologie antique du Yucatan* (pp. 367-429) ; STEPHENS le publia à son tour, en appendice du 2e volume de ses *Incidents of travel in Yucatan*. New-York, 1843, accompagné d'une traduction anglaise. Les manuscrits utilisés par PIO PEREZ furent acquis plus tard par le Dr BEHRENDT. Après la mort de celui-ci, ils passèrent entre les mains de BRINTON qui a édité dans ses *Maya chronicles* les livres de *Mani*, de *Chumayel* et de *Titzimin*; il a traduit le texte maya d'une façon souvent défectueuse. Ils sont aujourd'hui déposés à la bibliothèque de l'Université de Philadelphie.

Guatemala. — Nous ne possédons qu'un seul document indigène en langue quichée, mais il est beaucoup plus important que ceux qu'ont laissés les Mayas. Il fut trouvé à Santo-Tomas Chichicastenango, au commencement du XVIIe siècle, par le P. FRANCISCO XIMENEZ, qui le traduisit en espagnol. ORDOÑEZ en fit aussi usage pour la composition de son *Historia del cielo y de la tierra*. L'histoire de XIMENEZ étant devenue très rare, fut copiée à la bibliothèque de l'Université de Guatemala par le Dr SCHERZER, de Vienne. Cette traduction montrait le grand intérêt de l'ouvrage, mais le texte qu'iché en restait inédit. Celui-ci fut publié en 1860 par BRASSEUR DE BOURBOURG sous le titre : *Le Popol-vuh, livre sacré des Quichés*, Paris, 1860, in-8. Auparavant, le même auteur en avait donné de nombreux extraits dans les quatre volumes de son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale* sous le titre : *Manuscrit quiché de Chichicastenango*. Les traductions de BRASSEUR sont toujours un peu sujettes à caution, à raison des idées particulières qu'il se faisait sur l'histoire des peuples de l'Amérique centrale.

Les Cakchiquels ont laissé un document important. Son auteur est FRANCISCO HERNANDEZ ARANA XAHILA. C'est une pièce de procédure, établie pour justifier les droits territoriaux du clan *Xahila* auprès de la juridiction espagnole. L'auteur commence par y décrire la création du monde, puis il raconte l'histoire des tribus cakchiquèles jusqu'à la conquête, dont il fut témoin oculaire, et l'établissement de la puissance espagnole. Ce manuscrit provient de l'ancien couvent des franciscains de Guatemala, et l'original en fut donné à BRASSEUR DE BOURBOURG qui en inséra de nombreux fragments dans son *Histoire*, sous le nom de *Mémorial de Tecpan-Atitlan*. Il fut publié, avec une traduction anglaise, par BRINTON, sous le titre : *The Annals of Cakchiquels*, Philadelphie, 1892.

BRASSEUR DE BOURBOURG cite, en plusieurs endroits de son *Histoire des nations civilisées*, un *Manuscrit Tzutuhile*, qui était contenu dans la *Chronica*

franciscana del Santo Nombre de Jesus de Goattemala, manuscrit en espagnol sans nom d'auteur qui provenait de l'ancien monastère de San Francisco de Guatemala. Peut-être était-ce une pièce de procès analogue à la précédente.

En tout cas, c'est à cette catégorie qu'appartiennent des relations très intéressantes, écrites en espagnol par des indigènes : les *Titulos de los señores quichés de Totonicapan*, publiés et traduits en français par M. DE CHARENCEY dans les *Actes de la Société philologique*, Alençon, 1875, pp. 150-162 et les *Titulos de nuestros ancestros de Otzoya* encore inédits.

Chapitres I, II, III et IV. — Les histoires générales de H. H. BANCROFT : *Native Races of Pacific States of North America* et surtout de BRASSEUR DE BOURBOURG : *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale* renferment quantité de détails sur les peuples mayas-qu'ichés. Voir un exposé sommaire de M. K. HAEBLER : *Amerika*, dans le *Weltgeschichte* d'HELMOLT, vol. I, et divers articles de M. SELER dans les volumes II et III de ses *Gesammelte Abhandlungen*.

Pour le Yucatan (Mayas proprement dit), outre les ouvrages anciens de LANDA, LIZANA, COGOLLUDO et AGUILAR, cités plus haut, il faut mentionner deux livres : *Historia de Yucatan* par M. CRESCENCIO CARILLO Y ANCONA, Mexico, 1897 ; et *Historia del descubrimiento y conquista de Yucatan, con un reseña de la historia antigua*, Merida de Yucatan, 1896, in-8, par M. J. MOLINA SOLIS.

D. G. BRINTON a publié sous le nom de *Maya Chronicles* des textes mayas intéressants, accompagnés d'une traduction anglaise assez médiocre et d'une introduction. Des « *relaciones* » parfois remarquables, portant sur divers villages du Yucatan, ont été publiées dans la *Colección de Documentos ineditos*, 2e série, vol. XI et XIII, Madrid, 1892 et 1900.

On trouvera des renseignements généraux d'origine ancienne dans les histoires si souvent citées de LAS CASAS, BERNAL DIAZ DEL CASTILLO, HERRERA, TORQUEMADA, VEYTIA.

Les travaux relatifs à l'archéologie, à la linguistique et à la paléographie seront cités plus loin.

Sur le Peten *Itzas*, *Lacandons* et le Chiapas (*Tzentals*) les principaux ouvrages sont : ANTONIO DE REMESAL : *Historia de las Provincias de Chiapa y Guatemala*, 1619 ; VILLAGUTIERRE Y SOTOMAYOR : *Historia de la Conquista de la Provincia de el Itza*, Madrid, 1701, in-4 ; NUÑEZ DE LA VEGA : *Constitueiones diocæsanas del obispado de Chiapas*, Rome, 1702, in-8 ; R. ORDOÑEZ Y AGUIAR : *Historia de la Creacion del cielo y de la tierra* (Ms. du Museo Nacional de Mexico dont BRASSEUR DE BOURBOURG a donné de nombreux fragments dans son *Histoire des nations civilisées* ; BEHRENDT : *Report on explorations in Central America* (RS, 1867, pp. 420-426) ; O. STOLL : *Zur Ethnographie der Republik Guatemala*, Zürich, 1880, in-4° ; C. SAPPER : *Ein Besuch bei den östlichen Lacandones* (*Ausland*, vol. LXIV, pp. 892-895) ; A. TOZZER : *A comparative study of the Mayas and the Lacandones* (*Archæological Institute of America, American Archæology*, New-York, 1907, in-8). Un certain nombre de renseignements sur les peuples de cette région se trouvent dans les œuvres de BERNAL DIAZ DEL CASTILLO, LAS CASAS et HERRERA.

Sur le Guatemala (*Qu'ichés*, *Cakchiquels*, outre les livres déjà cités de REMESAL, VILLAGUTIERRE Y SOTOMAYOR et NUÑEZ DE LA VEGA, on consultera les travaux de BRASSEUR DE BOURBOURG et surtout le *Popol-vuh, le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*, Paris, 1860, in-8, très importante traduction d'un long texte légendaire qu'iché, et de BRINTON : *The annals of Cakchiquels*, traduction d'un texte cakchiquel précédé d'une introduction fort intéressante.

LIVRE II

Les peuples civilisés de l'Amérique.

3e PARTIE. — LES ANTILLES

Chapitres I et II. — Les auteurs anciens à consulter sont FERNAND COLOMB : *Historie*, etc. ; OVIEDO : *Historia general de las Indias*, Salamanque, 1513 ; LAS CASAS : *Historia de las Indias*, 1875 ; GOMARA : *Historia de las Indias*, Anvers, 1554 ; HERRERA : *Descripción de las Indias occidentales*, Décade I, Madrid, 1730.

Les livres modernes sur l'ethnographie et l'archéologie des grandes Antilles sont les suivants : J. W. FEWKES : *Preliminary report on a archeological trip to the West-Indies* (SCK, vol. XLV, Washington, 1904) ; F. A. OBER : *Aborigines of the West-Indies* (*Proceedings of the American antiquarian Society*, Worcester, 1894, pp. 24 et suiv.).

Pour les îles *Bahamas* : J. B. MURDOCK : *The cruise of Columbus in the Bahamas*, New-York, 1884, in-8 ; J. M. WRIGHT : *History of the Bahama Islands*, New-York, 1905, in-4.

Pour *Cuba* : BACHILLER Y MORALES : *Cuba primitiva*, La Havane, 1883, in-8 ; J. W. FEWKES : *Prehistoric culture of Cuba* (AA, nouv. série, 1904, pp. 585-598).

Pour *Haïti* : CHARLEVOIX : *Histoire de l'Ile espagnole ou de Saint-Domingue*, 1re éd., Paris, 1730-31, 2 vol. in-4° ; 2e éd., Amsterdam, 1733, 2 vol. in-12 (Compilation très bien faite des renseignements contenus dans les anciens auteurs) ; H. LING ROTH : *Aborigines of Hispaniola* (JAI, vol. XVI, Londres, 1887, pp. 247-286).

Sur *Porto-Rico* : IÑIGO ABBAD Y LASIERRA : *Historia geográfica, civil y natural de la Isla de San-Juan Bautista de Porto-Rico*, Porto-Rico, 1788, 2e éd. en 1866 ; AUGUSTIN STAHL : *Los Indios Borinqueños*, estudios etnograficos, Porto-Rico, 1889, in-8 ; J. W. FEWKES : *The aborigines of Porto-Rico and neighboring islands* (RE, vol. XXV, Washington, 1906, pp. 1-219).

Sur la *Jamaïque* : *Histoire de la Jamaïque*, traduite de l'anglais par M*** (RAULIN). Londres, 1751, 2 vol. in-12 (attribué à Sir H. SLOANE).

Sur les Petites Antilles, l'ouvrage le plus ancien est celui de J. P. MAFFÉE : *Histoire des Indes*, Lyon, 1603 ; édition latine d'Anvers, 1605 ; très important est l'ouvrage de DU TERTRE : *Histoire générale des îles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres, dans l'Amérique*, Paris, 1654, in-1° ; DE ROCHEFORT : *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique*, 1re éd., Rotterdam, 1658, in-4, nombreuses réimpressions (Le P. DU TERTRE a prétendu que cette œuvre était de lui et que le chevalier de Rochefort lui en avait volé le manuscrit) ; l'ouvrage de J. DAVIES : *The history of Caribby islands*, Londres, 1666, in-8, n'est que la traduction de celui de ROCHEFORT à laquelle l'auteur a ajouté quelques observations (la plupart de pure imagination).

LIVRE II

Les peuples civilisés de l'Amérique.

4e PARTIE. — LES PEUPLES DE L'ISTHME DE PANAMA, DE LA COLOMBIE ET DU PÉROU

Chapitre Ier. — Si l'on prend le nom de *Chibchas* au sens étendu, la bibliographie de ce groupe est fort vaste, surtout au point de vue linguistique. Nous ne ferons que citer les travaux généraux sur l'étendue du groupe : M. UHLE : *Verwandschaften und Wanderungen der Tschibtscha*, Berlin, 1890, in-8 ; BRINTON, *The American Race*, New-York, 1891, in-8 ; R. DE LA GRASSERIE : *Les langues du Costa-Rica et les idiomes apparentés* (JAP, IIe série, vol. I, Paris, 1904, pp. 153-187) ; H. BEUCHAT et P. RIVET : *Affinités des langues du sud de la Colombie* (*Le Muséon*, Louvain, 1910, pp. 1-94).

Sur l'histoire ancienne, les ouvrages sont : PIEDRAHITA : *Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Granada*, Anvers, 1688 ; PEDRO SIMON : *Noticias historiales de tierra firme*, Séville, 1585 ; CIEZA DE LEON : *Cronica del Peru*, Madrid, 1889.

Chapitre II. — Les seuls ouvrages où l'on trouve des renseignements sur les anciens Güetares sont ceux d'OVIEDO, qui résida dans le pays en 1529, et de HERRERA. Le livre de SQUIER : *Nicaragua, its peoples and scenery*, contient quelques allusions au peuple de Nicoya.

La littérature archéologique est beaucoup plus riche. Le travail de BRANSFORD : *Report on explorations in Central-America, in 1881* (RS, Washington, 1884), renferme quelques détails sur des fouilles opérées dans la péninsule de Nicoya. Presque à la même époque H. STREBEL publia un *Bericht über die Sammlung Alterthümer aus Costa-Rica im Bremer Museum* dans les *Abhandlungen von naturwissenchaftliche Verein zu Bremen*, vol. VIII, 1883, pp. 233-253. Des auteurs locaux contribuèrent aussi à la connaissance des antiquités du pays : A. ALFARO : *Antigüedades de Costa-Rica*, San José, 1896 ; J. F. FERRAZ : *Informe del Museo nacional de Costa-Rica*, 1897-1898. Les auteurs les plus modernes sont : C. SAPPER : *Huacas der Halbinsel-Nicoya* (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1899, pp. 622-632) ; V. HARTMAN : *Archæological researches in Costa-Rica*, Stockholm, 1906, in-f° ; V. HARTMAN : *Archæological researches on the Pacific Coast of Costa-Rica* (*Memoirs of the Carnegie Museum*, vol. III, n° 1, Pittsburg, 1907) ; enfin la mission, toute récente, de W. LEHMANN nous apportera des renseignements précieux. Quelques-uns des résultats ont été publiés dans la *Zeitschrift für Ethnologie* (1911).

Chapitre III. — Sur la civilisation du Chiriqui, les renseignements sont très peu nombreux. On ne peut citer, pour l'histoire ancienne du pays, que le livre d'OVIEDO : *Sumario de la historia general de las Indias*, éd. Vedia, Madrid, 1884. L'archéologie de cette région nous est connue par divers articles : J. KING MERRITT : *Report on the huacals or ancient graveyards of Chiriqui* (*Bulletin of the American Ethnological Society*, 1860) ; DE ZELTNER : *Notes sur les sépultures indiennes du département du Chiriqui* ; W. H. HOLMES : *The use of gold and other metals among the ancient inhabitants of Chiriqui* (BE, vol. III, Washington, 1887) ; W. H. HOLMES, *Ancien art of the province of Chiriqui* (RE, vol. VI, Washington, 1888, in-4).

Sur le Dabaibe, ou pays des Cunas, voir Cieza de Leon : *Primera parte de la Cronica del Peru*, éd. Vedia, Madrid, 1889, et Oviedo, *op. cit.*

Chapitre IV. — A. de Humboldt : *Vue des Cordillères*, vol. I, pp. 244 et suiv., a traité de la civilisation des Chibchas; voir aussi : W. Bollaert : *Antiquarian, ethnological and other researches in New-Granada, Ecuador*, etc., New-York, 1858.

Mais ce sont surtout les Colombiens qui ont contribué à l'étude de l'histoire ancienne de leur pays. Parmi les ouvrages qu'ils ont publiés, citons, comme particulièrement utiles : Col. Joaquin Acosta : *Compendio de la historia de Colombia*, Bogota, 1848 ; E. Uricoechea : *Memoria sobre las antigüedades neogranadinas*, Berlin, 1854, in-4 ; Restrepo-Tirado, *Los Chibchas*, Bogota, 1895 ; A. B. Cuervo : *Colección de documentos ineditos sobre la geografia y la historia de Colombia*, Bogota, 1892. — Il faut ajouter comme très intéressant l'ouvrage de l'infatigable compilateur français Ternaux-Compans : *Essai sur l'ancien Cundimarca*, Paris, 1842, in-8.

Chapitre V. — Les renseignements anciens sur les peuples de la province d'Esmeraldas sont renfermés dans les ouvrages de Cieza de Leon, d'Augustin Zarate : *Historia del descubrimiento y conquista de la Provincia del Peru* : Montesinos, *Memorias antiguas, historiales y politicas del Peru*, Madrid, 1882 ; Velasco : *Historia del Reino de Quito*, Quito, 1841 (vol. I) ; Garcilasso de la Vega et autres chroniqueurs anciens du Pérou. Ils se trouvent réunis dans l'histoire moderne de F. Gonzalez Suarez : *Historia del Ecuador*, Quito, 1898-1904. Sur les antiquités, voir Th. Wolf : *Memoria sobre la Geografia y Geologia de la Provincia de Esmeraldas*, Guayaquil, 1878, et *Geografia y Geologia del Ecuador*, New-York, 1892. Sur la langue : E. Seler : *Die Sprache der Indianer von Esmeraldas* (SGA, vol. I, pp. 49-64).

Pour le Manabi, voir en plus des ouvrages précédents, M. H. Saville : *The Antiquities of Manabi, Ecuador*, New-York, 1907 ; cf. G. de la Rosa : *Les Caras de l'Equateur* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, vol. V, Paris, 1908, pp. 85-95).

LIVRE II

Les peuples civilisés de l'Amérique.

4e partie. — Le Pérou

Chap. VI, VII, VIII, IX). — Nous ne possédons pas pour le Pérou, comme pour le Mexique, d'écrits importants dus à des auteurs indigènes. Le plus connu des auteurs qui ait traité de l'empire des Incas est Garcilasso de la Vega. Celui-ci était fils de l'un des conquérants du Pérou et d'*Isabelle Chimpu Occllo*, petite-fille de l'Inca *Ccapac-Yupanqui*. Il naquit à *Ccozco* en 1539 et y resta jusqu'à l'âge de vingt ans, époque à laquelle il passa en Espagne. C'est vers 1602 ou 1603 qu'il commença son ouvrage sur le Pérou, de mémoire et en s'aidant des fragments d'une histoire écrite par le père jésuite Blas Valera. La première édition de l'ouvrage de Garcilasso de la Vega fut publiée en 1609, à Lisbonne, sous le titre de : *Primera parte de los commentarios reales, qui tratan del origen de los Incas, reyes que fueron del Peru, de su idolatria, etc.*, por el inca Garcilasso de la Vega, natural del Cuzco, in-4. Une deuxième édition parut à Madrid, en 1723, et une troisième, en quatre volumes in-16, dans la même ville, en 1829.

Une excellente traduction anglaise en a été faite par Cl. Markham, et publiée à Londres, sous les auspices de la « Hakluyt Society », sous le titre : *The royal commentaries of the Inca Garcilasso de la Vega*, Londres, 1869-1871, 2 vol. in-8, et diverses traductions françaises, plus ou moins fidèles, ont été éditées.

Les renseignements de Garcilasso sont très abondants, mais peu sûrs. Se prévalant de ses origines, il a tout fait pour exalter les Incas et nous les montrer sous l'aspect de souverains féodaux sages et prévoyants. Toutefois, quantité de détails semblent authentiques et les *Commentarios reales* sont indispensables.

Cieza de Leon est, avec Garcilasso, le principal auteur à consulter sur l'histoire péruvienne. Longtemps soldat dans l'Amérique du Sud, il commença en 1541 à écrire l'histoire des pays qu'il avait parcourus. En 1550, il vint résider à *Ccozco* pour puiser à des sources authentiques les renseignements nécessaires à l'accomplissement de son œuvre. Il fit la connaissance d'un des descendants de *Huayna Ccapac*, nommé *Cayri-Ccapac*, qui lui donna de nombreux renseignements sur l'histoire ancienne du Pérou. La première partie de l'œuvre de Cieza de Leon a été souvent citée à propos de l'histoire des contrées septentrionales de l'Amérique du Sud, et nous n'y reviendrons pas. Dans la seconde partie, il traite de l'histoire et de la politique des Incas, de l'organisation sociale des *Quichuas* d'une manière moins partiale que Garcilasso. Longtemps, on a cru que ce livre était l'œuvre de Don Juan de Sarmiento, président du Conseil des Indes, et cette opinion, accréditée par Muñoz, Navarrete et Prescott, qui l'avaient utilisée en manuscrit, a été adoptée par tous les auteurs jusqu'à ce que Markham eût démontré que l'auteur en était bien Cieza. Cet ouvrage a été publié par Jimenez de la Espada, à Madrid, en 1880, sous le titre de : *Segunda parte de la Crónica del Peru que trata del señorios de los Yncas*, Madrid, 1880. Cl. Markham en a fait une traduction anglaise, sous le titre de : *The second part of the Cronica of Peru*, by Pedro Cieza de Leon, Londres, Hakluyt Society, 1883, in-8.

Balboa, qui commença à écrire en 1570, sous le patronage de l'évêque de Quito, a laissé un ouvrage intéressant, surtout pour l'histoire des peuples du Nord et de la côte du Pérou. Il est intitulé *Miscellaneas Australes* et une partie en a été publiée pour la première fois en français par Ternaux-Compans, sous le titre d'*Histoire du Pérou*, Paris, 1840, in-8. Certains auteurs modernes ont attaché une grande valeur à l'ouvrage de Balboa, en raison de ce fait que son séjour à Quito le rendait pour ainsi dire indépendant de la tradition officielle de *Ccozco*.

Il existe aussi un fragment d'histoire péruvienne composée par Juan de Betanzos, en 1551, et publié par Jimenez de la Espada, à la suite de la seconde partie de la Chronique de Cieza de Leon, sous le titre de *Suma y naración de los Incas, reyes del Peru*, Madrid, 1880, in-8. Les renseignements fournis par Betanzos sont presque toujours d'accord avec ceux de Cieza.

Récemment, M. le prof. Pietschmann a édité l'histoire composée par Pedro Sarmiento de Gamboa, sous le titre : *Geschichte des Inkareiches*, Berlin, 1908. Cl. Markham en a publié une traduction anglaise : *History of the Incas*, Londres, Hakluyt Society, 1907, in-8.

Les renseignements de Gamboa s'accordent sur nombre de points avec ceux de Cieza et de Betanzos. Tous ces auteurs réduisent beaucoup l'influence et la puissance attribuées aux Incas par Garcilasso de la Vega et leurs documents portent, pour la plupart, un cachet d'authenticité.

On ne peut en dire autant des histoires que raconte Montesinos dans ses *Memorias antiguas y politicas del Peru*, composées en 1642 et publiées à Madrid, en 1882. Par exemple, Montesinos a donné une longue liste de souve-

rains du Pérou, qu'il divise en plusieurs dynasties : les *Pyrhuas*, les *Amautas*, qui auraient régné avant les *Incas*, confondant diverses classes d'oraclès avec des dynasties. D'autres invraisemblances que l'on rencontre dans son texte, ont fait que son ouvrage est peu employé.

Plus digne de foi est ZARATE : *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Peru*, 1re éd., Anvers, 1855 ; 2e éd., Madrid, 1853. Traduit en français sous le titre : *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, par S.D.C. (Citry de la Guette), Paris, 1742.

Parmi les travaux secondaires des chroniqueurs anciens, il faut citer, en première ligne, DIEGO FERNANDEZ : *Segunda parte de la historia del Peru*, Séville, 1571 ; B. DE OVANDO : *Descripción del Peru*, publiée dans les *Relaciones geograficas de Indias*, Peru, vol. II, Madrid, 1885 (composée en 1605) ; JUAN DE SANTA CRUZ YAMQUI PACHACUTI SALCAMAYHUA : *Relacion de antigüedades deste reyno del Piru*, Madrid, 1879 (PACHACUTI, l'un des rares chroniqueurs d'origine indigène, composa sa *Relacion* en 1613), traduit en anglais par CL. MARKHAM sous le titre : *Antiquies of Peru*, Londres, Hakluyt Soc., 1873 ; B. RAMIREZ : *Descripción del Reyno del Peru, del sitio, temples, provincias, obispados y ciudades, de los naturales, de su lenguas y trajes*, composée en 1597 (*Relaciones geograficas de Indias*, Peru, vol. II, Madrid, 1885) ; G. ROMAN Y ZAMORA : *Republicas de Indias. Idolatrias y gobierno en Mexico y Peru*, Madrid, 1897 ; VELASCO : *Historia del Reino de Quito*, vol. I.

La religion nous est connue par les travaux d'un grand nombre de missionnaires. Le plus important est celui de CRISTOVAL DE MOLINA, publié par MARKHAM sous le titre de *The fables and rites of the Yncas*, Londres, Hakluyt Society, 1873 (composé en 1580). Viennent ensuite ceux de P. J. DE ARRIAGA : *Extirpacion de la idolatria del Piru*, Lima, 1621 ; de FRANCISCO DE AVILA, publié par MARKHAM sous le titre : *Huarochiri Mythology*, Londres, Hakluyt Society, 1882 ; de LA CALANCHA : *Coronica moralizada del orden de San Agustin en el Peru*, Barcelone, 1639 ; d'un jésuite anonyme, qui a écrit une *Relacion de las Costumbres antiguas de los naturales del Peru*, éditée à Madrid, en 1879, par JIMENEZ DE LA ESPADA, et d'un autre anonyme qui composa une *Instrucion contra las ceremonias, y ritos que usan los Indios conforme al tiempo de su infidelidad*, Séville. Tous sont des ouvrages de théologiens ou d'inquisiteurs.

Nous possédons quelques relations officielles, faites par des officiers de la couronne d'Espagne sur les régions qu'ils étaient chargés d'administrer. Elles ont été publiées par JIMENEZ DE LA ESPADA dans les *Relaciones geograficas de Indias*, Peru. Les principales sont : A. DE LA VEGA : *La descripcion que se hizo en la provincia de Xauxa, por la Instrucion de S.M. que a la dicha provincia, se envio de molde* (*Relaciones*, vol. I, Madrid, 1881) ; MERCADO DE PEÑALOSA : *Relacion de la provincia de las Pacajes* (vol. I) ; J. DE MATIENZO : *Carta a S.M. del Oidor de los Charcas, Licenciado J. de Matienzo* (*Relaciones*, vol. II, Madrid, 1885), etc.

Outre ces ouvrages spéciaux, les anciens chroniqueurs qui ont écrit sur toute l'Amérique nous fournissent de nombreux renseignements de seconde main. Les principaux auteurs qui ont traité du Pérou sont : GOMARA : *Historia de las Indias*, Anvers, 1554 ; BENZONI : *La historia del mondo nuovo*, Venise, 1565 ACOSTA : *Historia natural y moral de las Indias*, Séville, 1590, Madrid, 1792 ; HERRERA : *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, Madrid, 1601 ; B. COBO : *Historia del Nuevo Mundo*, Séville, 1890-95 (écrite en 1653) ; J. DE LAET : *L'histoire du Nouveau Monde, ou description des Indes occidentales*, Leyde, 1640.

Plusieurs ouvrages modernes ont été consacrés au Pérou. Le plus ancien et le plus célèbre est celui de PRESCOTT : *History of the conquest of the Peru*,

Boston, 1847, 3 vol. Il est aujourd'hui bien vieilli. On peut encore citer, E. Desjardins : *Le Pérou avant la conquête espagnole*, Paris, 1858 ; Emile Garrey : *Le Pérou*, Paris, 1875 ; J. von Tschüdi : *Reise durch Südamerika*, Leipzig, 1866-1869, 2 vol. ; R. B. Brehm : *Das Inkareich*, Iéna, 1885 ; E. W. Middendorf : *Peru*. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner, Berlin, 1893-1895 ; Cl. Markham : *The Incas of Peru*, Londres, 1910. On trouve aussi beaucoup de renseignements historiques et ethnographiques dans le grand travail linguistique de Middendorf, intitulé : *Die einheimischen Sprachen Perus*, Leipzig, 1890, 5 vol., ainsi que dans les ouvrages des voyageurs : G. Squier : *Peru*, Incidents of travel and exploration in the land of the Incas, Londres, 1877, et C. Wiener : *Pérou et Bolivie*, Paris, 1880.

Tous les ouvrages modernes qui traitent de l'histoire de l'Amérique ont une partie consacrée au Pérou ; parmi ceux-ci, nous citerons seulement : A. Bastian : *Die Kulturländer der Alten Amerika*, Berlin, 1878-1879 ; G. Brühl : *Die Kulturvölker Altamerikas*, New-York, 1877 ; de Nadaillac : *L'Amérique préhistorique* ; K. Haebler : *Amerika*, dans la *Weltgeschichte* d'Helmolt, vol. I ; T. A. Joyce ; *South American Archæology*, Londres, 1912.

Peu d'auteurs ont traité spécialement de l'organisation sociale des anciens Péruviens. Signalons, toutefois, Ch. Wiener : *Essai sur les institutions politiques, religieuses, économiques et sociales de l'empire des Incas*, Paris, 1874 ; O. Martens : *Constitution historique, sociale et politique du Tahuantinsuyu*, traduit en français par Chazaud des Granges, Paris, 1910 ; et surtout, H. Cunow : *Die soziale Verfassung des Inkareiches*, Brunswick, 1898, le meilleur livre qui ait été écrit sur ce sujet.

Les travaux archéologiques sont très nombreux et nous ne citerons que les principaux. L'un des premiers est celui de Rivero y Tschüdi : *Antigüedades Peruanas*, Vienne, 1851 ; W. Bollaert : *Antiquarian researches in New-Granada, Ecuador, Peru and Chile*, Londres, 1860. On consultera aussi les travaux de Squier et de Wiener cités plus haut. Les grands recueils suivants sont indispensables : Reiss und Stübel : *Das Todtenfeld von Ancon, in Peru*, Berlin, 1880-1887, in plano ; Stübel, Reiss, Koppel und Uhle, *Kultur und Industrie der südamerikanischer Völker*, Berlin, 1889, in-f° ; E. Seler : *Peruanische Alterthümer*. Herausgegeben von der Verwaltung des K. Museums für Völkerkunde, Berlin, 1893, in-f° ; Bessler : *Ancient Peruvian art*. Contributions to the archæology of the Incas, New-York et Berlin, 1902-1903.

Chapitre X. — *Les peuples du Chaco et du Tucuman*. — Les auteurs qui nous ont décrit les peuples du sud de la Bolivie et du nord-ouest de la République Argentine sont peu nombreux. Ce sont, pour la plupart, des religieux jésuites qui nous ont parlé de cette partie de l'Amérique du Sud comme faisant partie du Paraguay.

La première en date de ces relations est celle de Don Pedro Sotelo Narvaez, écrite en 1583 et publiée sous le titre de *Relacion de las provincias de Tucuman que dió Pedro Sotelo Narvaez, vecino de aquellas provincias*, dans les *Relaciones geograficas de Indias*, Peru, vol. II, Madrid, 1885.

Alonso de Barcena ou de Barzana, missionnaire jésuite arrivé en 1586, nous a laissé de nombreux renseignements sur les Calchaquis, dans une lettre adressée au Provincial des Jésuites en 1594, et publiée sous le titre de *Carta del P. Alonzo de Barzana de la Compañia de Jesus, al Padre Juan Sebastian, su provincial* (*Relaciones geograficas de Indias*, Peru, vol. II). Le même auteur, qui connaissait fort bien les langues des tribus du Tucuman, a composé un *Arte* de la langue des *Calchaquis* ou *Diaguites*, le *cacan* ; malheureusement cette œuvre est perdue.

Quelques faits intéressants se trouvent dans la *Historia argentina de las provincias del Rio de la Plata*, compilée en 1612 par DIAZ DE GUZMAN et publiée à Buenos-Aires en 1838.

L'auteur qui nous a fait le mieux connaître les mœurs des anciens *Diaguites* est NICOLAS DU TOICT, né à Lille en 1611, mais surtout connu sous le nom hispanisé de DEL TECHO. Son livre est intitulé: *Historia provinciæ Paraguariæ Societatis Jesu*, Leyde, 1673. D'après les dires du chroniqueur LOZANO, DEL TECHO aurait tiré la plupart de ses renseignements d'une histoire manuscrite aujourd'hui perdue, composée par un jésuite : JUAN PASTOR.

LOZANO, de son côté, a écrit une description du Tucuman sous le titre : *Descripción chorografica del terreno, rios, arboles y animales de las dilatadisimas provincias del gran Chaco, Gualamba, y de los ritos de las inumerables naciones barbaras é infieles que la habitan*, Cordoba, 1732. Les documents proviennent tous du livre de DEL TECHO : ceux que LOZANO ajoute paraissent pour la plupart erronés.

Le P. B. ALCAZAR a écrit une *Chrono-historia de la Compania de Jesus en la provincia de Toledo*, Madrid, 1710, qui renferme quelques faits intéressants. Il en est de même de la *Lettre du P. Ignace Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Vanthiennen de la même compagnie* (*Lettres édifiantes et curieuses*, XIV^e^ recueil, Paris, 1739, pp. 267 et suiv.), cette lettre a été écrite de Tarija en 1735 ; et de CABRERA. *Relacion sobre los descubrimientos de Don Geronimo Luis Cabrera en las provincias de los Juries* (*Relaciones geograficas de Indias*, Peru, vol. II, Madrid, 1885).

On trouve encore quelques détails dans les histoires générales du Paraguay ; citons: J. GUEVARA : *Historia del Paraguay, Rio de la Plata y Tucuman*, composée en 1750 et publiée à Buenos-Aires, en 1836 ; CHARLEVOIX : *Histoire du Paraguay*, Paris, 1757 ; FUNES : *Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Aires y Tucuman*, Buenos-Aires, 1816-1817.

MANUEL
D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

INTRODUCTION

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS PHYSIQUES DE LA DÉCOUVERTE

SOMMAIRE. — I. Les courants et les vents. — II. Courants et vents du Pacifique. — III. Le Fu-sang. — IV. Courants et vents de l'Atlantique.

§ I. — *Les courants et les vents.*

La plupart des auteurs qui ont traité de la découverte de Colomb nous la présentent comme un fait extraordinaire, que rien n'aurait pu faire prévoir : l'illustre Génois aurait été en quelque sorte « inspiré » ; la décision qui le fit partir pour son premier voyage de découverte lui aurait été dictée par des connaissances puisées aux sources géographiques de l'antiquité classique ; rien de plus immédiat n'aurait motivé son action.

En réalité, la découverte de Colomb paraît être l'aboutissement logique d'une série de tentatives, dues à des circonstances diverses et que nous examinerons les unes après les autres. Il est certain que les spéculations sur la géographie ancienne et les rapports des voyageurs qui revenaient de l'Asie orientale ont joué un rôle déterminant dans le départ de Colomb, mais ce ne sont là que des causes qui s'ajoutèrent à d'autres causes, généralement moins connues, mais non moins importantes.

Il est indispensable, pour aborder cette question, de connaître les circonstances naturelles qui ont rendu possible un débarquement sur le continent américain, tant sur les côtes du Pacifique que sur celles de l'Atlantique. Les courants, les vents avaient, au temps de

la navigation à voile, un rôle prééminent : ils permirent la dissémination, dans d'innombrables îles, des Polynésiens de l'Océanie et l'établissement des Malais à Madagascar ; nul doute aussi que les courants n'aient signalé aux riverains de l'Europe l'existence d'un continent occidental, d'où provenaient les troncs d'arbres et même les embarcations drossés sur leurs côtes.

Il est donc nécessaire de connaître la distribution des vents et des courants qui existent dans les océans qui séparent, des deux côtés, l'Amérique de l'Ancien Continent. Nous y consacrerons les quelques pages qui suivent.

§ II. — *Courants et vents du Pacifique.*

Ce qui nous intéresse surtout, c'est le littoral de l'Atlantique qui regarde l'Europe et sur lequel ont été faites les premières découvertes. Nous ne pouvons cependant passer sous silence le régime de l'océan Pacifique et nous devons indiquer les possibilités de découvertes ou de migrations sur la partie du littoral du Nouveau Continent baignée par cet océan.

Au point de vue du régime des vents [1], on peut partager le Pacifique en quatre zones : celle des vents variables, où dominent des vents soufflant vers l'ouest et qui s'étend, au nord à partir de 30° lat. N., et au sud à partir de 30° lat. S. ; celle des alizés du nord-est, entre l'équateur et le 30° lat. N., et celle des alizés du sud-est, entre l'équateur et le 30° lat. S. Dans le Pacifique oriental, il existe une zone de calmes, entre le 5° lat. N. et le 5° lat. S. ; par contre, dans la partie occidentale du Grand Océan, les moussons de la mer des Indes se font sentir jusqu'au 147° de long. E.

Le Pacifique est relativement peu agité ; les tempêtes y sont rares, surtout dans la région orientale qui baigne les côtes américaines, à l'exception toutefois de la partie la plus méridionale, qui avoisine le cap Horn. Mais dans la région occidentale, particulièrement sur les côtes de Chine, les typhons (*taï-fong*) sont très redoutables ; ils offrent pour nous un intérêt spécial : nés le plus souvent au large des Philippines, ils suivent un trajet courbe, longent les côtes japonaises et vont mourir dans les parages des îles Aléoutiennes.

1. Findlay, *Directory for the navigation of the North-Pacific Ocean*, 3d ed., Londres, 1886 ; Id., *Directory for the navigation of the South-Pacific Ocean*, 5th ed., Londres, 1884.

Le courant équatorial du Nord suit la direction des alizés du nord-est ; il s'étend entre 8° et 20° de lat. N. et se dirige vers l'ouest jusqu'aux Philippines où il s'infléchit vers le nord ; il baigne les côtes japonaises, en suivant la même direction générale que les typhons ; de là, sous le nom de *Kuro-Sivo* (Fleuve noir), il prend une direction de plus en plus marquée vers le nord-est, et les vents variables, soufflant de l'ouest, l'inclinent sur la côte de Californie : de là, il coule vers le sud, jusqu'à ce qu'il rencontre le contre-courant équatorial, qui s'étend entre 5° et 8°-10° de lat. N., puis se dirige vers l'est, c'est-à-dire vers la côte américaine ; il est particulièrement fort pendant l'été.

Le courant équatorial du Sud suit le trajet parcouru par les alizés du sud-est ; dans la partie occidentale du Pacifique, il coule vers l'ouest, entre les archipels australasiens et l'Australie ; à la hauteur de la Nouvelle-Calédonie, il tourne au sud-est, et, repris par les vents variables qui soufflent dans la direction de l'est, il s'infléchit vers la côte de l'Amérique du Sud qu'il remonte vers le nord, sous le nom de courant Péruvien ou de Humboldt.

Les courants polaires sont surtout importants dans la partie septentrionale du Grand Océan : le courant du Kamtschatka, sortant du détroit de Bering, longe les côtes asiatiques, le Kamtschatka, l'île de Sakhaline et les côtes orientales du Japon. Le courant de Bering baigne les côtes de l'Alaska, et refoule les eaux plus chaudes d'une branche du Kuro-Sivo, qui s'infléchissent en boucle et viennent réchauffer la Colombie britannique. Le premier de ces courants transporte une quantité assez considérable de glaces flottantes, qui s'entassent dans les détroits de la côte asiatique et font obstacle à la navigation. Les côtes de l'Alaska, baignées par le courant de Bering, sont moins encombrées d'icebergs, sauf pendant une petite partie de l'année. Les glaces flottantes du Pacifique méridional n'ont pas à nous occuper.

De ce qui précède, on peut voir que la découverte de la côte occidentale de l'Amérique était possible par trois voies différentes : 1° par la voie du Kuro-Sivo, soit en profitant des vents dominants, soit en étant drossé par un typhon ; 2° par la voie du contre-courant équatorial ; 3° par la boucle sud du courant équatorial du Sud, en profitant des vents dominants de l'ouest. Il est peu probable qu'une découverte ait pu être faite en suivant le dernier itinéraire indiqué : les îles que baigne le courant équatorial du Sud étaient habitées par des populations mélanésiennes, peu expertes dans l'art

de la navigation, et si quelques-unes de leurs embarcations vinrent se perdre sur les côtes du Chili et du Pérou, il est très probable qu'elles étaient vides. Une découverte par la voie du contre-courant équatorial est beaucoup moins invraisemblable : le point de départ de cette masse d'eau est l'archipel des Philippines, habité par des Malais, hardis navigateurs et pirates invétérés ; cependant, si quelque équipage malais aborda dans l'Amérique centrale, il a laissé si peu de traces qu'on ne peut donner à un pareil accident le nom de découverte ; d'ailleurs aucun monument historique n'est resté pour l'attester.

La route du Kuro-Sivo possède une bien autre importance : c'est encore celle que suivent aujourd'hui les voiliers qui se rendent des ports de la Chine et du Japon à San Francisco ; c'est celle que suivirent, à leur corps défendant, quantité de pêcheurs et de marins japonais qui allèrent s'échouer sur la côte occidentale d'Amérique. Nombreuses, en effet, sont les jonques qui ont été se perdre sus les accores du Nouveau Monde : suivant qu'elles ont été poussées par les typhons ou par le courant, elles ont atterri sur les côtes de l'Alaska, ou sur celles de l'Orégon et de la Californie. La revue de San Francisco *Overland Monthly* a publié, en 1875, une liste de quinze cas bien constatés de navires japonais ou chinois qui vinrent se perdre sur les rivages américains depuis le commencement du XIX^e^ siècle[1].

§ III. — *Le Fu-sang*[2].

La découverte de l'Amérique par les Chinois et les Japonais est donc parfaitement possible, et l'histoire du *Fu-sang*, qui a occupé les savants des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, ne manquait pas de base objective.

1. Voir cette liste dans O. LOEW, *Petermanns Mitteilungen*, 1877, p. 138. Cf. R. CRONAU, *Amerika*, vol. I, pp. 108-109.

2. La première mention est celle faite par DE GUIGNES, *Le Fu-sang des Chinois est-il l'Amérique?* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1761). La question fut reprise et tranchée affirmativement par H. DE PARAVEY, *L'Amérique, sous le nom de Fu-sang, est-elle citée, dès le V^e^ siècle, dans les Grandes Annales de la Chine, et, dès lors, les Samanéens de l'Asie centrale et du Caboul y ont-ils porté le bouddhisme?* Paris, Truttel et Wurtz, 1844, in-8 ; CH. G. LELAND, *Fusang or the discovery of America by chinese buddhist priests in the 5^th^ century*, Londres, Trübner, 1875, in-16 ; ED. P. VINNING, *An Inglorious Columbus, or evidence that Hwui-shin and a party of buddhist monks of Afghanistan discovered America in the 5^th^ century*, New-York, Appleton, 1885, in-8. (Ce livre est le plus complet : il contient le texte de *Ma-Twan-Lin*,

Ce fut de Guignes, académicien français, qui souleva la question en 1761 ; il publia, dans le 28e volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, un long travail où il décrivait, d'après les auteurs chinois, le pays de *Fu-sang* et proposait de l'identifier avec le Mexique. La question passa presque inaperçue et ce ne fut qu'au XIXe siècle que ce problème fut discuté avec le soin qu'il méritait. Voici, en résumé, la description que donnait de Guignes, d'après l'écrivain chinois Ma-Twan-Lin.

En l'année 499, un prêtre chinois buddhiste, du nom de *Hoei-shin* (Hwui-shin), était arrivé en Chine, de retour du *Fu-sang* et l'avait décrit en ces termes. Le pays se trouve situé à 20.000 *lis* à l'est de Ta-han ; il y pousse de nombreux arbres *fu-sang* [1], d'où le nom donné au pays ; les feuilles de cet arbre sont comestibles, comme les pousses du bambou. De plus, il produit des fruits rouges, assez semblables à des poires ; son écorce fournit un fil dont on fait les étoffes destinées au vêtement. Dans ce pays, il existe des bœufs, qui, sur leurs longues cornes, peuvent porter un poids de 20 *ho* (1 ho = 10 boisseaux). Les habitants possèdent des voitures, traînées par des chevaux, des bœufs et des cerfs ; ces derniers animaux sont élevés de la même façon que le bétail ; de leur lait, on fait du fromage. Il existe au *Fu-sang* une sorte de poire rouge, qui se conserve toute une année sans se gâter ; il y a aussi beaucoup de raisin. Le cuivre y est un métal très commun ; l'or et l'argent y sont peu prisés ; quant au fer, il est complètement inconnu.

Les habitants du Fu-sang construisent leurs maisons avec des planches ; leurs villes ne sont pas entourées de murs comme celles de la Chine. Ils possèdent une écriture et font du papier avec les fibres de l'arbre *fu-sang*. Ils ignorent les cuirasses et les lances ; aussi ne se livrent-ils aucun combat. Le roi du pays se nomme *I-ki* ; il est accompagné d'un cortège de tambours et de trompettes ; la couleur de ses habits diffère suivant les saisons. Il existe, en *Fu-sang*, trois classes de nobles : ceux de la première se

sur lequel fut basée toute l'argumentation de de Guignes, la traduction de celui-ci, des critiques sur cette traduction, et une nouvelle version anglaise de l'auteur.) L'attribution de ces auteurs a été attaquée dès longtemps. KLAPROTH, au commencement du XIXe siècle, puis, plus récemment, DALL, MÜLLER, CHAMBERLAIN, protestèrent contre l'identité du Fu-sang et de l'Amérique. G. SCHLEGEL, *Fou-sang* (*T'oung-Pao*, 1892), a montré qu'il s'agit, dans le texte de Ma-Twan-Lin, de la Corée ou de l'île de Sakhaline.

1. L'arbre *fu-sang* serait, d'après Vivien de Saint-Martin, l'*hibiscus rosa-sinensis*.

nomment *taï-lu*, ceux de la seconde, petits *taï-lu*, ceux de la troisième *na-lo-tcha*.

Le récit de Hoei-shin se termine ainsi : « Dans les anciens temps, on ne connaissait pas au Fu-sang la loi du Buddha, mais dans la deuxième année de la période *Ta-ming* de la dynastie des Song (458 après J.-C.), cinq *bhikshus* (moines mendiants) vinrent du royaume de *Ki-ping* (Afghanistan) au Fu-sang. Ils répandirent les lois, les livres et les images buddhiques ; par leurs enseignements, ils convertirent les gens, modifièrent leurs mœurs, et leur firent comprendre leurs doctrines. »

Ce fut Klaproth qui, le premier, en 1831, nia toute identité entre le Fu-sang et l'Amérique : il vit dans le rapport de Hoei-shin une description du Japon, avec quantité d'inexactitudes et d'épisodes plus ou moins mythiques. Un certain nombre d'autres auteurs tinrent pour l'authenticité de la découverte : Hippolyte de Paravey, d'Eichthal, d'Hervey de Saint-Denis, Leland, Neumann, Vinning considérèrent le tableau du Fu-sang comme une description, embellie, d'une partie des côtes américaines ; par contre, Bretschneider, Vivien de Saint-Martin et Schlegel repoussèrent toute analogie entre les deux contrées. Il est facile, en effet, de s'apercevoir que la description de Hoei-shin ne s'applique nullement au Nouveau Monde : l'existence des chevaux, la domestication du bœuf, la division de la population en classes nobles et la royauté « à la chinoise », les industries de la laiterie, du tissage sont aussi peu américaines que possible. Quant à la distance de 20.000 *lis*, Vivien de Saint-Martin a prouvé qu'il ne fallait entendre par là qu'un éloignement considérable, sans valeur proprement numérique [1].

Aujourd'hui, la plupart des auteurs considèrent que le Fu-sang est un pays de l'Asie orientale (Japon, Corée, Sakhaline) et que les annales chinoises ne nous ont pas conservé de récit de la découverte de l'Amérique.

Ceci ne veut pas dire qu'il soit impossible que des indigènes de l'Extrême-Orient aient pu être jetés, à maintes reprises, sur la côte occidentale du Nouveau Monde.

1. Le caractère *wan* « dix mille » qui entre dans la composition du mot « vingt mille » a, en effet, des sens assez divers, mais comprenant tous l'idée de très grand nombre, comme « éternellement » « toujours », lorsqu'il s'applique à la catégorie du temps.

§ IV. — *Courants et vents de l'Atlantique.*

Revenons à l'étude des vents et des courants, et considérons ce que sont ces phénomènes dans l'Atlantique. Ceux-ci nous intéressent bien davantage, car ils peuvent nous expliquer les conditions de la découverte de l'Amérique par les Européens (fig. 1).

Le régime des vents se rapproche de celui du Pacifique : dans les régions chaudes passent les alizés, séparés par la région des calmes ; au nord et au sud sont les zones des vents dominants, du sud-ouest dans l'hémisphère nord, du nord-ouest dans l'hémisphère sud. Les alizés de l'hémisphère boréal soufflent du large des côtes de Portugal dans une direction d'abord presque méridionale, puis ils se dirigent vers l'ouest ; sur les accores de la côte américaine, ils reprennent la direction du sud. Ceux de l'hémisphère austral, soufflant du sud-est, vont d'abord vers le golfe de Guinée, qu'ils approchent à environ 300 kilomètres, puis ils prennent la direction du sud-ouest pour aller se perdre sur les côtes du Brésil. Celles-ci, entre 10° et 30° lat. S., sont parcourues par des moussons.

L'Atlantique est un océan très agité ; cependant les bourrasques sont assez rares dans les régions des alizés et inconnues sur la côte brésilienne où soufflent les moussons ; au contraire, les zones des vents dominants sont à craindre et, encore plus, la région située au nord de la mer des Antilles, où s'élèvent des cyclones qui atteignent jusqu'au 35° de latitude nord.

Des îles du Cap-Vert, part le courant équatorial du nord qui, suivant à peu près le même chemin que les alizés, se dirige d'abord vers le sud-ouest, puis vers l'ouest, sans descendre plus bas que 10° de lat. N. Vers le 40° long. ouest, il prend la direction du nord-ouest et atteint les Petites Antilles dont il encercle les groupes septentrionaux ; puis sous le nom de courant des Antilles, il remonte franchement au nord, longe l'archipel des Bahamas et se joint au Gulf-Stream.

Les eaux surchauffées du golfe du Mexique et de la mer des Antilles s'écoulent par le canal de Floride, sous le nom de courant de la Floride ; elles longent ensuite la côte orientale des États-Unis où elles reçoivent le nom de Gulf-Stream [1]. Poussées par les

1. Voir surtout Al. Agassiz, *The Gulf-Stream* (*Bulletin of the Museum of comparative Zoölogy at Harvard College*, Cambridge, Mass., vol. XIV. pp. 241-259. Reproduit dans *Smithsonian Report for 1891*, pp. 189-206) ; J. G. Kohl, *Geschichte des Golfstroms und seiner Erforschung*, Brême, 1868.

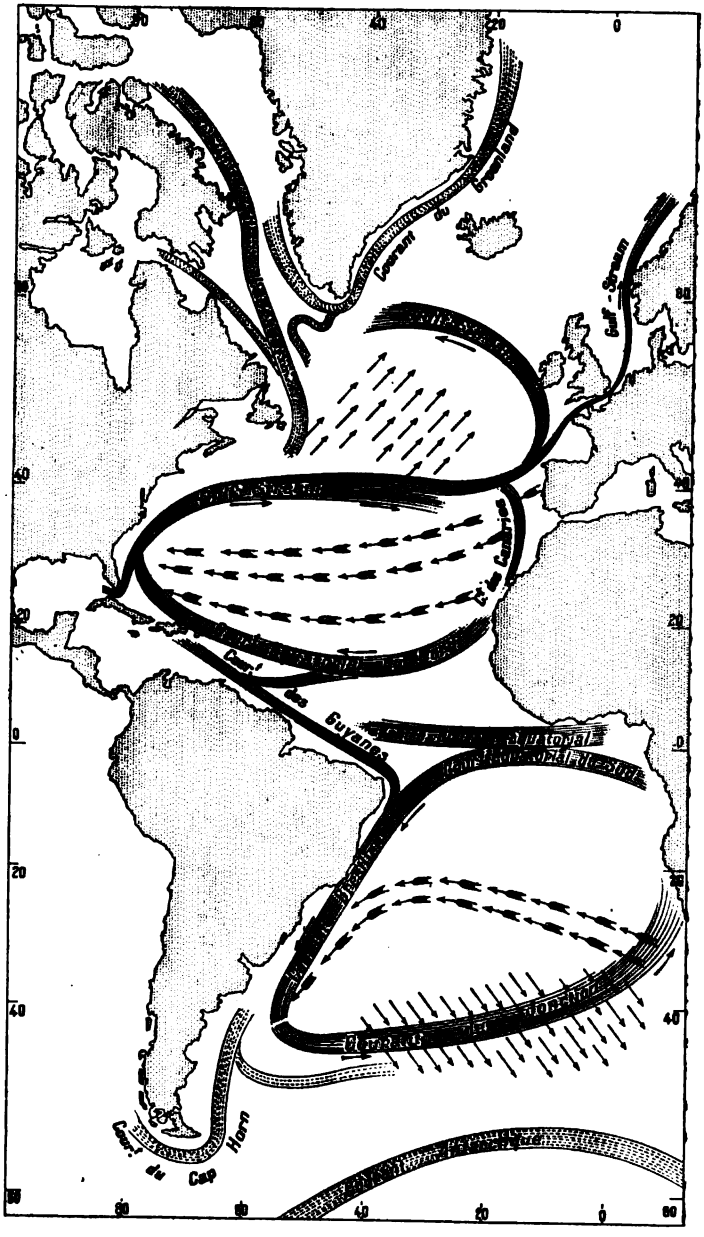


Fig. 1. — Courants et vents dans l'Océan Atlantique.

vents d'ouest, elles s'étalent largement et s'écoulent vers l'est, enveloppant l'archipel des Açores ; elles remontent ensuite jusqu'à la côte de Portugal où elles se divisent : une branche, coulant vers le sud, forme le courant des Canaries, qui va rejoindre le courant équatorial du Nord, et circonscrit une aire de calmes (Mer des Sargasses). La branche ascendante se rend dans le golfe de Gascogne et se divise de nouveau : un rameau, se dirigeant à l'est des Iles Britanniques, va réchauffer les côtes de la Norvège, il s'infléchit ensuite vers l'est, traverse la mer de Barentz et celle de Kara et se perd sur la côte ouest du Spitzberg; un autre rameau, plus petit, se dirige vers le sud-ouest de l'Irlande, puis, vers 60° de lat. N., il vire à l'est, où il rencontre le courant du Groenland. La limite occidentale du Gulf-Stream n'est pas invariable : en hiver, les eaux froides qui sortent du détroit de Davis (courant du Labrador) la repoussent beaucoup vers l'est [1].

Le bassin nord de l'Atlantique est séparé de celui du sud par un contre-courant qui va d'ouest en est et est connu sous le nom de courant de Guinée.

Le courant équatorial du Sud occupe la zone comprise entre 0° et 10° de lat. S. Il coule de l'est à l'ouest, jusqu'à ce qu'il atteigne la côte brésilienne. Ici, la forme du continent, ainsi que l'action des alizés du sud-est, le sépare en deux branches : l'une (courant des Guyanes) suit la côte de l'Amérique du Sud, entraînant les eaux de l'Amazone; à la hauteur de la Trinidad, il se grossit de la branche du courant équatorial du nord et pénètre dans la mer des Antilles. L'autre rameau (courant brésilien) longe la côte du Brésil, puis, vers 45 à 48° de lat. S., se dirige vers l'est (courant de jonction méridional) et vient remonter les côtes d'Afrique, où il est connu sous le nom de courant de Benguela. La zone limitée par le courant équatorial du Sud est une région de calmes plats.

Il est de la plus grande importance, pour comprendre l'histoire de la découverte, de connaître la marche des courants polaires arctiques. Nous avons déjà fait allusion au courant du Labrador, qui sortant du détroit de Davis, longe ensuite les côtes de l'Amérique du Nord et fait sentir son action réfrigérante jusqu'à environ 40° de lat. N. Non moins important est le courant du Groenland. C'est une branche du grand courant polaire qui passe par le détroit de Danemark, entre l'Islande et le Groenland, longe les

1. A. Agassiz, *The Gulf-Stream* (R. S., 1891, p. 190).

côtes du cap Farewell, puis, contournant celui-ci, remonte vers le nord : une partie de ses eaux suit la côte occidentale du Groenland, tandis que l'autre va se joindre au courant du Labrador. Toute la partie de l'Atlantique qui se trouve dans les environs immédiats des courants polaires est très dangereuse pour la navigation de janvier à mai, en raison de l'abondance des glaces flottantes.

De ce qui précède, il résulte que la découverte de l'Amérique pouvait se faire suivant trois routes : 1° les navigateurs qui partaient de l'ouest des Iles Britanniques ou de l'Islande devaient être portés sur la côte occidentale du Groenland (la côte orientale étant inabordable par suite de l'amoncellement des glaces), sur les côtes du Labrador ou sur celles de Terre-Neuve ; 2° ceux qui, suivant le courant des Canaries, atteignaient la région des alizés du nord-est et du courant équatorial du Nord, devaient être poussés sur les côtes des Antilles ; 3° ceux, enfin, qui, coupant le contre-courant de Guinée, parvenaient au courant équatorial du Sud, étaient drossés sur la côte du Brésil, ou bien, dérivant avec le courant Guyanais, atterrissaient dans les Petites Antilles.

C'est la première de ces routes que suivirent les découvreurs scandinaves et, plus tard, Corte Real ; la seconde fut celle de Colomb ; la troisième fut prise par Hojeda et Cabral qui découvrirent le Brésil.

Pour comprendre comment les navigateurs Scandinaves atteignirent le Nouveau Monde, il faut remonter jusqu'à l'époque de la découverte de l'Islande [1], c'est-à-dire jusqu'au VIII[e] siècle.

L'océan Atlantique était alors parcouru par les flottes des Irlandais et des Scandinaves. Dicuil, moine irlandais qui écrivait au commencement du IX[e] siècle, rapporte que deux clercs lui avaient raconté qu'ils avaient séjourné dans l'île de Thile (qui pour lui est l'Islande) depuis les Kalendes de février jusqu'à celles d'août . La Saga d'Olaf Tryggvason et le Landnámabók font aussi allusion à une découverte de l'Islande par les Irlandais ; elle aurait eu lieu en 795, et les découvreurs auraient visité, et peut-être tenté de coloniser l'Islande, surtout les cantons de Papeya et de Papyli, sur la côte orientale. Ces colons portaient le nom de *Papæ* ou de *Papar*, « hommes d'Occident professant la religion chrétienne » [2]. « Ce qui prouve leur séjour dans cette contrée, disent les chroniqueurs du *Landnámabók*, c'est que nous y avons trouvé des livres irlandais, des sistres, des trompettes et autres objets. » La Saga d'Olaf Tryggvason ajoute que « les livres anglais prétendent même que la navigation fut jadis très suivie entre l'Angleterre et l'Islande ».

L'Islande découverte, c'était la voie ouverte vers le nord. Ce n'est cependant qu'à un hasard que le pirate norvégien Naddod dut de la redécouvrir, en 861. Il mit à la voile pour les îles Færoe, mais, pris par la tempête, il fut entraîné à 900 kilomètres des côtes de Norvège, en vue d'une terre couverte de neige. A son retour, il vanta beaucoup l'île sur laquelle il avait atterri, parlant en termes élogieux du climat et de la végétation de *Snjóland* « terre des neiges ».

Deux ans plus tard, en 863, le Suédois Gardar Svafarson, se rendant aux Hébrides, fut pris, au large des Shetland, par un vent impétueux qui le drossa sur les côtes d'Islande. Il fit le tour de l'île, qui était très boisée, et hiverna dans des baraques en planches qu'il construisit à Husavika, « la baie des maisons ». Au printemps, il rentra en Suède, laissant dans l'île deux esclaves. Il changea le nom de *Snjóland* en celui de *Gardarsholm* « îlot de Gardar » .

1. Textes : DICUIL, *De Mensure Orbis Terræ*, éd. Walckenaer, Paris, 1807, p. 29. *Olaf Tryggvasen Saga*, part. I, cap. 110 (dans RAFN, *Antiquitates americanæ*, p. 183) ; *Landnámabók*, cap. I (dans MAGNUSSEN, *Grönlands historiske Mindesmærker*, vol. I, p. 220), cf. GRAVIER, *Découverte de l'Amérique*, pp. 20 et suiv.

2. Voir VIGFUSSON, *Icelandic-English dictionary*, Cambridge, 1875, s. v. *Papi*. Vigfusson traduit le terme *papar* par « monks of the west. »

A a suite de ces voyages, une émigration eut lieu du continent vers l'île lointaine, d'où les navigateurs poussèrent plus loin. En 920, un Islandais du nom de *Gunnbjárn*, naviguant à l'ouest de l'île, crut apercevoir des terres, qui furent nommées *Gunnbjórnskere* « récifs de Gunnbjárn », et bientôt s'établit la tradition d'une terre existant dans l'Ouest [1]. En 986, Erik le Rouge chercha à découvrir cette terre, et il y réussit [2].

Vers la fin du XI^e^ siècle, nous voyons déjà Adam de Brême parler du Groenland comme d'un pays connu, mais c'est surtout le texte d'Ari Thorgilsson, écrit au commencement du XII^e^ siècle, qui est précieux. Voici comment il décrit la découverte d'Erik le Rouge [3]: « La terre qui se nomme Groenland fut découverte et colonisée par les Islandais. Erik le Rouge était le nom d'un homme du Breidifjord qui voyagea là et prit possession de cette localité nommée depuis cette époque Eriksfjord. Il donna un nom au pays, celui de Groenland (Terre verte), disant que, si la contrée recevait un bon nom, cela provoquerait chez les gens le désir d'y aller [4]. Il y trouva, à la fois sur les parties orientale et occidentale, des traces d'habitations humaines, des fragments de bateaux et des instru-

1. Fischer, *Entdeckungen der Normannen in Amerika*, p. 6. Les récifs de Gunnbjárn sont encore figurés sur la carte de Ruysch (1508), où ils sont accompagnés de cette légende : « Insula hic in Anno Domini 1456 fuit totaliter combusta ».

2. La plus ancienne mention de la découverte se trouve dans Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis Eccl. Pont.*, lib. IV. *Descriptio Insularum aquilonis*, c. 10. J. Fischer (*Entdeckungen der Normannen*, p. 1) et Reeves pensent qu'Adam de Brême obtint ses informations à la cour du roi de Danemark Sven Estridsson, qu'il visita en 1069 ou très peu après cette date. Le second récit, beaucoup plus long, est contenu dans un manuscrit du prêtre islandais Ari Thorgilsson enn frodhi, intitulé *Islendingabók*, cap. 6, qui écrivait vers 1133. La meilleure édition est celle de F. Jonssón : *Ari's Islendingabók*, Copenhague, 1887. Ces renseignements sont complétés par ceux d'un anonyme, que Fischer et Reeves pensent être l'abbé islandais Nicolas de Thingeyre (mort en 1159) et contenus dans le *Ms. Arna-Magnæen 194* de la Bibliothèque de Copenhague. Les autres versions, qui se trouvent dans le *Landnámabók*, l'*Eyrbyggja Saga*, etc., sont empruntées à ces sources. Tous les textes relatifs à cette découverte sont réunis dans le recueil de F. Magnussen, *Grönlands historiske Mindesmærker*, 3 vol., Copenhague, 1845, accompagnés d'une traduction danoise, et une grande partie se trouve dans les *Antiquitates americanæ* de Rafn.

3. Nous empruntons ce qui suit à la traduction anglaise de W. Thalbitzer, *A phonetical Study of the Eskimo language* (MG, vol. XXXI, 1904), introduction, p. 16.

4. Cf. Fischer, *Entdeckungen der Normannen*, p. 5. Adam de Brême prétendait que ce nom fut donné au Groenland à cause de la couleur bleu vert de la mer qui le baigne. Fischer trouve la version d'Ari Thorgilsson plus plausible.

ments en pierre... Il commença à coloniser le pays quatorze ou quinze hivers avant que le christianisme ne fût introduit ici, en Islande, d'après ce qui fut raconté à Thorkell Gellisson au Groenland, par un homme qui y avait accompagné Erik le Rouge.»

Durant les siècles suivants, les Islandais colonisèrent la partie méridionale de la côte ouest, où de nombreuses ruines existant autour des fjords de Julianehaab et de Godthaab montrent encore aujourd'hui l'étendue de la colonisation nordique.

§ II. — *Découverte de la côte américaine. Voyages des frères Eriksson, de Bjarni Herjulfsson et de Thorfinn Karlsefni.*

En l'année 999 ou 1000, Leif Eriksson, fils d'Erik le Rouge, découvrit, par accident, la côte américaine [1]. Allant du Groenland en Norvège, une tempête le poussa sur une terre, où il trouva des champs de blé et de vigne sauvages. Les récits faits par les découvreurs se répandirent parmi la population du Groenland, et l'on chercha bientôt à reconnaître d'une façon plus sérieuse les pays que Leif Eriksson n'avait fait qu'entrevoir. En l'an 1003, une grande

1. Notre principale source pour la découverte des terres du continent américain (*Helluland*, *Markland*, *Vinland*) est l'*Eireks saga raudha* (Saga d'Erik le Rouge), qui se trouve dans deux manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Copenhague, le *Hauksbók* (AM. 554) écrit vers 1320 par Haukr Erlendsson et le ms. AM. 557, datant du XV^e^ siècle, mais copié d'un original qui dut être écrit vers 1300. La meilleure édition est celle de G. Storm, *Eireks rauda Saga*, Copenhague, 1891.

La mention de la découverte se trouve dans des textes plus anciens : Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis*, l. IV, cap. 38; Ari Thorgilsson, *Islendingabók*; Nicolas de Thingeyre, 1120-59 (Ms. AM. 194); *Eyrbyggja Saga* (1250-1260), c. 48; *Grettisaga* (1290). Tous ces textes ont été publiés par Rafn, *Antiquitates americanæ*, avec traductions latine et danoise. Une édition excellente, avec traduction anglaise et commentaires, a été publiée par Reeves, *The Finding of Wineland the Good. The history of Icelandic discovery of America*, Londres, H. Froode, 1890, in-4°.

Le meilleur travail de critique sur les découvertes scandinaves du continent américain est celui de G. Storm, *Studier over Vinlandsreiserne, Vinlands Geografi og Etnografi* (Aa. O., II Række, 2. Band, Copenhague, 1887, pp. 239 et suiv.). Les conclusions ethnographiques de Storm sont cependant à rejeter, ainsi que l'ont montré Reeves (*op. cit.*, p. 177), Kr. Bahnson (*Etnografien*, Copenhague, 1900, vol. I, p. 224) et Thalbitzer (*Skrælingerne i Markland og Grönland, deres Sprog og Nationalitet*, Copenhague, 1905). Les travaux sur la découverte du Vinland sont nombreux. Le plus ancien est celui de Torfæus, *Historia Vinlandiæ antiquæ*, Havniæ, 1705, déjà cité; on peut encore consulter Löffler, *The Vinland excursions of the ancient Scandinavians* (CA, V^e^ session, Copenhague, 1883, pp. 64-74); Ch. Smith, *The Vinland voyages* (*Bulletin of American geographical Society*, vol. XXIV, 1892, pp. 510 et suiv.), et les histoires générales de Gravier, Mogk, Fischer.

expédition fut armée ; elle partit de Vestribygdh (Godthaab) au Groenland, sous la conduite de Thorfinn Karlsefni, que la tradition nous montre creusant un tronc d'arbre et s'y embarquant à la recherche du Vinland, à une époque antérieure [1]. Cette expédition avait pour but de coloniser le Vinland. Elle se composait de trois vaisseaux, contenant en tout 140 hommes, et dura trois ans.

Les navires, commandés par Thorfinn Karlsefni, Snorri Thorbrandson et Thorbjarni, se dirigèrent d'abord vers le Helluland (la terre des roches) [2], où les explorateurs trouvèrent beaucoup de renards. Reprenant leur marche au sud, ils arrivèrent, au bout de deux jours, au Markland (Terre boisée) [3], contrée couverte de forêts et pleine d'animaux sauvages. De là, naviguant au sud-ouest, ils cinglèrent, laissant le Markland à tribord, et arrivèrent en un lieu qu'ils nommèrent *Kjalarnes* (Cap de la quille), dont les environs désolés ne contenaient aucune trace du séjour des hommes ; c'étaient partout des dunes et de longs et étroits rivages qui furent nommés par les aventuriers scandinaves : *Furdhurstrandhir* « les grèves merveilleuses ». Deux coureurs écossais, du nom de *Hake* et de *Hekia*, furent envoyés dans l'intérieur des terres, d'où ils revinrent porteurs de grappes de raisin et d'épis de blé sauvage.

Les explorateurs reprirent la mer et suivirent la côte vers le sud jusqu'à une vaste baie. Là se trouvait une île, dont les abords étaient rendus difficiles par la rapidité des courants. La baie fut baptisée *Straumfjórdhr* (baie des courants) et l'île *Straumey* (île des courants). Les Scandinaves atterrirent et prirent leurs dispositions pour hiverner en ce lieu. Ils eurent diverses aventures et rencontrèrent les habitants, les Skrælings, avec lesquels ils firent des échanges. Les Skrælings étaient noirs et d'apparence farouche ; ils avaient des cheveux hérissés, de grands yeux et des joues saillantes et larges. Ils formaient des familles assez nombreuses et naviguaient dans des bateaux de peau [4]. Au cours de la dernière

1. Texte du *Fragmentum geographicum*, dans RAFN, *Ant. am.*, p. 291.

2. Suivant STORM, *Vinlandsreiserne*, le Helluland serait la côte du Labrador ou, peut-être, la partie la plus septentrionale de Terre-Neuve.

3. Ce serait, suivant STORM, l'île de Terre-Neuve.

4. Les premiers auteurs (TORFÆUS, RAFN) avaient admis que les Skrælings du Vinland, de même que ceux dont il est question plus tard au Groenland, étaient des Eskimos. STORM (*Vinlandreiserne*) émit le premier l'hypothèse que ces Skrælings devaient plutôt être des Indiens (Algonkins ou Beothuks). Il se basait sur ce fait que les Eskimos n'ont pu descendre jusqu'à la latitude du Vinland. Ses conclusions furent adoptées par plusieurs savants allemands : E. MOGK, S. RUGE, Jos. FISCHER. Par contre, les Anglais et les Danois repoussèrent toute assimilation entre les Skrælings et les Indiens. Le dernier travail

année de leur séjour, les Scandinaves se prirent de querelle avec les indigènes et furent contraints de se réembarquer. Ils allèrent hiverner une dernière fois à Straumsfjórdhr et partirent au printemps pour le Groenland. Ils firent escale au Markland, où ils trouvèrent cinq Skrælings, « l'un d'entre eux était barbu, deux étaient des femmes et deux des enfants. Karlsefni et ses hommes se saisirent des deux enfants, qui étaient deux garçons. Ils les emmenèrent au Groenland et leur apprirent à parler la langue islandaise. Ils appelaient leur mère *Vætilldi* et leur père *Vægi*. Ils dirent que, des rois qui gouvernaient la terre des Skrælings, l'un se nommait *Avalldamon*, et l'autre *Valldidida*. Ils racontèrent qu'il n'existait pas de maisons, mais que l'on habitait dans des cavernes » [1].

Du Markland, l'expédition fit voile pour le Groenland et arriva bientôt à Eriksfjord, où elle hiverna.

Tel est le récit authentique de la découverte du continent américain par les Scandinaves. Mais les chroniqueurs des époques postérieures voulurent renchérir sur le bref récit de la Saga d'Erik le Rouge. Dans un Ms. connu sous le nom de livre de Flatey (*Flateybók*) et dans le *Grœnlendinga Thâttr* on trouve l'histoire suivante : un certain Bjarni, fils d'Herjulf, qui habitait l'Islande, voulut aller retrouver, en 985 ou 986, son père qui était parmi les premiers colons du Groenland; il fut drossé par la tempête sur les côtes d'Amérique et il parcourut les terres désignées sous les noms de Helluland, de Markland et de Vinland. Il trouva ce dernier pays assez attrayant et revint au Groenland, où il aborda en un lieu nommé Herjulfsness. Quelques années plus tard, probablement en 994, il passa en Norvège et raconta l'histoire de sa découverte à Erik, jarl (comte) de ce pays, qui le blâma de n'avoir pas poussé plus loin ses investigations. Il partit de Norvège avec Leif, fils d'Erik, qui, arrivé au Groenland, lui acheta son bateau et s'y embarqua avec trente-cinq hommes, à la recherche des terres entrevues par Bjarni [2]. C'est en l'an 1000 que les navigateurs quittèrent

sur ce sujet est celui de W. THALBITZER, *Skrælingerne i Markland og Grönland*, déjà cité; il nous semble résoudre définitivement la question, et nous paraît devoir faire autorité : ses conclusions, basées sur un ensemble de données ethnographiques et linguistiques, sont que les Skrælings appartiennent bien à la race eskimo.

1. *Erik rauda Saga*, cap. 12. Ce texte est important, car c'est en se basant en grande partie sur lui que M. THALBITZER a fait son travail. Notre version est faite d'après la traduction danoise de cet auteur (*Skrælingerne*, p. 190); cf. RAFN, *Antiquitates americanæ*, pp. 5 et suiv. ; REEVES, *Wineland the Good*, p. 157.

2. Cf. un texte de la *Kristni Saga* (dans REEVES, *Wineland the Good*, p. 12)

le Groenland, se dirigeant vers l'ouest. Arrivés en vue d'une côte, ils ne virent pas de végétation, mais seulement des glaciers qui couvraient l'intérieur du pays et, entre ces glaciers et la côte, un vaste plateau rocheux, d'où le nom de *Helluland* « pays des roches » donné à cette contrée. Ils reprirent le large et atteignirent une région plate, couverte de forêts, qu'ils nommèrent *Markland* « pays boisé ». Reprenant la mer, ils naviguèrent avec le vent du nord-est, et après deux jours de traversée, ils découvrirent une île, située à l'est d'un continent. Ils y élevèrent quelques huttes en planches, puis plus tard, lorsqu'ils eurent résolu d'hiverner, de grandes maisons, d'où le nom de *Leifsbudhir* « maisons de Leif » donné à ce lieu et sous lequel il fut connu par la suite. Ayant trouvé des vignes, ils désignèrent tout le pays sous le nom de *Vinland* « pays de la vigne ». Leif rentra au Groenland après son hivernage. En 1002, Thorvald Eriksson, frère de Leif, emprunta à celui-ci son vaisseau et s'embarqua avec un équipage de trente hommes. Tous arrivèrent sans difficulté à Leifsbudhir, où ils passèrent l'hiver en pêchant pour vivre. Au printemps de l'année suivante, Thorvald envoya dans sa chaloupe une partie de son équipage faire la reconnaissance de la côte dans la direction méridionale. Ils découvrirent une belle contrée, bien boisée. Il n'y avait entre la lisière de la forêt et la côte qu'une étroite bande de terrain. En fait d'habitations, ils ne trouvèrent qu'une espèce de grange en bois, dans une des îles à l'est de la côte. Les explorations furent interrompues par les nécessités de l'hivernage et reprises pendant l'été de 1004. Thorvald tourna ses efforts vers l'est, puis vers le nord, au delà d'un cap qu'il nomma *Kjalarnes* « cap de la quille », puis il longea la côte à l'est jusqu'à un certain promontoire où il atterrit. Là, les explorateurs se prirent de querelle avec les Skrælings et Thorvald fut tué d'un coup de flèche. Ses compagnons l'enterrèrent et nommèrent le cap *Krossanes* « cap de la croix » ; ils allèrent hiverner à Leifsbudhir et revinrent au Groenland en 1005. Un second frère de Leif, Thornstein Eriksson, résolut d'aller chercher le corps de Thorvald. S'étant embarqué sur le même navire, avec vingt-cinq hommes d'équipage et sa femme Gudride, ils

où il est dit que le roi Olaf Tryggvason envoya Leif Eriksson au Groenland pour y proclamer la foi chrétienne, et que c'est au cours de son voyage qu'il découvrit le Vinland. NICOLAS DE THINGEYRE (dans REEVES, pp. 15-16) dit aussi que c'est au retour de son voyage du Vinland que Leif Eriksson christianisa le Groenland.

errèrent sur mer durant tout l'été sans pouvoir trouver le chemin du Vinland ; enfin, au commencement de l'hiver, ils abordèrent au Lysufjord, dans le nord du Groenland, où Thornstein mourut.

Comme on le voit, cette version distribue les faits rapportés par la Saga d'Erik le Rouge entre les frères Eriksson, et elle introduit un nouveau personnage, Bjarni Herjulfsson, qui aurait abordé sur le continent américain l'année même de la découverte du Groenland, ou l'année suivante. Tous les anciens auteurs (Torfæus, Rafn, Löffler, V. Schmidt, Gaffarel, Gravier) ont cru à l'authenticité du texte du *Flateybók*. Ce fut Storm, le premier, qui refusa de l'admettre [1] ; puis Reeves [2] et Fischer [3] revinrent sur les doutes émis par le savant norvégien. On releva dans le texte des invraisemblances ; par exemple, l'époque assignée au départ de Leif Eriksson pour le Groenland, époque où le roi Olaf Tryggvasson était mort ; d'autre part, la facilité avec laquelle les équipages des deux frères Eriksson retrouvent leur lieu d'hivernage et reviennent au Groenland est bien faite pour étonner, chez des gens qui voyageaient en pays totalement inconnu, qui ne pouvaient faire le point en mer et qui ignoraient la boussole. Bref, les spécialistes considèrent aujourd'hui le récit du Flateybók comme une version composée d'après la Saga d'Erik le Rouge et mélangée d'épisodes dramatiques et romanesques.

§ III. — *Les traces laissées par les Scandinaves sur le sol de l'Amérique.*

Il est bien attesté que le Helluland, le Markland et le Vinland furent découverts en l'an 1000 par Leif Eriksson, et qu'une expédition scandinave, conduite par Thorfinn Karlsefni, chercha à les coloniser. Reste à fixer le lieu exact de la descente des Scandinaves sur le continent américain. Les renseignements « extérieurs » ne peuvent y suffire : l'existence du raisin sauvage, la présence d'Eskimos, les courants rapides du Straumfjórdhr ne sauraient permettre de préciser le lieu d'atterrissage. Par bonheur, nous possédons un texte, contenu dans le *Grœnlendinga Thâttr* [4], qui dit :

1. *Vinlandsreiserne*, pp. 19 et suiv.
2. *Wineland the Good*, p. 59.
3. *Entdeckungen der Normannen*, pp. 16 et suiv.
4. Ce texte fait partie du *Flateybók* ; le texte nautique est p. 8, l. 37-38-39. Il est publié par Reeves, *Wineland the Good*, p. 147. Nous empruntons notre version à la traduction anglaise de cet auteur.

« Les jours et les nuits étaient presque de même longueur que ceux d'Angleterre ou d'Islande. Le jour le plus court de l'hiver, le soleil se levait entre *eyktarstad* et *dagmalstad*. » Malheureusement les deux termes *eyktarstad* et *dagmalstad* ne sont pas d'une signification bien claire et ont exercé l'ingéniosité des chercheurs. Le premier, au XVIII^e^ siècle, ARNGRIM JÓNSSON expliqua ce passage [1]. Il concluait que l'on devait comprendre par cette phrase que le soleil, au solstice d'hiver, se tenait environ six heures au-dessus de l'horizon, soit de neuf heures du matin à 3 heures de l'après-midi, ce qui correspondait à une latitude de 59°6′ ; il faudrait donc admettre que les Scandinaves abordèrent sur la côte nord du Labrador, aux environs d'Eclipse Harbour ; dans ces conditions, on devrait chercher le Helluland et le Markland sur la terre de Baffin. TORFÆUS fut frappé de cette impossibilité. Se basant sur une interprétation du mot *eykt* qu'il avait trouvé dans le *Grágás*, ancien recueil de lois islandaises, il en conclut que le jour devait avoir une longueur de huit heures. Le Vinland aurait alors été un pays situé à la latitude 49°, c'est-à-dire sur la côte de la province actuelle de Québec, un peu au-dessus du cap Whittle. Cette interprétation fut acceptée, au XVIII^e^ siècle, par J. R. Forster et, au commencement du XIX^e^, par Malte-Brun (1824). Mais cette latitude était encore trop haute, car la vigne ne pousse pas au Canada au delà de 47° lat. N. En utilisant le sens de *eykt*, tel qu'il était employé dans un passage de l'Edda de Snorri Sturlason, le juriste PALL VIDALIN [2] arriva à un résultat plus en conformité avec les conditions climatériques qui nous sont décrites : le jour aurait duré de 7 heures 1/2 du matin à 4 heures 1/2 du soir, soit 9 heures, ce qui, d'après le calcul du professeur Bugge, de Copenhague, correspondrait à la latitude 41°22′. Le point de débarquement de Thorfinn Karlsefni et de ses compagnons aurait été situé sur les côtes de l'état actuel de New-Jersey. Cette théorie a été acceptée par Rafn et Finn Magnussen et a eu un retentissement considérable. L'enthousiasme des savants scandinaves qui, dans la première moitié du XIX^e^ siècle, soulevèrent le voile qui couvrait l'histoire des voyages de leurs ancêtres en Amérique, altéra quelque peu leur critique, au

1. Pour tout ce qui regarde la localisation du Vinland, voir G. STORM, *Vinlandsreiserne*, pp. 292 et suiv. et REEVES, *Wineland the Good*, pp. 184-185. Cf. Jos. FISCHER, *Entdeckungen der Normannen*, p. 100.

2. L'interprétation de Vidálin a été publiée dans la *Finni Johannei Historia ecclesiastica Islandiæ* de l'évêque FINN JÓNSSON, t. I, pp. 153-156 (d'après STORM).

point de leur faire accepter comme réels, des récits tels que ceux relatant les hauts faits de Bjarni Herjulfsson et de Thorvald Eriksson. Le calcul de Pall Vidálin et du Professeur Bugge désignant la côte des États-Unis comme le lieu d'atterrissage des aventuriers islandais, ils demandèrent aux savants et aux sociétés archéologiques qui existaient de l'autre côté de l'Atlantique, de trouver des traces de l'occupation du pays, et ceux-ci, se mettant ardemment au travail, en trouvèrent. Ce fut un engouement étrange et qui ne produisit aucun résultat sérieux, comme on va pouvoir s'en rendre compte [1].

Le plus remarquable exemple de ce vertige est fourni par l'histoire du Dighton Rock (fig. 3). Il s'agit d'une inscription rupestre,

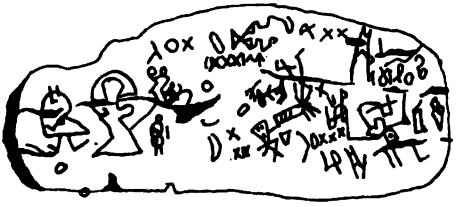


Fig. 3. — Le « Dighton Rock ».

sculptée sur un rocher de la rivière Taunton dans le Massachusetts. Ce monument avait déjà excité depuis longtemps la sagacité des antiquaires des deux continents : en 1783, le Rev. Ezra Stiles y voyait une inscription phénicienne, opinion qui fut partagée en France par Court de Gébelin ; en 1786, le colonel Vallency assura que les caractères gravés étaient nettement sibériens, mais les tenants de l'origine phénicienne restèrent de beaucoup les plus nombreux. En 1830, une commission nommée par la Société historique de Rhode-Island vint prendre une copie de l'inscription, copie qui fut envoyée à la Société des Antiquaires du Nord à Copenhague et qui fut reproduite par Rafn dans les *Antiquitates americanæ*, avec une interprétation. On voit distinctement, sur la

1. Sur cette question, voir le livre du Dr Daniel Wilson, *Prehistoric man*. Researches into the origin of civilization in the Old and the New World, Londres, Macmillan, 1865, in-8, pp. 369-391 ; Rafn, *Antiquitates americanæ* ; Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands* et surtout Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, vol. I. Ces deux auteurs acceptent sans discussion les prétendus résultats de Rafn. Le Dr Wilson, au contraire, en fait une critique juste et spirituelle.

copie publiée par Rafn, les lettres ORFINS, en caractères latins majuscules. D'autres marques ont été interprétées comme des signes runiques, le tout attestant le passage de Thorfinn Karlsefni, qui aurait inscrit son nom sur ce roc, pour laisser un témoignage de sa lointaine expédition. Malheureusement, deux ordres de faits combattent cette interprétation : premièrement, l'inscription du Dighton Rock a été copiée très souvent depuis la fin du XVII[e] siècle et sur aucune des copies ne figurent les lettres qui existent sur la gravure de Rafn ; dans un dessin pris en 1790, on voit bien apparaître un OR qui s'allonge en ORFINS en 1830, mais le D[r] Daniel Wilson qui eut l'occasion d'examiner, au Congrès de l'Association américaine pour l'avancement des sciences, tenu en 1856 à Albany, un moulage soigneusement fait du Dighton Rock, ne put y apercevoir trace de signes alphabétiques, runiques ou autres. La seconde objection est que l'on connaît, depuis assez longtemps, la signification réelle de cette inscription. Vers 1850, SCHOOLCRAFT montra à un chef algonkin, du nom de *Shingwáuk*, la reproduction du roc de Dighton ; l'Indien y reconnut de suite l'œuvre d'un Wabenaki de la Nouvelle-Angleterre qui avait représenté, en pictographie, un événement remarquable. On peut donc considérer que la prétendue découverte de Rafn provient de ce que la copie qui lui avait été expédiée avait subi une altération par l'adjonction de lettres, tant latines que runiques.

L'inscription du Dighton Rock n'est pas la seule où l'on croit avoir reconnu la main des anciens Scandinaves. En 1856, le docteur A. Hamlin, de Bangor, communiqua au Congrès de l'Association américaine pour l'avancement des sciences, une inscription, formée de lignes enchevêtrées, trouvée dans l'île de Monhegan, sur les côtes de l'État du Maine, et où il croyait voir une inscription runique. Il en concluait que Monhegan et la rivière Kennebec étaient les lieux probables de l'hivernage de Leif Eriksson. Une copie de cette inscription fut envoyée à Copenhague et publiée en 1859 [1]. Mais les savants danois renoncèrent à y trouver une interprétation quelconque ; ils supposèrent que les Indiens, par leur contact avec les anciens Scandinaves, avaient pu apprendre à connaître, au moins de vue, les runes et que l'inscription de Monhegan pouvait être un essai pour imiter les caractères qu'ils avaient vu tracer par les blancs. Un coup d'œil jeté sur cette prétendue

1. *Annuaire de la Société royale des Antiquaires du Nord*, Copenhague, 1859, p. 25.

inscription, reproduite d'après le livre du Dr Daniel Wilson [1], permet de voir qu'il s'agit d'éraflures quelconques de la pierre, peut-être dues à des causes naturelles (fig. 4).

Mais l'histoire qui est peut-être la plus remarquable est celle de la Tour de Newport. Il s'agit d'une tour ronde en maçonnerie, existant dans le « common » de la ville de Newport (Rhode-Island). Elle fut reconnue, sans hésitation possible, pour un

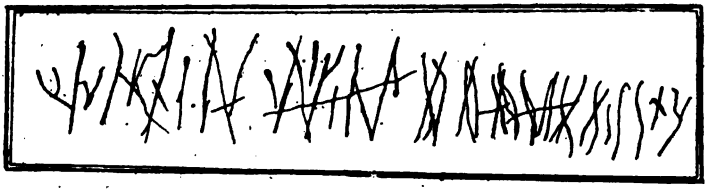


Fig. 4. — L'inscription de Monhegan (d'après D. Wilson, *Prehistoric Man*).

ancien monument scandinave et Rafn écrivit à ce sujet un article [2]. En réalité, il ne s'agissait que d'un ancien moulin à vent en pierres construit, en 1678, par le gouverneur Arnold.

Plus récemment, la recherche des ruines scandinaves sur le sol du Nouveau Monde a reçu une impulsion vigoureuse, à la suite des publications du professeur E. N. Horsford [3]. Celui-ci, guidé par des textes anciens, rechercha sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre la cité de Norumbègue. Ce nom fut appliqué par les anciens navigateurs à une partie de la côte de l'Atlantique. La première mention est celle de Verazzano qui, en 1524, arriva près du site actuel de Cambridge, au Massachusetts, auquel il donna le

1. *Prehistoric Man*, p. 407.

2. *Den gamle Bygning i Newport* (Aa. O., 1841, pp. 37 et suiv.).

3. E. N. Horsford, *The discovery of ancient city of Norumbega*. A communication to the president and council of the Am. Geogr. Society, Boston and New-York, Houghton, Mifflin and C°, 1890, in-4°. Id., *The Problem of the Northmen*, Boston, Houghton, Mifflin, 1890, in-4°. Prof. Olson, *Review of the « Problem of the Northmen and the site of Norumbega »* and a reply by E. N. Horsford, Cambridge, Mass., 1891, in-4°. E. N. Horsford, *The defences to Norumbega* and a review of the reconnoissances of Col. T. W. Higginson, Prof. Henry W. Haynes, Dr J. Winsor, Dr F. Parkmann and Rev. Dr Ed. F. Slafter, Boston and New-York, Houghton, Mifflin, 1891, in-4°. E. N. Horsford, *The Landfall of Leif Erikson A. D. 1000 and the site of his houses in Vineland*, Boston, Damrell, 1892, gr. in-4°. Id., *Leif's House in Vinland* et Cornelius Horsford, *Graves of the Northmen*, Boston, Damrell, 1893, in-4°.

nom de *Orambega*. Un peu plus tard, Parmentier, en 1539, trouva ce nom appliqué au pays situé sud-ouest quart ouest du cap Breton. Plus tard encore (1543), Jean Alfonce, dit Alphonse de Saintonge, décrit dans sa *Cosmographie* [1] le cap et la rivière de Norombègue et parle d'une ville du même nom où se faisait un grand commerce de fourrures. Enfin, Harrisse nous rapporte qu'à Dieppe, peu avant 1539, on croyait que la région située entre l'île du cap Breton et la Floride était appelée par les gens du pays Norembègue ou Anorembègue et qu'il s'y trouvait une très grande ville qui portait également ce nom. Il est possible, ajoutait le savant historien américain, que cette légende ait été importée à Dieppe par des gens de l'équipage de Verrazzano [2]. Toutes ces indications se trouvaient fortifiées, aux yeux de Horsford, par le récit d'un Anglais nommé Ingram, déposé à Tampico, en 1568, par sir John Hawkins, en compagnie de cent vingt autres hommes, en raison du manque de provisions. Il voyagea de-ci de-là à travers le pays et arriva, en 1569, au bord de la rivière de Norumbega où il vit une grande ville, gouvernée par des monarques portés sur des chaises d'or et des palais contenant des piliers de cristal; les perles abondaient dans les maisons des chefs. Revenu en Angleterre, Ingram fut reçu par Sir Humphrey Gilbert, à qui il raconta ce qu'il avait vu [3].

Convaincu par tous ces récits de l'existence, dans la partie orientale du Massachusetts, d'une ancienne ville scandinave, Horsford se mit au travail et fouilla les environs de Cambridge et de Gloucester. Les résultats, assez minces, de ces fouilles, furent, d'enthousiasme, attribués aux compagnons de Leif Eriksson. De plus, pour bien s'assurer que son identification était juste, Horsford entreprit d'analyser le nom de Norumbègue et, inévitablement, il y découvrit la Norvège! Puis il remarqua aussi que certains noms de la côte de la Nouvelle-Angleterre, tels que *Nauset*, *Maunkeag*, *Naumbeak*, *Namskaket*, *Amoskeag* étaient peut-être d'origine norroise. Mais tout ce bel édifice ne put soutenir la critique : les objets trouvés étaient, soit indiens, soit de facture européenne, et postérieurs à la découverte de Colomb ; quant aux noms, ils étaient tous d'origine delaware!

1. Ed. Musset, Paris, 1892, p. 504.
2. H. Harrisse, *Les Corte Real*, Paris, 1883, in-4°, p. 149.
3. Sir Humphrey Gilbert était un intime de Sir Walter Raleigh. Nul doute que les récits merveilleux d'Ingram, n'aient contribué, pour une certaine part, à la formation de la légende de l'Eldorado.

Cependant beaucoup de livres conservent encore la croyance à l'existence de restes scandinaves sur le sol de la Nouvelle-Angleterre : c'est le cas des histoires, assez récentes, de GAFFAREL et de CRONAU. Presque tous les ouvrages de vulgarisation ayant été composés à l'aide de ces histoires, sans jamais remonter aux sources et sans consulter les travaux spéciaux de critique, ne font que perpétuer ces renseignements peu sûrs. Nous préférons nous en tenir, avec STORM, FISCHER et THALBITZER, aux résultats assez minimes, mais solides, obtenus par la critique moderne, et reposant sur des textes authentiques.

Toutes ces vaines théories ont été édifiées d'après la croyance que le lieu indiqué dans le *Flateybók* correspondait à 41°22′ de latitude N. Mais, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, cette identification fut attaquée par les D^rs^ Vigfússon et Finsen. Jusque-là, on avait considéré les mots *eyktarstad* et *dagmalstad* comme désignant un *intervalle de temps* ; les deux savants scandinaves observèrent qu'ils désignaient des « points du temps » après midi. Ils arrivèrent à cette conclusion que la latitude du lieu indiqué par le *Grœnlendinga Thättr* devait être 53°, c'est-à-dire la côte du Labrador au nord de la baie Saint-Michel. Cette solution présentait, à un plus haut degré encore, l'inconvénient de celle proposée à la fin du XVIII^e^ siècle par Torfæus. Enfin, un astronome danois, H. Geelmuyden, se basant, lui aussi, sur un passage du *Grágás*, considéra que les termes en question n'avaient aucune relation avec le temps, mais indiquaient des points de l'horizon. Sur ces bases, il fit le calcul de la latitude, qui se trouva être 49°55′ ou un peu au sud, indication qui se rapprochait beaucoup de celle de Torfæus [1]. Le calcul fut repris par un Américain, le capitaine Phythian, qui apporta une petite rectification aux données de Geelmuyden, celui-ci ayant fait une erreur dans l'appréciation de la réfraction ; il trouva que la latitude devait être, au plus juste, de 49°50′2″ [2]. Mais une telle précision ne saurait être ici de mise. On doit donc se rallier à la conclusion de Storm [3], adoptée par les meilleurs auteurs, Reeves et Fischer entre autres: le Vinland était situé sur la côte orientale de l'Amérique, à 49°55′ au plus vers le nord, et peut-être un peu plus au sud, c'est-à-dire sur les côtes de la Nouvelle-Écosse et l'île du cap Breton.

1. *Vinlandsreiserne*, pp. 297-298.
2. REEVES, *Wineland the Good*, pp. 184-185.
3. *Vinlandreiserne*, p. 298.

Le zèle de Rafn et des premiers chercheurs les amena encore à admettre d'autres découvertes, aussi peu authentiques que celle de Bjárni Herjulfsson et de Thorvald Eriksson, mais qu'il est nécessaire de mentionner, en raison de l'accueil qu'elles ont trouvé chez les auteurs qui vinrent après eux [1]. Les terres que l'on prétendait avoir été découvertes par les Scandinaves au sud du Vinland sont nommées *Hvitramannaland* (pays des hommes blancs) et *Irland it mikla* (Grande Irlande). Le découvreur de ces contrées serait, d'après un texte du *Landnámabók*, un nommé Ari, fils de Már, qui figurait parmi les premiers colons de l'Islande [2]. Pendant un voyage en mer, les vents le firent dévier de la route qu'il suivait et il arriva au *Hvitramannaland*, « appelé par quelques-uns *Irland it Miklá* ». Ces pays étaient situés dans l'ouest du Groenland près du Vinland et se trouvaient à six jours de navigation de l'Irlande.

Mais, suivant l'Eyrbyggja Saga, citée par Rafn [3], ce pays avait également été vu par des Irlandais et des Islandais, car, autrefois, la navigation était régulière entre l'Irlande, l'Islande et le Hvitramannaland. De plus, la *Skalholt Saga* racontait l'histoire d'un colon vinlandais, du nom de *Hervador*, qui serait venu au Hvitramannaland en 1051 et y aurait été attaqué par les Skrælings. Une femme qui l'accompagnait fut tuée par une flèche ; on l'enterra à l'endroit où elle avait trouvé la mort et on lui éleva une stèle où l'événement fut rapporté [4]. Malheureusement, la Skalholt Saga

1. La découverte des terres au sud du Vinland a surtout trouvé un avocat éloquent en M. Beauvois. Il faudrait citer tous les articles de cet auteur qui s'est spécialisé dans ces études et a tiré de fausses prémices tout un système qui veut expliquer le peuplement et l'histoire de l'Amérique précolombienne. Nous renverrons seulement le lecteur aux ouvrages suivants : *La découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an 1000*, Nancy, Crépin-Leblond, in-8, 93 p. ; *L'Élysée des Celtes comparé avec celui des anciens Mexicains* (R. H. R., Paris, 1884) ; *La Grande-Irlande ou le pays des Blancs précolombiens du Nouveau-Monde* (J. A. P., Nouv. série, tome II, 1904, pp. 189-231). Cette théorie a été accueillie avec faveur par Gaffarel et Gravier, ainsi que par L. Jelić, *L'évangélisation de l'Amérique avant Christophe Colomb* (*Compte rendu du congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1898) et par de Roo, *History of America before Columbus*, New-York, 1890, vol. I.

Le premier qui parla des contrées au sud du Vinland fut Torfæus, *Historia Vinlandiæ antiquæ*, pp. 69-70 ; Rafn, *Antiquitates americanæ*, accepta sa façon de voir, et c'est de son ouvrage que découlent tous les travaux postérieurs.

2. Voir le texte et la traduction dans Reeves, *Wineland the Good*, p. 11.

3. *Antiquitates americanæ*, p. 182.

4. Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands*, pp. 137 et suiv.

paraît être introuvable [1], et elle ne figure pas dans les documents islandais cités par les meilleurs connaisseurs de la littérature du nord. Le texte du Landnámabók n'est guère probant ; quant à la Saga utilisée par RAFN, elle n'est à aucun degré historique. Il faut donc renoncer à croire que les Scandinaves découvrirent le Hvitramannaland qui, suivant Rafn, se serait étendu fort au sud du Vinland, de la baie de la Chesapeake au canal de Floride, de même qu'il ne faut rien voir de sérieux dans les prétendus souvenirs de la langue scandinave qu'on aurait trouvés dans l'idiome des Indiens Shawanos.

Les voyageurs scandinaves ne s'établirent donc jamais, tant qu'il s'agit de documents authentiques, sur le sol du continent américain, et ils ne laissèrent de leur passage aucune trace que l'on ait pu retrouver jusqu'à ce jour.

§ IV. — *Les établissements du Groenland* [2].

Les premiers colons islandais qui s'établirent au Groenland y prospérèrent. Bientôt, le pays fut divisé en deux parties distinctes : *Eystribygdh* (l'établissement de l'est) et *Vestribygdh* (l'établissement de l'ouest) [3]. Dès le XVI[e] siècle, époque où les Danois s'occupèrent de retrouver la colonie du Groenland, on pensa que *Eystribygdh* devait avoir été situé sur la côte orientale, tandis que *Vestribygdh* se serait trouvé sur la côte occidentale. Au XVIII[e] siècle,

Nous passons sous silence les péripéties qui amenèrent la découverte de ce tombeau.

1. « Il ne nous a pas été possible de nous procurer un exemplaire de la Skalholt Saga » (GRAVIER, *op. cit.*, p. 139, note 1).

2. Parmi les histoires générales, voir surtout Jos. FISCHER, *Entdeckungen der Normannen*, pp. 33 et suiv. et MOOR, *Die Entdeckung Amerikas durch die Nordgermanen*, pp. 72 et suiv. Les travaux spéciaux sont : TH. TORFÆUS, *Grœnlandia antiqua* ; K. MAURER, *Geschichte des Entdeckung Ostgrönlands*, dans *Die zweite deutsche Nordpolfahrten in den Jahren 1869-1870*, Bd. I, Leipzig, 1874 ; G. HOLM, *Undersögelser af Ruinerne i Julianehaabs Distrikt, 1880 og 1881* (M. G., vol. VI, Copenhague, 1883-1884) ; K. STEENSTRUP, *The old scandinavian ruins in the district of Julianehaab* (C. A., V[e] session, Copenhague, 1883, pp. 108-120) ; G. STORM, *Nye Efterretningen om det gamle Grönland* (*Historisk Tidskrift*, 3. Række, vol. II, Christiania, 1892) ; D. BRUUN, *Undersögelser i Julianehaabs Distrikt, 1893 og 1894* (M. G., vol. XIV, Copenhague, 1896) ; FINNUR JÓNSSON, *Grönlands gamle Topografi efter Kilderne. Œsterbygden og Vesterbygden* (M. G., vol. XX, Copenhague, 1899). Il faut aussi consulter les grands recueils de FINN MAGNUSSEN et de C. RAFN.

3. J. FISCHER, *Entdeckungen de Normannen*, p. 23.

un auteur du nom de PETER VON EGGER, après avoir fait un examen soigneux des anciens textes, conclut que l'*Eystribygdh* ne se trouvait pas à l'est, mais au sud-ouest du Groenland.

Cependant l'opinion contraire prévalut pendant longtemps, jusqu'en 1873, où R.-H. MAJOR reprit l'opinion de Peter von Egger, et déclara que, dans son opinion, *Eystribygdh* se trouvait dans le district de Julianehaab [1]. Mais, en 1883, O. Nordenskjöld, ayant exploré la côte orientale jusqu'à 65°35′ latitude N., prétendit que ses observations l'avaient confirmé dans son ancienne opinion, à savoir qu'*Eystribygdh* se trouvait bien sur la côte qu'il venait de visiter [2]. Le voyage que fit, en 1885, le capitaine Holm, qui explora le rivage oriental du Groenland depuis le cap Farewell jusqu'à 66°30′ latitude N., montra qu'il ne pouvait en être ainsi [3]. Aujourd'hui, tout le monde admet qu'*Eystribygdh* est la partie la plus méridionale des colonies groenlandaises (correspondant au district actuel de Julianehaab) et que *Vestribygdh* était la partie septentrionale (district de Godthaab).

De ces établissements, les Scandinaves du Groenland envoyèrent des expéditions vers le nord, pour reconnaître l'étendue de leur nouvelle colonie et en explorer les côtes. Ils possédaient, dans le nord du Groenland, des établissements où l'on chassait et où l'on pêchait et parfois les pêcheurs poussaient une pointe à la recherche des terres voisines. Ces faits nous sont surtout connus par une lettre, écrite du Groenland par le prêtre *Haldor* et contenue dans le *Hauksbók* [4].

« Cet été, arrivèrent [au sud du Groenland] des gens du *Nordhrseta* (les stations de pêche du nord) qui avaient été plus loin vers le septentrion que personne dont on ait entendu parler jusqu'ici. Ils ne trouvèrent pas d'indication que les Skrælings aient occupé ces contrées, excepté à *Króksfjardharheidhi* (la lande du fjord de Krók)..... Les prêtres, ayant entendu ces rapports, envoyèrent un navire vers le nord, pour faire des investigations sur

1. *Journal of the Royal geographical Society*, vol. XLIII, 1873.

2. *Den andra Dicksonska expeditionen till Grönland*, Stockholm, 1885, p. 401.

3. K. STEENSTRUP, *Om Österbygden*, dans *Den Östgrönlandske Expeditionen* (M. G., vol. IX, Copenhague, 1889, pp. 1-53), contient toute l'histoire de la controverse sur Eystribygdh.

4. Voir THALBITZER, *A phonetical Study of the Eskimo language*, Introduction, pp. 22 et suiv. Nous empruntons notre version à la traduction anglaise de cet auteur.

le point le plus septentrional que l'on pût atteindre ; mais ils s'éloignèrent de *Króksfjardharheidhi*, jusqu'à ce qu'ils perdissent de vue la côte. Puis un vent du sud s'éleva contre eux, en même temps que l'obscurité se faisait, et leur navire fut poussé par le vent ; lorsque la tempête cessa et que la clarté revint, ils virent beaucoup d'îles, avec abondance de gibier : phoques et baleines, et quantité d'ours. Ils arrivèrent dans une baie, et ils ne purent plus apercevoir l'ensemble du pays, mais au sud, il y avait des glaciers aussi loin que la vue pouvait s'étendre..... Ils mirent à la voile pendant trois jours pour revenir et ils arrivèrent en un lieu où ils virent quelques traces laissées par les Skrælings, dans plusieurs îles situées au sud de *Snófjall* (la montagne neigeuse). Ensuite, ils voyagèrent au sud jusqu'à *Króksfjardharheidhi*, à un bon jour de navigation ; il gèle là pendant la nuit, mais le soleil brille jour et nuit ; sa hauteur, quand il est au sud, est telle que, si un homme se couche dans un bateau à six rames, étendu contre le bordage, l'ombre du bordage qui est dans la direction du soleil tombe sur sa figure ; mais à minuit, il est aussi haut que dans la colonie lorsqu'il se trouve au nord-ouest. Ils se dirigèrent ensuite sur Gardar [1]. » Le voyage eut lieu en 1266, et le jour auquel la hauteur du soleil fut prise est le jour de la fête de saint Jacques, soit le 25 juillet. On en a conclu la latitude du lieu. Rafn supposait que l'ombre formait avec le fond du bateau un angle de 33°, ce qui donne le 75° de latitude N. Ce chiffre, ainsi que les directions indiquées par la lettre de Haldor ont fait croire à Rafn qu'il s'agissait d'un voyage à travers les détroits de Lancastre et de Barrow : le détroit de Lancastre serait le fjord de Krók ; *Króksfjardharheidhi* correspondrait à la partie méridionale de la terre du North-Devon. Le *Snófjall* serait une montagne de la terre de Baffin. Les *Nordhrseta* désigneraient des établissements situés aussi bien sur les rives occidentales du détroit de Davis que dans le nord du Groenland [2].

Malheureusement, ces localisations qui, si elles étaient exactes, étendraient les découvertes des Scandinaves très haut dans le nord et dans l'ouest, n'ont pas été acceptées par les critiques modernes. THALBITZER [3] et le professeur FINNUR JÓNSSON pensent que le terme

1. Le texte se trouve dans le *Haukshók*, édition de Copenhague, 1892, p. 500 ; cf. MAGNUSSEN, *Grönlands historiske Mindesmærker*, vol. III, pp. 239 et suiv. ; RAFN, *Antiquitates americanæ*, pp. 269-276.

2. RAFN, *Antiquitates Americanæ*, pp. 265 et suiv.

3. THALBITZER, *Phonetical Study*, Introduction, p. 25. Pour l'avis de FINNUR JÓNSSON, voir idem, p. 25, note 1.

Nordhrseta désigne les établissements du Groenland septentrional, et non des stations établies sur la côte occidentale du détroit de Davis (terre de Baffin ou North-Devon). Le *Snófjall* serait une hauteur située soit au cap Svartenhuk (71°30′ latitude nord), soit à *Qaqersorsuaq*, près d'*Upernavik* (72°30′ latitude nord). Le *Króksfjord* serait le fjord d'*Umanak* (71° latitude nord). Quant à la baie entourée de glaciers où arrivèrent les prêtres, c'est peut-être la baie de Melville (75°-77° latitude nord) et les glaciers seraient des coulées du grand glacier de Humboldt.

Beaucoup d'autres textes parlent des voyages au nord, et on en peut conclure que les relations furent assez fréquentes entre le sud du Groenland et les contrées septentrionales.

Non seulement on a attribué aux anciens Scandinaves la découverte, dès le XIII[e] siècle, des terres occidentales arctiques, qui ne furent redécouvertes que dans la première moitié du XIX[e] siècle, mais on leur a aussi fait gloire d'avoir exploré la côte orientale du Groenland jusqu'à une latitude qui n'a été atteinte que très récemment, par les expéditions de VON DRYGALSKI, d'ANDRÉE, et d'AMDRUP. Il est question dans les *Antiquitates americanæ* [1] de la découverte, faite en 1194, d'une terre, à l'est d'*Eystribygdh* et nommée *Svalbardhr* ou *Svalbardhi*. On a cru longtemps qu'il s'agissait d'une terre située dans le nord-est du Groenland, mais STORM [2] a prouvé que ce nom désignait soit l'île de Jan Mayen, soit le Spitzberg. Presque cent ans plus tard, suivant les *Annales islandaises*, *Aldabrand Helgissón* et *Thorvald* découvrirent, à l'ouest de l'Islande, des îles qu'ils nommèrent « Iles brumeuses » et dans lesquelles STORM et les auteurs modernes voient la côte orientale du Groenland [3].

Mais ces pays ne furent jamais colonisés par les Groenlandais. Ils occupèrent la côte, entre Godthaab et le cap Farewell, et s'efforcèrent de la faire produire. Ce n'était pas une tâche aisée. A cette époque, tout comme aujourd'hui, le Groenland était un vaste glacier et la glace de mer se formait sur les côtes avec une facilité extrême. Le *Konungsskjuggsja* (Miroir du roi), manuscrit du

1. Pp. 280 et suiv.
2. *Vinlandsreiserne*, pp. 71 et suiv.; cf. K. MAURER, *Entdeckung Ostgrönlands*, p. 210; FISCHER, *Entdeckungen der Normannen*, pp. 34-35.
3. G. STORM, *Islandiske Annaler indtil 1578*, Copenhague, 1884, p. 78; *Vinlandsreiserne*, pp. 71 et suiv.; *Columbus*, p. 78.

XII[e] siècle, nous décrit assez fidèlement les conditions de la vie des colons groenlandais. « Les habitants qui cherchèrent, à plusieurs reprises, à pénétrer dans l'intérieur du pays, ne purent découvrir la moindre trace de lieux dépourvus de glace, et tout le pays paraissait en être recouvert, à l'exception des parties de la côte déjà habitées : tous les revers des montagnes et les vallées étaient envahis par la glace. La mer était gelée sur 4 à 5 aunes d'épaisseur (2[m] 50 à 3[m] 15), et la glace s'étendait à 4 ou 5 jours de distance du rivage, et cela aussi bien dans la direction de l'est et du nord-est que dans celle du sud et du sud-ouest, en telle sorte qu'on ne pouvait aborder la terre qu'après avoir fait un long trajet sur la glace [1]. »

Cependant, les établissements de la côte étaient assez florissants. TORFÆUS nous dit que *Vestribygdh* compta jusqu'à 190 villes (stations) et *Eystribygdh*, 90 [2]. La population devait donc être assez nombreuse. JELIČ [3] l'évalue à 10.000 âmes, tandis que GELČICH ne veut y voir que « quelques familles isolées qui, peut-être, trouvaient difficilement à vivre en Islande ». Cette opinion est certainement exagérée, car les recherches de BRUUN et de HOLM ont prouvé que les établissements étaient très nombreux et d'une étendue relativement considérable ; on peut donc dire que, si le chiffre de JELIČ est quelque peu exagéré, l'assertion de GELČICH est certainement fausse. BRYNJULFSON [4], calculant d'après le nombre des ruines connues en 1883, émit l'opinion que les habitants du Groenland devaient être au nombre de 5.600 à 8.400. FISCHER estime que dans le diocèse de Gardar, ils devaient être environ 5.000 [5].

Les recherches faites dans les amas de débris ont montré l'existence d'ossements de bœuf, de chèvre, de mouton, de cheval, comme animaux domestiques. La faune sauvage comestible est représentée par des restes de renard polaire (*canis lagopus*), d'ours blanc (*ursus maritimus*), de morse (*trichechus rosmarus*), de phoque, de

1. *Kongespeil*, dans MAGNUSSEN, *Grönlands historiske Mindesmærker*, vol. III, pp. 276-354 ; cf. FISCHER, *Entdeckungen der Normannen*, p. 31, et *Konnungskuggsjá*, éd. Christiania, p. 41.

2. *Groenlandia antiqua*, cap. VI, pp. 39-41 ; cf. GRAVIER, *Découverte de l'Amérique par les Normands*, p. 150.

3. *Évangélisation de l'Amérique avant Christophe Colomb*, p. 180.

4. BRYNJÚLFSON, *Jusqu'où les anciens Scandinaves ont-ils pénétré vers le pôle dans leurs expéditions à la Mer Glaciale ?* (CA, V[e] Session, Copenhague, 1883, pp. 140-150).

5. *Entdeckungen der Normannen*, pp. 27-29.

renne (*rangifer tarandus*), d'oiseaux et de poissons très variés [1]. La présence des animaux domestiques fait penser à un élevage régulier et, en effet, les recherches de Bruun [2] lui ont fait découvrir des restes d'étables.

Le Groenland fut bientôt christianisé; Leif Eriksson, nous dit le *Fragmentum geographicum*, y introduisit le christianisme, en l'an 1000, et la nouvelle religion se répandit rapidement, de telle sorte que l'on établit un évêché à Gardar [3]. En 1124, le roi de Norvège Sigurd envoya au Groenland un prêtre du nom d'*Arnald*, qui fut nommé évêque de Gardar par *Asker*, archevêque de Lund; avec lui commença la lignée des évêques du Groenland, dont le titre se perpétua jusqu'à la Réforme [4].

Un passage du *Gripla* nous dit que, en dehors de l'église épiscopale de Gardar, il existait quatre autres édifices du culte catholique [5].

La littérature fleurit sur le sol du Groenland, et les lieds de l'Edda connus sous le nom d'*Atlimál*, qui racontent la chute du roi des Burgondes Gunther et la mort d'Attila, ont été composés sur le sol de la terre des glaces [6]. Le scalde Helgi y écrivit aussi plusieurs sagas, les *Skaldhelgarimur*, qui nous ont conservé certains événements qui se passèrent sur le sol de la colonie, le *Hafgerdhingadrápa* et le *Nordhrsetudrápa* [7].

§ V. — *Cause du départ des Scandinaves.*

Dès le XIII[e] siècle, les Groenlandais prirent contact avec les *Skrælings* [8]. Nous avons vu que l'expédition du prêtre *Haldor* en avait trouvé des traces au *Nordhrseta* (fjord d'Umanak); ces restes

1. J. Fischer, *Entdeckungen der Normannen*, p. 29.
2. Bruun, *Undersögelser* (M. G., vol. XIV, p. 486).
3. Rafn, *Antiquitates americanæ*, p. 292.
4. J. Fischer, *Entdeckungen der Normannen*, pp. 20-21.
5. Gravier, *Découverte de l'Amérique*, p. 150.
6. Finnur Jónsson, *Den oldnorske og oldislandiske Literaturs Historie*, Copenhague, 1898, vol. I.
7. Id., *ibid.*; cf. Mogk, *Entdeckung Amerikas*, p. 72.
8. Pour tout ce qui concerne le contact des Skrælings avec les Groenlandais, voir W. Thalbitzer, *Phonetical Study*, Introduction, pp. 25 et suiv.; Id., *Skrælingerne i Markland og Grönland*. Sur l'arrivée des Skrælings par le nord et leurs migrations, voir Isachsen, *Die Wanderungen der östlichen. Eskimo nach und in Grönland* (P. M., vol. XLIV, Gotha, 1903, pp. 150-151) et Schultze-Lorentzen, *Eskimoiske Indvandring i Grönland* (M. G., vol. XXXIII, Copenhague, 1904, pp. 1-35).

avaient été probablement laissés par une avant-garde des Eskimos, qui venait du Nord en longeant les côtes du Groenland. Ce ne fut

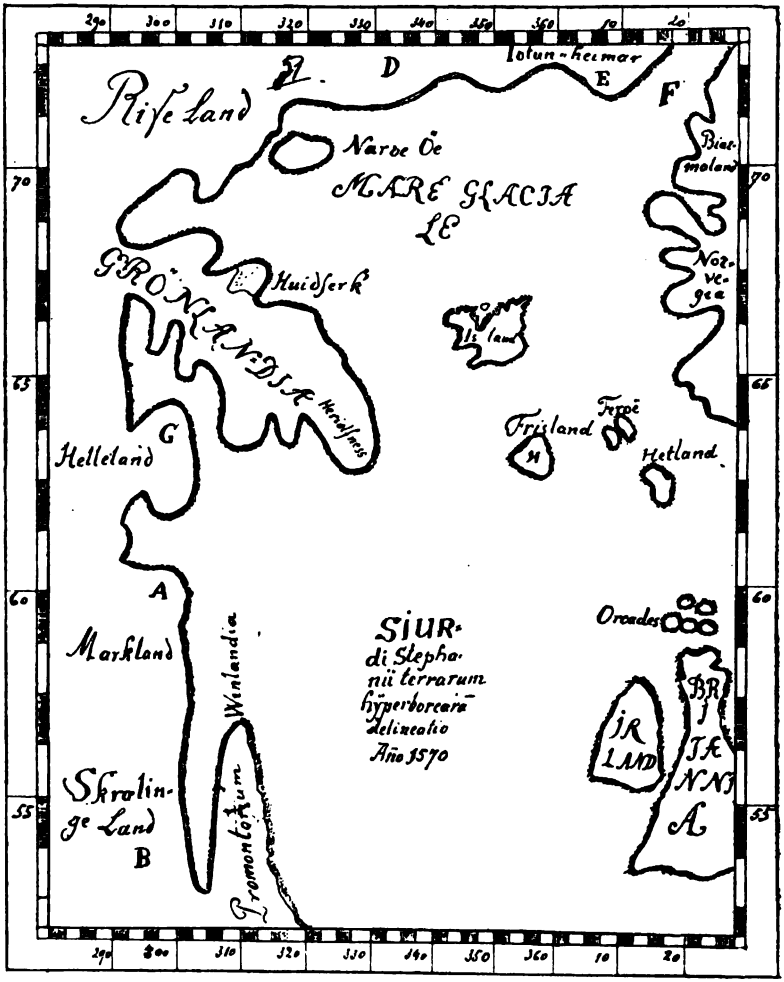


Fig. 5. — La Carte de Sigurd Stefanssón (1570).

vraiment qu'en 1379 que les rapports devinrent plus constants et ils prirent tout de suite une tournure hostile : les Skrælings attaquèrent les établissements du *Vestribygdh*, tuèrent 18 hommes

et emmenèrent deux enfants prisonniers [1]. Bientôt les attaques recommencèrent et, en peu de temps, les Skrælings furent maîtres de tout Vestribygdh [2].

A cette époque, les rapports des colonies groenlandaises avec l'Islande s'étaient ralentis. Les derniers textes que nous ayons sur le Groenland sont des bulles des papes Nicolas V (1448) et Alexandre VI (1492 ou 1493) [3]. Ce dernier document nous fait savoir que, depuis quatre-vingts ans, aucun navire n'avait abordé au Groenland, que la colonie était tombée dans la misère ; elle annonçait la nomination d'un évêque qui devait aller y relever le christianisme, mais on ignore si ce plan fut exécuté.

A partir de cette époque, la mention de la colonie disparaît des

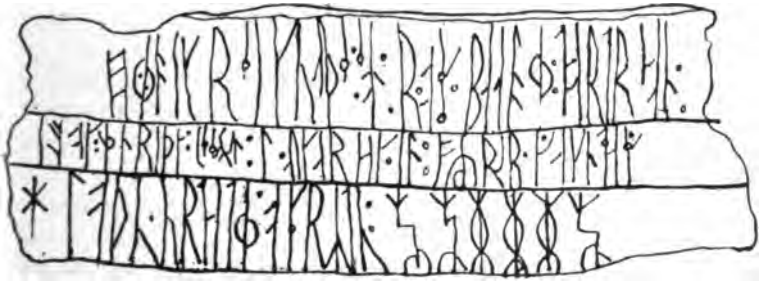


Fig. 6. — L'inscription runique de Kingittorsuaq.

annales du nord. Mais nous en trouvons la trace sur diverses cartes : celle du cardinal Filiaster (1427), conservée à la bibliothèque de Nancy, qui avait dû tirer cette information du « mathematicus » danois *Claudius Clavus* [4] ; celles de *Donnus Nikolaus* (Ulm, 1482 ou 1486) et de Waltzemüller (1507), celle de *Sigurd Stefanssón* (1570) (fig. 5).

Outre les ruines de maisons et les amas de débris, les recherches modernes ont permis de retrouver quelques traces de l'industrie

1. *Islendzka Annal,* dans Magnussen, *Grönlands historiske Mindesmærker*, vol. III, p. 32.

2. D'après Ivar Baardtszen, dans Magnussen, *op. cit.*, vol. III, p. 248.

3. Jeli', *Évangélisation de l'Amérique*, p. 183 ; cf. Fischer, *Entdeckungen der Normannen*, pp. 49 et suiv.

4. Sur cette question voir surtout Fischer, *Entdeckungen der Normannen*, pp. 66 et suiv. ; Nordenskjöld, *Bidrag till Nordens äldsta Kartografi vid fyrhundra Aarfesten till Minne af nya Verldens upptäckt*, Stockholm, 1890 ; cf. Thalbitzer, *Phonetical Study*, Introd., pp. 30-33.

des anciens colons scandinaves, et entre autres, des inscriptions runiques. Les deux plus célèbres sont celles de *Kingittorsuaq* (72° 55′ lat. N.), au nord d'Upernavik, qui fut découverte en 1824 par un Eskimo et déposée par le capitaine Kragh au musée de Copenhague (fig. 6). L'année de son érection est incertaine; elle relate les noms de trois hommes qui gravèrent cette pierre. L'autre fut trouvée à *Ikigeit*, dans le fjord d'Igaliko, au sud du Groenland (fig. 7); c'est une pierre tombale [1].

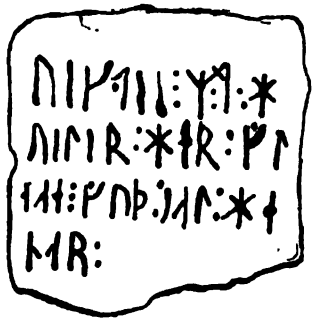


Fig. 7. — L'Inscription runique d'Ikigeit.

Il est donc certain que les Scandinaves colonisèrent le Groenland, qu'ils s'y maintinrent pendant trois siècles et qu'ils le quittèrent, par suite de l'hostilité des Eskimos et du manque de secours. Il paraît aussi avéré qu'au XI^e^ siècle, les colons groenlandais firent au moins deux voyages qui les portèrent sur la côte américaine; mais ils n'y laissèrent aucune trace de leur passage. Au XIV^e^ siècle, toutes relations étaient rompues entre l'Europe et le continent transatlantique, et si le souvenir des colonies de l'ouest n'était pas disparu complètement de l'esprit des Scandinaves, s'il contribua sans doute dans quelque mesure à la formation des légendes que nous allons maintenant passer en revue · ne fut qu'au XVII^e^ siècle que, fortifié par les découvertes de Hall, il motiva l'armement d'une expédition sérieuse qui fit « retrouver » le Groenland.

1. RAFN, *Antiquitates americanæ*; GRAVIER, *Découverte de l'Amérique par les Normands*; D. WILSON, *Prehistoric Man*; R. CRONAU, *Amerika*, vol. I. Le professeur S. BUGGE a traduit une inscription du cimetière de Ringerike (sud de la Norvège) qui serait la pierre tumulaire d'un des compagnons de Leif Eriksson; le professeur Bugge date cette inscription de 1010-1050. Malheureusement, le texte a été traduit de plusieurs façons différentes (voir JAP, nouv. série, tome I, p. 121).

CHAPITRE III

LA RECHERCHE D'UNE TERRE OCCIDENTALE AU MOYEN AGE

Sommaire. — I. L'Antiquité : 1. Continents mythiques : Atlantide, Meropide, etc. ; 2. Navigations à l'Ouest ; 3. Objets rejetés sur les côtes d'Europe. — II. Les îles légendaires : Saint-Brandan, Brésil, Antilia, etc. — III. Les voyages apocryphes : les Frisons, Madoc ab Owen Gwynedd. — IV. Les voyages des frères Zeni. — V. Voyages des Portugais et des Français au xv[e] siècle.

§ I. — *L'Antiquité.*

Ce n'est point l'écho des découvertes des gens du nord qui attira l'attention des penseurs du Moyen Age vers l'ouest et leur fit y chercher des terres nouvelles et quasi miraculeuses.

Les préoccupations qui appelèrent cette recherche n'étaient pas d'ordre géographique : on cherchait des terres merveilleuses, dont une tradition obscure, faite de souvenirs de l'antiquité et de croyances populaires, affirmait l'existence.

1. *Continents mythiques : l'Atlantide, la Meropide, etc.*

Dans l'antiquité classique, il avait été souvent question de l'existence d'un continent occidental. Cette croyance était basée en partie sur des récits fabuleux, en partie sur les rapports, plus ou moins exagérés, des navigateurs.

Le récit fabuleux le plus connu est celui de Platon, qui renferme l'histoire de l'*Atlantide* [1]. Critias raconte à Socrate l'histoire d'un continent, situé au delà des Colonnes d'Hercule, où 9.000 ans auparavant, vivait une nation policée, descendant de Poseidon ; il décrit un pays d'une civilisation brillante, où abondaient les métaux précieux, où les lois étaient sages et la vie facile. Le nom de ce continent — Atlantide — venait de ce qu'il avait été gouverné pendant des siècles par la lignée des descendants d'Atlas, un fils de

1. Le texte de l'histoire de l'Atlantide se trouve dans le *Timée*. Voir H. Martin, *Études sur le Timée de Platon*, Paris, 1841.

Poseidon, et d'une simple mortelle, Cleito. Les Atlantes étendirent leurs conquêtes au delà des Colonnes d'Hercule, jusqu'à l'Égypte et à la Tyrrhénie, mais ils furent vaincus et arrêtés dans leur marche vers l'Orient par les Athéniens. Tous ces faits auraient été révélés à Solon par les prêtres égyptiens du temple de Saïs et racontés à Critias par son grand-père. De violents tremblements de terre et des inondations firent disparaître en un jour et une nuit ce pays merveilleux.

Quantité d'auteurs ont considéré ce récit comme historique et beaucoup d'entre eux ont cherché à fixer la situation de l'Atlantide [1]. Certains admirent qu'elle avait disparu et que les archipels des Açores, Madère, etc., marquaient son emplacement et étaient les sommets des pics de l'ancien continent. D'autres cherchèrent plus loin : ils reconnurent l'Atlantide dans l'Amérique.

Cependant, dès l'antiquité, le récit de Platon trouva des contradicteurs, surtout chez les Néoplatoniciens : pour Longin ce n'était qu'un simple développement littéraire, sans portée historique; Amelius voyait dans l'effondrement de l'Atlantide le combat des étoiles et des planètes ; Numenius, la lutte du bien et du mal ; Origène, celle des bons et des mauvais génies ; Proclus, qui nous a rapporté ces opinions, cite encore nombre d'autres philosophes, pour lesquels l'histoire de l'Atlantide n'était qu'une allégorie, sans lien avec l'histoire réelle [2]. A l'heure actuelle, tous les esprits sérieux n'y voient plus autre chose qu'un mythe : les sondages effectués dans l'Atlantique ont révélé, à l'endroit où se serait trouvé ce prétendu continent, des fonds énormes, et on sait que les îles qui existent à l'ouest de l'Afrique sont toutes d'origine volcanique.

Platon n'est pas le seul auteur de l'antiquité qui ait parlé d'une terre située à l'ouest : Plutarque [3] mentionne un vaste continent, régi par Kronos, où des critiques du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles ont voulu voir l'Amérique [4] ; Diodore de Sicile [5] raconte que les Phéniciens découvrirent dans l'océan Atlantique, au delà des Colonnes

1. Un des plus célèbres de ces auteurs fut, au XVIII^e^ siècle, Bailly, qui devint maire de Paris. Un des travaux les plus récents et les plus typiques est celui d'I. Donnelly, *Atlantis. The antediluvian World*, New-York et Londres, Harper Brothers, 1900, in-8.

2. Pour tout ce qui concerne cette question, voir Gaffarel, *Découverte de l'Amérique*, vol. I, pp. 120 et suiv.

3. *De facie in orbe lunæ*, éd. Didot, pp. 1151-1153, § 29.

4. Hornius, *De originibus Americanis*, p. 155. Ortelius, *De orbe terrarum*.

5. Diodore de Sicile, V, 19-20.

d'Hercule, une grande île, située à plusieurs jours de navigation des côtes d'Afrique. Elle abondait en richesses, le sol était extrêmement fertile ; montagnes, rivières, forêts recouvraient les endroits non cultivés. Le climat y était délicieux et les arbres y portaient des fruits en toute saison. Il faut sans doute voir là un souvenir affaibli du mythe de l'Atlantide, mais les écrivains espagnols du XVI[e] siècle crurent y apercevoir aussi une indication de l'Amérique [1].

2. *Navigations des Anciens dans l'Ouest.*

Strabon [2], Macrobe [3], parlent aussi d'une terre située à l'ouest. Peut-être cependant tout n'était-il pas légendaire dans ces indications d'une terre occidentale. Il n'est pas sûr que les anciens aient connu les îles Canaries [4], mais certains rapports peuvent nous faire croire qu'ils ont été vers l'ouest au delà du détroit de Gibraltar. Le *Traité des merveilles* nous rapporte, à ce sujet, un texte intéressant : il y est dit que les Phéniciens de Gadès, qui naviguaient au delà des Colonnes d'Hercule, furent poussés par un vent d'est et qu'ils arrivèrent, après quatre jours, dans des régions désertes, pleines de varechs, où ils trouvèrent des thons en abondance [5]. Le *Periple de Scylax de Karyande* corrobore cette assertion, en disant qu'on ne peut naviguer au delà de Cerné, car la mer est embarrassée par de la vase et des herbes [6], et Avienus [7] dit qu'en certains endroits, les varechs empêchent la marche des navires. Tout ceci fait penser à la mer des Sargasses, et on peut croire que quelques anciens navigateurs, poussés par de violents vents d'est, arrivèrent jusqu'à sa limite orientale. Mais la mer des Sargasses est une région de calmes, et les bateaux des navigateurs grecs ou phéniciens durent s'arrêter là : habitués à la navigation côtière, gênés par l'absence de vent et effrayés sans doute par la nature toute spéciale de cette partie de l'Océan, ils ne purent passer outre, ne pouvant d'ailleurs soupçonner la distance à parcourir avant de trouver des côtes à l'ouest.

1. Gaffarel, *Découverte de l'Amérique*, vol. I, p. 61.
2. *Geographica*, I, 4, § 6.
3. *Commentaire du songe de Scipion*, II, 9.
4. Gaffarel, *op. cit.*, p. 56.
5. *De mirabilibus auscultationibus*, éd. Didot, p. 106.
6. *Periple.*
7. *Ora maritima*, V, 403.

3. *Objets rejetés sur les côtes d'Europe.*

L'idée de l'existence du continent de l'ouest a pu également être entretenue par l'échouage, sur les côtes occidentales de l'Europe, d'objets provenant d'Amérique. En l'an 62 avant notre ère, vint atterrir, sur les rives de la Germanie, un bateau, monté par des hommes d'une race inconnue. Ils furent capturés, et le roi des Suèves en fit cadeau à *Metellus Celer*, proconsul pour la Gaule [1]. Les Anciens y virent des Indiens, c'est-à-dire des gens de l'Inde, qui seraient venus de leur pays en contournant le fleuve Océan, de l'est à l'ouest. Certains auteurs, depuis le XVI[e] siècle, ont vu dans ces naufragés des Américains. GOMARA [2] et WYTFLIET [3] disaient qu'ils ne pouvaient être venus que du Labrador [4]. Un autre fait du même genre se produisit en 1508 : un vaisseau français rencontra, non loin des Iles Britanniques, une embarcation montée par des hommes de petite taille, à la peau bronzée et qui parlaient une langue incompréhensible. Ils étaient au nombre de sept ; six d'entre eux moururent, mais le septième, un jeune homme, survécut et fut présenté au roi Louis XII, qui se trouvait alors dans le Maine [5]. Il n'y a rien d'impossible, en effet, à ce que des bateaux, vides ou ayant encore à bord leurs équipages, soient venus s'échouer sur les côtes d'Europe et l'on peut admettre que les « Indiens » de Metellus Celer étaient des Américains [6].

1. POMPONIUS MELA, III, 5, VIII. PLINE, *Histoire naturelle*, II, 67. La seule différence qui existe entre les deux textes est que Pomponius Mela parle du roi des Boïens et Pline du roi des Suèves.

2. *Historia de las Indias*, éd. Vedia, Barcelone, 1880, p. 162. Gomara fortifiait ses conclusions du fait que d'autres Américains étaient venus s'échouer sur les côtes d'Allemagne, en 1160, sous le règne de Frédéric Barberousse.

3. *Descriptionis Ptolemaicæ argumentum.*

4. Le récit de ce fait se trouve dans l'*Asiæ Europæque elegantissima descriptio* de SYLVIUS ÆNEAS PICCOLOMINI. Piccolomini dit emprunter son rapport à une chronique du XII[e] siècle, celle d'Othon de Freysingen.

5. Cette histoire est rapportée dans l'*Historia Venetiæ* du cardinal BEMBO, lib. VII, p. 257 et reproduite par HORNIUS, *De originibus Americanis*, p. 14. Pour les histoires d'Eskimos drossés sur les Orcades, en 1682 et 1684, et dont les *kayaks* auraient été conservés, l'un à Edimbourg, l'autre dans l'église de Burray, voir GAFFAREL, *Découverte de l'Amérique*, p. 170.

6. On a voulu en donner une autre preuve, qui est assez curieuse, si elle est peu solide : EGGER (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1859, pp. 83-89) décrit une situle de bronze, conservée au musée du Louvre, où il croyait reconnaître le portrait de l'un des Indiens de Metellus Celer. Cette identification a été acceptée par GAFFAREL, *Découverte de l'Amérique*, I, pp. 171-172.

Quoi qu'il en soit, on parla, à mainte reprise, dans l'antiquité classique, d'une terre située à l'ouest ; et c'est cette croyance qui motiva la fameuse prophétie de Sénèque :

> Venient annis sæcula seris
> Quibus Oceanus vincula rerum
> Laxet, et ingens patebit tellus
> Tethisque novos deteget orbes
> Nec sit terris ultima Thule [1].

§ II. — *Les Iles légendaires, Saint-Brandan, Brésil, Antilia, etc.*

La croyance en une terre occidentale ne fut pas moins générale au Moyen Age que dans l'Antiquité. Mais ce n'est pas tant le souvenir des idées professées par les philosophes et les littérateurs anciens que l'existence d'une tradition plaçant à l'ouest des pays mystérieux, qui occasionna l'éclosion des récits où il était question des îles de l'Occident.

C'est surtout la littérature irlandaise qui parle de pays situés dans cette direction [2]. C'était à l'ouest que se trouvait le *Mag-Meld*, le pays de l'éternité : *Condlé*, *Maelduin*, *Bran*, l'avaient visité. Les Gallois cherchèrent aussi à découvrir les terres de l'ouest, et la tradition rapporte qu'un certain *Gafran*, fils d'*Aeddan*, fit voile pour les « Iles vertes des courants » et qu'on perdit sa trace [3].

Ces légendes se perpétuèrent en prenant la forme chrétienne : on raconte que *Saint Brandan* (dans lequel il faut peut-être voir un équivalent du héros irlandais Bran) avait abordé sur une terre située à l'ouest des Iles Britanniques et y avait séjourné quelque temps. C'était un pays merveilleux, où se trouvait l'entrée du Paradis. On en garda le souvenir pendant tout le Moyen Age ; tous les anciens portulans et cartes en indiquent la position ; sur le globe de Martin Behaim (1492), le dessin de l'île est accompagné de cette notice : « En l'année 565 après la naissance du Christ, Saint Brandan arriva à cette île, qu'il examina avec émerveillement ; il y resta sept ans, puis retourna en son pays [4] ».

1. *Médée*, 376-380.

2. Voir surtout K. Meyer and A. Nutt, *The voyage of Bran, son of Febal*. Londres, Nutt, 1903, in-12. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, Paris, Fontemoing, vol. VIII, 1897.

3. Owen Jones, *The Myvyrian Archaiology of Wales*, collected out of ancient manuscripts, Londres, 1801.

4. R. Cronau, *Amerika*, I, p. 161. Même après la découverte de Colomb,

D'autres îles furent vues par les navigateurs du Moyen Age dans l'océan Atlantique ; les principales sont celles de Brésil, d'Antilia et de Royllo.

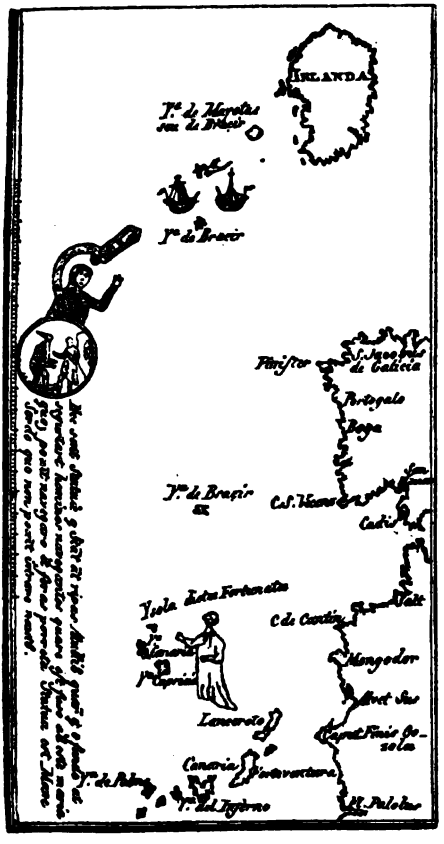


Fig. 8. — Fragment du portulan de Pizigani (d'après R. Cronau, *Amerika*).

La première mention de l'île de Brésil se trouve sur une carte de l'atlas Médicis, datée de 1351 ; on la retrouve sur le portulan de Pizigani (1367) (fig. 8) sous la forme : *Insula de Braçir* ; elle

l'île de Saint Brandan figura sur les cartes ; on la voit encore sur celle d'Ortelius (XVI[e] siècle), puis elle disparaît tout à fait de l'océan Atlantique, pour s'aller réfugier dans la mer des Indes. La croyance en son existence était si forte que nous la voyons recherchée jusqu'au XVIII[e] siècle (1721) où don Juan de

est triple, une de ces îles étant située au nord des Açores, les deux autres au sud-ouest de l'Irlande. Plus tard, le nom apparaît sous les formes diverses de *Braxil*, *Brazylle*, *O'Brasile*. Cette dernière forme subsiste au XVIII^e^ siècle, sur la carte de Jefferys (1776) [1]. Comme Saint-Brandan, l'île de Brésil fut recherchée : en 1480, John Jay, de Bristol, arma une expédition qui revint sans avoir obtenu de résultats ; cette recherche fut continuée, car, dans une lettre datée du 25 juillet 1498, l'ambassadeur d'Espagne à la cour d'Angleterre, Pedro d'Ayalla, constatait que, depuis sept ans, plusieurs voyages avaient été entrepris à la recherche de l'île de Brésil [2]. Suivant KUNSTMANN [3], les îles de la carte de Pizigani représenteraient Madère et les Açores.

L'île d'Antilia est d'abord signalée sur une carte qui se trouve à la bibliothèque de Weimar et qui date de 1424 ; nous la retrouvons en 1436 sur la carte d'Andrea Bianco (fig. 9), puis sur le globe de Martin Behaim (1492) où elle est accompagnée de la notice suivante : « Comme on le raconte, en l'année 734 après la naissance du Christ, quand toute l'Espagne fut conquise par les païens d'Afrique, fut peuplée l'île d'Antilia, nommée *Septe citade*, par un archevêque de Porto (Portugal), accompagné de six évêques et d'autres chrétiens, hommes et femmes, qui se sauvèrent d'Espagne en bateau. En l'année 1414, un navire espagnol vint presque jusqu'à cette île [4]. » L'île d'Antilia fut recherchée, en 1486, par une expédition portugaise.

Les cartes de Bianco, des Pizigani, nous indiquent encore d'autres îles situées dans l'océan Atlantique : *Royllo*, *Man Satanaxio*, *Stocafixa*, etc., qui n'ont pas plus d'existence réelle que les précédentes. L'une de ces îles, *Stocafixa*, mérite cependant de retenir notre attention. Elle figure sur la carte de Bianco et est située dans l'ouest de l'Atlantique. Plusieurs auteurs ont voulu y voir

Mur y Aguirre, capitaine général des Canaries, équipa une expédition qui, naturellement, n'obtint aucun résultat. C'est que, en plus de la tradition, il existait de nombreux témoignages des habitants de l'île de Palma, la plus occidentale du groupe du nord des Canaries, de l'existence d'une terre visible dans l'ouest, et que cette vision continua à se produire, après l'abandon des recherches. D'AVEZAC, réunissant ces témoignages, émit l'opinion que la prétendue île de Saint-Brandan n'était autre chose que « la réflexion de l'île de Palma par des nuages spéculaires amoncelés dans le nord-ouest ».

1. R. CRONAU, *Amerika*, vol. I, p. 165.
2. R. CRONAU, *op. cit.*, vol. I, p. 165.
3. *Entdeckung Amerikas*, pp. 4 et 5.
4. R. CRONAU, *Amerika*, vol. I, p. 166. Cet auteur voit dans le nom d'*Antilia* une corruption du mot « *Atlantis* ».

Terre-Neuve, qui aurait été découverte, dès le VII[e] siècle, par les Basques [1].

Un ancien chroniqueur, Galvano, parlant des Indiens que l'on aurait recueillis en Allemagne du temps de Barberousse, dit qu'ils devaient venir de *Baccalaos*. Or, *Baccalaos*, de même que *Stocafixa*, désigne la morue, poisson que les Basques pêchaient en grande quantité et que l'on suppose avoir été aussi abondant autrefois

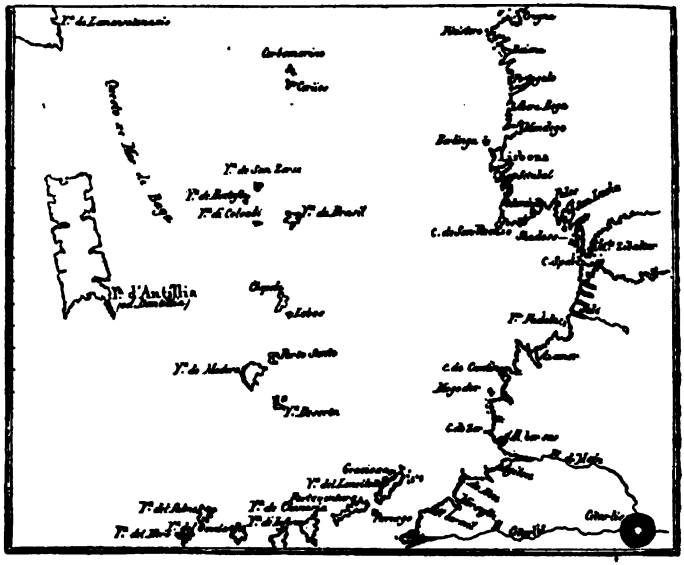


Fig. 9. — Fragment de la Carte d'Andrea Bianco (d'après R. Cronau, *Amerika*).

qu'aujourd'hui aux abords de Terre-Neuve. Les Basques étaient aussi renommés comme baleiniers, et la disparition graduelle des baleines dans les mers de l'Europe pouvait les avoir amenés à aller chercher leur gibier sur les côtes de l'Amérique boréale. On ne peut nier que la découverte d'une partie des côtes américaines par les Basques soit possible, mais les arguments fournis sont trop faibles pour permettre d'être affirmatif, et on peut au moins s'étonner que, si les Navarrais avaient été si nombreux dans les mers du nord-ouest, les annales scandinaves n'en aient pas fait mention.

1. Pour la question de la découverte basque, voir H. Harrisse, *Histoire de la découverte de Terre-Neuve*, Paris, 1883; Gelcich, *Der Fischfang der Gascogner und die Entdeckung von Neu Fundland* (ZGE., vol. XVIII, 1883). Cf. R. Cronau, *Amerika*, vol. I, pp. 145-146.

§ III. — *Les voyages apocryphes : Les Frisons, Madoc ab Owen Gwynedd.*

Les récits de voyages du Moyen Age dans lesquels des critiques modernes ont voulu voir des découvertes du continent américain sont assez nombreux. Adam de Brême nous rapporte que des nobles frisons, partis de l'embouchure du Weser, avaient été faire un voyage au nord-ouest, plus loin que les Orcades et l'Islande. Pris par un courant violent, ils avaient voyagé au milieu de l'obscurité et atterri sur une île, bordée de hautes falaises. Ils y virent des hommes qui vivaient dans des huttes souterraines, devant lesquelles se trouvaient de nombreux vases d'or et de métaux précieux. Les marins regagnèrent leur vaisseau, poursuivis par des géants [1]. On voit que cette description n'offre aucun caractère d'authenticité.

Bien plus importante est l'histoire de la prétendue découverte du Gallois *Madoc ab Owen Gwynedd* [2]. Les textes authentiques où il est question de Madoc ont été énumérés, publiés et critiqués par Th. Stephens. Ce sont des poèmes des bardes *Cynddelw* (XIII^e^ siècle), *Llywarch ab Llewellyn* (XIII^e^ siècle), *Gwalchmai* (XIII^e^ siècle), et *Meredydd ab Rhys* (XV^e^ siècle). Seul, le dernier de ces poèmes fait allusion aux navigations de Madoc. Les œuvres en prose comprennent des triades, probablement du XVI^e^ siècle, compilées en 1601 par Th. Jones de Tregaron, et une œuvre de Ieuan Brechwa, antiquaire du Carmarthenshire qui mourut vers 1500. La triade où il est question du voyage de Madoc dit qu'il prit la mer avec 300 hommes et qu'on ignore l'endroit où ils allèrent [3]. Le texte d'Ieuan Brechwa rapporte qu'il découvrit une terre dans l'ouest, bien loin, et qu'ensuite il repartit en expédition avec son frère *Rhiryd*. Mais ce n'est pas sur ces textes que fut basée l'histoire de la découverte de l'Amérique par les Gallois ; c'est sur une œuvre de Guttyn Owen, dont un nommé Humphrey Llwyd, né à Denbigh en 1527, aurait fait une traduction, reproduite par la plupart des compilateurs anglais qui se sont occupés de l'histoire des

1. Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesia pontificum*, lib. IV. *Descriptio Insularum aquilonis*, c. 10.

2. Sur la découverte de Madoc, voir l'excellent livre de Th. Stephens : *Madoc, an essay on the discovery of America by Madoc ap Owen Gwynedd in the 12^th^ Century*. Edited by Llywarch Reynolds. Londres, Longmans, 1893, in-8. Cf. les histoires générales de R. Cronau, Gaffarel.

3. Stephens, *Madoc*, pp. 20-21.

voyages, Purchas, Hakluyt, etc., et par le Rev. N. Owen [1]. qui. lui donna la célébrité. Llwyd racontait que Madoc était fils d'Owen Gwynedd, roi du pays de Galles; à la mort de celui-ci, il partagea la terre entre ses frères et voyagea à l'ouest, où il trouva un pays qui présentait beaucoup de choses étranges ; ce pays, suivant Llwyd, devait être une partie de la Nouvelle-Espagne, ou bien la Floride ; Madoc revint au pays de Galles, d'où il repartit bientôt avec nombre de colons ; il leur décrivit la terre qu'il avait découverte comme beaucoup plus agréable et fertile que le royaume de ses frères ; ces Gallois colonisèrent le nouveau territoire, mais étant trop peu nombreux ils furent contraints d'adopter les mœurs et la langue du pays [2]. Malheureusement, on n'a jamais pu retrouver le texte gallois de Guttyn Owen sur lequel Llwyd aurait fait sa traduction anglaise, et Stephens considère cette dernière comme un faux, inspiré par les quelques textes authentiques [3] ; quoi qu'il en soit, beaucoup d'auteurs ont voulu y voir la description d'un voyage à l'ancien Mexique.

De nombreux voyageurs des XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles ont cru reconnaître les traces du passage des Gallois en Amérique, soit dans des détails de la civilisation de certaines peuplades, soit surtout dans les langues américaines. Mais ce ne sont là que des chimères, et la découverte galloise n'a plus de partisans aujourd'hui.

§ IV. — *Les voyages des frères Zeni.*

Il en va tout autrement du voyage des *Zeni* [4]. Les frères *Nicolo* et *Antonio Zeno* vivaient à Venise, à la fin du XIV^e^ siècle. Vers 1390, ils firent, au service d'un noble scandinave, un voyage

1. *British remains*, or a collection of antiquities, comprehending *An account of the discovery of America by the Welsh more than 300 years before the voyage of Columbus*, Londres, 1877, G. Bew, in-8.

2. STEPHENS, *Madoc*, pp. 27-28.

3. STEPHENS, *Madoc*, pp. 42-43. Cf. CRONAU, *Amerika*, I, p. 104.

4. La bibliographie du voyage des frères Zeni est considérable. Voir surtout H. MAJOR, *The voyages of the Venetian brothers Antonio and Nicolo Zeno to the northern seas in the 14th Century*, Londres, HS, 1873, in-8 ; J. STEENSTRUP, *Les voyages des frères Zeni dans le nord* (CA, V^e^ session, Copenhague, 1883, pp. 150-180) ; IRMINGER, *Nautical remarks about the Zeni voyages* (CA, V^e^ session, Copenhague, 1883, pp. 182-184) ; NORDENSKJÖLD, *Studien och Forskningar*, Stockholm, 1884, pp. 1-62 ; G. STORM, *Om Zeniernes rejser* (*Norske geografiske Selskabs Aarbog*, Kristiania, 1891) ; F. W. LUCAS, *The annals of the voyages of the brothers Nic. and Ant. Zeno*, Londres, 1898.

des plus aventureux, en Islande et en divers autres lieux qu'ils nommèrent *Frisland*, *Estland*, *Estotiland*. Au cours de ce voyage, Antonio écrivit le récit de leurs aventures et l'envoya, sous forme de lettre, à son frère *Carlo*, qui jouait vers cette époque un rôle important à Venise. Cette lettre fut longtemps conservée dans les archives de la famille, mais ce ne fut qu'en 1515 qu'elle attira l'attention de Nicolo Zeno le jeune. Celui-ci publia ce rapport, en 1558, à Venise [1]. En voici le contenu, résumé.

Nicolo Zeno partit de Venise en 1380, franchit le détroit de Gibraltar, dans l'intention de visiter les Flandres et fut poussé par une tempête sur une île du nom de *Frisland*. Là, régnait un prince du nom de *Zichmni*, qui s'intéressa à Nicolo Zeno et lui donna le commandement d'une flotte de treize vaisseaux, avec laquelle le Vénitien fit voile vers l'ouest, où il vit plusieurs petites îles, dépendant toutes du Frisland.

Il revint à la capitale de ce dernier pays et écrivit à Venise à son frère Antonio, qui le rejoignit. Celui-ci fut bien accueilli par Zichmni, qui lui confia une flotte, avec laquelle il alla à la découverte de terres nouvelles. Dans le nord du Frisland, il trouva les îles de *Grisland*, *Talas*, *Broas*, *Iscant*, *Traus*, *Mimant*, *Damberg* et *Bres* qu'il conquit pour le compte du prince de Frisland. Par contre, une attaque contre l'Islande échoua.

Au mois de juillet, Nicolo Zeno partit à l'ouest, avec trois barques, et aborda en *Engrouelant*. Il y trouva un couvent, dédié à saint Thomas, près d'un volcan, qui recélait une source d'eau bouillante, canalisée et employée par les religieux pour la cuisine, le chauffage de l'église, du dortoir et du réfectoire, et aussi pour la culture en serre des fleurs et des fruits. Autour du couvent, vivait une population assez considérable, qui habitait des maisons creusées dans le flanc de la montagne : elles étaient de forme ronde, et avaient 25 pieds de diamètre ; la lumière venait d'en haut, par une petite ouverture. En été, des navires venaient des îles voisines et de Trondhjem, en Norvège, apporter aux moines du combustible, du bois de construction, des étoffes ; ils remportaient des peaux et du poisson séché. Les moines étaient originaires de Suède et de Nor-

1. *Dei commentarii del Viaggio in Persia di M. Caterino Zeno il K... et dello scoprimento dell' Isole Frislanda, Eslanda, Engrouelanda, Estotilanda e Icaria fatta sotto il pole Artico, da due fratelli Zeni, M. Nicolo il K. e M. Antonio*, con un designo particolare di tutte le dette parte di Tramontana da lor scoperte. In Venetia, per Francesco Marcolini, MDLVIII.

vège. Les navigateurs remarquèrent que les vaisseaux des indigènes étaient en forme de navette et faits en peaux d'animaux tendues sur une carcasse en os.

Nicolo Zeno tomba malade en Frisland et mourut, mais Antonio, de retour de l'Engrouelant, resta au service de Zichmni. Celui-ci désirait conquérir un pays situé à plus de 1.000 milles dans l'ouest et nommé *Estotiland*, où un bateau de pêche avait été jeté vingt-six ans auparavant. Les six hommes qui le montaient, faits prisonniers par les indigènes, y demeurèrent cinq ans. L'un des prisonniers visita l'île, qu'il trouva aussi grande que le Frisland, mais plus fertile et plus riche. Les habitants étaient adroits et connaissaient toutes sortes d'industries; ils devaient avoir eu autrefois des rapports avec les Européens, car la bibliothèque de leur roi contenait des ouvrages en latin, qu'aucun habitant ne pouvait plus comprendre ; les indigènes de l'Estotiland avaient d'ailleurs leur langue et leur écriture propres ; ils connaissaient tous les métaux et possédaient beaucoup d'or ; ils cultivaient les céréales, dont ils faisaient une boisson ; les maisons avaient des murs de pierre et les villages étaient nombreux.

Au bout de cinq ans, les prisonniers passèrent sur une terre nommée *Drogeo*, située au sud de l'Estotiland, qui était habitée par des sauvages de grande taille, allant tout nus, batailleurs et anthropophages. Ils furent tués par ces sauvages, sauf un pêcheur qui s'attira leurs bonnes grâces en leur enseignant la pêche au filet. Vers le sud-ouest, vivaient des gens plus civilisés, qui possédaient des villes et des temples où l'on sacrifiait des hommes, et qui connaissaient quelque peu l'usage de l'or et de l'argent. Le pêcheur frislandais passa treize ans à Drogeo, puis il put se sauver en Estotiland et de là en Frisland.

Zichmni partit donc à la recherche de l'Estotiland, accompagné d'Antonio Zeno; sa flotte fut prise par une tempête de huit jours, après laquelle il arriva à une île du nom d'*Icaria*, où les habitants se refusèrent à le laisser aborder. Il apprit cependant, par un interprète de ce pays qui parlait un peu l'islandais, que le premier roi d'Icaria descendait de *Dedalo* et était venu d'Écosse.

Zichmni fit le tour du pays sans pouvoir atterrir. Il remit à la voile, poussé pendant six jours par un vent d'ouest, puis pendant quatre jours par un vent du sud-ouest. Il arriva à une vaste rade, où l'on voyait dans le lointain une montagne. Cent hommes armés

furent envoyés pour reconnaître le pays. Ils revinrent au bout de huit jours ayant découvert, au pied de la montagne, un grand feu ; ils avaient aussi aperçu des hommes de petite taille, à demi sauvages et si craintifs qu'à la vue des Européens ils s'étaient enfuis dans les cavernes qui leur servaient d'habitation. Une partie de l'équipage resta en ce lieu pour hiverner, avec Zichmni, tandis que le reste revenait en Frisland avec Antonio Zeno ; ce voyage de retour dura vingt-trois jours.

Dans une autre lettre, le Vénitien aurait parlé, croit-on, de la colonie que Zichmni avait créée dans ce pays lointain et il aurai annoncé qu'il préparait un livre où il décrirait plus en détail les péripéties de ses voyages. Antonio Zeno quitta Zichmni et rentra à Venise en 1405, mais il était épuisé par les fatigues et mourut peu après son retour, ne pouvant mettre son projet à exécution.

Il y a peu de questions géographiques qui aient motivé des recherches aussi nombreuses que la relation de voyage des frères Zeni et qui aient fait l'objet de controverses aussi ardentes. Beaucoup d'auteurs se sont prononcés contre l'authenticité des faits rapportés, mais plusieure savants modernes, et surtout Major [1] et Nordenskiöld [2], croient à la sincérité du récit. Nordenskiöld, en particulier, ne doute pas que le rapport du pêcheur frislandais, cité par Zeno, ne contienne le récit, relativement fidèle, d'un voyage à Terre-Neuve, au Canada et dans la partie nord du territoire des États-Unis.

La question est encore controversée à l'heure actuelle. Nous ferons remarquer que, les faits rapportés ne fussent-ils pas critiquables, une juste suspicion continue à planer sur la date de la composition première d'un ouvrage qui a paru en 1558, longtemps après que Cabot et Corte Real eurent découvert Terre-Neuve et que Roberval eut atterri au Canada : la question que soulève l'ouvrage de Nicolo Zeno le jeune n'est pas tant celle de l'authenticité des faits racontés que celle, bien plus importante, de l'époque où ces divers documents furent réunis. Tant que cette question ne sera pas tranchée, le nom des frères Zeni ne pourra pas, à notre avis, compter parmi ceux des découvreurs précolombiens.

1. *Voyages of the Venetian Brothers Zeno.*
2. *Studien och Forskningar.*

§ V. — *Voyages des Portugais et des Français, au XV^e siècle.*

A la fin du XV^e siècle, il est question de divers voyages, qui nous sont présentés d'une façon acceptable et que beaucoup d'auteurs [1] ont considérés comme ayant été réellement accomplis.

Le plus important de ces voyages est celui de *João Vaz Corte Real* qui, en 1467, ou en 1474, aurait découvert Terre-Neuve. Ce João Vaz Corte Real était le père de Gaspar, qui aborda sur cette île en 1500. Le texte sur lequel on se base est un passage de l'*Historia Insulana* (des îles Açores) du P. Cordeyro, qui n'écrivit son ouvrage qu'au commencement du XVIII^e siècle. Cordeyro dit avoir emprunté son affirmation au chapitre IX du livre IV des *Saudades da Terra* du D^r Gaspar Fructuoso, ouvrage encore inédit à cette époque [2]. Il dit que *João Vaz Corte Real* et *Alvaro Homem*, arrivant du Pays des morues (*baccalaos*) — que, sur l'ordre du roi de Portugal, ils étaient allés découvrir, — débarquèrent à Terceira. Harrisse s'étonne, à juste titre, qu'un événement de cette importance ne se trouve relaté par aucun des chroniqueurs portugais du XVI^e siècle (Garcia de Resende, Antonio Galvam, Damião de Goes) qui parlent souvent et de Gaspar Corte Real et de son père João Vaz. De plus, Martin Behaim, le célèbre géographe, était le beau-frère du gendre de João Vaz Corte Real et devait connaître par conséquent les découvertes de celui-ci. Sur son globe (1492), où les possessions des Portugais et leurs découvertes maritimes sont nettement marquées, où les lieux de provenance de la morue (*stokfisch*) sont indiqués (Islande), il n'y a aucune légende relatant que les Portugais aient fait des découvertes à l'ouest [3].

Des documents produits, Harrisse conclut que l'on ne peut pas tirer la preuve que João Vaz Corte Real ait découvert Terre-Neuve, et qu'on ne peut même y voir une indication qu'il ait réellement entrepris aucune expédition vers le Nouveau Monde.

Les prétendus voyages du Polonais Jean de Kolno (1476), du Dieppois Jean Cousin (1488), de João Ramalho (1490) ne méritent pas de retenir notre attention [4], non plus que celle que s'attribue Martin Behaim en 1493.

1. Cronau entre autres. Pour toute cette question voir H. Harrisse, *Les Corte Real*, Paris, 1883, in-4°, pp. 25-26.
2. Pp. 250-311. Voir le texte dans Harrisse, *loc. cit.*
3. Harrisse, *op. cit.*, pp. 29-30.
4. Voir, sur ces prétendues découvertes, R. Cronau, *Amerika*, pp. 146-148.

En résumé, aucun texte du Moyen Age ne nous apporte la preuve certaine que des Européens aient abordé sur le continent américain. On avait bien une croyance vague à l'existence de terres dans l'ouest, mais on ne parla jamais, d'une façon positive, d'un continent. L'analyse des raisons qui déterminèrent le voyage de Colomb montre d'ailleurs que ce n'est pas sur le souvenir de découvertes antérieures que le grand Génois se basa.

Entre la ruine des établissements scandinaves du Groenland et la découverte de 1492, on peut dire que toutes relations furent interrompues entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Fig. 10. — Portrait de Christophe Colomb (d'après Antonio del Rincon).

CHAPITRE IV

LA DÉCOUVERTE ET LES VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB

SOMMAIRE. — I. Vie de Christophe Colomb avant son départ pour l'Amérique. — II. Le premier voyage. — III. Le second voyage. — IV. Le troisième voyage. — V. Le quatrième voyage et la mort de Colomb.

§ I. — *Vie de Christophe Colomb avant son départ pour l'Amérique.*

Christophe Colomb naquit à Gênes, en 1451 [1], de Doménico Colombo, qui exerçait la profession de tisserand, et de Suzanna Fontanarossa. Il reçut une instruction des plus sommaires et exerça quelque temps le métier de son père [2].

On sait peu de choses positives sur son séjour en Italie, mais tout porte à croire qu'il resta à Gênes ou à Savone, en qualité de tisserand, jusqu'au 7 août 1473 au moins, car nous trouvons son nom mentionné dans un acte de cette date [3].

1. NAVARRETE, HUMBOLDT, W. IRVING, ont admis que la date de naissance de Colomb était 1436, c'est aussi à cette date que paraît se rattacher FISKE. MAJOR, D'AVEZAC et HARRISSE acceptent la date de 1446. Mais M. VIGNAUD, s'appuyant sur des pièces notariées où Colomb est mentionné à diverses époques de sa vie, a prouvé que la date de la naissance doit être placée dans les mois de septembre ou d'octobre 1451. (*Etudes critiques sur la vie de Colomb*, Paris, 1905, pp. 213-282. Du même auteur : *Proof that Colombus was born in 1451 : a new document*, dans *American historical Review*, vol. XII, 1907, pp. 270-279). Quant au lieu de naissance, Fernand Colomb dans son testament et Christophe lui-même à diverses reprises, désignent nettement Gênes (VIGNAUD, *Etudes critiques*, pp. 269-272). Pour les diverses localités qui réclament l'honneur d'avoir donné naissance au découvreur de l'Amérique, (Cuccaro, Cogoleto, Savone, Nervi, la Corse, etc.), voir VIGNAUD, *Et. cr.*, pp. 49-70, et 272-282, et HARRISSE, *op. cit.*, pp. 217-222.

En 1476, il entreprend un voyage en Angleterre, sur un bâtiment de commerce génois faisant partie d'une escadrille, qui fut attaquée et en partie détruite par Guillaume de Casenove. Forcé de se réfugier à Lisbonne, d'où il partit la même année et effectua le voyage projeté, il revint dans cette ville où il se fixa et épousa, en 1479 ou 1480, Felipa Moniz Perestrello.

2. HARRISSE, *Christophe Colomb*, vol. I. Deux auteurs génois anciens nous avaient déjà affirmé qu'il était de basse condition : « vilibus ortus parentibus » (GIUSTINIANI, *Psalterium Hebræum*, Gênes, 1516, in-f°, notes marginales sur le psaume XIX) ; « da ignobili parenti » (SALINERIO, *Annotationes Julij Salinerij Sauonensis ad Cornelium Tacitum*, Gênes, 1602, in-4°), mais la plupart des auteurs préférèrent suivre LAS CASAS et les *Historie*, qui donnaient à Colomb une origine noble. (Voir sur ce sujet : VIGNAUD, *Etudes critiques*, pp. 101-119).

3. HARRISSE, vol. I, pp. 241-254. Peut-être, toutefois, faut-il faire crédit à LAS CASAS et à BERNALDEZ qui nous apprennent que Christophe Colomb vendit, à Gênes, des cartes.

On admet généralement que c'est en 1474 que le roi Alphonso V de Portugal aurait demandé au célèbre astronome et cosmographe Paolo del Pozzo di Toscanelli [1], par l'entremise du chanoine Fernam Martins, attaché à la cour de Lisbonne, son avis sur la route la plus courte pour parvenir aux Indes par mer. L'astronome florentin aurait répondu, le 25 juin 1474, par une lettre accompagnée d'une carte. Colomb, ayant entendu parler de cette correspondance, s'adressa, en 1481, à Toscanelli, qui lui aurait envoyé un duplicata de la lettre expédiée à Martins.

Dans cette lettre, Toscanelli proposait de chercher la route des Indes par l'ouest. S'appuyant sur les faits rapportés par Marco Polo, il montrait combien il serait avantageux pour le Portugal de se mettre en rapport avec des pays aussi riches. La navigation pour parvenir aux Indes ne devait pas être très longue : en effet, de la ville de Lisbonne à celle de Quinsay, dans le Cathay, il n'y avait, ainsi que l'indiquait la carte accompagnant la lettre, que 26 espaces de 250 milles chacun [2] (fig. 11).

On n'a malheureusement pas pu retrouver la carte que Toscanelli avait jointe à sa lettre et on a été obligé d'en faire la restitution, d'après les données mêmes de l'épître à Martins, en s'aidant des cartes contemporaines [3]. La question la plus difficile fut de fixer

1. La question des rapports de Christophe Colomb avec Toscanelli a été traitée à maintes reprises, d'abord dans les histoires générales déjà citées, puis dans des travaux particuliers. Voir D'AVEZAC, *Toscanelli*, Paris, 1893, in-8 ; H. HARRISSE, *Christophe Colomb et Toscanelli*, Paris, 1893, in-8 ; MARKHAM, *The journal of Columbus*, Londres, 1893, in-8 ; UZIELLI, *La Vita e i Tempi di P. Toscanelli* (*Raccolta Colombiana*, vol. V, Rome, 1895) ; Id., *Paolo Toscanelli iniziatore della scoperta d'America*, Florence, 1892, in-12 ; Id., *Della grandezza della Terra secondo Paolo Toscanelli* (*Bolettino della Società Italiana da Geographia*, 1893, Rome, in-8) ; H. VIGNAUD, *La lettre et la carte de Toscanelli*, Paris, Leroux, 1901, 317 pp. in-8. (Ouvrage de la plus grande importance, où l'auteur conclut à l'inexistence des rapports entre Colomb et Toscanelli). Cf. du même auteur : *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, vol. I, pp. 89-301.

2. On trouvera deux excellentes traductions françaises de ce texte latin, l'une dans HARRISSE, *Christophe Colomb*, vol. I, pp. 381-384 ; l'autre dans VIGNAUD, *La lettre et la carte de Toscanelli*, appendice. Il en existe aussi trois bonnes traductions anglaises : FISKE, *The discovery of America*, vol. I, pp. 356 et suiv. ; PAYNE, *History of the New World caled America*, Londres, 1892, vol. I, pp. 102-108, et MARKHAM, *The journal of Ch. Columbus*. Londres, 1893, pp. 3-9.

3. La restitution la plus connue est celle de O. PESCHEL, *Das Ausland*, 1867. Elle a été reproduite par WINSOR, *Narrative and critical history of America*, vol. II, p. 103 ; par FISKE, *The discovery of America*, vol. I, p. 356 et par C. MARKHAM, *Journal of Ch. Columbus*. Elle a inspiré les restitutions de VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Histoire de la géographie*, Paris, 1875, atlas, pl. IX et

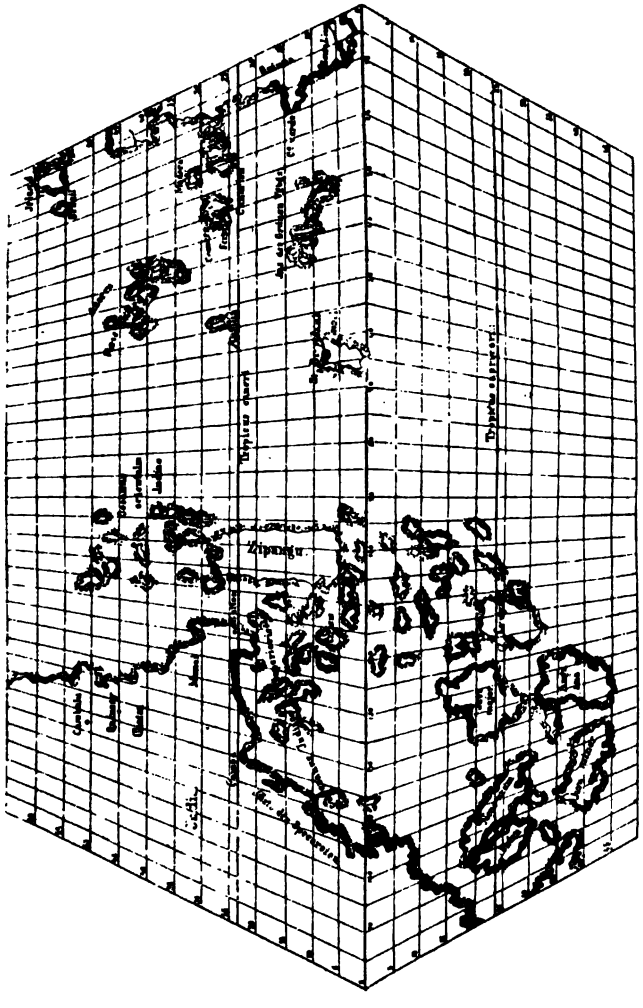


Fig. 11. — Restitution de la carte Toscanelli (d'après O. Peschel).

les distances entre les « espaces » mentionnés » par Toscanelli, le mille n'ayant pas, à cette époque, une valeur bien fixe[1].

de KRETSCHMER, *Die Entdeckung Amerikas*, pl. VII, n° 1. M. UZIELLI a de son côté tenté une restitution (*Toscanelli*, pl. X), qui comme celle de Peschel est surtout basée sur les renseignements fournis par le globe de Behaim. H. WAGNER, *Die Reconstruction der Toscanelli Karte von J. 1474* (*Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1894, n° 3), a fait une autre reconstitution, très soignée, d'après les indications de la lettre seule.

1. Voir dans VIGNAUD, *La lettre de Toscanelli*, p. 205, les diverses interprétations.

Quoi qu'il en soit, on aurait ici la preuve qu'en 1481, Colomb s'occupait déjà de la recherche des terres occidentales. Où en avait-il pris l'idée? La chose reste assez obscure. Cependant nous savons qu'il avait entre les mains un ouvrage où le voyage du Cathay par l'ouest était considéré comme possible[1]. La lettre de Toscanelli serait venue confirmer cette croyance. D'ailleurs, un ensemble d'autres faits aurait pu encore déterminer Colomb à entreprendre cette navigation lointaine : Las Casas[2] nous dit que l'illustre Génois avait compilé un recueil de renseignements concernant les terres situées au delà de l'océan Atlantique. Il ne reste de cet opuscule, élaboré probablement après 1486, que quelques extraits, qui nous ont été conservés par Las Casas et par les *Historie*[3].

Certains auteurs ont supposé qu'il avait eu connaissance de la découverte scandinave ; ils se basent sur les dires de Colomb qui, en 1477, aurait été dans une île située à cent lieues au delà de Thulé [4]. Mais Fiske[5] et G. Storm[6] ont montré que, Colomb eût-il entendu faire une allusion au Vinland dans son voyage dans le nord, il n'aurait probablement pu la rapporter à son véritable objet, et que, de plus, le souvenir du Vinland était éteint au xv^e^ siècle.

Une autre circonstance attira aussi l'attention des historiens[7] : Las Casas[8], Oviedo[9], Garcilasso de la Vega[10], Gomara[11], racontent qu'un marin de Huelva, nommé par Garcilasso Alonso Sanchez, serait parti d'Espagne pour se rendre en Angleterre. Poussé par un vent

1. Ce livre est un exemplaire de l'*Imago mundi*, publié de 1480 à 1487 par le cardinal Pierre d'Ailly, qui se trouve à la bibliothèque Colombine, annoté de la main même du découvreur de l'Amérique. L'*Imago mundi* contenait des passages d'anciens auteurs relatifs à la distance qui existait entre les côtes d'Espagne et celles de l'Asie. (Voir Vignaud, *Histoire critique*, vol. I, pp. 96-99).

2. *Historia de las Indias*, t. I, p. 97.

3. Les tentatives auxquelles Colomb fait allusion sont celles faites par divers navigateurs portugais à l'ouest des Açores ou de Madère, soit à la recherche des îles fantastiques d'Antilia et de Brésil, soit pour trouver des terres nouvelles.

4. *Historie*, cap. IV ; Las Casas, *Historia*, t. I, p. 48.

5. *Discovery*, pp. 385-387.

6. Dans Aa. 1887, O., t. II, p. 301. Cf. Vignaud, *Essai critique*, pp. 386-389.

7. Sur toute la question relative à l'information par un pilote biscayen ou andalou, voir Vignaud, *La lettre et la carte de Toscanelli*, pp. 112-141, qui tire une partie de ses arguments de l'authenticité qu'il attribue à cette histoire.

8. *Historia de las Indias*, vol. I, pp. 103-104.

9. *Historia general de las Indias*, Madrid, 1851, vol. I, pp. 13-18.

10. *Commentarios reales del Inca*, Primera parte, Lisbonne, 1609, lib. I, cap. III.

11. *Historia de las Indias* ed. Vedia , Madrid, 1852, p. 165.

d'est qui dura vingt-huit à vingt-neuf jours, il fut porté dans une île inconnue jusqu'alors [1]. Le pilote releva avec soin la situation de cette île et on remit à la voile. Au retour, beaucoup de gens de l'équipage moururent, les quelques survivants arrivèrent enfin à Madère, où ils succombèrent. Sanchez vécut plus longtemps et mourut dans la maison de Colomb auquel il aurait donné des indications sur la contrée occidentale qu'il avait visitée, à son corps défendant. La plupart des auteurs ont rejeté cette histoire [2]. Mais, quoi qu'il en soit, l'idée de l'existence des terres à l'ouest était « dans l'air » depuis longtemps, et le désir que l'on avait de découvrir le chemin le plus court pour arriver aux grandes Indes, joint à 'inexactitude des connaissances sur les dimensions du globe terrestre, devait nécessairement susciter des expéditions dans l'océan Atlantique, au delà des Açores et de Madère. Colomb, qu'il doive ses idées à Toscanelli ou à Alonso Sanchez, possédait certainement, vers 1483, un plan méthodique pour l'exploration maritime de cette région inconnue du globe, et, en admettant même que des rapports verbaux lui aient confirmé la possibilité d'atteindre les terres de l'ouest par mer, il n'en reste pas moins « l'organisateur » de la découverte.

La croyance qu'il avait dans l'excellence de son plan nous est montrée par la ténacité avec laquelle il poursuivit les moyens de son exécution. En 1484, il fit auprès du roi du Portugal, João II, une première démarche qui ne réussit pas [3].

Nous le retrouvons au service des souverains d'Espagne, Ferdinand et Isabelle, le 20 janvier 1486 [4]. La Cour se trouvant à Cordoue, Colomb s'aboucha avec Alonso de Quintanilla, ministre des finances d'Isabelle, qui raconta les projets du navigateur à Hernando de Talavera, confesseur de la reine. Talavera soumit la question à une réunion de savants, qui le ridiculisèrent.

1. Las Casas dit qu'il aborda à Hispaniola (Saint-Domingue).

2. Par exemple : W. Irving, *Life of Columbus*, vol. IV, appendice XI; Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. I, p. 106 et pp. 297-298 ; Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, vol. I, pp. 49-52. Par contre la plupart des auteurs espagnols et portugais en ont admis l'authenticité, ainsi que M. Vignaud.

3. Barros (*Decada primeira da Asia*, Lisbonne, 1752, liv. III, cap. XI) dit seulement que Colomb fut considéré comme un homme très fantaisiste et imaginatif et que ses projets trouvèrent peu de crédit.

4. On a prétendu qu'à cette époque il fit des propositions à la République de Gênes et au Sénat de Venise. Ces propositions sont des plus douteuses et établies sur les dires d'historiens italiens du XVIII[e] siècle. Il en est de même des ouvertures faites à l'Angleterre et à la France, bien qu'elles soient admises par Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. I, pp. 330-332.

En 1487, de retour d'un voyage au Portugal, Colomb prit du service et combattit bravement contre les Maures, Au cours de la campagne, il gagna l'estime du duc de Medina-Celi, auquel il confia ses projets. Celui-ci l'encouragea, et nous voyons Colomb installé dans son château jusqu'à l'automne de 1491. Le duc de Medina-Celi voulut armer deux ou trois caravelles pour tenter l'entreprise, mais la reine Isabelle refusa la licence nécessaire à cet armement. Repoussé encore une fois, Colomb erra en Espagne, Il parvint à intéresser à son sort le prieur du couvent de la Rábida, Juan Perez, qui avait été autrefois confesseur de la reine, et qui conféra de ses idées avec Garcia Fernandez, médecin de Palos, quelque peu versé en cosmographie, et Martin Alonso Pinzon, un marin. Pinzon déclara que le projet exposé par le Génois lui semblait réalisable et qu'il était prêt, pour sa part, à en tenter la chance [1]. Juan Perez s'adressa alors à la reine, qui envoya à Colomb une somme de 20.000 maravédis et l'avertit qu'elle désirait le voir à Grenade. Le futur découvreur du Nouveau Monde se rendit à Grenade, où il fut reçu favorablement, mais son départ fut encore différé.

Enfin, grâce à l'insistance de Luis de Santangel, l'un des trésoriers du royaume, on parvint à une entente et il fut convenu : 1° que Colomb et ses héritiers auraient le titre d'amiral de toutes les îles ou terres découvertes ; 2° qu'il serait vice-roi et gouverneur général de tous ces territoires, avec privilège de nommer des gouverneurs ; 3° qu'il recevrait un dixième sur la vente des marchandises précieuses provenant de ces pays ; 4° que lui, ou son lieutenant, serait seul juge des discussions à survenir entre ces pays et l'Espagne au sujet du trafic ; 5° qu'il fournirait un huitième des sommes nécessaires pour organiser l'expédition et recevrait un huitième des profits [2].

Colomb réunit rapidement le huitième qu'il devait avancer et la Castille fournit le reste [3]. Le contrat reconnaissant les droits de Colomb fut signé le 17 avril 1492. Le Génois, à force d'opiniâtreté et d'énergie, avait pu vaincre les obstacles, en apparence infranchissables, qui parsemaient sa route.

1. W. Irving, *Life of Colombus*, vol. I, p. 128; Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. I, pp. 361-372 et surtout Fiske, *Discovery*, vol. I, note des pp. 411-413. Vignaud, *Histoire critique*, vol. I, pp. 493 et suiv. ; vol. II, p. 9 et suiv.

2. Navarette, *Colección de los Viages*, vol. II, p. 7.

3. Une version romantique, contenue dans les *Historie*, dit que la reine Isabelle mit ses bijoux en gage pour fournir aux frais de l'expédition. Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. I, p. 392, a démontré la fausseté de cette histoire.

§ II. — *Le premier voyage.*

L'ordre d'armer l'expédition fut donné le 30 avril 1492, mais ce ne fut que le 30 mai que les autorités municipales de Palos se déclarèrent prêtes à obéir aux ordres royaux, et ce ne fut qu'après une sommation en date du 20 juin qu'elles s'exécutèrent [1]. Survint alors une autre difficulté : impossible de recruter l'équipage, personne ne voulant s'embarquer sur des navires qui devaient partir pour l'inconnu. Martin Pinzon et ses frères furent alors d'une grande aide à Colomb, et à force de persuasion, en prononçant l'abolition de certaines dettes, la remise de certaines peines, la municipalité de Palos put arriver à former le personnel de l'expédition. Celle-ci comprit trois caravelles : la plus grande appelée la *Santa-Maria* (*Historie*), la *Mariegalante* (*C. G. Xalmiento* dans NAVARRETE, III, p. 572) ou simplement la *Capitane*, montée par Christophe Colomb et appartenant à Juan de la Cosa; la seconde qui était la meilleure voilière, *la Pinta* ; la plus petite, la *Niña*. L'équipage comprenait cent vingt hommes, tant civils que marins [2], presques tous Castillans et Aragonais.

Le vendredi 3 août 1492, à huit heures du matin, Colomb appareilla de la barre de Saltes, à l'embouchure de l'Odiel et du Tinto, en face de Huelva. A peine au large, le gouvernail de la *Pinta* se détacha, par suite, croit-on, de la malveillance de ses deux propriétaires, qui étaient à bord et qui voulaient revenir en Epagne. Après avoir réparé à la Grande Canarie le cap fut résolument mis à l'ouest, le 8 septembre.

Dans la nuit du jeudi 11 au vendredi 12 octobre 1492, à dix heures du soir, Colomb crut apercevoir, au sud-ouest, une lumière vacillante. A deux heures du matin, un matelot du nom de Juan Rodriguez Bermejo, de l'équipage de la *Pinta*, aperçut très nettement la terre. L'expédition de Colomb était partie depuis trente-trois jours des Canaries [3].

1. HARRISSE, *Christophe Colomb*, vol. I, p. 405.

2. LAS CASAS (*Historia*, t. I, p. 260) et les *Historie*, parlent de 90 hommes; c'est aussi ce chiffre que l'on trouve sur l'épitaphe de Fernand Colomb dans la cathédrale de Séville. PIERRE MARTYR et OVIEDO donnent le chiffre de 120. M. VIGNAUD a retrouvé et publié les noms de 103 hommes de l'équipage (*Histoire critique*, vol. II, appendice II, pp. 526-532).

3. La date du 12 octobre est « ancien style », en nouveau style elle deviendrait 21 octobre.

A l'aurore, Colomb descendit à terre avec une partie de son équipage ; ils aperçurent un grand nombre d'indigènes, hommes, femmes et enfants, complètement nus, d'une couleur cannelle. Colomb [1] nomma cette île *San Salvador* ; il rapporte que les indigènes la nommaient *Guanahani* [2].

Colomb fit une croisière de huit jours dans l'est des Bahamas, visita quatre îles, qu'il nomma *Santa-Maria de Concepcion*, *Fernandina*, *Isabella* et *Juana* [3], et il fut convaincu qu'il se trouvait dans l'océan baignant les côtes orientales du Cathay, que Narco Polo disait être rempli de milliers d'îles à épices. Continuant ses explorations, Colomb se trouva, le 28 octobre 1492, sur la côte de Cuba ; le même jour, il remonta une rivière, qui est peut-être le rio Maximo. Il envoya en reconnaissance deux hommes qu'il avait embarqués pour lui servir d'interprètes [4]. Ces hommes trouvèrent des villages florissants, des champs où l'on cultivait des plantes inconnues, mais ils ne virent pas trace d'arbres à épice ni d'objets d'or. L'amiral longea alors la côte orientale de l'île de Cuba et arriva le 6 décembre à *Española* ou Hispaniola (Saint-Domingue). Il avait été précédé, dans la découverte de cette dernière, par Martin Alonso Pinzon, qui était parti subrepticement, le 21 novembre, dans l'espérance de trouver lui aussi de nouvelles terres, et qui avait découvert Hispaniola la semaine précédente. Il avait atterri

1. *Ms. de Simancas*, dans NAVARRETTE, *Colección de Viages*, vol. I, pp. 170 et suiv. Cf. HARRISSE, *Christophe Colomb*, vol. I, p. 420.

2. On a beaucoup discuté sans pouvoir établir avec certitude quelle était cette île. On sait que c'est une des Bahamas, mais les avis sont très partagés sur la question de savoir laquelle. PESCHEL, MAJOR, PIETSCHMANN y voient l'île Watling : W. IRVING, HUMBOLDT, R. CRONAU, la Cat's Island ou San Salvador; VARNAGEN, l'île de Mayaguana; NAVARETTE, la Grande-Saline, l'une des îles Turques ; FOX, HARRISSE et FISKE, Atwood Key ou Acklin Island (voir la discussion du sujet dans HARRISSE, *Christophe Colomb*, vol. I, pp. 441-454). Harrisse dit que toutes les attributions proposées sont soutenables, mais qu'elles reposent toutes sur des données incertaines. Celle du cap. G. FOX, *An attempt to solve the Problem of the first Landing place of Colombus in the New World (United States Coast and Geodetic Survey. Report for 1880.* Appendice 18, Washington, 1882), lui semble la plus acceptable ; il en est de même pour FISKE (*Discovery of America*, vol. I, p. 433).

3. *Lettre de Colomb*, *MS. de Simancas* (dans NAVARRETTE, *Colección de los Viages*, vol. I, p. 171).

4. L'un se nommait Rodrigo de Jeres ; l'autre, juif converti de Murcie, s'appelait Luis de Torres. L'amiral l'avait embarqué à cause de sa connaissance de l'hébreu, du chaldéen et de l'arabe, pensant s'en servir comme d'interprète auprès du Grand Khan (HARRISSE, *Christophe Colomb*, vol. I, p. 437, note 10).

à Porto Cabello et s'était rembarqué après avoir recueilli un peu d'or (fig. 12).

Colomb nomma la partie de Saint-Domingue où il débarqua le 6 décembre, Port Saint-Nicolas. Il continua son exploration de la côte, passa au sud de l'île Tortuga et s'y arrêta le 17, puis il reprit sa navigation. Malheureusement, les courants entraînèrent la cara-

Fig. 12. — Une galère et son embarcation (d'après Carolus Verardus).

velle capitane qui vint se briser sur des écueils, aux environs du cap Haïtien, la veille de Noël. Il fut impossible de renflouer le navire, et Colomb, découragé, embarqua sur la *Niña*, avec l'intention de revenir en Espagne. Tout l'équipage ne pouvant tenir sur la petite caravelle, on construisit à terre un fort en bois, que l'on nomma la *Navidad*, où s'entassèrent une quarantaine d'hommes commandés par trois officiers, dont le principal était Diego (ou Rodrigo) de Arana. Ces hommes devaient rester jusqu'au retour de l'amiral et ramasser autant d'or que possible. Le 4 janvier, la *Niña* fit voile vers l'ouest, remontant la côte d'Hispaniola. Le 6 janvier

1493, Colomb revit Alonso Pinzon, qui, quinze jours plus tard, le quitta à nouveau pour tenter d'apporter le premier en Espagne la nouvelle de la découverte [1].

Le 16 janvier, il se mit à la recherche d'une île habitée, croyait-il, par des Amazones, et qu'il ne put découvrir; profitant d'une brise favorable, il se décida à revenir en Espagne. Les alizés ne soufflant pas à cette époque de l'année, le vaisseau de Colomb fit route sans arrêt et l'amiral arriva, le 10 février, auprès des Açores, où il fut pris pendant quatre jours par une effroyable tempête, au cours de laquelle il crut que son navire allait périr corps et biens. Le 15 février, la *Nina* se trouvait par le travers de Santa-Maria, l'une des Açores; Colomb entra dans ce port le 18, puis fit voile pour le Portugal. Il arriva, le 4 mars 1493, à l'embouchure du Tage, au mouillage de Cascaes, d'où il écrivit au roi de Portugal; le 8, João II lui répondit et le 9, il le reçut à Valparaiso, près de Lisbonne.

Il reprit la mer le 13, après une traversée de deux jours, franchit la barre de Saltes et débarqua le 15 mars, « vers l'heure de midi, au lieu même où il s'était embarqué 7 mois et 12 jours auparavant [2] ».

Colomb rejoignit ensuite la Cour à Barcelone; il y fut reçu par les souverains, auxquels il montra les richesses qu'il rapportait : des peaux d'oiseaux, des herbes qu'il croyait être des épices des Indes orientales, quelques perles et un peu d'or [3]. On fut désappointé par la faible quantité d'or qu'il rapportait. Bernaldez dit : « Les dépenses étant si fortes et le produit si peu considérable, on soupçonna qu'il n'y avait pas d'or au Nouveau Monde [4]. » Quoi qu'il en soit, la certitude de l'existence de terres à l'ouest allait faliciter l'entreprise d'une seconde expédition.

1. Sur l'arrivée de Pinzon en Espagne et sa mort peu de jours après le retour de Colomb, voir Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. I, p. 115, note 1.
2. H. Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. I, p. 116.
3. W. Irving se trompe lorsqu'il dit qu'on nomma ces pays « Indes occidentales » (*Life of Columbus*, vol. I, p. 133).
4. Cf. Fiske, *Discovery*, vol. I, p. 444, note 2.

§ III. — *Le deuxième voyage.*

Dès avril 1493, Ferdinand et Isabelle s'occupèrent d'organiser les services administratifs nécessités par la découverte des nouvelles terres. On créa un département des affaires des Indes, à la tête duquel on plaça l'archidiacre de Séville, Juan Rodriguez de Fonseca [1] ; une douane des Indes fut aussi créée à Séville, et un registre dut être tenu des navires qui iraient aux îles nouvelles ou en reviendraient.

On arma une seconde expédition, dont le commandement fut naturellement confié à Colomb. L'argent nécessaire à l'armement de cette expédition provenait, en grande partie, de l'or, des bijoux et de l'orfèvrerie volés aux Juifs qui fuyaient en Portugal pour échapper à l'inquisition espagnole et d'un prêt de dix millions de maravédis consenti par le duc de Medinia-Sidonia. La flotte se composait de dix-sept caravelles. Le chiffre total de l'équipage n'est pas bien connu : Bernaldez parle de 1.200 hommes, Pierre Martyr de plus de 1.200, Oviedo de 1.500. Un certain nombre de personnages de haut rang s'embarquèrent, tels plusieurs officiers de la cour, Francisco de Peñalosa [2], familier de la reine, etc. Plus intéressants cependant sont les noms de Diego Colombo, frère cadet de Christophe, Alonzo de Hojeda, Juan Ponce de Léon et Juan de la Cosa, qui illustrèrent leurs noms par des explorations du Nouveau Continent.

Cette flotte quitta Cadix le 25 septembre 1493, mais le voyage à l'ouest ne commença réellement que le 13 octobre, date à laquelle l'expédition quitta l'île de Fer.

Moins de vingt jours plus tard, on découvrait une terre, dépourvue d'atterrages. Colomb la nomma la *Désirade* (*la Desseada*. Oviedo) et vint aborder, le dimanche 3 novembre, à une île qu'on nomma la *Dominica*. Le même jour, on en découvrit une autre, qui fut nommée la *Marigalante*, nom de la caravelle que montait Colomb. Les découvertes se poursuivirent rapidement : le lendemain on reconnut une terre que l'on baptisa la *Guadeloupe*, ainsi que trois îlots habités par des cannibales ; le 10 novembre, on partit de la Gua-

1. Sur ce personnage que la plupart des historiens modernes ont accusé d'avoir accablé Colomb de mauvais procédés, voir Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. I, pp. 385-387.

2. Oncle de Las Casas, futur évêque de Chiapas et historien de Colomb.

deloupe et l'on découvrit, le 11, *Montserrata*, le 12, *Santa-Maria la Redonda*, le 13, *Santa-Maria la Antigua*, le 14, *Saint-Martin* et *Sainte-Croix*, le 16, *Porto-Rico* ou *Boriquen*, où Colomb séjourna deux jours ; le 18, il arriva en vue d'Hispaniola [1].

L'expédition suivit la côte de Saint-Domingue et arriva dans la nuit du 27 au 28 novembre 1493, à la *Navidad*, le fortin construit lors de la première expédition de Colomb. Les Espagnols qui y avaient été laissés avaient tous été massacrés.

Le 7 décembre, Christophe Colomb quitta ces parages et peu de temps après, il fondait *Isabella*, la première des cités européennes dans le Nouveau Monde, dont les ruines existent encore [2].

Le 2 février 1494, Colomb renvoya une partie de sa flotte en Espagne sous le commandement de Torres. Un mois plus tard, il envoyait un parti, avec Alonso de Hojeda, reconnaître l'intérieur de l'île et se renseigner sur la présence de l'or ; les explorateurs revinrent avec un peu de poussière et de minerai d'or, ce qui décida l'amiral à entreprendre une grande expédition à l'intérieur de Saint-Domingue. Il partit avec 400 hommes, vit beaucoup de villages indigènes, mais peu d'or, et laissa dans ce pays une garnison assez considérable, sous le commandement de Margarite, avec mission de continuer les recherches. Colomb revint le 29 mars à Isabella et prépara un autre voyage de découvertes, il partit le 24 avril 1494 avec trois caravelles, laissant le gouvernement de la colonie à un comité présidé par son frère Diego. On voyagea à l'ouest pour trouver Cuba qui, dans l'esprit de l'amiral, était la terre ferme. On releva cette île, une semaine après le départ, et on la longea du côté sud ; à la hauteur du port Tarquino, l'escadre vira de bord et marcha droit au sud ; le 13 mai, Colomb découvrit la Jamaïque, où il séjourna cinq jours, puis il revint à Cuba qu'il continua de côtoyer. Mais les plaintes de son équipage, jointes à l'épuisement de ses provisions, le forcèrent de revenir à son port d'attache, le 25 juin, sans avoir découvert que Cuba n'était qu'une île. Il arriva à Isabella, le 29 septembre 1491.

Pendant ce voyage, des événements s'étaient produits à Hispaniola : une flottille de trois caravelles était venue de Cadix, sous le commandement de Barthélemy Colomb, frère de l'amiral, pour ravi-

1. Selon Oviedo, *Historia general*, vol. I, p. 33, les îles auraient été découvertes dans l'ordre suivant : *La Désirade*, *Marigalante*, *la Guadeloupe*, *la Barbade* ou *la Barbude*, *Aguja*, *Sombrero*, les îles Vierges et *Boriquen*.

2. W. Irving, *Life of Columbus*.

tailler celui-ci ; elle était arrivée le jour de la Saint-Jean 1494, à un moment où la colonie était en pleine révolte. Les mutins, s'emparant des caravelles amenées par Barthélemy Colomb, s'enfuirent en Espagne où ils commencèrent à desservir l'amiral.

C'est dans ces conditions que Christophe Colomb trouva la colonie d'Isabella : dissensions entre les Espagnols, révolte chez les Indiens.

Peu après son retour, arrivèrent d'Espagne quatre caravelles de ravitaillement, commandées par Torres. Colomb les renvoya chargées de cinq cents Indiens faits prisonniers et qui, consignés à Juan de Fonseca, furent vendus à Séville comme esclaves et périrent tous au cours de leur captivité [1].

Les affaires s'aggravèrent à Hispaniola : Colomb était tombé gravement malade et fut cinq mois avant de pouvoir se remettre.

Les Indiens, guidés par le chef *Caonabo*, s'étaient révoltés et faisaient aux Espagnols tout le mal qu'ils pouvaient. Colomb les vainquit, le 24 avril 1495, dans la savane de Matanza. Les Indiens restèrent ensuite tranquilles. Mais les dissensions continuaient entre les Européens; l'amiral sentait son autorité décliner, aussi résolut-il de retourner en Espagne. Le 10 mai, il s'embarqua sur la *Niña*, naviguant de conserve avec une caravelle construite à Isabella; il eut beaucoup de mal à gagner vers l'est, et n'arriva à Cadix que le 11 juin, après deux ans et neuf mois d'absence.

Un mois après, il était reçu à la Cour à Burgos; il fut accueilli favorablement, sans qu'il fût fait la moindre allusion aux mauvais propos tenus par les mutins ; les souverains lui promirent même de lui fournir des vaisseaux pour un troisième voyage de découverte.

§ IV. — *Le troisième voyage.*

Le 30 mai 1498, Colomb appareilla à San Lucar de Barrameda. L'expédition se composait de six caravelles, portant six cents hommes, sans compter les marins. Pour éviter une escadre française qui croisait dans les environs du cap Saint-Vincent, Colomb se dirigea vers les Açores par une route inusitée.

Arrivé à l'île de Fer, il divisa son escadre : trois des caravelles cinglèrent directement sur Hispaniola. L'amiral, avec les trois

1. Bernaldez, *Historia de los Reyes católicos*, vol. II, p. 37.

autres, fit voile vers les îles du Cap-Vert, puis se dirigea vers le sud-ouest. Le 30 juillet, les provisions commençant à manquer, on songea à faire route vers les Antilles, et l'on vira de bord. Mais le lendemain, Alonso Perez, matelot de Huelva, signala à l'ouest trois pics montagneux. C'était la pointe sud-est de l'île de la Trinidad. L'amiral longea la côte sud-ouest pendant cinq lieues sans trouver un bon mouillage, enfin il jeta l'ancre, dans la baie de Guayara probablement. De là, suivant Las Casas [1], il aurait aperçu, dans la direction du sud, les côtes basses et marécageuses du delta de l'Orénoque.

Le 1er août, on remit à la voile. L'expédition longea la côte méridionale de la Trinidad, puis par le détroit dit « Bouche du Serpent » elle pénétra dans le golfe de Paria. On aperçut nettement la côte sud, mais Colomb supposa qu'il se trouvait en face d'une île. Il est assez difficile de reconstituer la route que suivit ensuite l'expédition. Il paraît certain qu'elle longea toute la côte du golfe de Paria. Le 11 août, Colomb ressortit par la « Bouche du Dragon », et en revenant à l'est, le long de la côte nord de la Trinidad il aperçut les îles de la Marguerite. Puis il fit voile vers Hispaniola, où il arriva le 30 août 1498. Il trouva l'île en pleine insurrection : depuis les vingt-neuf mois que Colomb l'avait quittée, les révoltes des Indiens, les mutineries des soldats, sous la conduite de Francisco Roldan, n'avaient pu permettre aux colons de travailler au développement de l'île. Les mécontents avaient cru que Colomb, ayant perdu sa faveur auprès de la Cour, ne reviendrait plus. Ils s'étaient groupés autour de Francisco Roldan, qui retiré à Xaragua, dans l'intérieur de l'île, tenait la campagne.

Colomb, secondé par son frère Barthélemy, lutta pendant deux ans pour maintenir sa suprématie à Hispaniola. Le 23 août 1500, arrivèrent deux caravelles, amenant le commissaire *Francisco de Bobadilla*, chargé par la couronne d'Espagne de faire une enquête sur les troubles de l'île et surtout de voir pour quelles raisons l'amiral n'envoyait pas d'or et d'autres marchandises précieuses. Muni de pleins pouvoirs, Bobadilla s'empara du commandement de l'île, et mit sous séquestre la fortune et les papiers de Christophe et de Barthélemy Colomb. Ce dernier s'était rendu très impopulaire, et parmi les Espagnols à cause de son caractère inflexible,

1. *Historia de las Indias*, p. 240. Cependant Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. II, p. 81, croit qu'il fut impossible à Colomb d'apercevoir ces côtes, eu égard à leur éloignement et au peu de hauteur des mâts des caravelles.

et parmi les Indiens par les chasses aux esclaves qu'il avait organisées. Bobadilla fit enfermer dans la citadelle de Santo-Domingo, Christophe, Barthélemy et Diego Colomb, il les y laissa deux mois, puis les fit enchaîner et embarquer sur la caravelle *la Gorda* qui fit voile pour l'Espagne, sous le commandement du capitaine Andres Martin, au commencement d'octobre 1500. Le débarquement eut lieu à Cadix, entre le 20 et le 25 novembre 1500. Colomb — auquel Alonso de Vallijo, le gentilhomme qui l'escortait, avait proposé de défaire ses liens, proposition qui avait été refusée — remit les pieds sur la terre d'Espagne, chargé de chaînes.

Dès que les souverains apprirent ces événements, ils ordonnèrent la mise en liberté immédiate des frères Colomb, et ils voulurent qu'on les traitât avec les plus grands égards. Las Casas prétend même qu'on leur fit compter la somme de 2.000 ducats.

C'est ainsi que se termina le troisième voyage de Colomb.

§ V. — *Le quatrième voyage et la mort de Colomb.*

Bien que les souverains espagnols aient cherché à faire oublier à Colomb les mauvais procédés dont Bobadilla avait usé à son égard, ils ne poussèrent pas la complaisance jusqu'à lui rendre la vice-royauté des îles nouvelles. On nomma un nouveau gouverneur, Nicolas de Ovando, chevalier d'Alcántara, qui partit pour Hispaniola au mois de février 1502, avec une escadre de trente navires, contenant au total 2.500 personnes.

Quant à Colomb, son esprit, affaibli par les fatigues qu'il avait endurées, se tourna vers un singulier mysticisme. C'est au retour de son troisième voyage qu'il composa le *Libro de las Profecias*, destiné à convaincre les rois catholiques de la nécessité d'aller en Terre Sainte faire la conquête du Saint-Sépulcre : il fallait se hâter, la fin du monde devant venir dans cent cinquante ans ; un nouveau voyage aux Indes était nécessaire, non pour y découvrir de nouvelles terres, mais pour y trouver les ressources utiles à cette pieuse entreprise [1].

Ferdinand et Isabelle se laissèrent convaincre à moitié et armèrent une expédition des plus modestes, si on la compare à celle qui conduisit Nicolas de Ovando au poste autrefois occupé par Colomb. La flottille se composait de trois caravelles et d'un navire

1. Le *Libro de las Profecias* existe, en manuscrit, à la Bibliothèque Colombine. NAVARRETE, vol. II. pp. 260-273, en donne une description.

de très faible tonnage avec cent quarante hommes d'équipage. Colomb fut chargé d'aller découvrir des terres et des îles nouvelles et de s'y procurer de l'or et des perles en aussi grande quantité qu'il pourrait. On doutait si peu de l'exécution de cette dernière partie du programme que le notaire Diego de Porras fut adjoint à l'expédition, pour inventorier ces richesses et les verser au trésor royal. Afin d'éviter toute difficulté entre l'ancien et le nouveau gouverneur des Indes, il fut interdit à Colomb de toucher terre à Hispaniola [1].

L'expédition partit de Cadix, le 11 mai 1502. Christophe Colomb avait emmené son frère Barthélemy, et Fernand, son fils et futur successeur. Comme d'ordinaire, on fit escale aux Canaries que l'on quitta le 26. Le mercredi 15 juin, la vigie signalait une terre, que Colomb nomma *Matinino* (Sainte-Lucie ou la Martinique); on alla s'ancrer quelque dix milles plus loin, à la Dominica. Malgré l'interdiction de toucher Hispaniola, Colomb s'y rendit, pour y faire réparer quelques avaries subies par ses navires; mais Nicolas de Ovando s'opposa à son débarquement, et force lui fut de croiser pendant une quinzaine sur les côtes de Saint-Domingue.

La flottille de Colomb fut prise, le 14 juillet, par une violente tempête; fuyant sous le vent, elle arriva deux jours après en vue de la côte sud-est de la Jamaïque. Colomb continua sa marche à l'ouest, arriva le 24 dans l'archipel de petites îles appelé le Jardin de la Reine, au sud de Cuba; puis, le 27, il mit le cap au sud-ouest et se lança dans l'inconnu, à la recherche de terres nouvelles. Le samedi 30 juillet, il relevait la petite île de Guanaja [2] sur la côte du Honduras. Le même jour, ou le lendemain dimanche 31 juillet 1502, il touchait le continent et jetait l'ancre près de la ville moderne de Trujillo, en un lieu qu'il nomma Punta de Caxinas; puis il fit voile à l'est, et doubla, le 12 septembre, le cap Gracia a Dios. Cabotant le long des rivages marécageux du pays des Mosquitos, et faisant plusieurs escales dans les lagunes du Chiriqui, il arriva au Veragua, croyant se trouver non loin de l'embouchure du Gange. L'exploration fut continuée le long de l'isthme de Panama et dura quatre mois. Colomb revint au Veragua où il séjourna jusqu'à Pâques 1503.

La nuit de Pâques, Colomb, abandonnant une de ses caravelles, quitta la côte du Veragua, en emmenant prisonnier un chef de ce pays, capturé par surprise, et reprit son voyage vers le sud.

1. *Lettre royale.* NAVARRETE, vol. II, p. 277.
2. Aujourd'hui *Bonaca.*

Mais, dans les parages du Darien, les plaintes de l'équipage devinrent si vives que l'amiral résolut de retourner à Hispaniola. Il revint à son point de départ, le Jardin de la Reine, puis sur la côte méridionale de Cuba [1], où il s'arrêta pour réparer ses vaisseaux qui faisaient eau de toutes parts. Il repartit, mais des vents contraires, finissant par une tempête terrible, firent échouer sa flotte, déjà en si mauvais état, sur les récifs de la Jamaïque, à la fin de juin 1503. Il ne put regagner Hispaniola qu'un an plus tard.

Il séjourna peu de temps à Hispaniola, et partit pour l'Espagne où il débarqua, à San Lucar de Barrameda, le jeudi 7 novembre 1504, après une absence de deux ans et six mois.

Quelques jours après (26 novembre 1504), la reine Isabelle mourait, et cet événement engagea Colomb à rester à Séville. La vie qu'il mena dans cette ville paraît avoir été assez pénible. Dans une lettre du 1er décembre 1504 à son fils Diego, l'amiral dit qu'il ne vit que d'emprunts. Cependant il serait inexact de dire qu'il était alors dans la misère : son crédit paraît avoir été excellent auprès des banquiers génois de la ville, et il envoie fréquemment des sommes assez importantes à son fils aîné [2]. Mais, affaibli par l'âge et les douleurs physiques, Colomb se plaint constamment dans ses lettres, et c'est ce qui a fait croire à bien des historiens qu'il avait été plus malheureux qu'il ne le fut en réalité.

La détresse du découvreur de l'Amérique ne date vraiment que du jour où Ferdinand, roi d'Aragon, ordonna de saisir les revenus de Colomb pour payer certaines dettes qu'il avait contractées. A partir de ce moment, le roi ne considéra plus celui à qui il devait l'Amérique que comme un débiteur insolvable.

Colomb resta à Séville jusqu'en février 1505, puis il quitta l'Andalousie. Il alla à Ségovie, à Salamanque, à Valladolid, suivant la Cour pour revendiquer ses droits. Il ne put rien obtenir du roi Ferdinand, qui aurait voulu lui voir échanger ses prérogatives contre une seigneurie infime, située dans le pays de Léon.

Christophe Colomb mourut le 21 mai 1506, jour de l'Ascension, à Valladolid, sans avoir pu faire reconnaître pour son fils le droit au gouvernement d'Hispaniola. Aucun des chroniqueurs espagnols ne mentionna cet événement, comme s'il avait dû passer inaperçu.

1. Dans cette partie de Cuba, Colomb croyait voir le *Mangi*, c'est-à-dire le sud de la Chine.

2. Harrisse, *Christophe Colomb*, vol. II, p. 136.

CHAPITRE V

LES VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU XVI[e] SIÈCLE

SOMMAIRE. — I. Jean et Sébastien Cabot. — II. Les Corte Real. — III. Américo Vespuce et le nom de l'Amérique. — IV. La découverte du Brésil et de l'Argentine (Hojeda, Pinzon, Cabral). — V. La découverte du Pacifique (Balboa). — VI. Reconnaissance des côtes de l'Amérique du Nord.

§ I. — *Jean et Sébastien Cabot.*

Le mouvement d'extension vers l'ouest qui décida les souverains d'Espagne à armer une expédition pour aller à la recherche des terres merveilleuses du Cathay et de Zipangu, éveilla aussi l'esprit d'entreprise chez d'autres souverains européens.

En 1496, Henri VII, roi d'Angleterre, octroya des lettres patentes à Jean et Sébastien Cabot, « pour chercher et découvrir toutes les îles, contrées, régions ou provinces de païens dans n'importe quelle partie du monde [1] ».

Jean et Sébastien Cabot, ou plus exactement *Giovanni Caboto*, le père, et *Sebastiano*, le fils, étaient de nationalité vénitienne [2].

Il est très difficile d'établir la chronologie des voyages des Cabot et de déterminer exactement la part qui revient à l'un et à l'autre dans les découvertes qu'ils firent. Les documents — allusions brèves et tronquées de chroniqueurs vénitiens, récits de Pierre Martyr et d'un anonyme dont le manuscrit fut publié par Ramusio, cartes de Juan de la Cosa (1500) et de Cabot (1544) — sont trop peu précis pour permettre d'établir la chronologie exacte de ces découvertes.

Partis de Bristol, en juillet 1497, les Cabot se dirigèrent au nord, où ils trouvèrent « des masses de glace qui flottaient sur la mer ; la durée du jour était continuelle et l'on apercevait de vastes banquises. On vira de bord, et l'on mit le cap à l'ouest; la terre se présentant, les navigateurs la longèrent en allant vers le sud, jusqu'à environ la latitude du détroit d'Hercule (Gibraltar) ; puis le vaisseau fut dirigé à l'ouest jusqu'à ce que l'île de Cuba se trouvât

1. *Rymer Fœdera*, 1741, t. V, pars VI.
2. HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 35.

par son bord gauche [1] ». Les chroniqueurs du temps crurent voir dans ces découvertes les terres qui occupaient alors les imaginations : *Pasqualigo* y vit le Cathay, *Raymondo di Soncino* l'île des Sept cités (Antilia). D'ailleurs Sébastien Cabot, d'après l'anonyme de Ramusio, avoue qu'il croyait bien trouver le Cathay en voyageant dans cette direction, et passer de là dans l'Inde [2], mais il s'aperçut que la côte se continuait dans le nord et le sud et arriva finalement en Floride.

En 1498, Jean et Sébastien Cabot entreprirent un nouveau voyage. Leur flotte se composait de cinq navires, qui mirent à la voile le 1[er] avril 1498. On attendait leur retour en Angleterre au mois de septembre suivant. On ignore les résultats de cette expédition, à moins, comme le pense HARRISSE [3], que les localités du nord indiquées comme possessions anglaises sur la carte de Juan de la Cosa (1500) n'aient été découvertes cette année-là (fig. 13).

La chronique de *Fabyan*, citée par STOW [4] et HAKLUYT [5], dit qu'en 1503, on présenta au roi Henri VII trois sauvages, pris dans les îles récemment découvertes par Sébastien Cabot. C'est le seul indice que l'on ait d'un voyage fait en cette année par le navigateur vénitien.

A partir de cette époque, il n'est plus question que de Sébastien Cabot, son père n'est plus mentionné : Sébastien lui-même quitte la cour du roi Henri VII et se retire en Espagne, où il entre au service de Ferdinand d'Aragon, le 20 octobre 1512. En 1516, l'Espagne prépara une expédition dont Sébastien Cabot devait être le chef [6], mais cette expédition, pour des causes inconnues, paraît ne pas avoir eu lieu. Deux ans après, Charles-Quint nommait Sébastien pilote-major du royaume d'Espagne [7].

1. PIERRE MARTYR, *Décade II*, lib. VI.
2. L'anonyme de RAMUSIO date le départ du commencement de l'année 1496.
3. *Jean et Sébastien Cabot*, pp. 103-104.
4. STOW, *Chronicle*, 1580, p. 875.
5. HAKLUYT, *Principal navigations*, t. III, p. 9.
6. PIERRE MARTYR, *Décade III* ; cf. HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 275.
7. RICHARD EDEN, chroniqueur anglais du XIV[e] siècle, prétend qu'à cette époque le roi Henri VII aurait fait équiper une expédition dont le commandement aurait été confié à l'amiral Thomas Pert et à Sébastien Cabot, mais que, par suite de la pusillanimité de l'amiral Pert, cette expédition échoua (cf. HARRISSE, pp. 113-115 et 275). Aucun auteur ne confirme ce voyage et tout le monde s'accorde à reconnaître que cette expédition n'eut pas lieu, à l'exception de Harrisse, qui croit qu'elle fut, en effet, organisée, mais que le manque de courage de l'amiral Pert empêcha jusqu'à l'appareillage.

Le 5 avril 1526, Sébastien Cabot, inspiré sans doute par le voyage de *Magellan*, appareilla pour chercher, par le sud, une route conduisant au Cathay. L'expédition ne fut pas heureuse. Cabot ne revint qu'en 1530 ; sur les plaintes de son équipage, il fut condamné à deux ans d'exil à Oran, en Algérie. Mais l'empereur commua sa peine et lui conserva son office de pilote-major. En 1548, Sébastien Cabot quitta le service du roi d'Espagne et revint en Angleterre, où il mourut, à Londres, en 1557.

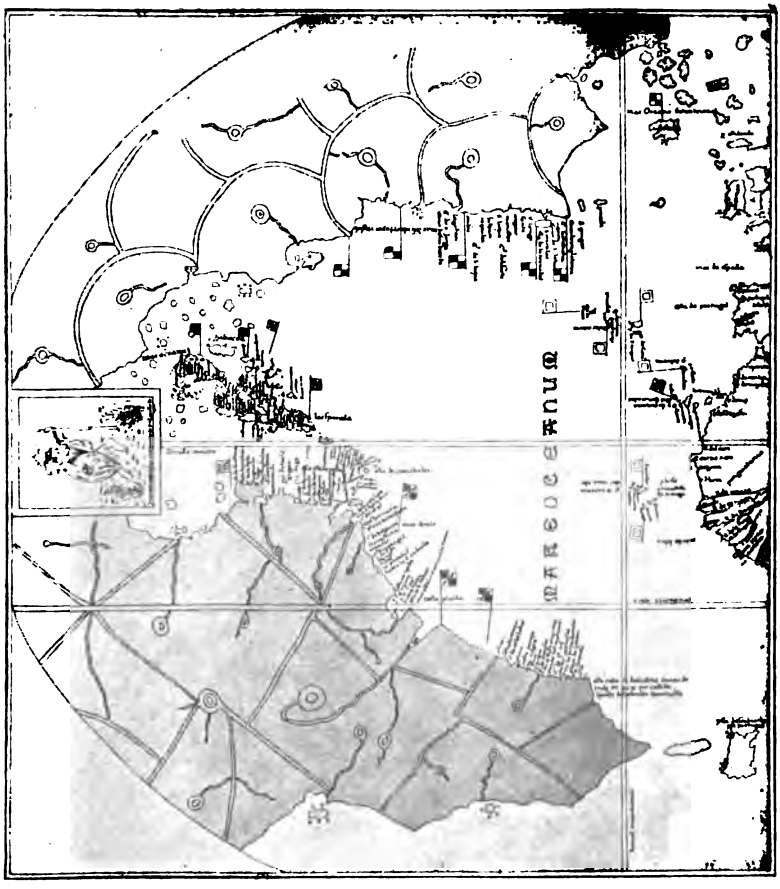


Fig. 13. — Carte de Juan de la Cosa
d'après Kretschmer, *Die Entdeckung Amerika's*.

Les découvertes faites par Cabot au cours de ses premiers voyages s'étendaient de la côte du Labrador à la Floride, du 67° au 26° lat. N. C'est lui qui, le premier, aurait mis le pied sur le continent américain.

§ II. — *Les Corte Real.*

La carte de Juan de la Cosa [1] montre que les résultats du premier voyage des Cabot étaient connus en Espagne à cette époque. Il est très probable que les informations gagnèrent le Portugal vers le même temps et qu'elles engagèrent le roi Manoel à équiper les expéditions qui partirent vers cette date. Le commandement en fut confié à deux frères, *Gaspar* et *Miguel Corte Real*, gentilshommes de rang assez élevé. Gaspar fit deux ou trois voyages, au cours des années 1500 et 1501 ; lors du dernier, deux seulement de ses navires revinrent à Lisbonne, celui qu'il commandait se perdit : on suppose qu'il fit naufrage dans les environs du détroit de Davis. Le 10 mai 1502, Miguel Corte Real partit, avec trois caravelles, à la recherche de son frère, mais lui aussi périt avec son navire. Le roi Manoel envoya, en 1503, une autre expédition, composée de deux navires, pour rechercher Miguel, qui ne fut jamais retrouvé, et l'on donna aux terres qu'ils avaient découvertes le nom de « Terra de los Cortereales ».

Il est difficile de se reconnaître parmi les données très confuses que nous avons sur les explorations des deux hardis navigateurs portugais, mais nous pouvons cependant indiquer avec quelque exactitude leurs lieux d'atterrissage. Leurs découvertes paraissent avoir porté surtout sur les côtes, déjà relevées par Jean et Sébastien Cabot, du Labrador jusqu'à la baie de Fundy, qui paraît marquer la limite sud de leurs investigations. S'ils descendirent peu vers le sud, ils semblent, par contre, avoir poussé vers le nord dans les mers parcourues auparavant par les Scandinaves. Ils suivirent les côtes orientales de Terre-Neuve et remontèrent jusqu'au Groenland. Gaspar Corte Real ramena de l'un de ses voyages quelques hommes sauvages, ainsi que des ours blancs.

L'étendue de ces découvertes nous est connue par un document appelé « Carte de Cantino », dressé, en Portugal, pour Alberto Cantino, envoyé à Lisbonne du duc de Ferrare, Hercule d'Este [2].

1. *Juan de la Cosa* avait fait partie, en qualité de pilote, de la seconde expédition de Colomb.

2. Cette carte fut expédiée en Italie à l'automne de 1502 ; elle est conservée aujourd'hui dans la « Biblioteca Estense », à Modène.

Les côtes de Terre-Neuve y sont indiquées avec cette inscription :

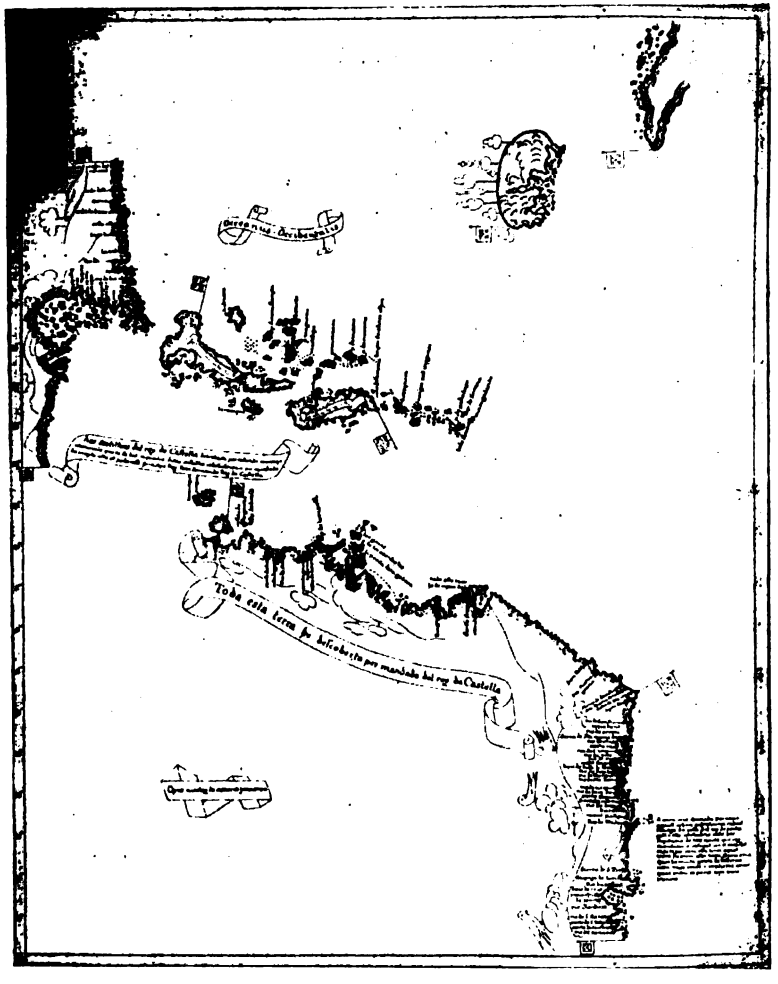


Fig. 14. — Carte de Cantino
(d'après Kretschmer, *Die Entdeckung Amerika's*).

« Terre du roi de Portugal » ; la pointe sud du Groenland y est dessinée avec une grande exactitude. On y voit aussi les Antilles figurées sous ce nom (*has Antilhas*) pour la première fois (fig. 14).

§ III. — *Américic Vespuce et le nom de l'Amérique.*

A l'époque où les Corte Real faisaient ces découvertes, d'autres navigateurs reconnaissaient, au sud, des terres nouvelles. Le plus connu de ceux-ci est *Amerigo Vespucci*, né à Florence, le 18 mars 1452, d'une famille riche et honorable. Il passa en Espagne, à Barcelone, comme agent commercial des Médicis, entre 1489 et 1491, et fit partie de plusieurs expéditions au Nouveau Monde, en qualité de cosmographe ou de pilote. Ces voyages nous sont connus par des lettres à Lorenzo di Pier Francesco de Medici (1503) et à Piero Soderini, gonfalonier de Florence (1504) [1].

La lettre écrite par Amerigo Vespucci à Soderini fut imprimée en italien à Florence, en 1505, sous le titre : *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nnouamente trouate in quattro suoi viaggi;* on en publia une traduction latine en Lorraine, à Saint-Dié, en 1507. La lettre à Francesco de Medici fut imprimée en latin en 1504 et obtint un succès colossal : Harrisse [2] a pu relever l'existence de onze éditions latines au cours de l'année 1504 et de huit éditions allemandes pour l'année 1506. C'est dire quel retentissement énorme, pour l'époque, eurent les découvertes, réelles ou supposées, d'Américic Vespuce.

Le 25 avril 1507, parut à Saint-Dié la *Cosmographiæ Introductio* de *Martin Waltzemüller* (surnommé Hylacomylus), natif de Fribourg en Brisgau. C'est là que nous voyons pour la première fois le nom d'*Amérique* appliqué aux terres nouvelles. Le passage où ce mot se rencontre dit : « Mais aujourd'hui ces parties (du monde) ont été explorées à fond et une quatrième partie a été découverte par Americus Vespucius (comme on le verra par la suite) ; je ne vois donc pas ce qui nous empêcherait de l'appeler Amerige ou America, c'est-à-dire la terre d'Americus, d'après Americus, son découvreur, homme d'esprit sagace, puisque l'Europe et l'Asie ont pris leurs noms d'après des femmes. La situation, les mœurs et les coutumes de ces peuples seront clairement comprises d'après les deux voyages d'Americus. »

1. La version latine et la traduction italienne de ces lettres ont été publiées par Varnhagen, *Amerigo Vespucci* ; la première, pp. 9-26 ; la seconde, pp. 33-64. Ces lettres sont peu dignes de foi ; le premier voyage de Vespuce (10 mai 1497-15 octobre 1498, a été révoqué en doute par nombre de critiques et nous n'aurions fait que mentionner Vespuce si, à son nom, ne s'attachait la question si importante de la dénomination du Nouveau Continent.

2. *Bibliotheca americana vetustissima*, New-York, 1866, pp. 55-88.

On s'est demandé pourquoi Waltzemüller avait affirmé que l'Amérique devait sa découverte à Vespuce, alors que, dans une carte qu'il publia en 1513, il figure la côte du Honduras et le golfe de Paria accompagnés de cette inscription : « Cette terre, ainsi que les îles avoisinantes, ont été découvertes par Colomb, de Gênes, sur ordre du roi de Castille. »

Fiske [1] a cherché à expliquer cette contradiction apparente par les arguments suivants : 1° Waltzemüller, travaillant à Saint-Dié, était aussi bien placé que possible pour connaître les découvertes de Vespuce, puisqu'une traduction latine de la lettre à Soderini avait été imprimée, en 1507, en cette ville, par un nommé Jean Basin ; il connaissait donc les voyages du Florentin et savait quelle notoriété s'y attachait ; 2° il ne pouvait supposer que les Indes et la côte des Perles trouvées par Colomb et situées au-dessus de l'Équateur fussent le même pays que la « quatrième partie », le *Mundus novus*, situé au delà de l'Équateur, dont Vespucci s'attribuait la découverte. Cette explication est ingénieuse et assez bien soutenue par les faits : un grand nombre de cartes [2] du commencement du XVI[e] siècle ne marquent aucune connexion entre les terres espagnoles découvertes par Colomb et l'Amérique du Sud, désignée d'ordinaire sous le nom de *Tierra de Santa-Cruz*.

La première carte où apparaît le nom d'Amérique a été trouvée dans un livre de notes de Léonard de Vinci et lui a été attribuée ; on croit [3] qu'elle remonte à 1514 (fig. 15). De la même année 1514 date le globe de Ludovic Boulenger qui porte aussi le nom d'*America*, appliqué à la terre ferme située au sud des Antilles. En 1515, nous le retrouvons sur la carte de Johann Schöner, professeur de mathématiques à Nuremberg [4]. Le nom tend, à partir de ce moment, à devenir d'un usage général pour désigner l'Amérique du Sud. C'est seulement dans une carte de Mercator, publiée en 1541, que le nom *America* s'applique à l'ensemble du continent [5].

Certains auteurs ont accusé Vespuce de spoliation à ce propos ; d'autres ont cherché à montrer que le nom de Vespuce n'était pas *Amerigo* mais bien *Alberico* et en ont tiré toutes sortes de déductions subtiles [6].

1. *Discovery of America*, vol. II, pp. 138-145.
2. Voir l'atlas de Kretschmer, *Die Entdeckung Amerika's*, 1892, pl. IX, X.
3. Id., *ibid.*, pl. XI.
4. Id., *ibid.*, pl. XI.
5. Reproduite en réduction dans Fiske, *Discovery*, vol. II, p. 153.
6. On a même été jusqu'à nier que l'Amérique doive son nom à Vespuce ;

Nous préférons nous en tenir aux faits acceptés, et voir dans

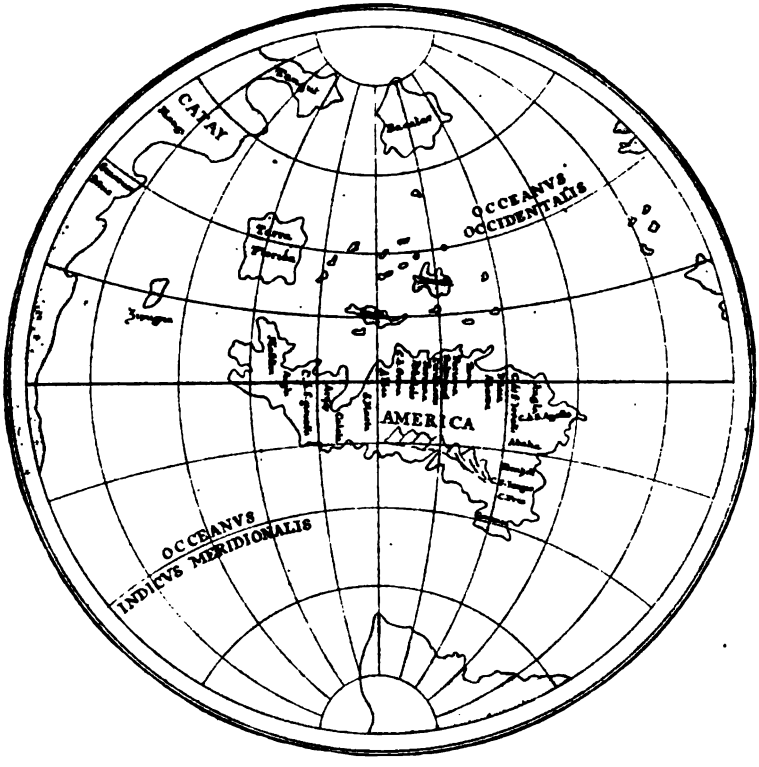


Fig. 15. — Carte dite de « Léonard de Vinci »
(d'après Kretschmer, *Die Entdeckung Amerika's*).

Waltzemüller l'éditeur responsable du nom d'Amérique, appliqué d'abord à l'Amérique du Sud, puis à tout le Nouveau Continent.

cette thèse a été soutenue par M. Jules Marcou qui, trouvant dans les voyages du naturaliste *Th. Belt* la mention d'Indiens *Amerriques* au Nicaragua, supposa que Colomb avait recueilli ce nom au cours de son quatrième voyage et qu'il avait été appliqué ensuite au continent nouveau. J. Marcou, *Amerriques, Amerigho Vespucci, and America* (RS, 1888, Washington, 1890, pp. 647-673).

§ IV. — *La découverte du Brésil et de l'Argentine (Hojeda, Pinzon, Cabral).*

Les Espagnols n'avaient pas réservé à Colomb le monopole des expéditions transatlantiques [1]. En 1499, *Alonso de Hojeda*, accompagné du pilote basque *Juan de la Cosa* et d'*Américo Vespuce*, découvrit les côtes de Surinam, par 6° lat. N.; puis il gouverna à l'ouest, passa devant les embouchures des fleuves Esséquibo et Orénoque, longea toute la côte du Vénézuela et atteignit le Cabo de la Vela, à l'extrémité de la péninsule Goajira.

Peu de temps après, le pilote *Per Alonso Niño* visita la côte des Perles, mais il ne reconnut pas qu'il avait affaire à la terre ferme [2].

Plus important est le voyage de *Vicente Yañez Pinzon* [3], qui en janvier 1500, découvrit le cap Saint-Augustin, situé par 8° latitude S., sur la côte du Brésil. De ce point il remonta au nord, doubla le cap San Roque (5° 30′ lat. S.). Il longea le delta de l'Amazone, les côtes jusqu'à l'Orénoque, découvrit l'île de Tabago, puis passa de là dans les petites Antilles et revint à Palos, le 30 septembre 1500, rapportant comme témoins de la richesse des terres qu'il avait explorées, des bois de teinture, des topazes et des esclaves.

Diego de Lepe, parti de Palos en décembre 1499, arriva, lui aussi, au cap Saint-Augustin, mais il suivit un peu la côte vers le sud et observa qu'elle s'infléchissait fortement vers le sud-ouest.

La même année eut lieu une nouvelle découverte de la côte brésilienne, par les Portugais cette fois [4]. On n'est pas bien d'accord sur la priorité de la découverte; cependant beaucoup d'auteurs croient que *Pedro Alvarez Cabral* toucha la côte brésilienne, par le 8° lat. S., un mois avant Vicente Yañez Pinzon et Diego de Lepe [5].

1. Pour l'expédition de *Hojeda*, les renseignements sont fournis par Las Casas, *Historia*, vol. II, pp. 389 et suiv.; Oviedo, *Historia general*, vol. I, p. 76; quelques pièces ont été publiées par Navarrete, *Colección de los Viages*, vol. II, pp. 543-545.

2. Pierre Martyr, *Décade I*; Navarrete, vol. III, pp. 540-542.

3. Les renseignements sur l'expédition de *Vicente Yañez Pinzon* se trouvent dans Pierre Martyr, *Décade I*; Navarrete, *Colección*, vol. III.

4. Les sources pour la découverte portugaise sont : Barros, *Decades da Asia*, livre V, cap. 1-10; Faria y Sousa, *Asia portugueza*, vol. I, Lisbonne, 1666, in-f°, cap. V; Navarrete, *Colección*, vol. III, pp. 94 et suiv.

5. Cette découverte est due au hasard : Cabral était en route pour les Indes, pensant suivre le chemin de Vasco de Gama et doubler le Cap de Bonne-Espérance.

A partir du 17° de lat. N., Cabral voyagea au sud, longeant la côte brésilienne jusqu'à un lieu qu'il nomma Porto Seguro.

Cabral quitta le sol du Brésil, dont il avait pris possession au nom du roi de Portugal, le jour de l'Exaltation de la Croix (3 mai 1500) ; il nomma cette terre nouvelle *Isla de la Vera Cruz* [1]. Le roi de Portugal, désireux d'obtenir sur ce pays des renseignements plus circonstanciés, équipa, en 1501, une flotte composée de trois vaisseaux [2], qui atteignit la côte brésilienne par 5° lat. S., au cap San Roque, qui doit son nom à ce que l'expédition y parvint le 16 août 1501, jour de la Saint-Roch. De là, elle mit le cap au sud et arriva le 28 août à cette pointe si souvent découverte déjà et à laquelle fut attribué le nom de Saint-Augustin [3], puis on baptisa successivement le Rio San Miguel, le Rio San Francisco, la baie de Rio-Janeiro, le port San Estevão, et l'on s'arrêta, dans la direction du sud, en un point où débouchait un petit rio nommé *Cananea*.

De *Cànanea* [4], l'expédition a peut-être poussé plus au sud, si l'on en croit Vespuce, mais les renseignements qu'il donne sont si invraisemblables qu'il est préférable de n'en pas tenir compte [5].

On ne soupçonnait toujours pas la nature réelle des terres découvertes, et cette ténacité à explorer les côtes venait du désir de trouver un détroit qui conduirait aux Grandes Indes et aux îles des épices.

Amerigo Vespucci, par exemple, chercha dans tous ses voyages le chemin qui lui permettrait d'atteindre *Melcha* (la péninsule de Mâlaka).

Si l'on consulte les cartes de cette époque, on y voit le grand progrès accompli dans les premières années du XVI^e siècle : le Cathay, Zipangu, l'Inde, ne sont plus situés sous la même longitude que le Nouveau Continent; on s'est aperçu que les nouvelles terres doivent couvrir une surface considérable, et on a placé entre elles et les Indes, du côté de l'occident, une masse d'eau presque

1. C'est peut-être là l'origine du nom de *Tierra de Santa-Cruz* appliqué au Brésil par beaucoup de cartes du XVI^e siècle.

2. Américo Vespuce faisait partie de cette expédition.

3. Yañez Pinzon l'avait nommé *Rostro Hermoso*.

4. Ce voyage, remarque KRETSCHMER, fut d'une importance capitale pour la cartographie de l'Amérique du Sud ; la carte qu'en dressa probablement Vespuce servit de base aux travaux géographiques des deux premières décades du XVI^e siècle (*Die Entdeckung Amerika's*, p. 310).

5. Il dit qu'on navigua au sud jusqu'à 52° lat. S. et que là se trouve une côte affreuse, rocheuse et inhabitée, dans laquelle certains critiques modernes ont voulu voir les îles Falkland ou la Géorgie du Sud.

aussi vaste que celle qui, à l'orient, les sépare de l'Europe [1]. Dans l'une de ces cartes (celle de Stobnicza, cosmographe polonais), publiée à Cracovie en 1512, nous voyons même l'Amérique

Fig. 16. — Carte de Stobnicza
(d'après Kretschmer, *Die Entdeckung Amerika's*).

du Sud reliée aux terres du nord par un véritable isthme. Cette particularité est remarquable, puisque ce n'est qu'en 1513 que *Vasco Nuñez de Balboa* traversa l'isthme de Panama (fig. 16).

1. Voir dans l'Atlas de KRETSCHMER, les cartes de *Ruysch*, *Stobnicza*, *L. de Vinci*, *L. Boulenger* (pl. IX à XIII).

§ V. — *La découverte du Pacifique. Balboa.*

Balboa avait entendu les indigènes du Veragua parler d'une autre mer. Un jour, à la fin de septembre 1513, il aperçut, du haut d'un pic du Darien, une étendue d'eau, qu'il atteignit facilement. De l'importance des marées qui se produisaient sur ces côtes, il conclut que ces eaux devaient appartenir à un océan assez vaste [1]. Balboa ayant traversé, pour parvenir à cet océan, l'Amérique centrale du nord au sud, l'appela « Mer du Sud », nom que l'océan Pacifique a conservé dans certains pays d'Europe.

A cette époque, *Juan de Solis* avait dressé le plan d'une expédition au sud. Le retour de Balboa, qui annonçait la découverte de la mer du Sud et l'existence, au delà du Darien, d'une côte se dirigeant vers le sud, modifia ses intentions. Il s'agissait d'aller chercher le détroit conduisant aux Indes, non plus dans le golfe du Mexique, mais au sud du Brésil, et c'est dans cet esprit que furent rédigées les instructions qu'il emporta [2] : il devait doubler le détroit méridional de l'Amérique, remonter la côte de la mer du Sud jusqu'à « l'espalda de la tierra », c'est-à-dire à l'endroit où l'isthme de Panama s'articule avec la Colombie, et explorer le pays. Malheureusement cette expédition ne fut pas couronnée de succès : Juan de Solis fut tué à la Plata, en 1516, par les indigènes, et quelques-uns seulement des explorateurs revirent l'Espagne [3]. Cependant cette expédition ne fut pas sans résultat : de Solis reconnut la côte depuis *Cananea* jusqu'au Cabo de Santa Maria et il découvrit et explora l'embouchure du Rio de la Plata qui fut revue, en 1526, par Sébastien Cabot, au cours de son dernier voyage.

La reconnaissance des rivages méridionaux, si bien commencée par Juan de Solis, fut complétée par le voyage de Magellan. *Fernão de Magalhães* était né, en 1470, dans la province de Tras os Montes, en Portugal. Après plusieurs navigations, dont l'une dans les Indes, il vint à Séville en 1517 et, grâce aux efforts de l'évêque de Burgos, Juan Rodriguez de Fonseca, il parvint à équiper une expédition, qui partit, le 20 septembre 1519, de San Lucar de Barrameda [4].

1. Nous n'avons plus le rapport original de Balboa. Les sources sont : LAS CASAS, *Historia*, vol. III, pp. 312-328 ; PIERRE MARTYR, *Décade II* ; OVIEDO, *Historia general*, vol. III.

2. NAVARRETE, *Colección de los Viages*, vol. III, pp. 134-137.

3. HERRERA, *Décade II*, lib. I, cap. 7 et *Décade IV*, lib. I, cap. 1.

4. Les sources ont été publiées par NAVARRETE, *Colección*, vol. IV. La prin-

L'expédition de Magellan reconnut l'embouchure du Rio de la Plata avec grand soin, puis elle longea les côtes basses de la Patagonie, en releva toutes les baies, croyant toujours trouver dans celles-ci le détroit tant désiré. Enfin, après des fatigues sans nombre, elle arriva le 18 octobre à l'entrée du détroit aujourd'hui appelé détroit de Magellan [1]. Trois semaines plus tard, Magellan relevait le cap *Deseado* qui marquait l'extrémité de la route, et voguait sur le Pacifique, ayant complété les travaux de ses devanciers et trouvé, le premier, la route des Indes par l'ouest.

§ VI. — *Reconnaissance des côtes de l'Amérique du Nord.*

Tandis que les Espagnols et les Portugais, encouragés par les découvertes de Colomb, de Pinzon et de Hojeda, exploraient les côtes de l'Amérique du Sud et cherchaient dans des contrées toujours plus méridionales le détroit conduisant aux Indes, les Anglais et les Français visitaient les côtes de l'Amérique du Nord. Mais la grande navigation était alors peu avancée en France et en Angleterre, on n'osait pas se lancer au large, aussi eut-on souvent recours pour ces expéditions à des pilotes portugais, marins de haute mer.

En 1501 [2], en 1502, le roi Henri VII d'Angleterre accorda des lettres patentes à plusieurs commerçants de Bristol et à divers Portugais des Açores pour découvrir des terres nouvelles. Nous ne savons rien sur les résultats de ces expéditions, non plus que sur une autre qui aurait eu lieu en 1505.

Le récit d'un anonyme français, qui nous a été conservé en italien par Ramusio [3], dit qu'en 1504 des Bretons et des Normands visitèrent les côtes septentrionales du Nouveau Monde. Le fait paraît confirmé par des cartes espagnoles et portugaises de cette

cipale de ces sources, la relation de Pigafetta, a été publiée en 1800, à Milan, par Amoretti, puis, en traduction anglaise, par Lord Stanley of Alderley, *First voyage around the World by Magellan*, Londres, 1874 (H. S.). Voir aussi J. G. Kohl, *Geschichte der Entdeckungsreisen und Schifffahrten zur Magellans-Strasse*, Berlin, 1877.

1. Magellan semble l'avoir appelé simplement *Estrecho* « détroit ». Pigafetta le nomme *Estrecho de la Victoria* ; Francisco Albo, un membre de l'expédition : *Estrecho de Todos Santos*. C'est Gomara qui, le premier, le nomma *Estrecho de Magalhães*.

2. Sur toutes les découvertes faites sur la côte orientale de l'Amérique du Nord au XVI[e] siècle, voir J. G. Kohl, *History of the Discovery of Maine* (*Documentary History of the State of Maine*, vol. I), Portland, 1869, in-8.

3. *Raccolta de Navigazioni*, vol. III, pp. 432 et suiv.

époque, qui appellent les terres environnant l'embouchure du Saint-Laurent : « Terra do Bretãos » ou « Tierra de los Bretones ». Le même anonyme de Ramusio dit qu'en 1506, *Jean Denys* et *Gamart* partirent d'Honfleur et arrivèrent au Nouveau Monde. Ils furent suivis, en 1508, par *Thomas Aubert*, de Dieppe[1]. Nous ignorons malheureusement les résultats obtenus par ces navigateurs français.

Il faut attendre jusqu'à 1521 pour trouver une expédition importante quant aux résultats. C'est celle du gentilhomme portugais *João Alvares Fagundes* qui alla à Terre-Neuve et y établit des pêcheries. Si l'on en croit des cartes portugaises d'une date très postérieure, Fagundes visita les côtes de la Nouvelle-Écosse[2].

Deux ans plus tard, en 1523, François I^er envoyait à la recherche du Cathay une expédition, composée de quatre navires, commandée par le Florentin *Giovanni Verazzano*. Verazzano, partant de Madère, le 17 janvier 1524, aurait traversé l'Atlantique, atterri le 7 mars près de l'embouchure de la Chesapeake et remonté la côte jusqu'à Terre-Neuve. De là, il serait revenu à Dieppe, au commencement de juillet 1524[3].

Les Espagnols continuaient pendant ce temps leurs explorations dans le golfe du Mexique. Déjà, en 1513, le pilote *Juan Ponce de Leon* avait découvert la côte de la Floride. En 1517, un riche hidalgo de Cuba, *Francisco Hernandez de Cordova*, partit de Santiago et voyagea au hasard vers l'ouest, comme avait fait Colomb lors de son quatrième voyage. Au bout de vingt et un jours, il aperçut une terre nouvelle. Tandis qu'il se disposait à aborder, il vit venir vers ses vaisseaux de grands canots, maniés à la rame et à la voile, contenant chacun une cinquantaine d'Indiens. Une trentaine de ceux-ci montèrent à bord du vaisseau amiral, et parurent inviter par geste les Espagnols à descendre à terre et à venir les visiter. Ceux-ci acceptèrent et descendirent, mais ils furent victimes d'un guet-apens et regagnèrent précipitamment leurs navires en laissant dix-sept des leurs sur le sol de la terre nouvelle, qui n'était autre que le Yucatan.

Ils reprirent la mer, naviguant toujours à l'ouest, et arrivèrent

1. *Raccolta de Navigazioni*, vol. III, pp. 432 et suiv.
2. H. Harrisse : *Jean et Sébastien Cabot*, p. 277.
3. Voir, outre l'ouvrage de Kohl, Murphy, *The voyage of Verrazzano*, New-York, 1875.

quinze jours après à une grande ville; ils la visitèrent, mais voyant qu'on y faisait des préparatifs d'attaque, ils se rembarquèrent au bout de quelques jours. Cette ville était Campêche. Continuant à longer la côte du Yucatan, ils découvrirent Potonchan (aujourd'hui Champoton), où ils furent encore attaqués pendant qu'ils faisaient de l'eau; une soixantaine d'Espagnols furent tués dans ce combat et Cordova se décida à retourner à Cuba [1].

L'année suivante une autre expédition fut envoyée au Yucatan sous le commandement de *Juan de Grijalva*. Elle se composait de quatre vaisseaux, montés par quatre cents hommes [2]. Elle partit de Matanzas, le 6 avril 1518, et arriva peu après en vue de Potonchan, où elle prit terre. Les troupes de Grijalva infligèrent aux Indiens une sanglante défaite, puis se rembarquèrent. Faisant voile à l'ouest, Grijalva découvrit la côte du Tabasco, plus loin que la Vera-Cruz, puis il retourna à Cuba, en 1519 [3].

La même année vit débarquer sur la côte du Yucatan *Hernando Cortez*, alors alcade de Santiago de Cuba. Il fit voile de la Havane, le 10 février 1519, et débarqua à Cozumel, petite île située sur la côte orientale du Yucatan. De là, suivant le chemin de Grijalva, il contourna la péninsule et arriva, le 12 mars, au Tabasco, où il prit contact avec les Totonaques. C'est de là qu'il partit pour explorer le pays, exploration qui se termina par la prise de Mexico. Nous décrirons cette conquête plus en détail lorsque nous retracerons l'histoire de l'empire aztèque.

La pointe poussée par *Juan Ponce de Leon* jusqu'en Floride incita les Espagnols à explorer la côte qui se continuait au nord de cette péninsule. En 1523, *Lucas Vasquez de Ayllon* et le licencié *Matienzo* reconnurent les terres situées entre 36° et 37° lat. N., c'est-à-dire les côtes de la Virginie [4]. En 1526, Vasquez de Ayllon découvrait des terres un peu plus méridionales (33° 45′ lat. N.), qu'il nommait *Chicora*.

On peut dire que, à la fin du premier quart du XVI[e] siècle, les découvertes réunies des Espagnols, des Portugais, des Français et des Anglais permettaient de dresser la carte complète du littoral américain baigné par l'océan Atlantique. On connaissait, en gros, les

1. Pour la découverte du Yucatan par Cordova, nous possédons le récit d'un témoin oculaire : Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, trad. Jourdanet, pp. 2-12.
2. Bernal Diaz faisait encore partie de cette expédition.
3. Bernal Diaz, *op. cit.*, pp. 19-34.
4. Navarrete, *Colección de los Viages*, vol. III, pp. 153-158.

côtes du Labrador, de Terre-Neuve, du Canada, de la Virginie, de la Géorgie, de la Floride, du Mexique et de l'Amérique centrale. Les rivages du Vénézuela, du Brésil, de la République Argentine avaient été relevés à maintes reprises.

Mais les rapports entre cartographes étaient rares, les nouvelles ne voyageaient pas vite, et ce n'est guère que dans la seconde moitié du XVI^e siècle que nous voyons des tracés d'ensemble assez corrects des côtes orientales du Nouveau Continent. La carte de Mercator, dressée en 1540, peut certainement passer pour assez fidèle, mais nous y voyons encore figurer les îles de Frisland, de Drogeo, empruntées à la carte de Nicolo Zeno, et le tracé de la côte du Pacifique est presque aussi fantaisiste que celui de la carte de Stobnicza déjà citée.

La période qui s'ouvre avec l'année 1520 voit les découvertes se multiplier et les conquêtes commencer sur la terre ferme : elle appartient à l'histoire coloniale de l'Amérique et cesse de nous intéresser.

Signalons seulement une question d'ordre géographique qui a pendant bien longtemps guidé les recherches sur la côte du Pacifique.

La traversée de l'isthme de Panama par Balboa avait montré qu'il existait, à l'ouest du Nouveau Monde, un océan, et le voyage de Magellan avait prouvé que cet océan était d'une étendue immense. D'où la nécessité d'admettre une extension considérable des terres dans la direction de l'ouest. Il fallut plus de deux siècles pour arriver à découvrir quelle était au juste cette étendue. On supposa longtemps que, dans les régions boréales, l'Amérique se soudait à l'Asie, puis on sépara les deux continents par un détroit, le détroit d'*Anian* que l'on repoussa peu à peu vers le nord, au fur et à mesure que les découvertes sur la côte du Pacifique s'étendaient dans cette direction. Il fallut attendre le 11 août 1728, pour que *Vitus Bering*, capitaine danois au service de la Russie, découvrît que l'Asie et l'Amérique étaient séparées par un détroit, situé par 65° de lat. N. L'Amérique se trouvait bien séparée des autres parties du monde et ses côtes avaient été relevées sur tout leur parcours, sauf dans la région polaire arctique, où elles ne furent parcourues, et incomplètement, qu'aux XIX^e et XX^e siècles.

Fig. 17. — Carte des découvertes d'ossements et d'objets paléolithiques dans l'Amérique du Nord.

LIVRE PREMIER

L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

1re PARTIE — AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

LA PÉRIODE GLACIAIRE DE L'AMÉRIQUE DU NORD

SOMMAIRE. — I. La première époque glaciaire. — II. Les époques interglaciaires. — III. La deuxième époque glaciaire. — IV. L'époque dite de « Champlain ». — V. Les « Terrace-beds ».

§ 1. — *La première époque glaciaire.*

La paléontologie humaine de l'Amérique ne peut être traitée, actuellement, qu'avec circonspection. Il est tentant, mais bien difficile d'établir une chronologie commune pour les couches géologiques du Nouveau Continent et celles de l'Europe. Aussi, au lieu de discuter les fouilles d'après l'âge qui leur est attribué, avons-nous préféré suivre l'ordre géographique, en ce qui concerne les restes de l'époque paléolithique. Nous examinerons donc les conditions de la vie à ces époques reculées dans l'Amérique du Nord.

Tout comme l'Europe, l'Amérique du Nord fut couverte, probablement à la fin de l'époque quaternaire, de glaciers immenses dont l'étendue est connue avec certitude et dont il existe encore des vestiges dans l'Alaska, la Colombie britannique et le Groenland [1].

1. Nous suivons ici W. UPHAM ; dans F. WRIGHT, *The Ice age of North America*, Appendix, tableau des pp. 616-617.

Lors de la première glaciation, l'Amérique du Nord subit un soulèvement général ; la neige tomba abondamment, ce qui produisit une épaisse couche de glace. Dans l'est et le sud des États-Unis, on peut suivre la limite de ce revêtement : à partir du cap Cod (Massachusetts), elle se dirige un peu au sud de Cincinnati, puis se continue vers l'ouest par l'Indiana, l'Illinois, le Missouri et la région montagneuse occidentale. Dans l'est, le glacier paraît s'être étendu au delà de la limite marquée aujourd'hui par les côtes, et l'archipel de petites îles rocheuses (Nantucket, Tuckermuck, Martha's Vineyard) qui longe la côte du Massachusetts se compose de fragments de la moraine terminale. Dans l'ouest, la limite du glacier, à partir de Saint-Louis, suit approximativement le cours du Missouri, jusqu'aux environs de Kansas-City, où elle continue vers l'ouest jusqu'à la hauteur de la ville de Topeka; elle tourne alors au nord, suivant à peu près le cours du Missouri mais à une centaine de milles à l'ouest, traverse les rivières Platte et Elkhorn et rejoint le Missouri à son confluent avec le Niobrara ; elle suit ensuite la rive droite du Missouri jusqu'au confluent de la Big Cheyenne, s'infléchit un peu plus à l'ouest, coupe les rivières Moreau et Grand, à une cinquantaine de milles de leur confluent avec le Missouri, et passe un peu à l'ouest de la ville de Bismarck.

La Colombie britannique, la plus grande partie du Canada, l'Alaska furent aussi recouverts par la couche glaciaire, et de petits glaciers existaient sur les flancs des Cascades Ranges et de la Sierra Nevada, en Californie ; dans ce dernier État, le cours des rivières était changé.

Les dépôts de cette époque sont distribués d'une façon assez uniforme. Les moraines sont peu marquées, Les phénomènes d'érosion glaciaire sont généralement faibles, les stries peu accusées, même dans les régions marginales. Tout indique un écoulement lent de la glace et une faible inclinaison de la surface [1].

Dans les provinces de l'Est, le glacier a laissé des dépôts stratifiés ; plus au sud, dans les États de Virginie, Carolines, Géorgie, où la neige, abondante pendant l'hiver fondait en été, il existe de grands dépôts alluvionnaires (« Appomatox formation » des géologues américains) dus aux débâcles et aux inondations ; dans le bassin du Mississipi, où la précipitation était des plus

1. T. Chamberlin dans F. Wright, *The Ice age*, pp. 478-479.

abondantes, s'est déposé le sable d'Orange, et les lacs peu profonds causés par l'érosion ont laissé plus tard un dépôt de glaise [1]. On n'a pas encore jusqu'à ce jour retrouvé de traces de l'homme dans ces dépôts.

§ II. — *Les époques interglaciaires.*

Après cette première période vint la grande période interglaciaire. C'est à elle qu'appartiennent ce que les géologues des États-Unis ont nommé les « forest beds ». Ces dépôts végétaux ont une vaste étendue et en certaines localités ils sont compris entre deux couches de dépôts glaciaires. A l'époque interglaciaire, la glace fondit dans les provinces orientales, et recula, d'après Upham, aussi loin dans le nord qu'elle le fait aujourd'hui. Les parties méridionales du littoral de l'Atlantique s'affaissèrent considérablement, et se creusèrent de profonds chenaux, représentant les vallées des rivières actuelles Delaware, Susquehanna, Potomac. Les dépôts de la formation d'Appomatox furent très érodés. Dans la vallée du Mississipi et la région située directement au nord, le lœss et le sable d'Orange, déposés lors de la première glaciation, subirent aussi une forte érosion. Les immenses vallées de cette époque sont encore indiquées par des chaînes de lacs dans le sud du Minnesota. A l'ouest, la région des Montagnes Rocheuses subit aussi une dépression; les montagnes se dénudèrent et la glaise connue sous le nom de « terre à adobes » se déposa. A cette époque, la vallée du Mississipi et la Californie furent le siège d'éruptions volcaniques [2].

Deux immenses lacs salins se formèrent au quaternaire dans les États de l'Utah et du Nevada. L'un, dont les lacs Mono, Pyramide et Carson sont les restes, a été nommé par les géologues lac Lahontan; il était alors privé de toute communication avec la mer. L'autre, dont le Grand Lac Salé de l'Utah est un vestige, a été nommé lac Bonneville et paraît avoir écoulé le trop-plein de ses eaux dans le Pacifique par le cours actuel de la rivière Columbia. L'examen des sédiments laissés par ces deux nappes d'eau montre que, lors de la première période glaciaire, leur niveau fut très élevé; vint ensuite une période de dessiccation qui correspond

1. W. Upham dans Wright, *The Ice age*, p. 617.
2. Upham dans Wright, *The Ice age*, p. 616.

à l'époque interglaciaire ; au cours de la seconde glaciation, le niveau des lacs remonta.

§ III. — *La seconde époque glaciaire.*

La seconde glaciation fut caractérisée par un travail puissant des agents naturels. La surface des rocs fut fortement rabotée, jusqu'aux confins même de l'extension de la couche glacée; les roches arrachées formèrent d'immenses moraines sur les bords. Le front de la masse fut embarrassé d'une quantité de graviers glaciaires, remplissant les vallées. Chamberlin oppose l'extrême puissance dynamique de la seconde avancée des glaciers aux effets beaucoup moins sensibles de la première, et dit qu'on doit probablement attribuer cette puissance à la très grande différence de niveaux qui caractérisa la seconde époque [1].

On divise d'ordinaire cette époque en deuxième époque glaciaire et époque de Champlain, cette dernière présentant des caractéristiques physiques spéciales.

Lors de la deuxième époque glaciaire, tout le littoral de l'Atlantique se souleva de 1.000 à 1.300 mètres ; les chutes de neige recommencèrent ; la glace acquit une épaisseur énorme (évaluée à deux milles sur le plateau des Laurentides) et descendit plus au sud qu'au cours de la première glaciation. Des phénomènes d'érosion, semblables aux *kames* [2] de l'Écosse, se produisirent dans toute la Nouvelle-Angleterre ; le gravier se déposa abondamment sur les moraines latérales et frontale. Plus au sud (Delaware, Virginie) les fortes chutes de neige et la pluie torrentielle formèrent d'immenses dépôts d'alluvions, où l'on croit avoir retrouvé des traces de l'industrie humaine. Dans le bassin du Mississipi, la couche de glace fut moins étendue que lors de la première extension des glaciers. Les moraines terminales indiquent une dizaine d'avancements et de retraits successifs. Dans l'ouest, le continent s'éleva à un millier de mètres au-dessus de son altitude actuelle ; la glace s'étendit à nouveau sur la Colombie britannique et l'île de Vancouver ; des glaciers locaux se formèrent en divers points des Montagnes

1. Dans WRIGHT, *Ice age*, p. 479. NADAILLAC, *L'Amérique préhistorique*, p. 12, dit au contraire que la première glaciation fut la plus énergique. Mais les faits relatifs à cette question ont été surtout étudiés après que NADAILLAC eut écrit son livre.

2. *Åsar* des géologues suédois, *raer* des Norvégiens.

Rocheuses, des Cascades Ranges et de la Sierra Nevada jusqu'à la latitude de 37° N. Le niveau des lacs Bonneville et Lahontan monta considérablement.

§ IV. — *L'époque dite « de Champlain ».*

L'époque dite de Champlain nous montre des phénomènes qui accusent la fin de la glaciation : partout les glaciers reculèrent laissant des dépôts abondants, où l'on croit trouver des instruments de l'industrie humaine. Les terres reprirent leur niveau actuel. Les lacs Bonneville et Champlain s'évaporèrent, laissant dans leur ancien lit la « terre à adobes »[1].

§ V. — *Les « Terrace-beds ».*

Telles sont les particularités de l'époque glaciaire en Amérique[2]. Elle fut suivie par une époque dite « post-glaciaire » ou des « terrace-beds », pendant laquelle le pays acquit son altitude actuelle ; le climat était un peu plus chaud qu'aujourd'hui, ainsi que le prouve l'extension vers le nord d'espèces de mollusques confinées à la côte méridionale des États-Unis. Le travail d'érosion des rivières devint très actif, d'où la formation de terrasses et un dépôt de sédiments dans les estuaires des fleuves. L'ouest subit plusieurs vicissitudes, et devint aride comme il l'est encore actuellement.

1. Upham dans Wright, *Ice age*, p. 617. On remarquera que nous avons à peine fait allusion aux phénomènes glaciaires dans le Canada oriental. C'est qu'aucun exposé d'ensemble n'en a été fait ; les glaciers nous sont décrits comme étant locaux, et ne s'étant soudés que dans leurs parties basses. Voir Chalmers, *On the glaciation of East Canada* dans Wright, *Ice age*, p. 576. D'ailleurs, toute la province de Québec, celles d'Ontario, de la Nouvelle-Écosse, etc., fourmillaient de glaciers.

2. Nous avons suivi l'exposé de Upham, mais l'hypothèse des deux glaciations a trouvé des contradicteurs, entre autres Wright. Pour lui, les « forest-beds » peuvent avoir marqué simplement des avancements et des reculs locaux du grand glacier, d'autant que les espèces végétales qui constituent ces dépôts n'indiquent pas un climat chaud, mais un climat beaucoup plus froid que celui d'aujourd'hui, une végétation, en un mot, analogue à celle qui pousse sur le bord d'un glacier (*Ice age*, p. 482). Il n'a pas été suivi dans cette voie, et aujourd'hui les géologues américains ne distinguent pas moins de treize époques de glaciation et de déglaciation alternatives, totales ou partielles (voir T. Chamberlin and R. D. Salisbury, *Geology*, New-York, 1906, vol. III, pp. 383-420). Nous avons préféré nous en tenir à l'exposé clair et concis d'Upham.

Ce qui précède suffit à faire comprendre quelles difficultés rencontre le palethnologue qui veut établir l'âge d'un objet trouvé dans des couches aussi remaniées et où les fossiles caractéristiques n'ont pas le même âge que les espèces correspondantes de l'Ancien Continent.

CHAPITRE II

LES OSSEMENTS HUMAINS FOSSILES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

SOMMAIRE. — I. Généralités. — II. Le crâne de Calaveras et les ossements des cavernes de Californie. — III. Les découvertes dans le Kansas et le Nebraska. — IV. Trouvailles diverses. — V. Les ossements découverts au Mexique.

§ I. — *Généralités.*

Nous ne ferons pas ici un exposé chronologique des découvertes relatives à l'homme préhistorique dans l'Amérique du Nord : les renseignements que nous possédons ne permettent pas un tel travail. Nous décrirons d'abord les ossements qui semblent attester l'existence de l'homme paléolithique nord-américain, puis nous passerons en revue les restes archéologiques. Cette division, toute arbitraire, nous a semblé la meilleure : elle nous évitera bien des réticences, bien des réserves qui viendraient encore surcharger un sujet déjà très délicat et fort difficile à traiter clairement.

Les restes attribués à l'homme préhistorique (tertiaire ou quaternaire) de l'Amérique du Nord sont assez nombreux. Nous les présenterons dans l'ordre de leur importance relative.

Nous devons tout d'abord, pour ne pas avoir à y revenir dans la suite, dire quelles sont les raisons qui parlent contre l'adoption de leur ancienneté. Nous ignorons la plupart du temps dans quel terrain et à quel niveau elles ont été faites ; lorsque le niveau est indiqué, c'est d'une façon tellement vague que l'indication n'a presque aucune valeur au point de vue stratigraphique. Cette pauvreté n'est malheureusement pas compensée par des documents paléontologiques suffisants ; trop souvent, les partisans de l'ancienneté de ces débris se sont trouvés satisfaits pour avoir découvert des squelettes d'animaux disparus *dans les mêmes couches*

que les os humains, sans penser que c'était dans leur *proximité immédiate* qu'il aurait fallu les trouver.

Enfin l'anthropologie ne s'est pas prononcée en faveur de l'ancienneté des ossements attribués à la période paléolithique américaine. M. HRDLICKA termine son étude par des conclusions peu optimistes : « Pour aucun des ossements dont nous avons parlé, dit-il, on ne peut affirmer une antiquité reculée ; il se peut qu'ils soient tous quaternaires, mais nous ne pouvons l'affirmer pour aucun d'eux. Il n'en est pas un pour lequel on ne retrouve un équivalent chez les populations indiennes actuelles ou récemment éteintes ».

§ II. — *Le crâne de Calaveras et les ossements des cavernes de Californie.*

La plus retentissante trouvaille, la plus discutée aussi, fut faite en 1866, en Californie, dans le comté du nom prédestiné de Calaveras [1]. En travaillant au fond d'un puits de mine, Mattison, son propriétaire, rencontra, à une profondeur d'environ 40 mètres, une masse qu'il supposa être une racine d'arbre recouverte de gravier. Il la retira et l'emporta dans un sac au bureau de la Compagnie de transports Wells, Fargo et Cò, à Angeles ; il la laissa à M. Scribner, l'agent de la Compagnie. L'employé de M. Scribner gratta un peu la masse et découvrit qu'elle renfermait un crâne. Peu après, il le remit au Dr Jones, médecin à Angeles et collectionneur zélé, qui l'envoya à son ami le Dr Whitney, géologue du « Survey » des États-Unis. Whitney se rendit en Californie, où, aidé du paléontologiste J. Wyman, il examina les couches d'où provenait le

1. Pluriel de l'espagnol *Calavera* « crâne ». Il existe un grand nombre de travaux sur l'authenticité et l'âge de cette relique. Les principaux sont : J.-D. WHITNEY, *Notice on a human skull recently taken from a shaft near Angeles, Calaveras Cy* (*Proceedings of the California Academy of Sciences*, vol. III, p. 277-278 et *American Journal of Science*, 2d. series, vol. 43, pp. 265-267) [Annonce de la découverte] ; *The auriferous gravels of the Sierra Nevada of California* (*Memoirs of the Harvard Museum of Comparative Zoölogy*, vol. VI, 1880) ; F.-G. WRIGHT, *The Ice age*, chap. XXII ; *Prehistoric man on the Pacific Coast* (*Atlantic Monthly*, april 1891, pp. 501-513) ; W.-P. BLAKE, *The pliocene skull of California and the Flint Implements of Table Mountain* (*Journal of Geology*, 1899, vol. VII, pp. 631-637) ; W. H. HOLMES, *Reviews of the evidence relating to auriferous gravel man in California* (AA, 1899) et les ouvrages critiques de TH. WILSON, *La haute ancienneté de l'homme* ; HRDLIČKA, *Skeletal remains* et SINCLAIR, *Neocene man*.

crâne. Celui-ci fut nettoyé et envoyé au Peabody Museum de Cambridge, où il est encore [1] (fig. 18).

Whitney considéra la couche dans laquelle le crâne avait été trouvé comme appartenant au tertiaire inférieur. Mais tout d'abord l'authenticité de la trouvaille fut contestée. On prétendit que ce fragment avait été enterré à dessein pour mystifier le professeur

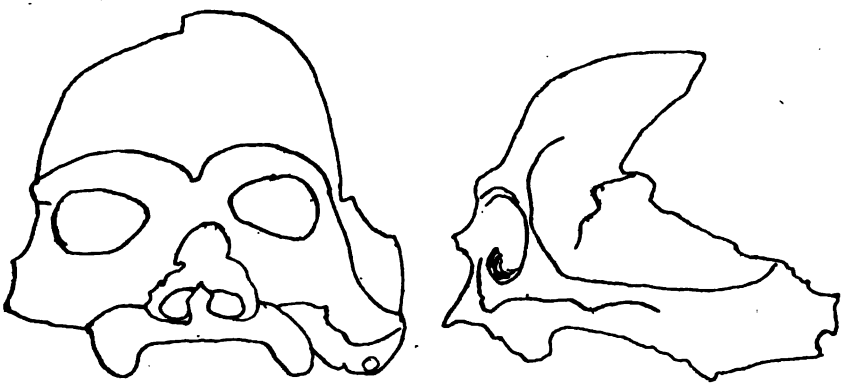


Fig. 18. — Le crâne de Calaveras.

Whitney [2]. Le maître de postes d'Angeles affirma qu'on l'avait apporté d'un cimetière indien de Salt Spring Valley et qu'on l'avait laissé chez lui quelque temps avant de le transmettre aux bons plaisants. Mais l'analyse des os montra qu'ils étaient réellement fossilisés, et bientôt l'opinion scientifique se déclara en faveur de l'authenticité du crâne de Calaveras. Alors surgit une autre difficulté : à quelle époque appartenait-il réellement ? Les graviers aurifères dans lesquels il avait été trouvé étaient regardés comme pliocènes, mais ces terrains n'avaient-ils pas subi des remaniements ? C'est là thèse que soutint un anthropologiste des plus distingués, M. W. H. Holmes [3] : il était, selon lui, fort probable que les objets trouvés dans les graviers aurifères étaient

1. On trouvera des représentations de ce crâne dans les travaux de Whitney où il annonce sa découverte (illustration presque de grandeur naturelle reproduite par Th. Wilson, *La haute antiquité de l'homme*, pp. 160-161). Une excellente photographie a été publiée par Hrdlička, *Skeletal remains*, p. 26.
2. Toute l'histoire est résumée dans Th. Wilson, *op. cit.*, pp. 161-167.
3. *Review of the evidences relating to the auriferous gravels Man.*

tombés dans les mines par suite de la désagrégation des bancs par le bélier hydraulique, et qu'ils provinssent d'anciens villages indiens situés sur les flancs des collines.

Dès 1890, une autre opinion avait été mise en avant par G. F. Becker, du Geological Survey : il prétendait que la glaciation, avait dû se produire plus tard en Californie que dans l'est des États-Unis, et qu'ainsi le crâne n'était ni du pliocène, ni du néocène [1], mais d'une époque beaucoup plus récente [2]. Une troisième solution nous est fournie par les études très soigneuses que fit Lindgren sur cette formation géologique : les terrains aurifères considérés par Whitney comme néocènes sont d'âges différents ; on peut au moins y reconnaître cinq couches distinctes, séparées plus ou moins complètement par des lits de lave ; or Whitney n'a jamais spécifié dans quelle couche il a rencontré, non seulement le crâne de Calaveras, mais encore les ossements d'animaux signalés au cours de ses fouilles [3]. Quoi qu'il en soit, il règne toujours une grande incertitude sur l'âge de ce crâne de Calaveras : le dernier paléontologiste qui se soit occupé de la question, M. Sinclair, pense qu'il ne provient même pas des graviers aurifères, mais d'une des nombreuses cavernes sépulcrales du comté de Calaveras [4]. Toutes ces considérations nous font rejeter comme douteux ce prétendu reste de l'homme pliocène.

Il faut également écarter les objets qui ont été trouvés dans les mêmes formations californiennes, qu'ils aient été rencontrés dans des terrains remaniés ou non, dans l'une ou l'autre des couches de gravier. Les conclusions de M. Sinclair sont formelles à cet égard : l'homme n'apparaît pas à l'époque tertiaire en Californie, et tous les objets trouvés dans les terrains aurifères y ont été enfouis par suite de glissements [5].

Les explorations récentes de MM. W. J. Sinclair et J. C. Merriam dans les cavernes de la Californie ont amené la découverte d'osse-

1. Formation postérieure au pliocène, admise par quelques géologues américains.

2. Nous avons admis avec Upham que ces graviers sont ceux des anciens lits des rivières californiennes, dont le cours fut changé lors de la première glaciation, ce qui les mettrait à peu près à l'époque pliocène.

3. Sinclair, *Neocene man*, pp. 108-109.

4. Id., *ibid.*, pp. 126-129.

5. Id., *ibid.*, p. 130. On trouvera, dans le travail de M. Sinclair, la liste complète de ces objets, ainsi que les circonstances dans lesquelles ils ont été découverts.

ments humains et d'objets travaillés dans des couches occupées par des animaux appartenant indiscutablement au pléistocène tels que le paresseux, le *megalonyx*, l'éléphant, le cheval, l'*eucera-therium* et le *preptoceras* [1]. Mais nous ignorons encore si les osse-ments humains appartiennent à la même époque que ceux de ces animaux [2].

§ III. — *Les découvertes du Kansas et du Nebraska.*

Ces dernières années ont amené un certain nombre de décou-vertes qui ne semblent pas beaucoup plus probantes. C'est d'abord celle du squelette de Lansing (Kansas), trouvé en 1902 en creu-sant un tunnel dans un terrain situé à la base des falaises qui bordent le Missouri [3]; ce squelette était d'un adulte; à côté se trouvait un fragment de mâchoire d'enfant. La localité fut visi-tée par tout ce que les États-Unis comptent de géologues et les divergences sur l'âge du terrain furent grandes. Les uns, comme Upham, Winchell, Williston Haworth, se prononcèrent pour la grande antiquité des couches, tandis que d'autres, parmi les-quels Chamberlin, Salisbury, W. H. Holmes, G. Fewkes, leur donnèrent une date relativement récente. Quant aux ossements eux-mêmes, ils n'étaient pas fossilisés d'une façon appréciable, et Hrdlička montra que le crâne ressemblait parfaitement à ceux des Indiens actuels de la région, Kansas ou Ponkas.

En 1907, dans le Nebraska, un journaliste d'Omaha, M. Gilder, archéologue amateur, trouva plusieurs crânes de faible capacité et au front très déprimé. Ces crânes furent exhumés d'une colline appartenant, comme le terrain de Lansing, au *lœss*. Le site fut exa-miné par M. Barbour, géologue officiel de l'État de Nebraska, et par un paléontologiste éminent, M. H. F. Osborn, de New-York. Tous deux conclurent à l'ancienneté des couches. M. Hrdlička, en examinant les crânes, fut frappé du caractère brutal qu'ils présen-taient, mais il trouva cependant, dans les collections du Musée anthropologique de la Smithsonian Institution, un certain nombre

1. Deux espèces d'ovidés fossiles.

2. J. C. Merriam, *Recent cave exploration in California :* F. W. Putnam, *Evidence of the work of man on objects from quaternary caves in California* (AA, 1906, pp. 221-225).

3. Hrdlička, *Skeletal remains*, pp. 47-63. Cf. *Handbook of the North-American Indians* (BE, n° 30, Washington, 1907, art. *Lansing Man*, p. 759, et Hrdlička, AA, vol. V, 1903, pp. 323 et suiv.).

de crânes indiens modernes présentant les mêmes caractères, ce qui l'engagea à réserver son opinion, jusqu'à ce qu'un fait nouveau lui permît de prendre nettement parti [1].

§ IV. — *Trouvailles diverses.*

Moins décisive encore est la découverte, faite en 1844, d'un squelette à la Nouvelle-Orléans, dans une terre noire formée par la décomposition d'une couche de troncs d'arbres, au-dessus desquels se trouvaient des alluvions de nuance bleue. Le professeur Drake qui fit cette découverte, crut pouvoir attribuer à ces restes humains 70.000 ans d'antiquité [2] ; il en est de même du squelette de Québec qui, suivant Usher [3], fut extrait du roc sur lequel est bâtie la citadelle de cette ville : ce roc schisteux est silurien !

En 1846, le Dr Dickeson [4] découvrit à Natchez (Mississipi) un os iliaque humain au-dessous de trois squelettes de *megalonyx*. Les os de cet édenté et l'ilion présentaient la même coloration. L'année même de la découverte, le célèbre géologue anglais Lyell visita l'endroit et fut d'avis que l'os iliaque provenait d'un chenal voisin de la tranchée où avaient été trouvés les *megalonyx* et qu'il avait pu y tomber : il se réservait, quant à l'âge à lui attribuer. Cependant le paléontologiste américain J. Leidy déclara de la façon la plus formelle que l'os humain n'était en rien différent des os de *megalonyx*, de *mylodon*, de *mastodon* que l'on trouve dans les mêmes terrains. M. Hrdlička reste sceptique quant à l'antiquité de ce fragment : il n'a pas trouvé de différence entre ce fragment et les os iliaques d'Indiens modernes.

En 1848, le comte de Pourtalès découvrit près du lac Monroe (Floride), dans des formations coralliaires et des amas de coquilles d'eau douce, une mâchoire humaine fossilisée. De Pourtalès lui-même, qui était cependant un conchyliologiste éminent, se déclara incapable de dater sa trouvaille qui, après avoir été considérée pen-

1. Hrdlička, pp. 66 et suiv.
2. Id., *ibid.*, p. 16.
3. Id., *loc. cit.*
4. Voir Lyell, *The geologic evidences of the antiquity of Man*, Londres, 4th ed., 1873, p. 236 et suiv.; J. Leidy, *Notice of some fossil human bones* (*Transactions of the Wagner Free Institute of Science*, Philadelphie, 1889, vol. II, pp. 9, 10); E. Schmidt, *Die Vorgeschichte Nordamerikas* (*Archiv für Anthropologie*, 1894, vol. 23, pp. 5 et suiv.); Hrdlička, *Skeletal remains*, pp. 16-19.

UNIV. OF CALIFORNIA

dant quelque temps comme un témoin des anciens âges, est aujourd'hui regardée comme sans importance.

Le crâne de Rock Bluff (Illinois), trouvé en 1866 dans une fissure de roc remplie de gravier glaciaire ; le squelette de Soda-Creek (Colorado), découvert la même année dans des dépôts sans caractère spécial, mais à côté d'un tronc de pin fossilisé que l'auteur de la découverte, Berthoud, considéra comme très ancien ; les crânes trouvés dans la Floride occidentale en 1871 et 1882, n'ont pas pu être datés. On exhuma, vers 1865, près de Charleston (Caroline du Sud) des ossements humains avec des tessons de poterie et des os de mastodon : mais le gisement, examiné par le paléontologiste J. Leidy [1], se trouva renfermer également des objets modernes, dont un fragment de porcelaine !

§ V. — *Les ossements découverts au Mexique.*

En 1866, des ouvriers, en faisant sauter à la dynamite des rochers à Peñon de los Baños, à 2 milles 1/2 de Mexico, trouvèrent, dans le lit inférieur d'une tranchée, un crâne assez bien conservé. Le colonel Obregon, directeur des travaux, fit examiner cette trouvaille par MM. Barcena et Castillo, un anthropologiste et un géologue. Au-dessous de la couche superficielle, ils trouvèrent un lit de marne, contenant des tessons de poterie tant de l'époque aztèque que moderne ; dans une couche sous-jacente composée d'un tuf calcaire silicifié par place, on trouva un autre crâne, accompagné de quelques coquilles quaternaires et modernes. De l'avis de MM. Castillo et Barcena, ce terrain était de la fin du quaternaire ou, tout au plus, du commencement de la période moderne [2]. M. Hrdlička a examiné le crâne à Mexico et trouvé qu'il ressemblait par tous ses caractères à celui des Indiens de la région. De plus, l'existence, auprès du gisement, d'une source pétrifiante, explique la fossilisation du crâne et l'aspect qu'il présentait à première vue [3].

1. *Notice of some fossil human bones*, p. 11 ; cf. E. Schmidt, *Vorgeschichte Nordamerikas* ; Hrdlička, *Skeletal remains*, p. 20.

2. Barcena, *Noticia acerca del hallazgo de restos humanos prehistoricos en el Valle de Mexico* (*Nat.*, Mexico, vol. VII, 1866, pp. 256-261) ; Id., *Notice of some humain remains found near the city of Mexico* (AN, vol. XIX, 1885, pp. 739-744) ; Id., *The fossil man of Peñon* (AN, vol. XX, 1886, pp. 633-635).

3. Hrdlička, *Skeletal remains*, pp. 32-35.

UNIV. OF
CALIFORNIA

Il est impossible de se prononcer sur l'ancienneté de la mâchoire humaine et des outils signalés dans la vallée de Mexico par S. Herrera [1] : cet auteur en concluait à l'existence d'une population « relativement civilisée » au Mexique, à l'époque pléistocène.

On voit combien tout ce qui concerne l'existence de l'homme fossile dans l'Amérique du Nord est vague ; il faut espérer que des découvertes nouvelles viendront prochainement apporter quelque lumière sur cette question.

1. AAAS, Madison, 1893, p. 312.

CHAPITRE III

L'INDUSTRIE PALÉOLITHIQUE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

SOMMAIRE. — I. Les silex de Claymont et de Medora. — II. Le gisement de Trenton. — III. Silex de l'Ohio, du Nebraska et du Wyoming. — IV. La coquille gravée du Delaware et la « Lenape Stone ».

§ 1. — *Les silex de Claymont et de Medora.*

Plus difficile encore se présente le classement chronologique des produits de l'industrie préhistorique.

En général, toutefois, les restes d'industrie quaternaire ont été trouvés dans des conditions meilleures que les ossements; les couches ont été mieux étudiées et visitées plus tôt. M. W. H. HOLMES[1], par une étude soigneuse des anciennes carrières indiennes, a constaté une grande ressemblance entre les débris de haches et de flèches en silex et en argillite qu'il y a trouvés et les instruments paléolithiques. Il en conclut, et avec lui des géologues distingués comme T. Chamberlin et Mac Gee, que lesdits instruments n'étaient que des déchets relativement récents, provenant de carrières indiennes, et qui se trouvent mélangés avec les graviers anciens par suite de glissements des terrains. Ce raisonnement s'applique à toutes les trouvailles d'objets de pierre faites en Amérique et tend à jeter la suspicion sur elles. Il faut dire qu'il n'a pas été admis par tout le monde : TH. WILSON et M. BOULE croient que les objets paléolithiques de l'Amérique sont réellement d'origine ancienne, et leur avis est partagé par un grand nombre de savants européens et américains.

Les instruments attribués au paléolithique de l'Amérique du Nord sont, en général, très semblables à ceux de l'Europe. Mais M. Holmes prétend que nous ne saurions y trouver une preuve de leur ancienneté. Des haches semblables aux haches chelléennes décou-

1. *Stone implements of the Potomac-Chesapeake tidewater province* BE. XV. Washington, 1897.

vertes en divers points des États-Unis ressemblent à s'y méprendre aux débris que l'on trouve dans les carrières exploitées par les Indiens. Les affirmations de M. Holmes, acceptées par plusieurs savants américains éminents [1], doivent nous engager à la plus grande prudence quant à l'âge des silex paléolithiques du Nouveau Monde.

En juillet 1887, le D[r] H. T. Cresson découvrit près de Claymont (Delaware), dans une tranchée de chemin de fer, un instrument de pierre grossièrement éclaté, qui paraissait avoir été depuis longtemps incrusté dans le gravier rouge, reste de la moraine de la seconde glaciation. Il signala cette découverte au professeur Putnam, de Cambridge, et revint, en mai 1888, sur les mêmes lieux où il découvrit, à deux cents mètres plus loin et dans un terrain analogue [2], un instrument semblable (fig. 19).

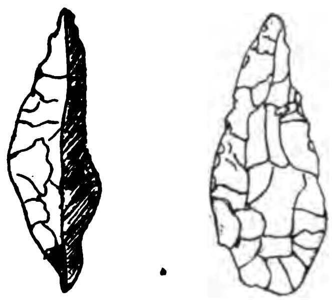


Fig. 19. — Silex de Claymont, Delaware.

Dans la même année 1888, au mois d'août, le D[r] Cresson trouva à Medora, comté de Jackson (Indiana), un instrument en silex éclaté grossièrement, dans un terrain que Wright et Upham attribuèrent à la même formation que celui du Delaware où il avait fait ses premières découvertes [3]. Ces trouvailles, bien authentifiées, ont généralement été tenues pour vraisemblables, jusqu'à l'époque où W. H. Holmes publia son travail sur l'origine indienne des paléolithes américains.

1. Hrdlička, *Skeletal remains*, p. 16.
2. D[r] H. Cresson, *Proceedings of the Boston Society of Natural History*, vol. XXIV, Boston, 1889, p. 145; cf. Wright, *Ice age*, p. 555.
3. Wright. *Ice age*, p. 536 et fig. 133.

§ II. — *Le gisement de Trenton.*

En 1874, Abbott découvrit un grand nombre d'outils d'argillite, offrant avec les objets chelléens d'Europe la plus grande ressemblance, dans des dépôts de l'époque dite de Champlain, à Trenton, New-Jersey [1]. Ces dépôts consistent en sables et en graviers, formant une couche de deux ou trois milles de large à l'est de la rivière Delaware ; leur étendue à l'ouest est un peu moins grande [2]. Des discussions s'élevèrent quant à l'âge des couches où les objets de Trenton furent trouvés. M. Lewis [3] prétendit qu'elles étaient d'origine post-glaciaire et parmi les plus récentes de la vallée de la Delaware. D'autres géologues répliquèrent que la faune que l'on rencontre dans ces mêmes couches comprend des animaux disparus aujourd'hui de cette partie de l'Amérique, comme le renne groenlandais (*rangifer tarandus* subv. *groenlandicus*), le moose (*alces machlis*), le bœuf musqué, le morse, le *mastodon ohioticus* et le mammouth (*elephas primigenius*).

Au cours d'un voyage qu'il fit aux États-Unis en 1891, M. Boule [4], professeur de paléontologie au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, eut l'occasion d'examiner la collection du Dr Abbott au Peabody Museum de Cambridge. Il constata que les pièces de Trenton ressemblaient absolument aux paléolithes de la vallée de la Somme et qu'elles différaient considérablement des outils des Indiens modernes. De plus, la visite qu'il fit dans la vallée de la Delaware et l'examen du terrain lui laissèrent la conviction que les objets avaient été trouvés dans des couches pléistocènes, et qu'ils étaient de l'époque quaternaire.

Deux ans après la visite de M. Boule, M. W. H. Holmes visita Trenton ; il conclut à l'origine indienne des instruments trouvés dans les graviers et il exposa cette hypothèse dans un premier mémoire [5] (fig. 20).

1. Abbott a exposé le résultat de ses fouilles dans plusieurs livres et mémoires dont les principaux sont : *Primitive Industry*, Cambridge, Mass., 1881, et *Evidence of the Antiquity of Man in East North-America*, Cambridge, 1888.

2. Voir la coupe de Lewis dans Abbott, *Primitive Industry*, p. 533.

3. *Science*, vol. I, pp. 192-193.

4. M. Boule, *Anthr.*, vol. IV, 1893, pp. 36-39.

5. W.-H. Holmes, *Glacial man in the Trenton gravels* (*Journal of Geology*, vol. I, 1893, p. 32).

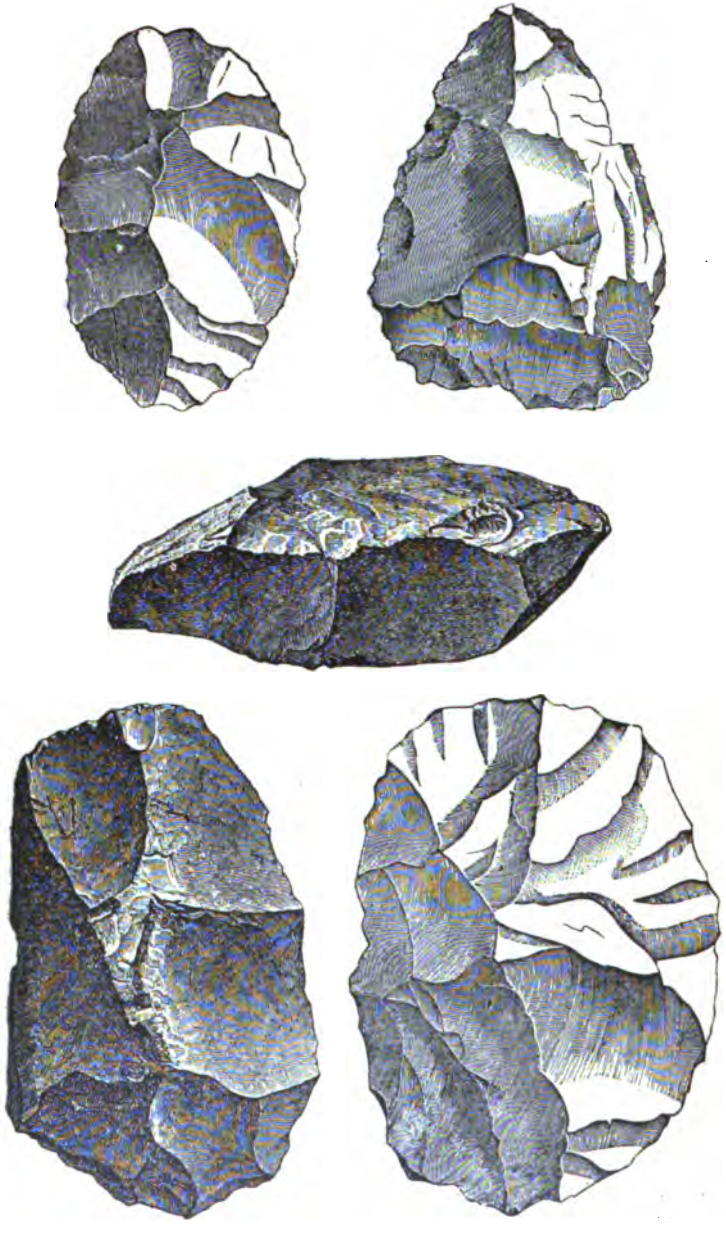


Fig. 20. — Silex de Trenton (d'après Abbott, *Primitive Industry*).

Donc, d'une part, un grand nombre de savants, tant en Europe — et plus particulièrement en France — qu'en Amérique, croient, sur la foi de données stratigraphiques et paléontologiques soigneusement vérifiées, que les silex de Trenton sont l'œuvre de l'homme quaternaire. D'autre part, un certain nombre de géologues et d'anthropologistes américains refusent d'y voir autre chose que des rebuts de carrières indiens, introduits par glissement.

Cette dernière thèse reçoit un nouvel appoint des constatations faites par Hrdlička [1] sur deux crânes trouvés dans ces terrains : l'un de ces crânes fut découvert en 1887 par M. C. C. Abbott, l'autre en 1899, par M. E. Volk. Ils présentent tous deux le *facies* de certains crânes de l'Europe occidentale, principalement du nord de la Hollande; or cette partie du New-Jersey fut colonisée par les Hollandais, et M. Hrdlička en conclut qu'ils datent, au plus tôt, du XVII^e^ siècle et qu'ils se sont introduits par glissement dans les couches glaciaires. Quant au fémur humain trouvé en 1899 par M. E. Volk, les circonstances de sa découverte et son gisement exact n'ayant pas encore été publiés, il est impossible de se former une opinion à son égard. Tel est l'état actuel de la question.

L'âge des silex de Trenton a servi de base aux archéologues américains pour dater les autres trouvailles de paléolithes faites sur le sol de leur pays. Ceux de Claymont, de Medora sont considérés, nous l'avons vu, comme plus anciens. En général, on croit que ceux dont nous allons parler sont plus récents.

§ III. — *Les silex de l'Ohio, du Nebraska et du Wyoming.*

En 1888 et 1889, Miss Babbitt découvrit à Little-Falls (Minnesota) un « atelier », dans lequel se trouvaient des objets de tous genres, depuis des éclats grossiers jusqu'à des outils finement travaillés. En 1887, le professeur Winchell avait déjà découvert en ce lieu un certain nombre de pièces en quartz éclaté, sur l'origine desquelles M. Putnam avait émis des doutes. La trouvaille de Miss Babbitt les trancha. W. Upham attribua à ces objets une antiquité moins reculée qu'à ceux de Trenton; il croyait que les terrains du gisement se formèrent entre la huitième et la neuvième avancée locale des glaces dans cette partie du Minnesota [2].

1. ***Skeletal remains***, pp. 35-47.

2. Voir Haynes, *Prehistoric archæology of America* dans Winsor, *Narrative and critical history*, vol. I, p. 345; cf. Wright, *Ice age*, p. 544.

Le Dr C. L. Metz découvrit en 1885, à Madisonville (Ohio), des objets d'un type très semblable à celui de Trenton. Wright leur attribua le même âge, en raison de leur position stratigraphique et de la présence, simultanée, d'ossements de mammouth, mais W. Upham les considéra comme plus récents [1].

De nombreuses trouvailles de silex éclatés ont été faites dans toutes les provinces orientales, mais il est impossible de leur assigner une date, soit à cause de la négligence des découvreurs, soit en raison de difficultés d'ordre stratigraphique : Haynes en trouva dans le New-Hampshire, Dodge dans le Massachusetts, Berlin et Haldemann en Pennsylvanie, Wallace en Virginie, C. C. Jones en Géorgie.

En 1874, le Dr Aughey découvrit dans le *læss* lacustre du Nebraska, une pointe de flèche et une pointe de lance, à côté d'os de *mastodon* et d'éléphant. La couche où ces objets furent trouvés était parfaitement homogène et d'une épaisseur de cinq à cent cinquante pieds ; elle était située au-dessus de formations morainiques et représentait les sédiments déposés lors de la retraite finale des glaciers. Les objets étaient taillés à petits éclats ; ils différaient absolument des objets paléolithiques. Les dépôts où ils furent trouvés renfermaient, outre les ossements d'animaux disparus, des coquillages d'espèces vivant actuellement dans la contrée. On a supposé que le terrain avait subi des remaniements, par suite du changement du lit des grandes rivières (Plate, Missouri), et l'origine paléolithique de ces instruments a été niée [2].

En 1882, M. Mac Gee trouva dans les alluvions supérieures de l'ancien lac Lahontan, une pointe de lance en obsidienne, à côté d'os de *mastodon*. M. Mac Gee lui-même croit que la présence de cet instrument dans une couche ancienne provient d'un enfouissement, et c'est aussi l'avis de Haynes [3], tandis que M. Russell [4] accepte la contemporanéité des os fossiles et de la pointe de lance. Il n'y a pas à faire état de la découverte de silex travaillés trouvés dans les alluvions du Wyoming par J. Leidy et qui présentaient tous les degrés d'usure.

A tous les silex trouvés dans les couches profondes, il faut ajou-

1. Haynes, *op. cit.*, p. 341.
2. Id., *ibid.*, p. 348.
3. Id., *ibid.*, p. 350.
4. Russell, *Geological history of the Lake Lahontan*, p. 24.

ter d'innombrables pièces rencontrées à la surface du sol, attribuées, en raison de leur usure, à l'époque paléolithique.

§ IV. — *La coquille du Delaware et la « Lenape Stone »*.

On a invoqué, en faveur de la haute antiquité de l'homme dans l'Amérique du Nord, deux gravures figurant des animaux disparus. La première se trouve sur une coquille de *Fulgur*, mollusque qui se rencontre depuis le Delaware jusqu'à la Floride. Cette coquille fut découverte par le Dr H. T. Cresson et M. Sarault à Holly Oak Station, dans le Delaware, à la surface d'un champ cultivé. Pour assoler ce champ, on l'avait couvert d'une couche de tourbe qui, suivant le Dr Cresson, provenait d'une forêt ensevelie dans un estuaire proche de la rivière Delaware. M. Thomas Wilson [1], qui nous rapporte cette trouvaille et figure cette coquille, voit dans la gravure la représentation d'un mammouth ; on pourrait aussi bien y reconnaître n'importe quel quadrupède.

Si la coquille du Delaware n'offre pas une représentation bien nette du mammouth, il n'en est pas de même d'un petit monument connu sous le nom de « Lenape Stone ». C'est une sorte de pendeloque en pierre, avec trous de suspension, d'une forme très commune en Amérique du Nord, à l'époque dite des « Mounds ». Cette pièce a été brisée en deux morceaux, recueillis à un grand intervalle, le plus grand en 1873, le plus petit en 1882, par B. Hansel en labourant, à 4 milles 1/2 à l'est de Doylestown, comté de Bucks (Pennsylvanie). Malgré les circonstances un peu singulières de la découverte, M. H. C. Mercer, conservateur de la section d'archéologie préhistorique du Musée de Pennsylvanie, ne voit aucune raison de douter de son authenticité [2]. Les détails de la gravure sont très apparents : en haut, sont figurés des croix, une représentation grossière du soleil et deux signes dont la valeur n'est pas claire. A gauche, en bas, plusieurs signes en forme d'arêtes de poisson, d'échelle, de triangle et deux figures d'hommes, très semblables à celles que l'on trouve sur la gravure lénâpe, désignée sous le nom de Walam-Olum. A droite, une représentation d'éléphant très nette : l'animal est de profil, la trompe pendante, foulant aux pieds une

1. *La haute ancienneté de l'homme*, pp. 172-174 et fig. 13. Cette reproduction est un *dessin* et non une *photographie*.

2. H. C. Mercer, *The Lenape stone*, New-York, Putnam, 1885, in-12 ; cf. Th. Wilson, *op. cit.*, pp. 173-174 et fig. 14.

figure humaine incomplètement tracée. Les deux pieds de devant sont dessinés en perspective, celui de gauche doublant celui de droite ; à l'arrière-train, on ne voit qu'une jambe, un peu étendue en arrière ; l'animal redresse la queue qui paraît épineuse ; ses oreilles et ses défenses sont très bien figurées.

Un tel dessin suppose une faculté d'observation et un talent d'exécution assez remarquables, et tout y rappelle un dessin européen, d'autant qu'il contraste étrangement avec la grossièreté des figures humaines et autres qui remplissent le reste de la pierre. Ces dernières sont semblables aux dessins des Indiens modernes et ne peuvent être considérées comme contemporaines du dessin du mammouth. D'ailleurs, la reproduction qu'on nous en donne n'est qu'un dessin, où les contours de la pierre ne sont même pas indiqués. Tous ces motifs, joints aux circonstances particulières de sa découverte, jettent certain discrédit sur la Pierre Lénâpe.

On a aussi cru trouver dans les vallées du Mississipi et de l'Ohio des tertres et des pipes en forme d'éléphant. Nous en parlerons quand nous nous occuperons de la civilisation des « Mound-Builders ».

Au Mexique, Franco et Pinart ont trouvé, associés avec les ossements de l'*Elephas Columbi* [1], des objets de type chelléen, mais il est impossible de se prononcer sur leur ancienneté.

Ce qui précède nous montre que, pour les restes industriels comme pour les ossements, règne la plus grande incertitude chronologique. Sans doute de fortes présomptions existent en faveur de l'ancienneté de certaines trouvailles, surtout celles de Claymont, de Medora et de Trenton, mais nous croyons qu'il faut attendre, pour fixer notre opinion, que les savants américains se soient mis d'accord sur l'âge à attribuer aux couches où furent trouvés les paléolithes.

1. E. T. Hamy, *Anthropologie du Mexique. Mission scientifique du Mexique*, 1re partie, Paris, 1884, p. 11.

CHAPITRE IV

LES KJÖKKENMÖDDINGS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

SOMMAIRE. — I. Les amas des îles Aléoutiennes. — II. La région du Pacifique (Colombie britannique, Orégon, Californie). — III. La côte de l'Atlantique.

§ I. — *Les amas des îles Aléoutiennes.*

A côté des gisements où les ossements humains sont associés à ceux d'animaux disparus, il existe, sur le sol du Nouveau Monde, des traces multiples de la présence de l'homme à une époque, reculée sans doute, mais où la faune était de tous points semblable à la faune actuelle.

C'est à cette catégorie qu'appartiennent les très nombreux amas de coquilles, analogues aux *kjökkenmöddings* d'Europe qui se rencontrent dans toute l'Amérique, et qui sont connus sous le nom de *shell-heaps* dans l'Amérique du Nord. Ces amas ne sont pas synchroniques ; certains paraissent être très récents, tels ceux de la Floride ; d'autres, comme ceux des îles Aléoutiennes, sont assez anciens. La plupart de ceux que l'on trouve aux États-Unis, au contraire, datent de la même époque que les constructions connues sous le nom de « mounds ».

Ces amas sont particulièrement nombreux dans les îles Aléoutiennes [1]. Ils ont été étudiés avec grand soin par le professeur W. DALL qui a reconnu qu'ils comprenaient trois couches, lesquelles renfermaient des objets appartenant à des types industriels différents.

La couche inférieure est composée presque exclusivement de coquilles brisées ou d'aiguilles d'une espèce d'oursin, auxquelles se trouvent mêlés quelques restes de mollusques comestibles. Au-dessus vient une couche, formée principalement d'arêtes de pois-

1. DE NADAILLAC, *L'Amérique préhistorique*, pp. 53-54 ; DALL, *On succession in the shell-heaps of the Aleutian islands* (CE, vol. I, Washington, 1877) ; C. THOMAS, *Introduction to the Study of North-American Ethnology*, Cincinnati, 1898, in-8, pp. 36-37.

sons avec quelques os d'oiseaux. Le troisième lit est composé d'os de mammifères marins et d'oiseaux de mer.

Les objets varient également suivant les niveaux : dans la couche la plus profonde on a découvert un petit marteau de pierre, portant, sur chaque côté, une indentation pour y placer l'annulaire et le pouce ; les extrémités, légèrement mâchurées, indiquent que l'instrument a servi, très probablement, à briser le test des oursins. La couche qui renferme les arêtes de poissons a fourni des objets de pierre en plus grand nombre : ce sont des pesons de filet, des couteaux, des têtes de lances en pierre et en os ; les pointes de lances en os sont souvent barbelées. On en retrouve en plus grand nombre dans la couche superficielle, qui contient aussi des grattoirs en os, en pierre et en corne, des aiguilles d'os, des lampes et des erminettes de pierre, ainsi que des objets sculptés en bois, tels que des masques, des labrets (ornements de lèvre) en os et en pierre.

L'industrie de la couche superficielle laisse à penser que l'amoncellement fut fait par les Aléoutes, habitants actuels de la région.

L'âge de ces amas de coquilles est difficile à déterminer. Dall supposait que la formation du lit inférieur (celui à échinodermes) pouvait avoir demandé un millier d'années et qu'il avait fallu de 1.500 à 2.000 ans pour l'accumulation des deux lits supérieurs.

Les fouilles n'ont pas livré de pièces ostéologiques qui permettent de déterminer à quelle race appartenaient les constructeurs de ces monuments.

§ II. — *La règion du Pacifique (Colombie britannique, Orégon, Californie).*

Il existe des amas analogues dans la Colombie britannique, et notamment dans l'île de Vancouver, près de Comox [1], à cent trente milles au nord de la ville de Victoria. De ces monticules, les uns se composent de sable marin, de boue noire et de coquilles; les autres, uniquement de coquilles. On en a extrait des marteaux de pierre, des pointes de flèches, des têtes de lances, des couteaux, des aiguilles, des alènes en pierre et en os, et quelques mortiers en

1. Cyrus Thomas, *Introduction to the Study of North-American Archæology*, pp. 185 et suiv.; Harlan Smith and G. Fewkes, *Cairns of British Columbia and Washington* (MAMN, vol. IV, New-York et Leide, 1901) ; Harlan Smith, *Shell-heaps of the Lower Fraser River* (MAMN, vol. IV, New-York et Leide, 1903).

pierre. Il est probable que ces monticules de sable et de coquilles ont servi de sépultures, car on y a trouvé quelques squelettes.

Des amas de débris de toute sorte se trouvent sur toute la côte du Pacifique, jusqu'au Mexique. Les objets exhumés sont très semblables à ceux des tumulus de la Colombie britannique; cependant il faut signaler l'abondance croissante des mortiers dans les amas, au fur et à mesure qu'on va vers la Californie, ce qui indique un usage de plus en plus grand, dans l'alimentation, des céréales et autres graines.

M. A. W. Chase ayant fouillé, il y a quelques années, les amas de l'Orégon, y a trouvé un nombre considérable d'objets de toutes formes, en pierre éclatée ou polie. Parmi les objets de pierre éclatée, signalons des pointes de flèches et de lances, des couteaux, des grattoirs. Les objets de pierre polie consistent en mortiers, pilons, disques perforés, massues de pierre rappelant les *meres* des Polynésiens, pipes cylindriques d'un type encore en usage aujourd'hui parmi les Indiens de cette région, et nombre d'autres pièces dont l'usage est inconnu [1].

En Californie, le nombre des monticules de coquilles est très grand, et ces collines artificielles atteignent parfois une étendue considérable. On n'y trouve pas de squelettes ; l'industrie y est la même que celle de l'Orégon. Les sépultures de cette population sont faites d'une façon particulière ; celles des îles Santa-Barbara contiennent des quantités d'os brisés, mélangés avec des fragments d'os de baleine et des morceaux de bois rouge pourris (fig. 21). Avec ces ossements, on trouve d'ordinaire de nombreux objets en pierre poreuse travaillée, qui sont tout à fait semblables à ceux des amas coquilliers et des indigènes actuels de la Californie.

§ III. — *La côte de l'Atlantique.*

Les *kjökkenmöddings* abondent aussi bien sur la côte de l'Atlantique que sur celle du Pacifique.

Dans le Maine et la Nouvelle-Écosse, ils sont assez nombreux et renferment des tessons de poterie extrêmement grossière. Ils sont composés presque exclusivement de coquilles d'huîtres, de

1. Le mémoire de M. Chase n'a pas été publié. Les renseignements que nous donnons ici sont empruntés à Cyrus Thomas, *Introd. to the St. of N. Americ. Archæology*, pp. 185-186.

Fig. 21. — Sépulture de la Californie dans la brèche coquillière (dessin de M. Ed. Touchet, d'après la sépulture du Musée d'Ethnographie du Trocadéro).

moules et de buccins. Les objets de silex y sont très rares, mais les objets d'os sont assez nombreux [1].

Il en va de même pour les amoncellements des États de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie. La faune comprend l'élan, le caribou, le cerf de Virginie, le castor, le phoque, la tortue, le dindon sauvage et le grand pingouin, tous animaux qui vivent encore actuellement, bien que le caribou, l'élan et le grand pingouin aient depuis longtemps déserté les environs de New-York et de Philadelphie pour se réfugier plus au nord.

Les États méridionaux (Carolines, Géorgie) possèdent une quantité considérable de ces monticules, divisés par les archéologues américains en deux classes : amas à sépultures (*burial shell-mounds*) et amas de rebuts (*refuse shell-heaps*) [2]. Ceux de la première catégorie abondent sur toutes les îles de la côte. La plupart contiennent plusieurs squelettes étendus, ou repliés sur eux-mêmes. Quelquefois les os humains portent la trace de l'action du feu. L'un de ces monticules, celui de l'île Stalling, dans la Savannah, présentait une forme elliptique, la longueur du grand axe atteignait presque cent mètres, celle du petit axe trente-sept mètres, et la hauteur dépassait 4m50. Composé de coquilles de moules, d'huîtres et d'escargots, il contient aussi des os humains. Les amas de la seconde catégorie ont souvent plusieurs centaines de pieds de long. On y trouve des fragments de poterie, des haches, des ciseaux, des mortiers, des pointes de flèches et de lances en pierre et de nombreux ossements d'animaux qui appartiennent tous à des espèces encore vivantes. Beaucoup des os longs ont été fendus longitudinalement pour en extraire la moelle.

Les amas coquilliers de la Floride, qui ont été étudiés en détail par MM. Cl. B. Moore et F. H. Cushing, offrent une grande ressemblance avec les précédents. Tout dans l'examen de ces masses de coquilles paraît prouver qu'elles furent accumulées par les Indiens que les Européens trouvèrent possesseurs du sol lorsqu'ils découvrirent le continent américain. Ni les ossements, ni l'industrie dont ils renferment des témoins n'indiquent une race étrangère.

1. J. Wyman, RPM, vol. II, 1872.
2. C. C. Jones, *Antiquities of the Southern Indians*, New-York, 1878, pp. 195 et suiv.

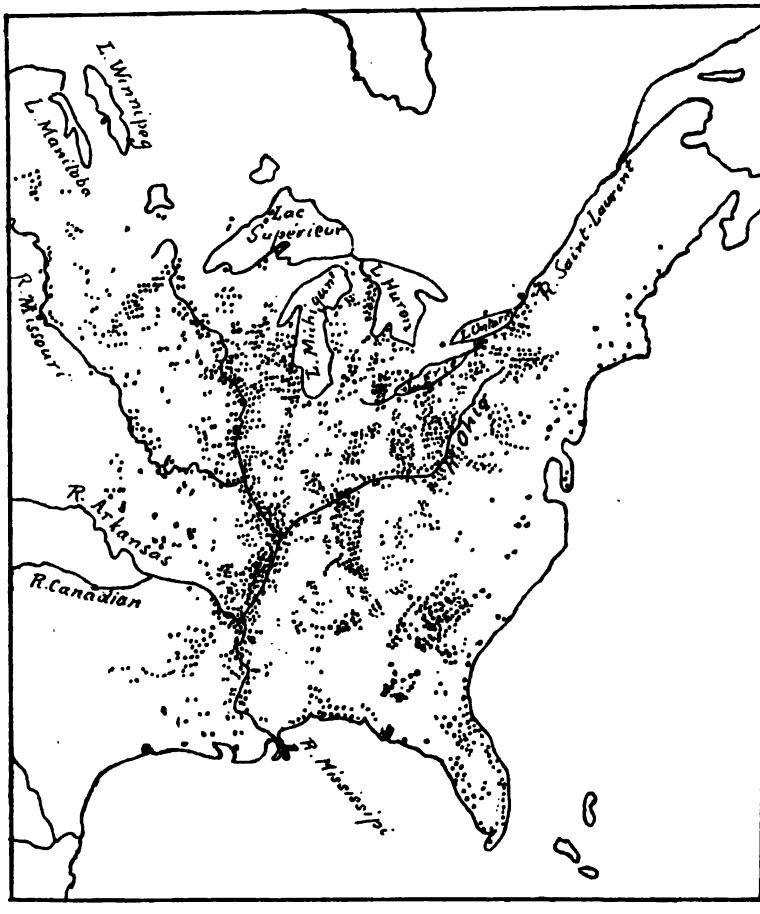


Fig. 22. — Carte montrant la répartition des « mounds » sur le territoire des États-Unis.

CHAPITRE V

LES « MOUNDS » DE L'AMÉRIQUE DU NORD

SOMMAIRE. — I. Généralités. — II. Les « mounds » funéraires. — III. Les enclos et les « mounds » en forme de pyramide. — IV. Les anneaux de huttes. — V. Les « mound » effigiés.

§ I. — *Généralités.*

L'aire sur laquelle sont répandus les tumulus connus d'ordinaire sous l'appellation anglaise de « mounds » est immense. Elle s'étend depuis la Red River au nord jusqu'au golfe du Mexique au sud, et est bornée à l'ouest par le Mississipi et à l'est par l'océan Atlantique. En dehors de ces limites, les mounds sont très rares : on en trouve cependant quelques-uns au Canada et dans le nord-ouest du cours du Mississipi, et d'autres dans des régions très éloignées, au Guatemala notamment[1]. Certaines régions des États-Unis sont particulièrement riches : les parties centrales et occidentales de l'État de New-York, l'est et le sud du Michigan, les bords du Mississipi, les parties centrales de l'État d'Ohio et la partie adjacente de l'Indiana, le centre et l'ouest du Kentucky, l'est du Tennessee, le coin sud-est de la Caroline du Nord et le coin nord-est de la Géorgie. Les États les plus orientaux, ceux de la Nouvelle-Angleterre (New-Jersey, Rhode-Island, Delaware, Maryland), sont presque totalement dépourvus de ces tumulus, qui manquent également le long des monts Alleghanys.

Tous ces tumulus ne sont pas semblables ; ils présentent, au contraire, une grande variété de types, et certains ne se rencontrent que dans une aire limitée.

Nous les décrirons suivant la division proposée par M. CYRUS THOMAS[2] qui range les mounds sous quatre chefs : 1° *Mounds funé-*

1. G. WILLIAMSON, *Antiquities of Guatemala* (RS, 1876, Washington, 1877, pp. 418-421).

2. *Introduction to the Study of North-American Ethnology*, p. 51, cf. *Mound explorations* (RE, XII, Washington, 1894).

raires [1] ; 2° *Enclos de terre et mounds en forme de pyramide* ; 3° *Anneaux de huttes* ; 4° *Mound-effigies*.

§ II. — *Les Mounds funéraires.*

La plupart des tumulus appartenant à cette série forment des amas de terre tronconiques, parfois allongés, et plus ou moins élevés. Extérieurement, leur aspect est peu varié. Par contre, leur aménagement intérieur diffère beaucoup suivant les localités. Dans le nord-ouest (Illinois, Iowa) on trouve le type d'inhumation le plus simple : les corps étaient déposés dans une excavation peu profonde [2], ils étaient recouverts d'un lit d'argile molle; cette couche d'argile, que l'on retrouve aujourd'hui durcie, était recouverte d'un monticule de terre.

Dans quelques mounds de l'Ohio et de la Virginie occidentale, les fouilles ont montré que la surface du sol avait été tout d'abord nettoyée, puis recouverte d'écorce ; au-dessus, on avait disposé une couche de cendres de quelques centimètres d'épaisseur. Le corps était couché sur ces cendres; la terre constituant le tumulus funéraire était empilée par-dessus. Dans les mounds du Tennessee oriental, il existe un système de sépulture très particulier: dans un mound situé à Lenoir, par exemple [3], on a trouvé un grand nombre de squelettes, gisant sur le sol sous une couche de terre à demi cuite. On en a déduit que les corps avaient été recouverts de roseaux, puis d'un lit d'argile au-dessus duquel un feu avait été allumé. On a retrouvé avec ces squelettes un grand nombre d'objets manufacturés.

Dans la Caroline du Nord, le système d'inhumation était complètement différent : on creusait dans le sol une excavation triangulaire ou circulaire de deux ou trois pieds de profondeur; les corps étaient placés au fond, dans une posture assise et entourés de petites ruches en cailloux [4] ; le tout était surmonté d'un monticule en terre (fig. 23). Ce type de sépulture existe aussi à Prairie du

1. Le caractère funéraire de certains de ces tumulus avait été reconnu depuis longtemps; SQUIER et DAVIS admettaient déjà l'existence de cette division.

2. Les sépultures collectives sont extrêmement nombreuses dans les mounds.

3. *Mound explorations* (RE, XII, Washington, 1891, p. 400).

4. Voir CYRUS THOMAS, *Mound explorations* (RE, XII, p. 334).

Chien (Wisconsin)[1]. Dans l'Ohio et la Virginie occidentale, les squelettes sont recouverts d'un toit de pierre ou de bois. Dans certains cas, ces toits sont carrés, d'autres fois ils sont oblongs ou circulaires, et construits de pierres non taillées, assemblées

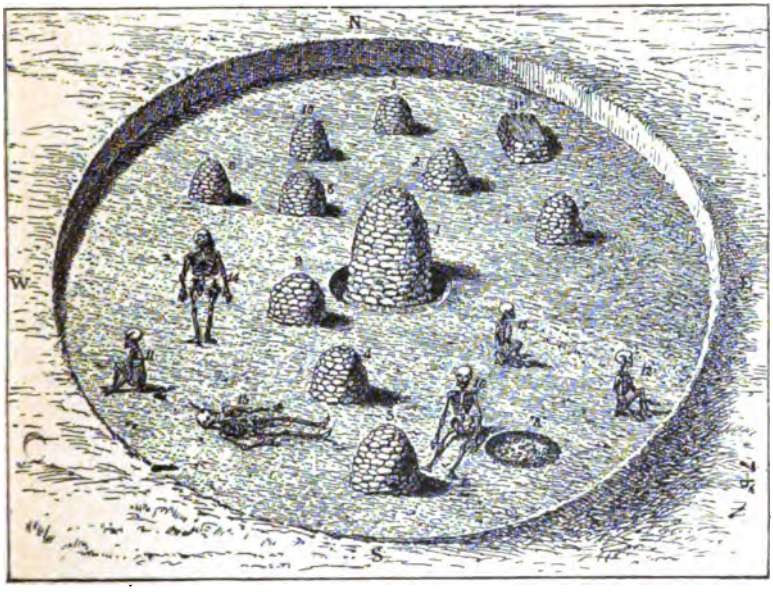


Fig. 23. — Mound à sépultures multiples. Comté de Caldwell, Caroline du Nord (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

sans mortier, quelques-uns semblent avoir été recouverts avec des poutres ; d'autres sont bâtis complètement en bois.

Des cistes ont été rencontrés dans de nombreux mounds de l'Illinois, du Kentucky, du Tennessee, du nord-est de la Géorgie et de quelques parties de l'Ohio. Les cistes paraissent avoir été construits de la façon suivante : un trou rectangulaire était creusé dans le sol ; sur le fond et sur les côtés on disposait un certain nombre de pierres pour former les parois. Le corps, placé dans cette caisse, était recouvert de tables de pierre et le tumulus construit par dessus. Certains mounds renfermaient plusieurs cistes à des niveaux

1. Cyrus Thomas, *Mound explorations*, p. 18.

divers ; dans le Tennessee, on en a trouvé où les sarcophages étaient disposés d'une façon rayonnante ; au centre était placé un grand vase de terre (fig. 24). Généralement les squelettes sont étendus de toute leur longueur, mais il existe aussi au Tennessee

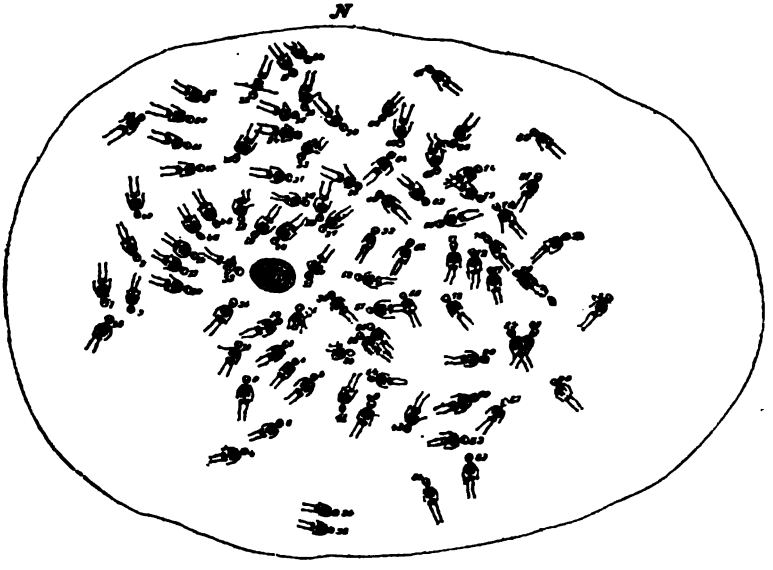


Fig. 24. — Mound à sépulture collective de Mac Spaddin. Tennessee (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

un autre système : les cistes très petits (60 cm. de long sur 25 de large) contiennent les ossements qui ont été désarticulés et liés en un paquet [1]. Ces petites caisses de pierre se trouvent parfois en grand nombre, jusqu'à trente-six, dans un même tumulus.

On trouve assez souvent, dans les mounds, des traces de feu et des fragments d'os humains carbonisés. On en a conclu que ces tumulus avaient servi de lieux de crémation [2]. M. Cyrus Thomas, sans nier l'usage de la crémation, pense que le feu a dû souvent servir à durcir les couches de terre, comme on voit dans les mounds

1. Cyrus Thomas, *Introduction to the Study of North-American Archæology*, pp. 71-72.

2. Squier et Davis, *Ancient monuments of the Mississipi valley*, y voyaient des autels à sacrifice et en concluaient qu'on avait brûlé là des victimes humaines.

du Tennessee [1]. M. THOMAS a découvert des traces de cette coutume dans certains mounds du Wisconsin et de l'Illinois septentrional. Il a reconnu, de plus, que dans certains tumulus de l'Ohio, de la Virginie occidentale et de la Caroline du Nord, on allumait des feux au-dessus des voûtes de pierre dont nous avons déjà parlé : les traces de feu sur les os proviennent du contact accidentel des ossements avec les flammes. On a constaté un seul cas certain de crémation, dans les tumulus de l'Arkansas : le mort devait être brûlé dans sa maison, sur l'emplacement de laquelle on construisait le monticule de terre [2].

Il y a encore deux autres types de mounds funéraires : l'un fréquent au nord-est du Mississipi, où les tumulus sont parfois construits entièrement de terre, parfois de terre mélangée avec des pierres et parfois uniquement de pierres. Dans les mounds faits de pierre seule, ou de terre mélangée de pierres, les corps sont recouverts de cailloux ou déposés dans des cistes ; dans les autres, il semblerait que les os ont été brûlés, puis que les cendres ont été mélangées avec la terre.

L'autre type comprend ce que les anciens auteurs, depuis SQUIER et DAVIS, nommèrent les « tumulus-autels ». Ce nom leur a été donné parce qu'ils présentent une sorte de cupule, assez vaste, en terre cuite. Quelques-uns de ces monticules ont été utilisés comme lieux de sépulture, mais les squelettes ne sont pas placés dans la cupule ou bassin de terre cuite, ainsi que l'impliquerait la théorie de SQUIER et DAVIS, qui voulaient voir dans ces débris les restes d'anciens sacrifices humains.

Comme on a pu s'en rendre compte, l'agencement intérieur des mounds funéraires présente de grandes différences. A l'extérieur, ils diffèrent par leurs dimensions et leur élévation. Tels de ces mounds se distinguent à peine du sol environnant, tandis que d'autres ont des hauteurs de vingt-cinq à trente mètres. La plupart ont un plan circulaire; cependant il en est un assez grand nombre de contour elliptique ou pyriforme.

Les mounds funéraires constituent la classe la plus nombreuse de tumulus de l'Amérique du Nord.

1. *Mound explorations* (RE, XII, pp. 609, 675-676); cf. *Introduction to North-American Archæology*, pp. 75 et suiv.
2. *Introduction to North-American Archæology*, p. 75.

§ III. — *Les enclos et les « Mounds » en forme de pyramide.*

Ces monuments sont presque tous groupés dans la partie méridionale des États-Unis ; ils sont très rares au nord de l'Ohio ; on peut dire que les « enclos », ou plutôt les fortifications, dominent dans la vallée de l'Ohio et de ses affluents (Scioto River, etc.), tandis que les pyramides ou mounds à terrasses existent presque exclusivement en Géorgie et dans l'Arkansas.

Les enclos sont peut-être le type de mounds le plus connu de tous ; c'est presque à leur description exclusive qu'a été consacré le travail de Squier et Davis, resté si justement célèbre. Ils sont nombreux, avons-nous dit, dans l'Ohio, où ils atteignent leur plus haut degré de perfection ; toutefois, on en trouve dans les États de New-York, d'Indiana, de Michigan et d'Iowa. Ces circonvallations sont de formes très variées : dans l'Ohio, ce sont les plans circulaires, carrés et octogonaux qui dominent ; dans l'Indiana, nous rencontrons surtout le carré, dans les autres États le cercle ou les polygones divers. L'étendue circonscrite par ces levées de terre va d'une acre (40 ares) à 150 acres (60 hectares).

Le mieux connu de ces mounds est « Fort Ancient », situé dans le comté de Warren (Ohio). Il couronne un éperon de falaise, de 75 à 90 mètres de haut, qui domine la rivière Miami. La surface enclose est seulement de 30 à 32 ares, mais la longueur du mur qui suit tous les accidents et les zigzags des bords de la falaise dépasse 3 milles 1/2 (5 kil. 600). C'est un des monuments les mieux conservés de la vallée de l'Ohio, le mur est en excellent état. Il est construit en terre avec quelques parties en pierre, sa hauteur varie de 1 à 5 ou 6 mètres ; sa largeur, à la base, est de 7m 50 à 20 mètres. La terre qui a servi à élever ce mur ayant été prise au-dessus de la falaise, la tranchée suit cette ligne de fortification. Aux endroits qui paraissent les plus vulnérables, le mur est plus élevé et plus épais.

L'exemple le plus parfait de l'adresse et de la précision avec lesquelles étaient faites ces constructions est fourni par le groupe de Newark (Ohio). Il fut d'abord décrit avec soin par Squier et Davis [1], puis par le colonel Whittlesey, qui en fit un relevé minutieux avant que les empiètements de la ville de Newark ne vinssent en détruire une partie [2]. Le groupe de Newark consiste en levées

1. *Ancient monuments of Mississipi valley* (SCK, 1848).
2. Ch. Whittlesey, *Descriptions of ancient Works in Ohio* (SCK, Washington, 1850, in-f°).

de terre, de formes diverses, reliés par des avenues. Un enclos elliptique mesure pour son grand axe 380 mètres et pour son petit axe 350 mètres ; les murs ont 3m60 de haut et 15 mètres de large, à la base ; à l'intérieur, le mur est doublé d'un fossé de 2 mètres de profondeur sur 10m 50 de large. A l'entrée, l'extrémité des murs se recourbe vers le dehors. A partir de cet endroit commence une large avenue bordée, elle aussi, de murs de terre qui conduisent à un enclos carré, d'une superficie de 8 hectares, dans lequel sont construits huit tumulus coniques. Au nord-ouest du groupe, on trouve une enceinte octogonale, d'une superficie de 20 hectares, reliée par des murs de terre d'une longueur de 90 mètres, à un autre enclos, parfaitement circulaire, de plus de 800 mètres de circonférence. Du côté de l'est, existent de longues avenues au milieu desquelles se dresse un monticule énorme, de 50 mètres de long et d'une hauteur excédant de 2 mètres celle des murailles. On a donné à ce mound, d'où l'on peut apercevoir tout le reste des autres constructions, le nom d'observatoire. Ce groupe comprend encore un nombre considérable d'autres cercles et de petits mounds (fig. 25). D'autres levées de terre de ce type ont été signalées dans l'Ohio et les États voisins : on en trouvera des exemples dans les livres de C. Thomas. Le Dr Lapham [1] découvrit à Aztalan (Iowa) des enclos d'un type assez particulier. Ils consistent en murs analogues à ceux déjà décrits, mais ils présentent, à distance régulière, des saillies en forme de contrefort se projetant de vingt ou trente pieds à l'extérieur.

A quoi servaient ces levées de terre? Pour certaines, comme « Fort Ancient » ou celles d'Aztalan, la réponse n'est pas douteuse, surtout si l'on considère les lieux où elles sont construites : ce sont des fortifications. Pour les autres, tels que les ouvrages de Newark, par exemple, les avis sont encore partagés. Squier et Davis leur attribuaient une fonction religieuse, alors que la plupart des auteurs modernes admettent qu'ils sont des fortifications de villages. L. H. Morgan suggéra que, où le cercle et le carré étaient combinés, le premier entourait le village et que l'autre était un enclos où les gens cultivaient le maïs et les autres plantes.

L'hypothèse de fortifications est aujourd'hui adoptée par tous les archéologues qui s'occupent de la question.

1. J. A. Lapham, *The antiquities of Wisconsin* (SCK. Philadelphie, 1855, in-f°.

Les mounds en forme de pyramides ou de terrasses, sont

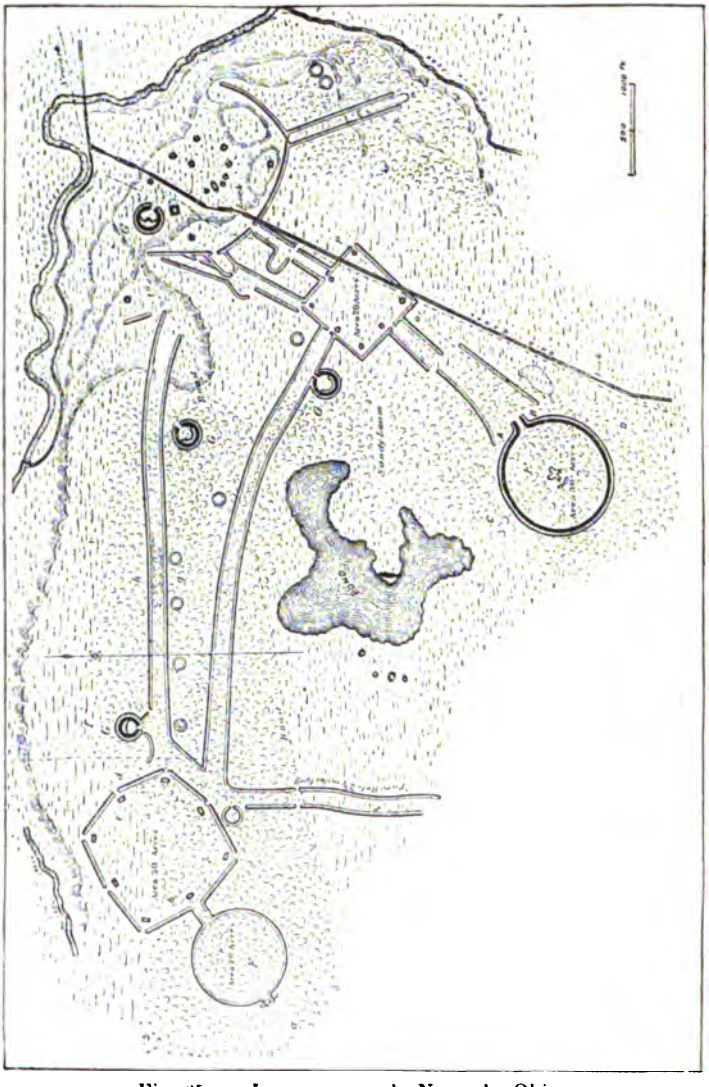


Fig. 25. — Les ouvrages de Newark, Ohio
(d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

presque exclusivement limités aux États du sud-est (Géorgie, Alabama, Mississipi); très peu d'entre eux ont été signalés au nord

de la rivière Ohio. Ce sont des collines artificielles, quelquefois divisées en plusieurs terrasses ou étages. D'ordinaire elles sont quadrangulaires; quelques-unes, cependant, ont la forme de cônes tronqués.

Il en est qui renferment des sépultures, mais la plupart semblent avoir servi de base à des édifices : dans plusieurs cas, on a retrouvé l'extrémité des poteaux en bois qui formaient les supports des murs aujourd'hui disparus ; ailleurs, on a découvert des plaques de terre cuite dont ces murs étaient probablement recouverts. D'autres fois enfin, on a retrouvé à la surface de ces pyramides, des traces de feu et des fragments de poterie, que les explorateurs du bureau d'Ethnologie considèrent comme les restes de foyers édifiés au milieu de huttes.

Certaines de ces constructions ont des dimensions énormes, c'est le cas, par exemple, du grand mound d'Etowah, près de Cartersville, comté de Bartow (Géorgie). C'est une pyramide quadrangulaire tronquée, haute de 18m50 ; sur le côté sud, une vaste rampe, qui paraît avoir été autrefois taillée en escalier, monte jusqu'au sommet (fig. 26).

Le volume total de cette masse de terre est de 124.700 mètres cubes ; les côtés de la base mesurent respectivement 100 et 116 mètres. La surface couverte est de 22 hectares 66 ares. La rampe du mound d'Etowah le rapproche d'une variante de ce groupe, le mound à terrasses.

Les « mounds à terrasses » possèdent une plate-forme moins élevée que le mound principal ; cette plate-forme est quelquefois plus large que l'éminence la plus haute. Quelquefois, une voie en pente douce ou à plusieurs échelons va de la base au sommet du mound. M. R. B. Evans a découvert, dans l'Arkansas, une colline artificielle ayant une double terrasse, ce qui donnait à l'ensemble trois étages [1].

Le meilleur type de ces monticules est fourni par le grand mound de Cahokia (Illinois), le plus considérable de tous les tumulus de l'Amérique. Il est situé dans le comté de Madison, à environ six milles de Saint-Louis. C'est une pyramide quadrangulaire, avec une plate-forme qui s'étend du côté du sud. La base, des deux côtés nord et sud, mesure 305 mètres ; du côté est et du côté ouest, 220 mètres ; hauteur totale, 30 mètres. La surface de la base

1. C. THOMAS, *Mound explorations* (RE, XII, Washington, 1894, p. 223). *Cf. Introduction to the Study of North-American Archæology*, p. 119.

est d'environ 6 hectares 50 ares. Sur le côté ouest, à environ 10 mètres au-dessus de la première terrasse, il en existe une

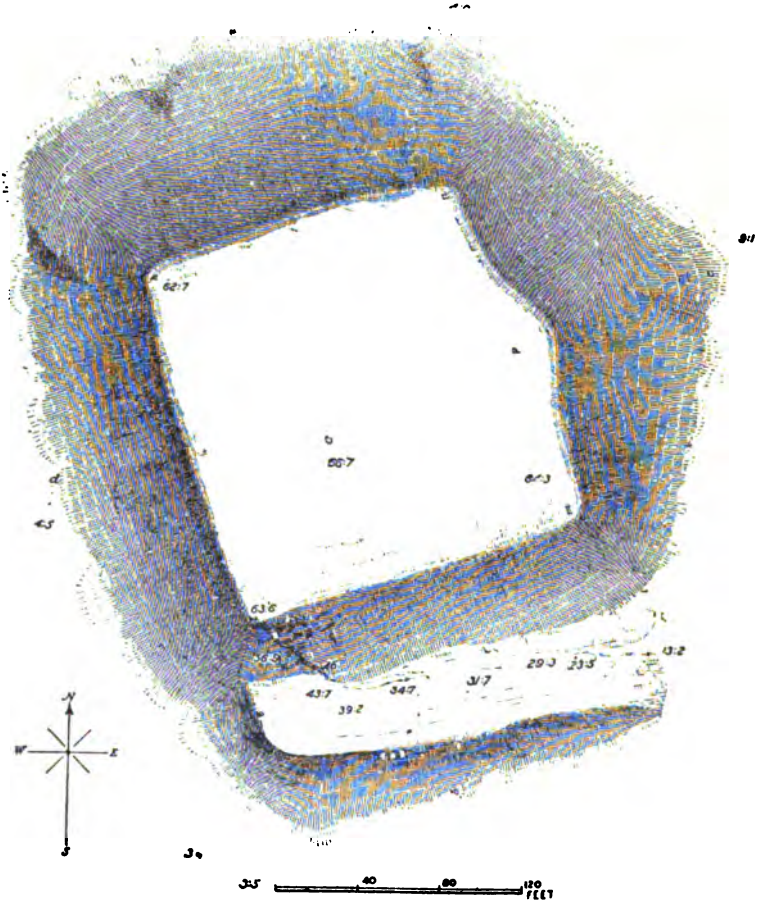


Fig. 26. — Plan du grand Mound d'Etowah, Géorgie (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

seconde, très difficile à distinguer. Le volume total de cette énorme masse de terre est de 634.355 mètres cubes.

Aux alentours du mound de Cahokia, il existe des dépressions que l'on suppose provenir de l'enlèvement des terres qui ont servi

à l'érection de ce mound. Lorsque Brackenridge le visita, en 1811, il était habité par une colonie de trappistes, qui avaient transformé la terrasse sud en jardin [1].

Dans plusieurs cas, le noyau pyramidal est surmonté d'un petit tumulus conique. On en a trouvé dans l'Indiana, le sud-est du Missouri et l'Arkansas. Un excellent exemple est le Selsertown mound du comté d'Adams (Mississipi) : c'est une élévation naturelle, artificiellement aplatie et dont les contours ont été remblayés pour leur donner la forme rectangulaire. Sur cette éminence, on a élevé quatre tumulus coniques, dont l'un mesure plus de 10 mètres de haut. Les anciens explorateurs de ce monument prétendaient avoir découvert encore sept autres mounds sur la surface supérieure, mais l'examen fait par les agents du Bureau d'Ethnologie n'a pas confirmé leur existence : M. C. Thomas croit qu'il s'agit seulement de sites d'habitation, légèrement surélevés.

§ IV. — *Les anneaux de huttes.*

En divers points du territoire des États-Unis, particulièrement dans le Tennessee, l'Illinois et le sud-est du Missouri, on trouve des milliers de petits anneaux, ou cercles de terre, de 4 m 50 à 15 mètres de diamètre ; l'aire qu'ils circonscrivent est plus ou moins déprimée. On a donné à ces cercles le nom d'anneaux de huttes. Ils sont très nombreux dans les régions où dominent les enclos ; mais leur faible élévation ne les fait pas toujours facilement remarquer, et un grand nombre de ceux qui ont été signalés par Squier et Davis dans l'Ohio, ont été détruits par la charrue.

Il est possible que beaucoup de ces anneaux de huttes soient l'œuvre d'Indiens qui auraient occupé, à une époque relativement rapprochée, les sites où on les retrouve. Cependant, il est certain que la plupart doivent être attribués aux constructeurs des fortifications. Les anneaux de huttes montrent qu'une partie au moins des maisons des « Mound-Builders » devait être analogue au *tipi*, à la tente de peau des Indiens modernes des Prairies : autour de la tente, on a encore chez ceux-ci l'habitude de construire un anneau de terre qui empêche l'eau d'y pénétrer, lorsqu'il pleut.

1. *Handbook of North-American Indians*, p. 186.

Les explorations faites dans la région des mounds nous ont révélé l'existence de maisons d'un type plus perfectionné. On a signalé par centaines, dans l'Arkansas, des « sites de maisons », ce sont des lits de terre durcis par le feu, et présentant des impressions d'herbes et de roseaux. Ces couches d'argile cuite étaient généralement situées à un ou deux pieds au-dessous de la surface de mounds plats et bas, mesurant de 1 à 5 pieds de haut et de 15 à 50 pieds de diamètre. Les explorateurs du Bureau d'Ethnologie décrivent comme suit ces « sites de maisons » : « En règle générale, lorsqu'on fouille les mounds bas et plats, les couches se succèdent dans l'ordre suivant : 1° un lit superficiel de terre

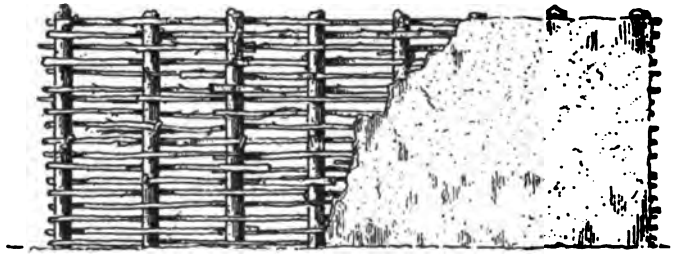


Fig. 27. — Construction des murs dans les maisons de l'Arkansas (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

végétale, d'un à deux pieds d'épaisseur ; 2° un lit d'argile cuite, de quatre pouces à un pied d'épaisseur, qui constituait autrefois le revêtement des murs. Il est toujours brisé en gros fragments, et ne constitue jamais un lit uniforme et continu, montrant ainsi que la matière qui le compose était tombée de plus haut et n'avait pas été placée originellement à l'endroit où on la trouve ; 3° une mince couche de boue durcie ou d'argile de couleur sombre ; cette couche n'existe pas toujours. A cette profondeur on trouve généralement, dans l'est de l'Arkansas, un et parfois deux squelettes [1].» M. Cyrus Thomas ajoute que, dans deux cas, on pouvait retrouver le plan extérieur des habitations. Elles consistaient en trois pièces carrées. A en juger par les fragments de murs brûlés qu'on a découverts dans un des cas, il est probable qu'ils étaient faits de terre,

1. *Mound explorations* (RE, XII, pp. 205 et suiv.).

appliquée sur un clayonnage de roseaux [1]. Le professeur Swallow a décrit une chambre qu'il a découverte dans un des mounds du sud-est du Missouri ; elle était faite de perches, treillagées avec des roseaux fendus et crépis d'argile à l'intérieur et à l'extérieur [2] (fig. 27). Cette classe de monuments nous permet donc de nous rendre compte de la façon dont les constructeurs de mounds bâtissaient leurs maisons. On verra plus loin quelle importance ont ces faits pour établir la nationalité probable des « Mound-Builders ».

§ V. — *Mound-effigies.*

Ces tumulus sont surtout abondants dans le Wisconsin. Dans les contrées plus occidentales (Dakota du Nord et du Sud), on trouve d'autres structures rappelant les levées de terre du Wisconsin, mais composées simplement de blocs de pierre (« mosaïc bowlders » des ethnographes américains). La limite exacte de l'aire où l'on rencontre ces structures a été tracée par Cyrus Thomas [3] : elles ont été surtout élevées le long des cours d'eau importants (Wisconsin, Fox et Rock Rivers, rive orientale du Mississipi).

Les mound-effigies ont été étudiés et décrits par le Dr Lapham [4] dès 1855, d'une façon si exacte que, pour la plupart, les explorateurs qui sont venus ensuite n'ont rien trouvé à y rectifier. Cette étude montre quel soin les constructeurs mirent à leur travail : les espèces animales qui ont été représentées sont, la plupart du temps, faciles à reconnaître, et le Rev. S. D. Peet dit que les proportions du corps des animaux figurés sont rendues avec une exactitude parfaite [5]. On y reconnaît le lézard, la tortue, l'élan, le bison, la loutre, le renard, le raton, le serpent, et un grand nombre d'oiseaux les ailes étendues. On a cru aussi trouver les images de l'homme et de l'éléphant.

Ces figures ont des grandeurs très diverses. Six mounds du comté de Crawford (Wisconsin), en forme d'oiseaux aux ailes déployées, ont les dimensions suivantes (grande envergure) :

1. *Mound explorations* (RE, XII, Washington, 1894, p. 209) ; cf. Cyrus Thomas, *Introd. to the Study of N.-A. Archæol.*, p. 135, fig. 65, et E. Sarfert, *Haus und dorf... Nordamerikas.*
2. C. Thomas, *Introd. to N.-A. Arch.*, p. 135.
3. *Mound explorations* (RE, XII, Washington, 1894, p. 531).
4. *The antiquities of Wisconsin* (SCK, Philadelphie, Collins, gr. in-4°).
5. AT, vol. III, p. 2.

69 m 35, 70 m 15, 77 m 15 et 85 m 40, deux de ces longueurs s'appliquant chacune à deux mounds différents. D'autres figures d'oiseaux ont des dimensions allant de 9 m 75 à 125 m 75. L'élévation est au maximum de 1 m 50, mais il est rare qu'elle excède 1 m 25.

L' « alligator-mound », situé dans le comté de Licking (Wisconsin), offre un intérêt spécial. Il occupe le sommet d'une colline de près de 60 mètres de haut, surplombant la vallée du Racoon Creek ; l'éminence qu'il forme est très régulière, et le procédé de construction semble avoir été le suivant : les contours ayant été dessinés sur le sol, les parties environnantes auraient été enlevées et la terre rejetée. La longueur totale de la figure, depuis l'extrémité

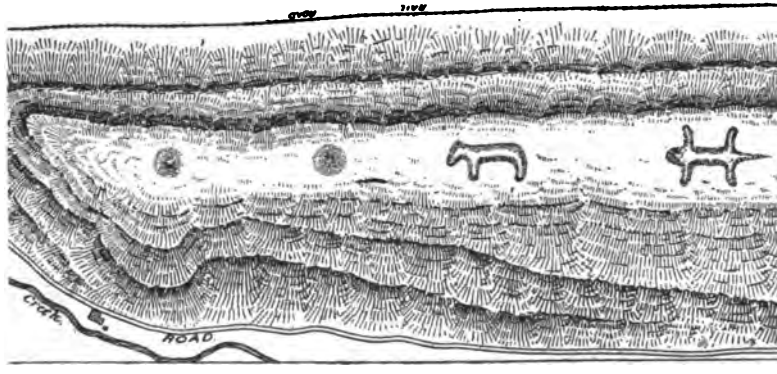


Fig. 28. — Mounds en forme d'ours et de lézard. Wyalusing, Wisconsin (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

du museau jusqu'à celle de la queue recourbée de l'animal est de 65 mètres. La hauteur moyenne est de 1 m 25, mais la tête, les épaules et les reins sont un peu surélevés, atteignant une hauteur d'environ 1 m 80. Les extrémités des pattes sont élargies, et la queue se recourbe du côté gauche, afin de conserver les proportions de l'animal que l'exiguïté du site ne permettait pas de représenter complètement allongé. A côté de la figure du lézard, se trouve un petit mound circulaire, sur lequel on voit des traces de feu et que les premiers explorateurs avaient appelé, pour cette raison, « autel » (fig. 28).

Le « mound du serpent », situé dans le comté d'Adams (Ohio), occupe l'extrême pointe d'une éminence en forme de croissant, à la

jonction de deux ruisseaux tributaires de l'Ohio. Tout autour, le sol a été aplani, de façon à former une plate-forme ovale. Le serpent est représenté la gueule ouverte ; à l'intérieur de ses mâchoires se trouve une figure ovale, de 48 mètres de long, qui représente peut-être un œuf. Le corps du serpent suit le sommet de la colline avec des ondulations gracieuses ; la queue se termine par une spirale à

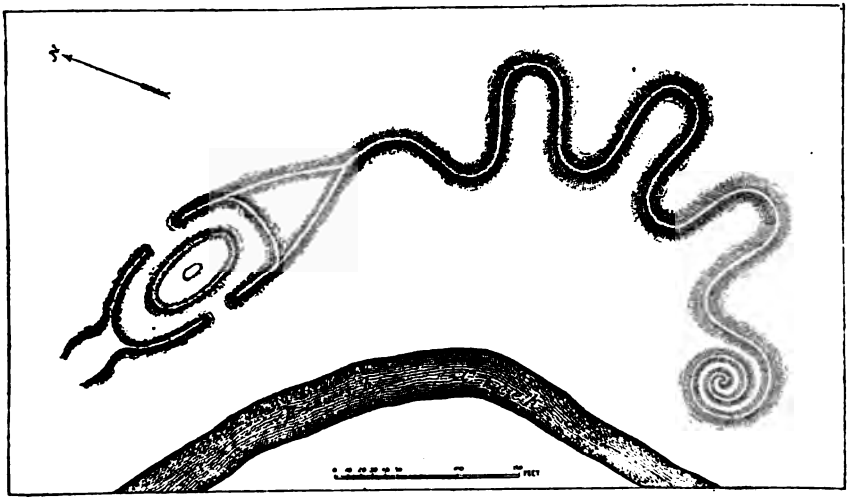


Fig. 29. — Le « Mound du Serpent ». Comté d'Adams, Ohio (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

trois tours. La hauteur moyenne de cette figure est de 1 m 50 et sa longueur totale de plus de 300 mètres [1] (fig. 29).

Les mosaïques faites en blocs de rocher que l'on trouve dans les Dakotas sont composées de gros blocs de pierre, posés sur le sol et assemblés de façon à former les contours de quelque figure animale. Suivant Lewis [2], on en trouve aussi dans l'ouest de l'Iowa, le Nebraska, le Montana et dans la province canadienne de Manitoba. Elles sont situées le plus souvent dans des endroits élevés et sont généralement accompagnées d'anneaux de pierres enfoncées dans le

1. *American Anthropologist*, vol. II, 1889, pp. 205-217. Cf. *Handbook of North-American Indians*, vol. I, p. 163.

2. Voir la figure dans Cyrus Thomas, *Mound explorations* (RE, XII, Washington, 1894, p. 493).

sol et qui marquent l'emplacement d'anciens *tipis* ou tentes. Les

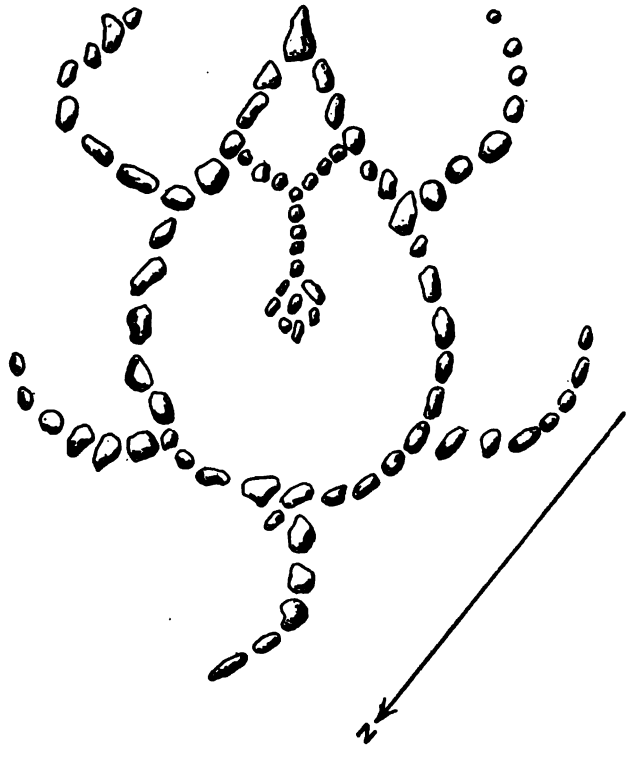


Fig. 30. — Tortue dessinée en blocs de rochers. Comté de Hughes, Dakota méridional (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

figures les plus fréquemment représentées sont celles de l'homme, de la tortue (fig. 30) et du serpent.

CHAPITRE VI

L'INDUSTRIE DE LA PIERRE, DES COQUILLES ET DES MÉTAUX DANS LES « MOUNDS » ET LES KJÖKKENMÖDDINGS

Sommaire. — I. Généralités. — II. Les objets de pierre éclatée. — III. Les haches en pierre polie. — IV. Les pipes en pierre. — V. Objets divers en pierre polie. — VI. L'industrie de la coquille. — VII. Le travail des métaux (cuivre, or, argent, fer météorique).

§ I. — *Généralités.*

Les mounds et les amas coquilliers de l'Amérique du Nord renferment une multitude de petits objets en pierre, en os et en métal.

Ce sont, naturellement, les mounds funéraires qui en ont fourni le plus grand nombre. Mais on en trouve aussi en grande quantité dans les amas coquilliers de la Floride et des Cayes. Les sépultures en fosse, telles que celle rencontrée dans le comté de Caldwell (Caroline du Nord) par M. Cyrus Thomas, appartiennent à la même époque. Cette fosse, de forme régulièrement triangulaire, contenait quinze cadavres, les uns simplement inhumés dans le sol, les autres recouverts de voûtes de pierre analogues à celles de certains mounds à inhumation ; sous une voûte de plus grande dimension située près d'un des côtés du triangle on trouva une dizaine de squelettes et divers objets de pierre, de coquille et de poterie. Aucun monticule ne recouvrait cette fosse. Mais que les trouvailles aient eu lieu dans les mounds, les monticules de coquilles ou les fosses, les objets présentent une grande ressemblance.

Les objets de pierre travaillée sont en général d'une facture excellente et comparables, sous bien des rapports, aux meilleurs produits de l'industrie néolithique de l'Europe. Sauf pour les pointes de

flèches, les objets en pierre polie dominent. Ils sont souvent si semblables à ceux qu'ont fabriqués les Indiens modernes qu'il est presque impossible de les en distinguer.

Tous ces objets se trouvant répartis d'une façon très irrégulière, nous en ferons l'énumération par catégories d'objets [1].

§ II. — *Les objets de pierre éclatée.*

Les instruments en pierre éclatée, bien que très nombreux, ne présentent pas le même intérêt que ceux en pierre polie. Ce sont surtout de grandes lames, de formes variées, qui ont été probablement employées comme erminettes et des pointes de flèches qui n'offrent aucun intérêt particulier. Cette branche de l'industrie des constructeurs des mounds ou des amas coquilliers est de tous points semblable à celle des Indiens modernes.

§ III. — *Les haches en pierre polie.*

Les haches sont généralement polies. Les haches en pierre éclatée que l'on a trouvées un peu partout sont peut-être en cours de fabrication. Le type le plus remarquable est celui des « haches à gorges ». On les trouve répandues sur toute la surface du sol des États-Unis, mais surtout dans les contrées situées à l'est du Mississipi. Les haches à gorges sont beaucoup plus nombreuses dans cette région que les autres, qui sont le plus ordinairement de petites dimensions. On peut y distinguer plusieurs sous-types : 1° celles où la gorge est formée par deux crêtes plus hautes que le corps de la hache et qui en font le tour. On en a trouvé dans le Tennessee, la Caroline du Nord, l'Ohio et la Géorgie (fig. 31) ; 2° celles où la rainure est creusée dans le corps de la hache. Elles sont beaucoup plus nombreuses que les premières ; parfois, la rainure fait le tour complet du corps de la hache ; d'autres fois, elle n'est pratiquée que sur le côté plat. On trouve surtout ces instruments dans les États qui bordent la partie centrale de la vallée du Mississipi, toutefois on en a découvert en Virginie et en Géorgie (fig. 32). Les haches lisses sont de grandeurs assez variables ; les plus petites sont souvent désignées par les auteurs sous le nom de grattoirs. Elles

1. Nous avons suivi l'ordre adopté par G. Fewkes, *Stone Art* (RE, XIII, Washington, 1896, pp. 51-178).

sont plus ou moins allongées, plus ou moins épaisses, à tranchant plus ou moins droit et se rencontrent sur toute l'étendue du territoire des États-Unis.

Fig. 31. — Hache à gorge à cordons saillants. Tennessee (d'après FEWKES, *Stone art*).

Fig. 32. — Hache à gorge. Virginie occidentale (d'après FEWKES, *Stone art*).

§ IV. — *Les pipes en pierre.*

Les pipes en pierre sont répandues sur toute l'aire où l'on trouve les mounds, à l'exception de l'État de New-York où dominent les pipes de terre cuite. M. SCHUMACHER [1] en a trouvé quelques-unes dans les amas coquilliers de l'Orégon, et ceux de la Californie en ont aussi fourni quelques exemplaires. Ces pipes de l'ouest sont des tuyaux cylindriques ou coniques, en stéatite ou en talc, entièrement semblables à ceux que fabriquent encore les Indiens Hupas du nord de la Californie et qui leur servent au même usage [2]. En général, les pipes des régions orientales sont faites avec grand soin. M. FEWKES les classe comme suit : 1° Pipes dont le tuyau a une section elliptique ou triangulaire ; le fourneau se trouve

1. *Remarks on the Kjökken-möddings on the Northwest Coast of America* (RS, 1873, Washington, 1874, pp. 354-362).

2. OTIS T. MASON, *The Ray collection from Hupa reservation* (RS, 1886, Washington, 1889, pl. XV et XVI); P. E. GODDARD, *Life and Culture of the Hupa* (CAAE. vol. I, Berkeley, 1903, pl. XVII).

près d'une des extrémités, le tuyau continuant en avant ; le trou est percé dans la partie la plus longue du tuyau ; ce type se

Fig. 33. — Pipe en pierre. Caroline du Nord (d'après FEWKES, *Stone art*).

trouve dans la Caroline du Nord et la Virginie (fig. 33) ; 2° Le tuyau a la même forme, mais le fourneau se trouve à une des extrémités et se raccorde au tuyau par une courbure (Caroline du Nord,

Fig. 34. — Pipe en pierre. Tennessee (d'après FEWKES, *Stone art*).

Tennessee, Virginie) (fig. 34) ; 3° Le tuyau possède une nervure centrale à travers laquelle le trou est foré ; l'axe du fourneau et celui du

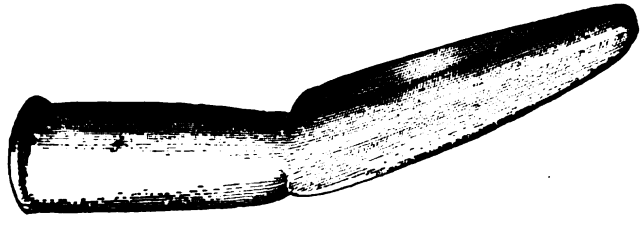


Fig. 35. — Pipe en pierre. Tennessee (d'après FEWKES, *Stone art*).

tuyau forment entre eux un angle de 100° à 170° (Caroline du Nord, Virginie, Tennessee) (fig. 35) ; 4° Le fourneau et le tuyau sont rond

ou carrés et de très grandes dimensions; parfois la base est élargie pour permettre à la pipe de poser à plat; le tuyau de pierre étant très court devait être muni d'un tuyau de roseau (Tennessee,

Fig. 36. — Pipe en pierre. Missouri (d'après FEWKES, *Stone art*).

Géorgie) (fig. 36); 5° Le fourneau est cylindrique, avec une gorge taillée à bords vifs près du milieu ; au-dessous de la gorge, le fourneau s'amincit; le trou servant à introduire un tuyau de roseau

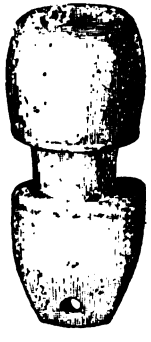


Fig. 37. — Pipe en pierre. Wisconsin (d'après FEWKES, *Stone art*).

est percé juste au-dessous de la gorge (Ohio, Wisconsin) (fig. 37); 6° Le tuyau est rond et a une longueur de 1 centimètre 1/2 à 25 centimètres; le fourneau fait avec le tuyau un angle plus ou moins ouvert (Caroline du Nord, Tennessee) (fig. 38); 7° Le tube est très court, sans doute la pipe était munie d'un tuyau en roseau ; le fourneau est tronconique, et ses bords se prolongent de façon à

former une plate-forme carrée (Tennessee) (fig. 39) ; 8° Le tuyau est assez court, plus ou moins carré, le fourneau tronconique et for-

Fig. 38. — Pipes en pierre. Caroline du Nord et Tennessee (d'après FEWKES, *Stone art*).

mant avec le tuyau un angle presque droit. Parfois, on trouve sur le tuyau une projection plate percée d'un trou ; on devait passer dans celui-ci une corde servant à fixer des ornements (Tennessee,

Fig. 39. — Pipe en pierre. Tennessee (d'après FEWKES, *Stone art*).

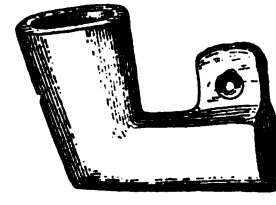


Fig. 40. — Pipe en pierre. Tennessee (d'après FEWKES, *Stone art*).

Géorgie, Caroline du Nord) (fig. 40) ; 9° Fourneau en forme de moitié d'œuf, avec un trou qui servait à introduire un tuyau de roseau, sur le côté, en bas ; parfois, le bord supérieur est élargi, d'autres fois, l'œuf est très allongé et un peu pointu vers le bas (Géorgie, Caroline du Nord,

Virginie, Tennessee, Ohio, Missouri) (fig. 41) ; 10° Les pipes qui représentent des animaux ou des têtes humaines sculptés. Ces dernières proviennent exclusivement de l'Ohio, et correspondent aux pipes en terre de l'État de New-York. Certaines ont la forme de têtes humaines ; D. Wilson[1] et J. Short[2] crurent pouvoir déterminer à l'aide de ces statuettes les caractères de la race qui construisit

Fig. 41. — Pipes en pierre. Tennessee (d'après Fewkes, *Stone art*).

les mounds, et ils affirmèrent qu'elle n'était pas semblable aux Indiens.

On a fait connaître, en 1882[3], deux pipes, découvertes dans un mound de l'Iowa, qui représentaient chacune un éléphant ou un animal semblable. On a cru y reconnaître le mastodon, et on a voulu rapprocher ces effigies de celle d'un mound emblématique du Wisconsin dont la forme se rapprochait aussi de celle de ce pachyderme. Malheureusement, ces pipes ont été trouvées à plusieurs mois d'intervalle par le même individu au même endroit et leur authenticité n'est pas bien établie (fig. 42).

1. *Prehistoric Man*, pp. 461 et 469.
2. *North Americans of antiquity*, p. 187.
3. Barber, *On mound pipes* (A N, 1882, pp. 272 et suiv. .

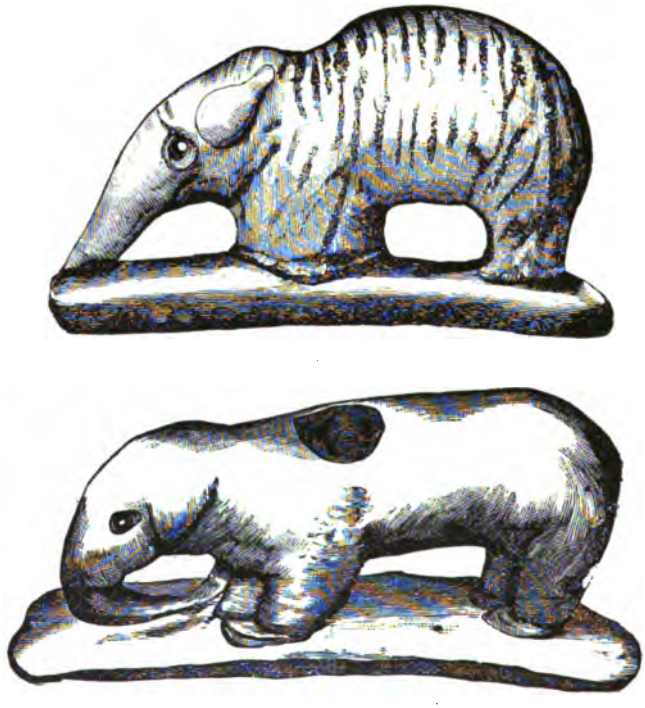


Fig. 42. — Pipes en forme d'éléphant. Iowa (d'après H. W. Henshaw, *Animal cawings from mounds*).

§ V. — *Objets divers en pierre polie.*

Les mortiers et les pilons sont très abondants dans les amas coquilliers de la côte du Pacifique et principalement en Californie. Les mortiers sont généralement de forme globuleuse, à parois très épaisses, taillés dans une pierre poreuse ayant l'aspect de la ponce. Leur diamètre est assez grand, 30 cm. environ, et l'épaisseur de leurs parois est de 2 ou 3 cm. Les pilons sont cylindriques avec des extrémités arrondies ; ils sont d'une longueur de 30 à 40 cm. en moyenne.

Ces instruments sont beaucoup plus rares dans les régions orientales de l'Amérique du Nord, et les types sont plus variés que sur les rives occidentales. Parfois les pilons sont cylindriques, parfois en forme de poire très allongée. Les mortiers sont encore plus

rares, et de dimensions très variables; les plus grands devaient servir à piler le grain ou les noix d'hickory qui servaient à l'alimentation, les plus petits ont sans doute été employés pour broyer les terres colorantes. On trouve aussi, dans les parties centrales

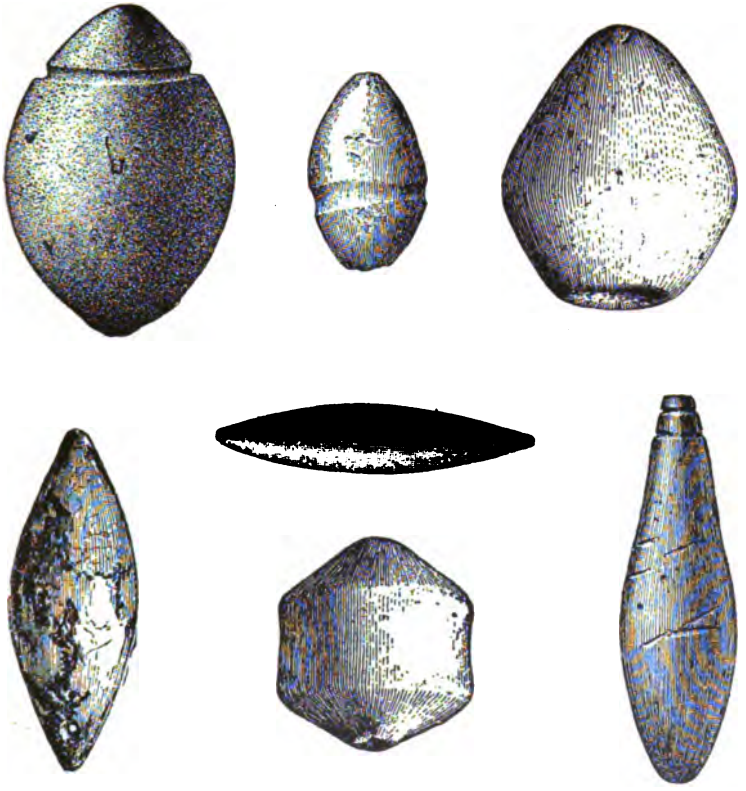


Fig. 43. — Pierres ovoïdes. Provenances diverses (d'après G. Fewkes, *Stone art*).

de la vallée du Mississipi, des pilons à large base plate, parfaitement dressée, qui affectent la forme cylindrique, conique, ou celle d'un cylindre à base très élargie, comme nos pilons à porphyriser. Il est probable qu'ils servaient à réduire en poudre impalpable les matières colorantes grossièrement broyées dans les mortiers.

On a découvert, aussi bien dans les amas de coquilles que dans les mounds, des pierres à gorge, que l'on suppose avoir été

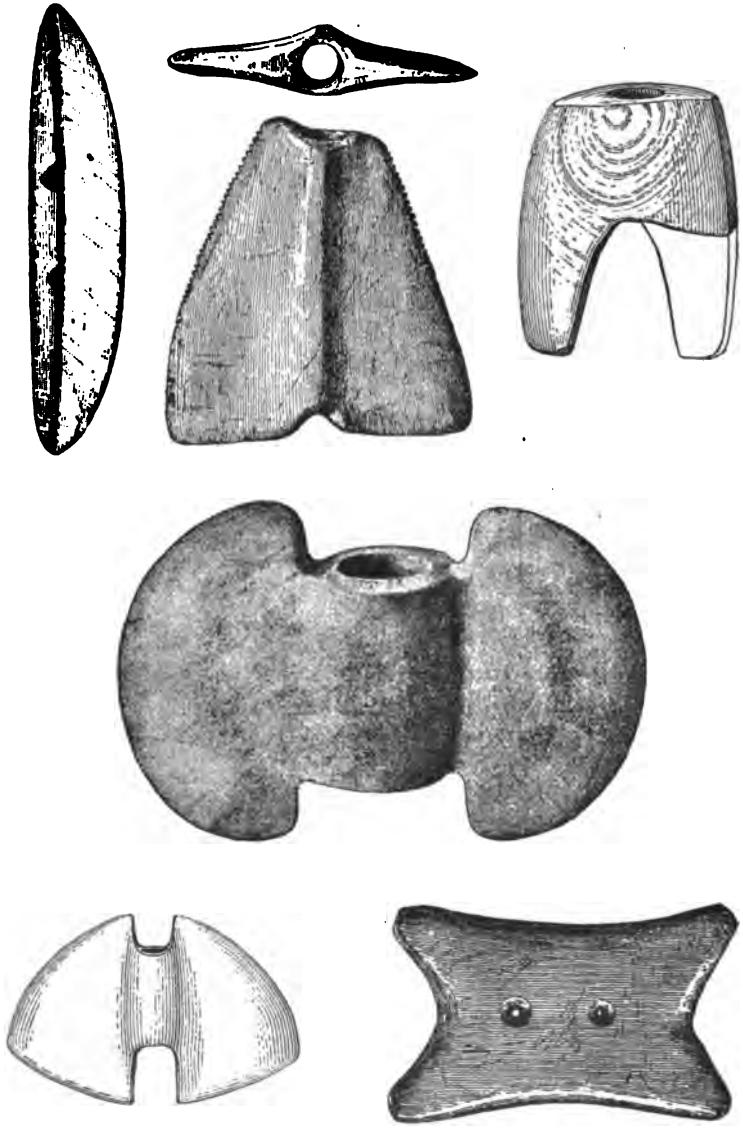


Fig. 44. — Objets divers en pierre polie (d'après Fewkes, *Stone art*).

des poids qui servaient à foncer les lignes et les filets de pêche. D'autres pierres, de forme ovoïde, ne portent pas d'encoches; elles ont pu être utilisées de la même manière, mais peut-être aussi comme des pierres de fronde (fig. 43). D'autres ont une perforation au lieu d'encoche; elles sont particulièrement nombreuses dans les amas de coquilles californiens; parfois elles sont très soigneusement polies et peuvent, dans certains cas, avoir été portées comme des amulettes [1].

Il en est de même de la plupart des objets appelés par M. Fewkes « discoidal stones » et « ceremonial stones ». Les pierres en forme de disques, très nombreuses dans toute la vallée du Mississipi, peuvent avoir servi comme ornements ou comme amulettes. Certaines sont percées d'un trou plus ou moins grand et sont excavées sur les deux faces d'une façon très régulière; d'autres ont leurs faces parallèles, d'autres enfin, bombées d'un seul ou des deux côtés.

Il existe une quantité considérable de pierres de petites dimensions, d'un travail excellent et d'une grande variété de formes, qui paraissent avoir été suspendues, ainsi que l'indiquent les rainures ou les perforations qu'elles présentent. Leur usage est inconnu, mais il est certain qu'elles furent portées soit comme bijoux, soit comme objets magiques. Elles ont reçu une multitude de noms, suivant la forme qu'elles affectent. Certaines sont des rectangles plats, percés d'une ou deux ouvertures; d'autres ont la forme de poulies, de bateaux, d'olive; certaines ressemblent à de petites haches à deux tranchants, à des harpons à double pointe, à des papillons, à des oiseaux. Elles sont toutes admirablement polies et travaillées avec le plus grand soin, bien que les espèces minéralogiques auxquelles elles appartiennent soient souvent parmi les plus dures : quartz, serpentine, grès quartzeux, hématite, jaspe, etc. (fig. 44).

Les mounds ont fourni une quantité considérable de tubes, faits généralement de stéatite et dont l'usage est encore énigmatique. Ces tubes sont parfois cylindriques, parfois coniques; on en a trouvé aussi en forme de sablier. La section est le plus souvent circulaire, mais elle est parfois elliptique et plus ou moins aplatie. Peut-être

1. Lorenzo Yates, *Charm stones, Notes on the so-called « plumets » or sinkers* (RS. 1886, Washington, 1889, pp. 296-305).

ces tubes sont-ils des formes particulières d'un objet extrêmement répandu dans tous les tumulus de l'Amérique du Nord : la pipe (fig. 45).

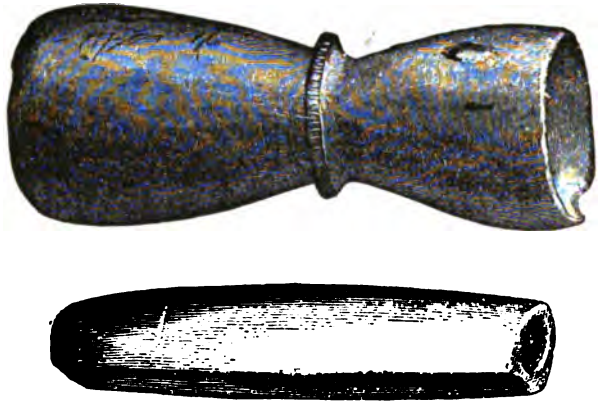


Fig. 45. — Tubes en pierre (d'après FEWKES, *Stone art*).

§ VI. — *L'industrie de la coquille.*

L'industrie de la coquille a été aussi très développée chez ces populations. M. W. H. HOLMES [1] qui a étudié les objets de coquille les divise en deux grandes classes : les instruments et les ornements. La première sous-classe contient tous les objets qui ont reçu une utilisation pratique ; la seconde tous les objets qui ont servi soit comme bijoux, soit comme amulettes.

L'usage de la coquille de grands univalves (*Busycon perversum*) comme coupes à boire paraît avoir été général dans les régions du Sud. Peut-être les nombreuses coquilles de cette espèce trouvées dans les mounds ont-elles servi à cet usage, et il est probable que les restes très nombreux d'*Unio* qu'on y trouve étaient des cuillers.

Mais les objets de coquille travaillés sont presque tous des ornements. Les perles y sont très abondantes. Les plus simples sont faites de petites coquilles d'univalves (*marginella*, *oliva*, *cyprea*) perforées (fig. 46). Une autre variété très commune est la perle en

1. *Art in shell of the Ancient Americans* (RE, II, Washington, 1883, pp. 179-305).

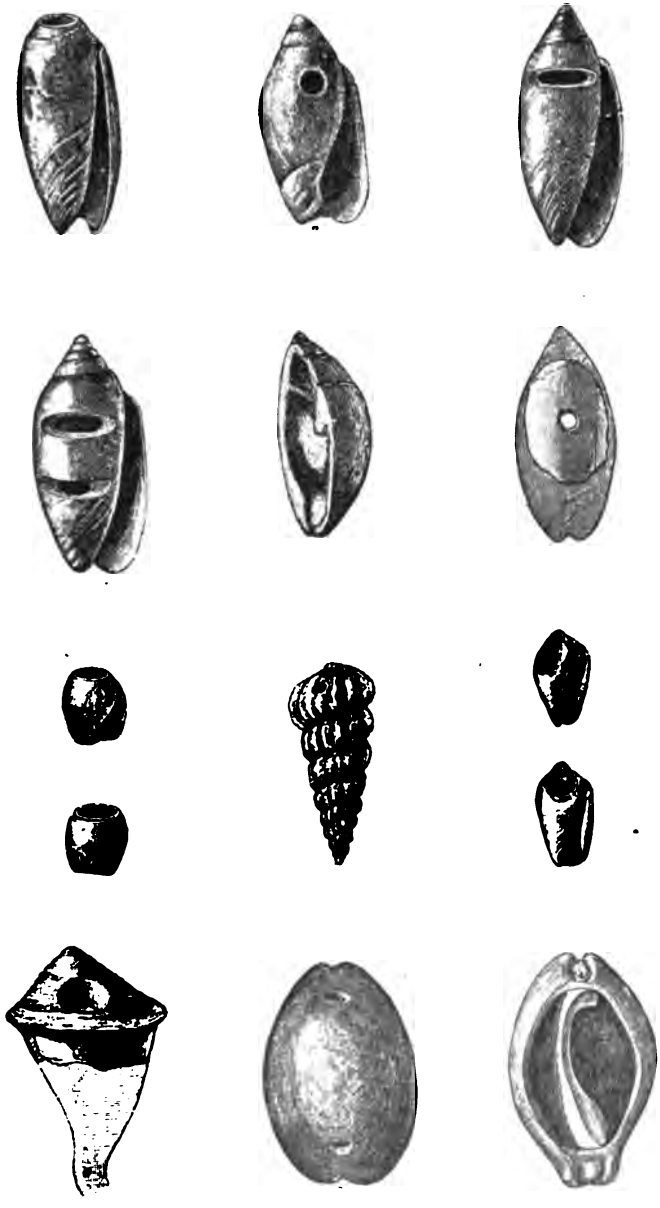


Fig. 46. — Perles faites de coquilles perforées (d'après W. H. Holmes, *Art in shell of the Ancient Americans*).

forme de bouton, plaque circulaire découpée dans un test de coquille et percée d'un trou au centre (fig. 47). Il existe aussi en quantités considérables des perles cylindriques, faites de la columelle de

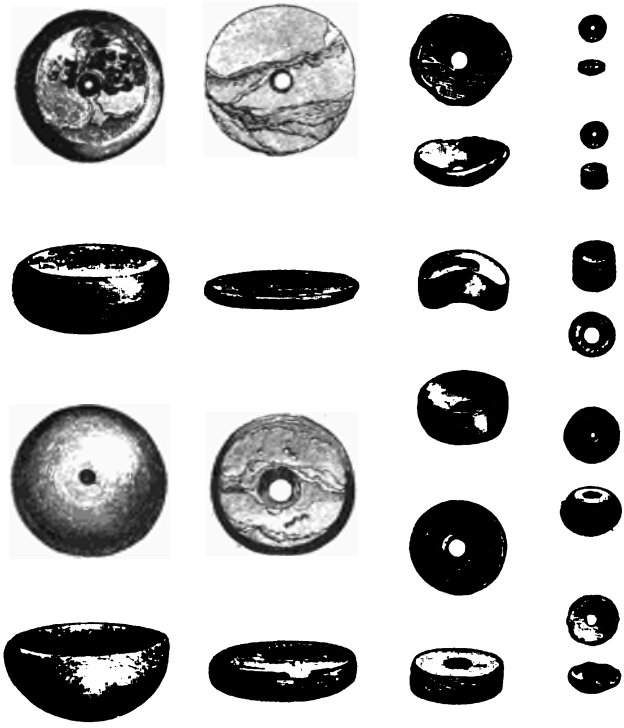


Fig. 47. — Perles discoïdes, en coquille (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

certains mollusques univalves (fig. 48) ; ces cylindres, de couleur blanche, pourpre ou noire, ressemblent complètement à ceux dont les Indiens du Canada et de la Nouvelle-Angleterre faisaient leurs *wampums*. Bien que ces perles se trouvent dans toute l'aire des mounds, elles sont spécialement abondantes dans les États du Sud-Est, du golfe du Mexique et de la vallée centrale du Mississipi, c'est-à-dire dans des localités où les premiers explorateurs européens virent ce genre d'objets usités comme monnaie.

Une autre classe importante est celle des pectoraux (« gor-

gets »). Ces pectoraux sont des plaques découpées dans le test

Fig. 48. — Perle cylindrique (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

de certains coquillages ; elles sont le plus souvent circulaires et gravées au trait sur la surface nacrée. La décoration est très variée

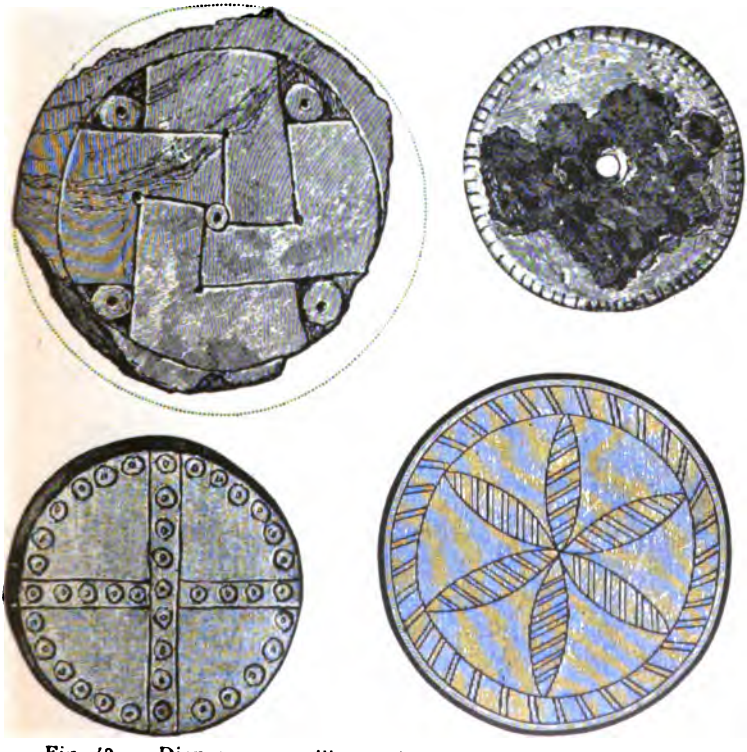


Fig. 49. — Disques en coquille gravée. Ornements divers (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

(fig. 49). Un grand nombre de ces disques présentent un cercle

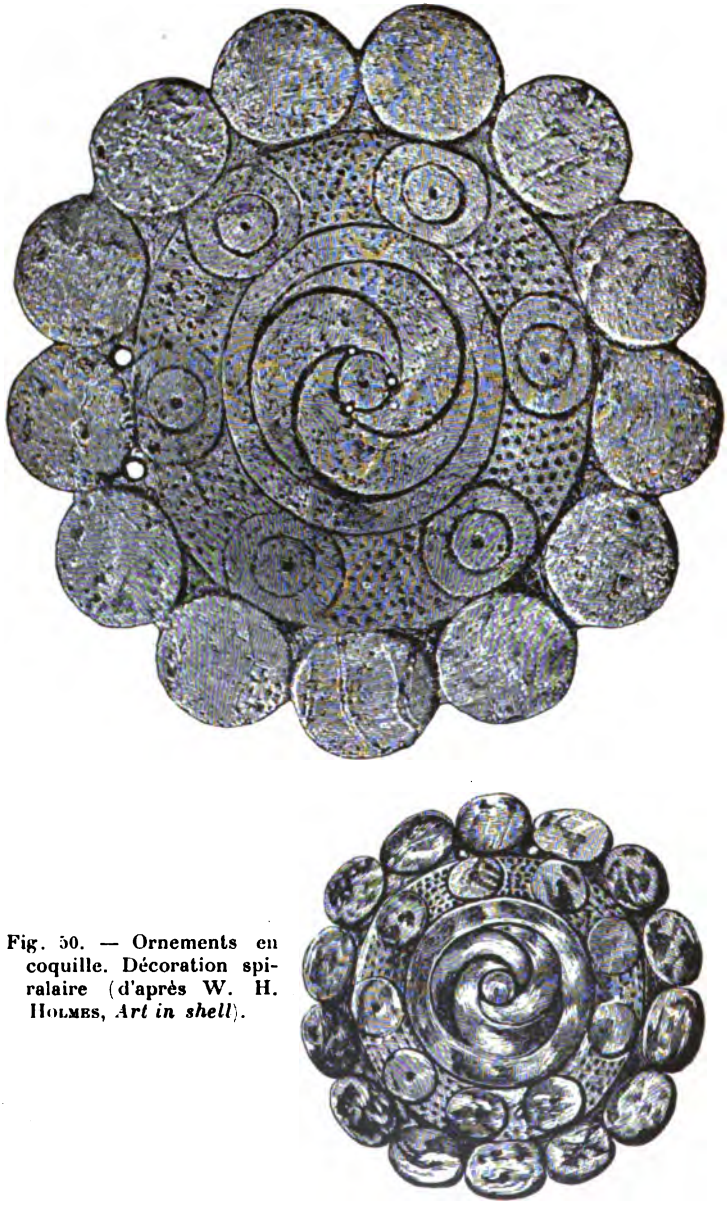


Fig. 50. — Ornements en coquille. Décoration spiralaire (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

central enrichi de spirales et entouré d'autres cercles, où sont inscrits des ornements circulaires (fig. 50). D'autres ont un carré central au milieu duquel est tracé un cercle ou une étoile ; sur chacun des côtés du carré se trouve une tête d'oiseau, le bec ouvert [1]

Fig. 51. — Ornements en coquille. Décoration avec têtes d'oiseaux (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

(fig. 51). Les mounds des régions centrales ont fourni un certain nombre de pectoraux sur lesquels sont gravées des représentations conventionnelles de l'araignée [2] (fig. 52) et du serpent à sonnettes (fig. 53); ceux du Tennessee et de la Virginie portent d'autres ornements en forme de tête humaine. Mais les plus belles de ces gravures sont celles qui proviennent du Mac Mahan mound (Tennessee) et d'un autre tumulus situé dans le Missouri [3]. Le premier de ces objets est aujourd'hui brisé en partie. Lorsqu'il était complet, il devait mesurer environ 12 cm. de diamètre, le tiers à peu près manque. Le dessin représente deux hommes

1. W. H. Holmes, *Art in shell*, pl. LIX.
2. Id., *ibid.*, pl. LXI.
3. Id., *ibid.*, pl. LXXIII, LXXIV, LXXV.

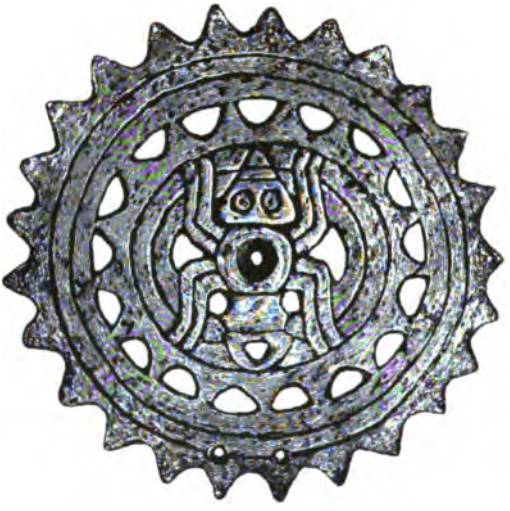


Fig. 52. — Ornement en coquille découpée. Décoration en forme d'araignée (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

Fig. 53. — Ornement en coquille gravée. Décoration en forme de serpent à sonnettes (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

recouverts de plumes et munis d'ailes, aux jambes garnies de serres d'aigles, et combattant. Le personnage de gauche est conservé presque en entier ; seuls le profil de la face, un bras et un pied sont détériorés. La main droite est élevée au-dessus de la tête et brandit une sorte de couteau à double pointe (fig. 54).

Fig. 54. — Disque en coquille découpée et gravée. Mac Mahan Mound, Tennessee (d'après W. H. Holmes, *Art in shell*).

Le disque du mound du Missouri est mieux conservé : il a environ 11 cm. 1/2 de diamètre et est orné de six cercles concentriques. Dans ce cadre circulaire, est gravé un personnage dont l'aspect rappelle absolument celui de certains guerriers peints dans les manuscrits ou sculptés sur les monuments de l'ancien Mexique

tées dans cette région (entre autres celles de « Calumet and Hecla ») ont été forés sur l'emplacement de ces anciennes excavations. A Ontonagon (Minnesota), on a retrouvé des pelles en bois ressemblant à des rames, ainsi que des maillets de pierre [1] qui ont dû servir à l'exploitation. Le cuivre qu'on en retirait était du

Fig. 56. — Plaque de cuivre repoussé. Mound d'Etowah, Géorgie.

cuivre natif, assez pur, qui était travaillé par martelage ; dans aucun des objets trouvés dans l'Amérique du Nord, on ne trouve trace de fusion.

Dans les parties méridionales des États-Unis, le minerai de cuivre se rencontre principalement dans la région des Appalaches ; mais le cuivre

1. R. L. PACKARD, *Pre-columbian copper-mining in North-America* (RS, 1892, Washington, 1893, pp. 175-199) ; WHITTLESEY, *Ancient mining on Lake Superior* (SCK, vol. III, Philadelphie, 1863).

natif y fait défaut. On n'y a pas encore signalé trace de mines exploitées par les Indiens, pas plus que d'emplacements de fonderies, qui devraient nécessairement avoir été installées pour traiter le *minerai* de cuivre, ce qui a fait croire à une origine étrangère, soit euro-

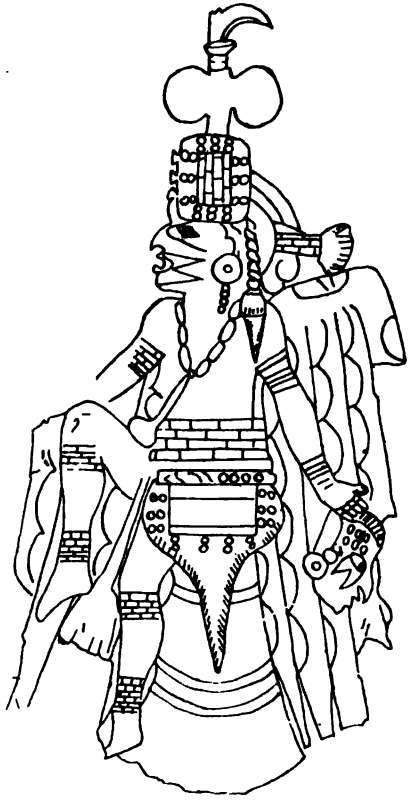


Fig. 57. — Plaque de cuivre repoussé. Mound d'Etowah, Géorgie.

péenne, soit mexicaine ou cubaine [1], du cuivre employé par les Indiens de cette région pour la confection de leurs instruments. Les objets en cuivre sont très variés. En fouillant le mound de Hopewell, dans l'Ohio, M. W. K. Moorehead découvrit un squelette dont le crâne portait une sorte de casque en cuivre surmonté de cornes en bois,

1. Art. *Copper* dans *Handbook of North-American Indians*, p. 344, col. I.

recouvertes de feuilles de cuivre, imitant la ramure d'un élan et ayant une longueur de 56 centimètres. Cet objet est unique jusqu'à présent. Dans certains mounds de l'Illinois et de l'Ohio, ainsi que dans les amas de sable et de coquilles de la Floride, on a trouvé des ornements d'oreilles en bois recouverts de cuivre, et le mound d'Holloway (E. de la Géorgie) a fourni des sortes de poulies faites des mêmes matériaux.

Les objets les plus intéressants sont peut-être ceux qui ont été découverts dans le grand mound d'Etowah (Géorgie) [1]. Ce sont trois plaques de métal mince, trouvées dans des cistes de pierre avec des squelettes. Deux d'entre elles représentent des figures humaines ailées (fig. 56 et 57), l'autre un oiseau, probablement un aigle. M. Th. Wilson a relevé sur ces plaques de métal des particularités qui les rapprocheraient de plaques de métal exécutées par les anciens habitants du Mexique et de l'Amérique centrale [2].

MM. Cl. B. Moore [3], W. K. Moorehead [4], Cushing prétendent que la composition du cuivre et son travail, indiquent que les plaques de cuivre de la Géorgie, et d'autres trouvées dans l'Ohio et l'Illinois ont été travaillées dans l'Amérique du Nord; M. Mac Guire [5] au contraire croit que la matière et le travail sont européens, peut-être espagnols. Cependant, la plupart des archéologues américains modernes inclinent à voir dans ces objets les produits du travail indigène. Le bronze paraît avoir été totalement inconnu et tous les objets fabriqués avec cet alliage sont considérés comme post-colombiens.

Les mounds et les amas coquilliers ont aussi livré quelques objets en or. Dans l'Ohio, on a trouvé plusieurs petits fragments de feuilles d'or d'une certaine épaisseur ou de feuilles de cuivre doublées d'or; le mound d'Etowah, en Géorgie, a fourni quelques perles du même métal, mais c'est surtout en Floride que les objets d'or ont été

1. Cyrus Thomas, *Burial mounds of the northern sections of the United States* (RE, V, Washington, 1887, pp. 96-106). Cf. Th. Wilson, *The Swastika* (RUSM, 1894, Washington, 1896, pp. 885-897); C. Thomas, *Mounds explorations* (RE, XII, pp. 304-305).

2. Th. Wilson, *The Swastika*, pp. 892-893.

3. Cl. B. Moore, *Sheet copper from the mounds is not necessary of European origin* (AA, new series, vol. V, 1903, pp. 27-50).

4. W. K. Moorehead, *Are the Hopewell Copper objects prehistoric?* (AA, n. s., vol. V, 1903, pp. 50-55).

5. Discussion du mémoire de Moore cité.

recueillis. Ce sont tous des ornements. Dans un mound du comté d'Orange (Floride), M. Kunz [1] trouva, avec un squelette, une petite plaque d'or rectangulaire, dont la partie supérieure était creusée d'une rainure ; elle formait le pendentif d'un collier de perles de verre, passé au cou du squelette. Dans un autre mound du même comté d'Orange, M. Kunz trouva un autre ornement, circulaire, fait d'une feuille d'or mince et décorée de dessins en repoussé. Un spécimen particulièrement intéressant est celui qui fut découvert par M. C. Rau dans un mound du comté de Manatee (Floride) [2] ; il est fait d'une mince plaque d'or découpée et représente la tête d'un oiseau à huppe, probablement le pic à bec d'ivoire (*picus principalis* Linné) (fig. 58).

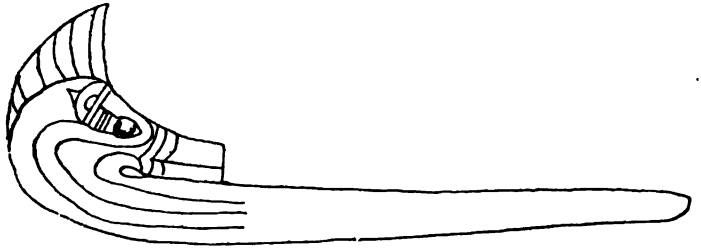


Fig. 58. — Ornement en or. Floride.

La plupart des auteurs croient que les objets d'or sont d'origine étrangère et qu'ils proviennent du Mexique ou de l'Amérique centrale. Certains ont dû être fabriqués, postérieurement à la conquête, avec de l'or monnayé ; l'ornement du mound de Manatee entre autres a exactement la même composition que les onces ou quadruples espagnols frappés en 1772. Beaucoup d'autres objets d'or trouvés en Floride sont faits avec des alliages européens [3]. Tout ce qui précède s'applique également aux quelques objets d'argent, trouvés principalement en Floride.

1. Kunz, *Gold and Silver ornaments from mounds of Florida* (AT, vol. IX, 1887, pp. 1-9).

2. C. Rau, *Observations on a gold ornament of a mound of Florida* (RS, Washington, 1878, pp. 298-302) ; Id., *The archæological collection of the United States National Museum* (SCK, vol. XXII) ; *Handbook of North-American Indians*, art. *Gold*.

3. J. F. Le Baron, *Gold, Silver and other ornaments found in Florida* (RS, 1882, pp. 791-796).

Le travail du fer était totalement inconnu aux peuples américains les plus avancés, comme ceux de l'Amérique centrale et du Pérou, à plus forte raison manque-t-il dans les tumulus de l'Amérique du Nord. Parfois, on trouve des objets fabriqués en minerai de fer dont la teneur en métal est très forte (hématite, fer spéculaire) ; ils étaient travaillés tout comme les autres objets de pierre. Mais les produits les plus curieux sont les nombreuses pièces en fer météorique trouvées dans l'Ohio. Le fer météorique était travaillé de la même façon que la pierre ; on en faisait des haches et des ornements, certains de ceux-ci, en forme de poulie, rappelaient les objets de cuivre [1].

Le plomb, le zinc, l'étain ne se rencontrent qu'à l'état d'alliage

Fig. 59. — Plaque d'argent aux armes d'Espagne. Comté d'Union, Mississipi (d'après C. THOMAS, *Mound explorations*).

et à très petite dose dans les objets de cuivre ; mais un minerai de plomb, la galène, a souvent été employé à la fabrication d'ornements, sans doute à cause de son bel éclat argentin.

On trouve souvent dans les mounds des objets de fabrication européenne, des clous de fer, des croix d'argent, des monnaies d'argent et d'or, de la poterie vernissée. On a découvert, dans un mound du comté d'Union (Mississipi), une plaque d'argent estampée, aux armes du royaume d'Espagne (fig. 59). Dans un tumulus de la Colombie britannique M. F. BOAS a trouvé un petit bronze hindou, d'une origine

1. PUTNAM, *Iron from Ohio mounds* (TAAS, vol. II, 1883, pp. 349-364. Cf. *Handbook of North-American Indians*, art. *Iron*, p. 615.

certainement récente [1], et quelques monnaies européennes ou chinoises ont été trouvées dans plusieurs des amas coquilliers de la côte du Pacifique. La plupart de ces objets ont été enterrés, intentionnellement ou accidentellement, lors de l'érection des amas, et ceux-ci sont, conséquemment, postérieurs à la découverte de l'Amérique.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que tous les objets fabriqués avec des métaux qui manquaient aux aborigènes soient de *fabrication* européenne ; souvent, la matière seule est de provenance transatlantique, le travail étant américain. Les naufrages des vaisseaux espagnols, l'expédition de De Soto, fournirent au XVI^e^ siècle une quantité assez considérable de métaux aux indigènes des États du Sud-Est, ce qui explique l'abondance relative des ornements en or et en argent dans les mounds de la Floride. D'autre part, les relations des premiers voyageurs qui abordèrent en Virginie, en Nouvelle-Angleterre, au Canada nous apprennent que les Indiens étaient très avides de cuivre, métal dont ils connaissaient l'utilité et qui, vraisemblablement, devait être assez rare chez eux. Disons, pour conclure, que, à l'époque de la découverte, les aborigènes de l'Amérique du Nord sortaient de la période néolithique et étaient à l'aurore de la période du travail des métaux.

1. F. Boas, *A bronze figurine from British Columbia* (BAMN, vol. XIV, New-York, 1901).

CHAPITRE VII

LA CÉRAMIQUE DES « MOUNDS »

SOMMAIRE. — I. Généralités. — II. La région du Mississipi. — III. La poterie du golfe du Mexique. — IV. Les vases des États du Sud-Est. — V. La céramique de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre. — VI. La poterie de la région des Iroquois et les pipes en terre cuite. — VII. La région du Missouri.

§ I. — *Généralités.*

Les études très méticuleuses entreprises par M. W. HOLMES [1] l'ont amené à établir, parmi les objets en poterie de l'Amérique du Nord, plusieurs divisions bien nettes. Il distingue, dans la céramique : 1° celle de la vallée centrale du Mississipi ; 2° celle du golfe du Mexique et de la Floride ; 3° celle des États du Sud-Est (Caroline du Sud, Géorgie) ; 4° celle des États de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre, qui constitue ce qu'il nomme le groupe de l'Atlantique moyen et septentrional ; 5° celle de l'aire située entre le groupe précédent et les Grands Lacs (groupe Iroquois) ; 6° celle du nord de la vallée du Mississipi (groupe du Nord-Ouest).

Les vases examinés par M. HOLMES ont été découverts, soit dans les « mounds », soit dans les amas coquilliers. La céramique des bords du Mississipi, du Missouri, de l'Arkansas, du Kentucky, provient des « mounds ». Par contre, presque tous les spécimens de la côte orientale de Floride furent découverts dans les monticules de coquilles ; il en est de même des poteries de l'Alabama et de la Louisiane.

Nous allons passer rapidement en revue les divers types de poterie, en suivant l'ordre indiqué par M. HOLMES.

1. W. H. HOLMES, *Ancient pottery of the Mississipi valley* (RE, IV, pp. 361-436) ; du même auteur, *Aboriginal pottery of the Eastern United States* (RE, XX, pp. 80-101).

§ II. — *La région du Mississipi.*

Les poteries qui rentrent dans le premier groupe établi par M. Holmes sont surtout nombreux dans l'Arkansas, le Missouri, l'Illinois, le Kentucky et le Tennessee, mais on les trouve jusqu'à Chicago dans le nord ; à Augusta (Géorgie) dans le sud-est et sur les frontières du Texas dans le sud-ouest.

La pâte de ces vases varie, comme couleur, du gris jaunâtre

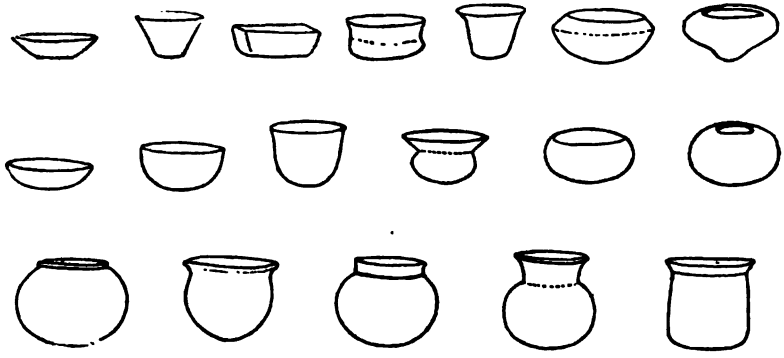


Fig. 60. — Poterie des Mounds. Mississipi central (d'après HOLMES, *Aboriginal pottery*).

clair au gris sombre et au brun foncé. Elle est généralement bien cuite et assez résistante à l'écrasement ; composée d'argile dans laquelle on a introduit des coquilles pulvérisées plus ou moins finement. Dans quelques cas, la superficie du vase a été saupoudrée de quartz ou de mica.

La cuisson, relativement bonne, devait être effectuée sur un feu en plein air, car on n'a pas encore retrouvé dans cette contrée de traces de fours à potiers.

Les formes étaient très variées, plus même que dans aucune autre région des États-Unis, mais les vases manquent souvent de symétrie et de régularité. Les poteries en forme de saucière, de coupe ou de bols sont nombreuses, de grandeurs assez diverses. Elles ont depuis 0 m 026 de diamètre et de profondeur jusqu'à 0 m 52 de diamètre et 30 cm 5 de profondeur. La plupart de ces bols sont des segments de sphère, allant depuis la forme du

verre de montre jusqu'à la sphère percée d'un trou à sa partie supérieure. D'autres sont tronconiques ou ellipsoïdales, avec un fond soit arrondi, soit aplati ; quelques-unes enfin ont la forme de pyramides tronquées, à base rectangulaire ou carrée (fig. 60).

Les pots à panse sphérique et à grosse tubulure cylindrique forment une autre catégorie. Leur grandeur varie depuis celle d'une tasse ordinaire jusqu'à la tourie d'une contenance de 45 à 60 litres. L'amincissement du col de ces vases nous donne la bouteille, qui forme une autre série, très variée. Il en existe à panse sphérique, carénée, à côtes; à col plus ou moins allongé ou évasé

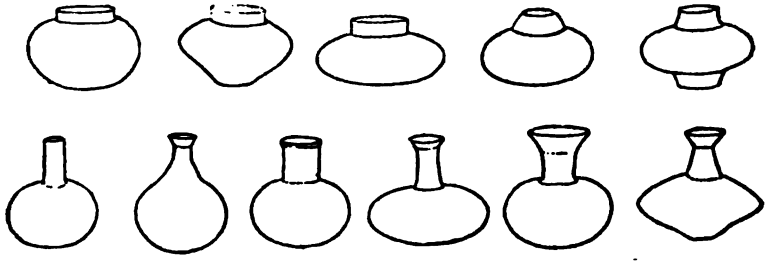


Fig. 61. — Poterie des Mounds (Mississipi central). Bouteilles (d'après HOLMES).

(fig. 61). Ces vases sont souvent supportés par des pieds en terre cuite, au nombre de trois, généralement. C'est dans cette série de poterie que l'on rencontre le plus grand nombre de vases décorés. La dernière série comprend les pipes de terre cuite qui sont assez nombreuses et d'un type se rapprochant beaucoup de celui du calumet des Indiens modernes.

A côté de ces formes régulières, on en trouve un assez grand nombre d'autres. Telles sont les bouteilles à double ou triple corps et à goulot unique, celles à tubulure en anse de panier ; tels sont encore les bols en forme d'animaux (poissons, oiseaux) ou d'homme. Ces vases, qui rappellent beaucoup la céramique péruvienne, proviennent surtout de l'Arkansas et du Missouri (fig. 62).

La décoration des vases varie autant que leur forme. Elle est ou peinte ou incisée. Les motifs géométriques : triangles alternés (dents de loup), cercles concentriques, lignes brisées, spirales, etc., sont les plus fréquents. Parfois la panse des bouteilles, sur lesquelles se trouve la plus grande quantité de motifs décoratifs, est divisée en

zones fusiformes par des bandes de peinture, ou par des lignes incisées dans la pâte. Les figures d'animaux sont très rares, et l'on semble avoir réservé les formes animales, principalement les têtes d'oiseaux ou de mammifères, pour décorer les anses des bols.

Dans son ensemble, la poterie de la région centrale du Mississipi donne l'impression d'avoir été fabriquée par des hommes qui pratiquaient l'art du potier depuis longtemps, et sa variété, la grâce de certaines des formes tendent à nous faire croire qu'elle est l'œuvre d'un peuple jouissant d'une civilisation assez avancée.

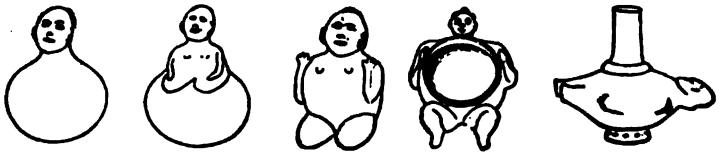


Fig. 62. — Poterie des Mounds (Mississipi central), Poterie représentant la forme humaine.

Dans la basse vallée du Mississipi, il existe une poterie analogue à celle que nous venons de décrire ; toutefois, les formes sont moins variées, mais les vases paraissent avoir plus de fini que dans la région centrale. La décoration, toujours incisée, consiste surtout en spirales. Il est probable que cette poterie constitue une variété locale du type ci-dessus.

§ III. — *La poterie du golfe du Mexique.*

On trouve à l'est du Mississipi et au sud de la Géorgie, c'est-à-dire dans les États de Floride, d'Alabama et en quelques points de la Louisiane occidentale, un autre type de poterie, qui ne diffère de celui de la région centrale du Mississipi que par sa décoration. Les vases de cette classe ont été subdivisés par M. Holmes [1] en deux catégories : celle de la côte du golfe du Mexique et de l'Alabama, et celle de la Floride.

Dans la première de ces régions, les formes se rapprochent de celles qui dominent dans la vallée du Mississipi : ce sont des coupes ou bols, des pots, caractérisés par un épaississement particulier du bord, des bouteilles (en petit nombre). Les vases peints y sont peu

1. *Aboriginal pottery*, pp. 104-145.

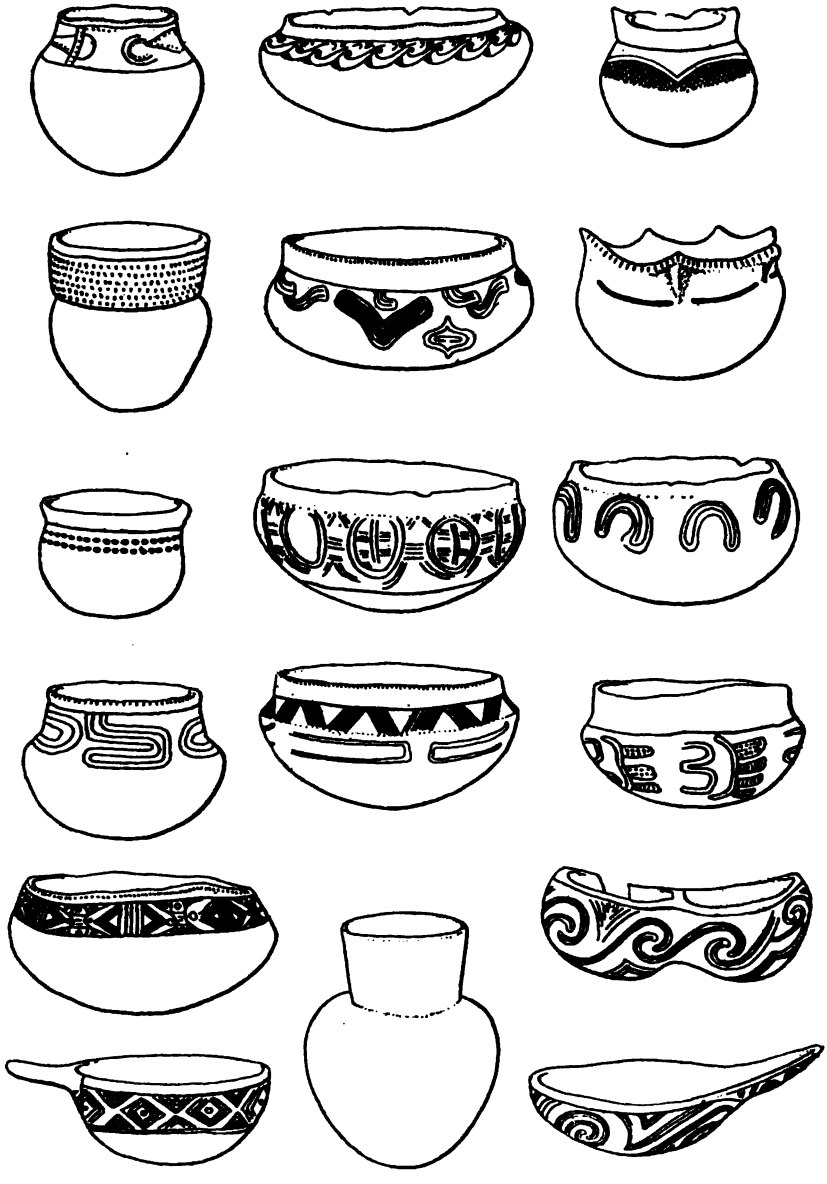


Fig. 63. — Vases décorés de la Floride. Collection Moore (d'après W. H. Holmes, *Aboriginal pottery of the Eastern United States*).

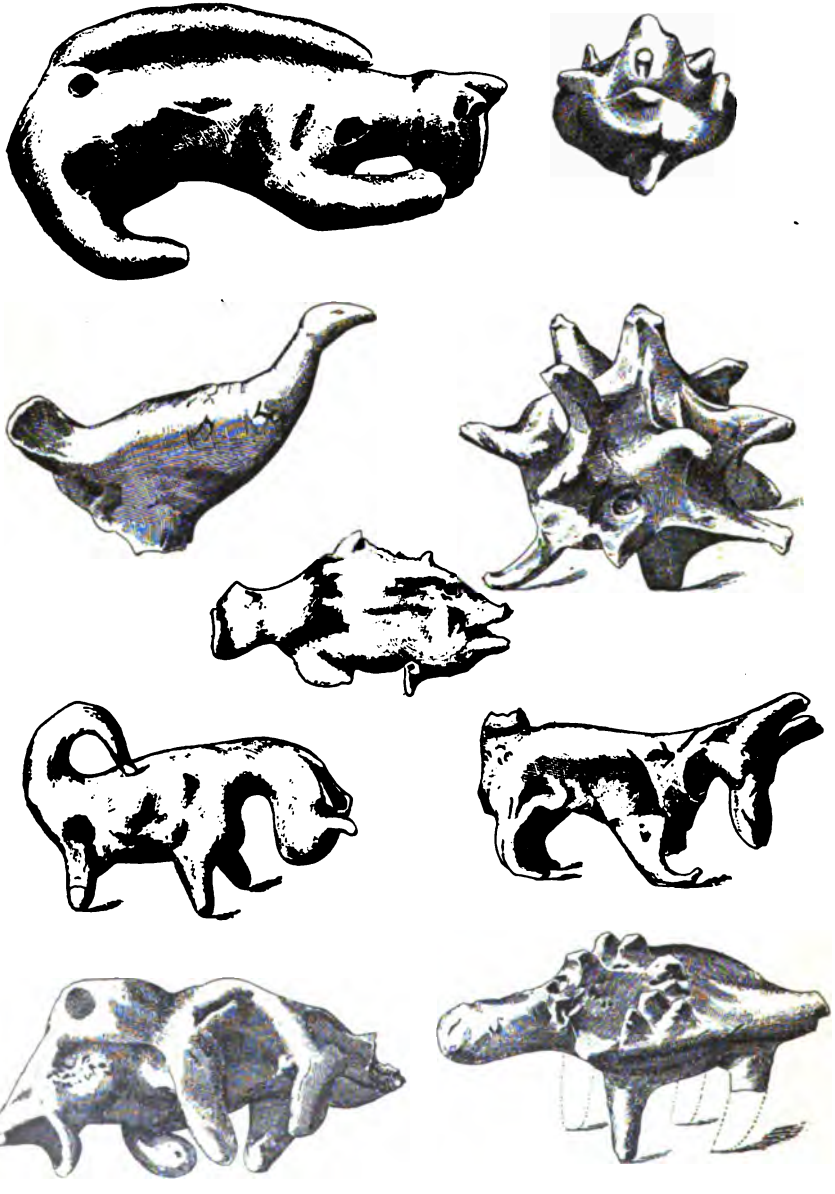


Fig. 64. — Objets en poterie grossière de la Floride. Collection Moore (d'après W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*).

nombreux. La pâte est fine et siliceuse ; il est rare qu'on la trouve mélangée à des coquilles pulvérisées. Les motifs décoratifs empruntés à la forme animale sont fréquents, surtout en ce qui concerne les figurations de l'aigle et du serpent ; de plus les anses des vases sont très fréquemment ornées de figures d'animaux [1].

En Floride, les belles explorations de M. C. B. Moore et de Cushing ont fourni des spécimens de poteries très différentes, les uns pouvant rivaliser avec les meilleurs produits du Bas-Mississipi (fig. 63), les autres de la facture la plus grossière. Il est probable qu'en bien des endroits, surtout dans les amas coquilliers, l'industrie a évolué sur place. En effet, la partie inférieure de ces monticules ne contient généralement aucune poterie ; les couches moyennes renferment des restes d'un travail extrêmement grossier et les couches supérieures abondent en vases appartenant à des types divers. Les amas de sable et de coquillages qui constituent les tombeaux de la Floride renferment une variété spéciale de terres cuites, qu'on ne trouve nulle part en Amérique : ce sont des vases grossiers, ayant l'aspect de jouets d'enfants, et qui représentent soit des objets d'usage domestique, soit des animaux très mal imités (fig. 64).

Sur beaucoup de vases de la Floride, et aussi sur quelques-uns de l'Alabama, apparaît un procédé particulier de décoration : l'estampage, qui était probablement obtenu à l'aide de plaques de bois sculptées, appliquées sur la pâte molle. Les autres procédés de décoration, la peinture et l'incision étaient aussi usités.

§ IV. — *Les vases des États du Sud-Est* [2].

Cette région comprend les États de Géorgie et de Caroline du Sud ; les vases qui en proviennent ont un aspect bien particulier, que l'on retrouve aussi dans les parties adjacentes de l'Alabama, de la Floride, de la Caroline du Nord et du Tennessee.

La pâte est ordinairement dure et lourde, en raison de sa composition : argile mélangée d'une forte proportion de sable quartzeux ; elle est généralement de couleur grise ou brune.

Les vases sont soigneusement faits ; leurs parois sont peu épaisses et ils ont des contours symétriques. Les formes

1. W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*, p. 112.
2. Id., *ibid.*, pp. 130-145.

sont moins variées que dans le Mississipi central et en Floride. Ce sont des bols, plats ou creux, généralement de grande taille, à bords recourbés soit vers l'extérieur, soit vers l'intérieur ; des pots ou chaudrons de terre cuite dont la forme varie de celle de l'écuelle à celle du cylindre. Ils ont généralement des fonds plats, ce qui

Fig. 65. — Timbres à estamper les poteries des Cherokis modernes (d'après W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*).

leur permet de se tenir sur une surface plane sans être étayés. Les vases en forme de bouteilles manquent totalement, mais les pipes de terre cuite abondent ; elles affectent le plus souvent la forme d'une tête d'animal.

La décoration de la poterie du Sud-Est était toujours obtenue par

estampage. Il est difficile de se rendre compte de la nature exacte de l'outil qui servait à estamper ; toutefois, nous pouvons supposer qu'il était de forme plate, car la plupart des poteries ne portent, sur leur partie arrondie, que l'empreinte de sa portion centrale. M. Holmes [1] pense que le timbre en question était muni d'un

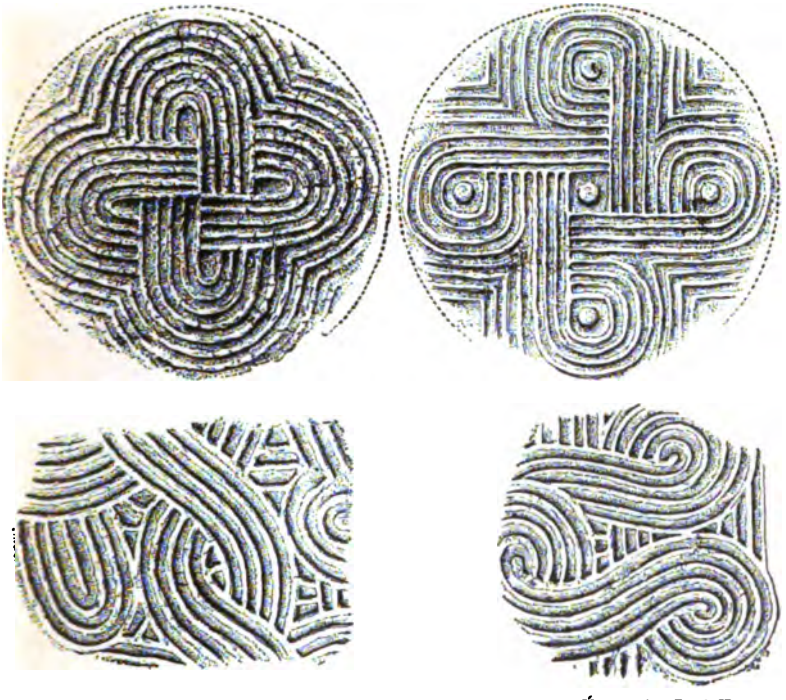


Fig. 66. — Motifs estampés en relief de la poterie des États du Sud-Est (d'après W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*).

manche et ressemblait beaucoup à ceux dont se servent les Cherokis modernes (fig. 65). Les empreintes ne paraissent pas avoir été toujours faites avec grand soin ; il arrive souvent qu'elles empiètent les unes sur les autres, ce qui rend très difficile l'étude du dessin. Les motifs décoratifs sont simples et consistent en trois rangées de lignes se croisant à angle droit et laissant entre elles un espace carré en relief. Une étude soigneuse de ces dessins a montré qu'ils ressemblent beaucoup à ceux qui ornent

1. *Aboriginal pottery*, p. 133.

les objets de bois fabriqués par les anciens habitants des Antilles [1]. Tels sont les motifs représentés (fig. 66) qui rappellent le Svastika ou le marteau de Thor. Il paraît indéniable d'ailleurs que le Sud-Est des États-Unis et les Indes occidentales eurent des rapports fréquents et suivis dans les siècles qui précédèrent la découverte de l'Amérique [2].

§ V. — *La céramique de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre* [3].

M. Holmes désigne les poteries de cette région sous le nom de groupe de l'Atlantique moyen ou Algonkin, qu'il divise en deux sous-groupes : 1° méridional, ou de la Virginie ; 2° septentrional, dont les spécimens se trouvent dans les États du Nord-Est et dans le Sud-Est du Canada (Acadie, Nouvelle-Écosse), et auquel on peut rattacher en partie les vases trouvés dans les mounds de l'Ohio.

Les poteries qui appartiennent à la première de ces subdivisions se trouvent dans les amas coquilliers et les rares « mounds » du Delaware, du district fédéral de Columbia et du Maryland. Elles sont assez grossières de forme et de travail, quoique leur cuisson soit en général bonne. La matière dont est faite la pâte est l'argile, mélangée de coquilles pulvérisées, de quartz, de gneiss ou de stéatite en poudre, ou encore de sable siliceux.

La plupart des vases ont probablement été employés pour la cuisine ; aussi leurs formes sont-elles peu variées ; ce sont des pots et des marmites à large ouverture, de petite ou de moyenne taille, des bols profonds et quelques pipes. Dans certains cas, ces vases sont ornés de petites appliques représentant des têtes, des cous, des jambes d'oiseaux ou de quadrupèdes.

La décoration a été, le plus souvent, obtenue par application de vannerie ou d'étoffes. En général, le corps tout entier du vase est couvert d'empreintes de toile grossière, et l'ornement du col est constitué par l'incrustation de cordes tordues. Quelquefois, on trouve des décors incisés ils sont toujours très simples,

1. *Aboriginal pottery*, p. 134.
2. W. H. Holmes, *Caribbean influence on the prehistoric ceramic art of the Southern States* (AA, nouv. série, vol. VII, pp. 71 et suiv.).
3. W. H. Holmes. *Aboriginal pottery*, pp. 145-158 et 175-186.

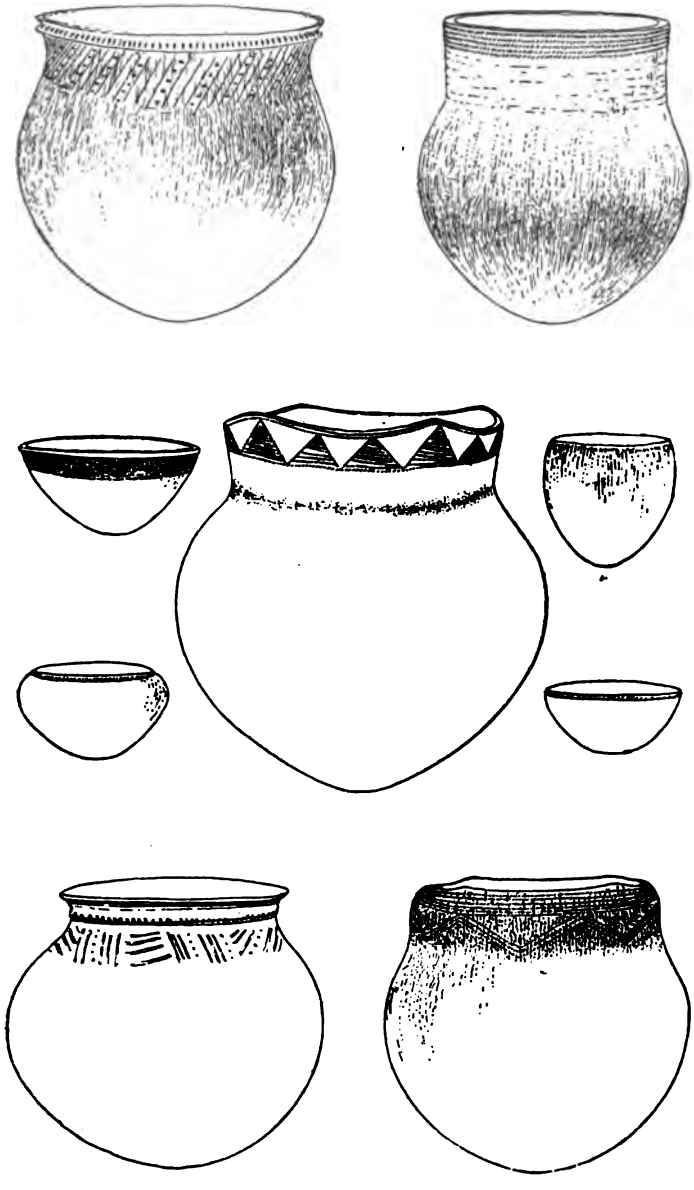


Fig. 67. — Poteries des États du Sud-Est (d'après W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*).

et consistent en indentations, en lignes droites, en points ou en combinaisons de ces motifs simples. Les bords sont souvent travaillés pour ajouter à l'effet décoratif ; quelquefois ils sont découpés ou surchargés de parties rapportées (fig. 67).

Les poteries retrouvées dans les amas coquilliers du Maine, du New-Jersey et de la Nouvelle-Écosse sont rarement entières, ce qui en rend l'étude fort difficile : les vases funéraires paraissent avoir été brisés intentionnellement et sont réduits en très petits fragments ; quant aux vases qui servaient aux usages culinaires, ils étaient très fragiles et ont été écrasés.

La pâte est faite, comme dans les vases appartenant au sous-groupe précédent, avec de l'argile souvent impure et mélangée de matières siliceuses, et parfois de coquilles pulvérisées ; elle présente une cassure rugueuse et irrégulière ; sa couleur est brune ou gris rougeâtre.

Les formes sont peu variées, moins même que celles du sous-groupe méridional ; ce sont des pots à large ouverture, des bols de grande profondeur et des pipes en forme de tuyau conique recourbé. Les bords des vases étaient quelquefois découpés, comme en Virginie. La surface de la poterie était toujours assez unie, ce qui indique que l'on employait le lissoir pour la finir.

La décoration se composait parfois de combinaisons de lignes et de points et parfois de stries profondes qui, d'après M. Holmes, doivent avoir été faites avec une roulette de bois à bords striés, procédé employé fréquemment pour décorer la poterie de la haute vallée du Mississipi. Les impressions d'étoffe ou de vannerie sont rares.

Quant à la poterie de l'Ohio, elle appartient au groupe de la Nouvelle-Angleterre, bien que quelques influences de la moyenne vallée du Mississipi s'y fassent sentir.

§ VI. — *La poterie de la région des Iroquois et les pipes en terre cuite*[1].

Ces poteries ont été découvertes dans la région qui se trouve à l'ouest de la précédente ; on en trouve très peu sur la côte de la Nouvelle-Angleterre.

1. W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*, pp. 145-175 ; F. H. Cushing, *The germ of shoreland pottery* (*Memoirs of the International Congress of Anthropology*, Chicago, 1894).

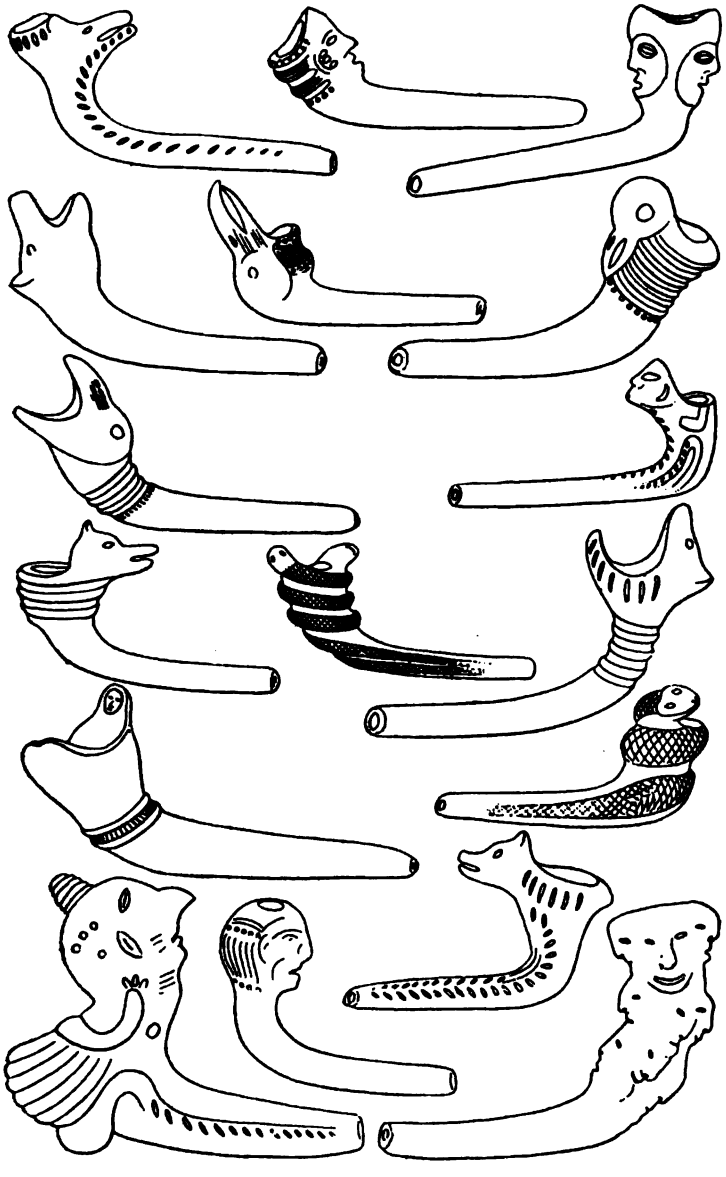


Fig. 68. — Pipes en terre cuite de la région iroquoise (d'après W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*).

La pâte dont sont faits ces vases se compose d'une argile grossière, mélangée de poussière de rocs cristallins (les fragments de coquilles y sont assez rares) ; elle est plus ou moins fine suivant la dimension et l'usage des vases. La poterie est généralement de couleur brune ou gris rougeâtre. La cuisson avait lieu dans des trous creusés dans le sol.

Les formes sont très variées ; on trouve des pots de grandes dimensions, avec des tubulures très hautes, et un bord généralement ourlé.

La décoration se compose de lignes droites, qui forment des combinaisons multiples. Elle est généralement incisée. On trouve aussi un assez grand nombre de vases sur lesquels la décoration est produite par l'application d'un réseau en vannerie.

La principale particularité de cette poterie est l'existence d'un nombre considérable de pipes en terre cuite, d'une excellente exécution et d'une variété de formes extraordinaire. La couleur de la terre qui sert à fabriquer ces pipes est noire ; leur dureté est si grande qu'on croirait au premier abord que ces objets sont en pierre, et qu'on peut leur donner un beau poli. Elles représentent soit des animaux, soit des têtes humaines (fig. 68).

En général, la poterie de la région iroquoise est, à l'exception des pipes, plus grossière que celle des régions environnantes, et semblable en tous points à celle fabriquée par les Iroquois pendant les siècles qui suivirent la conquête.

§ VII. — *La région du Missouri* [1].

A cette région appartiennent les vases de la haute vallée du Mississipi, du Missouri et de la Red River, ainsi que ceux de la région des grands lacs de l'Ouest (Lacs Michigan et Supérieur). M. W. H. Holmes y distingue en deux sous-types suivant les procédés qui ont servi à faire la décoration. Le premier renferme la poterie ornementée à la roulette par estampage ; le second comprend celle dont l'ornementation consiste principalement en impressions de vannerie ou d'étoffes.

Les vases du premier sous-type se trouvent près du cours supérieur du Mississipi, au nord du confluent du Missouri, dans les États

1. W. H. Holmes, *Ancient pottery of the Mississipi valley* (RE, IV, Washington, 1887, pp. 437-445) ; In., *Aboriginal pottery*, pp. 186.

d'Iowa, de Wisconsin, de Michigan, d'Illinois, d'Indiana et d'Ohio. On en a cependant trouvé quelques-uns beaucoup plus à l'est, dans les États de New-Jersey et du Maine.

La pâte est souvent mélangée de matières siliceuses, grossièrement pulvérisées ; les formes sont peu nombreuses et paraissent

Fig. 69. — Poterie du Nebraska (d'après W. H. Holmes, *Aboriginal pottery*).

toutes avoir servi à des usages culinaires. La décoration présente soit des suites de points obtenus à la roulette, soit des dessins estampés répétés régulièrement sur toute la surface.

Les vases du second sous-type sont répandus uniformément aux alentours des Grands Lacs et dans les vallées du Missouri et de la Red River. Les formes ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans la vallée centrale du Mississipi, mais la facture en est plus grossière (fig. 69).

CHAPITRE VIII

LES CONSTRUCTEURS DES « MOUNDS »

SOMMAIRE. — I. L'antiquité des mounds. — II. L'origine toltèque. — III. L'origine indienne. — IV. Objections faites contre l'origine indienne. — V. Les tablettes à signes alphabétiques. — VI. La civilisation des Indiens de l'Amérique du Nord. — VII. Construction de mounds après la découverte. Témoignages de divers auteurs. — VIII. Les différents types de mounds et leurs constructeurs.

§ I. — *L'antiquité des mounds.*

De quand datent les tumulus de l'Amérique du Nord ? La question est des plus difficiles à résoudre. Nulle donnée géologique ne peut servir à les dater ; les faits anthropologiques ou technologiques ne peuvent non plus fournir, à ce sujet, aucune indication précise. Les hypothèses que l'on a faites reposent donc sur des bases très fragiles.

Sur un assez grand nombre de mounds, il a poussé des arbres, dont quelques-uns ont acquis des dimensions relativement énormes. On a cherché à se rendre compte de l'époque où les mounds ont été abandonnés en comptant les anneaux de croissance. Ce moyen de supputation a donné des résultats assez différents. Sur un mound de l'Ohio, on abattit un arbre (dont l'espèce n'est pas indiquée) qui comptait 800 anneaux ; sur un autre, un châtaignier de 23 pieds de circonférence, qui portait 600 cercles concentriques. A un cèdre blanc du Wisconsin, on attribua un âge de 860 ans [1]. Mais les diverses essences ne grossissant pas de même, ce procédé de calcul manque de précision.

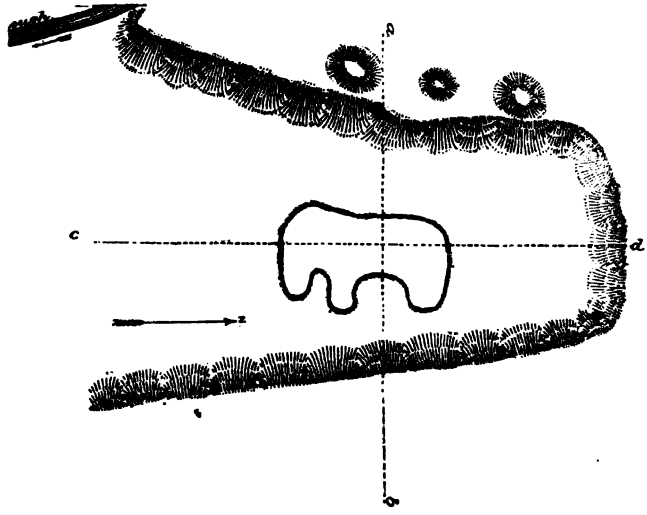
On a attribué à l'un des mounds du Wisconsin une antiquité beaucoup plus reculée ; on voulait, en effet, en faire un contemporain de l'existence du mastodon sur le sol de l'Amérique. L' « elephant mound » est situé dans le comté de Grant. Il fut examiné et dessiné, en 1872, par M. WARNER pour l'Institution Smithsonienne. La figure qu'il donne ressemble un peu, en effet, à celle

1. FOSTER, *Prehistoric races*, pp. 373-375.

d'un éléphant [1] dont la trompe serait tombante et irait en s'amincissant vers l'extrémité [2].

En 1884, M. Middleton donna de ce tumulus une description détaillée ; dans son esquisse, la « trompe » du dessin de Warner est

Fig. 70. — La première figure est celle donnée par Warner, en 1872, et qui représente l'« elephant mound » ; la seconde est celle donnée, en 1884, par M. Middleton.



Cette figure est la reproduction du relevé dressé par le colonel Norris pour le « Bureau d'Ethnologie » de Washington (d'après C. Thomas, *Mound explorations*).

absente ; la tête se termine en une sorte de museau de même forme que celle retrouvée sur d'autres mounds de la même région

1. G. K. Warner, *Big Elephant mound in Grant County, Wis.* (RS, 1872, Washington, 1873, pp. 271-275).

2. Cyrus Thomas, *Mound explorations*, pp. 627-630. Hoy, *Who built the mounds?* (*Transactions of the Wisconsin Academy of Sciences*, vol. VI, 1881-83, pp. 84-86).

qui représentent des ours [1]. Le colonel Norris, qui visita ce monument pour le compte du Bureau d'Ethnologie, est d'avis que l'appendice en forme de trompe a pu être produit par une coulée des terres [2] (fig. 70).

Bref, aucun indice naturel ne permet de dater les mounds, ni leur position sur les bords alluvionnaires des rivières, ni les herbes qui les envahissent, ni les instruments qu'ils contiennent et qui sont en général dans un état de conservation excellent.

Nous pouvons conclure par ces mots de NADAILLAC : « Des mounds eux-mêmes, nous ne pouvons rien apprendre. Un laps de cinq ou de trente siècles représente aussi exactement le temps nécessaire au développement de cette civilisation [3]. »

§ II. — *L'origine toltèque.*

Dès la fin du XVIII[e] siècle, les archéologues américains ont cherché à déterminer quels étaient les constructeurs des tumulus qui pointillent le sol des États-Unis. Le voyageur BARTRAM [4], qui avait parcouru les États du Sud, constatant que les Indiens ne connaissaient pas l'usage de la plupart de ces monuments, leur assigna une antiquité reculée. Le D[r] Franklin, en réponse à une demande du président Stiles sur l'origine des mounds de l'Ohio, répondit à celui-ci que, dans son opinion, ces travaux de fortification pouvaient avoir été construits par les Espagnols de l'expédition de De Soto [5]. Au commencement du XIX[e] siècle, le Rév. Th. Harris émit le premier l'opinion que ces levées de terre étaient l'œuvre d'un ancien peuple civilisé du Mexique, qui a joué dans l'explication des ruines américaines un rôle considérable : les Toltèques. A la

1. Voir par exemple M. [STRONG, *Observations on the prehistoric mounds of Grant county* (RS, 1876, Washington, 1877, pp. 424-432).

2. C. THOMAS, *Mound explorations*, pp. 91-93; H. W. HENSHAW, *Animal carvings from mounds of the Mississipi valley*, pp. 152-154.

3. *L'Amérique préhistorique*, p. 198.

Cependant nous croyons que le premier chiffre de Nadaillac se rapprocherait plus de la vérité que le second ; aucune ruine américaine, pas plus au Pérou ou au Yucatan que sur les bords de l'Ohio ou du Mississipi, ne peut être attribuée avec certitude à une époque aussi reculée, et il est bien probable que la construction des retranchements à forme géométrique de l'Ohio fut arrêtée par l'extension de la puissance iroquoise, au XV[e] siècle, lorsque celle-ci causa tant de migrations dans cette partie de l'Amérique.

4. *Travels through Florida*, Londres, 1791, pp. 367-390.

5. C. THOMAS, *Mound explorations*, pp. 597-598.

même époque, l'évêque Madison déclarait qu'il fallait y voir l'œuvre des ancêtres des Indiens qui peuplaient le sol des États-Unis.

Mais ce n'est vraiment qu'après la publication du grand travail de Squier et Davis [1] que les discussions prirent de l'extension. En général, on voulut voir dans ces tumulus l'œuvre d'une nation très civilisée, de préférence les Toltèques, qui aurait habité la vallée du Mississipi avant de descendre sur les plateaux du Mexique et les terres chaudes de l'Amérique centrale. Cette théorie fut soutenue par Squier et Davis, par J. T. Short, le Rév. Mac Lean. Pour d'autres, tels que Daniel Wilson, J. D. Baldwin, Foster, les Toltèques seraient venus du Mexique dans les vallées du Mississipi et de ses affluents, et auraient été rejetés plus tard vers le sud par l'arrivée des Indiens barbares, descendant du Nord.

Beaucoup d'autres auteurs, sans reconnaître les Toltèques ou d'autres peuples du Mexique dans les constructeurs de mounds, y voyaient une race totalement disparue et beaucoup plus avancée que ne l'étaient les Indiens. C'est une hypothèse encore admise aujourd'hui par un certain nombre d'archéologues américains [2].

§ III. — *L'origine indienne.*

Cependant, l'opinion de l'évêque Madison retrouva quelques champions : Squier lui-même reconnaissait dans les tumulus de l'État de New-York l'œuvre des Iroquois. Mais pendant longtemps, sa voix resta sans écho, et le nombre des partisans de l'origine indienne des mounds resta très réduit. Ceux-ci basaient surtout leur opinion sur une tradition des Indiens Delawares, rapportée par le missionnaire Heckewelder [3], et qui parlait d'une tribu d'Indiens très civilisés, les *Tallegwis* qui avaient occupé la Nouvelle-Angleterre et les régions voisines. Les Tallegwis furent considérés comme les constructeurs des mounds [4], et peu à peu, on arriva à les identifier avec les nations indiennes modernes. Cette théorie eut pour

1. En 1848.

2. Le célèbre ethnographe et archéologue américain L. H. Morgan croyait qu'il fallait voir dans les peuples qui construisirent les tumulus les ancêtres des Indiens Pueblos, qui habitent aujourd'hui des maisons de pierre ou de briques, dans les déserts du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Cette hypothèse n'eut pas de succès (*Houses and house life of North-American Indians*, pp. 209-210).

3. *Manners and Customs of the Indian Nations.*

4. Dawson, *Fossil man*, les identifie avec les Toltèques.

principaux auteurs D. G. Brinton, F. M. Force, P. R. Hoy, L. Carr et Cyrus Thomas ; elle fut aussi soutenue par Dall, dans la traduction qu'il fit du livre de Nadaillac : *l'Amérique préhistorique*, et contrairement à l'opinion de l'auteur français, qui tenait les constructeurs de tumulus pour une race disparue. Cette théorie a gagné beaucoup de terrain depuis les vingt dernières années et elle est acceptée par le Bureau d'Ethnologie de Washington qui l'a rendue, en quelque sorte, officielle.

Cependant il y a des arguments militant en faveur d'une hypothèse qui verrait dans les constructeurs de mounds une population venue d'ailleurs que de l'Amérique du Nord. Ils valent d'être examinés.

§ IV. — *Objections contre l'origine indienne.*

Les mounds et les objets qu'ils renferment, dit-on, exigent pour leur exécution une connaissance des arts et un travail méthodique qui sont étrangers à la civilisation des Peaux-Rouges[1]. C'est là l'objection principale faite à ceux qui voient dans les Indiens les constructeurs de ces monuments. Mais certains auteurs ont précisé : les mounds, disent Squier et Davis, présentent des traits de construction d'une homogénéité remarquable ; ils appartiennent, à n'en pas douter, à un seul grand système. Or, pour qu'un système se trouve appliqué avec une telle régularité, il faut que ses auteurs appartiennent à un même peuple, qu'ils soient soumis à un seul gouvernement, ce qui nous amène à conclure à l'existence d'une nation dirigée par une administration centrale[2]. Il est bien évident qu'une telle organisation sociale ne répond en rien à ce que nous savons des Indiens. Cette hypothèse suppose que les mounds présentent partout le même caractère ; or, rien de plus différent des enclos de l'Ohio que les mounds à terrasses de la Géorgie, ou que les effigies du Wisconsin. Mais les archéologues, se fiant aux études de Squier et Davis, acceptèrent le dogme de l'homogénéité et s'y tinrent avec énergie[3].

Une autre objection d'ordre général était que les constructeurs des mounds avaient certainement été des agriculteurs ; or les Indiens étaient des nomades chasseurs. Cette idée erronée

1. Short, *North Americans of antiquity*, p. 65.
2. *Ancient Monuments of the Mississipi valley*, p. 301.
3. C. Thomas, *Mound explorations*, p. 611.

a été réfutée surtout par M. Lucien Carr [1], puis par J.W. Powell [2] et Cyrus Thomas [3] qui en ont montré l'inexactitude : tous les Indiens de la côte de l'Atlantique que virent les premiers explorateurs (De Soto, W. Raleigh, R. de Laudonnière, Jacques Cartier) étaient des agriculteurs; toutes les nations sur le territoire desquelles sont répartis les mounds cultivaient le maïs, les courges, les fèves et le riz sauvage (*zizania aquatica*).

On a aussi invoqué, comme preuve de l'origine étrangère des constructeurs de mounds, l'excellence des produits qu'ils ont fabriqués.

Mais ce n'est là qu'une conclusion hâtive, basée sur une connaissance imparfaite de l'industrie des Indiens. Les objets de pierre que l'on trouve dans les tumulus sont parfois d'un fini admirable, mais ils ne sont pas supérieurs à ceux que faisaient les Indiens au xvi[e] siècle; les formes et les modèles n'ont rien que l'on ne retrouve chez eux. La poterie est, dans quelques régions, inférieure à celle que fabriquaient les peuples de l'époque historique, et les modèles anciens se retrouvent pour la plupart chez les Indiens des mêmes régions.

Il n'est pas jusqu'à l'art de travailler le cuivre, que l'on donnait autrefois comme une preuve de la supériorité des constructeurs de mounds, qui n'ait existé chez les Indiens, ainsi qu'en témoignent les voyageurs français du xvi[e] siècle.

§ V. — *Les tablettes à signes alphabétiques et les pipes en pierre.*

Dans certains tumulus, on a découvert des tablettes de pierre sur lesquelles étaient gravés des caractères qui ressemblent à ceux de nos alphabets [4]. Mais l'authenticité de ces objets est loin d'être prouvée et l'opinion des anciens auteurs, qui y voyaient l'indice d'une civilisation avancée, ne peut être prise en considération.

Les partisans de l'origine mexicaine ont longtemps cru posséder une preuve certaine. Plusieurs objets trouvés dans les tumulus représentaient, disaient-ils, des animaux appartenant à la faune de l'Amérique centrale. Squier et Davis avaient reconnu, entre autres animaux étrangers à l'Amérique du Nord, le lamantin (*Manatus americanus*), le toucan (*Rhamphastos carinatus*), le perroquet. Les détails étaient très nets, et il était facile de déterminer avec certitude

1. *The mounds of the Mississipi valley, historically considered* (RS, 1891).
2. *Linguistic families of America north of Mexico* (RE, VII).
3. *Mound explorations.*
4. Voir sur ce sujet Daniel Wilson, *Prehistoric Man*, pp. 409-413, et Cyrus Thomas, *Mound explorations*, pp. 632 et suiv.

quelles espèces exotiques on avait voulu représenter. M. H. W. Henshaw [1], reprenant la question, n'eut pas de peine à démontrer que les animaux sculptés sur les pipes appartenaient à la faune nord-américaine : le lamantin était en réalité une loutre, le toucan un pic, le perroquet un faucon. D'autre part c'était par erreur que certains animaux qui vivent encore aujourd'hui sur le territoire des États-Unis avaient été classés comme animaux de l'Amérique centrale. Le Dr D. Wilson [2] énumère parmi ceux-ci le jaguar, le couguar, le vautour buzard [3].

Tous les faits allégués ne prouvent donc rien, et l'origine méridionale des constructeurs de tumulus ne s'en trouve pas fortifiée.

L'hypothèse est tentante, néanmoins, car elle permet de considérer toutes les nations civilisées de l'Amérique du Nord et de l'Amérique centrale comme ne formant qu'une seule race, aussi a-t-elle encore de chauds partisans, même aux États-Unis.

§ VI. — *La civilisation des Indiens de l'Amérique du Nord.*

Par contre la théorie qui attribue aux Indiens la construction des mounds s'appuie sur des faits solides. Les Peaux-Rouges de l'est des États-Unis étaient loin d'être aussi « sauvages » que paraissent l'avoir cru les théoriciens de l'école de Squier et Davis. Les régions où l'on rencontre le plus grand nombre de mounds étaient, lors de l'arrivée des Européens, habitées par des tribus ou des confédérations puissantes qui connaissaient l'agriculture, taillaient et polissaient les pierres dures et qui travaillaient le cuivre.

La connaissance de leurs rites funéraires a fourni des arguments puissants aux auteurs qui soutinrent cette théorie : tous les modes d'inhumation découverts dans les mounds se pratiquaient encore, il y a un demi-siècle, chez les Peaux-Rouges. Souvent même, les pratiques particulières aux mounds étaient conservées sur place. Par exemple, ceux du Tennessee renferment un grand nombre de sépultures dans lesquelles les squelettes sont placés dans des cistes de pierre ; or les *Shawnees* ou *Shawanos*, qui habitaient cette contrée aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, avaient conservé la même coutume [4].

1. *Animal carvings from Mounds of the Mississipi valley* (RE, II, pp. 123-166).
2. *Prehistoric Man*, p. 305.
3. Voir F. W. True, *The Puma or American Lion* (RUSM, 1889, Washington, 1891, pp. 591-614).
4. Cyrus Thomas, *Mound explorations* (RE, XII, p. 697).

§ VII. — *Construction de « mounds » après la découverte. Témoignages de divers auteurs.*

Les voyageurs anciens, les missionnaires virent les Indiens construire des tumulus pour des raisons diverses, et leurs témoignages ont été soigneusement réunis. Le premier en date est celui que nous donnent les chroniqueurs de l'expédition entreprise en 1540-1546 par l'*adelentado* Hernando de Soto, dans les États voisins du golfe du Mexique. Leurs affirmations sont formelles. L'un d'eux nous dit : « Les Indiens cherchent à placer leurs villages sur des sites élevés ; mais, comme la Floride ne possède pas beaucoup de lieux où ils puissent bâtir à leur convenance, ils élèvent eux-mêmes le sol : ils choisissent le point et apportent là une grande quantité de terre dont ils font une sorte de plate-forme de deux ou trois piques de haut, et dont le sommet est assez vaste pour recevoir douze, quinze ou vingt maisons, où loger le cacique et ses assistants. Au pied de cette élévation, ils tracent une place carrée, suivant la grandeur du village, et les principaux hommes bâtissent leurs maisons autour de cette place. »

« Pour monter sur cette éminence, ils font une pente douce de 15 à 20 pieds de long, allant de la base au sommet [1]. » Un autre chroniqueur de la même expédition dit : « Les caciques de ce pays ont coutume d'élever, près de leurs habitations, de très hautes collines, sur lesquelles ils construisent parfois leurs maisons [2] » ; ou bien : « La maison du cacique [d'Ucita] est située près de la grève, sur un monticule artificiel et très élevé. »

Or les peuples dont parlent les trois historiens de la tentative malheureuse de de Soto occupaient la Géorgie, l'Alabama et une partie de la Floride et de la Louisiane jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle ; les détails que nous donne Garcilasso de la Vega sur la « place publique » réservée à côté du monticule permettent de reconnaître les tribus que de Soto rencontra : ce sont des Creeks ou Muskokis.

Ce que les Espagnols avaient vu en 1540 dans les États du Sud-Est et du golfe du Mexique, les Français le virent cent trente ans plus tard, quand, descendant de la Nouvelle-France par la voie du

1. Garcilasso de la Vega, *Historia de la Florida*, Madrid, 1723, p. 69.
2. Biedma, *Narración* (dans French, *Historical Collections of the Louisiana*, vol. II, p. 105).

Mississipi, ils prirent possession de la Louisiane. Les témoignages se retrouvent jusqu'au XVIII[e] siècle : Du Pratz, Buttel-Dumont, etc., nous parlent encore des levées de terre construites par les Indiens Muskokis (Chakhtas, Creeks, Chikasas). Buttel-Dumont dit que, dans un village Naktché, la maison du chef était située sur une éminence artificielle [1]. Le Page du Pratz, qui visita la même nation en 1720, parle d'une colline, sur laquelle se trouvait un temple, dans les termes suivants : « Le temple..... était situé sur un monticule artificiel d'environ 8 pieds de haut, auprès d'une petite rivière. Le monticule était en pente douce du côté du front, et les autres côtés en pente plus raide [2] ». Dans une autre localité, il vit un grand temple, construit sur un autre tertre fait de la main des hommes ; ce temple avait « soixante pieds de côté sur huit pieds de haut [3] ».

Les voyageurs anglais rapportent des faits analogues. BARTRAM, qui prétend que les Indiens avaient perdu à cette époque tout souvenir de l'usage de ces monuments, nous en décrit lui-même plusieurs : « Chez les Indiens *Alachuas* (Creeks) de la Floride, les habitations sont placées au milieu d'un enclos carré, entouré d'un mur bas, fait de terre [4] ». Près du lac George, également en Floride, il décrit un grand mound en forme de pyramide, près duquel passait une grande route et qui lui sembla être le site d'un ancien établissement indien [5]. Il vit aussi des mounds funéraires, élevés par une tribu creek, celle des Yamassis ; des terrasses où se réunissait le conseil chez les Cherokis, des enclos réservés aux jeux chez les Chakhtas.

On pourrait multiplier ces exemples, que l'on trouve très abondants dans les œuvres d'Adair, de Hawkins, de Romans pour la Géorgie et la Floride, dans celles de Beverley, de Lawson pour la Caroline et la Virginie.

Pour les régions du Nord, les témoignages ne manquent pas et sont aussi démonstratifs, principalement en ce qui concerne les tribus iroquoises de l'État de New-York. Nous pouvons donc en conclure que les Indiens élevaient encore des mounds après l'arrivée des Européens sur le sol de l'Amérique du Nord, et les

1. BUTTEL-DUMONT, *Mémoires historiques de la Louisiane*, Paris, 1753, vol. II, p. 109.
2. LE PAGE DU PRATZ, *Histoire de la Louisiane*, Paris, 1758, vol. III, p. 16.
3. ID., *ibid.*, vol. II, p. 361.
4. BARTRAM, *Travels through Florida*, Londres, 1791, p. 192.
5. ID., *ibid.*, p. 99.

citations des anciens auteurs montrent qu'ils ont vu utiliser ces constructions.

§ VIII. — *Les différents types de mounds et leurs constructeurs.*

L'ensemble des faits réunis a permis d'attribuer à des tribus ou à des nations définies la construction de certaines catégories de mounds.

Le groupe de monuments le plus remarquable, celui qui s'étend sur les États d'Ohio, d'Illinois, le sud-est de l'Indiana et une petite portion de la Géorgie, paraît être le plus ancien de tous, et les monuments qui le composent seraient, d'après M. Cyrus Thomas, l'œuvre des Cherokis [1]. Les mounds renfermant des sépultures en cistes auraient été construits par la tribu algonkine des Shawnees ou Shawanos, comme nous l'avons déjà dit. La région située aux alentours des Grands Lacs, et dans laquelle on rencontre la poterie lissée noire et les pipes de terre cuite aux formes si variées, est couverte de témoins de la civilisation iroquoise; tandis que dans les innombrables mounds de la vallée centrale du Mississipi, nous devrions voir l'œuvre de la confédération algonkine des Illinois. Dans les États du Sud-Est, les monuments à terrasses doivent, selon toute vraisemblance, être attribués aux tribus Mûskokies (Creeks, Chakhtas, Chikasas, Alibamus) et aux peuples allophyles vivant dans leur proximité (Naktchés, Yuchis). Les amas coquilliers de la Floride auraient été formés par les Timukwas. Parmi les mounds de la Louisiane, les uns peuvent avoir été construits par les Chakhtas et les Chikasas, tandis que d'autres sont l'œuvre de quelques tribus sious (Biloxis, Paskagulas) égarées sur les bords du golfe du Mexique. Enfin les mounds-effigies du Wisconsin semblent être, comme les mosaïques de rochers des Dakotas, l'œuvre des Sioux (Mandans, Winnebagos), repoussés plus tard dans l'Ouest par le déplacement des tribus algonkines des Cheyennes et des Chippewēs.

1. *The Cherokee in Precolumbian Times*, Washington, 1891. Cf. *Introduction to North-American Archæology*, pp. 153-154.

CHAPITRE IX

LES « MAISONS DES FALAISES » ET LES PUEBLOS

SOMMAIRE. — I. Distribution des « maisons des falaises » et des pueblos. — II. Classification des ruines. — III. Ruines du cours supérieur du Colorado. — IV. Ruines du bassin du Rio Grande.— V. Ruines du bassin du Rio Gila. — VI. Les « maisons des falaises » de la Sierra Madre et du Jalisco (Mexique).

§ I. — *Distribution des maisons des falaises et des pueblos.*

La région du Sud-ouest des États-Unis, si l'on en excepte la côte du Pacifique, manque totalement de mounds et d'amas coquilliers. Par contre, elle possède un genre particulier de ruines, auxquelles on a donné, suivant les lieux où elles sont situées et les formes qu'elles affectent, le nom d'habitations des falaises « (cliff-dwellings) » ou celui de pueblos [1].

Elles [2] sont répandues dans les parties méridionales des États d'Utah et de Colorado, presque tout l'Arizona, la moitié occidentale du Nouveau-Mexique et le nord du Mexique.

§ II. — *Classification des ruines.*

Nous suivons en partie G. NORDENSKIÖLD[3] dans sa classification en trois types principaux : 1° ruines situées sur le cours supérieur du Rio Colorado et de ses tributaires (y compris le Rio Virgin) ; 2° ruines des rives du Rio Grande del Norte et de ses tributaires ; 3° ruines du Rio Gila et de ses tributaires ; nous y ajouterons : 4° ruines de la Sierra Madre, au Mexique. Dans chacune de ces régions, on trouve des ruines de trois types : 1° habitations troglodytiques, consistant dans l'utilisation d'anfractuosités naturelles non aménagées ; 2° « habitations des falaises » ou constructions élevées partie à l'extérieur, partie à l'intérieur des cavernes pour les adapter à leur rôle d'habitations ; 3° ruines dans les vallées, sur les plaines ou

1. *Pueblo* signifie « village » en espagnol. Nous conserverons ce mot tel quel, suivant en cela l'exemple donné par la plupart des ethnographes.
2. G. NORDENSKIÖLD, *The cliff-dwellers of the Mesa Verde*.
3. *Cliff-dwellers*, p. 113.

sur les « mesas », plateaux rocheux. Nous étudions les uns et les autres dans l'ordre de cette double classification[1].

§ III. — *Ruines du cours supérieur du Colorado*[2].

M. W. H. Holmes[3] a signalé sur les bords du Rio San-Juan, à 16 kilomètres environ du confluent du Rio Mancos, un groupe de cavernes d'un intérêt particulier. Les bords du fleuve sont constitués par un tuf volcanique jaune, de contexture grossière, suffisamment mou pour être creusé et travaillé avec les instruments de pierre dont disposaient les anciens habitants du pays. Des couches de roc plus dur forment des sols et des plafonds suffisamment solides. Les excavations s'étendent en ligne le long de la falaise, à une hauteur de 10 ou 12 mètres au-dessus de sa base ; elles ont été creusées de main d'homme. Le sol est constitué par une couche de roc dur, qui se projette en plusieurs points en dehors de la falaise, formant une plate-forme, par le moyen de laquelle on peut passer d'une des cavernes à l'autre. Les habitations étaient construites de la façon suivante : les portes étaient découpées dans le flanc de la falaise à la profondeur d'environ 30 cm., puis on creusait la chambre qui est en général de forme ovale, ou irrégulièrement arrondie. Le diamètre de ces chambres est d'environ 3^{m} 50, et la hauteur seulement de $1^{m}70$ en certains points. Le long des murs sont creusées de petites niches qui servaient à emmagasiner les ustensiles de ménage, les ornements, etc. Le mur extérieur était percé d'une

1. M. W. H. Holmes (*Report on the ancient ruins of South-Western Colorado* dans GS, X) et après lui M. Cyrus Thomas (*Introduction to the study of the North-American Archæology*, p. 204) donnent une classification plus détaillée et peut-être plus parfaite. Ils classent les ruines en quatre groupes dans chacune des régions : 1° établissements ou villages dans les vallées et sur les plaines ; 2° établissements ou villages sur les hauts-plateaux ou « mesas » ; 3° habitations des falaises consistant en maisons particulières ou communes, construites dans des ouvertures creusées naturellement dans le flanc des collines ; 4° habitations des cavernes creusées dans les collines, la plupart du temps par artifice. Cette classification a l'avantage de correspondre, ainsi que l'a montré V. Mindeleff (*Localization of Tusayan clans*, RE, XVIII, pp. 635-654), à certaines étapes de l'histoire et de la civilisation des peuples Pueblos; cependant nous préférons, pour un exposé archéologique, nous servir de celle, plus simple et plus commode, de G. Nordenskiöld.

2. W. H. Holmes, *Report on the ancient ruins of South-western Colorado* (GS, X, Washington, 1879, pp. 381-407) ; Id., *Cavate dwellings of the San-Juan Valley* (RE, XIII, Washington, pp. 185-257).

3. W. H. Holmes, *Ruins of the S.-W. Colorado*, p. 388 ; cf. Nordenskiöld, *The cliff-dwellers of the Mesa Verde*, pp. 114 et suiv. ; C. Thomas, *Introduction*, pp. 205 et suiv.

porte et d'ouvertures plus petites et irrégulières. Nulle part on n'a trouvé trace de foyers, bien que les murs noircis démontrent qu'on a fait du feu dans ces pièces. Le plafond est parfois voûté. Le sol est recouvert de terre rouge battue. Les murs, qui ont été blanchis au plâtre, conservent des traces de mortier ; dans quelques cas, les chambres paraissent avoir été peintes d'une couleur à leur partie inférieure et d'une autre dans le haut. Les falaises renferment, en divers endroits, plusieurs étages d'habitations troglodytiques. Au-dessus, sur le plateau supérieur, se trouvent les débris d'une tour ronde, de 3m 60 de diamètre, entourée d'un mur extérieur rond également, mais ouvert du côté de la falaise, et que l'on croit avoir servi d'observatoire aux troglodytes pour surveiller les alentours de leur village. Au sud-ouest de cette construction, on a relevé les restes d'une autre tour de dimensions considérables et au nord-est ceux d'une construction rectangulaire.

On a trouvé des villages troglodytiques analogues dans les falaises situées vers l'embouchure du Rio Mancos [1], mais ici l'ouverture des cavernes creusées dans le grès friable de la falaise est murée, de façon à laisser seulement un carré vide, servant de porte (fig. 71). Toutes les falaises du Rio Mancos sont littéralement criblées de semblables habitations ; presque partout où une agglomération un peu considérable a existé, nous voyons s'élever, sur le plateau supérieur, des tours analogues à celles du San-Juan.

Les cavernes artificielles sont abondantes près des montagnes de San-Francisco, au sud-ouest du Colorado Chiquito [2]. Leur intérieur est encore couvert d'un revêtement en plâtre. Les chambres sont rondes et ont un diamètre d'environ 3 mètres sur une hauteur de 2 mètres. On y a trouvé de la poterie décorée en blanc et noir. D'autres habitations ont été signalées dans l'Utah par M. Palmer [3].

Les « habitations des falaises » ou « cliff-dwellings » dérivent directement des monuments précédents. Ils sont représentés, dans la région du haut Colorado, par des ruines très nombreuses.

1. Holmes, *Ruins of the S.-W. Colorado*, p. 390 ; cf. Nordenskiöld, *The cliff-dwellers*, pp. 114, et C. Thomas, *Introduction*, p. 207.

2. A. W. Whipple, *Itinerary Report of Explorations for a Railway Rout, near the 35th Parallel* (*Senate Executive Documents*, n° 78, 33d Congr., 2d sess., vol. III, part I, Washington, 1856, p. 81) ; Möllhausen, *Tagebuch einer Reise von Mississipi nach den Küsten der Südsee*, Leipzig, 1858, p. 320.

3. *Cave dwellings in Utah* (RPM, vol. II, 1878, p. 268).

Fig. 71. — « Habitations des falaises » du Rio Mancos (d'après W. H. Holmes, *Ancient ruins of South-Western Colorado*).

Le terme s'applique, rigoureusement parlant, aux constructions logées dans des creux ou des surplombs de rochers, mais on a l'habitude de l'étendre aux bâtiments qui sont construits à la base même des falaises et qui s'adossent à elles. Ces « villes des falaises » (cliff-towns), ainsi les nomme M. NORDENSKIÖLD [1], sont peut-être les ruines les plus remarquables de tout le territoire des États-Unis. Leur présence a été signalée sur une aire considérable : en divers points du bassin du Rio Colorado, tout autour du plateau connu sous le nom de Mesa Verde, qui a été exploré par NORDENSKIÖLD, sur les rives du Rio San-Juan, dans les cañons et les vallées qui s'ouvrent sur sa rive septentrionale, et jusque dans le sud-est de l'Utah, dans la région presque inhabitée aujourd'hui qui s'étend entre le Rio San-Juan et le Rio Colorado ; on en a trouvé même dans les sombres profondeurs du Grand Cañon du Colorado [2]. Au sud du Rio San-Juan, les « cliff-towns » deviennent plus rares, sauf dans une seule région du Cañon de Chelly, qui est presque aussi riche que la Mesa Verde ou la vallée du Rio Mancos ; les ruines sont réparties dans le Cañon de Chelly proprement dit et dans les deux branches qu'il forme : le Cañon del Muerto et Monumental Cañon [3].

L'une des villes du Cañon de Mancos a été décrite par M. HOLMES. Les constructions se trouvent placées sur deux avancées de la falaise. Elles sont situées à 250 mètres au moins au-dessus de la rivière. La maison la plus élevée est construite dans une profonde niche dont la paroi supérieure, arquée et surplombante, est située à 30 mètres du sommet de la falaise. Les murs de la maison sont construits juste au bord du précipice. Dix mètres plus bas, dans une autre crevasse, se trouve une grande construction. La maison la plus basse occupe toute la superficie d'un

1. *Cliff-dwellers of the Mesa Verde*, p. 115.

2. NORDENSKIÖLD, *Cliff-dwellers*, p. 116. Cf. C. THOMAS, *Introduction*, p. 209. Les ruines du Rio San-Juan ont été décrites par W. H. JACKSON, *Report on the ancient ruins examined in 1875 and 1877* (GS, X, Washington, 1879, in-8, pp. 413 et suiv.; la mention des habitations de la falaise dans l'Utah et le Grand Cañon est faite par NORDENSKIÖLD, *loc. cit.*, d'après des rapports verbaux. Celles du Rio Mancos ont été explorées et décrites par W. H. HOLMES, *Ruins of the S.-W. Colorado*, pp. 391-398 ; et celles de la Mesa Verde par NORDENSKIÖLD.

3. Les ruines du Cañon de Chelly ont été signalées d'abord par JACKSON, *Report on the ancient ruins*, pp. 121-126 ; celles du Cañon del Muerto et du Cañon Monumental sont indiquées par J. H. SIMPSON, *Report of an expedition into the Navajo country in 1849* (*Senate Executive Documents*, n° 64, 31st Congress, 1st sess., Washington, 1850, p. 104).

creux du rocher, de 18 mètres de long sur 4m55 de profondeur maximum. Les murs de devant sont de niveau avec le flanc de la colline. Les pièces de la partie de gauche renferment une chambre ronde. L'*estufa* [1], de forme ronde, était divisée en sorte de compartiments formés par des murs qui avancent ; l'intérieur en était bien badigeonné, en telle sorte que la surface des murs était parfaitement lisse ; l'entrée était percée à travers un bloc plein de maçonnerie, et si basse qu'il fallait ramper pour passer dans la chambre céremonielle. Les murs de séparation des chambres ne paraissaient pas avoir été élevés jusqu'au plafond de roc. Les ouvertures du mur de façade, situées à 1m50 du sol, étaient de proportions exiguës (fig. 72). Les chercheurs qui explorèrent ces ruines trouvèrent, enfouis sous le sol des chambres, des vases, des nattes et des tissus d'origine végétale. Les diverses constructions communiquaient par un escalier, taillé dans une partie où le roc s'élève en pente douce, du côté gauche [2]. Toutes les chambres de ces constructions sont quadrangulaires. L'un des groupes d'habitations ne contenait pas moins de 15 *estufas* ou *kivas* circulaires. A l'extrême gauche du groupe, il existe une tour triangulaire, adossée à la falaise ; elle a une hauteur de quatre étages. Toutes ces constructions sont en pierre qui présentent le même aspect que la voûte rocheuse qui les recouvre. Ces pierres sont d'une dimension un peu supérieures à celle d'une brique ordinaire ; elles ont été grossièrement équarries et liées avec du mortier. Les murs ont environ 30 cm. d'épaisseur. Pour passer d'un étage à un autre, on faisait usage de pierres saillantes ou de fortes chevilles de bois enfoncées dans les murs.

M. G. Nordenskiöld a trouvé dans une ruine de la Mesa Verde, qu'il a nommée Step-house, huit squelettes. Ces ossements n'étaient pas enfouis dans l'habitation elle-même, mais tout à côté d'elle, dans des excavations ovales et peu profondes ; les squelettes étaient repliés, les genoux ramenés sur la poitrine [3]. Ces sépultures renfermaient, outre les squelettes, tous enveloppés dans des linceuls de natte ou de plumes, de nombreux vases de

1. Nom donné, d'après le terme appliqué par les Espagnols aux chambres cérémonielles des Indiens Pueblos, à certaines constructions que l'on trouve dans de nombreuses ruines. On les appelle aussi du nom hopi de *kiva*.

2. *Ruins of S.-W. Colorado*, p. 394.

3. G. Nordenskiöld, *The Cliff-dwellers of the Mesa Verde*, pp. 39-41. Cf. C. Thomas, *Introduction*, p. 213.

Fig. 72. — Maison dans la falaise du Rio Mancos (d'après W. H. Holmes, *Ancient ruins of South-Western Colorado*).

pierre et de la vannerie. Cette découverte est exceptionnelle; les lieux de sépulture connus jusqu'ici sont très peu nombreux : ce sont des cavernes qui contiennent parfois un nombre considérable de cadavres (dans une de ces cavernes, à Butler Wash, Utah, on en a trouvé 80). Elles sont communes sur le Butler Wash et le Chin-lee, tributaires de droite du moyen Rio San-Juan, et ne sont jamais situées dans les lieux où l'on construisait des habitations [1]. Ailleurs, les morts étaient enterrés dans des monticules de terre qui rappellent quelque peu les mounds de l'Est ; parfois le corps était placé dans une ciste et enfoui dans le tumulus ; d'autres fois, il était seulement protégé de la pression des terres par une plaque en pierre mince posée au-dessus de lui [2].

Les « pueblos » sont très abondants dans la région du Colorado, et bien qu'ils présentent un aspect moins pittoresque que les ruines que nous venons de décrire, ils ont frappé l'imagination des voyageurs qui parcoururent d'abord cette partie aride des États-Unis et ont attiré depuis longtemps l'attention des archéologues. Lorsque ces ruines sont importantes, on les désigne généralement sous le nom de « pueblos », que nous leur conserverons, parce que ces groupes de constructions ressemblent beaucoup aux « pueblos » des Indiens actuels du Sud-Ouest (Zuñis, Hopis, Taños)[3]. Outre ces grandes ruines, il en existe d'autres, composées parfois d'une ou deux maisons. Les « pueblos » ruinés, explorés et décrits sont surtout ceux qui se trouvent dans les vallées du San-Juan et de ses affluents. Il en existe aussi sur le grand plateau s'étendant entre le Colorado Chiquito et le Rio San Juan. Suivant M. G. Nordenskiöld, le 113e méridien W. Greenw. forme la limite occidentale des pueblos [4].

En général, les pueblos ruinés sont moins bien conservés que les

1. T. Mitchell Prudden, *The prehistoric ruins of the San Juan watershed in Utah, Arizona, Colorado, New-Mexico* (AA, new series, vol. V, 1903, p. 245).
2. Id., *ibid.*, p. 263.
3. Il faut cependant avertir le lecteur d'une distinction dans l'emploi du mot *pueblo* : lorsque nous l'écrivons avec une minuscule (pueblo), nous voulons désigner un village, soit ancien, soit moderne ; avec une majuscule (Pueblo), il désigne un des Indiens (zuñi, hòpi, taño) du Sud-Ouest.
4. Ces ruines ont été décrites par W. H. Holmes, *Ruins of S.-W. Colorado*, pp. 381-407 ; Jackson, *Report on ancient ruins*, pp. 409-449 ; puis étudiées par L. H. Morgan, *Houses and house-life of the American Aborigines* (CE, vol. IV, Washington, 1881) ; G. Nordenskiöld, *The Cliff-dwellers of the Mesa Verde*, pp. 117-128 ; C. Thomas, *Introduction*, pp. 215-220 ; Mitchell Prudden, *Prehistoric ruins of the San Juan watershed* (AA, new series, vol. V, pp. 225-248).

« habitations des falaises » ; mais ceci n'indique pas que leur antiquité soit plus grande que celle des « cliff-dwellings » : les ruines en plein air ont eu plus à souffrir des éléments que celles qui sont abritées dans les crevasses presque inaccessibles des collines.

Souvent, les pueblos étaient situés sur des « mesas » ou plateaux aux flancs abrupts ; ils étaient ainsi défendus des incursions des habitants des plaines, parfois d'une façon aussi efficace que dans les habitations des falaises. Dans les vallées, où la nature du sol aurait permis une facile invasion, les pueblos étaient fortifiés d'une façon particulière : toutes les constructions étaient adossées à un mur commun, formant rempart et qui n'était percé que de quelques ouvertures ; les pueblos ruinés du Chaco Cañon appartiennent à ce type.

La plupart de ces ruines n'ont pas encore été examinées en détail ; mais la description de quelques groupes typiques, mieux explorés que les autres, permettra de se faire une idée de ce qu'était la civilisation des peuples du Grand Désert américain.

Le système de construction paraît être partout le même. Les grès crétacés étaient découpés en blocs grossiers, qui, retaillés, étaient empilés très adroitement et liés entre eux par un mortier. Les murs extérieurs étaient parfois aplanis et même polis. Là où les roches manquaient, on a employé l'*adobe* (brique crue) mélangée de cailloux roulés. Les pueblos construits de la sorte sont naturellement beaucoup moins bien conservés que ceux en pierre. La plupart du temps on ne trouve pas trace de toits ; cependant on en a découvert quelques restes dans certains pueblos ruinés du plateau de San Juan [1].

Ces ruines existent en grand nombre dans la vallée du Rio Mancos et sur toute la surface de la Mesa Verde ; à l'est de cette région, on en trouve sur le Rio de la Plata et le Rio de las Animas. Plus au sud, Fewkes a découvert de nombreuses ruines sur le plateau de Tusayan (Arizona) et Hewett nous a fait connaître celles de la Mesa de Jemez (Nouveau-Mexique). Dans le nord, la limite des pueblos ruinés est marquée par le Cañon de Montezuma (sud-est de l'Utah).

Les pueblos de la région nord sont les plus intéressants. Les ruines découvertes à Aztec Springs, dans la vallée du Montezuma Creek, petit affluent de droite du San Juan, situé à l'ouest du Rio

1. Mitchell Prudden, *Prehistoric ruins*, pp. 231-232.

Mancos, et décrites par M. Holmes [1], couvrent une superficie totale de 44.000 mètres carrés et sont construites en calcaire fossilifère. Elles se composent de deux groupes de constructions ; l'un a été nommé par M. Holmes la maison supérieure, l'autre la maison inférieure. La première est rectangulaire et mesure 25 mètres sur 30, les murs écroulés avaient, lors de la découverte, une hauteur de $3^{m}50$ à $4^{m}50$, et l'amoncellement des matériaux fait supposer une hauteur primitive deux fois plus grande. Ces murs étaient doubles, laissant entre eux un intervalle de $2^{m}15$, et des cloisons transversales indiquent que cet espace avait été divisé en chambres ; la cour centrale semble aussi avoir été divisée en trois grandes pièces. Tout autour de cette maison existent les ruines d'une multitude de chambres ; les deux seules qui soient à peu près conservées sont des *estufas* ou *kivas* circulaires, situées au sud-ouest de ce groupe.

La maison inférieure a la forme d'un rectangle peu allongé ; sa longueur est de 61 mètres et sa largeur de 54 mètres. Le mur N. est double et divisé en compartiments par des cloisons, comme dans la maison supérieure ; les chambres ont une longueur de $7^{m}30$ sur une largeur de $2^{m}15$. Les autres murs sont bas et simples, ils semblent avoir formé un enclos, au centre duquel se trouve une *estufa* (fig. 73).

Dans un cañon voisin du creek de Montezuma, le cañon de Mac Elmo, on a découvert une construction des plus singulières [2] : c'est une tour cylindrique, assez analogue, par l'extérieur, à celles que l'on trouve dans la vallée du Rio San Juan ; mais à l'intérieur elle renferme trois murs concentriques, divisés en cellules par des cloisons ; ces cellules sont au nombre de quatorze et mesurent environ $1^{m}50 \times 1^{m}50$; elles semblent avoir communiqué entre elles, mais on ne trouve aucune porte sur le mur extérieur. La partie centrale, limitée par le troisième mur, forme un cylindre qui servait peut-être d'*estufa*, mais c'est là une hypothèse et la fonction de cette tour reste inconnue (fig. 74).

Les ruines les plus remarquables et les plus vastes sont situées dans le Chaco cañon (nord-ouest du Nouveau-Mexique). Elles furent mentionnées pour la première fois par Gregg [3] en 1844,

1. W. H. Holmes, *Ruins of S.-W. Colorado*, pp. 399-401.
2. Id., *ibid.*, pp. 398-399.
3. J. Gregg, *Commerce of the Prairies*, New-York, 1844.

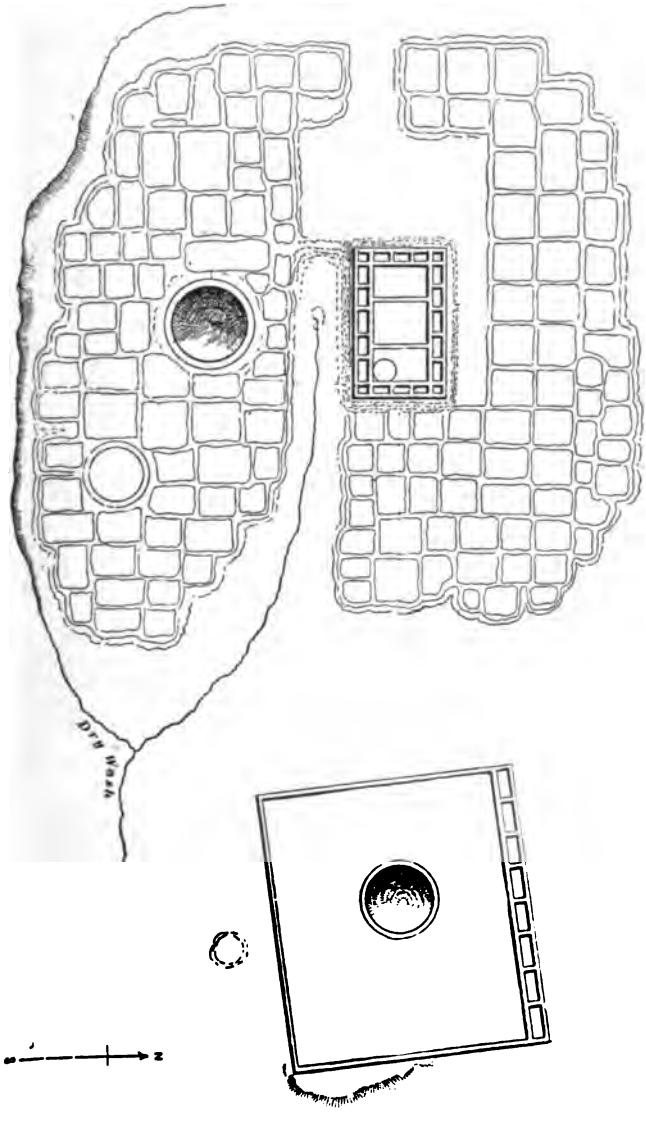


Fig. 73. — Ruines d'Aztec Springs (d'après W. H. Holmes, *Ancient ruins of South-Western Colorado*).

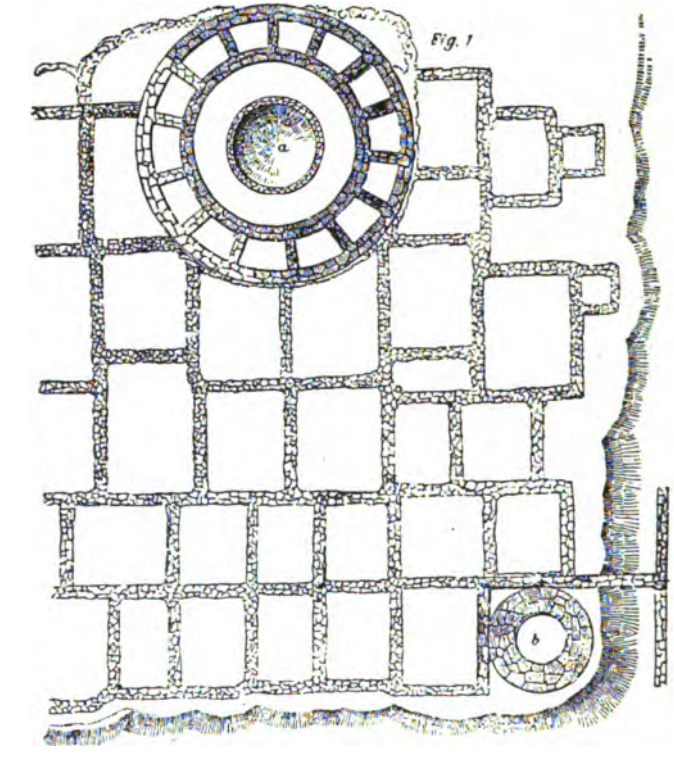


Fig 2.

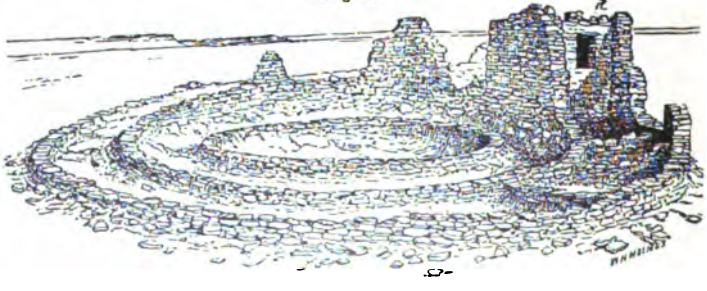


Fig. 74. — Tour à triple enceinte du cañon de Mac Elmo (d'après W. H. Holmes, *Ancient ruins of South-Western Colorado*).

puis par SIMPSON [1]; décrites par JACKSON [2] et étudiées par L. H. MORGAN [3].

Ces pueblos se trouvent dans une petite plaine d'alluvions, limitée par les parois abruptes du cañon. Sur une étendue de 30 kilomètres, au pied des falaises, sont dispersées les ruines de plusieurs grands villages, remarquables par l'adresse avec laquelle les murs furent construits, ainsi que par la distribution parfaitement symétrique des chambres. Ces pueblos sont les spécimens les plus parfaits de l'architecture des peuples de l'Amérique du Nord.

Le *pueblo Pintado* [4] est situé sur un plateau de 10 mètres de haut; il ne forme qu'une seule maison, construite en dalles de grès compact gris; la maçonnerie est très bien faite, elle se compose de grands blocs superposés, dont les vides ont été remplis par un blocage de cailloux, le tout relié par un mortier sans chaux. Il comprenait un grand corps de bâtiment de 70 mètres de long et une aile à angle droit de 50 mètres; un mur en arc de cercle rejoignait les deux corps de bâtiment, en formant une grande cour. A l'origine, le pueblo Pintado avait trois étages, et sa hauteur, au moment où JACKSON l'examina, était encore de 8 à 9 mètres; le rez-de-chaussée comprenait 54 chambres de dimensions très exiguës et communiquant toutes les unes avec les autres par de petites portes. La faible superficie de ces cellules (0 m 50 à 1 mètre carré) les a fait considérer comme des magasins. Les étages étaient en retrait les uns sur les autres, laissant une terrasse à chaque étage. Cette disposition assurait la sécurité : des échelles menaient du sol à la terrasse du premier étage et l'on pénétrait dans les chambres par les fenêtres; le rez-de-chaussée était complètement privé d'ouvertures, portes ou fenêtres. Dans l'angle nord-ouest de la cour, existaient deux *estufas* circulaires de 7 m 50 de diamètre; leurs murs intérieurs étaient parfaitement cylindriques, elles n'avaient pas d'ouverture dans leurs murs; on y accédait par le toit. En dehors du bâtiment, au sud-ouest, se trouve une autre chambre circulaire de 15 mètres de dia-

1. J. H. SIMPSON, *Report of an expedition to the Navajo country in 1849* (*Senate executive documents*, 31st Congress, 1st Session, n° 64, Washington, 1850.

2. W. H. JACKSON, *Report on the ancient ruins examined in 1875 and 1877* (GS. X, Washington, 1879, pp. 431-448).

3. L. H. MORGAN, *Houses and house-life of the American aborigines*, p. 92.

4. JACKSON, *Report on ancient ruins*, pp. 433-436. Cf. NORDENSKIÖLD, *Cliff-dwellers of the Mesa Verde*, pp. 122-124; LEWIS H. MORGAN, *Houses and house-life*, p. 97.

mètre, enclose dans un mur rectangulaire. JACKSON y voit une *estufa*, mais G. NORDENSKIÖLD croit plutôt que c'est un ancien réservoir (fig. 75).

Les pueblos de *Weje-gi*, de *Una-Vida*, de *Hungo Pavie*, bien qu'assez différents comme plan, rappellent le pueblo Pintado [1].

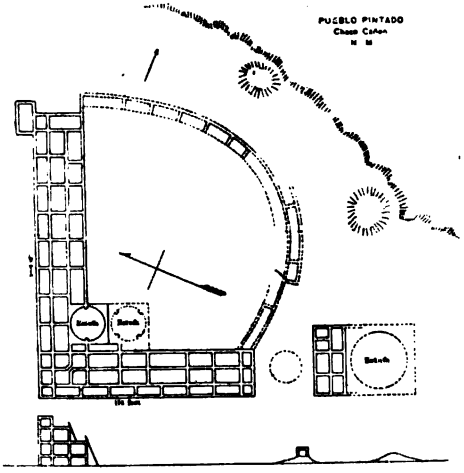


Fig. 75. — Plan du pueblo Pintado (d'après JACKSON, *Ruins of the Chaco cañon*).

Le pueblo *Chettro Kettle* [2] avait conservé des traces de son ancien plafonnage. Dans chaque chambre, le plafond était constitué par deux grosses poutres, posées dans le sens transversal, sur lesquelles reposait un voligeage de petites perches, recouvertes d'un lattis, probablement en écorce de cèdre. Les *estufas* étaient circulaires et au nombre de sept [3].

A 500 mètres en aval, se trouvait le plus grand des édifices construits par les Indiens de l'Amérique du Nord : le *pueblo Bonito*. Sa forme est moins régulière que celle des précédents : le mur d'a-

1. JACKSON, *Report on ancient ruins*, p. 437 ; G. NORDENSKIÖLD, *Cliff-dwellers*, p. 124 ; L. H. MORGAN, *Houses and house-life*, p. 102.
2. ID., *ibid.*, pp. 438-440 ; G. NORDENSKIÖLD, *Cliff-dwellers*, pp. 124-125 ; L. H. MORGAN, *Houses and house-life*, p. 98.
3. SIMPSON, *Report of an expedition*, p. 79.

vant est rectiligne, tandis que les côtés latéraux et le mur d'arrière forment un arc de cercle irrégulier. Sa longueur est de 163 mètres et sa largeur de 94 mètres. L'examen des ruines montre que le bâtiment n'a pas été construit en une seule fois, mais qu'il a subi, au cours du temps, des adjonctions et des remaniements. La cour intérieure renferme 20 *estufas* circulaires, de diamètres divers. Les

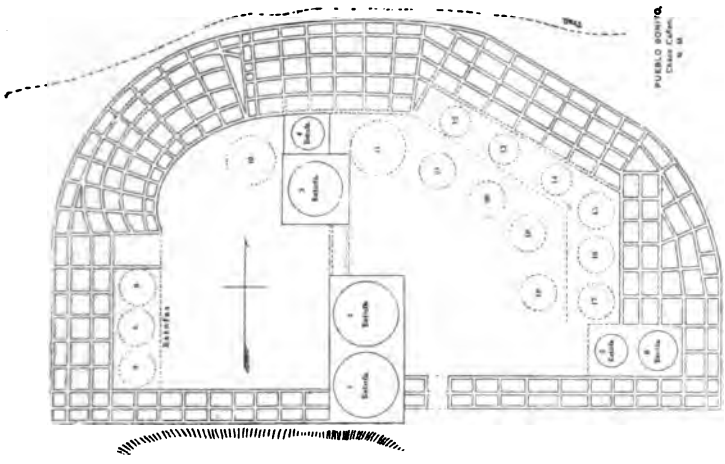


Fig. 76. — Plan du pueblo Bonito (d'après Jackson, *Ruins of the Chaco cañon*).

chambres sont au nombre de 650 (fig. 76 et 77). A cinq kilomètres du précédent, se trouve le *pueblo Peñascablanca*, remarquable par son plan elliptique (fig. 78).

Les immenses pueblos du cañon du Chaco témoignent, dans leur construction, des mêmes préoccupations de défense que nous trouvons dans les habitations des falaises ; les particularités du sol ne permettant pas de construire en cet endroit des maisons situées à une grande hauteur au-dessus des vallées, on a eu recours à un procédé de fortification particulier : les murs extérieurs, hauts et lisses, privés de portes, ne permettaient pas à l'ennemi de rentrer facilement dans la place, qui n'était accessible qu'au moyen d'échelles mobiles ; la cour était souvent défendue par un mur assez bas, de forme semi-circulaire, qui était suffisant pour arrêter longtemps les sauvages nomades, peu habitués à la guerre de siège.

Fig. 77. — Restitution du pueblo Bonito (d'après JACKSON, *Ruins of the Chaco cañon*).

Toutes les ruines de cette région montrent un constant souci de la défense contre un ennemi redoutable et une utilisation très habile des accidents naturels pour se mettre en sécurité.

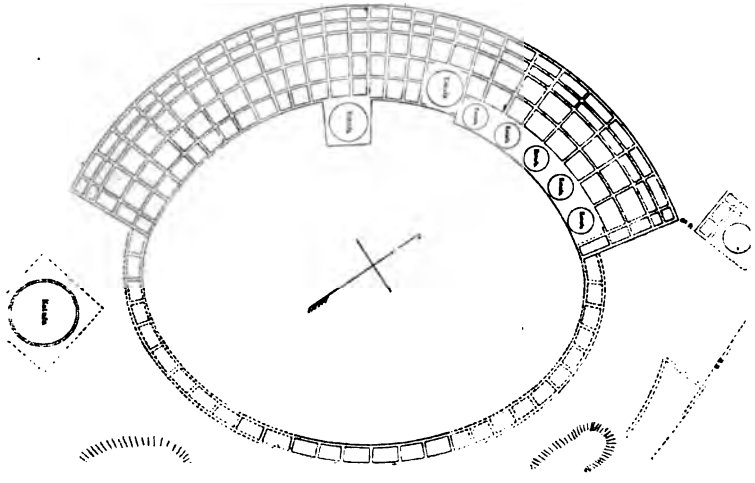


Fig. 78. — Plan du pueblo Peñascablanca (d'après Jackson, *Ruins of the Chaco cañon*).

§ IV. — *Ruines du bassin du Rio Grande.*

La région qui comprend le bassin du Rio Grande del Norte est moins riche en ruines que celle du cours supérieur du Colorado. Les habitations des falaises y font presque complètement défaut. Les ruines sont probablement moins anciennes que celles qui existent plus au nord ; elles montrent quel était le mode de construire des Pueblos lorsque des circonstances inconnues les forcèrent à descendre vers le Sud. Certaines de ces ruines ont même une histoire, qui vit encore dans la mémoire des Indiens Pueblos actuels : elles sont désignées comme le site d'anciennes villes, d'où les uns et les autres : Zuñis, Hopis, Taños, ont dû fuir à la suite de combats avec les Indiens pillards ou avec les Espagnols. C'est dans le sud de cette région que vivent aujourd'hui les Pueblos (*Taños* du Rio Grande, *Zuñis*, *Hopis* de l'Arizona).

Cette région est surtout riche en ruines de pueblos ; cependant, on a signalé en plusieurs points des habitations creusées dans le flanc des falaises ou installées dans des cavernes naturelles. A l'ouest

de Santa-Fé, presque aux sources du Rio Grande, on en a signalé un grand nombre. D'autres ont été découvertes dans un cañon connu sous le nom Navajo de Gunuye; cette gorge a une profondeur de 15 à 30 mètres; ses parois sont faites d'un tuf mou, dans lequel on a creusé, à la partie inférieure, de petites chambres, le plus souvent circulaires; ces chambres ont généralement un diamètre de 3 m 50 à 4 m 50; le plafond est en forme de dôme, d'une hauteur maxima de 2 m 50 et couvert de suie; en fait de porte on trouve une ouverture de niveau avec le sol de la vallée, de 0 m 70 de haut sur 0 m 60 de large; de plus, deux ouvertures circulaires creusées dans le mur ont dû servir de fenêtres. Le sol de ces chambres était généralement fait de terre rouge battue et polie, et les murs étaient parfois recouverts d'un badigeon rouge ou jaune; des niches, creusées dans les murs, servaient d'armoires. On a trouvé, devant la plupart de ces excavations, des quantités de pierres grossièrement équarries, ce qui fait supposer qu'on avait construit, devant le mur de la falaise, des chambres en pierres [1].

D'autres cavernes importantes ont été visitées, en 1891, par M. C. Mindeleff dans la vallée du Rio Verde [2]. Elles se comptent par milliers, groupées parfois par deux ou trois, ou réunies en plus grand nombre. Ce sont des excavations artificielles, creusées au bas des talus de la rivière. Ces habitations sont généralement disposées de la façon suivante : une entrée, taillée à la base de la falaise, donne accès à une grande chambre, tandis que d'autres chambres plus petites sont reliées au couloir d'entrée par d'étroits passages; d'autres petites chambres communiquent de la même façon avec la grande pièce.

On a aussi trouvé des habitations de ce type dans le mont San-Francisco, au nord de Flagstaff (Arizona). Elles ont été découvertes, en 1883, par le colonel Stevenson, puis visitées et décrites par J. W.

1. G. Nordenskiöld, *Cliff-dwellers*, p. 128.

2. Le Rio Verde, affluent de droite de la Salt River, affluent elle-même du Rio Gila, n'appartient pas au bassin du Rio Grande del Norte; nous avons néanmoins décrit ici ses ruines, ainsi que celles du puits de Montezuma, le seul *cliff-dwelling* de ces régions, parce qu'elles ressemblent beaucoup à celles du Rio Grande et qu'elles appartiennent à la même aire ethnographique. Les ruines du Rio Gila présentent un mode de construction très différent.

Les ruines du Rio Verde ont été signalées d'abord par le Dr Mearns, *Ancient Dwellings of the Rio Verde valley* (*Popular Science Monthly*, New-York, oct. 1890, p. 749); elles ont été décrites en détail par C. Mindeleff, *Aboriginal remains in the Verde Valley* (RE, XIII, Washington, 1896, pp. 185-257).

Powell [1]. Elles consistent en chambres irrégulières, d'une longueur moyenne de 3m75 sur une largeur de 3 mètres et d'une hauteur de 1m80 à 3 mètres, creusées dans le flanc de la montagne. D'ordinaire, les habitations comprennent une grande pièce dans laquelle débouchent d'étroits couloirs, qui conduisent à des chambres plus petites.

Ainsi les habitations excavées de cette partie de l'Amérique du Nord présentent une particularité qui n'existe pas dans celles du Colorado : elles forment de véritables appartements, composés de *plusieurs chambres creusées dans le roc* [2], tandis que celles du Nord comprennent des pièces plus vastes, divisées au moyen de cloisons de pierre.

Les falaises de cette région ne renferment que deux habitations, et encore sont-elles situées à proximité de cours d'eau qui sont des affluents du Colorado. L'une est connue sous le nom de « Château de Montezuma », l'autre sous celui de « Puits de Montezuma ». Tous deux sont situés à Camp Verde (Arizona), sur la rive occidentale du Beaver-Creek, affluent du Colorado Chiquito. La première de ces ruines [3] est bâtie dans une excavation, à une assez grande hauteur. Elle se compose d'un grand bâtiment devant lequel est construite une tour carrée.

Le Puits de Montezuma est le nom d'une dépression elliptique aux parois perpendiculaires, d'une profondeur de 18 à 20 mètres et dont les dimensions sont d'environ 100 mètres sur 60. Au fond de cette dépression, se trouve un petit lac. Dans des anfractuosités naturelles des parois, on a bâti de petites habitations, d'un accès périlleux ; pour y parvenir il fallait descendre au fond du puits par un sentier très raide, puis remonter vers les habitations, situées à peu près à mi-chemin du fond et de la surface du sol (fig. 79).

Toute cette contrée est couverte de pueblos ruinés, construits presque tous en adobes, avec très peu de pierre. Les groupes les plus importants sont ceux de la vallée du Rio Verde, des plateaux

1. J. W. Powell dans RE, VII, Washington, 1891, *Administrative Report*, p. xix. Ces habitations ont été attribuées à l'industrie des Indiens *Havasupais* du groupe Yuma.

2. A l'exception de celles de Gunuye décrites plus haut. Dans la même région du Rio Grande, près du pueblo actuel de Santa-Clara, J. W. Powell a trouvé des habitations excavées du même type que celle du Rio Verde ou du mont San-Francisco (RE, VII, *Administrative Report*, p. xxii).

3. W. J. Hoffman, *Miscellaneous on Indians inhabiting Nevada, California and Arizona* (GS, X, Washington, 1879, pp. 477-478) ; cf. Mearns, *Ancient Dwellings of the Rio Verde valley* (*Popular Science Monthly*, p. 749) ; G. Nordenskiöld, *Cliff-dwellers*, p. 129.

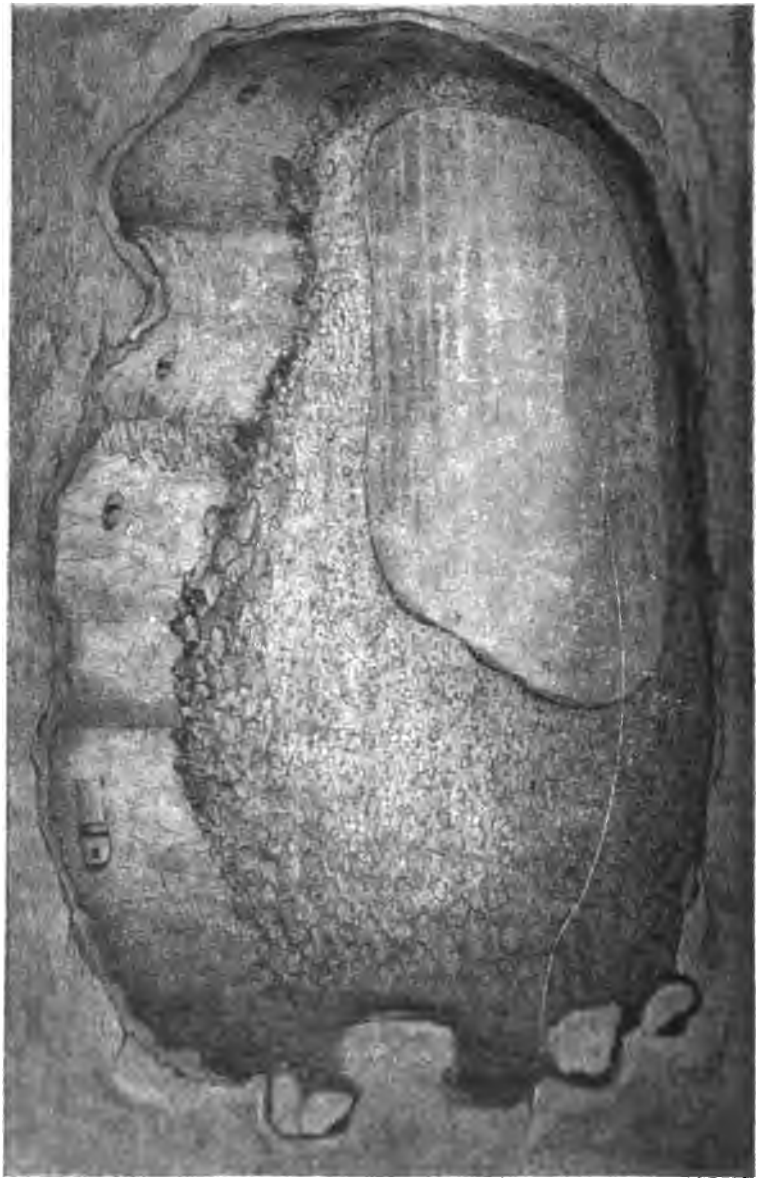


Fig. 79. — Le « Puits de Montezuma ». Dessin de Ed. Touchet, d'après le modèle en papier aggloméré de M. V. Mindeleff, au Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

de Zuñi, de Jemez et de Tusayan; ce sont les sites où habitèrent les ancêtres des Hopis, des Zuñis, des Kerès ou des Taños [1].

Deux de ces ruines rappellent un peu les pueblos du cañon du Chaco. La première est celle d'un ancien village hopi, appelé *Tebugkihu* « la maison du feu », situé dans le Keam's Cañon, sur le plateau de Tusayan [2] (fig. 80). C'est une des constructions les

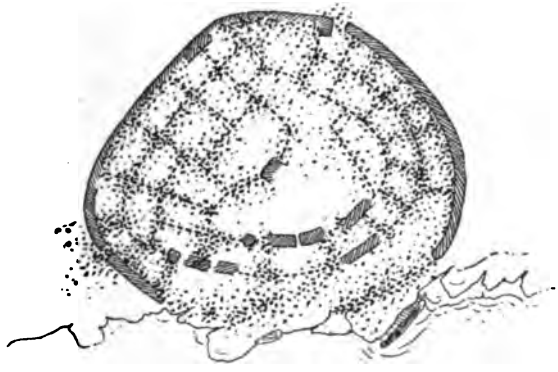


Fig. 80. — Pueblo ruiné de Tebugkihu (d'après V. MINDELEFF, *Study of the Pueblo architecture*).

mieux conservées de la région; le mur extérieur, qui fait le tour de la ruine, a encore plusieurs pieds de hauteur sur presque toute sa circonférence. Le pueblo de *Kin-tiel* se compose de deux ailes, de dimensions presque égales, placées symétriquement de chaque côté d'un ancien ruisseau ensablé. Les chambres, au nombre de 565, sont disposées en deux rangées concentriques s'appuyant au mur extérieur; en certains points, des corps de bâtiments s'avancent dans l'immense cour, enclose par les murs. On a cru trouver des traces de l'existence de plusieurs grandes chambres circulaires, analogues aux *estufas* des pueblos du San-Juan. Les Zuñis prétendent que le pueblo de Kin-tiel fut habité il y a plusieurs siècles par leurs ancêtres (fig. 81).

Les autres constructions de cette région n'offrent rien de particulier; que des diversités de plan purement accidentelles. Parfois, comme dans la vallée du Rio Verde, les chambres sont toutes groupées ensemble, et l'édifice forme un bloc, affectant la forme

1. Outre les ouvrages cités précédemment, voir V. MINDELEFF, *A study of the Pueblo architecture, Tusayan and Cibola* (RE, VIII, Washington, 1891, pp. 13-230).

2. V. MINDELEFF, *op. cit.*, pp. 57-58.

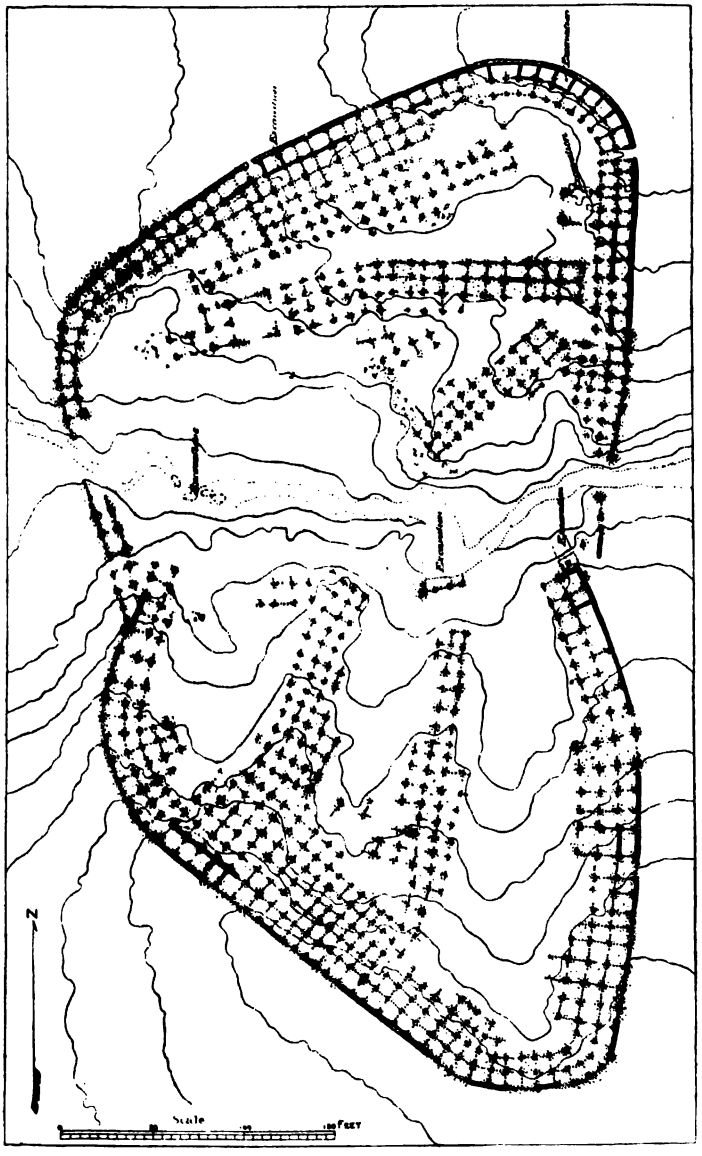


Fig. 81. — Pueblo ruiné de Kin-tiel (d'après V. MINDELEFF, *Study of the Pueblo architecture*).

carrée ou rectangulaire. Sur le plateau de Tusayan, les diverses constructions sont disposées de façon irrégulière; il en est de même dans les pueblos Zuñis.

En résumé, les ruines de la région du Rio Grande présentent des particularités différentes de celles des anciens bâtiments de la région septentrionale : absence presque totale des habitations dans les falaises, construction en adobes, dispersion des corps de bâtiments et absence d'*estufas* circulaires. Cependant, dans quelques cas, comme ceux de Tebugkihu et de Kin-tiel, les maisons sont massées dans un seul mur circulaire, ce qui rappelle les ruines du Colorado. Les édifices du Rio Grande sont donc probablement des monuments du même type que celui des habitations du Colorado, mais adapté aux exigences d'un pays différent.

§ V. — *Ruines du bassin du Rio Gila.*

Le territoire où gisent ces ruines est habité actuellement par deux groupes d'Indiens, les Pimas et les Yumas. Nul doute que ce soit aux ancêtres des premiers qu'il faille attribuer les constructions que nous trouvons auprès du Rio Gila et de ses affluents. Les Yumas sont, en effet, à l'exception des *Havasupais* de l'Arizona, des chasseurs et des pillards nomades, ne possédant pas les moyens de construire de pareils édifices.

Le bassin du Rio Gila manque totalement d'habitations construites dans les cavernes et dans le creux des falaises ; toutes sont bâties dans les plaines. Elles sont généralement connues sous le nom espagnol de Casas grandes, « grandes maisons », et abondent le long de la partie moyenne du Rio Gila et de son affluent de droite, le Rio Salado. La ruine typique est la Casa Grande, située à une quinzaine de kilomètres de Florence (Arizona), à un kilomètre environ du Rio Gila. Ce bâtiment fut découvert à la fin du XVII^e^ siècle par le jésuite Kino [1] ; elle avait à cette époque quatre étages, et pas de toit. Plusieurs descriptions du XVIII^e^ siècle nous sont parvenues, entre autres celle écrite, en 1775, par le Père Pedro Font, qui est excellente.

La Casa Grande fut visitée en 1848 par le capitaine Emory qui en donna une description fantaisiste ; beaucoup meilleure est

1. Une traduction anglaise de la description faite par le P. Mange, secrétaire de Kino, a été donnée par H. H. Bancroft, *Works*, vol. IV, p. 622, note ; une autre a été publiée par Bartlett, *Personal Narrative*, vol. II, pp. 281-282.

celle publiée, en 1852, par le voyageur Bartlett : elle nous montre que l'état des lieux avait peu changé depuis la visite du Père Font, 77 ans auparavant. La première description complète date cependant du voyage de l'expédition Hemenway, dont les résultats furent publiés par F. H. Cushing [1] et W. J. Fewkes [2]. En 1889, le Con-

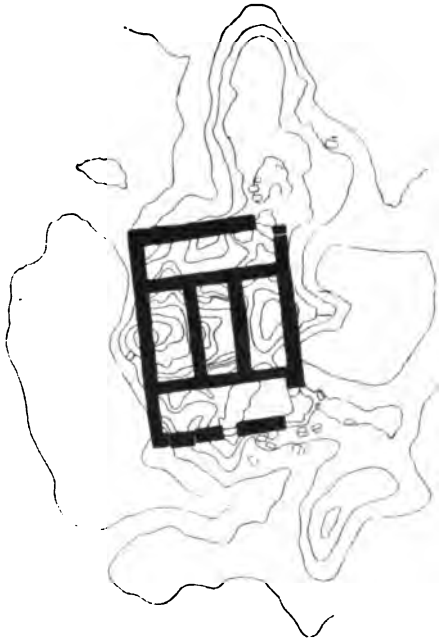


Fig. 82. — Plan de la Casa Grande, Florence, Arizona (d'après C. Mindeleff, *Casa Grande ruin*).

grès des États-Unis vota une somme de 2.000 dollars, pour réparer et entretenir la Casa Grande ; cette ruine fut alors visitée et décrite par un architecte, M. C. Mindeleff. Celui-ci trouva les ruines signalées par Bartlett en 1854 presque disparues ; seul le bâtiment principal mérite de retenir l'attention. Sa longueur est de 18 mètres et sa largeur de 13 mètres, ce qui s'accorde à peu près avec les proportions indiquées par le P. Font. Il existe encore deux étages, et les murs s'élèvent à une hauteur de 6 m 15 à 7 m 60. L'intérieur est divisé en un certain nombre de chambres (fig. 82 et 83).

1. *Preliminary Report on the archæological results of the Hemenway expedition.*
2. *On present condition of a ruin in Arizona called Casa Grande.*

Les anciens auteurs ont souvent parlé de la Casa Grande comme d'un pueblo d'adobes[1]. C'est une erreur. Cet édifice a été construit par un procédé qui diffère totalement de celui par lequel furent élevés les pueblos de la région septentrionale. Les murs sont formés d'énormes blocs de terre, qui n'ont pas été moulés, comme c'est le cas pour les adobes ou les briques, mais ont été fabriqués

Fig. 83. — Le bâtiment central de la Casa Grande, Florence (d'après C. MINDELEFF, *Casa Grande ruin*).

sur place. Il est probable que l'on construisait une sorte de berceau, fait d'un lacis de rôseaux ou de perches légères, formant deux surfaces parallèles écartées d'un mètre environ et longues d'à peu près 1 m 50 ; dans cette sorte de boîte ouverte aux deux bouts, on coulait de l'argile mélangée d'eau, de façon à former une pâte assez consistante. Quand le bloc ainsi formé était sec, le berceau était placé plus loin et l'opération recommençait. C'est, en somme, le procédé employé pour la construction en ciment. Le mur était ensuite aplani, du côté de l'extérieur, avec la main ; à l'intérieur,

1. Par exemple, DE NADAILLAC, *L'Amérique préhistorique*, p. 225 : « Il est construit en adobes de grande taille... »

il a été recouvert d'un badigeon blanc et a été poli. Le P. Mange dit qu'à l'intérieur, les parois brillaient « comme de la poterie de Puebla » et, lors de la visite de M. Mindeleff, ce revêtement était encore admirable de poli, aux endroits où les intempéries ne l'avaient pas craquelé.

Les planchers sont aujourd'hui détruits, mais les murs portent encore la place des solives qui les supportaient. Les portes servant d'entrée se répétaient symétriquement aux deux étages; elles avaient 0 m 60 de large et environ 1 m 25 de hauteur, si l'on en juge par celle du second étage qui est assez bien conservée. Comme on n'a pas trouvé de traces d'escalier dans la Casa Grande, il est probable qu'on avait accès au second étage au moyen d'une échelle, posée à l'extérieur. Certaines des ouvertures par lesquelles communiquaient les chambres avaient été bouchées, au moment de la visite de M. Mindeleff, à l'aide de blocs de terre analogues à ceux des murs. Des niches étaient ménagées dans l'épaisseur des parois.

Les autres « Casas Grandes » du Rio Gila paraissent être du même type que la précédente. Celles du Rio Salado lui ressemblent aussi : ce sont d'énormes bâtiments autour desquels d'autres plus petits se groupaient ; il en était probablement ainsi, autrefois, de la Casa Grande de Florence.

Ce type de constructions se rencontre encore dans la province mexicaine de Chihuahua, où les ruines sont mieux conservées qu'aux États-Unis [1]. La plus grande et la mieux préservée mesure 240 mètres sur 75 mètres. Malheureusement, aucune description détaillée de ces monuments n'a été faite.

En résumé, les ruines du Rio Gila nous montrent un procédé très spécial de construction, que l'on n'a pas signalé dans les ruines situées plus au nord et qui paraît avoir été particulier aux Pimas.

§ VI. — *Les maisons des falaises de la Sierra Madre et du Jalisco (Mexique).*

Les flancs escarpés de la Sierra Madre, au nord du Mexique, recèlent d'assez nombreuses habitations troglodytiques. Elles sont particulièrement nombreuses dans la vallée connue sous le nom de Tarahumara, sur les frontières des États de la Sonora et de Chihuahua.

Une seule de celles qui furent explorées par M. Lumholtz avait d'as-

1. Bartlett, *Personal Narrative*, vol. II, p. 345.

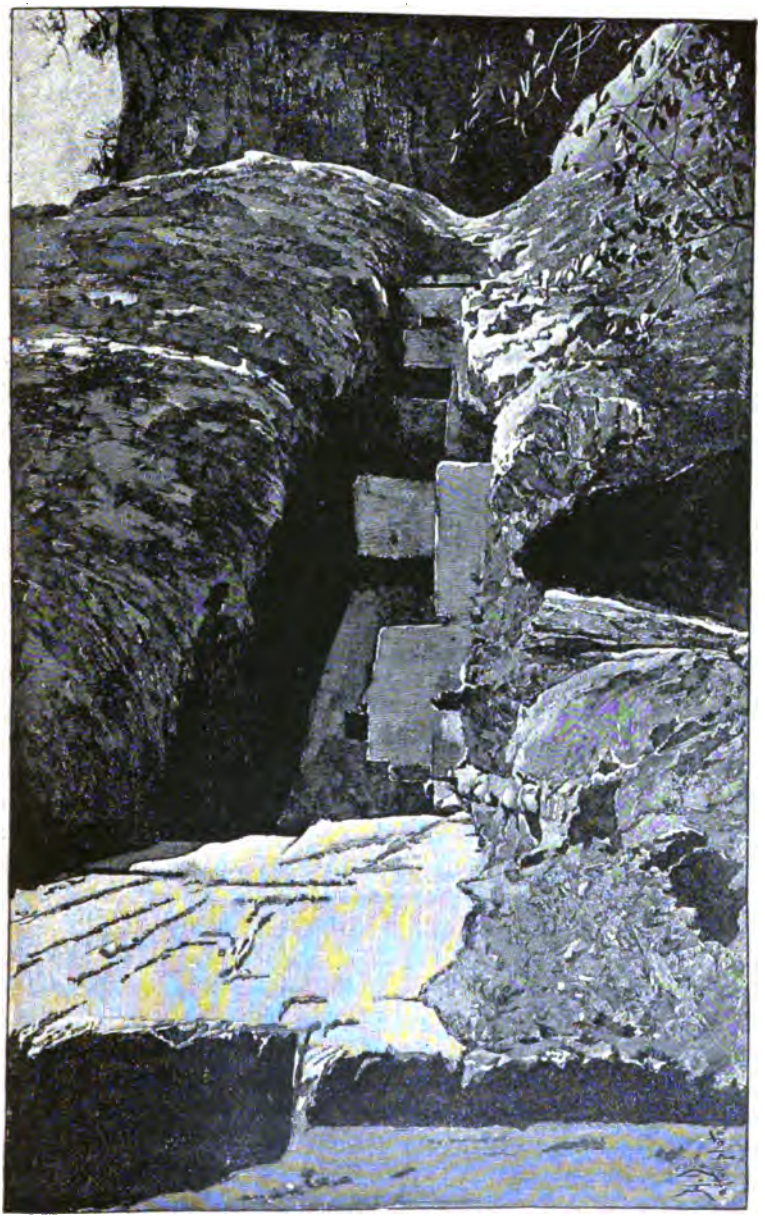


Fig. 84. — Habitation dans la falaise à Chuhuichupa, Mexique (d'après C. Lumholtz, *Unknown Mexico*).

sez grandes dimensions. Elle était située à une quarantaine de kilomètres au sud de l'établissement mormon de Chuhuichupa, sur une terrasse rocheuse occupant la moitié d'une grande excavation naturelle (fig. 84). Les constructions étaient en très mauvais état ; elles comprenaient deux grands groupes de maisons à deux étages, renfermant 53 chambres ; à côté se trouvait un certain nombre de petites constructions, en tout semblables aux greniers à céréales du Mexique central et qui ont peut-être été érigées par les Tarahumars modernes. D'autres constructions du même genre ont été signalées dans le cañon de Piedras Verdes (Chihuahua)[1].

Les troglodytes ont laissé des traces de leur séjour jusque dans le centre du Mexique. Récemment, au cours d'une exploration du Jalisco, M. A. Hrdlička découvrit une de ces constructions au sud de l'État de Zacatecas, non loin des limites du Jalisco. Cette région est habitée aujourd'hui par une tribu pima, les Tepecanos. Voici la description de cette ruine :

Elle est située à environ 5 kilomètres au sud de Juchipila, sur deux collines nommées Cerro de Chihuahua et Cerro de las Ventanas, réunies par une crête en forme de selle. Les deux collines et surtout la crête renferment des ruines et des traces nombreuses d'habitations, attestant l'existence en ce lieu d'une population autrefois assez dense. Sur le versant nord-est du Cerro de las Ventanas, à environ les deux tiers de sa hauteur, se trouve la ruine la plus intéressante, qui ressemble beaucoup à celles de l'Utah et du Colorado. Elle mesure 12 mètres environ de longueur et 3 mètres de haut. Les murs, épais et construits avec soin, sont faits de pierres non équarries, reliées par un mortier qui semble avoir été composé de terre, mélangée avec de l'herbe hachée. De l'édifice il ne reste que le mur de face, construit devant une caverne de petites dimensions ; cette anfractuosité ne paraît pas avoir été divisée au moyen de murs intérieurs. Le mur est peint de six bandes blanches verticales, très visibles de la vallée et qui ont valu à la ruine son nom de « Las Ventanas » (les fenêtres). La muraille est aussi percée de quatre ouvertures, assez semblables à celles que l'on rencontre dans les habitations des falaises du Nord ; celle qui servait de porte a environ 0 m 75 de haut sur 0 m 60 de large, les autres ont 0 m 45 sur 0 m 30. Les collines renferment plusieurs autres cavernes, moins accessibles et qui n'ont pas été visitées [2].

1. C. Lumholtz, *Unknown Mexico*, vol. I, p. 125.
2. Hrdlička, *The region of the Tepecanos*, pp. 131-132.

CHAPITRE XI

L'INDUSTRIE DES CLIFF-DWELLERS

Sommaire. — I. L'industrie de la pierre et du bois. — II. La céramique.

§ I. — *L'industrie de la pierre et du bois.*

Les fouilles faites dans les habitations des falaises et dans les pueblos ruinés ont livré de nombreux objets en pierre, en bois et surtout des poteries.

Ces divers objets ne diffèrent pas d'ailleurs de ceux que fabriquent

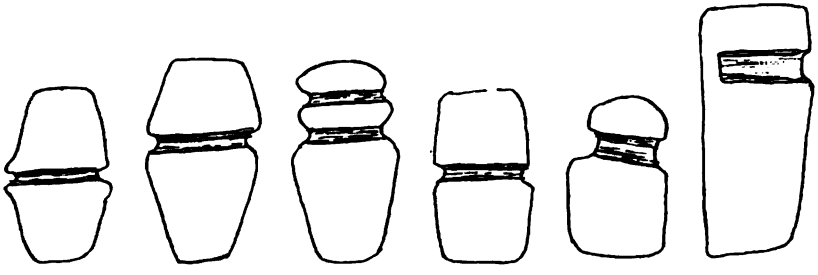


Fig. 85. — Formes principales de haches trouvées dans les ruines des habitations des falaises et des pueblos.

encore les Indiens (Zuñis, Hopis, Acomas, etc.) qui habitent aujourd'hui la région.

L'industrie de la pierre des anciens « Cliff-dwellers » nous est surtout connue par des objets de pierre polie et, en particulier, par des haches. Celles-ci ressemblent à la fois aux pièces trouvées dans la vallée du Mississipi et à celles de régions très éloignées de l'Amérique du Sud. Elles sont généralement faites de roches éruptives et lourdes (basalte, porphyre) ou de pierres vertes rappelant la jadéite. Les formes sont peu variées, mais très caractéristiques. Ces haches sont toutes du type dit « à gorge » ; parfois la gorge est située au milieu et la hache a deux tranchants ; d'autres fois, la gorge est plus rapprochée d'une des extrémités que de l'autre et alors la hache a pu servir de marteau ; quelquefois il y a deux gorges parallèles, d'autres

fois encore, la rainure ne s'étend que sur trois côtés, la face postérieure restant plate (fig. 85).

Toutes ces formes se rencontrent actuellement dans les haches de Zuñi et des autres pueblos modernes.

On a aussi trouvé, dans les pueblos ruinés, des erminettes à soie, de forme spéciale, des mortiers et des tables à porphyriser, tous objets que l'on trouve encore chez les Pueblos modernes [1].

Les objets de bois sont plus rares : malgré la sécheresse du climat, l'humidité les a entamés et beaucoup étaient, lors de leur découverte, devenus méconnaissables. Toutefois, les quelques objets restés intacts nous rappellent l'industrie des Indiens qui habitent actuellement la région. Les plus intéressants sont les *báhos* « bâtons de prière » et les *kachinas*, poupées en bois sculptées qui servent encore aujourd'hui aux *Hopis* dans leurs cérémonies religieuses. M. Fewkes [2] a découvert des *báhos* dans les anciennes cités de *Sikyatki* et d'*Honánki*, que les *Hopis* disent avoir été leurs anciennes résidences.

§ II. — *La poterie.*

C'est surtout la poterie des anciens « cliff-dwellers » qui nous est bien connue. Partout on a trouvé des restes de la céramique des constructeurs de maisons des falaises, soit sous forme de vases entiers, soit, plus fréquemment, sous forme de tessons.

Là encore, la technique ne paraît pas avoir différé, d'une façon essentielle, de celle des Pueblos modernes.

L'examen de la céramique ancienne du sud-ouest des États-Unis ne permet pas d'établir de divisions chronologiques. La poterie ne semble pas très ancienne, peut-être même moins encore que certaines pièces de la régions des mounds. Le système de fabrication est partout le même ; aucun centre ne paraît s'imposer d'où cet art aurait rayonné. Les pièces trouvées dans les cavernes ne sont ni mieux ni plus mal exécutées que celles des cités ruinées du plateau de l'Arizona. En outre, tous les vases des « Cliff-dwellers » diffèrent peu, aussi bien par leur forme que par leur ornementation.

1. Voir J. Stevenson, *Illustrated catalogue of the collections obtained from the Indians of New-Mexico and Arizona in 1879* (BE, vol. II, Washington, 1883, pp. 336-342 et fig. 353-358).

2. *Preliminary account of an expedition to the cliff villages of the Red Rock Country* (SR, 1895, Washington, 1896, pp. 579-581, et pl. LII et LVIII).

Toute la poterie de cette région des États-Unis présente un caractère particulier : la pâte en est mieux faite, mieux cuite que celle des régions orientales, autrefois habitées par les « Mound-Builders ». La matière à employer n'était d'ailleurs pas rare dans le Sud-Ouest : toutes les rivières laissaient sur leurs rives de riches alluvions argileuses, où la terre plastique pouvait être recueillie en abondance. Toutefois, cette argile était trop compacte pour donner de bonnes pâtes, aussi les « Cliff-dwellers » y adjoignaient-ils du sable fin, provenant de roches décomposées.

Comme dans toute l'Amérique, les vases étaient faits entièrement à la main, l'usage du tour à potier étant inconnu sur le Nouveau

Fig. 86. — Base de vase, fabriqué par enroulement d'un boudin d'argile (d'après W. H. Holmes, *Ruins of S. W. Colorado*).

Continent. Les procédés employés ont été, au moins, au nombre de deux : 1° la fabrication au moyen de rouleaux de terre superposés ; 2° le modelage entièrement à la main [1]. Les deux procédés sont encore employés aujourd'hui par les Pueblos. L'enroulement de la pâte a été observé souvent chez ces Indiens ; en voici la description technique. Le potier prend la terre, qu'il a suffisamment délayée, et en forme un boudin, d'épaisseur variable suivant la grandeur et la forme du vase qu'il veut faire, mais qui, d'ordinaire, est de 1 centimètre à 1 cent. 1/2 de diamètre. Il égalise et polit soigneusement l'espèce de corde d'argile ainsi obtenue, puis il appuie son doigt sur une des extrémités et enroule autour le boudin, en forme de spirale, en appuyant fortement les tours les uns sur les autres. La fig. 86 qui représente une base de pot trouvée dans l'un des pueblos du Rio San Juan fait comprendre ce procédé. Les premiers tours font peu saillie les uns sur les autres, en telle sorte que le

1. W. H. Holmes, *Pottery of the ancient Pueblos* (BE, Washington, 1886, p. 271).

fond du vase est un disque presque plat, mais peu à peu la saillie devient plus forte de façon à former la panse. Lorsque le premier boudin d'argile est complètement enroulé, on en ajoute un autre, en ayant soin de bien souder les extrémités. Le bord du vase est fait à l'aide d'une bande d'argile plate, un peu épaissie du côté qui doit former la lèvre et quelque peu recourbé. Lorsque la pâte est encore fraîche on aplanit les irrégularités de l'intérieur avec la main [1]. La surface extérieure est laissée telle quelle, ou façonnée pour former des ornements très variés, décrits plus loin.

L'autre procédé de fabrication est celui qu'employaient la plupart des peuples américains. Il consistait à modeler grossièrement, à la main, les vases dans la forme voulue, et à les retoucher ensuite.

La cuisson était, en général, soigneusement surveillée, car la pâte est rarement enfumée. Peut-être les anciens « Cliff-dwellers » se servaient-ils de fours comme ceux que l'on trouve dans les villes des Pueblos actuels [2].

Une fois cuite cette pâte était, en général, gris-clair, mais parfois elle était rouge ou brune, en raison de la présence d'argiles ferrugineuses, ou même, dans le Sud, jaunâtre. Souvent, la surface des vases était polie, probablement à l'aide d'un instrument de pierre. Parfois elle était recouverte d'un enduit blanchâtre, fait de terre blanche très délayée, qui formait une sorte de vernis sur lequel on peignait en couleurs variées.

Telles sont les caractéristiques générales de la poterie des anciens « Cliff-dwellers ». Examinons maintenant les diverses catégories entre lesquelles se répartissent les produits de cet art céramique.

La poterie non décorée. — Cette poterie est faite d'après le premier procédé. Elle est extrêmement abondante dans toute l'aire des habitations des falaises et des pueblos. On la trouve depuis le sud de l'Utah (Rio Virgen) jusqu'au Rio Gila, et elle est très répandue dans les ruines du Rio San Juan, du Petit Colorado, du Rio Pecos, du plateau de Jemez [3]. Cette céramique présente partout le même aspect, la pâte en est rugueuse, ce qui provient de la grande quantité de sable qu'elle renferme, sa couleur est grise dans le nord, jaune dans quelques parties de l'Arizona ; elle est toujours bien cuite et extrêmement dure. Les formes sont assez peu variées : ce sont des

1. W. H. Holmes, *Pottery of the ancient Pueblos*, pp. 274-275.
2. V. Mindeleff, *A Study of the Pueblo architecture* BE, vol. VIII, Washington, 1891, pp. 162-168).
3. W. H. Holmes, *Pottery of the ancient Pueblos*, pp. 297-299.

vases à forme globuleuse, des bouteilles, des plats peu profonds, et des écuelles. Les bouteilles, les plus intéressants de ces objets, ont des cols plus ou moins évasés dans le haut, la panse est en général très large et très basse, parfois un peu carénée (fig. 87).

La seule décoration qui pare ces vases est obtenue par la disposition variée des boudins de terre glaise dont ils sont faits. Parfois, la panse est ornée de bandes formant cascade, produites au moyen de

Fig. 87. — Vase à panse (bouteille), du Rio San Juan (d'après W. H. Holmes, *Ruines of S.-W. Colorado*).

cordes d'argile aplaties à l'extrémité et se recouvrant; parfois, les côtes sont alternées, larges et étroites tour à tour ; d'autre fois, elles sont indentées de façons diverses, pour imiter la vannerie, marquées avec les ongles, façonnées en forme de coulures, de pliures de la pâte, etc. (fig. 88)[1]. On a trouvé aussi sur cette poterie certains ornements rapportés, faits de la même pâte que le vase ; ce sont de petits mamelons, des spirales, simples ou doubles, de grands chevrons, qui étaient appliqués sur la pâte après que le vase était fait et avant la cuisson[2].

La plupart des poteries de ce type semblent avoir eu un usage domestique : vases pour la cuisine ou pour renfermer de l'eau, etc.

1. W. H. Holmes, *Pottery of the ancient Pueblos*, fig. 220-228, pp. 278-280.
2. Id., *ibid.*, fig. 231-238, pp. 282-284.

Il existe dans la même région une autre céramique, également sans décors, mais dont la surface, au lieu de montrer les stries produites par le procédé spécial de fabrication, est parfaitement unie.

Fig. 88. — Décors de la poterie du Rio San Juan (d'après W. H. Holmes. *Ruins of the S.-W. Colorado*.

Ces vases sont très nombreux, de fabrication en général assez grossière, et de formes peu variées : on trouve la bouteille et des objets de forme irrégulière. La plupart des Pueblos modernes fabriquent encore une poterie analogue. Les *Zuñis* font en poterie unie tous leurs ustensiles de cuisine ; il en est de même des *Hopis*, des

Fig. 89. — Poterie noire de Santa-Clara (d'après J. Stevenson, *Illustrated Catalogue*).

Taños, des Pueblos d'*Acoma*, de *Tesuke*, de *Santa Clara* [1]. Ces derniers ont une belle poterie noire, lustrée, sans ornements, tout à fait particulière, ainsi que le montrent les spécimens de la fig. 89 [2].

1. J. Stevenson, *Illustrated catalogue of the collections obtained from the Indians of New-Mexico and Arizona in 1879*.

2. J. Stevenson, *Illustrated catalogue of the collections from the Indians of New-Mexico and Arizona in 1880* (BE. vol. II, fig. 660 à 672).

La poterie peinte. — La poterie peinte est presque aussi fréquente dans les ruines du Sud-Ouest que la poterie sans décor. Mais elle a une bien plus grande importance que cette dernière dans la civilisation des Pueblos modernes.

La classification de ce genre céramique n'est pas encore bien fixée. M. W. Holmes propose la suivante : 1° Poterie à fond blanc, surtout abondante sur le plateau de Tusayan (Arizona) ; 2° Poterie très colorée, surfaces peintes en rouge et décorées avec profusion de lignes et de figures en blanc, en noir et en brun, se trouve depuis

Fig. 90. — Écuelle du pueblo ruiné de Sikyatki (d'après J. W. Fewkes, *Preliminary account of an expedition to the Red Rock Country*).

la vallée du Petit Colorado jusqu'au Rio Gila ; 3° Écuelles à coloris rouge et noir sur fond jaunâtre, de la même région [1].

La poterie à fond blanc trouvée dans les ruines a des formes assez peu variées. Ce sont des écuelles, formées de segments de sphères, parfois un peu ovoïdes, ou pointues vers la base, avec des bords profondément incurvés, quelquefois très déprimés ; des pots à fond

1. W. H. Holmes, *Pottery of the ancient Pueblos*, pp. 300-304.

Fig. 91. — Poteries des Pueblos modernes. — 1, 2, Pueblo de Zuñi ; 3, Acoma ; 4, Laguna ; 5, Cochiti ; 6, Tesuke.

souvent aplati ou même, très rarement, concave, avec un col plus ou moins large, des gobelets hémisphériques, cylindriques, coniques, pourvus d'anses de formes très variées, enfin des vases représentant des objets et surtout des chaussures.

La décoration est toujours géométrique, généralement en noir sur fond blanc jaunâtre. Elle consiste en escaliers, en | bordures, en grecques, en rinceaux, en spirales, arrangées diversement.

Ce genre de poterie est extrêmement répandu chez les tribus modernes et, en particulier, chez les *Zuñis*. Leurs vases sont la plupart du temps d'une couleur blanc crème et ont des dessins en bleu noirâtre. Il ne saurait être question de donner ici même une énumération des formes, très nombreuses, qu'affectent les vases zuñis, non plus que de leur décoration si particulière. Toutefois nous avons groupé sur la figure quelques vases caractéristiques

Une des particularités de la céramique moderne des *Zuñis*, c'est le développement qu'a pris la représentation d'êtres humains et animaux. Quelquefois, ces figurines sont en poterie blanche décorée en noir; d'autres fois, elles sont faites de terre rougeâtre et recouvertes de paillettes de mica.

M. Fewkes a découvert dans les ruines de *Sikyatki*, d'*Honanki* et d'*Awatobi*, près du Rio Verde, des spécimens très intéressants d'une poterie que l'on pourrait rapporter au troisième type mentionné par M. Holmes. Ce sont des écuelles, assez profondes, de couleur jaune, et qui portent des dessins en rouge et en noir. La décoration est spécialement intéressante. Les ornements géométriques sont peu fréquents, au contraire de ce qui existe dans l'ancienne poterie à fond blanc; par contre, on y trouve comme ornements des papillons (fig. 90), des oiseaux, des reptiles stylisés [1].

Nous terminerons ce chapitre par quelques mots sur la poterie des Pueblos modernes. La technique, la forme en sont, en général, assez peu variées, mais, par contre, la décoration en est particulière et change d'un pueblo à l'autre comme on en pourra juger par l'examen de la fig. 91 qui représente deux vases de *Zuñi*, un d'*Acoma*, un de *Laguna*, un de *Tesuke* et un de *Cochiti*.

1. J. W. Fewkes, *Preliminary account of an expedition to the cliff villages of the Red Rock Country*.

CHAPITRE XII

LES CONSTRUCTEURS

On admet généralement aujourd'hui que les ruines qui parsèment le sud-ouest des États-Unis ont été construites par les ancêtres des Indiens Pueblos d'aujourd'hui. Ceux-ci ne constituent pas une race homogène et ils parlent des langues appartenant à plusieurs groupes très différents. C'est ainsi que les Hopis ou Mokis sont de la race des Shoshones, peuples de pillards qui comprend les tribus des Yutes et des Comanches, tandis que les autres Pueblos appartiennent aux groupes Zuñi, Taño et Kérès. M. Hodge pense même que les Navajos, qui ressemblent tant aujourd'hui aux Apaches et aux autres tribus nomades de cette région, construisirent autrefois des « maisons des falaise », pour se mettre à l'abri de ceux auxquels ils paraissent tant ressembler.

On suppose que la cause qui amena les anciens Pueblos à construire les habitations troglodytiques et les maisons des falaises est la guerre sans merci que leur firent les tribus pillardes venues du Nord, et surtout les Apaches. Cependant cette opinion a été attaquée assez récemment par plusieurs américanistes. M. Hodge suppose que le choix du site des villages fut, jusqu'en 1680, — date du soulèvement de tous les Pueblos contre la puissance espagnole, — dicté non par la crainte des tribus nomades, mais par les nécessités de la vie agricole ; leurs travaux de défense étaient faits contre les autres Pueblos et non contre les Apaches, qui n'entrèrent en scène qu'à l'époque de l'arrivée des Espagnols.

M. C. Mindeleff qui a fait une étude très approfondie de l'architecture des Pueblos rejette aussi l'hypothèse défensive. Parlant des ruines du Cañon de Chelly, il dit : « C'est ici, plus que partout ailleurs, que nous aurions pensé trouver confirmation de la vieille idée, suivant laquelle les excavations des falaises furent les résidences et le dernier refuge d'une race harcelée par de puissants ennemis et contrainte finalement à construire ses habitations en des lieux inaccessibles où ils pussent résister efficacement ; nous aurions

pu aussi y voir se réaliser la théorie plus moderne, suivant laquelle ces constructions représenteraient un stage primaire du développement de l'architecture des Pueblos, stage correspondant à l'époque où ces tribus étaient peu puissantes et entourées par de nombreux ennemis. Ni l'une ni l'autre de ces théories ne peut rendre compte des faits observés. L'idée, plus récente encore, suivant laquelle les maisons des falaises étaient utilisées comme lieux de refuge temporaire par diverses tribus de Pueblos, qui, l'alarme passée, retournaient à leurs villages dans les plaines, peut expliquer l'origine de quelques-unes de ces ruines. »

Le même auteur a esquissé un tableau très exact de l'évolution du village chez les Pueblos, où il montre dans quelle mesure leur vie a été influencée par le contact avec les peuples guerriers d'origine shoshone ou athapaskane. Ce contact a surtout eu pour résultat de concentrer les Pueblos en de grands villages (pueblos du Cañon de Chaco) tandis qu'à d'autres périodes de leur vie sociale, ils vivaient en petits établissements disséminés le long des rivières.

L'âge de ces ruines est encore inconnu. On croyait autrefois que les habitations troglodytiques et les constructions dans les falaises représentaient l'époque la plus ancienne de l'architecture des Pueblos ; mais M. Mindeleff a montré que quelques-unes de ces constructions avaient été faites, ou tout au moins réparées, après l'introduction des animaux domestiques, et par conséquent à une époque postérieure à l'arrivée des Espagnols. Il est donc fort difficile d'assigner une date quelconque à ces constructions : lorsque Coronado arriva à Cibola (Zuñi) en 1540, il existait déjà dans le pays des ruines assez nombreuses. Les particularités architecturales ne peuvent non plus nous donner d'indications vraiment précises : M. Mindeleff croit que les *kivas* ou *estufas* circulaires que nous voyons dans les maisons des falaises ne représentent pas un type plus ancien que la *kiva* rectangulaire des pueblos modernes. Rien, en un mot, ne permet d'assigner aux ruines de cette partie de l'Amérique une date même relative.

Aussi bien, leur intérêt n'est-il pas surtout historique. Ce qui doit nous intéresser en elles, c'est le progrès dans les arts de la civilisation qu'elles montrent. Les « Cliff-dwellers », les Pueblos modernes étaient et sont des peuples d'une civilisation très supérieure à celle de toutes les autres populations de l'Amérique du Nord, connaissant l'art de la construction en pierre, celui de la for-

tification ; ils pratiquaient l'irrigation artificielle des champs, surtout dans la région qui avoisine le Rio Gila, et semblent avoir été des horticulteurs habiles. Les produits de leur industrie sont d'un fini et d'une exécution que l'on trouve rarement chez les Américains du Nord. Bref, par tous leurs caractères, ils sont les intermédiaires entre les Peaux-Rouges proprement dits et les peuples que l'on est habitué à considérer comme civilisés.

Fig. 92. — Carte des découvertes d'ossements et d'objets paléolithiques dans l'Amérique du Sud.

LIVRE PREMIER

L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

2e PARTIE — AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME FOSSILE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

SOMMAIRE. — I. Les formations tertiaires et pléistocènes de l'Amérique du Sud. — II. Le tetraprothomo ou homio neogæus de Monte-Hermoso. — III. Les restes de l'homme dans les terrains pampéens. — IV. L'homme préhistorique au Brésil et la race de Lagoa-Santa.

§ I. — *Les formations tertiaires et pléistocènes de l'Amérique du Sud.*

Il semblerait, au premier abord, que la préhistoire de l'Amérique du Sud ne dût pas présenter des difficultés aussi grandes que celle de l'Amérique du Nord. En effet, la partie méridionale du Nouveau Monde a fourni quantité d'ossements humains anciens. De plus, tous les débris de squelettes, toutes les traces d'industrie se trouvent associés avec les restes d'animaux éteints, qui, semble-t-il, permettent de leur assigner une date précise.

Il n'en est rien : la géographie physique et la stratigraphie de l'Amérique du Sud restent encore à faire, la surface est pour une grande partie inconnue, et le sous-sol complètement ignoré. La moitié nord de l'Amérique du Sud, recouverte de forêts, à peine habitée, est presque toute entière à explorer au point de vue géographique et sa géologie est à faire, sauf en ce qui con-

cerne quelques terrains alluvionnaires et récents. Ce n'est que dans la région la plus méridionale (République Argentine, Chili) et sur les hauts plateaux (Pérou, Équateur, Bolivie) que des observations géologiques ont pu être faites. Le sol de la République Argentine, et plus spécialement la Pampa, renferme des pièces paléontologiques du plus haut intérêt, nous révélant une faune particulière; on y trouve aussi des restes humains et quelques objets qui attestent que l'homme travailla la pierre en ces régions à l'époque où vivaient les gigantesques édentés de la famille du megatherium. Malheureusement les couches où les animaux et les hommes ont laissé la trace de leur existence sont difficiles à dater, les contestations sur leur âge n'ont pas encore cessé, et l'avis général est qu'elles paraissent récentes; ce n'est là qu'une opinion.

Au Brésil, en Équateur, on trouve aussi des restes humains anciens; ils ne peuvent cependant prétendre à l'antiquité de ceux de l'Europe.

Tout compte fait, nous ne sommes pas plus avancés pour l'Amérique du Sud que pour l'Amérique du Nord, moins même peut-être; car ici le problème stratigraphique qui se posait presque seul pour celle-ci se double d'un problème paléontologique qui n'est pas encore résolu pour celle-là.

La période glaciaire dans l'Amérique du Sud. — On n'a pas constaté d'une façon certaine les traces d'une période glaciaire dans l'Amérique du Sud. Agassiz a reconnu l'existence de dépôts diluviens depuis la Terre de Feu jusqu'à la latitude 37° S., dans l'espace qui s'étend entre les Andes à l'Ouest et les petites Sierras côtières à l'est, et ils ont été signalés aussi sur l'autre versant des Andes; on a invoqué comme preuve d'une époque glaciaire dans cette partie de l'Amérique l'existence sur les côtes chiliennes et argentines de profonds fjords, s'étendant jusqu'à 150 kilomètres à l'intérieur des terres; on a aussi prétendu que les blocs rocheux rencontrés bien à l'est des Andes et composés de minéraux propres à ces montagnes avaient été transportés par les glaciers [1], mais jamais on n'a pu décrire d'ensemble ce qu'avait été la période glaciaire en cette région du monde.

Dans l'Ouest, du côté des Andes, il paraît certain que des formations glaciaires ont existé à une époque peut-être très récente, et les hautes montagnes de l'Équateur sont encore sillonnées

1. Dana, *Manual of geology*, 2e éd., New-York, 1876, pp. 532-534.

de glaciers, qui, cependant, n'acquièrent pas les dimensions de ceux de l'Europe ou de l'Alaska.

Rien donc n'indique ces dépôts, appelés à tort diluviens, où les préhistoriens de l'Europe et de l'Amérique du Nord recherchent les traces de l'homme quaternaire.

L'origine des terrains pampéens. — Des traces de l'ancienne existence de l'homme ont été trouvées dans une formation spéciale à cette partie du globe et qu'on désigne sous le nom de « terrains pampéens » [1]. Sur la surface de la Pampa, au-dessous de la terre végétale, on trouve une couche rougeâtre, composée d'argile et de sable très fin, avec de nombreuses concrétions calcaires, parfois groupées en bancs, qui, d'après l'étude qui a été faite par M. Frueh [2], se seraient formées après le reste du terrain, par l'infiltration d'eaux chargées de carbonate de chaux. Cette couche a une profondeur de 30 à 40 mètres et présente partout la même composition et le même aspect, sauf en certains points assez rares où l'on rencontre des dépôts argilo-marneux.

On a beaucoup discuté sur l'origine de la formation pampéenne [3]. D'Orbigny qui étudia le premier ces sédiments, pensa qu'ils avaient été déposés par la mer. Cette opinion fut adoptée par Darwin, qui, s'appuyant sur les études du conchyliologiste Carpenter, affirma l'origine marine des concrétions calcaires. Bravard, au contraire, déclara que les couches pampéennes étaient de la même nature que le *loess* et provenaient de dépôts éoliens, arrachés aux flancs disloqués de collines aujourd'hui disparues. Cette hypothèse fut reprise par le géologue argentin Santiago Roth, qui la modifia, d'après la théorie, alors nouvelle, de von Richthofen sur la formation éolienne du *loess*.

Ces hypothèses sont aujourd'hui abandonnées, au profit de celle, mise en avant par Burmeister [4], puis par Ameghino qui regardèrent les dépôts pampéens comme des alluvions d'eau douce. Burmeister opposa à la théorie marine de d'Orbigny et

1. Nous avons suivi les descriptions données par Ameghino, *L'antiquité de l'homme à la Plata*, et R. Lehmann-Nitsche, *Nouvelles recherches sur la formation pampéenne*.

2. Dans Lehmann-Nitsche, *Nouvelles recherches*.

3. On trouvera la discussion des opinions relatives à l'origine dans von Ihering, *Conchas marinas da formaçaõ pampeanas de la Plata* (RMSP, vol. I, pp. 223-231), Saõ-Paulo, 1895 et dans Lehmann-Nitsche, *op. cit.*

4. *Description physique de la République Argentine*, Paris, 1876, vol. II.

de DARWIN deux arguments importants : 1° la formation pampéenne n'est pas limitée aux plaines argentines, mais se trouve dans les montagnes de ce pays jusqu'à des altitudes de 1.700 mètres et, en Bolivie, encore plus haut ; on peut difficilement concevoir une telle dénivellation, et on ne s'expliquerait pas, d'ailleurs, pourquoi ces dépôts manqueraient en Patagonie ; 2° on rencontre souvent dans ces couches des squelettes d'animaux très massifs, *in situ*, et il est inimaginable que des rivières, si abondant qu'ait été le débit de leurs eaux, aient pu charrier des squelettes complets de *Glyptodon* ou de *Mylodon* et que l'Océan les ait ensuite entraînés si loin de ses rives. Au contraire, les trouvailles de fossiles faites dans la région indiquent que le pays fut couvert de marais ou d'étangs, où vivaient les animaux dont nous retrouvons aujourd'hui les ossements. VON IHERING[1] a complété la démonstration de BURMEISTER et d'AMEGHINO : il avait été frappé du nombre presque insignifiant de coquilles d'eau douce qui se trouvait dans les alluvions pampéennes. En étudiant le « Lagoa dos Patos » du Brésil (province du Rio Grande do Sul), il constata que les étendues d'eau alternativement douce et saumâtre qui sont situées dans les terres basses entre l'Océan et l'embouchure d'une puissante rivière sont extrêmement pauvres en coquillages d'eau douce et en crustacés. Il en conclut que les terres basses de la Pampa ont dû être arrosées périodiquement par de l'eau douce et de l'eau salée.

Les études plus récentes faites sur ces terrains ont montré qu'ils ne présentent pas partout le même caractère. C'est ainsi que, bien que l'on admette en général la théorie palustre, on a abandonné les idées de BURMEISTER, pour adopter l'hypothèse d'AMEGHINO et de VON IHERING qui attribuent les dépôts non pas à des marais ou à des étendues d'eau douce dormantes, mais à des inondations plus ou moins prolongées. Les dépôts argilo-marneux dont nous avons déjà parlé sont considérés comme le fond d'étangs, d'une étendue assez médiocre[2]. De plus, la formation dite « pampéenne de Cordoba » a été considérée comme éolienne ; elle est riche en couches de cendres volcaniques plus ou moins modifiées par le temps et les agents naturels. Ces couches sont d'autant plus épaisses qu'on se

1. *Conchas Marinas*, pp. 225-226. Cf. du même auteur, *Die Lagoa dos Patos* (*Zeitschrift der Geographischen Gesellschaft zu Bremen*, Bd. VIII, 1885, pp. 164-205).

2. M. AMEGHINO caractérise une certaine époque de la formation pampéenne par l'existence de ces marais, comme on le verra plus loin.

rapproche davantage des Andes, dont elles sont issues, et vont en s'amincissant à mesure qu'on s'éloigne dans l'Est, mais on en observe encore des traces jusqu'aux environs de Buenos-Aires [1].

Les différents niveaux pampéens. — On a, depuis longtemps, distingué plusieurs couches dans les alluvions argentines. Dès 1879, M. Ameghino [2] admettait trois couches : le pampéen ancien, le pampéen moderne et le pampéen lacustre ou palustre. Aujourd'hui, on rejette la dernière de ces subdivisions : les dépôts palustres ne caractérisent pas une époque ; ils se présentent, sporadiquement, sur toute l'étendue de la formation pampéenne. Par contre, certains géologues argentins [3] ont cru découvrir un niveau antérieur au pampéen autrefois appelé « ancien » par M. Ameghino ; ce niveau est désigné sous le nom de *loess brun pain d'épice* ou de *Monte-Hermoso*, d'après le nom d'une localité où eurent lieu d'importantes découvertes que nous relaterons plus loin ; au-dessus vient une couche de loess brun rougeâtre, appelée par les uns *loess moyen*, par les autres *loess inférieur*, puis une couche d'alluvions jaunes : le *loess supérieur* [4].

La paléontologie des terrains pampéens. — L'âge de ces différentes couches a été l'objet de discussions nombreuses et qui ne sont pas encore près de se terminer. Le dissentiment porte sur l'ancienneté de la faune que l'on trouve aux différents niveaux. Le *loess de Monte-Hermoso* a fourni aux paléontologistes des ossements de marsupiaux, d'édentés et d'ongulés qui appartiennent tous à des familles disparues : *Litopterna*, *Toxodontia*, *Typotheria*. Ces mammifères sont les descendants de ceux qui caractérisaient la faune oligocène (dite de Santa-Cruz) de cette partie de l'Amérique dont ils ne diffèrent que par des caractères de spécialisation plus grande. A côté d'eux, on voit apparaître, pour la première fois dans l'Amérique du Sud, un certain nombre d'espèces d'origine étrangère : les genres *Tapirus*, *Hippidium*, *Auchenia*, *Eoauchenia*, *Paraceros*, *Mastodon* et *Canis* que l'on rencontre dans ces niveaux n'ont sûrement pas d'ancêtres dans cette partie du Nouveau Monde, ce sont des émigrants de l'Amérique du Nord. On les a découverts — ou des espèces proche

1. Ad. Doering, dans Lehmann-Nitsche, *op. cit.*
2. *L'antiquité de l'homme à la Plata.*
3. S. Roth, Ameghino.
4. M. Ad. Doering reconnaît aussi trois couches dans le pampéen d'origine éolienne de Cordoba. Ces diverses couches seraient caractérisées par des fossiles différents.

parentes — dans les « Loup-fork beds » (pliocène) de l'Amérique du Nord. On peut en déduire qu'à l'époque de la formation du loess de Monte-Hermoso [1], les deux moitiés de l'Amérique, séparées jusqu'alors, se soudèrent et que leurs faunes se mélangèrent [2]. Dans les couches pléistocènes des États-Unis et de l'Amérique centrale (Equus et Megalonyx beds), nous voyons apparaître les ossements des édentés et des ongulés qui appartenaient exclusivement à l'Amérique du Sud à une époque antérieure.

Les niveaux du pampéen proprement dit (*loess brun rouge* et *loess jaune*), ainsi que les tufs volcaniques de la Bolivie, du Pérou et du Chili, renferment une faune beaucoup plus riche, qui, d'après M. AMEGHINO, se monte à 235 espèces et 93 genres. Cette faune comprend tous les édentés, les toxodontes, les typothéridés de la formation araucane, ou de Monte-Hermoso, et les animaux carnassiers ou herbivores émigrés de l'Amérique du Nord. Les animaux spécifiquement sud-américains ont une taille plus grande, leurs organes sont plus différenciés que ceux de leurs prédécesseurs. Parmi les animaux nouveaux, d'origine vraisemblablement septentrionale, on peut signaler un cheval sauvage (*onohippidium*) et de nombreux petits rongeurs [3]. Suivant M. ROTH, la seule différence qui existe, au point de vue paléontologique, entre le *loess brun* et le *loess jaune*, est l'absence, dans la couche supérieure, d'animaux du genre *typotherium* [4].

Tels sont les faits. Sont-ils suffisants pour nous permettre de dater avec quelque certitude les couches en question? M. AMEGHINO, qui a édifié toute une théorie paléontologique qui lui est personnelle, répond oui et construit une chronologie sur cette théorie. Pour lui, toute la formation du *loess* est d'âge pliocène, c'est-à-dire de la fin de l'époque tertiaire, ce qui daterait l'étage de Monte-Hermoso de la fin du miocène, ou de l'aurore du pliocène. Cette opinion est repoussée par la plupart des savants : MM. BURCKHARDT, VON IHERING, STEINMANN [5], LEHMANN-NITSCHE considèrent les deux couches supé-

1. Appelée aussi « formation araucane » par M. AMEGHINO.

2. Il est vraisemblable que le pont qui réunissait alors les deux Amériques était beaucoup plus large que l'isthme de Panama.

3. Tout l'exposé paléontologique est emprunté à VON ZITTEL, *Rückblick auf die Geologische Entwickelung, Herkunft und Verbreitung der Säugethiere* dans *Grundzüge der Paleontologie*, Münich, 1893.

4. LEHMANN-NITSCHE, *op. cit.* Cf. du même auteur, *L'homme fossile de la formation pampéenne* (CIA, XII[e] session, Paris, 1900, p. 144).

5. Dans LEHMANN-NITSCHE, *Nouvelles recherches.*

rieures comme quaternaires, tout en conservant au niveau de Monte-Hermoso l'âge pliocène.

En réalité, la question est très complexe : si, avec VON ZITTEL, nous considérons les fossiles étrangers qui existent au Monte-Hermoso comme descendant des animaux que l'on trouve dans les couches pliocènes du « Loup-fork » de l'Amérique du Nord, il faut admettre que leur âge est au plus de la fin du pliocène. Conséquemment, les niveaux supérieurs se trouvent rajeunis.

Mais une autre difficulté s'élève : dans les couches supérieures au *loess jaune* et que certains paléontologistes considèrent comme pléistocènes [1], on ne trouve que des animaux ayant des rapports directs avec les espèces actuellement vivantes, bien qu'ils soient un peu plus rapprochés des formes ancestrales ; faut-il les considérer comme quaternaires, ou devons-nous ne voir en eux que les représentants de la faune de l'époque actuelle ? On serait tenté d'adopter cette hypothèse, en s'appuyant sur des découvertes récentes qui montrent que l'extinction des espèces anciennes n'a pas eu lieu, dans l'Amérique du Sud, à une époque très lointaine.

Le Neomylodon Listai. — Parmi les animaux fossiles découverts dans le sud du Nouveau Monde, il n'en est pas qui soient plus typiques que les gigantesques édentés (*Megatherium*, *Mylodon*, *Scelidotherium*) aujourd'hui disparus. Cependant, leur extinction aurait eu lieu à une époque peu éloignée de nous. En 1896, quelques fermiers, explorant une caverne connue sous le nom de caverne Eberhardt, située près de Puerto Consuelo, non loin de la baie Ultima Esperanza (sud-ouest de la Patagonie), trouvèrent un grand morceau de la peau d'un animal qui leur était inconnu, ainsi qu'un squelette humain. La peau renfermait, dans son épaisseur, de petits osselets, qui constituaient, sous l'épiderme, une cuirasse discontinue ; elle était recouverte de poils d'un brun jaune. Des morceaux de cette peau parvinrent à divers musées d'Europe et de la République Argentine [2] et la présence des osselets permit de l'identifier

1. VON ZITTEL, *Rückblick*, dans *Grundzüge der Paleontologie*, p. 949.

2. Un grand morceau de peau fut rapporté, en 1897, en Suède par OTTO NORDENSKIÖLD et déposé au Musée de Stockholm : un autre fragment avait été obtenu par M. AMEGHINO et un autre encore est conservé au Musée de la Plata. Les objets rapportés par M. E. NORDENSKIÖLD ont été divisés entre les Musées de Copenhague et de Stockholm ; enfin le Polytechnicum de Zürich possède aussi quelques restes provenant de la Caverne Eberhardt. La galerie de paléontologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris possède un fragment de peau de *Neomylodon*, donné par M. O. NORDENSKIÖLD.

à celle du *Mylodon Darwinii* (Owen), un scélidothéridé que l'on supposait avoir vécu dans les terrains pampéens pléistocènes. Le squelette humain ne méritait aucune attention : il avait été introduit dans la caverne par des Gauchos au service des fermiers qui en firent la découverte. Celle-ci n'en présentait pas moins un grand intérêt. M. Erland Nordenskiöld visita, au commencement de 1899, le lieu de la découverte. La caverne Eberhardt est située dans un conglomérat grossier ; elle a presque 200 mètres de longueur, 120 mètres de large et 30 mètres de hauteur. Un éboulis de la voûte la divise en deux parties. Les couches superficielles de la première chambre renfermaient des os d'animaux actuels, et des restes de lama fossile ; la seconde couche renfermait des fossiles, lama et *Onohippidium* ; enfin, dans la troisième couche, on trouva un squelette entier du *Mylodon Darwinii*[1], auquel appartenait le fragment de peau si heureusement retrouvé. Ce lit se composait presque exclusivement d'excréments, d'apparence encore fraîche, qui paraissent avoir été ceux du mylodon ; outre le squelette, on y retrouva encore un petit fragment de peau avec ses poils (fig. 93). Le Dr HAUTHAL visita la caverne peu de temps après M. Nordenskiöld. De la répartition du lit d'excréments et de la présence dans cette couche d'une certaine quantité d'herbe sèche, il tira la conclusion que le mylodon était un animal domestique et qu'il était séparé des hommes avec lesquels il partageait la caverne par une sorte d'enclos. Il trouva aussi des os et des objets qu'il considéra comme des preuves de l'industrie humaine ; son avis fut partagé par M. LEHMANN-NITSCHE[2]. L'hypothèse de la domestication a été combattue et détruite par MM. E. Nordenskiöld et Nehring, mais il n'en reste pas moins que le *Mylodon Darwinii* a vécu à une époque assez rapprochée de nous. Quelle est cette époque ?

MM. Hauthal, Santiago Roth et Lehmann-Nitsche croient qu'elle est assez reculée et que la bonne conservation de la peau et des excréments du mylodon provient de la sécheresse de l'air de la caverne. Mais M. E. Nordenskiöld a montré que cette époque est certainement post-glaciaire[3], car, lors d'une glaciation, et encore

1. Nous lui avons conservé ce nom, mais il est appelé de façons très diverses : *Neomylodon Listai* (AMEGHINO) ; *Grypotherium domesticum* (S. ROTH), *Glossotherium* (E. NORDENSKIÖLD).

2. R. HAUTHAL, S. ROTH y R. LEHMANN-NITSCHE, *El mamiferio mysterioso de la Patagonia « Grypotherium domesticum »* (RMP, 1899).

3. Pour cette partie de la Patagonie, on a des indices certains de l'existence d'une période glaciaire.

plus certainement lors de la fusion des glaces, les lits auraient été érodés, remaniés et détruits en partie. Or tout a été retrouvé en

Fig. 93. — Fragments du crâne et de la peau du *neomylodon Listai* (d'après E. Nordenskiöld, *Iakttagelser och fynd i grottor vid Ultima Esperanza*).

place. M. Ameghino a supposé que le mylodon vivait encore dans quelques parties reculées de la République Argentine, et a voulu l'identifier avec un animal redoutable, célèbre dans les légendes patagones, le *Iemish* ou « tigre d'eau » [1]. On organisa des recherches,

1. M. Lehmann-Nitsche suppose que le *Iemish* désigne un animal de la faune moderne, soit la loutre, soit le jaguar.

on offrit des primes pour la capture de cet animal, et il semble prouvé aujourd'hui que l'espèce du mylodon est éteinte.

Tout porte à croire que le *Mylodon Darwinii* vivait dans des temps assez rapprochés du nôtre, dans le sud de la Patagonie. Il semble en être de même du *palæolama* et de l'*onohippidium* dont les restes ont été trouvés dans une couche supérieure à celle où gisait le squelette du *mylodon*. Enfin il faut remarquer, comme le fait von Zittel [1], qu'on rencontre parmi les fossiles de la Pampa, un nombre beaucoup plus considérable d'espèces encore vivantes que dans les fossiles d'Europe ou d'Amérique du Nord.

Ces faits doivent nous engager à la plus grande réserve quant à l'âge des formations pampéennes, et nous amènera à mettre en doute l'attribution de restes humains à la période pléistocène.

Ceci posé, nous pouvons examiner les théories concernant l'antiquité de l'homme dans l'Amérique du Sud, et nous ne pourrons guère les faire remonter plus haut qu'au pléistocène.

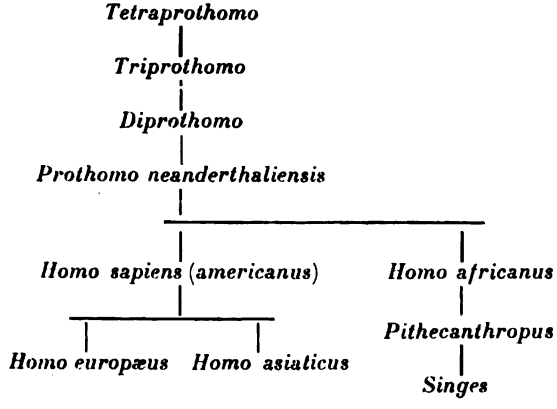
§ II. — *Le tetraprothomo ou homo neogæus de Monte-Hermoso.*

Il y a plus de vingt ans, M. Ameghino, fouillant les terrains miocènes de Monte-Hermoso, crut y découvrir des vestiges de l'industrie humaine. En 1906, il affirma que l'homme miocène de Monte-Hermoso était connu par un atlas (dernière vertèbre cervicale), trouvé avant 1897 dans ces mêmes terrains, dans des conditions mal définies. A cette vertèbre s'ajouta, un peu plus tard, un fémur de très petite taille. Le savant paléontologiste, après avoir longuement décrit l'atlas et le fémur, les rapporta à la même espèce d'animal, qui appartiendrait à un genre différent du genre *homo* et auquel il donna le nom de *Tetraprothomo*. Le fémur de Monte-Hermoso présenterait un caractère intermédiaire entre celui de l'homme et ceux des anthropoïdes, mais il est de taille beaucoup plus petite. L'atlas indique un individu de plus grande taille, mais que M. Ameghino n'hésite pas à rattacher à la même espèce, parce que, dit-il, il est impossible d'admettre deux prédécesseurs de l'homme dans le même gisement.

La théorie de M. Ameghino. — Les principales conclusions sont les suivantes : le *Tetraprothomo argentinus* devait avoir une taille

1. *Rückblick* dans *Grundzüge der Paleontologie*, p. 946.

de 1 m 05, ou tout au plus de 1 m 10; son attitude était parfaitement droite, ainsi qu'il ressort des caractères anatomiques du fémur et de l'atlas. Ce n'était pas un anthropoïde, mais un hominien; par sa taille très petite, par certaines particularités de son fémur, il se présente comme un type en pleine évolution vers l'homme. Son antiquité s'accorde bien avec cette conclusion, car on sait que les premières espèces d'une famille animale nouvelle sont toujours de petite taille. Une difficulté s'élevait : on admettait jusqu'ici que le *Pithécanthrope* représentait une forme ancestrale de l'homme, moins parfaite cependant que le *Tetraprothomo*, et d'âge plus récent. Cette grave objection a été tournée par M. Ameghino d'une façon ingénieuse, sinon satisfaisante. Le *Pithécanthrope* ne serait pas une forme ancestrale du *Tetraprothomo*, il en serait au contraire un descendant, ainsi que le prouve sa grande taille, et représenterait un rameau divergent de la souche hominienne. Quant à l'homme quaternaire, ce serait un *Prothomo*, le *Prothomo neanderthaliensis*, ancêtre de l'homme moderne et du pithécanthrope, et descendant du *Tetraprothomo* par l'intermédiaire de deux formes hypothétiques, le *Triprothomo* et le *Diprothomo*. Dans ces conditions l'arbre généalogique des primates s'établirait ainsi [1].



Comme bien on pense, une théorie si hardie et bâtie sur des données aussi incertaines n'a pas été sans soulever des discussions.

1. De l'origine du *Tetraprothomo*, que M. Ameghino fait descendre des *Microbiithéridés* (marsupiaux didelphes), nous n'avons rien à dire, non plus que des hypothèses ingénieuses par lesquelles il explique la dispersion des hominiens.

La théorie de M. Lehmann-Nitsche. — M. LEHMANN-NITSCHE a protesté contre le caractère assigné aux ossements de Monte-Hermoso. Dans son étude sur l'atlas [1], et après de nombreuses comparaisons avec des pièces analogues appartenant à des anthropoïdes et à des hommes, il conclut qu'on se trouvait en face d'une vertèbre cervicale humaine. Plus tard, dans son livre sur la formation pampéenne, il a discuté les caractères du fémur et il l'attribua, lui aussi, à un homme, d'une espèce particulière, qu'il nomma *Homo neogæus*. L'étude d'un moulage de l'atlas de Monte-Hermoso faite au laboratoire d'anthropologie du Muséum de Paris par M. le Dr VERNEAU, professeur d'anthropologie, et M. le Dr RIVET, son assistant, a permis de reconnaître que l'attribution de l'atlas à une race particulière résultait de ce que M. Lehmann-Nitsche n'avait eu à sa disposition qu'un nombre insuffisant de pièces de comparaison. Les particularités observées se retrouvent, en effet, dans des vertèbres cervicales humaines, européennes [2].

D'ailleurs la théorie de M. LEHMANN-NITSCHE n'est pas plus sûre au point de vue géologique : tandis que M. AMEGHINO croit que ces fossiles appartiennent au tertiaire moyen, ou miocène, M. LEHMANN-NITSCHE les attribue au pliocène. Mais il est ainsi en contradiction avec son premier mémoire où il déclarait que l'existence de l'*homo sapiens* au pliocène semblait invraisemblable et que l'*homo neogæus* était probablement un hominien et non un homme.

Toutes ces hésitations trahissent l'impossibilité où, faute de détails sur la découverte et les sites, les auteurs de cette découverte eux-mêmes sont de dater le terrain.

§ III. — *Les restes de l'homme dans les terrains pampéens.*

Les ossements humains. — Dans les autres niveaux pampéens, les restes de l'homme sont nombreux, tant débris osseux que traces d'industrie. Ces découvertes, surtout en ce qui concerne les ossements, ont été réunies et discutées dans le livre de M. LEHMANN-NITSCHE [3] que nous avons déjà cité. M. FÉLIX OUTES a complété de son côté les théories énoncées par un examen critique de tous les restes archéologiques [4].

1. RMP, 1907, p. 390.
2. Communication verbale de M. le Dr RIVET. Cf. son compte rendu du livre de LEHMANN-NITSCHE, *Nouvelles recherches* dans *Anthr.*, 1908, pp. 642-644.
3. *Nouvelles recherches sur la formation pampéenne.*
4. *La edad de la piedra in Patagonia* (AMB, 1905, t. XII).

Des ossements ont été trouvés au Rio Carcaraña, par le voyageur français Séguin, et expédiés au Muséum d'histoire naturelle de Paris ; ce sont quelques dents, incontestablement humaines, mais les détails précis manquent qui permettent de déterminer à quelle couche du loess elles appartiennent. A Frias, deux stations distinctes ont fourni, la première un crâne et un squelette, la seconde un os coxal gauche, quelques vertèbres, plusieurs côtes, des os de la main et du pied et une incisive. S. Roth a trouvé, à Saladero, un fémur en très mauvais état et quelques dents. A Samborombón, à Chocori et à Tigra, on a découvert des crânes.

La découverte de Baradero est parmi les plus intéressantes ; elle consiste en un squelette qui est aujourd'hui au Musée de Zurich. Malheureusement, l'état dans lequel le crâne a été trouvé ne permet guère d'apprécier les caractères de la race à laquelle appartient ce squelette [1].

Tous ces restes étaient associés avec des animaux de la faune pampéenne supérieure ou inférieure, mais les conditions où ils ont été découverts ou les comptes rendus qui en ont été faits ne permettent presque jamais de les assigner à l'un ou à l'autre de ces niveaux.

La terre cuite. — Les restes de l'industrie humaine sont, tout d'abord, des os brisés ou carbonisés, ou sur lesquels on a cru découvrir des incisions ; ils sont en très grand nombre, et appartiennent à des espèces éteintes [2]. Il est très douteux que les brisures et les incisions soient l'œuvre de l'homme ; quant aux traces de carbonisation, elles peuvent être dues à des foyers qui, posés sur le sol à une époque très postérieure, les auraient carbonisés. On a cru trouver une preuve de la présence de l'homme et de la connaissance du feu dans l'existence, parmi les terrains pampéens, de places où le *loess* est durci et présente l'aspect de la terre cuite. En 1900, au Congrès international d'Anthropologie et d'archéologie préhistoriques, M. Lehmann-Nitsche présenta des fragments de cette terre cuite, trouvés à l'Arroyo Ramallo. C'étaient des parcelles d'inégale grosseur, quelques-unes de la dimension d'un grain de café, d'une couleur rouge clair, qui étaient disséminées, en petit nombre d'ailleurs, dans le loess brun. A Alvear, sur l'escarpement d'un ravin, le loess contient un bloc de 2m50 de

1. Nous traiterons plus loin des découvertes de Pontimelo et d'Arrecifes en même temps que des crânes anciens du Brésil.

2. Ameghino, *L'homme préhistorique à la Plata*, pp. 240 et suiv.

diamètre sur 0m75 de haut de cette même argile cuite [1]. Ces productions soi-disant artificielles furent considérées comme peu convaincantes par ceux qui les examinèrent. Néanmoins, M. LEHMANN-NITSCHE continue à les croire dues à l'action du feu, bien que M. ZIRKEL paraisse contredire cette hypothèse [2].

Les silex taillés. — Quant aux silex taillés découverts un peu partout par M. AMEGHINO, M. LEHMANN-NITSCHE croit qu'ils ont été presque tous éclatés par l'action des agents naturels. Les pièces collectionnées et décrites par M. OUTES ressemblent davantage à des paléolithes [3]. Ces pierres taillées proviennent de huit stations, toutes situées sur la côte de l'Atlantique, entre les latitudes 43°45′ et 49°50′. Six de ces gisements sont superficiels et situés sur le plateau de Patagonie, à peine recouverts par des amas pulvérulents apportés par le vent. Dans un autre cas (station au confluent des Rios Chico et Chubut), les circonstances de la découverte ne sont pas très clairement indiquées. Dans le huitième gisement, enfin, au Rio Observación (province de Santa-Cruz), les objets ont été rencontrés dans des couches géologiques, que M. AMEGHINO date de la fin du pampéen supérieur, ce qui correspond à peu près, pour lui, au commencement du pléistocène. Se servant des pièces trouvées à Observación pour dater les autres, M. OUTES se croit en droit de les faire toutes remonter à une période géologique antérieure à la nôtre. Ces pièces ont un aspect certainement paléolithique et qui, ainsi que le dit M. OUTES, les rapproche beaucoup des argillites taillées de Trenton.

On ne peut accorder une date préhistorique aux objets trouvés dans la caverne Eberhardt par HAUTHAL, ROTH et LEHMANN-NITSCHE : M. E. NORDENSKIÖLD a montré qu'ils provenaient tous du niveau supérieur, et qu'ils devaient avoir été fabriqués par les Indiens modernes qui utilisèrent la grotte comme abri temporaire [4].

On voit que malgré la multiplicité des trouvailles, malgré l'abondance de restes paléontologiques dans les terrains pampéens, malgré l'existence certaine d'une industrie paléolithique dans la Patagonie, il nous est complètement impossible de déterminer avec précision l'âge des restes découverts par les savants argentins.

1. CIA, p. 145.
2. *Nouvelles recherches sur la formation pampéenne*, p. 257.
3. *La edad de la piedra in Patagonia.*
4. *Iakttagelser och fynd i grottor vid Ultima Esperanza*, p. 3.

§ IV. — *L'homme préhistorique au Brésil et la race de Lagoa-Santa.*

La découverte de Lund à Lagoa-Santa. — En 1843, le naturaliste danois P. W. Lund découvrit, dans une caverne de la province de Minas-Geraës, nommée la Lapa da Lagoa do Sumidouro, près de Lagoa-Santa, des ossements humains en même temps que des restes d'animaux fossiles. Pendant longtemps, on ne connut cette découverte que par les brèves indications données par Lund dans une lettre à C. Rafn. Lacerda et Peixoto publièrent, en 1876, un crâne appartenant à l'Institut historique et géographique brésilien, mais ce n'est que par la publication faite en 1888 par Sören-Hansen des pièces de la collection de Lund conservées au musée de Copenhague, que la trouvaille de Lagoa-Santa fut connue du monde savant avec quelque détail. Depuis, des crânes trouvés en divers autres points de l'Amérique du Sud ont été attribués à la même race, qui est maintenant considérée comme la souche de laquelle est sortie une partie des populations indigènes du sud du Nouveau Continent.

Les animaux fossiles [1] dont ces ossements humains paraissent, à presque tous les savants, avoir été contemporains sont : le *Glyptodon*, le *Scelidotherium*, le *Chlamydotherium*, le *Machairodus*. La faune des cavernes du Brésil correspondait ainsi à peu près à celle du pampéen supérieur [2]. Mais comme les paléontologistes ne sont pas d'accord pour dater ces fossiles, on n'a pu assigner un âge à cette race.

Les crânes de Lagoa-Santa offrent des caractères archaïques et bien déterminés qui ont permis de reconnaître la race de Lagoa-Santa dans des gisements très éloignés jusque dans l'Équateur. Ils ont une capacité faible, relativement à la taille des individus. Leur forme est pointue : la voûte cranienne est très élevée et étroite ; ils sont beaucoup plus longs que larges. Tous ces traits leur ont fait donner par les anthropologistes le nom de crânes *hypsidolichocéphales*. Le front n'est pas fuyant, les arcades sourcilières sont nettement accusées, sans être aussi saillantes que dans la race fos-

1. Lütken, *Indledende Bemærkninger om Menneskelevninger i Brasiliens Huler og i de Lundske Samlinger* (*E Museo Lundii*, n° IV), Copenhague, 1888.
2. Et non pas le pampéen inférieur, puisqu'on n'y a pas signalé le *Typotherium*.

sile européenne de Spy. La face est large et basse, de forme pyramidale ; le nez a une saillie moyenne, les orbites sont bien ouvertes, sans être trop grandes. Tous ces crânes ont une ossature lourde et puissante, avec des crêtes d'insertion aiguës et bien marquées, indiquant l'existence de muscles forts.

La taille des individus de la race de Lagoa-Santa semble avoir été petite, mais la musculature toute entière était assez vigoureuse.

Bref, cette race avait un type marqué, dont un certain nombre d'éléments se sont perpétués chez quelques populations actuelles de l'Amérique du Sud (Botocudos du Brésil, Patagons et Fuégiens de la République Argentine, etc.).

Le squelette de Pontimelo. — En 1881, Santiago Roth découvrit, sous la carapace d'un *glyptodon*, un squelette humain [1], sur les bords du Rio de Arrecifes, petit affluent du Rio de la Plata, au lieu dit *Pontimelo* [2] (province de Buenos-Aires). M. Sören-Hansen, après Virchow [3], Kollmann [4], de Quatrefages [5], reconnut qu'il présentait tous les caractères de la race des anciennes cavernes du Brésil. M. Lehmann-Nitsche [6] compléta cette étude par une description complète des os longs, qui lui permit de calculer la taille probable de l'individu de Pontimelo (1m536).

On n'est pas d'accord sur l'âge à attribuer à ce spécimen de la race de Lagoa-Santa. Sören-Hansen [7] ne croit pas que l'homme et le glyptodon aient été contemporains, mais Roth a protesté contre cette opinion dans une lettre à Kollmann. Il revient sur les détails de sa découverte, et il cherche à démontrer qu'il ne peut y avoir de doute sur l'âge de ces restes, étant donnée la position relative des ossements humains et animaux [8]. Quant à Lehmann-Nitsche [9], il attribue le squelette au pampéen supérieur, ou loess jaune, et en fait ainsi un contemporain du pléistocène.

1. On a trouvé à plusieurs reprises des os humains associés à ceux du *glyptodon*. La découverte la plus remarquable est celle faite par M. Ameghino : une carapace de *panochthus* (espèce de glyptodon) était posée sur le sol ; elle servait de toit à une sorte de hutte, sous laquelle on retrouva des ossements humains (*L'antiquité de l'homme à la Plata*, p. 247).
2. Suivant M. Lehmann-Nitsche, le véritable nom du lieu serait *Fontezuelas*.
3. *Ein mit Glyptodon-Resten gefundenes menschliches Skelet.*
4. *Hohes Alter der Menschenrassen* (ZFE, vol. XVI, 1884, pp. 181-212).
5. *Introduction à l'étude des races humaines*, Paris, 1887, p. 105.
6. *Nouvelles recherches*, p. 319.
7. *Lagoa Santa Racen*, p. 37.
8. *Ueber den Schädel von Pontimelo.*
9. *Nouvelles recherches*, p. 256.

Le crâne d'Arrecifes. — En 1888, M. Jose Monguillot découvrait à Arrecifes (province de Buenos-Aires), sur les bords d'un petit ruisseau, un crâne que M. Lehmann-Nitsche [1] considère comme très ancien, sans se hasarder cependant à l'attribuer à la formation pampéenne. Il l'a mesuré et décrit complètement, mais diverses erreurs dans le calcul des indices de ce crâne l'ont empêché d'apercevoir la ressemblance avec ceux que Lund avait découverts. La démonstration a été faite par M. le Dr Rivet [2] qui a rattaché le crâne d'Arrecifes à la race de Lagoa-Santa.

Les ossements de Paltacalo. — M. le Dr Rivet a fouillé des abris sous roches situés à *Paltacalo*, près du Rio Jubones [3]. Ces fouilles mirent à jour 138 crânes, la plupart en bon état de conservation, un grand nombre d'ossements humains, quelques restes d'animaux et des poteries d'un type particulier. Or, une assez forte proportion des crânes recueillis présentent avec la plus grande netteté les particularités de la race de Lagoa-Santa [4]. Quant à leur âge, on ne peut se prononcer : les animaux dont on a trouvé les ossements appartiennent tous à la faune vivante ; la présence des poteries et celle d'un très grand nombre de crânes d'un type autre que celui de Lagoa-Santa indiquent pour ces sépultures une date assez récente.

En résumé, on peut dire que les restes les plus anciens que nous connaissions en Amérique sont ceux découverts par Lund dans les cavernes de la province de Minas Geraës, et qu'ils appartiennent à une race d'aspect très archaïque, qui a peut-être vécu au Brésil à l'époque quaternaire et dont les descendants se sont répandus sur toute la surface de l'Amérique du Sud. Cette race, contemporaine des grands scélidothéridés du pampéen supérieur, peut donc être considérée comme aussi ancienne — et même peut-être plus ancienne — que celle dont nous avons trouvé des reliques en Europe. Quant aux autres ossements humains, il nous faut attendre des observations plus précises avant de nous prononcer sur leur âge certain.

1. *Nouvelles recherches*, pp. 305 et suiv.
2. *La race de Lagoa-Santa en Équateur*, pp. 249-251.
3. Pour la description de ces abris sous roches, voir R. Anthony et P. Rivet, *Étude anthropologique des races précolombiennes de la République de l'Équateur* (BSA, Paris, 1908, pp. 313-430).
4. *La race de Lagoa-Santa en Équateur.*

CHAPITRE II

L'ÈRE NÉOLITHIQUE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

SOMMAIRE. — I. Les *sambaquis* du Brésil. — II. Les *paraderos* de la Patagonie.

§ I. — *Les sambaquis du Brésil.*

La plupart des objets appartenant à l'industrie néolithique de l'Amérique du Sud, ont été découverts sur les territoires du Brésil et de la République Argentine.

Au Brésil, on les rencontre surtout dans des amas de coquilles qui sont connus sous le nom local de *sambaquis* [1]. Ils abondent dans deux régions de la côte du Brésil, très éloignées l'une de l'autre : l'embouchure de l'Amazone et les provinces méridionales de Paraná et du Rio Grande do Sul.

Les sambaquis sont composés presque exclusivement de coquilles de bivalves (huîtres) et de *corbula*, auxquelles sont parfois jointes des *cardiums* et des *melampus* ; on y trouve aussi des débris osseux de diverses espèces de poissons.

Ces monticules sont de formes et de dimensions très variables. M. C. WIENER [2] a proposé de les diviser en trois catégories : 1° ceux qui ont une très grande étendue et une faible hauteur ; 2° ceux en forme d'éminence irrégulière, isolés et appuyés contre le flanc d'une colline naturelle ; 3° ceux de forme plus ou moins régulière, se rapprochant de celle d'un pain de sucre.

Parmi les *sambaquis* de la première catégorie, on peut citer ceux de Luiz Alves, de Sanhassu, de Pudade, situés dans les provinces méridionales du Brésil, et ceux du Rio Taveres, au nombre de trois, situés à environ un kilomètre les uns des autres. Ils ont été décrits par WIENER [3]. Le premier avait 91 mètres de long, sur une

1. CARLOS WIENER, *Estudos sobre os sambaquis do Sul do Brazil* (AMRJ, vol. I, 1876, pp. 8 et suiv.); Dr VON IHERING, *A civilisaçaõ prehistorica do Brazil* (RMSP, Saõ-Paulo, vol. I, 1895, pp. 35-159).
2. C. WIENER, *Estudos sobre os sambaquis*, p. 9.
3. Id., *ibid.*, p. 8.

largeur maxima de 35 mètres et minima de 7 mètres. Son élévation variait entre 6 et 11 mètres. Le second et le troisième avaient des dimensions beaucoup plus faibles et leur élévation variait, suivant les points, entre un mètre et 6 m 50.

Les *sambaquis* du second type se rencontrent aussi dans les provinces méridionales du Brésil, ainsi qu'à l'embouchure de l'Amazone. Un bon type est celui d'Armaçaõ da Predad : il a environ 50 mètres de long et, en certains points, s'élève jusqu'à 30 mètres.

On a trouvé dans les *sambaquis* des haches polies, avec rainure circulaire servant à fixer le manche à l'aide de lanières dans les amas de l'embouchure de l'Amazone, des haches à talon dans les provinces méridionales. On trouve aussi, dans la région de l'Amazone et le Parana, des haches à tranchant semi-circulaire.

Les sambaquis renferment encore des urnes funéraires en poterie, de grandes dimensions, et de la poterie peinte délicatement et ayant une décoration d'un style singulier (fig. 94).

On a beaucoup discuté sur l'âge de ces amoncellements. Von Koseritz prétend que le *sambaqui* de Conceiçaõ do Arroio (province du Rio Grande do Sul) aurait 6000 ans d'existence, mais cette opinion a été rejetée par M. von Ihering [1]. Von Koseritz basait son appréciation chronologique sur la mesure du temps qu'avait dû mettre à se former la plaine d'alluvions, d'une étendue de 10 kilomètres, qui sépare actuellement le kjökkenmödding de la mer ; mais on sait combien ces évaluations sont sujettes à caution, surtout sur une côte basse et marécageuse comme celle du Rio Grande do Sul, où la moindre élévation du terrain peut amener l'émersion d'une étendue considérable de grève.

M. von Ihering est d'avis que le sambaqui de Conceiçaõ do Arroio est d'origine antérieure à la découverte de l'Amérique. Mais d'autres amas sont certainement postérieurs à l'arrivée des Européens : on y trouve des perles de verre, de la porcelaine en fragments, des objets en fer, des ossements de cheval ou de porc. De plus, certains amas du Paraná ont fourni en grande abondance des coquilles d'un colimaçon (*helix similaris* Fer.), très commun aujourd'hui au Brésil, mais qui est originaire de l'Asie méridionale, d'où il fut introduit par les Européens, en même temps que des plants de bananier. On peut conclure de ce fait que, de même que pour les « mounds » de l'Amérique du Nord, la coutume d'éle-

1. *Civilisaçaõ prehistorica do Brazil meridional*, pp. 100-101.

ver ces amas a continué après l'établissement des Portugais au Brésil.

Toutefois un grand nombre de *sambaquis* ne contiennent pas d'objets de fabrication étrangère et ont été considérés par les archéologues brésiliens comme précolombiens. M. von Ihering

Fig. 94. — Cône en poterie des tumulus de l'île de Marajo, Brésil (d'après Th. Wilson, *The Swastika*).

a cru pouvoir reconnaître, dans ces monticules, l'existence de trois civilisations différentes. La première aurait été celle d'un peuple qui errait le long de la côte et dont l'alimentation était principalement composée de poissons de mer et de mollusques. Par les otolithes retrouvés, on voit que les poissons qu'ils pêchaient (*Pogonias chromis*, *Arius Commersonni*, *Micropogon undulatus*) étaient ceux que l'on capture encore aujourd'hui dans la même région. Quelques ossements de mammifères (cerfs, etc.) indiquent que la chasse devait aussi fournir, de temps à autre, un appoint à l'alimentation. Ce peuple côtier paraît avoir

ignoré le casse-tête et avoir eu pour outil principal la hache à rainure circulaire dont nous avons parlé plus haut.

La seconde civilisation aurait été celle de peuples sylvicoles, qui auraient laissé, comme rebuts de repas, des os de mammifères sauvages. C'est à leur industrie qu'il faudrait rapporter les casse-têtes, les haches à tranchant semi-circulaire, ainsi que les grandes urnes funéraires.

La troisième civilisation était rapportée à une population d'agriculteurs, analogue à certaines de celles que trouvèrent les Portugais lorsqu'ils s'établirent dans le pays.

Quoi qu'il en soit, les kjökkenmöddings du Brésil représentent — toute différence de civilisation mise à part — un stade d'évolution technologique analogue à celui que nous constatons dans les amas de l'Amérique du Nord.

§ II. — *Les paraderos et les sépultures néolithiques de la Patagonie.*

Le sol de la Patagonie a fourni un nombre assez considérable d'objets appartenant à l'industrie néolithique. Ils proviennent de deux sortes de gisements : les *paraderos* et les sépultures.

Les *paraderos* sont des élévations de terrain, sur l'emplacement d'anciennes demeures, où l'on trouve mélangés des ossements d'animaux et des objets travaillés; les restes humains y font défaut [1]. Le sol, au-dessous de ces amoncellements de terre, est souvent brûlé, comme transformé en brique, aux endroits où furent probablement, autrefois, allumés des foyers.

Un des paraderos fouillé par M. Moreno, près du Cerro Pelado, avait environ 150 mètres de côté; sur l'amoncellement de terre qu'il formait, poussaient quelques petits arbustes. Le sol, couvert de cailloux roulés qui avaient été apportés à dessein, était parsemé d'objets divers, pointes de flèches, mortiers en pierre, poterie en très petits fragments; quelques tas de cailloux « semblaient — dit M. Moreno — avoir été mis là pour être travaillés en forme de flèches » [2].

Les cimetières préhistoriques de Patagonie abondent dans la province de Carmen de Patagones. Ils sont situés près du cours de

1. P. Moreno fils, *Description des cimetières et paraderos préhistoriques de Patagonie* (R. Eth., 1882).
2. *Cimetières et paraderos*, p. 87.

« barrancas », lits d'anciens ruisseaux aujourd'hui desséchés. Les sépultures sont disposées par petits groupes, séparés les uns des autres par une distance de 50 à 100 mètres. Ces groupes sont formés de fosses qui renferment une quantité variable de squelettes, jamais plus de dix, placés parallèlement à côté les uns des autres, ou, parfois, en cercle. Ils font face en dehors et sont tous assis, les genoux ramenés contre la poitrine, un pied sur l'autre et les mains croisées sur les tibias. Fait remarquable, tous les cadavres retrouvés dans ces sépultures proviennent d'adultes; les squelettes d'enfants manquent totalement.

Les ossements d'animaux trouvés dans les *paraderos* et près des cimetières de Patagonie appartiennent tous à des espèces actuellement vivantes. Quant aux squelettes humains, ils montrent l'existence, à l'époque où cette inhumation fut faite, de plusieurs races dans cette partie de la République Argentine, en particulier celle de Lagoa-Santa.

Les objets trouvés dans les *paraderos* et les sépultures sont très nombreux et très variés. La fouille des *paraderos* du Rio Negro a fourni à Moreno plus de cinq mille pointes de flèche. Dans les cimetières, on a constaté que les objets déposés à côté des morts étaient parfois brisés et réduits en fragments inutilisables.

Tous ces objets ont un aspect « néolithique » bien qu'un assez grand nombre d'entre eux soit en pierre éclatée. Les plus fréquents sont des racloirs et des grattoirs, travaillés à petits éclats; des pointes de flèche, les unes triangulaires et sans pédoncule, les autres lancéolées, d'autres encore triangulaires avec pédoncule ; des pointes de lance, de petits couteaux de silex, des perçoirs, des boules en grès ou en diorite, munies d'une rainure circulaire, qui ont dû servir comme « bolas ». On a aussi trouvé des tessons, généralement de petite dimension, d'une poterie grossière, de couleur noire ou rougeâtre, très peu cuite, parfois décorés de figures géométriques : lignes horizontales ou verticales, motifs triangulaires, points ou raies formant des ondulations.

L'industrie des paraderos peut donc se comparer à celle des *sambaquis* du Brésil, avec cette différence, toutefois, qu'elle paraît représenter un stade moins avancé de la civilisation.

LIVRE II

LES PEUPLES CIVILISÉS DE L'AMÉRIQUE

LES GRANDES CIVILISATIONS INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE

Lorsque les Européens atterrirent en Amérique, ils remarquèrent que plusieurs des peuples qu'ils rencontrèrent possédaient une civilisation avancée. Les premiers conquistadores firent des descriptions enthousiastes de la richesse et de la grandeur des villes qu'ils visitèrent. Ces civilisations que les chroniqueurs du XVI^e^ siècle nous montrent sous de si brillantes couleurs, succombèrent rapidement sous les coups des soldats espagnols, et il ne nous reste pour nous les représenter que les dires des historiens de la première heure et les restes des monuments.

Les uns et les autres nous montrent l'existence, en Amérique, de peuples dont la civilisation était supérieure à celle des Indiens d'aujourd'hui : ils connaissaient tous l'art du tissage, de la maçonnerie, l'usage de presque tous les métaux (sauf le fer) ; ils étaient rassemblés dans de grandes cités, avaient des chefs puissants, des armées régulièrement constituées, des impôts annuels, une organisation d'État, etc.

Les grandes civilisations américaines ont toutes fleuri dans la partie occidentale du Nouveau Continent, entre les frontières des républiques actuelles du Mexique et du Chili, et près des côtes de l'océan Pacifique : ni dans les prairies de l'Amérique du Nord, ni dans les forêts du Brésil, ni dans les pampas de l'Argentine les peuples n'ont dépassé la barbarie.

Dans l'aire ainsi limitée se sont formés un certain nombre « d'empires » différents. Ce sont, en commençant par le nord : 1° la civi-

lisation mexicaine ou aztèque avec ses dépendances, celle des Tarasques au Michoacan et celle des Mixteco-Tzapotèques de l'Oajaca ; 2° la civilisation maya-qu'iché, au Yucatan, au Chiapas, au Guatemala et dans une partie du Honduras [1] ; 3° une civilisation que l'on pourrait appeler de l'Amérique centrale, au Nicaragua, au San-Salvador, et qui est peut-être la même que celle des anciennes populations des Antilles ; 4° la civilisation chibcha, ou du Cundinamarca, qui est celle des peuples précolombiens du Costa-Rica, de l'isthme de Panama et du plateau de Bogota (République de Colombie) ; 5° la civilisation péruvienne ; 6° la civilisation des Diaguites ou Calchaquis, occupant autrefois la province andine de Catamarca (République Argentine).

Il est impossible d'établir à l'heure actuelle une chronologie de ces « empires » et toute tentative faite jusqu'ici pour chercher à prouver l'antériorité de l'un ou de l'autre a été vaine. Peut-être la civilisation maya-qu'iché peut-elle revendiquer la palme de l'ancienneté mais toute assurance à cet égard serait aventurée. Aussi l'ordre géographique nous est-il imposé dans la description que nous allons entreprendre. Il possède, de plus, un avantage : celui de décrire l'une après l'autre des civilisations dont les domaines étaient géographiquement contigus, et expliquer assez facilement leurs ressemblances.

1. Cette civilisation est souvent nommée « centre-américaine », nous préférons appliquer cette épithète à la civilisation dont nous parlons ensuite.

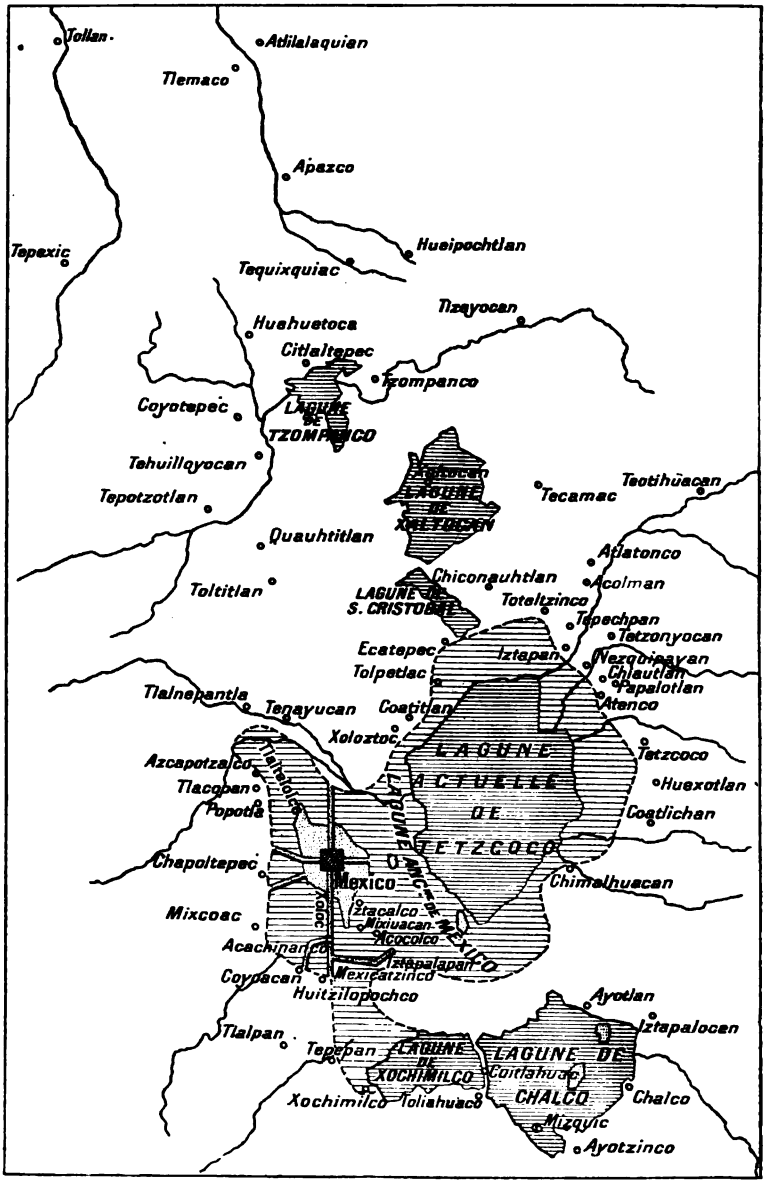


Fig. 95. — Carte des lagunes du plateau de Mexico.

PREMIÈRE PARTIE

LE MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE DU MEXIQUE AVANT L'ARRIVÉE DES AZTÈQUES

SOMMAIRE. — I. Le plateau de Mexico, ou Anahuac. — II. L' « empire » toltèque. — III. La civilisation toltèque. — IV. Les Chichimèques et les tribus nahuas. — V. L'origine septentrionale des tribus nahuas. — VI. Les peuples aborigènes de l'Anahuac (Otomis, etc.). — VII. Les anciennes villes chichimèques (Cholollan, Colhuacan, etc.). — VIII. Les Téochichimèques, les Acolhuaques et les Tecpanèques.

§ I. — *Le plateau de Mexico ou Anahuac.*

La côte du golfe du Mexique est plate et s'étend dans l'ouest sur une largeur qui varie entre 20 et 100 kilomètres, distance à laquelle commence le plateau qui constitue la presque totalité du sol du Mexique ; celui-ci s'élève en plusieurs degrés jusqu'à la Cordillère, à l'ouest de laquelle le pays s'abaisse pour former des plaines peu étendues bordées par l'océan Pacifique. La chaîne centrale possède des sommets assez élevés : le *Citlaltepetl* ou Pic d'Orizaba s'élance jusqu'à 5.550 mètres ; le *Popocatepetl* et l'*Iztaccihuatl*, voisins de Mexico, atteignent respectivement les altitudes de 5.452 et 5.286 mètres. Dans le nord, les montagnes de la Sierra Madre sont beaucoup moins élevées et le bas pays, sablonneux, presque désert, forme la suite des plaines arides de la région des Pueblos. Au sud, les montagnes et, dans les régions basses, l'épaisse forêt tropicale séparent le plateau mexicain des vallées de l'Oajaca et du Chiapas.

Le plateau mexicain, siège de la civilisation aztèque, la plus puissante qu'ait connue le Mexique, est souvent désigné sous le nom

d'*Anahuac* [1]. C'est cette région qui constitue, à proprement parler, l'ancien Mexique ; les civilisations mixtéco-tzapotèque de l'Oajaca, totonaque et huaxtèque de la Vera-Cruz et du Tabasco sont généralement considérées à part. C'est aussi de la civilisation du plateau mexicain que nous parlerons avec le plus de détails.

§ II. — *L'« empire » toltèque.*

Les anciens auteurs, et certains parmi les modernes, admettent que l'Anahuac a été le siège de trois empires successifs, l'empire toltèque, l'empire chichimèque et l'empire aztèque ou mexicain.

On disait que les Toltèques avaient précédé, sur le sol de l'Anahuac, les tribus de langue aztèque, souvent désignées sous le nom de tribus *nahuas* ou *nahuatlaques*. On admettait que les Toltèques, venus du Nord, s'étaient établis tout d'abord dans la ville de *Huehuetlapallan*, vers le IV^e^ siècle de notre ère. Parvenus au VI^e^ siècle dans l'Anahuac, ils fondèrent la ville de *Tula* ou *Tollan*, leur capitale. Peu de temps après la fondation de Tula, la civilisation toltèque atteignit un degré d'élévation extraordinaire. C'est aux Toltèques, dit la tradition, que les peuples de l'Amérique centrale et du Mexique devaient leur calendrier ; ce furent eux qui les premiers composèrent des manuscrits historiques, et qui bâtirent les palais superbes qui couvrent une partie du sol du Mexique. Toutes les industries, tous les arts que les Mexicains possédaient lorsque Cortez mit le pied sur leur sol, étaient attribués à l'ingéniosité et à l'adresse des Toltèques. Les lois établies par les législateurs toltèques étaient sages et équitables. Le gouvernement était entre les mains de monarques qui exerçaient le pouvoir pendant une période de 52 ans ; si le roi vivait plus longtemps, il résignait le pouvoir entre les mains de son fils aîné.

On attribuait à l'empire toltèque une durée d'environ cinq siècles, et sa population aurait atteint le nombre de 4 millions d'âmes. Sous la

1. On n'est pas d'accord sur la signification du mot *Anahuac*. BRINTON, d'après LAS CASAS, traduit : « dans l'eau », tandis que SELER traduit : « au bord de l'eau ». Le même auteur s'élève contre l'emploi de ce nom pour désigner la partie du Mexique qui environne le lac de Mexico ; en effet, le mot *Anahuac* se retrouve dans la composition de plusieurs noms de lieux géographiques, principalement de ceux désignant des pays situés au bord de la mer, des côtes, par exemple : *Anahuac Ayotlan*, *Anahuac Xicalanco* (E. SELER, *Ueber die Worte Ananac und Nauatl*, SGA, vol. II, pp. 49-78).

conduite de leurs rois, non moins habiles guerriers que sages administrateurs, les Toltèques avaient étendu leur domination sur la superficie entière du Mexique actuel. Vers le x^e^ ou xi^e^ siècle, les dissensions intestines et la famine mirent fin à la gloire de Tula, qui fut abandonnée. Le reste de la population partit par petits groupes et porta la civilisation dans le Tabasco, le Yucatan, le Guatemala et le Nicaragua. Le dernier roi de Tula, *Topiltzin Acxitl Quetzalcohuatl*, reparut dans le Yucatan, sous le nom de *Cuculkan*. Il créa dans la péninsule l'empire maya ; puis il disparut dans la mer en annonçant aux Toltèques qu'il reviendrait plus tard, sous la forme d'un héros barbu à la peau blanche.

Telle est la légende qui nous a été transmise par l'historien Fernando de Alva Ixtlilxochitl [1] et qui a été reproduite, avec nombre de variantes, par les auteurs postérieurs : Veytia, Clavigero, Prescott, Orozco y Berra et Brasseur de Bourbourg [2]. Ce dernier a donné à l'histoire de l'empire toltèque une importance considérable, et s'en est servi pour édifier toute une théorie de l'histoire des civilisations américaines.

Cependant tout, dans le récit d'Ixtlilxochitl, indique que les événements qu'il rapporte ne sont pas historiques : la qualité des rois, leur règne de 52 ans, le roi qui porte le nom d'un dieu mexicain, *Quetzalcohuatl*, héros civilisateur [3]. Daniel Wilson, le premier, émit des doutes sur la valeur historique de la tradition d'Ixtlilxochitl [4], auteur qui n'est pas toujours très exact. Brinton fit des critiques décisives [5]. Il montra que le nom de la capitale toltèque (*Tula* = *Tollan* = *Tonatlan* « ville du soleil ») était celui d'une cité mythique où les ancêtres divins, sous la direction du dieu *Quetzalcohuatl*, divinité de la lumière, vivaient dans la sagesse et communiquèrent les lois et les arts aux hommes. Cette théorie rencontra une vive opposition. Plusieurs auteurs, en particulier un

1. *Relaciones historicas* dans KAM, vol. IX, pp. 325 et suiv.

2. *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale*, vol. II, pp. 275 et suiv.

3. E. Seler, *Quetzalcouatl-Cukulcan* (SGA, vol. I, pp. 668-705).

4. *Prehistoric Man*, p. 261.

5. Déjà, dans son ouvrage : *The Myths of the New-World*, New-York, 1868, pp. 180 et suiv., il considère toute l'histoire de l'empire toltèque comme un mythe. Cette idée se trouve développée dans : *American Hero-myths*, Philadelphie, 1882, pp. 35, 64, 82, et surtout dans un article : *The Toltecs and their fabulous empire*, publié dans ses *Essays of an Americanist*, Philadelphie, 1890, pp. 82 et suiv.

explorateur français, M. D. Charnay [1], soutinrent l'existence de l'empire toltèque. Mais peu à peu les auteurs adoptèrent les vues de Brinton : M. Seler [2], dans un article écrit en 1895, puis MM. C. Thomas [3], K. Hæbler [4], ne virent plus, dans les Toltèques d'Ixtlilxochitl, qu'un peuple fabuleux.

Récemment une réaction s'est produite. On reconnaît que Brinton avait raison de dénoncer des éléments légendaires dans l'histoire des Toltèques; on croit à un mythe de leur empire, mais on pense que ce mythe a été édifié sur une base historique; bref, il faudrait distinguer entre l'empire *historique* de Tollan et l'empire fabuleux. Cette nouvelle thèse a été soutenue par M. Seler [5] et par M. W. Lehmann [6]. Pour le premier, les Toltèques appartiennent à la race mexicaine ; ils arrivèrent à une époque reculée (VII[e] ou VIII[e] siècle) à une civilisation avancée, se répandirent, en suivant les côtes, sur tout le pourtour du Mexique et arrivèrent au Yucatan et au Guatemala, où leur action civilisatrice s'exerça sur les peuples mayas-qu'ichés. Il restitue donc aux Toltèques la mission de civilisateurs du Mexique et de l'Amérique centrale. Pour M. Lehmann, les récits relatifs aux Toltèques renferment une partie historique, mélangée à des éléments mythiques. Mais il ne croit pas que « le grand et difficile problème de l'origine des Toltèques » puisse être résolu actuellement.

§ III. — *La civilisation toltèque.*

De fait, nous savons bien peu de choses sur cette civilisation. Brasseur de Bourbourg [7] a dressé, à l'aide des documents réunis par les anciens auteurs (Sahagun, Torquemada, Ixtlilxochitl), une liste des « rois » toltèques; cette liste comprend douze noms,

1. *La civilisation toltèque* (R. Eth., vol. IV, 1885, pp. 281 et suiv.); *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, Paris, 1888, in-4°.

2. *Ueber den Ursprung der altamerikanischen Kulturen* (*Preussische Jahrbücher*, vol. 79, 1895, pp. 488-502 ; réimprimé dans les SGA, vol. II, pp. 3-16).

3. *Introduction to North-American Ethnology*, pp. 245.

4. Art. *Amerika*, dans la *Weltgeschichte* d'Helmolt, vol. I, pp. 255-256.

5. *Ueber den Ursprung der mittelamerikanischen Kulturen* (ZGE, vol. 37, 1902, pp. 537-552, réimprimé dans les SGA, vol. II, p. 16-31).

6. *Traditions des anciens Mexicains*, texte inédit et original en langue nahuatl (JAP, nouv. série, vol. III, 1906, p. 284, note 1).

7. *Histoire des nations civilisées*, vol. II, appendice.

parmi lesquels figurent deux *Quetzalçohuatl* et trois *Huemac*. Mais cette énumération ne contient rien de réel : chaque auteur ancien donne sa liste particulière et elles sont si contradictoires qu'il est impossible d'asseoir une opinion sur ces documents [1].

Les documents archéologiques ne sont pas sans valeur : les ruines de Tula à une trentaine de kilomètres de Mexico, qu'on identifie avec *Tollan*, ont été visitées plusieurs fois. M. Charnay, qui visita la localité en 1873, y fit des fouilles assez étendues. Le sol était couvert de tumulus, de montagnes de décombres qui recouvraient les anciennes constructions. A la base se trouvait une couche de ciment, à laquelle était superposée une couche de mortier peint en rouge. M. Charnay ne fouilla que deux bâtiments, une maison et un palais [2]. La maison était bâtie sur une éminence naturelle ; les diverses pièces ne se trouvaient pas toutes au même niveau ; les murs étaient droits, les toits plats ; toits, plafonds et planchers étaient recouverts d'épaisses couches de ciment. Les dimensions du « palais » sont beaucoup plus vastes : situé sur une éminence artificielle, sa surface mesurait environ 2.500 mètres carrés et les pièces, comme celles de la maison, présentaient des différences de niveau notables. Dans ces ruines, M. Charnay trouva une quantité d'objets : poteries, fragments d'obsidienne, etc., qui ne diffèrent en rien de ceux qu'on découvrit dans les ruines des autres parties du Mexique.

Bref, la question toltèque reste insoluble. Il ne saurait être question de revenir aux opinions des anciens auteurs : le récit d'Ixtlilxochitl est certainement en grande partie légendaire. Par ailleurs, l'hypothèse de Charnay, reprise par Seler, est séduisante : elle nous montre la civilisation de l'Amérique centrale, cheminant du nord au sud, et se répandant sur les parties boisées du Yucatan et du Guatemala. Mais elle n'est pas prouvée, jusqu'ici.

1. Voir Lehmann, *Traditions des anciens Mexicains*, p. 285, note 7 et p. 286, note 1.
2. *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, pp. 81-90.

§ IV. — *Les Chichimèques.*

Entre la fin de l'empire toltèque et la construction de Mexico, on place d'ordinaire l'empire chichimèque. Les tribus de langue nahuatl donnaient le nom de *Chichimèques* aux barbares qui vivaient proche d'elles, mais ce n'est pas une désignation ethnique. Les Aztèques, avant leur établissement dans la lagune de Mexico, étaient des *Chichimèques*, aussi bien que les *Otomis*, les *Mazahuas* et autres tribus qui restèrent à l'état presque sauvage. Il serait préférable de répartir l'histoire du Mexique en deux périodes : l'une, pendant laquelle diverses tribus d'origine nahua jouèrent un rôle prépondérant, répondrait à l'empire chichimèque ; l'autre, caractérisée par la suprématie de la confédération aztèque, formée par la réunion des trois villes de *Mexico* ou *Tenochtitlan, Tlacopan* [1] et *Tetzcoco*. Quoi qu'il en soit, les seules tribus connues, jusqu'à la fondation de Mexico, sont des tribus nahuas, c'est-à-dire parlant la langue aztèque ou nahuatl, qui prétendaient descendre du nord.

Les peuples *nahuas* ou *nahuatlaques* avaient conservé plusieurs traditions qui expliquaient leur origine. L'une nous a été rapportée par Mendieta [2] de la façon suivante : l'ancêtre de tous les peuples du Mexique serait le dieu *Iztac Mixcohuatl*, aussi appelé *Camaxtli* [3]. De son union avec une première femme nommée *Ilancueye* il aurait eu six fils, ancêtres des nations qui vivaient sur le sol du Mexique.

D'une autre femme, appelée *Chimalmatl* ou *Chimalman* [4], *Iztac Mixcohuatl* aurait eu un autre fils, du nom de *Quetzalcohuatl*, qui fut l'ancêtre éponyme des Toltèques [5].

1. Aujourd'hui *Tacuba*.

2. *Historia Ecclesiastica indiana*, éd. Vedia, liv. II, cap. 33.

3. M. Seler traduit le nom d'*Iztac Mixcohuatl* par « le serpent de nuages blanc », de *iztac*, « blanc » ; *mix(tli)*, « nuage », et *cohuatl*, « serpent ». C'était le dieu des Chichimèques et de la chasse, identifié avec *Camaxtli*, le dieu national de la ville de *Tlaxcallan*. Ce dieu faisait partie d'une classe d'esprits, les *Mimixcohuas* (pluriel de *mixcohuatl*), les dieux de la chasse, qui étaient les divinités du Nord. Ces esprits jouent un rôle important dans plusieurs traditions.

4. « Le bouclier étendu ». Thévet, *Histoire du Méchyque*, éd. de Jonghe (JAP, nouv. série, t. II, pp. 1-13) ; elle était femme de *Camaxtli* (p. 34).

5. Cette origine de *Quetzalcohuatl* est aussi rapportée dans Motolinia, *Historia de los Indios de la Nueva-España*, éd. G. Pimentel, Paris, 1903, p. 12 ; dans Thévet, *Histoire du Méchyque*, p. 34 ; dans le *Ms. mexicain 334* de la

Nous ignorons malheureusement où MENDIETA a pris cette légende; peut-être représente-t-elle la tradition d'une ville indépendante, Tlaxcallan, par exemple ; peut-être n'est-ce qu'un arrangement savant, opéré par quelque collège sacerdotal, de traditions populaires éparses par tout le Mexique et ayant pour but d'attribuer à tous les peuples réunis sous la suprématie de la confédération mexicaine, une origine commune. Quoi qu'il en soit, nous y voyons, descendant d'un même ancêtre, des peuples ennemis, très différents et parlant des idiomes non apparentés. La tradition de MENDIETA reste, au surplus, isolée ; elle n'offre aucune analogie avec un groupe de légendes, originaires de Mexico même, sur lesquelles nous sommes beaucoup mieux renseignés et qui, pour une partie du moins, offrent un caractère plus historique.

D'après ces traditions, les tribus nahuas étaient originaires d'un lieu nommé *Chicomoztoc* [1] « les sept cavernes ». SAHAGUN [2] nous a rapporté la version la plus complète : les peuples mexicains, venus par mer, abordèrent à *Pánuco* sur la côte du Tamaulipas et gagnèrent le Guatemala, en suivant la rive. Après un séjour en un lieu appelé *Tamoanchan* « le lieu de la descente », la séparation des tribus eut lieu. Les *Olmecas Huixtotin* ou *Olmèques* et les *Cuextecas* ou *Huaxtèques*, quittant les premiers ce point, allèrent s'établir : les *Olmèques* dans la vallée de l'Atoyac, les *Huaxtèques* sur les côtes de l'État de Vera-Cruz, entre la Sierra Madre orientale et le golfe du Mexique. Les autres peuples laissèrent en arrière les *Otomis*, qui s'établirent autour de la lagune de Mexico et remontèrent jusque dans les steppes du Nord, les « terres froides ». En errant dans ces plaines incultes, les Nahuas « découvrirent, entre les rochers, les sept cavernes, et de ces sept cavernes ils firent leurs temples, là ils prièrent ». Cette légende fait donc venir les peuples nahuas du sud et nous parle d'une période antérieure à leur arrivée à *Chicomoztoc*. Mais cette version ne se trouve que dans SAHAGUN et nous ignorons d'où le Franciscain l'a tirée.

Les peuples nahuas, et surtout les Mexicains, prétendent qu'au sortir de *Chicomoztoc* ils partirent dans des directions différentes. Les Mexicains seuls ont conservé le souvenir de leur itinéraire. Au

Bibliothèque nationale, édité par W. Lehmann sous le titre de: *Traditions des anciens Mexicains*, pp. 279 et suiv. Dans ce dernier document, le fils de *Mixcohuatl* et de *Chimalmatl* est désigné sous le nom de *Ceacatl Quetzalcohuatl*.

1. *Chicome*, « sept », *oztotl* ; pl. *oztoc*, « cavernes ».

2. *Historia de las Cosas de Nueva-España*, liv. X, cap. 29, § 12.

sortir des sept cavernes, ils arrivèrent en un lieu nommé *Aztlan* « le pays des hérons blancs » [1], qui, si l'on en croit les hiéroglyphes qui le représentent dans divers manuscrits, était situé dans une île, au milieu d'un lac (fig. 96). Après avoir séjourné quelque temps dans

Fig. 96. — *Aztlan*, lieu d'origine des Aztèques (d'après le *Manuscrit de 1576* de la Collection Aubin).

cette île, les Aztèques gagnèrent en bateau la terre ferme et atterrirent à *Colhuacan* [2], où ils trouvèrent installées huit tribus, issues de la caverne *Quineuayan* « le lieu de l'origine » [3] ; ces tribus étaient celles des *Huexotzincas*, des *Chalcas*, *Xochimilcas*, *Cuitlauacas*, *Malinalcas*, *Chichimecas*, *Tecpanecas* et *Matlaltzincas*. Ce sont ces tribus qu'on appelle, en général, tribus chichimèques. Les Aztèques se joignirent à eux et continuèrent leurs pérégrinations vers le sud. Ils élevèrent un autel en un lieu connu sous le nom de *Tamoanchan* [4], qui est désigné dans les manuscrits hiéroglyphiques par un arbre brisé en deux parties. Reprenant leurs voyages, ils arrivèrent en une con-

1. Pour cette étymologie et pour tout ce qui est relatif à la migration des Mexicains, voir E. SELER : *Wo lag Aztlan, die Heimath der Azteken?* SGA, vol. II, pp. 31-48.

2. *Colhuacan*, « le lieu courbe », de *col(tic)*, « courbé » et *-can*, suffixe locatif.

3. De *quineua*, « sortir de, provenir de ».

4. Dans l'*Historia de los Mexicanos por sus pinturas* (dans la IDM, t. III, Mexico, 1891, p. 240) cet endroit est nommé *Quahuitl icacan* « où est l'arbre ».

trée désolée, où poussaient des cactus et des acacias (*mizquitl*). C'est là que les Aztèques changèrent leur nom en celui de Mexicains et ils se dirigèrent ensuite sur un village appelé *Cuextecatl icho-*

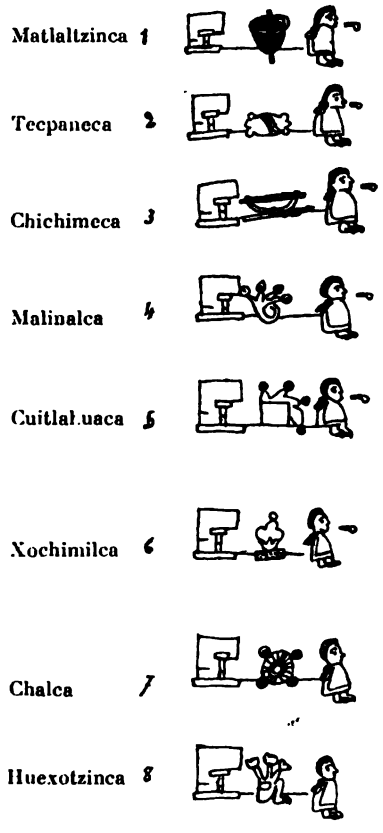


Fig. 97. — Les huit tribus chichimèques (d'après le *Codex Boturini*).

cayan [1], puis à *Cohuatl icamac* [2], enfin à *Tollan*, c'est-à-dire à *Tula*, la prétendue capitale des Toltèques. *Tollan*, nous l'avons déjà dit, se trouve située dans la vallée de Mexico; de là les Mexi-

1. *Cuextecatl ichocayan* « où pleure le Huaxtèque », *de cuextecatl*, « Huaxtèque » et *ichocayan*.
2. *Cohuatl icamac*, « dans la gueule du serpent ».

cains se répandirent autour des lagunes et fondèrent les différentes villes qui formèrent ce qu'on appela plus tard l'empire aztèque (fig. 97).

Toutes les tribus désignées sous le nom de Chichimèques, avaient gardé le souvenir d'une migration analogue Les gens de *Tetzcoco*, ville voisine de Mexico, disaient, d'après TORQUEMADA [1], qu'ils étaient partis d'un lieu situé dans le nord, qui s'appelait *Amaquemecan* [2], d'où ils avaient gagné *Tollan*, puis *Cuextecatl ichocayan* et *Cohuatl icamac*; ils arrivèrent enfin à un petit village nommé *Cohuatl ichan*, qui existait encore à l'époque de la conquête, à un mille au sud de *Tetzcoco*. De même, les *Chalcas* de *Tlalmanaco-Amaquemecan*, sur le lac de Chalco, au sud-est de Mexico, racontaient que leurs ancêtres vinrent de la direction septentrionale et séjournèrent quelque temps à *Tollan*.

Donc, plusieurs traditions des peuples nahuas disent que leurs ancêtres descendirent des steppes du Nord et séjournèrent en plusieurs localités. M. SELER croit qu'il ne faut attacher aucune valeur historique à ces traditions [3]. Il s'exprime ainsi : « Les quatre stations placées entre le départ d'*Aztlan* et l'arrivée à *Tollan* représentent les quatre extrémités du monde ou, mieux encore, les quatre quartiers du ciel. Et *Tollan*, le point d'arrivée, est la cinquième région, le milieu du monde, qui fut le lieu de réunion de toutes les civilisations, où le calendrier, la science sacerdotale et les arts furent découverts [4]. »

§ V. — *L'origine septentrionale des tribus nahuas.*

Toute la légende mexicaine qui a été relatée ci-dessus est comparable aux mythes d'origine de divers autres peuples américains, principalement des Pueblos. Ces récits légendaires sont très rarement historiques, ou bien les éléments historiques y sont tellement mélangés aux mythes qu'il est presque impossible de les distinguer

1. *Monarquia Indiana*, lib. I, cap. 16.
2. M. SELER (*Wo lag Aztlan?* SGA, vol. II, p. 40) traduit ce nom : « Où l'on porte des vêtements de papier d'écorce » ou bien « Où une idole habillée de papier d'écorce est adorée ». Cette ville légendaire d'*Amaquemecan* ne doit pas être confondue avec la ville historique d'*Amaquemecan-Chalco*.
3. R. SIMÉON, *Annales de Chimalpahin-Quauhtlehuanitzin*, p. 42.
4. *Wo lag Aztlan?*, p. 43.

les uns des autres. Ce n'est donc pas dans les anciens documents mexicains ou espagnols que nous pouvons espérer trouver des renseignements positifs sur l'origine des Nahuas.

L'ethnographie, la technologie ne nous fournissent pas non plus d'indications absolument précises; elles nous permettent de constater que, sur bien des points, les peuples nahuas ressemblent aux Maya-Qu'ichés du Yucatan, du Guatemala et du Honduras [1]. Mais ces deux groupes ethniques ont vécu côte à côte pendant très longtemps, ils ont eu des contacts nombreux et leurs civilisations se sont faites des emprunts; en tout cas ils diffèrent tant au point de vue anthropologique que linguistique.

C'est avec leurs voisins du Nord que les Nahuas ont des affinités étroites. Déjà, L. H. Morgan [2] avait montré les grandes ressemblances que présentait la civilisation des Pueblos avec celle des anciens Mexicains. Plus récemment, M. Seler a signalé des analogies entre la symbolique et le rituel des Nahuas et ceux des *Huichols*, peuple à demi sauvage qui habite encore aujourd'hui les ravins de la Sierra de Nayarit (État de Jalisco) et qui appartient au groupe linguistique pima [3].

Ce sont les ressemblances linguistiques qui ont surtout servi à édifier les hypothèses. De l'étude entreprise, il y a une cinquantaine d'années, par Buschmann il résulte que le nahuatl appartient à une famille linguistique d'une étendue considérable, la famille *shoshoni-aztèque*, comprenant trois branches: le *shoshoni* (langues de l'Utah, du Nevada et du Colorado), le *pima* (langues du sud de la Californie et de la Sonora) et l'*aztèque* (langue *nahuatl* et ses dialectes *pipil* et *niquirane* du Guatemala et du Nicaragua) [4]. Cette classification fut adoptée par Pimentel [5] et Brinton [6].

1. Sur les rapports des civilisations nahua et maya, voir E. Seler, *Ueber den Ursprung der mittelamerikanischen Kulturen* (SGA, vol. II, pp. 16-31), et K. Hæbler, *Amerika*, pp. 228 et suiv.

2. *Ancient Society*, New-York, 1877, pp. 188-214. — *Houses and house-life of the American aborigines* (CE, vol. IV, Washington, 1881).

3. *Die Huichol Indianer des Staates Jalisco in Mexico* (SGA, vol. III, pp. 355-391).

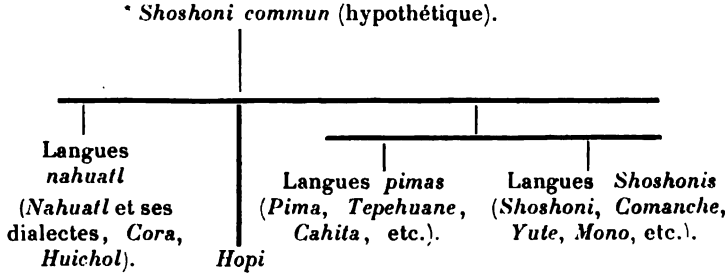
4. Buschmann, *Spuren der aztekischen Sprache*, Berlin, 1859.

5. *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de Mexico*, Mexico, 1874-1875, 3 vol. in-8. Pimentel paraît avoir classé les langues un peu au hasard, c'est ainsi qu'il fait rentrer parmi les idiomes pimas de la Sonora les langues des Yumas et des peuples alliés, qui en sont complètement distinctes.

6. *American Race*, Philadelphie, 1901, in-8, pp. 336-337 Famille linguistique Uto-Aztèque).

Powell [1], en 1891, et, après lui, la plupart des ethnographes, séparèrent de nouveau ces langues en trois familles ; mais M. A. Kroeber [2], qui a repris l'étude complète du sujet, fut amené à la même conclusion que Buschmann. Les familles shoshoni, pima et aztèque de Powell constituent en réalité une seule famille linguistique, c'est-à-dire que ces langages ont une origine commune. Les langues pimas sont apparentées de plus près aux idiomes du Nord (*Shoshoni*), qu'au nahuatl. Le *Hopi* ou *Moki*, langue d'une petite fraction des Pueblos de l'Arizona, constitue une branche spéciale de la famille ; elle n'est pas proche parente des langues shoshonis, ni surtout du nahuatl, comme le croyait Brinton [3].

On peut donc supposer, que les Aztèques se séparèrent, il y a fort longtemps, du reste des Shoshonis et des Pimas, et que, lorsqu'ils parvinrent au Mexique, les Pimas n'y étaient pas encore installés, sans quoi la langue nahuatl ressemblerait plus aux idiomes pimas qu'à ceux des Shoshonis, ce qui n'est pas le cas. On établirait ainsi l'arbre généalogique de cette famille.



Ainsi qu'on le voit, le hopi et le nahuatl forment deux branches peu productrices de langues : l'une est restée stérile, l'autre n'a formé que deux dialectes.

1. *Indian linguistic families of America north of Mexico* (RE, VII, Washington, 1891, pp. 1-132).

2. *Shoshonean dialects of California* (CAAE, vol. IV, 1907 ; pp. 65-165. Ce travail est consacré à l'étude des dialectes shoshonis de la Californie, mais à la fin l'auteur reprend la question de la parenté des langues shoshonis avec les idiomes pimas et le nahuatl (pp. 154-165).

3. Il en résulte un fait intéressant : c'est qu'il est impossible de faire dériver directement l'une de l'autre les deux civilisations hopi ou aztèque.

Si l'on accepte la classification de M. KROEBER [1], il reste encore une question à résoudre : de quel lieu vinrent les tribus shoshonis? D'un pays situé, pensait BRINTON, entre la chaîne des Montagnes Rocheuses et les Grands Lacs, dans les plaines des États actuels de Montana et des Dakotas. M. KROEBER repousse cette opinion comme n'ayant aucune base historique ou linguistique. Il ne dit pas quel serait le centre de dissémination, mais, par les indications éparses dans son travail, nous pouvons croire qu'il le placerait dans les parties arides de l'État de Nevada, à l'est de la Sierra Nevada de Californie.

Des auteurs ont cherché le berceau de la race aztèque à l'ouest des Montagnes Rocheuses, le long des fjords qui découpent le rivage de l'État de Washington et de la Colombie britannique. Là habitent des tribus qui parlent des langues où revient constamment le son *tl* si fréquent dans la langue nahuatl, qui ont une civilisation relativement avancée, qui sculptent le bois et la pierre, et construisent des maisons confortables. Il était donc assez naturel que des recherches fussent effectuées dans cette direction. Le premier, BUSCHMANN [2] fit cette étude, qui ne donna aucun résultat positif.

Nombreux ont été les systèmes proposés pour jeter quelque lumière sur l'origine des Aztèques. Nous avons rapporté celui suivant lequel les peuples civilisés de l'Amérique centrale seraient soit les ancêtres, soit les descendants des constructeurs de tumulus de la vallée de l'Ohio. Bien d'autres ont surgi, tous cependant sont trop dénués de valeur pour mériter de nous arrêter [3].

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les peuples nahuas vinrent du Nord, à une époque indéterminée, qui ne doit cependant pas être fort ancienne. Ils passèrent un temps assez long à errer à travers les steppes arides des Terres froides et ils en gardaient à

1. Pour notre compte, la parenté ne nous semble pas aussi évidente qu'à M. KROEBER. Nous en avons donné les raisons dans un compte rendu de son article paru dans l'*Anthr.*, vol. XVIII, Paris, 1908, pp. 192-93, et nous préférons nous en tenir pour l'instant à la classification de POWELL. Il nous paraît cependant certain que les Aztèques vinrent du Nord, en même temps que les Coras et les Huichols.

2. *Sprachen der Nord-Mexiko und der Westseite des Nordamerikas*, Berlin, 1862, in-8.

3. On trouvera une liste assez étendue de ces systèmes dans BANCROFT, *Native races of Pacific States of North America*, vol. V, chap. 2.

l'époque de la conquête un souvenir lointain, qui s'est manifesté dans leurs légendes par l'association des dieux du Nord et de la chasse (*Mimixcohua*, *Iztac Mixcohuatl*, *Camaxtli*) avec l'histoire de leurs migrations et leur origine.

§ VI. — *Les peuples aborigènes de l'Anahuac* (*Otomis*, *etc.*).

Les Chichimèques trouvèrent-ils les steppes des Terres froides habités ? Il est bien difficile de répondre à cette question. Toute cette partie du Mexique est peuplée aujourd'hui par des tribus de langue pima, venues après les Aztèques. Mais il existe encore, tout autour du plateau de Mexico, des restes d'une nation qui eut autrefois une étendue plus considérable. Elle est connue sous le nom de nation *otomie*. Elle comprenait, suivant PIMENTEL[1], les *Otomis* proprement dits, les *Mazahuas*, les *Serranos*, les *Pames* et les *Jonaces* ou *Mecos*, petites tribus habitant les États de Michoacan, de Guerrero, de San-Luis Potosi, etc. BANCROFT[2] ne mentionne que les *Otomis* proprement dits et les *Mazahuas* ; M. SELER[3] énumère les *Otomis*, les *Mazahuas*, les *Pirindas* et les *Matlaltzincas*.

Les Otomis présentent, tant au point de vue anthropologique qu'au point de vue linguistique, la différence la plus marquée avec les Nahuas. Les Mexicains les méprisaient, et les accusaient d'être sauvages et stupides. D'après SAHAGUN, les tribus de langue nahuatl se servaient du mot « otomi » comme d'un terme injurieux. Ils étaient nomades lorsque les Nahuas arrivèrent sur le plateau de l'Anahuac et ce n'est qu'avec la plus extrême difficulté qu'ils purent obtenir d'eux qu'ils se fixassent dans des villages.

Nous ne savons rien des luttes qu'eurent à soutenir les *Nahuas* contre les aborigènes du Mexique. Les premiers événements que l'on puisse qualifier d'historiques, se passèrent dans les petites villes, dites chichimèques, qui environnaient les lacs de Mexico et de Chalco, principalement à Tlaxcallan, Cholollan, Huexotzinco et Tetzcoco.

1. *Cuadro descriptivo de las lenguas de Mexico*, vol. II, pp. 189-205.
2. *Native races*, vol. IV, pp. 517-562.
3. *Die alten Bewohner der Landschaft Michuacan*, SGA, vol. III, pp. 33-159.

§ VII. — *Les anciennes villes chichimèques* (*Chololan, Colhuacan, etc.*).

Nous ignorons dans quel ordre arrivèrent les tribus [1]. Les hordes chichimèques qui vaguaient par les solitudes du Nord se composaient de guerriers sauvages. Un chroniqueur qui se réclamait de leur ascendance [2], nous dit qu'ils allaient presque nus et vivaient dans les cavernes. Leurs armes étaient l'arc et les flèches [3]. Ils ignoraient totalement l'agriculture, et jusqu'au XII[e] siècle, nous dit-on, le maïs ne fut pas cultivé par eux ; toute leur subsistance provenait de leur adresse à la chasse [4]. Les noms des tribus chichimèques ne sont pas connus avec certitude : *Tecpanecas*, *Acolhuaques*, *Chalcas*, *Huexotzincas* et *Tlaxcaltecas*, selon SAHAGUN [5], mais ces noms, nous le verrons plus loin, sont ceux des villes qu'ils fondèrent en Anahuac. Plus généralement on les distingue en *Téochichimèques* et en *Acolhuaques*.

La première ville qui joua un rôle de quelque importance sur le plateau mexicain est *Cholula* ou *Chololan* [6]. Elle fut, jusqu'à l'époque de la conquête, un grand centre religieux ; c'est là que se trouvait le temple ou *teocalli* de *Quetzalcohuatl*, dieu éponyme de la cité, dont les chefs chololtèques prétendaient descendre [7]. Ce sanctuaire était fréquenté par des pélerins venus de tous les points de l'Anahuac ; on y célébrait des rites sanglants, des sacrifices humains, en l'honneur de *Tezcatlipoca* [8]. Le temple de *Chololl-*

1. Nous suivrons, dans l'exposé qui va suivre, le résumé fait par M. PAYNE, *History of the New-Word called America*, vol. II, pp. 450 et suiv. Nous devons faire remarquer toutefois que M. PAYNE est un adepte de l'authenticité historique de l'empire toltèque.

2. IXTLILXOCHITL, *Histoire des Chichimèques*, trad. Ternaux-Compans, cap. IV, p. 30.

3. TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, liv. I, cap. 15.

4. ID., *ibid.*, liv. I, cap. 42. Cf. IXTLILXOCHITL, *Histoire des Chichimèques*, cap. IX, pp. 63-64.

5. *Historia de las Cosas de Nueva-España*, liv. X, cap. 29.

6. Le nom complet serait *Tollan-Chololan*, qui signifierait « place de fuite des Toltèques » et les Chololtèques auraient été désignés parfois sous le nom de « Grands Toltèques » (TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, lib. I, p. 255). Tous les rapports qui parlent des Toltèques nous disent que *Chololan* fut une de leurs stations (E. SELER, *Ueber die Worte Anauac und Nauatl*. SAG, vol. II, p. 62).

7. LAS CASAS, *Historia apologetica de las Indias*, cap. 122.

8. J. DE ACOSTA, *Historia de las Indias*, cap. 12.

lan, comme la plupart des autres grands édifices du Mexique, était élevé sur une haute pyramide dont les ruines existent encore, elle était faite d'adobes, cimentées par un mortier argileux. Nous ne savons rien de l'histoire ancienne de Cholollan ; les renseignements historiques qui la concernent sont tous relatifs à la période de la domination aztèque.

Une autre cité à laquelle s'attachaient aussi des souvenirs légendaires était *Colhuacan* ou *Culhuacan*. Elle avait été fondée, suivant GOMARA [1], par les *Acolhuaques*, qui, partis en 770 du Jalisco, auraient fondé en 780 les villes de *Tollantzinco*, *Tollan*, *Cohuatlichan* et *Colhuacan*. Cette affirmation de Gomara est toute gratuite ; en effet, ce sont trois villes puissantes : *Xaltocan* située à l'extrémité nord-est du lac du même nom, *Tenayucan* à l'ouest de la lagune de Mexico et *Colhuacan* au sud de la même lagune [2], qu'en général on présente comme les premières qui aient été fondées dans la vallée de Mexico. Les deux premières étaient des villages otomis conquis par les Acolhuaques, lors de leur arrivée dans la vallée. *Colhuacan*, au contraire, passait pour une cité autrefois bâtie par les Toltèques, et elle s'enorgueillissait, à l'époque de la conquête, de toute une lignée de chefs, dont l'origine remontait au temps où régnaient les rois prêtres à *Tollan*. Malgré ce prestige historique et religieux, *Colhuacan* ne joua dans l'histoire de l'Anahuac qu'un rôle tout à fait effacé.

Xaltocan, construit par les Otomis au nord du lac du même nom, devint rapidement une ville importante; mais le développement de *Tetzcoco* arrêta son essor, et finalement les *Xaltocanecas* devinrent les tributaires de *Tetzcoco* [3].

Tenayucan avait été fondée, en 1120, par un chef chichimèque dont le nom nous a été conservé : *Xolotl*, considéré comme l'ancêtre direct des chefs de Tetzcoco. *Xolotl* ayant traversé les montagnes qui bornaient au sud la vallée de Mexico divisa son peuple en deux bandes; l'une sous la conduite de *Nopaltzin* alla reconnaître la rive occidentale de la lagune de Mexico qu'elle trouva

1. *Conquista de Mexico*, éd. Vedia, cap. 216-217. GOMARA, et plusieurs auteurs avec lui, fait des *Acolhuaques* une branche des Toltèques et non point une tribu de barbares chichimèques.

2. C'est l'interprétation de M. SELER, *Wo lag Aztlan?* (SGA, vol. II, p. 43). M. PAYNE, *History of the New-World*, vol. II, p. 421, pense que le site de *Colhuacan* est inconnu.

3. TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, vol. I, p. 83.

complètement dépourvue d'habitants, sauf au sud, dans la région située entre *Chapoltepec* et *Coyohuacan*. L'autre bande explora la côte orientale et, sous le commandement de *Xolotl*, fonda *Tenayucan* [1].

§ VIII. — *Les Téochichimèques, les Acolhuaques et les Tecpanèques.*

Les *Téochichimèques* se dirigèrent plus à l'est que les *Acolhuaques*. Au sortir de la mythique *Tollan*, où ils s'étaient arrêtés en venant de *Chicomoztoc*, ils s'installèrent à *Poyauhtlan* [2]. Leurs voisins de *Colhuacan* et de *Tenayucan* se liguèrent contre eux et les attaquèrent. La victoire fut du côté des *Téochichimèques*, mais leur dieu *Camaxtli* dont ils portaient l'image, leur conseilla de fuir et de se mettre à la recherche de *Teotlixco Anahuac*, le pays de l'Est où se lève le soleil [3]. Ils se divisèrent en deux groupes : les uns se dirigèrent au nord sur le pueblo de *Tollantzinco*, puis descendirent vers la côte du golfe du Mexique où ils fondèrent, dans la région connue sous les noms de *Meztitlan* et de *Tuzapan*, les villes de *Papantla*, *Achachahuitlan*, *Nauhtlan*, etc. Ils trouvèrent ce pays occupé par un peuple différent des Otomis : les *Totonaques* [4]. Ils furent probablement repoussés par les Totonaques dans la région plus occidentale du *Meztitlan* où, à l'époque de la conquête, existait une communauté florissante, de langue nahuatl.

Le second groupe des Téochichimèques se dirigea aussi à l'est mais plus au sud, vers le volcan *Popocatepetl*. Une partie d'entre eux continua son voyage dans la direction du Cofre de Perote, près Jalapa, et poussa jusqu'à la côte de l'État de Vera-Cruz. Les autres restèrent autour du volcan, puis remontèrent au nord, dans les environs de la ville de Tlaxcallan. Ils trouvèrent le pays occupé par les *Olmèques*, qui y avaient édifié une forteresse nommée *Tepeticpac*. La guerre éclata entre *Téochichimèques*

1. Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, cap. 12.
2. En 1208, suivant Chavero, édition de Muñoz Camargo, *Historia de Tlascala*, Mexico, 1892, in-8.
3. Torquemada, *Monarquia Indiana*, lib. III, cap. 10.
4. Brinton, *American Race*, p. 95-97. M. K. Hebler (*Amerika* dans la *Weltgeschichte* d'Helmolt, vol. I, p. 261) tient encore les Totonaques pour des peuples mayas-qu'ichés.

et *Olmèques*. Ces derniers, commandés par le chef *Colopechtli*, furent vaincus et contraints de se retirer au nord, dans le pays de *Zacatlan*.

La forteresse olmèque ne suffisant pas à contenir la population téochichimèque, deux nouveaux villages furent fondés : *Xalpan* et *Xicochimalco*.

Pendant que les Téochichimèques s'établissaient à l'est de la vallée de Mexico, un second flot d'*Acolhuaques* fondait les villes des Tecpanèques. Les principales étaient *Azcapotzalco*, située sur la rive occidentale de la lagune de Mexico ; *Coyohuacan*, *Huitzilopchco* [1], qui renfermait un sanctuaire du dieu *Huitzilopochtli*, et *Mexicaltzinco*, centre du culte du dieu *Mexitli*, enfin *Tlacopan*, qui joua plus tard un rôle important.

Les Téochichimèques descendant vers le sud-ouest, dépossédèrent les Otomis des villages de *Chapoltepec* et de *Mixcohuac* ; ils fondèrent *Atlaquihuayan* [2], et poussant plus à l'ouest encore, s'établirent à *Teohuacan* [3] sur les frontières du *Michoacan*. Chaque ville était indépendante, avait son propre *tecpan*, ou maison du conseil ; de là le nom de *Tecpanèques* qui fut donné à ces tribus. Leur développement fut rapide : *Azcapotzalco* étendait sa domination vers le nord, de façon à menacer l'indépendance des Acolhuaques établis antérieurement à *Tenayucan*. Ceux-ci cherchèrent un refuge de l'autre côté de la lagune. Ils s'établirent en une localité qu'ils nommèrent *Tetzcoco*, où ils s'installèrent sous la conduite de leur chef *Quinantzin*, vers la fin du XIII^e^ siècle. Le nouvel établissement prospéra vite, la population acolhuaque s'accrut et transforma rapidement les Otomis aborigènes, à tel point que trois siècles plus tard, tous les habitants de ce district parlaient le pur nahuatl.

A cette époque, les trois plus puissantes villes de l'Anahuac étaient la cité tecpanèque d'*Azcapotzalco*, la ville nouvellement fondée de *Tetzcoco* et la cité téochichimèque de *Tepeticpac*. Autour de *Tetzcoco*, se formèrent des villages acolhuaques (*Huexotla*, *Acolman*, *Cohuatlichan*, *Atenco*, *Ocolco*) [4]. L'accroissement des pueblos

1. Aujourd'hui *Churubusco*, à peu de distance au sud-ouest de Mexico.
2. Aujourd'hui *Tacubaya*.
3. GOMARA, *Conquista de Mexico*, éd. Vedia, cap. 247. *Teohuacan*, comme *Cholollan*, possédait un grand temple de *Quetzalcohuatl* qu'on venait visiter de tous les points de l'Anahuac.
4. TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, vol. I, p. 88.

téochichimèques n'était pas moins rapide. Les Tecpanèques d'*Azcapotzalco* en prirent ombrage ; ils s'unirent avec les habitants de *Huexotzinco*, ville qui était probablement d'origine tecpanèque. Les *Huexotzincas* et les *Azcapotzalcas* se ruèrent vers le pays des Téochichimèques, qui s'allièrent avec les Tetzcocans. Les Tecpanèques furent vaincus : le dieu téochichimèque *Camaxtli*, dit-on, avait suscité un brouillard dans lequel les guerriers de Huexotzinco et d'Azcapotzalco s'égarèrent, et les Téochichimèques les défirent complètement [1].

A partir de cette époque, les Téochichimèques grandirent. Autour de *Tepeticpac* se construisirent des villages, qui se réunirent plus tard à la vieille citadelle pour former la ville de *Tlaxcallan*, la plus grande cité qu'ait connue l'Amérique du Nord. De ces villages, *Ocotelolco* fut toujours le plus important, c'est là que la population était la plus dense ; lorsque les pueblos furent devenus des « barrios » (quartiers) de *Tlaxcallan*, c'est dans le barrio d'*Ocotelolco* que se trouvait le *tianquiztli* ou marché, centre économique de toute ville mexicaine; c'est là aussi qu'était bâti le grand temple ou *teocalli* de *Camaxtli* où, tous les quatre ans, à la fête de *Teoxihuitl*, on sacrifiait 405 prisonniers [2]. *Tepeticpac*, l'ancien centre de Tlaxcallan, s'accrut peu. Lors de l'arrivée des conquistadores, Tlaxcallan était une ville puissante, en pleine floraison, qui n'avait jamais été soumise à aucune autre ville de l'Anahuac, et qui tenait en échec Mexico.

La haine des Tlaxcaltèques contre les Mexicains était telle que c'est, en grande partie, grâce à leur alliance, que Cortez put s'emparer de la capitale de l'Anahuac. Aussi *Tlaxcallan* jouit-elle, après la conquête, d'un sort privilégié et peut-être est-ce à cela qu'elle doit d'être encore aujourd'hui une des rares villes du Mexique dont la langue est le vieil idiome des Aztèques [3].

1. Muñoz Camargo, *Historia de Tlascala*, Mexico, 1892, p. 125. Ed. Chavero.
2. Gomara, *Conquista de Mexico*, éd. Vedia, cap. 245.
3. Lorsque M. Frederick Starr visita cette ville en 1895, il la trouva habitée par une population purement indienne et dont le langage usuel était le nahuatl ; le gouverneur était un indien de pur sang du nom de Prospero *Cahuantzin*. Il y constata l'existence des trois anciens types de maisons : le *cencalli*, le *tezcalli* et le *teopantzintli*, construites proprement de bois, d'adobes ou de pierres et presque toujours accompagnées du *temazcalli* ou étuve, complément indispensable de toute habitation au temps de l'indépendance aztèque. Il recueillit là des superstitions médicales qui rappellent tout à fait celles qui nous sont rapportées par les anciens auteurs. *Notes upon ethnography of Southern-Mexico* (PDAS, vol. VIII, 1901, pp. 114-133).

La cité acolhuaque de *Tetzcoco*, bien que n'ayant pas eu l'heureuse destinée de la ville téochichimèque, se développa beaucoup à cette époque. La vieille cité de *Colhuacan*, déchue de sa splendeur première, fut abandonnée par une partie de ses habitants qui vinrent s'établir dans la grande ville acolhuaque ; quelques-uns fondèrent, à l'ouest du lac de Xaltocan, une ville assez florissante : *Quauhtitlan*. Suivant IXTLILXOCHITL[1], d'autres allèrent, en 1301, se fixer à *Tetzcoco*, où ils occupèrent un quartier spécial, *Huitznahuac*. Bientôt ce fut une véritable floraison de villages, qui formèrent avec elle une confédération qui contrebalança la puissance tecpanèque.

Celle-ci était alors à son apogée et de nouveaux villages recevaient constamment le trop-plein de la population de ses cités. Parmi ceux-ci, *Xochimilco*, *Cuitlahuac* et *Chalco* devinrent plus tard des villes importantes.

1. *Histoire des Chichimèques*, p. 72, cf. POMAR, *Relation de Tezcuco*, trad. TERNAUX-COMPANS, p. 13.

CHAPITRE II

L'EMPIRE AZTÈQUE

Sommaire. — I. L'arrivée des Aztèques dans l'Anahuac et leurs luttes avec les Tecpanèques. — II. Fondation de la confédération aztèque (Tenochtitlan-Tetzcoco-Tlacopan). — III. Les conquêtes de Motecuzoma Ier et d'Axayacatl. — IV. L'extension de la puissance aztèque (Ahuitzotl et Motecuzoma II). — V. La conquête du Mexique par Cortez.

§ I. — *L'arrivée des Aztèques dans l'Anahuac et leurs luttes avec les Tecpanèques.*

C'est à l'époque où les cités acolhuaques commençaient à se développer librement et où la puissance tecpanèque brillait de tout son éclat que l'Anahuac vit se fixer les *Aztecas*, ou *Tenochcas* ou *Mexicas* qui devaient plus tard y régner en maîtres. La tradition dit qu'après leur départ de *Tollan*, ils descendirent dans le sud, faisant des séjours plus ou moins prolongés dans divers villages, et qu'ils vinrent enfin s'établir aux environs de *Colhuacan*. Les habitants de cette ville les laissèrent paisiblement s'installer, escomptant leurs services contre leurs voisins de *Xochimilco*. Ceux-ci ne cessaient de harceler les pêcheurs de *Colhuacan* dans la lagune, et le chef *Coxcoxtli* décida de se servir de ses alliés aztèques. Il marcha donc contre *Xochimilco* ; les premiers rangs de l'armée étaient exclusivement composés de guerriers *Tenochcas*. Les *Xochimilcas* furent complètement défaits, grâce surtout à la vaillance des alliés de *Colhuacan*. Le lieu de résidence des Aztèques était alors la petite île de *Tizaapan*, malsaine et infestée de serpents ; ils allèrent s'établir à *Chapoltepec*, qui se trouvait alors sous la suprématie de *Xaltocan*. Bientôt ils levèrent le camp et s'installèrent à *Iztacalco*, sous la conduite d'un chef du nom de *Tenuchtzin*[1]. Enfin, ils fondèrent dans une île marécageuse de la lagune deux petits villages, *Tenochtitlan* et *Tlaltelolco*. Les Tecpanèques d'*Azcapotzalco* tolérèrent leur

1. Veytia, *Historia antigua de Mexico*, p. 356, place la nomination de *Tenuchtzin* en 1330.

présence en ce lieu malsain, moyennant une redevance en poissons et en oiseaux. Les deux nouveaux villages furent gouvernés

Fig. 98. — Le *tlacatecuhtli Huitzilihuitl* (d'après le *Codex Cozcatzin*).

par deux chefs, qui venaient des villes tecpanèques : *Tenochtitlan* par *Acamapichtli II* [1], *Tlaltelolco* par *Quaquauhpitzahuac* [2].

1. *Acamapichtli* ou, avec le suffixe révérentiel, *Acamapitzin*, est considéré par tous les auteurs comme le premier « roi » de Mexico. Suivant Brasseur de Bourbourg, il se passa un temps assez long entre la mort de *Tenuchtzin* et la nomination d'*Acamapichtli* (*Histoire des nations civilisées*, vol. II, p. 454). Suivant le *Codex Mendoza*, *Acamapichtli* était déjà chef lors du transport, en 1370, des Aztèques à *Tenochtitlan*. Chimalpahin dit qu'il fut nommé en 1366, qu'il régna vingt et un ans et mourut en 1387 (*Annales*, éd. R. Siméon, p. 74) ; Sahagun dit seulement qu'il régna 21 ans (*Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, p. 497) ; Torquemada place sa mort en 1403.

2. *Quaquauhpitzahuac* aurait été le fils de *Tezozomoc*, chef d'*Azcapotzalco*. Suivant Veytia (*Historia antigua*, p. 152) et Ixtlilxochitl (*Histoire des Chichimèques*, p. 323), le premier chef de *Tlaltelolco* aurait été *Mixcohuatl*. Sahagun et Torquemada ignorent *Mixcohuatl*. Voici les dates fournies par les auteurs quant à la magistrature de *Quaquauhpitzahuac* : Veytia : 1400-1414 ; Ixtlilxochitl : 1271-1353 ; Torquemada : mort en 1405 ; Clavigero : mort en 1399 ; Chimalpahin : 1412.

Tant qu'*Acamapichtli* fut chef, les Tenochcas vécurent paisiblement dans leur île, tandis que les Tecpanèques d'*Azcapotzalco* jouissaient d'une paix analogue, sous leur chef *Tezozomoc* [1]. Lorsque *Acamapichtli* mourut, les gens de *Tenochtitlan* nommèrent chef son fils, *Huitzilihuitl*, qui fut accepté par *Tezozomoc* (fig. 98). A cette époque, les Tecpanèques s'associèrent avec les Tenochcas pour faire la guerre aux villes du Sud [2]. Les alliés se mirent en campagne et, ayant vaincu les gens de *Xochimilco*, *Cuitlahuac*, *Mizquic*, ils franchirent les montagnes qui ferment au sud la vallée de Mexico, et soumirent *Quauhnahuac* [3].

La confédération acolhuaque de *Tetzcoco* venait de perdre son chef *Techotlalatzin* et d'en nommer un nouveau : *Ixtlilxochitl* [4]. Les Tecpanèques ayant voulu faire payer un tribut aux habitants de *Tetzcoco* [5], ceux-ci refusèrent et la guerre éclata entre les deux villes ; leurs troupes se rencontrèrent près de *Tepozotlan* ; les Tecpanèques furent vaincus et firent la paix avec *Ixtlilxochitl* [6].

Sur ces entrefaites, *Tezozomoc*, le chef d'*Azcapotzalco*, mourut, et fut remplacé par *Maxtla* [7]. La campagne contre les *Acolhuaques* fut reprise, avec l'aide des Tenochcas. Cette fois, les troupes alliées triomphèrent, les Acolhuaques furent complètement défaits ; *Tetzcoco* fut donnée à *Chimalpopoca* [8], chef des *Tenochcas*, et *Huexotla* au chef de *Tlaltelolco*.

1. *Tezozomoc*, le chef d'*Azcapotzalco*, était fils d'*Acolhuatzin* ; il fut élu, d'après Chimalpahin, en 1375 (*Annales*, éd. R. Siméon, p. 70) ; suivant Sahagun, en 1336 (*Nouvelle-Espagne*, p. 505).

2. Les dates de la vie de *Huitzilihuitl* ne sont pas plus certaines que celles de son prédécesseur. Sahagun, suivi par Brasseur de Bourbourg dit qu'il mourut en 1417 (*Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, p. 497) ; c'est aussi la date fournie par le *Codex Mendoza* ; Tezozomoc (*Cronica mexicana*, pp. 24-25) donne 1415 ; Veytia (*Historia antigua*, p. 127), 1414 ; Clavigero (*Storia antica del Messico*, vol. II, p. 108), 1409 ; Ixtlilxochitl (*Histoire des Chichimèques*, p. 104), 1353.

3. Aujourd'hui *Cuernavaca*. Suivant Chimalpahin, cette campagne aurait eu lieu en 1403.

4. En 1406 suivant Clavigero, *Storia antica del Messico*, vol. II, p. 105.

5. Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimeques*, vol. I, p. 103.

6. En 1416 ou 1417 d'après Bancroft, *Native races*, vol. V, p. 376.

7. Chimalpahin le nomme *Maxtlaton* et dit qu'il fut nommé en 1410 ; qu'il était chef, non d'*Azcapotzalco*, mais de *Coyohuacan* et que *Tezozomoc* ne mourut qu'en 1426 (*Annales*, pp. 81 et 95).

8. *Chimalpopoca* était frère de *Huitzilihuitl*, auquel il succéda, en 1415 ou 1417. Il mourut assassiné, peu de temps après la nomination de *Maxtla*. Voici les dates auxquelles les anciens auteurs placent cet événement : Ixtlilxochitl (*Histoire des Chichimèques*, vol. I, p. 107), 23 juillet 1424 ou 1427 ; Sahagun

Cependant *Acolman* et *Cohuatlichan*, villes importantes de la confédération acolhuaque, n'avaient pas pris part à la guerre. Elles conservèrent leur indépendance, à condition de reconnaître la suprématie d'*Azcapotzalco*. Mais elles s'allièrent avec les Tecpanèques et marchèrent avec eux contre les Otomis révoltés ; les Otomis furent vaincus, *Xaltocan* prise ainsi que *Quauhtitlan*. *Azcapotzalco* fut alors seule à régner sur toute la vallée ; mais sa suprématie fut éphémère et ne dura que tant que les Aztèques de *Tenochtitlan* et de *Tlaltelolco* lui prêtèrent leur assistance. Ceux-ci, à l'abri dans leur île marécageuse, n'excitaient pas la jalousie des Tecpanèques comme l'avaient fait les cités florissantes des *Acolhuaques*. Ils se lassèrent de leur sujétion. Les eaux du lac, chargées de matières nitreuses, étaient impropres à la cuisson des aliments et à la boisson. Ils demandèrent aux habitants d'*Azcapotzalco* la permission d'établir un aqueduc qui amènerait aux deux cités les eaux pures de *Chapoltepec*. Les Tecpanèques refusèrent d'accorder cette permission, dans l'intention d'amener les Aztèques à s'établir sur les rives du lac.

Sur ces entrefaites, *Chimalpopoca*, chef de *Tenochtitlan*, et *Quaquauhpitzahuac*, chef de *Tlaltelolco* [1], furent assassinés, à l'instigation des Tecpanèques. Les habitants de Mexico nommèrent, comme successeur à leur chef assassiné, un frère de celui-ci, *Itzcohuatl* [2] ; ceux de *Tlaltelolco* choisirent *Tlacateotl* [3], le fils du chef décédé. *Itzcohuatl* nomma comme chef de ses troupes son neveu, *Motecuzoma* (Montezuma) qui lui succéda plus tard dans l'office de chef

(*Nouvelle-Espagne*, p. 497), 1426 ; Clavigero (*Storia antica*, vol. II, p. 112), 1423 ; *Codex Telleriano-Remensis*, 1426 ; Vetancurt (*Teatro mexicano*, p. 270), 31 mars 1427 ; Veytia (*Historia antigua*, p. 122), 19 juillet 1427. Torquemada et Tezozomoc ne donnent pas de date ; le premier dit que *Chimalpopoca* fut emprisonné par *Maxtla* et qu'il se pendit dans sa prison pour éviter de mourir de faim.

1. Veytia (*Historia antigua de Mexico*, p. 113) place la mort du chef de *Tlaltelolco* en 1414, Clavigero (*Storia antica*, vol. I, p. 125) en 1399, Ixtlilxochitl (*Histoire des Chichimèques*, p. 107) en 1353, Torquemada (*Monarquia Indiana*) en 1405, Chimalpahin (*Annales*, éd. R. Siméon, p. 89) en 1412.

2. La date de nomination d'*Itzcohuatl* varie naturellement suivant la date donnée par les différents auteurs comme étant celle de la mort de *Chimalpopoca*. Suivant Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 497) il serait mort en 1440.

3. Pour la date de nomination de *Tlacateotl* voir la note relative à *Quaquauhpitzahuac*. Suivant Ixtlilxochitl, il y aurait lieu de placer entre ces deux chefs un autre personnage : *Amatzin* (*Histoire des Chichimèques*, p. 129).

suprême de Mexico. Il marcha contre *Azcapotzalco*, s'en empara et tua son chef, *Maxtla*[1]. Les Tecpanèques furent ruinés pour toujours.

Peu de temps après, *Itzcohuatl* installa un nouveau chef, *Nezahualcoyotl*[2], pour gouverner la cité de *Tetzcoco*, puis il commença les guerres qui devaient donner aux Aztèques la suprématie sur tous les peuples de l'Anahuac. En 1432, il défit les Tecpanèques de *Coyohuacan* et d'*Atlacohuayan*; deux ans plus tard, les habitants de *Quauhtitlan* et de *Tultitlan*. Tournant son activité vers le sud, il attaqua les puissantes cités de *Xochimilco* et de *Cuitlahuac* qui résistèrent vigoureusement. Les troupes aztèques ayant reçu des renforts envoyés par *Nezahualcoyotl*[3] triomphèrent de la résistance des villes du Sud. Celles-ci durent fournir des hommes de corvée pour la construction d'une digue, destinée à réunir à la terre ferme l'île où étaient bâties les cités aztèques. En 1435, les troupes mexicaines, grossies des forces de *Cohuatzin*, chef de *Xiuhtepec*, s'emparèrent sans peine de *Quauhnahuac*. A son retour, *Itzcohuatl* commença la construction, à *Tenochtitlan*, du grand temple de *Huitzilopochtli*, le plus vaste des édifices religieux du Mexique[4]. *Itzcohuatl* mourut en 1440;

1. Tezozomoc, *Cronica mexicana*, cap. 9; Durán, *Historia de las Indias*, éd. Ramirez, vol. I, p. 78. *Maxtla* fut le dernier des chefs indépendants d'*Azcapotzalco*. Voici la liste de ceux-ci :

Coxcoxtli (?)
Acolnahuacatl
Tezozomoc
Maxtla

} *Coxcoxtli* est mentionné comme chef de *Colhuacan* par plusieurs auteurs.

Acolnahuacatl aurait gouverné *Azcapotzalco* en même temps qu'*Huitzilihuitl* était chef des Aztèques. Nous sommes informés par Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 507) que *Tezozomoc* fut élu chef en 1348. Chimalpahin (*Annales*, p. 89) donne 1426 comme date de sa mort; il place la nomination de *Maxtla* en 1410, mais en fait un chef de Coyohuacan.

2. Suivant Clavigero (*Storia antica*, vol. I, p. 102), la ville de *Tetzcoco* serait restée sans chef, après la victoire des Tecpanèques sur les Acolhuaques; les deux chefs d'*Azcapotzalco*, *Tezozomoc* et *Maxtla*, l'auraient directement gouvernée. Cet auteur place l'installation de *Nezahualcoyotl* en 1426, tandis que les auteurs modernes admettent, en général, la date de 1432 ou 1433 (Bancroft, *Native races*, vol. V, p. 402). Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 503) dit qu'il régna 71 ans, et qu'il s'allia avec *Itzcohuatl* de Mexico, pour défaire les Tecpanèques d'*Azcapotzalco*. Suivant Clavigero, il mourut en 1470. Ixtlilxochitl (*Histoire des Chichimèques*) a tracé de *Nezahualcoyotl*, dont il prétendait descendre, un portrait romanesque qui en a fait un souverain légendaire (voir Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, vol. I).

3. Acosta, *Historia de las Indias*, pp. 488-490.

4. Durán, *Historia de las Indias de Nueva-España*, p. 167, ajoute aux conquêtes d'*Itzcohuatl* la prise des villes de *Chalco*, de *Huexotzinco* et de *Cohuatlinchan*.

son neveu, *Motecuzoma Ier* ou *Ilhuicamina* vulgairement appelé *Montezuma Ier*, lui succéda en 1441 [1]. Il eut à soutenir une première guerre contre les *Chalcas*. *Chalco* était une des rares villes tecpanèques qui eût été épargnée par *Itzcohuatl* et elle voyait avec inquiétude l'ascension rapide de la puissance mexicaine; sous leur chef *Toteoztin*, ses habitants attaquèrent les *Tenochcas*. Mal leur en prit, car ils furent battus (1443).

§ II. — *Fondation de la confédération aztèque (Tenochtitlan-Tetzcoco-Tlacopan).*

Chalco abaissée, les gens de *Tenochtitlan* n'avaient plus en face d'eux que la puissance grandissante de *Tetzcoco*. La vieille ville acolhuaque avait pris, sous le gouvernement de *Nezahualcoyotl*, un grand accroissement, et il semblait qu'un conflit fût inévitable entre ces deux peuples nahuas. Il n'eut cependant pas lieu, au plus grand avantage des deux parties. Un traité d'alliance fut conclu avec *Tetzcoco* et avec un pueblo tecpanèque jusque-là obscur, situé tout près de Mexico : *Tlacopan* [2].

La confédération des trois villes eut un résultat important : c'est grâce à elle que les Aztèques purent conquérir le reste du Mexique[3]. Il fut décidé que le chef de guerre de Mexico aurait le commandement de toutes les forces de la confédération. Cette disposition n'affectait en rien l'organisation intérieure des villes intéressées : chacune des trois cités élisait ses chefs de guerre particuliers, qui avaient seuls le droit de conduire leurs guerriers au combat, mais le choix de chacun de ces chefs devait être ratifié par tous les autres chefs militaires de la confédération. Chaque ville restait libre de faire la guerre pour son propre compte, mais en cas de besoin, elle devait faire appel aux

1. Suivant le *Ms. Mexicain de 1576* (collection Aubin-Goupil de la Bibliothèque nationale), cet événement eut lieu en 1413. CHIMALPAHIN *Annales*, p. 75) dit qu'il gouverna de 1440 à 1468. SAHAGUN (*Nouvelle-Espagne*, p. 498) donne à son gouvernement une durée de trente ans. CHIMALPAHIN ajoute qu'il naquit en 1378, et qu'il était fils de *Huitzilihuitl* et d'une femme libre de *Quauhnahuac*, du nom de *Chalchiuhtlatonac* (*Annales*, p. 75).

2. Aujourd'hui *Tacuba*.

3. Sur tout ce qui concerne la formation de la confédération aztèque, nous renvoyons le lecteur à A. F. BANDELIER : *On the distribution and tenure of lands, and the customs with respect to inheritance, among the ancient Mexicans* (RPM, XI, 1878, pp. 557-700). L'auteur s'inspire de L. H. MORGAN ; il a cherché quelles furent les conditions de la création de la confédération mexicaine.

autres cités confédérées, et alors c'était *Mexico-Tenochtitlan* qui prenait le commandement. Lorsque les confédérés obtenaient un succès sur quelque ville ennemie, la distribution des dépouilles était fixée de la façon suivante : *Tenochtitlan* et *Tetzcoco* recevaient chacune deux cinquièmes du butin, et *Tlacopan* un cinquième [1].

On remarquera que la confédération ne comprenait, outre *Tetzcoco* et *Tlacopan*, que *Tenochtitlan* ; *Tlaltelolco*, l'autre ville aztèque, restait en dehors. De fait, les rapports entre les deux pueblos aztèques paraissent avoir été peu cordiaux. Dans cette ville, à *Quaquauhpitzahuac* avait succédé *Tlacateotl*, qui semble avoir eu une vie très courte. Il y fut remplacé par *Quauhtlatoa*, en 1428 [2], suivant Chimalpahin. Ce chef de *Tlaltelolco* était plutôt hostile aux Aztèques de Tenochtitlan. Pendant la guerre contre *Chalco*, il conspira contre eux et, au retour de la campagne, *Motecuzoma* lui déclara la guerre ; les *Tlaltelolcas* furent vaincus, leur chef tué et remplacé par *Moquihuix*, qui passait pour favorable aux *Tenochcas* [3]. A la même époque, les *Tetzcocans* eurent des difficultés avec les Otomis du Nord ; *Tollantzinco* se révolta et fut subjuguée par *Nezahualcoyotl*.

§ III. — *Les conquêtes de Motecuzoma Ier et d'Axayacatl.*

Les guerres de Motecuzoma Ier dépassèrent bientôt l'étroite limite de la vallée de Mexico. Des marchands mexicains, en tournée vers le Sud, avaient été tués par les Mixtèques, qui habitaient une partie de l'Oajaca. Les *Tenochcas* envoyèrent une ambassade au chef du pays, *Tonaltzin* ou *Dzawindanda*, qui se moqua des ambassadeurs. *Motecuzoma* marcha alors sur *Tilantonco*, capitale de

1. Les sources de l'histoire de la confédération aztèque sont les suivantes : Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y la Tierra Firma* (Décade III, liv. IV, cap. 15, p. 133) ; A. de Rurita, *Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne* (TC, pp. 11-12 et 67) ; Mendieta, *Historia ecclesiastica*, liv. II, cap. 37, p. 153 ; Torquemada, *Monarquia Indiana*, liv. XI, cap. 26, p. 353 ; Durán, *Historia de las Indias de Nueva-España*, éd. Ramirez, *passim* ; Tezozomoc, *Cronica mexicana*, cap. 11 et 56 ; Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, cap. 1, pp. 2 et 3 ; Clavigero, *Storia antica*, vol. I, cap. 3.

2. *Annales*, éd. R. Siméon, p. 97. Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 501) le fait gouverner pendant 38 ans. Il dit que c'est pendant son « règne » que les Mexicains vainquirent *Azcapotzalco*. Chimalpahin dit qu'il gouverna seulement trente-trois ans et mourut en 1461 (*Annales*, p. 122).

3. Chimalpahin (*Annales*, p. 123) dit qu'il fut nommé en 1461 ; Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 502) dit que ce fut le dernier « roi » de *Tlaltelolco*.

Dzawindanda. Le chef des *Mixtèques* avait fait alliance avec les *Téochichimèques* de *Tlaxcallan* et de *Huexotzinco* et il attendit de pied ferme l'attaque des Aztèques. Ceux-ci furent battus à *Tilantonco*, mais prirent leur revanche à *Tlachquiauhco* qui devint sujette de *Mexico*, ainsi que *Tochtepec*, *Tzapotlan*, *Tototlan* et *Chinantla*.

Puis vint la conquête du *Cuetlachtlan*, ou *Cuextlan*, pays habité par les Huaxtèques, au nord du pays totonaque, le long des rivières *Panuco* et *Timesi*. Les Aztèques livrèrent une grande bataille, à *Ahuilizapan*, près d'*Orizaba*. Les Huaxtèques furent battus et leur cité de *Xiuhcoac* prise [1]. Duran dit que lorsque les vainqueurs rentrèrent à *Mexico*, on inaugura le grand temple de *Huitzilopochtli*, commencé par *Itzcohuatl*, et qu'on y sacrifia un grand nombre de prisonniers. Peu de temps après, les *Chalcas* et les *Huaxtèques* se révoltèrent et furent soumis à nouveau. Rien enfin ne menaçant plus la confédération, *Tetzcoco* fit des conquêtes dans la direction de l'Est, tandis que *Tenochtitlan* assujettissait les villes de *Tepeyacac*, *Quauhtinchan* et *Acatzinco*, autour de *Cholollan*. Mais les *Chalcas* se révoltèrent encore; ils furent définitivement soumis en 1465. Peut-être est-ce vers cette époque qu'éclata une grande famine, dont parle Sahagun [2], qui dura quatre ans et qui décima en partie les villes de la confédération.

Motecuzoma I[er] mourut en 1469 et *Axayacatl* lui succéda la même année [3]. Sous le commandement de celui-ci, les armées aztèques firent des conquêtes très lointaines ; en même temps *Tenochtitlan* s'agrandissait considérablement, et s'emparait de *Tlaltelolco*. Cet événement eut lieu peu de temps après la mort de *Motecuzoma* ; il eut pour cause l'inimitié croissante qui existait entre les *Tenochcas* et les *Tlaltelolcas*. *Moquihuix*, ayant obtenu le concours d'*Azcapotzalco*, de *Tenayucan* et de *Quauhtitlan*, déclara la guerre aux *Tenochcas*. *Axayacatl* marcha contre la ville sœur de Mexico. Les *Tlaltelolcas* furent repoussés de rue en rue et finalement se réfugièrent sur la place du marché et jusque sur la plate-forme supérieure de la pyra-

1. En 1458, d'après le *Codex Telleriano-Remensis* (éd. Hamy, Paris, 1899) ; en 1459, d'après le *Manuscrit Aubin de 1576*.

2. *Nouvelle-Espagne*, p. 498.

3. Le *Manuscrit Aubin de 1576* place cet événement en 1450. Chimalpahin (*Annales*, p. 129), en 1469. Suivant le même auteur et Clavigero (*Storia antica*, vol. I, p. 103) *Axayacatl* était fils de *Tezozomoc*, frère d'*Itzcohuatl*. Suivant Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 498) il régna 14 ans.

mide du grand temple. Les Mexicains montèrent à l'assaut de cette pyramide et *Axayacatl* tua de sa propre main le chef des *Tlaltelolcas* [1]. La ville de *Tlaltelolco* fut réunie à celle de *Tenochtitlan*, pour former la grande cité de Mexico, telle que la virent les Espagnols lors de leur arrivée. La place du marché, centre de la vie économique de *Tlalelolco*, fut supprimée et les *Tenochcas* nommèrent un chef, qui fut chargé de gouverner les nouveaux quartiers [2].

Les Mexicains reprirent alors leurs expéditions. Ce fut surtout contre les *Matlaltzincas*, habitants de la partie orientale du Michoacan, que porta leur effort. En 1474, les guerriers d'*Axayacatl* conquirent diverses villes en cette région et particulièrement la capitale matlaltzinca, *Tollocan* [3]. Puis ce fut le tour des *Tarasques*, voisins occidentaux des *Matlaltzincas*. L'une de leurs villes les plus importantes, *Tlaximaloyan* (en tarasque *Tangimaroa*), fut prise et brûlée par les Mexicains. Les Tarasques marchèrent alors contre les envahisseurs, sous la conduite de leur chef *Tsisiz-Pandacuaré*, et défirent l'armée d'*Axayacatl*; mais les *Tenochcas* reprirent le dessus, rentrèrent à nouveau à *Tangimaroa* et à *Xiquipilco* et menacèrent la capitale *Tzintzuntzan*; les Tarasques firent tête encore une fois et repoussèrent à nouveau les Aztèques, avec des pertes énormes pour ceux-ci. Les historiens nous conservent le souvenir de campagnes beaucoup plus lointaines, dans l'État d'Oajaca et même de Chiapas; bien qu'on ne puisse guère avoir confiance dans ces dires, il est certain que les Aztèques s'éloignaient de plus en plus, dans leurs expéditions, du berceau de leur race, la vallée de Mexico.

1. Voici la liste des chefs de *Tlaltelolco*, depuis sa fondation:

Quaquauhpitzahuac (1400-1414)
Tlacateotl (1414-1428)
Quauhtlatoa (1428-1461)
Moquihuix (1461-1473)

} Pour le premier de ces chefs, nous avons admis les dates de Veytia; pour les autres, celles de Chimalpahin. Ainsi que nous l'avons déjà dit, Ixtlilxochitl interpose, entre *Quaquauhpitzahuac* et *Tlacateotl*, un autre chef, *Amatzin*.

La destruction de *Tlaltelolco* aurait eu lieu, suivant le *Manuscrit Aubin de 1576*, en 1477; suivant Chimalpahin (*Annales*, p. 135), en 1474; suivant le *Codex Telleriano-Remensis*, en 1473; suivant le *Codex Cozcatzin*, manuscrit de la collection Aubin-Goupil, en 1473).

2. Ce chef s'appelait *Izquauhtzin*; il fut installé en 1475, d'après Chimalpahin (*Annales*, p. 135). Sur la punition des *Tlaltelolcas* et sa signification, voir A. Bandelier: *On the social organization and mode of government of the ancient Mexicans* (RPM, XII, pp. 593 et suiv.), où sont réunis tous les textes relatifs à cet événement.

3. Chimalpahin, *Annales*, p. 135. Il parle d'une autre campagne contre les *Matlaltzincas*, en 1477, au cours de laquelle on prit la ville de *Callimayan*.

§ IV. — *L'extension de la puissance aztèque (Ahuitzotl et Motecuzoma II).*

Axayacatl mourut en 1481 [1] et fut remplacé la même année par *Tizoc* [2]. Celui-ci ne paraît pas avoir beaucoup ajouté au territoire aztèque par ses conquêtes (fig. 99). *Ahuitzotl*, qui lui succéda, fut,

Fig. 99. — Victoires remportées par *Tizoc* sur les Tochpanecas et les Matlaltzincas (d'après le moulage de la « Piedra del sacrificio » de Tizoc, au Musée du Trocadéro).

au contraire, constamment obligé de combattre. Il eut à lutter à plusieurs reprises contre les *Huexotzincas*, qui ne voulaient pas accepter le tribut auquel Mexico les avait assujettis. Mais le fait important de cette époque de l'histoire mexicaine est le contact forcé qu'eurent, par la guerre, les *Nahuas* avec les peuples de l'Oajaca, et principalement avec les *Tzapotèques* qui occupaient le pays situé au sud de celui des Mixtèques. Déjà, les armées de *Motecuzoma Ier* s'étaient avancées vers le *Tecuantepec* et avaient conquis *Tlachquiauhco* ; mais c'est seulement sous *Ahuitzotl* que les rapports entre les deux peuples devinrent fréquents.

1. Chimalpahin, *Annales*, p. 146. Le *Manuscrit de 1576* donne 1483, le *Codex Mendoza*, 1482 et Clavigero (*Storia antica*, vol. I, p. 103), 1477.

2. Le *Manuscrit de 1576* place l'installation de *Tizoc* en 1484, un an après la mort d'*Axayacatl*. *Tizoc* était fils de *Tezozomoc* et frère d'*Axayacatl*. Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 498) dit qu'il gouverna quatre ans. Le *Manuscrit de 1576* ne lui attribue que trois ans de règne et place la nomination de son frère et successeur *Ahuitzotl* en 1487. Chimalpahin (*Annales*, p. 157) donne la même date, ce qui fait que, d'après lui, *Tizoc* fut chef pendant six ans.

En 1488, les armées mexicaines se dirigèrent vers l'isthme de Tehuantepec et fondèrent la citadelle de *Huaxyacac* [1]. C'était un poste avancé, établi en vue de conquêtes futures. Au cours des années qui suivirent, les *Aztèques* attaquèrent les *Tzapotèques*. Ils mirent à sac la plupart des villes importantes du pays, entre autres *Mitla* ou *Mictlan*, la ville sainte (fig. 100), et *Teotzapotlan* [2], où résidaient les chefs tzapotèques. Ils établirent des garnisons dans les villes mixtèques [3] de *Teotitlan* et de *Quauhtenanco*, non seulement pour maintenir des forces militaires dans le pays, mais encore pour protéger les collecteurs chargés de faire rentrer le tribut dont furent frappées les villes tzapotèques. Une dizaine d'années plus tard, la guerre éclata de nouveau : les *Tzapotèques*, alliés aux *Mixtèques* et à diverses petites tribus voisines, assiégèrent les forteresses aztèques et plusieurs garnisons mexicaines furent massacrées. Une armée fut levée parmi les confédérés et se dirigea vers l'isthme de Tehuantepec ; elle reprit *Mitla* (1494) et assiégea les troupes tzapotèques, commandées par *Cociyoeza*, dans la forteresse de *Tecuantepec*. Les Tzapotèques résistèrent longtemps ; les Aztèques envoyèrent par trois fois des renforts, mais le résultat de la campagne demeura indécis. *Cociyoeza* fit la paix et épousa une sœur de *Motecuzoma*, connue sous les noms tzapotèque de *Pelaxilla* et aztèque de *Coyolicatzin*. Les pays tzapotèque et mixtèque gardèrent ainsi leur indépendance, bien que, jusqu'à la conquête européenne, ils dussent lutter contre les empiètements incessants de la puissance mexicaine.

Les Aztèques poussèrent encore plus loin dans la direction de l'Est et du Sud. Le Chiapas, le Guatemala, l'est de l'État d'Oajaca furent parcourus par les armées d'*Ahuitzotl*. Ils vinrent ainsi en contact direct avec les peuples mayas du Chiapas (*Tzentals*, *Mames*), du Guatemala (*Qu'ichés*, *Cakchiquels*, *Kekch'is*) et avec les nombreuses peuplades d'affinités mal connues qui habitaient l'est de l'Oajaca et l'ouest du Chiapas.

Le pays des *Mazatèques* fut conquis par les Mexicains en 1488 [4] ;

1. D'où le nom de la province d'*Oaxaca*, aujourd'hui État d'*Oajaca*.
2. En tzapotèque : *Zaachila*.
3. Le pays mixtèque touche à celui des Tzapotèques ; il occupe la partie occidentale de l'Oajaca. Le nom général de ce pays est *ñuudzavui*, « terre estimée, vénérée », en nahuatl, *Mixtecapan*, « le pays des nuages, ou des brouillards » (L. DIGUET, *Le Mixtecapan* ; JAP, nouv. série, vol. III, 1906, pp. 15-45).
4. TEZOZOMOC, *Cronica mexicana*, p. 135.

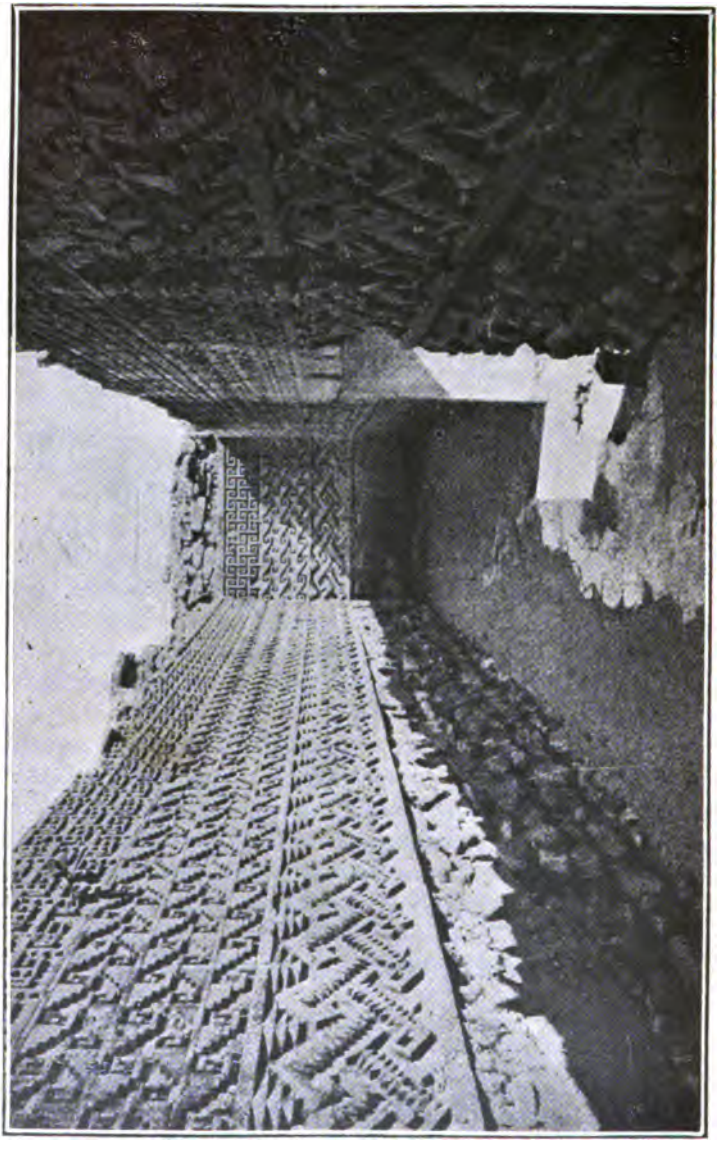


Fig. 100. — La salle des ornements à Mitla (d'après E. Seler, *Les ruines de Mitla*).

la même année, suivant Brasseur de Bourbourg [1], une campagne entreprise contre les populations du *Chiapas* se termina par la prise de *Chinantla* et de *Tzinacantlan*. D'autres expéditions amenèrent la soumission des pays situés sur le Pacifique, entre le Michoacan et l'Oajaca ; elles furent surtout entreprises par les *Tetzcocans*, sous leur chef *Nezahualpilli* [2]. Les *Huaxtèques*, ligués avec les *Totonaques*, s'étaient soulevés en 1491 ; les confédérés fondirent sur eux, les vainquirent facilement et trois de leur villes, *Oztoman*, *Teloloapan* et *Ahuilizapan*, furent saccagées.

Fig. 101. — Hiéroglyphe représentant le nom d'Ahuitzotl, sculpté dans le temple de Tepoztlan (d'après E. Seler, *Die Wandskulpturen im Tempel des Pulquegottes von Tepoztlan*).

Vers la fin de la vie d'*Ahuitzotl* (fig. 101), en l'an 1500, les Mexicains, souffrant du manque d'eau douce, s'assurèrent des sources de *Coyohuacan* et de *Huitzilopochco* ; les travaux, mal exécutés, provoquèrent une inondation qui fit beaucoup de tort non seulement à *Mexico*, mais encore, suivant Tezozomoc [3], aux villes voisines de *Cuitlahuac*, *Xochimilco* et *Chalco*.

1. *Histoire des nations civilisées*, vol. III, p. 185.
2. Fils et successeur de *Nezahualcoyotl*, nommé en 1470 chef de *Tetzcoco*.
3. *Cronica mexicana*, p. 140.

Motecuzoma II (ou *Montezuma*), surnommé *Xocoyotl* (le jeune), succéda à *Ahuitzotl* [1] comme chef de Mexico. Il eut surtout à conduire les luttes entre la puissance aztèque de *Mexico-Tetzcoco-Tlacopan* et la ville téochichimèque de *Tlaxcallan*. Les habitants de *Cholollan* avaient déclaré la guerre à *Tlaxcallan* et bientôt les *Aztèques* et les *Huexotzincas* se joignirent à eux. Une armée composée de *Chololtecas* et de *Huexotzincas* pénétra dans la cité téochichimèque et le chef *Tizatlacatzin* fut tué; les *Tlaxcaltecas*, par représailles, mirent à sac *Huexotzinco*; les Aztèques qui intervinrent alors furent complètement battus et *Tlacahuepantzin*, un de leurs chefs de guerre, frère de *Motecuzoma II*, fut tué dans le combat [2]. Les Aztèques firent un nouvel effort pour subjuguer les *Tlaxcaltecas*, mais ils ne purent y réussir.

Bientôt leur activité fut appelée ailleurs : les *Mixtèques* s'étaient révoltés et avaient massacré par traîtrise la garnison de *Huaxyacac*. Une première campagne échoua, et ce ne fut qu'au bout d'un long siège que les Mexicains en vinrent à bout. Ils entreprirent aussi une campagne contre le Guatemala, et les troupes nahuas ramenèrent une grande quantité de captifs, qui furent sacrifiés dans le temple de *Tzinteotl*, déesse du maïs. De nombreuses autres villes furent soumises dans diverses parties du Mexique.

Mais les *Tlaxcaltecas* ne désarmaient pas et leur agitation était un danger sérieux pour les villes confédérées de la vallée de Mexico. Les *Huexotzincas* s'étant, encore une fois, révoltés contre la puissance des Aztèques, ceux-ci, conduits par *Tlaxcaltecatl*, marchèrent contre eux. Les forces téochichimèques, commandées par *Xicotencatl*, attaquèrent les Mexicains qui, néanmoins, vainquirent complètement les *Huexotzincas* (1518) [3]. L'année suivante les Espagnols débarquèrent et les anciens auteurs nous racontent que leur venue

1. La date de la mort d'*Ahuitzotl* est la suivante, d'après les divers auteurs : le *Manuscrit de 1576* donne 1501; Chimalpahin, Clavigero, Vetancurt : 1502; Brasseur de Bourbourg et Bancroft : 1503; Ixtlilxochitl.: 1505. La même année fut installé *Motecuzoma II* (le *Manuscrit de 1576*, seul, dit que ce fut l'année suivante). *Motecuzoma II* était fils d'*Axayacatl* et d'une femme d'*Itztapallapan*, nommée *Macuilmalinatzin* (Chimalpahin, *Annales*, p. 173).

2. Suivant Torquemada (*Monarquia Indiana*, vol. II, p. 98), ces événements eurent lieu trois ans après la nomination de *Motecuzoma II*, c'est-à-dire en 1505 ou 1506. Chimalpahin (*Annales*, p. 183) raconte les faits de façon très différente : la guerre aurait été déclarée à *Tlaxcallan* par les *Chololtèques*; les *Huexotzincas*, craignant d'être cernés, se seraient sauvés à Mexico; ces événements auraient eu lieu en 1412.

3. Chimalpahin, *Annales*, p. 186.

fut annoncée par une suite de prodiges. SAHAGUN, CHIMALPAHIN, le *Codex Telleriano-Remensis*, le *Codex Vaticanus*, en énumèrent plusieurs : en 1509, un nuage très sombre s'éleva au milieu du ciel et fut vu de partout; en 1510, une clarté immense resplendit sur la terre [1]; des voix prédirent les malheurs qui allaient fondre sur les Mexicains [2], etc.

Lorsque Cortez débarqua au Tabasco, les Aztèques étaient les maîtres d'une grande partie du Mexique moderne. Du plateau entourant les lagunes, leur puissance s'étendait au nord-ouest jusque vers le lac de Chapala, dans la région nommée par les Aztèques *Chimalhuacan* [3]; dans le nord-est, l'est et le sud-est, leur territoire allait du rio Panuco au rio Alvarado, à l'exception de la république de *Tlaxcallan*, dont ils ne purent arriver à vaincre la résistance. Dans le sud et le sud-ouest, ils atteignaient la côte du Pacifique, en contournant le pays des *Tarasques* (Michoacan), et exerçaient leur souveraineté sur les tribus de l'État actuel de Guerrero et de la partie occidentale de l'Oajaca; enfin, une portion du Chiapas, jusqu'au volcan de Soconusco (du nahuatl *xoconochco*), leur appartenait. En dehors de ces limites, ils ne purent jamais exercer de pouvoir efficace, soit sur les tribus pimas du nord, soit sur les peuples mayas du midi [4].

Dans les limites mêmes que nous venons de tracer, leur domination n'était pas établie de la même façon que celle des nations européennes ou même des empires asiatiques de l'antiquité. Les territoires des tribus vaincues n'étaient pas, à proprement parler, annexés, leur gouvernement intérieur n'était pas transformé du fait de la conquête aztèque. Les seules conséquences de celle-ci étaient l'obligation pour les vaincus de fournir des soldats à la confédération mexicaine et de payer tous les ans un tribut en objets manufacturés ou en produits naturels [5] (fig. 102). Généralement, les Mexicains ne nommaient pas de surveillants à demeure, de gouverneurs, mais seulement des intendants qui étaient chargés de percevoir le tribut [6]. Ainsi, les peuples vaincus conservaient la propriété

1. CHIMALPAHIN, *Annales*, pp. 181-182.
2. SAHAGUN, *Nouvelle-Espagne*, p. 499.
3. L. DIGUET, *Le Chimalhuacan et ses populations avant la conquête espagnole* (JAP, nouv. série, vol. I, 1903, pp. 1-58).
4. BANCROFT, *Native races*, vol. V, p. 473.
5. DURÁN, *Historia de las Indias*, vol. I, pp. 114 et 123; TEZOZOMOC, *Cronica mexicana*, p. 29.
6. A. BANDELIER, *On the distribution and tenure of lands among the ancient Mexicans*, pp. 412 et suiv.

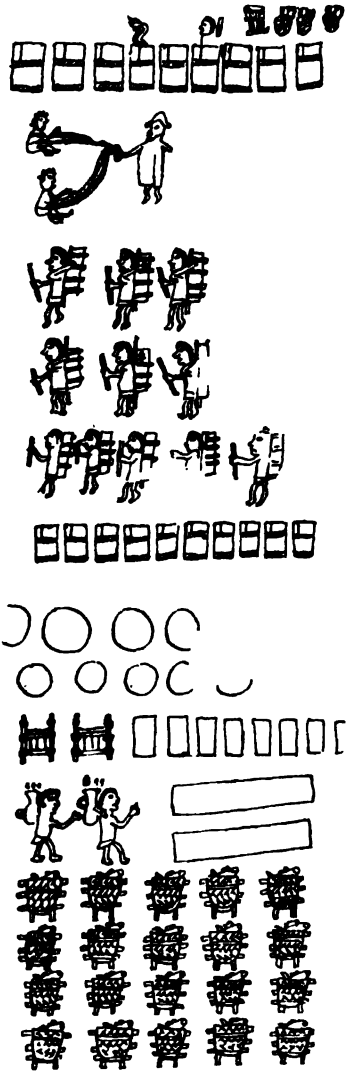


Fig. 102. — Tributs payés par un peuple vaincu (d'après Seler, *Die mexikanischen Bilderhandschriften Alexander von Humboldt's*).

de leurs territoires, seules les récoltes étaient frappées d'un impôt. Toutes ne supportaient pas patiemment ce joug : aux portes mêmes de *Mexico*, des villes comme *Huexotzinco* et *Chalco* étaient dans un état perpétuel de rébellion et la confédération avait les plus grandes peines à se faire obéir. Nul doute que, dans les régions éloignées du *Chiapas* ou du *Zacatollan* (Guerrero), les rentrées fussent encore plus difficiles à opérer et que la domination mexicaine fût surtout nominale.

Néanmoins le prestige et la puissance de la confédération aztèque étaient, au moment du débarquement des Espagnols, incomparablement plus grands que ceux d'aucun peuple de cette région.

§ V. — *La conquête du Mexique par Cortez.*

Le 12 mars 1519, Cortez (fig. 103) et ses troupes débarquaient à l'embouchure du fleuve Grijalva, dans le Tabasco [1]. Ils furent assaillis par les indigènes totonaques. Cortez expédia un de ses lieutenants, Pedro de Alvarado, en reconnaissance avec cent hommes ; cette petite bande d'éclaireurs fut assaillie par les Indiens et le conquistador se porta à son secours [2]. Arrivé à *Cempohuallan* (*Cempoal*), il entendit parler de la puissance et de la grandeur de Mexico, et se dirigea incontinent sur cette cité. Étant cantonné à *Quiahuiztlan*, gros village totonaque, il y fit arrêter les percepteurs de tributs mexicains et déclara qu'à l'avenir les Totonaques ne paieraient plus d'impôts aux Aztèques. Les conquérants espagnols, informés de l'importance de *Tlaxcallan*, y envoyèrent des messagers qui furent arrêtés par les Tlaxcaltèques, bataille entre ceux-ci et les Espagnols, victoire de ces derniers et finalement alliance entre les habitants de la république téochichimèque et les envahisseurs. Cortez, renforcé de vingt mille Tlaxcaltèques, marcha sur Mexico. Ils eurent, chemin faisant, à combattre les Chololtèques qui s'opposaient à leur passage, le 8 novembre 1519 [3]. Ils furent bien reçus par *Motecuzoma II*, qui les

1. Bernal Diaz del Castillo, *Hist. de la conquête de la Nouv. Espagne*, p. 66.

2. Nous ne pouvons nous étendre longuement sur l'histoire de la conquête, aussi renvoyons-nous le lecteur aux ouvrages de Bernal Diaz, déjà cité ; F. L. de Gomara, *Conquista de Mexico*, éd. Vedia, Madrid, 1856 ; Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos*, Madrid, 1723 ; A. de Solis, *Historia de la conquista de Mejico*, et les *Cartas* de Cortez.

3. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire de la conquête*, p. 230. La date du calendrier mexicain donnée par Chimalpahin (*Annales*, p. 188) qui est 8 *ehecatl*, 9 *quecholli* placerait cet événement du 28 au 31 octobre. Il règne une grande indécision dans toutes ces dates. Nous en reparlerons en traitant du calendrier.

logea avec honneur et leur fit visiter les cités de *Mexico* et de *Tlal-*

Fig. 103. — Hernando Cortez (d'après un tableau de l'école de Velasquez, *Annales de la Société américaine de France*).

tęlolco. Mais bientôt, les rapports entre Espagnols et Mexicains se gâtèrent. Les conquistadores découvrirent un trésor qu'ils crurent appartenir à *Motecuzoma* ; ils firent prisonnier le chef aztèque, le

ligotèrent et le gardèrent à vue dans sa propre habitation, en le menaçant, à la moindre tentative d'évasion, de mettre Mexico à feu et à sang[1]. Bientôt, une certaine liberté lui fut laissée, et Cortez lui fit prêter serment d'obéissance au roi d'Espagne. Les conquistadores lui firent révéler l'existence des mines d'or qui existaient sur le territoire mexicain, et exigèrent de lui qu'il fît verser à Cortez le tribut payé par les villes soumises à Mexico.

Des difficultés s'étant alors élevées entre Cortez et l'envoyé du gouverneur de Cuba, Panfilo de Narvaez, une partie des Espagnols qui occupaient Mexico durent marcher contre les troupes dont disposait ce dernier; Narvaez fut battu. Cortez et les siens revinrent à Mexico, qui s'était soulevée contre les quelques Européens restés avec Pedro de Alvarado pour gouverner la ville. Lorsqu'ils rentrèrent, ils furent attaqués, repoussés de rue en rue, jusqu'au grand temple. Les Espagnols ordonnèrent à *Motecuzoma*, qui était resté entre leurs mains, de haranguer ses sujets du haut de la plate-forme ; il fut atteint par une pierre et tué[2]. Les Espagnols réussirent à sortir de la ville et se réfugièrent à *Tlaxcallan*. Les Mexicains nommèrent un successeur à *Motecuzoma II* en la personne de *Cuitlahuac*, son frère, fils d'*Axayacatl*, qui rassembla les forces éparses des *Tenochcas* pour le cas d'un retour offensif des Espagnols[3]. Ceux-ci, en effet, revinrent bientôt, après avoir fait une alliance secrète avec *Chalco*. Sur ces entrefaites *Cuitlahuac* mourut et eut pour successeur *Quauhtemoc* ou *Quauhtemotzin*, plus connu sous le nom hispanisé de *Guatimozin*[4].

Les Espagnols vinrent mettre le siège devant *Mexico*; ce siège dura quatre-vingt-treize jours[5] avec des fortunes diverses. Un jour, les Espagnols furent repoussés avec pertes; soixante-deux d'entre eux, faits prisonniers, furent sacrifiés et Cortez fut blessé à la jambe.

1. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire de la conquête*, cap. xcv. D'après Chimalpahin (*Annales*, p. 189), les Espagnols, dès leur arrivée, auraient enchaîné *Motecuzoma*, *Cacamatzin*, le successeur de *Nezahualpilli* et chef de *Tetzcoco*, et un chef du nom d'*Itzquauhtzin*, gouverneur de *Tlaltelolco*.

2. Le 29 juin 1520. Les historiens sont tous en désaccord sur la façon dont mourut *Motecuzoma*. La version que nous rapportons est celle de Cortez.

3. *Cuitlahuac* gouverna en tout quatre-vingts jours (Chimalpahin, *Annales*, p. 193 ; Sahagun, *Nouvelle-Espagne*, p. 500) ; il mourut de la variole qui fit rage parmi les Mexicains pendant cette désastreuse année 1520.

4. Suivant Chimalpahin (*Annales*, p. 193), il était fils d'*Ahuitzotl* et par conséquent neveu de *Motecuzoma II*. Suivant Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, p. 500), il aurait gouverné quatre ans, ce qui est une erreur évidente.

5. Bernal Diaz. Chimalpahin dit 90 jours.

Enfin les conquistadores emportèrent la ville d'assaut, avec l'aide de leurs alliés tlaxcaltèques qui ne les abandonnèrent jamais (13 août 1521). Mais une fois entrés dans Mexico, les Espagnols rencontrèrent encore une résistance acharnée. On envoya des ambassadeurs à *Quauhtemoc* dans l'espoir qu'il rendrait la place sans combattre davantage, mais il refusa obstinément. Enfin, la ville fut prise en entier et *Quauhtemoc* fait prisonnier. On le mit à la question pour lui faire dire où il cachait ses trésors. Il mourut quelques années après, au cours d'une expédition dans le Honduras, où Cortez l'avait emmené. Avec lui s'éteignit la lignée des chefs mexicains, de même qu'avec la prise de Mexico s'écroulait à jamais l'édifice de la civilisation indigène au Mexique [1].

1. Voici la liste des chefs de Mexico :

TENUCHTZIN (1330-1366)
ACAMAPICHTLI (1366-1387)
HUITZILIHUITL (1387-1410)
CHIMALPOPOCA (1410-1412)
ITZCOHUATL (1412-1440)
MOTECUZOMA I ILHUICAMINA (1440-1468)
AXAYACATL (1469-1481)
TIZOC (1481-1487)
AHUITZOTL (1487-1502)
MOTECUZOMA II XOCOYOTL (1502-1520)
CUITLAHUAC (1520)
QUAUHTEMOC (1520-1521)

La date de *Tenuchtsin* nous est fournie par VEYTIA (V. *supra*). Pour les autres chefs, nous avons suivi CHIMALPAHIN.

Voici maintenant la liste des chefs de *Tetzcoco*, d'après CLAVIGERO :

XOLOTL (XII^e siècle) } Ces trois chefs commandèrent les Acolhuaques pendant leur séjour à *Tenayucan*
NOPALTZIN (XIII^e id.) }
TLOTZIN (XIV^e id.) }
QUINANTZIN (XIV^e id)
TECHOTLALA (XIV^e id.)
IXTLILXOCHITL (1406)
TEZOZOMOC et MAXTLA } gouvernent directement pour *Azcapotzalco*.
NEZAHUALCOYOTL (1426-1470)
NEZAHUALPILLI (1470-1516)
CACAMATZIN (1516-1520)
CUICUITZCATZIN (1520)
COHUANACOCHTZIN (1520)

La liste des chefs de *Tlacopan* ne peut être dressée avec certitude.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE DU MEXIQUE

SOMMAIRE. — I. Les phratries et les clans. — II. Les *calpullis*. — III. La tribu. — IV. La confédération. — V. L'organisation militaire. — VI. La répartition des terres et des biens. — VII. Les classes de la société. — VIII. Le système juridique.

La civilisation qui tomba sous les coups de Cortez et de ses alliés indigènes a été décrite sous des traits infiniment trop brillants. Du XVI^e^ au XIX^e^ siècle, la civilisation aztèque a été vue avec des yeux européens, jugée à la mesure européenne et déclarée tour à tour admirable ou haïssable. En tout cas, elle a toujours été considérée, à la suite des premiers chroniqueurs du XVI^e^ siècle, comme une civilisation féodale, monarchique, où les classes de la population étaient hiérarchisées, bref, comme un reflet de l'Espagne au temps de Ferdinand et d'Isabelle. Personne ne mit en doute, pendant bien longtemps, la constitution féodale de « l'empire » du Mexique, comme on nomme encore la petite confédération des trois bourgades de *Tenochtitlan-Tlaltelolco*, *Tetzcoco* et *Tlacopan*. La connaissance des autres peuples américains nous a donné une idée différente de la constitution du Mexique.

Certainement, la confédération mexicaine représente une des formes supérieures de la civilisation américaine; sauf dans l'Amérique centrale et peut-être au Pérou, nulle part les aborigènes du Nouveau Monde ne s'élevèrent aussi haut, mais leur civilisation n'était cependant pas comparable à celle des états féodaux de l'Europe du Moyen Age. Des écrivains déjà anciens, comme ROBERTSON [1], s'étaient montrés sceptiques sur les beautés de la civilisation aztèque; mais ce n'est qu'après les études de L. H. MORGAN sur le fonctionnement des gouvernements tribaux des Peaux-Rouges

1. *History of America*, Londres, 9^e^ éd., 1800, vol. III, p. 281 : « The infancy of nations is so long, and, even when every circumstance is favourable to their progress, they advance so slowly towards any maturity of strength or policy, that the recent origin of the Mexicans seems to be a strong presumption of exaggeration, in the splendide descriptions which have been given of their government and manners. »

de l'Amérique du Nord, que les ethnographes purent entreprendre l'étude des systèmes juridique et économique du Mexique. Morgan en a tracé les premiers linéaments [1]. M. A. Bandelier a essayé d'en donner un tableau plus complet, bien qu'encore insuffisant.

§ I. — *Les phratries et les clans.*

Les Aztèques et les autres Chichimèques étaient, comme toutes les tribus nord-américaines, divisés en clans, c'est-à-dire en groupes plus étendus que les familles, dans lesquels tous les individus portent un même nom.

Mais ce groupe n'avait déjà plus au Mexique la cohésion qu'il possède encore dans la plupart des tribus de l'Amérique du Nord ; il n'avait plus de chef particulier ; d'ailleurs la notion de la *famille*, au sens strict du mot, existait chez les peuples de l'Anahuac. Cependant, les anciens auteurs nous ont conservé le nom des sept clans qui formaient la tribu aztèque lors de son arrivée dans la vallée de Mexico : les *Yopicas*, les *Tlacochcalcas*, les *Huitznahuacs*, les *Cihuatecpanecas*, *Chalmecas*, *Tlacatecpanecas* et *Itzcuintecatls* [2]. A l'exception de ce dernier clan[3], ils ne portaient pas de noms d'animaux, d'où nous concluons que ces clans n'étaient pas totémiques. En réalité cette septuple division est le résultat de la scission d'une organisation plus ancienne, comportant quatre clans primaires ou phratries, qui subsistait encore au temps de la conquête. Cette division en phratries est l'un des traits dominants de la société aztèque. Chacune des phratries formait un des quartiers, « barrios », de la ville de Mexico. Ces quatre quartiers qui furent nommés plus tard par les Espagnols « barrios » de San Juan, San Pablo, San Sebastian et Santa Maria la Redonda [4], portaient les noms nahuatl de *Moyotlan*, *Teopan*, *Aztacalco* et *Cuepopan*.

1. *Ancient Society*, New-York, 1877, pp. 188-214.

2. Durán, *Historia de las Indias*, pp. 20-21 ; Tezozomoc, *Cronica mexicana*, p. 6 ; Veytia, *Historia antigua*, vol. II, p. 91. Nous avons suivi l'orthographe de Veytia.

3. De *itzcuintli* « chien ».

4. Tezozomoc, *Cronica mexicana*, cap. lix ; Durán, *Historia de las Indias*, p. 42 ; Vetancurt, *Teatro mexicano*, p. 124.

§ II. — *Les calpullis.*

Lorsque Cortez débarqua au Mexique, les quatre clans primitifs étaient subdivisés en 20 clans secondaires locaux [1]. Ces groupes, nommés *calpullis*, possédaient des domaines particuliers et s'administraient eux-mêmes. Leurs territoires portaient le nom de *calpullallis* « terres du clan » et devaient être possédés et cultivés exclusivement par eux.

Les affaires du *calpulli* étaient administrées par un conseil, composé de vieillards, probablement les chefs de famille ou de maisonnées. Le nombre des membres de ce conseil variait avec l'importance numérique du clan [2]. Les décisions de cet aréopage étaient exécutées par les soins de deux fonctionnaires : le *calpollec* ou *chinancallec* et l'*achcacauhtli* ou *teachcauhtli*. Le *calpollec* ou *chinancallec* était élu par le conseil; il surveillait la répartition des terres et les greniers du clan, et il commandait les *calpixquê* ou intendants, chargés de faire rentrer les impôts nécessaires à l'entretien des fonctionnaires du clan. Il rendait aussi la justice dans les affaires de peu d'importance, les affaires graves devant être portées devant le conseil [3]. En cas de contestations avec d'autres clans, il était l'orateur de son *calpulli* et l'avocat des gens de sa lignée.

L'*achcacauhtli*, *teachcauhtli* ou encore, par abréviation, *tiacauh*, était le chef de la police du clan. C'était aussi lui qui était chargé de l'instruction militaire des jeunes gens [4].

Le *calpulli* était l'unité primaire, fondamentale de la société des Aztèques.

1. Ces vingt quartiers existaient encore à Mexico en 1690, et Vetancurt (*Teatro mexicano*, pp. 131 et 212) nous en donne la liste. A cette époque, ils portaient leurs noms nahuatl, auxquels les Espagnols avaient adjoint un nom de saint (cf. A. Bandelier, *On the social organization*, p. 578 à 580).

2. A. Bandelier, *On the social organization*, pp. 633 et suiv.

3. Id., *ibid.*, p. 635 ; E. Seler, *Altmexikanischer Schmuck und soziale und militärische Rangabzeichen* (SGA, vol. II, p. 509). Ces auteurs ont utilisé les renseignements de A. de Zurita : *Breva y sumaria Relacion de los Señores y maneras y diferencias que habian de ellos (en la Nueva España* (dans J. G. Icazbalceta : *Nueva Coleccion de Documentos*, vol. III, pp. 72-227). Il a été publié en traduction française par Ternaux-Compans : A. de Zurita, *Rapports sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle Espagne.*

4. A. Bandelier, *On the social organization*, p. 639.

§ III. — *La tribu.*

Tous ces groupes se fondaient dans la grande unité, la tribu de Mexico, propriétaire du territoire de la ville. L'ensemble des terres occupées par les *calpullis* formait le terrain tribal (*altepetlalli*). Le gouvernement de Mexico présentait, à l'époque de la conquête, une certaine complication. Le pouvoir législatif était exercé par un conseil tribal (*tlatocan*), composé de 20 membres (*tlatoani* « orateur », pluriel : *tlatoquê*) délégués par les clans. Ce conseil se réunissait à la maison commune (*tecpan*) [1] tous les douze jours environ d'une façon régulière, et plus souvent en cas de besoin [2]. Dans ces réunions, le *tlatocan* jugeait les affaires, tant civiles que criminelles, que lui soumettaient les clans; il ratifiait les nominations de chefs faites par ceux-ci et les investissait; c'était lui qui décidait des opérations militaires de la tribu, concluait la paix, les alliances, etc. Le territoire tribal comprenait des terrains n'appartenant à aucun clan, mais qui étaient la propriété de la tribu dans son ensemble : tels étaient les emplacements du grand *teocalli*, temple réservé au culte de la grande divinité de Mexico, *Huitzilopochtli*, et du marché, *tianquiztli*. Les crimes ou délits commis en ces lieux ne relevaient de la juridiction d'aucun clan et étaient jugés directement par le *tlatocan*. Lorsque les membres de cette haute assemblée ne pouvaient se mettre d'accord sur la solution à donner à certaines questions, ils la réservaient au *nauhpohualtlatolli* [3], grand conseil qui se réunissait tous les 80 jours au *tecpan* et qui était formé de tous les chefs de la cité. Outre les *tlatoquê*, membres du *tlatocan*, y prenaient part les vingt *calpollequê* [4], les vingt *teachcacauhtin* ou *tiacahuan* [5], les quatre chefs des quatre quartiers [6] et les principaux prêtres ou *tlamacazquê* [7]. Cette

1. Les auteurs espagnols ont souvent désigné le *tecpan* par le nom de « cabildo », c'est-à-dire « chapitre » et aussi « hôtel de ville ».

2. Torquemada (*Monarquia Indiana*, cap. xxvi, p. 355) dit qu'il se réunissait tous les dix jours; Veytia (*Historia antigua*, p. 209), Zurita (*Rapport*, p. 101), disent tous les douze jours. Au temps du séjour de Cortez à Mexico, le *tlatocan* siégea en permanence (Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique*, p. 265).

3. De *Nauhpohual* « quatre-vingts » et *tlatolli* « conversation, conseil ».

4. Pluriel de *calpollec*.

5. Pluriel de *teachcauhtli* et de *tiacauh*.

6. Les quatre « phratries » ne possédaient aucun organe législatif spécial.

7. Chaque quartier possédait aussi un *tlamacazqui* « prêtre ». Il existait des prêtres des clans et un *tlamacazqui* suprême.

réunion plénière des fonctionnaires de Mexico était présidée par le *cihuacohuatl*, fonctionnaire exécutif dont nous parlerons bientôt ; les décisions prises au *nauhpohualtlalolli* étaient suprêmes et sans recours.

Le personnel exécutif de la tribu était très nombreux. Outre les *teachcacauhtin*, les *calpollequê* et autres fonctionnaires de clans, il comprenait les chefs des quatre quartiers principaux ; chacun d'eux avait un nom particulier. Celui de *Moyopan* portait le titre de *tlacochcalcatl*, celui de *Teopan* était nommé *tlacatecatl*, celui d'*Aztacalco* : *ezhuahuacatl*, celui de *Cuepopan* : *tlillancalqui* ou *quauhnochtecuhtli* [1] (fig. 104). Ces chefs exerçaient des fonctions surtout militaires ; en l'absence des grands chefs de guerre, c'étaient eux qui conduisaient l'armée mexicaine au combat. En temps de paix, ils remplissaient pour l'ensemble de la tribu le même rôle que les *tiacahuan* ou *teachcacauhtin* dans les clans.

Au-dessus d'eux, venait le *cihuacohuatl*. Ce fut pendant longtemps la plus haute charge de la société mexicaine. Il résidait au *tecpan*, présidait le *tlatocan* dont il était chargé d'exécuter toutes les décisions. Il était responsable vis-à-vis du *tlatocan* pour la rentrée des tributs levés sur les clans, pour l'entretien des fonctionnaires et pour leur distribution entre les différents services ; c'était lui aussi qui répartissait les terres, révisait cette répartition, etc. Il avait sous ses ordres une quantité d'agents chargés de la police des lieux publics, et surtout du marché. Ces agents de police étaient nommés *tianquizpantlayacaquê* [2] ; ils restaient sur la place du marché et arrêtaient les délinquants qui étaient conduits de suite au *tecpan*, où un certain nombre de *tlatoquê* étaient en permanence, pour juger les flagrants délits commis sur les terrains tribaux. Le *cihuacohuatl* surveillait aussi les *calpixquê* ou *hueycalpixquê*, collecteurs d'impôts chez les tribus soumises.

1. Il est très difficile de se faire une idée quelque peu exacte des fonctions du *quauhnochtecutli* ou *tlillancalqui*, on ne saurait même affirmer s'il s'agit là d'un seul personnage. Durán (*Historia de las Indias*, pp. 97, 102 et 103), Tezozomoc (*Cronica mexicana*, p. 24), nomment *quauhnochtecutli* le chef de Cuepopan. Il aurait rempli dans la cité de Mexico des fonctions de haute police (alguazil mayor) mais il n'aurait pas occupé un rang aussi élevé que le *tlacochcalcatl*, le *tlacatecatl* et l'*ezhuahuacatl*. Durán (*Historia de las Indias*, p. 103), Tezozomoc (*Cronica mexicana*, p. xv) et Acosta (*Historia natural*, cap. xxv) disent par ailleurs que le *tlillancalqui* était l'égal des trois autres chefs.

2. Sahagun, *Nouvelle-Espagne*, p. 323 ; *tianquizpantlayacaquê* se décompose en *tianquiz* (*tli*) « marché » et *tlayacatia* « chose première ou en avant ».

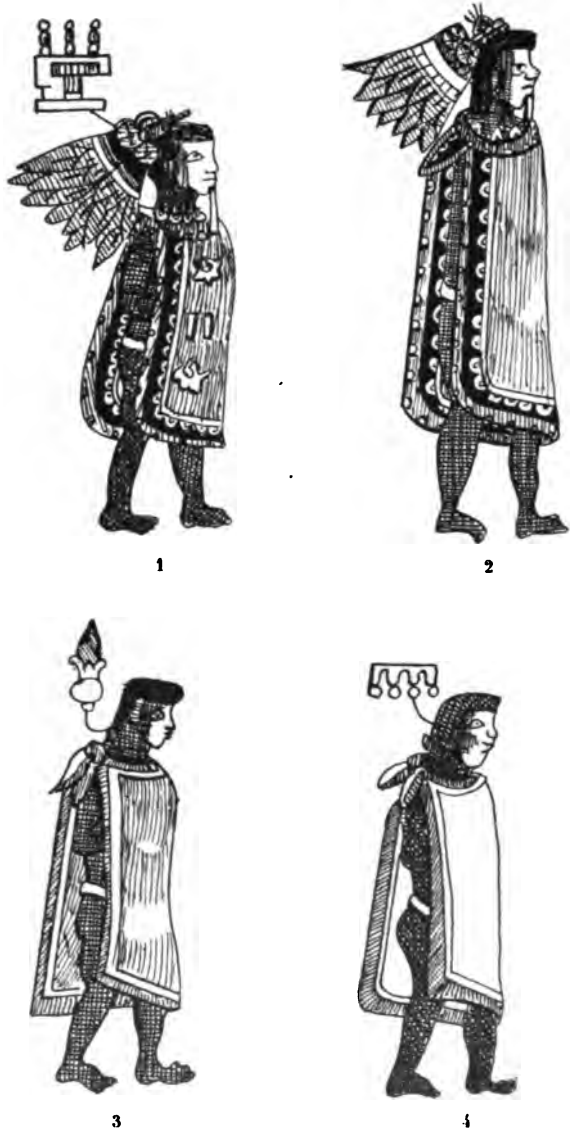


Fig. 104. — Les chefs des quatre quartiers de Mexico (d'après Seler, *Altmexikanischer Schmuck und soziale und militärische Rangabzeichen*).
1. *Tlacochcalcatl*; 2. *Tlacatecatl*; 3. *Quauhnochtecuhtli*; 4. *Ezhuahuacatl*.

Égal, ou presque égal, en puissance au *cihuacohuatl*, était le *tlacatecuhtli*, « chef des hommes, ou des braves », qui a été désigné par les Espagnols sous le nom de « Roi » ou d' « Empereur ».

Cette fonction avait été créée par suite de nécessités militaires. Les Aztèques avaient été d'abord commandés par des chefs de guerre occasionnels ; le premier des *tlacatecuhtin* fut *Acamapichtli*, sa nomination correspond à ce que les auteurs espagnols nommèrent la création de la royauté. Cependant le *tlacatecuhtli* n'avait rien d'un souverain. Il résidait au *tecpan*, avec sa famille et les assistants nécessaires de sa charge. Il recevait et hébergeait les hôtes étrangers, assistait le *cihuacohuatl* dans la répartition du tribut et transmettait au conseil et au *cihuacohuatl* les affaires qui lui étaient rapportées par ses assistants. Sa véritable fonction était celle de commandant en chef, des Mexicains d'abord, de la confédération plus tard. Lorsque les forces confédérées entraient en campagne, le *tlacatecuhtli* de *Tenochtitlan* prenait le commandement général, les forces mexicaines étaient commandées par le *cihuacohuatl* ; lorsque *Tenochtitlan* seule partait en guerre, le *tlacatecuhtli* ou le chef d'un des quatre quartiers commandait.

§ IV. — *La confédération.*

Chacune des tribus qui formaient la confédération aztèque était indépendante ; elle possédait son territoire tribal, sur lequel était située la ville dont la tribu prenait son nom. Ces groupes étaient commandés par des *tlacatecuhtin* indépendants, car la confédération ne possédait pas d'organisation politique spéciale. Ces chefs ratifiaient l'élection du *tlacatecuhtli* de Mexico, mais ce n'était probablement qu'une mesure de courtoisie, car aucun des chefs des trois tribus n'avait le droit de s'immiscer dans les affaires de ses voisines. Chacune des trois villes était libre d'entreprendre des guerres pour son propre compte, de lever le tribut sur les villes qu'elle avait vaincues ; lors d'expéditions entreprises en commun, les produits du pillage étaient partagés de façon inégale : *Mexico-Tenochtitlan* recevait deux cinquièmes des dépouilles, *Tetzcoco*, deux cinquièmes et *Tlacopan*, un cinquième seulement. Mexico n'avait sur ses deux confédérées qu'un avantage purement militaire et restreint à la durée de l'action commune : son *tlacatecuhtli* était commandant en chef des forces ; l'action cessant, les trois tribus se séparaient et vivaient indépendantes les unes des autres.

§ V. — *L'organisation militaire.*

Les fonctions du *tlacatecuhtli* de Mexico n'avaient, comme on vient de le voir, rien de celles d'un roi ou d'un empereur : tous ses actes émanaient de décisions du conseil, qu'il exécutait fidèlement ; il était simplement un chef de guerre, et, comme tel, il portait des insignes particuliers, auxquels s'attachait un grand respect ; mais, s'il sortait du *tecpan* sans insignes, il devenait un simple citoyen, auquel nulle déférence spéciale n'était due. C'est donc à l'office et non à la personne du *tlacatecuhtli* que s'attachèrent les prérogatives. Cependant, en certaines circonstances, le « chef des hommes » agissait de sa propre initiative et de façon telle que son pouvoir pouvait passer pour tyrannique, mais cette prérogative s'appliquait uniquement aux choses militaires.

La société mexicaine était par-dessus tout une société militaire. C'est autant à l'heureuse organisation de leur armée qu'à leur vaillance que les Aztèques durent les succès qu'ils remportèrent sur les tribus voisines.

Tous les hommes de la tribu étaient, obligatoirement, des guerriers. A l'âge de quinze ans, l'enfant (*piltontli*) devenait un éphèbe (*telpochtli*) ; on le menait au temple (*teocalli*) pour y remplir certains des rites de son clan et au *telpochcalco*[1], « maison de l'éphébie », pour y être exercé dans l'art militaire par l'*achcacauhtli* de son *calpulli*[2].

L'exercice consistait à frapper sur des poteaux avec des armes pour se fortifier les bras, à tirer l'arc, à lancer des javelines contre des cibles, etc.[3]. Dès que les jeunes gens étaient suffisamment entraînés, on les emmenait au combat, les plus forts comme combattants, les autres comme porteurs[4].

Les guerriers recevaient des titres honorifiques et des insignes[5], mais ces distinctions ne leur conféraient aucun commandement.

1. Il existait un *telpochcalco* dans chacun des quatre « grands quartiers » de Mexico (Tezozomoc, *Cronica mexicana*, p. 134).

2. En raison de cette fonction l'*achcacauhtli* portait aussi le nom de *telpochtlato* « qui parle à la jeunesse » (Sahagun, *Nouvelle-Espagne*, p. 118 ; Mendieta, *Historia ecclesiastica*, p. 124 ; Acosta, *Historia*, p. 444).

3. Tezozomoc, *Cronica mexicana*, cap. xli ; Durán, *Historia de las Indias*, pp. 259-260.

4. Mendieta, *Historia ecclesiastica*, p. 124 ; Tezozomoc, *Cronica mexicana*, p. 121.

5. Sur les chefs de guerre, leurs titres et leurs insignes, voir E. Seler, *Altmexikanischer Schmuck und sozial- und militärische Rangabzeichen* (SGA,

Le commandement était l'affaire de fonctionnaires élus par le clan ou la tribu, et on peut dire que l'organisation des clans était une organisation militaire. Chaque clan déléguait un *teachcauhtli* qui commandait ses forces ; ces *teachcacauhtin* étaient placés sous l'autorité de l'un des chefs qui commandait les quatre groupes de clans. Au-dessus de ceux-ci venaient le *cihuacohuatl* et *le tlacatecuhtli*, général en chef des forces de la confédération.

Les armes étaient, en temps de paix, renfermées dans des magasins (*tlacochcalco* « maison des javelines »). Il en existait un pour chacun des quatre grands quartiers de Mexico.

Les soldats mexicains marchaient au combat vêtus d'une tunique ouatée (*ichca-huipilli*) qui leur servait de cuirasse. Les principales armes des Mexicains étaient le bouclier rond en bois (*chimalli*), la massue faite de fragments d'obsidienne tranchants insérés entre deux planches (*maquahuitl*) [1], la lance (*tlatzontectli* ou *tepoztopilli*) avec une pointe en pierre ou en cuivre, l'arc (*tlauitolli*) et les flèches (*mitl*) ; la fronde (*tematlatl*) et le propulseur (*atlatl*) qui servait à lancer les javelines [2] (fig. 105).

Les combats étaient menés à la façon des Indiens de l'Amérique du Nord, sans ordre de bataille, toutes les troupes donnant à la fois : c'étaient des mêlées où chacun combattait pour son compte. Le service des éclaireurs était très important, le but à atteindre étant de tomber à l'improviste sur l'ennemi. Les guerriers mexicains cherchaient à faire des prisonniers qui étaient ramenés à Mexico et sacrifiés à *Huitzilopochtli* [3].

§ VI. — *La répartition des terres et des biens.*

A cette organisation juridique et militaire des clans et de la tribu, correspondait la répartition des terres [4]. Le territoire tribal

vol. II, pp. 509-619) ; cf. A. Bandelier, *On the art of war and mode of warfare of the ancient Mexicans*, p. 117. Les guerriers ordinaires se nommaient *yaoquizqué* ; les titres honorifiques gagnés au combat étaient très nombreux.

1. Les auteurs espagnols désignent souvent le *maquahuitl* sous le nom d'épée, « *espada* ».

2. Sur cette dernière arme, voir E. Seler, *Altmexikanische Wurfbretter* (SGA, vol. II, pp. 368-396) ; Z. Nuttall, *The Atlatl or spear-thrower of the ancient Mexicans* (*Arch. and Ethn. papers of the Peabody Museum*, vol. I, Cambridge, Mass., 1891).

3. A. Bandelier, *On the art of war*, p. 128.

4. Sur ce sujet voir A. Bandelier, *On the distribution and tenure of lands among the ancient Mexicans*.

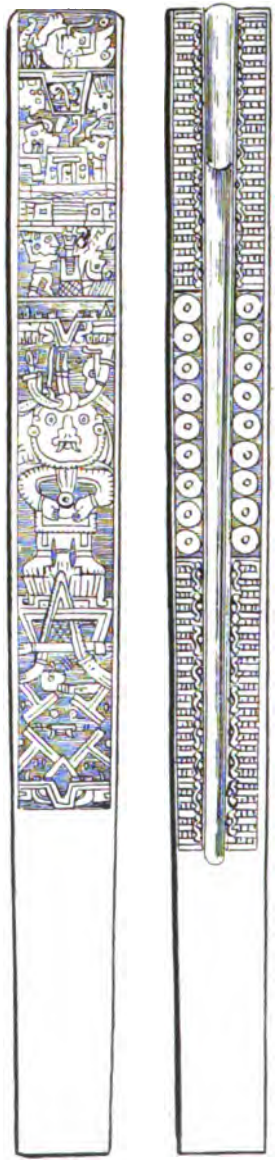


Fig. 105. — *Atlatl*, ou propulseur pour lancer les javelines (d'après l'exemplaire de la collection Christy, à Londres).

(*altepetlalli*) était divisé en vingt territoires de clans (*calpolalli*) et en terrains neutres (place du marché, grand *teocalli*, *tecpan-tlalli*, *pillalli*, etc.). Le *calpolalli* était divisé en parcelles (*tlalmilli* [1]); elles étaient attribuées chacune à un homme marié du clan, qui devait la cultiver, ou la faire cultiver. Si la terre restait en friche pendant plus de deux années, elle retournait à la communauté et le titulaire était exclu du clan. Donc, la terre n'appartenait pas aux individus ; ceux-ci ne pouvaient pas la vendre, ni la transmettre à leurs héritiers, c'était le conseil du clan, et son fonctionnaire exécutif, le *calpollec*, qui en disposait après sa mort. Tous les hommes mariés possédaient, en théorie, un *tlalmilli*, qu'ils devaient cultiver, les chefs comme les autres. Mais ceux-ci, absorbés par leurs fonctions officielles, ne pouvant faire produire leurs terres, on institua des terres publiques (*tlatocamilli*) qui étaient cultivées pour eux par des *tlalmaitl* [2]. Les produits de ces terres étaient engrangés au grenier commun du clan et distribués aux fonctionnaires par les soins du *calpollec*.

Pour l'entretien des *tlatoque* formant le conseil, du *cihuacohuatl* et du *tlacatecuhtli*, du personnel des temples et du *tecpan*, il existait des terrains publics de la tribu, désignés d'une façon générale sous le nom de *pillalli*. Le plus important de ces lots était le *tecpantlalli*, cultivé par les *tecpanpouhque* ou *tecpantlaca*. Enfin, chez les tribus vaincues, des terres officielles spéciales nommées *yaotlalli* ou *milchimalli* [3] assuraient la production des matières premières demandées en redevance (maïs, agave, cacao, etc.). Ces terres étaient surveillées par des intendants (*calpixque*), placés sous la dépendance du *cihuacohuatl*. Mexico entretenait dans les villes vaincues un certain nombre de ces intendants, chargés de surveiller la culture des *yaotlaltin* et d'assurer l'expédition de leurs produits au grenier tribal de Mexico.

1. Pluriel : *tlalmilpa*.

2. Les cultivateurs portaient le nom générique de *macehualtin* (sing. *macehualli*). Les *tlalmaitl* qui cultivaient les terres officielles étaient probablement des gens mis hors le clan, et qui n'ayant plus de terre pour assurer leur subsistance étaient obligés de louer leurs services. En tout cas, la culture des terrains de chefs n'était pas due par les citoyens.

3. De *yao(tl)*, « guerre » et *lalli*, « terre » ; *mil(li)*, « champ » et *chimalli*, « bouclier ».

§ VII. — *Les classes sociales.*

La confédération mexicaine constituait donc non pas une royauté féodale, mais bien une démocratie militaire, dont l'organisation était fondée sur le régime des clans, avec propriété commune de la terre. Les citoyens aztèques ne formaient, à proprement parler, qu'une seule classe. Ceux qui refusaient de se marier, ou de cultiver leurs terres, étaient chassés du clan et perdaient ainsi, en même temps que leurs moyens de subsistance, la personnalité civile. Ils se louaient chez les gens qui, ne pouvant cultiver eux-mêmes leur terre, les employaient et les nourrissaient en échange de leurs services ; ils se louaient aussi comme porteurs dans les expéditions guerrières. C'est ce que les auteurs espagnols ont nommé les « esclaves » (*tlacotli*, au pluriel : *tlacotin*) : mais leur sort ne ressemblait pas à l'esclavage : dans certaines conditions, ils pouvaient rentrer dans le clan, les enfants qu'ils avaient étaient libres et appartenaient au *calpulli* dont eux-mêmes avaient été exclus, etc. C'était donc leur travail et non leur personne qu'ils louaient pour subsister. Les *tlacotin* n'appartenant à aucun clan étaient placés sous la surveillance directe du *cihuacohuatl*.

Une portion très particulière de la population était celle des marchands (*pochteca*). Le terme de « marchand » n'est peut-être pas tout à fait exact et ne saurait, en tout cas, rendre compte de la fonction très particulière des *pochteca*. Ceux-ci se réunissaient, parfois en nombre assez considérable, et, accompagnés de porteurs, faisaient des expéditions lointaines, souvent très périlleuses, au cours desquelles ils échangeaient les produits naturels et manufacturés de Mexico contre ceux des tribus qu'ils visitaient. Au cours de leur randonnée, ils notaient toutes les particularités des pays qu'ils traversaient et leur rentrée à Tenochtitlan était célébrée par une grande fête au *tecpan*, où ils informaient le *tlacatecuhtli* des choses qu'ils avaient remarquées au cours de leur voyage. C'étaient donc aussi bien des espions que des commerçants. D'ailleurs ces voyages n'étaient pas des entreprises privées, mais des expéditions tribales. Quant aux gens qui négociaient sur le *tianquiztli*, ce n'étaient pas des commerçants de métier, mais des cultivateurs ou des artisans qui venaient là échanger leurs produits contre ceux des autres ; on les nommait *tlanamacani* [1].

1. Sing. *tlanamacac*, de *nite-tlanamictia*, « donner ou troquer une chose en échange d'une autre ».

Les artisans, de même, ne formaient pas de castes fermées ; ils n'habitaient pas de quartier spécial [1]. Le fils pouvait prendre le métier de son père (et, en fait, cela arrivait souvent), mais ce n'était pas une obligation [2]. Comme les *pochteca*, les artisans ne cultivaient pas leurs terres, mais ils étaient obligés de les faire cultiver [3]. Certains métiers étaient très honorés, surtout celui des orfèvres, l'or et l'argent passant pour être d'origine divine.

Donc la division que les anciens auteurs, suivis par beaucoup de modernes, faisaient de la nation mexicaine en esclaves, laboureurs et artisans ou commerçants n'existait pas, en droit, bien qu'elle existât en fait, à quelque degré. Reste à examiner la question des chefs, des « nobles » comme on les appelle souvent. Ici, les anciens Espagnols ont constamment confondu le titre et la fonction.

Nous avons déjà vu que les fonctions exécutives du clan et de la tribu étaient tenues par des individus élus à vie, parmi l'ensemble des membres quelconques du clan ou de la tribu. Nous avons vu aussi que les hommes qui s'étaient distingués au combat obtenaient des titres honorifiques, auxquels ne s'attachait aucune fonction et qui s'éteignaient avec eux [4] ; ces gens titrés ne pouvaient donc constituer une noblesse. Restent les *tecuhtin* [5]. On nommait ainsi les hommes qui s'étaient soumis à des rites de pénitence extrêmement sévères, dès leur jeunesse, dans des établissements spéciaux, appelés *calmeca* [6], situés dans l'enceinte du grand *teocalli* de Mexico [7]. Leur temps d'initiation terminé, ils prenaient le titre très honoré de *tecuhtin* [8]. Ce titre s'é-

1. Bien qu'on ait cru, sur la foi d'un passage de Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, l. IX, p. 392) et d'Ixtlilxochitl (*Histoire des Chichimèques*, pp. 262-263), qu'ils possédaient des quartiers particuliers. Mais le passage de Sahagun peut s'interpréter autrement qu'il ne l'a été (voir A. Bandelier, *On the social organization*, n. 69, p. 600). Zurita, Herrera, Torquemada disent formellement que les « barrios » contenaient des artisans de toute espèce.

2. Gomara, *Conquista de Mexico*, éd. Vedia, p. 438 ; Zurita, *Rapport*, p. 129 ; Clavigero, *Storia antica del Messico*, p. 462.

3. Le fait de la possibilité de faire cultiver leurs terres montre qu'ils possédaient, de fait sinon de droit, une certaine supériorité économique sur les *macehualtin* ou simples citoyens agriculteurs.

4. Ces titres militaires étaient aussi conférés parfois aux *pochteca* (Sahagun, *Nouvelle-Espagne*, p. 518).

5. Pluriel de *tecuhtli*.

6. Pluriel de *calmecac*. Ce sont les « écoles de la noblesse » des anciens auteurs.

7. D'après Sahagun (*Nouvelle-Espagne*, pp. 197-211), il y avait sept *calmeca* dans l'enceinte du grand temple. Peut-être ce nombre correspond-il à celui des clans qui existaient lors de la création de Mexico (V. p. 298).

8. Voir Ternaux-Compans, *Des cérémonies observées autrefois par les Indiens lorsqu'ils faisaient un tecle* (*Recueil de mémoires sur l'Amérique*, vol. I, p. 233).

teignait avec celui qui le portait et ne constituait pas un signe de noblesse héréditaire ; il ne conférait à celui qui en était revêtu aucun pouvoir politique. Mais, en fait, les chefs étaient toujours choisis soit parmi les *tecuhtin*, soit parmi les guerriers ayant reçu un titre honorifique. D'autre part, bien que le titre ne fût pas héréditaire, il arrivait très souvent que le fils suivît la même voie que son père ; ainsi l'erreur des premiers observateurs, imbus au surplus des idées européennes du temps, s'explique-t-elle facilement [1].

D'ailleurs, le Mexique se trouvait probablement, à l'époque de la conquête, en état de transformation sociale. Les grandes expéditions des règnes d'*Ahuitzotl* et de *Motecuzoma II* avaient amené dans les villes confédérées une prospérité extraordinaire ; on ne réclamait plus seulement aux tribus vaincues des produits de leur sol, mais aussi des objets manufacturés. D'autre part, l'héritage, au temps de la conquête, ne revenait pas au clan, mais allait directement du père aux enfants du sexe masculin, ou à ses aînés [2] ; dans ces conditions les diverses familles voyaient leurs biens s'accroître ; de plus l'abondance des tributs enrichissait les fonctionnaires du clan et de la tribu qui en recevaient, naturellement, la meilleure part. Seuls, les *tlacotin*, étant hors du droit, ne recevaient rien. La transformation qui s'opérait ainsi était d'ordre purement économique, mais elle tendait à donner une importance de plus en plus grande aux chefs qui remplissaient des fonctions officielles, en même temps qu'elle créait une propriété individuelle composée de biens meubles, à côté du principe de la propriété commune de la terre.

Cette transformation économique eut pour conséquence le développement de monnaies rudimentaires. L'essai fut maladroit et insuffisant, il est vrai, mais il montre que le système du troc, de l'échange en nature, commençait à être jugé trop incommode. Cette monnaie consistait en grains de cacao pour les petites unités, en manteaux, en pièces de cuivre ou d'étain, en forme de T ou de hache pour les valeurs un peu plus élevées, en tubes de plumes d'oiseau remplis de grains d'or pour les fortes sommes [3]. Cependant,

1. Il est même probable que certaines charges restèrent dans certains clans ou même dans certaines familles. Ceci paraît prouvé pour la charge de *tlacatecuhtli* de Tetzcoco (Sahagun, *Nouvelle-Espagne*, p. 570 ; Durán, *Historia*, p. 496 ; Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*) et on peut l'inférer pour celui de Mexico de la généalogie donnée par les auteurs.

2. A. Bandelier, *On the tenure of lands*, p. 429.

3. A. Bandelier, *On the social organization*, n. 74, p. 602, a réuni les témoignages des anciens auteurs sur ce sujet.

le système monétaire était très imparfait ; les « pièces » n'avaient pas une valeur bien déterminée, il fallait s'entendre sur cette valeur et le commerce ressemblait encore beaucoup plus au troc qu'à la vente et à l'achat.

§ VIII. — *L'organisation judiciaire.*

Toute la population relevait, au point de vue judiciaire, des fonctionnaires du clan et de la tribu, qui appliquaient les lois. Celles-ci étaient très sévères, et les anciens auteurs nous en donnent une idée suffisante. Les homicides étaient toujours punis de mort ; la même peine était appliquée aux hommes qui revêtaient des habits de femme et aux femmes qui revêtaient des habits d'homme. Les adultères subissaient le même sort [1]. On condamnait encore à mort les hommes qui avaient changé les limites des *tlalmilpa* ou champs attribués par le clan aux individus, et ceux qui négligeaient de cultiver, dans un délai de deux ans, les terres que le *calpollec* leur avait désignées pour servir à l'entretien des orphelins du clan. Tous les délits de trahison (renseignements fournis à l'ennemi, usurpation des insignes d'un chef militaire, etc.), tous les sacrilèges (séduction d'une femme ayant fait le vœu de chasteté pour entrer dans le sacerdoce, violation des vœux d'un prêtre, ivresse d'un prêtre) étaient également punis de mort.

Les autres délits étaient punis de façon plus ou moins rigoureuse : l'ivresse, qui était tolérée dans les fêtes publiques et chez les hommes ayant passé l'âge de soixante-dix ans, était châtiée avec rigueur : si le coupable était un chef, il était dégradé de son titre de *tecuhtli* et s'il remplissait un office, il en était chassé ; les citoyens ordinaires étaient rasés, pour les signaler au mépris de la population. Le vol était puni plus ou moins, suivant la valeur de l'objet volé et la moralité du délinquant : si l'objet volé était de peu de valeur, si le coupable en était à son coup d'essai, la simple restitution suffisait à éteindre l'action judiciaire ; s'il y avait récidive, le voleur devenait *tlacotli* de celui auquel il avait fait tort : on le privait de son *tlalmilli* et il devait cultiver celui du volé. Enfin le vol de l'or et de l'argent était puni de mort [2].

1. Dans le cas où un mari surprenait sa femme en flagrant délit d'adultère et la tuait, lui-même devait payer de sa vie son acte meurtrier, qu'il fût chef ou simple *macehualli* (Mendieta, *Historia ecclesiastica*, p. 136 ; Torquemada, *Monarquia Indiana*, p. 378).

2. Mendieta, *Historia ecclesiastica*, p. 138 ; Vetancurt, *Teatro mexicano*, vol. I. p. 484.

Dans certains cas, les criminels étaient enfermés dans des prisons : *teilpiloyan* ou *tecaltzaqualoyan*, où ils restaient sans air et sans nourriture.

Ces prisons servaient à la fois pour la détention préventive et pénale. Les condamnés à mort étaient enfermés dans le *quauhcalli*, cage de bois située au milieu d'une chambre obscure, en attendant d'être sacrifiés [1].

1. Le sujet des prisons mexicaines a été traité très complètement par H. Bancroft, *Native races*, vol. II, pp. 453 et suiv.

CHAPITRE IV

LA RELIGION

Sommaire. — I. Le totémisme et les cultes de clans. — II. Les grands dieux. — III. Les mythes. — IV. Les rites. — V. La prêtrise. — VI. La magie.

La mythologie mexicaine comprenait, à l'époque de la conquête, un nombre énorme de divinités. Cette abondance ne provient pas seulement de la richesse de l'imagination aztèque. En effet, les Mexicains avaient coutume d'emmener prisonnières dans leur capitale les divinités des peuples vaincus, que l'on renfermait dans des temples spéciaux. Souvent, avec la statue du dieu, son culte, ou au moins certains des rites de son culte, s'implantaient à Mexico, et y trouvaient des possibilités de développement.

Parmi ces dieux « prisonniers », on peut citer *Tlaloc*, la vieille divinité otomie, dont le culte prit, parmi la population de Mexico-Tenochtitlan, une importance de premier ordre ; *Camaxtli*, l'ancien dieu des Chichimèques, dont le culte fut probablement introduit dans la capitale aztèque à la suite d'une campagne contre les populations du Chimalhuacan ; *Xochipilli* et *Xochiquetzal*, qui étaient vraisemblablement des divinités mixtèques ; *Xilonen*, déesse du maïs ; *Cipactonal* et *Oxomoco*, dieux qui présidaient aux opérations magiques et dont il faut probablement chercher l'origine chez les Xicalanques ou les Huaxtèques du Tabasco et de la Vera-Cruz.

Le panthéon mexicain était hiérarchisé : les spéculations du clergé donnaient à chaque dieu une place déterminée.

§ I. — *Le totémisme et les cultes de clans.*

Cependant ce savant arrangement gardait quelques traits primitifs. Nous ne trouvons plus au Mexique de culte totémique proprement dit, c'est-à-dire que nulle part un clan ne se considère comme apparenté à une espèce animale ; il ne possède plus de rites destinés à perpétuer l'espèce en question et à l'honorer d'une façon quelconque. Mais nous en trouvons pourtant des survivances dans les noms d'animaux que portent un grand nombre de dieux. Le totémisme avait pris chez les Aztèques la forme du *nagualisme* [1]. C'est

1. Voir : D. G. Brinton, *Nagualism*, Philadelphie, 1892, qui a réuni quan-

une sorte de totémisme individuel, où un homme se croit en rapports étroits avec un animal ou un objet naturel, qui lui a été révélé au cours d'un rêve ou d'une transe extatique.

Une autre particularité du panthéon mexicain est la répartition des divinités suivant les « quartiers » de l'espace. Cette notion de la division du monde suivant les points cardinaux existe chez la plupart des peuples de l'Amérique du Nord. Chez les Indiens Pueblos modernes, et surtout chez les Zuñis, elle devient un système, qui régit la vie religieuse et, en partie, la vie civile.

MM. Durkheim et Mauss ont montré que cette division du monde correspond à une division de la société en clans, possédant certains totems, certaines divinités qui peuvent agir sur les forces naturelles des diverses parties de l'espace. C'est la forme de la société elle-même qui détermine la conception qu'un peuple se fait du monde [1].

Nul doute que les quatre grands quartiers de Mexico n'aient été considérés, à une époque très reculée, comme correspondant aux quatre quartiers du monde, et, de même, les vingt *calpullis* [2].

A l'origine, les divisions de l'espace furent probablement au nombre de quatre (les quatre directions du plan terrestre) ; puis, on distingua le haut (zénith) et le bas (nadir), ainsi que le centre ou milieu, d'où l'existence de combinaisons cabalistiques où les nombres 6 et 7 jouèrent un grand rôle. Plus tard, la spéculation sacerdotale en vint à considérer le haut et le bas comme des plans, analogues au plan terrestre et dans lesquels on distingua également quatre directions, d'où le rôle joué dans la cosmologie mexicaine par les nombre 9 (2 plans à quatre directions + le milieu) et 13 (3 plans à 4 directions + le milieu) [3].

tité de faits modernes à ce sujet. Cf F. Starr, *Notes upon ethnography of southern Mexico*, p. 122, qui nous montre que cette tradition existe encore sous une forme corrompue, à Tlascala. Cette notion du *totem* ou de l'esprit protecteur individuel existe chez tous les peuples sauvages des deux Amériques.

1. E. Durkheim et M. Mauss, *De quelques formes primitives de classification Année sociologique*, vol. VI, Paris, 1903, pp. 1-72).

2. Comme on le verra souvent par la suite, 20 était, chez les Mexicains, un nombre sacré.

3. Sur le développement de la symbolique des nombres au Mexique, voir : G. Raynaud, *Les signes cruciformes et les nombres sacrés en Amérique centrale* (*Revue de l'Histoire des religions*, vol. 31, Paris, pp. 265 et suiv.) ; E. Seler, *Der Codex Fejerváry-Mayer*, Berlin, 1902, in-f° ; W. Mc. Gee, *Primitives Numbers* (*19th Annual Rep. of the Bureau of Ethnology*, Washington, 1900, part 2, pp. 821-851).

Il est probable que le classement des dieux suivit une évolution parallèle et que, tout d'abord, chaque quartier du monde terrestre eut son dieu particulier ; l'organisation sociale des Mexicains gardait, au moment de la conquête, un souvenir de ce temps, puisqu'il existait encore un *tlamacazqui* ou prêtre principal pour chacun des « barrios » ; mais le nom des dieux des quatre points cardinaux ne nous a pas été conservé [1]. Les sept clans, dont nous avons parlé plus haut et qui représentent la première division des « barrios », avaient chacun leur dieu, dont les chroniqueurs nous ont conservé les noms. Ce sont :

Pour le clan	*Yopica*	le dieu	*Quetzalcohuatl*
—	*Tlacochcalca*	—	*Tlazolteotl* ou *Oxomoco*
—	*Huitznahuac*	—	*Macuilxochitl*
—	*Cihuatecpaneca*	—	*Chichilticcenteotl*
—	*Chalmeca*	—	*Piltzintecuhtli*
—	*Tlacatecpaneca*	—	*Tetzcatlipoca*
—	*Itzcuintecatl*	—	*Mictlantecutli*

Veytia et Tezozomoc qui nous donnent cette liste ne sont en désaccord que pour la divinité du clan *Tlacochcalca* : le premier nous donne *Tlazolteotl* et le second *Oxomoco* [2]. A ces dieux vinrent s'en ajouter d'autres de telle sorte que la mythologie de Mexico comptait, à l'époque de la conquête, une multitude de divinités, anciennes et modernes.

Elles étaient groupées suivant les sept points de l'espace, mais leur place n'était pas absolument fixe. Un manuscrit des plus précieux, le *Codex Féjerváry-Mayer*, nous montre leur répartition, qui change d'après la figure divine qui est supposée occuper le milieu [3]. C'est ainsi que *Tlaloc* est attribué à l'Ouest, à l'Est ou au Sud, suivant que la divinité centrale est le dieu du feu *Xiuhtecuhtli*, le dieu *Macuilxochitl* ou une divinité dont l'effigie est effacée sur le manuscrit. De plus certaines formes de la divinité peuvent occuper des places qui

1. Bien qu'on ne puisse dire avec certitude quels dieux correspondaient originairement aux quatre points cardinaux, on sait qu'au temps de la conquête, le nord (*Mictlampa*) était plus spécialement la résidence de *Tezcatlipoca*, le sud (*Huitznahuac*) celle de *Huitzilopochtli*, l'est (*Tlapallan*) celle de *Tonatiuh* et l'ouest *Tamoanchan*) celle de *Quetzalcohuatl*.

2. Veytia, *Historia antigua*, p. 91 ; Tezozomoc, *Cronica mexicana*, p. 6.

3. E. Seler, *Codex Féjerváry-Mayer*, pp. 160-161. Le tableau de ces variations a été dressé par K. Th. Preuss, *Die Feuergötter als Ausgangspunkt zum Verständniss der mexikanischen Religion* (*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XXXIII, 1903, pp. 146-148).

différent de celle du dieu principal dans un même groupement : *Tetzcatlipoca*, sous le nom de *Huitznahuacteotl* occupe le Sud, mais il régit aussi le Nord sous l'épithète de *Tlacochcalco yaotl. Mictlantecuhtli*, « le seigneur des enfers », est aussi une divinité du Nord, etc. On ne saurait donner actuellement une explication entièrement satisfaisante de ce « roulement [1] ». Il est très probable qu'à Mexico, pour chaque *calpulli* les anciens dieux de clans occupaient la place centrale, et que les autres dieux leur étaient subordonnés ; changeant de clan et par conséquent de point cardinal, ils étaient classés ailleurs, à un point cardinal plus ou moins honorable, suivant leur importance [2]. Enfin, les anciens Aztèques cultivaient l'astrologie et il est naturel que, suivant les heures du jour et les jours du mois, les dieux, tous plus ou moins assimilés à des astres, aient agi sur des régions différentes du ciel.

§ II. — *Les grands dieux.*

Huitzilopochtli, le dieu de la guerre [3], était la divinité tribale des *Tenochcas*. *Huitzilopochtli* avait été mis au monde par une vierge, tout armé. Dès son enfance, il avait victorieusement combattu les esprits nommés les *Centzon Huitznahuas*, « les quatre cents méridionaux [4] ». Des traditions de basse époque en faisaient le conducteur des Aztèques dans leur voyage d'*Aztlan* à *Mexico*. C'était à *Huitzi-*

1. Un fait analogue existe chez les Zuñis : le Lion des montagnes (puma ou couguar) est un dieu du Nord, adoré comme tel par les clans réputés être associés à ce point cardinal, mais il est censé avoir des représentants (frères cadets) de l'Ouest, du Sud, de l'Est, etc., qui sont adorés par les clans des autres régions. Cependant, même parmi ceux-ci, les « jeunes frères » du Lion des montagnes sont toujours censés avoir une relation avec le Nord, peut-être en était-il ainsi au Mexique. F. Cushing, *Zuñi fetishes* (RE, vol. II, Washington, 1883, pp. 1-45).

2. Chez les Zuñis, les points cardinaux étaient classés suivant un ordre hiérarchique ; le plus haut était le Nord, et par conséquent les dieux du Nord gardaient une certaine prééminence dans n'importe quel clan.

3. Le nom de *Huitzilopochtli* a longtemps été traduit « le colibri gaucher », de *huitzi[tzilin]*, « colibri » et *opochtli*, « gaucher » ; M. Seler a montré (SGA, vol. II, pp. 123 et 966) que *opochtli* voulait dire « méridional », les Aztèques considérant le Nord comme le point cardinal situé à leur droite. D'ailleurs le colibri est désigné comme l'oiseau symbolique du Sud dans le *Codex Féjerváry-Mayer*, pl. I. Il faut donc traduire par « Colibri du Sud » ou même « celui du Sud ». Sahagun le désigne une fois sous le titre de *xoxouhqui ilhuicatl*, « le ciel bleu », le bleu étant la couleur symbolique du Sud.

4. Dans ce trait mythologique, M. Seler (SGA, I, p. 967) voit un symbole du jeune soleil de printemps. Cette hypothèse paraît plausible, presque tous les grands dieux mexicains participant plus ou moins du caractère solaire.

Iopochtli qu'était consacré le grand *teocalli* ou temple de *Tenochtitlan*, et là, on lui sacrifiait, au dire des anciens auteurs, des victimes innombrables (fig. 106).

Tetzcatlipoca [1] était une divinité d'un caractère très analogue. Il portait le surnom de *telpochtli*, « le jeune ». C'était un dieu solaire et, plus spécialement, le symbole du soleil d'été, mûrisseur des moissons, mais il envoyait aussi la sécheresse et la stéri-

Fig. 106. — Le dieu *Huitzilopochtli* (d'après le *Codex Borbonicus*, p. 34).

lité. Comme dieu du soir, il était parfois assimilé à la lune [2]. Sous le nom de *Huitznahuacyaotl* « le guerrier du sud », il patronnait les jeunes gens qui s'exerçaient dans les *telpochcalli*; on l'invoquait dans les fêtes sous celui d'*Omacatl*, et sous le nom de *Macuilxochitl*, il était le dieu de la musique et de la danse. Son temple était bâti dans le sud-est de Mexico (*Huitznahuac*) ; c'était là que le *tlacatecuhtli* de *Tlacopan* faisait exécuter ses prisonniers [3] (fig. 107).

Quetzalcohuatl était le troisième des grands dieux de la confédé-

1. Le « miroir fumant », de *tezcatl*, « miroir » et [*po*]*poca*, « fumer, émettre des vapeurs ».
2. Seler, SGA, vol. II, p. 973.
3. Tezozomoc, *Cronica mexicana*, cap. LVI; cf. Seler, *op. cit.*, p. 975.

ration. Quelques auteurs — Brasseur de Bourbourg, par exemple — l'ont représenté comme un prince toltèque divinisé, réformateur du culte sanglant qui prévalait jusqu'à lui chez les peuples du Mexique.

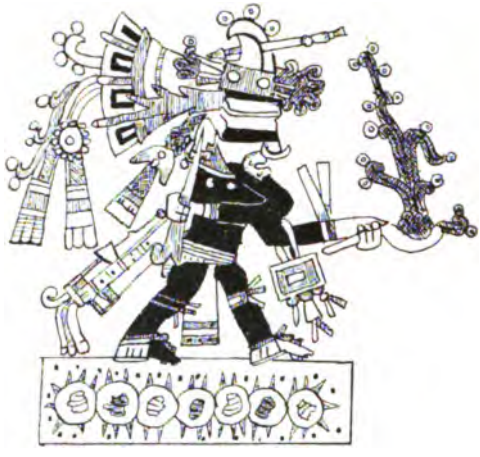


Fig. 107. — *Tetzcatlipoca iztacoliuhqui* (d'après le *Codex Cospi*, p. 12).

Les documents anciens paraissent démontrer que *Quetzalcohuatl* fut, à l'origine, la divinité suprême de Cholollan.

Fig. 108. — *Quetzalcohuatl* (d'après le *Codex Borgia*, p. 51).

C'était le dieu du vent et l'inventeur de tous les arts : orfèvrerie, travail des plumes, des pierres précieuses, etc. Malgré les dires

d'Ixtlilxochitl, son culte ne différait en rien de celui des autres dieux de Mexico et il exigeait comme eux des sacrifices humains (fig. 108).

Tlaloc était le dieu des montagnes, des sources, de la pluie [1].

Fig. 109. — *Chalchiuhtlicue* (figurine en terre de la collection Uhde, au Musée de Berlin).

Il possédait dans le massif montagneux que domine l'*Iztaccihuatl*, près de *Huexotzinco*, un très ancien sanctuaire, où l'on venait le fêter, de toutes les parties de l'Anahuac, à un certain jour de l'année. On lui offrait des sacrifices d'enfants (*nextlahualli*) et des objets

1. On traduit généralement *Tlaloc* par « pulpe de la terre », de *tlal*[*li*], « terre » et *oc*[*tli*], « pulpe, boisson fermentée faite avec le jus d'agave ». M. Seler (SGA, I, p. 113) y voit un nom verbal dérivé de *tlaloa*, « faire pousser, activer ».

divers : bâtons emplumés, ornements en papier, perles de jadéite, semences et fruits variés, etc. Souvent le nom apparaît au pluriel (*tlaloqué*), ce qui fait penser à toute une classe de dieux de la pluie. *Chalchiuhtlicue* était la femme de *Tlaloc*. C'était une déesse des sources et de l'eau courante [1] (fig. 109).

Les Aztèques, peuple d'agriculteurs, possédaient nombre de divinités des produits de la terre et surtout du maïs, qui formait la

Fig. 110. — *Tzinteotl* (d'après le *Codex Cospi*, p. 13).

base de leur alimentation. La principale de ces divinités était *Tzinteotl* (fig. 110). D'autres divinités, *Xilonen*, *Chicome coatl* [2] représentaient les diverses périodes de maturité de la plante.

La Terre était *Cihuacohuatl* ou *Cihuateotl* [3], vieille divinité chichimèque, parfois adorée sous les noms de *Quauhcihuatl*, « la femme-aigle » ou de *Yaocihuatl*, « la guerrière », comme inspiratrice des guerriers. Elle était, disait-on, la sœur de *Mixcohuatl* ou *Camaxtli*, le dieu du Nord, le seigneur des hordes chichimèques qui envahirent le plateau de l'Anahuac (fig. 111).

1. « Celle aux vêtements d'émeraude », de *chalchihuitl*, « émeraude » ; *cueitl* « jupon, vêtement de femme ».

2. « Sept serpents », de *chicome*, « sept » et *coatl*, « serpent », aussi appelée *chicomollotzin*, « sept épis ».

3. « Le serpent qui est une femme », de *cihua*, « femme » et *cohuatl*, aussi nommée *quilaztli* ; sous ce dernier nom, on l'adorait à *Colhuacan*.

Le monde souterrain était régi par les divinités infernales : *Mictlantecuhtli* et sa femme *Mictlancihuatl* [1], qui gouvernaient les

Fig. 111. — *Cihuacohuatl* ou *Cihuateotl* (d'après le *Codex Borgia*, p. 47).

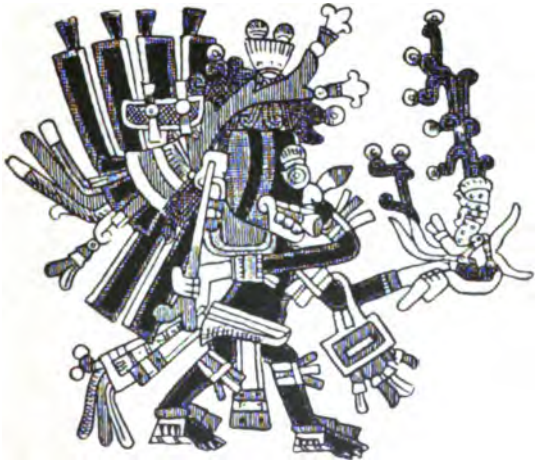


Fig. 112. — *Mictlantecuhtli* (d'après le *Codex Cospi*, p. 13).

chicunahui apan, « les neuf rivières souterraines », et les âmes des morts (fig. 112).

1. De *mictlan*, « le monde souterrain », primitivement le nord, et *tecuhtli*, « chef », *cihuatl*, « femme ».

Les neuf cieux (parfois les treize cieux) sont le séjour des dieux. Là résident *Tonatiuh*, « le soleil » (fig. 113 et 114) ; *Meztli*, « la

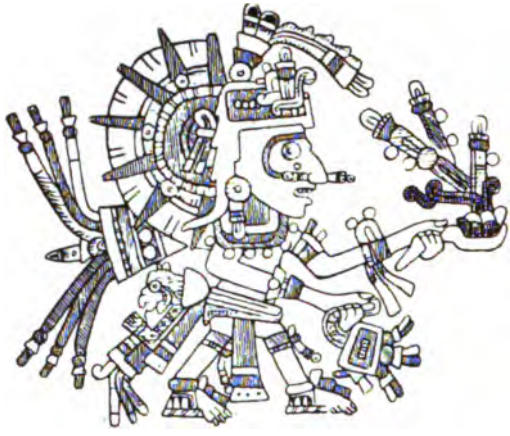


Fig. 113. — *Tonatiuh* (d'après le *Codex Cospi*, p. 12).

lune » ; *Tlahuizcalpantecuhtli* (fig. 115), « le seigneur des rougeurs du matin », régent de la planète Vénus et grand amateur du sang des

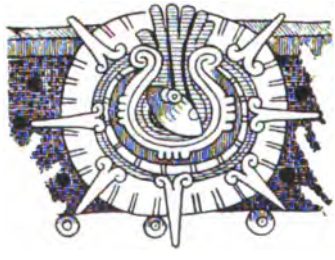


Fig. 114. — Symbole de *Tonatiuh* (d'après le *Codex Borgia*).

sacrifices. Les dieux des astres, sauf le dernier, n'avaient pas de personnalité très marquée et revêtaient volontiers les caractères d'autres divinités [1].

1. *Tlahuizcalpantecuhtli* se présente même parfois comme une hypostase de *Tezcatlipoca*.

Les Mexicains possédaient une multitude d'autres dieux : *Yacatecuhtli*, dieu des marchands; *Xochipilli* et *Xochiquetzal*, divinités

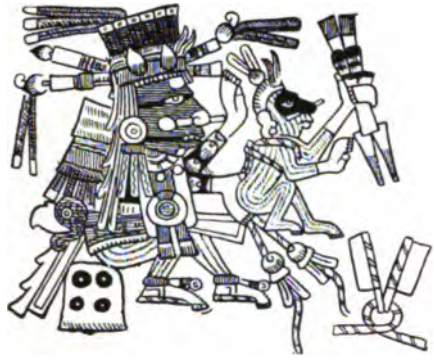


Fig. 115. — *Tlahuizcalpantecuhtli* (d'après le *Codex Borgia*).

mâle et femelle des fleurs, du chant et de la danse (fig. 116);

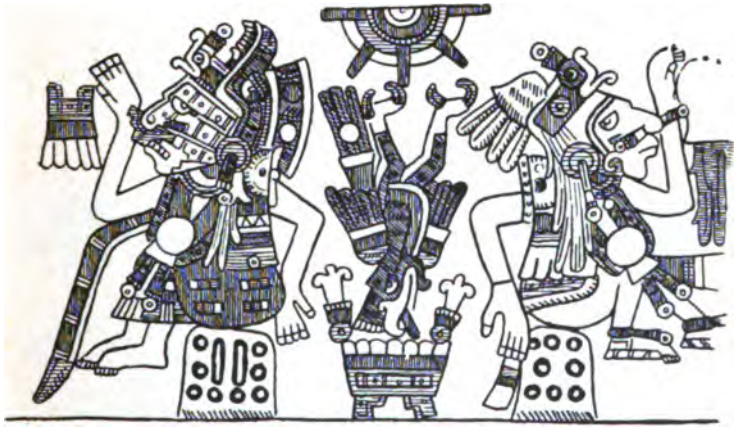


Fig. 116. — *Xochipilli* et *Xochiquetzal* (d'après le *Codex Borgia*, p. 57).

Xiuhtecutli ou *Ixcozauhqui*, dieu du feu [1]; *Xipe totec*, « notre seigneur l'écorché » ; *Tlazolteotl*, déesse de l'amour impur et des

1. Sur ce dieu, voir le travail très complet de K. Th. Preuss, *Die Feuergötter als Ausgangspunkt zum Verständniss der mexikanischen Religion* (*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XXXIII, Vienne, 1903, pp. 129-233).

ordures ; *Xolotl*, dieu du jeu de balle et protecteur des jumeaux (fig. 117), et cent autres à attributions diverses et changeantes.

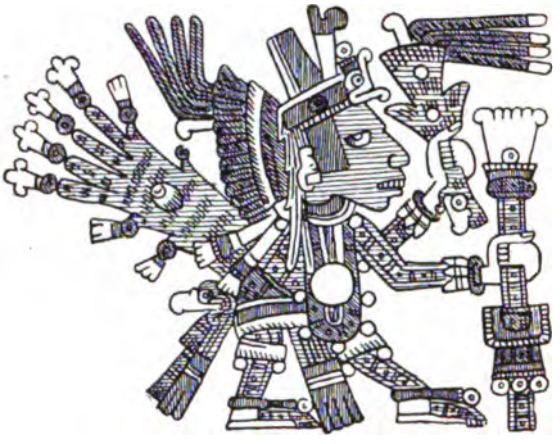


Fig. 117. — *Xolotl* (d'après le *Codex Borgia*).

Parmi les dieux mal individualisés dont les anciens auteurs et les manuscrits décrivent les troupes, citons les divinités des subsistances, *Tonacatecuhtli* et *Tonacacihuatl* (fig. 118), les *Centzon*

Fig. 118. — *Tonacatecuthli* et *Tonacacihuatl* (d'apres le *Codex Borgia*).

Huitznahuas, « les quatre cents méridionaux », défaits par *Huitzilopochtli*, qui représentent peut-être les nuages de la tempête ; les *Tepictoton*, nains qui protègent et conservent les montagnes, aux-

quels on faisait des sacrifices d'enfants à la mamelle (fig. 119), et les *Yohual tecuhtin*, « seigneurs de la nuit », qui régissaient la destinée des hommes, divinités astrologiques qui changeaient avec les jours.

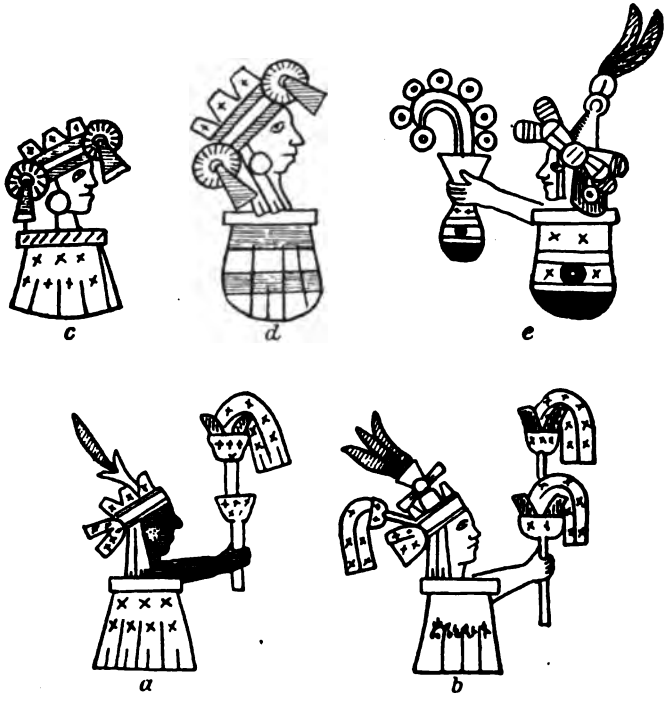


Fig. 119. — Les *Tepictoton* (d'après le ms. de Sahagun conservé à la *Biblioteca del Palacio* à Madrid).

§ III. — *Les mythes.*

Les mythes mexicains nous sont en partie connus par les œuvres de Motolinia, Mendieta, Torquemada et surtout celles de Sahagun, qui nous permettent d'interpréter un certain nombre des représentations peintes dans les manuscrits.

Parmi ces mythes nous ne citerons qu'un exemple, celui qui a été nommé « Histoire des quatre soleils ». Il raconte l'origine et les

périodes du monde [1]. Il montre dans quel esprit était construite toute la tradition mexicaine.

Les dieux créèrent successivement quatre mondes, éclairés par des soleils différents, le premier fut nommé *Chalchiuhtonatiuh*, « soleil de pierre précieuse » — ou *Chalchiuhtlicue*, « déesse de la pluie » : lorsque cet astre eut éclairé quelque temps la terre, des pluies très abondantes survinrent, tous les hommes furent noyés et quelques-uns furent changés en poissons. Le second soleil, nommé *Tletonatiuh* [2], « soleil de feu », brilla sur une humanité misérable, se nourrissant d'ivraie ; les hommes de la seconde création furent détruits par une pluie de feu et transformés en poules, en papillons et en chiens. Vint ensuite le *Yohualtonatiuh* [3] ou soleil d'obscurité ; pendant qu'il éclaira la terre, les êtres se nourrirent de poix et de résine ; ils furent détruits par de grands tremblements de terre ou dévorés par des animaux féroces. Le soleil qui éclaira la quatrième création fut l'*Ehecatonatiuh*, « le soleil du vent ou de l'air » ; pendant cette période les humains se nourrirent de fruits ; ils furent détruits par de furieuses tempêtes et changés en singes [4]. Chacune de ces périodes solaires dura 23 ans. Après cette première période d'instabilité vint une création, que les Mexicains, aux dires de Thévet [5], attribuaient à *Tetzcatlipoca* et au dieu du vent, *Ehecatl*. Les prêtres des différentes villes expliquaient cette création chacun à leur façon. Ceux de *Tetzcoco* [6] racontaient que le soleil qui éclaire

1. Ce mythe a été publié en nahuatl, avec traduction française, par Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique*, vol. I, pp. LXXVIII et suiv., d'après un manuscrit qu'il nommait *Codex Chimalpopoca* et qui figure aujourd'hui dans le fonds mexicain Aubin-Goupil de la Bibliothèque nationale, sous le n° 334. Il a été republié, avec une traduction latine, par M. W. Lehmann, de Berlin, sous le titre : *Traditions des anciens Mexicains* (JAP, nouv. série, vol. III, Paris, 1906, pp. 239-298). Il est mentionné par divers auteurs anciens : Motolinia, *Memoriales*, pp. 346-348 ; Gomara, *Cronica de la Nueva España*, éd. Barcia, Madrid, 1749, p. 208 ; Torquemada, *Monarquia Indiana*, p. 79 ; Thévet, *Histoire du Méchyque*, éd. de Jonghe, pp. 25-26, etc., et des épisodes en sont figurés dans plusieurs mss. précortésiens.

2. Aussi appelé *Tlequiahuitl*, « pluie de feu ».

3. Appelé ailleurs *Ocelotonatiuh*, « soleil du jaguar ». Le jaguar était le symbole de la terre et de la nuit.

4. Nous avons suivi l'ordre des soleils que donne Thévet (*Histoire du Méchyque*), qui, d'après son savant éditeur, M. de Jonghe, aurait emprunté son texte à l'ouvrage aujourd'hui perdu du franciscain A. de Olmos, *Antigüedades Mexicanas*. L'ordre des soleils varie suivant les auteurs. Le *Codex Chimalpopoca* donne : *1 Atonatiuh* (= *Chalchiuhtonatiuh*) ; *2 Ocelotonatiuh* (= *Yohualtonatiuh*) ; *3 Quiauhtonatiuh* (= *Tletonatiuh*) ; *4 Ehecatonatiuh*.

5. *Op. cit.*, p. 25.

6. Les dieux assemblés pour faire cesser l'obscurité construisent un bûcher

aujourd'hui notre monde était la réincarnation du syphilitique *Nanahuatzin* qui s'était offert en holocauste aux dieux [1]. A *Chalco*, on croyait que cet astre avait été créé directement par *Tetzcatlipoca* et *Ehecatl* [2].

§ IV. — *Les rites.*

Tous les actes de la vie étant plus ou moins religieux, les Mexicains accomplissaient, au cours de leur existence, d'innombrables cérémonies. Au *telpochcalli*, les jeunes gens étaient soumis à de sévères exercices, religieux aussi bien que militaires: les postulants au titre de *tecuhtli* subissaient une initiation encore plus rigoureuse [3].

Les rites funéraires variaient suivant la classe sociale du défunt, l'époque et les circonstances de sa mort. La grande masse des gens était brûlée, et leur âme était censée aller au *Mictlan*, le monde souterrain, demeure de *Mictlantecuhtli* et de *Mictlancihuatl*; les gens qui se noyaient, ceux qui mouraient de la lèpre, de la syphilis ou d'autres maladies de peau réputées impures, étaient enterrés et allaient au *Tlalocan*, autre enfer, gouverné par *Tlaloc*; enfin les guerriers qui mouraient au combat ou sur la pierre des sacrifices, ainsi que les femmes mortes en couches étaient divinisés et allaient habiter dans le ciel, au zénith, dans les vastes salles de la maison du Soleil [4].

Les rites de purification avaient, presque toujours, un caractère sanglant : on se purifiait, le plus souvent, en se tirant du sang de diverses parties du corps, principalement des oreilles. Ce rite jouait un grand rôle dans toutes les cérémonies d'inauguration et de dédicace des édifices [5].

où ils jettent des objets en offrande; *Nanahuatzin*, le « buboso », n'ayant rien à offrir, se jette au bûcher et, après avoir été consumé, monte au ciel comme soleil (Sahagun, *Nouvelle-Espagne*, pp. 479-482; Mendieta, *Historia ecclesiastica*, p. 2; Torquemada, *Monarquia Indiana*, p. 41; Thévet, *Histoire du Méchyque*, p. 30, etc.).

1. Thévet, *op. cit.*, p. 30.

2. Id., *ibid.*, pp. 31 et suiv.

3. Voir surtout : *Des cérémonies observées autrefois par les Indiens lorsqu'ils faisaient un tecle* (trad. de Ternaux-Compans, *Recueil de mémoires*, vol. I, pp. 225 et suiv.).

4. Sahagun, *Nouvelle-Espagne*, l. III.

5. Voir dans Seler, *Gesammelte Abhandlungen*, vol. II, fig. 47, p. 766, le bas-relief représentant la dédicace du grand temple de Mexico, par *Tizoc* et *Ahuitzotl* en 1487. Les deux *tlacatecuhtlin* se tirent du sang des oreilles.

La valeur attachée à l'effusion du sang humain est démontrée par la fréquence et la solennité des sacrifices de prisonniers de guerre ou d'enfants. Les prisonniers étaient sacrifiés à *Huitzilopochtli*. On les menait en grande pompe au *teocalli* dont on leur faisait gravir les degrés ; sur la terrasse supérieure, la victime était étendue sur la pierre du sacrifice (*techcatl*, *temalacatl*) ; on lui faisait bomber

Fig. 120. — Un sacrifice humain (d'après le *Codex Nuttall*).

la poitrine, que le sacrificateur ouvrait d'un seul coup de son couteau de silex (*tecpatl*) ; on arrachait le cœur, qui était placé dans un réceptacle appelé *quauhxicalli*, « coupe des aigles » (fig. 120)[1]. Le corps était précipité en bas des degrés ; le soir, les prêtres réunissaient les cadavres, les découpaient et en faisaient un repas rituel.

Parfois, le guerrier qui devait être sacrifié était attaché par la jambe à la pierre et devait combattre contre des guerriers mexi-

1. De *quauh*[*tli*], « aigle », et *xicalli*, « coupe, écuelle ». Peut-être un jeu de mot ; car, à l'origine, c'était peut-être une coupe de bois (*quauh*[*aitl*] bois + *xicalli*). Voir Séler, *Quauhxicalli, Die Opferblutschale der Mexikaner* (SGA, vol. II, pp. 704-716).

cains jusqu'à ce qu'il succombe. C'est ce que les auteurs espagnols ont nommé le « sacrificio gladiatorio » [1] (fig. 121).

Les hymnes chantés en l'honneur des dieux jouaient aussi un rôle important. Sahagun nous en a conservé un grand nombre, dans le texte nahuatl original, accompagnés de commentaires, également rédigés dans l'ancienne langue aztèque [2]. Ces hymnes sont

Fig. 121. — Le *sacrificio gladiatorio* (d'après Duran, *Historia*).

très précieux pour la connaissance de la mythologie et de la religion des anciens Mexicains ; ils fourmillent d'énigmes et d'allusions à des rites et à des légendes.

Voici la traduction que M. Seler [3] a donnée de l'un d'eux chanté en l'honneur des *Mimixcohuas* :

« Il est sorti des sept cavernes ;
« Il est sorti du pays des plantes épineuses ;
« Je vins de là-haut (du Nord, pays d'origine des *Mimixcohuas*), je vins de là-haut avec ma lance faite avec la plante épineuse ;
« Je vins de là-haut avec ma lance faite avec la plante épineuse ;
« Je vins ici, je vins ici avec mon filet de pêche ;
« Je le prends, je le prends ;
« Et je le prends, je le prends ;
« Et il est pris. »

A certaines époques de l'année, les Mexicains se rendaient en grande pompe au sanctuaire du dieu, où l'on accomplissait des rites

1. Th. Preuss, *Menschenopfer aus Mexico* (ZE, 1908).
2. Ils forment le chapitre XV du manuscrit conservé à la Biblioteca del Palacio à Madrid. Ces hymnes ont été publiés par D. G. Brinton, sous le titre : *The Rig-Veda Americanus*, à Philadelphie en 1895, accompagnés d'un essai de traduction extrêmement défectueux. E. Seler les a republiés sous le nom de *Die religiösen Gesänge der alten Mexikaner* dans ses SGA, vol. II, pp. 960-1107, avec une excellente traduction.
3. *Die religiösen Gesänge*, pp. 1017-1018.

de purification, des sacrifices, etc., accompagnés de grandes réjouissances, se terminant le plus souvent par une ivresse générale. En cette occasion les lois civiles étaient suspendues [1].

Les dieux du panthéon mexicain étaient représentés par des idoles, le plus souvent en pierre, revêtues des emblèmes appartenant à chacun d'eux. On a retrouvé un grand nombre de ces statues divines, les unes très grossières et paraissant fort anciennes, les autres beaucoup mieux travaillées et d'origine plus récente.

Dans les manuscrits, les dieux se distinguent par leurs attributs. *Huitzilopochtli* a le visage rayé transversalement de lignes bleues et d'une bande brun clair; il tient à la main un bâton recourbé en forme de serpent. *Tetzcatlipoca* porte, sur la face, des rayures jaunes et noires; son corps est peint en noir et ses chevilles sont garnies de sonnettes; *Quetzalcohuatl* a la figure, le corps et les membres peints en noir; il porte le plus souvent un masque à museau pointu, de couleur rouge vif et sur la poitrine un signe en forme de spirale ou une coquille de strombus sciée par le milieu; *Tlaloc* est, comme les précédents, peint en noir; il porte une couronne de plumes blanches surmontées d'une plume verte, etc.

§ V. — *La prêtrise.*

Il existait des prêtres qui formaient un corps organisé (les *tlamacazquê*) [2]. Les quatre *teonamaquê* (porteurs de dieux) qui étaient chargés du transport des idoles des Aztèques pendant leur migration d'Aztlan au plateau de l'Anahuac représentent probablement l'embryon de la prêtrise mexicaine. Leur souvenir s'était perpétué dans les *tlamacazquê* des quatre « barrios » qui existaient encore à l'époque de la conquête. Il est probable que chaque *calpulli* possédait aussi son *tlamacazqui*, qui accomplissait ses rites spéciaux. Au-dessus de tous ces prêtres existait un *tlamacazqui* tribal, souvent appelé « Grand Prêtre » par les Espagnols.

Les prêtres étaient très nombreux. Torquemada nous dit que, pour la ville de Mexico, il n'en existait pas moins de 5.000, nour-

1. Sur les fêtes, voir l'ouvrage capital de E. Seler, *Die achtzehn Jahresfeste der Mexikaner* (*Veröffentlichungen aus den Königlichen Museum für Völkerkunde*, vol. VI, Berlin, 1899). Nous reparlerons de ces fêtes à propos du calendrier.

2. Singulier : *tlamacazqui*. Ils sont souvent appelés *papas* par les anciens auteurs espagnols.

ris par les produits de terrains spéciaux, que cultivaient les gens des villages environnants [1].

§ VI. — *La magie.*

A côté des rites et du culte régulier, proprement religieux, les

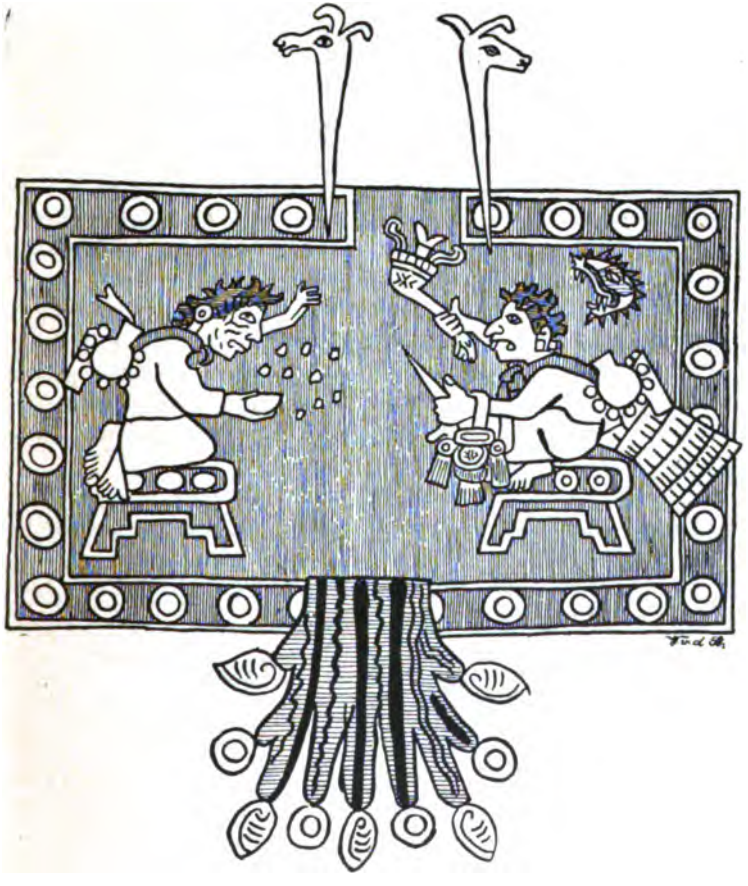


Fig. 122. — *Oxomoco* et *Cipactonal* (d'après le *Codex Borbonicus*).

Mexicains connaissaient des rites magiques [2], qui passaient pour

1. Torquemada, *Monarquia Indiana*, l. VIII, cap. 20.
2. E. Seler, *Zauberei im Alten Mexico* (SGA, vol. II, p. 78) et *Altmexi-*

avoir été appris aux hommes par deux divinités, *Oxomoco* et *Cipactonal* (fig. 122).

La suggestion (*teixcuepaliztli*), « changement du visage », était assez ordinairement pratiquée. Les magnétiseurs (*tetlacuicuiliqui*) passaient pour opérer la guérison de certaines maladies ou pour découvrir les voleurs.

Parmi les magiciens, on comptait naturellement tous ceux qui pratiquaient la médecine ; on considérait aussi comme doués de pouvoirs magiques les bateleurs et les montreurs de marionnettes (*teoquiquixtê*), qui étaient le plus souvent d'origine étrangère et principalement Huaxtèques.

Les adeptes de la magie noire étaient très redoutés ; leurs noms nous indiquent les méfaits qu'on leur attribuait : *tecotzquani*, « mangeurs de mollets » ; *teyolloquani*, « mangeurs de cœur » ; *tecochtlazquê*, « endormeurs » ; *temacpalitotiquê*, « ceux qui dansent avec un mort » étaient la terreur de la population, ainsi que les sinistres « hommes-hiboux » (*tlatlatecolô*) qui semaient la maladie en faisant des gestes mystérieux. On conjurait les actions de ces dangereux sorciers par des actes de contre-magie : ainsi, une plaque d'obsidienne, placée dans un vase plein d'eau près de la porte, réduisait à néant les plus puissants maléfices.

Les devins étaient divisés en plusieurs classes suivant les procédés qu'ils employaient ; les principaux étaient : le jet d'un certain nombre de grains de maïs et de haricots (*tlaolchalyauhqui*, *tzompanquahuitl*), le dénouement des cordes (*mecatlapouhqui*), l'examen de l'eau (*atlan teitlani*).

kanische Studien (*Veröffentlichungen aus dem Königl. Museum für Völkerkunde*, vol. VI, Berlin, 1899, pp. 29-57), traduction du chapitre de Sahagun relatif à la magie.

CHAPITRE V

LE CALENDRIER

Sommaire. — I. Le *tonalamatl*. — II. Le *tonalpohualli* ou année solaire. — III. L'année vénusienne. — IV. Les diverses périodes. — V. La concordance entre le calendrier mexicain et le calendrier européen.

§ I. — *Le Tonalamatl.*

Les anciens chroniqueurs parlent souvent de l'astrologie mexicaine ; pour les besoins de leurs calculs astrologiques, ainsi que pour la fixation des fêtes, les anciens Aztèques possédaient un système de computation très complexe que, en raison de son importance, nous exposerons avec quelques détails.

A l'époque de la conquête, les Mexicains avaient une année de 365 jours, divisée en 18 périodes de 20 jours que les auteurs espagnols anciens ont désignées, à tort, sous le nom de « mois », auxquelles on ajoutait 5 jours complémentaires appelés *nemontemi*. Le calendrier comportait une double période : un cycle de 260 jours, divisé en vingt treizaines, le *tonalamatl* [1], et le *tonalpohualli* [2] de dix-huit vingtaines, plus 5 jours.

Le *Tonalamatl*, qui est souvent figuré dans les manuscrits [3], paraît être le plus ancien des deux systèmes. On a cherché à expliquer son origine de plusieurs façons : observation des mouvements de la lune, durée approximative d'une gestation, combinaison des deux nombres sacrés 13 et 20.

Le *Tonalamatl* était constitué par 20 signes, portant les noms :

Cipactli (crocodile)	*Ehecatl* (vent)	*Calli* (maison)
Cuetzpallin (lézard)	*Cohuatl* (serpent)	*Miquiztli* (mort)
Mazatl (chevreuil)	*Tochtli* (lapin)	*Atl* (eau)
Itzcuintli (chien)	*Ozomatli* (singe)	*Malinalli* (liane)
Acatl (roseau)	*Ocelotl* (jaguar)	*Quauhtli* (aigle)
Cozcaquauhtli (vautour)	*Olin* (mouvement)	*Tecpatl* (silex)
Quiauitl (pluie)	*Xochitl* (fleur)	

1. « Livre des jours », de *tonal*[*li*], « jour », et *amatl*, « livre ».
2. « Compte des jours », de *tonal*[*li*] et *pohualli*, « compte ».
3. Le *Tonalamatl de la collection Aubin* (manuscrit mexicain, nos 18 et 19 de la Bibliothèque nationale), publié par M. Seler sous le titre *Das Tonalamatl der Aubinschen Sammlung*, Berlin, 1900, le *Codex Borbonicus*, le *Codex Vaticanus*.

Ces signes étaient, en outre, numérotés de 1 à 13. Si le treizième signe reçoit le numéro 13, le vingtième portera le numéro 7, la série numérique étant interrompue après 13. La seconde série de 20 signes commencera donc par le signe *cipactli*, accompagné du numéro 8, elle se terminera par le signe *xochitl* accompagné du numéro 1 et la troisième série de 20 signes commencera par le numéro 2. Au bout de 13 séries, soit 260 jours (13 × 20), le premier signe se retrouvera accompagné du numéro 1 ; un *tonalamatl* sera alors écoulé.

Le *Tonalamatl* est donc une période de 260 jours, dont le compte est établi par l'alternance de 20 signes et de 13 nombres. Cette période ne répond à la durée d'aucun phénomène astronomique connu.

Les études de M. DE JONGHE sur le calendrier mexicain ont montré que, outre les 20 signes, les jours du *tonalamatl* possédaient encore une notation particulière, qui permettait de les reconnaître entre eux. Les anciens auteurs parlent souvent de divinités qu'ils classent en un groupe particulier, et qu'ils désignent par le nom de « señores de la noche » (nahuatl : *yohualtecuhtin*). On a beaucoup spéculé sur leur fonction [1] ; c'est l'étude du *Codex Borbonicus* [2] qui a donné à M. DE JONGHE la clef de l'énigme : chacun des jours du *tonalamatl* était sous l'invocation d'une des neuf divinités : *Xiuhtecuhtli*, *Itztli*, *Piltzinteotl*, *Tzinteotl*, *Mictlantecuhtli*, *Chalchiuhtlicue*, *Tlazolteotl*, *Tepeyollotl* et *Tlaloc*.

L'attribution de ces divinités à des jours différents entraîne des conséquences fort importantes pour la distinction des quantièmes du calendrier, ainsi qu'on le verra plus tard.

§ II. — *L'année solaire ou Tonalpohualli.*

L'année solaire ou *tonalpohualli* comptait 365 jours, répartis en 18 périodes de 20 jours, plus 5 jours complémentaires (tableau n° 1).

Mais les Mexicains attachaient au *tonalamatl* une telle importance

1. M. SELER (*Das Tonalamatl*. SGA, vol. I, p. 611), guidé par leur nom, a cru y reconnaître les divinités de la nuit, qui aurait été divisée en neuf heures.

2. Ms. mexicain conservé à la Bibliothèque du Palais-Bourbon. Il a été publié, aux frais du DUC DE LOUBAT, et avec un commentaire de E. T. HAMY, sous le titre : *Codex Borbonicus*, manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais-Bourbon, Paris, 1899, in-4°.

1re VINGTAINE		8e VINGTAINE		9e VINGTAINE	
N°s DES JOURS	SIGNES des JOURS	N°s DES JOURS	SIGNES des JOURS	N°s DES JOURS	SIGNES des JOURS
1	Acatl	11	Acatl	5	Acatl
2	Ocelotl	12	Ocelotl	6	Ocelotl
3	Quauhtli	13	Quauhtli	7	Quauhtli
4	Cozcaquauhtli	1	Cozcaquauhtli	8	Cozcaquauhtli
5	Olin	2	Olin	9	Olin
6	Tecpatl	3	Tecpatl	10	Tecpatl
7	Quiauitl	4	Quiauitl	11	Quiauitl
8	Xochitl	5	Xochitl	12	Xochitl
9	Cipactli	6	Cipactli	13	Cipactli
10	Ehecatl	7	Ehecatl	1	Ehecatl
11	Calli	8	Calli	2	Calli
12	Cuetzpallin	9	Cuetzpallin	3	Cuetzpallin
13	Coatl	10	Coatl	4	Coatl
1	Miquiztli	11	Miquiztli	5	Miquiztli
2	Mazatl	12	Mazatl	6	Mazatl
3	Tochtli	13	Tochtli	7	Tochtli
4	Atl	1	Atl	8	Atl
5	Itzcuintli	2	Itzcuintli	9	Itzcuintli
6	Ozomatli	3	Ozomatli	10	Ozomatli
7	Malinalli	4	Malinalli	11	Malinalli

10e VINGTAINE		17e VINGTAINE		18e VINGTAINE + 5 JOURS COMPLÉMENTAIRES	
N°s DES JOURS	SIGNES des JOURS	N°s DES JOURS	SIGNES des JOURS	N°s DES JOURS	SIGNES des JOURS
12	Acatl	9	Acatl	3	Acatl
13	Ocelotl	10	Ocelotl	4	Ocelotl
1	Quauhtli	11	Quauhtli	5	Quauhtli
2	Cozcaquauhtli	12	Cozcaquauhtli	6	Cozcaquauhtli
3	Olin	13	Olin	7	Olin
4	Tecpatl	1	Tecpatl	8	Tecpatl
5	Quiauitl	2	Quiauitl	9	Quiauitl
6	Xochitl	3	Xochitl	10	Xochitl
7	Cipactli	4	Cipactli	11	Cipactli
8	Ehecatl	5	Ehecatl	12	Ehecatl
9	Calli	6	Calli	13	Calli
10	Cuetzpallin	7	Cuetzpallin	1	Cuetzpallin
11	Coatl	8	Coatl	2	Coatl
12	Miquiztli	9	Miquiztli	3	Miquiztli
13	Mazatl	10	Mazatl	4	Mazatl
1	Tochtli	11	Tochtli	5	Tochtli
2	Atl	12	Atl	6	Atl
3	Itzcuintli	13	Itzcuintli	7	Itzcuintli
4	Ozomatli	1	Ozomatli	8	Ozomatli
5	Malinalli	2	Malinalli	9	Malinalli
		NEMONTEMI ou JOURS SUPPLÉMENTAIRES		10	Acatl
				11	Ocelotl
				12	Quauthli
				13	Cozcaquauhtli
				1	Olin

qu'ils s'en servaient pour marquer les dates de l'année solaire, malgré l'extrême complication que présentait ce système.

L'ajustement des deux périodes se faisait par un procédé particulier. On comptait les jours de l'année au moyen du *tonalamatl* : le 1er jour commençait avec le numéro 1 et l'un des quatre signes *calli*, *tochtli*, *acatl* ou *tecpatl*. Au bout de 260 jours ou (13 × 20), le jour reprenait le même numéro et le même signe. La suite des jours se numérotait en recommençant un second *tonalamatl*, et le 261e jour portait le numéro 1 et l'un des signes *calli*, *tochtli*, *acatl* ou *tecpatl*, suivant l'année.

Mais ce système comporte deux conséquences numériques : 365 jours = (28 × 13) + 1 ; donc, si une année commence avec le numéro 1, l'année suivante commencera par le chiffre 2 ; de plus 365 = (18 × 20) + 5, le signe de la première année étant *acatl*, celui de la seconde année sera *tecpatl*. L'année suivante aura pour indices du 1er jour le chiffre 3 et le signe *calli* et la quatrième le chiffre 4 et le signe *tochtli*, et ainsi de suite jusqu'à la treizième année. La quatorzième débute à nouveau avec le numéro 1 et le signe *tecpatl* ; la vingt-septième (première année de la seconde treizaine) par le chiffre 1 et le signe *calli*, la quarantième année par le chiffre 1 et le signe *tochtli*. Au bout de 52 ans, l'année se trouve recommencer par le signe *acatl* et le numéro 1, comme on le verra par le tableau n° 2.

Cette façon de numéroter continûment les jours semble assez bizarre et peu commode. Elle résulte de l'application du *tonalamatl* à une année solaire. Cet emploi de l'ancien calendrier comporte même un inconvénient assez grave : supposons une année dont le premier jour est *1 acatl* ; le 261e jour sera affecté du même chiffre et du même signe, et il sera impossible de distinguer, en nommant un jour, s'il s'agit, par exemple, du 3e ou du 263e. Mais le *tonalamatl* apporte à ceci un supplément de précision. Si le système des numéros et des signes est impuissant à désigner la place exacte d'un jour dans l'année solaire, l'emploi des *yohualtecuhtin* ou « señores de la noche » permet de le faire. En effet, les *yohualtecuhtin* sont au nombre de 9 ; le 1er jour ayant pour *yohualtecuhtli* le premier de ceux-ci, *xiuhtecuhtli*, le 10e jour aura le même que le 1er, le 11e que le 2e, etc. Mais 260 n'est pas divisible exactement par 9, il en résulte que le 261e jour de l'année, s'il porte le même nombre et le même signe que le premier, n'a pas le même *yohualtecuhtli*, ce qui suffit à l'en différencier.

LE XIUHPOHUALLI OU CYCLE DE 52 ANNÉES

Tableau n° 2.

N^os DES JOURS	SIGNE DU JOUR COMMENÇANT L'ANNÉE	N^os DES JOURS	SIGNE DU JOUR COMMENÇANT L'ANNÉE	N^os DES JOURS	SIGNE DU JOUR COMMENÇANT L'ANNÉE	N^os DES JOURS	SIGNE DU JOUR COMMENÇANT L'ANNÉE
1	Acatl	1	Tecpatl	1	Calli	1	Tochtli
2	Tecpatl	2	Calli	2	Tochtli	2	Acatl
3	Calli	3	Tochtli	3	Acatl	3	Tecpatl
4	Tochtli	4	Acatl	4	Tecpatl	4	Calli
5	Acatl	5	Tecpatl	5	Calli	5	Tochtli
6	Tecpatl	6	Calli	6	Tochtli	6	Acatl
7	Calli	7	Tochtli	7	Acatl	7	Tecpatl
8	Tochtli	8	Acatl	8	Tecpatl	8	Calli
9	Acatl	9	Tecpatl	9	Calli	9	Tochtli
10	Tecpatl	10	Calli	10	Tochtli	10	Acatl
11	Calli	11	Tochtli	11	Acatl	11	Tecpatl
12	Tochtli	12	Acatl	12	Tecpatl	12	Calli
13	Acatl	13	Tecpatl	13	Calli	13	Tochtli

La série des vingt signes du *tonalamatl* formait une période, que les anciens auteurs ont désignée sous le nom de « mois ». Ces périodes, au nombre de 18 dans l'année, portaient le nom des fêtes qui étaient célébrées à leur dernier jour : ces noms sont les suivants :

Atlcahualo, fête de *Tlaloc*
Tlacaxipeualiztli, fête de *Xipe*
Tozoztontli, fête de *Tzinteotl*
Hueitozoztli, fête de *Tzinteotl*
Toxcatl, fête de *Tetzcatlipoca*
Etzalqualiztli, fête de *Tlaloc*
Tecuilhuitontli, fête de *Huixtocihuatl*
Hueitecuilhuitl, fête de *Xochipilli*
Miccailhuitzintli, petite fête des morts ou *Tlaxochimaco*
Hueimiccailhuitl, grande fête des morts ou *Xocotluetzi*
Ochpaniztli, fête de *Toci*
Teotleco, fête de *Tetzcatlipoca*
Tepeilhuitl, fête de *Tlaloc*
Quecholli, fête de *Mixcohuatl*
Panquetzaliztli, fête de *Huitzilopochtli*
Atemoztli, fête de *Tlaloc*
Tititl, fête de *Ilamatecutli*
Itzcalli, fête de *Xiuhtecuhtli* [1]

Les auteurs, tant anciens que modernes, sont en désaccord sur le point de savoir dans laquelle de ces vingtaines tombait le commencement de l'année [2]. Ceci paraît prouver, comme le dit M. DE JONGHE [3], que le commencement de l'année n'offrait rien de très remarquable : les Mexicains avaient une série continue de *tonalamatls* et ces séries étaient jalonnées, tous les 365 jours, par un signe qui donnait son nom à l'année.

Quel était ce signe ? Les anciens auteurs : SAHAGUN, CHIMALPAHIN, IXTLILXOCHITL, l'anonyme qui composa la « roue cyclique » publiée à la suite des *Memoriales* de MOTOLINIA, disent que les signes changeaient tous les ans, pendant quatre années, et que c'étaient *acatl*, *tecpatl*, *calli* et *tochtli* qui servaient de « supports d'années ». Plus

1. Pour la liste des mois, voir E. SELER, *Eine Liste der mexikanischen Monatsfeste* (SGA, vol. I, pp. 145-151) ; *Die achtzehn Jahresfeste der Mexikaner* (*Veröffentlichungen aus dem Kgl. Museum für Völkerkunde*, vol. VI, Berlin, 1899) ; cf. E. DE JONGHE, *Le calendrier mexicain*, pp. 207-209.

2. SAHAGUN, VETANCURT, DURÁN, TORQUEMADA, les interprètes des *Codices Telleriano-Remensis* et *Vaticanus A*, CLAVIGERO ont désigné le mois d'*Atlcahualo* ; LEON Y GAMA (d'après CRISTOBAL DEL CASTILLO) et l'auteur anonyme du calendrier édité à la suite des *Memoriales* de *Motolinia* ont choisi *Titill* ; OROZCO Y BERRA a choisi *Itzcalli*. Il semble résulter des études entreprises à ce sujet par M. SELER que le premier mois était *Toxcatl* (*Die mexikanischen Bilderhandschriften. Gesammelte Abhandlungen*, vol. I, pp. 173-183).

3. *Le calendrier mexicain*, p. 208.

tard, Gemelli Carreri et Leon y Gama proposèrent des systèmes différents.

Un manuscrit de la collection Humboldt [1] a permis à M. Seler de résoudre définitivement cette question, depuis si longtemps controversée. Les fêtes y sont indiquées pour dix-neuf ans, et nous apprenons qu'elles avaient toujours lieu le dernier jour de la vingtaine. Or, pour l'une d'elles, la fête *Etzalqualiztli*, on donne les dates *12 olin*, *13 ehecatl*, *1 mazatl*, *2 malinalli*, etc. Les jours qui suivent ces dates et qui, par conséquent, commencent les vingtaines suivantes sont : *13 tecpatl*, *1 calli*, *2 tochtli*, *3 acatl*, etc. Or les mois, de par la façon dont sont numérotés les jours, commencent toujours par le même signe que l'année : c'est une preuve que l'année commençait bien par les quatre signes *acatl*, *tecpatl*, *calli* et *tochtli*.

Mais l'année mexicaine avait 365 jours, tandis que les 18 vingtaines ne font que 360 jours (18×20). Les cinq jours complémentaires étaient nommés, par les anciens Mexicains, *nemontemi*, « les jours supplémentaires, les jours qui ne servent qu'à compter » [2]. La plupart des anciens auteurs disent que les *nemontemi* n'étaient pas « comptés ». Si les *nemontemi* n'avaient pas eu de numéro, ni de signe de jour, l'année aurait toujours commencé par le même signe et le même nombre. Ce système, complètement arbitraire, a été proposé par Gemelli Carreri et Leon y Gama : l'année commence toujours, d'après ces auteurs, par le signe *1 cipactli*. Mais tous les faits prouvent qu'il n'en était pas ainsi, puisque les années commençaient par les signes *acatl*, *tochtli*, etc. La solution du problème des *nemontemi* a été trouvée, à notre avis, par M. de Jonghe.

Le *Tonalamatl* du *Codex Borbonicus* montre que les *nemontemi* n'ont pas de « señores de la noche »; c'est là ce que voulaient dire les anciens auteurs par l'expression : « ils n'étaient pas comptés ». Le *Tonalamatl* commence non par un des quatre signes *acatl*, *tecpatl*, *calli*, *tochtli*, mais par le signe *cipactli*, que tous les auteurs nous donnent comme le premier des signes de jours. Or $360 = (40 \times 9)$ ou un nombre entier de neuvaines, si bien que, si l'année commençait par *cipactli*, tous les jours auraient le même *yohualtecuhtli*. Mais nous voyons, au contraire, que les signes ini-

1. *Die mexikanischen Bilderschriften Alexander von Humboldt's* (SGA. vol. I, pp. 168-182).
2. E. Seler, *Zur mexikanischen Chronologie* (SGA, vol. I, p. 510 et suiv.).

tiaux des années ont des *yohualtecuhtin* différents. M. DE JONGHE exprime cette particularité de la façon suivante : « Le premier jour de l'année rétablit l'équilibre entre les signes diurnaux et la série des señores de la noche, en ce sens qu'il est combiné avec la figure qui lui revient normalement de par le *tonalamatl* ; donc les jours qui ont donné leur nom aux années sont, en qualité de régulateurs, les jours initiaux des années [1]. »

Reste à savoir à quelle époque tombaient les *nemontemi* ou, ce qui revient au même, quels étaient les jours qui n'avaient pas de *yohualtecuhtin*. Tous les anciens auteurs nous disent que les *nemontemi* sont placés immédiatement avant l'année nouvelle. Mais M. DE JONGHE, d'après les données des divers manuscrits, a supposé que les jours supplémentaires étaient placés, sans avoir égard à l'année solaire et à ses fêtes, les 204, 205, 206, 207 et 208e jours de l'année, immédiatement après le 3e jour de *panquetzaliztli* [2] (voir tableau 3).

Nous pouvons donc définir ainsi l'année mexicaine : année de 365 jours, divisée en 18 vingtaines, plus 5 jours complémentaires. Les années commençaient alternativement par les signes du *tonalamatl*, *acatl*, *tecpatl*, *calli*, *tochtli*. Les jours portaient un nombre et un signe au moyen desquels ils se distinguaient ; mais la distinction aurait été insuffisante s'ils n'avaient eu, comme signe additionnel, l'un des 9 *yohualtecuhtin* ou « señores de la noche ». Les jours supplémentaires n'avaient pas de *yohualtecuhtin*, mais ils avaient des nombres et des signes comme les autres jours. Les vingtaines, désignées, à tort, par les anciens auteurs espagnols sous le nom de « mois », étaient nommées d'après la fête qui se célébrait le 20e jour. L'année commençait le 1er jour du mois de *Toxcatl*.

Tel est le système de l'année mexicaine. Il reste à parler d'une question qui a fort préoccupé les auteurs des XVIIIe et XIXe siècles : celle de l'intercalation. En effet, l'année mexicaine, telle que nous l'avons décrite, ne comporte que 365 jours. Or la durée de l'année vraie est de 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 47 secondes 1/2. Donc, tous les quatre ans environ, le commencement de l'année se trouverait en retard d'un jour sur l'année tropique. On a imaginé des systèmes qui mettaient en accord l'année mexicaine avec l'année

1. *Le calendrier mexicain*, p. 207 ; ceci revient à dire : bien que les *nemontemi* n'aient pas de *yohualtecuhtin*, signes, les jours *tecpatl*, *calli*, *tochtli*, *acatl*, qui commencent l'année, reçoivent le même *yohualtecuhtli* que s'ils en avaient.
2. *Le calendrier mexicain*, pp. 211-212.

réelle [1]. Mais il est impossible de prouver que les Mexicains aient pratiqué aucune correction pour faire coïncider leur année avec le temps réel de la révolution de la terre autour du soleil. Tout paraît, au contraire, prouver qu'ils n'ont pas tenté un pareil effort.

§ III. — *L'année vénusienne.*

Outre l'année solaire, les Mexicains possédaient un système de mesure du temps, basé sur la révolution synodique de Vénus. L'année vénusienne comptait 584 jours. La préoccupation des astronomes mexicains a été de trouver une commune mesure aux nombres 584, 365 et 260 ; or, au bout de 5 révolutions synodiques de Vénus, équivalant à 8 années solaires $(5 \times 584) = 2.920 = (8 \times 365)$, l'année vénusienne coïncide avec l'année solaire, mais le nombre 2.920 n'est pas divisible par 260, nombre des jours *tonalamatl*. L'accord entre les trois périodes n'est possible qu'au bout de 104 ans, c'est-à-dire au bout de 65 années vénusiennes et de 146 *tonalamatl* comme le montre l'égalité suivante $(104 \times 365) = 37.960 = (65 \times 584) = (146 \times 260)$.

Comme le *Tonalamatl,* l'année vénusienne, produit de la spéculation sacerdotale, commençait par le jour *cipactli*. Au bout de 6 périodes, l'année vénusienne recommençait par le même signe, affecté d'un chiffre différent ; au bout de 13 périodes, le signe différait, mais le chiffre était le même, ainsi que le montre le tableau suivant.

1. Motolinia et Torquemada sont cependant d'avis que les Mexicains ne connaissaient pas l'intercalation ; Sahagun prétendait que, tous les quatre ans, l'année comptait 366 jours — c'est le système européen de l'année bissextile ; Jacinto de la Serna, Sigüenza y Gongora, et à sa suite, Gemelli Carreri et Clavigero, croyaient qu'on intercalait, non un jour tous les quatre ans mais 13 jours tous les 52 ans, ce qui avait une saveur plus mexicaine, et correspondait à la période dont nous parlerons plus loin ; Leon y Gama avait remarqué que cette intercalation donnait tous les 1040 ans un certain nombre de jours en trop, aussi supposa-t-il que l'on intercalait 13 jours après le premier cycle de 52 ans, 12 après le second, etc., ce qui, en effet, rétablit à peu près le compte. Lino Fabrega et, à sa suite, A. de Humboldt admirent que l'on intercalait 13 jours tous les 52 ans, à la condition de retrancher 7 jours tous les 1040 ans. Orozco y Berra proposa de retirer 8 jours au lieu de 7. Ces systèmes, fort ingénieux, ne tiennent aucun compte de la réalité ; on remarquera, de plus, que les exigences qu'ils montrent, augmentent au fur et à mesure que l'on a mieux connu la durée réelle de l'année.

LES 5 TREIZAINES DU CYCLE VÉNUSIEN

1re treizaine	2e treizaine	3e treizaine	4e treizaine	5e treizaine
1 *Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*
13 *Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*
12 *Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*
11 *Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*	*Cipactli.*
10 *Olin.*	*Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*
9 *Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*
8 *Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*
7 *Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*
6 *Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*	*Cipactli.*
5 *Olin.*	*Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*
4 *Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*
3 *Cohuatl.*	*Olin.*	*Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*
2 *Atl.*	*Cipactli.*	*Acatl.*	*Cohuatl.*	*Olin.*

C'est au bout de 65 révolutions synodiques de Vénus que le même signe et le même chiffre reparaissaient au commencement de l'année.

Il en résulte que l'année vénusienne présentait un système d'alternance régulière, qui n'était pas le même que celui de l'année solaire, ce qui permettait de distinguer toujours une des dates du système vénusien d'une de celles du calendrier ordinaire.

La particularité la plus frappante de ce système est de coïncider à la fois avec le calendrier solaire et le *tonalamatl* tous les 104 ans, c'est-à-dire à une période double de celle où le *tonalpohualli* et le *tonalamatl* s'accordent.

§ IV. — *Les divers cycles.*

Ainsi, le calendrier comprenait les cycles suivants :

1) le *tonalamatl* (20×13) = 260 jours.

2) le *tonalpohualli*, ou année solaire (20×18)+5 = 365 jours.

3) l'année vénusienne, basée sur la révolution synodique de Vénus = 584 jours.

4) le cycle de 4 ans, au bout desquels l'année solaire commence à nouveau par le même signe, mais affecté d'un chiffre différent.

5) le cycle de 5 années vénusiennes (5×584) = 2.920 jours, au bout duquel l'année vénusienne recommence avec le même signe, mais avec un chiffre différent.

6) le *tlalpilli* (13×365) au bout duquel l'année solaire commence par le même chiffre, mais avec un signe différent.

7) la treizaine vénusienne (13×584) au bout de laquelle l'année vénusienne commence par le même chiffre, mais avec un signe différent.

8) le *xiuhtonalli*, de 52 années solaires (52×365) ou de 73 *tonalamatl* (73×260) où *tonalamatl* et *tonalpohualli* s'accordent et au bout duquel l'année solaire recommence par le même chiffre et le même signe.

9) le *huehuetiliztli* de 104 années solaires (104×365), 146 *tonalamatls* (146×260) ou 65 années vénusiennes (65×584) où ces trois périodes s'accordent.

§ V. — *La concordance du calendrier mexicain et du calendrier européen.*

La concordance du calendrier mexicain avec le calendrier européen a été établie de façons diverses : les désaccords proviennent pour la plupart des idées que les auteurs se faisaient sur le fonctionnement du système chronologique mexicain.

Pour déterminer cette concordance, cherchons à identifier la date de la prise de Mexico avec une de celles du calendrier aztèque. Nous savons que cet événement eut lieu le 13 août 1521 et les auteurs indigènes nous disent que c'était le jour *1 cohuatl* de l'année *3 calli*. Leon y Gama nous rapporte un passage de Cristóbal del Castillo où il est dit que le « señor de la noche » de ce jour était *Chalchiuhtlicue*. Nous avons donc tous les éléments nécessaires pour établir la concordance avec notre propre calendrier. M. Seler, par une étude critique des documents mexicains et des données de Sahagun, a établi que l'année *3 calli* dont il est ici question, avait commencé au 1er jour de la vingtaine ou « mois » *Toxcatl*, qui correspondait au 3 mai [1].

Nous pouvons donc en conclure que l'année mexicaine, en 1521, commençait au 3 mai, premier jour du mois de *Toxcatl*.

Les années ne comportant aucune intercalation du genre de celle de nos années bissextiles, le commencement de l'année avait, tous les quatre ans, un jour de retard sur l'année européenne. Il en résulte qu'en 1572, par exemple, le mois de *Toxcatl* commençait, non plus le 3 mai, mais le 21 avril [2].

1. E. Seler, *Die mexikanischen Bilderschriften Alexander von Humboldt's* (SGA, vol. I, pp. 177-183).

2. M. de Jonghe (*Le calendrier mexicain*, pp. 223 et suiv.) a dressé un tableau

a	c	e	g	·	~		·
12 b	6 d	13 f	7 h	1 a	8 c	2 e	9 g
13 c	7 e	1 g	8 i	2 b	9 d	3 f	10 h
1 d	8 f	2 h	9 a	3 c	10 e	4 g	11 i
2 e	9 g	3 i	10 b	4 d	11 f	5 h	12 a
3 f	10 h	4 a	11 c	5 e	12 g	6 i	13 b
4 g	11 i	5 b	12 d	6 f	13 h	7 a	1 c
5 h	12 a	6 c	13 e	7 g	1 i	8 b	2 d

olli = 7 cipactli.

CALIFORNIA

Tel est, dans ses grandes lignes, le calendrier mexicain ; il reste bien des détails inconnus. L'étude, de jour en jour plus sûre et plus approfondie, des manuscrits permettra dans un avenir prochain de les comprendre.

de ces dates entre les années 1520 et 1572 et a montré que toutes les indications données par les historiens espagnols ou indigènes (*Ixtlilxochitl* excepté) qui ont écrit pendant cette période, désignent bien le 1er jour de *toxcatl* comme jour initial de l'année, et que ce jour était bien, en 1521, le 3 mai. Il est reproduit dans notre tableau n° 3.

CHAPITRE VI

L'ÉCRITURE

Sommaire. — I. Généralités. — II. Les manuscrits et leurs catégories. — III. L'écriture.

§ I. — *Généralités sur l'écriture mexicaine.*

Lorsque Cortez débarqua au Tabasco, sa renommée se répandit rapidement jusqu'à Mexico, centre de la puissance aztèque, et le chef suprême de cette nation, Motecuzoma II, envoya des émissaires, chargés de saluer les étrangers et de s'assurer de leurs intentions futures. Les ambassadeurs étaient accompagnés de peintres qui dessinèrent le camp des Espagnols et cherchèrent à rendre sur le papier les traits du chef de l'expédition et des principaux capitaines, pour les faire connaître à Motecuzoma et à ceux de sa cour [1]. Nul doute que les peintures qu'ils firent furent détruites, soit lors du siège de Mexico par Cortez, soit plus tard, lorsque les conquistadores livrèrent aux flammes une grande partie des documents aztèques, qu'ils considéraient comme des monuments de l'idolâtrie, inspirés par le Diable.

Fort heureusement, un certain nombre des productions de l'art des « peintres » mexicains a survécu. Les premiers missionnaires chrétiens prirent les scribes indigènes sous leur protection ; l'art de la peinture mexicaine se perpétua ainsi pendant plus d'un siècle après la conquête, tant pour les besoins de la propagande catholique que pour ceux de la vie courante. D'où l'existence, à l'heure actuelle, d'un certain nombre de « manuscrits » écrits en caractères figuratifs mexicains.

Le premier qui réunit une collection importante de ces manuscrits fut l'antiquaire milanais Boturini Benaducci. Il fut chargé en 1736, par bref du Pape et avec l'autorisation de l'Audience de la Nouvelle-Espagne, de régulariser le culte de Notre-Dame de Guadalupe. Au cours de sa mission ecclésiastique, il rassemble un

1. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, traduction Jourdanet, Paris, 1877, p. 87.

nombre considérable de documents, relatifs à l'histoire et à la religion des anciens peuples du Mexique. Accusé de s'être enrichi par des moyens illégaux, il fut emprisonné par ordre du vice-roi, le comte de Fuenclara, dépouillé de presque tout le fruit de ses travaux et, finalement, banni d'Amérique. Le vaisseau sur lequel il revenait en Europe fut pris par des corsaires anglais qui lui enlevèrent le peu qu'il avait pu sauver de sa collection. Jeté sur les côtes de Gibraltar, il se constitua prisonnier du roi d'Espagne. Il fut reconnu innocent des fautes qu'on lui avait imputées, mais sa collection ne lui fut pas rendue et resta au Mexique [1]. Aubin, astronome français, put retrouver, en 1830, une partie des documents réunis par Boturini ; il en fit l'acquisition et les ramena en France ; en 1889, il vendit sa collection à E. Goupil qui la légua à la Bibliothèque nationale [2].

Une autre grande collection fut faite par le baron de Humboldt au cours de son voyage au Mexique ; elle fut donnée par le célèbre voyageur à la Bibliothèque royale de Berlin, en 1806 [3] ; elle contient divers fragments de manuscrits qui ont peut-être aussi figuré dans l'ancienne collection de Boturini.

Les bibliothèques publiques et privées de l'Europe et de l'Amérique possèdent aussi quelques-unes de ces productions ; il est certain que les archives du Mexique doivent renfermer à l'heure actuelle, plusieurs manuscrits du plus haut intérêt.

Un grand nombre de ces peintures sont encore inédites. Le premier, Humboldt publia quelques pages de manuscrits mexicains [4], mais les reproductions qu'il donna étaient fragmentaires et ne purent être utilisées. Vers 1830, Lord Kinsgborough fit dessiner par Aglio les manuscrits mexicains que renfermaient les bibliothèques d'Europe et les publia en lithographie [5]. Malheureusement, les dessins d'Aglio ne sont pas toujours très fidèles, et le

1. Boturini a publié le catalogue de sa collection dans son ouvrage : *Idea de una historia de la Nueva-España*, Mexico, 1745.

2. Aubin a donné une analyse sommaire des pièces composant sa collection dans son *Mémoire sur la peinture didactique des anciens Mexicains* (*Revue orientale et américaine*, Paris, 1860, pp. 224-255). Le catalogue de la collection Goupil a été publié par E. Boban, *Catalogue raisonné de la collection Aubin-Goupil*, Paris, 1899 (avec un atlas où sont reproduits, en phototypie, des spécimens des manuscrits).

3. E. Seler, *Die mexikanischen Bilderschriften Alexander von Humboldt's* (SGA, vol. I, pp. 162-301).

4. *Vues des Cordillères*, Paris, 1802.

5. *Antiquities of Mexico*, comprising fac-similes of ancient Mexican paintings and hieroglyphics. Londres, 1831, 5 vol. in-fol.

coloris est souvent fantaisiste. De plus, la pagination est fréquemment inexacte ; ces défauts rendent difficile l'emploi de la collection de Kingsborough. La publication de plusieurs nanuscrits dans les *Anales del Museo nacional de Mexico* est entachée de défauts analogues.

Récemment, M. le duc de Loubat, qui a tant fait pour les études américaines, a republié la plupart des manuscrits compris dans la collection de Kingsborough. Ils ont été copiés par le procédé de l'impression photographique et ne laissent rien à désirer, au point de vue de l'exactitude des détails. De plus, certaines des éditions sont accompagnées de notices historiques contenant des détails précieux pour l'histoire des documents. Ce sont des instruments de travail excellents.

§ II. — *Les manuscrits et leurs catégories.*

Les manuscrits mexicains étaient généralement de grandes bandes, de peau de cerf apprêtée ou d'une sorte de feutre mince fabriqué avec les fils du *maguey* (*agave americana*), et recouverts d'un enduit calcaire. Ces bandes étaient peintes des deux côtés et divisées en rectangles que l'on repliait les uns sur les autres, à la façon d'un paravent. Les figures paraissent, dans bien des cas, avoir été dessinées à l'aide d'un instrument pointu, peut-être une épine d'agave ; le contour ainsi tracé était rempli de couleurs, d'origine végétale ou minérale.

On peut d'abord diviser ces manuscrits suivant les époques : nous ferons une classe des manuscrits antérieurs à la conquête et nous placerons dans une autre tous ceux qui furent exécutés postérieurement à cette date. La première de ces classes contient un nombre beaucoup plus restreint de manuscrits que la seconde.

On peut ensuite considérer l'origine des manuscrits : les divers documents sont attribués à tel ou tel des peuples qui habitaient l'ancien empire aztèque : 1° les manuscrits aztèques proprement dits, provenant du plateau de Mexico ; 2° les manuscrits xicalanques, de la partie orientale de l'État actuel de la Vera-Cruz et du nord de l'Oajaca ; 3° les peintures mixtèques provenant du centre de l'Oajaca ; 4° les peintures tzapotèques, cuicatèques, mazatèques, mixes, chinantèques, originaires aussi de l'Oajaca et des parties avoisinantes de l'État de Chiapas.

Les peintures appartenant à ces quatre groupes présentent entre elles une très grande ressemblance.

Les manuscrits composés avant la conquête sont peu nombreux ; parmi ceux appartenant au Mexique proprement dit, on peut citer les *Mappes Tlotzin* et *Quinantzin*. Ce sont des documents historiques, qui nous montrent la vie et les migrations des tribus chichimèques avant leur établissement sur le plateau de Mexico.

Les manuscrits xicalanques sont les plus intéressants. M. Seler [1] croit qu'ils ont été exécutés dans la partie de l'Oajaca habitée par des Mexicains, vers les localités de Teotitlan del Camino, Tochtepec et Coatzacualco, où passait la grande route de commerce qui, partant de Mexico, se dirigeait vers l'isthme de Tehuantepec et les provinces du Chiapas et du Tabasco. Tous ces manuscrits sont antérieurs à la conquête du Mexique. Le plus connu est le *Codex Borgia*, qui est conservé à la Bibliothèque du Vatican. Il doit son nom à l'un de ses possesseurs, le cardinal Stephano Borgia (1731-1804). Une interprétation de ce manuscrit fut composée au XVIII[e] siècle par le jésuite Lino Fabrega ; elle n'a plus de valeur aujourd'hui [2]. A. de Humboldt a publié quelques pages du Codex Borgia dans ses *Vues des Cordillères*, et Kingsborough en a donné, dans son grand ouvrage, une reproduction complète, mais assez infidèle et mal paginée. Ce n'est qu'en 1898 que ce précieux document fut publié par M. le duc de Loubat, en impression chromophotographique [3]. M. Seler a récemment édité une reproduction au trait du Codex Borgia, accompagnée d'un commentaire qui en rendra l'étude des plus faciles [4].

La Bibliothèque du Vatican possède un autre manuscrit du même groupe, connu des spécialistes sous le nom de *Codex Vaticanus B.* Quelques pages en ont été publiées par A. de Humboldt ; Kingsborough le fit copier et reproduire en entier [5]. L'édition de M. le

1. E. Seler, *Der Codex Borgia und die verwandten aztekischen Bilderschriften* (ZE, 1887, vol. XIX, pp. 105-114) republié dans les SGA, vol. I, pp. 133-144. Cf. W. Lehmann, *Les peintures mixteco-zapotèques* (JAP, nouv. série, t. II, Paris, 1905, pp. 241-280).

2. Ce travail, écrit en italien, a été publié in-extenso, dans les *Anales del Museo nacional de Mexico*, vol. V, pp. 1-260, avec traduction espagnole de T. Lares.

3. *Codex Borgia*, Rome, Danesi, 1898.

4. *Codex Borgia, eine altmexikanische Bilderschrift der Bibliothek des Congregatio de Propaganda Fideæ*, vol. I, Berlin, 1904 ; vol. II, 1906 ; vol. III, 1908.

5. *Antiquities of Mexico*, vol. III.

duc de Loubat remonte à 1896 [1]. M. Seler en a publié le commentaire complet en 1902 [2].

La Bibliothèque municipale de Bologne conserve également un de ces manuscrits. Il est généralement désigné sous le nom de *Codex Cospi* ou *Cospianus*, du nom de l'un de ses possesseurs. Publié par Kingsborough [3], il a été réédité par M. le duc de Loubat [4]. Une brève analyse de son contenu a été faite par M. Seler [5].

Ces trois manuscrits forment un sous-groupe appelé par M. Seler « sous-groupe borgien ». Un autre sous-groupe comprend le *Codex Féjerváry-Mayer*, le *Codex Laud* et un manuscrit de la collection Aubin, qui présentent quelques particularités dans la notation des nombres. Le premier de ces documents est actuellement conservé à la « Free Public Library » de Liverpool, à laquelle il a été donné par M. Mayer qui l'avait acquis du savant hongrois Gabriel Féjerváry. Il a été publié par Kingsborough [6], par M. le duc de Loubat [7] et commenté par M. Seler [8].

Le second a appartenu à l'archevêque de Canterbury, W. Laud (1573-1645). Il est aujourd'hui à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. La seule reproduction que nous en possédions est celle de Kingsborough [9]. Le manuscrit de la collection Aubin porte le n° 20 et est encore inédit.

Tous les manuscrits du groupe que nous venons d'examiner présentent un grand intérêt pour l'étude de la chronologie, de l'astrologie et de la religion des anciens Mexicains. C'est grâce à eux que l'on a pu reconstituer le système complet du calendrier, établir la relation des dieux avec les points cardinaux et déterminer beaucoup de faits de l'iconographie religieuse des Aztèques.

Les peintures mixtèques ont, à première vue, une grande ressemblance avec celles du groupe précédent; cependant l'exécution en est généralement moins soignée, les couleurs moins vives. Les *Codices Becker n° 1 et n° 2* et le *Codex Columbinus* ou *Doren-*

1. *Codex Vaticanus B*, Rome, Danesi.
2. *Der Codex Vaticanus B*, Berlin, 1902.
3. *Antiquities of Mexico*, vol. II.
4. *Codex Cospianus*, Rome, Danesi, 1899.
5. *Codex Cospi. Die mexikanische Bilderhandschrift von Bologna* (SGA, vol. I, pp. 341-351).
6. *Antiquities of Mexico*, vol. III.
7. *Codex Féjerváry*, Rome, Danesi, 1901.
8. *Der Codex Féjerváry-Mayer*, Berlin, 1901.
9. *Antiquities of Mexico*, vol. II.

berg ont été composés avant la conquête. Plusieurs de ces manuscrits portent des notes écrites en caractères latins et en langue mixtèque ou espagnole.

Le *Codex Becker n° 1* a été publié, en 1892, par H. de Saussure, sous le titre de *Manuscrit du Cacique* [1], avec une interprétation complètement fantaisiste [2]. Sur plusieurs des pages de ce document il y a des notes en langue mixtèque ; elles n'ont pas encore été l'objet d'un travail sérieux de traduction. Le contenu du manuscrit paraît être religieux ou mythologique. Il en est de même du *Codex Columbinus*, publié en 1892, par la « Junta Colombina » [3].

Le *Codex Becker n° 2* est inachevé et semble être historique. On connaît aussi plusieurs manuscrits mixtèques composés postérieurement à la conquête. Le plus important est celui désigné sous le nom de *Lienzo de Zacatepec* ou *Codex Martinez Gracida*. C'est un document cadastral et géographique où sont figurés divers villages, avec leurs noms écrits en hiéroglyphes ; certaines parties semblent cependant posséder un caractère historique. Le *Lienzo de Zacatepec* a été publié en 1900 par M. Peñafiel [4]. Le *Lienzo de Amoltepec*, conservé à la Bibliothèque de l'« American Museum of Natural History » de New-York et le *Lienzo Vischer n° 1* sont également des documents post-colombiens et d'un caractère analogue à celui du Lienzo de Zacatepec. Ils sont tous deux inédits [5].

Les manuscrits tzapotèques sont, eux aussi, très semblables à ceux du groupe auquel appartient le Codex Borgia. Le plus connu est le *Codex Vindobonensis*, également désigné sous le nom erroné de *Codex Indiæ meridionalis*. Son histoire est assez intéressante : il fut envoyé, le 10 juillet 1519, par Cortez à l'empereur Charles-Quint, avec d'autres présents destinés à montrer la richesse du Mexique. L'empereur se trouvant à cette époque dans les Pays-Bas, ce ne fut qu'en 1520 que les objets envoyés du Mexique lui furent pré-

1. H. de Saussure, *Le manuscrit du Cacique, antiquités mexicaines*, Genève, 1892.

2. Voir W. Lehmann, *Les peintures mixteco-zapotèques*, p. 260.

3. *Antigüedades mexicanas publicadas por la Junta Colombina de Mexico*, Mexico, 1892, Atlas, pl. x-xi. Cf. del Paso y Troncoso, *Catalogo de Mexico en la Exposicion de Madrid*, Mexico, 1892, t. I, pp. 57-59, qui reconnaît dans ce ms. un calendrier rituel.

4. *Codice mixteco. Lienzo de Zacatepec*, Mexico, 1900, in-f°.

5. Le *Lienzo Vischer n° 1* a été décrit en détail par M. W. Lehmann, *Les peintures mixteco-zapotèques*, pp. 263-265.

sentés. Charles-Quint en fit cadeau à Emmanuel de Portugal; le manuscrit passa aux mains de divers prélats italiens, puis il arriva au XVII^e^ siècle en la possession de l'empereur Léopold I^er^ qui le remit à la Bibliothèque impériale de Vienne. Des fragments en furent édités à titre de curiosité, dès 1655, par Olaüs Wormius [1], puis par Robertson et A. de Humboldt. La seule reproduction complète que nous en possédions est celle de Kingsborough [2].

Le *Codex Nuttall* paraît avoir fait partie du même envoi de Cortez. Il passa de la bibliothèque de la famille des Médicis à celle du couvent de San-Marco à Florence, et figure aujourd'hui dans la collection particulière de Sir Robert Nathaniel Curzon, où il a été copié par M^me^ Nuttall, qui le publia en 1902, avec le concours du Peabody Museum [3]. Son contenu est religieux, bien que certaines parties puissent avoir, comme le croit M^me^ Nuttall, une valeur historique [4].

La Bibliothèque Bodléienne d'Oxford possède trois manuscrits tzapotèques, désignés sous les noms de *Codex Bodleianus*, *Codex Selden n° 1* et *Codex Selden n° 2*. Tous trois ont été publiés par Lord Kingsborough [5].

Outre ces documents, qui ont tous été peints antérieurement à la conquête, il en existe de plus récents, où l'influence européenne se fait sentir. Le plus important est le *Codex Sanchez Sólis* (aussi appelé *Codex Wœcker-Gotter*, du nom de son possesseur actuel), qui porte des annotations en langue tzapotèque [6]. Les autres dessins de même origine sont encore tous inédits.

Très proches parentes des manuscrits tzapotèques, sont les peintures dues à divers autres peuples de l'Oajaca (Cuicatèques, Mazatèques, Popolocas, Chinantèques). Ils ne s'en distinguent que par un dessin moins soigné et l'emploi de couleurs moins éclatantes. Ils datent tous d'une époque postérieure à la domination espagnole. Les plus importants sont le *Codex Porfirio Diaz* et le *Codex Fernandez Leal*, tous deux œuvres de scribes cuicatèques. Le premier se

1. Olaus Wormius, *Museum Wormianum seu historia rerum rariorum* Leide, 1655, p. 383.
2. *Antiquities of Mexico*, vol. II.
3. *Codex Nuttall*, Cambridge (Mass.), 1902.
4. Voir *l'Introduction* du Codex, cf. Lehmann, *Les peinture mixteco-zapotèques*, p. 270, note 2.
5. *Antiquities of Mexico*, vol. I.
6. Ces annotations manquent dans la reproduction du manuscrit publiée par M. Peñafiel, *Monumentos del arte mexicano antiguo*, Berlin, 1896.

compose de deux parties bien distinctes : l'une paraît avoir un caractère historique, l'autre semble être un calendrier rituel [1]. Le *Codex Fernandez Leal* a un contenu entièrement historique [2]. Tous les autres documents de l'Oajaca sont inédits.

La plupart des manuscrits mexicains sont des peintures d'origine proprement aztèque, faites après la conquête. On peut citer, le *Codex Telleriano-Remensis* (manuscrit mexicain n° 1 de la Bibliothèque nationale), le *Codex Vaticanus A*, le *Codex Mendoza*, le *Codex Vergara*. Le plus grand nombre des manuscrits des collections d'Aubin et de Humboldt appartiennent à ce groupe. Leur contenu est très varié ; le *Codex Telleriano-Remensis* renferme des peintures qui représentent des divinités aussi bien que des événements historiques. Le *Codex Vaticanus A* a une composition analogue ; le *Codex Mendoza* présente un mélange de scènes domestiques et historiques ; le *Codex Vergara* nous montre les tributs payés par les différentes villes à Mexico, etc.

Les documents connus sous le nom de « plans cadastraux » sont très nombreux. C'étaient des pièces que les Indiens faisaient établir par les scribes et qu'ils remettaient à leurs avocats auprès de l' « Audiencia » qui jugeait les différends entre les Indiens et leurs maîtres espagnols.

Il nous reste à signaler les peintures chrétiennes. Leur origine et leur inspiration sont purement européennes ; elles passent pour avoir été inventées par Testera, de Bayonne, frère du chambellan de François Ier ; il faisait peindre sur une toile les rudiments de la foi chrétienne et les faisait expliquer aux Indiens par ses interprètes [3]. Les Franciscains qui, les premiers, évangélisèrent le Mexique, se servirent de ces peintures qui s'arrêtèrent à un style fixe et furent reportées sur papier. Il existe des catéchismes de ce genre dans les collections Aubin et de Humboldt.

§ III. — *L'écriture.*

Les manuscrits mexicains, à quelque classe qu'ils appartiennent, contiennent un mélange de figures purement descriptives, à la

1. Le *Codex Porfirio Diaz* a été publié dans les *Antigüedades mexicanas publicadas por la Junta Colombina*, Mexico, 1892, Atlas.
2. Publié par A. Peñafiel, *Codice Fernandez Leal*, Mexico, 1895.
3. Torquemada, *Monarquia Indiana*, livres XIX et XX.

façon des illustrations de nos livres, et de signes ayant la valeur d'une véritable écriture. AUBIN [1] les a très justement comparés à nos cartes géographiques et à nos plans, où les indications écrites complètent le sens des dessins.

Ce sont les caractères d'écriture qui nous intéressent plus spécialement et c'est sur eux que nous insisterons davantage [2]. Ces signes servaient surtout à désigner, dans les manuscrits, les personnes et les lieux qui étaient parfois désignés par des figures; par exemple, dans le *Ms. mexicain n° 3* de la Bibliothèque nationale, nous voyons le nom d'un personnage appelé *cuixtli*, « autour », indiqué de la façon suivante (fig. 123 [3], n^{os} *1* et *2*).

Dans la dernière figure, la partie est prise comme représentant le tout. De même le nom de la ville de *Zacatlan*, « le lieu de l'herbe », est indiqué dans le *Codex Mendoza* par l'hiéroglyphe n° *3*. Souvent ces représentations sont tellement stylisées qu'il est difficile de reconnaître l'objet; la montagne, par exemple, est figurée par un tracé tout conventionnel (n^{os} *4* et *5*) qui se retrouve toujours à travers de nombreuses variantes; la pierre est indiquée par les signes *6* et *7*, la maison est toujours remplacée par le tracé conventionnel n° *8*; le temple par une maison surmontée d'un grand toit surplombant et placé sur une pyramide (n° *9*); le cœur par le signe n° *10*. Certains signes sont particulièrement importants : tels sont celui qui sert à désigner les liquides (n° *11*); — peint en rouge, il indique le sang; en bleu, l'eau, — et celui qui représente à la fois la parole, la fumée, le vent (n° *12*) dont les volutes, plus ou moins abondantes, indiquent l'intensité de l'action ou la chose exprimées.

Ces divers signes se combinent entre eux pour former des dérivés. Nous trouvons, par exemple, dans le *Codex Nuttall* plusieurs représentations de volcans (n^{os} *13* et *14*). Le premier de ces dessins est des plus faciles à comprendre : il se compose d'une montagne qui produit de la fumée; le second contient, outre ces deux éléments, une représentation de la flamme au sommet de la montagne et, dans l'intérieur, un signe qui symbolise le tremblement de terre.

Nous avons ici deux des éléments de l'écriture mexicaine :

1. ***Mémoire sur la peinture didactique des anciens Mexicains***, p. 225.

2. Sur le système graphique des Mexicains, voir plus spécialement, A. AUBIN, ***Mémoire***; D. G. BRINTON, ***Essays of an Americanist***, Philadelphie, 1896.

3. Par suite de nécessités typographiques, nous avons été obligé de réunir sur une même planche (fig. 123) les signes de l'écriture dont nous parlons. Les numéros qui suivent, en italique, renvoient aux divers signes.

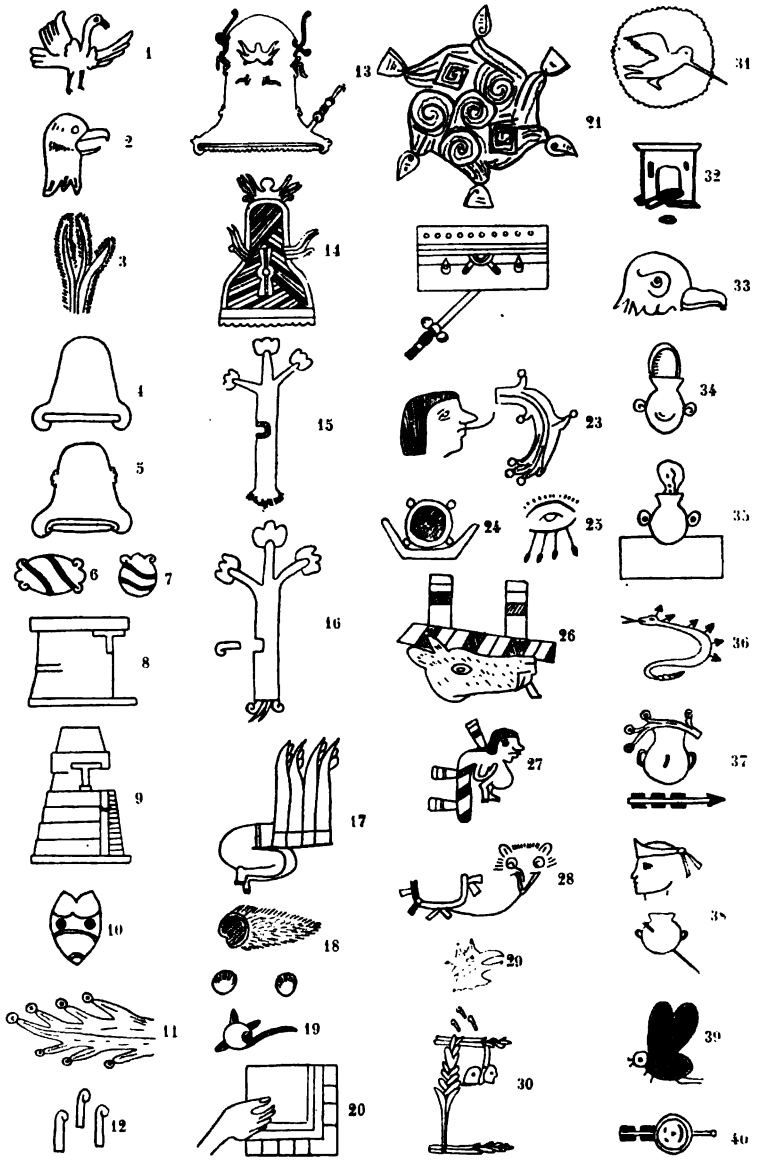


Fig. 123. — Signes de l'écriture mexicaine.

l'élément purement figuratif et l'élément idéographique. Mais ce n'est pas là que se trouve l'originalité du système. Les Aztèques, et les peuples qui se servaient d'une écriture analogue, avaient fait un pas, bien timide à la vérité, vers le phonétisme. Ils se servaient, pour rendre les syllabes dont se composaient les noms de lieux ou de personnes, d'images, d'objets ayant un nom ou un son semblable, sans attacher aucune valeur à la signification du signe choisi. Prenons, par exemple, deux localités, *Quauhtitlan* [1] et *Quauhnahuac* ; leurs noms signifient tous deux : « sous la forêt » ; ils sont composés de *quauh*, racine du mot *quauhitl*, « arbre », et par extension, « forêt » et des postpositions *-tlan* et *-nahuac*, qui ont pour sens, l'une et l'autre, « à, dans ». La première de ces bourgades est indiquée par le signe n° *15* où la syllabe *quauh* est bien indiquée par un arbre, mais où le son *tlan* est rendu par des dents (*tlan-tli*) ; la seconde est figurée par (n° *16*) un arbre (*quauh-itl*) avec une ouverture représentant une bouche, de laquelle sort le signe de la parole (*nahuatl*, « la parole juste »). Autre exemple : *Tollantzinco* signifie « le petit Tollan » et ce dernier mot signifie : « lieu où poussent des roseaux » ; on trouve parfois ce nom figuré par le signe n° *17*, c'est-à-dire un faisceau de roseaux (*tollan*), auquel on a adjoint la partie postérieure du corps d'un homme, parce qu'elle est nommée, en nahuatl, *tzin-tli* ; le *-co* locatif n'est pas écrit, comme c'est le plus souvent le cas.

Quelques hiéroglyphes représentant des noms de personnes compléteront notre démonstration. Le *Codex Xolotl*, l'un des manuscrits de la collection Aubin, donne, sur l'une de ses pages, les noms de plusieurs chefs chichimèques, parmi lesquels *Cuetlaxihuitl*, figuré par le n° *18*, c'est-à-dire : une peau d'animal (*cuetlax-tli*) et deux plumes d'oiseaux (*ihuitl*) ; on trouve également le nom de *Huitzilihuitl*, l'un des chefs ou *tlacatecuhli* de Mexico, écrit (n° *19*) par une tête de colibri (*huitzitzil-in*) entourée de plumes (*ihuitl*).

On voit que ce système correspond tout à fait à celui de notre écriture en rébus. Mais, de même que nos rébus ne se lisent pas tous phonétiquement, l'écriture mexicaine marque des mouvements, des actions qu'il s'agit d'interpréter pour connaître le son que le scribe a voulu représenter. En voici quelques exemples : dans le *Manuscrit mexicain n° 3* de la Bibliothèque nationale, nous voyons

1. Village situé à l'ouest de la lagune de Xaltocan, au nord-ouest de Mexico.

le signe n° *20* accompagné de la glose *tilmatlaneuh*, en caractères latins. Ce nom se compose des mots *tilma-tli*, « couverture », *tlaneuh*, « prêter », et l'hiéroglyphe représente l'acte dont il s'agit. Le même document nous donne pour le village d'*Almoyahuacan*, « le lieu où l'eau va en cercle », le signe n° *21* où l'hiéroglyphe de l'eau est contourné de manière à donner l'illusion d'un tourbillon. Nombreux sont les exemples de ce genre d'écriture. Le surnom du *tlacatecuhtli* Motecuzoma I, *Ilhuicamina*, « qui tire (des flèches) dans le ciel », est rendu par une flèche s'enfonçant dans le ciel, lequel est représenté de façon conventionnelle et renferme la figure du soleil et des étoiles (n° *22*).

L'interprétation des hiéroglyphes est parfois très difficile, les rébus devant être lus de façon plus ou moins métaphorique. Dans le *Manuscrit n° 3* de la Bibliothèque nationale, le nom d'un individu appelé *Anahuacatl* est rendu par la figure n° *23*, c'est-à-dire *atl*, « l'eau » ; *-nahuatl*, « parole », le signe de l'eau étant contourné de la même façon que celui qui sert à désigner la parole. Le signe n° *24* doit être lu *xipanoc*, le signe supérieur représentant la turquoise (*xihuitl*) placée sur un tracé conventionnel d'un fleuve ; le sens est : la turquoise posée sur un fleuve (verbe *pano*).

Les exemples de lecture métaphorique abondent : le signe n° *25* représentant un œil duquel coulent les larmes désigne un individu du nom d'*Icnoix*, « le veuf » ; les noms de deux *tlacatecuhtlin* de Tetzcoco, *Nezahualcoyotl* et *Nezahualpilli*, sont figurés respectivement par les hiéroglyphes n°s *26* et *27*. *Nezahualcoyotl* signifie : le loup (*coyotl*) qui jeûne (*nezahualli*), et *Nezahualpilli*, « l'enfant qui jeûne ». Comme on le voit, l'idée de jeûne est rendue par une sorte de bande d'étoffe ; ce symbole se retrouve dans le nom *Nezahualcolotl*, « le hibou qui jeûne » (n° *28*).

Une dernière particularité, qui rend très difficile l'interprétation des hiéroglyphes mexicains, est la suivante : le choix des signes phonétiques était entièrement laissé à l'arbitraire du scribe qui pouvait choisir entre plusieurs signes homophones. Pour rendre la syllabe *quauh*, par exemple, il pouvait se servir soit de l'image d'un arbre (*quauh-itl*), soit de celle d'un aigle (*quauh-tli*) ; c'est ainsi que le nom de *Quauhtitlan* que nous avons donné précédemment se trouve parfois figuré par le signe n° *29* dans lequel *quauh* est représenté par une tête d'aigle ; *Huitzilopochco*, nom d'un village autrefois situé sur les bords de la lagune de Tetzcoco, est parfois indiqué par le signe n° *30*, image dans laquelle figure le dieu de la guerre, *Huitzi-*

lopochtli, comme élément phonétique : d'autres fois par l'hiéroglyphe n° *31* : un colibri (*huitzitzil-in*) étendant l'aile gauche (*opochtli*, « la gauche »). De même le nom d'*Aztlan*, la patrie mythique des Aztèques, est tantôt écrit avec l'image d'un héron (*aztatl*), tantôt avec celle d'un *Aztèque*.

Ainsi qu'on le voit, le phonétisme de l'écriture mexicaine était des plus imparfaits et tenait peu de place dans le système graphique. On peut se convaincre de son imperfection par les quelques exemples qui suivent et qui montrent comment les Aztèques ont cherché à rendre les noms de divers personnages espagnols. Dans le *Codex Ossuna*, manuscrit postcolombien de la Bibliothèque royale de Madrid, nous voyons le nom d'un certain docteur *Gallego* rendu par l'hiéroglyphe n° *32* dont les éléments phonétiques sont la maison (*cal-li*) et la fève (*e-tl*) et doivent être lus *cale* ; le nom de *Zurita* est écrit (n° *33*) par une tête de caille (*zolin*) et doit être lu *zolli* (la langue nahuatl ne possédant pas l'*r* le remplace par un *l*) ; dans la notation des noms *Horozco* (n° *34*) et *San-Francisco* (n° *35*) nous voyons le pot (*co-mitl*) qui sert à indiquer l'élément phonétique *co*.

Plus tard, les Mexicains cherchèrent à perfectionner le phonétisme de leur écriture. Nul doute que cet effort ait été fait pour imiter le système graphique des Espagnols. Le *Codex Vergara* renferme des noms écrits d'après ce système : le nom *Itzcoatl*, figuré presque partout de la façon idéographique n° *36*, des pointes de flèche en obsidienne (*itz-tli*) sur un serpent (*coatl*), est aussi rendu d'une façon purement phonétique, par le signe composé d'une flèche à pointe d'obsidienne (*itz-tli*), d'un pot (*co-mitl*), n° *37*, et du signe de l'eau (*atl*) ; *tecuhtlacoz* était rendu par le signe n° *38* (*tecuh-tli*, « chef » ; *tla-ntli*, « les dents » ; *co-mitl* et *z* ou *zo* figuré par une pointe). Mais la difficulté qu'éprouvaient les scribes aztèques à se servir de ce mode d'écriture se trahit par l'emploi fréquent dans ce même document de signes purement figuratifs ou idéographiques ; ex. : *çayol*, nom propre, est rendu par le n° *39* (*çayol-lin*, « mouche ») ; *yaotl*, nom signifiant « ennemi » et aussi « guerre », par un bouclier traversé par l'arme appelée *maquahuitl* (n° *40*), etc.

Aubin, se basant sur les figures du Codex Vergara, avait cru pouvoir établir un tableau des éléments phonétiques de l'écriture mexicaine [1]. Ce travail, très exactement fait, est malheureusement d'un

1. *Mémoire sur la peinture didactique des anciens Mexicains* ; le tableau d'Aubin a été reproduit par Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, Paris, 1857, vol. I, Introduction.

faible secours pour la lecture des noms hiéroglyphiques des autres manuscrits et il ne peut dispenser celui qui veut se livrer à ce travail d'étudier d'abord la langue mexicaine, dont la connaissance est indispensable pour la compréhension des hiéroglyphes tracés en rébus idéographiques.

Fig. 124. — Un guerrier mexicain
(d'après le *Codex Telleriano-Remensis*, p. 37).

Les hiéroglyphes ne se trouvent pas dans tous les manuscrits mexicains : le Codex Borgia et les autres documents du même groupe en manquent presque totalement ; dans les manuscrits tzapotèques, tels que le Codex Vindobonensis, on les voit dans les parties qui semblent historiques, tandis qu'ils font défaut dans celles qui représentent des scènes religieuses.

Le style des figures qui accompagnent les signes d'écriture varie aussi d'après la nature des manuscrits. Dans les documents historiques, il est assez réaliste ; les personnages sont figurés de profil, plus ou moins ornés suivant le rang auquel ils appartiennent. Les simples guerriers sont dessinés ainsi (fig. 124) ; les chefs de guerre sont distingués par des ornements divers [1]. Le *tlacatecuhtli* ou

1. Voir à ce sujet l'étude de M. E. Seler, *Altmexikanischer Schmuck und*

chef suprême de la confédération mexicaine est représenté assis sur une sorte de chaise (*icpalli*).

Les prêtres ont le plus souvent le corps peint en noir, et tiennent

Fig. 125. — Destruction de la ville de *Xocotitlan* (d'après le *Codex Mendoza*, p. 10).

à la main une sorte de bourse ou un brûle-parfums. Les divers

Fig. 126. — Migration des Aztèques dans les steppes du Nord (d'après un Manuscrit de la collection Aubin).

peuples sont différenciés par leurs attributs ou par certaines particularités de leur costume. C'est aussi à la diversité de leurs attributs (peintures, coiffures, ornements) que l'on reconnaît les divinités [1].

soziale und militärische Rangabzeichen (*Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft*, ZE, vol. XXI, pp. 69-83 et XXIII, pp. 114-141 réimprimé dans les SGA, vol. II, pp. 509-619).

1. Sur les attributs des divinités, voir Seler, *Ein Kapitel aus dem Geschichtswerke des P. Sahagun* (SGA, vol. II, pp. 420-508).

Les actes sont dessinés de façon conventionnelle. Par exemple, dans les peintures historiques, la destruction des villes est représentée comme l'indique la fig. 125 ; les migrations sont figurées par une suite de personnages allant sur un chemin dont la direction est marquée par des empreintes de pas (fig. 126). Dans les manuscrits à contenu purement religieux, l'obscurité du symbolisme employé masque souvent la nature des faits représentés. Cependant, un certain nombre de ces symboles ont pu être reconnus et expliqués de façon satisfaisante ; telle est la première page du Codex Féjerváry-Mayer qui représente les six régions du monde, avec les arbres et les animaux qui y étaient attachés.

Il nous reste à parler d'une catégorie de signes qui joue un rôle important dans tous les manuscrits du Mexique précolombien. Ce sont les signes du calendrier et les chiffres.

Les signes du calendrier sont de plusieurs sortes. Ce sont, tout d'abord, les signes des jours, au nombre de vingt, qui sont toujours accompagnés d'un chiffre, indiquant leur place dans l'année. Voici les figures de ces signes, tels qu'on les rencontre dans les manuscrits du groupe auquel appartient le Codex Borgia (fig. 127).

Ces figures se retrouvent aussi dans les manuscrits mixtèques, tzapotèques, cuicatèques, etc. Il existe cependant des différences dans leur usage : dans les peintures aztèques, mixtèques et tzapotèques, les années commencent par l'un des quatre signes : *calli*, *tochtli*, *acatl* ou *tecpatl*, accompagnés d'un chiffre qui ne peut être supérieur à 13 ; dans les manuscrits cuicatèques, au contraire, les signes initiaux des années sont : *ehecatl*, *mazatl*, *malinalli* et *ollin*, ce qui indique un calendrier de même système que celui des peuples précédents, mais dans lequel le point de départ du comput était différent.

La seconde catégorie de signes comprend les représentations de neuf divinités, les « señores de la noche » qui présidaient tour à tour aux jours de l'année (fig. 128). Certains manuscrits, comme le *Tonalamatl* de la collection Aubin [1], sont entièrement consacrés à la représentation de ces divinités, auprès desquelles sont figurés les signes des jours qu'ils régissent. On trouve des tableaux de ce genre dans plusieurs autres manuscrits, particulièrement dans le Codex Borgia, le Codex Féjerváry-Mayer, etc. Quelquefois, au lieu

1. Publié par M. E. Seler, *Das Tonalamatl der Aubinschen Sammlung*, Berlin, 1900.

Fig. 127. — Les signes des jours.

des neuf divinités on a dessiné des symboles, sur lesquels nous ne sommes pas encore fixés.

Dans beaucoup de manuscrits précolombiens, certaines scènes mythologiques indiquent symboliquement la fin ou le commence-

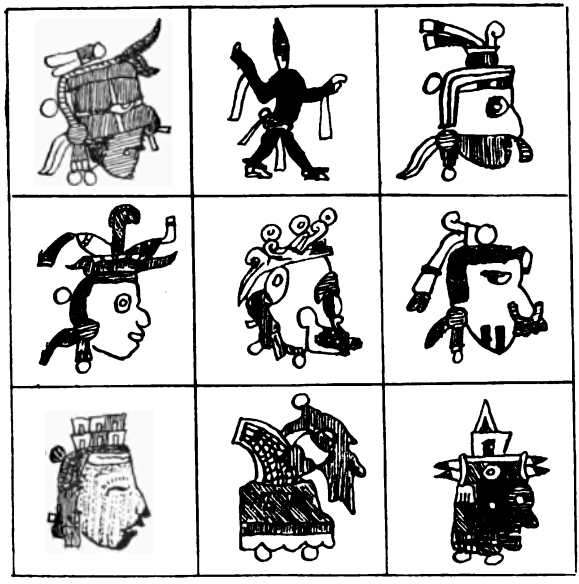


Fig. 128. — Les neuf *Yohualtecuhtlin* ou « señores de la noche » (d'après le *Codex Cospi*).

ment des périodes du calendrier ; c'est à cette catégorie de représentations qu'appartiennent les dessins du *Codex Borbonicus* ou calendrier rituel de la Bibliothèque du Palais-Bourbon qui a été édité par M. le duc de Loubat, avec un commentaire du Dr Hamy [1]. Ce précieux manuscrit, dont la publication a rendu un service des plus signalés à la science des antiquités mexicaines, reproduit en peinture les rites accomplis lors de la célébration des 18 fêtes de l'année mexicaine [2].

1. *Codex Borbonicus*, Manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais-Bourbon, Paris, 1899.

2. Sur les 18 fêtes de l'année mexicaine, voir E. Seler, *Die achtzehn Jahresfeste der Mexikaner* (*Veröffentlichungen aus dem Königl. Museum für Völkerkunde*, Berlin, 1902, vol. VI, Heft 2/4).

Les signes du calendrier, surtout ceux représentant les jours, se rencontrent dans tous les manuscrits. Les signes initiaux des années accompagnés d'un chiffre nous indiquent en quelle année s'est passé l'événement figuré par un dessin ; si une plus grande précision a été jugée nécessaire, on a inscrit à côté le jour où le fait a eu lieu ; les événements mythiques que relatent les manuscrits religieux sont datés de la même façon. Mais c'est surtout dans les peintures mixtèques et tzapotèques que ces signes jouent un rôle important : les noms des divinités, ceux des prêtres et, en général, des individus, y sont exprimés par des signes de jours, accompagnés de leur numéro [1]. Cette notation indique que, chez les anciens habitants de l'Oajaca, les gens étaient appelés d'après le jour de leur naissance, qui servait à fixer, par ailleurs, leur horoscope. Cette coutume nous est mentionnée par un auteur espagnol du XVI^e^ siècle.

Les nombres sont indiqués de façon très simple, par autant de petits cercles que le nombre énoncé contient de fois l'unité. Ces cercles sont peints de couleurs diverses ; ils sont groupés de façon irrégulière, suivant la place occupée par les signes qu'ils accompagnent et la forme de ceux-ci. Dans le Codex Féjerváry-Mayer et e Codex Laud, les nombres sont écrits de façon différente : jusqu'à 4, on se sert de cercles, mais 5 est figuré par une barre, 10 par deux barres, etc. ; 13 s'écrit ⁝⁝⁝

Les manuscrits d'une époque antérieure à la conquête ne renferment pas de grands nombres ; les chiffres sont employés le plus souvent pour indiquer les jours du calendrier, où il n'est pas nécessaire de noter de nombres supérieurs à 13. Le Codex Mendoza, le Codex Telleriano-Remensis et le Codex Vaticanus A, qui datent d'une époque peu postérieure à l'arrivée des Européens, nous montrent le procédé dont usaient les anciens Aztèques pour écrire les grands nombres. Il est basé sur les principes de leur numération verbale qui était vigésimale et dont les unités d'ordre croissant étaient 1, 20, 400, 8.000. Les nombres jusqu'à 20 étaient notés à l'aide de cercles, comme il a été dit plus haut ; pour 20, on se servait d'un petit drapeau *pantli* ou *pamitl*. Pour 400, le Codex

1. E. Seler, *Die archäologischen Ergebnisse meiner ersten mexikanischen Reise* (CA, VII, Berlin, 1888, pp. 111 à 145, réimprimé dans les SGA, vol. II, pp. 289-396. Voir pp. 358-359 de cette réimpression) ; cf. W. Lehmann, *Les peintures mixteco-zapotèques*, pp. 249-250.

Mendoza et le Codex Telleriano-Remensis emploient l'image d'une plume. Pour 8.000, la figure était celle d'une bourse aussi bien dans le Codex Mendoza que dans le Vaticanus A. Ces chiffres se combinaient de façon très simple. On ne les trouve que dans les manuscrits qui montrent les tributs exigés des villes soumises à la confédération mexicaine.

Tels sont les éléments de l'écriture mexicaine, autant que les progrès du déchiffrement nous permettent de les analyser. Ce déchiffrement, commencé par Aubin, est bien loin d'être achevé. Les manuscrits postérieurs à la conquête sont aujourd'hui sinon tous interprétés, du moins interprétables. Mais les documents tels que le Codex Borgia, le Féjerváry-Mayer et surtout les peintures mixtèques, tzapotèques et cuicatèques sont loin d'être expliqués dans leur ensemble. Les patientes recherches de M. Seler ont éclairci beaucoup de questions, principalement en ce qui concerne les représentations religieuses, mais leur contenu intime nous est encore célé. En particulier, les dates que nous lisons à côté de ces figures ont un sens qui nous échappe.

Les scènes historiques des peintures mexicaines ont toutes été expliquées, mais il n'en est pas de même de celles qui remplissent les productions graphiques de l'Oajaca. Nous ne sommes même pas en mesure, à l'heure actuelle, de lire les noms de villes qui abondent dans le Codex de Vienne, par exemple. Ceci provient de l'insuffisance de nos connaissances des langues de l'isthme de Tehuantepec (tzapotèque, mixtèque, cuicatèque). Il y a là un champ ouvert à l'étude.

CHAPITRE VII

LA VIE PRIVÉE DES ANCIENS MEXICAINS

Sommaire. — I. La vie urbaine, la ville et les monuments. — II. Le vêtement et la parure. — III. L'alimentation et la cuisine. — IV. Les arts industriels : tissage, teinture, poterie, travail des métaux, taille des pierres dures.

§ I. — *La vie urbaine, la ville et les monuments.*

La civilisation mexicaine est une civilisation urbaine. Mexico, comme Rome, avait soumis à ses lois des peuples divers, et, comme à Rome, les citoyens mexicains avaient seuls un *status* social bien établi : la plèbe des villes et des bourgades environnantes ne comptait pas, tout au moins dans les documents que l'histoire nous a apportés.

Cortez nous donne une description de la capitale, cœur de l'empire aztèque [1]. « Cette ville de Mexico, dit-il, est fondée dans la lagune d'eau salée (lagune de *Tetzcoco*), de manière que, de n'importe quelle partie de ses bords au cœur de la ville, il y a deux lieues de distance. Elle a quatre entrées auxquelles on accède par des chaussées artificielles, d'une largeur de deux lances de cavalerie. Son étendue égale celle de Séville et de Cordoue. Ses rues principales sont fort larges et très droites. Quelques-unes sont partagées, de manière qu'une moitié de la rue est faite de terre tandis que l'autre est un canal dans lequel circulent les embarcations. Çà et là, des terre-pleins sont coupés par des tranchées qui font communiquer les uns avec les autres, les canaux des différentes rues ; ces tranchées, dont certaines sont très larges, sont traversées par des ponts, faits d'épaisses poutres, bien jointes et artistement travaillées. Sur certaines de ces passerelles, dix cavaliers pourraient cheminer de front. »

Les anciens auteurs nous disent que les rues de Mexico étaient étroites, très nombreuses et coupées de places, ombragées par de vieux arbres, où se tenaient les marchés. Ils nous disent aussi que

1. Nous emprunterons cette description à Cortez lui-même : *Cartas de relación, 2ª relación* (éd. Vedia, *Historiadores primitivos de India*, vol. I. Madrid, 1852).

chaque corporation occupait un quartier spécial : ici, celle des orfèvres; là, celle des tailleurs de pierre dure ; plus loin, celle des jongleurs, etc., mais nous avons vu ce qu'il faut penser de leurs affirmations.

Les « palais des princes », c'est-à-dire les édifices municipaux, s'élevaient au centre de la ville, et occupaient une vaste superficie. Le grand *teocalli*, temple de *Huitzilopochtli*, dont les substructures ont été récemment découvertes [1], était encore plus vaste. Enfin la place du grand *tianquiztli*, ou marché, établie sur l'emplacement de *Tlaltelolco*, était, au dire des chroniqueurs, une des parties les plus intéressantes de Mexico.

Le chiffre de la population de Mexico a été l'objet d'appréciations diverses. Torquemada [2] dit que la capitale aztèque comptait un million d'habitants ; Cortez, Pierre Martyr prétendent qu'elle renfermait soixante mille maisons, ce qui aurait donné, d'après Jourdanet [3], un chiffre de 300.000 habitants; les auteurs modernes tendent à réduire considérablement ce nombre et à attribuer à Mexico une population de 50 à 60.000 habitants [4]. Plusieurs particularités de l'histoire de la conquête paraissent indiquer que la population de Mexico n'excéda jamais ce nombre. Les alliés tlascaltèques et chololtèques de l'armée de Cortez étaient au nombre de 75.000 ; les soldats espagnols qu'ils accompagnaient étaient au plus quelques centaines. Or Mexico, ville située au milieu d'un lac et accessible seulement par des chaussées faciles à barricader, fut emportée avec peine, il est vrai, par les assaillants, la plupart armés à l'indienne. Si Mexico avait eu 100.000 habitants elle eût été imprenable pour l'armée du conquistador.

Les Espagnols, lors de leur entrée à Mexico, furent frappés du nombre et de la variété des édifices.

Les maisons étaient de deux espèces : le *teopantzintli* et le *tezcalli* [5].

1. Au cours de fouilles faites pour l'assainissement de la partie centrale de Mexico. Voir E. Seler, *Die Ausgrabungen am Orte des Haupttempels in Mexico* (SGA, vol. II, pp. 767-905).

2. *Monarquia Indiana*, vol. I, lib. III, cap. 23.

3. Introduction à la traduction de l'*Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne* de Sahagun, p. xxv.

4. Le chiffre de 60.000 habitants a été proposé, dès le xviii[e] siècle, par Robertson, *History of America*.

5. La construction de ces deux sortes de maisons se poursuivait encore à Tlaxcallan, dans les dernières années du xix[e] siècle. Voir Starr, *Notes upon ethnography of Southern-Mexico* (PDAS, vol. VIII, 1901, pp. 114-116).

Le *teopantzintli* était construit en pierres d'appareil. C'était une construction d'une seule pièce, rectangulaire ; le sol était fait de terre battue, les murs blanchis à la chaux. Le toit de ces maisons était plat ou incliné sur un ou deux versants et couvert d'herbes.

Le *tezcalli* était de dimensions moindres, les murs étaient construits en adobes, ou en pierres non équarries, cimentées avec de la glaise ; parfois même, il était bâti de perches recouvertes d'argile, mélangée avec des herbes hachées.

Les maisons étaient toujours accompagnées de deux dépendances : le *cencalli* ou grenier et le *temazcalli* ou sudatorium.

Le *cencalli* existe encore aujourd'hui dans tout le Mexique. C'est une construction d'adobes ou de terre cuite, ayant la forme d'un vase, qui s'élève à des hauteurs variant de 2 m 50 à 5 mètres. On y emmagasine le maïs en épis.

Le *temazcalli* était le lieu où l'on prenait des bains de sueur. Ces constructions avaient de 1 m 50 à 2 mètres de haut sur 2 m à 2 m 50 de diamètre ; elles étaient voûtées en encorbellement, et on y pénétrait par une porte basse, que l'on franchissait en rampant.

Les grandes constructions de Mexico ont été détruites, mais il reste dans l'Anahuac des ruines qui nous en donnent une idée.

Les ruines de *Xochicalco* [1], situées à peu de distance au sud-ouest de *Cuernavaca* (l'ancienne *Quauhnahuac*), sur un plateau calcaire, sont remarquablement bien conservées.

Xochicalco, centre de la tribu nahuatlaque des *Tlalhuicas*, était fortifié. A l'est, on voit encore les restes de deux puissants bastions ; à gauche, existe une arête très aiguë, au pied de laquelle on avait pratiqué une tranchée profonde. D'autres tranchées se rencontrent du côté nord. L'éminence sur laquelle se dressent les ruines nommées « Temple de Xochicalco » est défendue par un fossé large et profond, qui en fait le tour. Au sommet se dressent les ruines, protégées sur le flanc de la colline par des levées de

1. Les ruines de *Xochicalco* ont été visitées et décrites dès 1777 par Alzate y Ramirez : *Descripcion de las Antigüedades de Xochicalco*. Elles furent revisitées en 1831 par Dupaix et Castañeda dont la description fut publiée dans le vol. IV des *Antiquities of Mexico* de Kingsborough. Humboldt (*Vue des Cordillères*, p. 98), Tylor (*Anahuac*, p. 189), Nebel les décrivent brièvement. La description la plus récente et la meilleure est celle de E. Seler, *Die Ruinen von Xochicalco* (SGA, vol. II, pp. 128-168). Les sculptures qui couvrent ce monument ont été publiées intégralement dans l'ouvrage de A. Peñafiel, *Monumentos del arte antiguo mexicano*, Berlin, 1890, vol. I.

terre. Le temple de *Xochicalco*, comme tous ceux du Mexique et de l'Amérique centrale, était élevé sur une pyramide quadrangulaire, orientée suivant les points cardinaux (fig. 129). La base mesure 21 m. sur les côtés N. et S. et 20 m 93 sur les côtés E. et O. [1]. La pyramide a deux terrasses. La première est à 3m 89 du sol; les murs qui la supportent sont inclinés de 73°, recouverts de sculptures et coupés par une corniche de 0m 47 de haut et saillante de 0m 23. Sur le côté ouest de la pyramide, existe un escalier, dont les

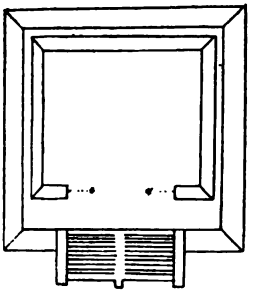


Fig. 129. — Plan du temple de Xochicalco
(d'après E. SELER, *Die Ruinen von Xochicalco*).

marches ont une largeur de 9m 53, une hauteur de 40 cm. et une épaisseur de 0 m 30; des pierres qui existent encore au bas de l'escalier font supposer qu'il était autrefois divisé en deux parties. Toute la première terrasse est couverte de décombres, mais on y voit encore des murs faits de plaques d'andésite [2]. Ces murs circonscrivent une vaste chambre qui était probablement couverte autrefois de poutres de bois ou de dalles de pierre légère. Cette couverture formait un toit qui supportait la seconde terrasse.

Les murs, ainsi que les frises qui ornent les blocs de soutènement de la première plate-forme sont couverts de sculptures. Sur trois des faces de la pyramide (la quatrième étant occupée par le grand escalier) court un bas-relief, qui représente un serpent au corps décoré

1. D'après les mesures du Sr. SEGURA, ingénieur qui accompagnait M. E. SELER dans son voyage à *Xochicalco*.

2. Le P. ALZATE (*Descripcion*, p. 11) prétendait que sur cette terrasse s'élevaient quatre autres étages, ce que les auteurs modernes n'admettent pas (voir SELER, *Die Ruinen von Xochicalco*, pp. 132-133).

de plumes de *quetzal* [1] (fig. 130). Au-dessus du serpent est sculpté un personnage assis, les jambes croisées « à la turque », et au-dessous on lit une date : *9 quiahuitl.*

La corniche et la partie conservée des murs d'andésite sont aussi

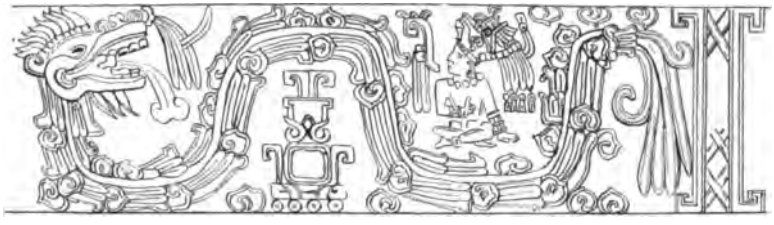


Fig. 130. — Frise sculptée du temple de Xochicalco (d'après E. SELER, *Die Ruinen von Xochicalco*).

couvertes de sculptures, plus ou moins détruites et qui représentent des personnages, des animaux et des dates du calendrier.

Le temple de *Tepoztlan* est un autre exemple de l'architecture religieuse des Mexicains. Il est situé au sommet d'une pyramide, élevée sur la crête d'une sierra, à 600 mètres au-dessus de la ville actuelle de *Tepoztlan* (fig. 131). Les constructions furent déblayées aux mois d'août et de septembre 1895, par les soins d'un jeune ingénieur mexicain, Sr. R. FRANCISCO M. RODRIGUEZ et de la population de *Tepoztlan*. Peu de temps après, il fut visité par l'archéologue américain *Marshall H. Saville*, qui en a publié une description excellente [2].

On a ménagé dans la colline sur laquelle est élevée la construction, des escaliers, en partie artificiels, en partie taillés dans le roc ; çà et là, on rencontre des inscriptions faites sur des blocs de roche dure. Le sommet du « *Cerro de los Tepoztecos* », comme il est appelé dans le pays, porte deux plates-formes. La plate-forme occidentale est occupée par les ruines du temple; sur celle de l'orient sont des constructions d'espèces et de dimensions diverses, que M. SELER croit avoir été les habitations des prêtres et autres annexes.

1. Le *quetzal* ou mieux *quetzalli* (*trogon collaris*) est un oiseau de la famille des couroucous, remarquable par les longues plumes vert brillant de sa queue.

2. BAMN, vol. VIII, New-York, 1896, pp. 25-31. Cf. E. SELER, *Die Tempelpyramide von Tepoztlan.*

Le temple est construit sur un soubassement grossier (fig. 132), au-dessus vient la pyramide à trois étages. Du côté oriental un escalier

Fig. 131. — La pyramide et le temple de Tepoztlan (d'après E. Seler, *Die Tempelpyramide von Tepoztlan*).

mène à la première plate-forme, élevée de 9 m 50 au-dessus du roc. On y accède aussi par un escalier ménagé du côté sud. Il reste un vaste espace libre devant les degrés qui conduisent à la terrasse supérieure. Au milieu de cet espace, il existe une petite dépression quadrangulaire, dans laquelle on devait descendre autrefois, des quatre côtés, par quelques marches. Cette dépression répondrait au

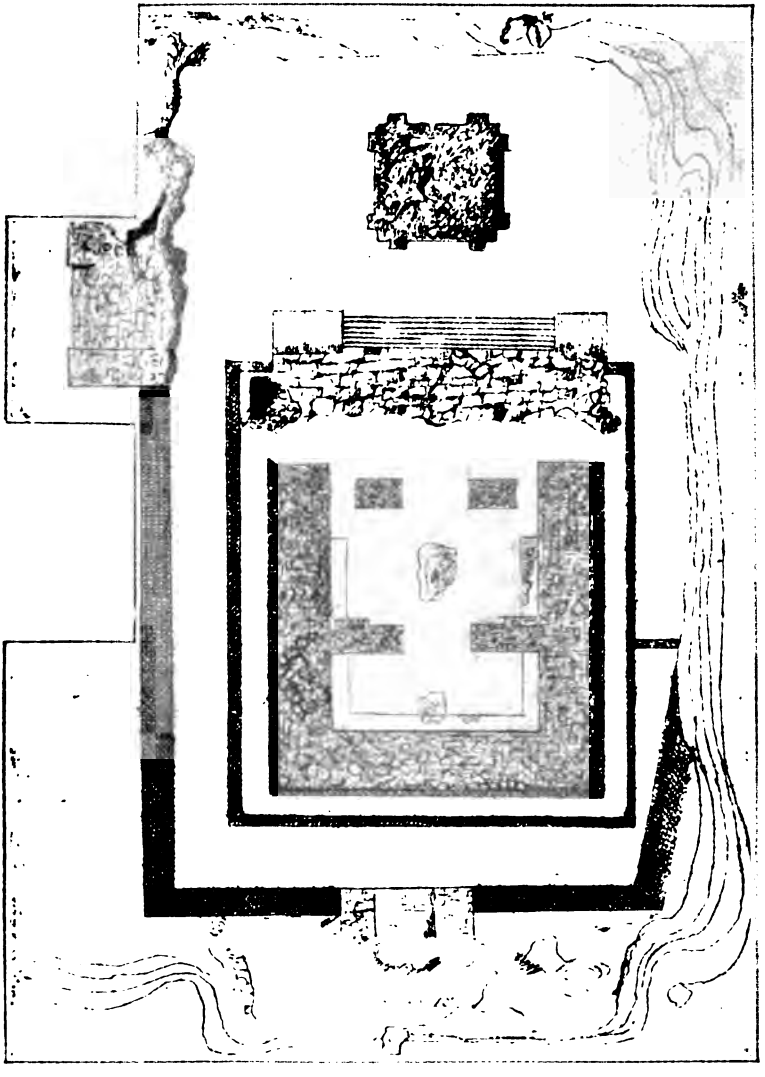


Fig. 132. — Plan du temple de Tepoztlan (d'après E. Seler, *Die Tempelpyramide von Tepoztlan*).

Le temple est construit sur un soubassement grossier (fig. 132), au-dessus vient la pyramide à trois étages. Du côté oriental un escalier

Fig. 131. — La pyramide et le temple de Tepoztlan (d'après E. Seler, *Die Tempelpyramide von Tepoztlan*).

mène à la première plate-forme, élevée de 9 m 50 au-dessus du roc. On y accède aussi par un escalier ménagé du côté sud. Il reste un vaste espace libre devant les degrés qui conduisent à la terrasse supérieure. Au milieu de cet espace, il existe une petite dépression quadrangulaire, dans laquelle on devait descendre autrefois, des quatre côtés, par quelques marches. Cette dépression répondrait au

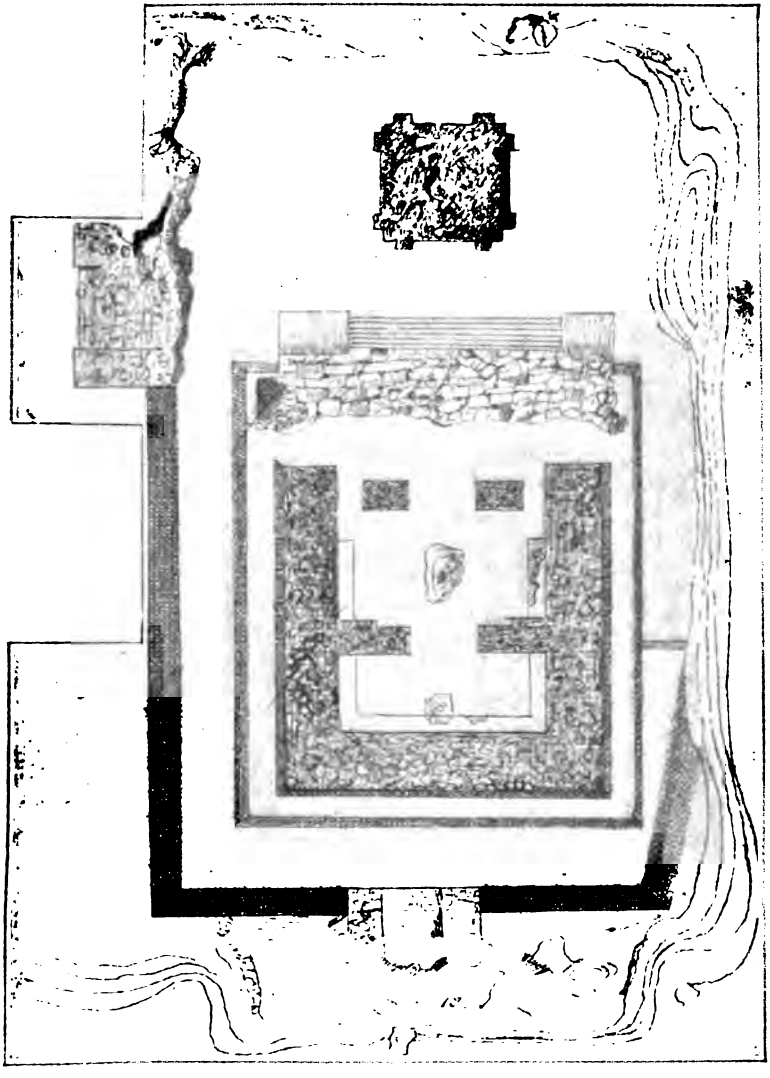


Fig. 132. — Plan du temple de Tepoztlan (d'après E. Seler, *Die Tempelpyramide von Tepoztlan*).

quauhxicalli, lieu où l'on mettait les cœurs des victimes du sacrifice, et dont les anciens auteurs nous décrivent la structure à propos du grand temple de Mexico. L'escalier qui se trouve derrière conduit à la seconde terrasse, sur laquelle est construit le temple qui forme le troisième étage de la pyramide. Du temple, il ne reste que des murs faits de *tetzontli* (pierre poreuse, d'origine volcanique) rouge et noir, d'une épaisseur de 1 m 90 et d'une hauteur de 2 m 50. Le toit est complètement détruit. Le mur de face est remplacé par deux gros piliers quadrangulaires, qui laissaient une large porte centrale et

Fig. 133. — Vue de la chambre intérieure du temple de Tepoztlan (d'après E. Seler, *Die Tempelpyramide von Tepoztlan*).

deux petites latérales. L'espace antérieur est divisé en deux chambres par un mur de 0 m 90 d'épaisseur, dans lequel était ménagé une large ouverture. La chambre de devant a une longueur de 3 m 73, celle de derrière 5 m 20, sur une largeur uniforme de 6 mètres. Au milieu de la chambre intérieure, M. Rodriguez a trouvé un enfoncement quadrangulaire qui contenait encore du charbon et des fragments de copal bien conservés : c'était un foyer où l'on faisait brûler le copal (*copalli*) qui servait d'encens aux anciens Mexicains. Tout à fait au fond de la seconde chambre, dans l'axe de la porte centrale d'entrée se trouvait la place de l'idole, déjà disparue avant les fouilles.

Près de l'endroit où elle se dressait, M. Rodriguez a trouvé une sorte de piédestal, sur lequel étaient fixés deux bas-reliefs. Tout autour de la chambre postérieure, court un banc de pierre dont la partie retombante est sculptée (fig. 133). M. Seler suppose que le temple de *Tepoztlan* était consacré à *Tepoztecatl*, divinité locale du pulque ou *octli*, dont nous parlent les auteurs anciens [1]. Quant à la date de la construction du temple, deux tables de pierre trouvées sur la première terrasse nous la donnent avec beaucoup d'exactitude. L'une porte la date 10 Tochtli, l'autre l'hiéroglyphe bien connu du *tlacatecuhtli* Ahuitzotl : le *teocalli* de *Tepoztlan* fut donc construit en 1502.

Nombreuses sont les autres ruines de la région de Mexico. Il en existe à *Chalco*, à *Atlinchan*, à *Tetzcoco*, etc. Des fouilles récentes ont mis à jour, à *Mexico* même, des restes de l'ancienne cité et, en particulier, du grand *teocalli*.

L'aspect général des villes aztèques semble avoir été le suivant : au centre, une vaste place, autour de laquelle étaient disposés les bâtiments municipaux, et le *teocalli*. Pour le reste, un amas de maisons basses, parfois en pierre, mais plus souvent en roseaux, séparées par des rues étroites et rectilignes.

§ II. — *Le vêtement et la parure.*

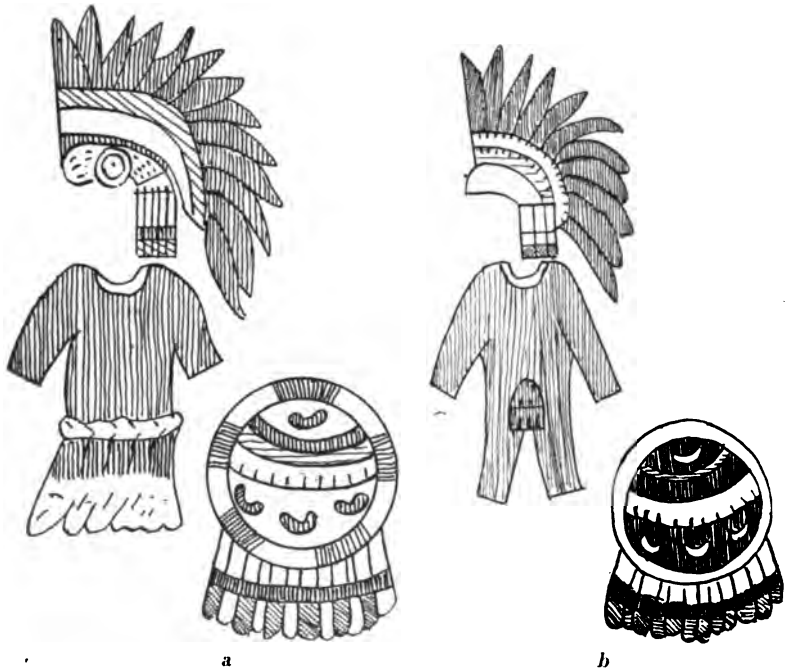
Le vêtement des hommes comprenait un pagne, ou *maxtlatl*, et une couverture, qu'ils plaçaient sur les épaules et qui descendait jusqu'aux genoux (*tilmatli*).

Les femmes portaient une sorte de longue chemise de tissu grossier, *huipilli*, et un jupon, *cueitl*.

Le vêtement différait suivant la situation sociale des individus. Les guerriers, par exemple, avaient des costumes particuliers [2]. Les anciens manuscrits, et spécialement le *Codex Mendoza*, nous ont transmis les images des couvertures (*tilmatli*) que portaient les guerriers des villes du plateau de l'Anahuac. Elles étaient les unes très simples, les autres très travaillées, suivant le clan, la réputation, le grade militaire de ceux qui les portaient. Elles montraient, outre les insignes particuliers du clan, quelques particularités individuelles. On ne pourrait mieux comparer le recueil de

1. *Die Tempelpyramide von Tepoztlan* (SGA, vol. II, pp. 209-214).
2. Voir sur ce sujet, E. Seler, *Altmexikanischer Schmuck und soziale und militärische Rangabzeichen* (SGA, II, pp. 509-619).

ces dessins, publié par M. Seler [1], qu'à un « armorial ». Les divers grades étaient distingués par des insignes spéciaux : certains chefs portaient des tuniques garnies de plumes (*xiuheuatl*, « la chemise de plumes de cotinga bleues » ; *tozcuatl*, « la chemise de plumes de perroquet jaunes » ; *aztaeuatl*, « la chemise de plumes de héron blanches », etc.).



a b

Fig. 134. — Vêtements militaires mexicains. *a*. *Cuezalpatzactli* ; *b*. *Quetzalpatzactli* (d'après le *Libro de los Tributos*)

Certains soldats portaient des justaucorps, surmontés de têtes artificielles d'animaux. D'autres fois, le maillot se terminait au cou et le guerrier se donnait un aspect imposant par une coiffure de longues plumes.

Décrivons deux de ces vêtements. L'un, le *quetzalpatzactli*, « la double rangée de plumes de *quetzal* », a été emprunté aux Tzapotèques par les Aztèques, sous *Ahuitzotl*, et les *tlacatecuhtlin* seuls le

1. Seler, *Altmexikanischer Schmuck*.

portaient. L'autre, le *cuezalpatzactli*, « la décoration de plumes de héron en forme de peigne », est extraite du même manuscrit ; elle était portée par les chefs subalternes, probablement les *achcacauhtin* (fig. 134). Les guerriers portaient des boucliers ornés de la même « devise » que leurs couvertures.

Les chefs civils avaient, eux aussi, des costumes particuliers : Sahagun, dans le 5e paragraphe de son « Histoire » en langue nahuatl, nous énumère les vêtements que revêtaient les « princes » ou *tecuhtin* [1]. Dans ce même chapitre, il décrit les pièces du costume des « femmes nobles ». La seule différence entre le costume des chefs et ceux des gens du peuple est l'ornementation, qui varie pour chaque espèce de chef ou chaque « princesse », tandis qu'elle n'existe pas pour la plèbe, les *macehualtin*.

Chefs et simples citoyens portaient le même costume, c'est-à-dire, pour le sexe masculin, le *maxtlatl* et le *tilmatli* ; pour le sexe féminin, le *huipilli* et le *cueitl*.

La parure prenait mille formes. Nous avons parlé plus haut des coiffures et des boucliers que portaient les guerriers. Mais chaque individu, suivant son clan, sa situation sociale, sa valeur personnelle, et aussi suivant le rang qu'il occupait dans les cérémonies religieuses, avait droit à des ornements spéciaux.

Les Aztèques étaient de très habiles orfèvres ; ils travaillaient les pierres dures : cristal de roche, jaspe, jadéite. La plupart des bijoux qu'on a retrouvés sur le sol du Mexique sont d'une facture excellente, mais de formes peu variées. Il faut en accuser moins l'imagination des artistes mexicains que la tradition qui paraît avoir imposé un nombre restreint de modèles.

Comme les premiers conquérants réunirent tout l'or qu'ils purent trouver au Mexique pour l'envoyer en Europe ou le faire fondre sur place, il ne reste plus que quelques bijoux d'or et de cuivre : clochettes, petits animaux en feuilles d'or recouverts de fils d'or, etc. Nous possédons aussi des pendentifs en pierre dure : jaspe, cristal de roche, qui paraissent, pour la plupart, dater d'après la conquête.

On a trouvé en abondance des ornements de nez ou de lèvres en métaux précieux ou en pierres dures. Le plus répandu était le *tentetl* ou « labret ». Comme beaucoup d'autres peuples américains, les Aztèques portaient à la lèvre inférieure un objet, le plus souvent

1. Seler, *Altmexikanischer Schmuck*, SGA, t. II, p. 515.

en pierre, parfois en métal, analogue aux « botoques » des indigènes du Brésil oriental. Le *tentetl* avait généralement la forme d'un petit cylindre, s'élargissant à la base. Les ornements de nez portaient le nom générique de *yacametztli*, « lune du nez » ; ils étaient faits en forme de croissant, d'où leur nom.

Lors des fêtes, les Mexicains se peignaient le corps ; les dessins changeaient avec les fêtes, leurs formes étaient fixées par la tradition, mais chaque individu avait le sien ; aussi employait-on des sortes de timbres, faits de terre cuite et que l'on s'appliquait sur diverses parties du corps après les avoir enduits de couleurs.

§ III. — *L'alimentation et la cuisine.*

Les Mexicains étaient des agriculteurs, et la base de leur alimentation était le maïs.

Le grain était broyé sur une plaque de pierre (*metlatl*) [1], à l'aide d'un rouleau, également en pierre (*metlapilli*). La pâte qui servait à faire des sortes d'oublies était préparée sur la même pierre. La pâte de maïs était aromatisée avec du piment, et parfois avec de la vanille (*tlilxochitl*). On faisait aussi des sortes de crêpes de maïs, dans lesquelles on étendait une pâte faite de haricots et de piments écrasés.

Les Mexicains faisaient une grande consommation de chocolat (*chocolatl*). Ils tiraient le cacao (*cacahuatl*) des provinces du Sud, et principalement du Soconusco : c'était un objet important de commerce, et les grains de cacao servaient de monnaie. Pour faire le chocolat, les Aztèques pulvérisaient, en quantité égale, des grains de cacao torréfiés et des grains de l'arbre *pochotl* (*Bombax ceïba*) ; cette poudre était jetée dans l'eau et remuée avec un « fouet », ou moulinet ; la partie grasse du cacao montait à la surface, et elle était séparée du reste du liquide. On jetait dans l'eau une poignée de maïs rôti et pulvérisé et l'on cuisait à feu doux ; le vase était ensuite retiré du feu, puis le beurre de cacao retiré auparavant était ajouté, le tout mélangé et l'on buvait tiède. Souvent le chocolat était aromatisé avec de la vanille [2].

Outre ces plantes, ils cultivaient dans leurs champs la citrouille,

1. Ce mot, hispanisé sous la forme *metate*, sert à désigner aujourd'hui cette sorte de moulin que l'on trouve employé chez tous les peuples indigènes de l'Amérique centrale et d'une partie de l'Amérique du Sud.

2. Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées*, vol. III, pp. 642-643.

la patate et l'igname (*camotl*), le haricot (*etl*), le piment (*chilli*), la sapotille (*chicotzapotl*), etc.

Les Aztèques consommaient une certaine proportion de viande : outre la venaison, dont les marchés étaient toujours abondamment fournis, ils mangeaient de petits chiens (*techichi*) qu'ils engraissaient, des dindons (*huexolotl*) et des faisans (*coxcoxtli*).

Les Mexicains n'avaient aucune répugnance à manger des insectes, principalement une certaine espèce de mouche, nommée *axayacatl*, qu'ils pétrissaient avec du maïs ; cette pâte était cuite au four et vendue dans les marchés. On faisait également un plat nommé *ahuauhtli* [1] avec les œufs de ces mêmes mouches, récoltés dans les jonceraies de la lagune.

Les Mexicains possédaient diverses boissons fermentées. La plus connue est l'*octli* ou *pulque* [2], faite du jus fermenté de l'*agave americana*. Le *pulque* est obtenu de la façon suivante : lorsque l'agave a atteint sa maturité, on coupe sa hampe et les feuilles tendres qui entourent celle-ci, et on laisse au cœur de la plante une assez grande cavité. La surface des grosses feuilles de la périphérie est ensuite grattée ; il s'en échappe un jus clair qui se déverse dans la cavité centrale ; on extrait ce liquide avec un chalumeau et on le place dans des vases où il fermente [3]. L'*octli* est d'une couleur blanchâtre, il a un goût un peu astringent et enivre facilement. La force, et même le goût du pulque diffèrent suivant les variétés d'agave duquel on l'extrait et suivant les localités ; il s'en fait encore aujourd'hui une grande consommation.

Les Mexicains employaient d'autres intoxicants que le pulque ; ils s'en servaient dans les cérémonies chamanistiques pour produire des hallucinations. Les principaux étaient le tabac (*yetl*), le *peyotl* (*Anhalonium Lewinii*), le *toloache* (*datura sp.*) et l'*ololiuhqui* (convolvulacée du genre *ipomœa*).

Le tabac était fumé soit dans la pipe, soit mélangé à du liquidambar, sous forme de cigare. Son emploi était plus ou moins lié à des rites religieux.

1. On vendait encore de ces œufs de mouche sur le marché de Mexico dans la seconde moitié du XIX[e] siècle ; JOURDANET (traduction de l'*Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* de BERNAL DIAZ DEL CASTILLO, p. 517, note 1) dit que cette matière a un goût fort de mauvais fromage et qu'on la vend particulièrement les vendredis de carême. Son nom est à peine changé : *aguauhtle*.

2. Le nom « *pulque* », sous lequel cette boisson est désignée aujourd'hui au Mexique même, est d'origine araucane.

3. CLAVIGERO, *Historia antica del Messico*, vol. I, lib. VII.

Le *peyotl* est encore employé aujourd'hui par les Indiens *Huichols* de la Sierra de Nayarit [1] et jusque chez les *Kiowas* des États-Unis. C'est une cactée naine, dont on coupe la racine, que l'on mange sèche. L'effet physiologique est très violent: surexcitation très grande, accompagnée de visions colorées, et d'une exagération du besoin de locomotion; cette excitation est suivie d'une forte dépression. Cette plante n'était pas cultivée par les Mexicains, qui l'obtenaient, par commerce, des Chichimèques du Nord.

§ IV. — *Les arts industriels* (*tissage*, *teinture*, *poterie*, *travail des métaux*, *taille des pierres dures*).

Les Aztèques étaient d'adroits artisans. Les étoffes dont ils faisaient leurs vêtements, étaient tissées avec des matières variées. Bien qu'ils ne connussent pas la laine, la soie et le chanvre, les Mexicains possédaient cependant un nombre suffisant de matières textiles pour leur permettre de produire des tissus divers.

Ces matières textiles étaient le coton — le plus important des textiles américains — le fil d'agave, le fil d'*icxotl* (un palmier nain) et le poil de lapin ou de lièvre.

Des fils du *maguey*, ou agave, les habitants de l'ancien Mexique faisaient des toiles très fines ; le palmier *icxotl* fournissait les gros fils, employés comme chaîne dans la fabrication des étoffes de coton ; le poil de lapin ou de lièvre était réservé pour les étoffes fines et remplaçait, pour les Mexicains, la soie; le coton, enfin, servait à tous les usages auxquels les Européens d'alors employaient la laine.

Le métier était de l'espèce la plus primitive. Sa largeur correspondait à celle de la pièce d'étoffe à faire. Aux deux extrémités, deux traverses maintenaient la chaîne, dont les fils étaient séparés, de deux en deux, au moyen d'une réglette plate, en bois, qui pouvait glisser d'une extrémité à l'autre du métier. Les fils qui formaient la trame étaient enroulés sur des navettes, formées de petits morceaux de bois pointus aux deux extrémités.

Les ouvrages textiles étaient très variés de forme et de couleur, et, malgré la grossièreté de l'appareil de tissage, ils étaient, presque toujours, d'un fini admirable. Il suffit, pour se rendre compte de la variété d'aspect des tissus mexicains, de jeter un coup d'œil sur

1. L. Diguet, *Le peyotl et son emploi rituel chez les Indiens du Nayarit* (JAP, nouv. série, vol. IV, pp. 21-29). C. Lumholtz, *Symbolism of the Huichol Indians* (MAMN, vol. III, n° 1).

les « devises » que portaient les divers chefs et guerriers mexicains [1].

L'une des beautés de l'art textile mexicain était la richesse du coloris des étoffes. L'art de la teinture était, en effet, un de ceux dans lesquels les peuples de l'Anahuac excellèrent. Les couleurs de teinture étaient empruntées aussi bien au règne minéral qu'au règne végétal et même animal.

Les principales couleurs de teinture étaient le bleu sombre, produit par l'indigo ; le vert clair, tiré des carbonates et des acétates de cuivre ; l'orange, extrait de diverses plantes, et le rouge, des graines de l'*achiotl* (*bixa orellana*) et surtout de la cochenille. Cette dernière teinture, qui fut plus tard employée en Europe, était originaire de l'Oajaca et plus spécialement de la Basse Mixtèque. Lorsque les Mexicains s'emparèrent de la ville mixtèque de *Nochiztlan*, ils exigèrent que cette cité leur livrât comme tribut annuel une quantité déterminée de cochenille. Cet insecte vit sur certaines variétés d'*Opuntia* dont les Aztèques cherchèrent à étendre la culture dans les parties du Mexique qui environnaient *Mexico*. Lors de la conquête, il existait des élevages de cochenille dans la république de *Tlaxcallan*, à *Cholollan* et à *Huexotzinco*. Mais, même à cette époque, le centre le plus actif de production était la province mixtèque [2].

Les Aztèques faisaient encore des étoffes de plumes, dont tous les anciens auteurs vantent la perfection et le fini. Ces manteaux et ces costumes servaient, comme on l'a vu, aux guerriers et aux prêtres de vêtements d'apparat, ou pour recouvrir les statues des dieux.

L'art de la mosaïque de plumes était des plus délicats : non seulement les artisans devaient assortir les plumes de couleurs différentes, mais encore ils obtenaient, par transparence, des demi-teintes et choisissaient leurs matériaux en conséquence. Les plus grosses plumes, qui formaient le fond, étaient attachées sur l'étoffe de base avec des fils ; les plumes plus légères, qui figuraient les demi-teintes, étaient collées sur les précédentes [3]. Un bon exemple

1. E. Seler, *Altmexikanischer Schmuck und soziale und militärische Rangabzeichen* (SGA, vol. II).

2. Aujourd'hui même où l'industrie de l'élevage de la cochenille s'est complètement éteinte aux îles Canaries, où les Espagnols l'avaient introduite, c'est encore dans la partie de l'Oajaca habitée par les Mixtèques, que se perpétue cette industrie (voir L. Diguet, *Histoire de la Cochenille au Mexique*, JAP, nouv. série, vol. VI, Paris, 1909, pp. 75-99).

3. Voir E. Seler, *L'orfèvrerie des anciens Mexicains et leur art de travailler*

de cette mosaïque de plumes est conservé au Musée de Vienne. Le tissu est monté sur une carcasse de fines baguettes de bambou, unies par un filet sur lequel sont liées les grandes plumes ; certains ornements sont faits de bandes de papier de maguey sur lequel on a collé les plumes fines.

Un tablier de plumes, conservé au Musée de Berlin, est fait d'un tissu grossier sur lequel sont collées des bandes de papier découpé qui servent de support aux plumes.

L'art de la broderie de plumes s'est perpétué jusqu'au XIX^e^ siècle, pour la confection d'ornements d'église et on peut en voir un très bel exemple au Musée du Trocadéro.

Les objets de pierre utilisés pour les besoins domestiques ou guerriers sont nombreux. On doit surtout mentionner les pointes de lances et les armatures de *maquahuitl* en obsidienne éclatée. Avec la même roche, les Aztèques faisaient de petits couteaux, très tranchants, qui ont été trouvés en grande abondance dans toutes les fouilles. Ils taillaient aussi cette roche et la polissaient pour en faire des miroirs, carrés ou circulaires. Mais cette substance n'étant pas suffisamment réfléchissante, ils polirent des miroirs dans une pyrite de fer brillante, la marcassite.

Nous possédons peu de sculptures sur bois de l'ancien Mexique ; le climat humide du pays les a presque toutes fait disparaître. On peut cependant citer, comme un bon exemple de l'adresse des Aztèques à ce genre de travaux, le *teponaztli* (tambour) sculpté, trouvé à *Malinalco* [1].

Les Mexicains étaient des potiers excellents. La plupart des vases qu'ils fabriquaient étaient de pâte assez grossière, mais certains objets de céramique, imités de ceux de l'Oajaca, sont d'une réelle finesse. Pas plus que les autres peuples de l'Amérique, les Aztèques ne connaissaient le tour à potier. Les vases les plus grossiers semblent avoir été faits en poussant de la terre dans une corbeille en vannerie et en cuisant le tout.

La céramique plus fine comprend trois types principaux : le premier est celui des vases en terre claire, d'un jaune rougeâtre, montés sur pieds ; e second comprend les objets faits de terre cuite non polie, sur lesquels on a fait des ornements en relief, par pastillage ;

la pierre et de faire les ornements en plumes (CIA, vol. VIII, pp. 401-452, reproduit dans SGA, vol. II, pp. 620-663).

1. SELER, *Die holzgeschnitzte Pauke von Malinalco und das Zeichen* atl-tlachinolli (SGA, vol. III, pp. 305-355).

le troisième renferme les vases de formes diverses, représentant des hommes ou des animaux, très finement modelés.

Les principales formes sont : l'assiette, plus ou moins profonde,

Fig. 135. — Bol en terre cuite sombre provenant de Cholollan (d'après E. Seler, *Die archæologischen Ergebnisse*).

montée ou non sur trois pieds ; le bol, à fond plat et à parois arrondies (fig. 135) ; le panier de céramique, cylindrique, muni

Fig. 136. — Assiette décorée du symbole de *Mictlantecuhtli*, provenant de Cholollan (d'après E. Seler, *Die archæologischen Ergebnisse*).

d'une anse ; des vases globuleux, à col plus ou moins large, avec des panses de galbes divers ; des vases cylindriques, à pied bas,

creux, munis de grandes anses latérales ; des vases tronconiques doubles ; des amphores d'un très beau profil et à fond plat, etc.

Un grand nombre d'objets d'usage commun étaient faits de terre cuite : les cuillers à encens, dont on se servait dans le culte, les

Fig. 137. — *Xochipilli*, statue de pierre du Musée de Mexico.

braseros (qui atteignaient jusqu'à 0m75 de hauteur), les poncis avec lesquelles on s'imprimait des dessins sur le corps, etc.

La décoration était parfois en relief, et obtenue en appliquant sur le vase, avant qu'il ne soit cuit, de petites parcelles de terre modelée [1] ; parfois, les vases eux-mêmes étaient modelés en forme de tête humaine, de fruit, etc. ; le plus souvent, le décor était peint. La variété des motifs d'ornementation est très grande : souvent, pour les vases destinés à des usages domestiques, la décoration était géométrique : lignes, cercles, losanges, suite de points ; pour les objets ayant une utilisation rituelle, on employait des symboles religieux : tête de mort (insigne de *Mictlantecuhtli*) (fig. 136), tête de jaguar, etc. Le coloris était parfois très riche : sur un vase trouvé à Mexico, on relève

1. Ce procédé, connu sous le nom de pastillage, a probablement été emprunté par les Aztèques à leurs voisins du Sud (Mixtèques, Tzapotèques) ou de l'Est (Totonaques, Xicalanques), chez lesquels il était usité couramment.

les couleurs suivantes : jaune, blanc, rose, rouge sombre, noir. Cette polychromie paraît être due à une influence méridionale, ainsi que le style de certaines figures.

Fig. 138. — Jaguar en pierre trouvé à Mexico
(d'après E. Seler, *Die Ausgrabungen am Orte des Haupttempels in Mexico*).

Les Mexicains sculptaient la pierre. Les bas-reliefs du temple de Xochicalco, certaines statues, telles que celle de *Xochipilli* (fig. 137), et un jaguar (fig. 138), trouvées à Mexico, nous montrent ce qu'était leur sculpture.

Ils réussissaient des travaux fort exacts et faisaient des boîtes en pierre fermant hermétiquement (fig. 139).

De très nombreuses statues et bas-reliefs nous permettent de suivre l'évolution du travail de la sculpture au Mexique : tout d'abord, les statues sont très imparfaites, taillées dans des pierres poreuses (lave) et remplies de trous ; peu à peu la technique s'a-

méliore, les figures perdent de leur raideur et on aborde la sculpture des pierres siliceuses.

Mais c'est surtout dans la taille des pierres dures qu'ils excellaient. Les lapidaires aztèques taillaient et sculptaient la jadéite

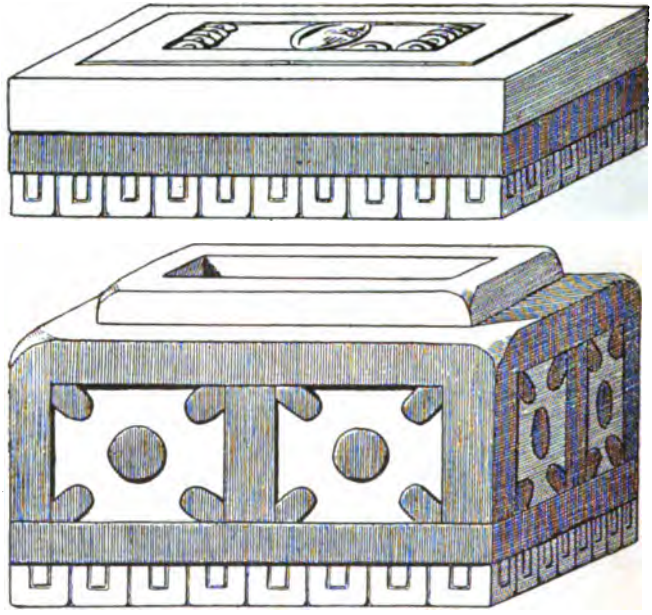


Fig. 139. — Caisse de pierre avec son couvercle, provenant de Tetzcoco (d'après E. Seler, *Ueber Steinkisten*).

(*chalchihuitl*), le cristal de roche, (*iztactehuilotl*), l'améthyste (*tlapal tehuilotl*), le jaspe et la calcédoine. Ils montaient les pierres qu'ils voulaient tailler dans un morceau de bois et les travaillaient avec de l'émeri et un instrument de cuivre durci. Lorsque la pierre avait reçu la forme désirée, elle était polie avec un fragment de bambou et du sable humide [1].

Nous possédons quelques-uns des produits de l'art lapidaire des anciens Mexicains : on peut voir au Musée du Trocadéro toute une série de petits écussons et d'ornements en jaspe et en cristal de roche, d'un fini et d'un travail admirable. Ce même musée possède

1. E. Seler, *L'orfèvrerie des anciens Mexicains et leur art de travailler la pierre*, SGA, pp. 635-640).

une pièce de tout premier ordre : c'est une tête de mort, en cristal de roche, ayant environ 15 cm. de diamètre, et percée, de haut en bas, d'un trou parfaitement cylindrique. Non moins remarquable est le vase à pulque taillé dans la jadéite, qui fait partie de la collection Bilimek, à Vienne (fig. 140).

Fig 140. — Le vase à pulque en jadéite de la collection Bilimek, au Musée d'histoire naturelle de Vienne.

Nous possédons quelques objets en mosaïque, tel est surtout le poignard en silex, avec un manche représentant un homme accroupi qui fait partie de la collection Uhde, au musée de Berlin.

Enfin, les anciens Aztèques travaillaient divers métaux : le cuivre, le zinc, l'argent et l'or. Divers passages des anciens auteurs permettent de croire qu'ils connaissaient plusieurs des alliages du cuivre, peut-être le bronze et le laiton, et des mélanges de cuivre et de plomb.

Les métaux étaient travaillés par martelage et par fusion. Le

cuivre, ou ses alliages, surtout employés pour les armes et pour les besoins de l'économie domestique, étaient fondus de façon grossière. Mais les métaux précieux considérés comme doués d'une puissance mystérieuse et auxquels on attachait un respect quasi-religieux étaient travaillés par des artistes qui formaient un corps privilégié : les *teocuitlahuaquê*.

Ceux-ci travaillaient l'or et l'argent par martelage, à l'aide de marteaux de pierre et au repoussé, en bosselant le métal avec des pointes également en pierre. Les fondeurs (*teocuitlapitzqué*) fabriquaient les objets les plus délicats, destinés au culte. Ces objets étaient fourrés et exécutés à cire perdue : l'orfèvre faisait d'abord un mélange d'argile et de charbon de bois finement pulvérisé, qu'il laissait sécher et durcir au soleil ; lorsque le mélange était sec, il était sculpté suivant la forme voulue, puis on trempait la sculpture dans un bain de cire fondue, de façon que toute sa surface fût couverte d'une couche de cire mince et égale. Autour de l'objet, on faisait un moule, également de terre et de charbon. L'or, ou l'argent, fondus dans un creuset, étaient versés dans le moule avec une cuiller de terre ; la cire fondait et le noyau se recouvrait d'une couche de métal précieux ; il suffisait de casser le moule pour retirer le bijou, composé d'un noyau d'argile et de charbon recouvert d'une couche d'or [1].

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les spécimens de l'orfèvrerie mexicaine sont très rares. Les conquistadores ont fondu la plupart des bijoux qui tombèrent entre leurs mains. Toutefois, il existe quelques-uns de ces objets dans les musées d'Europe et du Mexique. Aujourd'hui encore, les Mexicains sont d'habiles orfèvres, et l'on peut voir au Musée du Trocadéro une grande plaque d'or et d'argent, exécutée par des artistes indigènes, qui fut envoyée par la république du Mexique à l'exposition universelle de Paris, en 1889.

1. E. Seler, *L'orfèvrerie des anciens Mexicains* (SGA, vol. II, p. 620-635).

CHAPITRE VIII

LES NATIONS NAHUAS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

SOMMAIRE. — I. Les Pipiles du Guatemala et du San-Salvador. — II. Les Niquirans du Nicaragua.

§ I. — *Les Pipiles du Guatemala et du San-Salvador.*

Le Chiapas constituait la limite méridionale de l'empire aztèque ; au sud, s'étendait le territoire des *Mayas-Qu'ichés*, peuple entièrement différent des Mexicains.

Cependant il existait parmi les Mayas des ilots habités par des populations parlant la langue nahuatl. Le premier de ces îlots était peuplé par les *Pipiles*, il comprenait une partie du Guatemala, du San-Salvador et du Honduras ; le second était celui des *Niquirans*, au Nicaragua.

L'origine des Aztèques de l'Amérique centrale n'est pas nettement définie. IXTLILXOCHITL fait remonter leur migration au temps de la destruction de l'empire toltèque ; il dit : « On laissa vivre le peu de Toltèques qui avaient échappé à la destruction. Il y en eut même quelques-uns qui allèrent s'établir dans le Nicaragua et dans d'autres pays plus éloignés [1]. »

TORQUEMADA [2] prétend que les peuples de langue nahuatl de l'Amérique centrale descendaient d'une colonie de *Chololtecas*, venus de l'*Anahuac* sept ou huit générations avant la conquête. Ces Nahuas avaient été chassés par la tyrannie des *Olmèques* ; sur le conseil d'un de leurs prêtres, ils quittèrent leur pays, se glissèrent

1. F. DE ALVA IXTLILXOCHITL, *Histoire des Chichimèques*, trad. Ternaux-Compans, Paris, 1840. — L'origine « toltèque » des Pipiles et des Niquirans a été acceptée récemment par M. W. LEHMANN, qui, se basant sur des considérations archéologiques et linguistiques, voit dans ces peuples les restes d'une grande population pré-aztèque, qui aurait occupé dans les temps préhistoriques l'Amérique centrale jusqu'au Costa-Rica.

2. *Monarquia Indiana*, lib. III, cap. 40. TORQUEMADA fait certainement une erreur en donnant *Chololtan* comme point de départ de cette émigration. Le nom de *Chololtecas* veut dire, ici, « les gens du lieu de la fuite », du verbe nahuatl *choloa*, « fuir ».

de vallée en vallée et s'établirent en différentes parties de l'Amérique centrale.

JUARROS, dans son *Compendio de la historia de Guathemala* [1], s'appuyant sur FUENTES Y GUZMAN [2] et, prétend-il, sur un manuscrit pipile aujourd'hui perdu, nous en dit beaucoup plus long. Il raconte qu'*Ahuitzotl*, n'ayant pu soumettre les belliqueuses tribus des montagnes du Guatemala, *Pokomames*, *Qu'ichés*, *Cakchiquels*, etc., chercha à obtenir par la ruse ce que la force n'avait pu lui donner. Il réunit un grand nombre de guerriers qui parcoururent la côte du Pacifique, en se faisant passer pour des marchands. Il voulait abandonner ces gens dans le pays où ils s'installeraient, pour que, opprimés par les aborigènes, ils se révoltassent; à la faveur de cette révolte, les Mexicains auraient envahi le territoire. Mais la mort d'*Ahuitzotl* vint interrompre l'intrigue, et les Mexicains restèrent isolés au milieu des populations mayas. Ils se répandirent peu à peu, dans les provinces de Sonsonate, San-Salvador et San-Miguel, où beaucoup de noms de lieux rappellent l'occupation aztèque. Leurs établissements devenant prospères, les *Qu'ichés* et les *Cakchiquels* craignirent pour leurs propres villages et résolurent d'exterminer ces étrangers. Les immigrants, avertis de l'attaque, s'armèrent et purent se maintenir dans le pays. Les affirmations de FUENTES sont invraisemblables. Dès longtemps, SQUIER a montré qu'il n'est pas possible d'admettre l'origine attribuée aux *Pipiles* par l'auteur guatemalien. *Ahuitzotl* fut nommé *tlatohuani* de Mexico en 1486, soit 38 ans avant la conquête espagnole ; il est impossible qu'en si peu de temps une troupe de marchands mexicains ait formé au Guatemala une population dense et homogène [3].

Les *Pipiles*, au Guatemala et au San-Salvador, habitent encore une partie de la côte du Pacifique, près d'Escuintla et de Cuajiniquailapa. Ils sont signalés dans cette région, dès 1524, par ALVARADO [4]. Le district était à cette époque fort peuplé. ALVARADO nous informe que, au delà de *Cuzcatlan*, le point extrême qu'il atteignit dans son voyage d'exploration, il existait de grandes villes con-

1. 2e éd. 1857.

2. *Historia de Guatemala o Recopilación florida*, écrit en 1609, ne fut publié, à Madrid, qu'en 1882.

3. SQUIER, *The States of Central America*, p. 332.

4. *Segunda carta de Pedro de Alvarado à Hernan Cortes*, 1524 (dans ICAZBALCETA, *Colección de documentos*, vol. I.

struites en pierre. Il s'excusa auprès de CORTEZ de ne pas continuer son entreprise parce que le pays était trop vaste et trop peuplé pour que la conquête en puisse être achevée avant la saison des pluies.

Suivant le chroniqueur VASQUEZ, le pays des Pipiles était appelé *Cuzcatlan*, c'est-à-dire « pays du collier » ou encore *Zalcoatitlan*[1].

Voici comment JUARROS raconte l'histoire des Pipiles.

Lorsque les *Qu'ichés* et les *Cakchiquels*, inquiets du développement pris par les colonies aztèques du Guatemala, cherchèrent à les exterminer, les *Pipiles* s'organisèrent à la mexicaine pour résister à leurs tentatives. Mais les chefs militaires abusèrent de leur puissance. Lorsque le chef suprême *Cuaucmichin* (*Quauhmichin*) voulut instituer des sacrifices humains et changer quelques-unes de leurs coutumes, les *Pipiles* se révoltèrent, et le tuèrent. Ils nommèrent à sa place *Tutecotzimit*, dégradèrent les chefs militaires, ainsi que les *alahuaes*, qui étaient les premiers des *capuls* (*calpulli*). *Tutecotzimit* voulut rendre héréditaire la fonction de chef suprême ; il nomma un conseil de huit nobles, choisis parmi ses proches, et leur donna les attributions judiciaires les plus étendues et leur fit promulger une sorte de constitution.

Tutecotzimit devenait roi à vie, et la fonction royale se transmettrait directement dans sa famille, parmi ses descendants mâles. *Tilquantzimit*, le fils aîné du roi, était constitué chef suprême de l'armée, qu'il dirigerait, avec quatre assistants, nommés par lui. A la mort du roi, son fils aîné, le généralissime, devait lui succéder, si, toutefois, le Sénat le trouvait assez âgé, ou assez capable pour occuper cette place importante ; sinon, cette assemblée pouvait choisir le frère du roi décédé ou un de ses proches parents. Celui-ci régnait jusqu'au moment où l'héritier légitime était jugé apte à mener les affaires de l'État. Les femmes ne pouvaient prétendre à la succession au trône ou à aucune fonction. Tous les dignitaires étaient choisis parmi la noblesse, mais ils devaient montrer qu'ils pouvaient remplir les devoirs de leur charge.

L'esquisse de JUARROS, malgré des invraisemblances de détail, montre que l'organisation politique des *Pipiles* était assez semblable à celle des Aztèques. Il n'est pas parlé de chefs de tribus, mais on nous signale, de façon formelle, l'existence des chefs de clans (les *capuls-calpulli*) : les *alahuaes* ne sont autre chose que les *achcacauhtin*. La fonction de grand chef de guerre, donnée au

1. SQUIER, *The States of Central America*, p. 350.

fils aîné du roi, était la première de l'État après celle de chef suprême. Nous ignorons s'il portait le titre de *cihuacohuatl*, de *tlacochcalcatl* ou de *tlacatecatl*, mais il est probable que son office était analogue à celui des chefs militaires mexicains.

De plus, le pouvoir du chef était limité : les règles de succession établies par le prétendu Sénat sont les mêmes que celles qui existaient au Mexique. Il est certain que le *tlacatecuhtli* appartenait au même clan que son prédécesseur, peut-être était-ce son fils aîné qui lui succédait ; en tout cas, c'était le frère du décédé ou « un de ses proches parents ».

La noblesse, les esclaves, dont parle Juarros, sont peut-être les équivalents des classes sociales que mentionnent les anciens auteurs chez les peuples de la vallée de Mexico.

Sur la religion, les renseignements sont plus vagues encore. La mythologie des Pipiles nous est complètement inconnue. Un rite sacrificiel nous est signalé par Herrera[1] ; ils avaient deux idoles, l'une de forme masculine, l'autre de forme féminine et ils leur offraient des sacrifices. Leurs sacrifices avaient lieu à des temps fixés par leur calendrier. Ces sacrifices se célébraient au commencement de l'hiver et de l'été. On offrait aux dieux des enfants illégitimes, âgés de six à douze ans. Les rites ressemblaient à ceux de Mexico. La victime avait la poitrine ouverte, son cœur était arraché et on faisait des aspersions de sang aux quatre points cardinaux.

On faisait aussi des sacrifices lors du retour d'une expédition guerrière couronnée de succès : la fête durait quinze jours si elle était donnée en l'honneur de la divinité masculine et chacun des guerriers qui s'était signalé par sa bravoure sacrifiait un prisonnier ; si elle était, au contraire, en l'honneur de la divinité féminine, la fête ne durait que cinq jours.

Herrera nous a parlé du sacerdoce chez les Pipiles. Les prêtres étaient organisés comme à Mexico ; leur chef était le grand prêtre, vêtu d'une longue robe bleue, coiffé d'une sorte de mitre, ornée de touffes de plumes multicolores, et portant dans la main un bâton, insigne de son grade. Venait ensuite ce que Herrera appelle : « un docteur notable connaissant tout de leurs livres et de leurs sorcelleries, et qui expliquait les présages », puis quatre hauts fonctionnaires religieux que l'on consultait sur toutes les matières. Il y avait

1. *Historia de los hechos*, vol. IV, p. 156.

encore de nombreux prêtres subalternes et des sorciers. Lorsque le grand prêtre mourait, son successeur était choisi parmi les quatre déjà nommés[1].

Ces prêtres paraissent avoir eu des attributions très étendues. Ils accomplissaient les sacrifices, lisaient et interprétaient les livres sacrés, fixaient le temps des fêtes, consultaient les oracles avant de déclarer la guerre, célébraient les mariages, réglaient les funérailles des chefs, etc., bref, ils avaient toutes les attributions des *tlamacazqué* mexicains.

Le calendrier pipile est mal connu, mais ce que l'on en sait permet de croire qu'il est très semblable à celui du Mexique.

Un manuscrit, conservé au cloître des Franciscains de la ville de Guatemala, a donné les noms des jours qui correspondent complètement à ceux du calendrier aztèque :

	Mexique		Pipile
1.	*cipactli*	« crocodile »	*cipactli*
2.	*ehecatl*	« vent »	*ehecatl*
3.	*calli*	« maison »	*calli*
4.	*cuetzpallin*	« lézard »	*qüetzalli*
5.	*coatl*	« serpent »	*cohuatl*
6.	*miquiztli*	« mort »	*miquiztli*
7.	*mazatl*	« cerf »	*mazatl*
8.	*tochtli*	« lapin »	*toxtli*
9.	*atl*	« eau »	*atl* ou *quiahuitl* « eau *ou* pluie »
10.	*itzcuintli*	« chien »	*ytzcuintli*
11.	*ozomatli*	« singe »	*ozumatli*
12.	*malinalli*	« liane »	*malinalli*
13.	*acatl*	« roseau »	*acatl*
14.	*ocelotl*	« jaguar »	*teyollocuani* « sorcier »
15.	*quauhtli*	« aigle »	*quauhtli*
16.	*cozcaquauhtli*	« vautour »	*tecolotl* « hibou »
17.	*olin*	« mouvement »	*tecpil anahuatl* « temple »
18.	*tecpatl*	« silex »	*tecpatl*
19.	*quiahuitl*	« pluie »	*ayutl* « tortue »
20.	*xochitl*	« fleur »	*xochitl*[2]

1. ***Historia de los hechos***, vol. IV, lib. VIII, cap. 12.
2. Le manuscrit dont cette liste est tirée, est intitulé : *Cronica de la S. Pro-*

Comme on le voit, les deux calendriers sont identiques; chose curieuse, les noms de jours diffèrent moins des noms mexicains que ceux du *Meztitlan*, province côtière assez voisine du plateau de l'Anahuac. Les jours du calendrier mexicain ayant chacun une divinité protectrice particulière, tout nous permet de croire qu'il en était de même pour le calendrier pipile.

Sur les mois, les cycles et la synchronologie avec le comput européen, nous ne savons rien.

Quant aux fêtes, peut-être est-il possible d'identifier les deux grandes solennités que mentionne HERRERA avec des époques du calendrier aztèque. La fête du solstice d'hiver et celle du solstice d'été correspondaient sans aucun doute aux fêtes *Hueitecuilhuitl* et *Toxcatl* des Mexicains. Par conséquent l'idole masculine aurait représenté *Xilonen* et la féminine *Tzinteotl*.

Le Guatemala et le San-Salvador n'ont pas fourni de ruines pipiles; nulle trace de villes ou de grands édifices, si abondants dans la région voisine, habitée par les Mayas-Qu'ichés. La seule découverte est celle qui fut faite, en 1862, par le Dr HABEL dans les environs de *Santa-Lucia Cozumalhuapa*[1]. Il mit à jour des débris de monuments et surtout des tables de pierre, sculptées en très bas relief. Les plus belles de ces pierres furent acquises par le Musée ethnographique de Berlin, où elles se trouvent aujourd'hui; elles ont été décrites et commentées par BASTIAN[2].

D'autres ruines signalées par STOLL sur le sol du Guatemala, à Pantaléon, à Baul, lui semblent aussi devoir être attribuées à cette nation[3]. Ces restes, qui furent ensuite mentionnés par BRANSFORD [4],

vincia del Santissimo Nombre de Jesus de Guathemala. Elle a été publiée par M. SELER, *Die Tageszeichen der aztekischen und maya Gottheiten* (SGA, vol. I, p. 418). Cf. E. SELER, *Der Codex Borgia*, Berlin, 1902, in-f°.

1. S. HABEL, *The sculptures of Santa-Lucia Cozumalhuapa* (SCK, vol. XXII, Washington, 1880), traduit en français sous le titre : *Sculptures de Santa-Lucia Cosumal whuapa* (*Annales du musée Guimet*, vol. X, Paris, 1894).

2. *Steinsculpturen aus Guatemala*, Berlin, 1882, in-8. Traduction française sous le titre: *Notices sur les pierres sculptées du Guatemala acquises par le musée de Berlin* (*Annales du musée Guimet*, vol. X, Paris, 1894).

Le Dr BASTIAN émit l'hypothèse que ces monuments étaient d'origine toltèque; plus tard, le Dr BERENDT crut y voir l'œuvre des Qu'ichés. C'est STOLL (*Zur Ethnographie der Republik Guatemala*, Zurich, 1880, pp. 13-14) qui démontra l'origine pipile de ces ruines.

3. *Zur Ethnographie der Republik Guatemala*, Zurich, 1880, in-8, p. 12.

4. *Report on explorations in Central America, in 1881* (RS, *1882*, Washington, 1884, p. 811).

furent figurés par VREELAND [1]. A Pantaléon, ville voisine d'*Escuintla*, VREELAND trouva plusieurs statues de grande taille, en basalte noir, d'un style assez grossier et très différent de celui de l'Amérique centrale. On peut attribuer ces monuments à la nation pipile. Peut-être des fouilles bien menées en cette partie de l'Amérique nous donneront-elles quelques renseignements nouveaux sur les Pipiles.

§ II. — *Les Niquirans du Nicaragua.*

Les premiers témoins, OVIEDO [2], LAS CASAS [3], nous disent que le Nicaragua était partagé entre deux races fort différentes. L'une, habitant sur les côtes de l'Atlantique, menait une vie précaire, par la chasse et la pêche ; l'agriculture lui était presque inconnue. L'autre habitait les coteaux élevés de l'intérieur, salubres et fertiles.

Ce dernier, au dire d'OVIEDO, se subdivisait en deux nations : les *Chorotegas*, qui s'étendaient le long de l'océan Pacifique, jusqu'à la région des deux grands lacs et jusqu'à la péninsule de Nicoya, c'est-à-dire jusqu'au delà de la frontière actuelle du Costa-Rica ; ils formaient plusieurs tribus, dont il sera plus loin question. Au nord de ceux-ci, sur le lac de Nicaragua et les îles qu'il renferme, et sur une étroite bande de terrain atteignant le Pacifique, vivait un peuple, auquel M. SQUIER a donné le nom de *Niquirans* [4].

Les *Niquirans* avaient une tradition suivant laquelle ils venaient du nord-ouest ; leur pays d'origine se nommait *Ticomega Emaguatega* [5]. TORQUEMADA dit que les Aztèques qui poussèrent jusqu'au Nicaragua comprenaient les *Cholultecas*, qui s'établirent aux alentours du golfe de Nicoya [6]. Il n'est pas encore certain que ces *Chololtèques* fussent des peuples d'origine aztèque [7].

Sur l'histoire des Niquirans nous n'avons que ce que nous dit

1. CH. VREELAND et J. F. BRANSFORD, *Antiquities at Pantaleon, Guatemala* (RS, *1884*, Washington, 1885, pp. 719-730).
2. *Historia general de las Indias*, lib. XXIX, cap. XXI.
3. *Historia de los Viajes y descubrimientos de los Castellanos in America*, p. 28.
4. *Nicaragua*, p. 309. Plus tard, le Dr BERENDT les a désignés comme les *Nicaraos* (BRINTON, *The Güegüence*, p. VI).
5. SQUIER, *Nicaragua*, p. 329.
6. TORQUEMADA, *Monarquia Indiana*, lib. III, cap. 10. SQUIER, *Nicaragua*, p. 330, fait remarquer qu'il doit s'agir non du golfe de Nicoya, au Costa-Rica, mais du golfe de Fonseca où il trouva encore, en 1850, une tribu de *Chololtecas*.
7. BRINTON, *The Güegüence*, p. IX, voit dans ce nom un terme de mépris qui leur aurait été appliqué par les *Niquirans*.

Torquemada, et Ixtlilxochitl[1] fait remonter leur arrivée au Nicaragua à la grande émigration toltèque. Fort heureusement nous en savons plus sur leurs mœurs, leur religion, leurs arts.

Les *Niquirans* étaient divisés en nombreuses tribus. Dans certaines, le pouvoir législatif était exercé par un conseil électif de vieillards (très probablement un conseil de clan) auxquels on donnait le nom de *Huehue*[2]. C'étaient eux qui nommaient les chefs militaires. Ces derniers prenaient place au conseil, mais ils étaient surveillés jalousement : celui d'entre eux qui paraissait devenir influent, et susceptible de centraliser le pouvoir, était mis à mort par ordre des *Huehue*. Ces vieillards étaient aussi les chroniqueurs ; ils tenaient les livres qui indiquaient les frontières tribales et fixaient les limites des propriétés particulières. Ces sortes de plans cadastraux étaient de véritables cartes, sur lesquelles étaient marqués les rivières, les lacs et les forêts.

D'autres tribus étaient gouvernées par des caciques à pouvoir absolu. Leur organisation politique était au fond semblable à celle des tribus démocratiques et nous y retrouvons encore des traits qui rappellent Mexico.

Les caciques étaient toujours assistés d'un conseil, dont les membres portaient des insignes honorifiques. Ces conseillers étaient nommés pour quatre mois, puis ils rentraient dans la masse de la population. Leur principal devoir était de nommer des fonctionnaires exécutifs, qui leur étaient subordonnés pendant les quatre mois que duraient leurs fonctions. Deux de ces officiers exécutifs surveillaient les marchés pour assurer le bon ordre, punir les trafiquants qui se servaient de fausses mesures ou qui fraudaient les marchandises. Ces mêmes officiers de police veillaient à l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité envers les étrangers. Ils correspondent donc parfaitement aux *tianquizpantlayacaqué* du Mexique[3].

Le conseil portait le nom de *Monexica* et résidait dans un édifice particulier, nommé *grepon* (le *tecpan* mexicain), entouré de larges couloirs où étaient emmagasinées les armes de la communauté (le

1. *Histoire des Chichimèques*, p. 185.

2. Squier, *Nicaragua*, p. 340, n. 1, a fait des spéculations très aventurées sur ce terme : il suppose qu'il provient du redoublement du mot *hue*, « grand » [au vrai : *huey*], et qu'il aurait voulu dire : « très grands ». *Huehue* signifie simplement « vieux ».

3. Voir p. 301.

tlacochcalco de Mexico). Le conseil pouvait combattre dans ses décisions les actes du cacique, mais celui-ci avait le droit de passer outre; de plus il pouvait dissoudre le conseil, et celui-ci n'était convoqué à nouveau que par ses ordres.

Les caciques avaient des hérauts qui portaient leurs ordres et traitaient les affaires avec les autres chefs [1].

Les guerriers élisaient, dans leurs rangs, un chef de guerre. Ce chef était l'équivalent des capitaines des « barrios » de Mexico, *tlacatecuhtli*, etc. C'était lui qui menait les troupes à la bataille. Il était assisté des chefs civils et héréditaires, et si le chef militaire succombait, c'est un de ceux-ci qui prenait le commandement de l'armée. Tous les guerriers qui s'étaient signalés par leur vaillance, qui, par exemple, avaient vaincu un ennemi dans un combat singulier acquéraient le titre de *tapaliqui* (les *tequihua* de Mexico). Contrairement à ce qui se passait au Mexique, les lâches qui abandonnaient le combat n'étaient pas mis à mort; on se contentait de les dépouiller de leurs armes et on les chassait de l'armée. Le butin n'était pas réparti d'une façon égale: chaque guerrier gardait ce qu'il avait pu prendre. Quant aux prisonniers, les guerriers cherchaient à en faire le plus possible pour les sacrifices, car cette capture leur rapportait de grands honneurs.

Sur la constitution du clan, nous ne connaissons rien de positif; les quelques renseignements que nous fournissent à ce sujet les anciens auteurs semblent à peine dignes de foi: Oviedo, par exemple, nous dit que la parenté n'était pas une entrave au mariage, au delà du premier degré (?), et qu'au contraire les mariages interfamiliaux étaient encouragés comme resserrant les liens de parenté [2]. Le mariage, par ses rites, ressemblait fort à celui des Mexicains : les parents des deux futurs époux s'entendaient entre eux ; lorsqu'ils étaient d'accord, un prêtre sacrifiait quelques volailles et un *rula* (un chien), et invitait à la fête les voisins et les amis. Puis les époux se rendaient à une maison où brûlait un feu de résine, et le cacique leur faisait un discours ; il les laissait ensuite seuls : lorsque la résine était consumée, le rite était terminé. Les parents donnaient au couple une certaine étendue de terrain et des arbres fruitiers qui devaient assurer leur subsistance ; si le couple restait stérile, ce champ devait revenir aux familles respectives [3]. Il est probable que

1. Oviedo, *Historia general de las Indias*. lib. XXIX. cap. XXI.
2. Id., *ibid.*, lib. X.
3. Id., *ibid.*, lib. X.

cette distribution de terre était faite non par les « parents » des nouveaux mariés, mais par le clan ; là comme au Mexique, la terre ne devait pouvoir être reprise que dans le cas où on la laissait en friche ou improductive, mais ce qui a pu tromper Oviedo, c'est que, probablement, alors que les couples qui avaient des enfants voyaient s'accroître leur terrain de culture, les couples stériles conservaient seulement le lopin de terre qui leur avait été attribué lors de leur mariage.

Oviedo nous dit qu'« à l'exception du cacique, tous les hommes devaient être monogames » ; la bigamie était punie d'exil, les biens du coupable étaient confisqués et donnés au conjoint lésé, homme ou femme, qui se trouvait délivré des liens du mariage et pouvait en contracter un nouveau. Non moins étonnante est l'assertion qu'à une certaine fête il régnait une promiscuité totale.

Les lois pénales étaient strictes : le meurtre volontaire était puni de mort, l'homicide involontaire devait être racheté par une forte indemnité ; les voleurs étaient rasés et devenaient les esclaves de leurs victimes jusqu'à restitution complète des biens volés ; les hommes accusés de crimes contre nature étaient lapidés. Quant au jugement, à ses formes, nous ne savons que ce qui a été dit plus haut.

Nous sommes un peu mieux renseignés sur ce qui concerne la religion des *Niquirans*.

Oviedo nous assure que les habitants du *Nicaragua* avaient tous la même religion. Il nous en donne une esquisse, d'après les résultats d'une enquête, faite en 1528 par Fray *Francisco de Bobadilla*, par ordre de *Pedrarias Davila*, gouverneur du Nicaragua.

Les dieux des *Niquirans* s'appelaient *teote* (nahuatl *teotl*) ; ils résidaient au ciel et étaient immortels. Les deux divinités suprêmes, le dieu *Tamagostad* et la déesse *Zipaltonal* (le *Cipactonal* de Mexico), avaient créé la terre et tout ce qu'elle contient ; elles résidaient dans l'Est. L'un des informateurs de Bobadilla leur adjoignait un dieu plus jeune, nommé *Ecalchot* et le petit *Ciagat* (*Ceacatl*, un des surnoms de *Quetzalcohuatl*), qui prirent aussi part à la création.

Oviedo mentionne encore *Home-Atelite* (*Ome-tecuhtli*), et *Home-Ateciguat* (*Ome-cihuatl*), parents du dieu *Quiateot* (*Quiahuiteotl*), qui envoie la pluie aux hommes.

Mixcoa (*Mixcohuatl*) était invoqué par les marchands : une prière lui était adressée avant la conclusion d'une affaire, car il portait de la chance. Le dieu de l'air se nommait « *Chiquinau* ou *Hecact* », c'est-à-dire *chicunaui ehecatl* (9 vents). Enfin, Bobadilla nous mentionne

le dieu de la famine *Vizetot*, dans lequel on retrouve facilement le *Huitziton* de l'Anahuac.

Le monde fut créé par *Tamagostad* et *Zipaltonal*, et détruit une fois par un déluge. *Tamagostad* et *Zipaltonal* descendirent alors du ciel, dispersèrent les eaux et créèrent à nouveau toutes les choses que nous y voyons aujourd'hui.

Les *Niquirans* croyaient que l'âme était un principe immortel; ils le nommaient le *julio* ou « cœur ». A la mort, le *julio* s'échappait du corps, sous forme humaine.

Après la mort, les âmes n'avaient pas toutes le même sort: les unes s'en allaient vivre au ciel avec *Tamagostad* et *Zipaltonal*; les autres descendaient sous terre, pour être hébergées par *Miquetanteote* (*Mictlantecuhtli*). Les divers informateurs de Bobadilla, qui appartenaient à des classes sociales différentes, définissaient de façons diverses les qualités nécessaires que devait avoir l'âme du défunt pour aller vivre dans l'Élysée de *Tamagostad*. Les morts habitaient leurs territoires célestes pour l'éternité toute entière. Exception était faite, cependant, pour les âmes des enfants morts avant d'être sevrés. Suivant le chef *Mizeztoy*, ils retournaient aux maisons de leurs pères et ceux-ci les reconnaissaient et pourvoyaient à leur subsistance. C'est dire que, dans une famille où était mort un enfant, le premier-né portait le nom de celui qui venait de disparaître.

La partie de la religion que nous connaissons le moins mal est le rituel. Les renseignements que donne Bobadilla lui furent fournis par treize indiens *Niquirans* qui lui décrivirent en détail les temples et les prêtres. Les temples servaient surtout d'oratoires; le peuple venait y brûler des parfums devant les idoles; ces idoles, nommées *teobat*, étaient de pierre.

Les temples étaient probablement semblables aux *teocallis* mexicains, bien qu'aucune construction de ce genre n'ait été découverte au Nicaragua; il est vraisemblable qu'ils se composaient d'une cour et d'un sanctuaire, où étaient placées les *teobat*. Devant, s'élevaient des huttes de terre, de forme conique, nommées *tezarit*, auxquelles on accédait par un escalier. C'est là que s'accomplissaient les rites solennels sous la direction des prêtres nommés *tamagoz* (souvenir lointain du nom aztèque de *tlamacazqui*).

Les renseignements relatifs aux prêtres sont moins précis et indiquent une différence assez considérable avec ce que nous savons du sacerdoce de Mexico : le cacique principal faisait fonction de pontife. Il entrait au temple où il priait pour tous ; pendant ce

séjour, personne ne pénétrait dans le sanctuaire. Le cacique restait en prière une année entière : on lui apportait des vivres, de façon qu'il n'eût pas à quitter l'enceinte sacrée. Lorsque l'année était écoulée, on donnait une grande fête en son honneur, on lui perçait les narines, puis un autre chef venait le remplacer, qui devait également passer une année en ce lieu, car le temple devait toujours être occupé par un chef. Les serviteurs du temple étaient des célibataires qui y entraient à la condition d'y rester un an dans la continence absolue, depuis le moment où le cacique entrait dans le temple jusqu'à celui où il en sortait. On admettait parfois des gens mariés, qui passaient une année à servir les dieux.

Les temples étaient balayés exclusivement par de jeunes garçons, les gens âgés et mariés ne pouvaient s'acquitter de cette besogne. Jamais les femmes n'y étaient admises et elles ne pouvaient toucher aucun des objets qui pénétraient dans les lieux sacrés.

Le rite principal de la religion des Niquirans, comme de tous les peuples de l'Amérique centrale, était le sacrifice d'êtres humains, prisonniers de guerre ou enfants. Cerezeda décrit en détail ces sacrifices. « Les chefs gardaient un certain nombre de captifs de guerre ou d'enfants élevés dans ce but. Ils étaient très considérés et on leur fournissait toutes les choses qu'ils demandaient. Au jour désigné pour la cérémonie, le cacique principal, le « roi », montait au *tezarit* et le peuple se rassemblait autour de l'autel ; après le cacique venait le prêtre qui proclamait qu'un sacrifice allait avoir lieu. La victime était étendue sur une pierre plate, de la longueur d'un homme, le prêtre lui ouvrait la poitrine, lui arrachait le cœur et oignait avec le sang la bouche des idoles ; puis le corps était découpé en morceaux, qui étaient distribués entre les prêtres, les chefs et le peuple ; la tête était pendue, comme une sorte de trophée, à certains arbrisseaux, qui étaient plantés près du temple. » Suivant Bobadilla, les corps des enfants sacrifiés étaient enterrés.

Les rites funéraires sont décrits sommairement par Bobadilla. Les enfants étaient enveloppés dans une étoffe de coton et enterrés devant le seuil de la maison. Les cadavres des adultes étaient brûlés, avec tous leurs biens et un peu de maïs, placé à côté d'eux dans une calebasse ; on brisait sur le lieu de la sépulture des idoles de pierre, « pour qu'elles pussent penser au mort pendant 20 ou 30 jours, puis les oublier ensuite ». A la mort d'un cacique, on jetait au feu toutes ses richesses et tout l'or qu'il possédait, puis les cendres

étaient recueillies, placées dans un vase de terre et enterrées devant le seuil de sa maison.

Les premiers colons espagnols virent pratiquer une sorte de confession auriculaire. La confession n'était pas faite à des tamagoz mais à des vieillards, d'une discrétion à toute épreuve, choisis par le conseil, et qui devaient observer pendant toute leur vie une chasteté absolue. Ils portaient une calebasse pendue à leur cou comme insigne de leurs fonctions. Ces sortes de religieux imposaient certaines pénitences, au profit des temples.

Comme dans tous les pays de langue nahuatl, il était de rigueur, lors de certaines fêtes, de se sacrifier les organes génitaux ; le sang était répandu sur du maïs, qui était ensuite consommé en repas communiel.

Bobadilla nous dit que les *Niquirans* avaient tous les ans vingt et une fêtes, dont il n'a pas conservé les noms. Cerezeda et Herrera nous décrivent l'une de ces grandes cérémonies, comprenant un sacrifice et une procession accompagnée de danses et de chants. Tout le peuple prenait part à la procession, conduit par les prêtres, vêtus de longs surplis en étoffes de coton et portant des sacs remplis d'herbes pulvérisées. Le peuple suivait, chaque personne tenant un petit drapeau, sur lequel était représentée une divinité. Le sol sur lequel se déroulait le cortège était recouvert de tapis et jonché de fleurs. Le prêtre principal portait un grand étendard et prenait la tête ; tous les assistants chantaient en marchant ; lorsque l'étendard faisait halte, les chants cessaient et les assistants commençaient les prières. A un signe du prêtre, tous se piquaient, recevaient le sang sur du papier de maguey, avec lequel on frottait la face de l'idole ; les jeunes gens dansaient pendant cette cérémonie.

Le prêtre s'inclinait légèrement devant l'étendard, les chefs, puis les gens du peuple faisaient de même, à tour de rôle, et chacun allait murmurer à l'idole ses souhaits.

Il est possible qu'il y ait eu vingt et une fêtes ; dans ce cas, dix-huit devaient correspondre aux fêtes mensuelles des Aztèques et trois étaient particulières aux *Niquirans*. Il a malheureusement négligé de nous indiquer les noms de ces cérémonies ; par contre, il nous a fourni les noms des jours qui correspondent complètement, comme ceux des Pipiles, à ceux du calendrier de Mexico.

	Nicaragua		Mexique
1.	*çipat*	« crocodile »	*cipactli*
2.	*acat* [*ecat*]	« vent »	*ehecatl*
3.	*cali*	« maison »	*calli*
4.	*qüespal*	« lézard »	*cuetzpallin*
5.	*coat*	« serpent »	*coatl*
6.	*misiste*	« mort »	*miquiztli*
7.	*maçat*	« cerf »	*mazatl*
8.	*toste*	« lapin »	*tochtli*
9.	*at*	« eau »	*atl*
10.	*izqüindi*	« chien »	*itzcuintli*
11.	*oçomate*	« singe »	*ozomatli*
12.	*malinal*	« liane »	*malinalli*
13.	*agat*	« roseau »	*acatl*
14.	*oçelot*	« jaguar »	*ocelotl*
15.	*oate*	« aigle »	*quauhtli*
16.	*coscagoate*	« vautour »	*cozcaquauhtli*
17.	*olin*	« vent »	*olin*
18.	*tapecat*	« silex »	*tecpatl*
19.	*quiaüit*	« pluie »	*quiauitl*
20.	*sochit*	« fleur »	*xochitl*

Cette liste fut recueillie dans le village de *Teoca* par Bobadilla. Ce sont, dit-il, les noms des divinités que les habitants de ce village adoraient au commencement de leurs « semaines ». Un coup d'œil suffit à montrer la complète identité de ces noms avec ceux du calendrier de l'Anahuac, et nous permet de croire que les deux systèmes devaient se ressembler extrêmement ; c'est malheureusement tout ce que nous savons de la chronologie des *Niquirans*.

Nul doute que les *Niquirans* ne possédassent des livres analogues aux rituels et aux *tonalamatl* du Mexique. Oviedo [1] dit que, dans les temples, on conservait des sortes de manuscrits. Ils étaient peints en noir et en rouge, sur du parchemin fait de peau de cerf ; larges comme la main d'un homme, ou un peu plus, ils avaient 10 à 12 mètres de long et se repliaient à la façon d'un paravent. « Bien que les caractères ne fussent ni des lettres ni des figures, ajoute Oviedo, ils n'étaient pas sans avoir une signification. » Aucun manuscrit niquiran n'a encore été découvert.

1. *Historia general de las Indias*, lib. IV, cap. xxxvi. Herrera dit cependant que, seuls des peuples du Nicaragua, les *Chorotegas* possédaient des manuscrits (Décades, vol. III, lib. II, cap. 18). C'est certainement une erreur.

Très peu de renseignements nous sont parvenus sur les pratiques magiques des anciens *Niquirans* : la magie maléficiaire était pratiquée par des individus du nom de *texoxes*, qui paraissent correspondre aux *techichiuas*, « sorciers suceurs » du Mexique. Un des rites divinatoires consistait à jeter de petits bâtons ou des fétus de paille. On nous signale chez les *Niquirans* la croyance au mauvais œil dont l'existence ne nous est pas bien attestée au Mexique.

Les *Niquirans* étaient bien faits et de teint plus clair que les peuples environnants. Ils se rasaient la tête en laissant seulement un cercle de cheveux ; ils portaient des ornements aux oreilles. Ils s'aplatissaient la tête, coutume qui ne nous a jamais été signalée chez les Aztèques. « Quand les enfants sont très jeunes, dirent les indigènes à Bobadilla, leurs têtes sont tendres et on les pétrit alors dans la forme que vous voyez être la nôtre, au moyen de deux morceaux de bois, creusés dans le milieu. Cette coutume, donnée à nos ancêtres par les dieux, nous donne un air noble, et nos têtes sont ainsi mieux adaptées au port des fardeaux. »

Leurs habits étaient faits de tissus de coton. Les hommes du peuple étaient vêtus d'une sorte de pourpoint sans manches et d'une ceinture qui, après avoir fait le tour du corps, passait entre les jambes et s'attachait derrière [1]. Les femmes portaient un jupon, qui prenait à la ceinture et leur descendait plus bas que les genoux ; de plus une sorte de châle entortillait le buste [2]. Les deux sexes portaient des sandales faites de peau de cerf, nommées *cutares* (nahuatl : *cactli*), et attachées par une corde de coton, passant entre les orteils et autour de la cheville.

Les armes des Niquirans étaient identiques à celles des Mexicains. C'étaient des lances, des flèches à pointe de silex, de cuivre ou d'arête de poisson, et surtout le *maquahuitl*, gourdin dans lequel on avait inséré des fragments tranchants d'obsidienne. Comme armes défensives, on nous signale le bouclier de bois, couvert de peau et orné de plumes, portant le blason de chaque combattant, et la cuirasse de coton piqué, très épaisse et presque impénétrable à la flèche [3].

Cette partie de l'Amérique centrale ne contient pas de ruines ; nous devons, pour nous faire une idée de l'ancienne architecture

1. Le *maxtli* mexicain.
2. Le *huipilli* mexicain.
3. *L'ichca-huipilli* des guerriers aztèques.

des *Niquirans*, recourir aux anciens auteurs. On a déjà lu, d'après Oviedo et Cerezeda, la description des temples. Les maisons des gens du commun étaient des constructions grossières en roseaux, recouvertes d'herbes [1], analogues à celles qu'habitent encore quelques Indiens pauvres du Nicaragua ; les résidences des chefs étaient plus grandes et plus commodes.

Tous les villages avaient une ou plusieurs places autour desquelles se groupaient les temples et les édifices publics (maison du conseil, habitations des chefs) ; ces constructions étaient ombragées par des arbres de belle venue, et si serrés les uns contre les autres que l'accès de la place en était rendu difficile.

Sur ces places se tenaient, à certains jours fixés, des marchés nommés *tianguez* (forme à peine altérée du nahuatl *tianquiztli*). Par un privilège singulier, tout le commerce était aux mains des femmes ; il était interdit aux hommes de pénétrer sur le *tianguez* ou même d'y regarder. Les femmes des villages amis venaient commercer dans ces marchés et y apportaient les produits naturels et manufacturés de leur terroir.

Bien que la plupart des transactions eussent lieu par échange direct, il existait, comme au Mexique, une sorte de monnaie. Les grains de cacao avaient une valeur conventionnelle et invariable.

La plupart des auteurs mentionnent l'existence, chez les *Niquirans*, d'objets en or, mais nous en ignorons le style et la technique. Peut-être provenaient-ils des pays du Sud, Costa-Rica et Chiriqui, où les *Güetares* et les *Talamanques* avaient poussé assez loin l'art de l'or martelé.

Par contre, les fouilles de Bransford [2] et celles de C. Bovallius nous ont fait connaître la poterie et la sculpture ancienne du Nicaragua.

A Ometepec, Bransford découvrit quelques urnes funéraires, assez analogues à celles trouvées récemment au nord de l'Argentine par M. E. Boman. Les poteries de dimensions plus modestes abondent. Les formes de la poterie niquirane sont extrêmement variées ; on y retrouve des types de toutes les parties de l'Amérique. On y voit des vases en forme de mocassins, analogues à ceux des mounds de l'Amérique du Nord ; des plats supportés par trois

1. Le *xacalli* des Mexicains.

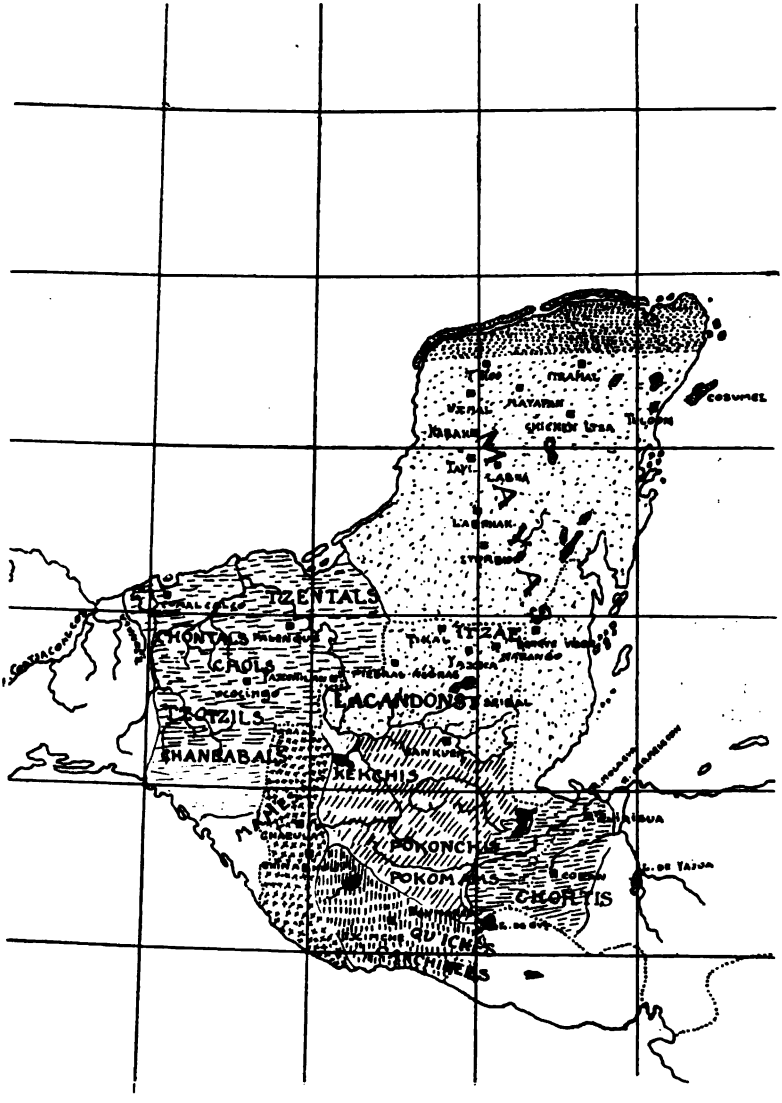
2. Les fouilles de Bransford furent faites dans l'île d'*Ometepec*, au centre du lac de Nicaragua, et dans quelques stations riveraines.

oiseaux ou trois têtes d'animaux tels qu'on en a découvert au Pérou, des bols hémisphériques qui rappellent la poterie de l'Amazone, des écuelles tronconiques comme celles du Mexique, enfin des idoles de terre cuite qui semblent un compromis entre les produits de la céramique aztèque et celle du Pérou.

La décoration peinte rappelle la belle poterie aztèque ou tarasque, si ce n'est que les céramistes du Nicaragua n'avaient pas une palette aussi riche et aussi variée que leurs frères du Nord.

M. C. Bovallius a surtout fait connaître les sculptures des *Niquirans*. Ce sont de grandes figures d'hommes ou de femmes nus, d'un style assez grossier et très particulier, mais qui se rapprocheraient plutôt des produits de la plastique güetare ou antilienne que de ceux de la sculpture mexicaine.

Les résultats des fouilles archéologiques prouvent que, si les Niquirans furent, sans erreur possible, une colonie aztèque et s'ils conservèrent les coutumes de leurs frères du Nord, ils n'en subirent pas moins les influences des peuples voisins. Toutefois, on ne peut mentionner aucun trait qui les rapproche des peuples mayas-qu'ichés. Ils rappellent plutôt les tribus de l'isthme de Panama, des Antilles et de la Colombie.



Peuples du groupe *maya*.

Peuples du groupe *qu'iché*.

Peuples du groupe *tzental*.

Peuples du groupe *pokonchi*.

Peuples du groupe *mame*.

Fig. 141. — Carte de la répartition des *Mayas-Qu'ichés*.

LIVRE II

LES PEUPLES CIVILISÉS DE L'AMÉRIQUE

2e PARTIE. — LES MAYAS-QU'ICHÉS

CHAPITRE PREMIER

LES POPULATIONS PRIMITIVES

Sommaire. — I. Les Mayas-Qu'ichés. — II. L'origine des Mayas-Qu'ichés. — III. Les textes en langue indigène.

§ I. — *Les Mayas-Qu'ichés.*

Au sud du Mexique vivaient, à l'époque de la conquête, les Mayas-Qu'ichés.

Les Mayas-Qu'ichés forment une des familles les plus homogènes de l'ethnologie américaine. On les divise généralement en trois groupes : les *Huaxtèques* de la Vera-Cruz et du Tamaulipas ; les *Mayas* et les peuples apparentés du Yucatan et du Chiapas ; les *Qu'ichés* et autres tribus du Guatemala. Mais si on classe les peuples d'après leurs affinités linguistiques, il faut distinguer, d'après M. Stoll [1] :

Le groupe le plus occidental, celui des *Tzentals*, appelés aussi *Tzendals*, *Tzeltals*, etc. Les peuples qui le composent sont les *Chontales*, qui vivent dans le Tabasco ; les *Tzentals* proprement dits, groupés dans la partie nord-est de l'État mexicain de Chiapas, non loin de la frontière du Guatemala ; les *Tzotziles* (aussi nommés *Quélènes*, *Zotzlems* par les anciens Espagnols et désignés par les peuples de langue nahuatl sous le nom de *Tzinacantecas*) [2], qui habitent les environs de *San Cristobal*, au centre du Chiapas ; les

1. Otto Stoll, *Zur Ethnographie der Republik Guatemala*, Zurich, 1884, in-8.

2. *Zotzil* signifie « les chauves-souris » (cf. maya *Zotz*). Le nom nahuatl a le même sens (*Tzinacan* = « chauve-souris »).

relatent les origines de la nation aztèque. Elles sont consignées dans des documents de nature diverse. Au Yucatan, nous avons les *Livres de Chilan-Balam* ; ce sont des manuscrits exécutés par des indigènes qui connaissaient les caractères latins. Ils contiennent, plus encore que les « Relaciones » publiées assez récemment en Espagne, des renseignements précieux sur les anciennes croyances, l'histoire et la topographie du Yucatan précolombien. Quelques fragments en furent publiés par Don Pio Perez dans le *Registro Yucateco*, vers le milieu du XIX[e] siècle ; Brasseur de Bourbourg [1], Stephens [2] et Brinton [3] ont aussi fait connaître une partie de ces « Livres ». Les manuscrits utilisés par Pio Perez furent acquis plus tard par le D[r] Behrendt, qui ne trouva pas l'occasion de les utiliser. Après sa mort, ils passèrent entre les mains de Brinton. Celui-ci en publia quelques fragments dans ses *Maya Chronicles* (Philadelphie, 1882) [4].

Brinton [5] a publié un autre document en langue maya : la *Chronique de Chacxulubchen* (nom d'un village sans importance et qui se nomme aujourd'hui *Chicxculub*), qui raconte les événements qui se sont passés au Yucatan au temps de la conquête et une centaine d'années auparavant.

Jusqu'à ce jour, nous ne connaissons qu'un seul document en langue qu'ichée. C'est le *Popol-Vuh*, que Brasseur de Bourbourg a publié sous le titre de « Livre sacré ». Ce livre, dont nous ne connaissons pas les origines, fut trouvé, en 1850, par le D[r] Scherzer au cours d'un voyage d'exploration dans le Guatemala. Les indigènes du Guatemala ont rédigé des Annales ; l'une de celles-ci a été publiée par Brinton [6]. C'était une pièce de procédure. Il s'agissait d'éta-

1. *Relation des choses de Yucatan* de *Landa*, appendice I (non numéroté par Brasseur), sous le titre : *Chronologie antique de Yucatan*, texte espagnol de Pio Perez et traduction française, pp. 367-429).

2. *Incidents of Travel in Yucatan*, New-York, 1843, vol. II, appendice I : *A manuscript written in the Maya language* (livre de *Chilan-Balam de Mani*, pp. 465-469, texte maya et version anglaise d'après la traduction espagnole de Pio Perez).

3. *Maya Chronicles*, voir infra.

4. *The Books of Chilan-Balam* (*Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphie, 1882, pp. 125-133). Plus tard M. Seler, passant dans l'Amérique du Nord, prit copie de quelques passages de ces précieux manuscrits. Les « Livres de Chilan-Balam » sont déposés, depuis la mort de Brinton, à la Bibliothèque de l'université de Philadelphie.

5. *Maya Chronicles*, Philadelphie, 1882.

6. D. Brinton, *The Annals of Cakchiquels*, Philadelphie, 1892. Plusieurs fragments en ont été publiés par Brasseur de Bourbourg dans son *Histoire des nations civilisées*, où l'ouvrage est désigné sous le nom de *Mémorial de Tecpan Atitlan*.

blir les droits du clan des *Xahilas*, l'un des principaux parmi les Cakchiquels. C'est à la même préoccupation que nous devons plusieurs manuscrits en espagnol, rédigés dans le même esprit, qui intéressent des familles qu'ichées et qui datent du XVI^e^ siècle, tels que les « *Titulos de los señores qu'ichés de Totonicapan* [1] », les « *Titulos de nuestros ancestros de Otzoya* », etc., établis pour défendre, auprès du Conseil des Indes, les propriétés des indigènes contre l'avidité des « encomienderos » espagnols. Probablement en est-il de même du « Manuscrit Tzutuhil » dont BRASSEUR DE BOURBOURG a publié de nombreux fragments, et qui paraît présenter la plus grande ressemblance avec le *Popol-Vuh* et les *Annales des Cakchiquels*.

Tous les documents guatemaliens nous fournissent sur l'origine des tribus des renseignements très semblables. Les documents mayas sont fort différents, surtout peut-être dans leurs parties les plus anciennes. Cependant partout domine une légende qui rappelle celle des *Toltèques* de l'Anahuac : les nations civilisées et installées, les villes créées par un héros civilisateur qui présente de nombreux traits communs avec *Quetzalcohuatl*.

1. Publié et traduit en français par M. de CHARENCEY, dans les *Actes de la Société philologique*, Alençon, 1875, pp. 150-162.

CHAPITRE II

LES ORIGINES ET LES MIGRATIONS LÉGENDAIRES DES PEUPLES MAYAS-QU'ICHÉS

Sommaire. — I. Les légendes des Qu'ichés et des Cakchiquels. — II. Les traditions des Tzentals. — III. Les migrations des Mayas. — IV. Quetzalcohuatl-Cuculkan. — V. Les monuments de Ch'ich'en-Itza. — VI. La chronologie ancienne de l'Amérique centrale.

§ I. — *Les légendes des Qu'ichés et des Cakchiquels.*

C'est le *Popol-Vuh* qui nous a gardé la version la plus complète de la création et de la civilisation des peuples de l'Amérique centrale. La création de l'homme est attribuée à *Tepeu-Gucumatz*, équivalent de *Quetzalcohuatl*, et à un certain nombre de divinités placées sous ses ordres : *Hunahpu Vuch*, *Hunahpu Utiu*, *Zaki Nima Tziz*. Ils étaient aidés dans ce travail par les deux divinités de la magie : *Xpi Yacoc* et *Xmucané*. Les dieux ne réussissent pas tout d'abord ; leurs premiers essais sont détruits par eux-mêmes d'une façon qui rappelle les destructions successives de l' « Histoire des Soleils » mexicaine. A la troisième création le soleil, la lune, les étoiles brillent au ciel et les dieux découvrent, à *Paxil* et à *Cayalá*, les céréales propres à l'alimentation des humains. Les dieux avaient créé les ancêtres des quatre clans qu'ichés : *Balam-Quitzé*, « le tigre au doux sourire », chef du clan de *Cavek*; *Balam-Agab*, « le tigre de la nuit », chef du clan de *Nihay* ; *Mahucutah*, « nom signalé », chef du clan *Ahau-qu'iché*, et *Iqi-Balam*, « tigre de la Lune », souche des clans de *Tamub* et d'*Ilocab*. Le *Popol-Vuh* cite treize peuplades qui descendaient de ces quatre ancêtres.

Les *Annales des Cakchiquels* publiées par Brinton donnent des renseignements peu différents. L'homme est créé à *Tulan* qui, disent les *Cakchiquels*, était située très à l'ouest de leur résidence actuelle; ils quittèrent *Tulan* par mer et, naviguant vers l'est, arrivèrent au pays de *Nonoualcat* où ils choisirent pour chefs

Gagawitz et *Çactecauh* qui, après bien des vicissitudes, amenèrent le peuple cakchiquel en sûreté, au Guatemala.

§ II. — *Les traditions des Tzentals.*

Les traditions des autres peuples de la même région sont très différentes. Les légendes tzentales, que nous rapporte Ordoñez y Aguiar [1], mentionnent un héros civilisateur nommé *Votan*, venu d'un lieu appelé *Valum-Votan*, « la Terre de Votan ». Il arriva par mer à la lagune de Terminos, remonta le cours de la rivière Lacandon, et s'arrêta sur les rives de l'un des affluents de celle-ci, où il créa une ville du nom de *Na-chan*, « maison du serpent ». Les Tzentals, qui habitaient les environs, vinrent voir les étrangers installés à *Na-chan* et se mélangèrent bientôt à eux et *Na-chan* devint le centre d'un grand empire. Les traits qu'Ordoñez prête à *Votan* le font ressembler étrangement à *Quetzalcohuatl* : « *Votan* écrivit un livre sur l'origine des Indiens et leurs migrations vers ces contrées. Il chercha à établir qu'il descendait d'*Imos*, qu'il était de la race de *Chan*, c'est-à-dire du serpent, et qu'il tirait son nom de *Chivim*. Il fut, dit-il, le premier homme que Dieu envoya à cette région pour peupler et partager les terres que nous appelons l'Amérique. Il fait connaître la route qu'il suivit, et ajoute qu'après avoir fondé son établissement, il fit divers voyages à *Valum-Chivim*. Ces voyages furent au nombre de quatre : dans le premier, il raconte que, étant parti de *Valum-Votan*, il prit sa route vers la « demeure des treize serpents », de là il alla à *Valum-Chivim*, d'où il passa à la ville où il vit la maison de Dieu, qu'on était occupé à bâtir..... Il affirme qu'à son retour de la maison de Dieu, il alla une seconde fois examiner tous les souterrains par où il avait déjà passé, et les signes qui s'y trouvaient. Il dit qu'on lui fit traverser un chemin souterrain qui allait sous terre et se terminait à la racine des cieux : à l'égard de cette circonstance, il ajoute que ce chemin n'était autre chose qu'un trou de serpent où il entra parce qu'il était fils de serpent [2] ». La visite de *Votan* dans les lieux souterrains rappelle le mythe très obscur du *Popol-Vuh*

1. *Historia del Cielo y de la Tierra*, Ms. dont des fragments ont été publiés par Brasseur de Bourbourg en différents endroits de son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*.

2. Ordoñez y Aguiar, dans Brasseur, *Nations civilisées*, vol. III, pp. 455-456.

qui raconte la descente des frères *Hunahpu* au *Xibalba* ou royaume des ombres. A cette seule circonstance près, il n'existe rien de commun entre les légendes tzentales d'Ordoñez et le *Popol-Vuh* ou les *Annales des Cakchiquels*. Pour quelques auteurs, le royaume de *Xibalba*, ou de *Na-Chan*, aurait été le centre d'une civilisation particulière, de laquelle seraient sorties, différenciées, celles des Mayas, des Tzentals, des Qu'ichés, des Cakchiquels, etc. [1].

§ III. — *Les migrations des Mayas.*

Ce que nous savons des traditions anciennes des *Mayas* du Yucatan ne rappelle pas davantage les idées des peuples du Guatemala. Les traditions signalent une double migration qui aurait peuplé la péninsule: l'une serait venue du sud-est, l'autre du sud-ouest. La première de ces migrations est mythique; quant à l'autre, peut-être correspond-elle à l'arrivée, au Yucatan, de peuples apparentés aux *Qu'ichés* et aux *Tzentals*.

La première migration était conduite par un prince ou héros mythique, du nom de *Itzamná* ou *Zamná*, équivalent du *Votan* tzental. Il fonda la ville de *Mayapan*, qui fut pendant longtemps la capitale du Yucatan, divisa la terre, la donna aux« seigneurs » qui composaient sa suite et qui prirent plus tard le nom de *Cocomes*. M. Seler [2] a démontré qu'*Itzamná* n'était en aucune façon un personnage historique : c'est le dieu du ciel. D'ailleurs, Diego de Landa [3] nous dit que le fondateur de *Mayapan* fut *Cuculkan* : « Ils ne s'accordent pas sur le point de savoir s'il vint avant ou après les *Itzas*, ou avec eux; et ils disent qu'il était bien dispos et qu'il n'eut jamais ni épouse ni fils, et qu'après son départ il fut tenu au Mexique pour une divinité, et nommé *Cezalcouati* [4], et qu'au Yucatan on le tint aussi pour une divinité, à cause de son grand zèle public. »

1. Cette hypothèse émise d'abord par Brasseur de Bourbourg : *Histoire des nations civilisées*, vol. III, a été reprise et développée par M. H. de Charencey, *Les Cités votanides* (*Le Museon*, Bruxelles, 1882); elle est partagée, avec quelque hésitation, par M. K. Hæbler, *Amerika*, p. 225.

2. *Quetzalcouatl-Kukulcan in Yucatan* (SGA, vol. I, p. 670).

3. *Relation des choses de Yucatan*, éd. Brasseur de Bourbourg, pp. 34-38 Notre traduction diffère en quelques points de détail de celle de Brasseur).

4. C'est-à-dire *Quetzalcohuatl* : dans les transcriptions mayas, le *c* est toujours dur, même devant *e* et *i*. L'*i* final de *Cezalcouati* doit être une erreur de copiste.

Ainsi donc, nous voyons apparaître dans toutes les traditions de l'Amérique centrale des souvenirs de la légende toltèque.

§ IV. — *Quetzalcohuatl-Cuculkan.*

Il est difficile de ne pas reconnaître dans la personne de *Cuculkan* l'équivalent de *Quetzalcohuatl.* Tout d'abord Landa, comme nous l'avons vu, les identifie formellement; en second lieu, le nom *Cuculkan* a, en maya, la même étymologie que celui de *Quetzalcohuatl* en nahuatl [1]; enfin le nom des villes que créèrent *Cuculkan* et *Gucumatz* fait penser à *Tula-Tollan* des Toltèques.

On a cherché à identifier ces villes, pour indiquer l'origine de leurs fondateurs et pour déterminer quelle fut la peuplade qui apporta la civilisation dans l'Amérique centrale et le Mexique. Les principaux travaux sur ce sujet sont ceux de Brasseur de Bourbourg [2], de M. de Charencey [3] et de M. Seler [4].

Ce dernier a réuni les textes des anciens chroniqueurs qui pouvaient aider à éclaircir la question. Le premier en date est au chapitre 123 de l'*Historia apologetica de las Indias*, composée par l'évêque de Chiapas, Las Casas, d'après les rapports du P. Francisco Hernandez, et où *Cocolcan* est nommé: il est décrit comme ayant une grande barbe ; c'est lui qui avait appris aux hommes à jeûner et à célébrer des fêtes religieuses à certains jours tout comme le *Quetzalcohuatl* toltèque. Les renseignements de Landa sont plus nombreux. Il nous dit que *Cuculkan* portait le nom de *Cezalcouati* ; il nous apprend de plus que dans la ville de *Mayapan* il y avait une tour ronde à quatre portes, entièrement différente de tous les monuments du Yucatan. Cette tour, ainsi qu'une autre qui existait à *Ch'ich'en-Itza*, avaient reçu le nom de *Cuculkan.* Lorsque *Cuculkan* retourna au Mexique, il s'arrêta à *Champoton* et y fit ériger un édifice analogue. Landa nous dit enfin que *Cuculkan* fut adoré à *Mayapan.* Après la destruction de cette ville, on célébrait, dans la province de *Mani*, une fête qui durait les cinq derniers jours du mois de *Xul* ; pendant ce temps, les participants à la fête habitaient dans le temple et se livraient devant les

1. *Cukul, cukuitz* est l'oiseau désigné sous le nom de *quetzalli* par les Mexicains, le *Trogon collaris*, et *can* veut dire « serpent » tout comme *cohuatl.* Il en est de même pour *Gucu-matz* en qu'iché.
2. Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur Palenque*, Paris, 1866, p. 46.
3. *Les Cités votanides* (*Le Museon*, Louvain, 1882).
4. *Quetzalcouatl-Kukulcan in Yucatan* (SGA, vol. I, pp. 668-706).

idoles à des sacrifices d'aliments et à des encensements. Cogolludo, qui écrivait plus tard que Landa, ignorait tous ces détails sur *Cuculkan* : il ne le connaît que comme une divinité qui avait été autrefois un grand « capitan ». Une « relacion » sur la ville de *Mutul* ou *Motul*, citée par M. Seler [1], donne quelques indications intéressantes: « les habitants de cette localité, dit-elle, adoraient originairement un dieu, créateur de toutes choses ; mais d'une contrée étrangère un grand prince était venu avec une suite nombreuse ; son nom était *Kukulcan* et lui et ses suivants étaient devenus des idolâtres ; c'est aussi au même moment que les habitants de *Motul* avaient commencé à faire des sacrifices humains ».

L'ensemble de ces témoignages pourrait être résumé ainsi: 1° *Cuculkan* était un personnage important venu du Mexique (Landa) ; 2° il avait construit au Yucatan les villes de *Mayapan* et de *Ch'ich'en-Itza* ; 3° il avait apporté en pays maya des rites nouveaux qui restèrent et qui furent plus tard cause de sa divinisation. M. Seler n'a eu aucune peine à démontrer que, à *Ch'ich'en-Itza*, ou au moins, certains monuments montrent nettement une influence étrangère, et que sur ces monuments on voyait représentés des personnages qui étaient les équivalents de *Quetzalcohuatl*.

Ces conclusions paraissent, au premier abord, corroborer l'hypothèse ancienne qui faisait des Toltèques les civilisateurs de l'Amérique centrale. Mais lorsque M. Seler écrivit son article, il ne croyait pas que les Toltèques fussent autre chose qu'un peuple mythique de héros civilisateurs, comme l'avait prétendu Brinton [2] ; il voyait dans les monuments de *Ch'ich'en-Itza* la preuve d'une invasion de peuples de langue et de civilisation septentrionales. Et, en effet, les renseignements tant ethnographiques qu'historiques s'accordent bien avec cette manière de voir.

§ V. — *Les monuments de Ch'ich'en-Itza.*

Ch'ich'en-Itza possède des monuments nombreux parmi lesquels deux sont particuliers : l'un a été nommé le *Caracol*, « l'escargot » [3] ; il est d'un type totalement inconnu dans le reste de l'Amé-

1. *Quetzalcouatl-Kukulcan in Yucatan*, p. 675. Ce rapport est un manuscrit de l'*Archivo general de Indias* à Séville.

2. Brinton, *Essays of an Americanist*, pp. 165 et suiv.

3. Voir Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*, New-York, 1843, in-8, vol. II, pp. 298-300 ; D. Charnay, *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, Paris, 1885, in-4°, pp. 339-340 ; W. H. Holmes, *Archæological studies among the ancient cities of Mexico* (FCM, *Anthropological series*, vol. I, Chicago, 1897).

rique centrale. Cette construction est ronde; elle s'élève au-dessus de deux terrasses superposées et est percée de quatre ouvertures, aux quatre points cardinaux. On entre d'abord dans un couloir circulaire que circonscrit un mur, percé, lui aussi, de quatre ouvertures, plus petites que celles de l'extérieur et orientées sui-

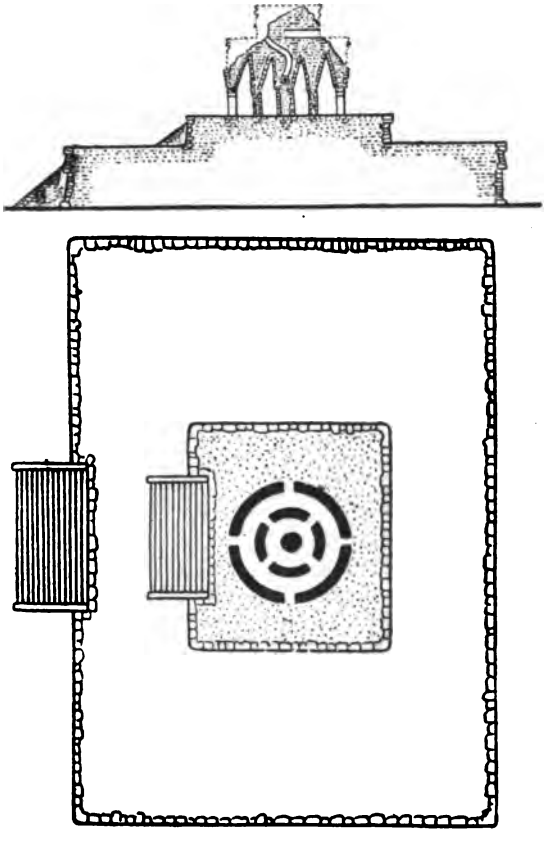


Fig. 142. — Plan et élévation du « Caracol » de *Ch'ich'en-Itza* (d'après E. Seler, *Quetzalcouatl-Kukulcan in Yucatan*).

vant les points intermédiaires du compas; elles donnent accès à un second couloir circulaire, de $1^{m}20$ de large, entourant une masse cylindrique, de pierre pleine, mesurant environ $2^{m}25$ de diamètre, et percée, à environ $2^{m}50$ du sol, d'un trou carré se continuant en canal sinueux (fig. 142). La seule mention que nous ayons d'un autre

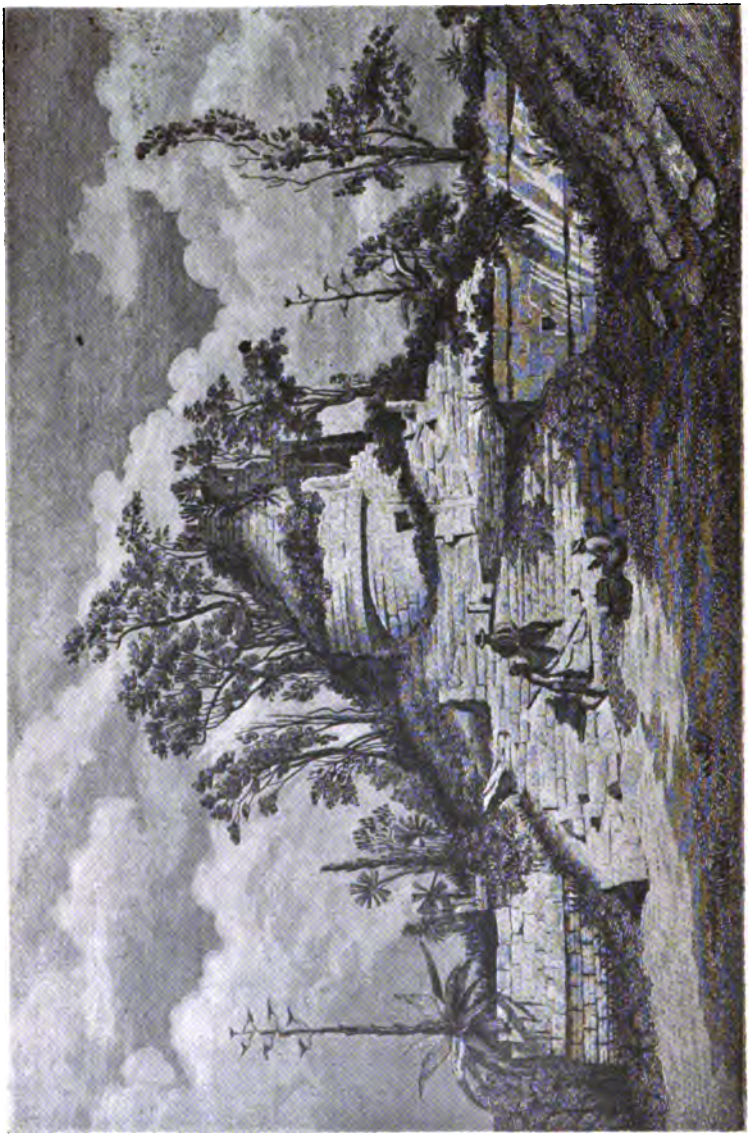


Fig. 143. — Vue générale du « Caracol » de *Chich'en-Itza* (d'après STEPHENS, *Incidents of Travel in Yucatan*).

édifice de forme ronde est celle de LANDA, citée plus haut, à propos de *Mayapan*, que *Cuculkan* aurait fait construire. Les écrivains qui nous renseignent sur l'ancien Mexique disent tous que les temples consacrés à *Quetzalcohuatl* étaient de forme circulaire (fig. 143).

Le second édifice de *Ch'ich'en-Itza* qui rappelle le mode de construction des pays du Nord, est ce qu'on a nommé « le Jeu de Paume » [1]. C'est un monument dont le plan est précisément celui des *tlachtli* ou jeux de paume figurés sur les manuscrits mexicains. Dans le mur, à une hauteur de 6 mètres au-dessus du sol, sont scellés

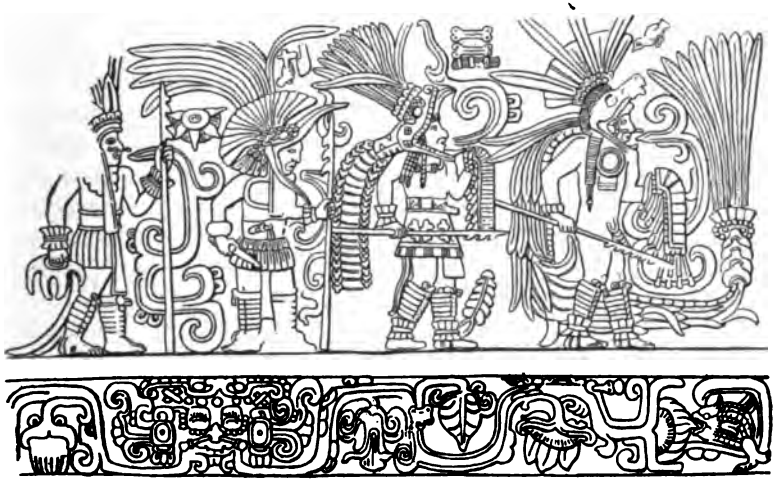


Fig. 144. — Bas-relief du « Jeu de paume » de *Ch'ich'en-Itza* (d'après E. SELER, *Quetzalcouatl-Kukulcan in Yucatan*).

deux anneaux en pierre massive, sculptée, qui sont probablement des bagues dans lesquelles il fallait faire passer les balles. Les murs sont recouverts de bas-reliefs, représentant des guerriers habillés richement et équipés à la façon de ceux qui sont représentés sur les manuscrits précolombiens du Mexique et de l'Oajaca. De plus, et c'est là un signe auquel on reconnaît indéniablement l'origine de ces œuvres d'art, les noms de ces personnages sont indiqués par

1. STEPHENS, *Incidents of Travel in Yucatan*, vol. II, pp. 302-308 ; CHARNAY, *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, pp. 340 et suiv. ; W. H. HOLMES, *Archæological studies among the ancient cities of Mexico*.

des images analogues à celles qu'on voit dans les manuscrits historiques mexicains et placés au-dessus de la tête des personnages (fig. 144). D'autres particularités viennent encore rappeler l'écriture de l'Anahuac : de la bouche des personnages qui parlent sortent des volutes ornées, signe aztèque bien connu et qui manque totalement dans les manuscrits ou les inscriptions du Yucatan. Ces inscriptions étaient peintes et ont gardé jusqu'à une date très récente leur coloris [1], leur aspect rappelait tout à fait celui de certains manuscrits mexicains précolombiens. Sur les murs d'autres monuments de la même cité, on a découvert des sculptures représentant des personnages vêtus à la mexicaine, et qui pour la plupart sont des divinités du Panthéon aztèque, et particulièrement *Quetzalcohuatl* et le disque solaire, *Tonatiuh*.

Une autre découverte récente, celle des peintures murales de Santa Rita, près de Corozal, dans le district de Nenton (Honduras britannique), montre que l'influence de l'art mexicain s'est aussi étendue à l'est du Yucatan [2]. Ces peintures recouvraient les murs d'une chambre ensevelie sous un monticule de terre. Elles étaient encore assez brillantes et furent copiées sur-le-champ. Leur style était semblable à celui des manuscrits du groupe borgien. Il était facile de reconnaître parmi les figures *Tezcatlipoca*, *Iztacoliuhqui*, *Tlaloc*, *Mixcohuatl* et *Quetzalcohuatl*. Tous les symboles qui accompagnent ces divinités sont purement mexicains, mais on remarque quelques dates indiquées à la façon des Mayas.

A ces indications d'ordre archéologique viennent se joindre certaines traditions qui indiquent la présence des Aztèques dans cette partie de l'Amérique centrale. Landa [3] nous dit que les *Cocomes*, la dynastie installée à *Mayapan* par *Cuculkan*, furent attaqués par un peuple venu du Chiapas, celui des *Tutul-Xius* ; pour leur résister, ils firent alliance avec les Mexicains du Tabasco et du Xicalanco, leur confièrent la garde de *Mayapan* et apprirent d'eux le maniement des armes dans lequel *Olmèques* et *Xicalanques* étaient experts ; les *Tutul-Xius* continuant néanmoins à être menaçants, les garnisons mexicaines furent renforcées. Ce fait est confirmé par un passage du *Livre de Chilan-Balam de Mani*, cité par M.

1. Miss A. Breton, *The Wall paintings at Chichen-Itza* (CIA, XV[e] session, Québec, 1907, pp. 165-171).
2. Th. Gann, *Mounds in Northern Honduras* (RE, vol. XIX, Washington, 1900, part. I, pp. 661-692).
3. *Relation des choses de Yucatan*, pp. 49 et suiv.

SELER [1], où il est question des « sept hommes de *Mayapan* », qui tous ont des noms purement mexicains, bien qu'un peu déformés par le scribe maya : *Ahzinteyut-chan*, *Tzuntecum*, *Taxcal*, *Pantemit*, *Xuchueuet*, *Ytzcuat*, *Kakaltecat* [2]. Nous retrouvons ces guerriers à *Ch'ich'en-Itza*, d'après le *Livre de Chilan Balam de Titzimin* [3] : « cela arriva en ce temps que *Chac xib chac* fut chef de *Ch'ich'en-Itza*, par la trahison de *Hunaceel*, chef de *Mayapan*. Ce fut dans la deuxième division de la période nommée *8 ahau* qu'il fut combattu par les sept hommes de *Mayapan* : *Ahzinteyut-chan*, *Tzuntecum*, *Taxcal*, *Pantemit*, *Xuchueuet*, *Ytzcuat*, *Kakaltecat* [4]. »

De tout ce qui précède, il paraît bien résulter que les Mexicains envahirent à une certaine époque le Yucatan et peut-être aussi une partie du Guatemala, et qu'ils y apportèrent quelques éléments du culte de *Quetzalcohuatl* et les mythes où il est présenté comme le héros civilisateur par excellence.

On a posé aussi à propos de l'Amérique centrale des hypothèses concernant les *Toltèques*. BRASSEUR DE BOURBOURG, s'appuyant surtout sur les écrits d'IXTLILXOCHITL, disait que les *Toltèques*, vaincus par les *Chichimèques* vers la fin du IIIe siècle, se virent forcés de se disperser dans différentes directions et que leur entrée au Yucatan correspond avec ce que les auteurs mayas ont nommé l'invasion des *Tutul-Xius* [5]. Cette théorie a été reprise et développée par M. CHARNAY [6], qui crut pouvoir esquisser l'histoire des Toltèques et dresser une carte de leurs migrations.

Récemment, M. K. HÆBLER a supposé que la civilisation n'avait pas été introduite du Mexique au Yucatan et dans l'Amérique centrale, et que le contraire s'était produit [7]. La civilisation se serait

1. *Quetzalcouatl-Kukulcan in Yucatan*, p. 676.

2. Probablement, en nahuatl, *Tzinteyotl-cohuatl* (*chan* maya = *cohuatl*), *Tzontecomatl*, *Toxcatl*, *Pantemitl*, *Xochihuehuetl*, *Itzcohuatl*, *Tzacaltecatl*.

3. Dans le même recueil, cet événement est ainsi mentionné : « Dans la période nommée *8 ahau*, il arriva que *Chac xib chac* fut détrôné par *Nacxit Kukulcan*. » Le fait attribué tout d'abord aux « sept hommes de *Mayapan* », qui portent des noms nahuatl, est ensuite mis à l'actif de *Nacxit Kukulcan*. Dans un manuscrit connu sous le nom de « Titulos de los señores quichés de Totonicapan », un personnage du nom de *Nacxit Kukulcan* est présenté comme un héros civilisateur, le « grand-père » des tribus qu'ichées.

4. Cité aussi par M. SELER, *Quetzalcouatl-Kukulcan*, p. 676, texte maya en note.

5. BRASSEUR DE BOURBOURG, *Le Popol-Vuh*, introd., p. CLV.

6. *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, surtout pp. 416-418. Voir la carte des migrations toltèques face à la p. 417.

7. *Amerika*, dans la *Weltgeschichte* d'HELMOLT, vol. I, pp. 231 et suiv.

développée tout d'abord parmi les tribus mayas habitant les plaines du Chiapas et du Guatemala; de là elle aurait gagné le pays des Tzapotèques, puis le plateau de l'Anahuac.

C'était déjà l'avis de BANCROFT [1] : « Bien que l'hypothèse d'une origine méridionale de la civilisation nahua, disait-il, soit peu prouvée, on est obligé d'admettre qu'elle est beaucoup plus d'accord avec les faits que celle d'après laquelle elle serait venue du nord-ouest. » M. HÆBLER a surtout insisté sur une particularité dont nous aurons constamment à nous occuper en étudiant les peuples de l'Amérique centrale : « Les Mexicains, dit-il, avaient un degré de civilisation inférieur à celui des populations de l'Amérique centrale; cela est démontré surtout par leur écriture qui était fort inférieure, et par l'exécution et par le procédé, à celle des Mayas, qu'ils ont copiée maladroitement. »

M. SELER [2] repousse complètement l'hypothèse de M. HÆBLER, au nom des arguments mêmes invoqués par celui-ci. Comment croire, dit-il, que l'écriture maya, composée de figures cursives, très stylisées et dans lesquelles il est le plus souvent impossible de retrouver les objets que l'on a voulu représenter, ait fourni deux écritures (très proches parentes l'une de l'autre, la tzapotèque et la mexicaine) où les objets sont figurés d'une façon presque réaliste ? Il s'appuie surtout, dans sa réfutation, sur l'identité des objets qui représentent les signes du calendrier. On a déjà vu que ceux des manuscrits mexicains et mixteco-tzapotèques ne sont que des figurations des choses que leur nom désigne : par exemple, *quauhtli*, « aigle », est figuré par une tête d'aigle; *calli*, « maison », par une maison, etc. Certains de ces dessins sont tracés d'une façon conventionnelle, tels sont les signes pour *tecpatl*, « silex », *acatl*, « roseau », etc., mais aucun ne présente avec la réalité des objets les différences que l'on verra plus loin dans les signes mayas. Or, selon M. SELER [3], les signes mayas, mexicains ou tzapotèques représentent les mêmes choses. Il est donc plausible de croire que c'est la forme la plus simple, celle des manuscrits mexicains, qui a donné naissance à la plus conventionnelle, celle des manuscrits

1. *Native Races of Pacific States*, vol. II, p. 117.
2. *Ueber den Ursprung der mittelamerikanischen Kulturen* (SGA, vol. II, pp. 16-30).
3. *Die Tageszeichen der Aztekischen und der Maya-Handschriften und ihre Gottheiten* (SGA, vol. I, pp. 417-504).

mayas. D'où il déduit logiquement que l'invention du *Tonalamatl* et du calendrier qui régissent la distribution de ces signes a été apportée aux Mayas par des Mexicains migrateurs, peut-être les *Toltèques,* dont il admet l'existence historique après l'avoir niée. Certaines familles mayas auraient d'abord connu le système du calendrier et de l'écriture comme une sorte de science secrète, tandis que, parallèlement, l'activité des échanges entre les peuples du Mexique et ceux du Chiapas et du Yucatan aurait généralisé l'emploi de l'écriture, transformée, suivant le génie des nations mayas, en un type graphique tout à fait particulier. Finalement, la science des peuples de l'Anahuac ayant fleuri dans les régions du Yucatan et du Guatemala, les Mexicains du Xicalanco devinrent, par choc en retour, les élèves des Mayas [1].

§ VI. — *La chronologie ancienne de l'Amérique centrale.*

Les monuments de la région habitée par les peuples mayas, et surtout ceux des vallées de l'Usumacinta, du Peten, du Motagua et de la frontière de Honduras ont une importance capitale. Les recherches du Dr Förstemann, de Goodman, de MM. Bowditch et Byron Gordon, de M. Seler ont montré que ces ruines sont pour la plupart datées[2]. Les inscriptions débutent par un hiéroglyphe marquant ce qu'on a appelé une « période », suivi par cinq groupes d'hiéroglyphes, formés chacun de deux signes numériques où le multiplicande est indiqué par des chiffres analogues à ceux du Mexique ou par des têtes de divinités, tandis que les multiplicateurs sont représentés par des hiéroglyphes ayant respectivement les valeurs de 1, 20, 360, 7.200 et 144.000 jours. Après cette rangée de signes arithmétiques, vient généralement une date, que l'on suppose être celle de l'érection du monument. Les signes numériques donnent, lorsqu'on les totalise, un nombre de jours, toujours très élevé, qui représente la différence de temps entre la date inscrite au-dessous et la date de départ, indiquée par l'hiéroglyphe de la période et qui est la même pour tous les monuments que nous connaissions jusqu'à ce jour.

1. *Ueber den Ursprung der mittelamerikanischen Kulturen*, pp. 26-27.
2. Nous traiterons avec détail, lorsque nous parlerons de l'écriture de l'Amérique centrale, de ces dates et de la façon dont leur lecture a été faite.

L'ensemble des dates fournies par les monuments de *Copan*, *Quiriguá*, *Menche-Tinamit* (*Yaxchilan* ou *Lorillard-City*) et *Palenque* est compris dans un intervalle total de 355 ans ; entre les dates d'une même ville on ne trouve pas plus de 100 ans de différence ; on en a conclu que le beau temps de la civilisation maya fut court et qu'aucune ville ne fut habitée plus d'un siècle. La plus ancienne date se lit sur une plaque de néphrite, découverte par l'ingénieur hollandais VAN BRAAM sur les frontières du Honduras britannique [1]. La plus récente a été lue sur une stèle de *Quiriguá*, dans la vallée du Motagua ; elle est désignée sous le nom de stèle K ou de « El Enano ». Mais M. SELER a découvert ultérieurement dans des fouilles entreprises à *Sacchána*, près *Chacula*, sur les frontières du Chiapas et du Guatemala [2], deux stèles brisées qui fournissent des dates de 70 ans plus récentes que celles de l' « Enano » de *Quiriguá*. La différence totale entre les dates extrêmes fournies par la tablette de néphrite et les stèles de *Sacchána* est de 560 ans. Or, au temps où l'inscription trouvée par VAN BRAAM fut rédigée, l'écriture maya avait déjà atteint son parfait développement et M. SELER suppose qu'il fallut un intervalle de 800 à 900 ans entre le temps où furent rédigées les inscriptions mayas les plus récentes et celles où les signes mexicains furent introduits dans l'Amérique centrale.

La question se pose donc de savoir à quelles dates, approximatives, de notre chronologie se rapportent les chiffres fournis par es monuments du Guatemala et du Honduras. Il n'est pas aisé d'y répondre. A l'époque où les Européens arrivèrent au Yucatan, la chronologie de ses habitants avait subi une modification et ne répondait plus à celle des monuments ; le commencement de l'année avait été déplacé, et nous n'avons aucun moyen de savoir dans quelle mesure cette correction avait affecté le compte des années. On en est donc réduit ici aux hypothèses. Voici celle de M. SELER : le district de *Nenton*, où il découvrit les fragments de la stèle de *Sacchána*, a été complètement inhabité dans les derniers siècles, et il en était déjà ainsi en 1559, lorsque l'expédition du licenciado *Pedro Ramirez*, partie de *Comitan*, traversa le pays pour aller à la « Lagune des Lacandons [3] ». Donc l'objet daté le plus ancien que nous possé-

1. Publiée dans CIA, vol. II, Luxembourg, 1877, par le Dr LEEMANS, de Leide.
2. E. SELER, *Die alten Ansiedelungen von Chaculá im Distrikte Nenton des Departements Huehuetenango der Republik Guatemala*, Berlin, 1901, pp. 17-23.
3. Sans doute le lac de Peten.

dions, la tablette de néphrite, a dû être exécuté au moins 560 ans avant le milieu du XVI^e siècle, soit vers le milieu du X^e siècle, ce qui donnerait pour la stèle K de *Quiriguá* le commencement du XIV^e siècle [1]. Nous obtiendrions ainsi la date de 700 environ pour l'époque à laquelle des peuples civilisés se répandirent sur l'Amérique centrale et y introduisirent l'écriture, ce qui correspond presque à celle donnée par un document mexicain, les *Annales de Quauhtitlan*, comme étant le temps du plus grand épanouissement de la civilisation toltèque.

Se basant sur d'autres considérations historiques, mais en s'appuyant aussi sur les dates fournies par les monuments, M. Bowditch est arrivé à des résultats un peu différents, parce qu'il croit pouvoir fixer historiquement et d'une façon à peu près certaine quelques-unes de ces dates. Sa démonstration est la dernière d'une série de tentatives faites pour fixer la chronologie du Yucatan à l'aide de documents en langue maya et en écriture latine. Le principal de ces documents est un fragment du livre de *Chilan-Balam de Mani* qui fut publié par Stephens en 1843 et a été reproduit plusieurs fois depuis lors [2]. Ce texte nous raconte l'histoire des Mayas de la province de *Mani*, depuis le moment où ils quittèrent *Nonoual* où ils étaient établis [3] jusqu'à l'arrivée des Espagnols et à la christianisation : 80 ans après leur départ, ils atteignirent un lieu nommé *Chacnouitan* où ils restèrent 99 ans, puis ils s'en furent à *Ch'ich'en-Itza* où ils vivaient depuis 120 ans lorsque la ville fut ruinée. Ce texte, malgré sa clarté apparente, a fort exercé l'ingéniosité des interprètes, en raison de divergences sur la valeur de certaines des périodes par lesquelles les Mayas, à l'époque de la conquête, comptaient les années : suivant Pio Perez, dont Stephens n'a fait que traduire en anglais la version espagnole, ils partirent de *Nonoual* en 144 de notre ère, arrivèrent à *Chacnouitan* en l'an 218, y séjournèrent jusqu'en 360

1. *Einiges mehr über die Monumente von Copan und Quirigua* SGA, vol. I, p. 236); Cf. *Ueber den Ursprung der mittelamerikanischen Kulturen*, pp. 29-30.

2. Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*, vol. II, appendice I ; *A manuscript written in the Maya language, treating of the principal epochs of the history of the Peninsula of Yucatan before the Conquest*. With comments by Don Pio Perez, pp. 465-469. Reproduit avec une traduction française par Brasseur de Bourbourg : *Relation des choses de Yucatan*, de Landa, pp. 420-429, puis par Brinton, *The Maya chronicles*. Philadelphie, pp. 87 et suiv.

3. *Nonoual* a été identifié par certains auteurs avec le *Tabasco*. Pour Brasseur de Bourbourg, c'était le pays situé entre *Xicalanco* et *Champoton*, à peu de distance du précédent.

et arrivèrent à *Ch'ich'en-Itza* en 432. Brasseur de Bourbourg place le départ de *Nonoual* en 401 ; l'arrivée à *Chacnouitan* en 482, et à *Ch'ich'en-Itza* en 761. Les chiffres de Brinton ne sont pas plus satisfaisants : il a simplement numéroté les périodes sans donner de dates précises, sauf pour les années qui suivent la conquête.

M. Bowditch rapprocha les dates de ce document de celles fournies par diverses inscriptions, et en particulier de celle découverte par M. E. H. Thompson à *Ch'ich'en-Itza*, qui portait une date plus basse que celle de l' « Enano » de *Quiriguá*. Il chercha à établir le synchronisme des inscriptions centre-américaines et de l'ère européenne. De l'inscription de *Ch'ich'en-Itza* qui forme la base de ce calcul, il n'a plus été question, et le travail dont nous parlons n'a plus la valeur scientifique qu'il paraissait posséder au premier abord.

D'autre part, M. Maler venait de faire connaître aux américanistes les inscriptions de *Piedras-Negras*, ville ruinée de la vallée de l'Usumacinta. Parmi ces inscriptions, un certain nombre portaient des dates initiales. Entre la première et la dernière de ces dates, M. Bowditch trouva un intervalle de 70 ans et 250 jours. Entre les dates extrêmes fournies par l'ensemble des monuments de *Quirigua*, on constate une différence de 98 ans et 145 jours, la dernière est séparée par un intervalle de 55 ans et 102 jours de celle fournie par la prétendue inscription de *Ch'ich'en-Itza*. Mais entre la première date de *Piedras-Negras* et celle de *Ch'ich'en-Itza*, l'intervalle est de 274 ans et 323 jours, ce qui correspond approximativement au temps écoulé entre l'arrivée des Mayas à *Chacnouitan* et leur installation à *Ch'ich'en-Itza*, suivant le calcul de Brasseur de Bourbourg. La ville de *Chacnouitan* serait donc *Piedras-Negras* ; il ne manque plus que de trouver une date marquant que cette ville a été abandonnée après 90 ans d'occupation pour que les renseignements fournis par les monuments s'accordent parfaitement avec ceux que l'on trouve dans le livre de *Chilan-Balam de Mani* ; or l'écart entre les dates extrêmes que nous connaissons ne couvre qu'un espace de 70 ans 250 jours, l'approximation reste donc fort lointaine. Reste la question de la correspondance entre l'ère maya et l'ère européenne ; reprenant les événements qui portent des dates certaines, ceux de l'époque de la conquête, M. Bowditch cherche à fixer l'époque de la fondation de *Ch'ich'en-Itza* [1].

1. *Memoranda of the Maya calendars used in the books of Chilan-Balam* (AA, New-York, 1901, pp. 129-138).

Nous n'entrerons pas dans le détail de la chronologie de M. Bowditch ; disons seulement que remontant la série des dates fournies par les livres de *Chilan-Balam*, il arriva à fixer, hypothétiquement, celles des monuments connus à cette époque.

Fondation de *Ch'ich'en-Itza*	348	après J.-C.
» *Ceibal* (Peten)	298	—
Abandon de *Quiriguá*	292	—
» de *Copan*	231	—
Fondation de *Quiriguá*	195	—
Fondation de *Piedras-Negras*	109	—
Abandon de *Piedras-Negras*	74	—
Abandon de *Palenque*	73	—
Fondation de *Copan* [1]	34	—
» de *Palenque*	15	avant —
Date fournie par les inscriptions de *Yaxchilan* (*Menche-Tinamit*)	75	—

Cette chronologie présente à première vue un aspect satisfaisant ; malheureusement la date de départ est fixée d'une façon peu sûre : rien ne prouve que ce soit en 348 que fut fondée *Ch'ich'en-Itza* : on n'est pas d'accord sur la chronologie des livres de *Chilan-Balam* et on remarquera que la date choisie par M. Bowditch diffère à la fois de celle de Pio Perez et de celle de Brasseur de Bourbourg. La tentative faite pour établir une chronologie absolue des monuments de l'Amérique centrale ne nous a pas fourni une seule date précise.

Mais on peut établir une chronologie relative qui nous fournira des indications sur la marche de la civilisation dans l'Amérique centrale. Les plus anciennes villes sont celles du Chiapas, du Peten et du Honduras ; les renseignements des livres de *Chilan-Balam* nous permettent de croire que la fondation des cités du Yucatan est plus récente ; quant aux villes qu'ichées et cakchiquèles des hautes terres du Guatemala, où il n'existe pas d'inscriptions, elles paraissent être plus récentes [2].

1. Il existe à *Copan* des dates plus anciennes, mais M. Bowditch les considère comme traditionnelles ou mythiques.

2. K. Herler (*Amerika*, pp. 238-240, qui n'a pas fait usage des résultats obtenus dans le déchiffrement des inscriptions, est d'un avis totalement opposé ; pour lui, les villes du Yucatan sont les plus anciennes, puis viennent celles de *Quiriguá*, *Copan*, etc., enfin celles des hautes terres du Guatemala.

De l'histoire des cités les plus anciennes, nous ne savons rien. Notre connaissance des événements historiques se limite au Yucatan et aux Qu'ichés et Cakchiquels du Guatemala. Pour les Huaxtèques de la Vera-Cruz nos renseignements nous sont fournis par les annales aztèques, mais il n'existe aucun document indigène. Ces renseignements sont surtout relatifs aux conflits armés entre Aztèques et Huaxtèques. La principale guerre fut celle qui éclata alors que *Motecuzoma Ilhuicamina* était *tlacatecuhtli* de Mexico (1449-1461). Les Huaxtèques avaient tué des marchands espions d'origine aztèque, qui passaient dans leur pays, se rendant au Guatemala; à diverses reprises, la contrée huaxtèque fut soumise au contrôle de la confédération mexicaine, sans cependant que ses mœurs et sa langue en fussent modifiées de façon profonde.

CHAPITRE III

LE YUCATAN, LES MAYAS ET LEUR HISTOIRE

SOMMAIRE. — I. Les Chanes ou Itzas. — II. Les Tutul-Xius. — III. Les Cocomes et la domination de Mayapan. — IV. Les États mayas à l'époque de la découverte. — V. La conquête du Yucatan. — VI. La pacification du Peten.

§ I. — *Les Chanes ou Itzas.*

Le Yucatan a été le théâtre de luttes entre plusieurs tribus mayas. Elles nous sont racontées par les livres de *Chilan-Balam de Mani*, *de Titzimin* et *de Chumayel* [1], et les ouvrages de LANDA et de COGOLLUDO.

Les *Chanes* ou *Itzas*, dont les ouvrages en langue maya se sont surtout occupés, seraient partis de *Nonoual*, lieu situé à l'ouest du Yucatan, et seraient arrivés dans ce pays 89 ans après leur départ. Le Yucatan est désigné sous le nom d'île de *Chacnouitan* [2] ou de *Chacnabiton* [3]. Ici les divers textes sont en désaccord : l'un dit que, lorsque les *Itzas* arrivèrent en *Chacnouitan*, ils étaient conduits par un chef du nom de *Itolonchan tepeuh* [4] ; un autre donne à ce conducteur le nom de *Mekat Tutulxiu* [5], tandis que LANDA [6] affirme que c'est *Cuculkan* qui mena cette migration.

Le livre de *Chumayel* nous raconte que le peuple des *Itzas* était divisé en quatre groupes, qui portaient chacun le nom du territoire

1. C'est surtout à ces sources que nous emprunterons la description des événements historiques qui se sont déroulés sur le sol du Yucatan. Les livres de *Chilan-Balam* qui ont été utilisés sont : le livre de *Mani*, fragment dont nous avons déjà parlé et qui a été publié par STEPHENS, BRASSEUR DE BOURBOURG et BRINTON, celui de *Titzimin*, fragment intitulé : « la Série des *katuns* » BRINTON, *Maya chronicles*, pp. 136-152 ; celui de *Chumayel*, fragments intitulés : « le livre du compte des *katuns* » (BRINTON, pp. 153-162 ; « livre des *katuns* des hommes d'*Itza* appelés les *katuns* mayas » BRINTON, pp. 163-171 et « les principaux *katuns* » (BRINTON, pp. 172-181).

2. Livre de *Mani*, 1er paragraphe.

3. Livre de *Titzimin*, 2e paragraphe.

4. Livre de *Mani*, 1er paragraphe.

5. Livre de *Titzimin*, 2e paragraphe.

6. *Relation des choses de Yucatan*, p. 35.

dont il était originaire. L'un venait de *Kin colah Peten*, à l'est ; l'autre de *Nacocob*, au nord ; l'autre de *Zuyuna*, à l'ouest ; le dernier des montagnes de *Canhek*. Ces quatre sections se réunirent en un lieu désigné vaguement et partirent à la recherche de territoires libres. Arrivés où existe *Ch'ich'en-Itza*, ils s'arrêtèrent et fondèrent cette ville ; c'est alors qu'ils prirent le nom d' « hommes d'Itza » [1]. Un autre passage du même document nous dit qu'à la période appelée le « sixième *ahau-katun* » la ville de *Ch'ich'en-Itza* fut fondée [2]. LANDA nous dit qu'ils s'établirent dans le pays, le colonisèrent et fondèrent, outre *Ch'ich'en*, les cités d'*Izamal*, de *Tihoo* [3], de *Champoton*, ou *Chakanputun* [4], et, plus tard, *Mayapan*.

§ II. — *Les Tutul-Xius.*

Les *Tutul-Xius* venaient, dit LANDA, du Chiapas [5]. Ils errèrent 99 ans [6] dans le Yucatan avant de se fixer. Ils conquirent la province de *Ziyan-Caan* ou *Bakhalal* [7] (aujourd'hui *Bacalar*, au sud-est du Yucatan, près de la baie de Chetumal et non loin du Honduras britannique) où ils séjournèrent pendant 60 ans. Au cours de voyages d'explorations, ils découvrirent *Ch'ich'en-Itza* dont ils firent la conquête [8]. Ils gouvernèrent cette ville pendant une centaine d'années [9], puis l'abandonnèrent. Les habitants de *Ch'ich'en* prirent possession de *Champoton* ou *Chakanputun*. Les *Itzas*, forcés d'abandonner leur cité, se réfugièrent dans les bois [10]. Ils prirent le nom de *Mayas* et fondèrent la ville de *Mayapan* ou *Zaclactun Mayapan* [11].

1. Livre de *Chumayel*, « les principaux *katuns* », § 5 et 6.
2. ID., « le livre du compte des *katuns* », § 1.
3. *Relation des choses de Yucatan*, p. 33.
4. Livre de *Mani*, § 5 ; Livre de *Titzimin*, § 5 ; Livre de *Chumayel*, « livre du compte des *katuns* », § 2 ; « les *katuns* mayas », § 3 ; « les principaux *katuns* », § 7.
5. *Relation des choses de Yucatan*, p. 18.
6. LANDA dit qu'ils restèrent 40 ans à errer par le Yucatan, sans autre eau que celle qui tombait du ciel et souffrant les plus grandes privations.
7. Livre de *Mani*, § 3 ; Livre de *Titzimin*, § 3.
8. Livre de *Mani*, § 4 ; Livre de *Titzimin*, § 3 ; Livre de *Chumayel*, « livre du compte des *katuns* », § 1.
9. Le livre de *Mani* (§ 6) dit 120 ans, celui de *Titzimin* (§ 5) 200 ans.
10. Livre de *Mani*, § 7 ; Livre de *Titzimin*, § 6 ; Livre de *Chumayel*, « livre du compte des *katuns* », § 2 ; « les *katuns* mayas », § 3 ; « les *katuns* principaux », § 7.
11. Livre de *Chumayel*, « les *katuns* principaux », § 7 ; « les *katuns* mayas », § 3, racontent cette création un peu différemment. Peut-être trouve-t-on une allusion à la fondation de *Mayapan* dans le § 7 du livre de *Mani* : « 40 ans après la perte de *Chanputun*, ils (les *Itzas*) eurent à nouveau des demeures fixes ».

§ III. — *Les Cocomes et la domination de Mayapan.*

Les *Tutul-Xius* continuaient leurs conquêtes, et quelque temps après, un de leurs chefs, *Ahcuitok Tutul-Xiu*, fonda la cité d'*Uxmal* (fig. 145) [1]. La ville de *Ch'ich'en-Itza* fut repeuplée, et les *Tutul-Xius* d'*Uxmal* firent alliance avec ses habitants et avec les *Itzas*, ou *Mayas*, de *Mayapan*. Cette dernière ville prit bientôt une importance considérable ; ses chefs appartenant à la famille des *Cocomes* finirent par prendre le pas sur ceux d'*Uxmal* et de *Ch'ich'en*. L'un d'eux, *Hunac Ceel*, chercha à imposer la domination des *Mayas* au Yucatan tout entier. Les hostilités commencèrent entre les *Mayas* et les habitants de *Ch'ich'en-Itza*, gouvernés alors par un chef du nom de *Chac xib chac*. *Hunac Ceel* avait fait alliance avec les Mexicains du Tabasco et du Xicalanco et les troupes étaient commandées par les « sept hommes de Mayapan » dont il a été question plus haut : *Atzinteyut chan*, *Tzuntecum*, *Taxcal*, *Pantemit*, *Xuchueuet*, *Itzcoat* et *Kakaltecat* [2]. La ville fut prise par les alliés et *Ch'ich'en-Itza* placée sous la dépendance de *Mayapan*. Plus tard, les habitants de *Ch'ich'en* reprirent courage ; conduits par le chef *Ulmil* et aidés des habitants d'*Izamal*, ils attaquèrent la forteresse de *Mayapan* dont ils se rendirent maîtres [3]. Les gens de *Ch'ich'en* gouvernèrent *Mayapan* pendant une centaine d'années, mais alors, descendirent des montagnes des tribus sauvages, désignées sous le nom de *Huitzil*, qui prirent *Mayapan* et la mirent à sac [4].

A partir de ce moment, c'en fut fait de la domination de *Mayapan*, et les membres du clan des *Cocomes* s'enfuirent dans le district de *Zotuta*, où ils fondèrent *Tihulon*. Les Mexicains qui tenaient

1. Livre de *Mani*, § 8 ; Livre de *Titzimin*, § 8 il est appelé *Ahzuitok*).

2. Livre de *Mani*. § 9 ; Livre de *Titzimin*, § 9. Les noms sont les mêmes dans les deux documents. Le livre de *Chumayel*, « livre du compte des *katuns* » ne donne pas ces noms ; le « livre des *katuns* mayas » donne aux destructeurs de *Ch'ich'en* les noms de *Pop Hol Chan* et *Kinich Kakmo* et dit que ce dernier était chef d'*Izamal*.

3. Livre de *Mani*, § 10 ; livre de *Titzimin*, § 11 ; livre de *Chumayel*, « livre du compte des *katuns* », § 3.

4. Livre de *Mani*, § 11 ; Livre de *Titzimin*, § 11 ; le Livre de *Chumayel*, « livre du compte des *katuns* », n'en dit rien, mais les « *katuns* mayas » désignent les montagnards *Huitzil* sous le nom « d'étrangers sans culottes ».

A partir de ce moment, notre seul guide est Landa, les livres de *Chilan-Balam* sont muets sur les événements qui suivirent.

Fig. 145. — Le « temple du Nain » à Uxmal d'après Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*.

garnison dans la ville de *Mayapan* s'établirent à *Canul*, au nord-est de Campêche, où ils restèrent jusqu'après l'arrivée des Espagnols. Un autre clan, celui des *Chels*, qui comptait parmi ses membres plusieurs des grands-prêtres de *Mayapan*, se réfugia dans le district d'*Izamal* où il s'établit à *Tihoo*, près de la ville de Mérida, capitale actuelle du Yucatan. Les *Tutul-Xius* s'établirent à *Mani* et le Yucatan fut bientôt divisé entre les *Cocomes* de *Tibulon*, les *Chels* de *Tihoo* et les *Tutul-Xius* de *Mani*. Ces trois tribus se haïssaient. « Les *Cocomes* disaient aux *Xius* qu'ils étaient des étrangers et des traîtres, qui avaient assassiné leur souverain et volé ses domaines. Les *Xius* répondaient disant qu'ils n'étaient ni moins bons, ni moins anciens, ni moins nobles qu'eux et que loin d'être des traîtres, ils avaient été les libérateurs de la patrie en tuant le tyran (allusion à la mort du chef de *Mayapan*, lors de la prise de la citadelle). Le *Chel*, à son tour, prétendait être d'aussi noble famille que les deux autres, puisqu'il était le descendant du prêtre le plus estimé de *Mayapan* ; que, quant à lui personnellement, il valait mieux que ses émules, puisqu'il avait su se faire seigneur comme eux. D'un autre côté, ils se reprochaient mutuellement l'insipidité de ce qu'ils mangeaient, car le *Chel*, habitant la côte, ne voulait donner ni sel ni poisson au *Cocome*, l'obligeant ainsi à envoyer fort loin pour ces deux choses, et que le *Cocome* ne voulait abandonner au *Chel* ni fruits, ni gibier [1]. »

§ IV. — *Les États mayas à l'époque de la découverte.*

L'unité politique du Yucatan avait presque été réalisée par les *Cocomes* de *Mayapan* ; elle ne devait jamais renaître. Outre les trois « royaumes » des *Xius*, des *Chels* et des *Cocomes*, il existait lors du débarquement des Espagnols un grand nombre de petites principautés indépendantes, constamment en guerre les unes avec les autres. Suivant Herrera [2], elles étaient au nombre de 18, la plupart situées sur les côtes occidentale et orientale. On ne connaît pas la position exacte de leurs frontières. Brinton donne la liste suivante : en commençant par le sud, on trouvait les états

1. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 57-59.

2. Cité par Brinton : *Maya chronicles*, p. 25. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, p. 31, donne comme étant les principales « provinces » : *Chetemal*, *Bakhalal*, *Ekab*, *Cochuah*, *Kupul* (*Conil*), *Ahkinchel*, *Zututa* (*Cocomes*), *Hocabai-Humun*, *Tutul-Xiu* (*Mani*), *Cehpech*, *Camol* (*Canul*), *Campech*, *Champutun*, *Texchel*.

d'*Atalan* sur la Bahia de Terminos, voisin des établissements aztèques du Tabasco ; *Tixchel* ou *Telchac* ; *Champoton* (*Chakanputun* ou *Potonchan*) ; *Kinpech* (Campêche) ; *Canul* (*Acanul* ou *H'Canul*) ; *Hocabaihumun* ; *Cehpech*, où fut construite par les Espagnols la ville de Mérida, capitale européenne du Yucatan ; *Zipatan*, sur la côte nord-ouest ; sur la côte est, en commençant par le nord : *Choaca*, près du cap Catoche ; *Ekab*, en face l'île de Cozumel ; *Conil*, pays des Cupuls ; *Bakhalal* ou Bacalar ; *Chetemal* ou *Chetumal* ; *Taitza*, district du Peten. Dans les provinces centrales : *H'chel* ou *Ahkin-Chel* dont la capitale était *Izamal* ; *Zotuta*, des *Cocomes* ; *Mani* des *Tutul-Xius* et *Cochuah* ou *Cochvah*, dont la ville principale était *Ichmul*.

Ces pays étaient toujours en guerre les uns avec les autres, et la plupart d'entre eux opposèrent une résistance énergique aux envahisseurs étrangers.

V. — *La conquête du Yucatan* [1].

Les Espagnols arrivèrent pour la première fois au Yucatan en 1511 [2]. Un certain Valdivia, qui revenait du Darien à Saint-Domingue, fit naufrage près de la Jamaïque sur les écueils nommés « las Viboras » ; il put s'échapper avec une vingtaine de compagnons, dans une chaloupe sans voiles. Au bout de treize jours de pénible navigation, privés de vivres et sans eau, et ayant perdu plusieurs des leurs, les naufragés abordèrent au Yucatan. Le cacique du pays les fit saisir, et Valdivia, ainsi que quatre de ses compagnons, furent sacrifiés aux dieux yucatèques. Plusieurs autres s'enfuirent et allèrent mourir dans les solitudes de l'intérieur. Deux seuls survécurent : Aguilar et Guerrero. Le premier fut retrouvé par Cortez,

1. Sur la conquête, les renseignements fournis par les livres de *Chilan-Balam* sont presque insignifiants : les livres de *Mani* et de *Chumayel* y font simplement allusion ; seul celui de *Titzimin* nous donne quelques renseignements. Beaucoup plus importante est la *Chronique de Chac Xulub Chen* (ou *Chicxulub*) qui a été publiée par Brinton : *Maya chronicles*, pp. 183 et suiv., avec une traduction anglaise. M. Raynaud en a donné une traduction française faite sur le texte maya : *L'Histoire maya, d'après les documents en langue yucatèque* (*Archives de la Société Américaine de France*, nouv. série, tome VIII, partie I, Paris, 1892). Parmi les chroniqueurs européens, celui qui fournit les renseignements les meilleurs et les plus abondants est Landa.

2. Le livre de *Chumayel*, « livre du compte des *katuns* », dit, par erreur, 1513 (§ 1). Celui de *Titzimin*, bien qu'il rapporte les événements qui se passèrent au Yucatan un siècle plus tard, ne fait pas allusion à cette arrivée.

en 1519; Guerrero, qui avait appris très rapidement le maya, se réfugia à *Chetemal* où il fut chargé par le cacique *Nachan-Can* du commandement des troupes indigènes; il se maria et resta dans le pays, vivant comme un Indien.

En 1517, Francisco Hernandez de Cordova partit de Santiago de Cuba avec plusieurs caravelles et une petite armée, afin de recruter des esclaves pour l'exploitation des mines [1]. Arrivé au Yucatan, il débarqua d'abord près du cap Catoche, puis cingla vers Campêche, où il fut bien reçu par les indigènes. De là l'expédition se rendit par mer à *Champoton* où éclata un sanglant combat entre Espagnols et indigènes; la victoire resta à ces derniers, tandis que les troupes de Cordova laissèrent aux mains des Yucatèques deux prisonniers qui furent sacrifiés. Francisco Hernandez de Cordova, qui avait été criblé de blessures, revint à Cuba sans rapporter d'esclaves, mais avec un peu d'or. Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, équipa une seconde expédition, dont il confia le commandement à son neveu, Juan de Grijalva [2]. Celui-ci contourna le Yucatan et eut encore à combattre les Indiens à *Champoton*, où son équipage était descendu pour faire de l'eau. Continuant à suivre la côte, il découvrit la lagune de Terminos, l'embouchure du rio Coatzacoalco et remonta la côte du Mexique jusqu'à l'emplacement actuel de la Vera-Cruz. De retour à Cuba, il vanta beaucoup la richesse des nouveaux pays, il en donnait comme preuve les marchandises qu'il avait reçues en échange, parmi lesquelles divers objets d'or.

De la conquête du Yucatan nous avons un récit indigène, la *Chronique de Chac Xulub Chen*, écrite par un Maya du nom de *Ix Nakuk Pech* [3].

Nakuk Pech est, pour les événements auxquels il a assisté, un historien très véridique et très précis. A l'époque où Cortez arriva, il était chef en second de la ville de *Chac Xulub Chen*, dans le district de *Motul*. *Nakuk Pech* nous décrit l'arrivée des

1. Bernal Diaz del Castillo qui fit partie de cette expédition en qualité de soldat, en a raconté toutes les péripéties, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, pp. 2-14.

2. Bernal Diaz del Castillo fit également partie de l'expédition de Grijalva dont il raconte toutes les péripéties dans les chapitres viii-xvi de son *Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*.

3. G. Raynaud, *L'histoire maya, d'après les documents en langue yucatèque* (*Archives de la Société Américaine de France*, nouv. série, t. VIII).

Espagnols dans son pays de *Maxtunil*. Les conquistadores, conduits par Cortez, furent reçus avec d'aimables attentions, et les indigènes leur offrirent « pour la première fois » le tribut et leurs respects ; aux capitaines, les Mayas donnèrent à manger, puis lorsqu'ils s'installèrent à *Maxtunil*, « nous allâmes veiller à ce qu'il fût fait plaisir aux Espagnols ». Ces derniers restèrent trois mois dans ce lieu, puis ils se dirigèrent vers la mer et s'établirent pendant trois ans et demi à *Zilam*, où ils créèrent un port [1].

L'expédition à laquelle fait allusion l'auteur yucatèque n'est pas celle de Cortez, puisque celui-ci ne débarqua pas sur le sol du Yucatan. Il s'agit donc de celle de Francisco de Montejo, venu d'Espagne muni de pleins pouvoirs pour faire la conquête du Yucatan, et investi du titre d'*adelantado*. Après avoir pris possession de Cozumel au nom du roi d'Espagne, il redescendit la côte et arriva bientôt dans l'État de *Conil*, où vivait *Nakuk Pech* [2]. Le père de celui-ci, *Tah Kom Pech*, alla faire sa soumission aux Espagnols dans le port de *Zilam*. Le chroniqueur yucatèque nous donne ici des détails qui manquent dans les historiens espagnols : après leur séjour à *Zilam*, les Espagnols revinrent à *Chac Xulub Chen*, où ils séjournaient paisiblement lorsque les *Cupuls* les attaquèrent. Ils partirent pour *Cauaca* où ils campèrent, puis ils traversèrent *Tekom* et *Tixcuumen Uuc* pour venir s'établir à *Tinuum*. Là, ils entendirent parler des merveilles de *Chi'ch'en-Itza* ; le chef de *Tinuum*, qui appartenait à la nation des *Cupuls*, chercha à les détourner du projet de s'y rendre : « Il y a là un *ahau* (chef), ô seigneurs, l'*ahau Cocom Pech*, l'*ahau Pech*, *Nanox Chel*, l'*ahau Chel* de *Zizantun*; guerriers étrangers, reposez en ces maisons. » Néanmoins les conquistadores espagnols firent route vers *Ch'ich'en-Itza*. A *Ake*, ils trouvèrent un seigneur *Cocome*, nommé *Ixcuat* [3]. Celui-ci leur dit : « Seigneurs, vous ne pouvez aller plus loin, vous vous perdriez. » Les Espagnols, frappés par ces mots, hésitèrent et retournèrent à *Cauaca* ; de là, ils gagnèrent un port nommé *Catzun* et ensuite une ville du nom de *Zelebna*, où ils séjournèrent quelque temps [4].

Les écrivains européens arrangent l'histoire de manière très différente : Montejo aurait bien marché sur *Ch'ich'en-Itza* dont il se

1. G. Raynaud, *op. cit.*, p. 36.
2. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, p. 73.
3. Probalement du nahuatl *Itzcohuatl*.
4. G. Raynaud, *op. cit.*, p. 37.

serait emparé avec beaucoup de peine : les villes des *Chels* qu'il traversa auraient été conquises et son séjour dans l'ancienne capitale des *Tutul-Xius* aurait été troublé par des révoltes incessantes qui l'auraient forcé à l'abandonner. De cette quasi-défaite des Espagnols, *Nakuk Pech*, bon courtisan, ne parle pas ; il la voile en disant que *Ch'ich'en* ne put être atteinte. L'abandon de *Ch'ich'en-Itza* est placé par les historiens en 1535. Entre ce départ et la conquête de *Campêche* (1540), les Espagnols, suivant *Nakuk Pech*, séjournèrent à *Champoton*. Montejo, après la conquête de *Campêche*, délégua ses pouvoirs à son fils et regagna l'Espagne.

A partir de ce moment, *Nakuk Pech* nous donne les détails les plus circonstanciés sur les faits et gestes des Espagnols. Lui-même et plusieurs de ses compagnons, tous du clan des *Pech*, quittèrent leur lointaine province pour aller porter le tribut à Campêche. Les conquistadores, pour se faire bienvenir, donnèrent aux indigènes des cadeaux, casaques, capotes, chaussures, casques, que ceux-ci s'empressèrent de revêtir.

En 1542, les immigrés fondèrent la cité de *Mérida*, sur l'emplacement de l'ancienne ville maya de *Ti-Hoo* [1].

Aussitôt *Mérida* fondée, les Espagnols commencèrent à pratiquer les « repartimientos » : la terre fut découpée en lots qui furent attribués, avec les Indiens qui les habitaient, aux conquistadores. Puis vint le baptême, plus ou moins volontaire, des Mayas après l'arrivée au Yucatan de l'évêque Toral (1544) [2]. Mais tout ne se passa pas sans troubles et les pendaisons furent abondantes, si nous nous en rapportons à une phrase du livre de *Chilan-Balam de Chumayel* : « la pendaison cessa en l'année 1546 [3]. »

En 1548, le régime colonial du Yucatan fut modifié, par son rattachement au Mexique. Le docteur Quixada, premier gouverneur, arriva en 1560 et le Yucatan fut complètement soumis à la couronne d'Espagne, pour les parties septentrionales.

1. *Nakuk Pech* la nomme *Ich Can Zi Hoo* (G. Raynaud, *op. cit.*, p. 38). Ici, l'auteur maya est encore en désaccord avec les historiens d'Europe. Il place cet événement en 1541, deuxième année où les gens de *Chac Xulub Chen* portèrent le tribut, et prétend qu'en cette année vinrent à *Ti-Hoo* Francisco de Montejo, accompagné de Francisco de Bracamonte, Francisco Tamayo, Juan Pacheco et Perarbores. Il y a là une erreur évidente : Fr. de Montejo avait quitté le Yucatan un an auparavant.

2. Livre de *Chilan-Balam de Titzimin*, § 14.

3. Livre du compte des *katuns*, § 8, XI.

§ VI. — *La pacification du Peten.*

Le sud de la péninsule, et en particulier le *Peten* et la Vera-Paz, restait aux mains des tribus belliqueuses des Itzas et des Chols. En 1525, Cortez traversa leur pays, où il fut constamment harcelé; en 1537, Las Casas et Pedro de Angulo voulurent christianiser les Indiens de la *Tierra de Guerra*, c'est-à-dire de la Vera-Paz. Ils comprirent tout de suite que, tant que les Indiens vivraient éparpillés au milieu des forêts, ils n'obtiendraient aucun résultat; ils essayèrent donc de les réunir dans des villes, mais n'y réussirent qu'en partie. D'ailleurs, tous les indigènes de cette région se montrèrent hostiles à la conversion : en 1555, les *Lacandons* tuèrent deux prêtres et trente Indiens chrétiens. Quatre ans plus tard, une expédition partit de *Comitan* pour châtier les meurtriers : tous les villages lacandons furent saccagés, les habitants s'enfuirent dans la forêt, mais on ne put obtenir leur soumission.

Une autre tribu qui défia longtemps les efforts des Espagnols fut celle des *Itzas* du Peten ; en 1618, deux missionnaires qui avaient tenté de pénétrer chez eux furent attaqués et échappèrent difficilement. Deux ans plus tard, un autre ecclésiastique fut assassiné dans le pays; en 1646, une expédition qui remonta l'Usumacinta, fut obligée de revenir sur ses pas, en présence des forces déployées par les *Itzas*. Diverses expéditions envoyées contre les *Chols*, les *Itzas*, les *Lacandons*, entre 1675 et 1685, échouèrent complètement. En 1695, un grand mouvement militaire fut fait, dans le but de soumettre ces Indiens. Trois expéditions marchèrent contre eux, mais elles n'eurent même pas à combattre : les indigènes se dispersèrent devant elles. Enfin, en 1697, une armée, sous la conduite énergique de Martin de Ursua, parvint à battre les *Itzas* et à s'emparer de leur forteresse du lac *Peten*. Quant aux *Lacandons*, ils ne purent jamais être soumis et vivent encore dans les forêts de cette région, à l'état sauvage [1].

Le caractère indomptable des peuples de race maya a donné fort à faire tant aux Mexicains qu'aux Espagnols. Le XIX^e^ siècle les a vus en lutte constante contre le pouvoir fédéral et on peut dire

1. Nous avons emprunté cette esquisse historique de la soumission des peuples du Peten et de la Vera-Paz à l'excellent livre de M. A. Tozzer : *A comparative study of the Mayas and Lacandones* (*Archæological Institute of America*, New-York, 1907, in-8, pp. 12-13).

que les Mayas du Sud n'ont jamais été conquis complètement par les troupes mexicaines qui ont été envoyées contre eux. Le dernier soulèvement général eut lieu en 1847. La forteresse des mutins, *Chan Santa-Cruz*, fut enlevée d'assaut par les troupes de Mexico, mais les Mayas continuèrent une guerre de guerillas qui dure encore.

Il existe même aujourd'hui deux États indépendants, ceux de *Icaiche*, près de la frontière du Honduras britannique, et d'*Ixkanha*, dans e centre du Yucatan [1], et la vitalité de la race maya ne diminue en rien : sa langue est parlée, à l'heure actuelle, dans tout le Yucatan, elle a ses journaux, ses livres et rien ne fait prévoir le temps où tous les habitants de la péninsule seront complètement européanisés.

1. C. Sapper, *Die unabhängigen Indianerstaaten von Yukatan* (*Globus*, vo LXVII, 1895, pp. 197-201).

CHAPITRE IV

LA CIVILISATION MAYA

Sommaire. — I. Le clan chez les Lacandons modernes et chez les anciens Mayas. — II. Les classes de la société et les chefs dans le Yucatan antique. — III. L'organisation judiciaire. — IV. La religion. — V. La vie civile.

§ I. — *Le clan chez les Lacandons modernes et chez les anciens Mayas.*

Les institutions sociales des Mayas nous sont plus mal connues encore que leur histoire. Les recherches récentes de M. Tozzer sur les Lacandons, qui parlent la pure langue maya, jettent cependant quelque lumière sur ce sujet.

Les Lacandons sont divisés en clans totémiques (*yonen*) ; généralement chacun de ces clans a une localisation déterminée. C'est ainsi que les Lacandons du lac Petha appartiennent au clan *maax* ou du singe, ceux d'Anaite (rivière Usumacinta) à ceux du *coton*, « blaireau » et du *sanhol*, mustélidé nommé par les Espagnols « cabeza blanca », etc. Ces clans sont au nombre total de dix-sept et paraissent avoir été autrefois réunis en groupes plus considérables : les clans *k'ek'en*, « sanglier » et *citam*, « autre espèce de porc sauvage » sont désignés collectivement sous le nom de *couo* ; ceux de *coton*, « blaireau » et de *sanhol* sous celui de *tax*.

La descendance est en ligne masculine, le fils reçoit le nom totémique de son père et le transmet à son tour. Ces clans sont exogames comme ceux des anciens Mayas [1]. Landa décrit ainsi l'organisation familiale des Mayas : « On dit que les Indiens sont tous parents et d'un même nom, et qu'ils se traitent comme tels ; aussi, l'un d'eux se trouve-t-il en quelque endroit inconnu et dans l'embarras, il dit son nom ; sur-le-champ les gens de la même descendance accourent, le reçoivent et le traitent avec la plus grande tendresse. Ni homme ni femme n'épouse quelqu'un du même nom, car il y a là pour tous une note d'infamie [2]. »

1. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, p. 140.
2. Id., *ibid.*, p. 137.

La famille. — Actuellement, chez les Lacandons, l'unité sociale n'est plus le clan. Celui-ci comprend les individus habitant un certain district et portant le même nom, mais les indigènes se groupent en familles, dont les membres cultivent en commun un lopin de terre, et possèdent une maison. Chacun de ces petits établissements forme un tout. Les chemins qui y donnent accès sont orientés suivant les quatre points cardinaux, comme il en était, au temps de LANDA, des villages mayas [1]. La terre est la propriété collective de la famille, comme dans l'ancien Yucatan, où chaque ménage recevait une étendue de terre suffisante pour produire chaque année une quantité de maïs égale à vingt fois la charge d'un homme [2]. Les travaux agricoles étaient exécutés en commun, par les hommes du clan, semble-t-il. Chez les Lacandons, les quelques biens meubles deviennent après la mort du père de famille la propriété du fils aîné et de la veuve. S'il n'y a pas de fils, ce sont les frères du mort qui héritent. Chez les anciens Mayas, l'héritage était réparti également entre tous les fils [3].

Nous trouvons, chez les Lacandons, des restes de l'ancien système de parenté appelé par L. H. MORGAN « parenté classificative ». Le nom du père, *yum*, est aussi celui des oncles paternels ; le frère aîné et le cousin sont appelés *sukun*, la sœur aînée et la cousine *cic* ; les frères, sœurs et cousins des deux sexes, plus jeunes que l'individu auquel se réfère la parenté, sont tous désignés sous le nom de *uitzin*.

Le nom. — Mais il existe aussi une autre sorte de classification, tout à fait spéciale aux Mayas, qui se manifeste dans les noms que l'on applique aux divers membres de la famille. LANDA nous dit que les Yucatèques donnaient toujours à leurs fils et filles les noms du père et de la mère, celui du père comme nom propre et celui de la mère comme appellatif ; ainsi le fils de *Chel* et de *Chan* se nommait *Na-Chan-Chel* [4].

BRINTON nous donne quelques renseignements complémentaires intéressants : il dit que le prénom était surtout important. On le nommait *hach-kaba*, « le prénom » ou *hool-kaba*, « le nom de tête », et l'homme noble était appelé *ah-kaba*, « celui qui a un nom ». Ce surnom se transmettait dans la ligne paternelle [5]. Or ce « surnom »

1. LANDA. *Relation des choses de Yucatan*, p. 210.
2. ID., p. 130 ; cf. BRINTON, *Maya chronicles*, p. 27.
3. LANDA, *Relation*, p. 139.
4. ID., *ibid.*, p. 137.
5. *Maya chronicles*, p. 26.

se retrouve chez les Lacandons. Le système est assez complexe et demande à être expliqué par un exemple détaillé. Supposons un homme marié, du clan *citam* de la phratrie de *couo*. Ses enfants porteront tous le nom de *couo*, celui de la phratrie dont fait partie leur clan, et celui de *citam*, leur totem. Mais son fils aîné recevra en plus le nom de *k'in*, « soleil » et un nom secondaire qui sera *baatz*, « singe »; sa fille aînée sera nommée *na-k'in*, « soleil de la maison » et *baatz*. Le second fils sera appelé *k'aiyum*, « dieu chantant » et la seconde fille *nak'aiyum* et tous deux prendront de plus le nom de *sanhol*; le troisième fils et la troisième fille seront nommés *chank'in*, « petit soleil » et *na-chank'in* [1]; les suivants seront *bol*, « distribuer de la nourriture » et *na-bol* et leur emblème animal sera *k'imbol*, « serpent ». Au premier abord, il semblerait que ces appellations servent seulement à classer les membres de la famille, mais M. Tozzer nous dit que chacune de ces classes possède des chants séculaires particuliers, où sont célébrés les animaux qui leur sont attribués. Les gens portant un même surnom forment donc une classe ayant des rites et probablement des prérogatives spéciales. Or, chez les Mayas anciens, le fils aîné, le *k'in*, avait une supériorité marquée sur les autres fils ; il nous semble donc probable que les *ah-kabas*, les prétendus nobles, étaient les gens qui possédaient dans leur famille le titre de *k'in* et qui connaissaient les rites célébrant le *baatz*, le singe.

Dans les établissements familiaux des Lacandons, tous les pouvoirs sont réunis entre les mains du chef de famille, qui se nomme *yum*, « père, seigneur ». Lorsqu'il meurt, c'est son fils aîné qui lui succède et qui prend à son tour ce titre. Le principal des devoirs sociaux du *yum* est d'accomplir les rites familiaux, adressés aux divinités de la famille.

§ II. — *Les classes de la société et les chefs dans le Yucatan antique.*

Le clan était probablement, chez les anciens Mayas, localisé dans un village ou une ville. Son chef [2] était le *halach-uinic*, « l'homme vrai, réel », qui était assisté dans son office par l'*ah-kulel*, et par divers autres fonctionnaires : *chunthan*, *nupthan*, *etahau*, souvent

1. Pour ce degré, M. Tozzer n'a pu déterminer le nom animal supplémentaire.
2. Il existe, en maya, un terme générique (*ahau*) pour désigner les chefs de toute classe.

nommés dans la chronique de *Chac Xulub Chen* et dont les fonctions nous sont mal connues.

Les batabs. — Certains clans, comme ceux des *Chels*, des *Cocomes*, etc., ayant étendu leur domination sur de vastes étendues, il fallut nommer des chefs de districts, et un gouverneur de la capitale et de tout le territoire, auquel les chefs des villages étaient soumis et duquel ils recevaient des ordres. Ce chef était appelé *batab* ou *batab-uinic*. Cette charge était héréditaire, de père en fils. Il paraît cependant y avoir eu plusieurs grades parmi les *batabs*. Celui du premier degré, celui que les Espagnols appelaient le « roi », était souvent appelé simplement *ahau*, c'est-à-dire « seigneur ». Il déléguait une partie de sa puissance à des *batabs* de rang inférieur, choisis parmi les hommes exerçant déjà des charges publiques. C'est ainsi que *Nakuk Pech*, l'historien, fut d'abord *nupthan* ou gardien des portes de la ville de *Motul*; il devint *halach-uinic* ou chef du clan de *Chac Xulub Chen*, puis fut nommé *batab* pour tout le district entourant cette ville.

Ces chefs avaient pour assistants les *holpops* ou hérauts qui transmettaient leurs ordres aux différents villages qui se trouvaient sous leur domination.

Les chefs militaires. — L'organisation militaire des anciens Mayas ne nous est pas beaucoup mieux connue que leur organisation politique. Les villages avaient tous un chef des guerriers, héréditaire, qui se nommait *holcan*. Il enseignait aux jeunes gens le maniement des armes et toute la science tactique yucatèque; en temps de guerre il les conduisait au combat. Au-dessus des *holcans* il existait, dans chaque « royaume », deux chefs suprêmes de l'armée. L'un, dont le titre ne nous est pas parvenu, occupait une charge héréditaire ; l'autre, le *nacon* était élu à la grande fête qui avait lieu au mois de *Pax*. Pendant trois années, il devait garder la continence, on lui servait des aliments spéciaux, dans une vaisselle strictement réservée à son usage, et il ne devait communiquer qu'avec certaines personnes[1]. Le titre de *nacon* paraît avoir été appliqué à des individus de rang divers. Le général-élu dont nous parle Landa, représente, dans l'organisation militaire, l'équivalent du *ahau-batab*, du « roi » de l'organisation civile. Mais il semble bien qu'il existait d'autres *nacons*, peut-être un par village ; en effet, *Nakuk Pech*

1. Landa. *Relation des choses de Yucatan*, p. 173.

nous dit qu'étant *batab* du district de *Chac Xulub Chen* il avait le commandement de plusieurs *nacons* [1]. Il semble donc que chaque établissement possédait deux chefs militaires : le *holcan* héréditaire et le *nacon*, chef élu, qui se trouvait sous la tutelle des chefs civils nommés par le *ahau-batab*.

§ III. — *L'organisation judiciaire.*

Autant que nous pouvons le déduire d'un trop petit nombre de renseignements, la justice devait être administrée par le *halach-uinic* du village et par son second, l'*ah-kulel*. Nos connaissances sur la punition des crimes et des délits des Yucatèques sont très restreintes : en cas de meurtre, le coupable était poursuivi par le clan auquel appartenait la victime, les autorités ne protégeaient pas le meurtrier. Cependant, il pouvait y avoir composition, l'assassin versait le prix du sang et rentrait dans la loi commune [2]. Cette façon d'éviter la *vendetta* était aussi en usage dans les cas d'homicide accidentel, d'incendie involontaire d'une ruche ou d'un grenier à maïs. Si l'individu coupable ne pouvait payer le prix de la composition, il était aidé par son clan [3]. Le régime pénal du vol semble avoir été très analogue à celui en vigueur au Mexique : le voleur rendait ce qu'il avait dérobé et, s'il ne pouvait opérer cette restitution, il était réduit en esclavage ; s'il était fonctionnaire, chef de clan, etc., on lui scarifiait le visage des deux côtés, en présence de tout le village assemblé [4].

Le châtiment de l'adultère était laissé à la générosité du mari ; lorsqu'un homme était surpris avec une femme mariée on l'amenait à la maison du *halach-uinic* ; on l'attachait à un poteau et le mari pouvait lui faire subir tel traitement qu'il lui plaisait ou lui pardonner ; quant à la femme coupable, son mari se séparait d'elle et elle était livrée aux quolibets du peuple, sans punition spéciale.

1. G. Raynaud, *L'histoire maya*, p. 12.
2. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, p. 177.
3. Id., *ibid.*, p. 135.
4. Id., *ibid.*, pp. 177-178.

§ IV. — *La religion.*

Nous sommes, heureusement, mieux informés sur la religion des Mayas anciens que sur leur vie civile ; cependant il n'est pas possible, à beaucoup près, de tracer un tableau complet de leurs rites et croyances, et leur mythologie nous est presque complètement inconnue. Peut-être se représentaient-ils le monde à la façon des Aztèques; tout au moins, nous savons qu'ils attachaient la plus grande importance aux points cardinaux. Un dessin du livre de *Chilan-Balam de Chumayel* est caractéristique à ce sujet : la Terre y est représentée par un cube surmonté d'un arbre, le *Vaḥom-che*, ou arbre sacré, qui pousse au centre. Les manuscrits mayas nous donnent plusieurs tableaux dans lesquels on voit la terre, figurée par un hiéroglyphe particulier, accompagnée de quatre figures de divinités placées en croix et dont le nom, en caractères hiéroglyphiques, a pu être déchiffré avec certitude.

Les Bacabs. — Ces quatre divinités sont les *Bacabs*, dieux des points cardinaux et des jours qui commencent, alternativement, l'année tous les quatre ans. Landa[1] prétend que les Yucatèques croyaient que les Bacabs étaient quatre frères, que Dieu avait placés aux quatre coins du monde pour soutenir le ciel et l'empêcher de tomber. Il leur donne les noms de *Kan-u-Uayeyab*, *Chac-u-Uayeyab*, *Zac-u-Uayeyab*, et *Ek-u-Uayeyab*. Ces appellations sont erronées ; elles se composent toutes de *u-Uayeyab*, nom donné aux *Bacabs* en tant que protecteurs du premier jour de l'année, et des quatre adjectifs : jaune, rouge, blanc et noir. A chacun des points cardinaux, comme c'était l'usage dans toute l'Amérique indigène, correspondait une couleur symbolique : le jaune au sud, le rouge à l'est, le blanc au nord, et le noir à l'ouest. Ceci, joint à l'indication donnée par tous les auteurs anciens de l'orientation des édifices sacrés, montre qu'il existait au Yucatan un système de classification très analogue à celui du Mexique, renfermant dans des catégories spéciales certaines divinités, certains points cardinaux, certaines années, etc.

Les Dieux. — Les dieux yucatèques sont très mal connus. Les auteurs espagnols qui les signalèrent voyaient en eux des démons dont il fallait extirper le souvenir de la mémoire des indi-

1. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, p. 207.

gènes et la description de leurs fonctions et de leur caractère ne les a jamais intéressés. Cependant, grâce à ces renseignements et à ce que nous savons de la mythologie des Lacandons et des Mayas modernes, il est possible de reconstituer, tant bien que mal, l'ancien Panthéon du Yucatan.

Différents chroniqueurs disent que la première population du Yucatan n'adorait pas les idoles, et que ce culte fut introduit par les Mexicains. HERRERA [1] raconte même à ce propos, sur la foi du P. Hernandez, que les Mayas possédaient un mythe très analogue à l'histoire de la naissance du Christ ; c'est évidemment là une « fraude pieuse », mais peut-être repose-t-elle sur ce fait que les Yucatèques croyaient en un grand Dieu créateur, conservateur et bienfaiteur du monde. Peut-être en voyons-nous un souvenir dans le grand dieu des Lacandons, *Nohochacyum*, « le grand-père », nommé par les Mayas modernes *Nohochyumchac*.

Chez les premiers, ce dieu est à la tête de tout le Panthéon ; il est considéré comme le fils de deux fleurs, la *chacnicte* (*Plumeria rubra*) et la *xacnite* (*Plumeria alba*). On prétend qu'il habite près des ruines de Yaxchilan ou Menche-Tenamit. C'est une divinité bonne et bien disposée envers les hommes. Il est constamment en lutte contre *Hapikern*, divinité mauvaise et ennemie des hommes, incarnée sous la forme d'un serpent ; à la fin du monde, le mauvais principe sera vaincu par le bon, qui se ceindra les reins avec le corps de son ennemi [2].

Le *Nohochyumchac* des Mayas modernes n'occupe pas une situation aussi élevée dans la hiérarchie divine. Il n'est qu'une individualité qui fait partie d'une classe d'esprits, les *Nucuchyumchacobs*, qui habitent le ciel le plus élevé. Ces esprits sont les maîtres de la pluie et les exécuteurs des volontés de *Dios*, divinité chrétienne qui a usurpé la place occupée probablement autrefois par l'un d'eux. Ils correspondent aux *Chacs*, dieux de la pluie mentionnés par les auteurs anciens (au pluriel *chac-ob*).

Les Lacandons attribuent trois frères à *Nohochacyum* : le premier, *Yantho*, est associé avec l'esprit du Nord, *Xamanqinqu*, équivalant au *Xacab xaman* des anciens Mayas; le second, du nom de *Usukun*, est mal disposé envers les hommes ; son assistant est

1. *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme.*

2. TOZZER, *A comparative study of Mayas and Lacandones*, pp. 93-94.

Kisin, le tremblement de terre; le troisième, appelé *Uyitzin*, est favorable aux hommes. A côté de ces dieux suprêmes, on honore beaucoup la déesse *Akna*, « la mère », qui est la déesse de la naissance et correspond sans doute à l'*Ixchel* des anciens Mayas, nom que lui donnent d'ailleurs parfois les Lacandons [1]. On lui attribue pour mari le dieu *Chichacchob* ou *Akanchob*. Ce dieu est signalé par Landa [2] : dans les années commençant par le signe *Cauac*, où dominait l'influence néfaste de la maladie, on offrait des sacrifices à quatre idoles nommées *Chichac-Chob*, *Ekbalam-Chac*, *Ahcan-Ualcab* et *Ahbuluc-Balam* ; on les encensait, on leur présentait des boules d'une résine nommée *cic*, des ignames, etc.

Après toutes ces divinités, nous voyons apparaître le nom d'*Itz'ana*, dans lequel on reconnaît sans difficulté le héros civilisateur du Yucatan, le dieu *Itzamna*. Cependant, les Lacandons lui attribuent un caractère qui ne rappelle en rien le créateur d'*Izamal*. Celui-ci nous est surtout connu par les détails fournis par Cogolludo [3]. « Les Indiens du Yucatan, dit-il, adoraient un dieu nommé *Hunab-Ku*, ils disaient que de lui procédaient toutes choses et qu'il avait un fils, nommé *Hun Ytzamna* ou *Yac-Coc-Ahmut*; il vint au Yucatan avec les hommes de l'Orient et fut celui qui donna les noms par lesquels on distingue aujourd'hui, dans leurs langues, les ports de mer, les pointes de terre, les estuaires, les côtes et tous les parages, montagnes et autres sites de ce pays. Ce fut aussi lui qui inventa les caractères qui servaient d'écriture aux Indiens avant l'arrivée des Espagnols. » Lizana [4], de son côté, nous dit que dans *Izamal* s'élevait la statue du dieu, qui était nommé *Ytzmat-ul*, c'est-à-dire « celui qui reçoit et possède la grâce, ou la rosée, ou la substance du ciel. Il avait été autrefois roi, et à sa mort on lui avait élevé des autels. Au temps où ce roi-dieu vivait, les peuples venaient le consulter sur les choses à venir, des contrées les plus lointaines, et il les leur disait, ainsi que d'autres choses futures. On lui portait aussi les morts, et on dit qu'il les ressuscitait et qu'il guérissait les malades : c'est pourquoi on avait pour lui une grande vénération, et non sans raison [5] ».

1. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, p. 195.
2. Id., *ibid.*, p. 230.
3. *Historia de Iucathan*, lib. III, cap. 3, 6 et 8.
4. *Devocion de nuestra Señora de Yzamal*, reproduit en partie par Brasseur de Bourbourg à la suite de sa traduction de la *Relation* de Landa, pp. 348-365.
5. Lizana, dans Brasseur de Bourbourg, p. 359.

Le centre du culte de *Itzamna* était la ville d'Izamal (ou *Itzamal*). Les deux principaux temples étaient érigés sur les deux plus grandes pyramides de la ville et se nommaient *Ytzmat-ul* et *Kab-ul* ; Lizana [1] nous donne des pélerinages qu'on y faisait la description suivante : « Là, ils offraient des aumônes considérables et portaient des présents; on y venait de toutes parts en pélerinage ; c'est pourquoi ils avaient fait aux quatre vents quatre routes ou chaussées, qui s'étendaient jusqu'aux extrémités du pays, allant jusqu'à la terre de Tabasco, de Guatemala et de Chiapas; on en voit encore aujourd'hui des restes, si grand était le concours de monde qui accourait à ces oracles d'*Ytzmat-ul* et de *Kab-ul* pour lesquels on avait fait ces routes. » Dans d'autres parties du Yucatan, on l'honorait à certaines époques : sous le nom de *Yax-Coc-Ahmut*, on lui sacrifiait dans les années commençant par le signe *Muluc*, des écureuils et des étoffes ; le dieu assurait en retour la fertilité des champs de maïs et l'abondance de l'eau [2].

Dans les années commençant par le signe *Ix*, on rendait un culte spécial au *Zac-bacab* [3]. On fabriquait une statue d'*Itzamna*, qui était placée dans la maison du *halach-uinic*; les fidèles se rendaient en cérémonie au temple, où était renfermée la statue du *Bacab*, on lui sacrifiait une poule, puis on plaçait l'idole sur un brancard et on l'emportait à la maison du chef où elle était déposée à côté de celle d'*Itzamna*. On faisait de nouveaux sacrifices, puis la statue du héros civilisateur était réintégrée dans le temple et celle du *Bacab* était placée à l'orient de la ville où elle restait jusqu'à l'année suivante [4].

A *Itzamal*, un troisième temple était consacré au dieu *Kinich-Kakmó*, « Ara du feu solaire », qui était une hypostase d'*Itzamna*. On lui attribuait les épidémies et autres calamités publiques. Tous les jours, à midi, un sacrifice lui était offert, et il était censé descendre en personne et consumer les offrandes [5]. Il est mentionné par Landa sous le nom de *Kinich-ahau*, « le chef solaire ».

Le culte de *Cuculkan* paraît avoir eu, nous l'avons déjà dit, *Ch'ich'en-Itza* pour point de départ ; il se répandit ensuite dans tout le pays, jusqu'à la destruction de *Mayapan* et l'écroulement de la grande puissance des *Cocomes*. Son culte ne fut plus, ensuite, célébré que dans la province de *Mani*, où dominaient les *Tutul-*

1. Lizana dans Brasseur, p. 359.
2. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 221-223.
3. C'est-à-dire au *Zac-u-Uayeyab*.
4. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 223-227.
5. Lizana dans Brasseur, p. 361.

Xius; à l'occasion de certaines fêtes, des pélerins venaient en foule de tout le Yucatan à la ville de *Mani*. La plus importante de ces cérémonies avait lieu le 16e jour du mois de *Xul* : « Tous les seigneurs et les prêtres de *Mani* s'assemblaient et, avec eux, une multitude considérable qui se joignait à eux, après s'être préparée par des jeûnes et des abstinences. Le soir de ce jour, ils sortaient en procession, avec un grand nombre de comédiens de la maison du prince, et s'avançaient lentement vers le temple de *Cuculkan*, qu'on avait orné au préalable. En arrivant, ils faisaient leurs prières et plaçaient des bannières en haut du temple ; ils étalaient leurs idoles sur un tapis de feuillage ; ayant ensuite fait du feu nouveau, ils brûlaient de l'encens en beaucoup d'endroits, faisant des oblations de viande, cuite sans sel ni piment, avec des boissons de fèves et de pépins de calebasses. Les seigneurs, ainsi que ceux qui avaient observé le jeûne, passaient là, sans retourner chez eux, cinq jours et cinq nuits en prière, brûlant du copal et exécutant des danses sacrées. Pendant ce temps-là, les jongleurs allaient de la maison d'un des nobles à l'autre, représentant leurs pièces et recueillant des offrandes ; au bout de cinq jours, ils portaient les dons ainsi obtenus au temple où ils les partageaient aux seigneurs, aux prêtres et aux danseurs ; après cela, les bannières et les idoles étaient ramenées à la maison du prince, d'où chacun rentrait chez lui avec ce qui lui revenait. Selon une croyance générale, *Cuculkan* descendait du ciel le dernier jour de la fête et recevait personnellement les sacrifices, les pénitences et les offrandes faites en son honneur. Quant à la fête on l'appelait *Chic-Kaban* [1]. »

Les Mayas modernes ont gardé le souvenir de *Cuculkan*, mais il ne subsiste, dans la religion populaire, que sous une forme très altérée. Son nom même a été modifié : on le nomme aujourd'hui *Quqikan* et on le représente comme un serpent à plusieurs têtes, qui, de temps à autre, descend sur la terre [2]. Les Lacandons, qui ont mieux conservé le nom (*Cuculkan*) croient aussi que c'est un serpent polycéphale, vivant auprès de la maison de *Nohochacyum* [3].

A côté de ces divinités principales, se groupaient une foule de dieux ou d'esprits plus ou moins puissants, dieux des éléments (*Kin*, le soleil ; *Ik*, le vent ; *Chac*, la pluie, etc.) (fig. 146), des diverses par-

1. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 301-303.
2. Tozzer, *Comparative study*, p. 157.
3. Id., *ibid.*, p. 96.

ties de l'année, des fonctions sociales (tel *Ekchuah*, dieu des voyageurs, etc.).

Landa nous a fourni un grand nombre de renseignements sur les rites yucatèques anciens. Le plus important était le sacrifice. Les sacrifices étaient célébrés aux grandes fêtes, ou lorsque les circonstances demandaient un acte exceptionnel. Les victimes étaient le plus souvent des animaux, mais parfois aussi des hommes. Elles étaient égorgées sur une pierre analogue au *techcatl* des Mexicains ;

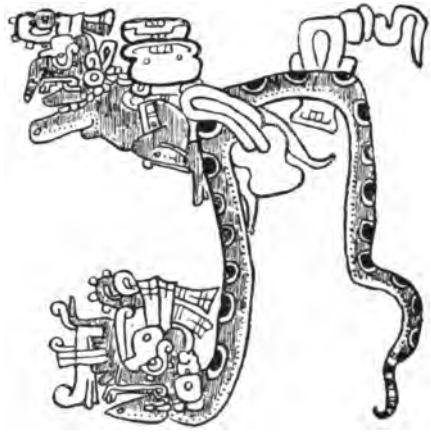


Fig. 146. — Le dieu yucatèque de la pluie, *Chac* (d'après le *Codex Troano*).

on leur arrachait le cœur, et on barbouillait de leur sang les statues des dieux. Les victimes humaines étaient, soit des « esclaves » achetés par les prêtres, soit des enfants offerts par les pieux adorateurs du dieu. On les entourait de prévenances jusqu'au jour de la fête où avait lieu leur immolation ; ce jour venu, on les menait au temple en grande pompe, on les déshabillait pour les peindre en bleu et on leur posait sur la tête une sorte de mitre. Lorsque sacrificateur et victime étaient arrivés à la statue du dieu, tous les assistants exécutaient une danse rituelle, puis on étendait sur la pierre celui qui allait être sacrifié. Les rites différaient, selon que celui-ci devait être tué à coups de flèches ou devait avoir le cœur arraché. Les aides du prêtre sacrificateur exécutaient une danse autour de la victime, et lui décochaient des flèches au cœur, peint en blanc sur la peau. Les choses se passaient ensuite comme au Mexique. Le cadavre était ensuite jeté en bas des degrés du temple, où des aides le décou-

paient ; les quartiers de la victime étaient répartis entre les chefs et les prêtres, qui les mangeaient. Les Yucatèques connaissaient, tout comme les Mexicains, le rite où le sacrificateur revêtissait la peau de la victime. A Ch'ich'en-Itza, les victimes étaient jetées dans des puits [1].

Les animaux sacrifiés étaient généralement mangés par ceux qui avaient assisté à la cérémonie ; quelquefois, cependant, ils étaient consumés sur un bûcher [2].

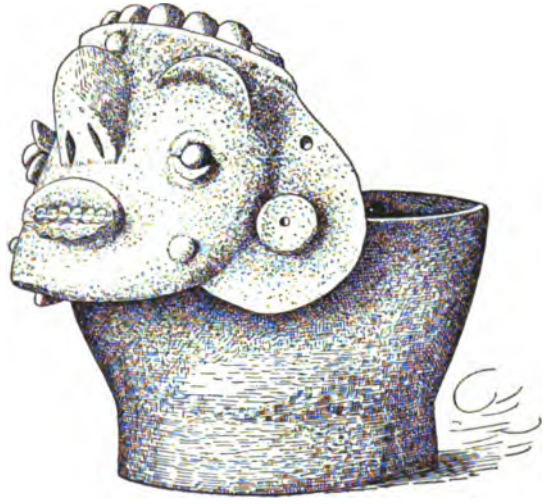


Fig. 147. — Bol à brûler l'encens employé chez les Lacandons (d'après Tozzer, *A comparative study of the Mayas and Lacandones*).

Les anciens Mayas se tiraient du sang de diverses parties du corps, surtout du membre viril, des oreilles et de la langue [3]. Un bas-relief de Menche représente un dévot qui passe, par un trou percé dans sa langue, une corde garnie d'épines.

Parmi les rites propitiatoires, il faut citer les fumigations, faites avec du copal et du tabac. On brûlait ces matières dans des bols de terre, très semblables à ceux que les Lacandons emploient aujourd'hui au même usage (fig. 147). Landa [4] nous dit que les

1. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 165-169.
2. Id., *ibid.*, p. 255.
3. Id., *ibid.*, p. 163.
4. Id., *ibid.*, pp. 156-157.

voyageurs emportaient avec eux ces cassolettes et des grains de copal, qu'ils brûlaient en route pour se propitier le dieu *Ekchuah*. Le rite de fumigation faisait partie de toutes les cérémonies des anciens Mayas.

Lorsque les Yucatèques avaient violé une interdiction rituelle, ou qu'ils avaient commis une faute contre leur morale religieuse, ils confessaient publiquement leur péché à un prêtre, ou, à défaut de prêtre, à leurs parents [1].

Les rites funéraires. — Les rites funéraires différaient suivant la qualité du mort. Les gens du commun étaient enterrés dans leur maison ; on leur remplissait la bouche de *koyem* (maïs moulu), puis on plaçait à côté d'eux de petites pierres, qui servaient de monnaie, des sculptures représentant des divinités et des objets rappelant leur métier. Les survivants abandonnaient alors la maison [2].

Les chefs étaient généralement brûlés, mais les rites différaient suivant les nations et les tribus. A *Itzamal*, les corps étaient incinérés ; on déposait les cendres dans des urnes, que l'on renfermait dans des temples. Ailleurs, elles étaient déposées dans des statues creuses en terre cuite, ou dans des figures de bois sculptées. Le mode de sépulture des chefs du clan *Cocome* est ainsi décrit par DE LANDA : « On leur coupait la tête quand ils étaient morts ; on la faisait cuire pour en enlever la chair ; on sciait la partie de derrière (du crâne), laissant celle de devant avec les mâchoires et les dents. On remplaçait ensuite, sur ces demi-crânes, la partie qui manquait par un mastic particulier, leur rendant, à la perfection, l'apparence qu'elles avaient de leur vivant [3]. » Ces têtes préparées étaient placées dans les oratoires et on leur faisait des offrandes les jours de fête.

Les fêtes. — Outre les fêtes des grands dieux, décrites plus haut, il en existait d'autres, fixées par le calendrier. Le peuple s'y préparait par l'observance d'interdictions (jeûne, abstinence). Cinq jours avant la première fête de l'année, celle du mois *Pop*, les fidèles restaient chez eux, ils ne se peignaient ni ne se lavaient ; les femmes devaient s'interdire toute besogne servile, etc. [4]. Les

1. LANDA, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 154-155.
2. ID., *ibid.*, pp. 196-197. Les Mayas modernes enterrent leurs morts d'après les rites de l'Église catholique, mais ils ont conservé la coutume de placer des aliments dans le cercueil (TOZZER, *A comparative study*, p. 19).
3. ID., *ibid.*, pp. 198-199.
4. ID., *ibid.*, pp. 276-277.

rites consistaient en fumigations, en scarifications, en danses diverses, accompagnées parfois de sacrifices.

Certaines fêtes semblent avoir été fixes, les autres variaient suivant les indications astrologiques : elles ne pouvaient avoir lieu un jour néfaste [1].

D'après les indications fournies par DE LANDA, nous pouvons dresser la liste des fêtes de l'année :

1er mois, *Pop* (juillet). Fête de l'an neuf.
2e mois, *Uo* (août). Fête de *Pocan*, célébrée en l'honneur d'*Itzamna*.
3e mois, *Zip* (août-septembre). Ce mois avait trois grandes fêtes : la première en l'honneur des divinités de la médecine, *Itzamna*, *Cit-Bolon-Tun* et *Ahau-Chamahez* et de la déesse des accouchements, *Ixchel* ; la seconde, en l'honneur d'*Acanum*, de *Zuhuy-Zip* et de *Tabai*, divinités de la chasse ; la troisième célébrée par les pêcheurs pour se propitier les esprits *Ahkak*, *Nexoi*, *Ahpua*, *Ahutz* et *Amalum*.
5e mois, *Tzec* (octobre). Fête des propriétaires de ruches.
6e mois, *Xul* (octobre-novembre). Fête de *Chic-caban*, en l'honneur de *Cuculkan*.
8e mois, *Mol* (novembre-décembre). Fête d'*Oloh-Zab Kam Yax*, donnée en signe d'adoration d'*Ixmol*, déesse protectrice de l'enfance ; deuxième fête des ruches.
9e mois, *Ch'en* (décembre). Fête de la fabrication des idoles.
10e mois, *Yax* (janvier). Fête d'*Ocna*, en l'honneur des *Bacabs*.
11e mois, *Zac* (février), deuxième fête des chasseurs.
13e mois, *Mac* (mars). Fête de *Tup'k'ak'*, célébrée par les vieillards pour honorer *Itzamna*.
15e mois, *Moan* (avril-mai). Fête des planteurs de cacao, pour se propitier les esprits protecteurs de cette plante : *Ekchuah*, *Chac* et *Hobnil*.
16e mois, *Pax* (mai), deuxième fête de *Cuculkan*, nommée *Pacum Chac* [2].

Les idoles. — DE LANDA nous dit que les anciens Yucatèques possédaient des images de leurs dieux faites de pierre, de bois ou de

1. Voir dans STEPHENS, *Incidents of Travel in Yucatan*, vol. I, appendix, pp. 448-459, un calendrier maya portant indication des jours favorables et néfastes.
2. LANDA, *Relation des choses de Yucatan*, § XL, pp. 240-311.

terre cuite. Les images de pierre étaient peu nombreuses ; celles de bois étaient de petite taille ; « elles comptaient dans les héritages et étaient parmi les choses les plus précieuses qui se pussent transmettre » ; les idoles de terre cuite étaient les plus nombreuses.

Les images en bois ont totalement disparu : les premiers missionnaires les ont presque toutes brûlées. Par contre, nous possédons quelques idoles de pierre du Yucatan et un très grand nombre de la région du Peten.

L'organisation religieuse. — Les charges religieuses étaient remplies par plusieurs sortes de prêtres, connus sous la dénomination générique de *balams* [1]. Les *Ahkins* ou *Chilans* étaient les plus réputés d'entre eux ; leur fonction principale était la divination et Lizana [2] nous a conservé plusieurs de leurs prophéties, dont on retrouve aussi des fragments dans les *Livres de Chilan-Balam*. Dans l'une de ces prophéties, on a voulu voir l'annonce de la venue des Espagnols :

> En ce temps-là, ceci sera peut-être compris, ô prêtres,
> O seigneurs, par ceux qui gouvernent la terre.
> Après quatre *katuns*
> La vérité sera alors apportée.
> A cette époque, au nom du dieu,
> Je vous recommande, ô seigneurs,
> D'épier sur la route votre hôte, ô gens d'Itza,
> Le seigneur de la terre, quand il viendra.
> Ainsi parle le principal chef, Pech le prêtre,
> Pour la fin du quatrième *katun*
> Après la fin de ce *katun*-ci.

Les *chilans* étaient fort respectés par le peuple ; ils ne sortaient qu'en litière.

Les sacrificateurs étaient nommés *nacons*, comme les chefs militaires. Ils étaient assistés par des prêtres d'un rang inférieur, nommés *chacs*, qui étaient au nombre de quatre pour chaque *nacon* [3].

Le clergé tout entier était soumis à l'autorité suprême d'un souverain pontife, appelé *Ahkin-mai* ou *Ahau Can mai*, qui, à l'époque de la grande puissance des *Cocomes*, résidait à *Maya-*

1. *Balam* a le sens de « jaguar ».

2. Dans son *Historia de nuestra Señora de Izamal*, réimprimée par Brasseur de Bourbourg dans *Manuscrit Troano, Étude sur le système graphique des Mayas*, Paris, 1869, in-4°, vol. II, p. 103.

3. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, p. 161.

pan. Il recevait des présents de tous les fonctionnaires, civils et religieux, nommait les prêtres après examen, leur fournissait les livres et leur donnait les conseils nécessaires à l'exercice de leur sacerdoce. Lorsqu'il mourait, il était remplacé par son fils ou un de ses parents les plus proches [1].

Les sorciers. — A côté de ces prêtres réguliers, officiels, il existait une foule de sorciers, guérisseurs, devins, dont nous ne connaissons parfois que les noms ; c'étaient les ***ah-cuyah***, ***ah-tun***, que les dictionnaires mayas nous disent être des « sorciers », les ***ah-tzyacyah*** ou médecins ; les ***pulahoobs***, les ***mens*** qui pratiquaient les formes inférieures de la divination [2]. Il est probable que certains de ces sorciers exerçaient leur art en secret, en raison du caractère sinistre qui s'y attachait ; c'est le cas pour les sorciers envoûteurs (***pulahoob***), qui envoyaient aux hommes la mort, la fièvre et toutes les calamités.

Les scribes (***ah-uóoh***) avaient probablement, à quelque degré, un caractère religieux ; l'art de l'écriture, en effet, était enseigné par les prêtres.

§ V. — *La vie civile.*

Le vêtement et la parure. — Le costume des anciens Mayas était des plus simples. Il consistait en une sorte de pagne, dont ils s'enveloppaient plusieurs fois les reins, de manière à ce qu'une des extrémités tombât par devant et l'autre par derrière [3]. Par-dessus, ils portaient des manteaux amples et carrés, qu'ils nouaient sur les épaules. Les bas-reliefs de la région du Peten nous montrent des prêtres recouverts de somptueux manteaux brodés, et coiffés de tiares ornées de grandes touffes de plume de quetzal, qui rappellent celles des prêtres et des guerriers mexicains (voir fig. 158). Les gens du peuple portaient les cheveux longs, sauf sur le milieu du crâne, où ils les brûlaient de façon à faire une sorte de tonsure ; ils les tressaient en guirlande autour de la tête, à l'exception d'une petite queue qui tombait en arrière comme une houppe [4].

1. Landa, ***Relation des choses de Yucatan***, p. 43.
2. Les ***mens*** existent encore au Yucatan et continuent à faire de la divination au moyen d'un morceau de cristal de roche ou de grains de maïs (Tozzer, ***A comparative study***, pp. 163-164).
3. Landa, ***Relation***, pp. 116-117. Les Mayas modernes portent encore ce pagne, qu'ils nomment ***chicnacnok'***, lorsqu'ils travaillent aux champs Tozzer, ***A comparative study***, p. 32'.
4. Id., ***ibid.***, pp. 114-115.

Les Mayas se baignaient fréquemment, ils se peignaient le corps et le visage en rouge et se tatouaient par incision. Le tatouage était un insigne honorifique. Leur tête était artificiellement déformée ; cette déformation n'était pas très accentuée chez les peuples

Fig. 148. — Femme maya broyant du maïs (d'après A. Tozzer, *A comparative study of the Mayas and Lacandones*).

du Yucatan, mais les bas-reliefs nous montrent qu'elle était très forte chez ceux des régions voisines du Guatemala.

Les femmes portaient un costume très analogue à celui des Mexicaines. Cogolludo [1] dit que leur principal vêtement était le *yupte* [2], sorte de vêtement en forme de sac, possédant trois trous,

1. *Historia de Iucathan*, p. 188.
2. Équivalent du *huipilli* des Mexicains.

l'un pour passer la tête, les deux autres pour les bras [1]. Elles portaient parfois, sur les épaules, des couvertures analogues aux *tilmatlis* des Mexicains [2] (fig. 148).

Les femmes mayas s'oignaient le corps d'une sorte de baume odorant nommé *iztahté*, qu'elles mélangeaient à une matière colorante rouge, et se tatouaient sur toute la partie supérieure du corps, à l'exception des seins. Elles avaient un grand soin de leur chevelure qu'elles portaient fort longue et partagée en deux tresses nattées. Elles se faisaient limer les dents en pointe, et se perforaient le cartilage du nez pour y enchâsser des perles d'ambre ; elles se faisaient aussi percer les oreilles pour y suspendre des boucles.

Les anciens auteurs nous parlent souvent des bijoux yucatèques, et les bas-reliefs sculptés nous permettent de nous faire une idée de ce qu'ils étaient : agrafes de manteaux travaillées, représentant des têtes d'hommes ou de divinités ; ornements de nez guillochés, boucles d'oreille, pectoraux, bagues, bracelets tous richement et finement décorés. Ces bijoux devaient être faits de matières précieuses, car on n'a pas pu en retrouver trace.

Les maisons et l'architecture. — Les Mayas ont été des architectes habiles, plus habiles encore que les Mexicains. Toutefois, les grands édifices dont nous admirons aujourd'hui les ruines paraissent n'avoir existé que dans quelques régions du Peten et du Yucatan. La grande majorité des Mayas-Qu'ichés habitaient dans des huttes de bois, recouvertes de feuilles de palmier, analogues à celles que construisent encore les Mayas du Yucatan et les Lacandons. Ces maisons sont rectangulaires avec les extrémités légèrement arrondies. La charpente de ces constructions se compose de quatre poteaux fourchus sur lesquels repose le toit ; les murs sont faits de lattes serrées les unes contre les autres et recouverts d'argile. Deux portes sont ménagées dans les grands côtés des murs. Dans les habitations du Yucatan, un petit hangar est adjoint à la maison [3].

De Landa nous décrit les maisons des « seigneurs » de l'ancien

1. Cf. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 186-187.

2. Cogolludo dit que les Mayas nommaient ces couvertures *hayates* (*Historia de Iucathan*, p. 187).

3. Tozzer, *A comparative study*, pp. 63-64 ; cf. pour les habitations modernes du Guatemala, K. Sapper, *Der gegenwärtige Stand der ethnographischen Kenntniss von Mittelamerika Archiv für Anthropologie*, nouv. série, vol. III, pp. 1-38.

Yucatan. Elles étaient aussi rectangulaires et recouvertes d'un toit aigu à deux pentes rapides ; au milieu de la maison courait, longitudinalement, un mur percé de portes qui faisaient communiquer les deux moitiés de l'habitation ; dans la moitié d'arrière, se trouvaient les lits ; celle de devant, décorée de peintures, servait de lieu de réception [1].

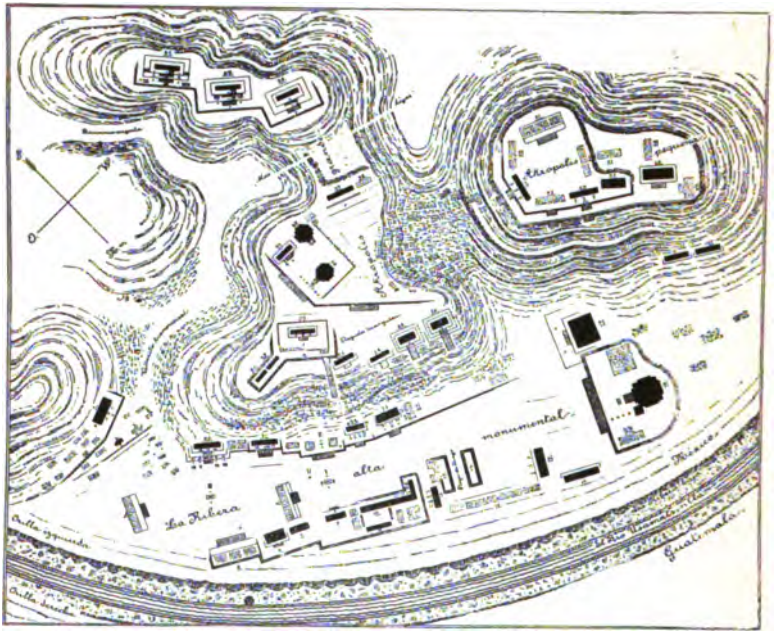


Fig. 149. — Plan des ruines de Yaxchilan (d'après T. Maler).

Les grands édifices de pierre étaient souvent élevés sur des pyramides, comme ceux du Mexique. Ces substructures étaient généralement de plan carré, mais parfois polygonales, les marches et les ressauts étaient perpendiculaires ; toutefois, dans la région de Mototzintla, les parties ascendantes étaient obliques [2]. Dans le Sud (Vera-Paz, Guatemala), où le sol montagneux permettait d'établir facilement les constructions dans des endroits escarpés, les pyramides étaient peu élevées. Sur la terre plate du Yucatan, au contraire, elles atteignaient parfois des hauteurs considérables.

1. Landa, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 110-111.
2. K. Sapper, *Indian Settlements in central America* (RS, 1895, pp. 545-546).

Les constructions étaient groupées de façon différente suivant les régions; dans le Peten, par exemple, les habitations étaient distribuées irrégulièrement, sur des terrasses de faible hauteur. Le plan des ruines de *Yaxchilan* [1] (fig. 149), sur les bords de l'Usumacinta, est intéressant à ce point de vue. Les différents édifices sont rassemblés sur deux éminences naturelles, et dans une plaine voisine s'étendan

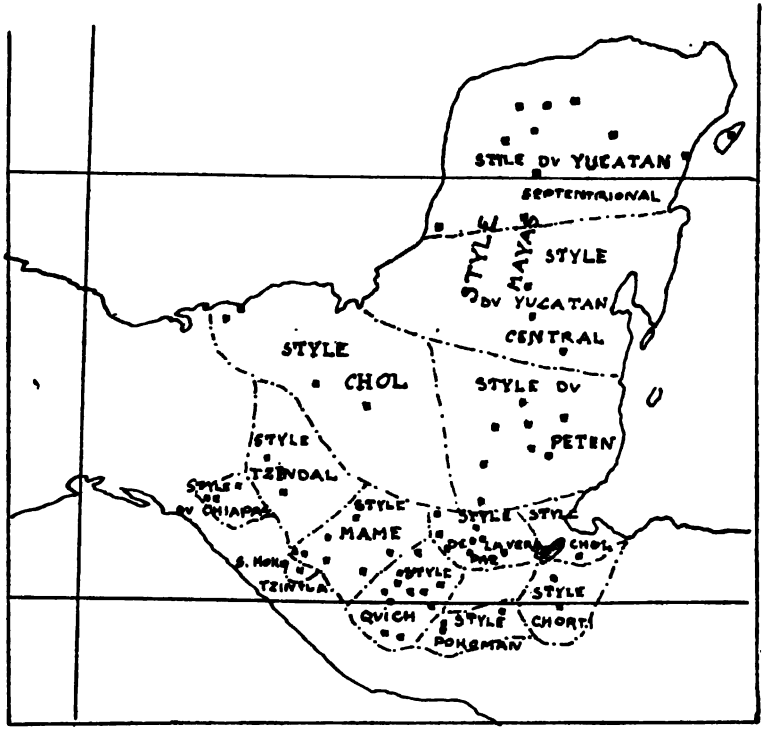


Fig. 150. — Les styles architecturaux des Mayas-Qu'ichés (d'après Sapper).

jusqu'à la rivière Usumacinta; la plupart des constructions sont élevées de quelques marches au-dessus du sol naturel; la ville forme ainsi une série de terrasses, sans communications entre elles [2]. Les rues, au sens européen du mot, n'existaient que dans quelques villes ruinées du Guatemala [3].

1. Aussi nommée *Menche Tinamit* et *Ville Lorillard*.
2. T. Maler, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley* (MPM, vol. II, n° 2, pp. 101-197).
3. Sapper, *Indian Settlements*, p. 539.

Suivant M. Sapper [1] les ruines de l'Amérique centrale doivent se classer (fig. 150) en trois types principaux dans lesquels on peut établir des sous-types.

1er type : Style de la Vera-Paz. Les agglomérations sont petites ; les constructions sont orientées suivant les points cardinaux ; on emploie peu le mortier dans la construction.

2e type : Style des tribus habitant les montagnes (Qu'ichés, Mames, etc.). Les agglomérations sont denses ; on constate l'existence d'édifices en forme d'H.

Sous-types : *a*. Style tzental : les constructions ne sont pas orientées suivant les points cardinaux ; on ne fait pas usage du mortier ;

b. Style mame : les constructions ne sont pas orientées ; les pierres sont jointes avec du mortier ;

c. Style qu'iché : les constructions sont orientées ; emploi du mortier.

3e type : Style des tribus habitant les plaines : murs de pierres liées au mortier. Constructions orientées ; pièces intérieures.

I. Style maya : pyramides à pente rapide, très élevées, linteaux de portes faits en bois de zapote.

Sous-types : *a*. Style du Peten ; les habitations sont très serrées, abondance de terrasses. Fortifications. Emploi du mortier, maisons très ornées.

b. Style du sud du Yucatan : les habitations sont plus espacées, murs en pierre de grand appareil, soigneusement taillée.

c. Style du nord du Yucatan : les habitations sont éparses. Les murs des maisons de pierre sont souvent richement ornés de sculptures.

II. Style chol : les linteaux des portes sont faits de pierre dressée. L'ornementation est faite de bossages en stuc et de tablettes portant des bas-reliefs et des hiéroglyphes.

III. Style chorti : les pyramides se développent encore plus que partout ailleurs ; abondance de terrasses : à Copan, il existe une pyramide à pente raide.

Les monuments des Mayas-Qu'ichés étaient généralement de faible élévation et très longs. La disposition intérieure différait non seulement suivant les styles, mais encore suivant la destination des édifices. Le plus souvent, les palais comprenaient plusieurs couloirs,

1. Sapper, *Indian Settlements*, pp. 552-554.

Fig. 151. — Vue intérieure d'une chambre ou couloir dans un palais de Yaxchilan (d'après T. Maler, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley*).

étroits et séparés par des murs d'une épaisseur énorme. Le plafond de ces pièces était en forme de trapèze, la voûte était en encorbellement et recouverte de grandes dalles plates (fig. 151 et 152) [1]. Parfois, le toit était surmonté d'une galerie verticale, peu épaisse, ajourée ou sculptée (fig. 153).

Un bon exemple de l'ancienne architecture des peuples mayas-qu'ichés est fourni par un édifice de Yaxchilan, appelé par MALER [2] « Temple rouge ». Il figure sur le plan sous le n° 1 et est situé près de l'Usumacinta. La façade nord-est, tournée vers la rivière, a trois portes qui donnent accès dans une chambre de 8m 90 de

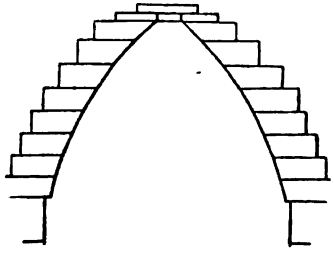


Fig. 152. — La voûte yucatèque (d'après STEPHENS, *Incidents of Travel in Yucatan*).

long sur 1m 40 seulement de large. Le plafond de cette chambre est voûté en encorbellement. Cette chambre n'a aucune communication avec les deux autres. Du côté sud-ouest se trouve une grande pièce de 9m 10 sur 1m 92, dans laquelle on pénètre également par trois portes, placées perpendiculairement mais qui ont été murées et remplacées par deux couloirs latéraux, de 0m 80 de large, conduisant à l'extérieur. Cette pièce communique avec une troisième chambre, semblable à celle du côté nord-est, qui, en raison de sa situation, est très sombre (fig. 154).

Cette partie inférieure de l'édifice est couverte d'un toit plat, sur lequel existait une superstructure creuse, conservée en partie. Cette curieuse construction était faite de deux murs, courant parallèlement sur toute la longueur du palais, inclinés l'un vers l'autre,

1. Sur la construction de ces voûtes par approche, voir STEPHENS, *Incidents of Travel in Yucatan*, vol. I, appendice, pp. 429-434.

2. T. MALER, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley* (MPM, vol. II, n° 2, pp. 122-125).

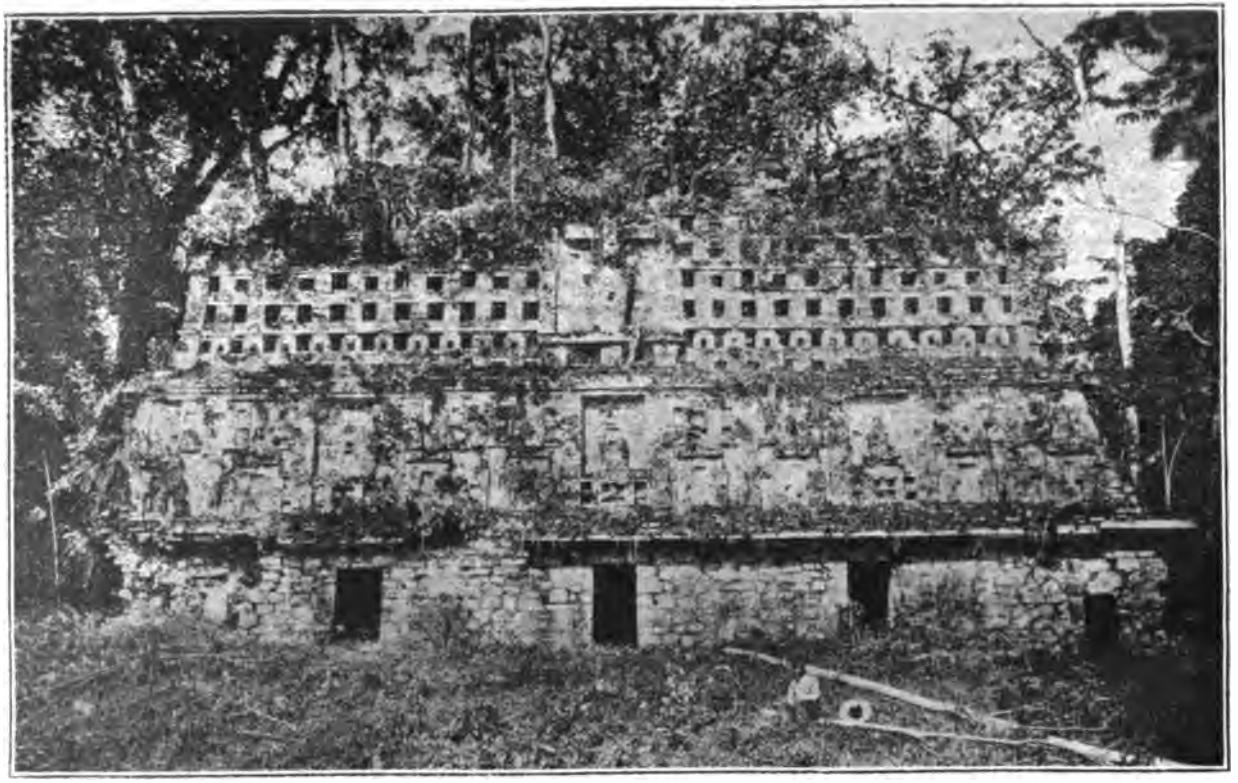


Fig. 153. — Palais de Yaxchilan, montrant l'étage supérieur ajouré (d'après T. Maler, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley*).

et laissant entre eux à la base un espace de 1m46. Ces murs étaient percés de fenêtres et formaient un étage supérieur aéré (fig. 155).

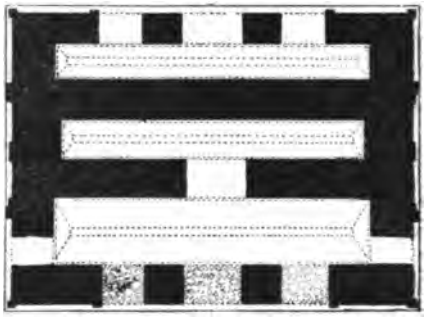


Fig. 154. — Le « Temple rouge » de Yaxchilan (d'après T. Maler, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley*).

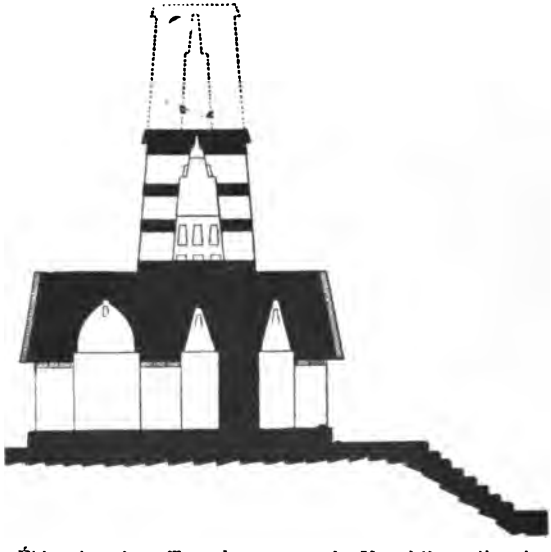


Fig. 155. — Élévation du « Temple rouge » de Yaxchilan (d'après T. Maler, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley*).

Les ruines de Yaxchilan comprennent un édifice encore plus intéressant que le précédent. M. Maler [1] l'a nommé « le Labyrinthe ».

1. T. Maler, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley*, pp. 137-139.

Il est situé sur une terrasse ; extérieurement, il a 20m33 de long sur 17m70 de large ; sa hauteur est de 5m90 ; il était autrefois surmonté d'une superstructure analogue à celle du « Temple rouge ». La façade, orientée à l'est-sud-est, est percée de quatre portes, auxquelles on accède par un large escalier. Ces entrées donnent accès dans une vaste chambre voûtée en pointe de 12m65 de long, 1m 95 de large et 3m70 de haut. Les extrémités se replient à angle droit

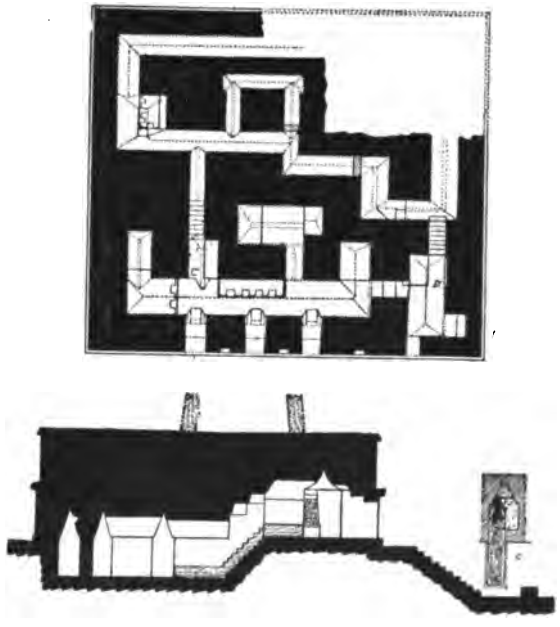


Fig. 156. — Plan et élévation des ruines du « Labyrinthe » de Yaxchilan (d'après T. Maler, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley*).

et forment deux chambres supplémentaires. De cette pièce d'entrée partent trois couloirs : l'un, à gauche, donne accès dans une chambre rectangulaire d'où part un nouveau couloir, qui par un escalier conduit dans une suite d'étroits boyaux, impropres à l'habitation ; le couloir du milieu mène dans une autre chambre, très semblable à la précédente ; le troisième couloir est aussi pourvu d'un escalier qui mène dans les couloirs d'arrière (fig. 156).

Au Yucatan, les édifices sont plus longs, disposés différemment, et contiennent un nombre de pièces plus considérable. Les

monuments du Yucatan possédaient rarement des chambres intérieures ; les chambres s'ouvraient directement, par de larges portes pratiquées, soit dans le mur de face, soit dans celui d'arrière.

Les bâtiments sont parfois élevés sur des terrasses successives,

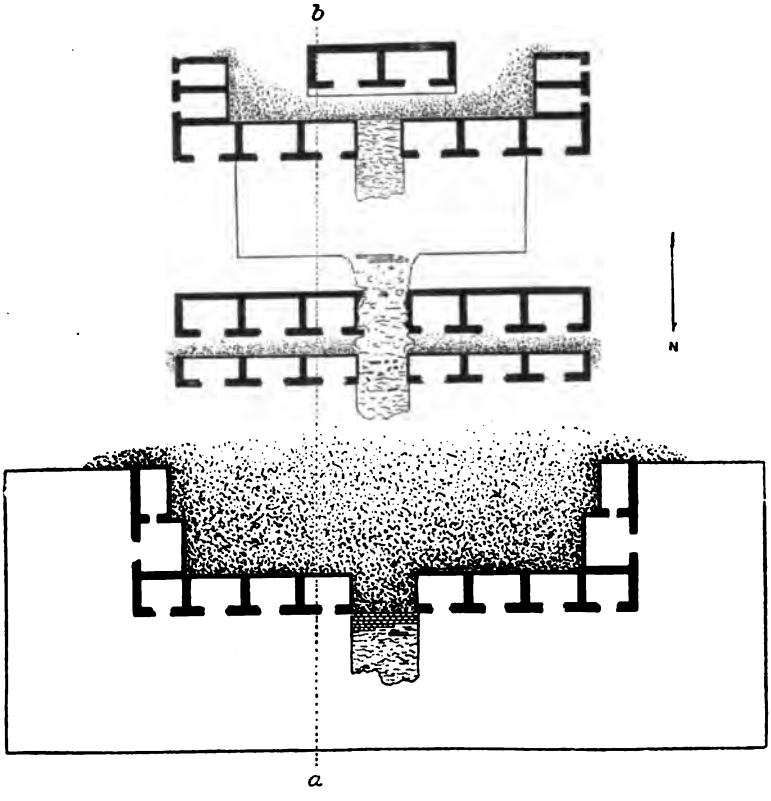


Fig. 157. — Plan des ruines de Chacmultun (d'après Thompson, *Archæologica researches in Yucatan*).

comme dans les ruines de *Chacmultun*. Un édifice désigné par M. Thompson [1] comme le n° 5 et représenté en plan fig. 157, a quatre étages. Trois de ces étages sont placés sur des terrasses, taillées en gradin dans le flanc d'une colline, tandis que le quatrième se trouve

1. Thompson, *Archæological researches in Yucatan* (MPM, vol. III, n° 1, pp. 18-20).

Fig. 158. — Stèle de Seibal (d'après T. MALER, *Exploration of the Upper Usumatsintla*,.

au sommet de l'éminence naturelle. Une suite de larges escaliers, aujourd'hui ruinés, faisait communiquer les plates-formes.

En résumé, les édifices de l'Amérique centrale avaient une physionomie qui variait quelque peu suivant les régions et les conditions du milieu, mais qui était différente de celle des monuments d'autres parties de l'Amérique, en particulier du Mexique.

L'architecture militaire était également développée. Les Mayas-Qu'ichés avaient établi, surtout dans les régions montagneuses du Guatemala, tout un système de fortifications. La contrée habitée par les Mames, les Qu'ichés et les Cakchiquels abondait en éminences abruptes, séparées les unes des autres par de profonds ravins. En conséquence, les villes ne pouvaient se développer beaucoup en étendue, et les constructions étaient très serrées les unes contre les autres. Leurs positions étaient donc naturellement fortes. De plus, les bords des plateaux étaient entourés de murs, percés d'étroites ouvertures faciles à défendre. Telle est la disposition que montrent les ruines de *Yaltenamit*, à Las Pacayas (Vera-Paz) [1].

L'industrie de la pierre. — Si l'on en excepte les tribus montagnardes, les Mayas-Qu'ichés furent, de tous les peuples américains, ceux qui témoignèrent le plus d'art dans le travail de la pierre.

Les restes de l'industrie de la pierre taillée qui nous sont parvenus sont rares et ils nous montrent la variété et le soin que les peuples du Yucatan et du Guatemala mettaient à ce travail [2]. De leurs armes, des objets servant aux besognes domestiques, peu de restes nous sont parvenus.

La sculpture. — Par contre, nous possédons de très nombreux témoins de leur adresse à sculpter le calcaire, sous forme de statues et de bas-reliefs. Les statues sont parfois de dimensions énormes, telle cette effigie connue sous le nom d'obélisque, découverte à Quiriguá par M. Maudslay, ou les statues de Copan dont le musée du Trocadéro possède des moulages. Ces statues ont en général une allure lourde et peu gracieuse : les personnages, recouverts d'habits sacerdotaux, sont mal proportionnés, mais le détail de la décoration en est admirable.

Les bas-reliefs, beaucoup plus nombreux, sont d'une exécution

1. Sapper, *Indian Settlements in central America*, p. 543.

2. Voir quelques objets de silex taillé, sous des formes différentes, trouvés par M. Maler à Naranjo (Guatemala) dans *Explorations in the department of Peten, Guatemala* (MPM, vol. IV, n° 2, p. 98).

excellente. Le relief varie beaucoup ; il est quelquefois de quelques

Fig. 159. — Bas-relief de Yaxchilan (d'après T. MALER, *Researches in the central portion of the Usumatsintla Valley*).

millimètres, comme dans les célèbres sculptures murales de Palenque ; dans la région du Peten, il s'accentue, témoin la stèle

n° 10 de Seibal (fig. 158) ; parfois même, comme à Yaxchilan, il devient profond de plusieurs centimètres et les jeux de lumière donnent aux personnages une vie saisissante (fig. 159).

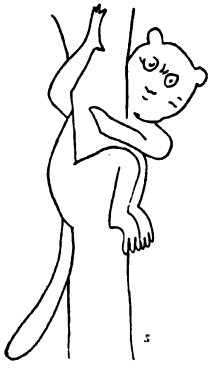


Fig. 160. — Puma montant à un arbre. Peinture maya du « temple des Tigres » à Ch'ich'en-Itza.

La peinture. — Nous possédons quelques peintures murales du Yucatan, et en particulier une fresque représentant des guerriers. Elle est exécutée en teintes plates, les personnages y sont

Fig. 161 et 162. — Deux représentations de poissons, l'une « réaliste » (fig. 161), d'après une peinture du « temple des Tigres » à Ch'ich'en-Itza ; l'autre « stylisée », d'après un décor de vase de Chajcar.

représentés de profil, avec l'œil également de profil. Les poses sont peu variées et un peu raides, mais il semble que cette raideur provient plutôt de l'inexpérience du peintre que d'un désir de styliser les attitudes [1].

1. Ces peintures ont été découvertes à Chacmultun par M. Thompson (*Archæological researches in Yucatan*, MPM, vol. III, n° 1, pl. VIII).

Les peintures du temple dit « des Tigres » à Ch'ich'en-Itza nous montrent que les artistes mayas savaient aussi donner de la vie

Fig. 163. — Écuelle des Lacandons modernes (d'après Tozzer, *Comparative study of the Maya and Lacandones*).

aux animaux qu'ils figuraient, ainsi qu'en témoigne la fig. 160, qui

Fig. 161. — Vase à décor fait par pastillage (d'après E. Seler, *Alterthümer aus der Alta Vera-Paz*).

représente un puma montant à un arbre. On peut voir, d'après les figures 161 et 162, la différence qui existait entre l'art « réa-

liste » de la peinture maya et l'art « stylisé » de leur décoration ; nous avons placé, au-dessous du poisson de Ch'ich'en, une autre figure qui formait la décoration d'un vase de Chajcar.

Fig. 165. — Petits flacons en céramique de Guatemala (d'après E. Seler, *Alterthümer aus der Alta Vera-Paz*).

La poterie. — L'art de la poterie était très avancé. Les formes étaient assez nombreuses, et certaines même typiques, mais c'est surtout dans la décoration que les Mayas-Qu'ichés excellaient.

Fig. 166. — Flacon plat, trouvé dans la vallée du Rio Ulua (d'après Seler, *Alterthümer aus der Alta Vera-Paz*).

Parmi les vases d'usage domestique, l'écuelle dominait ; certaines étaient décorées d'un masque humain très grossièrement exécuté, comme celles que fabriquent encore aujourd'hui les Lacandons

qui s'en servent pour leurs pratiques rituelles (fig. 163) [1]. Des bols de ce genre, plus ou moins ornés, se trouvent fréquemment dans les fouilles. D'autres vases étaient cylindriques, avec une décoration incisée, faite de lignes formant des losanges [2] ; d'autres, ornés de décors appliqués par pastillage, rappellent, en plus parfait encore, l'art céramique des Tzapotèques (fig. 164).

Certaines formes sont typiques : ce sont de petits flacons, carrés ou aplatis (fig. 165), que l'on trouve dans la haute Vera-Paz et au

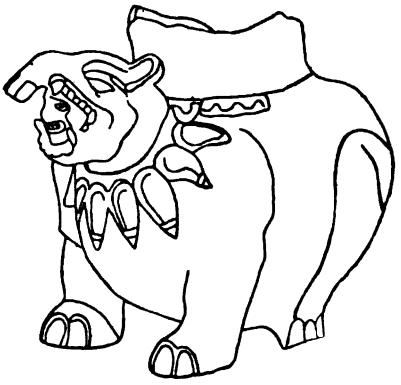


Fig. 167. — Vase en forme de tapir (Collection Karwinski, musée de Berlin).

Honduras, pays autrefois habité par les Chols. Ils sont ornés de têtes de personnages et d'hiéroglyphes en relief. Ces vases se trouvent en diverses parties du Honduras qui ne sont plus aujourd'hui habitées par les Mayas-Qu'ichés. Le flacon plat représenté sur la fig. 166 a été trouvé par M. Byron-Gordon dans la vallée de l'Uloa [3], qui n'est pas comprise dans l'aire des Chols. Il a dû être introduit dans cette région par le commerce. Récemment M. W. Lehmann a trouvé des vases semblables dans des parties encore plus éloignées du Honduras.

Mais ce qui différencie surtout la céramique maya de celle des

1. Sur l'emploi de ces vases, voir Tozzer, *Comparative study of the Mayas and Lacandones*, pp. 136 et suiv. Cf. E. Seler, *Alterthümer aus Guatemala* (SGA, vol. III, pp. 578-640), qui a reproduit plusieurs de ces poteries.

2. Voir E. Seler, *Alterthümer aus Guatemala* (SGA, vol. III, p. 590).

3. Byron-Gordon, *Researches in the Uloa Valley* (MPM, vol. I, n° 4, Cambridge Mass.), 1898). Cf. E. Seler, *Alterthümer aus der Alta Vera-Paz* (SGA, vol. III, pp. 685-687).

Aztèques, c'est la très grande abondance de vases zoomorphes et

Fig. 168. — Pipe en terre cuite de Coban (d'après E. Seler, *Alterthümer aus der Guatemala*).

anthropomorphes. Sans compter les nombreux manches de cuillers

Fig. 169. — Masque en terre cuite, à Sesis, Guatemala (d'après E. Seler, *Alterthümer aus der Guatemala*).

à encens, analogues à ceux du Mexique, il existe quantité de poteries représentant des animaux, telle celle de la fig. 167, où l'on voit un

tapir de la gueule duquel sort une face humaine [1]. D'autres vases représentent des grenouilles, des renards, des personnages, comme la pipe (fig. 168) trouvée aux environs de Coban. Ces figures sont parfois d'une exécution excellente, comme on en pourra juger par le masque fig. 169, et par une petite figurine de femme, provenant du Yucatan, qui est exposée au musée du Trocadéro.

Fig. 170. — Applique en terre cuite, de Chajcar, près San Pedro Carchá (d'après E. Seler, *Alterthümer aus der Guatemala*).

Les Mayas, et plus spécialement les tribus de la Vera-Paz, faisaient aussi des appliques de terre cuite, que l'on a retrouvées dans les fouilles, et qui servaient peut-être à la décoration intérieure des maisons. La fig. 170 montre l'une de ces appliques, trouvée près de San Pedro Carchá [2]. A la même catégorie d'objets appartiennent de petits bas-reliefs de terre cuite trouvés près de Coban [3].

Outre la décoration incisée ou moulée, les Mayas-Qu'ichés pra-

1. E. Seler, *Alterthümer aus der Guatemala* (SGA, III, p. 621).
2. Id., *ibid.*, pl. III, fig. 2.
3. Id., *ibid.*, p. 612.

Fig. 171. - Vase peint de Chamá d'après E. Seler, *Ein Hieroglyphengefäss von Chamá*.

Fig. 172. — Peinture sur une céramique de Nebaj (d'après E. Seler, *Ein Hieroglyphengefäss von Nebaj*).

tiquaient la peinture des vases. Un bon exemple des scènes peintes est celui représenté sur la fig. 171. Le vase qui la porte a été trouvé à Chamá. M. Förstemann [1], puis M. Seler [2], ont cherché à interpréter la scène qu'il représente. Pour ce dernier, il faudrait y voir une allusion à l'arrivée au Guatemala des *Yaqui vinaks*, des Toltèques venus du Nord.

La fig. 172 montre une autre peinture sur terre cuite, provenant de Nebaj, village autrefois habité par les *Ixils* [3]. Elle représente, d'après M. Seler, une scène d'offrande faite à un *ahau* par ses sujets.

1. ZFE, vol. XXVI, Berlin, 1894, p. 574.
2. *Das Gefäss von Chamá* (SGA, III, pp. 654-669).
3. Communiqué à M. Seler par un Allemand résidant au Guatemala (*Ein Hieroglyphengefäss von Nebaj*) (SGA, III, pp. 718-729).

CHAPITRE V

LE CALENDRIER ET L'ÉCRITURE

SOMMAIRE. — I. La numération, les chiffres et les signes de jours. — II. L'année. — III. Les périodes du calendrier et la question du *Katun*. — IV. L'année archaïque. — V. Le calendrier des Tzentals, des Qu'ichés et des Cakchiquels. — VI. L'écriture.

§ I. — *La numération, les chiffres et les signes de jours.*

On ne peut séparer l'étude de l'écriture et celle du calendrier des anciens Mayas. Tout ce que l'on a pu déchiffrer jusqu'à ce jour des inscriptions de l'Amérique centrale, consiste en signes servant à la computation du temps.

Ces inscriptions se trouvent dans les ruines des États mexicains du Chiapas et du Yucatan, au Guatemala septentrional, dans le Honduras britannique et dans la partie occidentale de la république de Honduras. Les plus connues sont celles de Palenque (Chiapas) et de Copan (Honduras). Toutes les ruines du Chiapas et celles situées au Guatemala, le long du cours de l'Usumacinta, ainsi que celles de Copan et de Quiriguá, au Honduras, renferment de nombreuses inscriptions. Au Yucatan, elles sont plus rares et d'une exécution moins soignée. Les caractères de l'ancienne écriture maya affectent une forme carrée, à coins arrondis, et sont sculptés en bas relief. Dans les inscriptions de Copan, de Quiriguá, de la plupart des cités ruinées de l'Usumacinta (Menché, Piedras-Negras, Ceibal, Yaxhà, etc.), ces hiéroglyphes sont de véritables chefs-d'œuvre de sculpture. A Palenque, le relief est moins haut, la ciselure moins accentuée ; néanmoins les détails de chaque caractère sont encore soignés avec amour ; au Yucatan, enfin, les hiéroglyphes ne présentent plus aucun modelé. Ces « glyphes », pour employer le terme technique des archéologues américains, sont assemblées ordinairement en colonnes ou en lignes. Dans certains cas, les groupes de glyphes sont entourés d'une ligne saillante, de forme ovale, assez semblable aux cartouches égyptiens [1]. Un certain nombre d'inscriptions sont sculptées sur bois [2].

Comme les Mexicains, les Mayas écrivaient sur du papier con-

1. Ces « cartouches » sont marqués d'une façon particulièrement nette sur le monument appelé « Tortue de Quiriguá ».

2. Par exemple celles de Tikal, dont il sera question plus loin.

fectionné avec les fibres du maguey (*Agave americana*, Lin.). Quatre manuscrits nous sont parvenus. Ce sont le *Codex Dresdensis*, de la Bibliothèque royale de Dresde ; le *Codex Peresianus*, de la Bibliothèque nationale de Paris (*Mexicain n° 2*) ; le *Codex Troano* ou *Codex Tro*, de la Bibliothèque privée de Don Juan de Tro y Ortolano, de Madrid, et le *Codex Cortesianus* de la Biblioteca del Palacio, à Madrid. On a reconnu, depuis longtemps, que ces deux derniers forment un manuscrit unique [1].

M. Cyrus Thomas [2] décrit en ces termes le *Codex Tro* : « Il consiste en une bande de papier de maguey, mesurant environ $4^{m}25$ sur $0^{m}23$; les deux côtés de la feuille sont enduits d'une peinture ou d'un vernis blanc. Ces deux faces sont divisées en compartiments d'environ 15 centimètres de large par des lignes noires ou rouges tirées dans le sens de la largeur. Dans chacun de ces compartiments sont dessinées des figures diverses, de couleur brune, noire, rouge ou bleue, accompagnées de caractères. La longue bande qui constitue le manuscrit est pliée en 35 pages ; les glyphes et les figures couvrent les deux faces du papier, le volume a ainsi 70 pages. »

Les figures qui ornent ces manuscrits représentent vraisemblablement des scènes mythologiques. Les signes qui les accompagnent sont groupés de la même façon que les hiéroglyphes sculptés, soit au-dessus, soit à côté des figures peintes ; à la différence des hiéroglyphes mexicains, qui se plaçaient d'après la fantaisie du scribe, ces caractères sont toujours groupés en lignes. Des colonnes entières des manuscrits sont consacrées à de longues séries de chiffres et de signes peu nombreux qui reviennent régulièrement. Ce sont ces séries qui ont permis de connaître le peu que nous savons sur l'écriture des Mayas.

De Landa nous a donné dans sa *Relation* un *Kalendario romano y yucatanense* [3] où il indique, jour par jour, les occupations des Yucatèques pendant le cours de leur année. Il a ajouté en marge les signes qui désignent les différents jours ; ils sont au nombre de vingt, et ont la figure et les noms suivants (fig. 173).

Ces signes se retrouvent tous, avec des variantes peu importantes, dans les trois manuscrits mayas parvenus jusqu'à nous et dans les

1. L. de Rosny, *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, Paris, 1876, in-f°.

2. *Central American hieroglyphic Writing* (RS, 1903, Washington, 1904, p. 707).

3. Pp. 240-311 de l'édition de Brasseur de Bourbourg.

livres de *Chilan-Balam* (fig. 174) et c'est grâce à eux que l'on a pu déchiffrer les signes cycliques des manuscrits et des inscriptions.

Les scribes mayas étaient parvenus à nombrer des quantités

Fig. 173. — Figures et noms des jours du calendrier maya, d'après la *Relation* de DE LANDA.

considérables, par la position relative d'éléments numéraux très peu nombreux. Ces signes différaient peu de ceux des Mexicains : 1 était représenté par un gros point (•), 2 par deux points semblables, etc., jusqu'à 4. 5 se marquait par une barre (—), 6 par une barre et un point (—•), 10 par deux barres (=),

15 par trois barres, 19 par trois barres et quatre points; 20 est indiqué, dans les manuscrits, par des variantes du signe de jour *cimi*.

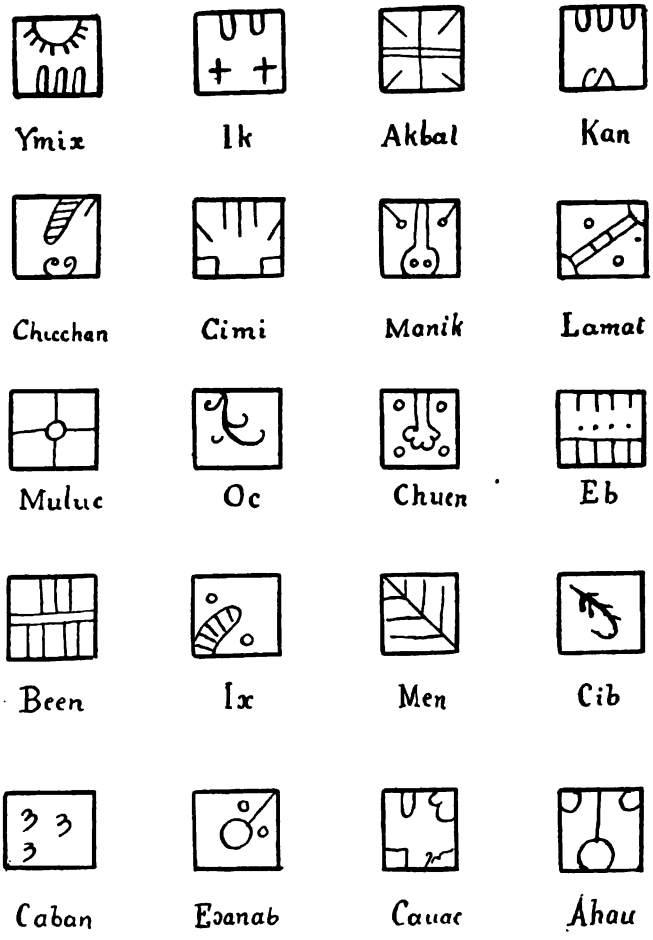


Fig. 174. — Les signes de jour du calendrier maya, d'après les *Livres de Chilan-Balam*.

Ces derniers symboles répondent au drapeau, *pantli*, que les Mexicains employaient pour marquer la vingtaine.

La numération des Mayas est purement vigésimale, plus encore que celle des Mexicains. Les nombres jusqu'à 20 se forment suivant le système décimal ainsi que le montre le tableau suivant :

1	*hun*	4	*can*	7	*uuc*		
2	*ca*	5	*ho*	8	*uaxac*	10	*lahun*
3	*ox*	6	*uac*	9	*bolon*		

11 se dit *buluc*, qui est un mot particulier, mais 12 se dit *lahca*, c'est-à-dire *la-h(un)-ca*, et les autres noms de nombre jusqu'à 20 sont composés avec 10 et les nombres inférieurs à celui-ci. Le nombre 20, unité du second degré, se dit *hun-kal* = un vingt; 30 se dit *lahu-ca-kal* (10 + 20) [1], 40 se dit *ca-kal* (2 × 20); 60, *ox-kal* (3 × 20); 80, *can-kal* (4 × 20), etc., jusqu'à 400, unité du 3e ordre, qui se dit : *hun-bak* = un 400; viennent ensuite les unités de 4e, 5e, 6e ordres, qui se disent, respectivement : *hun-pic* (= un 8.000), *hun-calab* (= un 160.000), *hun-kinchil* (= un 3.200.000). L'unité la plus haute que nous connaissions est *l'alau*, qui vaut 20 *kinchil* ou 64.000.000.

De plus, la notation des nombres s'opère par superposition. Lorsque nous voulons accroître un nombre d'une dizaine, dit M. C. Thomas [2], nous ajoutons un signe vers la droite, accroissant, à chaque signe à partir de la gauche, un chiffre donné d'une décimale d'ordre croissant. Les Mayas employaient le système vigésimal et accroissaient, à chaque progression, les signes de départ de vingt fois leur valeur. Mais cet accroissement, au lieu de se produire de la gauche à la droite, avait lieu de bas en haut. Si nous prenons l'exemple suivant, composé du nombre 6 placé à divers étiages, nous obtenons :

= 6 × (20 × 20) = 2.400
= 6 × 20 = 120
= 6

soit au total : 2.400 + 120 + 6 = 2.526.

Il semble donc que les nombres doivent s'inscrire en ajoutant les unes au-dessus des autres les unités d'ordre successif, ainsi que nous venons de le dire. Mais ce n'est cependant pas exactement le cas. Les nombres de la base sont bien des unités de 1er ordre, ceux placés au-dessus des unités de 2e ordre (vingtaines); mais ceux de la troisième ligne, au lieu de répondre aux unités de 3e ordre (20 × 20 = 400), répondent à (20 × 18) = 360; au-dessus vient une unité de 4e ordre (360 × 20) = 7.200, puis une de 5e ordre (7.200 × 20) = 144.000 et enfin celle du 6e ordre (144.000 × 20) = 2.880.000. Si nous choisissons un exemple tiré d'un manuscrit quelconque, nous avons les nombres suivants :

1. *Ca*, en maya, signifie : « ensuite », « de nouveau ».
2. *Central American hieroglyphic Writing*, p. 709.

	$(4 \times 7.200) = 28.800$	••••	(IV
	$(17 \times 360) = 6.120$		(III
(Exemple tiré du *Codex Dresdensis*, p. 24).	$(6 \times 20) = 120$		(II
	0		(I
	Total 35.040		

D'où peut provenir cette différence entre le système de la numération « parlée » et celui de la numération écrite ? Il n'est pas difficile de répondre à cette question : il suffit de remarquer que la numération écrite, partout où nous la rencontrons en Amérique centrale, a été appliquée à la computation du temps : ce ne sont pas des unités numériques que représentent les divers étiages auxquels on pose les chiffres, mais des périodes différentes : jours, mois, années, cycles.

Les Mayas employaient encore un autre procédé de notation ; nous avons vu déjà qu'ils avaient un signe particulier pour indiquer les vingtaines. Sur les monuments, des hiéroglyphes spéciaux existaient pour chacune des unités d'ordre supérieur.

Ces signes étaient les suivants: servait à désigner les jours ou les unités du 1er ordre; le mois (*uinal*), ou les vingtaines; les unités du 3e ordre (20 × 18); celles du 4e ordre (360 × 20); celles du 5e ordre (7.200×20).

§ II. — *L'année.*

L'année maya se composait de 18 « mois » de 20 jours, plus 5 jours complémentaires, analogues aux *nemontemi* mexicains, et appelés ***uayeb haab***, ***uayeyab*** ou ***xma kaba kin***. Chaque jour avait son nom et son signe particulier, ainsi que nous l'avons vu plus haut ; mais, au lieu de commencer par ***imix***, ainsi que l'affirme Landa [1], la suite des signes commençait avec ***kan***. Il en résultait que tous les mois com-

1. « Quedaran con dezir que el caracter o letra de que começava su cuenta de los dias o kalendario, se llama ***Hun-Ymix*** y es este el qual no tiene dia cierto ni señalado en que caiga » (***Relation***, p. 236). On a longtemps discuté sur le signe par lequel commençait le calendrier maya : il est aujourd'hui hors de doute que c'était ***kan***.

mençaient par l'un des signes *kan*, *muluc*, *ix* ou *cauac*. Supposons que l'année commence effectivement par *kan*, tous les mois porteront, en effet, ce signe à leur commencement. Mais, de même que dans le calendrier mexicain, les signes sont accompagnés de chiffres allant jusqu'à 13, en telle sorte que le premier mois commencera par *1 kan*, le second par *8 kan*, le troisième par 2, le quatrième par 9, etc. (voir le tableau n° 1). Au bout de 13 × 20 jours, soit treize mois, ou un *tonalamatl*, le mois reprenait, avec le même signe, le même numéro, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'année. Dans notre hypothèse, le dernier mois de 20 jours se terminait par le signe *akbal*, affecté du numéro 9. Les cinq *xma kaba kin* ou *uayeb haab* étaient donc les jours *10 kan*, *11 chicchan*, *12 cimi*, *13 manik*, *1 lamat* et l'année suivante commençait par *2 muluc* ; la troisième année avait pour premier jour *3 ix*, la quatrième *4 cauac*, etc., comme on le verra par le tableau suivant.

NUMÉROTAGE DES ANNÉES

Kan.	*Muluc.*	*Ix.*	*Cauac.*
1	2	3	4
5	6	7	8
9	10	11	12
13	1	2	3
4	5	6	7
8	9	10	11
12	13	1	2
3	4	5	6
7	8	9	10
11	12	13	1
2	3	4	5
6	7	8	9
10	11	12	13

Après 52 ans, l'année finit par le dernier signe accompagné du dernier chiffre, et l'année suivante recommence avec le signe *kan* accompagné du chiffre 1, tout comme dans le calendrier mexicain.

Mais on rencontre plusieurs fois, dans l'année, un même signe accompagné d'un même chiffre ; dans l'année que nous avons prise pour exemple, le signe *kan* se trouve être accompagné deux fois du chiffre 1, au commencement du premier et du quator-

Tableau n° 1.

NUMÉROTAGE DES JOURS ET DES MOIS POUR LES QUATRE SÉRIES D'ANNÉES (*Tonalamatl*).

(D'après *Cyrus Thomas.*)

Années Kan.	Années Muluc.	Années Ix.	Années Cauac.													Jours du mois.
Kan	Muluc	Ix	Cauac	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1
Chicchan	Oc	Men	Ahau	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2
Cimi	Chuen	Cib	Imix	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3
Manik	Eb	Caban	Ik	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4
Lamat	Ben	Ezanab	Akbal	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5
Muluc	Ix	Cauac	Kan	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6
Oc	Men	Ahau	Chicchan	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7
Chuen	Cib	Imix	Cimi	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8
Eb	Caban	Ik	Manik	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9
Ben	Ezanab	Akbal	Lamat	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10
Ix	Cauac	Kan	Muluc	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11
Men	Ahau	Chicchan	Oc	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12
Cib	Imix	Cimi	Chuen	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13
Caban	Ik	Manik	Eb	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	14
Ezanab	Akbal	Lamat	Ben	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	15
Cauac	Kan	Muluc	Ix	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	16
Ahau	Chicchan	Oc	Men	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	17
Imix	Cimi	Chuen	Cib	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	18
Ik	Manik	Eb	Caban	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	19
Akbal	Lamat	Ben	Ezanab	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	20

zième mois ; il en est de même pour *muluc*, *ix*, etc., ainsi qu'un coup d'œil sur le tableau n° 1 le montrera. Cette même imperfection

Fig. 175. — Les hiéroglyphes des mois, d'après la *Relation* de DE LANDA (Les *Xma kaba kin* n'ont pas de signe particulier).

existe dans le calendrier mexicain, et nous avons vu comment on l'avait fait disparaître par l'alternance d'une série régulière de 9 « señores de la noche ». Au Yucatan, le procédé employé fut plus simple et, en même temps, plus efficace.

Les mois, au lieu d'être, comme au Mexique, désignés par le nom de la grande fête qu'on y célébrait, portaient un nom particu-

Fig. 176. — Les hiéroglyphes des mois, d'après le *Codex Dresdensis*.

lier, de même qu'ils étaient désignés dans les manuscrits et les inscriptions par des signes distincts (fig. 175, 176, 177) ; de plus, on numérotait les jours qui les composaient : on écrivait, par exemple,

1 kan 1 pop, c'est-à-dire : *1 kan* 1er jour du mois *Pop*, ou bien *7 muluc 7 pop* et *7 muluc 7 kankin*, ce qui empêchait toute confusion entre des jours portant même nom et même numéro. Cette

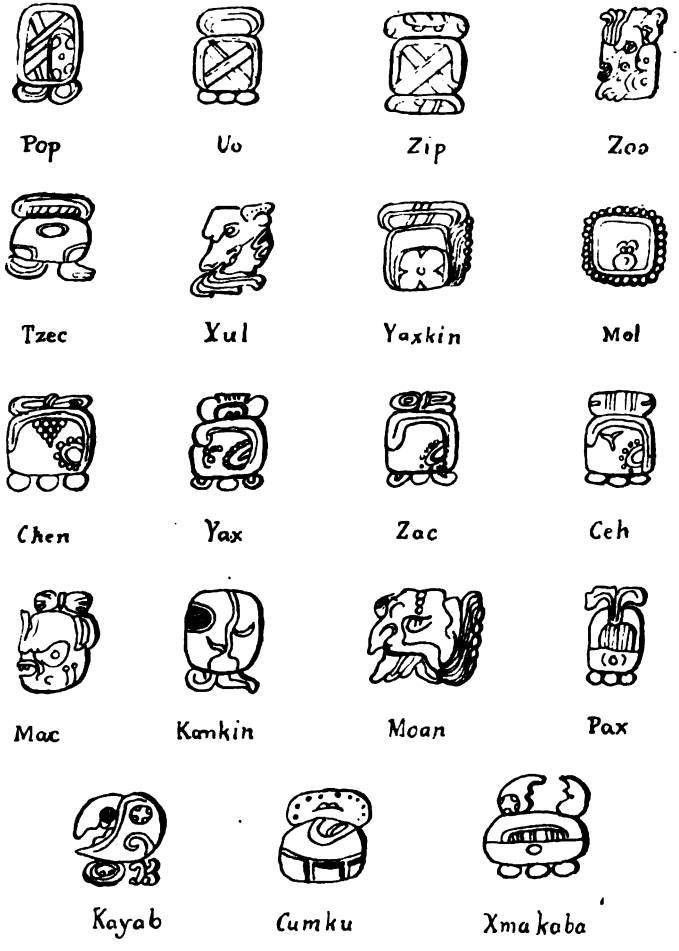


Fig. 177. — Les hiéroglyphes des mois, d'après les inscriptions.

combinaison permettait également de savoir en quelle année se trouvait une date donnée, elle ne pouvait être la même dans une année commençant par *1 kan* ou dans une commençant par *2 muluc*.

Il ne règne pas, sur le commencement de l'année maya, la même incertitude que pour le calendrier mexicain : la question de l'année

bissextile n'a jamais été soulevée, le numérotage des *xma kaba kin* a été admis d'emblée et la question du choix des supports d'années a été réglée dès longtemps [1]. L'année commence au premier jour du mois *Pop*, le texte de Landa ne présente aucune ambiguïté à cet égard : « Le premier jour de *Pop* commençait le premier mois de ces Indiens, c'était le jour de leur année nouvelle et celui d'une fête fort solennelle chez eux [2]. »

§ III. — *Les périodes du calendrier et la question du Katun.*

Beaucoup plus discutée a été la question des unités d'un ordre supérieur à l'année. Le passage de Landa qui traite de la question du *katun*, ou lustre yucatèque, est très obscur.

On peut toutefois en tirer quelques renseignements précis : 1° le *katun* était une période de temps à laquelle s'attachaient certains rites particuliers, spécialement l'adoration d'idoles à noms numériques: *Hun Ahau*, *Ca Ahau*, *Ox Ahau*, etc., c'est-à-dire le Seigneur-Un, le Seigneur-Deux, le Seigneur-Trois, etc. ; 2° les divers *katuns* portaient les noms de la divinité qui y était adorée ; 3° le *katun* avait une durée de vingt années.

L'exactitude de cette dernière donnée est confirmée par un passage de Cogolludo [3], où il est dit que les Mayas comptaient les ères de 20 en 20 ans et, par lustres, de 4 en 4 ans [4].

Pio Perez [5] chercha, le premier, à élucider la question. Il donna

1. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait eu des discussions à ce sujet : Pio Perez, s'appuyant sur un passage de Cogolludo (*Historia de Yucathan*, p. 186), adopta comme supports d'années les signes *kan*, *muluc*, *ix* et *cauac*, c'est-à-dire ceux qui suivent *akbal*, *lamat*, *ben* et *ezanab*, et, de fait le calendrier donné par Landa commence l'année par *12 kan*. Goodman, par contre, proposa comme supports d'années *ik*, *manik*, *eb*, et *caban*, c'est-à-dire les signes qui précèdent *akbal*, etc. M. Seler (*Some remarks on Prof. Cyrus Thomas briefstudy of the Palenque tablet*, SGA, vol. I, pp. 555-556) admet que les années indiquées par les inscriptions et le Codex Dresdensis commencent par *akbal*, *lamat*, *ben* et *ezanab*, mais il s'accorde avec Pio Perez pour reconnaître que celles du *Codex Tro-Cortesianus*, qui est plus spécialement yucatèque, ont pour jours initiaux *kan*, *muluc*, *ix* et *cauac*. M. Cyrus Thomas s'accorde avec lui sur ce point (*Mayan Calendar Systems*, RE, vol. XVIII, p. 706).

2. *Relation des choses de Yucatan*, pp. 276-277.

3. *Historia de Yucathan*, liv. IV, chap. 5.

4. Il entend par là le petit cycle au bout duquel les années recommençaient par le même signe, accompagné d'un chiffre différent. Rien ne prouve que les Mayas aient attaché une valeur quelconque à cette période.

5. Les recherches de Pio Perez furent publiées d'abord, en anglais, par Stephens dans *Incidents of Travel in Yucatan*, appendice, pp. 434-448, puis en français par Brasseur de Bourbourg, à la suite de la *Relation* de Landa, sous le titre : *Chronologie antique du Yucatan*, pp. 366-419.

le nom de *katun* au cycle de 52 ans. Mais, se basant sur les dires de LANDA et de COGOLLUDO, il imagina un second cycle de 312 ans, composé de 13 indictions de 24 années. Il baptisa la période de 24 ans *ahau katun* ou « katun royal ». Suivant lui, chaque *ahau katun* se divisait en deux parties: l'une de 20 ans, nommée *amayun*, *lamaitun* ou *lamaité*, et l'autre de 4 ans : « celle-ci était, dans l'idée des Yucatèques, comme le piédestal de la précédente [1] ». Ces quatre années n'auraient pas été comptées, et c'est ce qui aurait induit les anciens auteurs à attribuer au *katun* une durée de 20 ans. Le malheur est que PIO PEREZ ne nous dit pas où il a puisé cette connaissance de la longueur du *ahau katun*. Cependant, sa théorie fut adoptée pendant longtemps [2].

Ce sont les travaux entrepris par FÖRSTEMANN, GOODMAN, SELER sur le calendrier archaïque de l'Amérique centrale qui ont permis de découvrir la valeur du *katun* et fait rejeter définitivement l'application de ce nom à la période de 52 ans, le mot *ahau katun* et la période de 24 ans de PIO PEREZ. Elles ont prouvé que le *katun* représentait, dans le calendrier de l'époque de la conquête, une survivance d'un système plus ancien.

Dès 1888 M. SELER [3] faisait les remarques suivantes. Le Codex Dresdensis, et les séries des livres de *Chilan-Balam*, montrent l'existence d'une période de $(20 \times 360) = 7.200$ jours. Ce nombre étant divisible par 20, ces périodes devaient toujours commencer par le même signe de jour, en l'occurrence, le signe *ahau*. Par contre, 7.200 n'est pas divisible par 13, il laisse un reste de 11. Donc, si une période commence par 11, la suivante commencera par $9\,[(11 + 11) - 13]$, la suivante par 7, etc. [4].

GOODMAN, qui travaillait presque exclusivement sur les inscriptions, arriva à la même conclusion, en 1897 [5].

1. PIO PEREZ dans *Relation*, pp. 402-403.

2. Nous citerons : L. DE ROSNY, *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique maya*, Paris, 1876; VALENTINI, *The Katuns of the Mayas*, Philadelphie, 1880; BRINTON, *The Books of Chilan Balam*, Philadelphie, 1882; CYRUS THOMAS, *A study of the Manuscript Troano* (CBE, vol. V, pp. 29 et suiv., Washington, 1882); cf. *Mayan Calendar Systems*, p. 715, FÖRSTEMANN : ZE, vol. XXIII, pp. 112-113, Berlin, 1891.

3. *Die Tageszeichen der Aztekischen und der Maya-Handschriften* (ZE, vol. XX, pp. 10-97, Berlin, 1888). Réimprimé dans SGA, vol. I, pp. 417-503.

4. Voir les autres objections élevées par M. SELER contre la théorie de PEREZ dans son article : *Die wirkliche Länge des Katun's der Maya-Chroniken* (SGA, vol. I, pp. 577-587).

5. T. GOODMAN, *The Archaic Maya Inscriptions*, Londres, 1897.

Tableau nº 2.

DEUX CYCLES DE 52 ANNÉES ET LES KATUNS QUI Y CORRESPONDENT

VIII Ahau (7 Ch'en)	11	Ix		11	Cauac		11	Kan	IV Ahau (12 Kayab)	11	Muluc
	12	Cauac		12	Kan		12	Muluc		12	Ix
	13	Kan		13	Muluc		13	Ix		13	Cauac
	1	Muluc		1	Ix		1	Cauac		1	Kan
	2	Ix		2	Cauac		2	Kan		2	Muluc
	3	Cauac		3	Kan		3	Muluc		3	Ix
	4	Kan		4	Muluc		4	Ix		4	Cauac
	5	Muluc	VI Ahau (7 Zotz)	5	Ix		5	Cauac		5	Kan
	6	Ix		6	Cauac		6	Kan		6	Muluc
	7	Cauac		7	Kan		7	Muluc		7	Ix
	8	Kan		8	Muluc		8	Ix		8	Cauac
	9	Muluc		9	Ix		9	Cauac		9	Kan
	10	Ix		10	Cauac		10	Kan		10	Muluc
	11	Ix		11	Cauac		11	Kan		11	Muluc
	12	Cauac		12	Kan	XIII Ahau (12Yaxkin	12	Muluc		12	Ix
	13	Kan		13	Muluc		13	Ix		13	Cauac
	1	Muluc		1	Ix		1	Cauac		1	Kan
	2	Ix		2	Cauac		2	Kan		2	Muluc
	3	Cauac		3	Kan		3	Muluc		3	Ix
	4	Kan		4	Muluc		4	Ix		4	Cauac
II Ahau (12 Ceh)	5	Muluc		5	Ix		5	Cauac		5	Kan
	6	Ix		6	Cauac		6	Kan	XI Ahau (12 Uo)	6	Muluc
	7	Cauac		7	Kan		7	Muluc		7	Ix
	8	Kan		8	Muluc		8	Ix		8	Cauac
	9	Muluc		9	Ix		9	Cauac		9	Kan
	10	Ix		10	Cauac		10	Kan		10	Muluc

Une question restait à élucider : le *katun* commence-t-il toujours par un jour portant le signe *ahau*? Pio Perez n'était pas de cet avis ; il supposait que le cycle katunique commençait dans les années en *Cauac*, où le second jour portait toujours le signe *ahau*[1]. Ainsi que l'a fait remarquer M. Seler, Pio Perez se basait probablement sur un passage du *Livre de Chilan-Balam de Mani* où il est dit « qu'en l'année *13 cauac* commença le *katun 1 ahau* ». Mais les livres de *Chilan-Balam* contiennent d'autres passages, et ils sont nombreux, qui montrent que le commencement du *katun* pouvait se trouver dans les années *kan*, *muluc* ou *ix*[2]. M. Seler a montré que le commencement d'un *katun* peut se placer en l'une quelconque des années, et que l'interprétation qui voit dans le *katun* une période de $(20 \times 360) = 7.200$ jours satisfait aux exigences de tous les documents connus (tableau n° 2).

Ainsi, le calendrier maya, à l'époque de la conquête, comprenait les unités suivantes :

1° le jour (*kin*) ;

2° le mois (*u*, ou *uinal*) de 20 jours ;

3° l'année (*háab*) de $(20 \times 18) + 5$ jours ;

4° le *tonalamatl* (dont nous ignorons le nom maya) de $13 \times 20 = 260$ jours ;

5° le *katun* de 20×360 jours ;

6° le cycle de 52 ans, au bout duquel les jours reprenaient même nom et même numéro dans l'année.

La question du synchronisme des dates mayas et européennes est des plus obscures, faute de documents. Les essais tentés par Pio Perez et par Brasseur de Bourbourg pour indiquer en dates européennes les événements que rapporte le livre de *Chilan-Balam de Mani* n'ont pas été couronnés de succès, surtout parce que ces auteurs (et Brinton après eux) avaient de la longueur du *katun* une idée fausse. M. Seler[3] a tenté un essai plus heureux. Le premier des textes qu'il a utilisés provient du livre de *Chilan-Balam de Titzimin* : « Au 18e jour du *uinal zac*, au jour *11 chuen*, au 15 Février de l'année 1544 ». Si *11 chuen 18 zac* = 15 Février 1544,

1. *Chronologie antique du Yucatan*, dans *Relation*, pp. 401-405.

2. Ces textes ont été réunis, traduits et commentés par M. Seler dans : *Die wirkliche Länge des Katun's der Maya-Chroniken* (SGA, vol. I, pp. 577-587).

3. Voir *Die wirkliche Länge des Katun's der Maya-Chroniken* (SGA, vol. I, pp. 577-587) et surtout *Bedeutung des Maya Kalenders für die historische Chronologie* (même recueil, pp. 588-599).

le jour qui commence cette année (*2 ix 1 pop*) = 14 Juillet 1543. Ce premier résultat s'accorde à peu près avec le calendrier donné par Landa, qui place le *1 2 kan 1 pop*, premier jour du comput qu'il donne comme spécimen, au 6 Juillet [1], exemple suivi par Pio Perez dans le calendrier qu'a publié Stephens, en appendice au 1er volume de ses *Incidents of Travel in Yucatan*. Cette date de départ a permis de calculer l'année que nous donnons dans notre tableau 3. Les autres dates sur lesquelles s'est exercé M. Seler sont celles de l'établissement des Espagnols au Yucatan, de la fondation de Mérida et de la mort de *Ahpula* dont parlent plusieurs livres de *Chilan-Balam*.

Nous avons vu que les renseignements fournis par le livre de *Chilan-Balam de Chumayel* nous permettaient de placer le commencement du *XI ahau* en 1534 ; M. Seler a trouvé, dans un texte du livre de *Mani*, la confirmation de ceci.

Ce texte permet de placer le commencement du *V ahau* au 17e jour du mois *tzec* de l'année *13 kan* qui correspond à 1593 ; d'où M. Seler a dressé la liste suivante :

Nom du katun	Nom de l'année	Jour du mois où commence le katun	Date de l'année européenne
VIII Ahau	11 *ix*	7 *ch'en*	29 Janvier 1436
VI Ahau	5 *ix*	7 *zotz*	15 Octobre 1455
IV Ahau	11 *muluc*	12 *kayab*	3 Juillet 1475
II Ahau	5 *muluc*	12 *ceh*	19 Mars 1495
XIII Ahau	12 *muluc*	12 *yaxkin*	5 Décembre 1514
XI Ahau	6 *muluc*	12 *uo*	22 Août **1534**
IX Ahau	12 *kan*	17 *muan*	9 Mai 1554
VII Ahau	6 *kan*	17 *yax*	24 Janvier 1574
V Ahau	13 *kan*	17 *tzec*	16 Octobre 1593

Tel est, provisoirement, l'état de nos connaissances sur le calendrier maya à l'époque de la conquête.

§ IV. — *L'année archaïque.*

Une question ne manquera pas de se poser à l'esprit du lecteur : pourquoi les Mayas, qui possédaient une année de 365 jours, ont-ils choisi pour l'une de leurs périodes un multiple de 360 ? et pourquoi, lorsqu'ils avaient à choisir entre quatre supports d'années,

1. *Relation des choses de Yucatan*, p. 277.

UNIV. OF CALIFORNIA

ES A

tobre
43
3
4
5
6
7
8
9
0
1

mbre
43
2
3
4
5
6
7
8
9
0

Concordance

Mai
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29

ont-ils choisi le jour *ahau* comme commencement du *katun* ? Il paraît bien, à première vue, que l'existence du *katun* ne fasse que compliquer le calendrier. En réalité, il y a un avantage à son usage : au bout de 52 ans, un jour revient avec le même numéro, le même signe et tient la même place dans le mois ; mais le *katun* dans lequel il se trouve n'a pas le même numéro. Par exemple, le jour *11 ix 1 pop* se trouve à un certain moment (1436) dans le *katun VII ahau* ; 52 ans plus tard, il se trouve dans *IV ahau* ; 104 ans après, dans *XI ahau* ; c'est ce que montre le tableau 2. Donc, à l'aide de tables convenablement faites, les Yucatèques pouvaient toujours situer exactement dans le temps un jour quelconque. Toutefois, même ainsi conçu, l'avantage du *katun* n'est pas comparable à celui d'une période cyclique régulière. Il faut donc chercher ailleurs son origine.

C'est le déchiffrement des manuscrits et des inscriptions sculptées qui nous fournit la solution de cette énigme, en même temps qu'il nous montre la raison du choix du jour *ahau* comme commencement du *katun*.

Nous avons déjà dit, en parlant de la notation des nombres, que les peuples de l'Amérique centrale possédaient des unités numériques d'ordre croissant : 1 ; 20 ; $(20 \times 18) = 360$; $(20 \times 360) = 7.200$; $(20 \times 7.200) = 144.000$. Or la troisième de ces unités correspond au nombre de jours dont se compose un *katun*, aussi lui a-t-on appliqué ce nom. Reste à savoir si, réellement, ces nombres ont servi de périodes de temps, ou s'ils n'ont été appliqués qu'à la numération. Il nous faut, pour cela, examiner les séries numériques que l'on rencontre sur les monuments et dans les manuscrits.

Förstemann a découvert que certaines séries de chiffres du Codex Dresdensis ne portent pas de date de départ, c'est-à-dire qu'on ne trouve, en haut de la colonne, aucun signe de jour ou de mois, accompagné de chiffres. Si nous calculons le jour auquel devrait se rapporter la différence indiquée par la colonne de chiffres placée au-dessus de l'unique date donnée, nous trouvons que c'est toujours le jour *1 ahau 8 cumku*. Cette date figure à maintes reprises dans le manuscrit et joue certainement un rôle important dans la chronologie maya. Si nous passons aux inscriptions, nous voyons que les séries numériques qu'on y relève sont ainsi constituées : en tête est placé un grand hiéroglyphe, de forme variable, toujours suivi par une série numérique plus ou moins longue après laquelle vient une date. M. Goodman a supposé que ce grand signe est le symbole

d'une période de temps très longue, le grand cycle, unité de 6e ordre, qui aurait une valeur de (144.000 × 13) = 1.872.000 jours, soit 5.200 *tuns*, ou années de 360 jours, 260 *katuns* ou 13 cycles de 20 *katuns*, mais son hypothèse n'a pas été acceptée [1].

En réalité, le prétendu signe du grand cycle de Goodman est simplement la date de départ à partir de laquelle les autres dates sont calculées; les chiffres qui viennent au-dessous marquent la distance de la première date de l'inscription à ce point de départ : d'autres chiffres suivent la première date, puis vient une autre, les chiffres qui la précèdent indiquent la distance entre elle et la précédente, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'inscription.

Si nous prenons pour exemple la stèle K de Quiriguá, nous avons la série suivante :

A — Date de départ.

B 1 = 9 × (20 × 20 × 360) ou 144.000 = 1.296.000.
B 2 = 18 × (20 × 360) ou 7.200 = 129.600.

C 1 = 15 × 360 = 5.400.
C 2 = 0 × 20 = 0. C 3 = 0 × 1 = 0.

D 1 = 3 *ahau* (le mois manque).

1. Voir la critique d'une partie du système dans Cyrus Thomas, ***Mayan Calendar Systems***, pp. 792 et suiv.

En additionnant les nombres, nous trouvons : 1.296.000 + 129.600 + 5.400 = 1.431.000 jours. Or, le calcul montre que 1.431.000 jours avant la date *3 ahau* (*3 yax*)[1] la date était *4 ahau 8 cumku*, celle qui avait déjà été trouvée comme point de départ de la chronologie dans le Codex Dresdensis. Si nous prenions d'autres séries, nous trouverions toujours le même résultat.

La raison pour laquelle le *katun* avait toujours à son commencement le jour *ahau*, serait donc qu'on aurait voulu faire servir pour cette grande période une date de l'ancien calendrier maya.

Goodman pense que le signe qui correspond à la valeur 360 désigne l'ancienne année maya, qui se composait de dix-huit mois de 20 jours. M. Förstemann paraît avoir adopté à peu près la même thèse, puisqu'il nomme « ancienne année » la période de 360 jours. Cependant, cette théorie n'a pas été admise pour plusieurs raisons. Tout d'abord, nous trouvons, aussi bien sur les monuments que dans le Codex Dresdensis, un hiéroglyphe spécial pour les *uayeb haab* ou jours complémentaires, il y a donc lieu de penser que l'année comportait cinq jours complémentaires ; de plus, les comptes que donnent les séries numériques de toutes les inscriptions supposent une année de 365 jours. Il en résulte, suivant M. Cyrus Thomas, que les signes des diverses unités[2] ne représentent pas des périodes de temps, mais sont des sortes de chiffres, marquant des nombres.

Le *katun* représenterait donc une période vague, sans rapports réels avec le calendrier de 365 jours.

Le système employé dans les inscriptions peut donc se résumer ainsi : en tête des inscriptions vient une date, dite de départ, que l'on suppose, à tort ou à raison, être la date de l'érection de l'édifice sur lequel l'inscription fut sculptée ; suit une série de signes composés chacun de deux termes : le premier de ces termes (multiplicateur) est indiqué soit par des chiffres proprement dits — barres et points —, soit par des signes ayant, conventionnellement, la même valeur ; le second (multiplicande) a des formes et une place particulière suivant l'unité qu'il représente. Vient ensuite une autre date. Ces calculs s'appliquent à des périodes de temps de 365 jours (sans années bissextiles), de 20 × 360 jours, et de 20 fois la précédente.

1. Des preuves accessoires, tirées de la date qui suit dans l'inscription, prouvent que le mois qui a été omis devait être *yax* et que le jour *3 ahau* aurait dû être le troisième jour de *yax* (voir Seler, *Die Monumente von Copan und Quiriguá*, p. 754).

2. Ces unités sont nommées par M. Seler : *kin*, *uinal*, *tun*, *katun* et cycle.

La plupart des calculs faits sur les séries, contenues tant dans les inscriptions que dans les manuscrits, corroborent ces indications. Nulle part, il n'est question de la « vieille année » de 360 jours de Förstemann, pas plus que du grand cycle de (20 × 18 × 20 × 20 × 13) jours de Goodman, non plus que de la grande ère du même, qui comprendrait 73 grands cycles.

Le calendrier maya « archaïque », tel qu'il nous est donné par les inscriptions, ne diffère de celui de l'époque de la conquête qu'en ce que les supports d'années sont *ben, ezanab, akbal, lamat* au lieu d'être *kan, muluc, ix* et *cauac*. Mais ceci provient peut-être de circonstances locales. Les livres de *Chilan-Balam* et les deux manuscrits connus sous les noms de *Tro-Cortesianus* et de *Peresianus* sont des productions du sol du Yucatan, du pays des *Cocomes* et des *Tutul-Xius*. Les inscriptions, ainsi que le *Codex Dresdensis*, sont, au contraire, l'œuvre des peuples du Sud, *Itzas* ou *Chols*.

§ V. — *Le calendrier des Tzentals, des Qu'ichés et des Cakchiquels.*

Nous connaissons un peu le calendrier des *Tzentals*, des *Qu'ichés* et des *Cakchiquels*. Le premier paraît avoir été, à peu de choses près, identique à celui des *Mayas* de l'époque de la conquête. Les noms de jours sont au nombre de 20, répondant à ceux du calendrier maya :

	Tzental	Maya
1	*mox* ou *imox*	*imix*
2	*igh*	*ik*
3	*votan*	*akbal*
4	*ghanan*	*kan*
5	*abagh*	*chicchan*
6	*tox*	*kimi*
7	*moxic*	*manik*
8	*lambat*	*lamat*
9	*molo*	*muluc*
10	*elab*	*oc*
11	*batz*	*chuen*
12	*enob*	*eb*
13	*been*	*ben*
14	*hix*	*ix*
15	*tziquin*	*men*
16	*chabin*	*cib*
17	*chic*	*caban*

18	*chinax*	*ezanab*
19	*cahogh*	*cauac*
20	*aghual*	*ahau*

Les noms de mois diffèrent totalement de ceux des *Mayas* ; nous en possédons deux listes [1].

Comme chez les Mayas, ces mois sont au nombre de 18, et l'une des listes ajoute un mois supplémentaire, qui correspondrait aux *uayeb haab*, ou *xma kaba kin* du calendrier yucatèque. Voici ces deux séries de noms :

	Liste de Emeterio Pineda	Liste de Vicente Pineda
1	*tzun*	*tzun*
2	*batzul*	*batzul*
3	*sis-sac*	*saquil jà*
4	*muctasac*	*ajil chac*
5	*moc*	*mac*
6	*olalti*	*olalti*
7	*ulol*	*julol*
8	*oquin ajual*	*oquen ajah*
9	*uch*	*yal-uch*
10	*eluch*	*mucuch*
11	*nichcum*	*juc vinquil*
12	*sbal vinquil*	*wac vinquil*
13	*xchibal vinquil*	*jo vinquil*
14	*yoxibal vinquil*	*çhan vinquil*
15	*xchanibal vinquil*	*ox vinquil*
16	*pom*	*pom*
17	*mux*	*mux*
18	*yaxquin*	*yax-quin*
19		*chay-quin*

M. Seler [2] a cherché à démontrer que le premier mois de l'année n'était pas *tzun*, mais bien *yaxquin* et que le mois complémentaire de cinq jours était donc *mux* et non *chay-quin*. Pour le reste, nous ignorons totalement le système du calendrier tzental, mais tout nous porte à croire qu'il était semblable à celui du Yucatan, à l'époque de la conquête.

1. La première fut publiée en 1845, par Emeterio Pineda dans une description géographique de la province de Soconusco et republiée ensuite par Orozco y Berra dans le 2e vol. de son *Historia antigua y de la Conquista de Mexico* ; la seconde se trouve dans une grammaire de la langue tzentale, publiée en 1888 par Vicente Pineda.

2. *Der Festkalender der Tzeltal und der Maya von Yucatan* (SGA, vol. I. pp. 706-711).

Le calendrier des Qu'ichés et des Cakchiquels présente vingt noms de jours, comme les calendriers maya et tzental. Seuls, d'ailleurs, les noms de jours du calendrier cakchiquel sont connus avec quelque exactitude. Ce sont :

	Cakchiquel	Maya
1	*imox*	*imix*
2	*i'k*	*ik*
3	*a'kbal*	*akbal*
4	*kat*	*kan*
5	*can*	*chicchan*
6	*camey*	*cimi*
7	*queh*	*manik*
8	*kanel*	*lamat*
9	*toh*	*muluc*
10	*tzii*	*oc*
11	*batz*	*chuen*
12	*ee*	*eb*
13	*ah*	*ben*
14	*yiz*	*ix*
15	*tziquin*	*men*
16	*ahmuc*	*cib*
17	*noh*	*caban*
18	*tihax*	*ezanab*
19	*caok*	*cauac*
20	*hunahpu*	*ahau*

Comme on le voit, certains de ces noms ressemblent aux noms de jours du calendrier maya. Les mois du calendrier cakchiquel nous sont totalement inconnus, mais, par contre, nous possédons sur ce système de computation du temps des indications dont nous manquons pour le calendrier tzental. Elles procèdent, presque toutes, des études faites par Brinton sur les « Annales des Cakchiquels [1] ».

Le système chronologique des Cakchiquels se composait de deux périodes bien distinctes : le *ch'oh-k'ih*, usité pour les opérations divinatoires et astrologiques et le *may-k'ih*, qui servait aux calculs d'ordre vraiment chronologique.

Ainsi que l'a montré M. Seler [2], le *ch'oh-k'ih* n'est autre que

1. *The Annals of the Cakchiquels*, Philadelphie, 1896.
2. *Die Chronologie der Cakchiquel-Annalen* (SGA, vol. I, pp. 501-508).

le *tonalamatl*, la période de 260 jours dont nous avons déjà si souvent parlé.

L'année des Cakchiquels est désignée par le nom de *huna*. Elle n'est pas, comme l'avait cru BRINTON, de 365 jours. Les *Qu'ichés* et les *Cakchiquels*, qui ne subirent presque aucune influence étrangère avant l'arrivée des Espagnols, avaient conservé la gradation des unités de 20 en 20 et l'année vague de 400 jours, comme l'ont prouvé MM. RAYNAUD [1] et SELER [2].

Quant à la période appelée *may-k'ih*, ce n'est que le multiple supérieur du *huna* $(20 \times 400) = 8.000$ jours. Il est toutefois remarquable que les noms donnés à ces unités du temps ne soient pas des unités numériques.

Reste la question de la synchronologie. Elle a été résolue, en partie d'abord par BRINTON [3] et ensuite, et surtout, par M. RAYNAUD [4] qui, ayant découvert la longueur réelle de l'année cakchiquèle, a pu donner quelques synchronismes. La prise d'*Iximche*, la ville capitale des Cakchiquels, eut lieu en 1524 ; remontant de cette date aux autres que nous fournissent les « Annales », pour les divers événements de l'histoire de la tribu, il a pu établir les époques auxquelles se sont produits ces événements et fixer la date de départ de l'année.

Il résulte de ce qui précède que les calendriers de l'Amérique centrale pourraient être classés de la façon suivante : tout d'abord, un calendrier hypothétique, représenté par le calendrier cakchiquel comportant une année de 400 jours, soit probablement 20 divisions de 20 jours ; sous l'influence mexicaine, création d'un calendrier de 360 jours, dont on retrouve peut-être le souvenir dans l'unité de 3e ordre des manuscrits et des inscriptions, ainsi que dans le *katun* maya, unité de $(20 \times 360) = 7.200$ jours ; puis, par un contact plus intime avec les Mexicains, ou simplement par suite d'une observation plus soigneuse du retour des solstices et des équinoxes, constitution d'une année de 365 jours, comprenant 18 mois de 20 jours + 5 *xma kaba kin*, « jours sans nom », qui font coïncider com-

1. *Les Manuscrits précolombiens*, Paris, 1894, in-8.
2. *Die Chronologie der Cakchiquel-Annalen*.
3. *Annals of Cakchiquels*, Philadelphie, 1896, pp. 354-360. Cf. OTTO STOLL, *Zur Ethnographie der Republik Guatemala*, Zürich, 1883.
4. *Les Manuscrits précolombiens*, Paris, 1894, appendice.

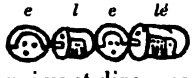
plètement le calendrier maya avec celui du Mexique. Enfin, les Mayas connurent les périodes planétaires, celles de Vénus tout au moins, que connaissaient aussi les Mexicains [1].

§ VI. — *L'écriture.*

Le déchiffrement des signes cycliques et numériques contenus dans les inscriptions est assez avancé pour nous permettre de pouvoir nous rendre un compte assez exact du calendrier employé par les anciens Mayas et de leur système numérique écrit. Nous ne sommes pas aussi éclairés en ce qui concerne les autres caractères des inscriptions et des manuscrits. C'est que, tandis que LANDA nous a fourni pour les signes de jours et de mois des indications précises, il ne nous a donné, pour le reste de l'écriture, que des indications peu satisfaisantes.

Le passage dans lequel le premier évêque du Yucatan nous décrit l'écriture maya est des plus vagues ; peut-être a-t-il été tronqué ou falsifié par le copiste auquel nous devons le manuscrit de la *Relation*. Voici ce texte [2] :

« De leurs lettres, je mettrai ici un *a*, *b*, *c*, leur grossièreté n'en permettant pas davantage ; car ils se servent pour toutes les aspirations de leurs lettres d'un caractère, et ensuite pour la ponctuation d'un autre, qui viennent ainsi à se reproduire à l'infini, comme on le pourra voir dans l'exemple suivant : *Lé* veut dire « le lacet » et « chasser avec » ; pour l'écrire avec leurs caractères, quoique nous leur eussions donné à entendre qu'il n'y avait que deux lettres, ils l'écrivaient avec trois, mettant à l'aspiration du *l* la voyelle *e* qu'il porte devant lui, et en cela ils ne se trompent point, encore qu'ils usent, s'ils le veulent, de leur manière curieuse.

Exemple : *e l e lé*  . Ensuite, mettant à la fin la partie jointe, *Ha*, qui veut dire « eau », parce que le son de la lettre se compose de *a*, *h*, ils placent d'abord par-devant un *a* et au bout de

1. Il serait tout à fait téméraire de suivre FÖRSTEMANN dans ses spéculations astronomiques et de voir, dans certaines suites numériques du Codex de Drésde, l'indice de la connaissance des révolutions synodiques de toutes les planètes de notre système : Mercure, Mars, Jupiter, Saturne.

2. Traduction de BRASSEUR DE BOURBOURG, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 316-323.

cette manière *ha*

. Ils l'écrivent aussi par parties, mais de l'une et de l'autre manière. Je n'aurais pas mis tout cela ici et je n'en traiterais pas, sinon pour rendre entièrement compte des choses de ce peuple. *Ma in Kati* veut dire : « je ne veux pas » ; ils l'écrivent par parties, de cette manière

« Ici commence l'a, b, c.

1		a	10		i	19		p
2		a	11		ca	20		pp
3		a	12		k	21		cu
4		b	13		l	22		ku
5		b	14		l	23		x
6		c	15		m	24		x
7		t	16		n	25		u
8		é	17		o	26		u
9			18		o	27		z

SIGNES ADDITIONNELS.

(variante d'*a* n° 1).

(variante d'*h*).

ha (eau ou *'h* guttural).

ma (peut être aussi *me* ou *mo*).

ti.

signe d'aspiration.

« Cette langue manque des lettres qui ne sont pas ici ; elle en a d'autres, pour d'autres choses dont elle a besoin ; mais déjà ils ne se servent plus de leurs anciens caractères, particulièrement les jeunes gens qui ont appris les nôtres. »

Landa paraît avoir été très embarrassé pour expliquer un système qui était tout à fait différent du nôtre. Quoi qu'il en soit, on a cherché à expliquer, à l'aide de cet alphabet, les textes mayas. Ce fut d'abord Brasseur de Bourbourg qui chercha à déchiffrer le manuscrit *Troano* [1].

L'impulsion donnée par Brasseur de Bourbourg incita beaucoup de chercheurs à suivre ses traces. Les premiers furent MM. W. Bollaert [2] et H. de Charencey [3], mais ils n'obtinrent aucun résultat.

Beaucoup plus sérieux et beaucoup plus féconds furent les travaux de M. Léon de Rosny. Le premier, il découvrit que les séries de signes que renferment les manuscrits étaient des séries de jours et il détermina les premières lois élémentaires qui régissent ces assemblages de signes. Ces résultats furent développés en France par un de ses élèves, M. G. Raynaud [4].

L'effort de M. de Rosny ne porta pas seulement sur les suites de jours, il fut surtout consacré à un essai de lecture des signes qui accompagnent les figures et qui, vraisemblablement, contiennent les noms de celles-ci et l'explication des actes qu'elles accomplissent.

1. Voir *Codex Troano, Études sur le système graphique et la langue des anciens Mayas*, Paris, 1869-70, 2 vol. in-f°.

2. *Examination of Central American Hieroglyphs of Yucatan* (*Transactions of the anthropological Institute of Great-Britain*, Londres, 1882).

3. *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne* (*Actes de la Société philologique*, t. I, mars 1870).

4. *Les manuscrits précolombiens*, Paris, 1894.

Il n'est pas sans intérêt de rapporter brièvement ici comment cet auteur concevait le système de l'écriture maya.

L'écriture yucatèque, tant hiéroglyphique que « hiératique » — nom appliqué par M. DE ROSNY à l'écriture des manuscrits — est semi-phonétique, semi-figurative. Les signes qui la composent auraient eu d'abord une valeur purement idéographique ; plus tard, on serait parvenu au phonétisme, en donnant à ces signes la valeur du son de l'objet qu'ils représentaient, ou d'une partie de ce son ; par exemple, M. DE ROSNY attribue au signe qui est celui du jour *caban*, la valeur phonétique *cab* dans les groupes *ikilcab*, *yax-cab*, etc. Ce phonétisme ressemble à celui des hiéroglyphes aztèques, tel que nous l'avons exposé plus haut. Tout comme l'écriture aztèque, celle des Mayas aurait été composée de signes purement figuratifs, images représentant les objets qu'ils veulent désigner ; seraient venus ensuite les signes idéographiques, images qui représentaient conventionnellement des objets ou des idées, tel le signe de la négation que nous donne LANDA dans son exemple *ma in ka-ti*. Le reste se serait composé de signes phonétiques formés de la façon indiquée plus haut. Comme dans toutes les écritures imparfaitement phonétiques, ces signes présentaient quelques particularités, entre autres la polyphonie [1].

« Le signe katonnique , par exemple, se lisait *ymix* quand il désignait le signe initial du calendrier yucatèque ; mais lorsqu'il représentait une mamelle, il répondait au mot *tzem* de la langue parlée ; , lu *caban* comme nom de jour, se prononçait *cab* dans des mots tels que *cab*, « la terre » ; *yaxcab*, « l'aurore » ; *ikilcab*, « l'abeille » ; *nemazcab*, « la hache » [2].

Enfin le système graphique se trouvait complété par l'existence de « déterminatifs spécifiques », qui fut révélée à M. DE ROSNY en examinant le passage où LANDA donne son exemple de lecture des

1. On désigne sous le nom de caractères polyphones des signes figuratifs ou idéographiques qui peuvent être lus ou prononcés de plusieurs manières différentes. Pour en donner une idée, M. DE ROSNY fait l'hypothèse suivante : « Si nous faisions usage d'images pour écrire, nous pourrions avoir de la sorte un tracé plus ou moins exact, plus ou moins conventionnel qui représenterait l'idée de « cheval », et, suivant le cas, ce tracé serait lu « cheval, coursier, cavale, poulain, étalon », etc.

2. *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique maya*, p. 276.

caractères. La « partie jointe » à laquelle il est fait allusion serait, suivant lui, la désignation peu claire des déterminatifs destinés à faire connaître à quelle classe d'objets se rattachent les mots notés en signes phonétiques et notamment ceux qui, par suite d'homophonie, ou pour d'autres raisons, pourraient laisser l'esprit dans une certaine incertitude sur leur signification.

M. de Rosny publia, à la suite de son édition du *Codex Cortesianus*, un vocabulaire des signes qu'il avait cru pouvoir déchiffrer, mais il ne se hasarda jamais à offrir des traductions de phrases ou de passages entiers.

En 1880, le Dr Ph. Valentini, de New-York, dénonça l'alphabet de Landa comme un faux sans valeur [1]. Le temps n'a pas sanctionné un jugement aussi rigoureux et on en est revenu aujourd'hui à l'opinion émise par M. de Rosny, à savoir que cet alphabet avait été tiré par Landa de signes yucatèques, en leur attribuant une valeur phonétique [2]. Par exemple, le premier *a* de Landa n'est autre chose que la tête de tortue *aac*; la syllabe *cu* est représentée par le même signe que le jour *cauac*; le *ku* est le signe de l'oiseau quetzal, nommé *cukul* en maya, etc. Il est même possible, comme le pense M. Seler, que, au temps où Landa composa sa *Relation*, les Mayas écrivissent avec des caractères auxquels ils donnaient une valeur phonétique, et même alphabétique, soit à l'instigation, soit à l'imitation des missionnaires espagnols [3].

Quoi qu'il en soit, cette opinion enlève audit alphabet la plus grande partie de sa valeur.

M. Brinton [4] proposa un système assez analogue à celui de M. de Rosny.

Un certain nombre d'auteurs ont considéré l'écriture maya comme purement phonétique. Le premier fut le Dr Le Plongeon qui publia, en 1885, une étude intitulée: *Ancient Maya hieratic alphabet according to Mural inscriptions* [5]. Le Dr Le Plongeon s'attaqua aux ins-

1. *The Landa Alphabet, a spanish fabrication* (*Proceedings of the American antiquarian association*, Worcester, Mass., 1880).

2. De Rosny, *Essai sur le déchiffrement*, pp. 265-268.

3. E. Seler, *Does there really exist a phonetic key to the Maya-hieroglyphic writing?* (SGA, vol. I, p. 562).

4. Voir sur toute cette question Dr G. Brinton, *A primer of maya hieroglyphics* (*Publications of the University of Pennsylvania*. Series in Philology, Literature and Archæology, vol. III, n° 2), Boston, 1894, in-8.

5. Ce mémoire fut publié dans le *Supplement to the Scientific American for January, 1885*, New-York.

criptions sculptées. Il publia un alphabet de 23 lettres, et de nombreuses variantes, qu'il avait appliqué à la traduction des inscriptions [1]. Suivant H. T. Cresson, les signes de l'écriture, tant des inscriptions que des manuscrits, étaient à l'origine des images, d'une valeur purement figurative, qui étaient devenues de purs éléments alphabétiques, bien que certains d'entre eux fussent encore attardés au stade du syllabisme. Le système qu'il imagina était assez vague et, somme toute, assez difficile à comprendre. Tout signe avait la valeur d'une consonne ; cette consonne, quelle qu'elle fût, pouvait subir toutes les permutations possibles avec celles appartenant à la même classe qu'elle, que ce fût une linguale, une gutturale, une palatale, etc. Ainsi, *g* pouvait permuter avec *k*, $\bar{k}$, et *vice-versa* ; *ch* avec *ts*, $c\bar{h}$, etc. [2].

Vers la même époque que le Dr Cresson, M. Cyrus Thomas [3] émit une idée très analogue à celle de son compatriote. Pour lui, les éléments des « glyphes » étaient employés comme de véritables lettres, ou éléments phonétiques. Dans un premier article, il donna les valeurs d'un certain nombre de signes : *b*, $\bar{k}$, *dz* (ɔ), *ch*, *h*, *i*, *k*, *l*, *m*, *n*, *o*, *p*, $\underline{p}$, *t*, $\bar{t}$, $\bar{t}z$, *x*, *v*, *z* et d'un certain nombre de sons doubles, syllabiques, qu'il avait aussi, disait-il, déchiffrés. Mais les critiques de M. Seler [4] paraissent avoir fait revenir M. C. Thomas sur ses premières conclusions [5].

Les américanistes allemands, au contraire des Français et des Américains, ont toujours considéré l'écriture maya comme plutôt idéographique.

Pour Förstemann, les hiéroglyphes non calendaires se composent d'un élément central, purement idéographique, auquel on adjoint des « préfixes » et des « suffixes » phonétiques. C'est donc un système analogue à celui de M. de Rosny et de Brinton, à cette différence près que les signes principaux de chaque « glyphe » sont tou-

1. Il est étonnant de voir un savant aussi circonspect que l'était de Nadaillac accepter comme authentiques les résultats de Le Plongeon (Voir l'*Amérique préhistorique*, pp. 344-346).

2. H. T. Cresson, *Science*, New-York, 1892.

3. *A Key of the maya hieroglyphics* (*Science*, New-York, 27 mai 1892).

4. Voir les cinq articles de critique de M. Seler dans ses SGA, vol. I, pp. 558-576.

5. Nous ne mentionnerons ici qu'à titre de curiosité le travail de F. A. de la Rochefoucauld : *Palenque et la civilisation maya*, Paris, 1888, où l'auteur donne une interprétation des inscriptions mayas, obtenue à l'aide d'un alphabet de 27 signes établi par des moyens extra-scientifiques.

jours idéographiques et ne doivent jamais être lus pour leur son, mais d'après leur valeur [1].

M. Seler a montré, dans ses premiers articles, une certaine inclination à accepter un système analogue. Il déclarait que, bien que l'écriture fût surtout idéographique, il était cependant possible de supposer que les noms de personnages des inscriptions sculptées pouvaient être lus phonétiquement. Mais, somme toute, il vaut mieux considérer le système graphique des Mayas comme purement idéographique, car jamais un signe n'a été lu phonétiquement avec un sens différent de celui qu'il possède comme idéogramme. Par exemple, les signes représentant les quatre points cardinaux ont des noms très différents de ceux que l'on devrait *lire* si l'on appliquait à cette lecture le système de M. de Rosny [2]. Cette théorie est, croyons-nous, celle à laquelle on doit s'arrêter.

1. Förstemann, *Die Maya-Handschrift der Königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, 2e éd., Dresde, 1880.

2. E. Seler, *Der Charakter der Aztekischen und der Maya-Handschriften* (ZE, 1888, vol. XX, pp. 1-10. — Republié dans les SGA, vol. I, pp. 407-416).

LIVRE II

LES PEUPLES CIVILISÉS DE L'AMÉRIQUE

3e PARTIE — LES HABITANTS DES ANTILLES

CHAPITRE PREMIER

LES POPULATIONS DES ANTILLES

SOMMAIRE. — I. Les Arawaks et les Caribes. — II. La population autochtone. — III. Les diverses îles et leurs habitants.

§ I. — *Les Arawaks et les Caribes.*

Les Antilles et les Bahamas étaient peuplées, lors du débarquement de Colomb, de tribus douces et paisibles.

Dans presque tout l'archipel étaient mélangées deux races, qui habitent encore aujourd'hui l'Amérique du Sud : les *Arawaks* et les *Caribes*. Leur distribution n'était pas égale : les *Arawaks* occupaient les grandes îles : Cuba, Haïti, la Jamaïque, en partie Porto-Rico ; les *Caribes* habitaient les Petites Antilles, les Iles sous le Vent et certaines parties de Porto-Rico, d'Haïti et de Cuba.

Lors de la découverte, les *Arawaks* peuplaient les grandes îles ; il est probable qu'avant l'invasion des Caribes, ils habitaient aussi les Petites Antilles.

Les *Taïnos* — nom donné par les ethnographes modernes aux Arawaks des Antilles — étaient des hommes de taille plutôt courte, mais trapus, leur peau était de couleur brun rouge ou cuivrée ; ils s'aplatissaient artificiellement le front. Ils étaient, nous disent les anciens chroniqueurs, de mœurs fort simples.

Des *Taïnos*, émigrés de Cuba, à la recherche d'une fontaine merveilleuse, fondèrent une colonie en Floride [1]. Lorsque FONTANEDO visita la Floride, en 1559, il existait encore des villages peu-

1. HERNANDO ESCALANTE FONTANEDO, *Mémoire sur la Floride* (dans TERNAUX-COMPANS, *Collection d'auteurs*, vol. XX, p. 22) ; HERRERA, *Historia general*, vol. I).

plés de ces Arawaks. Ils y trouvèrent un peuple entreprenant, les *Calusas* ou *Muspas*. Les *Calusas* peuvent avoir fourni leur contingent au peuplement des îles côtières de la Floride et des Bahamas, car les auteurs anciens nous les mentionnent comme des navigateurs hardis, qui se hasardèrent à attaquer la flottille de Ponce de Léon lorsque celui-ci voulut aborder en ces parages ; de plus, nous savons qu'ils entretenaient, au XVII^e^ siècle, un commerce régulier avec la Havane ; enfin, lorsque, au XVIII^e^ siècle, les Creeks envahirent leur territoire, tout ce qui resta de la nation calusa chercha un refuge sur les Keys, îles coralligènes qui bordent la Floride. Tout ceci prouve que les *Calusas* connaissaient le chemin des Bahamas, et même de Cuba, et qu'ils ont pu contribuer à la civilisation des Antilles, au moins en ce qui concerne les Bahamas et la plus grande des îles [1].

Les Arawaks ne paraissent pas avoir eu beaucoup de mal à vaincre les anciens habitants des Antilles et à repousser les invasions des *Calusas*. Leurs véritables ennemis vinrent du Sud, ce furent les *Caribes*, que les Espagnols virent installés en maîtres dans toutes les Iles du Vent et qui commençaient à contester aux *Arawaks* la partie orientale de Porto-Rico.

Il est probable que les *Caribes* avaient depuis longtemps envahi les Indes occidentales. OBER [2] a remarqué que tous les animaux domestiques des Antilles (le chien muet — espèce aujourd'hui éteinte —, l'agouti, le pécari, le raton, le cochon d'Inde, l'iguane) avaient été importés de l'Amérique du Sud. Les écrivains des XVI^e^ et XVII^e^ siècles attribuent le départ des Caribes à une guerre que ceux-ci auraient eu à soutenir avec les *Arouagues*, tribu arawak, dont le nom, légèrement modifié, a servi de déterminatif pour le groupe tout entier [3].

Divers auteurs ont supposé que les Caribes, lorsqu'ils conquirent les Petites Antilles, firent disparaître la population mâle, mais épargnèrent les femmes.

1. FONTANEDO, *loc. cit.* Voir sur les *Calusas*, outre le mémoire de Fontanedo, HERRERA, *Historia, Décade IV*, cap. IV, p. 7 ; BARCIA, *Crudo Ensayo*, p. 118; B. ROMANS, *East and West Florida*, New-York, 1775, pp. 2, 260, 273, 281 ; BRINTON, *Notes on the Floridian Peninsula*, Philadelphie, 1859, p. 114 ; A. S. GATSCHET, *A migration legend of the Creek Indians*, Philadelphie, 1884, pp. 13-15 ; *Handbook of the American Indians* (BE, n° 30, Washington, 1907, p. 195).

2. *Aborigines of West Indies* (*Proceedings of the American antiquarian Society*, 1894).

3. DAVIES, *The history of Caribby Islands*, Londres, 1866, p. 35.

Cette supposition a une base linguistique assez sérieuse. La langue des Caribes des Iles, telle que nous l'a fait connaître le P. Raymond Breton [1], présente une particularité qui, pour n'être pas unique en Amérique, n'en est pas moins assez rare : les femmes emploient des mots qui diffèrent de ceux qui sont en usage chez les hommes. L'examen de ces doublets féminins a montré [2] que ces expressions sont pour la plupart des mots arawaks.

Toutefois, on peut dire que, pour les Grandes Antilles tout au moins, chaque île possédait un dialecte propre de même que dans les temps anciens chacune d'elles avait son type technologique.

§ II. — *La population autochtone.*

Les Arawaks semblent être venus, eux aussi, de l'Amérique du Sud. On en est encore, à l'heure actuelle, réduit à des conjectures sur l'origine véritable des populations qui peuplaient originairement les Antilles et les Bahamas.

Lors de la découverte, les Arawaks avaient presque totalement anéanti les habitants primitifs dont une partie avait cherché refuge sur le continent américain. Les premiers explorateurs de la Floride trouvèrent, au sud-est de cette péninsule, une population de mœurs très douces, de civilisation très rudimentaire, et qui avait beaucoup à souffrir des tribus voisines plus entreprenantes. Ces Indiens étaient connus sous le nom de *Tekestas* ; une de leurs colonies établie près du cap Cañaveral se nommait *Aïs*. Ils possédaient une tradition suivant laquelle ils auraient été de même race que les *Yucayos*, insulaires des Bahamas. Tout porte donc à croire que les Arawaks, comme les Caribes, envahirent les Antilles à une époque peut-être assez reculée et qu'ils cheminèrent lentement vers le Nord.

D'autre part, les recherches anthropologiques ont amené la découverte, à Porto-Rico et à Cuba, de crânes anciens, qui diffèrent beaucoup de ceux des Arawaks [3]. Ils appartiennent peut-être à la race des Indiens *Tekestas*, appelés à Cuba *Guacanahibes*, *Guanahabibes* ou *Guanahatebeyes*, que les Espagnols trouvèrent, lors de la découverte, dans la partie occidentale de Cuba. Ces indigènes étaient très

1. Raymond Breton, *Grammaire de la langue caraïbe.*
2. Lucien Adam, *Le parler des hommes et des femmes dans la langue Caraïbe*, Paris, 1890.
3. J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*, pp. 28-30 ; cf. p. 90.

sauvages et très timides ; leur alimentation se composait de gibier, de tortues de mer et de fruits et ils habitaient dans des cavernes.

§ III. — *Les diverses îles et leurs habitants.*

Les Indiens des Bahamas (*Yucayos*). — C'est sur l'une des îles Bahamas qu'aborda Colomb, lors de son premier voyage. La population qu'il trouva à Guanahani était très pacifique. Ces Indiens se nommaient eux-mêmes *Yucayos*. Ils étaient de petite taille, trapus, d'une couleur cuivrée et s'aplatissaient la tête. Leur habillement était très rudimentaire et leur industrie peu développée ; mais les découvertes archéologiques montrent que leur civilisation ne différait pas essentiellement de celle de leurs voisins de l'Est.

Cuba. — Cuba paraît avoir renfermé trois populations très différentes. Dans la partie occidentale de la grande île vivaient les *Guacanabibes* dont nous avons déjà parlé.

A côté de ces populations grossières, on distingue une autre race, celle des peuples qui habitaient les côtes des petits archipels avoisinants. Ces tribus de pêcheurs vivaient dans des maisons sur pilotis, nommées *barbacoas*, construites dans les lagunes de la côte. Il existait deux types de ces maisons : les unes, polygonales ou circulaires, avec un toit conique, étaient nommées *caneyes* ; les autres, quadrangulaires, au toit à deux pentes, se nommaient *buhios*. Leur civilisation ressemblait beaucoup à celles des peuples qui élevèrent les *kjökkenmöddings* de la Floride.

L'Est de Cuba était le siège de la puissance des *Ciboneys*. Ces Arawaks au crâne vaste et aplati tiraient leur principale subsistance de l'agriculture ; ils cultivaient le maïs, le manioc et le tabac, filaient et tissaient le coton, faisaient de la poterie grossière et possédaient surtout une industrie de la pierre bien développée. Leurs maisons, construites en bois et couvertes de branchages, étaient de très grandes dimensions et abritaient plusieurs familles.

Quelques crânes, déformés à la façon des Caribes, ont été trouvés près du cap Maysi ; ce sont probablement ceux de quelques-uns de ces maraudeurs qui harcelaient, nous disent les anciens historiens, la population des *Ciguayos*, qui habitait la partie la plus orientale de Cuba ; rien ne prouve que les Caribes aient jamais pu fonder une colonie en ce lieu.

La Jamaïque. — A la Jamaïque vivait une population alliée de très près aux *Ciboneys* de Cuba, présentant les mêmes caractères

physiques et les mêmes mœurs, mais ayant développé, plus que ces derniers encore, les arts industriels. L'île était soumise à un grand cacique, dont la fonction était héréditaire.

Haïti. — Colomb, lorsqu'il arriva sur « l'Ile Espagnole », y trouva, d'après le dire des anciens chroniqueurs, une population de 1.000.000 d'habitants. Certains donnent même un chiffre plus élevé, mais cette estimation est sûrement exagérée. Les Indiens d'Haïti étaient de taille plutôt courte ; ils se teignaient la peau en rouge au moyen du *roucou* (*Bixa orellana*) ; leur crâne était aplati artificiellement. L'île était divisée en cinq « royaumes », dont l'un, celui du centre ou *Cibao*, où l'on trouvait de l'or, était entre les mains d'un cacique d'origine caribe.

Porto-Rico. — Porto-Rico, nommée par les indigènes *Boriquen* ou *Borinquen*, aurait aussi été peuplée d'un million d'habitants, ce qui est manifestement absurde. Ces habitants auraient tous été sujets d'un seul et même cacique. C'est dans cette île que la civilisation des Taïnos a atteint son plus haut degré de développement, et c'est là aussi qu'elle s'est le plus différenciée. L'île n'était pas tout entière au pouvoir des Arawaks : les Caribes en occupaient la partie orientale ; il est très probable que la population entière de Borinquen était, à des degrés divers, un mélange des deux races.

Petites Antilles. — Les Petites Antilles étaient peuplées exclusivement de Caribes ; cependant les restes archéologiques qu'elles ont fournis indiquent bien qu'à une époque antérieure à celle de la conquête, cet archipel fut le séjour d'une population taïno, ayant une civilisation très analogue à celle des habitants des Grandes Antilles.

CHAPITRE II

LA CIVILISATION DES TAINOS

Sommaire. — I. L'organisation politique et familiale. — II. La religion. — III. Les arts industriels (architecture, etc.). — IV. Le travail de la pierre.

§ I. — *L'organisation politique et familiale.*

L'organisation juridique des *Taïnos* nous est fort mal connue. Si l'on en croyait les anciens auteurs, les liens de consanguinité auraient été fort lâches à Haïti, puisque le seul degré de parenté qui fît obstacle au mariage était le premier [1]. Ceci est très invraisemblable; il ne faut d'ailleurs pas oublier que les premiers auteurs espagnols calomnièrent souvent les Indiens et s'ingénièrent à les représenter comme chargés des vices les plus répugnants aux yeux de leurs contemporains. D'autres passages, empruntés aux mêmes auteurs, nous feraient croire qu'ils étaient divisés en clans à descendance utérine. Il nous est dit, en effet, que, si un cacique mourait sans enfants, ses « états » passaient aux enfants de ses sœurs préférablement à ceux de ses frères [2].

La tribu ne nous est pas mieux connue que le clan. Tout au plus pouvons-nous supposer que les « royaumes » taïnos d'Haïti étaient des territoires tribaux. Quant aux pouvoirs attribués à leurs chefs, ou *caciques*, par les premiers historiens, nous n'hésitons pas à les révoquer en doute.

Que leurs charges fussent héréditaires, c'est possible ; mais que, comme on le dit pour le *cacique* unique de la Jamaïque, le pouvoir qu'ils exerçaient fût tyrannique, c'est bien invraisemblable.

§ II. — *La religion.*

La religion nous est mieux connue, grâce surtout à deux auteurs : le premier est Ramon Pane, ermite de l'ordre de Saint-Jérôme, qui

1. Charlevoix, *Histoire de l'Isle Espagnole*, vol. I, p. 60.
2. Id., *ibid.*, p. 65.

accompagna Christophe Colomb dans son troisième voyage [1]; le second est Pierre Martyr d'Anghiera [2].

Nulle part, dans ce que nous disent ces auteurs, il n'est question de totémisme. On nous parle de certains *zemis* ou idoles

Fig. 178. — *Zemi*, ou « idole » en coton (d'après R. Cronau, *Amerika*).

sculptées en forme d'animaux [3], mais rien ne prouve que ce fussent des emblèmes d'ancêtres animaux des clans ou des tribus.

Presque tout ce que nous savons de la religion des anciens *Taïnos*, et en particulier de ceux d'Haïti, porte sur les *zemis*, auxquels les anciens auteurs espagnols donnent le nom de « dieux » ou d'« idoles ». En réalité, ce sont non point des divinités figurées, mais des représentations d'esprits protecteurs individuels, analogues aux *nahuals* des Mexicains. Christophe Colomb croyait que les *zemis* étaient des génies protecteurs des hommes; chacun possé-

1. Le texte de Ramon Pane sur Haïti est contenu dans la *Vita del Almirante Cristoforo Colombo*, attribuée à Fernand Colomb, cap. LXI.
2. *Décades*, éd., et traduction française de Gaffarel.
3. Oviedo, *Historia general*, cap. I.

dait le sien, qu'il plaçait dans un lieu secret. On demandait à ces idoles protectrices la victoire sur les ennemis, la venue de bonnes récoltes, etc.

R. Pane [1] dit que certaines idoles faites de pierre ou de bois symbolisaient les os des ancêtres ; d'autres *zemis*, représentant des figures humaines ou animales, étaient faits de balles de coton (fig. 178). Certaines de ces idoles, de très petite taille, étaient portées par

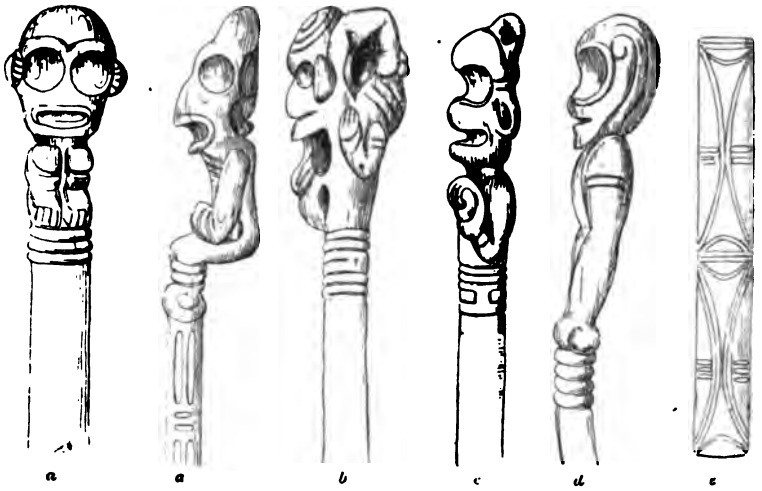


Fig. 179. — Petites idoles en bois, de Porto-Rico (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

les guerriers et leur apportaient la bonne chance et la force pour vaincre (fig. 179).

Le choix du *zemi* dépendait de diverses circonstances : R. Pane dit que si un homme voyait un arbre dont la racine remuait, il l'interrogeait et lui demandait qui il était ; puis, se rendant en toute diligence à son village, il priait un sorcier de l'accompagner auprès du merveilleux végétal ; le sorcier, après diverses cérémonies, coupait la partie de l'arbre qui semblait renfermer du pouvoir, l'emportait au village. Il sculptait la pièce de bois en la forme que désirait celui qui l'avait découverte [2]. Si un Indien voyait

1. Traduction française, dans Brasseur de Bourbourg, éd. de la *Relation* de *Landa*, p. 446.
2. Id., *ibid.*, p. 452.

une pierre merveilleuse, il la faisait tailler pour la transformer en *zemi*. Un autre moyen d'acquérir la protection de ces êtres surnaturels était de jeûner pendant six ou sept jours ; le *zemi* se révélait pendant les crises que provoquait ce jeûne.

Le terme *zemi* indique à la fois le pouvoir surnaturel et l'objet qui renferme ce pouvoir. Il a une troisième acception, puisqu'il désigne aussi les dieux.

De ces derniers, nous savons peu de choses ; leurs noms mêmes ne nous sont pas bien connus, Pierre Martyr et R. Pane les écrivant de façon fort différente.

Les *Taïnos* possédaient au moins un dieu du ciel, appelé *Joca huva* ou *Gua Maorocon* [1], fils de la déesse *Atabei*, *Jermao*, *Guacarapito* ou *Zuimaco* [2]. Pierre Martyr nous dit que ces dieux supérieurs n'étaient pas représentés par des images. Les noms des dieux de la pluie et de l'orage nous sont aussi connus ; ce sont : la déesse *Guabancex*, qui détermine les tempêtes, fait mouvoir le vent et l'eau et dont l'idole était de pierre ; *Guatauva*, messager de *Guabancex*, et *Coatrischie* qui rassemble les eaux dans les vallées entre les montagnes et les laisse ensuite s'écouler sur le pays pour le dévaster [3].

Outre ces dieux, les Haïtiens croyaient que le monde était peuplé par les âmes des morts. Ils croyaient que l'homme possédait une âme individuelle, à laquelle on donnait le nom de *goeiz* ; à la mort cette âme s'échappait (on l'appelait alors *opita*). Elle allait dans une île nommée *Coaibai*, où les âmes des morts étaient réunies. Pendant le jour, elles restaient enfermées, mais à la nuit elles sortaient, allaient partager les festins des hommes, ou errer sur les routes. Les Haïtiens craignaient de sortir pendant la nuit, car si les esprits étaient d'humeur pacifique, ils ne couraient aucun danger, mais tout être vivant qui entreprenait de combattre un *opita* trouvait la mort [4].

Les Taïnos avaient des fêtes solennelles : le *cacique* faisait annoncer la fête par des messagers ; au jour dit, il prenait place en tête du peuple qui se rendait à la hutte sacrée, où était renfermé un *zemi* très vénéré ; là, le cacique s'asseyait sur le sol et battait du tam-

1. R. Pane. Pierre Martyr le nomme *Yocauna Gua-Maonocon*.
2. Pierre Martyr lui donne le nom de *Guimazoa*.
3. R. Pane, trad. Brasseur de Bourbourg, pp. 455-456.
4. Id., *ibid.*, pp. 443-444.

bour, en chantant le mythe du dieu ; chacun entrait et s'arrêtait devant le *zemi* ; les prêtres faisaient une offrande de gâteaux qui étaient ensuite distribués parmi les assistants. Après l'offrande, les femmes dansaient en chantant devant l'idole.

Le rite préparatoire le plus important s'appelait la *cagioba*. Il consistait dans l'absorption, par le nez, d'une certaine quantité de poudre de tabac qui produisait sur eux l'effet à la fois d'un purgatif et d'un vomitif [1]. On le pratiquait toujours avant de s'adresser aux *zemis* et, aussi, en cas de maladie [2].

Lorsqu'un homme venait de mourir, on pratiquait la cérémonie de l'interrogation : les parents du défunt se rassemblaient autour du cadavre, lui coupaient les ongles et les cheveux qu'ils réduisaient en poudre et mélangeaient au suc de certaines plantes ; ils versaient dans la bouche du mort cette boisson et lui demandaient si le sorcier qui l'avait soigné avait bien rempli ses devoirs, en particulier s'il avait bien jeûné ainsi que le voulait la coutume [3].

Pour les hommes du peuple, les femmes enveloppaient le cadavre avec des bandes de coton, elles le plaçaient dans une fosse assez profonde avec tout ce qu'il possédait d'objets précieux, parfois même plusieurs des femmes du défunt étaient enterrées avec lui. Le corps était assis sur une sorte de banc ; on construisait une voûte en bois pour empêcher l'éboulement de la terre qu'on entassait au-dessus, puis tous les parents donnaient une grande cérémonie accompagnée de chants et de danses [4].

Les caciques étaient embaumés. Les principaux habitants du pays étaient invités à une grande fête qui durait de 15 à 20 jours et au terme de laquelle les biens du cacique étaient distribués entre tous les assistants.

Les prêtres Taïnos étaient nommés *butu-itihus*, ou *bohutis*. C'étaient des hommes qui avaient obtenu, par hasard ou par recherche, la protection de *zemis* particulièrement puissants. Les *butu-itihus* exerçaient aussi la divination et la médecine.

Pour prédire l'avenir, les *butu-itihus* se mettaient artificiellement en état d'extase en absorbant du tabac en poudre. Le sorcier restait en extase pendant un certain temps, puis, les gens qui l'entou-

1. R. Pane, trad. Brasseur de Bourbourg, p. 442.
2. Id., *ibid.*, p. 447.
3. Id., *ibid.*, pp. 443 et suiv.
4. Charlevoix, *Histoire de l'Isle espagnole*, vol. I, p. 60.

raient ayant chanté et dansé, il se levait et annonçait au peuple assemblé les réponses que les *zemis* lui avaient dictées [1].

Les mêmes *butu-itihus* pratiquaient la médecine à la façon des chamanes de tous les pays. Ils dansaient, prenaient de la poudre de tabac au chevet du malade, se penchaient sur lui comme pour l'ausculter et montraient des os ou d'autres objets qu'ils avaient au préalable cachés dans leur bouche [2].

De la religion des *Taïnos*, ou plus exactement de celle d'Haïti, la partie la mieux connue est la mythologie. Les mythes racontent la création du monde, l'origine du sexe féminin après un déluge où toutes les premières femmes créées furent noyées, comment les hommes furent changés en arbres, etc.

Il ne saurait être question de donner ici même un aperçu de ces mythes. Disons seulement qu'aucun d'eux ne semble être d'origine extra-américaine.

Bref, le peu que nous savons de la religion des peuples des Antilles nous les fait considérer comme de purs Indiens, car tous les traits que l'on nous rapporte ont des équivalents immédiats, soit dans l'Amérique du Nord, soit dans l'Amérique du Sud.

§ III. — *Les arts industriels.*

Les anciens auteurs nous ont fourni des indications suffisantes pour nous faire une idée du mode de vie des aborigènes des Antilles.

L'architecture. — Ils vivaient rassemblés en grands villages ; dans le principal se trouvait la résidence du cacique. Au milieu du village se trouvait une habitation de grandes dimensions, probablement la maison de ville, l'équivalent du *tecpan* mexicain. C'est sans doute dans l'un de ces édifices que pénétra Christophe Colomb, près de Puerto-Real, à Haïti. C'était une case ronde, très élevée et d'un diamètre d'environ 32 pas. Tout alentour il y avait trente-deux autres petites cases, construites en roseaux de couleur variée, entrelacés avec art.

Les cases étaient, ainsi que nous l'avons déjà dit à propos de Cuba, de deux formes : les unes (*caneyes*) (fig. 180) étaient rondes.

1. R. Pane, trad. Brasseur de Bourbourg, pp. 452-453.
2. Id., *ibid.*, p. 448.

La charpente en était faite de pieux plantés en cercle à environ un mètre de distance ; entre ces poteaux, les murs étaient construits de planches très épaisses. Le toit était fait d'un voligeage de roseaux recouvert de paille et de feuilles de palmier, le tout de forme conique.

Les autres nabitations, les *buhios* (fig. 181), étaient construites avec les mêmes matériaux ; elles étaient quadrangulaires, de forme allongée, comme un de nos hangars. Le toit, à deux pentes, était

Fig. 180. — Une *caneye* de Cuba (d'après Oviedo, *Historia general de las Indias*).

constitué par une longue traverse, soutenue par deux poutres en forme de fourche. Les *buhios* étaient de plus grande dimension que les *caneyes*, certains étaient pourvus d'un portique d'entrée recouvert de paille.

La description donnée par Pierre Martyr de l'habitation d'un cacique de Haïti peut nous donner une idée de ce qu'étaient les *buhios* de grandes dimensions. Elle était située sur une place de plus de 150 pas de long et d'autant de large, et entourée de hauts palmiers. Le portique de l'habitation s'avançait sur cette place ; il avait 80 pas en long et en largeur. La façade était décorée de pièces de bois très épaisses, très bien travaillées, qui servaient de colonnes. Les autres parties de ce portique étaient construites de troncs d'arbres de même espèce, si serrés qu'ils formaient des cloisons aussi solides que si elles eussent été en pierre. Au milieu

de l'avenue, s'élevait une porte spacieuse conduisant dans une pièce carrée. A l'est se trouvait la pièce où habitait le cacique; plus loin,

Fig. 181. — Un *buhio* (d'après Oviedo, *Historia general de las Indias*).

il y avait deux autres pièces : l'une était une chambre à coucher à l'usage des femmes, l'autre était remplie de cadavres desséchés,

Fig. 182. — Canot des Antilles (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

ceux des prédécesseurs du cacique *Comogro*, possesseur de l'habitation[1].

Cette habitation ne devait pas être seulement le logement particulier du cacique, mais bien le *tecpan* du village, ce que paraît indi-

1. Pierre Martyr, *Décades*, p. 22.

quer la mention de trois pièces qui servaient de réserve aux provisions et d'habitation aux « hommes chargés de faire la cuisine ».

La navigation. — Les *Taïnos* avaient des bateaux de taille et de construction différente. Oviedo nous a conservé la figure des petits canots qui servaient à la navigation dans les rivières et les bains (fig. 182). D'autres canots, employés pour la navigation en pleine mer, étaient assez grands pour contenir cent personnes et plus.

Le commerce. — Sur le commerce et les communications qu'avaient entre eux les *Taïnos*, nous savons beaucoup moins que sur leur architecture. Les Haïtiens paraissent avoir échangé directement les produits de la chasse, de l'agriculture et de l'industrie. La coutume d'enterrer tous les biens meubles d'un homme lors de sa mort, ou de les distribuer s'il était un cacique, empêchait la concentration excessive des biens.

Les armes. — Les guerres avaient pour cause des contestations relatives à la délimitation des terres, et surtout des droits de pêche qui, de même que les champs de culture, appartenaient de façon indivise aux gens de certains villages. Les guerres étaient d'ailleurs peu sanglantes et vite terminées. Cependant, autant pour vider ces querelles intestines que pour se défendre contre les invasions des *Caribes*, les *Taïnos* possédaient des armes : la *macana*, sorte de sabre de bois dur et des javelots de la même matière. Il est probable que beaucoup des haches de pierre dure trouvées dans les fouilles servirent également comme armes de guerre. L'arc et les flèches étaient aussi connus des indigènes des Antilles, mais peu employés ; c'étaient, par contre, les armes favorites des Caribes.

§ IV. — *Le travail de la pierre.*

Les fouilles archéologiques effectuées dans les Antilles, tant petites que grandes, ont fourni une quantité considérable d'objets, surtout en pierre polie.

Il faut distinguer dans cette industrie de la pierre les formes anciennes, communes à toutes les Antilles, et les formes plus récentes, d'origine incontestablement caribe.

Ce sont celles-ci que présentent les haches amygdaloïdes en pierre dure (serpentine, diorite), que l'on trouve d'autant plus abondamment que l'on opère des fouilles plus près de l'Amérique du Sud. Elles sont très abondantes à l'île de la Trinidad, moins nombreuses au fur et à mesure que l'on s'avance à l'ouest et au nord

dans l'archipel des Iles du Vent (Dominique, Martinique, Guade-

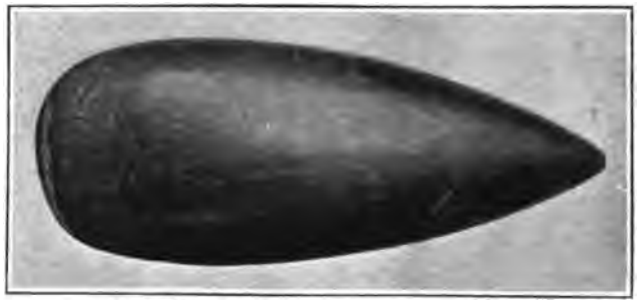


Fig. 183. — Hache amygdaloïde de Porto-Rico (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

Fig. 184. — Hache amygdaloïde sculptée de Saint-Domingue (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

loupe) ; on en rencontre encore quelques-unes à Porto-Rico, mais elles sont très rares à Haïti et surtout à Cuba.

Ces haches, de forme très régulière et d'un poli admirable, sont en tous points semblables à celles que l'on rencontre dans les Guyanes française, hollandaise, anglaise, vénézuélienne et dans le nord du Brésil, pays qu'habitent encore aujourd'hui les *Caribes* (fig. 183). Quelques-unes de ces haches sont sculptées et présentent l'apparence d'une figure humaine (fig. 184).

Fig. 185. — Deux grandes haches en pierre de Saint-Vincent (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

Ces objets étant éliminés, il reste une riche collection de pièces, d'un intérêt tout spécial, tant par le fini de leur travail que par la variété de leurs formes et leur originalité. Parmi celles-ci, les plus nombreuses, les plus largement répandues et les mieux connues sont les grandes « haches » de pierre, atteignant parfois jusqu'à 30 centimètres de longueur et autant de large. Elles affectent principalement deux formes : l'une trapézoïdale, avec un trou, ou un pédoncule plus ou moins mince, terminé par un cordon sculpté en relief, à environ 1 centimètre de l'extrémité supérieure (fig. 185). Cette dernière, aussi bien dans les types à pédoncule que dans les autres, est de formes très variées : à bourrelet, bifide, terminée par deux ornements ressemblant à des têtes de condor, etc. Ces haches se trouvent en grande abondance à Porto-Rico et dans les plus grandes des Iles du Vent (principalement à la Guadeloupe).

L'autre type est arrondi, presque circulaire, avec une extrémité avec ou sans gorge et un corps plus ou moins renflé. Il abonde aussi dans les Petites Antilles, mais on le rencontre également dans toutes les Grandes Antilles. L'extrémité est souvent sculptée de façon plus ou moins vague, mais très caractéristique.

Il est très probable que beaucoup de ces objets ont été utilisés comme herminettes plutôt que comme haches, emploi que l'équilibre de leur poids et leur forme aurait rendu peu commode.

Il existe aussi toute une classe d'objets du plus haut intérêt, découverts en grande quantité à Porto-Rico et à Cuba. Ce sont des

Fig. 186. — Pierre sculptée en forme de perroquet, provenant de la Trinidad (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

figures humaines, sculptées dans la pierre et que l'on suppose représenter des *zemis*.

Ces idoles sont de formes et de dimensions très variables, depuis le bijou de quelques centimètres jusqu'à la statue qui égale presque la taille d'un homme. Les figures représentent le plus souvent des hommes ou des femmes, mais parfois aussi des animaux [1] (fig. 186). Certaines de celles-ci ressemblent d'une façon frappante à celles que Carl Bovallius a trouvées sur le sol du Nicaragua.

Parmi ces idoles, il en est d'une forme tout à fait particulière aux Antilles et, principalement, aux Antilles orientales. Ce sont des pierres qui rappellent un peu la forme des chapeaux bicornes de

1. On en trouvera une collection très complète dans J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico* (RE, vol. XXV).

nos gendarmes, si ce n'est que la pointe supérieure est aiguë et même effilée. Les deux extrémités sont, le plus souvent, ornées de têtes, sculptées de la façon un peu floue qui caractérise l'art décoratif des Antilles (fig. 187). Ces idoles sont surtout abondantes à Porto-Rico ; on en trouve aussi quelques-unes à Haïti et des échantillons épars dans les Petites Antilles.

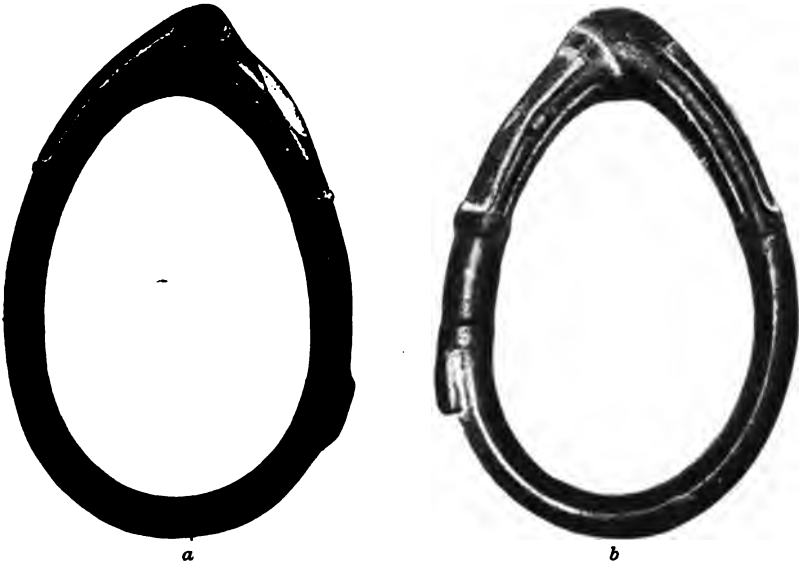
Fig. 187. — Pierres triangulaires. *a*, *b*, vues de profil ; *c*, vue de face (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*[1]).

M. Fewkes, qui considère ces objets comme typiques de la civilisation de Porto-Rico, croit que les exemplaires trouvés dans les Petites Antilles y furent transportés par les *Caribes* [1].

Un autre produit du travail de la pierre très caractéristique de Porto-Rico sont les colliers de pierre. Ces colliers, toujours taillés dans un même bloc, sont de forme ovoïde, leur grand axe étant d'environ 50 centimètres et leur petit axe de 35 à 40 centimètres. Ils sont de galbes différents à l'intérieur, et il est facile de voir qu'ils sont confectionnés pour s'adapter aux deux côtés du

1. J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico* (RE, vol. XXV, p. 214).

corps humain : les uns devaient être passés sur l'épaule droite et s'appliquer sur le côté droit du corps, les autres sur l'épaule gauche. L'épaisseur et le poids de ces objets sont très variables, mais tous présentent le même galbe et la même forme. L'ornementation varie seule ; quelques-uns n'en portent aucune ; d'autres, au contraire, ont



a *b*

Fig. 188. — Colliers de pierre de Porto-Rico (d'après J. W. Fewkes. *The aborigines of Porto-Rico*).

leur partie supérieure richement ornée. La dispersion de ces objets est à peu près la même que celle des idoles triangulaires signalées ci-dessus (fig. 188). Ils abondent à Porto-Rico, sont encore assez souvent trouvés à Haïti, se rencontrent sporadiquement dans les Petites Antilles et, en particulier, à la Guadeloupe, mais manquent totalement dans les Grandes Antilles orientales (Cuba, Jamaïque, Bahamas).

Certaines autres formes sont particulières à Porto-Rico et aux Petites Antilles, ce sont des mollettes en pierre dont la partie supérieure représente une tête humaine ou animale (fig. 189), des chaises de pierre sculptée, des idoles en bois rassemblées au nombre de trois sous un parasol (fig. 190) et surtout des *metates* en bois ou en pierre, supportées sur trois ou quatre pieds et dont souvent la partie anté-

rieure représente une tête d'animal et le bord est orné de méandres et autres sujets décoratifs (fig. 191).

Or toutes ces formes de l'industrie de la pierre se retrouvent dans la partie du Nicaragua où eurent lieu les fouilles de Velasco, de MM. Hartman et Lehmann, dans la péninsule de Nicoya, habitée par les Güetares. Il paraît donc assez naturel de penser que la civilisation des Chibchas se répandit sur les Petites Antilles et une partie de Porto-Rico, à une époque antérieure à l'invasion des *Caribes*.

On a trouvé peu de poterie aux Antilles occidentales, exception

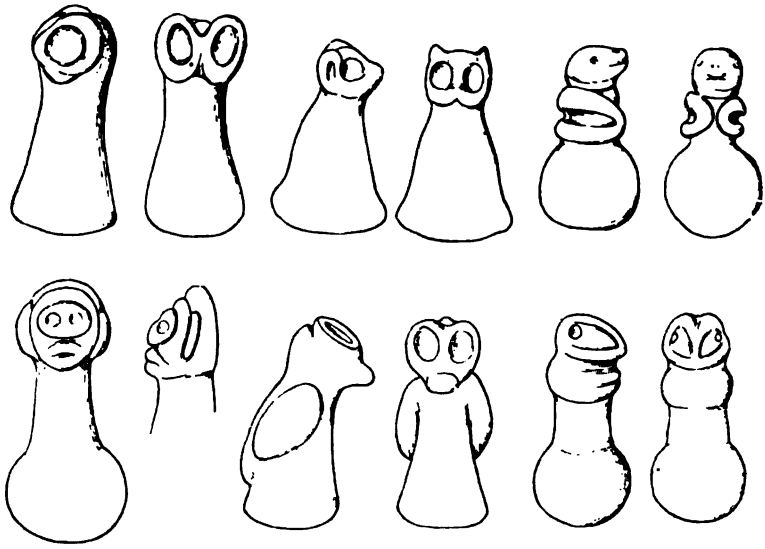


Fig. 189. — Molettes et pilons en pierre de Porto-Rico (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

faite de la Jamaïque. Mais à Porto-Rico, elle est assez abondante ainsi que dans les Petites Antilles. La fig. 192 représente un vase de Porto-Rico qui rappelle par sa facture certaines céramiques de l'Amérique du Sud.

On pourrait, en résumé, se représenter de la façon suivante la préhistoire des Antilles : A l'origine une population dont les restes nous sont peut-être conservés dans les squelettes à demi fossilisés que l'on a trouvés à Cuba et dont les descendants auraient été les *Guacanabibes* que trouva Colomb lorsqu'il foula pour la première

fois le sol de cette île et les *Tekestas* de la Floride. Ensuite serait venu, dans la partie orientale des Antilles, un flot d'immigrants, d'o-

Fig. 190. — Idole en bois sculpté, composée de trois personnages assis sous un parasol. Porto-Rico (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

rigine vraisemblablement güetare, qui se seraient établis sur les Petites Antilles et une partie de Porto-Rico. Plus tard, ou peut-être à la même époque, des populations sauvages de la côte orientale de la Floride (*Timukwas*, *Calusas*) auraient envahi les Bahamas, les régions côtières de Cuba et, peut-être, une partie de Haïti ; il est douteux qu'ils aient pénétré plus loin : leur expansion dut être lente et mise en échec par la grande invasion des Arawaks, vraisembla-

blement venus de l'Amérique du Sud, qui s'établirent en maîtres sur toute la superficie des Indes occidentales.

A en juger par la civilisation des Arawaks qui vivent encore aujourd'hui en grand nombre sur le sol de l'Amérique du Sud, ces nouveaux immigrants devaient être peu avancés dans les arts et les techniques. Pourtant, les produits de l'industrie lithique que nous trouvons aux Antilles sont d'une très grande perfection, ce qui nous inclinerait à croire qu'ils doivent avoir beaucoup emprunté aux

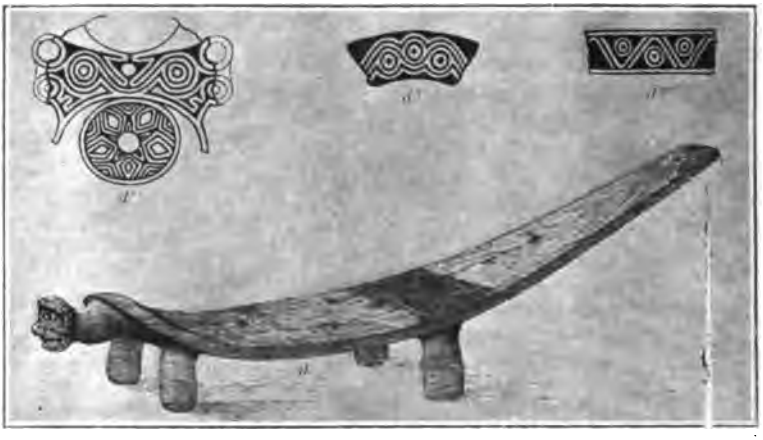


Fig. 191. — Metate en bois, à quatre pieds, des Iles Turques (d'après O. T. Mason, *The Latimer collection*).

Güetares qui, dans notre hypothèse, auraient peuplé une partie des îles avant l'invasion des *Arawaks*.

Ces derniers, élèves — et élèves heureux — des Güetares, développèrent une civilisation particulière, pour autant dire tout à fait inconnue, et succombèrent dans une partie de l'aire qu'ils habitaient, sous les coups d'un peuple plus actif, plus entreprenant, mais plus sauvage : les Caribes.

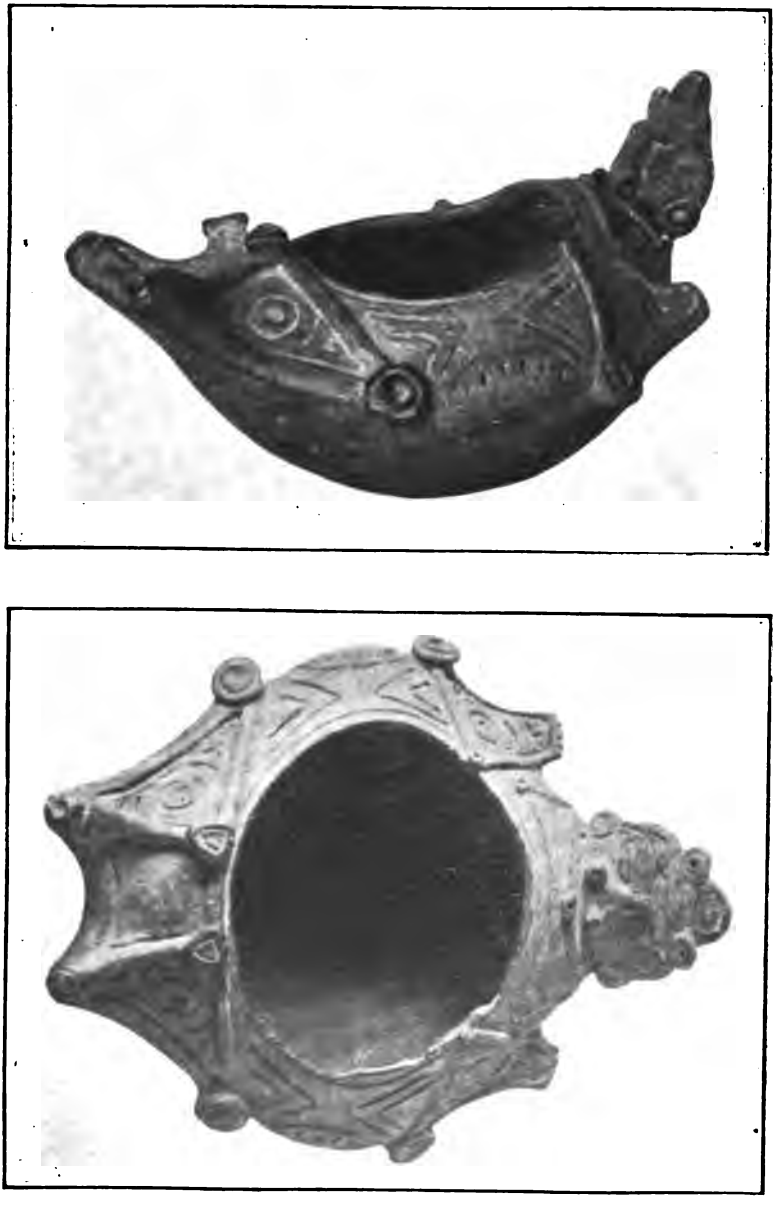


Fig. 192. — Poterie de Porto-Rico (d'après J. W. Fewkes, *The aborigines of Porto-Rico*).

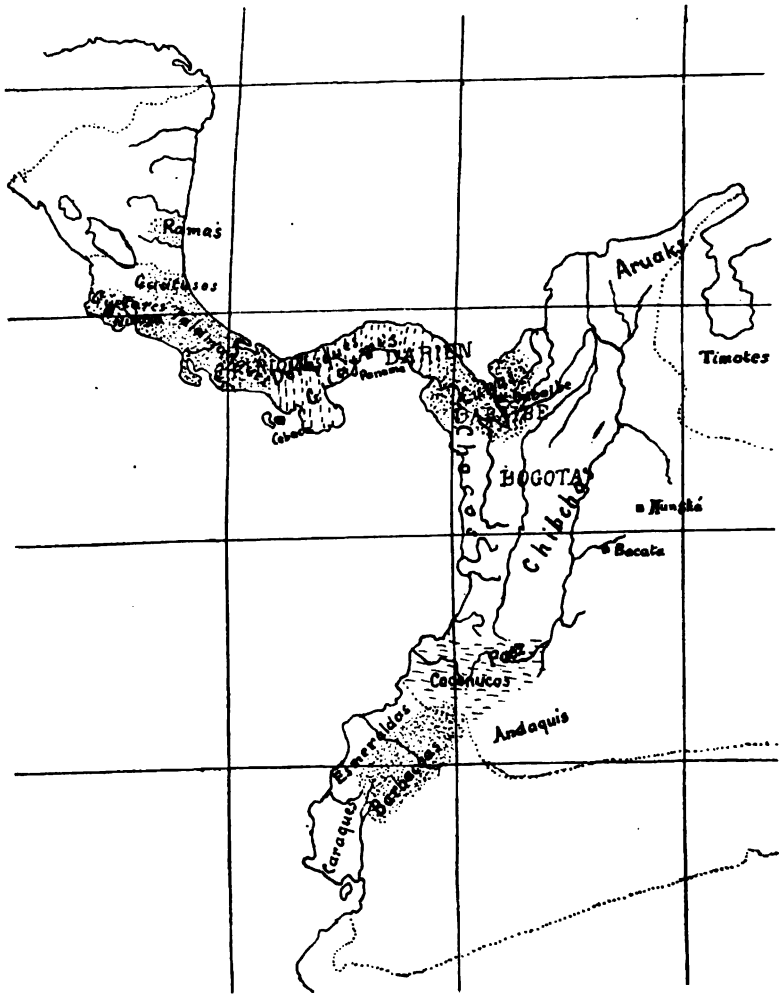


Fig. 193. — Carte montrant l'extension des peuples chibchas.

LIVRE II

LES PEUPLES CIVILISÉS DE L'AMÉRIQUE

4e PARTIE. — LES PEUPLES DE L'ISTHME DE PANAMA, DE LA COLOMBIE ET DU PÉROU

CHAPITRE PREMIER

LES PEUPLES CHIBCHAS

SOMMAIRE. — I. Les Chibchas. — II. La famille linguistique chibcha. — III. La répartition des peuples chibchas.

§ I. — *Les Chibchas.*

Les *Chibchas*, à l'époque de la conquête, habitaient le plateau de Bogota. Ils parlaient une langue très nettement caractérisée, qui nous est connue par plusieurs ouvrages anciens et dont l'étude a conduit à étendre d'une façon très considérable le domaine des peuples *chibchas*.

§ II. — *La famille linguistique chibcha.*

La famille des langues chibchas couvre l'un des plus vastes territoires américains. M. UHLE, le premier, s'est préoccupé des affinités que présentait la langue des habitants du plateau de Bogota avec celles du reste de l'Amérique centrale et méridionale [1]. Il découvrit des ressemblances entre le chibcha et les idiomes du nord de la Colombie et de l'isthme de Panama, connus jusqu'alors sous le nom

1. *Verwandschaften und Wanderungen der Tschibtscha*, Berlin, 1890, in-8.

d'idiomes talamanques. Brinton rangea dans la famille chibcha tous les idiomes du nord de la Colombie, de l'isthme de Panama et du Nicaragua [1]. Plus tard, Brinton crut retrouver des ressemblances entre la langue des *Mazatèques*, qui habitent la partie nord-ouest de la province d'Oajaca, et celle des peuples chibchas [2].

Bref, jusqu'à ces dernières années, on considérait que les peuples de langue chibcha occupaient une partie du Nicaragua, tout le Costa-Rica, la république de Panama et la partie de la Colombie qui forme aujourd'hui les provinces de Magdalena, Antioquia et Bogota.

Des recherches entreprises récemment par M. le Dr Rivet et l'auteur de ce livre leur ont démontré que le groupe chibcha s'étendait beaucoup plus vers le sud : il comprend, outre les territoires ci-dessus indiqués, celui des *Paez* et des *Coconucos*, au sud-est de la Colombie, sur la pente occidentale de la Cordillère, auprès du volcan Puracé ; celui des *Paniquitas*, voisins au nord des précédents et celui des *Barbacoas*, en Équateur, sur les hautes rivières Patia et Telembi et jusqu'à Guayaquil [3].

§ III. — *La répartition des peuples chibchas.*

Ainsi constituée, la famille linguistique chibcha s'étend de 12° lat. N. à 3° lat. S. Elle comprend les langues des peuples que l'on plaçait autrefois dans les groupes linguistiques : *Talamanque* (composé des tribus *Talamanca*, qui habitent les montagnes du Costa-Rica, *Bribri*, *Terraba*, *Tiribi*, *Cabecar*, *Tucurrique*, *Brunca*, toutes situées sur le territoire du Costa-Rica) ; *Guatuso* (indigènes aujourd'hui disparus, qui vivaient sur le cours supérieur du rio Frio, aussi au Costa-Rica) ; *Guaymi* (composé des tribus *Guaymi*, qui habitaient les deux versants de la Cordillère de Veragua, *Mûoi*, *Murire*, *Valiente*) ; *Dorasque* ou *Changuina*, qui occupaient la république de Panama, depuis la lagune de Chiriqui et le rio Chagres jusqu'au rio Fonseca ; *Cuna* ou *Darien*, qui habitaient autour du golfe d'Uraba ;

1. Brinton, *American Race*, New-York, 1890.

2. Brinton, *The Mazatec language* (*Proceedings of the American philosophical society*, vol. LXV, Philadelphie, 1882, pp. 275-278). Le Mazatèque de Brinton paraît être une langue particulière, car il ne ressemble pas, même de loin, aux vocabulaires de cette langue publiés ultérieurement. Aujourd'hui, on incline à ranger cet idiome parmi les langues tzapotèques. Voir en particulier, F. Starr, *Notes upon Ethnography of Southern-Mexico* (PDAS, vol. VIII).

3. H. Beuchat et P. Rivet, *La famille linguistique chibcha* (*Le Muséon*), Louvain, 1910, pp. 1-91.

Aruak (peuples de la Sierra Nevada de Santa-Marta, au nord de la Colombie, près de la péninsule de Goajire), *Chibchas*, habitants anciens du plateau de Bogota ; *Paez-Paniquita* (à l'ouest et au centre de la Colombie, au sud des *Chibchas*, sur les rios Magdalena, Cauca, Mira, Carare, etc.), *Coconuco* (au sud-est de la Colombie, dans les montagnes entre la Magdalena et la Cauca, aux sources des rios Puracé et Cauca) , *Barbacoa* (tribus qui habitent à l'heure actuelle l'Équateur sur les hautes rivières Telembi et Patia, et jusqu'à Guayaquil au sud) [1].

L'un des traits singuliers de cette immense famille linguistique, c'est le groupement de ses dialectes. Les langues parlées aux deux extrémités de l'aire sont celles qui se ressemblent le plus. Les idiomes talamanques et ceux des Barbacoas ont entre eux une parenté très étroite. Les autres langues se groupent d'après leur situation, relativement à ces deux pôles de la famille chibcha : les langues guaymi, guatuso, dorasque, ressemblent plus aux idiomes talamanques, tandis que le paez, le coconuco, le paniquita, ont des affinités étroites avec le groupe Barbacoa. Les langues aruaks et le chibcha restent très isolés, les premières à cause de leur situation géographique, le second en raison probablement de son extrême évolution : langue d'un peuple relativement civilisé, elle possède des traits que n'ont aucun des autres idiomes. Le cuna est trop mal connu, lexicologiquement et grammaticalement, pour qu'il soit possible de déterminer sa position dans la famille.

De ce groupement, on peut tirer quelques indications sur les migrations de ces peuples. Il est très vraisemblable que les *Chibchas* partirent de la partie du Nouveau Monde où l'isthme de Panama se soude au continent sud-américain. De là, ils essaimèrent, les uns vers le nord, les autres vers le sud. Les peuples allant au sud s'étendirent sur un vaste territoire ; les uns trouvèrent, sur le plateau de Bogota, les conditions nécessaires au développement d'une civilisation assez élevée ; les autres, forcés de se réfugier dans de hautes chaînes montagneuses, tels que les *Aruaks*, y trouvèrent des conditions moins avantageuses ; d'autres encore, gênés

1. Autrefois, leur étendue fut probablement beaucoup plus grande vers le nord ; il est très vraisemblable qu'ils s'étendirent jusqu'aux sources de l'Atrato et, dans l'est, jusqu'au cours supérieur du Maspa et du Napo. H. Beuchat et P. Rivet, *Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapa* (JAP, nouv. série, tome IV, Paris, 1907, p. 69).

par la civilisation naissante de leurs voisins, rencontrant à l'ouest des peuples d'affinités encore mystérieuses, les *Chocos*, furent contraints de se glisser dans les vallées malsaines de l'entre-sierra. Là, quelques-unes des tribus migratrices purent se maintenir en paix, escalader les pentes des montagnes et vivre tranquillement ; les autres, et surtout les Barbacoas, se virent obligés, repoussés qu'ils furent par les tribus plus civilisées du nord de l'Équateur (Caraques, Quillasingas), de vivre dans les forêts malsaines qui s'étendent à l'est de la Cordillère occidentale de l'Équateur, où subsistent encore les restes de leurs tribus.

Au nord, les conditions furent moins favorables encore : les émigrants (*Talamanques*, *Guaymis*) se heurtèrent aux populations mangues et furent obligés de vivre en sauvages dans les forêts. C'est, croyons-nous, la seule façon d'expliquer l'arrêt de développement des langues talamanques et barbacoas relativement aux autres langues chibchas et la ressemblance que présentent entre eux deux groupes linguistiques aussi distants.

CHAPITRE II

LES GUETARES DU COSTA-RICA

Sommaire. — I. Les Güetares. — II. La religion. — III. La civilisation matérielle. — IV. L'archéologie du pays des Güetares.

§ I. — *Les Güetares.*

La majeure partie du Costa-Rica était occupée à l'époque de la conquête par des peuplades sauvages : *Talamanques*, *Guatusos*, *Bruncas*. Des autres groupes, nous ne parlerons pas ici. Mais la région nord-est de la république, celle qui touche au Nicaragua, était peuplée en partie par les *Manques*, apparentés aux Chapanèques du Mexique et par une population plus civilisée appartenant au groupe chibcha, les *Güetares*. Ceux-ci occupaient la péninsule située au nord de la baie de Nicoya, sur la côte du Pacifique et s'étendaient dans l'est jusqu'à la mer des Antilles.

Oviedo visita en 1529 la péninsule de Nicoya ; il nous a laissé un tableau animé des mœurs et coutumes des Indiens de cette région. Tout le pays était divisé en petites tribus, chacune sous la dépendance d'un cacique. La forme du gouvernement ne différait pas dans les diverses tribus, mais elle ne nous est pas décrite : l'auteur se contente de nous dire que les messagers ou hérauts et les officiers de l'armée étaient des personnages considérables, que l'on croyait toujours sur parole. Ils portaient à la main un éventail de plumes.

§ II. — *La religion.*

De leur religion, nous savons peu de choses. Il y avait des temples consacrés aux « idoles ». Ces idoles, très nombreuses et faites d'argile ou de bois, étaient renfermées dans de petites huttes, situées dans la cour des temples ; au milieu de cette cour était érigé un tumulus sur lequel on faisait les sacrifices. A Nicoya, se célébraient trois grandes fêtes, pendant lesquelles on faisait des sacrifices. Les femmes se tenaient par la main et formaient le cercle autour du tumulus sacrificiel et, à cinq ou six pas derrière elles, les hommes

formaient un autre cercle. Dans l'intervalle, des gens allaient et venaient, donnant à boire aux danseurs et aux danseuses une sorte de bière, brassée avec du maïs ; hommes et femmes exécutaient des mouvements onduleux du corps et de la tête et buvaient sans cesser de frapper des pieds. Cette danse durait quatre heures, ou même plus, et s'accomplissait sur la place principale de Nicoya, en face du grand temple, en présence du cacique et des principaux chefs. Lorsqu'elle était terminée, la victime humaine était menée au sommet du monticule ; on lui ouvrait le côté gauche, le cœur était arraché et les premières gouttes de sang offertes au soleil. Aussitôt après, la victime était décapitée sur une pierre ; son sang était offert aux idoles, et les prêtres en oignaient leurs faces et leurs lèvres inférieures. Puis, les corps étaient précipités en bas du tumulus et mangés. A la fin de la cérémonie, les femmes poussaient un grand cri et se sauvaient dans les bois pour se cacher.

Comme on le voit, les rites du sacrifice ressemblaient beaucoup à ceux du Mexique[1].

§ III. — *La civilisation matérielle.*

La civilisation matérielle des habitants du Costa-Rica, bien qu'inférieure à celle des autres peuples de l'Amérique centrale, était, toutefois, assez avancée.

Les hommes portaient une sorte de caleçon de coton. Les femmes étaient vêtues de pagnes, également en coton, ornés de dessins multicolores, et de chemises sans manches. Elles portaient les cheveux relevés en chignon sur le front ou en deux touffes au-dessus de chaque oreille.

Les *Güetares* avaient des colliers de perles faites de coquilles marines. Ils portaient aussi des « labrets » d'os ou d'or martelé qu'ils enlevaient lorsqu'ils prenaient leurs repas. Ils se tatouaient les bras de dessins représentant des animaux, principalement le jaguar.

Leur subsistance était, pour une grande part, fournie par la pêche dans le golfe de Nicoya, sur lequel ils s'aventuraient dans des canots ou sur des radeaux ; ils consommaient aussi en grande abondance les coquilles marines et particulièrement les huîtres. Les *Güetares* chassaient surtout le cerf et le pécari. C'étaient aussi de grands agriculteurs : maïs, cacao, tabac étaient cultivés. Le cacao servait à faire

1. Oviedo, *Historia general de las Indias.*

une boisson qu'on colorait en rouge avec les graines de l'*achiote* (*bixa orellana*) pour la faire ressembler à du sang. Du maïs on faisait une autre boisson qu'Oviedo décrit comme très forte, un peu aigre, et ayant la couleur d'un bouillon de poule auquel on aurait ajouté un ou deux jaunes d'œufs. Les *Güetares* en consommaient beaucoup dans leurs fêtes, qui se terminaient par une ivresse générale.

Ils fumaient le tabac sous forme de cigares et voici comment Oviedo décrit la façon de fumer : « Le cacique produisit une poignée de rouleaux de tabac d'environ quatre pouces de long et de l'épaisseur d'un doigt, faits d'une certaine feuille roulée et attachée avec des fibres de *cabuya*. Ils cultivent le tabac avec grand soin à cause de l'effet que produisent ses feuilles. Ils allument le rouleau à une extrémité et le fument comme une pipe jusqu'à ce qu'il cesse de brûler, ce qui peut durer un jour entier. De temps à autre, ils mettent dans leur bouche l'extrémité du rouleau opposée à celle qui est allumée et inhalent la fumée pendant un moment, puis ils rejettent celle-ci par la bouche et les narines..... Ils appellent ces feuilles roulées *yapoquete*[1]. »

Les maisons étaient faites de perches et couvertes de feuilles de palmier ; elles étaient meublées de sortes de petites banquettes appelées *duhos*, qui servaient de sièges pendant le jour et de lits pour la nuit.

Oviedo nous mentionne parmi les industries particulières aux peuples de la péninsule de Nicoya la fabrication de la poterie. « Ils faisaient des pots et des plats, des coupes, des vases et d'autres vaisseaux, tous de belle forme, noirs comme du velours, très polis, ayant le lustre du jais[2]. »

§ IV. — *L'archéologie des Güetares.*

Les fouilles archéologiques nous ont fourni des preuves de l'habileté des artisans güetares.

La première fouille fut faite en 1877, par le Dr Bransford ; des tumulus de pierre et de terre, situés aux environs de Nicoya, lui livrèrent quelques objets. Plus tard, un habitant du Costa-Rica, Don Anastasio Alfaro, visita l'ancienne province de Guanacaste

1. Ce mot semble être d'origine aztèque et renfermer les éléments *yetl*, « tabac » et *poca*, « fumer ».
2. Oviedo, *Historia general de las Indias*.

et fouilla, à son tour, un grand nombre de tumulus, formés de coquilles de mer, véritables *kjökkenmöddings*.

D'autres recherches furent faites, en 1895 par M. Åke Sjögren, ingénieur suédois résidant sur la côte du Pacifique, et en 1897, M. V. Hartman, un autre Suédois, pratiqua des fouilles dans diverses sépultures de la péninsule de Nicoya et des îles qui parsèment le golfe du même nom. Les pièces qu'il découvrit sont aujourd'hui au musée de Stockholm.

La collection la plus importante fut réunie par un ecclésiastique de Costa-Rica, José Maria Velasco. Une partie des objets qu'il avait trouvés fait partie des collections du Musée de San-José, au Costa-Rica, tandis qu'une autre, dirigée sur les États-Unis, fut achetée pour le « Carnegie Museum » de Pittsburg, par les soins de M. V. Hartman. Au cours d'un second voyage au Costa-Rica, en 1903, celui-ci fit dans les tumulus funéraires de Las Guacas, près de la côte du Pacifique, des fouilles dont le produit fut également transporté au « Carnegie Museum ».

Si l'on compare les objets provenant du Costa-Rica septentrional, on remarque qu'ils présentent de notables variétés de forme et d'ornementation suivant les régions. Partout on trouve des sculptures en lave basaltique, *metates* ou moulins à maïs, soutenus par trois pieds, pilons, objets cérémoniels, etc. Toutefois ces objets diffèrent par leur style. La sculpture et le polissage de la jadéite, de la néphrite et autres pierres dures et précieuses, qui servaient à faire des amulettes et des objets de parure, paraissent avoir été limités à la côte du Pacifique.

Les peuples du Pacifique faisaient des metates, tandis que les *Güetares* des montagnes et de la mer des Antilles fabriquaient des « chaises » en pierre. Celles-ci étaient formées d'une plaque ovale, légèrement creusée, portée sur quatre pieds et représentant un jaguar. Ces montagnards sculptaient des idoles anthropomorphes en pierre, ressemblant assez aux sculptures découvertes par C. Bovallius, au Nicaragua. Ces idoles n'ont pas été rencontrées à Nicoya, ni dans toute la région du Pacifique, où elles sont remplacées par des statues d'un autre type [1].

Il résulte de l'ensemble des comparaisons faites par M. Hartman

1. V. Hartman, *Archæological researches in Costa-Rica* (MCM, Pittsburg, 1908).

que, par certains côtés, la civilisation matérielle des *Güetarès* de la péninsule de Nicoya et de la côte du Pacifique rappelle celle de Mexico, tandis que l'industrie de ceux de l'intérieur se rapproche beaucoup de celle des peuples plus méridionaux (*Chiriquis* de l'isthme de Panama). Enfin, dans les grosses pièces (*metates*, « chaises ») l'art du Costa-Rica présente les plus grandes analogies avec celui des Grandes-Antilles.

CHAPITRE III

LES PEUPLES DE L'ISTHME DE PANAMA

Sommaire. — I. Le Chiriqui et le Darien. — II. Le Dabaibe ou pays des Cunas.

§ I. — *Le Chiriqui.*

Les renseignements écrits sur le Chiriqui sont extrêmement rares et c'est surtout aux témoignages archéologiques qu'il faut nous adresser pour nous donner quelque idée de ce que purent être les peuples qui habitaient cette région.

Les seuls renseignements un peu précis que nous possédions sur les habitants du Chiriqui et du Darien sont dus à Cieza de Leon, qui consacre plusieurs chapitres de sa *Cronica del Peru* à la description des provinces découvertes et colonisées par Balboa.

A proprement parler, le nom de Chiriqui s'applique seulement à la partie de la république de Panama qui est voisine du Costa-Rica et qui est habitée aujourd'hui par quelques tribus talamanques et guaymies.

Lors de la découverte, cette partie de l'Amérique centrale était peu peuplée ; ses habitants étaient de mœurs douces et paisibles ; ils se soumirent sans difficulté à la domination espagnole qui leur fut imposée par Benito Hurtado, lieutenant de Pedrarias Davila. Ces populations offraient certainement des rapports avec celles du Costa-Rica et avec celles qui habitaient la région du Darien, de l'isthme de Panama et de l'embouchure de l'Atrato, en Colombie.

Les conquistadores qui accompagnaient Nuñez de Balboa nous ont laissé peu de renseignements sur les habitants de cette contrée : toutes leurs pensées étaient tournées vers l'or que renfermait le pays, aussi la mention de ce métal revient-elle constamment dans leurs descriptions.

La capitale du pays était un village du nom de *Paris*, situé un peu au sud-est de l'isthme de Chiriqui, dans la province montagneuse de Veragua. Les compagnons de Balboa firent de nombreuses expéditions dans les montagnes pour mettre la main sur les trésors qu'elles étaient censées renfermer.

Les terres du Chiriqui et du Darien étaient fertiles ; elles produisaient en quantité le maïs et les racines dont les indigènes faisaient leur nourriture ; des troupeaux de pécaris à la chair très savoureuse et les tapirs sauvages fournissaient aux indigènes la nourriture animale. Les Indiens étaient d'apparence vigoureuse, et remarquablement plus beaux et plus propres que ceux du Pérou et de la Colombie [1].

Nous ne pouvons que conjecturer quel était le régime du clan chez ces Indiens, tous nos documents consistant en deux phrases peu claires de Cieza de Leon sur le régime de l'héritage et du mariage. Le vieil auteur espagnol dit que les hommes se mariaient avec les filles de leurs frères [2], et que les biens du père revenaient à ses fils. On conçoit facilement que, de cette façon, les mêmes noms restaient dans les mêmes familles et que les biens acquis par les individus s'accumulaient. Il devait exister une règle matrimoniale spéciale pour les chefs qui, nous dit-on, avaient un grand nombre de femmes [3].

Les chefs ou caciques ne devaient pas exercer une grande influence. Lorsque Hurtado arriva à l'île de Cebaco, située à peu de distance de la côte de Veragua, le chef était en expédition de guerre contre quelque autre cacique du continent. Le conquistador se fit bienvenir des Indiens, en sorte que, lorsque le chef revint, les Espagnols furent bien traités par lui [4].

La religion des peuples de l'isthme de Panama est très peu connue. Les anciens auteurs nous disent que certaines parties du pays étaient hantées par des troupes de « diables » que les indigènes nommaient *tyraes* [5]. Ces esprits leur apparaissaient, au cours de transes extatiques, leur causant des terreurs épouvantables [6]. Les sorciers se disaient possédés par un esprit qui parlait par leur bouche.

1. *Cronica del Peru*, éd. Vedia, cap. VI, p. 361.
2. *Cronica del Peru*, cap. VIII, p. 362. « Cásanse con hijas de sus hermanos ». Ce type de clan est connu des ethnographes et sociologues sous le nom de « clan endogame » ; il est très rare.
3. Id., *ibid.*
4. Bancroft, *History of Central America*, vol. I, p. 427.
5. Id., *ibid.*, p. 429.
6. Cieza de Leon, *Cronica del Peru*, cap. VIII, p. 362.

Les peuples du Chiriqui et du Darien ignoraient les idoles et le culte des divinités n'était pas célébré dans des lieux particuliers [1].

Les rites funéraires, décrits par Cieza de Leon, ressemblaient à ceux de beaucoup de peuples de l'Amérique du Sud : à la mort d'un individu, ses amis se réunissaient dans sa maison, la nuit, dans l'obscurité ; ils buvaient jusqu'au jour de grandes quantités d'une boisson fermentée, faite avec du maïs, tout en pleurant le mort ; puis on plaçait le corps dans la sépulture avec ses armes, des objets précieux et des victuailles. Si le mort était un chef, on enterrait avec lui plusieurs de ses femmes, vivantes [2].

Les peuples de l'isthme de Panama avaient un costume des plus rudimentaires : les hommes ne portaient ni vêtements, ni chaussures ; ils se couvraient les parties génitales d'une sorte d'escargot fait d'os ou de feuilles d'or, retenu par une corde qu'ils nouaient autour des reins. Les femmes s'enveloppaient dans des couvertures qui les couvraient depuis la poitrine jusqu'aux pieds [3].

Ces Indiens étaient armés d'arcs très forts, taillés dans des branches de palmier, longs d'une brasse. Les flèches, très aiguës, avaient la pointe empoisonnée [4].

Ils étaient belliqueux et les Espagnols eurent souvent à souffrir de leurs révoltes. Chose rare parmi les indigènes de cette partie de l'Amérique, ils connaissaient l'art de la fortification. Lorsque Hurtado voulut soumettre les Indiens de l'*Isla de las Varones*, voisine de *Cebaco*, il trouva ceux-ci retranchés dans une forteresse de troncs d'arbres, entourée d'un fossé, qu'il ne put prendre que grâce à son artillerie [5].

Les maisons, qui étaient de grandes dimensions, étaient faites de branches d'arbres [6].

Chaque village se composait de trois ou quatre de ces édifices, qui renfermaient chacun une ou deux familles. Le mobilier consistait en ustensiles d'usage culinaire et en hamacs [7].

1. Cieza de Leon, *Cronica del Peru*, cap. VIII, p. 362.
2. Id., *ibid.*
3. Id., *ibid.*, cap. VI, p. 361.
4. Id., *ibid.*
5. Bancroft, *History of Central America*, vol. I, p. 427.
6. Cieza de Leon, *Cronica del Peru*, cap. VI, p. 361.
7. Id., *ibid.*

La région qui s'étend de l'isthme de Chiriqui à l'isthme de Panama ne renferme pas de monuments qui attirent le regard ; nous n'y trouvons pas de ruines analogues à celles du Guatemala, ni même de statues de pierre comme il en existe au Nicaragua et au Costa-Rica ; mais les fouilles ont amené la découverte d'une quantité considérable d'objets en poterie et en métal qui indiquent une civilisation assez avancée.

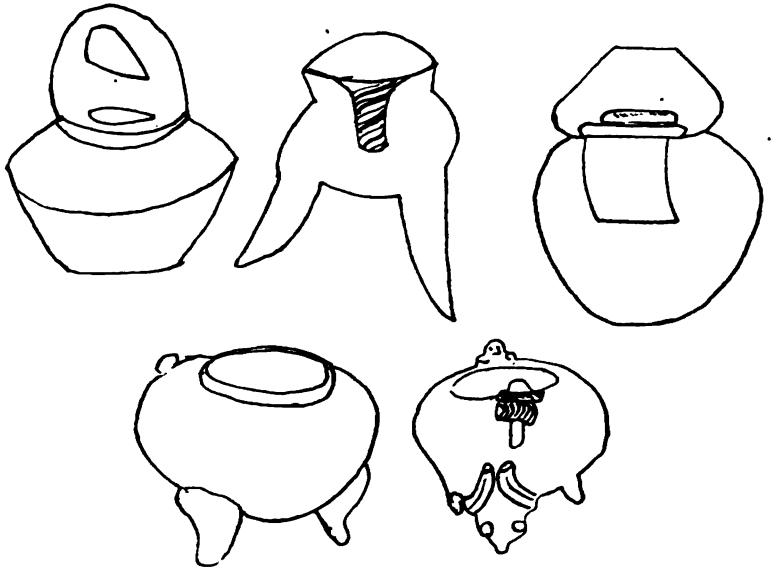


Fig. 194. — Vases funéraires du Chiriqui.

Ces objets proviennent tous de sépultures, appelées *huacals* ou *guacas*. Les restes humains ont la plupart du temps disparu, ce qui a fait croire que les *huacals* remontaient à une époque assez reculée [1].

On a trouvé, dans les *huacals*, un nombre considérable de vases en terre cuite. Ils sont généralement de petite taille, très soigneusement modelés et finement peints. Les formes de ces vases sont assez variées, moins cependant que celles de la poterie des *Güetares* du Costa-Rica fig. 194. A côté des vases, il existe quantité

1. W. H. Holmes. *Ancient art of the province of Chiriqui* RE vol VI. Washington. 1888. p. 156.

de statuettes grotesques de petites dimensions, de petites boîtes à couvercle, des sièges minuscules, rappelant les sièges en pierre des Güetares et des Antilles, un très grand nombre de pesons de fuseaux et enfin de curieux instruments à vent, affectant la forme d'animaux.

On ne trouve pas dans l'isthme de Panama de statues de grande taille ; mais la sculpture n'était cependant pas inconnue aux indigènes du Chiriqui. Ils nous ont laissé des statuettes grossières, des *metates* sculptés, de petits sièges de pierre, très semblables à ceux du Costa-Rica, et beaucoup d'objets, haches, pointes de lances et de flèches, d'un très beau travail.

C'est surtout par son industrie métallurgique que le Chiriqui se signale. Les objets de métal sont très nombreux ; ils sont faits d'or, de cuivre ou d'alliage de ces deux métaux. Fait remarquable, les objets faits d'un alliage sont toujours recouverts d'une feuille d'or pur. Tous ces objets sont de petite taille et devaient être employés presque exclusivement comme pendentifs.

Cieza de Leon nous dit que les Indiens du Veragua faisaient des joyaux d'or de toutes formes, spécialement en manière de cloches et d'escargots, qu'ils passaient sur des fils de coton [1]. Les formes affectées des bijoux retrouvés dans les *huacals* sont très variées et montrent que la fantaisie individuelle des artistes se donnait libre carrière. Toutefois, les objets d'or du Chiriqui ont un style qui diffère totalement de celui des ornements d'or ou de cuivre fabriqués par les *Mayas-Qu'ichés*, mais qui se rapproche beaucoup de celui des objets d'or chibchas. M. W. H. Holmes [2] et M. Grant Mac Curdy [3] ont prouvé que la plupart des formes des objets d'or provenaient de la stylisation d'animaux, principalement le jaguar, l'alligator, le tatou.

Les objets d'or étaient *fondus* dans des moules et non martelés, comme les joyaux retrouvés dans les amas de coquille de la Floride.

§ II. — *Le Dabaibe ou Pays des Cunas.*

Au sud de l'isthme de Darien, s'étendait une province nommée *Dabaibe* par les anciens auteurs, elle était habitée par un peuple

1. Cieza de Leon, *Cronica del Peru*, cap. VI, p. 361.
2. W. H. Holmes, *The use of gold and other metals among the ancient inhabitants of Chiriqui* (BE, 1887).
3. Grant Mac Curdy, *The armadillo in the ancient Art of Chiriqui* (CIA, 15e session, Québec, 1906, pp. 147-165).

de langue chibcha, les *Cunas*. Cette région, comme la précédente, avait la réputation d'être d'une richesse inouïe. On y trouvait, disait-on, un temple, situé à peu de distance du golfe d'Uraba, sur le cours inférieur de l'Atrato, où les caciques avaient rassemblé une quantité énorme d'objets précieux. C'était un grand édifice, resplendissant d'or, dont les murs étaient incrustés de pierres précieuses, placé au milieu d'un véritable paradis terrestre.

Ayant ouï ces merveilles, Nuñez de Balboa organisa en 1512 une expédition qui se dirigea vers le site supposé du temple. Il remonta l'Atrato, mais le cacique *Cemaco*, qui régnait sur le pays, souleva les Indiens et le conquistador se vit forcé de retourner à Panama [1].

En 1515, le nouveau gouverneur du Veragua, Pedrarias Davila, envoya une autre expédition, forte de 300 hommes, qui fut encore repoussée par les indigènes [2]. Les échecs ne rebutèrent pas les aventuriers : deux nouvelles tentatives furent faites ; elles n'eurent pas plus de résultat que les précédentes et les chercheurs d'or abandonnèrent tout espoir de jamais voir ce palais de leurs rêves.

Le temple du Dabaibe n'a probablement jamais existé. Néanmoins, cette fable avait un fondement réel : l'abondance de l'or dans cette région de la Colombie. Au cours de ses expéditions, Balboa reçut du cacique *Tumaco* une quantité de bijoux qui fut évaluée 600 pesos d'or et un bassin contenant 240 perles, toutes d'une grosseur merveilleuse [3]. Cieza de Leon nous dit que, dans la province d'*Antioquia*, située au sud de l'emplacement présumé du *Dabaibe*, les rivières roulaient toutes de l'or en grande quantité, et que cet or était travaillé par les Indiens [4]. Enfin, la Colombie a de tous temps été célèbre par la richesse de ses mines d'émeraudes. La légende du temple du Dabaibe n'était que le symbole, en quelque sorte, de la richesse minéralogique de la Nouvelle-Grenade.

La population était plus dense que celle de l'isthme de Panama. Elle était belliqueuse. C'est encore Cieza de Leon qui nous renseigne sur ses mœurs et coutumes.

Il semble que les anciens *Cunas* aient encore connu l'antique

1. Bancroft, *History of Central America*, vol. I. p. 351.
2. Id., *ibid.*, p. 406.
3. Id., *ibid.*, p. 375.
4. Cieza de Leon, *Cronica del Peru*. cap. xii, p. 365.

division en clans exogames. La descendance se comptait en ligne féminine : l'héritage allait du père au fils, mais s'il n'en avait pas, ses biens revenaient au fils de sa sœur [1].

En tout cas, ils connaissaient l'usage de ce qu'on appelle la « grande maison de clan ». Celle-ci abritait beaucoup d'habitants avec leurs femmes et leurs fils [2].

Nous ignorons presque tout de l'organisation des anciens peuples de la vallée de l'Atrato. On nous dit qu'ils étaient divisés en plusieurs nations, obéissant chacune à un cacique. Outre le peuple du *Dabaibe*, il y avait celui de *Batabe*, très riche et très guerrier; celui de *Nore*, dont le chef, au temps de Cieza de Leon, se nommait *Nutibara*; celui de *Guaca*, voisin de la ville actuelle d'Antioquia [3].

Les chefs de ces tribus étaient très riches et très puissants, mais aucun renseignement ne permet d'établir quelles étaient leurs fonctions.

Les Cunas avaient une civilisation matérielle très analogue à celle des peuples de l'isthme. Comme chez ces derniers, les hommes allaient complètement nus, à l'exception d'une plaque retenue par une corde qui leur couvrait le bas-ventre. Ils portaient les cheveux très longs. Toutefois, les chefs et gens notables de la tribu des *Batabes* se couvraient d'un grand manteau de coton peint. Les femmes portaient des sortes de jupons qui leur allaient depuis la ceinture jusqu'aux pieds.

Les armes étaient des lances et des javelines, faites en bois de palmier noir, des frondes et des sabres de bois, ou *macanas*, analogues à ceux des indigènes des Antilles.

Les Cunas construisaient leurs habitations d'une façon très particulière, au moins dans certaines parties du *Dabaibe*. Lorsque Balboa remonta, en 1512, le cours de l'Atrato, il vit des maisons construites dans les branches des palmiers. On y accédait par des échelles que l'on pouvait enlever la nuit ou en temps de guerre.

1. Cieza de Leon, *Cronica del Peru*, cap. xii. p. 364.
2. Id., *ibid.*, p. 365.
3. Id., *ibid.*, p. 365.

On y gardait des pierres pour les faire pleuvoir sur les assaillants et les conquistadores eurent les plus grandes peines à s'emparer de ces habitations [1]. Cieza de Leon confirme cette description : « Les maisons, dit-il, sont construites sur des arbres très hauts et ayant beaucoup de fourches très grosses, et dans chacune de ces maisons il n'y a pas moins de deux cents personnes ; la couverture est faite en feuilles de palmier [2]. » Nul doute que les contrées avoisinantes n'aient possédé des habitations d'un autre type, car le même auteur, parlant du pays de Nore, dit qu'on y voyait autrefois de grands édifices.

La religion ne nous est connue que d'une façon fragmentaire : les habitants de toute la vallée de l'Atrato avaient, d'après Cieza, le privilège de converser avec le diable ; dans chaque village, il existait quelques vieillards qui avaient une connaissance approfondie de la science des maladies, et qui étaient plus spécialement en rapport avec les esprits. Dans tout le pays, il n'existait qu'un seul temple, situé à *Guaca* [3].

Les *Cunas* pratiquaient les sacrifices humains et l'anthropophagie rituelle ; les voyageurs espagnols racontent qu'on voyait, devant la maison des chefs, les crânes des victimes sacrifiées et mangées [4].

Les rites funéraires ressemblaient beaucoup à ceux des Indiens du Chiriqui. Lorsqu'un cacique mourait, on tuait les femmes qu'il avait préférées et on lui faisait une sépulture « grande comme une petite colline ». A l'intérieur de ce monticule, on construisait une chambre voûtée, pourvue d'une porte ménagée au ras du sol. Le cadavre y était introduit, avec ses vêtements les plus riches, ses trésors, de grandes quantités de nourriture et de boisson ; on y enfermait les femmes du mort et quelques jeunes garçons destinés à lui servir de serviteurs dans l'autre monde [5]. Nous ignorons le mode d'ensevelissement des gens du commun.

Le nord-ouest de la Colombie n'a pas jusqu'ici fourni aux archéologues une moisson comparable à celle du Chiriqui ; il faut

1. Bancroft, *History of Central America*, vol. I, p. 352.
2. Cieza de Leon, *Cronica del Peru*, cap. xii, p. 365.
3. Id., *ibid.*, p. 366.
4. Id., *ibid.*, p. 365.
5. Id., *ibid.*, p. 365.

probablement en accuser la destruction des sépultures, fouillées depuis longtemps par les chercheurs de trésors. L'industrie des Cunas est connue par quelques rares monuments. Elle se rapproche de celle des peuples du Chiriqui avec influence marquée des Chibchas leurs voisins de l'Est plutôt que des *Güetares* du Costa-Rica.

CHAPITRE IV

LES CHIBCHAS DU PLATEAU DE BOGOTA

SOMMAIRE. — I. La légende du héros civilisateur Bochica et l'origine des Chibchas. — II. Les divers états chibchas. — III. Histoire de la tribu de Bogota. — IV. L'organisation sociale. — V. La religion. — VI. La civilisation matérielle.

§ I. — *La légende du héros civilisateur Bochica et l'origine des Chibchas.*

Les conquistadores et les premiers missionnaires du Bogota nous ont transmis quelques-unes des traditions par lesquelles les *Chibchas* expliquaient leur civilisation.

D'après les gens de *Bogota*, les habitants du pays vivaient, à l'origine, comme des sauvages, sans agriculture, sans loi, sans aucune religion. Ils étaient dans cet état d'abjection lorsque parut un vieillard, venant de la sierra de Chimalapa. Il était d'une autre race que les *Chibchas*, avait une barbe longue et touffue et fut désigné, plus tard, sous les trois noms de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhé*. Il apprit aux sauvages à se vêtir, à construire des cabanes et à vivre en société. *Bochica* avait une femme d'une grande beauté, connue également sous trois noms différents: *Chia*, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Elle était d'une extrême méchanceté et ne fit que contrecarrer les efforts de son époux pour tirer les hommes de la barbarie. Ne pouvant vaincre l'influence du héros, elle fit, par ses artifices magiques, grossir de telle façon la rivière de *Funzhá* que les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Beaucoup d'Indiens périrent ; quelques-uns seulement purent s'échapper sur la cime des montagnes voisines. *Bochica*, irrité, chassa alors *Huaythaca* loin de la terre; elle devint la lune, chargée d'éclairer les nuits; puis il brisa les rochers qui fermaient la vallée de la Magdalena, de Cauca à Tequendama ; les eaux s'écoulèrent par cette brèche et les hommes sauvés du déluge revinrent vivre dans la vallée de Bogota où ils construisirent des villes. *Bochica* institua le culte du Soleil, divisa le pouvoir entre

deux chefs, puis se retira, sous le nom d'*Idacanzas*, dans la vallée sainte d'Iraca, près de Tunjá, où il vécut en ascète pendant un millier d'années [1].

A *Tunjá* [2] on croyait qu'à l'origine le ciel et la terre étaient plongés dans l'obscurité, car le soleil et la lune n'existaient pas encore. Sur terre, il n'y avait que deux êtres vivants, le cacique d'Iraca et son neveu (*sic*) le cacique de Ramiriqui. Pour se distraire, ils firent des statuettes de terre jaune, représentant des hommes et des sculptures taillées dans des tiges de hautes herbes creuses, représentant des femmes. C'est ainsi que furent créés les *Chibchas*.

Mais l'obscurité continuait à régner ; le cacique d'Iraca demanda à celui de Ramiriqui de monter au ciel ; ce dernier devint le soleil, qui éclaire la terre pendant le jour. La nuit restant toujours obscure, le cacique d'Iraca monta au ciel à son tour, il devint la lune.

Le chef *Bachué* enseigna aux hommes le culte des dieux et les lois qu'ils devaient suivre ; mais ils restaient grossiers et brutaux, lorsque apparut dans la savane de Bogota, venant de l'Est, un étranger à longue barbe. Il apprit aux Chibchas à se vêtir décemment et leur enseigna les arts de la civilisation. Le nom de ce héros civilisateur était *Bochica* ou *Nemterequebeta*.

Les gens d'Iraca croyaient que la venue de *Bochica* avait eu lieu à une époque assez récente, sous le règne du cacique *Nompaném*. *Bochica* était marqué, sur la tête et les bras, d'un signe en forme de croix et tenait à la main un sabre de bois.

Il fut très bien reçu par le cacique d'Iraca, auquel il exposa sa doctrine, et *Nompaném* offrit à *Bochica* de civiliser son royaume. Le héros enseigna aux gens d'Iraca les principes de la civilisation, puis il alla mourir à *Sugamuxi*, suivant les uns ; suivant d'autres, il passa à *Iza* où l'on voit dans la pierre l'empreinte de ses pieds. Il nomma pour son successeur le cacique *Nompaném* [3].

Le seul fait à retenir, dans ces récits, c'est l'unanimité avec laquelle ils désignent *Bochica* comme héros civilisateur. Pour ajou-

1. A. DE HUMBOLDT, *Vue des Cordillères*, p. 236.
2. *Tunjá* est, encore actuellement, une ville assez importante de la Colombie, située au nord-est de Bogota.
3. V. RESTREPO-TIRADO, *Los Chibchas*, pp. 33-37.

ter à l'apparence historique du mythe de ce héros les anciens chroniqueurs nous ont raconté les voyages de *Bochica* à travers la Colombie. Il apparaît toujours à l'est et disparaît toujours vers l'ouest ou le nord. Toujours est-il que *Bochica* est considéré non seulement comme l'inventeur et le propagateur des arts et des techniques industrielles, mais aussi comme le législateur qui régla les rapports des hommes entre eux. A Iraca, à Bogota, il indiqua aux Indiens de quelle façon ils devaient choisir le *zaque*, cacique suprême, etc.

§ II. — *Les divers états chibchas.*

Bochica ne réunit pas les Chibchas en une seule nation, car à l'époque de la conquête plusieurs caciques régnaient sur des territoires d'inégale étendue et se disputaient l'hégémonie. Ils étaient au nombre de cinq. Le plus puissant était le *zipa*, qui habitait à Bogota (*Bacatá*) ou à Funzhá (*Muequetá*). Il était le souverain des Terres du Sud, qui comprenaient environ les deux cinquièmes du territoire colombien ; il avait comme « vassaux » de nombreux caciques.

Le *zaque*, aussi nommé *hunsa*, possédait les terres situées au centre du pays. Il résidait d'abord à *Rámiriqui*, ensuite à *Hunsa* (Tunjá .

A Iraca, dominait le *sugamuxi* ; c'était parmi les chefs de tout le pays celui qui était le plus révéré, comme descendant de *Nompaném*, le chef institué par *Bochica*.

A l'est, vivait le *tundama*, grand cacique qui habitait la ville du même nom.

Enfin, tout au nord de la Colombie, sur la mesa de Jeridas, se trouvaient les états du *guanenta*.

Peu de temps avant la conquête, il y avait encore un assez grand nombre de caciques indépendants, régnant sur des territoires de faible étendue : les territoires d'*Ebaque*, *Guasca*, *Guatabita*, *Zipaquirá*, *Fusagasugá* et *Ebate* dépendaient d'un cacique connu sous le nom d'*usaque*, ou de *guatabita*, qui avait été soumis par le *zipa* et était devenu son vassal. Lorsque les Espagnols arrivèrent en Colombie, ils ne trouvèrent plus que quatre de ces caciques indépendants ; c'étaient ceux de *Sáchica*, *Tinjacá*, *Chipatá* et *Saboya* [1].

1. Piedrahita, *Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Nueva Granada*, lib. II. cap. IX : cf. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 89.

§ III. — *Histoire de la tribu de Bogota.*

Le plateau de Bogota avait été le théâtre de luttes entre les divers caciques, petits et grands. A l'époque où Belalcazar explora la Colombie, les armées du *zipa* avaient un avantage marqué sur celles de tous les autres chefs.

Le premier *zipa* dont le nom soit connu est *Saguanmachicá*, nommé en 1470. La tribu de Bogota était alors soumise aux *Sutagaos*; il les vainquit et leur chef *Usathama* se soumit au pouvoir de Bogota; le *zipa* vainquit successivement le cacique d'*Ebaque*, « sang de madrier », qui gouvernait toute la vallée de Caqueza, puis *Michua*, le *zaque* de Hunsa, mais dans ce combat le *zipa* et le *zaque* trouvèrent la mort. Les deux partis firent trêve pour enterrer leurs caciques, au milieu de grandes réjouissances.

A *Saguanmachicá*, succéda, en 1490, *Nemequene*, « os de puma », qui continua les conquêtes de son prédécesseur. Son neveu *Thisquezuza* châtia les *Sutagaos* qui s'étaient révoltés.

Lui-même, à la tête d'une armée, marcha contre le cacique de *Guatabita*, « bout de la sierra », qu'il surprit une nuit et massacra avec ses meilleurs soldats. Il fit ensuite la conquête de la vallée de Caqueza, située à l'est de *Bogota*, et marcha contre l'*ebate*. Celui-ci, renforcé des troupes des caciques de *Susa* et de *Simijaca*, fit tête aux guerriers du *zipa*. Il se barricada dans une vallée étroite nommée *Tansa*, mais des discordes s'étant élevées entre les diverses parties de son armée, le *zipa* en profita, culbuta les troupes de l'*ebate* et soumit tous les villages environnants, jusqu'à *Saboya*.

Ces succès enhardirent *Nemequene*, qui résolut de conquérir les territoires des deux plus puissants caciques de la Colombie, le *zaque* de Tunja et le *sugamuxi* d'Iraca. Les troupes alliées de ces deux chefs rencontrèrent celles du *zipa* à *Chocontá*. Le *zipa* fut gravement blessé et ses soldats l'emmenèrent précipitamment à *Muequetá* où il mourut.

Le successeur de *Nemequene* fut son neveu *Thisquezuza*. Celui-ci continua les conquêtes de son oncle, et soumit les villages de *Cucumbá*, *Tibiriát* et *Garagoa*. Puis il reprit les hostilités contre le *zaque* de *Tunjá*. Mais, par l'interposition du *sugamuxi* d'*Iraca*, *Nompaném*, une trêve fut conclue, qui durait encore lorsque Belalcazar arriva en Colombie, en 1533 [1].

1. Voir pour tout ce qui concerne l'histoire des Chibchas, Restrepo-Tirado, *Los Chibchas*.

Les Chibchas tendaient donc à se réunir, au moment de la conquête, pour former une masse homogène; ils étaient à cette époque divisés en cinq grands groupes, dont deux luttaient pour obtenir la suprématie.

§ IV. — *L'organisation sociale.*

Les renseignements que nous donnent les anciens chroniqueurs sont si peu abondants qu'ils nous permettent à peine d'esquisser une description de la société chibcha.

Sur le clan nous ne savons rien. Les quelques renseignements que Piedrahita et Pedro Simon donnent sur l'héritage et le mariage s'appliquent exclusivement aux caciques, que l'on nous dit, par ailleurs, avoir mené une vie très différente de celle du reste de la population. Nous savons, toutefois, que, pour ceux-ci, la descendance était comptée dans la ligne maternelle, car on nous dit que la dignité de *zaque*, celles de *zipa* et d'*ebate* revenaient, non au fils du cacique décédé, mais à un neveu, fils d'une de ses sœurs [1]. S'il n'avait pas de neveu, c'était son frère aîné qui héritait de sa charge. D'ailleurs Simon dit que chez tous les gens de haute naissance, fonctionnaires, civils et militaires, ce n'étaient pas les fils, mais les neveux qui héritaient [2]. Si les chefs avaient conservé ce système de filiation, il est vraisemblable que le peuple le connaissait aussi.

Nous ne sommes guère plus avancés en ce qui concerne la tribu : peut-être les caciques étaient-ils des chefs de tribus, qui prenaient le nom du village principal du territoire tribal. Il est probable qu'il en était de même, à l'origine, des grands caciques (*zaque*, *zipa*, etc.) qui auraient été les chefs de tribus plus belliqueuses, ou plus nombreuses.

En tout cas, les « royautés » entre lesquelles se partageaient les *Chibchas* lors de la conquête, possédaient chacune son territoire, une organisation à part, des rites à elles; souvent, elles avaient un dialecte spécial, comme il arrive d'ordinaire en Amérique.

Les auteurs nous ont donné plus de renseignements sur les chefs ou caciques. Ils étaient divisés, lors de l'arrivée des Espagnols, en

1. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 11, d'après Simon, t. II, p. 309; cf. Piedrahita, *Historia general*, p. 26.
2. Restrepo, *Los Chibchas*, t. II, p. 297; cf. Piedrahita, p. 26.

deux classes : les caciques souverains et les vassaux. Mais entre ces deux classes, il n'y avait que des distinctions assez légères, et Piedrahita dit que les cérémonies et coutumes qu'observaient le *zipa* ou le *zaque* étaient également observées par les chefs d'un grade inférieur [1].

Nous avons déjà dit quel était l'ordre de succession des dignités chez les Chibchas ; néanmoins il existait une exception : le cacique d'Iraca, le *sugamuxi*, était élu [2]. De plus, le successeur du *zipa*, son neveu, devait, obligatoirement, avoir exercé les fonctions de cacique du village de *Chia* [3].

Lorsqu'un cacique mourait sans héritier, c'est-à-dire quand il n'avait pas de neveu ou de frère, on lui désignait un successeur de la façon suivante. Le *zipa* choisissait deux hommes et les soumettait à diverses épreuves pour s'assurer de leur intégrité et de la domination qu'ils exerçaient sur leurs passions. Celui des deux qui se tirait le mieux des épreuves était nommé chef du pays à pourvoir [4].

Les caciques chibchas, et surtout les plus grands d'entre eux, le *zipa* et le *zaque* semblent avoir occupé une haute position religieuse ; ils rentrent dans la catégorie de ce que M. Frazer a nommé les rois-dieux.

Les héritiers présomptifs des chefs étaient élevés d'une façon particulière et devaient observer certaines interdictions, qui répondaient à leur caractère sacré. Dès leur enfance, les héritiers de la dignité de *zaque* et de *zipa* habitaient dans un temple où des gardes empêchaient les profanes d'accéder ; ils ne devaient jamais voir le soleil, ni communiquer avec des femmes ; ils ne pouvaient manger de sel, etc. Ce noviciat durait jusqu'à la fin de l'adolescence. La violation du moindre de ces tabous entraînait l'incapacité de remplir les fonctions de *zaque*, et, de plus, le coupable était considéré comme un homme infâme et vil. Lorsque le temps de la résidence au temple était écoulé, on faisait jurer au jeune homme qu'il avait observé fidèlement toutes les règles qui lui avaient été imposées. Dans le cas du *zipa*, on le nommait cacique en attendant que la mort de son prédécesseur lui donnât accès à la charge [5].

1. Piedrahita, *Historia general*, p. 27.
2. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 95.
3. Id., *ibid.*, p. 97.
4. Piedrahita. *Historia general*, p. 27.
5. Id., *ibid.*, p. 26. Cf. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 98.

L'intronisation du *zipa* avait lieu en grande pompe : le récipiendaire jurait, devant les caciques d'ordre inférieur, de bien gouverner et de respecter les règles qui lui étaient imposées par la coutume ; après quoi les vassaux déposaient devant lui, en signe d'obéissance, des dons consistant en lièvres, perdrix et oiseaux divers. Le *zipa*, assis sur un siège garni d'or et de pierres précieuses, était recouvert d'un manteau de coton, sa tête était coiffée d'une mitre d'or et il tenait à la main un bâton de gaïac finement sculpté, insigne de sa charge. Au cours des réjouissances qui suivaient cette entrée en fonctions, le cacique désignait les fonctionnaires et les personnages qui devaient faire partie de sa suite [1].

D'après divers auteurs, Castellanos [2], Simon [3], Fresle [4], ce sacre aurait comporté un rite très particulier dont la réputation a joué un rôle important dans l'histoire de la Colombie, lors de sa découverte par les Espagnols : c'est le rite que l'on peut nommer de « l'El Dorado ».

La description la plus complète que nous possédions est celle de Fresle. « Lorsque la période de jeûne était terminée, on le mettait en possession de sa charge. Le premier jour, il allait à la lagune de Guatabita, pour y offrir des sacrifices au démon, qu'ils considèrent comme leur dieu et seigneur. La cérémonie consistait en ceci : sur cette lagune, il y avait un grand radeau, fait de joncs, paré et orné de la façon la plus magnifique ; sur ce radeau, on plaçait quatre foyers où l'on brûlait de grandes quantités de térébenthine et autres parfums. Tout alentour du lac, étaient rangés des Indiens et des Indiennes, portant des ornements de plumes, et des couronnes d'or ; on allumait une grande quantité de feux à la ronde. Alors, l'héritier du trône se dévêtissait complètement, et on l'oignait d'une terre gluante, que l'on saupoudrait de poudre d'or, de telle sorte qu'il fût entièrement couvert de ce métal. On le plaçait sur le radeau, et on déposait à ses pieds un amas d'objets d'or et d'émeraudes, pour qu'il les offrit à leurs dieux.

« Quatre caciques, choisis parmi les vassaux, parés de plumes, de couronnes, de bracelets et de pendants d'oreilles en or, mais ne portant aucun vêtement, prenaient aussi place sur le radeau, chacun apportant son offrande. Lorsque le radeau quittait la rive, les spec-

1. Piedrahita, *Historia general*, p. 26.
2. Castellanos, *Elegia a la muerte de D. Sebastian de Belalcazar*.
3. P. Simon, *Noticias historiales de tierra firme*, Séville, 1585, p. 185.
4. R. Fresle, dans Restrepo, *Los Chibchas*, pp. 83-85.

tateurs commençaient à souffler dans des cornets et à battre du tambour, en poussant de grands cris, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au milieu du lac. Lorsque le milieu de la lagune était atteint, on y jetait les objets dont le radeau était chargé, on levait une bannière qui était abaissée lorsque l'offrande était terminée, et l'embarcation revenait vers la terre, tandis que les spectateurs poussaient des cris, battaient du tambour et se livraient à de grandes danses suivant leur manière. C'est avec ce cérémonial qu'ils recevaient le nouvel élu et le reconnaissaient pour leur seigneur et prince. »

Le conquérant de l'Équateur, Belalcazar, qui résidait fort loin de Bogota, à Quito, entendit parler d'un Indien de Bogota qui racontait des choses merveilleuses sur la richesse de ce pays. Interrogé, cet Indien dit à Belalcazar que lorsque, dans son pays, on voulait faire un roi, on emmenait le postulant à un très grand lac, qu'on le dorait entièrement et qu'on le faisait ainsi roi. A l'audition de ce récit, Belalcazar s'écria : « Allons chercher cet Indien doré [1]. »

Ainsi se forma la légende d'El Dorado, « le doré », qui amena tant d'expéditions, sur la renommée, tout imaginaire, d'un pays où l'or abondait et servait aux usages les plus vils.

Les anciens chroniqueurs nous représentent le gouvernement des Chibchas comme une monarchie absolue, autocratique et despotique. En réalité, il semble que le *zipa* et le *zaque* étaient regardés après leur sacre comme des personnages sacrés et recevaient des honneurs quasi divins. On ne pouvait regarder ces chefs en face, et les indigènes se présentaient devant eux la tête baissée pour ne point voir leur figure. La salive du *zipa* était sacrée et certains officiers de sa cour étaient spécialement chargés de la recueillir, de peur qu'elle ne tombât à terre [2].

Les grands chefs possédaient des prérogatives spéciales en ce qui concernait le mariage. Les chroniqueurs anciens nous rapportent que le *zipa* avait un harem composé de deux à trois cents femmes (*tituyes*) avec un nombreux personnel de domestiques [3]; parmi ces *tituyes* existait une favorite, officiellement désignée, qui gouvernait le gynécée, et qui, après la mort du cacique, devait garder la continence pendant cinq années [4].

1. R. Fresle, dans Restrepo, *Los Chibchas*, p. 85.
2. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 90.
3. Piedrahita, *Historia general*, p. 26.
4. Id., *Ibid.*, p. 27.

Les grands caciques se distinguaient par des insignes particuliers. Outre la mitre d'or et les vêtements de coton peint que nous avons déjà signalés, ils possédaient de somptueuses litières en bois, ornées de plaques d'or. Lorsqu'ils sortaient en litière, des hommes étendaient des tapis jonchés de fleurs sur leur passage [1].

Ils recevaient de nombreux cadeaux de leurs sujets. Tout étranger arrivant sur leur territoire devait leur offrir quelque chose; ce don devait être renouvelé chaque fois que l'étranger faisait une visite au cacique [2]. Les habitants des diverses provinces payaient aussi une redevance; ce tribut était surtout payé en femmes qui prenaient place dans les harems des souverains [3].

Les chefs ou caciques secondaires étaient appelés *psihipcuas*. Ils partageaient, à quelque degré, le caractère sacré des grands caciques. Ils étaient choisis dans des familles spéciales, élevés avec soin, entourés d'interdictions nombreuses. Lorsqu'ils entraient en possession de leur charge, ils étaient reconnus par le grand cacique auquel ils envoyaient des présents [4].

Leurs fonctions étaient celles de sortes de préfets; ils veillaient à ce que les règles instituées par les monarques fussent bien observées; ils commandaient aussi leurs troupes en temps de guerre.

Une autre classe importante était celle des prêtres ou *xeques*, qui remplissaient, sous la direction des grands chefs (*zipa*, *zaque*), les devoirs envers les dieux et exécutaient les sacrifices.

Bref, le système politique des Chibchas paraît avoir été assez différent de celui des peuples du Mexique et de l'Amérique centrale : les chefs étaient des hommes revêtus d'un pouvoir religieux particulier. Seuls, les *xeques* ou prêtres pouvaient s'approcher d'eux en tout temps et leurs fonctions étaient en grande partie celles de médiateurs entre les caciques et le peuple. La concentration du pouvoir entre les mains du *zipa* et du *zaque* avait eu pour résultat d'augmenter leur puissance religieuse en même temps que temporelle. Le système politique des peuples de la Colombie était donc une sorte de théocratie.

1. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 90.
2. Id., *ibid.*, p. 91.
3. Piedrahita, *Historia general*, p. 26.
4. Id., *ibid.*, p. 27.

Mais le caractère sacré des chefs ne les empêchait pas de faire la guerre. Le *zipa* était général en chef des troupes de Bogota, sous le titre de *Bacatá usaque* [1]. Les *usaques* étaient chefs de guerre et les plus considérés d'entre eux étaient ceux qui menaient, sur les frontières, la guerre contre les peuples barbares, *Panches* et *Colimas*.

Les soldats étaient appelés *guechas* ; ils étaient recrutés parmi la plèbe. Le *zipa* les instruisait de leurs devoirs. Les *guechas* avaient les cheveux rasés, les lèvres et les narines percées et les oreilles ornées de petits cylindres d'or, en nombre égal à celui des ennemis qu'ils avaient tués dans les combats. Leur valeur militaire pouvait les élever aux honneurs et c'était parfois parmi les braves les plus renommés que l'on choisissait les *usaques* lorsqu'ils n'avaient pas de parents qui fussent désignés pour leur succéder [2].

Les *usaques* lorsqu'ils commandaient à la guerre étaient distingués par des insignes particuliers ; ils occupaient dans les campements une place déterminée, suivant le grade qu'ils possédaient.

Les prisonniers de guerre étaient réduits en esclavage, les hommes étaient employés à l'armée comme archers ; les femmes et les enfants devaient servir les vainqueurs en qualité de domestiques.

§ V. — *La religion.*

Nous connaissons mal la religion des Chibchas.

On considérait *Bochica* comme l'envoyé de *Chiminigagua*, le dieu créateur, dont nous ne connaissons d'ailleurs que le nom. Le soleil était parfois incarné dans la personne de *Bochica*, sous le nom d'*Idacanzas* ; d'autres fois *Bochica* est le soleil lui-même. Dans un mythe, il est représenté luttant contre le démon *Chibchacum* ; il triomphe de cet esprit et lui impose comme punition de porter la terre sur son épaule ; lorsque *Chibchacum* est las, il change son fardeau d'épaule, et c'est alors que se produisent les tremblements de terre.

La lune est nommée *Chia*, *Yubecayguaya* ou *Huythaca*. On se rappelle comment *Bochica* la relégua au ciel, après le déluge qu'elle avait causé.

Au fond, tout ce que nous savons de la mythologie des Chibchas se trouve renfermé dans les diverses versions que nous rapportent les anciens auteurs de la légende du héros civilisateur.

1. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 91.
2. Id., *ibid.*

Nous possédons quelques renseignements sur le rituel du sacrifice. Outre les offrandes faites aux dieux dans diverses occasions, les Chibchas avaient la coutume de leur faire des sacrifices humains. HUMBOLDT décrit, d'après DUQUESNE [1], le principal de ces sacrifices, qui rappelle beaucoup un rite analogue du Mexique.

« La victime qui était immolée, dit-il, était appelée *guesa*, « errant » et *qhica*, « porte », parce que sa mort commençait pour ainsi dire l'ouverture d'une ère nouvelle. Le *guesa* était un enfant. Il devait être pris dans un village situé dans une plaine appelée Llanos de San-Juan....., dans la région d'où était venu *Bochica*. Il était élevé avec beaucoup de soin dans le temple du Soleil à Sogamozo, jusqu'à dix ans. On le faisait alors sortir pour le promener dans les chemins que *Bochica* avait suivis. A l'âge de quinze ans, ... il était immolé. On le conduisait vers la colonne qui paraît avoir servi à des observations gnomoniques. Les prêtres ou *xeques* suivaient la victime. Ils étaient masqués ; les uns représentaient *Bochica*, les autres *Chia*, sa femme ; d'autres la grenouille, *Ata*, et d'autres enfin le monstre *Fomagata*, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue.....

« Lorsque la procession était arrivée..., on liait la victime à une colonne, une nuée de flèches la couvrait et on lui arrachait le cœur pour en faire offrande à *Bochica* [2]. »

Une autre grande solennité religieuse des anciens Chibchas était la fête du Soleil. Elle avait lieu à la fin de chaque année, dans les provinces de Tunjá et d'Iraca. Un homme vêtu de bleu et entouré de douze autres vêtus de rouge, ornés de guirlandes et portant sur le front le simulacre d'un oiseau, s'avançait en chantant tristement les circonstances de la mort du héros *Bochica* ; les caciques devaient les inviter tous les treize et leur donner à boire en abondance une boisson faite de maïs fermenté [3].

Pour régler ces cérémonies, les Chibchas ont dû posséder un calendrier. Malheureusement, aucune mention authentique ne nous en est parvenue. Lors de ses voyages dans l'Amérique du Sud, A. DE HUMBOLDT reçut communication d'un manuscrit intitulé : *Disertación sobre el Kalendario de los Muyscas, Indios naturales*

1. La certitude que nous possédons de l'invention, par Duquesne, du calendrier reproduit par Humboldt, ne doit pas faire révoquer en doute tout ce que celui-ci a dit, par exemple le sacrifice du jeune homme auquel les anciens auteurs font allusion.

2. A. DE HUMBOLDT, *Vue des Cordillères*, p. 244.

3. RESTREPO, *Los Chibchas*, p. 33.

del Nuevo Reyno de Granada, composé par don Jose Domingo Duquesne. Ce manuscrit donnait l'explication d'une pierre sculptée qui représentait le calendrier des Muyscas. Les critiques récentes de M. Restrepo-Tirado [1], et l'absence totale d'allusions à ce système chez les anciens auteurs, nous engagent à considérer ce calendrier comme une invention de Duquesne. Il aurait eu pour base la lunaison, et chaque année civile aurait été composée de 20 lunes ; à côté de l'année civile auraient existé une année rurale, comprenant 12 ou 13 lunes et une année ecclésiastique composée de 37 lunaisons. De plus, il aurait existé un cycle de 20 années ecclésiastiques, divisé en quatre petites périodes [2].

§ VI. — *La civilisation matérielle.*

La civilisation matérielle des anciens Chibchas était assez avancée, si nous en jugeons par les restes que les recherches archéologiques nous ont fait connaître.

Les maisons étaient rondes, couvertes d'un toit pyramidal en paille. Les murs étaient faits de troncs d'arbres enfoncés en terre, très rapprochés et recouverts de terre mélangée avec de la paille hachée. Les portes et les fenêtres étaient de petites dimensions. L'intérieur comprenait un nombre variable de chambres et de cabinets ; de petits écrans de roseaux, faits en manière de jalousies, avaient pour but d'empêcher le vent de pénétrer dans les chambres. Les portes se fermaient à l'aide de serrures rudimentaires, qu'on ouvrait avec des clefs de bois. Ces habitations s'appelaient *tythuas* [3]. Elles étaient de grandeur variée, suivant le nombre d'habitants qu'elles devaient contenir ; les plus grandes étaient celles des caciques, les maisons officielles.

Ces constructions étaient groupées en villages et en villes. Bogota aurait compris, au moment de la conquête, 20.000 habitants. La ville était entourée de fortifications, qui consistaient en un cercle de pieux très forts, plantés à quelque distance les uns des autres, et entre lesquels on construisait une muraille de faisceaux de

1. Restrepo, *Los Chibchas*, chap. VIII.
2. A. de Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 244.
3. Piedrahita, *Historia general*, p. 26.

roseaux liés avec des cordes de jonc ; de loin en loin, sur cette muraille, s'élevaient des plates-formes pour les guetteurs [1].

A l'intérieur de cette enceinte se trouvaient, outre les maisons des simples citoyens, les palais des caciques et celui du *zipa*, qui n'avait pas moins de douze portes, gardées par des soldats spécialement désignés.

Les Chibchas construisaient peu en pierre ; néanmoins on a retrouvé quelques vestiges de leur ancienne architecture aux environs de Tunjá. Ces ruines se composent de treize colonnes, hautes de quatre à cinq mètres, et placées en cercle ; un peu plus loin, se dressent vingt-neuf colonnes moins élevées ; de nombreuses pierres taillées et sculptées se rencontrent aux environs [2].

Le vêtement consistait en couvertures plus ou moins décorées, assez analogues au *quachtli* mexicain. Les caciques seuls avaient le droit de revêtir certains de ces manteaux ; à Guatabita, on devait demander au chef la permission de porter tout vêtement ayant une forme ou une décoration nouvelles [3].

Nous possédons quelques poteries des Chibchas. Leur céramique était de bonne fabrication, formée généralement de trois couches superposées : la couche médiane est de couleur noire, les couches interne et externe sont en terre plus fine, de couleur plus claire. Les formes sont assez variées, et rappellent celles que l'on trouve dans les fouilles du Chiriqui.

Les anciens habitants de la Colombie ont surtout été des métallurgistes. Leurs productions consistent en figurines, d'un style rappelant celui du Chiriqui, presque toujours de petites dimensions et faites d'un alliage contenant de l'or, de l'argent et du cuivre en proportions diverses ; la teneur en cuivre était toujours très grande et atteignait parfois 43 %. Ce mélange était fondu dans des creusets, puis coulé dans des moules et travaillé ensuite à l'aide de petits outils de cuivre. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro à

1. Piedrahita, *Historia general*, p. 26.
2. Dr Saffray, *Voyage à la Nouvelle Grenade* (*Le Tour du monde*, vol. XXIV).
3. Restrepo, *Los Chibchas*, p. 91.

Paris possède plusieurs de ces outils provenant de l'atelier d'un fondeur des environs de Tunjá.

La civilisation des Chibchas se rattache, sans aucun doute, à celle des anciens habitants du Chiriqui et du Dabaibe, mais elle présente des caractères particuliers dus à un progrès plus grand de la société sur le plateau de Bogota.

CHAPITRE V

LES ESMERALDAS ET LES CARAQUES

Sommaire. — I. Les populations côtières de l'Équateur. — II. Les traditions des Caraques. — III. La civilisation et la religion. — IV. L'archéologie.

§ I. — *Les populations côtières de l'Équateur.*

La partie de la côte du Pacifique au sud de la baie de Chocó jusqu'à Guayaquil était habitée par des tribus sauvages, sauf en quelques points où vivaient des peuples riches en or, d'une civilisation assez avancée.

Ces populations, réparties inégalement dans les provinces actuelles d'Esmeraldas et de Manabi, différaient des Barbacoas (*Colorados*, *Cayapas*) qui occupent aujourd'hui ce pays. Un vocabulaire de la langue des derniers Indiens d'Esmeraldas, recueilli par Pallares et publié par M. Seler [1], ne montre qu'une affinité lointaine entre elle et les idiomes chibchas. Les principaux villages de ces Indiens sont énumérés par les anciens auteurs, et dans ces établissements se répartissaient les neuf tribus qui constituaient le peuple des *Caraques*, comme on les nomme quelquefois : *Apichiquies*, *Cancebis*, *Charapotos*, *Pichotes*, *Pichoasacs*, *Pichunsis*, *Manabies*, *Jarahusas*, *Jipijapas* et *Mantas* [2].

§ II. — *Les traditions des Caraques.*

Une tradition, rapportée par plusieurs autorités, dit que ces *Caraques* n'étaient pas les premiers occupants du sol du Manabi.

Ils vinrent par mer, d'un pays inconnu, peut-être vers le VI^e^ ou le VII^e^ siècle de notre ère, et débarquèrent à la baie de Caraques, près de la ville de Manta. La côte de l'Équateur était habitée par des tribus sauvages que les nouveaux venus repoussèrent vers le centre du pays. Ils s'étendirent peu à peu vers le nord, jusqu'à Esmeraldas, puis pénétrèrent dans l'intérieur du

1. *Die Sprache der Indianer von Esmeraldas* (SGA, vol. I, pp. 49-64).
2. Velasco, *Historia del Reino de Quito*, pp. 4 et 5.

pays et s'établirent sur le plateau de Quito, ne laissant que quelques-uns d'entre eux dans les villages de la côte [1].

Une autre tradition dit que, tandis que les *Caraques* occupaient les rives de l'Atlantique, ils furent attaqués par des géants, qui abordèrent à la pointe de Santa Elena, au nord de Guayaquil. Un manuscrit encore inédit, utilisé par BANDELIER, place cette invasion au XV^e^ siècle de notre ère ; les anciens auteurs espagnols la considèrent comme historique et ZARATE dit qu'en 1543, le gouverneur de Puerto Viejo, JUAN DE OLMOS, fit faire des fouilles qui mirent à jour des ossements que l'on attribua aux géants. M. SAVILLE a découvert en ce lieu, en 1906, des os de mastodon.

On ne peut attribuer aucune valeur historique à la tradition qui prétend que les *Caraques* arrivèrent par mer sur la côte du Manabi. A l'époque de la conquête, tous les peuples qui habitaient la côte du Pacifique, dans l'Amérique du Sud, avaient des traditions analogues, dont il faut chercher l'origine dans certaines croyances religieuses [2].

Tout ce qu'il est donc permis de dire, c'est que la côte de l'Équateur, au nord du golfe de Guayaquil, a été peuplée, à l'époque précolombienne, par des peuples civilisés, auxquels nous conserverons le nom de *Caraques*.

§ III. — *La civilisation et la religion.*

Les villages de la province d'Esmeraldas et du Manabi reçurent, dès 1475, la visite des Péruviens, et furent rattachés au domaine de *Ccozco* par l'Inca *Huayna Ccapac*, vers l'an 1500. Mais l'influence péruvienne ne paraît pas s'être fait beaucoup sentir, si nous en jugeons par la description de leurs mœurs.

Les *Caraques* vivaient dans des villages. Leurs maisons étaient en bois et recouvertes de feuilles de palmier. Ils s'habillaient ; ils se tatouaient le visage de larges bandes passant sur les joues et le menton et joignant les deux oreilles ; au contraire, les sauvages Barbacoas, habitant l'intérieur des terres, allaient nus et ne se tatouaient pas.

1. TH. WOLF, *Geographia y Geologia del Ecuador*, pp. 505-506. Cf. BANDELIER, *Traditions of Precolumbian landings on the western coast of South-America* (AA, nouv. série, vol. VII).

2. Voir sur ce sujet, BANDELIER, *Precolumbian landings on the Pacific Coast of South-America* (AA, vol. VII, 1905).

Les anciens auteurs nous ont donné quelques notions de leur religion. Les Caraques adoraient la mer, les poissons, les tigres, les lions, les serpents, ce qui pourrait, à la rigueur, signifier l'existence du totémisme. Ils avaient des idoles nombreuses, de formes diverses, faites de terre cuite, de pierre, d'or ou d'argent.

Le pays possédait deux temples principaux, l'un situé sur le continent et l'autre sur la petite île de la Plata, non loin de la ville de Manta. Le premier était dédié au dieu de la médecine, nommé *Umina* et personnifié par une grande émeraude à laquelle on rendait les honneurs divins et que l'on venait visiter en pèlerinage. Les pèlerins faisaient des présents d'or, d'argent et de pierres précieuses, qu'ils donnaient eux-mêmes au grand-prêtre. Celui-ci, enveloppant alors l'idole dans une étoffe, la posait sur la tête des pèlerins prosternés [1].

Le temple situé sur l'île de la Plata était dédié au Soleil ; il était aussi très riche et très célèbre. Les *Caraques* s'y rendaient en bateaux, au solstice d'hiver, pour y célébrer une grande fête qui durait plusieurs jours. On faisait au Soleil des offrandes et des sacrifices.

Les *Caraques* sacrifiaient des animaux. On choisissait aussi pour victimes des enfants, des femmes et des prisonniers de guerre. Ces derniers étaient ensuite écorchés et leur peau, bourrée de cendres ; ces mannequins étaient pendus à la porte des temples et dans les lieux où se célébraient des fêtes.

Les prêtres étaient aussi devins; ils prédisaient l'avenir par l'examen des entrailles des victimes animales.

Les rites funéraires sont décrits par Cieza de Leon : « Ils font dans le sol des trous profonds, qui ressemblent plutôt à des puits qu'à des tombes, et ils enterrent avec le défunt la plus belle et la mieux aimée de ses femmes, ainsi que des bijoux, des aliments et des jarres de vin fait avec du maïs. Ils placent ensuite au-dessus du trou de gros roseaux. Comme ces roseaux sont creux, ils prennent soin de les remplir avec cette boisson faite de maïs et de racines qu'ils nomment *aca*, parce qu'ils croient que les morts boivent de cette liqueur [2]. »

Le même auteur dit que les *Caraques* donnaient des noms particuliers aux jours de la semaine (?) ; le jour le plus solennel, corres-

1. Velasco, *Historia del Reino de Quito*, vol. II, p. 35.
2. Cieza de Leon. *Cronica del Peru*, cap. LXVI.

pondant à notre dimanche, était appelé *tepipichinchi*. C'est tout ce que nous savons sur leur calendrier, mais Cieza de Leon ajoute un détail intéressant : les enfants mâles recevaient le nom du jour où ils naissaient.

§ IV. — *L'archéologie.*

Les recherches archéologiques entreprises sur les côtes de l'Équateur ont donné des résultats intéressants. M. Saville a trouvé, dans la province du Manabi, de nombreux sièges en pierre, d'un type

Fig. 195. — Bas-relief en basalte du Manabi (Musée de Saint-Germain).

déjà connu depuis longtemps, et que l'on attribuait jusqu'ici aux Péruviens. Ces sièges sont supportés le plus souvent par une cariatide humaine ou animale, mais il en est dont le piédestal est simplement en forme de pyramide tronquée. Ces sortes de fauteuils de pierre ont tous été trouvés sur le sommet de monticules de terre. M. Gonzalez de la Rosa suppose que ces tumulus ont servi de lieux

de culte [1]. Un bas-relief, trouvé [2] par M. SAVILLE, représente une déesse, dont la tête est ornée d'une auréole de sièges de ce genre, sur chacun desquels sont figurés deux petits cercles. Les bas-reliefs de cette partie de l'Amérique du Sud sont très rares. Le Musée de Saint-Germain en possède deux dont l'un est reproduit dans la fig. 195. M. SAVILLE a aussi trouvé, au Manabi, une grande statue, très fruste et d'aspect très ancien.

La poterie était assez fine et peinte d'ornements polychromes très particuliers; les formes principales étaient le pot à col étroit et l'assiette. Comme objets métalliques, on trouve surtout des disques en cuivre, mais aucun objet d'or.

Les fouilles effectuées par M. G. A. DORSEY sur l'île de la Plata, où se trouvait autrefois le temple du Soleil, lui ont fourni d'autres résultats : les sièges manquent totalement; par contre, M. DORSEY a trouvé un certain nombre de têtes en pierre, d'un travail plus soigné que les sculptures du continent, des roches portant des signes circulaires et triangulaires, et des colliers de pierre très bien taillée [3].

Bien que tous les anciens auteurs signalent l'abondance de l'or et de l'argent sur cette côte, ni M. DORSEY, ni M. SAVILLE n'ont trouvé d'objets précieux de fabrication indigène : des vases d'argent ont été découverts à la Plata, mais ils sont péruviens et ont été abandonnés en ce lieu au temps où *Huayna Ccapac* régnait sur le pays.

Toutefois TH. WOLF a trouvé des métaux précieux dans le nord de la province d'Esmeraldas, près du village de la Tola. Dans cette localité, il y a de nombreuses sépultures (*huacas*), où l'on a découvert de la poterie, des pierres travaillées et un peu de métal. C'est surtout à Lagarto, non loin de la Tola, que les trouvailles de WOLF furent abondantes. Parmi les objets qu'il y découvrit, figuraient des fils et des feuilles d'or, plus ou moins allié d'argent et de cuivre; un disque de cuivre, mélangé de zinc et de fer; un autre disque composé de zinc mélangé de beaucoup de fer, et enfin une plaque, provenant d'un bracelet, d'un métal gris. L'analyse montra que cette plaque était en *platine* allié avec un peu d'or, d'argent et d'osmiure d'iridium. Le métal était fondu et provenait des minerais de platine aurifère que l'on trouve dans la région [4].

1. *Les Caras de l'Equateur* JAP, nouv. série, vol. V, Paris, 1908, p. 90.
2. M. H. SAVILLE, *The Antiquities of Manabi*, pl. XV.
3. G. A. DORSEY, *Archæological investigations on the Island of La Plata* (FCM, Anthropological series, vol. II, n° 5, Chicago, 1901).
4. TH. WOLF, *Memoria sobre la Geografia y la geologia del Ecuador*, p. 50.

Tout comme Th. Wolf, nous ne pouvons qu'admirer l'art métallurgique de ces peuples, qui non seulement travaillaient l'or, l'argent, le cuivre et le zinc, mais encore des minerais à haute teneur de platine, fondant à des températures excessivement élevées. Malheureusement, nous ignorerons probablement toujours quels procédés ils employaient pour obtenir cette fusion.

CHAPITRE VI

LES PEUPLES DES ANDES

Sommaire. — I. Généralités. — II. Les tribus de l'Équateur. — III. Le Pérou et les civilisations du Pérou avant les Incas. — IV. La civilisation d'Ica et de Nazca. — V. Les *Aymaras* ou Collas. — VI. Les Yuncas.

§ I. — *Généralités.*

Au sud du territoire habité par les peuples de langue chibcha, sur les pentes des Cordillères et les plateaux qu'enchâssent leurs chaînes, vivaient et vivent encore des populations d'un type très différent, auxquelles, dès longtemps, les anthropologistes ont attribué une origine commune.

Le premier, A. d'Orbigny, en 1843, a réuni les peuples de la Cordillère en une même race, qu'il a appelée « race andine » [1], qui, avec les races pampéenne et guarano-brésilienne, aurait constitué la population de l'Amérique du Sud. Depuis, malgré quelques rectifications de détail, l'hypothèse du voyageur français a été adoptée.

D'Orbigny englobait dans la race andine tous les peuples indigènes qui occupaient les parties montagneuses de l'Amérique du Sud, depuis les hauts-plateaux de la Colombie jusqu'à la Terre de Feu. Nous restreindrons l'application du terme aux peuples montagnards habitant entre 1° lat. N. environ (limite septentrionale de la République de l'Équateur) et 30° lat. S., à la limite méridionale de la province d'Antofagasta, au Chili. Les peuples qui occupent les pays situés au nord de cette aire sont les Chibchas que nous avons considérés à part, en raison de leur extension jusqu'au Costa-Rica; au sud, vivaient les Araucans; l'état de leur civilisation aux temps précolombiens était trop rudimentaire pour qu'il en soit parlé en même temps que des nations civilisées.

Tous les peuples andins présentaient un état de civilisation assez avancé; le centre de tous les arts était, à l'époque de la conquête, la ville de *Ccozco*, située dans le Pérou central. C'était la capitale des *Incas*, chefs-prêtres des Quichuas. Au commencement du XVI^e^ siècle, *Ccozco* jouait, vis-à-vis de cette partie de l'Amérique du Sud, le même rôle que Mexico vis-à-vis du Mexique. Mais ce n'était pas,

1. A. d'Orbigny. *L'Homme américain de l'Amérique du Sud*). Paris, 1843.

à beaucoup près, une civilisation primitive que celle des Incas. D'autres l'avaient précédée : *Tiahuanaco*, dans la région du lac Titicaca ; *Ica*, par 15° de lat. S. ; *Chanchan*, au nord du Pérou, peu à peu avaient vu leur prospérité s'évanouir, leur éclat se ternir devant celui de la capitale des Incas.

A l'époque de la conquête, toute la région habitée par les peuples andins était sous la domination plus ou moins réelle des Incas de *Ccozco*. Dans les lieux les plus éloignés de la capitale, tel que l'extrême nord de la République de l'Équateur, la suzeraineté de l'Inca était plus nominale que réelle ; cependant, de Quito à Iquique tout au moins, cette suzeraineté était beaucoup plus effective que celle qu'exerçaient les trois villes confédérées de la lagune de Mexico sur certaines parties de leur empire, le *Tzapotecapan* par exemple. Les Incas avaient même étendu leur domination en dehors de la région montagneuse des Andes : une partie du territoire de la République argentine, comprise aujourd'hui dans les provinces de Salta, de Jujuy et de Catamarca, était, au moins nominalement, tributaire de Ccozco.

Cet empire n'était pas peuplé de façon homogène : outre les tribus sauvages qu'il comprenait dans son vaste territoire, il renfermait les restes de populations qui, antérieurement aux Incas, avaient régné sur diverses parties du Pérou. Tous ces peuples, quoique assez semblables au point de vue anthropologique, présentaient des différences notables au point de vue linguistique, et, pas plus au Pérou qu'au Mexique, nous ne voyons une langue unique, lors de la conquête. Après celle-ci, au contraire, il y eut une tendance à l'unification, les Espagnols ayant trouvé de bonne politique d'imposer par la force, chez les peuples qu'ils soumettaient, la langue quichua, ce en quoi ils ne firent que continuer la politique des Incas.

§ II. — *Les tribus de l'Équateur.*

La République de l'Équateur était peuplée, lors de la conquête, de tribus diverses, dont nous ne connaissons malheureusement que les noms.

Quillasingas. — A l'extrême nord, dans les provinces du Carchi et de l'Imbabura, vivaient les *Quillasingas*. Ce nom, qui leur fut donné par les conquérants incas et qui appartient à la langue quichua, signifie « demi-lune » et s'applique à un ornement analogue au *yacametztli* mexicain, que les hommes de cette tribu portaient

au nez [1]. Les *Quillasingas* étaient peut-être alliés aux peuples chibchas du sud de la Colombie et de la côte ouest (*Paez*, *Quimbayas*, *Esmeraldas*) ; du moins certaines des antiquités trouvées sur leur territoire rappellent les peuples du Nord, car leur langue a totalement disparu.

Quitus. — Au Sud, vivaient les *Quitos* ou *Quitus*, qui, suivant ce que nous avons dit auparavant, ne sont autres que les *Caraques* de la côte, dont une partie chassée de ce lieu par l'insalubrité du climat vint s'établir sur le plateau de Quito. Nous ne sommes pas plus riches sur la langue de ceux-ci que sur celle des *Quillasingas*, en renseignements précis.

Puruhaes. — Les provinces actuelles d'Ambato et de Riobamba étaient le siège de la civilisation des *Puruhaes*, de la langue desquels il ne nous reste aucun fragment.

Cañaris. — Les provinces de Cuenca et d'Azogues étaient habitées par la nation des *Cañaris*, qui a joué en Équateur un rôle important, avant l'invasion de ce pays par les Incas. De la langue *Cañari*, pas plus que des précédentes, rien ne nous est parvenu, non plus que de l'idiome des *Paltas*, habitants de la province de Loja, frontière du Pérou.

§ III. — *Le Pérou.*

Au sud des populations équatoriennes, que nous connaissons si mal, se trouvent les peuples parlant les langues *quichua-aymara*.

Le *quichua* est une langue bien connue et dont le domaine s'est accru depuis la conquête espagnole. Il s'étend aujourd'hui depuis Quito, en Équateur, jusqu'aux territoires de Catamarca et de Tucuman, dans la République argentine où il voisine avec les idiomes des peuples du Chaco et jusqu'à la frontière chilienne où commence le domaine des langues araucanes. Le nom que les indigènes donnaient à leur langue est *runa-simi* [2], « la langue des hommes », et le nom de *quichua*, aujourd'hui universellement adopté, provient d'un malentendu. Un frère dominicain du nom de Domingo de Santo Tomas fut le premier à écrire une grammaire de cette langue, qui fut publiée à Valladolid, en 1560. Il l'appela *Quichua*, sans informer ses lecteurs de la raison qui lui avait fait

1. Du quichua *quilla*, « lune », et *sencca*, « nez ».
2. Cf. Markham, *Vocabularies of the general language of the Incas of Peru*, Londres, 1907, p. 8.

choisir ce nom. Or *Quichua* était un petit district du Pérou central, situé dans la vallée de la rivière *Pachachaca*. Ce n'est pas le lieu d'origine des peuples parlant cette langue, car un ancien auteur dit qu'il fut réuni à l'empire par les Incas au cours de leurs conquêtes. Le nom donné à cette langue par Santo Tomas fut adopté par divers grammairiens tels que Torres Rubio [1] et Holguin [2] et devint ainsi d'un emploi courant.

Le *Quichua* compte aujourd'hui plusieurs dialectes, parmi lesquels le *Quiteño* et le *Cuzqueño* (environs de Cozco). Le premier est assez différent du second ; il dérive du dialecte du *Chincha-suyu*, l'ancienne province septentrionale de l'empire des Incas. C'est la langue de tous les Indiens de la République de l'Équateur. Le *Cuzqueño* est le dialecte dérivé de l'ancienne langue parlée au centre de l'empire péruvien.

Un certain nombre de mots quichuas se sont glissés dans le vocabulaire des nations européennes : *condor*, *quinquina*, *pampa*, *guano*, *puma*, etc. C'est d'ailleurs une langue actuellement bien vivante et parlée par des millions d'individus.

Au sud et au sud-est des *Quichuas*, s'étendait et s'étend encore toute une famille de peuples, auxquels on donne habituellement le nom d'*Aymaras* et qui se nommaient eux-mêmes *Collas*. Les *Aymaras*, de même que les *Quichuas*, n'étaient qu'une petite tribu, originaire du même district de *Pachachaca*. D'après Markham, l'Inca *Tupac Yupanqui* transféra, à une certaine époque, une colonie de ces *Aymaras*, qui parlaient le pur quichua, sur les bords du lac Titicaca, au milieu de populations *collas*, et les *Aymaras* apprirent la langue de leurs voisins. Lorsque les Jésuites s'établirent dans le district, ils apprirent la langue *colla* d'un membre de la colonie aymara transplantée par l'ancien Inca, et c'est ainsi qu'elle prit le nom d'*Aymara*, qui est aujourd'hui employé de façon universelle, et que nous lui conserverons [3].

Dès longtemps, la question de l'origine commune des tribus *quichuas* et *aymaras* a été posée. Au point de vue anthropologique l'apparence extérieure des *Quichuas* et des *Aymaras* modernes est la même, pour un observateur qui ne les étudie pas en détail. Cependant, ils présentent entre eux des différences : le *Quichua* a la

1. Torres Rubio, *Gramatica y Vocabulario de la lengua general del Peru*, Séville, 1603.
2. Holguin, *Vocabulario de la lengua general del Peru*, Lima, 1586.
3. Cl. Markham, *Vocabularies of the general language of the Incas of Peru*, pp. 9-10.

peau plus foncée que l'*Aymara*, son front est plus haut et moins fuyant, ses jambes sont plus longues, il a le buste moins long, le périmètre thoracique plus faible ; il est en général beaucoup moins robuste [1].

Mais plusieurs des caractères spécifiques des *Aymaras* (grand périmètre thoracique, hauteur du buste, brièveté des jambes) ont été considérés comme des caractères d'adaptation à leur habitat exceptionnellement élevé.

Au point de vue linguistique, le quichua et l'aymara sont très dissemblables. Le lexique présente quelques mots communs, mais on peut expliquer leur présence dans les deux idiomes par les emprunts mutuels que se seraient faits les deux peuples. Par contre, la phonétique des deux langues se ressemble beaucoup, et Middendorf a montré que la grammaire présente de grandes analogies [2].

Aussi beaucoup d'auteurs modernes considèrent-ils les *Quichuas* et les *Aymaras* comme descendant d'une même race indigène, qui aurait représenté dans sa pureté la population andine de l'Amérique du Sud.

Il y a fort longtemps que l'on s'est rendu compte que la civilisation des Incas avait été précédée, sur le sol du Pérou, par plusieurs autres, d'une ampleur parfois comparable à cette dernière.

Les *Aymaras* des alentours du lac Titicaca, les *Chimus* du Nord furent conquis par les Incas alors qu'ils jouissaient d'une culture avancée.

De plus, certains faits ont amené les archéologues à considérer le Pérou comme ayant été le siège de plusieurs grands empires, qui se seraient succédé avant l'avènement de la dynastie des Incas et que nous allons passer rapidement en revue.

§ IV. — *La civilisation d'Ica et de Nazca.*

Lorsque les Espagnols de Pizarre débarquèrent au Pérou, la région située vers 15° lat. S., où existent les villes d'Ica et de Nazca, était aux mains des Incas. Rien ne rappelait plus dans ce pays la très ancienne civilisation qui y avait autrefois régné. Ce sont les recherches archéologiques, surtout celles qui ont eu pour objet l'étude des poteries, qui ont permis d'émettre l'hypo-

1. Dr A. Chervin, *Anthropologie bolivienne*, Paris, 1908, pp. xxxi-xl.
2. Middendorf, *Die einheimischen Sprachen Perus*, Leipzig, 1890, vol. I.

thèse de l'existence d'une plus ancienne civilisation dans cette partie du Pérou.

C'est M. Uhle qui a cherché à montrer que les indigènes de la côte, à *Ica* et à *Nazca*, avaient possédé avant les *Incas* une civilisation originale. Il s'appuie sur le fait suivant, dont l'importance ne justifie peut-être pas une théorie de cette ampleur, mais qui est curieux et certain. La civilisation d'*Ica* ne connaissait pas le travail des étoffes. Elle est donc vraisemblablement antérieure à celle des Incas. En effet, les fouilles qui produisent la belle poterie décorée, connue sous le nom de poterie de *Nazca*, ne contiennent pas de traces des étoffes, abondantes, au contraire, dans celles où l'on trouve la céramique de l'époque des Incas. De plus, tous les tissus péruviens que nous possédons portent des motifs de décoration qui se rencontrent sur les objets de *Tiahuanaco*, du nord et du centre du Pérou, tandis qu'aucun des sujets ne se rapproche de ceux qui sont figurés sur les vases découverts à *Ica* ou à *Nazca*. Il semble donc que les sépultures contenant des étoffes soient postérieures à celles où l'on n'en trouve pas.

Quelle fut l'étendue de la civilisation d'*Ica*? Si l'on en croit cependant M. Uhle lui-même, elle ne fut pas très grande [1]. M. Berthon, qui a récemment accompli une mission archéologique au Pérou, croit pouvoir étendre beaucoup plus le domaine de cette civilisation vers le Nord. D'après lui, les *Icas* se seraient étendus jusqu'à *Trujillo*, qui fut plus tard le centre de la civilisation du *Chimu*. Si l'on accepte cette manière de voir, il faudrait supposer qu'à une époque extrêmement reculée, les côtes du Pérou, depuis *Trujillo* jusqu'à *Nazca*, auraient été habitées par un peuple civilisé, fabricant de poteries mais ignorant le tissage [2].

Entre l'industrie des diverses parties de ce territoire il existait des différences locales très marquées. Dans le Sud (*Nazca*), la poterie est toujours finement peinte ; les vases sont de formes variées. M. Berthon a rapporté plus de 300 pièces de cette céramique ; presque toutes sont peintes, en noir, blanc, rouge et jaune ; ces peintures semblent représenter des scènes mythologiques ou religieuses, dans lesquelles les têtes coupées et des figurations humaines étrangement stylisées jouent un rôle important. Toute une série de vases représente des personnages dont la tête est modelée.

1. Voir l'exposé de la théorie de M. Uhle dans JAP. nouv. série, vol. III. p. 148.
2. JAP. vol. VI. pp. 290-296.

La céramique ancienne d'*Ica*, localité cependant voisine de *Nazca*, est d'un autre style. Les vases ont, pour la plupart, la forme de cônes tronqués, et leur décoration, presque exclusivement géométrique, est généralement blanche et noire, sur le fond rouge du vase.

Dans le Nord (*Trujillo*, *Lurin*), la poterie offre un caractère très différent. Les vases sont en général en argile blanche, très finement modelés, représentant le plus souvent des têtes humaines ou des personnages. Ces poteries sont rehaussées de dessins peints en rouge.

On le voit, nous sommes encore dans une grande incertitude sur la question de savoir si l'on doit attribuer à une seule civilisation toutes les sépultures du Pérou qui ne contiennent pas d'étoffes. Il faut remarquer, de plus, que ces tombes ne renferment pas non plus d'objets de métal (argent, or), si fréquents dans les inhumations péruviennes des époques postérieures.

On peut donc croire que la côte péruvienne a été peuplée, à une époque reculée, par des tribus assez civilisées, qui fabriquaient d'excellente poterie, qui se vêtaient probablement de peaux d'animaux, et qui ignoraient le travail des métaux.

Mais ce n'est pas tout. M. Uhle a trouvé, dans les sépultures des environs de Lima, de *Pativilca* à *Chorillos*, les restes d'une population de grande taille, qui possédait une industrie qui rappelle celle des *Changos* du Chili. Ils connaissaient une sorte de grossière poterie, faisaient des tissus en bambou, des filets et travaillaient l'os dont ils faisaient divers outils [1]. Il faut attendre la publication des fouilles de M. Uhle pour savoir quelles sont les raisons qui lui ont fait croire que ces barbares étaient contemporains des potiers d'*Ica* et qu'ils étaient anthropophages.

§ V. — *Les Aymaras ou Collas.*

Dès longtemps, les archéologues ont considéré la civilisation des Aymaras du plateau de Bolivie comme antérieure à celle des Incas. La partie de la Bolivie et du Pérou qu'habitaient les Aymaras est couverte de sépultures appelées *chullpas*, qui diffèrent complètement des tombes péruviennes des Incas. Ces *chullpas* ont été étudiées et fouillées par Squier [2], von Tschudi [3], Middendorf [4], Wie-

1. JAP, vol. III, p. 348.
2. Squier, *Peru*, Londres, 1877.
3. von Tschudi, *Reisen durch Südamerika*, Leipzig, 1866.
4. Middendorf, *Peru*, Berlin, 1895.

NER [1] et E. NORDENSKIÖLD [2]. De plus, les environs du lac Titicaca sont couverts de ruines grandioses (*Acapaana, Tiahuanaco*) d'un style différent de celles situées plus à l'ouest et au nord.

L'aspect de ces ruines, leur système de construction les a toujours fait considérer comme plus anciennes que celles du reste du Pérou.

De l'histoire des *Aymaras* ou *Collas*, nous ne savons rien. Les traditions que rapporte SARMIENTO [3] sur leur origine ne peuvent nous donner aucune indication précise sur l'endroit d'où ils vinrent ni sur l'époque à laquelle ils s'installèrent dans le pays. Nous ne sommes guère renseignés que sur leur influence ; presque tous les chroniqueurs s'accordent avec les mythes péruviens sur ce point : la civilisation du Pérou vint du pays des Collas, à une époque reculée. C'est du lac *Titicaca* que seraient arrivés les héros civilisateurs : *Ccon-Ticehuiracocha*, *Manco Ccapac* ; c'est de là que vint le clan ou la tribu des Incas, qui civilisa les peuples de la vallée du Rimac [4]. Tout semble donc indiquer que le pays des *Collas* fut civilisé avant le reste du Pérou. M. UHLE croit que les monuments de *Tiahuanaco* sont de 1500 ans plus anciens que ceux de *Ccozco* ; nous ne savons sur quoi il base cette opinion ; il est prématuré de fixer aucune chronologie pour la période de l'histoire du Pérou avant les Incas.

Nous nous contenterons de décrire très sommairement la civilisation matérielle des *Collas* ou *Aymaras* d'après les résultats des fouilles.

Les monuments. — Le sol de la Bolivie est couvert de monuments très nombreux. Certains sont particuliers à cette partie de l'Amérique du Sud, tels les dolmens avec plaque verticale percée (fig. 196) ; d'autres monuments du même type sont formés d'une assise de pierres sèches de petites dimensions sur laquelle est posée une énorme dalle. Ces dolmens ont servi de sépultures, ainsi que l'ont prouvé les fouilles de M. E. NORDENSKIÖLD [5].

1. WIENER, *Pérou et Bolivie*, Paris, 1880.

2. E. NORDENSKIÖLD, *Arkeologiska Urdersökningar i Perus och Bolivias Gränstrakter* (*Kongliga Vetenskaps Akademiens Handlingar*, vol. 42, n° 2, Stockholm, 1906).

3. SARMIENTO DE GAMBOA, *Geschichte des Inkareiches*, Éd. Pietschmann, Berlin, 1906.

4. CL. MARKHAM, *On the geographical position of the tribes which formed the empire of the Incas* (*Journal of the Royal geographical Soc.*, vol. XLI, Londres, 1871, pp. 281 et suiv.).

5. ERLAND NORDENSKIÖLD, *Arkeologiska Undersökningar i Perus och Bolivias Gränstrakter* (*Kongliga Vetenskaps Akademiens Handlingar*, vol. 42, n° 2, Stockholm, 1906, p. 11).

Le type de sépulture le plus fréquent est toutefois le *chullpa*. C'est en général une tour ronde, faite en pierres de petit appareil et couverte d'un toit arrondi, qui dépasse parfois le diamètre de la tour (fig. 197). La hauteur totale est de 2 m 50 à 5 mètres dont la moitié à peu près est enterrée. Dans la chambre intérieure, on

Fig. 196. — Sépulture aymara en forme de dolmen (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

trouve généralement des ossements associés à des vêtements et des parures.

M. Nordenskiöld a découvert, dans ses fouilles, un troisième type de sépulture. Certaines parties de la vallée de *Quiaca* contiennent des chambres funéraires, simples ou doubles, construites en dalles de schiste ardoisier et adossées aux flancs des collines [1].

M. Nordenskiöld, après von Tschüdi, a émis l'opinion que certaines de ces sépultures, et particulièrement les chambres funéraires, avaient été utilisées comme maisons et transformées ensuite en tombeaux et que les *chullpas* avaient été tout d'abord utilisés comme habitations. Les nombreux tombeaux qui parsèment le sol de l'ouest de la Bolivie et du sud-est du Pérou auraient donc été des maisons devenues, après la mort de leurs habitants, des sépultures. Mais ce n'est pas prouvé.

1. Erland Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*, p. 29, fig. 29.

Les grands édifices méritent de retenir notre attention, en particulier les ruines de *Copacabana* et celles de *Tiahuanaco*.

Copacabana, localité située au bord du lac Titicaca, renferme des monuments d'époques diverses, dont plusieurs « palais » qui datent certainement de l'époque des Incas. Mais on y trouve aussi des mégalithes, d'origine certainement aymara, tel le trilithe appelé

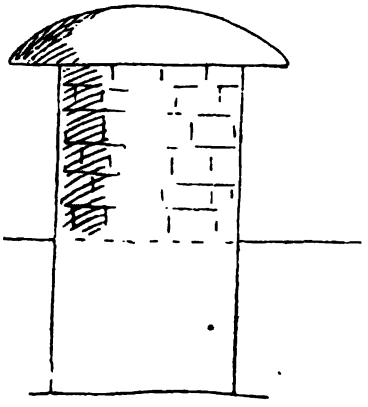


Fig. 197. — *Chullpa*, tour funéraire des Aymaras (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

« horca del Inca », composé de deux grands dolmens réunis au sommet par une grosse pierre horizontale, et les sortes de sièges bas, taillés dans la roche, qui sont particuliers à cette localité.

Tiahuanaco, ville située au sud du lac *Titicaca*, présente plus d'intérêt. Les ruines de la cité sont divisées en deux groupes : ruines de l'*Acapana* et de *Pumacocha* ; chacun des groupes occupe une terrasse ou plateau qui porte le même nom.

Le terre-plein de l'*Acapana* consiste aujourd'hui en un monticule de 25 mètres de haut. A l'époque où Wiener visita les ruines de *Tiahuacano*, en 1877, toutes les recherches avaient été vaines, mais les fouilles plus récentes, notamment celles faites par la « Mission française de l'Amérique du Sud », ont amené la découverte d'édifices importants, enfouis dans cet énorme tumulus. On y a découvert un palais construit en appareil cyclopéen (fig. 198) et un grand escalier en grès rouge qui rappelle un peu les escaliers du Mexique ou de l'Amérique centrale [1]. Le mur de façade du palais était

1. L. Lejeal, *L'exposition de la mission française de l'Amérique du Sud* (JAP, nouv. série, vol. I, pp. 321-328).

creusé d'une quantité de niches de petite taille et de formes très variées. Au pied de la colline de l'*Acapana* se trouve une immense étendue semée de menhirs, disposés sur cinq rangées.

Fig. 198. — L'*Acapana*. Palais en appareil cyclopéen de Tiahuanaco (d'après L. Lejeal, *L'exposition de la mission française de l'Amérique du Sud*).

La célèbre porte monolithe du Soleil est située à l'extrémité ouest

de ces alignements. C'est un bloc de porphyre, de 3 mètres de hauteur, 4 de largeur et 1 d'épaisseur. Il est sculpté sur toutes les faces; toutefois, c'est le linteau de la façade est qui présente le plus d'intérêt. Au milieu, figure une représentation en bas-relief du dieu Soleil ; des séries de figurines, représentant alternativement des

Fig. 199. — Haches de pierre de la Bolivie. — Aymaras (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

guerriers ailés et des condors, s'avancent vers lui, à droite et à gauche [1]. Ces personnages ont tous des contours identiques, mais sur leurs corps sont tracées des lignes qui diffèrent pour chaque figure.

Le second groupe de ruines, celles de *Pumacocha*, était élevé sur un terre-plein semblable à l'*Acapana*, mais moins élevé que ce dernier. Les édifices qui le composaient sont aujourd'hui presque complètement disparus et il ne reste plus sur le sol que des pierres taillées.

Les monuments les plus intéressants de cette ancienne cité des *Collas* sont des statues, grossièrement sculptées, de facture solide, qui ont peut-être servi autrefois de piliers.

Les arts industriels. — Les *Aymaras* connaissaient le tissage. Les sépultures nous ont fourni un certain nombre d'étoffes, mais Bandelier a émis des doutes sur leur ancienneté [2], en raison de la

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 428.
2. Bandelier, *On the relative antiquity of ancient Peruvian burials* (*Bulletin of the American Museum of Natural History*, vol. XX, 1904).

coutume qu'avaient les *Collas* de renouveler périodiquement le matériel funéraire, coutume qui existait encore au milieu du

Fig. 200. — Vase aymara (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

Fig. 201. — Grand *topo* à tête circulaire, en bronze (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

XVII^e^ siècle. Toutefois, certains de ces tissus présentent un aspect assez différent de celui des étoffes de l'époque des Incas.

L'industrie de la pierre est bien représentée dans les sépultures de la Bolivie. Les formes sont assez peu variées, elles dérivent toutes de la hache à talon en T. Les ailes sont plus ou moins larges, parfois un peu pointues (fig. 199). Le tranchant est plus ou moins arrondi. Comme dans l'Équateur, les casse-têtes étoilés, à six pointes, sont nombreux. On rencontre aussi fort souvent des pointes de flèches et des pierres de frondes, sphériques ou ovoïdes avec rainure au milieu, et des mortiers creusés dans la pierre.

La poterie. — La poterie aymara est assez bien représentée dans les collections. La Bolivie a fourni des pièces assez grossières, tel le vase de la fig. 200. On a aussi trouvé dans la même région de gros-

sières têtes humaines en terre cuite. Au Pérou, on rencontre, dans

Fig. 202. — *Topo* aymara, découpé (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

les sépultures attribuées aux *Collas*, des vases de formes assez variées, parfois carrés, et ornés de figures géométriques.

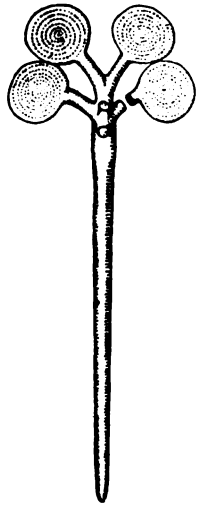


Fig. 203. — *Topo* aymara à quatre têtes (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

Fig. 204. — *Tumi* aymara en bronze (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

Les objets de métal. — Les *Aymaras* travaillaient les mêmes métaux que les *Incas* : l'or, l'argent, le cuivre et le bronze. Les

objets de métal ne différaient pas non plus de ceux que fabriquaient les *Quichuas*. Ce sont surtout des *topos*, grandes épingles qui servaient à attacher les manteaux. Les *topos* étaient de grandes plaques circulaires munies d'un long aiguillon (fig. 201). Parfois la plaque était découpée et ornée de figures d'animaux ou d'autres motifs de décoration (fig. 202). D'autres fois, la tête du *topo* était constituée

Fig. 205. — Ciseau aymara en cuivre (d'après E. Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar*).

par des boutons réunis par trois ou quatre (fig. 203). Cette dernière forme paraît avoir été particulière aux Aymaras ; on la trouve rarement chez les Incas.

Les *tumis*, sorte de couteaux à lame perpendiculaire à la poignée, sont aussi nombreux dans les sépultures des *Collas* que dans celles des *Quichuas*. Ils sont d'ordinaire en bronze (fig. 204).

Les tombeaux de la Bolivie ont livré des erminettes en bronze ou en cuivre, et quelques ciseaux de la même matière (fig. 205).

Quant aux objets d'or et d'argent, ils sont rares, et peut-être

même faut-il les attribuer à l'industrie des *Quichuas* plutôt qu'à celle des *Aymaras*.

§ VI. — *Les Yuncas.*

Dans les vallées de la côte péruvienne, au nord de Lima, et jusqu'à Tumbez au nord, vivait, peu avant la conquête espagnole, une population différente des *Quichuas* et peut-être apparentée, de loin, avec les peuples chibchas, les *Yuncas* ou *Chimus*. Sur leur origine nous savons peu de chose. Si nous acceptons la théorie de M. Berthon, nous devons croire qu'ils remplacèrent, à une époque assez récente, les peuples civilisés apparentés à ceux d'*Ica*, qui fabriquaient la céramique blanche anthropomorphe.

Balboa dit que les *Yuncas* prétendaient, à l'époque de la conquête, descendre d'un peuple venu du nord, sous la conduite d'un chef, nommé *Naymlep*, dont l'épouse portait le nom de *Ceterni*. Ces étrangers arrivèrent par mer, à une époque très reculée et abordèrent à l'embouchure de la rivière *Faquisllanga*[1]. Ils construisirent en un lieu nommé *Chot*, un temple et un pilier sculpté, auquel ils donnèrent le nom de *Nampallec*, qui, en langue mochica ou yunca, signifie image de *Naymlep*. Les descendants de ces envahisseurs peuplèrent les alentours et fondèrent une petite communauté dont la capitale fut *Lambayeque*.

Peut-être ces navigateurs légendaires étaient-ils apparentés aux constructeurs de la ville de *Chanchan* (le « gran *Chimu* » des auteurs espagnols) qui avaient déjà atteint un certain degré de civilisation et une assez grande puissance. Le « roi » de *Chanchan* vint troubler le séjour des nouveaux venus et les assujettit au tribut; puis, encouragé par ce succès, il chercha à étendre son territoire. Malgré les obstacles que rencontrèrent ses guerriers à atteindre les vallées orientales, il put réunir sous son pouvoir les habitants de la contrée s'étendant depuis *Tumpis* (la moderne Tumbez) au nord, jusqu'à *Chancay* au sud[2]. Au point culminant de sa puissance, l'empire des *Yuncas* s'étendait depuis le 3° jusqu'au 12° lat. S., et comprenait dans le nord les tribus habitant les vallées de *Sechura*, *Piura*, *La Chira* et *Tumbez* et au sud celles des fleuves *Viru*, *Nepeña*, *Huarmay*, *Lupe* et *Huacho*[3]. Plus au sud, leurs voisins

1. Selon Middendorf (*Peru*, vol. II, p. 282), ce fleuve serait le rio Fàcalá.

2. Middendorf (*Peru*, vol. II, p. 383) croit que les *Chimus* dans leur navigation, se servirent de « balsas » ou radeaux d'herbes et de roseaux.

3. La Calancha, *Cronica*, éd. Vedia, lib. III, cap. 1.

étaient les *Lurins*, qui habitaient les vallées de *Chancay*, *Chillon* et *Lima* et qui appartenaient peut-être aussi à la nation des *Yuncas*.

Un autre petit état absorbé dans l'empire des *Yuncas*, c'est celui où se trouvait le temple de *Pachacamac*, qui continua, sous la domination inca, à être un lieu de grand pèlerinage et qui fut détruit par les soldats espagnols de *Estete*.

La suprématie des *Chimus* sur la côte était aussi bien établie que celle des Incas l'était dans la partie montagneuse du Pérou ; longtemps, ces deux puissances vécurent en paix, mais la politique de conquête suivie par certains Incas l'emporta enfin. Après avoir soumis les vallées où résidaient les *Lurins*, les guerriers quichuas conquirent les districts de *Huacho* et de *Lupe* et les annexèrent à l'empire péruvien.

Suivant Garcilasso de la Vega, sous le règne de l'Inca *Pachacutec*, le fils de celui-ci, qui fut plus tard Inca sous le nom de *Yupanqui*, entreprit une expédition, au cours de laquelle il soumit les *Yuncas*[1]. Suivant Balboa, *Yupanqui* aurait envoyé contre les *Chimus* une armée qui après diverses péripéties, racontées de manière fort romanesque, fut victorieuse[2]. Les Péruviens construisirent dans la province de *Trujillo* des temples et des forteresses, établirent à *Paramunga* une colonie quichua et emmenèrent une partie de la population prisonnière à *Ccozco*.

Les monuments. — La côte du Pérou située au sud de Tumbez jusqu'à Lima est parsemée de ruines nombreuses, dont certaines appartiennent à l'architecture des *Incas*, tandis que d'autres proviennent certainement des *Yuncas*. Près de Trujillo, existent les ruines de *Chanchan*, appelée par les Espagnols « el gran Chimu », qui fut peut-être la plus vaste des cités américaines.

Nous emprunterons la description de cette importante ville à Wiener : « La ville subsiste encore en grande partie, établie sur trois terrasses dont la plus élevée, celle du nord, domine de 13 mètres la seconde et de 28 mètres la troisième. Le grand palais de *Chimu*, avec ses vastes galeries aux murs ornés de bas-reliefs, peints en fresques, se trouve sur la première terrasse. On dirait que les anciens ont craint les grandes agglomérations d'habitations ; aussi de vastes cours ou jardins s'étendent entre les groupes de

1. *Commentarios reales del Inca*, lib. VI, cap. 36.
2. *Histoire du Pérou*, lib. IV, cap. 22.

constructions qui couvrent les deux autres gradins, préoccupation sanitaire sans doute, car la grande nécropole est située à 15 mètres plus bas que le gradin inférieur. Immédiatement au-dessous du grand palais s'élèvent des maisons, peut-être des temples, aux murs décorés de couleurs éclatantes. Des maisons, petites et régulières, sont groupées par quartiers, tantôt autour de vastes cours et tantôt alignées parallèlement dans de vastes enceintes, formant les rues de petites cités au milieu de la ville. Dans la partie est, on aperçoit une vaste place avec des quartiers, des loges, puis une autre entourée d'un mur de 9 mètres de haut. Une moitié de cette cour est surélevée d'un mètre au-dessus de l'autre, et dans le centre subsiste un terre-plein, peut-être l'autel de ce sanctuaire à ciel ouvert. Aux deux bouts de la cité s'étendent des labyrinthes. Aujourd'hui, il est facile de se rendre compte, de suivre les méandres compliqués de ces couloirs, de ces galeries conduisant dans de petites chambres, dans de grandes salles. Jadis, lorsqu'un toit en roseau soutenant une épaisse couche d'argile recouvrait ces galeries, lorsque le regard ne dominait point l'enchevêtrement de ces conduits, l'homme qui pénétrait dans ces boyaux obscurs tentait en vain de s'y reconnaître. Les sépultures anciennes dominent d'un côté, semblables à des pyramides, cette ville morte [1]. » La ville de *Chanchan* était irriguée autrefois à l'aide d'un système très complexe de canaux, qui existent encore en partie. Les eaux du Rio de Moche étaient amenées, par un aqueduc de plusieurs kilomètres de long, dans un réservoir immense d'où partaient une multitude de rigoles qui arrosaient les champs de maïs, de coton, situés dans la ville même.

Sépultures. — Les *Yuncas* pratiquaient diverses sortes de sépultures, différentes de celles des *Aymaras* du Sud et des *Quichuas* du Centre. Le type le plus remarquable est la sépulture collective dans des pyramides en terre. Ces pyramides étaient carrées, les murs mesuraient à la base jusqu'à 8 mètres d'épaisseur et au sommet 1 ou 2 mètres ; les deux faces de la muraille de terre s'élevaient en gradins de 1 mètre à 1^{m} 30 de hauteur. Chaque individu avait, dans ce tombeau, une sorte de chambre à part. Un autre mode de sépulture très fréquent sur la côte est la sépulture en puits. Le puits a parfois plusieurs étages en profondeur ; il est quadrangulaire, circulaire ou ovale.

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 101, 102

Les arts industriels. — Les *Chimus* étaient plus avancés que les *Aymaras* en ce qui concerne l'industrie. Ils connaissaient comme eux le tissage, la poterie, le travail des métaux, mais les produits étaient de qualité très supérieure à ceux du Sud.

Les étoffes, très abondantes dans les tombes *yuncas* du Gran Chimu, de Pachacamac et d'Ancon, ne sont pas tissées comme les nôtres, mais exécutées par une simple croisure de deux fils de chaîne, emprisonnant les fils de trame, à la façon de la tapisserie de haute lisse. Les décors, assez variés, représentent des figures géométriques ou des animaux stylisés.

La poterie *yunca* est noire, dure, bien lissée, très bien cuite, figurant des objets très divers : bêtes humaines, animaux, végétaux, etc. Cette poterie, très bien représentée dans la plupart des collections ethnographiques, est très caractéristique.

Les *Yuncas* travaillaient, outre les métaux, les pierres dures, le corail, mais cette industrie ne présente aucune particularité essentielle qui la différencie de celle des Incas. Peut-être même est-ce à l'influence de ces derniers qu'il faut attribuer en partie la perfection des produits fabriqués par les peuples du Nord.

CHAPITRE VII

L'HISTOIRE DES INCAS

Sommaire. — I. Légendes d'origine. — II. Les premiers Incas. — III. L'extension de l'empire des Incas. — IV. Les derniers Incas et la conquête.

§ I. — *Légendes d'origine.*

Les *Quichuas* occupaient depuis une époque très reculée la partie du Pérou central où s'élève *Ccozco*. Cieza de Leon [1] nous dit qu'ils y menaient une vie misérable de sauvages, vivant du gibier qu'ils tuaient, et allant nus. Ce chroniqueur, d'après une tradition ancienne, attribue le rôle de civilisateur des *Quichuas* à un homme blanc, venu de *Tiahuanaco*. Il le nomme *Ccon-Ticehuiracocha*, ou *Viracocha* [2]. Ce héros, qui joue pour les peuples du Pérou le même rôle que *Quetzalcohuatl* et *Bochica* pour ceux du Mexique et de la Colombie, visita d'abord la tribu des *Canas*, qui habitaient au nord de *Ccozco*; il y reçut un mauvais accueil et, pour leur montrer sa puissance, il fit tomber la foudre sur une montagne, qui fut consumée. Les *Canas*, épouvantés, cherchèrent à l'apaiser par des prières, et il se fit reconnaître comme un dieu. Après avoir séjourné quelque temps parmi eux, il se mit en marche vers le Nord et disparut dans la mer. Cieza ajoute qu'en souvenir de ces événements on lui éleva un temple qui contenait une statue le représentant [3].

La tradition officielle, conservée par Garcilasso de la Vega, ne considérait pas *Huiracocha* comme le véritable civilisateur des Quichuas. Ce rôle était attribué au premier Inca, *Manco Ccapac*. Garcilasso nous dit que *Manco Ccapac* et sa sœur, *Mama Ocllo*, arrivèrent au Pérou, venant des environs du lac *Titicaca*. *Manco Ccapac* était le fils du Soleil [4], qui l'avait chargé d'apporter aux hommes les lois et la civilisation. Cette version ne s'accorde pas

1. *Segunda parte de la Historia del Peru*, éd. Jimenez de la Espada, p. 2.
2. L'orthographe quichua actuelle serait *Huiracocha*.
3. *Segunda parte de la Crónica del Peru*, p. 97.
4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales del Inca*, lib. II, p. 9.

avec celles que donnent la plupart des auteurs. Balboa [1] et Acosta [2] disent que *Manco Ccapac* était originaire de la contrée où s'éleva plus tard *Ccozco* ; Diego Fernandez [3] raconte qu'il apparut un jour au milieu de rochers situés aux environs de la capitale des Incas ; Cieza de Leon qu'il sortit de la caverne de *Pacari-Tampu*, proche de cette même ville. Mais tous s'accordent à reconnaître que *Manco Ccapac* fut le premier des Incas ; seul, Montesinos fait exception. Cet auteur prétend qu'avant les Incas, deux dynasties régnèrent sur le Pérou, celles des *Pyrhuas* et des *Amautas*. Il donne une liste de ces souverains, qui comprend 101 noms. Nous ignorons sur quels documents s'appuya Montesinos pour établir cette liste, mais un fait certain est que le titre d'*Amauta* appartenait à certains prêtres du clan des Incas. D'après Montesinos, le premier souverain qui aurait pris le titre d'Inca ne serait pas *Manco Ccapac*, mais bien *Sinchi Rocca* que tous les autres chroniqueurs considèrent comme son successeur [4].

En réalité, comme l'a dit O. Martens [5], *Manco Ccapac* paraît avoir été un héros civilisateur, adoré par plusieurs tribus des Cordillères, établies aux environs de *Ccozco* ; c'est un équivalent de *Huiracocha*, peut-être l'ancêtre éponyme du clan ou de la tribu des *Incas*, qui imposa sa domination au pays tout entier.

Plusieurs hypothèses ont été émises sur l'origine de ce clan royal. Les chroniqueurs anciens nous apprennent que le nom d'*Inca* ne s'appliquait pas seulement aux souverains. Garcilasso nous dit que *Manco Ccapac* accorda ce titre à ceux qui, les premiers, se joignirent à lui, et que ces *Incas* formaient une partie de la population des environs de *Ccozco* [6]. Il nous dit aussi que les *Incas* parlaient une langue particulière, dont il nous a conservé quelques mots et qui différait entièrement du *quichua* [7]. Middendorf a supposé que le clan Inca n'était pas d'origine quichua et qu'il appartenait à la nation aymara [8], ainsi que paraissait l'indiquer la légende officielle, d'après laquelle *Manco Ccapac* serait venu des environs du lac *Titicaca*.

1. *Histoire du Pérou*, chap. I.
2. *Historia natural y moral de los Indios*, cap. VI, p. 20.
3. *Primera y segunda parte de la Historia del Peru*, cap. II, pp. 3-5.
4. Montesinos, *Memorias antiguas historiales y politicas del Peru*, éd. Jimenez de la Espada, Madrid, 1892, cap. XVI et XVII.
5. *Constitution historique du Tahuantinsuyu*, p. 40.
6. *Commentarios reales del Inca*, lib. I, p. 23.
7. Id., *ibid.*, lib. VII, p. 1.
8. Middendorf, *Die Sprachen Perus*, vol. V, introduction.

Cette hypothèse a été reprise par M. Cl. Markham qui a cru retrouver, dans les quelques mots que nous a conservés Garcilasso, des vocables de la langue des *Collas* [1] : les *Aymaras*, civilisés avant les peuples du Pérou central, auraient donc soumis les *Quichuas* des environs de *Ccozco* et les auraient gouvernés ; les souverains se seraient succédé dans le clan des envahisseurs, les *Incas*, et auraient conservé l'ancienne langue et certaines coutumes particulières ; peu à peu, une légende se serait formée, qui aurait assimilé le premier souverain aymara de *Ccozco* à *Manco Ccapac*, ancienne divinité *Colla* ; les tribus de la côte et du Nord qui conservèrent leur ancienne civilisation seraient, de leur côté, restées fidèles au culte d'un autre héros civilisateur, *Huiracocha*.

§ II. — *Les premiers Incas.*

Quoi qu'il en soit, la plupart des auteurs font remonter jusqu'à *Manco Ccapac* l'histoire de la domination des Incas. Garcilasso, qui a tenté d'établir une chonologie de ces souverains, a même fixé la date à laquelle ce héros apparut dans le Pérou central (1120) [2]. Le pays était, à cette époque, plongé dans la barbarie et les efforts de *Manco Ccapac* furent surtout faits en vue de civiliser les *Quichuas* [3]. L'empire des premiers Incas était très restreint et il est probable qu'ils eurent beaucoup à combattre pour se maintenir dans le Pérou central où ils avaient fondé le « barrio » ou quartier de *Hurin Ccozco* ; celui-ci s'étendit peu à peu. Du successeur de *Manco Cocapac*, *Sinchi Rocca*, nous ne savons rien de positif, mais *Lloque-Yupanqui*, le troisième Inca, est connu pour avoir créé un nouveau quartier de *Ccozco*, à la suite de son mariage avec la fille d'un chef du village voisin de *Sañu* [4]. De ses successeurs, *Mayta Ccapac* ne nous est guère connu que par son nom. Quant à *Ccapac-Yupanqui*, il commença vraiment les conquêtes des Incas. Le pouvoir croissant de *Ccozco* commençait à inquiéter

1. Cl. Markham, *General language of the Incas of Peru*, Londres, 1907, p. 10.

2. Acosta donne la date de 980 (*Historia natural y moral*, lib. IV, p. 22), Balboa celle de 946 (*Histoire du Pérou*, lib. I) ; parmi les modernes Rivero y Tschüdi donne 1061 (*Antigüedades Peruanas*, p. 44), O. Martens, 1250 (*Constitution*, p. 26).

3. D'après Cieza de Leon, les premiers Incas cherchèrent surtout à réunir les tribus éparses des Cordillères (*Segunda parte de la Crónica del Peru*, lib. III, p. 6).

4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, lib. VIII, p. 8.

les tribus voisines, qui attaquèrent deux fois la ville des Incas et furent deux fois défaites. La seconde de ces attaques fut fatale aux assaillants : ils furent repoussés avec de grandes pertes et les guerriers de *Ccapac-Yupanqui* les poursuivirent, les battirent à *Huanacauri* et ravagèrent leurs territoires. Les troupes quichuas rentrèrent en triomphe à *Ccozco* où elles ramenaient un nombre considérable de prisonnières [1].

A la mort de *Ccapac-Yupanqui*, la souveraineté, exercée jusqu'alors par les chefs du « barrio » de *Hurin Ccozco*, passa aux mains de ceux du *Hanan Ccozco* ou « quartier haut ». Les descendants de *Manco Ccapac* continuent, toutefois, à former une lignée de chefs, connus sous le nom générique d'*Apu-Ccapac-Incas*, et à administrer le « barrio » de *Hurin*, mais sous la suzeraineté des chefs de *Hanan* [2].

Nous ignorons dans quelles circonstances eût lieu ce changement; toutefois il est probable que les chefs de *Hanan* prirent par la force la suzeraineté sur ceux du bas quartier de *Ccozco*. Le premier des chefs de *Hanan* qui ait pris le titre d'Inca, *Rocca*, attaqua les Quichuas de *Hurin* et les vainquit à *Pumalampu*, il les assujettit au tribut et obtint pour ses sujets directs le droit de visiter les sanctuaires des vaincus [3].

Avec cette nouvelle lignée de chefs, commence l'histoire véridique du Pérou. Ayant réuni les deux quartiers de *Ccozco*, ils étendirent le pouvoir des *Quichuas* sur tout le Pérou. Les chefs de *Hurin* n'avaient pu subjuguer que les environs immédiats de la cité, et tout à l'entour, dans la partie du pays connue plus tard sous le nom de *Cunti-suyu*, vivaient de nombreuses tribus insoumises.

§ III. — *L'extension de l'empire des Incas.*

Ce n'est qu'à partir du successeur de *Rocca*, *Yahuar Huaccac* [4], que les *Quichuas* commencèrent les guerres qui devaient faire de leur empire le plus important des états indigènes de l'Amérique du Sud. Il dirigea d'abord ses efforts sur le lac Titicaca, dans le pays des *Collas* [5]. Garcilasso prétend même qu'il poussa dans le

1. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. II, cap. 34.
2. Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. VI, cap. 23.
3. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. II, cap. 35.
4. Date du règne de *Yahuar-Huaccac*, 1345-1392 (Balboa).
5. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. II, cap. 35.

Sud jusqu'à Arequipa et qu'il fit la conquête du désert d'*Atacama* [1], mais rien ne vient confirmer cette conquête. *Yahuar-Huaccac* s'apprêtait à aller guerroyer contre des rebelles lorsqu'il fut assassiné par des guerriers séditieux [2].

Son successeur fut *Huiracocha*, qui était peut-être un fils illégitime de l'Inca précédent. Tout le temps que *Huiracocha* fut Inca se passa en combats, tant pour la conquête de nouveaux territoires que pour défendre son pouvoir contre les usurpateurs. Le premier de ceux-ci fut *Ccapac*, frère de *Yupanqui*; il s'empara du pouvoir pendant que *Huiracocha* combattait, dans la Cordillère, la puissante tribu des *Chancas*. *Huiracocha* eut vite fait de reprendre le trône, et *Ccapac* s'empoisonna. Après cette révolte, *Huiracocha* reprit ses conquêtes. Il envoya contre les *Araucans* et les *Changos* une armée forte de 20.000 hommes, qui s'empara de la côte chilienne jusqu'à Coquimbo, du pays d'Atacama, et rapporta beaucoup d'or [3].

Cieza de Leon prétend que *Huiracocha*, lorsqu'il eut régné cinquante ans, résigna ses fonctions d'Inca et se retira dans la vallée de *Yucay*. Son fils aîné, *Urcu*, devait être exclu de la succession, mais une partie de la noblesse guerrière soutint toutefois ses droits contre la volonté de *Huiracocha*. Profitant de ces dissensions, les *Chancas* de la Cordillère descendirent dans les plaines et menacèrent la puissance de *Ccozco*. *Huiracocha* quitta la vallée de Yucay et tint tête aux envahisseurs, qu'il ne put cependant vaincre, tandis que *Urcu* restait inactif à *Ccozco*. Le fils cadet de *Huiracocha*, *Pachacutec* ou *Pachacutec-Yupanqui*, s'empara alors du pouvoir, réunit les forces quichuas éparses dans le pays et vainquit les *Chancas*, peuple du *Cunti-suyu* qui avait récemment conquis la partie du territoire quichua située à l'ouest de l'*Apurimac* à la bataille de *Yahuar-Pampa*, « le champ du sang » [4]. Les chroniqueurs sont tous en désaccord sur le rôle joué par *Pachacutec* et sur la bataille de *Yahuar-Pampa*. Balboa [5] et Acosta [6] le consi-

1. *Commentarios reales del Inca*, lib. IV, cap. xx, p. 96.
2. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. II, cap. 37.
3. Juan de Santa-Cruz Pachacuti Yamqui, *Relación de antigüedades desde Reyno del Piru*, Madrid, 1879, p. 292.
4. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. II, pp. 37 et suiv.
5. *Histoire du Pérou*, cap. iv.
6. Acosta, *Historia natural*, lib. IV, cap. 20 et 22.

dèrent comme un usurpateur qui détrôna *Huiracocha* et spolia son frère *Urcu* ; Balboa ne mentionne pas la bataille du « Champ du sang » et les données d'Acosta sur ce sujet sont tellement confuses qu'il est difficile de les utiliser. Garcilasso place cet événement sous le règne de *Yahuar-Huaccac*, l'Inca précédent, et prétend faire jouer à *Huiracocha* le rôle que Cieza attribue à *Urcu* [1].

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de la bataille de *Yahuar-Pampa* que l'histoire des Incas s'éclaire un peu.

Pachacutec-Inca-Yupanqui [2] étendit considérablement le royaume des Incas. A son avènement, celui-ci ne comprenait que la province de *Ccozco* et les districts circonvoisins. Au sud, les pays conquis par *Yahuar-Huaccac* et par *Huiracocha* avaient recouvré leur indépendance et la puissance des Incas ne s'étendait guère plus loin que le lac *Titicaca* ; au nord, sa limite se trouvait à peu près à la latitude de Lima.

Les *Huancas* du *Chincha-suyu*, « la contrée du Nord », étaient de puissantes tribus, bien organisées, et menaçantes pour la puissance des Incas. *Pachacutec* s'allia avec les *Chancas*, précédemment vaincus par *Huiracocha*, et avança contre eux. Il ne rencontra que peu de résistance et atteignit, sans grandes difficultés, la vallée de *Xauxa* [3] où se livra une grande bataille. Les *Huancas* furent défaits et les guerriers de *Pachacutec* poussèrent jusqu'à *Tarma* où une seconde bataille eut lieu. Les armes de l'Inca furent encore une fois victorieuses [4]. La puissance de *Ccozco* se trouvait alors bien assise dans le centre et une partie du nord du Pérou. Dès cette époque, les Quichuas avaient même poussé plus loin. Une de leurs colonies avait été fondée dans le sud de l'Équateur, à *Tumipampa* (ou *Tumibamba*) ; le centre en fut, plus tard, transféré à *Riobamba*, puis à *Quito*. Dans le Sud, les Incas dépassèrent le lac Titicaca, à la suite d'une campagne où *Pachacutec* s'empara de presque tous les « pueblos » collas.

Pachacutec n'a pas seulement été un conquérant ; les anciens auteurs le représentent comme un grand législateur qui organisa les *Quichuas*, ainsi qu'ils restèrent jusqu'à l'époque de la conquête. Il fit bâtir le grand temple de *Ccozco* et la maison

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales del Inca*, parte I, cap. v, pp. 18 et suiv.
2. Balboa donne, pour le règne de *Pachacutec*, les dates 1435-1471.
3. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. II, cap. xlix.
4. Id., *ibid.*, lib. II, cap. l.

des vierges du Soleil ; il institua un recensement périodique de la population, des prestations pour la culture des terres de l'*Inca* et des *curacas*, etc. [1].

Tupac-Yupanqui [2], fils de *Pachacutec*, lui succéda comme Inca. Il s'occupa d'administrer les vastes territoires acquis par son père et d'agrandir encore le domaine des Incas. Il continua la conquête des vallées côtières, réprima une révolte des *Collas* dans la région du Sud où il subjugua la tribu des *Charcas*. Enfin, il descendit au Chili, jusqu'à la rivière Maule. Toutes les contrées où il passa furent impitoyablement mises à sac [3].

Son successeur fut *Huayna-Ccapac* [4], son fils. Il était très jeune lorsqu'il devint *Inca*. Son père avait désigné de son vivant celui qui devait être l'héritier de sa dignité, *Ccapac-Huari*, mais les droits de *Huayna-Ccapac* à la succession furent reconnus. Il chercha à rendre plus sûres les contrées frontières de son empire et châtia, à maintes reprises, les tribus sauvages qui faisaient des incursions sur le territoire quichua. Il améliora les routes qui sillonnaient l'empire, ainsi que les divers services administratifs.

Huayna-Ccapac assura la domination quichua dans les contrées du Nord et surtout en Équateur. Il reconstruisit *Tumibamba*, la capitale septentrionale des *Quichuas*, et vécut une partie de son existence à *Quito*, où il mourut en 1525, l'année même où les Espagnols abordèrent au Pérou. La puissance péruvienne commença à décliner à partir de la mort de *Huayna-Ccapac*. Avec lui s'éteignit la lignée des grands Incas, et le pays se trouva plongé, aussitôt après sa mort, dans la guerre civile.

§ IV. — *Les derniers Incas et la conquête.*

Sous le règne de *Huayna-Ccapac*, l'empire quichua comprenait toute la région du Pérou moderne située entre la chaîne orientale des Andes et le Pacifique, les régions montagneuses de l'Équateur jusqu'à Quito, une partie du plateau bolivien et la côte du Chili qui

1. Betanzos, *Summa y Narración*, cap. XI-XVIII ; Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. II, cap. L, LI : cf. Garcilasso, *Commentarios reales*, lib. VI, cap. XXXVI.

2. Dates de *Tupac-Yupanqui* : 1471-1493 (Balboa).

3. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, lib. I, cap. LXIX ; lib. II, cap. LIX. Cf. Garcilasso, *Commentarios reales*, parte I, lib. VI, cap. XXIX.

4. Balboa donne les dates suivantes : 1493-1525.

s'étend au nord du Rio Maule. Il est probable que les Incas étendirent aussi leur domination, tout au moins de façon temporaire, sur la partie de la République Argentine voisine des Andes.

Cet empire, plus vaste que celui des Aztèques, fut, à partir de 1528, le théâtre de luttes intestines acharnées.

Huayna-Ccapac avait désigné pour lui succéder *Atahuallpa*, un fils qu'il avait eu à Quito avec la fille du roi des Quitus, et un autre fils du nom de *Huascar* qui était l'héritier légitime[1]. Telle est du moins la version officielle rapportée par Garcilasso, qui ajoute que *Huayna-Ccapac* laissa le royaume de Quito à *Atahuallpa* en toute propriété. Un chroniqueur indigène, Salcamayhua, dit que *Huascar* n'était pas héritier régulier et n'avait pas plus de droit à la succession qu'*Atahuallpa*[2].

Toujours est-il que *Huascar* commença à gouverner l'empire et qu'*Atahuallpa* fut nommé son lieutenant (*inca-rauti*), pour le royaume de Quito. Au bout de peu de temps, il se révolta, et *Huascar*, qui résidait à *Ccozco*, envoya des troupes pour le réprimer. Elles furent complètement battues; *Tumibamba*, qui était restée fidèle à l'Inca, fut rasée et les troupes de *Huascar* poursuivies par les rebelles jusqu'à *Caxamarca*. *Atahuallpa*, qui avait conduit l'armée des révoltés, s'installa dans cette dernière ville et envoya ses deux lieutenants, *Quisquis* et *Challcu-chima*, à la conquête du Pérou central. Partout ceux-ci vainquirent les troupes loyalistes jusqu'à ce qu'ils atteignissent les rives de l'*Apurimac*. *Huascar*, apprenant la défaite de ses armées, s'était enfui de *Ccozco* et errait dans la campagne quand il tomba aux mains des rebelles, qui l'emmenèrent captif à *Caxamarca* (1531).

Pendant ces événements, trois vaisseaux espagnols, conduits par *Francisco Pizarro*, avaient abordé sur la côte de l'Équateur, à l'île de la Puna. *Pizarro* s'était acheminé avec ses troupes, dont la force montait à 200 hommes, vers le Sud.

L'aspect des Espagnols, et surtout de leurs chevaux, avait fait grande impression sur l'esprit des indigènes qui, comme au Mexique, regardèrent les étrangers comme des êtres d'une essence supérieure à la leur. *Atahuallpa*, ayant entendu parler d'eux, les reçut à *Caxamarca*, en 1532. *Pizarro* resta quelque temps à *Caxa-*

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. IX, cap. 1.
2. Salcamayhua, *Antigüedades deste Reyno del Piru. Relación*, pp. 308, 324.

marca, mais il s'empara bientôt de la personne d'*Atahuallpa* et, sous prétexte qu'il avait voulu le trahir, lui imposa une contribution énorme. Peu de temps après, il le fit périr sur le bûcher avec un grand nombre de ses enfants.

Caxamarca étant tombée entre ses mains, *Pizarro* marcha sur *Ccozco*, dont il s'empara en 1524.

CHAPITRE VIII

L'ORGANISATION SOCIALE DES QUICHUAS

Sommaire. — I. Le clan. — II. Les décuries et les centuries. — III. Les classes sociales. — IV. La propriété et le système économique.

§ I. — *Le clan et la famille.*

A bien des points de vue, l'organisation sociale des *Quichuas* était supérieure à celle de la plupart des peuples américains ; le clan, la tribu ne sont plus chez eux les seules bases de la vie politique ; le pouvoir est concentré entre les mains d'un individu, l'*Inca*, qui le transmet à ses descendants directs.

Toutefois, la base de tout le système était encore, à l'époque de la conquête, le clan, nommé en quichua *ayllu* [1]. Ce clan n'avait pas conservé, comme celui du Mexique, beaucoup de souvenirs de sa lointaine origine. L'*ayllu* comprenait, nous dit un ancien auteur, « tous les gens portant un même nom, et non seulement les fils d'un homme, mais encore tous ses descendants [2] ». Le nom de l'*ayllu* était celui de l'ancêtre humain ou animal, duquel il était censé descendre ; il y avait ainsi un *ayllu Inca*, parce que tous ceux qui en faisaient partie descendaient de *Manco Inca*, un clan *Ccapac*, un clan *Iñaca panaca*, etc. [3].

Sur la répartition de ces groupes, nous savons peu de chose ; Domingo de Santo Tomas nous dit qu'à *Ccozco*, outre les clans *Inca*, *Ccapac*, *Iñaca panaca* et *Çucco panaca*, il y avait encore deux lignées, celle des *Mara* et celle des *Xutic*. Dans le même passage, cet auteur fait allusion à une circonstance qui pourrait faire croire que la phratrie existait encore, à titre de survivance, à l'époque de

1. Francisco del Canto traduit *Ayllu* (*Arte y vocabulario en la lengua general del Peru*, Lima, 1614) par « tribu, lignée, généalogie, maison, famille ».

2. Domingo de Santo Tomas, *Gramatica de la lengua de los Indios del Reyno del Peru*, Valladolid, 1560, p. 56.

3. Id., *ibid.*

la conquête. En effet, les clans *Mara* et *Xutic* étaient parfois désignés tous deux sous le nom de *Toco* [1].

Les membres d'un même *ayllu* s'appelaient entre eux *yahuarmaci* « alliés par le sang », d'où l'autre nom de *l'ayllu*, *yahuarmacintin* « alliance par le sang ». Le chef de l'*ayllu* était nommé *ayllucamayoc* « le chef de l'ayllu » ou encore *camachicuc* « celui qui commande ».

Généralement un *ayllu* occupait un village; il constituait donc un clan local. Nous verrons plus loin comment cette organisation fut adaptée au système politique des Incas.

La famille. — Le régime de la famille ne nous est pas mieux connu que celui du clan. Presque tout ce que les anciens auteurs nous disent de la « familia » se rapporte à l'*ayllu*. Il semble bien que chacune de celles-ci habitait une maison particulière. La famille devait jouer, toutefois, un rôle important dans la constitution sociale du Pérou, à l'époque des Incas : elle avait un chef, investi de pouvoirs judiciaires et politiques et responsable de son groupe vis-à-vis des fonctionnaires de l'Inca [2]. C'était parmi ces chefs qu'étaient choisis les « décurions » dont il sera plus loin question.

Le mariage. — Les quelques renseignements que nous possédons sur le mariage nous montrent que les Péruviens semblent avoir attaché une grande importance à la pureté du sang. Tout le système matrimonial était dominé par le désir de conserver les individus et les choses dans les clans ou les familles. Garcilasso nous dit que les gens ne pouvaient se marier que dans la communauté à laquelle ils appartenaient, ce qui indique l'existence, chez les *Quichuas*, d'une endogamie de clan [3]. Pour l'Inca, l'endogamie était même encore plus stricte, comme on le verra par la suite.

De plus, il existait d'autres règles matrimoniales : les femmes ne pouvaient se marier avant dix-huit ou vingt ans et les hommes avant vingt-quatre ans [4]. Enfin, les cérémonies étaient contrôlées par les fonctionnaires qui, tous les deux ans, unissaient les jeunes gens au nom de l'Inca.

1. Domingo de Santo Tomas, *loc. cit.* Cf. sur toute cette question, H. Cunow, *Die soziale Verfassung des Inkareiches*, Brunswick, 1897, pp. 34-36.
2. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. xi.
3. Id., *ibid.*, lib. IV, cap. viii.
4. Id., *ibid.*

§ II. — « *Les décuries* », *les* « *centuries* » *et les subdivisions territoriales*.

Les auteurs espagnols, et surtout Garcilasso, nous ont décrit, avec quelques détails, l'organisation des Quichuas par « décuries » et « centuries ».

La « décurie » se composait de la réunion de dix familles ou maisonnées. En réalité, le clan quichua était divisé, théoriquement, en dix familles. Le chef en était choisi par le *curaca* ou chef de province [1].

Le « décurion » (en quichua : *camayoc*, souvent confondu avec l'*ayllucamayoc*) aurait été, toujours suivant Garcilasso, investi de pouvoirs très étendus. Il était à la fois le surveillant et le défenseur de ses subordonnés. Comme surveillant, il était responsable de leur conduite ; le contrôle qu'il exerçait et auquel il était tenu allait si loin que les Indiens prenaient leurs repas toutes portes ouvertes, de façon à lui permettre l'inspection constante de leur vie domestique [2]. Il devait aussi assurer l'exécution des ordonnances édictées par l'Inca sur les vêtements, enregistrer les mouvements de la population, la consommation des denrées alimentaires, l'état des récoltes et des magasins de l'État, les contraventions et régler les questions litigieuses. Il ne paraît pas avoir rempli de fonctions religieuses et diffère par là des chefs de *calpulli* mexicains ; c'était un fonctionnaire, dont les rapports devaient éclairer l'Inca sur l'état matériel et moral du petit groupe qui lui était confié.

Mais les « décurions » ne correspondaient pas directement avec le pouvoir suprême. Ils étaient placés sous l'autorité d'une série de chefs : leurs supérieurs directs étaient les « centurions » (en quichua : *pachacuraca*) [3]. Les centuries étaient organisées de la façon suivante : sur cinq décurions, on en choisissait un, qui était le chef de cinquante familles, deux de ces groupes de cinquante familles étaient placés sous l'autorité d'un *pachacuraca*. Celui-ci se confondait pratiquement, en beaucoup d'endroits, avec le chef de l'*ayllu* [4], et portait comme lui le titre de *camachicuc*. Ce fait est intéressant, en ce qu'il montre que le système politique des Incas, si artificiel qu'il semble au premier abord, était fondé sur la consti-

1. *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. XI.
2. *Ib.*, lib. II, cap. XII. Cf. O. Martens, *Constitution historique, sociale et politique du Tahuantinsuyu*, Paris, 1910, p. 70.
3. De *pachac*, « 100 » et *curaca*, « chef ».
4. H. Cunow, *Die Verfassung des Inkareiches*, p. 35.

tution ancienne des Quichuas et les fonctions du « centurion » gardent des traces des anciennes prérogatives du chef de clan.

Bartholome de las Casas nous dit que le *pachacuraca* avait avec ses administrés les mêmes rapports qu'un père avec ses enfants [1]. En certaines parties du Pérou, cette fonction était héréditaire dans une même famille : elle allait au plus jeune frère ou au fils du chef décédé ; ailleurs, on choisissait le nouveau *pachacuraca* parmi les vieillards [2].

Comme nous l'avons dit plus haut, l'*ayllu* — et conséquemment la « centurie » — occupait généralement un village déterminé.

Le village (*llacta*) formait, dans l'empire des Incas, une autre subdivision politique. Son chef (*llactacamayoc*) se confondait, le plus souvent, avec le *pachacuraca* et l'*ayllucamayoc* ; mais parfois son autorité s'étendait sur plusieurs centuries. H. Cunow explique de la façon suivante cette extension du pouvoir du *llactacamayoc*. Un clan souche, très prospère, se serait divisé en plusieurs branches, formant à leur tour autant d'*ayllus* distincts, mais qui restaient unis traditionnellement avec celui dont ils provenaient. Tout naturellement, le *camachicuc* du clan souche aurait rassemblé sous son pouvoir non seulement les membres de ce clan, mais encore ceux des clans détachés. Bien que nous connaissions mal les rapports de ces groupes entre eux, Cunow suppose qu'ils devaient avoir des fêtes religieuses, communes à tous les consanguins [3].

La réunion de plusieurs villages formait ce que les Espagnols ont nommé « une nation » (en quichua : *runa-runa*), c'est-à-dire une tribu. Nous ne savons malheureusement pas la nature des liens qui unissaient entre eux les diverses fractions du *runa-runa*. Toutefois, il semble que tous les membres de ce groupe marchaient ensemble au combat. Cunow suppose, d'après ce que nous dit Acosta [4], que leur chef était le plus âgé des *llactacamayocs* [5].

Parfois cependant, surtout chez les nations vassales plutôt que vraiment soumises à l'Inca, le chef était un véritable roi. C'était le cas des *Chancas* que les Quichuas soumirent difficilement [6], et des

1. Las Casas, *Antiguas gentes del Peru*, p. 17.
2. H. Cunow, *Die Verfassung des Inkareiches*, p. 36.
3. Id., *ibid.*
4. J. de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. VI, cap. xix.
5. H. Cunow, *Die Verfassung des Inkareiches*, p. 37.
6. Cieza de Leon, *Segunda parte de la historia del Peru*, lib. I, cap. xc.

tribus du *Chinchasuyu*, ou région du Nord, où le royaume de Quito subsistait plus que nominalement[1].

Très souvent aussi il semble que les *ayllus* aient gardé leur individualité. Chez les *Chorcorbos*, tribu habitant au sud du rio Ica, chaque clan avait son territoire particulier [2] et il est probable qu'il en était ainsi anciennement dans tout le Pérou.

En réalité, quoique les Incas, après avoir soumis par les armes les tribus des diverses régions, aient cherché à y introduire leur système de gouvernement sur bien des points, par suite de la résistance des vaincus, l'ancien état de choses subsistait et durait encore à l'époque de la conquête.

Pourtant, les Incas réussirent souvent à imposer le système des décuries et des centuries et à lui superposer toute une organisation nouvelle. Le territoire qui revenait au village — et non au clan — la nouvelle unité sociale, portait le nom de *marca*. Un certain nombre de *marcas*, comptant cinq « centuries », étaient sous l'autorité d'un chef; deux de ces groupes en formaient un autre, de dix « centuries », placé sous les ordres d'un chef spécial ou *curaca*. Au-dessus des *curacas*, venaient les gouverneurs des quatre « provinces » : *Antisuyu*, *Cuntisuyu*, *Chinchasuyu* et *Collasuyu* qui formaient par leur réunion l'empire, *Tahuantinsuyu* « les quatre régions », gouverné par l'Inca lui-même.

§ III. — *Les classes sociales.*

Toute la population de l'empire des Incas était répartie en un certain nombre de classes. L'une n'avait pour ainsi dire aucun droit : constituée par ce que les auteurs espagnols ont nommé les *mitimaes* (en quichua : *mitimacuna*), c'étaient les restes des populations subjuguées par les Quichuas. On transportait en masse les vaincus dans un territoire pacifié, et les habitants de ce dernier étaient, à leur tour, transférés dans le district d'où provenaient les premiers [3]. *Pachacutec* institua une autre sorte de *mitimacuna*; il transporta un grand nombre de gens appartenant à des tribus vaincues dans des lieux stériles et les leur fit cultiver [4].

1. F. de Santillan, *Relación del origen, descendencia, política y gobierno de los Incas*, p. 14.
2. D. de Ortega Morejon, *Relación*, p. 206.
3. Cieza de Leon, *Segunda parte de la historia del Peru*, cap. xxii. Cf. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. xii; lib. VII, cap. i; Acosta, *Historia natural y moral*, lib. VI, cap. xii.
4. Garcilasso, *Commentarios reales*, lib. VII, cap. ix.

Au-dessus de ces sortes d'esclaves, menés durement et qui ne pouvaient rien posséder, venait la masse du peuple, soumise au travail forcé, dans des conditions réglées par les lois. Aucun homme ne pouvait quitter son domicile sans la permission des chefs ; les voyages lointains devaient même être autorisés par l'*Inca* [1] ; certaines professions étaient interdites : la pêche des perles, l'extraction du mercure, par exemple [2]. De plus, des lois somptuaires réglaient la coupe des cheveux, la forme des habits, le port des ornements. Il faut joindre à toutes ces interdictions, émises par l'Inca, les devoirs des gens du peuple envers leur clan.

On a vu plus haut quelles étaient les attributions des *ayllu-camayocs*. C'étaient des fonctionnaires locaux, veillant à ce que les lois et règles ne fussent pas enfreintes. Une autre classe de fonctionnaires, les *yanacuna*, étaient attachés, à titre personnel, aux *curacas* ; ils n'avaient pas de prérogatives et semblent n'avoir joui d'aucune liberté [3].

Nous ne sommes pas bien fixés sur le *status* social des *curacas*, grands chefs qui gouvernaient les tribus annexées et les quatre provinces de l'empire. Suivant O. Martens [4] les *curacas* étaient les anciens souverains vaincus, laissés d'abord dans une indépendance relative sur leurs territoires. Ils n'habitaient pas la capitale, et ils devaient fournir certaines garanties de loyalisme envers le gouvernement de l'Inca ; on leur laissait alors leurs résidences originelles et certains droits sur leurs anciens sujets, qu'ils administraient pour le compte du souverain de *Ccozco*. Ils dépendaient de celui-ci, et devaient prendre pour épouse la femme que leur donnait l'Inca ; leur fonction était héréditaire, mais c'est encore l'Inca qui désignait celui de leurs fils qui devait leur succéder [5].

Les castes vraiment privilégiées étaient celles dont les membres habitaient *Ccozco*. Le peuple de la capitale était en grande partie composé, à l'époque de la conquête, de *mitimacuna*, amenés de provinces lointaines. Mais deux castes y avaient une suprématie marquée : à la première appartenaient les « Orejones », ainsi que les appelaient les anciens Espagnols ; à la seconde les Incas.

1. Garcilasso, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. IX.
2. Acosta, *Historia natural y moral*, lib. VI, cap. XI.
3. Balboa, *Histoire du Pérou*, chap. IX ; cf. Garcilasso de la Vega. *Commentarios reales*, parte I, lib. VIII, cap. XXIV.
4. *Constitution historique, sociale et politique du Tahuantinsuyu*, pp. 61 et suiv.
5. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, cap. XXII.

Les Orejones, c'est-à-dire les « grandes oreilles », jouissaient d'une situation éminente et échappaient à quantité de devoirs auxquels étaient obligés les *curacas*. Ils habitaient *Ccozco*, formaient autour de l'Inca une sorte de garde d'honneur, mais ne se soumettaient pas servilement aux ordres qu'ils recevaient de lui. A deux reprises même, les Orejones opposèrent une résistance ouverte au souverain et se révoltèrent à main armée [1].

Il faut donc que cette caste, dont la plupart des membres appartenaient au clan du Condor, ait eu une origine bien haute. Toutefois, ils ne descendaient pas de la même lignée que l'Inca, et leur titre paraît avoir eu quelque ressemblance avec nos titres nobiliaires [2]. Les Orejones avaient le droit de porter certains insignes; leurs oreilles étaient percées, et l'on y introduisait des ornements pesants, qui en distendaient le lobe, d'où le nom que leur ont donné les Espagnols. Ils portaient dans leurs cheveux coupés courts un ruban de laine de lama (*llautu*) [3].

Les Orejones étaient voués au métier des armes et devaient subir, dans leur jeunesse, des épreuves très longues et très douloureuses. Par ce point, ils se rapprochent des *tecuhtin* mexicains, mais ils en diffèrent par le fait que leur noblesse était héréditaire.

Le clan des *Incas* ne nous est pas bien connu, et il n'est pas facile de déterminer quels étaient ses privilèges.

Garcilasso nous dit que *Manco-Ccapac* fut le premier à prendre le titre d'Inca [4], et qu'il donna ce titre à tous ceux qui l'accompagnèrent [5]. En réalité, il semble que les Incas aient été un clan venu du pays des Aymaras, et qui, ayant asservi les populations quichuas, régna sur elles.

Les Incas résidaient à *Ccozco* et aux environs; c'était parmi eux que le *Sapâ-Inca* choisissait les officiers chargés de surveiller et d'inspecter les *curacas* des provinces conquises. Ils les parcouraient, examinant les comptes des chefs locaux et édictant les peines qui devaient être appliquées aux gens coupables d'infraction aux lois [6]. C'est aussi parmi eux qu'étaient choisis, d'une part, les généraux qui

1. Balboa, *Histoire du Pérou*, chap. xii.
2. Id., *ibid.*, chap. xvi, désigne un des grands-prêtres, qui, obligatoirement, appartenait au clan Inca, sous le nom d'Orejone.
3. Acosta, *Historia natural y moral*, lib. VI, cap. xii.
4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. VII, cap. xx.
5. Id., *ibid.*, lib. VII, cap. xxix.
6. Herrera, *Historia de los hechos de los Castellanos*, lib. V, cap. iii et iv.

conduisaient les armées et, d'autre part, les prêtres du Soleil. Les femmes du clan Inca portaient le nom particulier de *pallas*.

Ce clan était divisé en Incas du haut-Ccozco et Incas du bas-Ccozco. Jusqu'à *Rocca*, le souverain, l'*Inca* ou *Sapa-Inca*, fut choisi dans la première de ces subdivisions ; après lui, il appartint à la seconde.

L'Inca était réputé descendre du Soleil ; à ce titre, il était nommé *Inti* « le Soleil » ; mais il partageait cette prérogative avec tout le clan des Incas, qui étaient parfois appelés « enfants du Soleil » [1]. La qualité de fils du Soleil que possédait le *Sapa-Inca*, lui conférait un caractère sacré. Par bien des traits, il ressemblait au *zaque* de Bogota : il accomplissait lui-même les rites les plus sacrés de la religion, entre autres le sacrifice de la *chicha* (boisson de maïs fermenté) à la fête de *Raymi* [2] ; on ne pouvait s'approcher de lui sans apporter un cadeau symbolique.

Les *Sapa-Incas* portaient sur le front un bandeau de laine de lama (*llautu*), orné de deux plumes, insigne de leur pouvoir, qui leur était imposé par le grand-prêtre du Soleil, lors de leur intronisation [3]. Ils étaient portés dans une litière revêtue d'or, dont aucun autre Péruvien ne pouvait faire usage [4].

Le souci de conserver pur le sang des Incas avait amené l'existence d'une règle matrimoniale spéciale pour le *Sapa-Inca*. Celui-ci pouvait faire entrer dans son gynécée toutes les filles de sang péruvien qu'il désirait, et les fils qu'il en avait appartenaient au clan *Inca*. Mais ce n'étaient là que des concubines ; ses épouses légitimes devaient, comme lui, descendre du Soleil, autrement dit, appartenir au clan Inca et même à la branche actuellement régnante. L'héritier ne pouvait être qu'un fils issu du mariage de l'Inca et de sa sœur aînée, qui portait le titre de *Ccoya* [5] ou de *Mama-Occllo* « la mère-terre ».

Enfin, les *Sapa-Incas* étaient censés ne pas mourir. Leur père *Inti*, « le Soleil », les appelait au repos [6].

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. I, cap. xv. Ceci est en désaccord avec ce que dit le même auteur, de l'attribution du nom d'*Inca* à ceux qui suivirent *Manco Ccapac*. En réalité, le clan considérait le Soleil comme son ancêtre éponyme.
2. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. VI, cap. xx.
3. Balboa, *Histoire du Pérou*, chap. xiv.
4. Id., *ibid.*, chap. xvi.
5. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. IV, cap. ix.
6. Id., *ibid.*, lib. II, cap. viii.

On le voit, toutes les pratiques qui s'attachaient à la personne de l'*Inca* en faisaient un personnage divin, un roi-dieu, comme les souverains du plateau de Bogota.

§ IV. — *La propriété et le système économique.*

La nature du pouvoir des *Sapa-Incas*, aussi bien que certaines particularités, donnaient à la société péruvienne un aspect peut-être unique au monde.

Le régime des biens reposait sur l'organisation de la population en clans. Une fiction juridique faisait du *Sapa-Inca* le propriétaire de toutes les terres, mais il en déléguait la possession, à titre précaire, aux pères de famille. Chacun de ceux-ci recevait un *tupu* [1] pour l'entretien des gens de sa maison. Lorsque le nombre des membres de la famille augmentait, l'étendue de terre concédée augmentait dans la même proportion. Nous pouvons considérer cette répartition des terres comme équivalente à celle qui existait chez les Mexicains. Le reste des terres était divisé en deux parties : l'une attribuée au Soleil, l'autre à l'*Inca*. Le premier soin des *Quichuas*, lorsqu'ils avaient fait la conquête d'un nouveau pays, était de le diviser entre les habitants et de réserver les terrains du Soleil et de l'*Inca* [2].

Les terres du Soleil et de l'*Inca* correspondent aux terrains « officiels » que les Aztèques réservaient pour l'entretien des fonctionnaires du clan, de la tribu et de la confédération. Toutefois, au Pérou, le système était plus perfectionné, par suite de l'établissement de greniers d'État.

En sus de leurs propres terres, les gens du peuple devaient cultiver celles de l'État [3]; tous les hommes et les femmes mariés, âgés de 25 à 50 ans, étaient tenus de fournir cette prestation [4]. Les jeunes gens, les vieillards, les malades en étaient exonérés; toutefois, Blas Valera nous dit que quelques légers travaux étaient exigés des vieillards et que les aveugles étaient employés à extraire les graines du coton [5].

1. Mesure de superficie égale à un « fanega » espagnol, soit 0 are 64.
2. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. I.
3. Id., *ibid.*, lib. V, cap. V.
4. Id., *ibid.*, lib. V, cap. VI.
5. Dans Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. III.

Les produits qui provenaient des champs de l'État et du Soleil étaient centralisés par les fonctionnaires locaux et entassés dans des magasins qui étaient la propriété de l'*Inca*. Chaque village possédait deux magasins ; dans l'un on conservait les matières fournies comme impôt à l'*Inca* ; on y engrangeait les subsistances nécessaires à l'entretien des fonctionnaires locaux (prêtres, soldats, etc.) ; l'autre, consacré au Soleil, servait de réserve, pour les cas de disette. Ces magasins devaient toujours être pleins [1]. Des entrepôts spéciaux étaient établis par tout l'empire pour entretenir les troupes en campagne.

De plus, les gens du peuple devaient fournir des prestations pour les travaux publics (construction de canaux d'irrigation, de routes, etc. [2]). Ils fabriquaient, pour l'équipement des troupes, des outils, des armes, des vêtements, des chaussures, dont l'État leur fournissait la matière première [3].

Les auteurs s'accordent à dire qu'il n'y avait aucune division du travail, et que les « corporations », dont on nous parle au Mexique, n'existaient pas au Pérou. Il y avait cependant quelques exceptions : l'or et l'argent étaient travaillés par des ouvriers spéciaux ; de même, la navigation avait donné naissance à une profession.

Les fonctionnaires étaient dispensés de la prestation en nature : « décurions », « centurions », *curacas* étaient trop occupés pour cultiver la terre ou travailler à l'équipement des armées. Leur subsistance était assurée par les magasins qui renfermaient les impôts de l'*Inca* ; c'était aussi le cas des Orejones et des membres du clan des Incas. Les prêtres et les auxiliaires du culte étaient nourris par les produits des terres du Soleil.

Les *curacas* et les membres du clan des *Incas*, pour leur entretien, recevaient des terres considérables. Les divers auteurs parlent de la richesse des « nobles » et du faste qu'ils déployaient. Eux seuls avaient le droit de faire travailler les artisans et de leur faire exécuter certains travaux. Ils possédaient donc, à quelque degré, le droit de réquisition au travail.

Il est probable que, avec l'extension du territoire et la soumission de nombreuses tribus, les charges qui pesaient sur le peuple quichua s'allégèrent. On a vu que les travaux les plus durs

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. viii.
2. Id., *ibid.*, lib. V, cap. i.
3. Acosta, *Historia natural y moral*, lib. VI, cap. xiii.

furent imposés aux *mitimacuna* et qu'en particulier *Pachacutec* les envoya sur les terres jusqu'alors restées ne friche ou insuffisamment cultivées [1].

Outre ces obligations, il en existait une autre, à l'exécution de laquelle, paraît-il, les *Incas* tenaient rigoureusement : c'était celle de parler la langue de *Ccozco*, le *quichua* ou *runa-simi* « langue du peuple ». Tous les peuples nouvellement conquis étaient tenus de l'apprendre ; les fonctionnaires étaient obligés de s'en servir dans leurs relations officielles [2]. Cette mesure assurait l'unité de la nation péruvienne ; toutefois, lors de la conquête, elle n'avait pas encore réussi à éliminer les autres langues : le *yunca*, le *puquina* et surtout l'*aymara* étaient encore parlés par un grand nombre d'Indiens ; mais dans le Pérou central, le *quichua* avait supplanté tous les anciens dialectes.

Le régime militaire était calqué sur le régime civil. Les soldats se recrutaient parmi le peuple ; il est probable que, comme au Mexique, tous les hommes valides devaient le service militaire. Pendant l'absence de ces hommes, leurs champs étaient cultivés par ceux qui étaient restés au village. Toutefois, il semble avoir existé une sorte de roulement dans le recrutement des troupes : les recrues restaient peu de temps sous les armes, elles étaient remplacées bientôt par de nouvelles levées [3]. Nul doute que cette mesure ait été prise en vue de ne pas laisser les champs en friche.

Ces troupes étaient commandées par des nobles, de la caste des « Orejones » et du clan des Incas. Le commandant d'un détachement devait toujours être un membre de ce dernier clan ; il avait sous ses ordres des Orejones et plusieurs officiers, qui devaient être de la même tribu que les soldats [4]. L'armée était, en général, conduite par le *Sapa-Inca* en personne.

Les Péruviens apportaient un soin extrême à l'entretien des armées en campagne. Nous avons signalé plus haut l'existence de greniers où étaient emmagasinés les vivres de guerre. Ceux-ci consistaient surtout en viandes séchées à l'air et en maïs. De loin

1. Cieza de Leon, *Segunda parte de la historia del Peru*, lib. II, cap. xxiii.
2. Middendorf, *Sprachen Perus*, vol. iii, introduction.
3. O. Martens, *Constitution historique, sociale et politique du Tahuantinsuyu*, p. 78.
4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. III, cap. xiii.

en loin, sur les routes construites exprès pour la circulation des troupes, se trouvaient des relais, ou *tampus*, consistant en grandes maisons garnies de provisions et de munitions. L'établissement de routes était l'un des grands soucis des Incas. Le réseau en était constamment étendu ; il partait de *Ccozco* dans différentes directions. Chaque communauté locale était tenue de construire et d'entretenir la portion du chemin qui se trouvait sur son territoire. Les voies traversaient les fleuves sur des ponts suspendus (comme celui jeté sur l'Apurimac, près de *Ccozco*) ou flottants comme celui du Desaguadero, non loin de *Tiahuanaco*. Des courriers étaient échelonnés le long des routes ; ils se transmettaient de vive voix les renseignements qui, par ce moyen, parvenaient rapidement dans des lieux très éloignés.

Enfin, les *Incas* avaient établi, en de nombreux points de leur territoire, des forteresses où des garnisons surveillaient les pays nouvellement conquis[1]. Certaines de ces citadelles, comme celle de *Sacsayhuaman*, près de *Ccozco* et celle d'*Ollantaytampu*, étaient véritablement gigantesques et imprenables avec les moyens dont disposaient les Péruviens.

Le droit et l'organisation judiciaire de l'empire des Incas nous sont très imparfaitement connus. A l'époque de la conquête, les lois étaient représentées comme émanant directement du Soleil, par l'intermédiaire de ses descendants, *Manco-Ccapac* et les *Sapa-Incas*. Tous les actes du *Sapa-Inca* étaient légitimes, parce qu'il accomplissait fidèlement la volonté de son père *Inti*[2]. Il en résultait que toute violation des lois était considérée comme un sacrilège. Certaines de celles-ci ayant été édictées, au cours du temps, par divers *Incas*, on imagina d'expliquer que *Manco-Ccapac* n'avait révélé que quelques-unes des règles que devaient suivre les hommes ; il avait confié le reste à ses descendants pour être promulgué en temps utile.

On comprend que, dans ces conditions, les lois étaient appliquées d'une façon très stricte.

Le droit civil reposait en partie sur les vieilles institutions de clan, en partie sur les édits des Incas. Nous avons vu plus haut quel était le régime des biens fonciers. Le *tupu* que recevait chaque chef de famille était inaliénable ; le bénéficiaire ne pouvait ni le céder, ni l'échanger, sans l'autorisation du *camachicuc* ou du *llactacamayoc*.

1. Balboa, *Histoire du Pérou*, chap. vi.
2. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. xix.

L'homme du peuple ne pouvait non plus se dérober à l'obligation de travailler les terres de l'État, de produire les objets que lui demandait le gouvernement de l'Inca, de servir comme soldat. Il ne pouvait retenir pour lui aucune parcelle des choses qu'il produisait en dehors de son *tupu*.

Le droit pénal nous est un peu mieux connu. Les chefs d'*ayllus* et de villages avaient la juridiction des délits de peu d'importance : ils jugeaient et faisaient punir les gens coupables de vol et les femmes adultères [1].

Les crimes les plus importants étaient jugés par les chefs de district, au nom de l'Inca. Tout individu qui avait connaissance d'un délit ou d'un crime devait le dénoncer aux autorités, sous peine d'encourir une peine équivalente. Pour obtenir l'aveu des prévenus, on employait parfois la torture [2]. Les peines prononcées devaient être exécutées dans les cinq jours qui suivaient le jugement. Pour la plupart des crimes (fuite des *mitimacuna*, vol de l'or ou de l'argent, refus de service militaire, etc.) la peine était la mort.

1. H. Cunow, *Die Verfassung des Inkareiches*, p. 29.
2. Balboa, *Histoire du Pérou*, chap. xv.

CHAPITRE IX

LES RELIGIONS DE L'ANCIEN PÉROU

Sommaire. — I. Le totémisme. — II. La religion solaire. — III. Les mythes et la représentation du monde. — IV. Les temples et les édifices religieux.

§ I. — *Le totémisme.*

Les anciens Péruviens ont connu le totémisme ; les témoignages des auteurs sont unanimes sur ce point : avant que les *Quichuas* n'aient subi l'influence civilisatrice des Incas, ils adoraient certains animaux, plantes ou autres objets naturels, et en portaient les noms.

Garcilasso de la Vega [1], qui nous fournit les renseignements les plus circonstanciés sur ce sujet, dit même que les animaux et les autres objets adorés n'étaient pas seulement les « blasons » des *ayllus*, mais que chaque province, chaque nation, chaque quartier d'une ville possédait son insigne protecteur auquel ils rendaient un culte.

Les totems péruviens paraissent avoir été très nombreux : les plus fréquemment mentionnés sont : le condor, le serpent, le puma, le jaguar, le chien, les rivières, les lacs.

Le nom que les Péruviens appliquaient à ces esprits protecteurs paraît avoir été *huaca* [2], mot qui servait, en quichua, à désigner toutes les choses possédant un pouvoir mystérieux efficace [3], ou *paccarisca*, qui signifie « naissance, origine ».

Les divers auteurs qui nous ont parlé de ce culte primitif en ont donné des interprétations fantaisistes ; toutefois, nous en savons assez pour être certains qu'il s'agit de cultes d'espèces animales.

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. I, cap. ix ; cf. lib. I, cap. xviii.
2. Anello de Oliva, *Histoire du Pérou*, trad. Ternaux-Compans, Paris, 1857, p. 121.
3. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. iv et v.

Garcilasso de la Vega dit, en effet, que les gens qui « adoraient » le puma, le jaguar ou l'ours ne fuyaient pas devant les animaux féroces et préféraient se laisser tuer par eux que de se défendre contre leurs attaques [1]. Les Indiens de la province de *Huarochiri* qui adoraient le condor, furent très effrayés de voir qu'Avila osait tuer ces oiseaux [2]. On ne dit pas que la consommation des animaux totémiques fût interdite [3]. Par contre, plusieurs auteurs ont nettement indiqué que les Péruviens croyaient descendre des animaux auxquels ils rendaient un culte [4].

Malheureusement, Garcilasso ne donne pas beaucoup de détails sur les cultes totémiques : il considère l'adoration des animaux comme un culte barbare, aboli par la religion solaire, et n'en parle qu'en termes assez méprisants. Le seul document que nous possédions sur le rituel totémique concerne les mascarades processionnelles.

En tout cas il paraît bien résulter de ses indications que les différents clans ou *ayllus* (linajes) avaient des totems particuliers [5].

De plus nous savons que la ville de *Ccozco* était divisée en quartiers, dont quelques-uns conservaient des noms totémiques. Il existait ainsi un « quartier du serpent » (*Amaru cancha*), une « porte du puma » (*Puma curcu* ou *Pumap chupan*), une « plaine du nandou » (*Suri hualla*) [6]. Il est très probable que ces quartiers avaient été tout d'abord habités par des *ayllus* du serpent, du puma, du nandou.

Pour les « nations » et les « provinces », nous sommes mieux renseignés. Garcilasso nous dit qu'à l'époque de la conquête, quelques « provinces », particulièrement celles qui avaient été nouvellement conquises par les Incas, conservaient encore le nom totémique ancien [7].

En pays Yunca, et, généralement, sur les côtes du Pérou, le totem principal était la mer.

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. I, cap. ix.
2. Francisco de Avila, *A narrative of the errors, false gods*, p. 130.
3. Voir Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. VI, cap. x, où il dit que les *Huancas* mangeaient les chiens, bien qu'ils en fussent les adorateurs.
4. Garcilasso, *ibid.*, lib. I, cap. ix (pour le totem de l'aigle) ; Salcamayhua, *Antiquities*, p. 77-78 ; C. de Molina, *Fables and rites*, p. 5.
5. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. I, cap. ix.
6. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. x ; B. de las Casas, *De las antiguas gentes del Peru*, p. 14.
7. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. x.

Celle-ci était nommée en Quichua, *Mamacocha* (en Yunca, *Ni*), c'est-à-dire la « mère mer ». On l'adorait sur toute la côte avec ses sous-totems, les poissons, les cétacés et les crustacés [1]. Dans le temple de *Pachacamac*, on rendait un culte aux poissons et au renard [2].

Les indigènes de la région de *Chachapoyas* avaient pour totem le condor; ceux de *Huacrachucu*, le serpent; ceux d'*Andahuaylas*, le puma; les *Chorcorbos*, le jaguar; les *Chancas* étaient divisés en plusieurs groupes totémiques, ceux de la source, du lac, de la montagne; il en était de même des indigènes de la région de *Huancabamba*. Les *Huancas* avaient pour totem le chien (nous connaissons quelques-uns des rites dont il était l'objet); les peuples de l'*Antisuyu*, le jaguar, le serpent, la *coca* [3]; dans la province de *Huarochiri*, les deux totems principaux étaient le condor et le faucon [4].

Tous les auteurs s'accordent sur ce point : que le totémisme fut remplacé par le culte du Soleil partout où les *Incas* s'établirent. Dans la région de *Ccozco*, cette substitution fut effectuée par *Manco Ccapac*, dans le reste du pays au fur et à mesure que les Quichuas établirent leurs colonies. Toutefois, ainsi que l'a fait remarquer Brehm, le culte des animaux et des objets naturels dut survivre pendant longtemps, en bien des provinces. Les Incas, ne pouvant vaincre la résistance des peuples conquis, durent le tolérer [5].

Le clan Inca lui-même était peut-être, à l'origine, un clan totémique. Avila rapporte que les civilisateurs du Pérou et leur chef *Pariacaca* (équivalent de *Manco Ccapac* dans la province de Huarochiri) provenaient de cinq œufs tombés à Condorcoto; de ces œufs étaient sortis cinq faucons, qui allèrent par le pays, accomplissant des prodiges [6]. Toutefois, il est plus probable que leur totem était le soleil (*Inti*) ou l'arc-en-ciel (*Ccuychi*).

En résumé, on peut dire que le totémisme avait au Pérou un

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios réales*, parte I, lib. I, cap. x; cf. lib. VI, cap. xvi.

2. Id., *ibid.*, lib. VI, cap. xxx. Les Péruviens faisaient de leurs totems des représentations auxquelles s'adressait leur culte. Ces représentations étaient appelées *huacas*, comme les totems eux-mêmes. On a trouvé, dans les sépultures de la côte, de petites figures en coquille découpée et gravée, représentant des poissons. Peut-être sont-ce des *huacas* yuncas, réduction des grandes idoles en forme de poisson qui existaient dans le temple de *Pachacamac*.

3. Id., *ibid.*, parte I, lib. IV, VI, VIII.

4. Avila, *Narrative of the errors, false gods*, pp. 130-142.

5. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 176.

6. Avila, *Errors, false gods*, p. 142.

développement considérable, que les clans, les villages et les tribus avaient des totems particuliers ; mais nous ignorons la façon dont ils étaient groupés, et les rites par lesquels on se propitiait les divinités totémiques.

§ II. — *La religion solaire.*

Les dieux. — Tous les auteurs affirment que le culte primitif fut remplacé, lors de la venue de *Manco Ccapac*, par une religion dont le principal dieu était le Soleil ; elle existait encore lorsque Pizarro débarqua au Pérou.

Le Soleil, *Inti* (appelé par les Aymaras *Lupi* ou *Vilca*), était aussi nommé *Apu Punchau* « le chef du jour » [1]. On prétendait qu'il avait la forme humaine, qu'il envoyait aux hommes la lumière et la chaleur, qu'il faisait prospérer leurs troupeaux et leurs plantations.

Les *Incas* étaient ses descendants et portaient en conséquence le titre d'*Intip churi* « fils du Soleil ». Eux seuls pouvaient prononcer son nom, dont l'énonciation était interdite aux gens du peuple.

Dans le Pérou central, de nombreux temples étaient dédiés au Soleil. Le principal était le *Ccoricancha* de Ccozco ; la grande salle de ce temple était consacrée au dieu *Inti* et renfermait son image en or [2].

Parmi les divinités, le second rang était tenu par la Lune, nommée *Quilla* [3]. Les Péruviens la considéraient comme la sœur et l'épouse du Soleil. Ce couple correspondait, dans l'ordre divin, au couple Inca dans l'ordre social. Aussi, la Lune était-elle fréquemment désignée sous le nom de *Ccoya* « reine », titre que portait l'épouse de l'*Inca* [4]. La Lune était la divinité protectrice des femmes mariées ; en son honneur, à chaque nouvelle lune, les *Quichuas* jeûnaient et observaient la continence [5]. Elle avait, dans le *Ccoricancha*, une salle spéciale renfermant son image en argent.

1. Molina, *Fables and rites of the Incas*, p. 27 ; Arriaga, *Extirpacion de la idolatria en el Piru*.
2. Cieza de Leon, *Segunda Parte de la Cronica del Peru*, cap. xxvii.
3. Balboa, *Histoire du Pérou*, pp. 57-58 ; Oliva, *Histoire du Pérou*, p. 115 ; Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap iv.
4. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 121.
5. Id., *ibid.*, p. 121.

Les autres divinités étaient considérées comme des serviteurs du couple Soleil-Lune. Le premier était le Tonnerre (*illapa*) [1] aussi appelé [2] *chucuylla* (l'éclair), auquel était consacrée une petite chapelle, décorée de plaques d'or. Après le Tonnerre, venait la planète Vénus (étoile du matin) ; elle était le serviteur du Soleil, sous le nom de *Chasca-coyllur* « l'étoile échevelée, crépue » [3]. Dans quelques provinces, on la nommait *Auqui illa* « Prince de la lumière » [4]. Cette planète était la protectrice des princesses du clan Inca et des jeunes filles en général ; elle passait pour la créatrice et la protectrice des fleurs ; une chapelle lui était consacrée dans le *Ccoricancha*.

Les autres planètes et les étoiles étaient les serviteurs de la Lune. Elles portaient le nom générique de *coyllur* (*exquioc* dans la province de *Huamachuco*) et possédaient une petite chapelle dans le *Ccoricancha* [5]. Les planètes jouaient le rôle de protectrices des diverses corporations, mais ce que les anciens auteurs nous en disent semble sujet à caution [6].

Les constellations recevaient aussi un culte [7]. La plus importante était celle des Pleïades (*Coylla coyllur* ou *Oncoy coyllur*) qui protégeait les céréales. On célébrait en son honneur une fête, appelée *Oncoy mitta* [8].

Outre les divinités stellaires, on adorait la Terre sous le nom de *Pachamama* « la mère terre » [9], ou *Chuco-mama*, et le Feu, *Nina*. Enfin, tous les Péruviens avaient des dieux domestiques, nommés *Conopas*, sur lesquels nous ne sommes pas exactement renseignés [10].

Telle était la hiérarchie des dieux de la religion solaire, elle correspondait à celle du gouvernement des Incas : en tête, *Inti* et

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. v ; Balboa, *Hist. du Pérou*, p. 57, 58.
2. Polo de Ondegardo, *Report* (*Rites and laws of the Yncas*, p. 159).
3. Acosta, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. xviii ; Garcilasso, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. iv.
4. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 122.
5. Id., *ibid.*, p. 122.
6. Id., *ibid.*
7. Balboa, *Histoire du Pérou*, p. 58.
8. Arriaga, *Extirpacion de la Idolatria del Piru*, Lima, 1621, cap. viii.
9. Balboa, *Histoire du Pérou*, p. 58 ; Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. v.
10. Francisco de Avila, *Narrative of the errors, false gods*, p. 122 ; La Calancha, *Coronica moralizada*, Barcelone, 1639, p. 367.

Quilla, frère et sœur et époux, commandant, comme l'Inca, à un peuple de *curacas* divins, pour la plupart d'origine astronomique. Il est certain que cette prédilection des Incas pour le Soleil, ainsi que le titre d'enfants du Soleil qu'ils prenaient, provient de ce que l'ancien totem des Incas était *Inti*. Mais plusieurs auteurs nous disent que le « blason » du clan souverain du Pérou était l'arc-en-ciel (*Ccuychi* ou *Yaycaruy*), dont on décorait la chambre réservée au tonnerre dans le *Ccoricancha* [1]. Toutefois, il nous semble bien téméraire de prétendre que le système religieux des Incas fut imposé par eux et fait de toutes pièces.

Certains auteurs anciens, et en particulier Garcilasso de la Vega, prétendent qu'à côté de ces dieux anthropomorphes, révérés par le peuple, les Incas adoraient des divinités d'un caractère plus spirituel et plus abstrait. Ces dieux passaient pour les créateurs des hommes, et leur souvenir serait resté dans l'esprit des Péruviens les plus cultivés, qui leur adressaient un culte mystique ; mais, chose remarquable, aucune de leurs légendes n'est d'origine quichua.

De ces dieux créateurs, le plus connu est *Pachacamac*. Suivant Markham, ce nom doit être traduit par « démiurge » [2]. On lui donnait aussi le nom de *Pachayachachi* [3] qui, suivant le même auteur, signifie « Instructeur du monde ». *Pachacamac* était le créateur du monde ; c'est lui qui animait les hommes et toutes les créatures [4]. Il était invisible et il était interdit de le représenter sous aucune forme [5]. Son nom était si sacré que seul l'*Inca* pouvait le prononcer ; il devait à ce privilège le titre de *Mocha* [6]. Le nom seul du dieu contenait, pour les Péruviens, tant de choses, que Garcilasso de la Vega a dit : « Toute la théologie des Incas tenait dans ce seul mot : *Pachacamac* [7] ». *Pachacamac* n'avait pas de temple dans le Pérou central ; son seul lieu de culte était celui de la vallée de *Lurin*, dans le pays yunca.

1. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, cap. xxviii. Le tonnerre, l'arc-en-ciel sont probablement des sous-totems, subordonnés à celui du Soleil.
2. *General language of the Incas*, s. v. *Pachacamac*.
3. Brehm, *Inka-Reich*, l'appelle *Pachayachic*.
4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. X, cap. i.
5. Zarate, *Historia de la conquista del Peru*, lib. I, cap. x.
6. Probablement du verbe *muchani* « adorer ». Garcilasso se contredit sur ce point.
7. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. xxx.

Il semble en réalité que GARCILASSO DE LA VEGA ait voulu, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, faire les Péruviens beaucoup plus semblables aux Européens qu'ils ne l'étaient en réalité. Son *Pachacamac* ressemble beaucoup trop au « Dios » des Espagnols. Il semble que cette création mythologique ait été inspirée par la grande renommée qu'avait, à l'époque de la conquête, le célèbre temple de *Pachacamac*. Les Incas, n'ayant pu détacher les Yuncas de leur ancien culte, avaient laissé subsister le sanctuaire qui, selon toute probabilité, était dédié à des divinités non solaires.

La seconde divinité spirituelle était *Huiracocha*. On a traduit son nom de plusieurs façons. MARKHAM donne pour traduction : « Esprit de l'abîme » ; d'autres le rendent par « brouillard du lac », « graisse du lac ». *Huiracocha* était considéré comme le créateur des corps célestes et des hommes [1].

Nous croyons, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'il faut voir en *Huiracocha* un grand dieu des Aymaras ou Collas, dont les Incas ne purent extirper le souvenir et qu'ils adoptèrent, comme ils avaient adopté le *Pachacamac* des Yuncas.

Le troisième des grands dieux est *Cun*. C'était une sorte de larve aérienne, dépourvue de membres, d'os et de nerfs, qui créa les hommes et les combla de tous les biens imaginables [2]. La personnalité de *Cun* est beaucoup plus vague que celles des deux divinités précédentes.

D'ailleurs, les auteurs, tant anciens que modernes, ne sont pas d'accord sur les relations que soutiennent ces divinités entre elles et avec celles de la religion solaire.

D'un côté, on nous dit que *Huiracocha* créa le Soleil et la Lune qui, dans la théologie officielle, étaient frère et sœur. *Huiracocha* était donc leur ancêtre ; d'autre part, VELASCO dit que « les Incas enseignaient que le Soleil avait trois fils : *Cun*, *Pacachamac* et *Manco Ccapac* » [3]. Cette information semble indiquer que les prêtres avaient cherché à faire rentrer les dieux étrangers *Cun* et *Pachacamac* dans les cadres de la religion officielle, en les subordonnant à *Inti*, Inca des Dieux.

1. CIEZA DE LEON, *Primera parte de la Cronica del Peru*, cap. XV.
2. GARCILASSO DE LA VEGA, *Commentarios reales*, lib. I, cap. II ; CIEZA DE LEON, *Primera parte de la Cronica del Peru*, cap. LXII.
3. VELASCO, *Historia del Reino de Quito*, lib. I. p. 95.

D'autre part, les épithètes données aux grands dieux prouvent que leur individualité n'était pas très marquée. Nous trouvons *Huiracocha* mentionné sous les noms de *Illa Ticci Huiracocha* et même de *Con-Ticci Huiracocha* ; il se confondait avec le dieu *Cun* en cette circonstance. Un auteur moderne, Brehm, a même été plus loin : il applique à *Pachacamac* les épithètes de *Illa-Ticci* et de *Huiracocha* [1]. C'est en assimilant ainsi les dieux les uns aux autres, pour les fondre, finalement, en une personnalité unique, qu'on a pu admettre l'existence, chez les Péruviens, d'une religion monothéiste, toute spirituelle, qui aurait coexisté avec la religion solaire [2]. Nous ne pouvons que signaler cette opinion qui manque de fondement sérieux.

Les huacas et les esprits. — A côté des grandes divinités de la religion solaire, le peuple adorait une multitude d'esprits, nommés en quichua *huacas*. Nous avons déjà dit que les Péruviens appliquaient ce nom à toutes les choses présentant un caractère mystérieux ou sacré [3]. Tous les lieux, tous les objets extraordinaires ou grandioses, les cimes des Andes, les grandes rivières comme le Marañon, les très grands arbres étaient *huacas*. Mais ce terme s'appliquait aussi aux divinités inférieures, aux totems, aux images de pierre ou de métal [4], parfois à des pierres non travaillées, à des météorites. Montesinos [5] oppose souvent le nom de *huaca* à celui des dieux solaires.

On désignait encore sous ce nom des oratoires où l'on adorait les divinités inférieures; les sépultures, les momies, certaines poteries étaient aussi des *huacas* [6].

Les prêtres. — Il existait deux classes de prêtres : les *huillac*, qui appartenaient au clan des Incas, et les autres, *humus*, *nacacs*, etc. Les *huillac* ou *amautas* étaient les grands-prêtres. C'est eux qui enseignaient la religion aux autres prêtres et au peuple. C'est

1. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 119.
2. Voir sur ce sujet A. Réville : *Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou*, Paris, 1885, p. 335 et suiv.
3. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. IV et V.
4. Velasco, *Historia del Reino de Quito*, lib. I, p. 103.
5. Montesinos, *Memorias antiguas del Peru*, cap. IV ; cf. Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. V, cap. XII, XVIII ; C. de Molina, *Fables and rites*, p. 5 ; Oliva, *Histoire du Pérou*, p. 115.
6. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. I, cap. XI.

dans leurs rangs que l'on choisissait le grand-prêtre et les surveillants du culte officiel [1].

Le grand-prêtre, *Huillac Humu*, était nommé à vie. Il devait appartenir non seulement au clan des Incas, mais encore être proche parent de l'Inca régnant : son frère, son oncle ou son cousin [2]. S'il n'existait pas, dans la famille de l'Inca, un homme remplissant les conditions voulues, on choisissait un *amauta* ayant une connaissance approfondie des matières religieuses et apparenté à quelque degré au souverain [3].

Le *Huillac Humu* était aussi appelé *Huacap huillac* « le prêtre qui parle avec le *huaca* » [4]. Il habitait le *Ccoricancha* [5], vivait complètement isolé, ne mangeait pas de viande, et se nourrissait seulement de pain de maïs, de fruits, de pommes de terre ; il ne buvait que de l'eau [6].

Dans la vie ordinaire, le *Huillac Humu* ne portait aucun insigne et son vêtement ne se distinguait en rien de celui des autres prêtres. Lorsqu'il célébrait les rites, il revêtait une tunique de couleur sombre, et au-dessus, une sorte de chemise blanche, ornée d'or et de pierres précieuses. Les bras nus étaient ornés de bracelets d'or, incrustés de pierres précieuses. Il se coiffait alors d'une tiare (*huillac chucu*), sorte de casque d'or enrichi d'émeraudes, et ses pieds étaient chaussés de sandales en laine très fine [7].

Le *Huillac Humu* s'entretenait avec la divinité ; c'était par son intermédiaire que le Soleil communiquait ses ordres au peuple [8]. Aucune réunion religieuse ne pouvait se tenir, aucun temple se bâtir sans sa permission. C'était lui qui nommait les historiographes chargés de conserver le souvenir des faits qui s'étaient passés sous le règne de l'Inca. Il veillait aussi à ce que le culte se conservât pur dans les provinces; il y avait, à cet effet, des messagers qui inspectaient les temples ; ils devaient réprimer toute

1. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 128.
2. Id., *ibid.*, p. 129.
3. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 128.
4. Arriaga, *Extirpación de la Idolatria del Pirú.*
5. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, cap. xxvii.
6. Molina, *Fables and rites*, p. 30 : Salcamayhua, *Antiquities*, p. 82. Ceci ne s'accorde pas avec ce que dit Cieza : à toutes les fêtes, le *Huillac Humu* se tenait aux côtés de l'Inca, et assistait non seulement aux cérémonies religieuses qu'il dirigeait, mais encore à tous les repas (Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, cap. xxvii).
7. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 130.
8. Markham, *General language of the Incas.*

velléité des peuples conquis de retourner à leurs anciennes divinités [1].

Lorsque le *Huillac Humu* mourait, toute la population se lamentait pendant un jour entier. Son corps était embaumé et enterré dans une colline [2].

Au-dessous du *Huillac humu*, étaient dix *huillac*, ou prêtres supérieurs, appartenant au clan inca. Ils étaient appelés souvent *Yana Huillac* [3] ou *Yana Huilca* [4]. Leur chef était le *Hatun huilca* [5]. C'est à cette caste qu'appartenaient les pontifes de la Lune et de l'Éclair (*Liviacpa Huillac*) [6].

Les *Yana Huillac* étaient les desservants du *Ccoricancha* ; les autres temples du *Ccozco* ne pouvaient être desservis que par des prêtres choisis parmi les premiers de leur classe [7].

Le grand-prêtre et les *huillac*, ou *amautas*, étaient entretenus aux frais du peuple péruvien. Les revenus du clergé consistaient en un tiers des impôts du pays, connu sous le nom de « part du Soleil ». Ces revenus étaient considérables, aussi les prêtres n'en consommaient-ils qu'une faible part pour leur entretien ; le reste était partagé entre les malades, les veuves et les infirmes [8].

Les prêtres inférieurs se divisaient en plusieurs classes. Les deux principales étaient celles des *hacuc*, qui parlaient avec la divinité et expliquaient au peuple les oracles, et des *hamurpa*, augures et devins.

Les prêtres qui expliquaient les oracles étaient aussi appelés *Aya tarpu* [9] ou *huaca rimachi* [10]. Ils faisaient des cérémonies chamanistiques. Ils buvaient de la *chicha*, absorbaient la fumée d'herbes narcotiques, dansaient et sautaient jusqu'à ce qu'ils tombassent en transe : au sortir de leur extase ils rendaient leurs oracles dans une langue inconnue du vulgaire [11].

1. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 130.
2. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 132.
3. Du verbe *Yanay* « servir » (Middendorf, *Wörterbuch der Kheshua Sprache*).
4. Markham, *General language of the Incas*.
5. Id., *ibid.* : « Priest next in rank to the *Uillac Humu*. »
6. Arriaga, *Extirpacion de la Idolatria del Piru*.
7. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 133.
8. Cunow, *Die Verfassung des Inka-Reiches*, p. 85.
9. Markham, *General language of the Incas*.
10. Balboa, *Histoire du Pérou*, p. 29.
11. Jésuite anonyme, *Relacion de las Costumbres de los Indios del Peru*, p. 174.

Les *hamurpa* se divisaient en une multitude de groupes, portant des noms différents suivant les objets qui servaient à la divination. Les *hamurpa* proprement dits tiraient leurs augures de l'observation du vol des oiseaux ou de l'examen des intestins des animaux sacrifiés [1]. Les *socyac* et les *achacuc* prédisaient l'avenir en jetant des grains de maïs et en tirant des indications du nombre pair ou impair des grains tournés d'un certain côté. Enfin MOLINA [2] et ARRIAGA [3] nous mentionnent les noms d'autres devins : *auscavica*, *camasca*, *layca* ou *llayca*, *yacarcaes* ou *yaracacaes*, *rapiac*, dont nous ignorons les fonctions spéciales.

Parmi les *hàmurpa*, on choisissait les *ichuris* qui, à certaines époques, recevaient la confession des gens du peuple. Cette cérémonie avait lieu sur les rives d'un fleuve ou d'un ruisseau. L'*ichuri* imposait certaines pénitences suivant l'importance des péchés [4].

Les *hacuc* et les *hamurpa* étaient désignés par l'Inca. GARCILASSO DE LA VEGA prétend qu'ils étaient mariés [5], mais le Jésuite anonyme dit qu'ils ne l'étaient pas [6]. Ils servaient alternativement dans les temples, chacun durant une semaine. Pendant ce temps ils restaient dans l'édifice et y observaient la continence.

Les serviteurs des temples constituaient la dernière catégorie de prêtres. Ils nettoyaient les locaux sacrés, et y apportaient toutes les choses nécessaires aux sacrifices. ARRIAGA leur donne le nom générique de *yanapac* « prêtres assistants, ou serviteurs » [7].

Ces prêtres se divisaient en deux classes : les *humus* ou sorciers et les *naccac* ou aides sacrificateurs. Ces derniers avaient pour mission spéciale de découper les victimes des sacrifices, d'où leur nom de *naccac* qui signifie aussi « boucher » [8]. Les *huilca camayoc* relataient les incidents des immolations [9].

Ces serviteurs inférieurs du culte, tout comme les prêtres n'appartenant pas à la caste des *huillac*, vivaient de la culture de

1. MARKHAM, *General language of the Incas*, d'après la relation d'un Jésuite anonyme, intitulée *Relacion de las Costumbres antiguas de las naturales del Peru*, Madrid, 1879.
2. *Fables and rites*, p. 117.
3. *Extirpacion de la Idolatria del Piru*.
4. F. DE SANTILLAN, *Relacion*, Madrid, 1879.
5. GARCILASSO DE LA VEGA, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. VIII.
6. *Relacion de las Costumbres*, p. 174.
7. *Extirpacion de la Idolatria*.
8. MARKHAM, *General language of the Incas*.
9. ID., *ibid.*

la terre qui leur était attribuée par l'Inca [1]. Ils ne payaient aucun tribut et n'étaient pas soumis à la juridiction civile [2].

A côté des prêtres, il existait des moines, nommés *huancaquilli* ou *uisca uillullu* [3]. Ils vivaient dans des cloîtres, sans communication avec l'extérieur, portaient des habits noirs ou brun sombre et se rasaient la tête. Presque tous étaient castrés (*curasca*) et ils se soumettaient à une discipline rigoureuse, se meurtrissant les chairs et se saignant, mangeant et buvant aussi peu que possible [4]. Ils priaient les dieux pour l'Inca et sa famille. Certains d'entre eux, désireux de mener une vie encore plus austère, quittaient le cloître pour vivre en ermites dans des lieux retirés. Toutefois, ils sortaient de leurs retraites sur la demande des habitants des villages voisins ; ils soignaient les malades, arrangeaient les différends entre individus, etc. [5].

Les Vierges du Soleil. — Une des particularités les plus remarquables de la religion des Incas est l'institution des Vierges du Soleil, nommées en quichua *Aclla* ou *Intip chinan*. Ces jeunes filles n'étaient pas des prêtresses, mais des servantes du dieu *Inti*, ainsi que l'indique le nom d'*Intip chinan* [6]. Elles étaient choisies par des fonctionnaires spéciaux (*apu panaca*) [7] nommés par les gouverneurs des provinces. Les *aclla* étaient souvent recrutées dès l'âge de huit ans [8]. Elles étaient enfermées dans des cloîtres dont elles ne devaient jamais sortir.

Il existait trois classes d'*aclla* : la première comprenait celles qui appartenaient au clan Inca ; elles étaient au nombre d'environ cinq cents et résidaient dans un cloître de *Ccozco*, à proximité du palais du *Sapa-Inca* ; la seconde classe renfermait les filles des *curacas* et des gouverneurs de provinces ; la troisième les filles du peuple [9]. Cette classification est tout à fait conforme à la hiérarchie de l'empire des Incas.

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. VIII.
2. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 137.
3. Jésuite anonyme, *Relacion de las costumbres*, p. 175.
4. Id., *ibid.*, p. 182.
5. Id., *ibid.*
6. De *inti* « Soleil », *p-* signe du génitif et *china* « servante ».
7. Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. V, cap. XV ; Ramos, *Historia de Copacabana*, cap. IX.
8. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 138.
9. Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. V, cap. XV. Ramos

Il ne semble pas que les trois classes de servantes du Soleil aient mené une vie différente. Les seules prérogatives des *aclla* de sang inca étaient d'être claustrées au *Ccozco* et de voir de temps à autre le *Sapa Inca* et la *Ccoya*. Les autres étaient envoyées dans les couvents de la province, qui renfermaient chacun de deux à sept cents jeunes filles. Chacun de ces couvents était surveillé par un *apu panaca* et administré par une supérieure (*mama aclla* ou *aclla mamanchic*), généralement de sang inca [1].

Les Vierges étaient surveillées par des matrones (*mama cuna*), qui les instruisaient de leurs devoirs et guidaient leurs travaux. Chacune de ces matrones avait la surveillance d'un groupe de dix jeunes filles [2].

Les règles claustrales étaient très sévères. Toute *aclla* convaincue de rapports avec un homme était enterrée vive. Elle n'échappait à ce châtiment que si l'on ne pouvait faire la preuve de ces rapports ; dans ce cas l'*aclla* était censée être enceinte des œuvres du Soleil [3].

Les Vierges du Soleil entretenaient le feu sacré (*mosoc nina*), qui était porté de leur couvent dans les temples lors des fêtes. Elles fabriquaient le pain sacré (*cancu*) [4] et la chicha destinés aux grandes fêtes solaires. C'était elles qui confectionnaient et réparaient les vêtements de la maison de l'Inca [5].

Tant qu'elles résidaient dans les couvents, les *aclla* étaient considérées comme les épouses du Soleil, mais cette condition était temporaire ; au bout de six ou sept ans, elles pouvaient sortir du cloître et on les mariait généralement avec des *curacas* ou des chefs de rang assez élevé.

Les rites. — Les rites des anciens Péruviens nous sont assez bien connus par les « Relations » de Molina, Arriaga, Avila et Betanzos.

Outre les rites solennels (fêtes, rites réservés au clan des Incas), il en était d'autres, que l'on pourrait appeler « domestiques ».

signale une autre division, d'un ordre très différent : les *aclla*, suivant lui, étaient divisées en *huayunu*, très belles, *yurac aclla*, de beauté moyenne et *paco aclla*, laides.

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. IV, cap. I.
2. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. IV, cap. XV.
3. Zarate, *Historia de la conquista del Peru*, lib. I, cap. XI.
4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. XX.
5. Id., *ibid.*, parte I, lib. IV, cap. VII.

Le premier de ces rites, appelé *rutuchicu* [1], était la cérémonie de l'imposition du nom, aux enfants âgés d'un an ou deux. Les rites exécutés en cette circonstance ne nous sont pas connus de façon positive. Nous savons seulement que toute la famille assistait à la cérémonie, que l'un des membres coupait les cheveux de l'enfant avec un couteau de pierre [2], et lui donnait un nom.

La seconde cérémonie avait lieu à la puberté. On la nommait *huarachicuy* s'il s'agissait d'un garçon et *quicuchicuy* s'il s'agissait d'une fille. Tout l'*ayllu* se réunissait, et le chef donnait à l'enfant le nom sous lequel il devait être connu comme adulte. On lui coupait les cheveux et les ongles qui étaient sacrifiés aux *conopas* de la famille et aux *huacas* de l'*ayllu* [3].

Pour les jeunes gens du clan des Incas, cette cérémonie s'accomplissait à la fête du *Ccapac Raymi*. Des prières étaient adressées au Soleil, puis l'Inca haranguait les jeunes gens, leur perçait les oreilles et leur remettait les insignes. Ils partageaient, en signe d'alliance, le pain sacré avec l'Inca [4].

Parmi les rites de purification, le plus important est le *chatay-cuscay* [5] ou *ichuri* [6] que les anciens auteurs ont assimilé à la confession. Il précédait les fêtes principales. On s'y préparait par un jeûne de plusieurs jours. Les pénitents disaient à l'*ichuri* les fautes qu'ils avaient commises. Le prêtre mettait alors un peu de cendre, provenant des sacrifices, sur une pierre et le pécheur soufflait dessus. On lui donnait ensuite une pierre *huaca*, et il allait se laver la tête à la rivière, en certains lieux appelés *tincunas* [7]. La pénitence imposée était l'abstinence de sel et de piment dans les aliments et la continence pendant une certaine période ; ou encore des mortifications : coups de fouet, saignées, etc.

Le rite le plus important de la religion péruvienne était le sacrifice. Les sacrifices recevaient des noms différents, suivant que les êtres ou les choses sacrifiés contenaient ou non du sang.

1. Molina, *Fables and rites*, p. 53.
2. Id., *ibid.*
3. Id., *ibid.*
4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, lib. VII, cap. VI ; Acosta, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. XXVIII.
5. Du verbe *chatay* « accuser ».
6. Jésuite anonyme, *Relacion de las Costumbres*, p. 165 ; la Calancha, *Coronica moralizada del orden de San Agustin en el Peru*, p. 377.
7. De *tincu*, « confluent de deux cours d'eau ».

Les sacrifices sans effusion de sang étaient appelés *aspay*. On offrait aux dieux des coquillages, des plumes et duvets, des étoffes, des perles, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent. Après l'offrande, on sacrifiait des fleurs et de la coca, qui étaient consumées, ou des herbes, des fruits, qui étaient censés nourrir les dieux ; on épanchait en leur honneur la chicha contenue dans des vases d'or ou d'argent. Ces libations se nommaient *macchina* [1]. On sacrifiait au Soleil les prémices de tous les fruits [2].

Les sacrifices sanglants étaient désignés sous le nom générique d'*arpay* ; les sacrifices d'oiseaux portaient des noms particuliers : *quisu sopanica*, ou *huilla uicsa* [3]. A Ccozco, on sacrifiait tous les jours un lama ; il devait être mâle, les femelles n'étaient immolées que lorsqu'elles étaient hors d'état de mettre bas. Avant une guerre, on sacrifiait un lama noir ; pour écarter de l'Inca les risques d'empoisonnement, on immolait un chien noir. A la fête des moissons, c'étaient les lapins et les lièvres qui étaient les victimes choisies [4]. Après la chasse solennelle, faite par toute la nation, l'Inca en tête, un certain nombre d'animaux étaient consommés en l'honneur des dieux.

Velasco nous a décrit le rituel opératoire : le sacrificateur prenait de la main droite l'animal, lui tournait les yeux vers le Soleil, et nommait le dieu auquel l'offrande était faite. Puis les *naccac* découpaient la victime encore vivante et lui enlevaient les viscères, qui étaient consumés. Avec le sang, on oignait les statues des dieux et les piliers du temple [5].

On sacrifiait à presque tous les dieux et en particulier aux grandes divinités : *Inti*, *Quilla*, etc. A l'*Inca* et à la *Ccoya*, on immolait de jeunes lamas.

Sacrifices humains. — La question des sacrifices humains au Pérou a été très discutée. Garcilasso de la Vega prétend que ce rite n'existait plus dans l'empire des Incas depuis la réforme religieuse de *Manco Ccapac* ; si l'on en célébrait encore à l'époque

1. Du verbe *macchay*, « boire à l'excès, s'enivrer ».
2. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. VIII ; lib. VI, cap. XXI ; cf. Velasco, *Historia del Reino de Quito*, lib. I, p. 133 ; Acosta, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. IV, XVIII.
3. Acosta, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. XVIII.
4. Id., *ibid.*, lib. V, cap. XVIII.
5. Velasco, *Historia del Reino de Quito*, lib. I, p. 133.

de la conquête, c'était dans les provinces, clandestinement et malgré les ordonnances royales.

Mais les autres chroniqueurs sont unanimes. Luis de Monzon dit que l'on sacrifiait tous les ans à *Huiracocha* deux enfants sans tache, spécialement choisis ; on les habillait comme pour une fête et on les immolait. Des offrandes analogues étaient faites à *Inti* et à *Pachamama* [1]. Suivant Francisco de Toledo, il existait à Ccozco trois constructions, nommées *chiquina*, *pampa yaurinanca* et *patequil*, où l'on gardait les enfants que l'on sacrifiait trois fois l'an [2].

Cieza de Leon parle aussi des sacrifices d'enfants ; il dit qu'à certains jours de fête, on en immolait jusqu'à deux cents [3] ; Polo de Ondegardo parle d'un rite analogue, qui avait lieu à l'intronisation de l'Inca [4].

On immolait aussi, à Ccozco et au Temple de Pachacamac, des adultes. L'*Inca* levait sur les peuples vaincus un tribut de jeunes gens qui devaient être offerts aux dieux de Ccozco [5]. Au jour de la cérémonie, les victimes étaient habillées de la façon la plus somptueuse, chaussées de sandales blanches ; on leur donnait à boire un grand vase de chicha ; ils chantaient ensuite des hymnes à la gloire des dieux et de l'Inca et ils étaient sacrifiés. Sur l'épaule, on leur plaçait un « ballot de voyage » (*ccepi*) ; on croyait qu'ils servaient, dans l'autre monde, de serviteurs aux dieux [6].

Parfois les victimes étaient enterrées vivantes [7]. Ces inhumations avaient lieu aux funérailles de l'*Inca* et de la *Ccoya*. On enterrait avec l'*Inca* la plupart des femmes de son harem et un grand nombre de serviteurs ; la légende dit qu'aux funérailles de *Huayna Ccapac*, le nombre des victimes atteignit quatre mille [8]. Mais le Jésuite anonyme affirme que le nombre des gens sacrifiés était très réduit, et que, aux funérailles de *Huayna Ccapac*, il y en eut à peine dix, tandis qu'on immola plusieurs milliers d'animaux [9]. Ceux qui étaient

1. Luis de Monzon, dans Brehm, *Inka-Reich*, p. 158.
2. Francisco de Toledo, *Informaciones cerca del Señorio*, p. 25.
3. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, cap. xxv.
4. Polo de Ondegardo, *Relation*, p. 162.
5. Pedro de Carvajal, *Relacion*, dans Brehm, *Inka-Reich*, p. 158.
6. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, cap. xxviii ; cf. Betanzos, *Suma y narracion*, cap. xi.
7. Santillan, *Relacion*, p. 25.
8. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, cap. xix.
9. Jésuite anonyme, *Relacion de las Costumbres*, p. 33. Pour d'autres renseignements sur les sacrifices humains, voir Acosta, *Historia natural y moral*

sacrifiés à la mort de l'Inca s'offraient de leur propre mouvement à aller servir le souverain dans l'autre monde. Ceux qui ne voulaient pas mourir se rachetaient en donnant un certain nombre de lamas, que l'on sacrifiait auprès du tombeau de l'Inca. Les animaux ainsi offerts en remplacement étaient appelés *runa* « hommes », *huarmi* « femmes » ou *huahua* « enfants ».

Rites oraux. — Toutes les cérémonies péruviennes étaient accompagnées de chants en l'honneur des divinités. Le plus solennel était l'hymne au Soleil, appelé *haylli* « triomphe », parce que toutes les strophes se terminaient par ce mot.

Les sacrifices étaient précédés de prières. ARRIAGA nous a conservé une prière au Soleil ; le grand-prêtre, avant de faire le sacrifice, s'adressait à la statue du dieu : « Vois ce que tes enfants, tes créatures, t'offrent ! Accepte-le, et ne sois pas courroucé contre eux. Donne-leur la vie et la santé, et bénis leurs champs [1]. »

MOLINA nous a conservé un certain nombre de prières ; en voici deux. La première est adressée à Inti : « O Soleil ! toi qui as dit que Ccozco et les Tampus existent, fais que tes enfants conquièrent tous les autres peuples. Nous te demandons que les Incas, tes enfants, soient toujours conquérants, car tu les as créés pour cela. »

La seconde s'adresse à *Ticci Huiracocha* : « O pieux créateur, toi qui ordonnas et arrangeas qu'il y ait un seigneur Inca, fais que celui-ci, ses serviteurs et ses vassaux demeurent en paix, qu'ils remportent la victoire sur leurs ennemis, et qu'ils soient toujours vainqueurs. N'abrège pas les jours de l'Inca, ni ceux de ses enfants, et donne-leur la paix, ô créateur [2] ! »

Les rites funéraires. — Les Péruviens attachaient une grande importance aux rites funéraires. Le corps des gens décédés devait rester entier ; l'âme demeurait quelque temps après la mort auprès du cadavre, puis s'en allait dans l'au-delà. On trouve dans la conception de la vie post-terrestre, l'empreinte de l'état social des *Quichuas*.

Les âmes des *Sapa-Incas* s'en allaient vivre dans le Soleil ; celles des gens de condition supérieure (membres du clan des Incas, *curacas*)

de las Indias, lib. V, cap. XIX ; BALBOA, *Histoire du Pérou*, p. 109 ; MONTESINOS, *Memorias antiguas*, lib. II, cap. VIII ; ZARATE, *Historia de la conquista del Peru*, lib. I, cap. IV.

1. ARRIAGA, *Extirpacion de la Idolatria del Piru*, p. 42.
2. MOLINA, *Fables and rites of the Incas*, pp. 31-32.

allaient au ciel, ou monde supérieur (*Hanan-pacha*), où elles étaient délivrées de la maladie, de la fatigue, etc. Celles des gens du commun descendaient à l'*Huccu-pacha*, le monde inférieur, royaume du dieu *Supay*, où elles menaient une vie aussi pénible que sur la terre. On croyait aussi que les âmes des gens du peuple s'incarnaient dans le corps des animaux [1].

Les corps des ancêtres, momifiés, étaient adorés par leurs descendants [2]. La momie (*malqui*) était placée dans la sépulture. On l'habillait et on plaçait devant le visage un masque d'étoffe sur lequel une figure était grossièrement peinte. Autour du mort, on déposait les objets dont il s'était servi pendant sa vie : des armes pour les hommes, des ustensiles de tissage pour les femmes. A côté étaient disposées des coupes remplies de céréales et des vases pleins de chicha.

Pour l'Inca, les rites étaient plus complexes et les reliques etaient l'objet du culte de ses anciens sujets. Chaque *Sapa-Inca* faisait creuser, de son vivant, sa sépulture dans le flanc d'une montagne. Cette sépulture comprenait plusieurs chambres. Lorsque l'*Inca* était mort, toute la population le pleurait; cette cérémonie de deuil (*puruccayan*) se poursuivait, à Ccozco, pendant un mois ; dans les provinces, elle durait quatorze jours. Le cadavre était ensuite transporté au lieu de sépulture, où on l'asseyait sur une chaise dorée. Autour de lui on mettait des vases remplis de chicha, de maïs et d'autres aliments, ainsi que ses trésors particuliers. Une autre chambre était réservée aux femmes de l'Inca, qu'on avait enivrées auparavant [3] et qu'on enterrait vives.

Cette sépulture n'était pas définitive : au bout de quelque temps, on ouvrait le tombeau ; les femmes, mortes d'inanition, étaient embaumées et rangées dans la chambre qui leur était réservée, mais la momie de l'Inca était transportée, en grande pompe, au *Ccoricancha*, où on la réunissait à celles de ses prédécesseurs, dans la

1. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. II, cap. II, VII ; Acosta, *Historia natural y moral*, lib. I, cap. VI, VII ; Velasco, *Historia del reino de Quito*, lib. I, pp. 104, 117 ; cf. Gomara, *Historia general*, lib. II, cap. II, VII.

2. Arriaga, *Extirpacion de la Idolatria*, p. 15, appelle cette adoration *cuyaspa*.

3. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 65-67.

chambre réservée à *Inti*. Toutes les momies étaient assises sur des chaises dorées et tournaient le dos à l'image du Soleil, à l'exception de celle de *Huayna Ccapac*, qui regardait le dieu en face; il devait ce privilège aux grandes largesses qu'il avait faites au temple [1].

Les momies des Incas étaient entretenues par des prêtres spéciaux, appelés *malquip huillac*, qui leur rendaient un culte.

Les *Ccoyas* ou « reines » avaient des privilèges funéraires analogues : on enterrait avec elles de nombreux serviteurs, et leurs momies étaient, elles aussi, conservées au *Ccoricancha*, dans la chambre de la déesse *Quilla* [2].

Les fêtes. — Les Péruviens avaient tous les ans douze fêtes, une par mois ; à chacune d'elles, on sacrifiait cent lamas et l'on chantait des hymnes. Certaines de ces cérémonies nous sont connues.

La plus grande fête était celle du Soleil, *Intip Raymi*, encore appelée *Hatun Raymi* (de *hatun* « grand ») ou simplement *Raymi*, la fête par excellence. Elle avait lieu au solstice d'hiver, le 21 ou le 22 juin. On s'y préparait en jeûnant pendant trois jours; les principaux rites étaient célébrés sur la grande place de Ccozco et au *Ccoricancha*. La cérémonie entière durait neuf jours, mais les rites principaux étaient accomplis par l'Inca, le premier jour.

Il allait saluer le Soleil levant sur la grande place (*Huacay pata*). Dès que l'astre apparaissait, les prêtres entonnaient des hymnes en son honneur. L'Inca levait alors vers lui les *aquillas* (vases sacrés) d'or, remplis d'une chicha brassée spécialement pour cette occasion. Il répandait, de la main droite, une des *aquillas*, et en prenant une autre de la main gauche, il buvait un peu de son contenu, et faisait boire le reste aux membres de sa famille. Les *curacas*, réunis au *Cusipata*, autre grande place, rendaient également un culte au Soleil, sous la direction d'un *huillac*, qui leur donnait à boire de la chicha sacrée [3]. Après cette libation, l'Inca entrait dans le temple et présentait au Soleil des présents. Dans la cour extérieure, on offrait à *Inti* des fruits et des fumigations de *coca*. On lui sacrifiait un lama noir, dont les oracles examinaient les intestins pour connaître

1. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Crónica del Peru*, cap. xxvii.
2. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Crónica del Peru*, cap. xxvii.
3. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, lib. V, cap. xx; Acosta, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. xxviii.

ce que serait l'année ; parfois aussi, on immolait un enfant ou une jeune fille [1].

Le grand-prêtre allumait alors le feu sacré (*mosoc nina*, *nina huilca*), soit à l'aide d'un miroir ardent, soit par la friction de deux morceaux de bois; on immolait ensuite un grand nombre de lamas, puis l'*Inca* et sa famille mangeaient le repas sacré, préparé par les *aclla*. Les jours suivants, le peuple se livrait à de grandes réjouissances, dansant, chantant et buvant [2].

La seconde fête était celle de *Situa*, ou de la purification. Elle avait lieu en septembre [3] ; on croyait que cette cérémonie avait pour résultat de préserver les moissons et d'écarter les maladies. On s'y préparait par un jeûne de plusieurs jours. La veille au soir, on se procurait un morceau de *cancu*, pain sacré, pétri avec le sang d'animaux sacrifiés ; après avoir pris un bain, on se frottait avec le *cancu*, pour se purifier et faire sortir du corps les principes morbides. Le chef de la famille frottait encore ainsi la porte de la maison pour en écarter les malheurs. Le *huillac humu* faisait de même pour les portes du Palais de l'Inca, des temples et du couvent des Vierges du Soleil. Cette journée préparatoire se terminait par une prière solennelle à *Inti*. Le lendemain matin, un membre de la famille de l'Inca, richement orné et tenant une lance à la main, apparaissait à la porte de la citadelle de *Sacsayhuaman*, où il faisait une proclamation ; il allait ensuite à la place de *Huacay pata* où il proclamait de nouveau : « Comme messager du dieu, je vous expulse tous, maladies et maux de toutes espèces, de cette ville, de ses environs et de tout l'empire du *Tahuantinsuyu* ». Ensuite quatre autres membres de la famille de l'Inca se dirigeaient vers les quatre points cardinaux, en agitant leurs lances, tandis que la population, massée dans les rues, poussait des cris d'allégresse.

Les messagers sortaient ensuite de la ville et plantaient leurs lances dans le sol, pour montrer que le mal était expulsé.

Le soir, le peuple allait jeter dans les rivières des fagots enflammés, pour chasser le mal de la nuit comme on avait fait avec la

1. Acosta, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. XXVIII.

2. Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, parte I, lib. V, cap. XX. Suivant Markham, *General language of the Incas of Peru*, cette fête était aussi appelée *Cusqui Raymi*. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 167, 168, fait de *Cusqui Raymi* une fête du labourage, distincte de celle du Soleil.

3. Markham place cette fête en août et dit qu'elle avait lieu en l'honneur de la Lune. Il nomme la fête de purification *Ccoya Raymi*.

lance pour le mal du jour. On sacrifiait ensuite des lamas à *Inti* et on distribuait au peuple de grandes quantités de chicha. La fête durait jusqu'à la fin de la nouvelle lune, avec de grandes réjouissances [1].

En mai, avait lieu la grande fête de *Amorayqui quilla*, appelée aussi *Ccapac cocha* [2]. On faisait au Soleil de riches présents, vases d'or et d'argent, pierres précieuses ; on lui sacrifiait des lamas. Les prêtres des oracles de tout l'empire s'assemblaient à Ccozco pour prédire le sort des futures moissons. A cette fête, les pères de famille immolaient des lapins [3].

En décembre, se célébrait le *Ccapac Raymi*, aussi appelé *Huaracu* ou *Huarachicay*. Cette fête était dédiée au Soleil et au Tonnerre. C'est au cours de cette cérémonie que l'on coupait les cheveux aux jeunes gens qui avaient atteint l'âge de puberté.

En dehors des fêtes régulières, de grandes cérémonies avaient lieu à l'occasion de l'intronisation de l'Inca. On célébrait aussi de temps à autre une fête nommé *Itu*, qui durait deux jours. Pendant ces deux jours, on jeûnait ; on faisait, au son des tambours, une grande procession, qui durait un jour et une nuit. Suivaient deux jours et deux nuits de danses et de divertissements.

§ III. — *Les mythes et la représentation du monde.*

Nous connaissons très mal les idées cosmologiques des anciens Péruviens. Les seuls renseignements que nous ayons sont ceux de PACHACUTI SALCAMAYHUA et de CIEZA DE LEON.

Le monde était appelé *Pacha* ; au-dessus de la Terre, se superposaient quatre cieux ; les dieux y habitaient, et le « Grand Dieu » habitait le plus haut [4].

SALCAMAYHUA a construit une représentation figurée du monde, d'après les idées des Péruviens [5]. Le monde est rectangulaire ; au-

1. ACOSTA, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. XXVIII ; GARCILASSO DE LA VEGA, lib. II, cap. XXII ; lib. VII, cap. VI, VII ; VELASCO, *Historia del Reino de Quito*, lib. I, p. 108.

2. Suivant GAMBOA, le nom de *Ccapac cocha* désignait un grand sacrifice au commencement du règne d'un Inca.

3. ACOSTA, *Historia natural y moral*, lib. V, cap. XXVIII.

4. CIEZA DE LEON, *Segunda parte de la Crónica del Perú*, cap. XXVII.

5. YAMQUI PACHACUTI SALCAMAYHUA, *Antiquities*, p. 115.

dessus, à gauche, est figuré un petit disque entouré de cinq étoiles. Au milieu, en haut, se trouvent trois étoiles nommées *Orcorara*, unies par un trait. Au-dessous, pend une sorte d'ovale, celui-ci est la figure de *Huiracocha*, le créateur du monde; à gauche on voit la figure du Soleil (*Inti*), à droite celle de la lune (*Quilla*). Au-dessous du Soleil est représentée *Chasca*, la planète Vénus, l'étoile du matin et au-dessous encore la Voie lactée (*Catachillay*) ; à droite de ces astres se trouve un semis d'étoiles, représentant les constellations. Au-dessous de l'ovale figurant *Huiracocha*, se trouvent cinq étoiles : l'une isolée, les quatre autres réunies par deux lignes se croisant de biais; les noms inscrits auprès indiquent que ce sont encore là des constellations.

Plus bas que la voie lactée, plusieurs demi-cercles concentriques représentent l'arc-en-ciel ; à gauche, le tonnerre, sous forme de deux lignes tremblées, aboutissant à la rivière *Pillcomayu*. A droite de cette rivière, des yeux, dont on ne voit point clairement la signification. Tout à fait à droite de la figure, une flaque irrégulière représente la mer (*Mamacocha*) ; au-dessus, un puma jette la grêle. Au-dessous, figure un arbre nommé *mallqui*. Enfin, au milieu de la figure, en bas, se trouve un rectangle, occupé par des lignes croisées, qui représente le *Ccoricancha*, et au-dessus duquel sont dessinés un homme et une femme [1].

La figure de Salcamayhua prouve que les Péruviens n'avaient pas sur la constitution du monde des conceptions très élevées, et que leurs connaissances géographiques et astronomiques n'étaient guère avancées. Toutefois, nous savons qu'ils distinguaient dans le ciel un certain nombre de constellations. Les auteurs nous ont conservé les noms de ces astérismes, dont il est inutile de donner ici la liste. De plus, ils désignaient les planètes par des noms spéciaux et les divinisaient ainsi qu'il a été dit plus haut. Les *Amautas* connaissaient le cours apparent du Soleil, de la Lune, de Vénus et de plusieurs planètes. On croyait qu'*Inti*, le Soleil, après avoir parcouru le ciel, se couchait à l'Ouest dans la mer, qu'il asséchait en partie. Il revenait en nageant sous la Terre et ressortait, le lendemain, raffermi par ce bain [2]. Les *Quichuas* n'avaient tenté pour expliquer les phases de la Lune, que des explications rudimentaires: la marche vers la nouvelle lunaison était considérée comme

1. Salcamayhua, *Antiquities*, p. 115.
2. Id., *ibid.*, p. 120.

le progrès d'une maladie de *Mama Quilla* [1]. Il en était de même pour les éclipses de lune, qui indiquaient une maladie soudaine de l'astre. On craignait alors qu'elle ne revînt plus, et on pensait conjurer ce danger en faisant un grand bruit de trompettes, de tambours et de flûtes [2].

Les éclipses de Soleil (*Intip huañuy*) étaient considérées comme l'indice d'une colère d'*Inti*; elles présageaient des malheurs pour le pays [3].

Vénus (*Chasca*) était le page du Soleil, et les étoiles (*coyllur*), les suivantes de la déesse *Quilla* [4].

Les mythes. — Les mythes péruviens de la création et de l'origine des hommes semblent avoir été, comme ceux du Mexique, des mythes locaux. Chaque tribu, chaque « province », expliquait l'origine du monde et des êtres animés par une légende particulière.

Dans aucun des mythes que nous connaissons, le Soleil n'apparaît dans le rôle de créateur, qui est joué par les dieux aymara et yunca : *Huiracocha* et *Pachacamac*.

Le mythe de *Huiracocha* était probablement plus orthodoxe que celui de *Pachacamac*. Le dieu sortit du lac *Titicaca* et trouva la terre déjà peuplée, mais elle était obscure. Il créa le Soleil, la Lune, les étoiles et leur assigna un cours régulier. Il se retira ensuite dans les cavernes des environs du lac Titicaca, y sculpta des figures de pierre qu'il anima et qui le suivirent vers le Nord, où il bâtit Ccozco, qu'il remit aux soins d'un roi, nommé *Allca vilca*, qu'il institua lui-même [5]. Puis il retourna au lac *Titicaca* et disparut dans ses eaux [6].

Le mythe de *Pachacamac* est lié à celui de *Cun*. Ils créèrent successivement deux races d'hommes. *Cun*, le dieu insaisissable, amorphe, avait rempli la terre d'habitants qu'il avait comblés de tous les biens. Mais bientôt vint du Sud un dieu plus puissant, fils du Soleil, appelé *Pachacamac* [7]. *Cun*, mécontent de l'attention que

1. Salcamayhua, *Antiquities*, p. 120.
2. Id., *ibid.*, p. 121.
3. Id., *ibid.*, p. 121.
4. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Historia del Peru*, cap. xv.
5. Montesinos, *Memoria antiguas*, p. 93.
6. Toutefois, on dit aussi qu'il sortit de la mer (Velasco, *Historia del Reino de Quito*, lib. I, p. 80; Gomara, *Historia general de las Indias*, p. 119).
7. Garcilasso de la Vega, *Commentarios Reales*, parte I, lib. I, cap. x; Velasco, *Historia del Reino de Quito*, lib. I, p. 95; A. de Zarate, *Historia de Conquista del Peru*, lib. I, cap. x.

prêtaient à ce dieu les hommes qu'il avait créés, ne leur envoya plus de pluie, et c'est depuis cette époque que la côte est aride. *Pachacamac* changea les hommes créés par *Cun* en jaguars et en singes [1].

Parmi les nations maritimes *Mamacocha*, la divinité totémique de la mer, passait pour la créatrice des hommes et des géants, qui, d'après la tradition, auraient habité la côte dans des temps très reculés [2].

Le mythe d'origine des habitants de Ccozco est celui du *Pacari Tampu*. La version la plus complète est celle de MONTESINOS. Ce chroniqueur nous dit qu'après un déluge, quatre frères: *Ayar Manco Topa*, *Ayar Chachi Topa*, *Ayar Uchu Topa* et *Ayar Anca Topa*, accompagnés de leurs quatre sœurs : *Mama Cora*, *Hipa Huacun*, *Mama Huacun* et *Pilco Acum*, voyageaient par le Pérou. Parvenus sur une éminence, appelée *Pacari Tampu*, l'aîné jeta des pierres aux quatre points cardinaux, prenant ainsi possession du pays. Ses frères devinrent jaloux de lui, et le plus jeune, *Ayar Uchu Topa*, se déclara roi. L'aîné, pour fuir ses frères, s'envola, puis il se changea en une statue de pierre. Les trois autres frères s'enfuirent : *Ayar Uchu Topa* fonda Ccozco, épousa sa sœur aînée et se fit adorer comme fils du Soleil, sous le nom de *Pyrhua-Manco*, premier empereur de la dynastie mythique des Pyrhuas [3]. D'après GARCILASSO DE LA VEGA, *Pacari Tampu* serait un rocher des environs de Ccozco dans lequel sont creusées trois ouvertures, qu'il appelle fenêtres et d'où sortirent les ancêtres des Quichuas [4]. D'autres auteurs parlent de ce mythe d'origine et considèrent la caverne ou le rocher de *Pacari Tampu* comme le lieu d'où sortirent tous les hommes. LA CALANCHA dit que les quatre frères étaient fils de *Huiracocha*.

Une autre légende attribue l'origine des hommes à des œufs tombés du ciel. Dans l'une des versions, il est dit que trois œufs tombèrent du ciel : du premier, qui était d'or, sortirent les *curacas* ; du second, d'argent, les nobles ; du troisième, de cuivre, les ancêtres des gens du peuple [5]. Dans la province de *Huarochiri*,

1. ZARATE, *Historia de la Conquista del Peru*, lib. I, cap. XII.
2. BALBOA, *Histoire du Pérou*, p. 27.
3. MONTESINOS, *Memorias antiguas*, pp. 5, 7, 20, 66, 175, 208.
4. GARCILASSO DE LA VEGA, *Commentarios reales*, parte I, lib. I, cap. XV.
5. MOLINA, *Fables and rites*, p. 7, 8.

le mythe avait une forme différente : cinq œufs, disait-on, étaient tombés du ciel à *Condorcoto* ; il en sortit cinq faucons, qui se changèrent en hommes, qui tous accomplirent des prouesses merveilleuses ; celui qui les conduisait était *Pariacaca*, qui civilisa la contrée [1].

Comme on a pu le voir, tous les mythes qui précèdent présentent les dieux créateurs comme des héros qui ont apporté la civilisation ; mais il existe d'autres mythes qui traitent uniquement des héros civilisateurs.

La légende officielle de Ccozco, pourrait-on dire, est celle de *Manco Ccapac*. D'après Garcilasso de la Vega, il sortit du lac Titicaca avec sa sœur *Mama-Ocllo* [2] et se rendit avec elle à *Ccozco* pour réformer les gens et établir la dynastie des Incas [3]. Balboa et Acosta disent que *Manco Ccapac* se retira lors du déluge dans la caverne de *Pacari Tampu* ; suivant le dernier de ces auteurs, c'était l'un des quatre frères qui sortirent de ce rocher [4].

Montesinos attribue la civilisation des *Quichuas* non pas à *Manco Ccapac*, mais à *Rocca*, que tous les auteurs considèrent comme le second Inca [5].

§ IV. — *Les temples et les sanctuaires.*

Les temples, appelés *Intip-huari* ou *Inti-huatana*, étaient dédiés aux dieux solaires. Le principal était celui de Ccozco, le *Ccoricancha*. Il était situé au milieu de la ville et constituait, avec ses dépendances, un quartier spécial. Le bâtiment principal contenait une grande pièce consacrée au Soleil, où l'on voyait l'image en or du dieu *Inti* et où trônaient les Incas décédés. De plus il y avait cinq pièces plus petites, dédiées à la Lune, au Tonnerre, à la planète Vénus, à l'arc-en-ciel et aux étoiles. Le portail du bâtiment principal était disposé de telle façon que les premiers rayons du Soleil vinssent frapper l'image d'*Inti*. Dans les chambres, seuls l'Inca, ses proches parents et les Vierges du Soleil pouvaient

1. Avila, *Errors, false gods*, p. 112.
2. Aussi appelée *Oello*, *Ocello*, *Ocollo*, *Oolli*, *Huasco*.
3. Garcilasso de la Vega, *Commentarios Reales*, parte I, lib. II, cap. IX, XVII.
4. Acosta, *Historia natural y moral*, lib. I, cap. XXV.
5. Montesinos, *Memorias antiguas*, cap. XVI et XVII.

circuler ; la *Ccoya* elle-même n'y pénétrait qu'une fois dans sa vie, le jour de son mariage [1]. Autour de ce bâtiment se trouvaient l'étable pour les animaux, les habitations des prêtres et serviteurs du temple et des bassins, où ils prenaient leurs bains. L'eau était amenée, par des tuyaux d'or, de cinq sources situées sur une montagne voisine. Dans l'avant-cour était disposé un autel, sur lequel on faisait les immolations.

Le second sanctuaire de *Ccozco* était le *Quisuarcancha* ou temple de *Huiracocha* [2]. Les principaux temples du Pérou central étaient ceux de *Huanacauri*, de *Huillcanota* et de *Cacha*.

Mais les plus importants après le *Ccoricancha*, étaient au pays yunca ou colla : le *Chuquitu*, situé dans une île du lac Titicaca et qui passait pour avoir été construit par *Manco Ccapac*, et le grand sanctuaire de *Pachacamac*, dans la vallée de *Lurin*.

Les dieux inférieurs, les esprits révérés par les tribus vaincues, recevaient un culte dans de petits sanctuaires appelés *huacas*. On y faisait des sacrifices. Ces lieux de culte étaient extrêmement nombreux. D'après Polo de Ondegardo, on en comptait quatre cents, au temps de la conquête, dans les environs immédiats de Ccozco [3].

Enfin, les voyageurs des Andes élevaient dans les hautes passes des tas de pierres, consacrés à la déesse de la Terre, *Pachamama*. Chaque voyageur qui passait ajoutait une pierre au tas et y déposait une offrande. Ces tas de pierres se nommaient *apachetas* [4], Cette tradition est encore suivie aujourd'hui dans le Sud du Pérou et de la Bolivie.

1. Cieza de Leon, *Segunda Parte de la Cronica del Peru*, cap. xxvii.
2. Molina, *Fables and rites*, p. 60.
3. Polo de Ondegardo, *Relacion*, p. 154.
4. Garcilasso de la Vega, *Commentarios Reales*, parte I, lib. II, cap. iv.

CHAPITRE X

LA CIVILISATION DU PÉROU

Sommaire. — I. L'architecture. — II. La chasse, l'agriculture et l'élevage. — III. Le vêtement et la parure. — IV. Les arts industriels (tissage, travail de la pierre et du bois, poterie, métallurgie). — V. La vie intellectuelle.

§ I. — *L'architecture.*

De tous les peuples de l'Amérique, les Péruviens étaient les architectes les plus habiles. Ils ont bâti des palais immenses, en gros blocs solidement jointoyés qui, partout où ils ont été respectés par les conquérants, sont encore presque intacts.

Les styles. — On a distingué dans l'architecture péruvienne cinq styles différents : le premier, que l'on pourrait appeler style yunca, se rencontre dans les villes de la côte (*Chanchan*, *Pachacamac*). Les murs de ces constructions étaient faits d'une sorte de ciment versé dans des moules. Ils étaient généralement plus larges à la base qu'au sommet, ce qui leur assurait plus de solidité. La largeur de base était très variable et allait de 0m 30 (maisons de *Chanchan*) à 12 mètres (murs d'aqueduc de la même ville). D'autres monuments de la même région sont construits en adobes de toutes formes (rectangulaires, hexagonales, octogonales, triangulaires). Les murs étaient parfois décorés, à l'extérieur, d'ornements en relief, faits en argile séchée. A l'intérieur, ils étaient polis ou même peints à fresque [1].

Dans le second style les murs sont faits de pierres sèches cimentées par de l'argile (*pircas*) ; les édifices sont le plus souvent placés sur des terrasses ou des plates-formes élevées et semblent avoir servi de fortifications. On en trouve à *Curampa*, entre Andahuaylas et Abancay, et à *Huiracochapampa* [2].

Le troisième style est désigné sous le nom de style cyclopéen, l'appareil des édifices étant énorme. Les grosses pierres dont sont faits les murs ont leurs surfaces extérieures naturelles et non

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 469-470, 494.
2. Markham, *Peru*, p. 65 ; Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 477-478.

dégrossies, mais les faces gisantes sont admirablement dressées, bien qu'elles soient assez souvent de forme irrégulière. Pour donner plus de solidité à l'assemblage, certaines pierres portent des chevilles ou goujons qui entrent dans des cavités correspondantes, creusées dans les pierres voisines [1] (fig. 206). Souvent, les murs extérieurs sont ornés de bas-reliefs, et l'on trouve près de ces monuments des statues très grossières et des sièges creusés dans le roc [2]. C'est à ce style qu'appartiennent les monuments de *Tiahuanaco*, ceux de la forteresse d'*Ollantaytambo* et, à *Ccozco*, les restes des collines du Rodadero et de *Sacsayhuaman*.

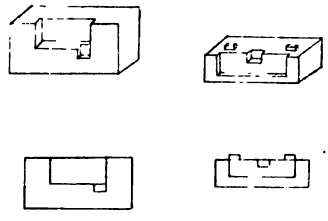


Fig. 206. — Pierres à mortaises d'*Ollantaytambo* (d'après C. Wiener, *Pérou et Bolivie*).

Les édifices du quatrième style sont encore construits en pierres de formes diverses, ajustées les unes sur les autres, et non polies sur leurs surfaces extérieures ; mais elles sont de dimensions beaucoup moindres que dans les constructions du style précédent. Les murs sont généralement plus larges à la base qu'au sommet, et dans leur épaisseur on a ménagé des niches. Le palais de *Collcampata* à *Ccozco* et celui de *Yucay* appartiennent à ce style [3].

Le cinquième style ne diffère du précédent que par la forme régulière de l'appareil, dont toutes les faces sont dressées. Les pierres, très habilement taillées, sont souvent emboîtées les unes dans les autres au moyen de mortaises. Les édifices sont généralement très longs ; tout autour, court une corniche se projetant au dehors. Les portes, les fenêtres, les niches creusées dans les murs, sont de forme rectangulaire [4].

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 476.
2. Markham, *Peru*, p. 65.
3. Markham, *Peru*, pp. 69-70.
4. Markham, *Peru*, p. 70.

Les maisons. — Les maisons des gens du peuple étaient, suivant les régions et les ressources de leurs constructeurs, bâties en roseaux, en adobes ou en *pirca*. Ces dernières sont les mieux connues. Les ruines d'*Ollantaytambo* contiennent un certain nombre de ces édifices. Les maisons étaient basses, à un seul étage. De la rue, un couloir conduisait dans une cour quadrangulaire, assez vaste, autour de laquelle étaient bâties les chambres. Celles-ci étaient carrées et n'avaient entre elles aucune communication. Les fenêtres étaient peu nombreuses et consistaient en trous carrés. Le sol était recouvert de terre battue ; chacune des chambres avait un toit particulier, de forme pointue, fait d'herbes ou de paille d'*ichu* [1]. Les portes n'étaient munies d'aucune fermeture fixe, et, seules, des portières protégeaient les habitants contre les intempéries [2]. Les baies avaient des formes variées, surtout sur la côte, où Squier en a trouvé de triangulaires et d'ovales [3].

Les maisons des fonctionnaires et des gens appartenant aux clans privilégiés (Incas, Orejones) étaient toujours bâties en pierre; elles avaient souvent deux étages, une antichambre, une grande cour et plusieurs chambres. Le toit était plat et formait une terrasse. Les murs étaient peints en blanc; ils brillaient à tel point que les Espagnols crurent, la première fois qu'ils virent de loin une ville péruvienne, que les maisons étaient recouvertes de plaques d'argent. Souvent, les maisons des nobles avaient des tours ou « miradors » et le sommet des murs était crénelé [4].

Les palais. — Les restes de palais sont assez nombreux. Parmi les plus connus il faut citer le palais de l'Inca, ou *Pilco-Kayma*, édifice en petit appareil de l'île de Titicaca ; les bains de l'Inca, édifice en gros appareil, à *Copacabana* ; le palais de l'Inca à *Huiracochapampa* ; celui de la Raya, les monuments de *Marca Huamachuco*, de *Huantar*, etc.

Le palais ou *Pilco-Kayma* de l'île de Titicaca a été décrit par divers auteurs du XVII[e] siècle [5] et visité au XIX[e] par plusieurs voyageurs [6].

1. Middendorf, *Peru*, vol. III, p. 476.
2. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 513-514.
3. Squier, *Peru*, pp. 92-94. Bastian (*Die Culturländer des Alten Amerika*, vol. I, p. 579) a donné une description des constructions faites de bois et de paille.
4. Bastian, *Die Culturländer des Alten Amerika*, vol. I, p. 579.
5. Ramos, la Calancha, B. Cobo.
6. Squier, Wiener, Bandelier.

A l'époque où Squier visita l'île (1885), les bâtiments étaient encore assez bien conservés. La construction à deux étages est rectangulaire et mesure 15m 30 sur 13m 20. La façade donne ur le lac et est ornée de quatre hautes niches, dont deux sont

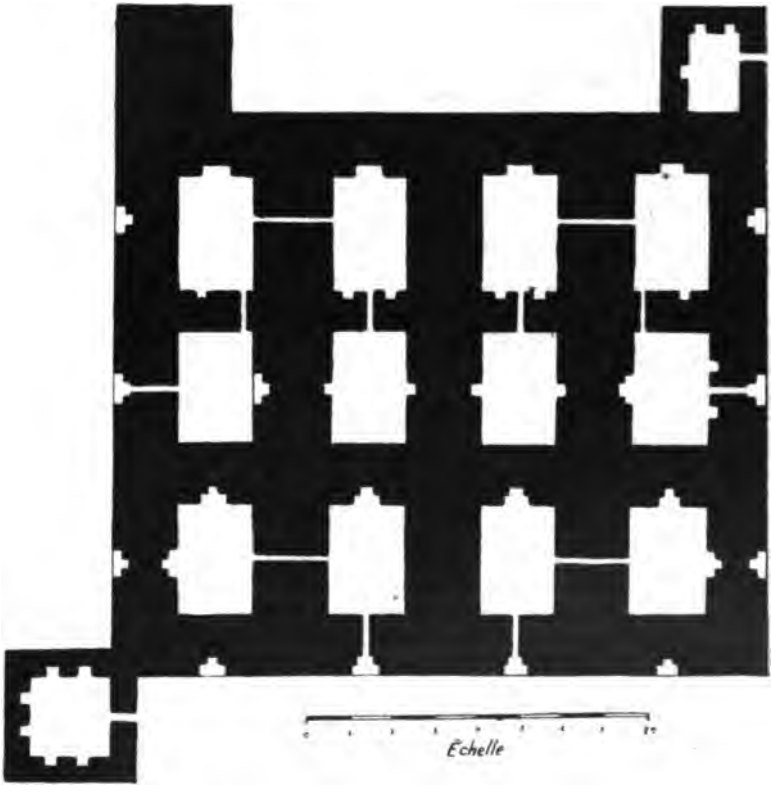


Fig. 207. — Plan du *Pilco-Kayma*, dans l'île de Titicaca (d'après Squier, *Peru*).

murées et deux donnent accès aux couloirs d'entrée. Sur les côtés sont trois niches analogues ; celle du milieu est l'entrée d'un couloir. Le mur d'arrière est plein, sans ouverture et sans niche. A l'intérieur du rectangle, il y a douze chambres, communiquant entre elles deux à deux, ainsi que le montre le plan (fig. 207). Ces chambres ont environ 4 mètres de haut, les murs s'infléchissent légèrement vers l'intérieur. Le plafond est formé de pierres plates imbriquées et posées très régulièrement. Au moment de la visite

de Squier, les parois conservaient encore des traces d'un revêtement de stuc peint en jaune. Des niches étaient pratiquées dans les murs de toutes les chambres. Le premier étage avait un plan très différent de celui du rez-de-chaussée [1]. Le *Pilco-Kayma* ne semble pas avoir été un « palais » et son utilisation est encore aujourd'hui problématique [2].

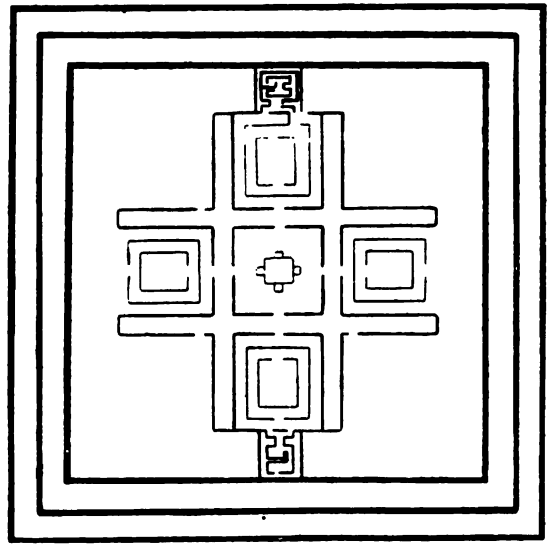


Fig. 208. — Plan du palais de *Huiracochapampa* (d'après Wiener, *Pérou et Bolivie*).

Le Palais de *Huiracochapampa*, situé à 2 kilomètres de *Huamachuco*, dans une plaine unie, nivelée artificiellement, est d'aspect et de dimensions très différentes. Wiener le décrit en ces termes : « Les constructions forment un ensemble qui permet d'appeler tout ce groupe de maisons un seul monument. C'est un immense quadrilatère entouré de trois murs. Huit grands groupes de constructions s'élèvent dans l'intérieur par rangées de trois. Une immense place avec un terre-plein au milieu forme le groupe central. Tout l'édifice est orienté. L'entrée extérieure se trouve à l'est. Le terre-

1. Squier, *Peru*, pp. 343-346 ; Bandelier, *The Islands of Titicaca and Koati*, pp. 193-196.
2. Bandelier, *The Islands of Titicaca and Koati*, p. 196.

plein n'a qu'un seul escalier situé aussi du côté de l'est ; quatre portes donnent accès à des cours ; les constructions qui se trouvent dans les quatre coins de la plus grande renferment des maisonnettes plus petites. Les murs extérieurs s'élèvent à des hauteurs inégales. Ils atteignent 20 mètres de hauteur et les nombreuses fenêtres et portes dont ils sont percés ressemblent à des loges donnant sur cette arène, qui compte plus de 36 hectares. Il n'y a aucun doute qu'entre ces murs ont existé jadis de vastes galeries et des salles sur trois étages superposés. Les corbeaux qui ont soutenu ces étages subsistent encore. Le remplissage entre les pierres noires de l'appareil a la couleur rouge des terres ferrugineuses [1] » (fig. 208).

Les temples. — Les temples étaient appelés par les anciens Péruviens *Intihuasi* ou *Intihuatana*. Ils étaient assez nombreux, mais ils ont plus souffert que les édifices civils des déprédations des conquérants et leurs ruines sont moins importantes.

Le plus célèbre des temples péruviens était le *Ccoricancha* de *Ccozco*, dont Cieza de Leon a laissé une description détaillée [2]. Cet édifice était entouré d'une triple muraille, de quatre cents pas de tour ; il était fait en appareil moyen et les pierres, admirablement taillées, n'étaient assemblées par aucun mortier. Cette muraille était percée de nombreuses portes. A mi-hauteur, courait une ceinture faite de plaques d'or « de quatre palmes de largeur et de quatre doigts d'épaisseur ». Dans cette enceinte, se trouvaient quatre grands bâtiments, construits en même appareil que la muraille extérieure et ornés semblablement de plaques d'or. Sur la face orientale du mur, il y avait deux bancs de pierre, incrustés d'or et d'émeraudes, sur lesquels le *Sapa-Inca* avait seul le droit de s'asseoir [3]. Le bâtiment principal renfermait une grande chambre consacrée au Soleil et cinq petites, dédiées à la Lune, au Tonnerre, à la planète Vénus et à l'Aurore, à l'Arc-en-ciel et aux Étoiles. Autour des bâtiments principaux, se trouvaient les habitations des prêtres et des serviteurs du temple et les étables pour les animaux du sacrifice [4].

Non moins important était le *Chuquitu*, temple du Soleil fondé

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 141-142.
2. Cieza de Leon, *Segunda parte de la Crónica del Peru*, cap. xxvii.
3. Cieza de Leon, *loc. cit.*
4. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 144-147.

par *Tupac-Yupanqui* dans l'île de Titicaca. D'après Blas Valera, il était si riche qu'on l'eût dit bâti en or. Suivant Ramos [1], la Calancha [2] et Cobo [3], il aurait été construit près d'un roc sacré d'où le Soleil serait sorti. Squier a décrit sous le nom de « Temple du Soleil », une construction en ruines de l'île de Titicaca, mesurant 31 mètres sur 9 mètres. Elle était en pierres non équarries, reliées par de l'argile, et paraît avoir été recouverte de stuc [4]. Mais Bandelier ne croit pas cette ruine identique au temple décrit par les anciens auteurs [5].

Les autres temples quichuas les plus célèbres étaient ceux de *Huanacauri*, de *Huillcanota* et de *Cacha*.

Ce dernier était encore suffisamment conservé pour que Squier ait pu en faire une description assez complète. Il fut construit par l'Inca *Huiracocha*, en l'honneur du dieu dont il portait le nom. Suivant Garcilasso de la Vega, il contenait une statue de cette divinité, qui fut détruite par les Espagnols [6]. Les ruines se composent essentiellement d'un mur de 70 mètres de long et de 12 mètres de haut. La base du mur est en pierres rugueuses ; sur ce soubassement, qui a 2^m40 de haut et 1^m80 de large, s'élève le mur principal, en adobes. Il consiste en une succession de pignons, au nombre de douze, ayant chacun 5^m90 de large et séparés les uns des autres par des intervalles de 2^m50. Ces espaces étaient ménagés dans le mur d'adobes jusqu'à une hauteur de 4^m20 et formaient des portes de cette hauteur; les linteaux de ces portes étaient constitués par des poutres en bois, dont on voit encore aujourd'hui les traces dans le mur. Une des murailles transversales est encore debout; elle est percée d'une large porte, flanquée de niches s'ouvrant à l'intérieur. La largeur totale de l'édifice paraît avoir été de 26 mètres. Le toit était pointu, à deux pentes [7]. Les murs latéraux ont disparu, ainsi que tout l'aménagement intérieur, mais Garcilasso de la Vega nous dit que l'extérieur était en pierres soigneusement polies. Le temple avait quatre portes, ouvrant aux quatre points cardinaux; il se composait de deux

1. Ramos, *Historia de Copacabana*, cap. III et IV.
2. La Calancha, *Coronica moralizada*.
3. Cobo, *Historia del Nuevo-Mundo*, vol. IV, pp. 61-62.
4. Squier, *Peru*, pp. 368-369.
5. Bandelier, *The Islands of Titicaca and Koati*, pp. 203-204.
6. Garcilasso de la Vega, *Primera parte de los Commentarios reales*, cap. XVII.
7. Squier, *Peru*, pp. 405-406.

étages, reliés par des escaliers. Au second, dans une chapelle ménagée dans le mur, se trouvait la statue du dieu *Huiracocha* [1].

Les ruines des autres grands sanctuaires du Pérou sont aujourd'hui informes ; ils ont été détruits aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, par les Espagnols, qui supprimèrent systématiquement tous ces monuments de l'idolâtrie péruvienne.

L'architecture militaire. — Les restes de fortifications sont abondants au Pérou : les Incas fortifiaient les villes qu'ils avaient conquises et où les troupes quichuas tenaient garnison.

Les plus connus de ces ouvrages de défense sont ceux d'*Ollantaytambo*, ville située à peu de distance de l'ancienne capitale des Incas.

La forteresse est construite sur un plateau s'avançant entre les deux vallées de *Patacancha* et de *Huillcamayu*. L'ascension du plateau se fait par des marches creusées dans le roc. Le mur d'enceinte de la forteresse fait des zigzags sur le flanc de la montagne, puis, tournant à angle droit, finit au bord d'un précipice de plus de 300 mètres (voir fig. 212, p. 654). Ce mur mesure environ 25 mètres de haut ; il est bâti en grosses pierres dont les faces intérieure et extérieure ont été stuquées. Le sommet est crénelé et des abris sont ménagés pour les combattants. Derrière le mur, il existe encore une masse confuse de constructions avec de grands blocs de roches porphyritiques dans lesquelles sont creusés des sièges [2].

Les restes de *Paramonga*, autre ville fortifiée, sont aussi bien conservés. *Paramonga* est située non loin de la mer, que surplombe une énorme falaise isolée (Cerro de la Horca) ; depuis cette falaise jusqu'au dernier éperon de la Cordillère, huit forteresses s'élèvent au sommet de mamelons dont la surface supérieure a été aplanie. Les sept fortins les plus éloignés de la mer sont aujourd'hui ruinés [3], mais le huitième, situé sur le « Cerro de la Horca », est dans un état de conservation satisfaisant. Le « Cerro » est un rocher dont une paroi tombe d'une hauteur de 271 mètres jusqu'au niveau de la mer. Du côté de la terre, les ruines s'élèvent sur trois gradins successifs et sont entourées, à la base, d'une large muraille,

1. Garcilasso de la Vega, *Primera parte de los Commentarios reales*, cap. XVII.
2. Squier, *Peru*, pp. 499-500.
3. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 75.

de 9 mètres de haut. L'accès de la forteresse est pourvu d'ouvrages avancés. Chaque terrasse est défendue par des bastions ne laissant qu'un passage de 0m 80, commandé par de petits remparts et pourvus de guérites pouvant contenir chacune une vingtaine de soldats. Deux terre-pleins complètent les ouvrages militaires. Sur la plate-forme supérieure, de petites maisons, décorées de peintures, renfermaient la population, peu considérable, de la forteresse [1].

Paramonga paraît avoir été construit par les *Yuncas*, mais les *Quichuas* s'en sont emparés plus tard ; les diverses parties de l'édifice sont construites de façon différente : les murs du côté nord sont tous en adobes ; ceux du côté sud sont en pierres, taillées irrégulièrement mais bien ajustées [2].

Outre les autres villes fortifiées (*Marca Huamachuco*, *Cozco*, etc.), le Pérou possédait de nombreux forts isolés, tels que celui du *Huinchuz*, près de *Pomebamba*. C'est un tronc de cône à six gradins [3]. Ces sites sont désignés sous le nom de *pucaras*, mot quichua signifiant « forteresse ».

Les Incas construisaient des *pucaras* dans tous les endroits où ils s'établissaient, en même temps que des temples et des palais. Bandelier a décrit les ruines de la *pucará* de l'île de Titicaca. Elles sont situées dans une prairie marécageuse appelée « l'Ahijadero ». Elles se composent de murs très épais (4 mètres de large) qui ont aujourd'hui une élévation de 0 m 50 à 2 mètres ; ils sont construits avec de la terre et des graviers [4].

L'architecture funéraire. — Les Péruviens ont attaché la plus grande importance à la construction des édifices funéraires. Les sépultures des diverses régions du Pérou présentent des types bien définis.

C'est sur la côte que se trouvent les nécropoles les plus vastes, et celle d'*Ancon*, située à peu de distance de Lima, est célèbre. Les sépultures d'*Ancon* sont d'époques assez différentes : les unes ont été faites par les *Yuncas*, anciens habitants du pays, d'autres par les *Quichuas*. Beaucoup de tombes consistent en simples excavations creusées dans le sable, dans lesquelles on a déposé les momies et le mobilier funéraire. Ces trous, assez profonds, sont parfois

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 75-77.
2. Id., *ibid.*
3. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 189.
4. Bandelier, *The Islands of Titicaca and Koati*, p. 199.

coniques et forment, de plus, des chambres latérales [1]. Le nombre des momies contenues dans ces fosses est variable : de une à seize [2]. Ce mode de sépulture semble être le plus ancien : c'est celui qui se trouve exclusivement employé dans les nécropoles d'*Ica* et de *Nazca* [3].

La station d'*Ancon* contient aussi de véritables tombes en puits. Ces tombes souterraines sont constituées par quatre murs en adobes, dans les parois desquelles étaient aménagées des niches. Ces

Fig. 209. — Tombe en puits elliptique, à Ancon (d'après Wiener, *Pérou et Bolivie*).

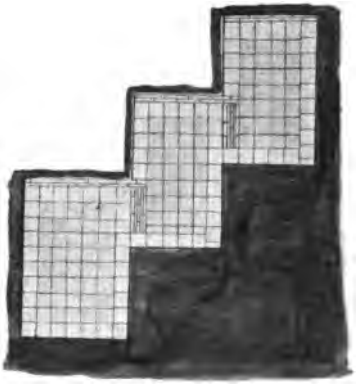


Fig. 210. — Tombe à étages, à *Ancon* (d'après Wiener, *Pérou et Bolivie*).

puits sont le plus souvent de forme rectangulaire, mais il en est d'elliptiques (fig. 209). Ils sont couverts d'un toit, plat ou à deux versants [4]. Une modification de ce mode de sépulture est la tombe à étages ; les étages ne sont pas disposés verticalement les uns au-dessus des autres, mais en retrait, et forment une sorte d'escalier dont chaque gradin a 1m 50 à 2 mètres de hauteur [5] (fig. 210).

Enfin, on a trouvé, à *Ancon*, des momies abritées sous de grands vases en céramique, ou recouvertes de tessons de poterie [6]. Ce

1. Reiss und Stübel, *Das Todtenfeld von Ancon*, vol. I, taf. X, fig. 1.
2. Id., *ibid.*, vol. I, taf. X, fig. 3.
3. P. Berthon, *Étude sur le Précolombien du Bas-Pérou* (*Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, Paris, 1911, fasc. 1, pp. 55-59).
4. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 528-529.
5. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 529.
6. Reiss und Stübel, *Das Todtenfeld von Ancon*, vol. I, Tafel VIII ; P. Berthon, *Étude sur le Précolombien du Bas-Pérou*, p. 58.

mode de sépulture a été signalé en un autre point de la côte du Pérou, à *Cañete*, près de Lima, par BASTIAN [1] et à *Ica* par M. HUTCHINSON [2], mais il reste très rare au Pérou.

A *Miraflores*, à *Chorrillos*, à *Tambuinga*, on trouve, à côté des tombes en fosses ou en puits, des tumulus en adobes, désignés dans le pays sous le nom de *huacas* et qui renferment des sépultures collectives. Ces tumulus avaient la forme d'une pyramide à étages. Sur le soubassement, on posait des assises successives d'adobes, en laissant à l'intérieur un espace d'autant plus vaste qu'il se trouvait plus près du milieu de la pyramide, ainsi que le montre la fig. 211. A l'étage inférieur, se trouve, le plus souvent, la momie d'un

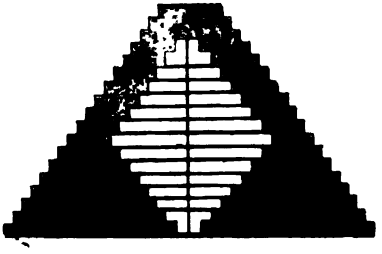


Fig. 211. — *Huaca* en forme de pyramide de la côte du Pérou (d'après WIENER, *Pérou et Bolivie*).

chef, reconnaissable à la richesse de son mobilier funéraire; la momie et les objets une fois déposés dans la chambre, on remplissait celle-ci de sable, puis on la couvrait d'un toit de roseaux qui la séparait de la sépulture que l'on établissait au-dessus, et ainsi de suite pour les autres étages [3]. Les *huacas* étaient de dimensions très variées : quelques-unes n'avaient que 3 ou 4 mètres d'élévation, d'autres atteignaient une hauteur de 40 à 60 mètres [4]. Les petites pyramides se distinguent souvent par un mode de construction particulier : les bases en sont formées non d'adobes, mais de pierres sèches [5].

Aucune des sépultures de la côte n'appartient, à proprement parler, au style architectural des *Quichuas*; toutefois, les objets

1. BASTIAN, *Die Culturländer des Alten Amerikas*, vol. II, p. 916.
2. HUTCHINSON, *Two Years in Peru*, Londres, 1873, vol. I, p. 116.
3. WIENER, *Pérou et Bolivie*, pp. 530-531.
4. WIENER, *Pérou et Bolivie*, p. 531.
5. P. BERTHON, *Étude sur le Précolombien du Bas-Pérou*, p. 103.

qu'on y a retrouvés proviennent le plus souvent de l'industrie des Incas.

Dans la région centrale du Pérou, habitée par les *Quichuas*, le mode de sépulture était très différent des précédents. Les tombes du Pérou central semblent avoir été tout d'abord des cavernes naturelles ; on trouve des inhumations de ce genre à *Paramonga* et dans toute la région montagneuse de l'empire des Incas, depuis *Cajamarca* jusqu'à *La Paz*, en Bolivie. Les cavernes étaient, le plus souvent, aménagées : à *Tarmatambo* et à *Concacha*, le toit naturel est soutenu par des piliers de maçonnerie ; à *Pisacc*, il y a plusieurs étages de grottes funéraires [1]. Souvent, les grottes sont réunies entre elles par des galeries, creusées dans le roc, comme dans le Rodadero, colline granitique voisine de *Ccozco*.

Enfin, la région de *Cajamarca* renferme des sépultures d'une espèce particulière. A *Incatambo*, on voit des tombeaux triples, faits de trois sépulcres, fermés par de grandes dalles ; ils sont creusés dans le sol, et présentent un rebord en maçonnerie. Dans la même localité, on trouve des galeries funéraires à deux ou à trois étages ; chacune de ces galeries avait une ouverture en forme de four, par laquelle on entrait la momie et les biens du défunt [2].

Ainsi, malgré la conquête Inca, les traditions locales s'opposaient à l'unification du style des monuments funéraires. D'ailleurs, il aurait été impossible aux *Yuncas*, habitant une côte plate et sablonneuse, d'inhumer leurs morts dans des cavernes, et les *Quichuas* eux-mêmes adoptèrent souvent, sur les rives du Pacifique, l'enterrement dans de simples fosses, comme le montrent les fouilles d'*Ancon*.

L'architecture agricole. — Les Péruviens, qui habitaient un pays où l'eau était rare, durent faire des prodiges pour étendre la culture aux régions arides. Leurs plus grands travaux d'art agricole sont les *andenes* [3] et les canaux d'irrigation.

Les *andenes* étaient des terrasses en gradins, ménagées sur les flancs des collines et garnies de pierres pour retenir les terres et les empêcher de s'ébouler. On en trouve dans toute la partie monta-

1. WIENER, *Pérou et Bolivie*, pp. 533-535.
2. WIENER, *Pérou et Bolivie*, pp. 535-537.
3. Le mot *andene* a été forgé par les Espagnols, à l'aide du vocable quichua *anti* « montagne ».

gneuse du Pérou ; elles sont très bien conservées en certains endroits, comme à *Ollantaytambo*, où l'espace compris entre la forteresse et la ville était réservé à la culture. Les gradins étaient reliés entre eux par des escaliers [1]. Bandelier a donné une bonne description des terrasses qui avoisinent le *Pilco-Kayma*, dans l'île de Titicaca. C'est tout un système *d'andenes*, formé de onze gradins ; l'ensemble a une hauteur de 30 mètres au-dessus du *Pilco Kayma* et de 60 mètres au-dessus du lac Titicaca [2]. Les murs présentent, à certains intervalles, des ouvertures laissant passer l'eau ; l'ouverture d'une terrasse ne se trouve pas située directement au-dessus de celle de la terrasse suivante, de sorte que l'eau qui s'écoulait de la première avait à parcourir une portion de la seconde avant de pouvoir sortir [3]. Les *andenes*, vu l'altitude de leurs terrasses supérieures, ne pouvaient être arrosées au moyen de canaux. Von Tschudi a supposé que l'eau était apportée sur ces terrasses par des ouvriers, au moyen de vases en terre cuite [4].

Dans la région côtière, où les conditions de la culture étaient très différentes, les *andenes* sont absentes ; mais, par contre, l'irrigation était largement pratiquée. Même dans les régions de l'intersierra où la pluie tombe pendant six mois de l'année, les *Incas* avaient établi un système de drainage. Les canaux étaient souvent d'une longueur considérable (des centaines de kilomètres). Squier dit en avoir suivi pendant des jours et avoir remarqué qu'ils épousaient les sinuosités du sol, soutenus ici par de grands murs de maçonnerie, circulant là dans des berceaux creusés dans la roche vive et parfois dans des tunnels évidés dans le roc. Dans les vallées étroites, on élevait de véritables aqueducs, hauts de 15 à 20 mètres [5].

Mais c'est surtout sur la côte du Pacifique que le système de l'irrigation avait reçu un grand développement. Les *Yuncas* ne se contentaient pas de pratiquer des saignées aux rivières pour conduire une partie de leurs eaux dans les champs cultivés ; ils construisaient encore, dans des lieux élevés, d'énormes réservoirs où se conservait l'eau provenant de la fonte des neiges. Un de ces réservoirs, situé dans la vallée de *Nepeña*, a 1.200 mètres de long sur

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 330.
2. Bandelier, *The Islands of Titicaca and Koati*, p. 291.
3. E. Boman, *Antiquités de la région andine de la République argentine*, p. 603.
4. Von Tschudi, *Organismus der Ketšua-Sprache*, p. 47.
5. Squier, *Peru*, pp. 218-219.

plus de 800 mètres de large ; il est constitué par une digue en pierre de 24 mètres de largeur à la base, construite à travers une gorge entre deux collines. Ce réservoir est alimenté par deux sources, situées l'une à 22 kilomètres et l'autre à 8 kilomètres [1].

Les canaux d'irrigation étaient parfois enchevêtrés d'une façon singulière ; à *Cabana*, au sud de *Huandoval*, deux canaux se rencontrent dans une dépression montagneuse et se croisent ; l'un conduit l'eau à *Huandoval*, l'autre à *Cabana*. Entre les deux montagnes, on a bâti un mur de deux mètres de large sur 37 mètres de haut ; à la partie supérieure, passe le canal qui alimente *Cabana* ; ce mur est percé perpendiculairement près de la base et permet de passer à l'autre canal qui conduit les eaux à *Huandoval*, sur le versant opposé. Au-dessous de ces deux étages de canaux, subsiste encore un troisième canal, aujourd'hui à sec [2].

Les routes et les ponts. — Les différentes villes de l'empire des Incas étaient réunies par de grandes routes, soigneusement entretenues. Ces routes avaient de cinq à huit mètres de largeur ; elles étaient bétonnées en *pirca* (mélange de pierres cassées et d'argile) et les bords en étaient indiqués par des pierres ajustées. Ces routes couraient en ligne droite, lorsque le terrain le permettait ; sur les flancs des montagnes, au lieu de faire des lacets ou des zigzags comme les routes modernes, elles allaient aussi droit que possible ; les différences de niveaux étaient franchies au moyen d'escaliers, dont les marches avaient une hauteur moyenne de $0^{m}30$ [3].

De *Ccozco* quatre grandes routes se dirigeaient vers les quatre provinces de l'empire. Celle du sud ou du *Colla-Suyu* allait jusqu'à *Copiapo* au Chili, en passant par *Canchis*, *Arequipa*, *Arica*, *Tarapaca* et le désert d'*Atacama*. Celle du *Chincha-Suyu* ou du Nord traversait *Huanuco-Viejo*, *Andaymayo*, *Incatambo*, *Cajamarca*, *Loja et Cuenca* et aboutissait à *Quito* ; celle de l'Est (*Anti-Suyu*) passait par *Ollantaytambo*, *Umaspampa*, et finissait à *Choquequirao* ; celle de l'Ouest (*Cunti-Suyu*) traversait *Huillcashuaman*, *Huanta*, le pays des *Jaujos*, celui des *Huancas* et allait se réunir à la grande voie de la côte qui, partant de *Nazca*, aboutissait à *Tumpis*, par *Ica*, *Pachacamac*, *Chanchan* et *Piura* [4].

1. Squier, *Peru*, p. 289.
2. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 511.
3. Id., *ibid.*, pp. 556-558.
4. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 556-558 (note).

Ce n'est là qu'un schéma très sommaire du système des routes des Incas : en dehors de ces grandes voies, il en existait une multitude d'autres.

Les routes étaient jalonnées, tous les quinze cents mètres, de petites constructions en pierres sèches qui servaient d'abris aux courriers de l'Inca (*chasquis*). Ces relais étaient appelés *tambos* ou *tampus*. De loin en loin, il y avait des *tambos* plus importants contenant, outre des maisons où les voyageurs se restauraient, des parcs pour les lamas [1].

Les ponts (*chacas*) étaient de trois sortes : au Chavin de Huantar, près de *Huanuco-Viejo*, la route traverse un affluent du *Tunguragua* sur d'énormes linteaux de pierre, posés à plat, et s'appuyant des deux côtés sur des assises en maçonnerie [2]. Toutefois ce pont est presque unique ; le plus souvent, les rivières étaient traversées par des ponts suspendus, faits en fibres de maguey.

La tradition attribuait leur invention à l'Inca *Mayta-Ccapac*. Ils étaient ainsi construits : sur les deux rives du fleuve, on établissait des piles en maçonnerie, au sommet desquelles on attachait les cordes destinées à soutenir le pont ; elles étaient formées d'un grand nombre de brins de fibres d'agave et avaient un diamètre moyen de 0 m 30 ; des chaînes, faites aussi de fibres de maguey, soutenaient deux câbles horizontaux sur lesquels était posé le plancher [3].

Sur les rivières très larges, on jetait des ponts de bateaux, dont l'invention était attribuée à l'Inca *Ccapac-Yupanqui*. Les flotteurs étaient constitués par des faisceaux de paille sèche (balsas) reliés par de fortes cordes d'*ichu* (*Stipa Ichu*), recouvertes d'un plancher. Les cordes étaient renouvelées tous les six mois [4].

Enfin, dans les lieux peu fréquentés et où l'élévation des rives ne permettait pas l'établissement facile d'un pont, les Péruviens installaient des *Uruyas* : ces sortes de va-et-vient étaient constitués par une corde sans fin à laquelle était suspendu un panier en osier dans lequel un homme pouvait prendre place. La corde sans fin passait sur deux piliers, situés sur les rives du cours d'eau ; à chaque moitié était attachée une corde qui revenait à terre : à l'aide de celle-ci, on faisait mouvoir la corde sans fin sur les jougs en bois

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 559.
2. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 560-561.
3. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 562 ; Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 280.
4. Brehm, *Inka-Reich*, p. 281.

des piliers, dans un sens ou dans l'autre, et le panier était transporté sur l'un ou l'autre bord [1]. Ce mode de traversée des rivières était surtout usité dans le nord de l'Empire, près de *Cajamarca* et dans la province de *Jauja* [2].

La navigation. — Les Péruviens, qui étaient de si bons architectes, peuvent compter parmi les peuples les plus arriérés du monde en fait de navigation. Pour les transports par eau, on employait surtout la *balsa*, encore usitée aujourd'hui par les Indiens de la côte. La *balsa* est constituée par un ou plusieurs faisceaux de roseaux, attachés ensemble. Elle a la forme d'un fuseau, dont les deux extrémités sont relevées en forme de col de cygne. Le marinier monte à cheval sur cette barque primitive, ses jambes trempant en partie dans l'eau [3], et fait marcher la *balsa* avec une pagaie double.

En dehors des *balsas*, les Péruviens employaient, pour la navigation et le transport des marchandises légères, des radeaux faits de poutres en bois sous lesquelles on fixait des calebasses qui faisaient office de flotteurs ; ces radeaux possédaient deux brancards, entre lesquels était attaché le marinier, immergé dans l'eau jusqu'aux aisselles et qui gouvernait la machine par des mouvement des jambes [4]. Toutefois, les *Quichuas* ont aussi connu les barques (*huampu*), dont ils se servaient surtout pour la navigation fluviale, les *balsas* étant utilisées par les indigènes de la côte pour la navigation maritime [5].

Peut-être l'usage des barques ne fut-il introduit chez les Péruviens qu'après qu'ils eurent été en contact avec les peuples sauvages de l'Amazone.

Les villes. — Plus encore qu'au Mexique, les villes jouaient un rôle important dans l'empire des Incas. Le Pérou possédait les plus grands centres de population de toute l'Amérique : *Ccozco*, *Chanchan*, etc.

Les anciens auteurs nous ont laissé de *Ccozco* des descriptions moins complètes peut-être que celles de Mexico, mais qu'il est plus facile de vérifier, par suite du meilleur état de conservation des

1. Garcilasso de la Vega, *Primera parte de los Commentarios reales*, lib. III, cap. xvi ; cf. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 281-282.
2. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 563.
3. Squier, *Peru*, p. 245 ; cf. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 245-246.
4. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 246.
5. Id., *ibid.*

ruines. La ville est située dans une plaine arrosée par les rivières *Huatanay* et *Tullumayu*, au pied de deux collines : le *Sacsayhuaman* et le *Rodadero*. Elle se composait de deux parties, l'une nommée la ville haute (*Hanan Ccozco*), l'autre la ville basse (*Hurin Ccozco*). Ces deux parties étaient séparées par une grande voie, la route de l'*Anti-Suyu* ; chacune était divisée, à nouveau, en deux moitiés par les routes conduisant dans les autres provinces de l'empire. Ces quatre sections étaient, à leur tour, divisées en treize quartiers. Le premier de ceux-ci, le *Collcampata*, était considéré comme le plus ancien ; il occupait, au pied du *Sacsayhuaman*, une terrasse sur laquelle, disait la légende, *Manco Ccapac* avait bâti sa maison. Les autres quartiers portaient des noms tirés, soit de l'origine des gens qui les habitaient, soit de leurs occupations, soit de particularités locales [1]. Presque au centre de la ville, se trouvait la grande place (*Haucaypata*), où avaient lieu les premières cérémonies de la fête de *Raymi*. Non loin de là, dans un triangle limité par les deux rivières et le *Collcampata*, s'élevaient le Palais de l'Inca, le *Ccoricancha* et le cloître des Vierges du Soleil, ainsi que les maisons des hauts fonctionnaires de l'empire. Dans les autres quartiers et dans les faubourgs qui entouraient la ville, habitaient des gens appartenant à toutes les provinces du *Tahuantin-Suyu*, qui se groupaient par nationalités et conservaient leur habillement primitif [2].

La ville avait plus de 2 kilomètres 1/2 de longueur [3], et l'on peut encore aujourd'hui en suivre les limites. En beaucoup de points, les maisons espagnoles ont été construites sur des substructures péruviennes ; l'église Santo-Domingo repose sur les assises du grand temple du Soleil.

Les constructions du *Sacsayhuaman* ont gardé leur caractère primitif. Ce sont des enceintes d'appareil cyclopéen, d'une hauteur moyenne de 5 mètres, s'étendant sur une longueur de plus de 300 mètres. La colline du « Rodadero » est couverte de blocs granitiques dans lesquels sont taillés des sièges, des niches et des escaliers [4]. Dans l'intérieur, se trouvent des cavernes funéraires,

1. Middendorf, *Peru*, vol. III, pp. 474-475, donne la liste des quartiers de *Ccozco*. Cf. Squier, *Peru*, pp. 428-429.

2. Garcilasso de la Vega, *Primera parte de los Commentarios reales*, lib. III, cap. xx ; lib. VII, cap. xxix ; cf. Middendorf. *Peru*, vol. III, pp. 474-475 ; Squier, *Peru*, pp. 428-429 ; Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 306-310.

3. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 310.

4. Id., *ibid.*, pp. 311-312.

auxquelles on accède par des galeries artificielles creusées dans le roc.

D'autres villes de l'époque des Incas, qui n'ont pas été le siège de l'occupation espagnole, sont mieux conservées que *Ccozco*. Parmi celles-ci, il faut signaler *Ollantaytambo*. Les ruines se divisent en cinq parties : la forteresse, aujourd'hui appelée « Castillo » ; les *andenes* ou terrasses de culture ; la ville ancienne, les constructions appelées « Horca del Hombre » et « Horca de la Mujer » situées sur le versant opposé au « Castillo », enfin le pont sur la rivière *Huillcamayu*, dont les piles sont encore debout[1]. Nous avons déjà décrit la forteresse, qui est située à l'ouest de la ville, dont elle est séparée par les *andenes*. On pénètre dans la cité par une porte nommée *Cuychy-Puncu*, « Porte de l'Arc en Ciel », donnant sur une grande place, le *Mañay Raccay* ou « cour des Pétitions »[2]. La ville est dans un excellent état de conservation ; certaines des constructions sont encore, à l'heure actuelle, habitées par des Indiens. On se rendra compte de la disposition des constructions par l'examen de la fig. 212, qui représente *Ollantaytambo*, ses *andenes* et sa forteresse. Les pâtés de maisons sont délimités par les rues qui se coupent à angle droit. Ces rues ont environ 4 m 20 de large, et dans celles qui sont parallèles au petit rio Pallata, coulent des canaux, que l'on franchit sur des dalles de pierre.

La « Horca del Hombre » et la « Horca de la Mujer »[3] sont de petites constructions situées plus à l'est et ne figurent pas sur le plan. Elles sont élevées sur un roc à pic d'une hauteur de près de 300 mètres. La « Horca del Hombre » a un couloir donnant sur le bord même du roc. C'est de là que l'on précipitait les criminels du sexe masculin[4]. Au-dessous de la « Horca del Hombre », à peu de distance, sur un petit plateau abrité, se trouvent les prisons. Plus loin encore, sur la route allant d'*Ollantaytambo* à *Uruhamba*, se trouve le pont suspendu ; la rivière étant très large en cet endroit, une pile en maçonnerie, qui sert de relais, a été construite au milieu de son lit[5].

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 335-336.
2. Squier, *Peru*, p. 503.
3. C'est-à-dire « lieu d'exécution des hommes » et « lieu d'exécution des femmes ».
4. Squier, *Peru*, pp. 502-503.
5. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 345, et fig. p. 344.

Les constructions érigées par *Tupac Yupanqui* sur l'île de Titicaca, montrent ce qu'était une grande ville de l'époque des Incas.

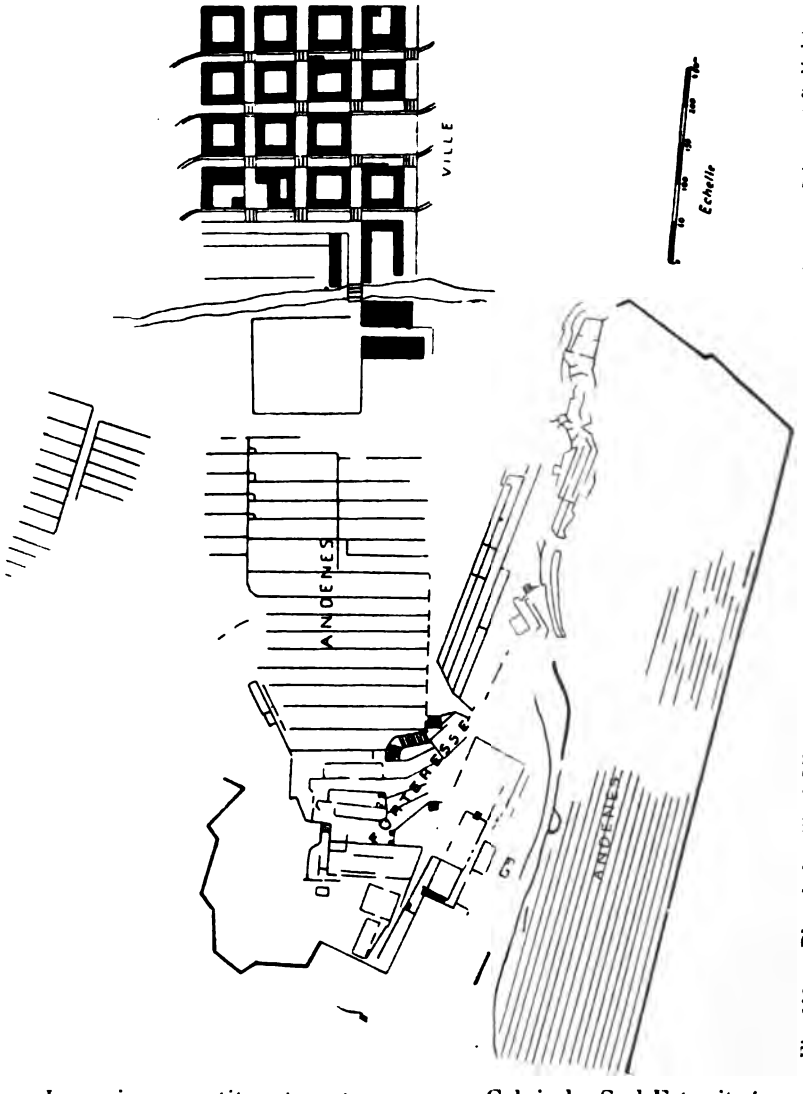


Fig. 212. — Plan de la ville d'*Ollantaytambo* (plan de l'auteur d'après les fig. de WIENER, *Pérou et Bolivie*).

Les ruines constituent quatre groupes. Celui du Sud-Est, situé au bord du lac, comprend ce qu'on a appelé le débarcadère de l'Inca, plate-forme à laquelle on accède par des escaliers et surmontée de

deux constructions rectangulaires [1], les constructions du *Pilco-Kayma*, que nous avons décrites, et des *andenes* d'une étendue considérable, ainsi que la « Fontaine de l'Inca » ou « Bain de l'Inca », étang de 12 mètres de long sur 3 mètres de large, pavé au fond, entouré de murs en pierre [2], et dont l'eau est fournie par quatre canaux de pierre. Le second groupe comprend les restes de la *Pucará* ou forteresse précédemment décrite. Le troisième, les ruines dites de *Kasapata*. Le quatrième enfin, les ruines du nord-ouest, composées d'un certain nombre de constructions et du « rocher sacré » auprès duquel s'élevait, autrefois, le temple du Soleil [3], et de vastes *andenes*. Tous ces édifices étaient reliés par des routes [4].

Dans le nord du Pérou, il existe une agglomération d'un type tout particulier. Elle est située aux environ d'*Incatambo* et est connue sous le nom de *Coyllur* « l'étoile » [5]. Les restes de cette cité s'élèvent dans un vallon plat, d'environ 4 kilomètres carrés; du côté sud, se trouve une lagune. La ruine est bâtie sur un rocher granitique de forme ovale, presque elliptique ; le grand axe a une longueur de 400 mètres environ et le petit en a 300. Pendant la saison des pluies, la lagune monte et tout le vallon se trouve inondé ; seul le socle de granit reste au-dessus du niveau des eaux. Sur ce socle, les Péruviens ont établi leurs demeures ; puis ils ont élevé successivement neuf plates-formes concentriques. La dernière est une ellipse de 30 mètres de longueur. Les habitations étaient disposées sur le pourtour des terrasses. La plupart étaient circulaires, mais un certain nombre avaient la forme d'un rectangle. Les étages renfermaient des cavités qui servaient à l'inhumation des habitants de la communauté. Les entrées des chambres funéraires étaient ménagées à la troisième et à la septième terrasses. Ainsi, le *Coyllur* semble avoir été copié sur le modèle des *huacas* ou tombes en pyramides de la côte, sur les gradins desquels on aurait construit des habitations. Sur la terrasse supérieure, il y a plusieurs édifices de plus grandes dimensions, peut-être des temples. Enfin, l'agglomération tout entière est divisée en quatre parties par des murs descendant jusqu'à l'assise inférieure [6].

1. Squier, *Peru*, pp. 333-334.
2. Id., *ibid.*, p. 341; cf. p. 335. Bandelier, *The Islands of Titicaca and Koati*, pp. 198-199.
3. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, éd. J. de la Espada, vol. IV, pp. 61-62.
4. Bandelier, *The Islands of Titicaca and Koati*, pp. 187-189.
5. Corrompu, dans la prononciation locale, en *Coyor*.
6. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 131-133.

Malheureusement, nous ne connaissons guère du *Coyllur* que le plan et les vues, relevés par WIENER et qu'il a accompagnés d'une

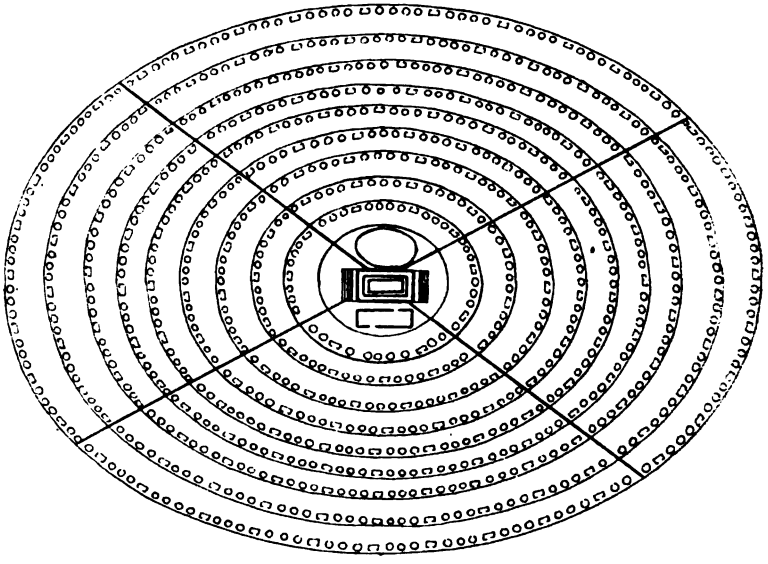


Fig. 213. — Plan du *Coyllur* (d'après WIENER, *Pérou et Bolivie*).

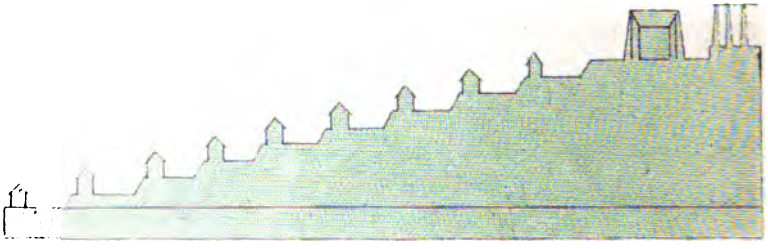


Fig. 214. — Coupe du *Coyllur* (d'après WIENER, *Pérou et Bolivie*).

description fort incomplète (fig. 213 et 214). Il nous paraît probable que cet édifice n'appartient pas au style quichua et que sa construction doit être attribuée à quelque tribu de *Yuncas*.

§ II. — *La chasse, l'agriculture et l'élevage.*

Les Péruviens étaient, à l'époque de la conquête, un peuple essentiellement agricole ; toutefois les produits de la chasse et de la pêche tenaient une place importante dans leur alimentation.

La chasse. — La chasse n'était pas libre chez les *Quichuas*. Tous les ans, l'*Inca* faisait une grande chasse (*chacu*), à laquelle prenaient part des milliers de rabatteurs. Ceux-ci se répandaient par monts et vallées, formaient un cercle immense, et repoussaient devant eux tous les animaux qu'ils rencontraient. Ils n'avaient le droit de tuer que les fauves qui menaçaient leur vie. Le cercle qu'ils formaient se rétrécissait peu à peu, jusqu'à ce que les animaux se trouvassent à proximité de l'*Inca* et de sa suite, qui mettaient à mort autant de gibier qu'ils le désiraient. Les animaux comestibles tués dans cette chasse étaient partagés en deux catégories ; ceux de la première, les plus recherchés pour la délicatesse de leur chair, tels que les jeunes *huanacos*, vigognes, cerfs, étaient réservés à la table de l'Inca et des hauts dignitaires ; les autres étaient abandonnés au peuple. Le nombre des animaux tués était noté par les *qquipucamayocs* et les *qquipus* étaient conservés dans les archives royales [1].

Dans les provinces, c'était un devoir pour les *curacas* de conduire ces chasses officielles [2]. Les grandes chasses de l'*Inca* avaient lieu dans le district de *Huamachuco*, et certains chefs avaient le droit de chasse dans les parcs de *Cumana* [3].

Quant aux gens du commun, ils n'avaient le droit de chasser que tous les quatre ans [4], à moins que les incursions des animaux sauvages dans les champs ne rendissent leur destruction nécessaire. Le reste du temps, ils devaient se contenter de tuer les oies sauvages (*huallatas*), les poules (*huallpas*) et les pigeons (*cullcas*) dans les limites de leurs villages, et ils devaient remettre le produit de leur chasse aux autorités, qui les transmettaient aux fonctionnaires de l'Inca [5].

1. Garcilasso de la Vega, *Primera Parte de los Commentarios reales*, lib. VI, cap. VI ; cf. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 241-243.
2. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 243.
3. Bastian, *Die Culturländer des alten Amerika*, I, p. 578.
4. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 240-241.
5. Id., *ibid.* p. 243.

La pêche. — La pêche ne tenait pas une grande place dans les occupations des *Quichuas* qui différaient naturellement sur ce point de celles des peuples de la côte.

Comme la chasse, la pêche était sévèrement réglementée. Tous les poissons étaient comptés par des fonctionnaires spéciaux, nommés *challhuacamayocs*, qui en prélevaient un certain nombre pour l'*Inca* et qui s'en attribuaient quelques-uns, comme rétribution de leur travail [1].

Les pêcheurs se servaient d'hameçons, découpés dans des coquilles, ou en cuivre fondu, ou de nasses faites en fibres de maguey, atteignant parfois 30 mètres de longueur. Ils pratiquaient aussi la pêche au harpon, pour les gros poissons. Le harpon, en cuivre, était fixé à une ligne de 30 à 35 mètres de long, attachée par l'autre extrémité à une *balsa* sur laquelle était monté le pêcheur [2].

L'agriculture. — C'était par l'agriculture que le pays des Incas était devenu grand, et c'est grâce à elle que leur système social si particulier pouvait se maintenir.

Toutes les occupations agricoles étaient sanctionnées solennellement par l'Inca en personne. Il inaugurait les travaux de l'année en cultivant le champ du *Collcampata*, consacré au Soleil. Il sortait de son palais, accompagné de tous les membres masculins et féminins de sa famille, magnifiquement habillés et portant une sorte de bêche ou un autre instrument aratoire d'or. Tous retournaient le champ et y semaient des grains de maïs doré. Aucun profane ne pouvait mettre le pied dans le champ sacré ou servir d'aide à l'*Inca* dans cette cérémonie, mais toute la population de *Ccozco* se réjouissait et entonnait le chant de triomphe (*haylli*), en l'honneur du Soleil et de son fils incarné [3].

Lorsque la cérémonie était terminée, les *chasquis* ou courriers allaient l'annoncer dans les provinces, et chaque *llactacamayoc* ou chef de village proclamait à ses subordonnés que le temps des semailles était venu; chaque cultivateur devait aller le lendemain matin travailler à son champ [4].

C'était encore l'*Inca* qui inaugurait les travaux de la récolte. Il

1. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 244.
2. Id., *ibid.*, pp. 244-245.
3. Id., *ibid.*, p. 248.
4. Id., *ibid.*, p. 248.

se rendait à nouveau avec les membres de la famille royale au *Collcampata* et moissonnait le maïs. Une partie de la récolte était conservée au temple du Soleil pour ensemencer le champ sacré l'année suivante, une autre partagée entre les favoris de l'empereur [1].

Nous avons dit plus haut que les terres étaient divisées en trois catégories : celles du Soleil, celles de l'Inca et celles du peuple. Tous les champs situés autour de *Ccozco*, dans une circonférence de 300 kilomètres, dit-on, étaient considérés comme terres du Soleil et leurs moissons engrangées pour servir à l'entretien des prêtres, des serviteurs des temples et des gens incapables de travailler.

Les cultivateurs devaient commencer leur travail par les terres du Soleil ; ensuite, ils cultivaient celles destinées à fournir leur subsistance ; enfin, ils terminaient par les champs de l'Inca [2].

Chaque homme devait cultiver son *tupu*, qui lui était désigné par le *llactacamayoc* et dont les limites étaient marquées par des bornes [3]. Il était aidé, dans cette besogne, par tous les membres de sa famille : l'homme piochait la terre et labourait, semait et récoltait; les femmes sarclaient le terrain, égrenaient les épis de maïs et les débarrassaient des feuilles [4].

L'outillage des agriculteurs péruviens était des plus primitifs. Le principal instrument aratoire était le *taclla* ou *yapuna* ; il consistait en un morceau de bois, long d'environ un mètre, plat à une extrémité et large de quatre doigts ; à une petite distance de l'extrémité étaient placés deux bâtons en croix, attachés fortement, sur lesquels le laboureur mettait le pied pour enfoncer la partie plate dans le sol [5]. C'était, en somme, une sorte de bêche. Les mottes étaient brisées à la main par les femmes qui servaient d'auxiliaires, et qui suivaient le laboureur ; elles enlevaient aussi les racines provenant des récoltes précédentes, ainsi que toutes les pierres. Lorsque le grain était semé, on ouvrait les vannes d'irrigation, et les sillons étaient remplis d'eau.

1. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 250.
2. Bastian, *Die Culturländer des alten Amerika*, vol. I, p. 567 ; cf. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 249.
3. Garcilasso de la Vega, *Primera Parte de los Commentarios reales*, lib. V, cap. III ; cf. Bastian, *Die Culturländer*, vol. I, p. 565 ; Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 249.
4. Bastian, *Die Culturländer*, vol. I, p. 565.
5. Garcilasso de la Vega, *Primera Parte de los Commentarios reales*, lib. VI, cap. V.

Les Péruviens cultivaient rarement les mêmes terres deux années de suite; ils les laissaient reposer pendant des périodes variant de un à dix ans [1]. Il y avait donc constamment des *andenes* inoccupées.

Peut-être ce repos prolongé des terres était-il dû à des raisons religieuses car la fertilité naturelle du sol dans une grande partie du Pérou eût permis une culture plus intensive et les *Quichuas* connaissaient les moyens de faire produire, à des terrains épuisés, de belles récoltes. Ils pratiquaient, en particulier, le fumage des champs. L'engrais était le guano (en quichua *huanu* ou *puhu-huanu*), que les indigènes de *Tarapaca* allaient chercher en « balsas » dans les îles côtières [2]. Grâce à l'emploi de cet engrais, ainsi qu'à la perfection de l'irrigation, les champs produisaient plusieurs moissons par an [3].

Les plantes cultivées étaient très variées ; c'étaient surtout le maïs (*sara*), la *quinua* (*chenopodium quinoa*), le piment (*uchu*, *arnauchu*), les haricots (*purutu*), les citrouilles et la *coca*. Dans les terrains stériles et difficilement irrigables, on cultivait la pomme de terre (*papa*), diverses espèces d'*oxalis* à racines tubéreuses (*oca*, *añu*), la patate douce (*apichu*). Dans les vergers qui avoisinaient chaque village on faisait pousser des ananas (*achupalla*), des anones (*chirimoya*), des bananes et divers fruits particuliers au Pérou : le *sahuinta* ou goyave, le *palta* (*Persea gratissima*), le *rucma*, le *ussun*, etc. Enfin des champs entiers étaient consacrés à la culture de l'agave (*chuchau*), dont les usages étaient multiples [4].

Les céréales et les légumes susceptibles d'être conservés à l'état sec étaient engrangés dans des greniers (*pirua* ou *collca*), construits en adobes et pouvant contenir jusqu'à 150 hectolitres. Chaque grenier était réservé à une espèce de céréale ou de légume particulier [5].

La cuisine. — La base de l'alimentation des Péruviens était le maïs. On le faisait bouillir avec de l'eau pour préparer une sorte de polenta (*hipi*, *muccu*) ; le maïs bouilli, assaisonné avec du poivre

1. E. Boman. *Antiquités de la région andine de la République Argentine*, pp. 605-606.
2. Cieza de Leon, *Primera parte de la Crónica del Peru*, cap. LXII.
3. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 254.
4. Brehm, *Das Inka-Reich*, pp. 255-256.
5. Id., *ibid.*, p. 256.

rouge et diverses herbes, était façonné en boudins (*api*); on le mangeait aussi grillé à moitié (*harui*) ou complètement (*checchi*). On en confectionnait une sorte de pain (*ttanta*) et les gâteaux que l'on consommait aux fêtes.

Fermenté avec de l'eau, il servait à préparer la boisson nationale des Péruviens, l'*acca*, plus connu sous le nom de *chicha* [1]. Avec le malt provenant de la fabrication de l'*acca*, on faisait une autre boisson, mousseuse, assez alcoolique, appelée *huiñapu*; l'usage de cette boisson était formellement interdit aux gens du peuple, de crainte que l'ivresse les amenât à causer des désordres [2].

Avec l'*acca*, on préparait d'autres breuvages, en y mélangeant diverses substances : les semences du *quinua*, celles de l'arbre *mulli* (*Schinus molle*) [3] ou même du piment (*uchu*) [4].

Les *Quichuas*, lorsqu'ils entreprenaient de longs voyages, emportaient comme provisions du maïs grillé, du *charqui* (viande séchée) et surtout de la *coca*. Les feuilles de *coca* étaient renfermées dans un sac (*chuspa*), mélangées avec la *llipta* (cendre alcaline des feuilles de *quinua*). On enveloppait un peu de *llipta* dans une feuille et l'on mâchait le tout. La *coca* permet de produire de grands efforts musculaires sans ressentir la fatigue, ni la faim. A l'époque des Incas, la culture de cette précieuse plante était réglementée; on devait seulement en faire pousser une quantité déterminée, et son emploi était permis par les hauts fonctionnaires à quelques individus, et à titre gracieux [5].

L'élevage et les animaux domestiques. — Seuls des peuples américains, les Péruviens connaissaient l'élevage. D'ailleurs, ils possédaient plus d'animaux domestiques que les Mexicains.

Le chien (*allcu*) était d'une espèce particulière; les anciens auteurs s'accordent à le trouver très différent des chiens d'Europe, auxquels les Péruviens donnaient un nom particulier. Il est probable que l'*allcu*, dont l'espèce paraît aujourd'hui perdue, était

1. Le mot *chicha* appartient à la langue des insulaires d'Haïti, qui préparaient une boisson analogue, et a été introduit par les Espagnols. En dialecte du *Chincha-suyu* on la nommait *ashua* et en aymara *ccusa*.

2. GARCILASSO DE LA VEGA, *Primera parte de los Commentarios reales*, lib. III, cap. LXI; Jésuite anonyme, *Relacion de las costumbres*, p. 197.

3. CIEZA DE LEON, *Primera parte de la Crónica del Peru*, cap. CXII; GARCILASSO, cap. I et II; ACOSTA, *Historia natural y moral de las Indias*, p. 264.

4. GARCILASSO, *loc. cit.*

5. BASTIAN, *Die Culturländer des alten Amerika*, vol. I, p. 599.

un descendant des canidés sauvages qui existent encore dans la région (*canis magellanicus*, *jubatus*, etc.).

Un autre animal domestique, que le Pérou a, d'ailleurs, donné à l'Europe, était le cobaye (*ccuy*) : on l'élevait en grandes quantités, et sa chair, très réputée, était consommée par toutes les classes de la population [1].

Les Péruviens élevaient aussi diverses espèces d'oies et de canards (*Ñunuma*, *Guayaiz* [2]).

Mais ce qui distingue surtout les habitants du Pérou des autres aborigènes de l'Amérique, c'est d'avoir possédé des troupeaux de camélidés, les *lamas* (*llamas*).

On comprend, sous le nom de *lamas*, des animaux d'espèces différentes : le *llama* (*auchenia lama*), la vigogne (*uicuña*), le paco ou alpaga (*paco*), le guanaco (*huanacu*). Ces quatre espèces diffèrent assez peu les unes des autres, mais c'étaient seulement le *lama* et le *paco* qui composaient les troupeaux des peuples du Pérou.

Les *lamas* étaient désignés, suivant leur âge et leurs colorations, par des noms différents : le jeune était nommé *china llama*, les individus à demi adultes, *malta llama*, ceux de couleur fauve, *chumpi llama*, ceux à duvet blanc, *cuyllu llama*, etc. [3].

Cobo nous dit que les Péruviens partageaient leurs troupeaux en deux espèces principales : les *llamas* et les *pacos*.

Les *pacos* étaient utilisés comme viande de boucherie et comme animaux fournisseurs de laine [4]. Les *lamas* proprement dits étaient employés comme animaux de charge ; la charge moyenne était de 35 kilos, avec laquelle l'animal pouvait parcourir, par jour, une distance de 50 à 80 kilomètres ; mais ils devaient être très soignés et traités doucement, sans quoi ils devenaient rétifs et refusaient le service [5].

Les *lamas* n'ont jamais été des animaux de trait ; on ne s'en est pas servi non plus comme de monture. Zárate rapporte que les Espagnols de l'armée d'Almagro, après avoir perdu leurs chevaux, voulurent monter les *lamas* du pays, mais que ces animaux ne

1. B. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. II, p. 306.
2. Bastian, *Die Culturländer des alten America*, vol. I, p. 577.
3. Markham, *General Language of the Incas*, p. 98 ; Von Tschudi, *Organismus der Khetśua-Sprache*, p. 377.
4. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. II, p. 321.
5. Brehm, *Das Inka-Reich*, p. 258.

purent supporter leur poids [1]. Les plus âgés des animaux des deux sexes étaient réservés aux sacrifices : leur chair était alors consommée et leur peau conservée pour divers usages [2].

Les troupeaux de *lamas* et de *pacos* étaient parqués dans des terrains spéciaux, autour des villages et des villes. Là, comme ailleurs, intervenait la distinction entre les diverses classes de la société. Les simples citoyens avaient le droit de posséder une paire de lamas ; ils avaient l'autorisation de tuer les jeunes qui provenaient de ce couple, ou bien le couple lui-même, à condition qu'il fût remplacé par un nombre égal d'animaux.

Les *curacas* possédaient des troupeaux de *lamas*, mais le nombre des têtes ne devait pas être très grand. L'*Inca* et le Soleil étaient propriétaires de troupeaux innombrables. La chair des *pacos* servait à l'entretien de la table impériale et de celle des prêtres ; la laine des *lamas* était distribuée de même. Ces troupeaux étaient gardés par des pasteurs nommés *llamamichecs*, qui obéissaient tous à un intendant (*llamacamayoc*). Celui-ci devait tenir un compte exact du bétail placé sous sa responsabilité ; dans ses comptes, il devait non seulement donner le nombre de têtes, mais encore les différencier suivant leur couleur, au moyen de *qquipus* de teintes particulières [3].

§ III. — *Le vêtement et la parure.*

L'ornementation du corps et la coiffure. — Les Péruviens ne paraissent pas avoir eu, comme les Mexicains, l'habitude de se peindre le corps. Le tatouage semble aussi leur avoir été inconnu.

Ils apportaient le plus grand soin à leur coiffure. L'arrangement des cheveux variait suivant les tribus. Pour les couper, on employait le couteau de cuivre à tranchant transversal (*tumi*) [4]. La plupart des Péruviens se ceignaient la tête d'une bande en étoffe (*uncha*) ou en métal. Les habitants de la province de *Chachapoyas* employaient pour cet usage une fronde [5]. L'*Inca*

1. A. DE ZÁRATE, *Historia del descubrimiento y de la conquista del Peru*, lib. III, cap. II.
2. Il est probable que la chair du lama était réservée au peuple et que les grands dignitaires et l'*Inca* consommaient la chair, plus délicate, du *paco*.
3. BREHM, *Das Inka-Reich*, p. 257.
4. OLIVA, *Histoire du Pérou*, p. 55.
5. BASTIAN, *Die Culturländer des alten Amerika*, vol. I, p. 586.

avait seul le droit de porter le *llautu*, bande en laine de lama, de couleur rouge ; les *curacas* et les membres du clan inca se décoraient du *paycha*, bande de couleur brune ou jaune, ornée de bouffettes [1]. On a trouvé, dans les sépultures, des coiffures en plumes qui rappellent celles des Indiens sauvages de l'Amazone [2] et des bandeaux de front faits d'une plaque d'argent, ornée de paillettes du même métal attachées par un fil très fin. Ces bandeaux métalliques se trouvent jusqu'en Équateur, et nous savons que les indigènes de la région de *Piura* portaient des ornements de

Fig. 215. — Statuette en argent servant d'ornement de front (d'après P. BERTHON, *Précolombien du Bas-Pérou*).

Fig. 216. — Homme portant la coiffure colla dite *chuccu* (d'après un vase peint de la collection Macedo).

tête en argent et en or, incrustés de nacre [3]. Sur la côte, on trouve aussi des statuettes en argent qui étaient fixées sur le front à l'aide de cordelettes (fig. 215) [4]. Les *Huamachucus*, au dire de GARCILASSO DE LA VEGA, portaient dans les cheveux une plaque d'argent en forme de demi-lune [5].

D'autres peuples du Pérou ignoraient le bandeau ; les habitants de la province de *Cajamarca* enveloppaient leurs cheveux dans une

1. GARCILASSO DE LA VEGA, *Primera parte de los Commentarios reales*, cap. IV.
2. WIENER, *Pérou et Bolivie*, p. 661.
3. BASTIAN, *Die Culturländer des alten Amerika*, vol. I, p. 587.
4. P. BERTHON, *Étude sur le précolombien du Bas-Pérou*, p. 119.
5. GARCILASSO DE LA VEGA, *Primera parte de los Commentarios reales*, cap. XV.

résille ; les *Huacrachucus* portaient des cornes de *Cervus cariacus*, les *Chancas* tressaient leurs cheveux [1]. Les *Collas* ou *Aymaras* portaient le *chuccu*, sorte de coiffe en laine de lama ou en coton (fig. 216). Ce mode de coiffure est souvent représenté sur les vases péruviens ; du *chuccu* dérivait le casque des guerriers quichuas, rembourré de coton.

Fig. 217. — Collier en lapis-lazuli et en or (d'après Berthon, *Précolombien du Bas-Pérou*).

La parure du corps comprenait les colliers, bracelets, boucles d'oreilles et bagues. Les colliers (*huallcas*) ont été retrouvés en très grand nombre dans les sépultures ; les uns sont simplement faits de graines ; d'autres étaient en dents de puma ou de pécari ; d'autres enfin, comme celui de la fig. 217, étaient faits de pierres rares (lapis-lazuli entre autres) ou de corail, alternant avec de petites figures en or et reliées avec des perles d'or.

Les bracelets et les bagues sont faits de plaques de cuivre ou d'argent martelés ; ils sont généralement unis.

Les boucles d'oreilles (*pacus*) sont plus curieuses. « La forme habituelle de ces ornements est un petit cylindre de 3 à 5 centimètres de longueur et de 4 à 6 centimètres de diamètre. A l'une

1. Bastian, *Die Culturländer des alten Amerika*, vol. I, p. 587.

des extrémités du cylindre est fixée une rondelle dont le diamètre varie de 6 à 8 centimètres et qui porte des dessins, des incrustations en nacre, en os, etc. Cet ornement était maintenu par un fil de coton qui entourait l'oreille, de sorte que le cylindre était parallèle aux tempes, et la rondelle parallèle à la face [1]. » Les ornements d'oreilles étaient en bois ou en terre cuite très fine, rarement en métal. On trouve souvent, dans les fouilles d'*Ancon* en particulier, des cylindres de roseau, dans lesquels on a introduit un grand nombre de brins de paille qui forment des rosaces.

Les *Huancavillcas* du nord du Pérou portaient des ornements de nez. Les hommes avaient de grandes plaques qui leur tombaient jusque devant la bouche, et les femmes, des anneaux si lourds, que le nez s'allongeait vers le bas [2].

Les fouilles ont fourni un nombre considérable d'objets de toilette. Ce sont surtout des pinces à épiler, trapézoïdales ou circulaires, en argent ou en cuivre ; des cure-oreilles, faits des mêmes matières ; des peignes en bois découpés et des tubes ayant servi à contenir du fard, le plus souvent rouge.

Le vêtement. — Le vêtement des hommes comprenait essentiellement trois parties : la tunique (*uncu*), le manteau (*yacolla*) et la sandale (*usuta*).

L'*uncu* était une sorte de chemise sans manches, ou à manches très courtes, plus large aux épaules que dans le bas [3]. Elle était découpée dans une pièce d'étoffe de coton ou de laine de *lama* et cousue sur les côtés.

Le *yacolla*, encore usité aujourd'hui dans toute l'Amérique andine sous le nom de *poncho*, se compose d'une pièce d'étoffe carrée, au milieu de laquelle un trou a été ménagé pour passer la tête. Les ponchos étaient souvent garnis de plumes de diverses couleurs ou recouverts de petites plaques d'argent [4]. Le *yacolla* était attaché au moyen de grandes épingles de cuivre ou d'argent (*tupus*).

L'*usuta* se compose, sous sa forme la plus simple, d'une semelle en cuir ou en fibres de maguey tressées, retenue par deux lanières

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 669-670.
2. Bastian, *Die Culturländer des alten Amerika*, vol. I, p. 585.
3. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. IV, p. 160.
4. P. Berthon, *Étude sur le Précolombien du Bas-Pérou*, p. 122.

qui passent entre le gros orteil et les autres doigts du pied. Mais il existe d'autres modes d'attache : la semelle est munie de courroies en cuir ou en étoffe que l'on noue, à la façon des cothurnes, autour de la cheville. Parfois même l'*usuta* devient une véritable chaussure ajourée [1].

Le vêtement des femmes se composait d'une tunique (*anacu*) et d'un châle (*lliclla*), quelquefois complétés par le *chumpi*, large bande d'étoffe que les femmes s'enroulaient plusieurs fois autour du ventre [2]. L'*anacu* était une sorte de long sac, qui couvrait le corps depuis les aisselles jusqu'aux pieds et dont les bords supérieurs étaient ramenés au-dessus des épaules et fixés au moyen de *tupus*.

La *lliclla* était une sorte de châle, jeté sur les épaules et attaché par devant à l'aide d'un *tupu* [3].

§ IV. — *Les arts industriels (tissage, travail de la pierre et du bois, poterie, métallurgie).*

Le tissage et la fabrication des étoffes. — La sécheresse du climat péruvien a assuré la conservation d'étoffes anciennes, qui nous permettent d'apprécier la valeur des anciens tisserands quichuas. Ces étoffes sont remarquables, non seulement par la finesse de leur tissu, mais encore par la beauté et la variété de leur décoration. Les matières premières étaient le fil d'agave, usité pour la chaîne des étoffes solides, le coton (*utcu*), surtout employé en pays yunca, et la laine des animaux du genre *auchenia* (lama, vigogne, paco) ; le poil de chauve-souris et les plumes servaient à la décoration.

On comptait cinq genres principaux de tissus de laine : l'*anasca* [4], tissu grossier de laine de lama, dont on confectionnait les ponchos des gens du peuple ; le *cumpi*, étoffe fine et souple de laine de paco ou de vigogne ; une étoffe analogue à la précédente, mais garnie de plumes ; une autre, où les plumes étaient remplacées par de petites plaques d'argent, ou des disques de nacre (*chaquira*) ; enfin le *chusi*, sorte de feutre très grossier qui servait à faire les

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 679.
2. B. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. IV, p. 162.
3. Cieza de Leon, *Primera parte de la Cronica del Peru*, cap. cxlvi.
4. Garcilasso de la Vega, *Primera parte de los Commentarios reales*, cap. v.

tapis [1]. Les plus belles étoffes étaient tissées de poils de chauve-souris; ils avaient l'éclat de la soie et une souplesse incomparable [2].

On trouve dans les sépultures un nombre considérable de fuseaux (*puchca*); ce sont des aiguilles de bois de 20 à 30 centimètres de longueur, parfaitement arrondies et portant, à leur tiers inférieur, une fusaïole. Celle-ci est, le plus souvent, cylindrique, en bois sculpté et gravé de dessins très variés; toutefois, quelques-unes sont en terre cuite grossière et ont une forme tronconique.

Pour filer, les Péruviens plaçaient le coton ou la laine brute dans une calebasse. Une mèche du textile était enroulée sur la quenouille (*calla*) qui était tenue de la main gauche, le fuseau sur lequel on enroulait le fil étant placé dans la main droite. Parfois, on ne se servait pas de quenouille, le fil était enroulé directement sur le fuseau [3].

Les Péruviens ne tissaient pas, au sens que nous attachons à ce terme; leur procédé de fabrication des étoffes était le même qu'emploient les tapissiers de haute lisse. Le métier à tisser était de petites dimensions et rappelait celui des Mexicains et des Mayas; il se composait de deux bâtons cylindriques attachés horizontalement à des pieux enfoncés en terre et entre lesquels on tendait les fils qui composaient la chaîne de l'étoffe; on passait les fils de trame, roulés sur un fuseau, en levant avec le doigt les fils de la chaîne au-dessous desquels on voulait que passât la trame. Le métier ne possédait pas d'ensouple sur laquelle rouler la chaîne, ni de cylindre pour y rouler l'étoffe déjà tissée. Il en résulte que les fragments d'étoffes péruviennes sont courts (0 m 75 à 0 m 80 au plus); lorsqu'on voulait obtenir une longue bande de tissu, on était obligé de coudre entre eux les fragments rectangulaires exécutés au métier [4].

1. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. IV, pp. 205-207.
2. Brehm, *Das Inka-Reïch*, p. 261.
3. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. IV, p. 203.
4. Boman, *Antiquités de la région andine de la République Argentine*, p. 441. Il existe un petit métier de ce genre au Musée du Trocadéro. Les renseignements de Cobo (*Historia del Nuevo Mundo*, vol. IV, p. 203) paraissent contredire les précédents; il dit, en effet, que les deux bâtons situés aux extrémités du métier pouvaient tourner autour de leur axe; autour de l'un s'enroulait la chaîne, sur l'autre l'étoffe faite. Mais Cobo écrivait en 1653, et les métiers qu'il nous décrit devaient avoir été construits par des artisans européens, ou modifiés suivant leurs indications; en tout cas, les tissus indiens de quelque longueur sont toujours composés de fragments cousus ensemble.

Les étoffes que l'on trouve dans les sépultures sont exécutées en fils de couleurs différentes. Les Péruviens, sans avoir atteint dans cet art l'habileté des Mexicains, étaient d'excellents teinturiers. Les fils verts, rouges, bleus, jaunes, enterrés depuis trois siècles ou plus, conservent encore aujourd'hui toute la vivacité de leur coloris. Les carbonates de cuivre naturels fournissaient les verts ; les ocres, le jaune et le rouge brique ; le bleu venait de l'indigo ; le rouge vif était fourni par les graines de *Bixa orellana* réduites en pâtes (*roucou*) ou par la cochenille [1].

Le travail de la pierre. — On a trouvé très peu d'objets de pierre éclatée dans les fouilles du Pérou ; encore ces objets ne paraissent-ils pas remonter à une époque antérieure à l'empire des Incas. Ce sont surtout des pointes de flèches avec ou sans pédoncule ; elles ne présentent aucun intérêt particulier.

Les Péruviens travaillaient très bien les roches dures, les polissaient et savaient leur donner un grand éclat. Parmi les objets les plus importants, il faut signaler les haches de pierre. Elles sont, le plus souvent, d'assez grande taille et à tranchant semi-circulaire ; on trouve aussi, un peu partout, mais moins fréquemment, des haches à talon large. Les haches à gorge paraissent être tout à fait inconnues.

Par contre, on rencontre en grande abondance, surtout sur la côte, des casse-têtes étoilés en pierre, dont le type se retrouve jusqu'en Équateur. L'étoile a généralement six branches. Pour compléter la série des objets de pierre qui servaient d'armes, signalons les projectiles de fronde et les casse-têtes sphériques.

D'autres sphéroïdes (*huipus*) servaient à briser les mottes de terre qu'il n'était pas possible de pulvériser à la main [2].

Les mortiers étaient de formes variées : les uns consistaient en cailloux creusés, les autres étaient circulaires, peu profonds et munis de deux anses pleines ; ils ont dû servir à broyer des couleurs. Enfin, on trouve, dans les sépultures, des vases de pierre en forme de lama, dont la cavité est étroite et profonde.

On a souvent découvert de petites figures d'animaux très bien

1. Garcilasso de la Vega, *Primera parte de los Commentarios reales*, lib. V, cap. II.
2. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. IV, p. 202.

sculptées. Les Indiens modernes de la Bolivie font encore de ces figures, qu'ils nomment *illas* [1]; ils les attachent à leurs animaux domestiques pour éloigner d'eux les maladies.

Les grandes sculptures péruviennes sur pierre ne sont pas aussi parfaites que celles du Mexique ni, surtout, de l'Amérique centrale. Les statues ont, en général, des formes anguleuses; le corps est maladroitement représenté, le visage est sans expression, l'ensemble est raide et privé de vie. Les bas-reliefs ne sont guère meilleurs, mais ils présentent un type particulier, très intéressant. « Tous les bas-reliefs, dit Soldi, sont également formés d'une simple silhouette en découpure méplate sur fond méplat.

« Le corps de l'homme ou de l'animal, enlevé ainsi sur le fond de la pierre, a une saillie variant depuis un centimètre jusqu'à un décimètre. La forme en reste toujours à l'image géométrique de la première ébauche, et la simplicité forcée à laquelle cette silhouette est amenée donnerait de la difficulté à comprendre le sujet, si quelques traits déterminatifs, obtenus par des rayures ou des gravures sur les formes ou plans en saillie, ne permettaient de comprendre que deux anses représentent parfois deux bras, terminés par deux ou trois lignes gravées indiquant les doigts.

« La perfection la plus grande à laquelle l'artiste se soit élevé, c'est d'avoir su mettre plusieurs plans découpés les uns sur les autres, formant jusqu'à sept ou huit étages, chaque étage correspondant à la saillie d'un membre du corps ou d'un organe de la face [2]. »

Le travail du bois et de l'os. — La plupart des armes des Péruviens étaient en bois ; la plus usitée était la *macana*, sorte de grand sabre, en bois de fer ou de *chonta* (*Gulielma speciosa*), de grandes dimensions, qui se maniait à deux mains comme l'espadon ; la lance, à pointe en forme de losange, avec un renflement dans la partie médiane [3] ; l'arc, aussi en bois de chonta, de l'espèce la plus simple ; les casse-têtes, sphériques ou prismatiques, à huit pans. De toutes ces armes, la plus remarquable est le propulseur, l'*estólica* des auteurs espagnols. Il est fait d'une planche dans laquelle on a inséré un crochet en pierre, en os ou en métal. Ces crochets ont une très

1. E. Boman, *Antiquités de la région andine de la République Argentine*, pp. 132-133.
2. E. Soldi, dans Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 567-568.
3. Voir une figure dans Reiss et Stübel, *Das Todtenfeld von Ancon*, vol. III, taf. 84. Baessler, *Ancient Peruvian Art*, pl. 163.

grande variété de formes : ils représentent le plus souvent une tête d'oiseau, plus ou moins stylisée, dont le bec forme la pointe destinée à retenir la flèche.

Les autres objets de bois retrouvés dans les sépultures sont innombrables : ce sont surtout des fuseaux et des fusaïoles, des vases et des tablettes, des peignes et quelques statuettes d'un travail plus soigné que n'est en général celui des grandes statues en pierre.

Les objets d'os comprennent surtout des tubes, des *tupus* ou épingles de vêtements, des instruments de musique et de petites plaques portant des têtes d'oiseaux ou de petits personnages sculptés et que l'on croit avoir servi de fléaux de balance. Sur la côte, on trouve souvent aussi des représentations de poissons, en os, dont les yeux sont parfois incrustés en pierre bleue. On ignore quel a pu être leur usage.

La céramique. — Les sépultures du Pérou ont fourni des quantités considérables de poteries de toutes formes et de plusieurs styles différents.

Les formes de la poterie d'*Ica* sont peu variées ; ce sont surtout des gobelets en tronc de cône, ou des sortes d'écuelles ovales. La partie la plus remarquable de ces vases est leur décoration : les dessins, généralement géométriques (carrés, losanges, escaliers), sont tracés en jaune, en blanc ou en noir sur un fond rouge sombre.

A *Nazca*, les formes sont plus nombreuses ; outre les précédentes, on trouve des gobelets galbés à fond rond ; des vases à panse carénée et à large col évasé, d'autres à panse sphérique et à goulot droit. Mais on n'y rencontre pas de goulots recourbés, non plus que les vases doubles, si fréquents dans la céramique péruvienne d'une époque postérieure.

La décoration est particulièrement intéressante. Le fond du vase est généralement rouge sombre et les dessins sont tracés en noir, en rouge vif, en blanc, en jaune et en vert bleuâtre. Ils représentent des hommes, des animaux stylisés d'une curieuse façon. M. Berthon a cherché à expliquer quelques-unes de ces figurations, mais, en l'absence de renseignements sur les populations de la côte sud du Pérou,

tout essai d'interprétation reste forcément un peu arbitraire [1] (fig. 218 et 219).

La céramique de la région centrale de la côte du Pérou (*Niveria*, *Pachacamac*, *Lurin*) rappelle un peu les précédentes ; toutefois, le dessin est assez différent ; la stylisation est carrée, au lieu d'être

Fig. 218. — Cruche à deux goulots, poterie de *Nazca* (d'après BERTHON, *Précolombien du Bas-Pérou*).

crochue, comme dans les vases de *Nazca* (fig. 220) ; les formes diffèrent aussi : on rencontre des vases à panse globulaire et à col effilé, le col est souvent réuni au corps du vase par des anses galbées.

Plus au nord, dans le pays *chimu* (Trujillo), nous trouvons des poteries très différentes. Il faut toutefois distinguer entre la céramique des diverses époques de cette partie du Pérou : les plus anciennes, peut-être contemporaines de celles de *Nazca*, d'*Ica* et de

1. P. BERTHON, *Étude sur le Précolombien du Bas-Pérou*, pp. 109-117.

Niveria, peuvent être appelées poteries anthropomorphes; elles sont en terre blanche, très soigneusement faites. Il en existe deux types

Fig. 219. — Gobelet et vase caréné de *Nazca* (d'après Berthon, *Précolombien du Bas-Pérou*).

Fig. 220. — Décoration d'un vase de *Pachacamac* (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

principaux : les vases blancs (fig. 221) et ceux où certaines parties sont peintes en rouge brique. Quoi qu'il en soit, ces vases sont de formes variées et représentent le plus souvent des hommes, ou des têtes humaines. Les personnages sont représentés dans des

attitudes très variées et toutes leurs caractéristiques individuelles sont bien marquées (fig. 222). Certains vases sont des caricatures, d'autres de véritables portraits, comme les vases représentés (fig. 223). Ces sortes de vases-portraits sont assez rares. Dans cette poterie apparaissent les goulots en forme d'arc surmonté d'un tube. Elle renferme aussi quelques vases à sujets animaux comme celui de la fig. 224.

Fig. 221. — Céramique blanche de la Côte (*Musée du Trocadéro*).

La seconde espèce de poterie *chimu* est d'une époque postérieure. La pâte est noire, brillante, très bien cuite. Les formes sont variées à l'infini ; on peut toutefois les classer de la façon suivante : 1° vases globulaires, décorés de panneaux sur lesquels sont figurés, en bas-relief, des sujets, plus ou moins stylisés, dans un champ semé de points en relief; 2° vases de forme géométrique (cubes, ellipsoïdes, œufs), très souvent doubles ou triples, parfois même sextuples ou octuples [1]; 3° vases phytomorphes (en forme de courges, de melons, de fruits divers); 4° vases zoomorphes. La variété des formes de ces derniers est presque infinie ; tous les animaux de la faune péruvienne sont représentés, dans toutes les attitudes, de toutes les dimensions (fig. 225). Enfin les vases anthropomorphes, très divers aussi dans les sujets représentés (fig. 226). La variété des formes

1. Rivero y Tschudi, *Antigüedades peruanas*, Vienne, 1851, ppl. XVII et XV.

Fig. 222. — Poterie *chimu* blanche et rouge (*Musée du Trocadéro*).

Fig. 223. — Vases *chimus* en poterie blanche et rouge dits « vases-portraits » (d'après P. Berthon, *Précolombien du Bas-Pérou*).

d'anses et de goulots n'est pas moins grande. On trouve des cols évasés et larges, d'autres très étroits qui laissent sortir l'eau goutte à goutte. Dans ce cas il existe une ouverture secondaire par laquelle

Fig. 224. — Vase en forme de poulpe provenant de *Chimbote* (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

l'air peut rentrer dans le vase ; cette ouverture est parfois disposée de telle sorte que l'air, en s'échappant, produise un sifflement. Dans certains vases zoomorphes, l'échappement de l'air produit un son plus ou moins semblable au cri de l'animal représenté [1].

1. C'est le cas, paraît-il, du vase en forme de perroquet de la pl. XXIII de Rivero y Tschudi, *Antigüedades peruanas*.

Nous avons déjà parlé de la poterie *colla* ou de Tiahuanaco ; les formes sont peu nombreuses et la décoration géométrique, tracée généralement en noir sur fond jaune-rougeâtre, est peu variée ;

Fig. 225. — Poterie noire des *Chimus*, Vases zoomorphes (d'après P. Berthon, *Le Précolombien du Bas-Pérou*).

Fig. 226. — Vases *chimus* en poterie noire, anthropomorphes (*Musée du Trocadéro*).

mais assez intéressante. On trouve aussi des vases à fond noir uniforme ornés de dessins incisés de forme très spéciale (fig. 227).

Les poteries du pays quichua présentent une différence bien marquée avec celles des styles précédents : les pièces n'ont généralement pas un aussi riche coloris que celles de *Nazca*, ni la

richesse de formes de celle du pays yunca. Toutefois, elles comptent encore dans ce que la céramique américaine a produit de plus beau.

Les poteries les plus anciennes du type quichua sont celles que M. Uhle a nommées poteries tricolores. Elles seraient, d'après lui,

Fig. 227. — Décoration d'un vase noir à fond incisé. Poterie dite de *Tiahuanaco*, provenant de *Chimbote* (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

à peu près contemporaines de la céramique noire du *Chimu*. Les vases de ce type sont en terre blanche. Les formes sont assez singulières : ce sont des sortes d'œufs ou de gourdes, surmontés d'un col très court, en forme de coupelle renversée. Parfois ces vases sont anthropomorphes : la partie située immédiatement au-dessous du col a la forme d'un visage humain grossièrement ébauché et de petits bras sont figurés sur les côtés du vase. Les décors, géométriques, sont formés de lignes noires et rouges figurant des losanges et des quadrillages.

Plus récente est la céramique inca.

Le type le plus grossier des poteries des Incas est celui des statuettes funéraires : la pâte, rouge, est souvent mal cuite et s'effrite sous le doigt ; les représentations sont maladroites et ne sont pas supérieures, comme fidélité, à ce que nous a laissé la statuaire.

D'autres poteries, d'usage domestique, en terre gris de fer, sont aussi assez grossièrement exécutées ; ce sont surtout des bouteilles et de petites marmites à panses sphériques et à col conique. La terre qui servait à faire ces poteries a aussi été employée pour la fabri-

Fig. 228. — Décoration en relief sur un vase en terre rouge de style *Inca*. *Chumbote* (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

cation de vases très décorés, de belle tenue [1] ; certaines de ces poteries rappellent celles du pays yunca.

La céramique en terre rouge, bien cuite et à surface soigneusement polie, relève des mêmes influences ; sa décoration, en relief, est souvent des plus intéressantes [2] (fig. 228). C'est dans cette catégorie qu'il faut faire rentrer les aryballes (fig. 229). Ce sont des vases à col haut et évasé, à panse peu dilatée, munis de deux anses latérales. Dans le haut, on voit saillir une petite tête d'animal (*puma*). La dimension de ces vases varie de 0m10 jusqu'à plus d'un mètre de hauteur. Ils portent souvent des peintures exécutées sur un fond jaune et consistant en lignes noires ou bleu foncé, se croisant de façon à former des losanges. Quelquefois, on a ajouté à ce décor

1. Reiss und Stübel, *Das Todtenfeld von Ancon*, vol. III, Taf. 95.
2. Id., *ibid.*, Taf. 96.

des ornements en relief. L'aire d'extension de ces vases est considérable ; on en trouve depuis le nord de l'Équateur jusqu'au Chili et dans la République argentine (pays calchaqui), mais ils sont rares sur la côte péruvienne du Pacifique [1].

Fig. 229. — Aryballe péruvienne (*Musée du Trocadéro*).

Le Haut-Pérou nous a fourni des vases peints, du plus haut intérêt. Ces vases ont une couverte blanche, sur laquelle le dessin a été tracé en rouge brique ou en noir bleuâtre ; des scènes de toutes sortes y sont représentées ; ce sont des défilés de guerriers, des combats, des danses rituelles ou encore des tableaux de la vie journalière (fig. 230, 231, 232). Quelques vases ont des formes capricieuses ; ils représentent par exemple des montagnes, sous une forme très stylisée (fig. 233), des maisons, etc.

1. Boman, *Antiquités de la région andine de la République Argentine*, pp. 298-305.

Dans toutes les poteries rouges ou blanches, on trouve, comme dans celles des *Yuncas*, une très grande variété de forme des anses

Fig. 230. — Lécythe blanc à peintures rouge brique (*Musée du Trocadéro*).

Fig. 231. — Peinture d'un lécythe, guerriers dansant ou combattant (d'après Wiener, *Pérou et Bolivie*).

et des goulots. Souvent ce dernier se bifurque en anse dont les deux extrémités viennent se souder sur la panse du vase (fig. 234); d'autres fois, il s'effile, de manière à ne laisser passer le liquide que

goutte a goutte ; souvent aussi, les vases sont doubles, réunis par une anse creuse qui les fait communiquer. Les anses sont en forme de becs d'oiseaux, de queues d'animaux, etc. ; quelquefois, dans la poterie rouge, elles sont très longues et gracieusement courbées.

Fig. 232. — Peinture d'un lécythe, scène mythologique. *Trujillo* (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

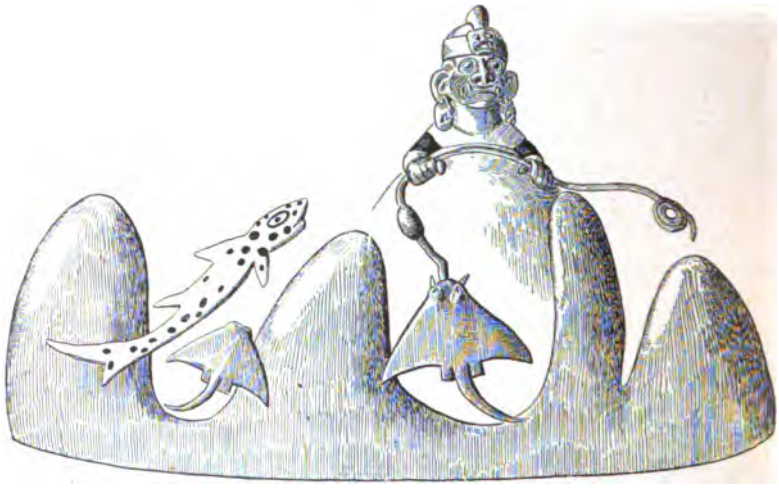


Fig. 233. — Décoration d'un vase de *Chimbote*, de style inca. Les montagnes sont moulées ainsi que la tête du personnage et les deux raies, le squale est peint (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

La matière employée pour faire toutes ces poteries était de l'argile mélangée de matières diverses, charbon, ocre, paille de maïs hachée très fin [1], qui donnent au mélange une teinte caractéristique. La cuisson était soignée bien qu'elle paraisse avoir eu lieu en plein

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 630.

air. Pour obtenir des surfaces blanches, on recouvrait le vase, avant la cuisson, avec de l'argile délayée.

Le travail des métaux. — Les Péruviens ont été les meilleurs métallurgistes de l'Amérique, si l'on excepte les habitants de la province d'Esmeraldas. Ils possédaient l'or (*ccuri*), l'argent (*collqui*), le plomb (*titi*), l'étain (*llampu collqui* « argent doux », *ymactitu*, *chayantanca*), le cuivre (*anta*), le mercure (*llimpi*). Ils faisaient divers alliages : des bronzes à basse teneur d'étain (*chacrusca*

Fig. 234. — Vases avec anses en forme d'étrier (*Musée du Trocadéro*).

anta, *hichaicca anta*), des laitons (*pallca*, *rapra*), des alliages de cuivre et d'or (*anta ccuri*).

Le cuivre et ses alliages servaient surtout à faire les armes. On a trouvé des casse-têtes étoilés en cuivre, analogues à ceux en pierre, des haches à tranchant semi-circulaires, percées d'un trou perpendiculaire dont les propotypes en pierre se trouvent non au Pérou, mais en Équateur, des haches à talon ou à oreilles, des sortes de haches à douilles, etc.

C'est aussi avec ce métal que l'on confectionnait les grands *tupus* ou épingles et les pinces à épiler, les miroirs et de petits objets de toilette, tels que des cure-oreilles. Un grand nombre de bagues, de bracelets, de plaques de front sont aussi en cuivre ou en bronze.

Les *tumis* ou couteaux à lame perpendiculaire au manche, que l'on trouve si souvent dans les sépultures de l'époque des Incas, étaient faits en cuivre (fig. 236 et 235).

L'argent et l'or servaient surtout à faire des bijoux : bandeaux de front, bagues, bracelets, grains et plaques de colliers, ***tupus***, cure-oreilles, ainsi que de petites statuettes qui représentaient le plus souvent des animaux et de grands pectoraux (fig. 237).

Mais les plus remarquables produits de l'orfèvrerie péruviennne sont les vases coniques en argent et en or. Les vases en or sont sou-

Fig. 235. — *Tumi* ou couteau en bronze à tranchant circulaire.

vent de simples timbales, en forme de tronc de cône (fig. 238). Les vases en argent sont de grandes dimensions, ils ont souvent 0 m 30 de haut et 0 m 10 d'ouverture ; leur forme générale est celle d'un tronc de cône, compliqué par des ressauts en escaliers, ou décoré de figures au nez très saillant et souvent busqué (fig. 239). A signaler aussi les papillons d'or : ces petits objets avaient des ailes d'une épaisseur qui ne dépassait pas un dixième de millimètre ; le centre de gravité était si parfaitement établi que, lorsqu'on les lançait en l'air, ils restaient quelque temps à voleter avant de retomber [1].

Nous sommes assez bien renseignés sur les techniques de l'extraction et de la fonte des métaux dans l'ancien Pérou. Les galeries de

1. Wiener, *Pérou et Bolivie*, pp. 586-587.

mines étaient creusées de biais, sous des angles de 40° à 45°; l'or était obtenu par lavage, et la connaissance du mercure a dû

Fig. 236. — Grand *tumi* en argent, orné de personnages et de grelots. *Pachacamac* (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

beaucoup aider les *Quichuas* à affiner ce métal [1]. Les minerais extraits étaient broyés à l'aide de pierres, puis portés dans des fourneaux de réduction appelés, suivant leur forme, *huairas* ou

1. Voir toutefois plus haut (p. 607) l'interdiction de l'extraction du mercure par les *Incas*.

toccochimpus. Les *huairas* (fig. 240, C) étaient de petits fourneaux en forme de pots de fleurs, de 0m85 environ de hauteur, percés de trous sur tout leur pourtour et munis, à la partie inférieure, d'une ouver-

Fig. 237. — Grand pectoral en or repoussé, provenant de *Pachacamac* (d'après Baessler, *Ancient Peruvian Art*).

Fig. 238. — Petites timbales d'or servant de pendentifs (d'après Berthon, le *Précolombien du Bas-Pérou*).

ture rectangulaire. On plaçait dans ce pot du charbon de bois et au-dessus le minerai ; au-dessous, était un récipient en terre cuite dans lequel coulait le métal au fur et à mesure qu'il était fondu. Les *huairas* étaient placés sur le sommet des collines où le vent

était violent, et on allumait le charbon ; la ventilation établie par les trous était suffisante pour fondre l'argent et l'or [1].

Mais l'argent ainsi obtenu était impur : il contenait une proportion de plomb considérable ; on devait l'affiner dans des fourneaux spéciaux (*toccochimpus*) [2]. Ces derniers (fig. 240, D L) étaient des sortes de voûtes en terre cuite (D), pourvues d'une grande porte trapézoïdale (E). On y introduisait le moufle (F), qui était percé de

Fig. 239. — Vases péruviens en argent repoussé.

trous et on remplissait l'espace laissé libre entre le moufle et la paroi du dôme avec du charbon de bois. L'ouverture (E) de la voûte était close à l'aide de la porte en terre cuite G, qui possédait une ouverture pour laisser passer le col du moufle, pièce détachable figurée en L, que l'on pouvait aussi boucher à l'aide du tampon H ; un trou pratiqué au sommet de la voûte et que venait fermer le cylindre de terre cuite I servait à introduire de nouveau charbon [3]. Peu après la conquête, les *Quichuas* se servirent des fourneaux à

1. Cieza de Leon, *Primera Parte de la Crónica del Peru*, cap. cix ; B. de Ovando, *Description del Perú* (*Relaciones geograficas de Indias*, Peru, vol. II, appendice, p. cxx) ; Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, vol. I, p. 308.

2. B. Ramirez, *Descripcion del Reyno del Peru* (*Relaciones geograficas de India*, Peru, vol. II, appendice, p. cxxi).

3. Barba, *Arte de los metales, in que se enseñaban el verdadero beneficio de los oro y plata por açogue*, Madrid, 1640, dans Boman, *Antiquités*, pp. 548-551.

réverbère en brique, introduits par les Espagnols (fig. 240, A et B).

Pour le cuivre, les Indiens n'employaient pas de fourneaux : ils introduisaient le minerai dans des creusets faits de terre cuite et de charbon en poudre et le mettaient sur un feu que des hommes munis de tubes attisaient par leur souffle, jusqu'à ce que le métal fût réduit et fondu [1]. On comprend que, dans ces conditions, les *Quichuas* ne pouvaient utiliser que des minerais facilement réductibles et fusibles ; ils employaient principalement, pour le cuivre, les silicates (chrysocolle), les carbonates (azurite) et l'oxychlorure (atacamite) ; les *Collas* de Tiahuanaco réduisaient les sulfures, aussi les cuivres de cette

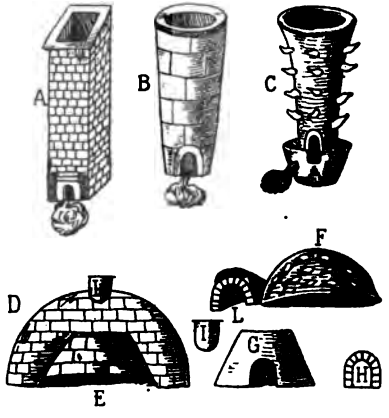


Fig. 240. — Fourneaux péruviens pour la réduction et la fusion des minerais *huairas et toccochimpus* (d'après Boman, *Antiquités de la région andine de la République Argentine*).

région contiennent-ils toujours un peu de soufre, ce qui les rend aigres [2].

Les métaux étaient surtout travaillés par martelage sur des enclumes de pierre, et à l'aide de marteaux sans manche (*hihuanes*), faits avec du silex noir [3]. Mais les objets de bronze et d'or étaient souvent fondus.

1. Benzoni, *La Historia del Mondo Nuovo*, p. 215.
2. E. Boman, *Antiquités de la région andine de la République Argentine*, pp. 859-861.
3. Bastian, *Die Culturländer des alten Amerika*, p. 588.

§ V. — *La vie intellectuelle.*

Nous avons peu de renseignements sur la vie intellectuelle des *Quichuas*, sur les rudiments de science qu'ils ont pu posséder, sur leurs goûts esthétiques ; toutefois, nous avons cru utile de donner quelques indications à ce sujet.

Les arts (*la peinture, la sculpture, la musique, la littérature*).

L'art pictural des Péruviens ne nous est pas connu, comme celui des Mexicains, par de grandes peintures en fresques ou de fines miniatures. C'est, surtout, sur les vases et sur les étoffes que nous

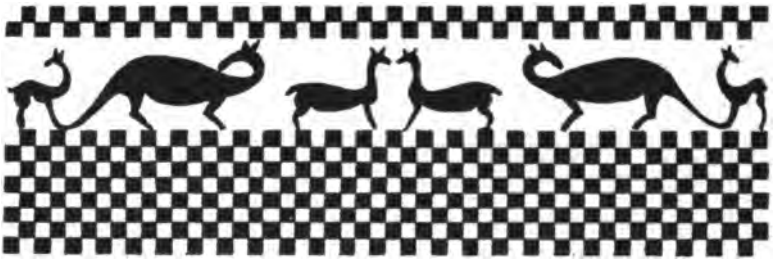


Fig. 241. — Frise peinte sur les murs de *Chanchan* (d'après Wiener, *Pérou et Bolivie*).

pouvons apprécier ce qu'ont été les idées esthétiques des *Quichuas* et des autres peuples du Pérou, en ce qui regarde le dessin et l'harmonie des couleurs. Le dessin est en général assez bon (voir fig. 241) ; il y a une certaine souplesse, surtout dans les motifs de décorations zoomorphiques. Chez les très anciens peuples de la côte, la stylisation était beaucoup plus marquée (voir les vases de *Nazca*, fig. 218 et 219). Les couleurs sont peu variées sur les vases et les décorations murales ; ce sont généralement des motifs d'une seule teinte, appliqués sur un fond uniforme. Mais, là encore, la civilisation de *Nazca* fut supérieure aux autres : les vases sont décorés de brun, de rouge vif, de vert bleuâtre et de noir, bien harmonisés et disposés de façon à produire un effet agréable à l'œil.

Les *Quichuas* et les *Aymaras* ont été, nous l'avons déjà dit, des sculpteurs plus que médiocres, si l'on n'en juge que par leur travail

de la pierre, tant en ronde bosse qu'en bas-relief. Toutefois, on ne peut se contenter de cette seule indication : l'examen de leurs poteries, de certains de leurs objets de métal, montre qu'ils étaient d'excellents modeleurs, appréciant parfaitement les proportions du corps, tant de l'homme que des animaux et sachant saisir avec beaucoup de justesse les caractéristiques individuelles.

La musique ne nous est naturellement connue que par les instruments qui servaient à la produire. C'étaient des flûtes en os, en bois, en terre cuite (*pincullu*, *chayña*), des flûtes de Pan en roseau, des conques servant de trompes, en coquilles naturelles ou en terre cuite, des sistres, des tambours (*huancas*). Actuellement encore, les Indiens du Pérou jouent des airs soi-disant indigènes, désignés sous les noms de *tonos* (espagnol), de *yaravis*, etc. Ces airs présentent un caractère assez particulier, mais aucune étude n'en a encore été faite.

De la littérature du peuple des Incas, il nous est parvenu peu de choses : quelques poésies religieuses, telles que les hymnes à *Inti* et à *Huiracocha* que nous avons cités auparavant. Parmi les productions proprement littéraires, on connaît un grand drame, *Ollantay*, œuvre d'un anonyme, très certainement postérieur à la conquête. Ce drame, très intéressant et écrit dans un quichua très élégant, paraît avoir été composé sous l'influence d'idées européennes ; toutefois certaines parties sont certainement d'inspiration purement péruvienne et transcrites d'après des chants populaires. Tel est le fragment suivant, chanson de moisson, adressée à l'oiseau *tuya* (*Cocoborus chrysogaster*).

O oiseau ! épargne
Le maïs de ma princesse.
Ne le dérobe point
Ce maïs qui la nourrit,
O *tuya* ! o *tuya* !

Son fruit est blanc,
Ses feuilles sont tendres
Mais elles sont fragiles
Et je crains que tu ne te perches
O *tuya* ! o *tuya* ! [sur elles,

Vos ailes seront coupées,
Vos griffes seront arrachées
Et vous serez pris
Et mis en cage,
O *tuya* ! o *tuya* !

C'en sera fait de vous
Si vous prenez un grain [de maïs,
C'en sera fait de vous
Si un grain est perdu,
O *tuya* ! o *tuya* [1] !

1. Markham, *Ollanta, an ancient yuca Drama*. Londres, 1871, in-8, p. 125.

Le drame d'*Ollantay* a été traduit en anglais par MARKHAM, en espagnol par NODAL[1] et en français par PACHECO ZEGARRA[2]. Nous ne connaissons pas d'œuvre en prose quichua.

L'écriture. — Beaucoup d'auteurs ont parlé de l'écriture des anciens Péruviens ; on nous a dit qu'ils possédaient des annales, faites de cordelettes (*qquipus*) nouées auxquelles étaient suspendus de menus objets : petits morceaux de bois, pierres colorées, fragments de miroir, etc. Voici la description qu'en donne GARCILASSO DE LA VEGA : « Pour les affaires de la guerre, du gouvernement, pour les tributs, les cérémonies, il y avait divers *quipus* et dans chaque paquet de ceux-ci beaucoup de nœuds et de fils attachés : rouges, verts, bleus, blancs, etc., et autant que nous trouvons de différences dans nos vingt-quatre lettres, en les plaçant de manière diverse pour en tirer des sons si variés, autant les Indiens obtiennent un grand nombre de significations par la position diverse des nœuds et des couleurs[3]. » Il ne faut pas inférer de ce que dit GARCILASSO que l'écriture en *qquipus* ait été, à aucun degré, phonétique ; bien loin de là. Il ne me semble même pas que les *qquipus* aient servi à tous les usages qu'indique l'ancien chroniqueur. Ce qui est avéré, c'est que les cordelettes nouées ont servi à tenir des comptes : ceux qui tenaient ces comptes étaient nommés *qquipucamayocs*. En réalité, les Péruviens ne semblent avoir connu aucun genre d'écriture proprement dite.

L'astronomie et le calendrier. — Nous avons énuméré, en parlant de la conception mythique du monde, les astres connus des anciens Péruviens ; nous avons aussi indiqué leurs idées sur la nature des phénomènes astronomiques. Il nous reste à signaler les instruments à l'aide desquels ils étudiaient le cours des corps célestes. A *Ccozco*, il y avait deux groupes de piliers, placés dans des lieux élevés, à l'est et à l'ouest de la ville, marquant les points extrêmes du lever et du coucher du soleil ; ils servaient à la fixation des solstices[4]. Dans les autres villes de l'empire, des piliers analogues (*intihuatanas*) servaient au même objet.

1. F. NODAL, *Los Vinculos de Ollantay*, Ayacucho, 1874.
2. PACHECO ZEGARRA, Paris, 1878, traduction excellente, précédée d'une introduction critique intéressante.
3. GARCILASSO DE LA VEGA, *Primera parte de los Commentarios reales*, cap. III.
4. BETANZOS, *Suma y narracion de los Incas*, p. 105.

Le calendrier dont se servaient les *Quichuas* ne semble pas indiquer que leurs observations astronomiques étaient très précises. Leur année se composait de douze lunaisons, dont voici les noms :

huchuy-póccoy	correspondant à	janvier
hatun-póccoy	—	février
paucar-huátay	—	mars
ayrihuay	—	avril
aymuray-ccusqui	—	mai
inti-raymi	—	juin
anta-asitua ou *cahuarhuaquis*	—	juillet
ccapac asitua	—	août
uma raymi	—	septembre
ayarmaca	—	octobre
ccapac-Raymi	—	novembre
Raymi	—	décembre [1]

Mais ce ne sont que des périodes purement lunaires. Aussi est-il illusoire de vouloir, comme l'ont fait les anciens auteurs espagnols, établir une correspondance entre elles et les mois européens : au bout d'une ou deux années le décalage est tel qu'il atteint une ou deux divisions. Toutefois Acosta [2] prétend que les *Incas* connaissaient l'année de 365 jours, divisée en 12 mois inégaux, un peu à la façon des nôtres. Mais Garcilasso de la Vega lui-même nie qu'il en ait été ainsi [3], et Betanzos dit que l'année des *Quichuas* ne renfermait que 360 jours [4]. La durée réelle de l'année péruvienne reste donc incertaine, mais il est établi dès aujourd'hui que le peuple des Incas ignora l'année solaire et qu'il ne saurait être mis, sous ce rapport, au même rang que les Mexicains et les Mayas.

1. D'après la iste établie par Rivero y Tschudi, qu ont suivi Velasco. Voir les listes, toutes différentes, à la suite de l'édition de la *Suma y narracion* de Betanzos par Jimenez de la Espada.
2. *Historia natural y moral de las Indias*, lib. VI, cap. III.
3. *Primera parte de los Commentarios reales*, lib. II, cap. XXII.
4. *Suma y narracion*, p. 300.

CHAPITRE XI

LES DIAGUITES DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE ET LES PEUPLES ENVIRONNANTS

SOMMAIRE. — I. Les Diaguites ou Calchaquis. — II. L'histoire des Diaguites. — III. La civilisation des Diaguites. — IV. L'industrie des Diaguites. — V. L'origine des Diaguites. — VI. Les Comechingons. — VII. Les peuples de la Bolivie et du Chili.

§ 1. — *Les Diaguites ou Calchaquis.*

Les Diaguites occupaient, au temps de la conquête espagnole, toute la région montagneuse du territoire argentin actuel, depuis le Nevado del Acay et la vallée de Lerma au nord, jusqu'à la province de Mendoza au sud. Ce territoire comprend les provinces de Salta, de Catamarca, de la Rioja, une partie de celles du Tucuman et de Mendoza. Au nord de ce territoire, s'étend le haut plateau sud de la Bolivie, où sont situées les Punas de Jujuy et d'Atacama.

Les *Diaguites* sont souvent appelés *Calchaquis*. Le nom de *Calchaquis* a surtout été employé par les ethnographes et les archéologues argentins [1]. En réalité, les *Calchaquis* n'étaient qu'une des tribus du peuple diaguite et aucun des anciens écrivains n'a employé ce terme, sauf quand il a voulu désigner une tribu particulière qui habitait la vallée Calchaqui, à l'ouest de l'État de Salta. Nous conserverons donc au peuple qui occupa cette contrée le nom de *Diaguites*, que lui donnaient les anciens chroniqueurs et qu'a adopté M. E. BOMAN qui nous servira de guide dans ces études [2].

Les Diaguites étaient divisés en tribus nombreuses, dont les noms se retrouvent encore dans ceux de quelques localités de la région. Les principales de ces tribus étaient les *Calchaquis*, les

1. A partir de 1890, il y a eu, dans la République argentine, un mouvement d'opinion, conduit par Francisco P. MORENO, qui a amené l'entreprise de nombreuses expéditions archéologiques dans toute l'étendue du territoire. Les premiers explorateurs de la région du Tucuman et de Salta attribuèrent aux « Calchaquis » les vestiges qu'ils trouvèrent. Ce terme s'est perpétué dans la littérature scientifique argentine et a gagné l'Europe.

2. ERIC BOMAN, *Antiquités de la région andine de la République Argentine et du désert d'Atacama* (Mission scientifique G. de Créqui Montfort et E. Sénéchal de la Grange, vol. I, Paris, 1908).

Tolombons, les *Pulans*, les *Huachipas* qui peuplaient les vallées de Yocavil et de Calchaqui; les *Anfamas* et les *Tafis*, à l'est des précédents; les *Hualfins*, les *Huasans*, les *Andalgalas*, les *Pipanacos*, localisés au nord et à l'est de la Salina de Poman; les *Catamarcas*, près de la ville actuelle de ce nom; les *Famatins*, les *Capayans*, habitant les flancs orientaux de la sierra de Famatina; les *Guandacols* à l'ouest de cette sierra.

§ II. — *L'histoire des Diaguites.*

Tous les renseignements que nous possédons sur l'histoire des *Diaguites* sont contenus dans les récits des anciens chroniqueurs du Pérou.

Montesinos parle avec quelque détail de l'histoire de cette partie de l'Argentine, mais la plupart des indications qu'il nous fournit sont légendaires et se rapportent à des dynasties imaginaires. Suivant cet auteur, *Manco Ccapac Yupanqui*, de la dynastie des *Pyrhuas*, sixième « roi » du Pérou, aurait envoyé des guerriers dans la province du Tucuman, à une époque qui remonterait à 1.500 ans environ avant notre ère [1].

Sous le roi *Cayo Manco Amauta*, 400 ans plus tard, le Pérou fut envahi par des bandes de guerriers féroces, venus du Chili, du pays des Chiriguanos et du Tucuman [2]. Les Quichuas réussirent à soumettre le pays; mais sous le règne de *Huillcanota Amauta*, un siècle environ avant notre ère, les gouverneurs péruviens du Tucuman furent chassés par une révolte des indigènes et vinrent se réfugier à *Ccozco* [3].

Les faits que raconte Garcilasso de la Vega offrent un caractère plus historique. D'après cet auteur, l'Inca *Huiracocha*, qui régnait au commencement du XIVe siècle, se trouvant dans la province de Charcas, reçut une ambassade des gens du *Tucma* (Tucuman) qui lui adressa des éloges sur ses hauts faits et ceux de ses ancêtres, et lui demanda d'annexer leur pays au royaume des Incas. Puis les ambassadeurs donnèrent à *Huiracocha* des tissus de coton, du miel, du maïs, des graines et des légumes de leur pays, en signe de vassalité. L'Inca accepta la soumission des gens du Tucuman et

1. Montesinos, *Memorias antiguas y politicas del Peru*, Madrid, 1882, cap. VIII, p. 48.
2. Id., *ibid.*, cap. XI, p. 61.
3. Id., *ibid.*, cap. XIII, p. 75.

fit, à son tour, des cadeaux à leurs envoyés. Il envoya des prêtres dans le pays, pour y enseigner la religion officielle, et des fonctionnaires quichuas instruisirent les Indiens dans l'art du drainage [1].

L'auteur indien YAMQUI SALCAMAYHUA parle aussi d'une occupation du Tucuman par les Péruviens, mais il ne dit pas que les habitants de ce pays se soient soumis de leur plein gré à la domination des Incas. L'Inca *Yupanqui* aurait envoyé au Tucuman une armée, parce que les habitants préparaient une campagne contre *Ccozco*. Les *Quichuas* remportèrent une facile victoire, et s'emparèrent d'un butin d'or considérable [2].

Ces renseignements permettent d'établir l'existence de rapports entre l'empire des Incas et le pays des *Diaguites*. Ces rapports nous sont confirmés par divers auteurs, DIAZ DE GUZMAN [3], MATIENZO [4], NARVAEZ [5], DEL TECHO [6], qui signalent la domination péruvienne sur les *Calchaquis* ou *Diaguites*. Seul, LOZANO a nié l'existence d'une domination péruvienne sur les provinces du Tucuman et de Catamarca [7], et cette thèse a été reprise plus récemment par M. AMBROSETTI, ainsi qu'on le verra plus loin.

Le pays des *Diaguites* fut conquis par les Espagnols à une date assez tardive. Ce n'est qu'en 1540 que *Diego de Rojas*, venu du Pérou, tenta de soumettre le Tucuman; il trouva la mort dans cette entreprise. En 1549, *Francisco de Mendoza* traversa le pays et arriva jusqu'aux bords du Paraná, où il fut assassiné par ses sol-

1. GARCILASSO DE LA VEGA, *Primera parte de los Commentarios reales del Inca*, lib. V, cap. XXV.

2. JUAN DE SANTA CRUZ PACHACUTI YAMQUI, *Relacion de antigüedades deste Reyno del Piru*, Madrid, 1879, p. 292.

3. DIAZ DE GUZMAN, *Historia argentina de las Provincias del Rio de la Plata*, Buenos-Aires, 1835, lib. III, cap. XII, p. 135. Cet auteur, qui écrivit son ouvrage en 1612, dit que les Indiens du Tucuman reconnaissaient autrefois l'Inca du Pérou pour leur souverain.

4. J. DE MATIENZO, *Carta a S. M. del Oidor de los Charcas*, Madrid, 1855, pp. XLIII-XLIV. Dans cette lettre, datée de 1566, Matienzo dit que sur les routes du pays diaguite, il existait des *tambos* (*tampus*) établis par les Incas.

5. NARVAEZ, *Relacion de las provincias de Tucumán que dio Pedro Sotelo Narvaez*, Madrid, 1885, p. 147. Narvaez écrivit probablement cet ouvrage en 1583; il signale aussi l'existence de *tampus* sur les anciennes routes de la province du Tucuman.

6. N. DEL TECHO, *Historia Provinciæ Paraguariæ*, Leyde, 1673, lib. I, cap. XIX, p. 15, dit que les Indiens du Tucuman, voisins du Pérou, c'est-à-dire les *Diaguites*, étaient soumis aux Incas, et qu'ils continuèrent même à révérer ceux-ci après la conquête.

7. LOZANO, *Historia de la Conquista del Paraguay, Rio de la Plata y Tucuman*, Buenos-Aires, 1873-1875, vol. IV, pp. 5-12.

dats. La même année, *Juan Nuñez del Prado* partit du Pérou, soumit les Indiens du Tucuman et fonda la ville de Ciudad del Barco. *Francisco de Aguirre*, *Perez de Zurita*, *Gregorio Castañeda* continuèrent, de 1553 à 1561, l'œuvre de *del Prado*, mais la résistance des Indiens et les dissensions entre les Espagnols ne permirent pas la pacification rapide du pays, et ce n'est qu'à partir du XVII[e] siècle que la domination européenne s'établit vraiment sur le pays des Diaguites.

§ III. — *La civilisation des Diaguites.*

Les anciens auteurs nous ont donné très peu de renseignements sur la civilisation des anciens Diaguites. De leur organisation sociale, de leur religion, de leurs mœurs, nous ne savons presque rien.

Les *Calchaquis*, dit-on, étaient d'aspect bizarre et farouche ; ils portaient les cheveux longs et tressés, fixés au sommet de la tête en forme de nœud [1].

Leurs vêtements étaient de laine de lama, et peut-être de coton [2] ; DEL TECHO dit que ces tissus étaient très bien faits et que certains présentaient l'apparence de la soie. Des morceaux d'étoffes diaguites ont été découverts par M. QUIROGA, dans les fouilles qu'il a faites à Quilmes, à Belen, à Hualfin et à l'Apacheta. Ces fragments étaient très détériorés par le temps ; toutefois, on pouvait encore reconnaître que le tissu était presque aussi fin que les étoffes européennes. Les couleurs principales étaient le jaune, le rouge et le brun. On employait rarement plus de deux couleurs ; dans ce cas le décor formait des raies, des lignes brisées avec des appendices en forme de languettes et des bordures grecques [3].

Le vêtement principal des *Diaguites* était la tunique péruvienne (*uncu*), sans manches ou à manches très courtes. Cette tunique leur descendait jusqu'aux chevilles et lorsqu'ils allaient en guerre, ils la

1. DEL TECHO, *Historia Provinciæ Paraguariæ*, pp. 147-148 ; cf. TORRES, *La nouvelle histoire du Pérou, d'après la relation du P. Diego de Torres*, Paris. 1604, p. 16.

2. GARCILASSO DE LA VEGA, *Primera parte de los Commentarios reales*, lib. VIII, cap. XVIII, p. 184, dit que les habitants du Tucuman offrirent des étoffes de coton en présent à l'Inca *Huiracocha*.

3. A. QUIROGA, *Como vestian los Calchaquies*, Buenos-Aires, 1903, pp. 34 et suiv.

serraient à l'aide d'une ceinture. Les femmes portaient une tunique analogue [1].

Les *Diaguites* se ceignaient le front d'un bandeau, généralement en laine, parfois en or ou en argent, dans lequel ils fichaient des plumes multicolores. Ils portaient des sandales (*usuta*), en cuir, d'après Torres [2]. On a retrouvé de ces sortes de chaussures dans les sépultures des hauts plateaux.

On peut se faire une idée assez exacte du costume des anciens

Fig. 242. — Un *Calchaqui*, d'après les fresques de la Pucara de Rinconada.

Diaguites à l'aide de la fig. 242 qui a été composée par M. E. Boman d'après les pétroglyphes de la Pucara de Rinconada, en pays atacama [3].

Ce que nous connaissons de l'architecture des *Diaguites* provient presque exclusivement de découvertes archéologiques. Toute la région qu'ils habitaient est riche en ruines. Celles-ci présentent un tout autre type que les structures en gros blocs des Péruviens (Quichuas, Aymaras), mais rappellent les constructions laissées par les peuples préincasiques, et appelées en quichua : *pircas* [4]. Ce sont, le plus souvent, des murs en pierre sèche, exception-

1. Del Techo, *Historia Provinciæ Paraguariæ*, p. 147 ; cf. Torres, *Nouvelle histoire*, p. 16.
2. Id., *ibid.*
3. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 666.
4. C'est sous ce nom que sont encore désignées les ruines dans le nord-ouest de la République argentine. Le mot *pirca* signifie « mur ».

nellement cimentés avec de la terre, mais jamais avec du mortier. Les pierres ont généralement été choisies de façon à se bien adapter les unes aux autres, mais elles n'ont jamais été taillées. Quelquefois, mais rarement, les *adobes* ont été substituées à la pierre.

Les murs, circulaires ou rectangulaires, ont une épaisseur de 0 m 50 à 1 mètre, dimension qu'ils ne dépassent que très rarement [1]. Suivant M. Boman, un grand nombre ont conservé leur hauteur primitive. Il est assez difficile de comprendre quelle a pu être la destination de ces *pircas*. Un auteur nous a affirmé l'existence, dans la sierra de Cordoba, à peu de distance au sud-est du territoire des *Diaguites*, de maisons à murs très bas, à demi creusés dans le sol ; ce mode de construction était adopté, croit-on, pour défendre les habitants contre le froid [2]. D'autre part, le P. Cobo parle d'habitations du Pérou, dont les murs n'auraient eu qu'un « estado » [3] de haut [4]. Dans ces conditions, il se peut que les *pircas* actuelles de la région diaguite aient conservé leur hauteur primitive ; on peut se demander, toutefois, quel système de couverture employaient les indigènes, pour donner à ces habitations une hauteur suffisante. M. Boman a émis l'hypothèse que seule la partie inférieure des murs aurait été bâtie en pierre, tandis que la partie supérieure était construite en bois, et recouverte de chaume ou de peaux [5]. Cette supposition semble être appuyée par le fait que dans les ruines de *Morohuasi*, le même auteur a trouvé quantité de fragments de poutres [6].

Outre les *pircas*, il existe des ruines très nombreuses d'autres édifices. Ce sont des rangées de pierres de dimensions inégales, qui n'ont pu servir de soubassement à des murs. Ces alignements forment des enclos ronds ou rectangulaires de grandeurs diverses. Il est probable que ces murs circonscrivaient le terrain au milieu duquel s'élevait une hutte en bois.

Les maisons en *pircas* ont été étudiées par les archéologues

1. Cependant, M. G. Lange a trouvé, à la Pucará de Aconquijá, des murs de 2 m 75 de hauteur sur une épaisseur de 1 m 50 à la base et 0 m 60 au sommet (*Las ruinas de la fortaleza de Pucará*. — AMP, Arqueologia, III, la Plata, 1892), et M. Ten Kate, à Loma Jujuy, d'autres murailles de 2 m 50 de haut sur 2 m 30 de large (RMP, vol. V, pp. 329 et suiv.).

2. G. L. de Cabrera, *Relacion sobre las descubrimientos de Don Geronimo Luis de Cabrera en las provincias de las Juries*, Madrid, 1885, p. 141.

3. Hauteur d'un homme debout.

4. B. Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, Séville, 1890-1895, vol. IV, p. 166.

5. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 312.

6. Id., *ibid.*, p. 334.

argentins et par les membres de la Mission française de l'Amérique du Sud. A *Tinti*, dans la vallée de Lerma, M. Boman a relevé le plan de l'une de ces habitations qui devait servir de demeure à une famille. Elle se composait de deux grandes chambres, l'une de 8 m. × 7 m. et l'autre de 9 m. × 5 m., accédant sur une cour rectangulaire de 25 m. × 16 m. Ces chambres avaient des portes s'ouvrant sur la cour, qui n'avait aucune ouverture communiquant avec l'extérieur. Les murs formant l'enclos et les chambres étaient construits en pierre sèche ; ils avaient environ 0m50 de hauteur. Deux chambres funéraires, à demi souterraines, étaient annexées à l'habitation. Ces chambres, de forme cylindrique, étaient, elles aussi, bâties en pierre sèche ; le sol était pavé de pierres plates. L'une de ces chambres renfermait un squelette, l'autre, deux [1].

A *Morohuasi*, dans la Quebrada del Toro, on trouve un grand nombre d'enclos en pierre ; ils sont rectangulaires et leurs dimensions sont en général : 8 m. × 10. On y a trouvé un grand nombre de poutres pourries de *Cereus pasacana* [2].

A Lapaya, village important de la vallée calchaquie, M. Delgado a découvert des constructions en *pirca* de forme circulaire ; d'autres sont rectangulaires, avec deux avancées en forme de triangles rectangles qui ont peut-être servi de magasin. Des fouilles effectuées dans une de ces maisons ont fourni à M. Boman des objets d'or et de cuivre [3].

La plupart des anciens villages diaguites étaient situés sur des collines ou des plateaux d'accès difficile. Plusieurs ont conservé le nom quichua de *pucará*, « forteresse », ce qui prouve qu'au temps de la conquête on les considérait comme des lieux défendus artificiellement.

Certaines de ces agglomérations semblent avoir été très importantes. Tel *Quilmes*, composée de milliers de constructions en *pircas*. *Quilmes* était construite sur la pente d'une montagne, et opposa une résistance acharnée aux Espagnols qui la prirent d'assaut en 1665 seulement, après un premier essai infructueux en 1659 [4].

1. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 311-313.
2. Id., *ibid.*, pp. 333-334 et fig. 55. Ces ruines ont aussi été visitées par Eric von Rosen de l'expédition E. Nordenskiöld.
3. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 217 et suiv.
4. J. Ambrosetti, *La antigua ciudad de los Quilmes* (*Boletin del Instituto Geográfico Argentino*, vol. XVIII, Buenos-Aires, 1897, pp. 33 et suiv.).

Une autre « ville » diaguite est la Pucará de Aconquija. Elle est située sur un plateau, entouré d'une muraille en *pirca*, pourvue de bastions et de meurtrières. A l'intérieur, on a trouvé de nombreux sites de maisons formées d'un ou deux enclos. L'espace renfermé par les circonvallations a 1.200 mètres de longueur sur 660 mètres de largeur [1].

Les ruines de la Pucará de Rinconada, élevées sur un plateau

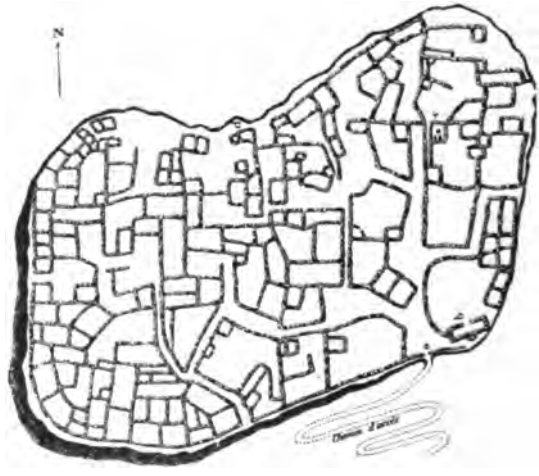


Fig. 243. — Ruines du village diaguite de la Pucará de Rinconada (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

rocheux, rappellent un peu, par leur plan, les pueblos ruinés du Nouveau Mexique (fig. 243).

Les ruines de *Morohuasi*, celles de *Tinti*, consistent en un grand nombre d'enclos dont quelques-uns sont accolés ensemble, les autres séparés. Celles de *Tastil*, mieux conservées, nous montrent comment les *Diaguites* comprenaient leurs villes. Elles se composent d'une énorme agglomération (environ 800) d'enclos rectangulaires en *pirca*, située sur un plateau limité par sept collines rocheuses. Les enclos ne sont pas séparés les uns des autres, comme à *Morohuasi* et à *Tinti* ; un mur commun les limite.

Les murs atteignent encore 1 mètre de hauteur, sur une épaisseur de $0^{m}50$ à $0^{m}60$. La plupart ont 10 m. de long et 4 ou 5 m.

1. G. Lange, *Las ruinas de la fortaleza de Pucará*.

de large. Exceptionnellement, on en trouve d'une longueur extraordinaire, 25 mètres, et dont la largeur n'excède pas 5 ou 6 mètres. La fig. 244 représente une petite partie de l'agglomération. Dans chaque enclos, on observe des cercles de pierre d'environ 2 mètres de diamètre. Ces cercles ne sont pas des murs, ce ne sont que de simples alignements de pierres brutes, qui ont servi à entourer les sépultures.

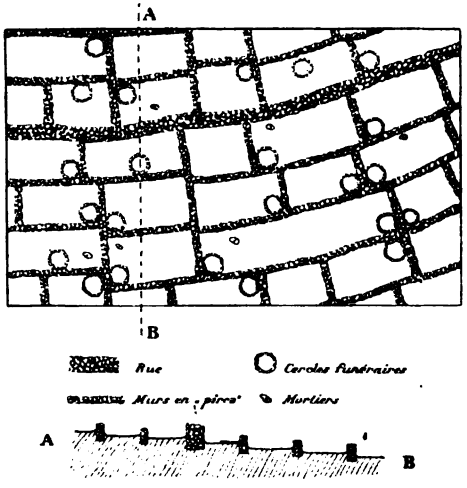


Fig. 244. — Une partie des enclos du village de Tastil (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

Le village de Tastil est traversé par des rues surélevées de 1 mètre à 1 m 50 sur le sol, comme des chemins de rondes. Elles sont larges de 1 mètre à 1 m 50. On voit, en bas de la fig. 244, une coupe représentant une de ces rues qui passe entre deux rangées d'enclos [1]. Elles ont de nombreuses ramifications. Pour entrer dans la plupart des enclos, il faut en traverser plusieurs autres. D'autres rues ont été signalées par M. Ambrosetti dans les ruines d'*Antofagasta de la Sierra* [2].

A *Batungasta*, dans la province de Catamarca, on a découvert, à

1. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 367-371.
2. *Apuntes sobre la arqueologia de la Puna de Atacama* RMP, vol. XII, la Plata, 1904, p. 13.

côté de ruines assez vastes, des espèces de tourelles rondes en pisé, qui devaient servir aux guetteurs [1].

Outre les ruines d'habitations, on a trouvé, en beaucoup de points du pays diaguite, des rangées de pierres, disposées sur les flancs des collines. M. Boman a observé de ces alignements au village de Poman, dans la province de Catamarca; ils étaient distants de 10 mètres environ; leur longueur atteint parfois 300 mètres [2].

Ces cordons de pierre servaient à former des terrasses de terres arables tout à fait analogues aux *andenes* des Péruviens.

Sur les hauteurs de la Sierra d'Ambato, dans la même région, il a vu, semés le long des flancs des montagnes, d'énormes blocs de quartz blanc, ayant parfois plus d'un mètre de diamètre, posés sur le sommet des rochers les plus saillants. Ces blocs ont été apportés de loin, avec beaucoup de peine et dans une intention qui nous échappe [3].

Les anciens *Diaguites* étaient des agriculteurs. La principale culture était celle du maïs. Narvaez nous dit qu'il existait de nombreuses variétés de haricots; le même auteur parle de la culture des pommes de terre et des courges [4]. De plus, les *Diaguites* mangeaient les fruits de plusieurs cactées sauvages du genre *opuntia*, du *mistol* (rhamnacée à fruits comestibles), du *molle* (une anacardiacée), et de l'*algarobbo* (sorte de caroubier). Avec les fruits de l'*algarobbo*, ils préparaient une boisson fermentée, très alcoolique [5].

Le pays diaguite est peu propice à la culture; la pluie y est peu abondante, et la terre n'est fertile que dans les vallées basses et les ravines ou *quebradas*. Partout ailleurs, les terrains devaient être irrigués pour produire. Cependant, on ne connaît nulle trace d'un système d'irrigation analogue à celui que l'on trouve sur les hauts plateaux du Pérou. Les archéologues qui ont visité le pays s'en sont montrés très étonnés, et ils en ont conclu que la précipitation était beaucoup plus abondante dans les provinces de Salta, du

1. G. Lange, *Las ruinas del pueblo de Watungasta* (AMP, Arqueologia, vol. II, La Plata, 1892). Cf. Lafone Quevedo, *El pueblo de Batungasta* (AMP, vol. II, la Plata, 1892).

2. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 100.

3. Id., *ibid.*, p. 101. M. Boman croit que ces blocs, visibles de loin, ont servi à jalonner le chemin.

4. Narvaez, *Relacion de las Provincias de Tucuman*, pp. 144-151.

5. Bárzana, *Carta del P. Alonso de Bárzana*, Madrid, 1885, p. LVI.

Tucuman et de Catamarca autrefois qu'aujourd'hui [1]. Cependant M. Boman a observé, en certains points de la Puna de Jujuy, des indices d'un arrosage artificiel des terrasses établies sur les flancs des montagnes. Ces champs sont situés dans le pays des *Atacamas*, mais il se peut que le mode d'irrigation qui y était employé se soit étendu plus au sud, jusque dans les provinces habitées par les *Diaguites*.

L'élevage. — Comme les peuples des plateaux et de la plaine péruvienne, les *Diaguites* possédaient des animaux domestiques.

Le plus important était le lama. Del Techo nous dit que les Indiens du Tucuman se servaient de lamas comme bêtes de somme [2]. Cabrera [3] et Narvaez [4] confirment ce renseignement, mais disent que les lamas du Tucuman étaient de plus petite taille que ceux du Pérou [5].

Les *Diaguites* avaient aussi domestiqué le nandou (*Rhea Americana*), le dindon des montagnes (*Penelope obscura*), diverses espèces de canards, notamment l'*Anas moschata*. Peut-être avaient-ils aussi apprivoisé le pécari (*Dicotyles torquatus*) ainsi que le suppose M. Boman [6], le cochon d'Inde et l'agouti.

La faune sauvage était la même que celle du Pérou, avec une abondance plus grande du *guanaco*. Un autre animal du genre des lamas, la vigogne, ne semble pas avoir été réduit en domesticité.

L'organisation sociale. — Nous ne savons rien sur l'organisation sociale des anciens *Diaguites*. Il est probable qu'à l'époque où ils furent soumis à la domination des Incas, ces derniers leur imposèrent des *curacas* ou gouverneurs qui administrèrent en leur nom. Peut-être faut-il rapporter à l'influence péruvienne la centralisation du pouvoir que mentionne le P. Bárzana. Suivant cet auteur, les habitants de la vallée calchaquie auraient eu un « gouverneur général » [7].

1. Ten Kate, *Anthropologie des anciens habitants de la région calchaquie* (AMP, Anthropologia, vol. I, la Plata, 1894, p. 18).

2. Del Techo, *Historia Provinciæ Paraguariæ*, Leyde, 1673, lib. I, cap. XIX, p. 15.

3. G. L. de Cabrera, *Relacion sobre los descubrimientos*, p. 140.

4. *Relacion de las provincias de Tucuman*, p. 151.

5. Les ossements de lama trouvés par M. Boman dans les ruines de la Quebrada del Toro et de la Puna de Jujuy appartenaient aussi à une espèce plus petite que celle du Pérou.

6. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 90.

7. *Carta del P. Alonso de Bárzana*, p. LV.

Nous ne connaissons pas mieux l'organisation de la famille, le régime du mariage et des biens, le système économique des anciens *Diaguites*. Tout ce que nous savons sur leur vie sociale nous est encore fourni par l'archéologie.

Routes. — Celle-ci nous renseigne sur les efforts faits par les anciens habitants du nord-ouest de l'Argentine pour améliorer les moyens de transport. On connaît deux des grandes routes qui traversaient le pays diaguite. Toutes deux partaient de *Morohuasi*, dans la Quebrada del Toro. L'une, allant au sud-est, a été relevée pendant une dizaine de kilomètres par M. Boman [1], elle se dirige sur la vallée de Lerma ; l'autre, allant vers le sud-ouest, traversait les montagnes près du village de *Tastil*, et continuait, en longeant les pentes du Nevado del Acay, jusqu'à la vallée calchaquie [2].

La route qui se dirige au sud-est de Morohuasi est admirablement faite : elle est large d'environ trois mètres, très solidement construite avec des pierres non taillées, sans mortier et presque sans interstices entre les pierres. Elle n'est pas dallée, comme l'était la grande chaussée incasique qui va de Ccozco à Quito. Dans la partie qui a été parcourue par M. Boman, le chemin est encore dans un état de conservation tel qu'il suffirait de le sabler pour le rendre accessible aux voitures. Seuls, les ponts qui franchissaient les ravines sont écroulés [3].

Relais, ou tampus. — On appelle encore ces routes « routes de l'Inca », et plusieurs auteurs pensent qu'elles ont été exécutées par les ingénieurs péruviens. A l'appui de cette hypothèse, ils citent ce fait que, dans le pays des *Diaguites* comme au Pérou, il existait le long des routes des relais ou « auberges », analogues aux *tampus* du plateau de Ccozco et qui portaient encore ce nom à l'époque de la conquête. Matienzo dit qu'à toutes les étapes de la grande route qui passait par la vallée calchaquie, il y avait des *tampus* qui servaient d'auberges en même temps que de relais pour les courriers de l'Inca [4]. Le capitaine de Olaverria qui visita le pays vers la fin du XVI[e] siècle dit avoir vu des ruines de *tampus* [5].

1. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 346.
2. Id., *ibid.*, p. 347. M. Boman n'a pas vu cette route ; l'itinéraire qu'il donne lui a été indiqué par un de ses guides indiens.
3. Id., *ibid.*, p. 346.
4. J. de Matienzo, *Carta a S. M. del Oidor de los Charcas*, p. XLIII.
5. M. de Olaverria, *Informe de M. de Olaverria sobre el Reyno del Chile*, Paris 1852, p. 23.

Dans les provinces de Catamarca et de Tucuman, comme au Pérou, les transports avaient lieu, soit à dos d'homme, soit à dos de lama, mais nous n'avons aucun renseignement particulier sur l'organisation des transports.

La religion. — Les chroniqueurs ne mentionnent presque aucune particularité de la religion des *Diaguites.*

Del Techo nous dit que les indigènes du Tucuman adoraient le soleil, qui était leur dieu principal, le tonnerre et les éclairs. Ils rendaient aussi les honneurs divins à des arbres ornés de plumes. Les rites étaient célébrés par des « prêtres », qui habitaient des lieux secrets et s'entretenaient avec les esprits.

Les fêtes étaient, au dire de del Techo, accompagnées d'orgies; elles se terminaient par une ivresse générale, qui amenait des rixes sanglantes ; les *Diaguites* tenaient en honneur ceux qui avaient reçu des blessures au cours de ces orgies. Au milieu de la cérémonie, le prêtre offrait au soleil une tête de biche hérissée de flèches, en lui demandant de fertiliser les champs.

Les *Diaguites* craignaient beaucoup les maléfices des sorciers et considéraient que toute mort était due à leur mauvaise influence [1].

Rites funéraires. — Le même auteur donne des renseignements sur les rites funéraires.

Lorsqu'un *Calchaqui* était près de mourir, tous ses parents et ses amis se réunissaient auprès de lui, et ils plantaient des flèches autour de la couche du moribond, « pour que la mort n'osât pas s'en approcher ». Lorsque le malade était décédé, tous les assistants se lamentaient à haute voix. Ils plaçaient auprès du cadavre des mets et des boissons, allumaient du feu et brûlaient des herbes, en guise d'encens. Les cérémonies funéraires duraient huit jours.

Les parents montraient à la foule les vêtements du défunt « pour inspirer la compassion », dit del Techo ; d'autres restaient auprès du cadavre pour danser, sauter et lui offrir à manger et à boire. Les huit jours écoulés, le mort était revêtu de vêtements donnés par ses amis, et enterré. La maison qu'il avait habitée était brûlée et la famille « prenait le deuil », qu'elle gardait pendant une année entière. Les *Diaguites* croyaient que les morts

1. Del Techo, *Historia Provinciæ Paraguariæ*, lib. V, cap. XXIII.

étaient convertis en étoiles, d'autant plus brillantes que leur situation avait été plus élevée [1].

Sépultures. — DEL TECHO ajoute que les *Calchaquis* érigeaient des monceaux de pierre sur les sépultures, mais l'exploration de la région a montré que les modes d'enterrement étaient, en réalité, assez variés. Nous avons déjà signalé les puits circulaires, placés dans ou à côté des habitations, à *Tastil* et à *Tinti*. M. AMBROSETTI en a découvert d'analogues à *Quilmes* [2].

MM. MORENO [3] et TEN KATE [4] ont constaté que des grottes et des abris sous roches avaient aussi servi de sépultures.

Souvent, aucun signe extérieur ne dénonce les inhumations ; d'autres sont signalées par la présence d'un tas de cailloux, comme le dit DEL TECHO, ou par des pierres disposées en ligne ; parfois, elles forment une ligne droite ; d'autres fois des carrés, des rectangles, des cercles simples ou concentriques, des croissants, des ellipses. Dans quelques cas très rares, un petit tumulus en terre indique l'existence d'une tombe.

Les squelettes gisent à une profondeur de 0^m50 à 2 mètres au-dessous de la surface du sol. Ils sont généralement déposés dans une fosse sans revêtement, mais quelquefois les parois sont protégées contre l'éboulement des terres par des murs en *pirca*, formant des puits funéraires cylindriques ou rectangulaires, ou bien le cadavre est entouré d'alignements souterrains, formés de pierres disposées en cercle, en ellipse, en rectangle ou en carré.

M. TEN KATE a découvert, à Peñablanca, une chambre souterraine voûtée de 0^m80 de hauteur sur 0^m70 de largeur [5]. M. AMBROSETTI a signalé des chambres semblables à *Quilmes* et à *Antofagasta de la Sierra* [6].

M. BOMAN a mis à jour, à *El Carmen*, dans la vallée de Lerma, trois grandes urnes, dont l'une est représentée fig. 245, où se trouvaient des squelettes d'adultes. Ces urnes avaient un diamètre de

1. DEL TECHO, *Historia Provinciæ Paraguariæ*, lib. V, cap. XXIII.
2. AMBROSETTI, *La antigua ciudad de los Quilmes*, pp. 53-54.
3. MORENO, *Exploracion arqueológica de la provincia de Catamarca* (RMP, vol. I, la Plata, 1891, p. 17).
4. TEN KATE, *Anthropologie des anciens habitants de la région calchaquie* (RMP, Anthropologia, vol. I, la Plata, 1894, p. 13).
5. TEN KATE, *Rapport sommaire sur une expédition archéologique dans les provinces de Tucuman et de Salta* (RMP, vol. V, la Plata, 1894, p. 339).
6. AMBROSETTI, *La antigua ciudad de los Quilmes*, p. 54.

0m80 sur une profondeur de 0m55, le fond était perforé au centre. Elles avaient été recouvertes d'une sorte de cloche en terre cuite, qui dans les trois cas était brisée [1]. Ce mode de sépulture aurait aussi été employé à Carbajal et à la Cañada, deux autres localités de la vallée de Lerma, mais on ne le trouve pas, *pour les adultes*, dans le reste du pays diaguite. Par contre, la sépulture en urne paraît avoir été employée très généralement pour les enfants.

M. DE LA VAULX la signala lorsqu'il fouilla le cimetière d'El Bañado, près de Quilmes [2]. Aujourd'hui, on possède un grand

Fig. 245. — Urne funéraire d'*El Carmen*
d'après E. BOMAN, *Antiquités de la région andine*.

nombre d'urnes funéraires appartenant à ce type. M. BOMAN a constaté que les enfants enterrés dans les urnes sont tous d'âge très tendre ; on a même retrouvé des fœtus dans les vases funéraires.

Ces vases ont en général de 0m50 à 0m 60 de hauteur. Ils sont recouverts d'écuelles. M. LAFONE QUEVEDO a classé les urnes funéraires en plusieurs types, suivant le plus ou moins grand développement de la panse et du col [3]. Ceux représentés dans la fig. 246,

1. E. BOMAN, *Antiquités de la région andine*, pp. 256 et suiv. M. BOMAN compare ces urnes à d'autres, trouvées dans la vallée de San Francisco (province de Jujuy). Il attribue ce mode de sépulture à des indiens *Guaranis*, venus du Brésil, à travers le Chaco, jusqu'à la province de Salta.

2. H. DE LA VAULX, *Excursion dans les vallées calchaquies* (JAP, 1re série, vol. III, pp. 168 et suiv.).

3. LAFONE QUEVEDO, *Catálogo descriptivo y ilustrado de las huacas de Chañar-Yaco* (RMP, vol. III, la Plata, 1892).

appartiennent au type dit de *Chañar-Yaco*. Ils ont été découverts par M. Boman dans le cimetière d'Arroyo del Medio, sur les limites du Chaco [1]. Ceux de la fig. 247, découverts par le même auteur dans la vallée de Yocavil, appartiennent au type de Santa

Fig. 246. — Urnes funéraires d'enfants, provenant d'Arroyo del Medio (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

Maria, et sont les plus connus des vases calchaquis. Le décor de ces urnes est assez varié, mais presque toutes se ressemblent par un détail : à la partie supérieure, près du bord, il existe une excrois-

1. E. Boman, *Migrations précolombiennes dans le Nord-Ouest de l'Argentine* (JAP, nouv. série, vol. II, pp. 92 et suiv.).

sance qui figure un nez, lequel se prolonge vers le haut par deux lignes arquées se continuant le long du bord. Au-dessous de ces arcs, sont figurés des yeux et quelquefois une bouche, au-dessous du nez. Ces organes sont parfois modelés en relief, comme dans les vases de l'Arroyo del Medio, mais le plus souvent ils sont peints, et fréquemment confondus avec les autres lignes du décor. Celui-ci est tracé en noir ou en couleurs, et se compose de lignes

Fig. 247. — Urnes funéraires d'enfants, provenant de la vallée de Yocavil (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

géométriques, formant des grecques, des quadrillages, des escaliers. Quelquefois des animaux (têtards, nandous, serpents) sont figurés entre les ornements géométriques; quelquefois aussi, on voit des personnages coiffés de panaches.

La coutume d'enterrer les enfants dans des urnes est particulière au pays calchaqui; on ne la trouve chez aucun des peuples du Pérou; et les explications qu'on en a données jusqu'ici ne sont guère satisfaisantes.

Les anciens chroniqueurs ne mentionnent pas cette coutume, mais ils nous ont donné si peu de détails sur la religion des *Diaguites* que nous ne pouvons nous en étonner. M. Ten Kate [1] et M. Boman [2] pensent que les enfants dont on a retrouvé les restes dans les urnes avaient été sacrifiés.

1. Lettre à M. Boman, publiée par celui-ci dans *Antiquités de la région andine*, p. 160.
2. Id., *ibid.*, pp. 160-166.

Cimetières. — Outre les sépultures dans les maisons dont nous avons parlé, il existait, en pays diaguite, des cimetières importants. Celui de Pampa Grande a été fouillé par M. Ambrosetti [1]. Il contenait des sépultures très diverses : adultes enterrés directement dans la terre et sans aucun objet mobilier ; adultes auprès desquels on a retrouvé des fragments de poterie ; urnes contenant des cadavres d'enfants ; enfin une seule urne contenant les os d'un adulte.

Plus intéressants sont les cimetières d'El Bañado, de l'Arroyo del Medio, de la Quebrada del Toro, qui ne contiennent que des urnes funéraires d'enfants.

Mobilier funéraire. — Les cadavres d'adultes, soit qu'ils aient été enterrés directement dans la terre, ou placés dans des puits, sont souvent accompagnés de poteries. Ces poteries ont toujours été brisées, ou au moins perforées.

§ IV. — *L'industrie des Diaguites.*

Le travail de la pierre. — Les *Diaguites* possédaient une industrie très particulière et très intéressante, qui commence à être assez bien connue, en raison du nombre considérable de pièces découvertes dans les fouilles.

Les objets en pierre éclatée sont exclusivement des pointes de flèches. Aucune étude systématique n'a encore été faite à ce sujet ; la plupart des pointes recueillies par les fouilleurs argentins ne portent pas d'indice de provenance. M. Giglioli a mentionné six pointes en silex, dont l'une à pédoncule et les cinq autres sans pédoncules, qui proviennent de *Cochagasta*, près de la ville actuelle de *la Rioja* [2]. M. Boman a recueilli, dans les ruines de la Quebrada del Toro, à *Tastil* et à *Morohuasi*, une quinzaine de ces objets, en obsidienne et en silex ; une seule de ces pointes a un pédoncule ; toutes les autres ont une base concave [3].

Les objets de pierre taillée sont très nombreux. C'est particulièrement le cas pour les haches à gorge, de grande dimension, que l'on trouve sur toute la surface de l'ancien pays diaguite et dans la

1. *Exploraciones arqueologicas en la Pampa Grande* (*Revista de la Universidad de Buenos-Aires*, vol. VI, Buenos-Aires, 1906, pp. 69 et suiv.).
2. E. H. Giglioli, *Materiali per lo Studio della Età della Pietra* (*Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XXXI, Florence, 1901, p. 242 .
3. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 579 et fig. 110.

Puna d'Atacama. Ces haches sont en roches dures et lourdes, en général des quartzites, des grès ou des roches granitiques ; elles

Fig. 248. — Hache à gorge circulaire
(d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

pèsent parfois plus d'un kilogramme ; leur longueur varie entre 9 cm. 1/2 et 17 centimètres, leur largeur entre 6 et 8 centimètres et leur épaisseur entre 4 cm. 1/2 et 7 centimètres.

Fig. 249. — Haches à gorge
(d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

On peut distinguer deux types dans les haches diaguites : 1° celles où la gorge fait tout le tour de la hache, comme dans la pièce représentée fig. 248 ; elles ne sont pas très fréquentes ; 2° celles où

la gorge comprend trois côtés (fig. 249), elles sont très nombreuses dans toute la partie nord-ouest de la République argentine, et très rares dans le reste de l'Amérique du Sud. Le talon des haches de l'un et l'autre type est arrondi. Ces pièces sont, en général, bien polies et bien aiguisées [1].

Les *Diaguites* nous ont laissé quelques exemples de leur sculpture sur pierre. Ce sont surtout des mortiers ou bassins, ornés de lézards et de grenouilles; l'exécution de ces travaux est très soignée et presque aussi bonne que celle des *Quichuas* [2]. On trouve aussi fréquemment de petites figures humaines en pierre sculptée, que les auteurs argentins désignent sous le nom d'idoles; d'autres petites pièces représentent des animaux, principalement le tatou, ou des êtres fantastiques. Enfin, M. Quiroga [3] a découvert à Fuerto-Quemado un masque en pierre, qui reste unique jusqu'à présent.

On signale en plusieurs points du territoire calchaqui des pipes en pierre [4]. Le fait est à signaler, car les pipes manquent complètement au Pérou et sont assez rares dans l'Amérique du Sud.

Les *Diaguites* fabriquaient des perles de pierre, presque toutes avec des turquoises ou des minéraux verts d'aspect analogue à celui de la turquoise (sodalite, etc.).

De petites pendeloques perforées, triangulaires ou en forme d'animaux, faites de la même matière, accompagnent très souvent les perles qui ont dû former des colliers [5].

Le travail du bois et de l'os. — Le climat pluvieux du pays des *Diaguites* n'a pas permis la conservation de tous les types d'objets en bois. M. Ambrosetti a découvert, près de *Quilmes* et de *Calingasta*, deux tablettes en bois, ornées de sculptures, très semblables à celles que l'on trouve en abondance au Pérou et dans le pays des *Atacamas*. Le décor de ces tablettes représente des personnages humains,

1. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 123-127.
2. Voir une de ces sculptures dans Lafone Quevedo, *Viaje arqueologico en la region de Andalgala* (RMP, vol. XII, la Plata, 1905, pl. IX et XI); Ambrosetti, *Notas de arqueologia Calchaqui* (*Boletin del Instituto Geografico argentino*, vol. XVIII, p. 95-98).
3. *Como vestian los Calchaquies*, Buenos-Aires, 1903, p. 7.
4. Ambrosetti, *Notas de arqueologia calchaqui*, pp. 225-227.
5. Id., *ibid.*, pp. 201-223; Lafone Quevedo, *Viaje arqueologico en la region de Andalgala* (RMP, vol. XII, pl. XVII).

des condors et des animaux monstrueux. M. Ambrosetti suppose qu'elles servaient à déposer des offrandes pour les dieux [1].

M. Lafone Quevedo a découvert à *Santa Maria* une petite figure humaine en bois [2]. Les ruines calchaquies renferment des objets de tous genres, en forme de grands couteaux, des fuseaux en bois dur, et des timbales en bois laqué. L'une de ces dernières est représentée par la fig. 250. Ce vase a 16 centimètres de haut sur 12 centimètres de diamètre. Il est laqué en trois couleurs ; il a

Fig. 250. — Timbale en bois laqué, provenant de Lapaya (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

d'abord été peint tout entier en brun ; cette première couche a été en partie recouverte de dessins géométriques noirs et blancs. Cet objet provient de *Lapaya*, où l'on en a découvert trois [3]. Parmi les petits objets, il faut signaler les grandes cuillers en bois sculpté (fig. 251) et des tubes (fig. 252) d'un usage énigmatique.

On a trouvé, à *Hualfin* et à *Amaicha*, deux cuillers de bois [4].

Enfin, on a trouvé, en grande abondance, dans les ruines diaguites, des calebasses décorées au feu de dessins analogues à ceux que l'on retrouve sur la poterie.

Les objets en os se sont mieux conservés et sont très abondants. Ce sont surtout des pointes de flèches, de forme et de grandeur

1. *Notas de arqueologia calchaqui*, p. 23.
2. *Catalogo descriptivo de las huacas de Chañar-Yaco* (RMP, vol. III, p. 20).
3. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 233-234.
4. Ambrosetti, *ibid.*, p. 230; C. Bruch, *Descripcion de algunos sepulcros calchaquis* (RMP, vol. XI, p. 11).

Fig. 251. — Cuillers en bois sculpté, trouvées à Calama (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

Fig. 252. — Tubes en bois sculpté, provenant de Chiuchiu (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

diverses. Elles sont généralement pointues à une extrémité tandis que l'autre a la forme d'une encoche [1]. Parmi les autres objets d'os, il faut citer de grandes épingles analogues aux *tupus* péruviens, dont la tête est souvent sculptée et représente un homme ou un animal [2], et une petite plaque avec deux figures humaines gravées, qui a été découverte par M. Ambrosetti [3].

L'industrie des métaux. — Comme les Péruviens, les *Diaguites* ont travaillé le cuivre, l'or et l'argent, mais les objets en métaux précieux trouvés dans le nord-ouest de l'Argentine sont beaucoup moins nombreux que ceux du Pérou.

Tous les cuivres de cette région contiennent un peu d'étain, dans une proportion insuffisante pour qu'on puisse leur donner le nom de bronze (2,43 à 7,68 %). Ils contiennent aussi parfois un peu d'argent, comme le cuivre du Pérou, du zinc, et surtout du soufre [4].

Il n'existe que très peu de renseignements sur les mines préhistoriques de la région diaguite. Les seuls vestiges authentiques de l'industrie minière sont les *morays*, ou pilons de pierre employés à broyer le minerai, et les débris de *huairas* ou fourneaux de fusion découverts par M. Boman, près de Cobres, sur le haut plateau de la Puna. Le minerai exploité était un silicate double de fer et de cuivre (*chrysocolle*). Il était extrait de la terre, où deux galeries ont été ouvertes dans le filon ; elles étaient dirigées de haut en bas, sous un angle d'environ 45° ; la première avait 15 mètres de profondeur, la seconde 30 mètres.

De la ressemblance des *huairas* trouvés à Cobres, avec ceux du Pérou, on peut inférer que le mode d'extraction était le même dans les deux pays [5]. M. Lafone Quevedo a vu des restes de fourneaux analogues à la Sierra de las Capillitas, dans la province de *Catamarca* [6].

Presque tous les objets en cuivre ont leurs équivalents parmi ceux

1. Ambrosetti, *El sepulcro de la Paya* (*Anales del Museo nacional de Buenos-Aires*, vol. VIII, Buenos-Aires, 1902, p. 128) ; Id., *Datos arqueologicos sobre la Provincia de Jujuy* (*Anales de la Sociedad cientifica argentina*, vol. LIII, Buenos-Aires, 1902, pp. 46-49) ; E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 235-236.
2. Ambrosetti, *Notas de arqueologia calchaqui*, pp. 127-134.
3. Id., *ibid.*
4. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 357 et suiv.
5. Id., *ibid.*, pp. 536-555.
6. Lafone Quevedo, *Londres y Catamarca*, Buenos-Aires, 1888, p. 53.

du Pérou, ce qui, joint à la ressemblance des fourneaux de fusion, permet de croire que l'industrie métallurgique fut introduite en pays diaguite par les *Quichuas*, après l'incorporation de ce pays à l'empire des Incas. Les *Diaguites* fabriquaient des *tupus*, des *tumis*, des *chumpis* en cuivre ; ils possédaient aussi des objets aussi typiques du travail péruvien que les cestes ou *manoplas*, dont M. Ambrosetti a publié huit exemplaires, trouvés dans les provinces de Salta et de Catamarca [1].

Comme au Pérou, on trouve des cloches ovales, en cuivre. La

Fig. 253. — Cloche ovale en cuivre, découverte à Lapaya (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

plupart proviennent de la vallée calchaquie. Celle représentée fig. 253 a été découverte à *Lapaya*, par M. Boman [2].

On a voulu trouver un caractère unique aux haches lourdes, à très large talon, que l'on a trouvées en plusieurs points du territoire de Catamarca [3], et dont la fig. 254 représente un spécimen, provenant de *Lapaya*, mais on connaît des pièces analogues, peu nombreuses, il est vrai, de la Bolivie et même de l'Équateur [4].

Les pièces les plus originales en bronze sont des disques fondus, ornés de figures humaines ou de serpents. Des disques de cuivre ont aussi été trouvés en Bolivie et au Pérou ; mais la décora-

1. M. Ambrosetti a réuni tous les objets en cuivre trouvés en pays diaguite, dans son mémoire *El Bronce en la region calchaqui* (*Anales del Museo nacional de Buenos-Aires*, vol. XI, pp. 163 et suiv.).
2. *Antiquités de la région andine*, pp. 230-232.
3. Ambrosetti, *El bronce en la region calchaqui*, pp. 206-215.
4. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 223-224.

tion de ceux de la région calchaqui en fait des objets très intéressants.

La céramique. — Les *Diaguites* ont été des céramistes excellents. Les recherches archéologiques ont fourni un nombre considé-

Fig. 254. — Haches en cuivre de Lapaya
d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*.

rable de vases, entiers ou en fragments. Cependant, jamais les *Diaguites* n'ont pu égaler, dans leur poterie, l'habileté des Péruviens.

La poterie diaguite est faite à la main, comme toute la céramique américaine ; le procédé de fabrication semble avoir été très primitif, les fragments de terre étaient ajoutés les uns aux autres en forme de cercle [1]. Les *Diaguites* ont aussi fait de la poterie moulée dans une

1. E. Boman. *Antiquités de la région andine*, p. 112.

base en vannerie. Un vase fabriqué de cette façon et qui montre très nettement, sur la partie extérieure, l'empreinte de la vannerie, a été donné au musée d'Ethnographie du Trocadéro par M. DE LA VAULX. C'est une écuelle qui fermait l'orifice d'une urne funéraire d'enfant [1].

La pâte n'est pas, à beaucoup près, aussi fine et aussi homogène que celle du Pérou. Elle contient, le plus souvent, du feldspath

Fig. 255. — Écuelle en terre peinte de Lapaya
(d'après E. BOMAN, *Antiquités de la région andine*).

ou des micaschistes écrasés. Les vases étaient probablement cuits en plein air.

La poterie diaguite est peu variée : elle consiste surtout en urnes à col large, usitées dans la poterie funéraire, en vases ou marmites, ayant servi à des usages culinaires, en écuelles, et en un certain nombre de grandes poteries à long col, copiées sur des originaux péruviens.

Nous avons déjà parlé des urnes funéraires et des écuelles qui

1. *Excursion dans les vallées Calchaquies* (JAP, 1re série, vol. III, Paris, 1901 p. 173). M. DE LA VAULX n'a pas donné de figure de ce vase, qui a été reproduit par M. E. BOMAN, *Antiquités de la région andine*, fig. 3.

servent à les recouvrir. On en trouve d'autres assez nombreuses comme celles de la fig. 255. Celle-ci a été découverte à *Lapaya*,

Fig. 256. — Vases en terre cuite du pays des Atacamas (d'après E. Boman, *Antiquités de la région diaguite*).

par M. Boman; elle a 20 centimètres de diamètre, la pâte est fine, rouge pâle. Le décor, peint en noir, rappelle assez curieusement

Fig. 257. — « Aryballes » de Lapaya (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

celui de la région des Pueblos [1]. D'autres vases, au lieu d'avoir la forme d'un segment de sphère, ont une sorte de large col un peu

[1] E. Boman. *Antiquités de la région andine*. p. 239 et fig 25.

resserré; certains sont munis d'une anse (fig. 256); on a même trouvé à *Lapaya* un gobelet cylindrique, avec anse.

Tous ces vases semblent avoir servi à des usages culinaires; ils sont, en général, d'une pâte grossière et façonnés sans grand soin. Pour compléter notre énumération de la poterie d'usage domestique, ajoutons de grandes marmites carénées et des vases à long col, ou bouteilles.

La fig. 257 représente deux « aryballes », en tous points comparables à celles du Pérou. Elles ont également été trouvées à *Lapaya*. Ces vases ont respectivement 0m 30 de hauteur sur 0m 20 de diamètre et 0m 38 sur 0m 29, sont faits d'une terre rouge pâle, à patine rouge

Fig. 258. — Vase en forme de mocassin, provenant de Pucara de Lerma (d'après E. Boman, *Antiquités de la région andine*).

foncée, presque brune. Les ornements sont peints en noir. La panse porte deux petites anses, et un ornement qui dans un cas est un simple mamelon, dans l'autre une tête d'animal stylisée, comme on en trouve sur les aryballes du Pérou [1].

Outre ces vases, il en existe beaucoup d'autres représentant des objets, des animaux ou des hommes. Le plus souvent, ce genre de céramique représente des êtres humains, d'une façon qui rappelle d'assez loin le style péruvien. Enfin on a trouvé en pays diaguite de petites statuettes humaines, modelées d'une façon assez rudimentaire. M. Ambrosetti les a nommées « idoles funéraires », mais le terme est inexact, car aucune ne provient de sépulture [2]. On a trouvé des statuettes animales dans tout le pays diaguite. Quelques-unes représentent des têtes de jaguars, de chauves-souris, de lamas, de canards.

1. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, pp. 237 et 238.
2. Ambrosetti, *Exploraciones arqueologicas en la Pampa Grande* (*Revista de la Universidad de Buenos-Aires*, vol. VI).

Les fusaïoles de terre cuite sont très nombreuses, mais n'offrent rien de remarquable. M. AMBROSETTI a représenté aussi trois pipes en terre cuite, provenant des provinces de Tucuman, de Catamarca et de la Rioja [1].

Pétroglyphes. — Les gravures et les peintures sur roches sont très fréquentes dans le nord-ouest de la République argentine. Le style, les signes ne montrent aucune unité. On trouve souvent des signes très simples comme des cercles à point central, des croix, des S, etc. ; mais les combinaisons qu'ils forment entre eux ne se répètent pas fréquemment. Il est très rare de trouver dans ces pétroglyphes, les figures de lamas et de guanacos, si fréquentes dans les régions des *Atacamas* et des *Omaguacas* [2].

§ V. — *L'origine des Diaguites.*

On a émis diverses théories sur l'origine des *Diaguites*. Les anciens auteurs, DEL TECHO, BÁRZANA, etc., nous disent que les Incas ont régné sur ce pays, mais ils ne nous ont pas parlé de l'origine de ses habitants. Cependant, le P. BÁRZANA nous dit que leur langue était le *cacan*, qui ne semble pas avoir eu d'affinité avec le *quichua* [3]. Le P. LOZANO prétend que la civilisation des peuples du Tucuman était originale et n'avait rien emprunté aux Péruviens ; il nie même que les Incas aient jamais pénétré sur le territoire diaguite [4].

La plupart des auteurs ont, au contraire, admis la réalité de la domination péruvienne et ont attribué à cette influence l'art et l'industrie des provinces nord-ouest de l'Argentine, malgré les différences assez marquées qui existent entre eux et ceux de Ccozco.

C'est aussi l'avis de M. BOMAN. Bien qu'il admette, avec M. EHRENREICH, que les *Calchaquis* ou *Diaguites* aient pu être un peuple formé d'éléments divers [5], il affirme que leur civilisation est tout entière inspirée de celle du Pérou. Il croit que la conquête très ancienne dont parle MONTESINOS est un fait historique ou, tout au

1. AMBROSETTI. *Notas de arqueologia calchaqui*, pp. 225-227.
2. E. BOMAN, *Antiquités de la région andine*, p. 176.
3. La question de la langue des anciens *Diaguites* a été discutée en détail par E. BOMAN, *op. cit.*, pp. 12-20.
4. LOZANO, *Historia de la conquista del Paraguay*, livre V, pp. 5-12.
5. *Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts* (*Archiv für Anthropologie*, nouv. série, vol. III. Brunswick, 1904, p. 64).

moins, que les relations entre *Quichuas* et *Diaguites* remontent à une époque très antérieure au règne de *Yupanqui* ou de *Huiracocha*.

Les différences que l'on constate entre les produits de l'art diaguite et celui de Cozco sont, dit-il, bien plus faibles que celles qui existent entre ce dernier et celui des *Yuncas* [1].

Reste la question de la langue. M. Boman reconnaît que les *Diaguites* parlaient le *cacan*, mais il constate que tous les anciens chroniqueurs ont signalé l'usage du *quichua* parmi eux, à l'époque de la conquête ; d'ailleurs, toute la toponymie actuelle du pays est quichua, ce qui lui semble une preuve de plus [2].

Nous ferons remarquer que tout ce que dit M. Boman à propos du nord-ouest de l'Argentine, peut se dire aussi pour tout l'Équateur et le nord du Pérou. Cependant, personne n'a songé à considérer les civilisations des *Cañaris*, des *Quitus* ou des *Yuncas* comme des dépendances de celle des Quichuas.

M. Ambrosetti a émis l'opinion que la civilisation calchaquie était particulière, mais il a voulu étayer sa thèse d'arguments que l'on ne peut accepter. S'appuyant sur un certain nombre de ressemblances qu'il a constatées entre l'art décoratif, les mœurs et les rites funéraires des *Diaguites* et des Pueblos de l'Amérique du Nord, il a cherché à montrer que ces deux civilisations avaient une origine commune. Pueblos et *Calchaquis* seraient, suivant le savant argentin, les restes d'une race très ancienne qui aurait, à une lointaine époque, occupé toute la région montagneuse des deux Amériques [3]. Il y a là toute une série d'hypothèses dont nous n'apprécierons même pas l'audace.

Nous pensons qu'il faut, pour l'instant, considérer la civilisation des *Diaguites* comme relativement indépendante ; il est incontestable que certains faits (fonte de métaux dans les *huairas*, vases en forme d'aryballes, etc.) rappellent le Pérou, mais ceci provient de ce que les peuples du Tucuman et du Catamarca ont été pendant quelque temps sous la domination des Incas.

La civilisation diaguite semble donc avoir assez d'originalité pour être considérée à part.

1. E. Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 187.
2. Id., *ibid.*, pp. 192, 197.
3. Ambrosetti a développé ses idées à ce sujet dans *Rastros etnograficas comunes en Calchaqui y Mexico* (*Anales de la Sociedad cientifica argentina*, vol. LV, pp. 5 et suiv.) ; *La civilisation calchaquie* (CIA, XII[e] session, Paris, 1900, pp. 293 et suiv. et surtout *I Calchaqui* (*Bollettino de la Societa Geografica Italiana*, Rome, 1903).

§ VI. — *Les Comechingons*.

Dans la Sierra de Córdoba, au sud-est des *Diaguites*, vivaient les *Comechingons*, peuple que les anciens auteurs nous disent avoir été civilisé. M. Giglioli, d'après une étude comparative des objets de pierre trouvés dans la province de Córdoba avec ceux du Catamarca et du Tucuman, considérait les *Comechingons* comme des *Diaguites*[1]. Toutefois, M. Boman en fait un peuple à part, parce qu'ils ne parlaient pas le *cacan*, mais une langue spéciale[2].

Les *Comechingons* s'habillaient, comme les autres peuples des Andes, de vêtements en laine de lama; Sotelo Narvaez dit qu'ils portaient de longues tuniques et des mantes ornées de petites rondelles de coquilles, connues sous le nom quichua de *chaquira*. Ils se paraient de bracelets et d'aigrettes frontales en cuivre[3]. Les villages se composaient de dix à quarante maisons et étaient entourés d'une clôture de cactus et d'arbustes épineux. Chaque village était habité seulement par des familles alliées, ce qui nous permet de croire qu'il existait, chez les *Comechingons*, des clans locaux. Les maisons étaient très grandes, basses et enterrées jusqu'à la moitié de leur hauteur; elles abritaient quatre à cinq couples et leurs enfants[4]. Les *Comechingons* étaient des agriculteurs habiles et irriguaient artificiellement leurs champs.

L'archéologie de la Sierra de Córdoba est encore tout entière à faire. Les seuls restes connus sont les rochers à cupules de Capilla del Monte, et les fresques peintes des abris sous roches du Rio Seco. Ces peintures représentent des hommes coiffés de plumes, et dont quelques-uns sont armés de flèches et de haches, ainsi que des figures d'animaux difficiles à identifier[5]. Le style de ces fresques diffère beaucoup de celui des peintures de la région des Atacamas, ainsi que des pétroglyphes du pays diaguite, ce qui paraît indiquer que les *Comechingons* possédèrent une civilisation particulière.

1. E. H. Giglioli, *Materiali per lo studio della Età della Pietra*, p. 244.
2. *Antiquités de la région andine*, p. 10.
3. P. Sotelo Narvaez, *Relacion de los Provincias de Tucuman*, p. 151.
4. G. L. de Cabrera, *Relacion sobre las descubrimientos de Don G. L. de Cabrera*, Madrid, 1885, p. 140.
5. L. Lugones, *Las grutas pintadas del Cerro Colorado*, Buenos-Aires, 1903 (Supplément illustré au journal « La Nacion »).

§ VII. — *Les peuples du Chili et de la Bolivie* (*Atacamas*, *Changos*, *Chiriguanos*, *Araucans*).

Les Atacamas. — Au sud du plateau de la Bolivie, s'étend une région stérile, assez élevée, connue sous les noms de Désert d'Atacama et de Puna de Jujuy et située dans la République du Chili. Le

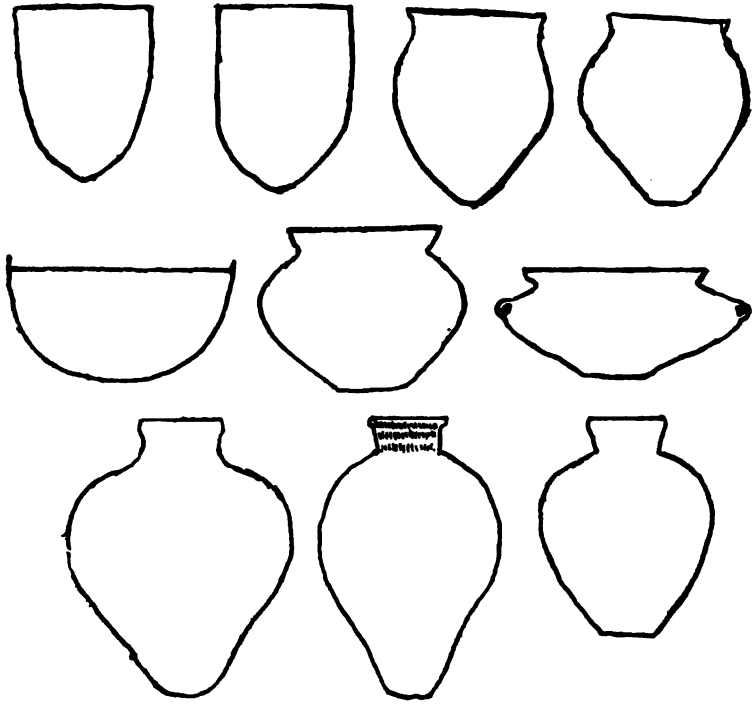


Fig. 259. — Principales formes de la céramique des *Chiriguanos* (d'après Outes, *La ceramica chiriguana*).

désert d'Atacama fut conquis, à la fin du XIII^e^ siècle, par l'Inca *Yahuar-Huacac*, et faisait partie, à l'époque de la conquête, du grand empire péruvien.

Les Indiens d'Atacama se nommaient eux-mêmes *Lican-Antais*, « les hommes » ; ils possédaient une civilisation originale, qui rappelait au moins autant celle de leurs voisins du Sud, les *Diaguites* ou *Calchaquis*, que celle des Incas. Ils parlaient une

langue particulière, appelée par les auteurs espagnols *atacameño* et qu'ils nommaient eux-mêmes *ckunza*. Nous connaissons un peu cet idiome, qui est aujourd'hui presque éteint. Cependant, les *Atacamas* sont loin d'être disparus. D'Orbigny estimait, en 1839, leur nombre à 7.000 ; en 1884, M. A. Bertrand comptait, dans le désert d'Atacama, 4.000 indigènes [1].

A l'est des *Atacamas*, vivaient les *Lipes* et les *Chichas*, qui furent soumis, eux aussi, aux Incas sous le règne de *Yahuar-Huacac*. Ces populations ont subi une influence beaucoup plus profonde du fait de leur contact avec les *Quichuas*. Ils ne semblent pas avoir con-

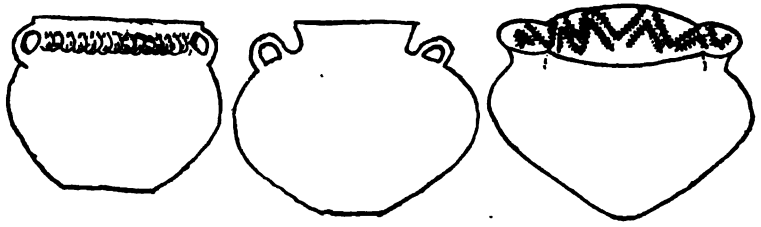


Fig. 260. — Anses et bords festonnés des vases Chiriguanos (d'après Outes, *La ceramica chiriguana*).

servé leurs langues et les restes archéologiques qu'ont fournis les fouilles faites sur leur territoire n'indiquent pas l'existence chez eux d'une civilisation originale.

Les Omaguacas. — La Quebrada de Humahuaca, située à l'est de la Puna de Jujuy et les montagnes qui l'entourent étaient, à l'arrivée des Européens, habitées par des peuples désignés par les anciens chroniqueurs, sous les noms d'*Omaguacas*, *Humahuacas* ou *Humaguacas*. Ces Indiens étaient divisés en un certain nombre de tribus : *Purumamarcas*, *Osas*, *Paypayas*, *Tilians*, *Ocloyas*, *Fiscaras* [2], dont il est difficile aujourd'hui d'indiquer l'habitat exact.

Nous ne savons rien de la langue des *Omaguacas* ; cependant, les *Ocloyas* passent pour avoir possédé un idiome spécial, qui différait du quichua et des langues des peuples environnants [3].

1. A. Bertrand, *Memorias sobre las Cordilleras del Deserto de Atacama*, Santiago-du-Chili, 1885.

2. Ambrosetti, *Datos arqueológicos sobre la Provincia de Jujuy* (*Anales de la Sociedad cientifica Argentina*, vol. LIII et LIV, Buenos-Aires, 1902).

3. E. Boman, *Antiquités de la région andine de la République Argentine*, Paris, 1908, p. 76. Nous avons suivi cet auteur qui classe à part les *Omaguacas* et les rapproche des *Atacamas*. M. Ambrosetti (*op. cit.*) les considère comme des *Calchaquis* ou *Diaguites*.

Les *Omaguacas* ne semblent pas avoir été soumis aux Incas, et les fouilles effectuées sur leur territoire ont mis à jour un certain

Fig. 261. — Décoration des vases chiriguanos (d'après Outes, *La ceramica chiriguana*).

nombre d'objets qui se rapprochent de ceux trouvés dans le désert d'*Atacama*. Ce sont les derniers, à l'est, des peuples andins. Au nord, habitaient les *Chichas* et, à l'est, des tribus parlant des langues

guaranies, tels que les *Chiriguanos*. Ces derniers résistèrent avec succès aux attaques que dirigèrent contre eux les Péruviens ; ils se font remarquer, parmi les populations de la région qu'ils habitent, par leur habileté comme potiers. La poterie des Chiriguanos est non moins remarquable par la variété de ses formes que par la

Fig. 262. — Hache en pierre des Araucans
(d'après E. Boman, *Antiquités de la région diaguite*).

richesse de sa décoration. Cette dernière, comme celle de la région diaguite, rappelle beaucoup celle des Pueblos[1] (fig. 259, 260, 261).

Au sud des *Chiriguanos*, vivaient les tribus sauvages du Chaco : *Chorotis*, *Tobas*, *Matacos*, qui n'eurent avec les peuples des Andes que des rapports accidentels et qui n'ont pas d'histoire.

Changos. — Le long de la côte du Pacifique, à l'ouest du terri-

1. Outes, *La ceramica chiriguana* (RMP, vol. XVI, Buenos-Aires, 1909).

toire des *Atacamas*, vivait une peuplade de pêcheurs, les *Changos*, parfois désignés aussi sous le nom d'*Uros*. Ces Indiens étaient très sauvages, et les fouilles effectuées dans les anciennes sépultures de la région n'ont donné que des objets en pierre éclatée, en os et en bois grossièrement travaillés. Il existait encore, au XIX^e^ siècle, des *Changos* sur la côte du Chili, entre Cobija au nord et Huasco au sud. Malheureusement, nous ignorons tout de leur langue.

Araucans. — Au sud des *Changos*, commençait le vaste territoire des *Araucans* ou *Moluches*, dont la langue était parlée, au XVII^e^ siècle, depuis Coquimbo jusqu'à Chiloë et dans une grande partie de la Patagonie [1].

Les *Araucans* étaient d'une civilisation très inférieure aux peuples Andins du Pérou, de la Bolivie et du nord de l'Argentine; mais des recherches anthropologiques modernes, il paraît résulter qu'ils appartenaient au même type somatique que ces populations [2]. Les *Araucans* avaient une civilisation des plus rudimentaires, comme le montre la hache de la fig. 262 trouvée dans la province d'Antofagasta; tous les objets de céramique et de métal que l'on a trouvés sur leur territoire sont d'origine péruvienne.

1. A. DE LEON, *Epitome de la Biblioteca Oriental y Occidental*, Madrid, 1629.
2. VIRCHOW, *Schädel aus Nord-Argentinien und Bolivien* (*Z. für Eth.*, 1894, pp. 100 et suiv.); Dr VERNEAU, *Les anciens Patagons*, 1903.

CONCLUSION

Nous avons décrit, rapidement, les civilisations américaines les plus remarquables; mais nous n'avons pu traiter de toutes les questions qui intéressent l'histoire de l'Amérique précolombienne.

C'est ainsi que nous n'avons parlé nulle part du peuplement des diverses parties du Nouveau-Monde. Aussi croyons-nous nécessaire d'en dire ici deux mots.

La question ne saurait être traitée avec détails dans ce chapitre de conclusion : il faudrait, pour en aborder l'étude, avoir longuement auparavant parlé des peuples non civilisés de l'Amérique, et c'est ce que nous n'avons pas fait, pour nous renfermer dans les limites que nous nous étions tracées.

Nous avons vu, au chapitre de la préhistoire, que les ossements humains qui peuvent être attribués à une période géologique antérieure à la nôtre sont peu nombreux et que l'existence en Amérique d'une ou de plusieurs races d'hommes fossiles, ne peut être affirmée, surtout en ce qui concerne l'Amérique du Nord.

Les données de l'anthropologie somatique nous permettent de distinguer, dans le Nouveau-Continent, plusieurs types humains, mais ni les indices céphaliques, ni la couleur de la peau, ni la contexture des cheveux, ne peuvent fournir d'indications sur l'*origine* des Américains, Dans ces conditions, il est plus prudent de réserver sa réponse, celle-ci ne pouvant s'appuyer que sur des hypothèses très vagues.

Nous allons toutefois énumérer rapidement les diverses solutions qui ont été proposées. Les premiers auteurs espagnols crurent apercevoir des rapports entre les Mexicains, ou les Péruviens, ou les Mayas et les anciens Israélites. Les Américains auraient été la postérité des tribus perdues d'Israël. Cette théorie, soutenue par Gomara, Wytfliet, Garcia, eut des partisans au XVIII^e^ siècle dans la personne d'Adair et au XIX^e^ en celle de Lord Kingsborough.

Mais ce n'est guère qu'à partir du milieu du XVIII^e^ siècle que les

érudits s'efforcèrent d'expliquer scientifiquement l'origine des Américains. La question était difficile à résoudre, en raison de l'absence de toute mention de ces peuples dans le tableau généalogique de la Genèse. Auquel des trois ancêtres, Japhet, Cham ou Sem rattacher les indigènes du Nouveau-Continent ? Une connaissance plus approfondie de l'ethnographie et de la géographie tant de l'Asie Orientale que de l'Amérique, amena à considérer les possibilités physiques du peuplement de l'Amérique.

L'Asie semblait être tout indiquée comme patrie première des indigènes du Nouveau-Continent. La faible distance qui sépare le cap Oriental de l'extrémité de l'Alaska rendait plausible l'émigration des Asiatiques. On ne considérait pas les difficultés physiques qui pouvaient empêcher l'existence de courants de population, non plus que le temps considérable que les hordes de l'Asie auraient dû mettre pour atteindre les régions lointaines de l'Amérique centrale ou de la Terre de feu. On se basait sur des ressemblances superficielles : couleur jaune de la peau des indigènes de l'Extrême-Orient et de ceux du Nord de l'Amérique du Sud, ressemblance du système pileux (cheveux droits et noirs, absence presque complète de barbe et de moustache), rapports lointains entre l'architecture, les langues, etc., des deux continents.

Successivement, on vit des ancêtres des Américains dans les Chinois ou les Mongols (Humboldt, Ranking, Hamy). Cette théorie, illustrée par Humboldt, se basait sur une ressemblance que ce savant avait cru exister entre le calendrier chinois et celui des Mexicains, ainsi que sur certains traits physiques communs aux Américains et aux fils de Han. Elle reçut un argument nouveau quand se popularisèrent les idées de Guignes sur l'identité du *Fusang* et de l'Amérique. De Paravey, comparant tout à la fois (caractères physiques, calendriers, langues, etc.), crut pouvoir établir la descendance directe des peuples du Mexique, de la Colombie et du Pérou, de pèlerins bouddhistes venus de l'Afghanistan à la suite de *Hoei-shin*. La thèse de l'origine bouddhique des civilisations américaines fut affirmée, plus tard, par d'Eichthal, puis par Hamy.

Pour Ranking, le peuplement de l'Amérique, ou tout au moins l'émigration des civilisateurs était plus récente : un fils de *Kubilaï-Khan* aurait fait voile, au XIV^e^ siècle, pour l'Amérique. Ses jonques seraient parvenues sur les côtes du Pacifique, et les Mongols auraient appris les arts aux indigènes américains.

La théorie de l'origine extrême-orientale des Américains eut sur-

tout un grand succès à l'époque où Max Müller constitua la prétendue famille des langues touraniennes. Les langues américaines présentent, dans leur morphologie, des traits analogues à ceux des idiomes ouralo-altaïques de l'Asie centrale et orientale; on crut voir là une nouvelle preuve de l'origine supposée.

D'autres auteurs, considérant des ressemblances superficielles des langues, de l'architecture, de l'écriture de l'Amérique centrale avec celles de l'Inde, voulurent voir dans cette péninsule le berceau des peuples du Nouveau-Continent.

Enfin, on a cherché à dériver certaines particularités présentées par les civilisations américaines de traits analogues observés chez les Polynésiens.

En face de ces théories, qui font traverser l'Océan Pacifique aux ancêtres des Américains, s'élève celle qui leur fait franchir l'Atlantique.

La première des hypothèses est celle qui fait peupler ou civiliser l'Amérique par les Carthaginois : les bruits de l'existence d'une terre à l'Ouest, dont nous avons parlé dans notre introduction, donnèrent naissance à cette opinion.

Pour d'autres, l'Amérique serait l'Atlantide ; c'est la description embellie de ce continent que contiendrait le mythe du *Timée*. Ou bien, le Nouveau-Monde serait une partie seulement du continent Atlantique submergé. Brasseur de Bourbourg, qui a émis cette dernière hypothèse, voit dans l'Amérique le berceau du monde civilisé : les hommes, partis de ce continent, auraient peuplé l'Atlantide et l'Europe, et des cataclysmes auraient anéanti une partie des terres autrefois émergées.

Plus récemment, on a cherché à trouver les civilisateurs des peuples américains dans les Scandinaves, venus à la suite de *Bjarni Heriulfsson* et de *Thorfinn Karlsefni*, dans les Gallois de *Madoc ap Owen Gwynedd*, etc. Mais aucune de ces théories n'a pu soutenir la critique.

Les découvertes faites dans les cavernes de la Vézère d'objets en bois de renne, harpons barbelés, sculptures, ont amené Boyd Dawkins et certains savants après lui à considérer les *Eskimos* comme des descendants des hommes quaternaires du Sud de la France ; mais rien, en dehors d'une ressemblance purement superficielle entre certains objets, ne justifie une semblable hypothèse.

Donc, à l'heure actuelle, il ne saurait être question de chercher, en dehors de l'Amérique, l'origine des peuples de ce continent.

L'étude des objets trouvés dans cette partie du monde et dans les autres se poursuivant, nous pouvons penser qu'à une certaine époque on pourra établir d'une façon un peu plus certaine les rapports existant entre les peuples de ces diverses régions. Mais pour l'instant, il est prudent de réserver sa réponse.

Pour terminer, il nous reste à conclure sur l'état des peuples de l'Amérique avant sa découverte.

Les civilisations américaines ne peuvent compter parmi les plus avancées; à l'époque de Colomb toute l'Amérique du Nord en était encore au stade néolithique : le travail du cuivre ne faisait qu'apparaître, et l'usage de ce métal n'avait été rendu possible aux Indiens que par le fait de l'existence, dans la région des Grands Lacs, de gisements de cuivre natif. L'architecture n'y était encore qu'à l'état d'enfance : on construisait en bois, en argile ; tout au plus, les Pueblos du Sud-Ouest surent-ils faire de la brique crue, et eux seuls construisirent des édifices quelque peu durables.

Toutefois, les Américains du Nord connaissaient la fabrication de la poterie, le travail du cuir, le tissage. C'étaient des travailleurs excellents de la pierre, et les outils qu'ils faisaient en cette matière offraient, de même que leur poterie, une très grande variété de formes. Enfin, ils connaissaient l'agriculture à la houe et la navigation fluviale.

Les Mexicains étaient beaucoup plus avancés. Outre toutes les industries précédentes, ils pratiquaient la réduction des minerais de de cuivre, de zinc, d'argent et de plomb ; ils fondaient ces métaux, ainsi que l'or natif ; ils savaient composer des alliages et notamment le bronze et le laiton ; les objets de métal étaient moulés et martelés. Les Aztèques, on l'a vu, étaient de bons architectes, connaissant l'appareillage ; mais ils étaient mauvais navigateurs. Par contre, ils avaient une agriculture assez développée ; ils élevaient le dindon et le faisan. Surtout, ils possédaient un calendrier très précis, bien que complexe, qui indique chez eux un esprit d'observation aigu. Enfin, ils avaient une écriture qui, bien que confinant à peine au phonétisme, marquait un progrès considérable sur les informes pictogrammes des Indiens de l'Amérique du Nord.

Cette acquisition précieuse du génie humain avait été développée à un point plus grand chez les Mayas-Qu'ichés de l'Amérique centrale. Leur civilisation, par ailleurs, indique un progrès sur celle des Mexicains : plus grande finesse dans le travail des métaux et de la pierre ; presque perfection de la poterie ; développement de l'art de la sculpture, de la peinture, etc.

A côté de ces deux civilisations, celle des aborigènes des Antilles semble bien terne : l'art de la pierre y était, il est vrai, poussé assez loin, mais les *Taïnos* ignoraient presque la poterie ; ils ne construisaient qu'en bois, ne travaillaient ni le cuir ni les métaux. Toutefois, on peut supposer que, lorsque les caravelles de Colomb abordèrent aux Indes occidentales, la civilisation s'y trouvait en régression, par suite de l'arrivée dans ces îles des sauvages *Caribes* de l'Amérique du Sud.

La partie méridionale de l'Amérique Centrale et le Nord-Ouest de l'Amérique du Sud, peuplés par les *Chibchas*, virent se développer une civilisation originale, dont le trait le plus marquant était le travail de l'or et de l'argent purs ou alliés ensemble. Les autres arts étaient en régression sur ceux du Mexique, du Yucatan et du Guatémala : la poterie n'était pas supérieure à celle de l'Amérique du Nord ; l'architecture ne s'y était pas développée ; seul le travail de la pierre pouvait rivaliser avec celui des peuples de la partie centrale du Nouveau-Monde.

La région andine de l'Amérique du Sud, située au-dessous de l'Équateur, renferme le second grand centre de civilisation. Les Péruviens, soit de la côte (*Yuncas*), soit des plateaux (*Aymaras*, *Quichuas*), poussèrent jusqu'à leur extrême perfection certaines techniques. La poterie, qu'elle soit très ancienne (vases d'*Ica*, de *Nazca*, des *Yuncas*) ou plus récente (céramique de *Tiahuanaco*, de *Ccozco*), présente une variété de formes, une finesse d'exécution, une richesse de décoration que n'a dépassées aucun des peuples américains ; le tissage, bien que d'un mode assez primitif, nous a laissé des spécimens admirables : le travail de l'or, du cuivre, de l'argent et des alliages a été développé par les Péruviens plus encore que par les Mexicains. L'architecture du Pérou renferme les spécimens les plus imposants que l'on trouve en Amérique.

L'agriculture, objet de tous les soins des *Quichuas*, des *Yuncas*, des *Aymaras*, était très supérieure à celle de tous les peuples septentrionaux, et l'opiniâtreté avec laquelle les indigènes du Pérou ont poursuivi l'assolement des terres par l'irrigation, et la fumure a trouvé sa récompense dans la production de riches récoltes dans un sol ingrat. Enfin, seuls de tous les Américains, les habitants de la région andine ont connu l'élevage. Toutefois, il manquait à la civilisation péruvienne un des éléments les plus importants du progrès : l'écriture.

Si l'on examine, d'un coup d'œil, les diverses civilisations qui se

sont développées sur le sol du Nouveau-Monde, on constate, dans toutes, l'absence de trois choses qui ont joué un rôle considérable dans les civilisations de l'Ancien Continent. Ce sont : les animaux domestiques, la roue et le fer.

Les animaux que possédait l'Amérique étaient difficiles à domestiquer ; c'étaient, dans la partie septentrionale, le bison, le mouton des montagnes (*Ovis mazama*) parmi les mammifères ; le dindon, le cygne, l'oie sauvages parmi les oiseaux. Les Mexicains, plus civilisés que leurs frères du Nord, réduisirent en captivité le dindon, mais ni eux ni d'autres n'eurent de mammifères domestiques, le chien excepté. L'Amérique du Sud a connu l'élevage du lama, du paco, du cochon d'Inde et du chien, mais le pécari (*dicotyles tajassu*), l'agouti, ne furent jamais domestiqués.

Si le lama et le paco furent élevés en grands troupeaux par les Péruviens, ce serait une erreur de croire que ces animaux leur rendaient les services que nous rendent nos animaux domestiques : le lama ne fournit pas de lait à l'homme ; il ne peut servir comme animal de trait ou de selle ; comme bête de bât, il ne peut porter sans se fatiguer plus d'une trentaine de kilos.

L'absence d'animaux domestiques a eu une importance considérable, au point de vue de la civilisation : l'absence de lait substituable à celui de la mère forçait les femmes d'élever leurs enfants au sein jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, d'où restriction sérieuse apportée à l'augmentation de la population. Les transports devaient presque tous avoir lieu à dos d'homme, d'où restriction du rayon d'action des diverses populations. Comme corollaire de ce mode de transport, les Américains ont ignoré le charroi, d'où l'absence de roues.

Mais ce n'est pas seulement dans les véhicules que la roue manque : l'Amérique n'a jamais connu la roue à potiers, toute la poterie a été faite à la main et non tournée ; elle a ignoré les mouvements circulaires ; toute la mécanique américaine est basée sur les mouvements alternatifs. Il y a même plus : non seulement les peuples du Nouveau-Monde ne connaissaient pas, en architecture, la voûte circulaire, mais le nombre de monuments construits sur plan rond ou elliptique est très réduit ; l'Amérique est, par excellence, le pays des formes anguleuses.

Nulle part, le fer n'a été travaillé dans le Nouveau-Continent. Il est vrai que l'extraction de ce métal est des plus difficiles ; toutefois, l'Amérique ne manque pas de minerais très

riches en fer et d'une réduction assez facile, aussi pouvons-nous être étonnés que les Mexicains, et surtout les peuples du *Manabi* n'aient pas appris la métallurgie du fer. C'était là une cause d'infériorité notoire.

Aussi, gênées dans leur développement, les civilisations américaines n'ont pas atteint le degré de perfection dont elles auraient été capables en d'autres circonstances. La civilisation de l'Europe ne s'est pas modifiée sensiblement au contact du continent de l'Ouest ; en tout cas, on ne peut mettre en parallèle l'importance des emprunts faits à l'industrie des hommes avec celle des emprunts faits à la nature. A celle-ci, nous devons la teinture avec la cochenille, la préparation du manioc, du tapioca, du chocolat; la pipe et la coutume de fumer, quelques noms d'animaux et de végétaux ; à celle-là, nous devons le cochon d'Inde, le dindon, la pomme de terre, le manioc, le cacao, les haricots, l'agave, etc.

Bref, d'une part les Européens étaient trop civilisés lorsqu'ils découvrirent l'Amérique pour être obligés d'emprunter beaucoup à ses habitants ; d'autre part, la nature du Nouveau-Continent n'était pas assez différente de celle de l'Ancien pour exiger l'adoption des mœurs indigènes. Aussi l'influence de l'Amérique sur l'Europe ne commence-t-elle réellement qu'après la formation, dans le Nouveau-Monde, de centres européens.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Abbott, 105, 107.
Acadie, 170.
Acapana, 576, 578, 579, 580.
Acatl, 333, 334, 337, 338, 339, 360.
Acatzinco, 284.
Acca (*voir* Chicha).
Achachahuitlan, 273.
Achcacauhtli, 299, 300, 301, 303, 304, 305.
Aclla mamanchic (*voir* Mama aclla).
Acllas, 621, 622, 629.
Acolhuaques, 271, 279; — villes, 266, 272, 280.
Acolman, 274, 280.
Acomas (Indiens), 215, 220, 223.
Acosta, 589, 592, 600, 634, 692.
Adair, 185, 730.
Adam de Brême, 15, 45.
Adobe, 195, 636, 637, 638, 698.
Adobes (terre à), 91, 93.
Affonso V, roi de Portugal, 54.
Agriculture chez les Aztèques, 376, 377, 731; — chez les Comechingons, 723; — chez les Diaguites, 702; — chez les Güetares, 537; — chez les Mayas, 439; — chez les Niquiranes, 395, 396; — chez les Péruviens, 658, 659, 660, 733; — chez les Taïnos, 520.
Aguacatécas, 406.
Aguilar, 432.
Ahuilizapan, 284, 289.
Ahuitzotl, 286, 287, 289, 290, 310.
Aiguilles en os des kjökk. des îles Aléoutiennes, 112; — des kjökk. de la Colombie britannique, 112.
Ailly (cardinal Pierre d'), 56, n. 1.
Ake, 434.
Alabama (mounds-pyramides de l'), 124; poterie de l' —, 161, 164, 167.
Aléoutiennes (îles) (Kjökkenmöddings), 111.
Alfaro (Anastasio), 537.
Alfonce (Jean), dit Alphonse de Saintonge, 25.
Alimentation des Aztèques, 376, 377; — des Chiriquis, 541; — des Güetares, 536, 537; — des Mayas, 439; — des Péruviens, 660, 661.
Alliages des Chibchas, 561; — du Chiriqui, 544; — du Mexique, 731; — des Mounds, 158; — des Péruviens, 683.
Alligator-mound, 130.
Alluvions de la 1re glaciation dans l'Amérique du Nord, 99, 91; — de la 1re époque interglaciaire, 91-92; — de la 2e époque glaciaire, 92; — de l'époque de Champlain, 93.
Alphabet, 182, 183.
Altepetlalli, 300.
Alvarado (Pedro de, 293, 295, 388.
Amaicha, 713.
Amaquemecan, 266.
Amautas (prétendue dynastie Inca), 589, 694; — (classe de prêtres péruviens), 617, 618, 619, 631.
Ambrosetti, 695, 701, 706, 710, 712, 713, 715, 716, 720, 721, 722.
Amdrup, 31.
Ame chez les Aztèques, 321, 322; — chez les Mayas, 450; — chez les Niquiranes, 397; — chez les Péruviens, 626, 627; — chez les Taïnos, 515.
Ameghino (Fl.), 231, 232, 233, 234, 236, 238, 239, 240, 242.
Amelius, 38.
Amorayqui quilla, 630.
Anacu, 667.
Anahuac, 257, 275.
Ancon, 587, 644, 645.
Andahuaylas, 612, 636.
Andalgalas, 694.
Andenes, 647, 648, 653, 655, 660, 702.
Andine (race), 568.
Andrée, 31.
Anfamas, 694.
Anian (détroit d'), 86.
Animaux fossiles (Amérique du Nord): Paresseux, 99; Megalonyx, 99, 100; Eléphant, 99; Cheval, 99; Euceratherium, 99; Preptoceras, 99; Mylo-

don, 100 ; Mastodon, 100, 105, 108 ; Mammouth, 105 ; Elephas columbi, 110 ; — (Amérique du Sud) : Glyptodon, 232, 243, 244 ; Mylodon, 232, 235 ; Litopterna, 233 ; Toxodon, 233 ; Typotherium, 233, 234 ; Tapir, 233 ; Hippidium, 233 ; Auchenia, 233 ; Eoauchenia, 233 ; Paraceros, 233 ; Mastodon, 233 ; Chien, 233 ; Onohippidium, 234, 236 ; Neomylodon Listai, 235 ; Megatherium, 235 ; Scelidotherium, 235, 243 ; Paleolama, 238 ; Chlamydotherium, 243 ; Machairodus, 243.
Annales des Cakchiquels, 409, 410, 412, 498.
Anneaux de huttes, 118, 127.
Année chez les Mexicains : vénusienne, 340, 341 ; — chez les Mayas : solaire, 482, 483, 490, 491, 492 ; archaïque, 492, 493, 494, 495, 496 ; — des Tzentals, 496, 497 ; — des Cakchiquels, 498, 499.
Anorembègue (*voir* Norumbègue).
Anthropologie, 729, 730.
Anthropophagie rituelle au Mexique, 328 ; — chez les Cunas, 547.
Antilia (Ile d'), 42, 43, 72.
Antioquia, 532, 545.
Antisuyu, 601, 612, 651, 652.
Antofagasta, 728.
Antofagasta de la Sierra, 701, 706.
Apaches (Indiens), 225.
Apacheta, 696.
Apachetas (tas de pierres votives, au Pérou), 635.
Appomatox formation, 90, 91.
Apu-Ccapac-Incas (*voir* Incas).
Apu panacas, 621, 622.
Apu Punchau (*voir* Inti).
Apurimac, 595, 608.
Aqueduc (au Pérou), 648.
Aquilla, 628.
Arana (Rodrigo ou Diego de), 61.
Araucans, 592, 728.
Arawaks (Indiens), 507, 508, 510, 511, 527, 528 (*voir* aussi Taïnos).
Arc des Aztèques, 305 ; — des Chiriquis, 542 ; — des Péruviens, 670 ; — des Taïnos, 520.
Arc-en-ciel (divinité péruvienne), 612, 615.
Arc-en-ciel (Totem de l'), 612, 615.
Architecture des Aztèques, 368, 731 ; — des Mayas, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 466 ; — des Taïnos, 517, 518, 519, 520 ; — des Güetares, 537 ; — des Chiriquis, 542 ; — des Chibchas, 561 ; — des Péruviens, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 733 ; — des Diaguites, 697, 698, 699, 700, 701, 702.
Arequipa, 592.
Argent, chez les Aymaras, 582 ; — chez les Caraques, 567, 568 ; — chez les Chibchas, 561 ; — chez les Diaguites, 715 ; — chez les Mayas, 455 ; — chez les Mexicains, 385, 386 ; — dans les Mounds, 158 ; — chez les Péruviens, 606, 683, 684, 687.
Arizona, 187.
Arkansas, 121, 122, 125, 127, 128, 161, 162, 163.
Armação da Predad, 248.
Armes des Mexicains, 305 ; — des Niquiranes, 401 ; — des Taïnos, 520 ; — des Chiriquis, 542 ; — des Cunas, 546 ; — des Péruviens, 670, 671, 683.
Armure (en coton des anciens Aztèques), 305 ; — des Niquiranes, 401.
Arnald, 33.
Arpay, 624.
Arrecifes, 244, 245.
Arriaga, 620, 622, 626.
Arroyo Ramallo, 241.
Arsenal, 305.
Aruaks, 533.
Aryballes, 679, 680, 720, 722.
Aspay, 624.
Atacama (province du Pérou), 592 ; — désert d' —, 724, 726 ; — langue, 724, 725.
Atacamas, 697, 703, 712, 721, 723, 724, 725, 728.
Atahuallpa, 595, 596.
Atemoztli, 337.
Atenco, 274.
Atl, 333.
Atlacahuayan, 281.
Atlantide, 37, 38, 731.
Atlatl, 305, 306.
Atlcahualo, 337.
Atrato, 545.
Aubert (Thomas), 84.
Aubin, 346, 349, 352, 353, 357.
Auchenia, 233.
Aughey (Dr), 108.
Augures, 619, 620.
Auqui illa (*voir* Chascacoyllur).
Avienus, 39.
Avila, 612, 622.
Axayacatl, 284, 285, 286, 295.
Ayar Uchu Topa, 633.
Ayllu, 597, 600, 601, 611, 623.
Ayllucamayoc, 598, 599, 602, 609.
Aymara (langue), 573, 607.
Aymaras, 571, 572, 573, 575, 576, 578, 580, 581, 582, 583, 584, 586, 587, 590, 591, 594, 603, 616, 657, 678, 687, 689, 697.
Azcapotzalco, 274, 275, 277, 279, 280, 281, 284.
Aztacalco, 298, 301.
Aztalan, 123.
Aztec springs, 195, 197.

Aztèques, 264, 265, 267, 268, 269, 277, 278, 279, 282, 283, 285, 287, 290, 295, 297, 298, 300, 303, 347, 352, 353, 355, 356, 357 ; langue —, 268.
Aztlan, 264, 266, 316.

B

Babbitt, 107.
Bacatá (*voir* Bogota).
Baccalaos (*voir* Stocafixa).
Bachué, 550.
Bahamas (Iles), 507, 508, 509, 510.
Báhos, 216.
Balboa (auteur), 581, 585, 589, 592, 593, 634.
Balboa (Vasco Nuñez de), 81, 82, 86, 540, 545, 546.
Baldwin, 180.
Balsa, 650, 651, 658, 660.
Bancroft, 420.
Bandelier (A.), 298, 564, 580, 644, 649.
Baradero, 237.
Barbacoas, 532, 533, 534, 564.
Barbour, 99.
Barcena, 101.
Bartlett, 210, 211.
Bartram, 179, 185.
Bárzana, 703, 721.
Basques, 44.
Bastian, 392, 646.
Batungasta, 701, 702.
Behaim (Martin), 41, 50.
Behrendt, 408.
Belalcazar, 552, 556.
Belen, 696.
Bembo, 40.
Bering (Vitus), 86.
Berlin (M.), 108.
Bermejo (Juan Rodriguez), 59.
Bernaldez, 62, 63.
Berthon, 574, 584, 671.
Betanzos, 622, 692.
Bijoux des Aztèques, 375, 376; — des Mayas, 455 ; — des Péruviens, 663, 666, 683.
Blas Valera, 605, 642.
Bobadilla (Francisco de), 66, 67.
Bobadilla (Francisco de, auteur), 396, 398, 399, 400, 401.
Bochica, 549, 550, 551, 558, 559, 588.
Bogota, 532, 533, 549, 550, 551, 552, 556.
Bois (travail du) chez les Péruviens, 670; — chez les Diaguites, 712, 713; — chez les Changos, 728.
Boissons des Aztèques, 373, 376, 377 ; — des Güetares, 537 ; — des Péruviens, 661 ; — des Diaguites, 702.
Bolivie, 575, 576, 577, 581, 583.
Boman (E.), 402, 693, 697, 698, 699, 702, 703, 704, 706, 707, 708, 709, 715, 716, 721, 722, 723.
Bonneville (Lac), 91.
Borinquen (*voir* Porto-Rico).
Boturini Benaducci, 345, 346.
Boucliers des Mexicains, 305 ; — des Niquiranes, 401.
Boule (M.), 103, 105.
Boulenger (Ludovic), 77.
Bovallius, 402, 403, 523, 538.
Bowditch, 421, 423, 424, 425.
Boyd Dawkins, 731.
Brackenridge, 127.
Bran, 41.
Bransford, 392, 402, 537.
Brasseur de Bourbourg, 259, 260, 289, 408, 409, 413, 419, 423, 424, 425, 491, 502, 731.
Bravard, 231.
Brehm, 617.
Bres, 47.
Brésil (Ile de), 42, 43.
Breton (R.), 509.
Bretschneider, 6.
Bribris, 532.
Brinton (D. G.), 181, 259, 268, 269, 408, 414, 424, 431, 439, 491, 498, 499, 504, 505, 532.
Broas, 47.
Bronze au Mexique, 385 ; — chez les Aymaras, 582, 583; — chez les Péruviens, 683, 688; — chez les Diaguites, 715, 716.
Bruncas, 532, 535.
Bruun, 32, 33.
Brynjulfson, 32.
Buddhisme, 6, 731.
Bugge, 21, 22.
Burckhardt, 234.
Burmeister, 231, 232.
Buschmann, 267, 268, 269.
Byron-Gordon, 407.

C

Cabana, 649.
Cabecars, 532.
Cabot (Jean), 71, 72.
Cabot (Sébastien), 71, 72, 73.
Cabral, 79, 80.
Cabrera, 703.
Cacan, 721, 722, 723,
Cacha, 635, 642, 643.
Cahitas (langue des), 268.
Cahokia, 125, 126.
Cakchiquels, 287, 388, 389, 406, 409, 410, 411, 412, 426, 466.
Calancha (La), 633, 642.
Calaveras (crâne de), 96, 97, 98.
Calchaquis, en général (*voir* Diaguites) ; — tribu diaguite, 694 ; — vallée, 694, 699, 704, 716.
Calebasses gravées, 713.
Calendrier des Aztèques, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 731 ; — des Pipi-

les, 391, 392; — des Niquiranes, 400; — des Mayas, 478, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496; — des Tzentals, 496; — des Qu'ichés, 496, 498; — des Cakchiquels, 496, 498, 499; — évolution du, en Amérique centrale, 499, 500; — des Chibchas, 559, 560; — des Caraques, 565, 566; — des Péruviens, 692.
Californie, 113, 135, 140, 141.
Calingasta, 712.
Calli, 333, 335, 337, 338, 339, 342, 360.
Calmecatl, 309.
Calpixqui, 299, 301, 307.
Calpollec, 299, 300, 307, 311.
Calpulalli, 299, 307.
Calpulli, 298, 300, 305, 307, 308, 314, 315, 316.
Calusas, 507, 527.
Camachicue, 598, 599, 600, 608.
Camaxtli, 262, 270, 273, 275, 313, 320, 337.
Camayoc, 599, 606.
Camp Verde, 205.
Canaries, 39, 59, 68.
Cañaris, 571, 722.
Canas, 588.
Canaux d'irrigation, 606, 647, 648, 649, 702, 703.
Cancu, 622, 629.
Cañete, 646.
Cañon de Chaco, 195, 196, 201, 218.
Cañon de Chelly, 191, 217.
Cañon (Grand) du Colorado, 191.
Cañon de Gunuye, 204.
Cañon de Mancos, 191.
Cañon de M'Elmo, 196, 198.
Cañon de Montezuma, 195.
Cañon (Monumental), 191.
Cañon del Muerto, 191.
Cañon de Piedras-Verdes, 214.
Canots des Taïnos, 520; — des Péruviens, 651.
Caonabo, 65.
Capayans, 694.
Caraques, 534, 563, 564, 565, 566, 567, 568.
Caribes (Indiens), 507, 508, 509, 511, 520, 524, 528.
Carmen (El), 706, 707.
Carmen de Patagones, 250.
Carnegie Museum, de Pittsburg, 538.
Carolines, 115.
Caroline du Nord, 118, 121, 133, 134, 136, 137, 138, 153, 167.
Caroline du Sud, 161, 167.
Carpenter, 231.
Carr (L.), 181, 182.
Carreri (Gemelli), 338.
Cartes du Cardinal Filiaster (1427), 35; — de Claudius Clavus, 35; — de Donnus Nikolaus, 35; — de Sigurd Stefansson, 35; — de Waltzemüller, 35; — de Martin Behaim (globe), 41, 43; — de l'Atlas Médicis (1351), 42; — de Pizzigani (1367), 42, 43; — de Jefferys (1776), 43; — d'Ortelius (xvi^e siècle), 42; — d'Andrea Bianco (1436), 43, 44; — de Juan de la Cosa, 71, 72, 74; — de Cabot, 71; — de Cantino, 74, 75; — de Léonard de Vinci, 77; — de Ludovic Boulenger, 77; — de Johann Schöner, 77; — de Mercator, 77, 86; — de Stobnicza, 81.
Casa Grande, 209, 210, 211, 212.
Casas (Las), 56, 66, 600.
Casse-têtes des Aztèques, 305; — des Taïnos, 520; — du Pérou, en pierre, 669; étoilés, 669; en cuivre, 683; en bois, 670.
Castellanos, 555.
Castillo, 101.
Catamarca, 693, 694, 695, 703, 705, 721, 722.
Catamarcas, 694.
Cathay, 54, 55.
Caverne Eberhardt, 235, 242.
Caxamarca (ou Cajamarca), 595, 596, 647, 651, 664.
Ccapac, 592.
Ccapac cocha (*voir* Amorayquiquilla).
Ccapac-Huari, 594.
Ccapac-Raymi, 623, 630.
Ccapac-Yupanqui, 590, 591, 650.
Ccoricancha, 613, 614, 615, 618, 619, 627, 628, 631, 634, 641, 652.
Ccoya, 604, 622, 624, 625, 635 *voir* aussi Quilla).
Ccozco, 569, 570, 576, 585, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 595, 597, 602, 603, 607, 608, 611, 612, 613, 619, 621, 622, 624, 625, 626, 627, 628, 630, 633, 634, 635, 637, 641, 644, 647, 649, 651, 652, 653, 658, 659, 691, 694, 695, 721, 722.
Ccuychi, 612, 615.
Cebaco, 541, 542.
Ceibal (ville de), 425, 468, 477.
Cemaco, 545.
Cempohuallan, 293.
Centuries, 599, 600, 601.
Centzon Huitznahua, 316, 324.
Ceremonial stones, 143; — des Güetares, 538.
Cerezeda, 398, 399, 402.
Cerro Pelado, 250.
Cétacés (Totem des), 612.
Chachapoyas, 612, 663.
Chacnabiton (*voir* Chacnouitan).
Chacnouitan, 423, 424, 427.
Chacu, 657.
Chaises en pierre: güetares, 538, 539; — chiriquies, 544; — caraques, 566.
Chakanput'un (*voir* Champoton).
Chalcas, 264, 271, 282, 284.
Calchiuhtlicue, 320, 326, 334, 342.

Chalco, 266, 276, 282, 283, 293, 295, 327.
Châle des femmes péruviennes, 667.
Challcu-chima, 595.
Challhuacamayoc, 658.
Chalmecas, 298, 315.
Chamberlin, 92, 99, 103.
Champlain (époque de), 92, 93, 105.
Champoton, 428, 432, 433, 435.
Chañabals, 406.
Chancas, 592, 593, 600, 612, 665.
Chançay, 584, 585.
Chanchan, 570, 584, 585, 586, 587, 636, 651.
Chaneabals, 406.
Chanes (*voir* Itzas).
Changos, 575, 592, 727, 728.
Changuinas (*voir* Dorasques).
Chan Santa Cruz, 437.
Chapanèques, 407, 535.
Chapoltepec, 273, 274, 277, 280.
Charcas, 594.
Charencey (H. de), 113, 502.
Charleston (ossements de), 101.
Charnay (D.), 260, 261, 419.
Chasca coyllur, 614, 631, 632.
Chase (A. W.), 113.
Chasquis, 650, 658.
Chasse chez les Péruviens, 657, 658; — annuelle rituelle, 657.
Chatay cuscay, 623.
Château de Montezuma, 205.
Chaussures des Niquiranes, 401; — des Péruviens, 666, 667; — des Diaguites, 697.
Chayña, 690.
Chefs aztèques, 375; — pipiles, 389; — niquiranes, 395, 396; — mayas, 440, 441, 442; — taïnos, 512; — güetares, 535; — chiriquis, 541; — cunas, 546; — chibchas, 551, 553, 554, 555, 556, 557; — de clan des Péruviens, 598; — de province, 599; — (curacas), 601, 602, 603, 606; — de décuries (camayocs), 599, 606; — de centuries (pachacuracas), 599, 600, 601, 606; — de villages (llactacamayocs), 600.
Chefs de guerre des Aztèques, 303, 304, 305; — des Pipiles, 390; — des Niquiranes, 394, 395; — des Mayas, 441, 442; — des Güetares, 535; — des Chibchas, 558; — des Péruviens, 607, 608.
Chels, 431, 432, 435.
Cherokis (Indiens), 169.
Cheval (fossile), 99.
Chia, 549, 558, 559.
Chiapas, 257.
Chibchacum, 558.
Chibchas (peuples), 526, 531, 532, 569; — famille linguistique, 531, 532.
Chibchas, 533, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561.
Chicha, 604, 619, 622, 661.
Chichas, 725, 726.
Ch'ich'en Itza, 413, 414, 415, 417, 418, 423, 424, 425, 428, 429, 434, 446, 449, 468, 469.
Chichimecas, 264.
Chichimèques (*voir* Nahuas).
Chicome cohuatl, 320.
Chicomoztoc, 263, 273.
Chicuanahuiapan, 321.
Chien, chez les Péruviens, 661.
— (fossile), 233.
— (Totem du), 612.
Chiffres des ms. mexicains, 363, 364; — des Mayas, 481, 482.
Chihuahua (« Casas grandes de »), 212.
Chimalhuacan, 291.
Chimalli, 305.
Chimalman ou Chimalmatl (*voir* Iztac Mixcohuatl).
Chimalpahin (Diego Santa Anton Munon Quauhtlehuanitzin), 337.
Chimalpopoca, 279, 280.
Chimus, 573, 574, 672, 673, 674, 675, 676.
Chinancallec (*voir* calpollec).
Chinantèques, 347.
Chinantla, 284, 289.
Chincha-suyu, 572, 593, 601, 651.
Chinois, 730.
Chipatá, 551.
Chiriguanos, 694, 727.
Chiriquis, 539, 540, 541, 542, 543, 548.
Chlamydotherium, 243.
Chocolat, 376.
Chocori, 241.
Chocos, 534.
Choles, 406, 436, 471.
Chololan, 270, 271, 272, 284.
Chololtecas, 290, 293, 387, 393.
Chontales, 405.
Chorcorbos, 601, 612.
Chorillos, 575, 646.
Chorotegas, 393.
Chorotis, 727.
Chortis, 406, 407.
Chot, 584.
Chronique de Chacxulubchen, 408, 433.
Chuccu, 664, 665.
Chuco-mama (*voir* Pachamama).
Chucuylla, 614.
Chuhuichupa, 214.
Chullpas, 575, 577, 578.
Chumpi, 667.
Chuquitu (Temple du), 635, 641.
Cibola (*voir* Zuñi).
Ciboneys, 510.
Cieza de Leon, 540, 541, 544, 545, 546, 547, 565, 566, 588, 592, 593, 625, 630, 641.
Ciguayos, 510.
Cihuacohuatl (divinité), 320.
Cihuacohuatl, 301, 302, 305, 307, 308.

Cihuatecpanecas, 298, 365.
Cihuateotl, 320.
Cimetières des Diaguites, 710.
Cipactli, 333, 334, 338, 340.
Cipactonal, 313, 332.
Ciseaux des kjökk.de la Géorgie et des Carolines, 115; — en bronze des Aymaras, 583.
Cistes funéraires dans les Mounds, 119, 120.
Civilisations des Mound-builders, 133 à 177; — des Cliff-dwellers, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225; — des Aztèques, 298 à 378; — totonaque, 258; — huaxtèque, 258; des Mayas-qu'ichés, 438 à 453; — des Chibchas, 254, 553 à 561; — péruvienne, 254, 636 à 667; — diaguite ou calchaquie, 254, 696 à 720.
Ckunza, 725.
Clan chez les Aztèques, 298, 299, 300, 308, 314, 315, 316; — chez les Pipiles, 390; — chez les Niquiranes, 394, 395; — chez les Mayas, 438, 439; — chez les Lacandons, 438, 439; — chez les Taïnos, 512; — chez les Chiriquis, 541; — chez les Cunas, 546; — chez les Chibchas, 553; — des Incas, 589, 597, 602, 603, 604, 606, 607, 612, 615; — chez les Péruviens, 597, 598, 600, 601, 605, 611; — chez les Comlchingons, 723.
Classes sociales chez les Mayas, 440; — chez les Péruviens, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607.
Claudius Clavus, 35.
Claymont, 104, 107, 110.
Cliff-dwellings, 189, 191.
Cloches en cuivre des Diaguites, 716.
Coatzacualco, 348.
Cobo, 642, 662, 698.
Coca (Totem de la), 661; - - chez les Péruviens, 612; fumigations de —, 628.
Cochagasta, 710.
Cochenille (Industrie de la) au Mexique, 379; — au Pérou, 669.
Cochiti, 223.
Cociyoeza, 287.
Cocomes, 418, 429, 431, 432, 486.
Coconucos, 532, 533.
Codex Becker n° 1, 349, 350.
— — n° 2, 349, 350.
— Bodleianus, 351.
— Borbonicus, 334, 338, 363.
— Borgia, 348, 350, 358, 360, 363, 364.
— Columbinus ou Dorenberg, 349, 350.
— Cortesianus, 478, 496, 504.
— Cospi, 349.
— Dresdensis, 478, 482, 494, 495.
— Féjerváry-Mayer, 315, 349, 360, 363, 364.
— Fernandez Leal, 351, 352.
Codex Indiæ meridionalis (*voir* Codex Vindobonensis).
— Laud, 349, 363.
— Martinez Gracida, 350.
— Mendoza, 352, 353, 363, 364.
— Nuttall, 351, 353.
— Ossuna, 357.
— Peresianus, 478, 496.
— Porfirio Diaz, 351.
— Sanchez Sólis, 351.
— Selden n° 1, 351.
— — n° 2, 351.
— Telleriano-Remensis, 291, 352, 363, 364.
— Tro, ou Troano, 478, 496.
— Vaticanus A, 291, 352, 363, 364.
— Vaticanus B, 363, 364.
— Vergara, 352, 357.
— Vindobonensis, 350, 358, 364.
— Wœcker-Gotter (*voir* Codex Sanchez-Solis).
— Xolotl, 355.
Cogolludo, 427, 445, 454, 488, 489.
Cohuatl, 333, 342.
Cohuatlicamac, 265, 266.
Cohuatlichan, 266, 272, 274, 280.
Cohuatzin, 281.
Coiffure des Péruviens, 663, 664, 665; — des Diaguites, 697.
Colhuacan, 264, 272, 273, 277.
Colimas, 558.
Collas (*voir* Aymaras).
Collasuyu, 601, 651.
Collcampata, 637, 651, 658, 659.
Colliers en pierre des Taïnos, 524, 525; — des Güetares, 536; — des Péruviens, 665.
Colomb (Christophe) : Naissance, 53; rapports avec Toscanelli, 54 et n. 1; étude de l'*Imago Mundi* du cardinal d'Ailly, 56, n. 1; information par Alonzo Sanchez, 56, 57; démarche auprès de João II, 57; entrée à la Cour d'Espagne, 57; rapports avec le duc de Medina Celi, 57; ses exigences pour partir en exploration, 58; son départ, 58; le premier voyage, 59 à 62; 1re vue de la terre (12 oct. 1492), 59; retour du 1er voyage, 62; le deuxième voyage, 63 à 65; tombe malade à Hispaniola, 65; retour du 2e voyage, 65; le troisième voyage (1498), 65 à 67; cherche à reconquérir Hispaniola révoltée, 66; retour enchaîné à Cadix (1500, 68; le quatrième voyage, 67 à 69; découverte de l'Amérique centrale (1503), 67; naufrage sur les côtes de Cuba, 69; retour du 4e voyage, 69; mort de Colomb, 69; — sur les Taïnos, 513, 517.
Colomb (Barthélemy), 64, 65, 66.
Colomb (Fernand) et les « Historie », 56.

Colomb (Diego), 63, 64.
Colombie britannique, 112, 113.
Colopechtli, 274.
Colorado (Etat du), 187.
Comanches (Indiens), 225 ; langue des —, 268.
Comechingons, 723.
Commerce chez les Niquiranes, 102 ; — chez les Taïnos, 520.
Concacha, 647.
Conceição do Arroio, 248.
Condlé, 41.
Condor (Totem du), 611, 612.
Confédération aztèque, 282, 283, 290, 297, 303.
Confession chez les Niquiranes, 399 ; — chez les Mayas, 450 ; — chez les Péruviens, 620, 623.
Conopas, 614, 623.
Conseil (de clan) chez les Aztèques, 299; — (tribal) chez les Aztèques, 300 ; grand — tribal chez les Aztèques (nauhpohual-tlatolli), 300, 301 ; — chez les Niquiranes, 394, 395.
Constellations, 614.
Con-Ticci-Huiracocha (*voir* Huiracocha).
Copacabana, 578, 638.
Copan, 407, 422, 425, 477.
Coquille gravée du Delaware, 109.
Coquimbo, 592.
Coras (langue des), 268.
Cordeyro, 50.
Cordoba (terrains de), 232 ; Sierra de —, 723.
Cordova (Francisco Hernandez de), 84, 85, 433.
Coronado (H. de), 226.
Corporations au Mexique, 366 ; — au Pérou, 602, 606.
Corte Real (Gaspar), 50, 74.
— (João Vaz), 50.
Corte Real (Miguel), 74.
Cortez Hernando, 85, 275, 291, 293, 294, 295, 297, 299, 345, 350, 365, 366, 389.
Cosa (Juan de la), 63, 71, 72, 74.
Cosmologie (des Péruviens), 630.
Coupes à boire, en coquille, des Mounds du Sud-Est, 144.
Courants de l'Atlantique : courant équatorial du Nord, 7, 9 ; courant des Antilles, 7, 10 ; Gulf-Stream, 7, 9 ; courant de la Floride, 7 ; courant des Canaries, 9, 10 ; courant de Guinée, 9, 10 ; courant équatorial du Sud, 9, 10 ; courant des Guyanes, 9 ; courant de Benguela, 9 ; courant du Groenland, 9 ; courant du Labrador, 9, 10.
Courants du Pacifique : Kuro Sivo, 3, 4 ; courant équatorial du Sud, 3 ; courant équatorial du Nord, 3 ; contre-courant équatorial, 3, 4 ; courant péruvien ou de Humboldt, 3 ; courant du Kamtschatka, 3 ; courant de Bering, 3.
Courriers, 608, 650.
Court de Gébelin, 22.
Cousin (Jean), 50.
Couteaux des kjökk. des îles Aléoutiennes, 112 ; — de la Colombie britannique, 112 ; — de l'Orégon, 113 ; — des paraderos de la Patagonie, 251 ; — des Aztèques, 380.
Couteaux, en cuivre, des mounds, 153.
Coxcoxtli, 277.
Coylla coyllur, 614.
Coyllur, 614 ; (ville de)—, 655, 656.
Coyohuacan, 273, 274, 281, 289.
Coyolicatzin (*voir* Pelaxilla).
Cozcaquauhtli, 333.
Crémation (*voir* sépultures).
Cresson (M.-T.), 104, 109, 505.
Cristóbal del Castillo, 342.
Cronau (R.), 26.
Crustacés (Totem des), 612.
Cuba, 60, 507, 509, 510.
Cuculkan, 412, 413, 414, 417, 418, 446, 447.
Cuepopan, 298, 304.
Cuetlachtlan (*voir* Cuextlan).
Cuetzpallin, 333.
Cuextecas (*voir* Huaxtèques).
Cuextecatl ichocayan, 265, 266.
Cuextlan, 284.
Cuicatèques, 347, 351, 360, 364.
Cuillers en coquille, 144.
Cuitlahuac, 295.
Cuitlahuac (ville), 276, 279, 289.
Cuitlahuacas, 264.
Cuivre (travail du), 731 ; — dans les mounds, 153 ; — au Mexique, 385 ; — au Chiriqui, 544 ; — chez les Chibchas, 561 ; — chez les Caraques, 567, 568 ; — chez les Aymaras, 582, 583 ; — chez les Péruviens, 683, 688 ; — chez les Diaguites, 715, 716.
Cun, 616, 617, 632, 633.
Cunas, 532, 544, 545, 548.
Cunow, 600.
Cunti-suyu, 591, 592, 601, 652.
Cupuls, 434.
Curacas, 601, 602, 603, 621, 622, 628, 633, 657, 664, 703.
Cure-oreilles au Pérou, 666, 683.
Cushing (F. H.), 115, 156, 167, 210.
Cusipata, 628.
Cuzcatlan, 388, 389.
Cuzqueño, 572.

D

Dabaibe, 544, 545, 546.
Dakota, 129, 131, 132.
Dall (W.), 111, 112, 181.
Damberg, 47.
Darien, 69, 541, 544.

Dariens (*voir* Cunas).
Darwin, 231, 232.
Découverte de l'Amérique, par les Scandinaves, route suivie, 10; — de l'Islande, 14; — du Groenland, 15; — de la côte américaine par Leif Eriksson, 16; — voyage de Thorfinn Karlsefni, 20; — à la recherche du Vinland (1003), 17; — découverte du Helluland, du Markland, du Vinland, 17; — du Helluland, du Markland et du Vinland par Bjarni Heriulfsson, 18; — voyage de Thorvald Eriksson au Vinland, 19; — critique des voyages de Bjarni Heriulfsson et de Thorvald Eriksson, 20; — découverte par Ari Marsson du Hvitramannaland, 27; — voyages au N. du Groenland, 29.
Découvertes apocryphes: les Basques, 44; — les Frisons, 45; — Madoc ab Owen Gwynedd, 47; — les Zeni, 46, 47, 48, 49.
Découvertes de Christophe Colomb, 10, 59, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 70; — des Cabot, 72, 74; — des Corte Real, 74; — de Hojeda (Guyanes, embouchures de l'Esséquibo et de l'Orénoque, Vénézuela), 79; — d'une partie de la Colombie, par Per Alonso Niño (1499), 79; — du cap St-Augustin au Brésil et de Tabago, par Yañez Pinzo (1500), 79; — du cap St-Augustin, par Diego de Lepe (1499), 79; — du Brésil, par Cabral en 1500, 79, 80; — du Pacifique, par Balboa en 1513, 81; — du Rio de la Plata, par Juan de Solis, en 1516, 82; — du détroit de Magellan en 1519, 83; — de la Floride, par J. Ponce de Léon, en 1513, 84; — du Yucatan, par Hernandez de Cordova, en 1517, 84, 85; — du Mexique, par J. de Grijalva, en 1518, 85; — des côtes de la Virginie, par Vasquez de Ayllon et Matienzo, en 1523, 85.
Décuries, 599, 601.
Déformation du crâne chez les Niquiranes, 401; — chez les Mayas, 454.
Delaware, 109, 170.
Delawares Indiens), 180.
Delgado, 699.
Déluge (mythe du) chez les Chibchas, 549; — chez les Péruviens, 633.
Denys Jean), 84.
Desaguadero, 608.
Désirade (île La), 63.
Deuil (chez les Péruviens, 627.
Devins au Mexique, 332; — au Pérou, 619, 620.
Diaguites (ou Calchaquis), 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 715, 716, 717, 721, 722, 723, 724.
Dickeson, 100.
Dieux aztèques, 271, 274, 281, 284, 290, 300, 313, 315, 316, 317, 320, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 332, 334, 335, 337; — otomis, 313, 315, 319, 320, 327, 330, 334, 337; — teochichimèques, 262, 270, 273, 275, 313, 320, 324; — tecpauèques, 274; — toltèques, 259, 271, 315, 330; — pipiles, 390; — niquiranes, 396, 397; — mayas, 412, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 450; — lacandons, 443, 444, 445, 447, — quichés, 410; — cakchiquels, 410, 411; — tzentals, 411; — taïnos, 513, 515; — chibchas, 549, 558, 559, 565; — péruviens, 613, 615, 616, 627.
Dighton Rock, 22, 23.
Diodore de Sicile, 38.
Diprothomo, 239.
Discoïdal stones des Mounds, 143.
Disques perforés en pierre des kjökk. de l'Orégon, 113.
Disques en cuivre des Mounds, 153 — des Diaguites, 716.
District fédéral, 170.
Divination au Mexique, 332.
Dodge, 108.
Dolmens, 576.
Dominica (île La), 63.
Donnus Nikolaus, 35.
Dorasques, 532, 533.
Dorsey (G. A.), 567.
Drake, 100.
Drogeo, 48, 86.
Droit civil péruvien, 608, 609.
Droit pénal péruvien, 609.
Drygalski (von), 31.
Duquesne, 559, 560.
Duran, 284.
Durkheim, 313.
Dzawindanda ou Tonaltzin, 283, 284.

E

Ebaque, 551, 552.
Ebate, 551, 552, 553.
Eclair, 614, 705.
Eclipses chez les Péruviens, 682.
Ecriture des Mexicains, 345 et s., 731; éléments de l'—, 352; — des Mayas, 477, 478, 479, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 731; éléments de l'—, 477, 501, 502, 503, 504; — des Péruviens (Quipus), 657, 691.
Egger (Peter von), 29.
Ehecatl, 326, 327, 333, 338, 360.
Ehrenreich, 721.
Eichtall (d'), 6, 730.
« El Dorado » (rite de l'intronisation du Zipa de Bogota), 555.

Elevage des Scand. au Groenland, 32, 33; — du Neomylodon Listai, 236, 238; — des Aztèques, 377, 731; — des Péruviens, 661, 662, 663, 733; — des Diaguites, 703.
Elephant, 99.
Elephas columbi, 110.
Elephas primigenius, 105, 109, 110.
Emory, 209.
Encens. Copal usité comme —, chez les Aztèques, 372; — chez les Niquiranes, 397; — chez les Mayas, 449; — chez les Lacandons, 449, 450.
Enclos de terre (Mounds), 118, 122.
Enclumes (au Pérou), 688.
Endogamie chez les Chiriquis, 541; — chez les Péruviens, 598; — des Incas, 598, 604.
Enfers au Mexique, 321; — chez les Niquiranes, 397; — chez les Taïnos, 505; — chez les Péruviens, 626, 627.
Engrais, chez les Péruviens, 660.
Engrouelant, 47.
Eoauchenia, 233.
Epoques glaciaires (dans l'Amérique du Nord), 89, 90, 91, 92, 93; — dans l'Amérique du Sud, 230.
Epoque quaternaire, Amérique du Nord, 89; — Amérique du Sud, 229.
Epoque tertiaire, Amérique du Sud, 229.
Equus et megalonyx beds, 234.
Erik le Rouge, 15, 16.
Eriksson (Leif), 16, 18, 19, 20, 33.
Eriksson (Thornstein), 19, 20.
Eriksson (Thorvald), 19, 20.
Erminettes en pierre des kjökk. des iles Aléoutiennes, 112; — des anciens Cliff-dwellers, 216; — des Pueblos modernes, 216; — des Taïnos, 523.
Erminettes en cuivre des Mounds, 153; — des Aymaras, 583.
Ermites (au Pérou), 621.
Esclaves (hors-le-clan à Mexico), 308, 310, 311; — chez les Pipiles, 390.
Eskimos, 731.
Esmeraldas (Indiens), 563, 566, 567.
Esmeraldas (province), 563, 564, 571.
Española (*voir* Hispaniola).
Estete, 585.
Estland, 47.
Estólica (*voir* propulseur).
Estotiland, 47, 48.
Estufa (*voir* kiva).
Etain, 158, 683.
Etoffes des Aztèques, 378; — de plumes chez les Aztèques, 379, 380; — des Aymaras, 580, 581; — des Yuncas, 587; — des Péruviens, 667, 668, 669.
Etoiles, 614, 631.
Etowah, 125, 126, 154, 155, 156.
Etzalqualiztli, 337, 338.
Euceratherium, 99.
Exercice militaire chez les Aztèques, 304.
Exquioc (*voir* Coyllur).
Extraction des métaux chez les Péruviens, 684, 686, 687, 688.
Eystribygdh, 28, 29, 32.
Ezhuahuacatl, 301.

F

Fabrega (Lino), 348.
Fagundes (João Alvarez), 84.
Famatins, 691.
Famille chez les Mayas, 439, 440; — chez les Lacandons, 439, 440; — chez les Péruviens, 598; — chez les Diaguites, 704.
Faucon (Totem du), 612.
Fer (travail du) dans les Mounds, 158; — chez les Caraques, 567.
Fer météorique, 158.
Fer spéculaire, 158.
Ferdinand, roi d'Aragon, 57, 63.
Fernandez (Diego), 589.
Fernandez (Garcia), 58.
Fernandina (île), 60.
Fêtes des Mexicains : Teoxihuitl, 275; — des Pipiles, 392; — des Niquiranes, 398, 399; — des Mayas, 413, 446, 447, 450, 451; — (des mois chez les), 451, 452; — des Chibchas, 559; — des Péruviens, 628; — Intip Raymi ou Hatun Raymi ou Raymi, 604, 628, 629; Oncoy mitta, 614; Ccapac Raymi, 623, 630; Situa, 629, 630; Amorayqui quilla, ou Ccapac cocha, 630; Itu, 630; — des Diaguites, 705.
Feu, 614, 622, 629.
Fewkes (J. W.), 99, 135, 143, 195, 210, 216, 524.
Filage, 668.
Filiaster, 35.
Finsen, 26.
Fischer, 20, 26, 32.
Fiske, 56, 77.
Flèches des Aztèques, 305; — des Niquiranes, 401; — des Taïnos, 520; — des Chiriquis, 542.
Floride, 72, 74, 85, 86, 101, 115, 133, 156, 157, 161, 163, 165, 166, 167, 168, 507.
Flûtes des Péruviens, 690.
Fomagata, 559.
Fondeurs de métaux (au Mexique), 386.
Fonseca (Juan Rodriguez de), 63, 82.
Font (Pedro), 209, 210.

Fonte des métaux chez les Péruviens, 684, 688 ; — chez les Diaguites, 722.
Force (P.), 181.
Forest-beds, 91.
Förstemann (E.), 421, 476, 489, 494, 495, 496, 505.
Forster (J. R.), 21.
Fort Ancient, 122, 123.
Forteresses, 608, 643, 644.
Fortifications chez les Chiriquis, 542 ; — chez les Chibchas, 560 ; — chez les Péruviens, 643, 644 ; — chez les Diaguites, 699.
Foster, 180.
Fourneaux de réduction chez les Péruviens, 685, 686, 687, 688 ; — chez les Diaguites, 715, 716.
Franco, 110.
Frazer, 554.
Fresle, 555.
Frias, 241.
Frisland, 47, 86.
Frisons, 45.
Fronde des Aztèques, 305 ; — des Cunas, 546 ; — des Aymaras, 581 ; — (pierre de fronde) des Péruviens, 669.
Fructuoso (Gaspar), 50.
Frueh, 231.
Fuentes y Guzman, 387.
Funzha ou Muequetá, 551.
Furdhurstrandhir (Vinland), 17.
Fusagasugá, 551.
Fu-sang, 5, 6, 730.
Fuseaux (en cuivre) des mounds, 153 ; — des Péruviens, 668, 671.

G

Gaffarel, 20, 26.
Gafran, 11.
Galène, 158.
Gallois, 46.
Galvam (Antonio), 50.
Gamart, 84.
Gamboa (*voir* Sarmiento).
Garcia, 730.
Garcilasso de la Vega, 56, 184, 585, 588, 589, 590, 591, 593, 595, 598, 603, 610, 611, 615, 616, 620, 624, 633, 634, 642, 649, 664, 691, 694.
Gardar, 33.
Géants, chez les Caraques, 564.
Geelmuyden, 26.
Gelcich, 32.
Gellisson (Thorkell), 16.
Géorgie, 108, 115, 119, 122, 124, 125, 134, 137, 138, 153, 156, 161, 162, 167, 181, 186.
Giglioli, 710, 723.
Gilder, 99.
Glaces flottantes (Pacifique), 3 ; — (Atlantique), 10.
Glissement des terrains (Amérique du Nord), 103, 107.
Glyptodon, 232, 243, 244.
Godthaab, 16 (*voir* Vestribygdh).
Goes (Damião de), 50.
Golfe du Mexique, 161, 164.
Gomara (Lopez de), 40, 56, 272, 729.
Gonzalez de la Rosa, 566.
Goodman, 421, 489, 493, 494, 495, 496.
Gordon (E. Byron), 421, 471.
Goupil, 346.
Grattoirs des kjökkenm. des îles Aléoutiennes, 112 ; — des kjökk. de l'Orégon, 113 ; — des paraderos de Patagonie, 251.
Gravier, 20.
Gregg, 196.
Greniers publics chez les Aztèques, 299, 367 ; — chez les Péruviens, 605, 606, 607, 660.
Grijalva (Juan de), 85, 433.
Grisland, 47.
Groenland, 13, 15, 16, 28, 29, 31, 32, 33, 35, 36.
Guacanabibes, 509, 510, 526.
Guadeloupe (La), 63.
Guanacaste, 537.
Guanahabibes (*voir* Guacanabibes).
Guanahani (île), 60, 510.
Guanahatebeyes (*voir* Guacanabibes).
Guanaja (île), 68.
Guandacols, 694.
Guanenta, 551.
Guarano-brésilienne (race), 569.
Guasca, 551.
Guatabita, 551, 552.
Guatabita (*voir* Usaque).
Guatimozin (*voir* Quauhtemoc).
Guatusos, 532, 533, 535.
Guaymis, 532, 533, 534.
Guerrero, 432, 433.
Guerriers aztèques, 373, 374, 375 ; — niquiranes, 395.
Güetares, 402, 526, 528, 535, 536, 537, 538, 544, 548.
Guignes (de), 5.
Gunnbjarn, 15.
Guzman (Diaz de), 695.

H

Habel, 392.
Haches du kjökk. de l'île Stalling, 115 ; — des Mounds du Tennessee de la Caroline du Nord, de l'Ohio et de la Géorgie, 134, 135 ; — des anciens Cliff-dwellers, 215 ; — des Pueblos modernes, 216 ; — des Sambaquis, 248 ; — des Taïnos, 520, 521, 523 ; — de la Trinidad, 520 ; — des Iles du Vent, 521, 522 ; — de Porto-

Rico, 521, 522; — d'Haïti, 521; — de Cuba, 521; — des Guyanes, 522; — du Chiriqui, 544; — des Aymaras, 581; — des Péruviens, 669; — des Diaguites, 710, 711, 712; — des Araucans, 728.
Haches à gorge des Mounds, 134; — des anciens Cliff-dwellers, 215; — des Pueblos modernes, 216; — des sambaquis, 248; — des Taïnos, 520, 521, 522; — des Diaguites, 711.
Haches en cuivre des Mounds, 153; — du Pérou, 683; — des Diaguites, 716, 717.
Hacucs, 619.
Hæbler, 260, 419, 420.
Haïti (île), 507, 511, 512, 513.
Hakluyt, 46, 72.
Haldemann, 108.
Haldor, 29, 30, 33.
Hamacs, chez les Chiriquis, 542.
Hamlin (A.), 23.
Hamurpas, 619, 620.
Hamy, 730.
Hanan Cuzco, 591, 604, 652.
Hanan-pacha, 627.
Harachicuy, 623.
Harrisse (H.), 25, 50, 72, 76.
Hartman, 526, 538.
Hatun Raymi (*voir* Raymi).
Hauthal (R.), 236, 242.
Havasupais (Indiens), 209.
Haworth (Williston), 99.
Haynes, 108.
Heckewelder, 180.
Helgissón (Aldabrand), 31.
Helluland, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 21.
Hématite, 158.
Henri VII, 71, 83.
Hérauts chez les Niquiranes, 395; — chez les Güetares, 535.
Héritage chez les Aztèques, 310; — chez les Chiriquis, 541; — chez les Cunas, 546; — chez les Chibchas, 553.
Herjulfsson (Bjarni), 18, 19, 20, 731.
Héros civilisateur des Toltèques: Quetzalcohuatl, 259; — du Mexique: Quetzalcohuatl, 259; — des Qu'ichés, 410; — des Cakchiquels, 411; — des Tzentals, 411; — des Mayas, 412, 446; — des Chibchas, 549, 550, 551; — des Péruviens: Manco Ccapac, Pariacaca, 612, 634.
Herrera, 102, 390, 399, 431, 444.
Hervador, 27.
Hervey de St-Denis (d'), 6.
Hewett, 195.
Hiéroglyphes (*voir* écriture).
Hihuanes, 688.
Hippidium, 233.
Hispaniola, 60, 64, 65, 66.
Hodge, 225.
Hojeda (Alonso de), 63, 64, 79.
Holguin, 572.
Holm (G.), 32.
Holmes (W. H.), 97, 99, 103, 104, 105, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 188, 190, 191, 193, 196, 197, 198, 220, 544.
Homo neogeus (*voir* Tetraprothomo).
Honanki, 216.
Hopewell, 155.
Hopis (Indiens), 194, 203, 207, 215, 216, 220, 223, 225, 268.
Horsford, 24, 25.
Hoy (P. R.), 181.
Hrdlička, 96, 99, 100, 101, 107, 214.
Huaca (totem péruvien), 610; (esprits), 617, 618, 619, 623; (sanctuaires), 635; (sépultures), 646, 647, 655.
Huacap huillac (*voir* huillac humu).
Huacaypata, 628, 629, 652.
Huachipas, 694.
Huacrachucus, 612, 665.
Huairas, 685, 686, 715, 722.
Hualfins, 694, 696, 713.
Huallcas, 665.
Huamachuco, 640, 657, 664.
Huampus, 651.
Huanacauri, 591, 635, 642.
Huancabamba, 612.
Huancaquilli, 621.
Huancas, 593, 612, 690.
Huancavillcas, 666.
Huandoval, 649.
Huantar, 638, 650.
Huarachicuy (*voir* Ccapac Raymi).
Huaracu (*voir* Ccapac Raymi).
Huarochiri, 611, 612, 633.
Huasans, 694.
Huascar, 595.
Huaxtèques, 262, 263, 284, 289, 313, 332, 405, 406, 426.
Huaxyacac, 287, 290.
Huayna Ccapac, 564, 567, 594, 595, 625, 628.
Huccu-pacha, 627.
Huehuetiliztli, 342.
Huehuetlapallan, 258.
Hueicalpixqui, 301.
Huei miccailhuitl, 337.
Hueitecuilhuitl, 337.
Hueitozoztli, 337.
Huexotla, 274, 279.
Huexotzincas, 264, 271, 275, 286, 290.
Huexotzinco, 270, 275, 284, 290, 293, 319.
Huichols, 267; langue des —, 268.
Huilcacamayocs, 620.
Huillac, 617, 618, 619, 620, 628.
Huillac humu, 618, 619, 629.
Huillcanota, 635, 642.
Huinchuz, 644.

Huiracocha, 588, 589, 590, 616, 617, 625, 626, 631, 632, 633, 635, 643.
Huiracocha (Inca), 592, 593, 642, 694, 722.
Huiracochapampa, 636, 638, 640, 641.
Huitzilihuitl, 279, 355.
Huitzilopochco, 274, 289, 356.
Huitzilopochtli, 274, 281, 284, 300, 316, 324, 328, 330, 337, 356.
Huitznahuac, 298, 315.
Huitznahuac teotl, 316, 317.
Huixtocihuatl, 337.
Humaguacas, Humahuacas (*voir* Omaguacas).
Humboldt, 338, 346, 348, 351, 352, 559, 730.
Humus, 617, 620.
Hunac Ceel, 429.
Hunsa, 551.
Hurin Ccozco, 590, 591, 604, 652.
Hurtado Benito, 540, 541, 542.
Hutchinson, 646.
Huythaca (*voir* Chia).
Hvitramannaland, 27.
Hymnes religieux au Mexique, 329; — au Pérou, 626, 628, 690.

I

Ica (ville du Pérou), 570, 573, 574, 575, 645, 646, 671, 672.
Icaiche, 437.
Icaria, 48.
Ichca-huipilli, 305.
Ichuri, 620, 623.
Idacanzas (*voir* Bochica).
Idoles du Mexique, 317 à 325; — des Niquiranes, 397; — des Mayas, 451, 452; — des Taïnos (*voir* Zemis); — des Güetares, 535, 538; — des Chiriquis, 542; — du Soleil au Pérou, 613; — de la Lune au Pérou, 613; — domestiques des Péruviens (Conopas), 614; — en pierre du Pérou (illas), 669, 670; — en pierre des Diaguites, 712; — en terre cuite des Diaguites, 720.
Iemish, 237.
Ihering (von), 232, 234, 248, 249.
Ilamatecuhtli, 337.
Ilancueye (*voir* Iztac Mixcohuatl).
Iles brumeuses, 31.
Iles légendaires : île de Diodore de Sicile, 38, 39; — de Strabon, 39; — de Macrobe, 39; — îles légendaires des Irlandais, 41; — des Gallois, 41; — île de Saint-Brandan, 41; — de Brésil, 42, 43; — d'Antilia, 42; île légendaire de Royllo, 42, 43; — de Man Satanaxio, 43; — de Stocafixa, 43; — de Baccalaos, 44.
Illas, 670.
Illapa, 614.
Illa-Ticci-Huiracocha *voir* Huiracocha.
Illinois, 118, 119, 121, 125, 127, 153, 156, 162, 175, 186.
Inca (poterie), 679, 680, 682.
Incas, 569, 570, 571, 572, 581, 585, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 612, 613, 615, 616, 618, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 633, 634, 638, 641, 644, 648, 654, 657, 658, 663, 683, 692, 694, 695, 703.
Incatambo, 647.
Inde, 731.
Indiana, 122, 127, 175, 186.
Inscription de Monhegan, 23, 24.
Inscriptions runiques du Groenland : d'Ikigeit, 36; — de Kingittorsuaq, 35, 36.
Inscriptions de Palenque, 477; — de Copan, 477; — de Yaxchilan, 477; — de Piedras-Negras, 477; — de Ceibal, 477; — de Yaxha, 477; — de Quirigua, 494.
Inti, 604, 608, 612, 613, 614, 615, 616, 621, 624, 625, 628, 629, 630, 631, 632, 634.
Inti-huatana, 634, 635, 640, 691.
Intip chinan (*voir* Acllas).
Intip-Churi (*voir* Incas).
Intip-huari (*voir* Intihuatana).
Intip Raymi (*voir* Raymi).
Intoxicants chez les Aztèques, 377, 378.
Iowa (mounds funéraires de l'), 118, 122, 123, 131, 135, 175, 179.
Iraca, 550, 551, 552, 554.
Iridosmine, 567.
Irland il Mikla (*voir* Hvitramannaland).
Iroquois, 161, 172, 174, 185.
Isabella (île), 60.
Isabella (ville), 64.
Isabelle (reine de Castille), 57, 63, 69.
Iscant, 47.
Islande, 14.
Israël (tribus perdues d'), 729.
Itu, 630.
Itzaex (*voir* Itzas).
Itzas, 406, 412, 428, 429, 436.
Itzcalli, 337.
Itzcohuatl, 280, 281, 282, 357.
Itzcuintecatl, 298, 315.
Itzcuintli, 333.
Itztli, 334.
Ixcozauhqui (*voir* Xiuhtecuhtli).
Ixiles, 406.
Iximche, 499.
Ixkanha, 437.
Ixtlilxochitl (Fernando de Alva), 259, 260, 261, 276, 337, 387, 394, 419.
Ixtlilxochitl (chef de Tetzcoco), 279.

Izamal, 428, 431, 432, 446.
Iztacalco, 277.
Iztac Mixcohuatl, 262, 270.

J

Jackson (W. H.), 199, 200, 201, 202, 203.
Jaguar (Totem du), 611, 612.
Jamaïque (La), 64, 507, 510.
Jardin de la Reine (îles), 68, 69.
Jauja, 593, 651.
Jelič, 32.
Jésuite anonyme, 625.
Jeu de paume à Ch'ich'en-Itza, 417.
Joaillerie (travail des pierres dures et précieuses) des Aztèques, 375, 383, 384, 385.
João II, 57, 62.
Jonaces (ou Mecos), 270.
Jones (C. C.), 108.
Jones (Ch.), 45.
Jonghe (de), 334, 337, 338, 339.
Jónsson (Arngrim), 21.
Jónsson (Finnur), 30.
Jourdanet, 366.
Juana (île), 60.
Juarros, 388, 389, 390.
Juchipila, 214.
Julianehaab, 16.

K

Kachinas, 216.
Karlsefni (Thorfinn), 17, 18, 731.
Kasapata, 655.
Katun, 488, 489, 491, 492, 493, 494, 495.
Kekch'is, 287.
Kentucky, 119, 153, 161, 162.
Keres (Indiens), 225.
Kingsborough, 346, 347, 348, 349, 351, 729.
Kino, 209.
Kin-tiel, 207, 208, 209.
Kiva, 192, 196, 199, 200, 201, 207, 226
Kjökkenmöddings des îles Aléoutiennes, 111; — de la Colombie britannique, 112; — de l'Orégon, 113; — de la Californie, 113; — du Maine et de la Nouvelle-Ecosse, 113; — de la Nouvelle-Angleterre, 115; — de la Virginie, 115; — des Carolines, 115; — de la Géorgie, 115; — de l'île Stalling, 115; — du Brésil (*voir* Sambaquis); — de la Floride, 510; — de Costa-Rica, 538.
Klaproth, 6.
Kollmann, 244.
Kolno (Jean de), 50.
Koseritz (von), 248.
Kroeber A.), 268, 269.
Krôksfjardharheidhi, 29, 30, 31.
Kunstmann, 43.
Kunz, 157.

L

Labrets des kjökk. des îles Aléoutiennes, 112; — des Aztèques, 375, 376; — des Güetares, 536.
Lac (Totem du), 612.
Lacandons, 406, 436.
Lacerda, 243.
Lafone Quevedo, 707, 713, 715.
Lagoa do Sumidouro, 243.
Lagoa Santa (*voir* Lagoa do Sumidouro).
Laguna, 223.
Lahontan (lac), 91, 108.
Laiton au Mexique, 385; — au Pérou, 683.
Lama (domestication du), au Pérou, 662, 663; — chez les Diaguites, 703, 705.
Lambayeque, 584.
Lampes en pierre des kjökkenm. des îles Aléoutiennes, 112.
Lance des Aztèques, à pointe de pierre, 305; — de cuivre, 305; — des Niquiranes, 401; — des Taïnos, 520; — des Cunas, 546; — des Péruviens, 670.
Landa (Diego de), 412, 413, 414, 417, 418, 427, 428, 438, 439, 441, 443, 446, 448, 449, 450, 451, 456, 478, 488, 489, 492, 500, 501, 502, 503, 504.
Lansing, 99.
Lapaya, 699, 713, 716, 719, 720.
Lapham, 123, 129.
Las Casas, 393, 413.
Lécythes, 680, 681.
Lehmann (W.), 260, 471, 526.
Lehmann-Nitsche, 234, 236, 240, 241, 242, 244, 245.
Leidy (J.), 100, 101, 108.
Leifsbudhir, 19.
Leland, 5.
Lenape Stone, 109.
Lenoir, 118.
Leon y Gama, 338, 342.
Lepe (Diego de), 79.
Le Plongeon, 504.
Lerma (vallée de), 699, 704, 706.
Lican-Antais (*voir* Atacamas), 724.
Lienzo de Amoltepec, 350.
Lienzo Vischer, 350.
Lienzo de Zacatepec, 350.
Lima, 585.
Lipes, 725.
Litopterna, 233.
Littérature scandinave au Groenland, 33.
Little-Falls, 107.
Livres de Chilan-Balam, 408, 419, 423

424, 425, 427, 435, 443, 452, 479, 489, 491, 492, 496.
Lizana, 445, 446, 452.
Llacta, 600.
Llactacamayoc, 600, 609, 658, 659, 663.
Llamamichecs, 663.
Llautu, 603, 604, 664.
Lliclla, 667.
Lloque-Yupanqui, 590.
Llwyd (H.), 45, 46.
Loess cuit, 241.
Loess pampéen, 231 ; — brun pain d'épice, 233, 234 ; — moyen, 233, 234 ; — supérieur ou jaune, 233, 234, 235.
Löffler, 20.
Longin, 38.
Lorillard-City (*voir* Yaxchilan).
Loubat (duc de), 347, 348, 349, 362.
Louisiane, 161, 164.
Loup-fork beds, 234, 235.
Lozano, 695, 721.
Luiz Alves, 247.
Lumholtz, 212.
Lund (P. W.), 243, 245.
Lune (culte de la) chez les Chibchas, 549, 558 ; — déesse de la — chez les Péruviens, 613, 615.
Lupi, 613.
Lurin, 575, 585, 615, 635, 672.

M

Mac Curdy, 544.
Mac Gee, 103, 108.
Mac Guire, 156.
Machairodus, 243.
Mac Lean, 180.
Mac Mahan (Mound de), 149, 151.
Macrobe, 39.
Mac Spaddin, 120.
Macuilxochitl, 315, 317.
Madisonville, 108.
Madoc ab Owen Gwynedd, 45, 46, 731.
Maelduin, 41.
Magdalena, 532.
Magellan, 82, 83.
Magiciens au Mexique, 332 ; — chez les Niquiranes, 401 ; — chez les Mayas, 453 ; — chez les Péruviens, 620 ; — chez les Diaguites, 705.
Magie chez les Aztèques, 331, 332 ; — chez les Niquiranes, 401 ; — chez les Mayas, 453.
Mag-Meld, 41.
Magnussen (Finn), 21.
Maine, 115, 173, 175.
Maisons du Fu-sang, 5 ; — des Scandinaves au Groenland, 32 ; — de l'Engroueland, 47 ; — de l'Estotiland, 48 ; — des Mound-builders, 128, 129 ; des falaises, 187 et suiv. ; — des Aztèques, 366, 367 ; — des Niquiranes, 402 ; — des Mayas, 456 ; — des Guacanabibes, 510 ; — des Taïnos, 517, 518, 519 ; — (caneyes), 517, 518 ; — (buhios), 518, 519 ; — des Güetares, 537 ; — des Chiriquis, 542 ; — des Cunas, 546, 547 ; — des Chibchas, 560, 561 ; — des Caraques, 564 ; — des Yuncas, 586 ; — des Péruviens, 638 ; — des Diaguites, 698, 699 ; — des Comechingons, 723.
Maison tribale des Aztèques, 300, 301, 303, 304 ; — des Niquiranes, 394.
Major (R. H.), 29, 49.
Malais, 2.
Maler, 424, 460, 462, 463.
Malinalcas, 271.
Malinalli, 333, 338, 360.
Malqui, 627.
Malquip huillac, 628.
Malte-Brun, 21.
Mama acllas, 622.
Mamacocha, 612, 631.
Mamacunas, 622.
Mama Ocllo, 588, 604, 634.
Mames, 287, 406, 460.
Mammouth (*voir* Elephas primigenius).
Manabi, 563, 564, 566, 567.
Manco-Ccapac, 576, 588, 589, 590, 591, 603, 608, 612, 616, 624, 634, 635, 652.
Manco-Ccapac Yupanqui, 694.
Mange, 212.
Mangues, 535.
Mani, 431, 432, 447.
Manitoba, 131.
Manoplas, 716.
Man Satanaxio (île de), 43.
Manta (ville des Caraques), 563, 565.
Manteau des Péruviens, 666 ; — des Comechingons, 723.
Manuscrit du Cacique (*voir* Codex Becker n° 1).
Manuscrit mexicain n° 3 de la Bibl. nationale de Paris, 353, 355, 356.
Manuscrit n° 20 de la Coll. Aubin, 349.
Manuscrit Tzutuhil, 409.
Manuscrits mexicains : leur nature, 347 ; leurs catégories, 347 ; — aztèques, 347, 348, 352, 353, 355, 356, 357 ; — xicalanques, 347, 348, 349 ; — mixtèques, 347, 349, 350, 360, 364 ; — tzapotèques, 347, 350, 351, 360, 364 ; — cuicatèques, 347, 351, 360, 364 ; — mazatèques, 347, 351 ; — mixes, 347 ; — chinantèques, 347, 351 ; — popolocas, 351 ; — chrétiens, 352 ; — niquiranes, 400 ; — mayas, 478.
Mappe Quinantzin, 348.
Mappe Tlotzin, 348.
Maquahuitl, 305, 401.
Maranon (rivière), 617.

Marcahuamachuco, 638, 644.
Marcas, 601.
Marchands, 309; — espions à Mexico, 308, 309.
Marchés (chez les Aztèques) tianquiztli, 300, 365; grand — de Mexico, 366; — chez les Niquiranes, 102.
Marguerite (îles de la), 66.
Mariage chez les Aztèques, 307; — chez les Niquiranes, 395, 396; — chez les Mayas, 440, 441; — chez les Taïnos, 512; — chez les Chiriquis, 541; — chez les Chibchas, 553; — des chefs chez les Chibchas, 556; — chez les Péruviens, 598, 602; — des Incas, 604; — chez les Diaguites, 704.
Marie Galante (île), 63.
Markham (Cl. R.), 572, 590, 616, 691.
Markland, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 21.
Márson (Ari), 27.
Marteaux, percuteurs des kjökk. des îles Aléoutiennes, 112; — des kjökk. de la Colombie britannique, 112; — au Pérou, 688.
Martens (O.), 589, 602.
Martinique (La), 68.
Martins (Fernan), 54.
Martyr d'Anghiera (Pierre), 63, 71, 366, 513, 515, 518.
Maryland, 170.
Masques des kjökk. des îles Aléoutiennes, 112; — en pierre des Diaguites, 712.
Massachusetts, 108.
Massues de pierre des kjökk. de l'Orégon, 113; — des anciens Mexicains, 305.
Mastodon (*Genus*), 100, 108, 233.
Mastodon Ohioticus, 105.
Matacos, 727.
Matienzo (auteur), 695, 704.
Matienzo, 85.
Matinino, 68.
Matlaltzincas, 270, 285.
Ma-Twan-Lin, 5.
Maudslay, 466, 467.
Mauss, 313.
Maxtla, 279, 281.
Mayapan, 413, 414, 417, 419, 428, 429, 430, 431, 446.
Mayas, 405, 406, 412, 428, 429.
Mayas Qu'ichés, 387, 405, 406, 407.
Mayta-Ccapac, 590, 650.
Mazahuas, 262, 270.
Mazatèques, 285, 347; langue des —, 531.
Mazatl, 333, 338, 360.
Mecatlapouhqui, 332.
Mecos (*voir* Jonaces).
Medina-Celi (duc de), 58.
Medora, 104, 107, 110.
Mégalonyx, 99, 100.
Megatherium, 235.
Menche-Tinamit (*voir* Yaxchilan).
Mendieta, 262, 263, 325.
Mendoza (Francisco de), 695.
Mer (Totem de la), 565, 611, 631.
Mer des Sargasses, 39.
Mercator, 77, 86.
Mercer (C.), 109, 407.
Mercure (métal), 602, 683.
Mérida (*voir* Tihoo).
Meropide, 38.
Merriam (J. C.), 98.
Mesa de Jemez, 195, 205.
Mesa de Tusayan, 195, 207.
Mesa Verde, 191, 192, 195.
Métallurgie au Mexique, 385, 731; — — des Mayas, 731; — chez les Chibchas, 561, 731; — chez les Caraques, 567, 568; — chez les Aymaras, 582; — des Yuncas, 587; — des Péruviens, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 733; — des Diaguites, 715, 716.
Metates des Taïnos, 525, 526; — des Güetares, 538, 539; — des Chiriquis, 544.
Métaux (emploi des), 253; — au Fusang, 5; — dans les Mounds, 153, 159; — au Mexique, 385, 386; — au Chiriqui, 544; — chez les Chibchas, 561; — chez les Caraques, 567, 568; — chez les Aymaras, 582; — chez les Quichuas, 606, 683, 684, 685, 686, 687, 688; — chez les Diaguites, 715, 716.
Metellus Celer, 40.
Métier à tisser, des Aztèques, 378; — des Péruviens, 668.
Metz (Dr C. L.), 108.
Mexicaltzinco, 274.
Mexicas (*voir* Aztèques).
Mexico (ou Tenochtitlan), 275, 277, 278, 280, 281, 282, 284, 285, 293, 294, 295, 296, 303, 307, 316, 365, 366, 373.
Mexitli, 274.
Meztitlan, 273.
Meztli, 322.
Miccailhuitzintli, 337.
Michigan, 122, 175.
Michoacan, 274.
Michua, 552.
Mictlan, 327.
Mictlancihuatl, 327.
Mictlantecuhtli, 315, 316, 321, 327, 334.
Middendorf, 573, 575, 589.
Middleton, 178.
Migrations des Toltèques, 259, 261; — des Nahuas, 262, 263, 264; — des Olmèques, 263; — des Huaxtèques, 263; — des Otomis, 263; — des Cakchiquels, 410, 411; — des Tzentals, 411; — des Mayas, 412.
Milchimalli (*voir* Yaotlalli).

Militaire (organisation) du clan chez les Aztèques, 299 ; — chez les Péruviens, 607, 608.
Mimant, 47.
Mimixcohua, 270, 329.
Mindeleff (C.), 204, 210, 211, 212, 225, 226.
Mines de cuivre du lac Supérieur, 153, 154, 731 ; — de la région des Appalaches, 154, 155 ; — des Péruviens, 684, 685 ; — des Diaguites, 715.
Miquiztli, 333.
Miraflores, 646.
Miroirs, des Aztèques, 380.
Mississipi (Etat de), 121, 124, 127.
Mississipi (vallée du), 161, 162, 163, 164, 167, 168, 172.
Missouri, 127, 129, 137, 139, 149, 151, 152, 161, 162, 163, 174, 175.
Mitimacunas, 601, 602, 607, 609.
Mitimaes (*voir* Mitimacunas).
Mitla (ou Teotzapotlan), 287.
Mixcohuac, 274.
Mixcohuatl (*voir* Camaxtli).
Mixes, 347.
Mixtèques, 283, 284, 286, 287, 290, 347, 349, 350, 360, 364.
Mizquic, 279.
Mocha, 615.
Moines, au Pérou, 621.
Mois des Aztèques, 337, 328 ; — des Pipiles, 392 ; — des Mayas (Fêtes des), 451, 452 ; — des Mayas, 485, 486, 487, 490, 491, 492, 493 ; — des Tzentals, 497 ; — des Péruviens, 692.
Mokis (*voir* Hopis).
Molina, 620, 622, 626.
Moluches (*voir* Araucans).
Momies (chez les Péruviens), 626, 627, 628, 645, 647 ; — des Incas, 627, 628, — des Ccoyas, 628.
Mongols, 730.
Monguillot (José), 245.
Monnaie, chez les Aztèques, 310, 311 ; — chez les Niquiranes, 402.
Monos (Indiens), langue des —, 268.
Monroe (lac), 100.
Montagne (Totem de la), 612.
Montana, 131.
Monte Hermoso, 238, 239, 240.
Montejo (Francisco de), 434.
Montesinos, 589, 617, 633, 634, 694, 721.
Montezuma (*voir* Motecuzoma).
Montserrate (île), 64.
Monzon (Luis de), 625.
Moore (C. B.), 115, 156, 164, 166, 167.
Moorehead (W. R.), 155, 156.
Mopanes, 406.
Moquihuix, 283, 284.
Moreno (Fr. P.), 250, 251.
Moreno, 706.
Morgan (L. H.), 123, 199, 267, 297, 298, 439.
Morohuasi, 698, 699, 700, 704, 710.
Mortiers en pierre des kjökk. de la Colombie britannique, 112, 113 ; — des kjökk. de l'Orégon, 113 ; — des kjökk. de la Géorgie et des Carolines, 115 ; — des Mounds, 140, 141 ; — des anciens Cliff-dwellers, 216 ; — des Pueblos modernes, 216. — des Aymaras, 581 ; — des Péruviens, 669 ; — des Diaguites, 712.
Mosaïques de rochers, 129, 131, 132.
Mosoc nina, 622.
Motecuzoma I Ilhuicamina, 280, 282, 283, 284, 286, 356, 426.
Motecuzoma II Xocoyotl, 290, 293, 294, 295, 310, 345.
Motolinia, 325, 337.
Mounds, répartition, 117 ; — antiquité, 178, 179.
Mounds-effigies, 118, 129.
Mounds funéraires, 117, 118, 119.
Mounds-pyramides, 118, 122, 124.
Mound du serpent, 130, 131.
Mound en forme d'éléphant, 139, 177, 178.
Mound-Builders (origine toltèque des), 179, 180 ; — (origine indienne des), 180, 181, 182, 183, 184.
Moyotlan, 298, 301.
Müller (Max), 731.
Mûois, 532.
Murires, 532.
Musique chez les Péruviens, 690.
Muspas (*voir* Calusas).
Mylodon, 100, 232, 235.
Mylodon Darwinii (Owen) (*voir* Neomylodon Listai).
Mythes du Mexique, 325 ; — de création des Qu'ichés, 410, 411, 412 ; — des Cakchiquels, 410, 411 ; — des Tzentals, 411 ; — des Taïnos, 516 ; — du déluge chez les Chibchas, 549 ; — de la création des hommes chez les Chibchas, 550 ; — de la création du soleil chez les Chibchas, 550 ; — de la lutte des deux principes chez les Chibchas, 558 ; — de l'arrivée par mer chez les Caraques, 564 ; — de l'origine des Péruviens, 588, 589, 590, 633 ; — cosmogoniques des Péruviens, 630 ; — de la création, 632, 633, 634.
Mythologie mexicaine, 313 ; — des Pipiles, 390 ; — des Niquiranes, 397 ; — des Qu'ichés, 410, 411, 412 ; — des Cakchiquels, 410, 411 ; — des Tzentals, 411 ; — des Mayas, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 450 ; — des Lacandons, 443, 444, 447 ; — des Taïnos, 515, 516 ; — des Chiriquis, 541 ; — des Chibchas, 558, 559, 560 ; — des

Caraques, 565; — des Péruviens, 613, 614, 615, 516, 617.

N

Nacacs, 617, 620, 624.
Nadaillac (de), 179, 181.
Naddod, 14.
Nagualisme, 313.
Nahuas, 262, 263, 264, 267, 268, 269, 270, 271.
Nahuatl (langue des Aztèques), 267.
Nahuatlaques (*voir* Nahuas).
Nakuk Pech, 433, 434, 435, 440.
Nampallec, 584.
Nanahuatzin, 327.
Nandou (Totem du), 611.
Narvaez (Panfilo de), 295.
Narvaez (auteur), 695, 702, 703, 723.
Nauhpohualtlatolli, 300, 301.
Nauhtlan, 273.
Navajos (Indiens), 225.
Navidad (la), 61, 64.
Navigation chez les Taïnos, 520; — chez les Péruviens, 651; — chez les Mexicains, 731.
Naymlep, 584.
Nazca, 573, 574, 575, 645, 671, 672, 677.
Nebraska, 99, 107, 108, 131, 175.
Nehring (Dr A.), 236.
Nemequene, 552.
Nemontemi, 333, 338, 339.
Nemquerebeta (*voir* Bochica).
Nemquetheba (*voir* Bochica).
Néocène, 98.
Neomyladon Listai (Ameg.), 235, 236, 237.
Neumann, 6.
Newark, 122, 123.
New-Hampshire, 108.
New-Jersey, 105, 106, 107, 108, 110, 172, 175.
New-York (Etat), 122, 180.
Nextlahualli, 319.
Nezahualcoyotl, 281, 282, 283, 356.
Nezahualpilli, 289, 356.
Ni, 612.
Nicoya, 526, 535, 536, 537, 538.
Nina, 614.
Niño (Per Alonso), 79.
Niquiranes, 267, 387, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403.
Niveria, 672, 673.
Nobles, 309, 310, 311, 327, 390.
Nodal, 691.
Nom, chez les Mayas, 439, 440; — chez les Lacandons, 439, 440; — chez les Péruviens, 623.
Noms des jours aztèques, 332 à 341; — pipiles, 390; — niquiranes, 399; — mayas, 479, 480, 483, 484, 485, 487, 491, 492, 493, 495, 496, 497, 498; — tzentals, 496, 497; — cakchiquels, 498.
Nombres (notation des): chez les Mexicains, 363, 364; — chez les Mayas, 479, 481, 482, 493, 494, 495.
Nompanem, 552.
Nonoual, 423, 424.
Nordenskjöld (Erland), 236, 242, 576.
Nordenskjöld (G.), 187, 191, 192, 194, 200.
Nordenskjöld (Otto), 29, 49.
Nordhrseta, 29, 30, 31, 33.
Norombègue (*voir* Norumbègue).
Norris, 178, 179.
Norumbègue, 24.
Nouveau-Mexique, 187.
Nouvelle-Angleterre, 115, 161, 170, 172.
Nouvelle-Ecosse, 84, 113, 170, 172.
Nouvelle-Orléans, 100.
Numenius, 38.
Numération des Mayas, 480, 481, 494, 495.
Nuttal (Mme), 351.

O

Oajaca, ou Oaxaca, 257.
Ober, 508.
Objets paléolithiques (Amérique du Nord): Silex de Claymont, 104; — de Medora, 104; — de Trenton, 105, 107, 108, 110; — de Little-Falls, 107; — de Madisonville, 108; — du New-Hampshire, Massachusetts, Pensylvanie, Virginie et Géorgie, 108; — du Nebraska, 108; — du lac Lahontan, 108; — du Wyoming, 108; — coquille gravée du Delaware, 109; — Lenape Stone, 109; — du Mexique, 110.
Objets de pierre éclatée trouvés dans les mounds et les kjökkenmöddings, 34.
Objets divers trouvés dans les mounds, 140 et suiv.
Objets paléolithiques de l'Amérique du Sud: gisements de la Patagonie, 242; — du Rio Chico, 242; — du Rio Chubut, 242; — du Rio Observacion, 242; — de la Caverne Eberhardt, 242.
Objets en coquilles trouvés dans les mounds, 144 à 153.
Objets en métaux divers des Mounds, 153; — en cuivre, 153 à 156; — en or, 156, 157; — en minerais de fer, 158; — en fer météorique, 158.
Ocelotl, 333.
Ochpaniztli, 337.
Ocolco, 274.
Ocotelolco, 275.
Ohio, 107, 118, 119, 121, 122, 127, 130,

134, 139, 155, 156, 158, 170, 172, 175, 181, 186.
Olin, 333, 338, 360.
Ollantay, 690, 691.
Ollantaytampu, 608, 636, 638, 643, 648, 653, 654.
Olmecas Huixtotin (*voir* Olmèques).
Olmèques, 263, 273, 274, 387.
Olmos (Juan de), 564.
Omacatl, 317.
Omaguacas, 721, 725, 726.
Omaha, 99.
Oncoy Coyllur (*voir* Coyllacoyllur).
Oncoy mitta, 614.
Ondegardo (Polo de), 625, 685.
Onohippidium, 234, 236
Or (objets d') trouvés dans les Mounds, 153 ; — travail de l'or au Mexique, 385, 386; — chez les Niquiranes, 402 ; — chez les Chiriquis, 544 ; — chez les Chibchas, 561 ; — chez les Caraques, 567, 568 ; — chez les Aymaras, 582, 583; — chez les Quichuas, 606, 683, 684, 687, 688 ; — chez les Diaguites, 715.
Orbigny (d'), 231, 569.
Ordoñez y Aguiar, 411.
Oregon, 112, 113, 134.
Orejones, 602, 603, 607, 638.
Orénoque (delta de l'), 66.
Orfévrerie des Aztèques, 375, 385, 386; — des Chiriquis, 544 ; — des Péruviens, 683, 684.
Orfèvres (au Mexique), 385.
Organisation sociale du Fu-sang, 5 ; — de l'Atlantide, 37 ; — des Toltèques, 258, 259; — des Mayas, 440, 441, 442, 443 ; — du Pérou, 597 et suiv. ; — des Diaguites, 703, 704.
Organisation judiciaire des Mayas, 442; — des Péruviens, 608, 609.
Origène, 38.
Origine des Américains, 729, 730, 731, 732.
Orozco y Berra, 259.
Os (travail de l'), chez les Péruviens, 670, 671.
Osborn (H. F.), 99.
Ossements humains fossiles. Amérique du Nord : crâne de Calaveras, 96, 97 ; — squelette de Lansing, 99; — crânes d'Omaha, 99 ; — squelette de la Nouvelle-Orléans, 100 ; — squelette de Québec, 100 ; — os iliaque de Natchez, 100 ; — mâchoire du lac Monroe, 100 ; — crâne de Rock-Bluff, 101 ; — squelette de Soda-Creek, 101 ; — crânes de la Floride occidentale, 101 ; — ossements de Charleston, 101 ; — crânes de Peñon de los Baños, 101 ; — mâchoire de la vallée de Mexico, 102; — crânes de Trenton, 107; — fémur de Trenton, 107. — Amérique du Sud : atlas et vertèbre cervicale de Monte-Hermoso, 238, 239, 240; — ossements quaternaires des terrains pampéens, 240 ; — du rio Carcarana, 241 ; — de Frias, 241 ; — de Saladero, 241 ; — de Samborombon, 241 ; — de Chocori, 241 ; — de Tigra, 241 ; — de Baradero, 241; — de la Lapa da Lagoa do Sumidouro, ou de Lagoa Santa, 243, 294; — de Pontimelo, 244 ; — d'Arrecifes, 245 ; — de Paltacalo, 245.
Otomis, 262, 263, 270, 274, 280.
Ouralo-altaïques (langues), 731.
Ours (Totem de l'), 611.
Outes (Félix), 240, 242.
Ovando (Nicolas de), 67.
Oviedo, 56, 63, 393, 395, 396, 400, 402, 520, 535, 537.
Owen Guttyn, 45, 46.
Owen (N.), 46.
Oxomoco, 313, 315, 332.
Ozomatli, 333.
Oztoman, 289.

P

Pacari Tampu, 589, 633, 634.
Paccarisca, 610.
Pacha, 630.
Pachacamac, 615, 616, 632, 633.
Pachacamac (ville Yunca), 585, 587, 612, 616, 625, 635, 636, 672.
Pachachaca, 572.
Pachacuraca, 599, 600, 601, 606.
Pachacutec, 585, 592, 593, 594, 601.
Pachacutec-Yupanqui (*voir* Pachacutec).
Pachamama, 614, 625, 635.
Pachayachachi (*voir* Pachacamac).
Pacheco Zegarra, 691.
Packard, 153.
Paco, 662, 663.
Pacus, 665, 666.
Paez, 532, 533, 571.
Pain, 622, 629.
Palais, au Pérou, 637, 638, 639, 640.
Palenque, 407, 422, 425, 477.
Paleolama, 238.
Pallares, 563.
Pallas, 604.
Palmer, 189.
Paltacalo, 245.
Paltas, 571.
Pames, 270.
Pampéenne (race), 569.
Panches, 558.
Pane (Ramon), 512, 513, 514, 515.
Paniquitas, 532, 533.
Panquetzalitztli, 337, 338.
Papantla, 273.
Paraceros, 233.

Paraderos, 250.
Paramonga, 585, 643, 644, 647.
Parana, 248.
Paravey (H. de), 6, 730.
Paresseux, 99.
Paria (golfe de), 66.
Pariacaca, 612, 634.
Paris (capitale du Chiriqui), 540.
Parures des Aztèques, 375 ; — des Mayas, 455.
Pasqualigo, 72.
Pativillca, 575.
Paycha, 664.
Pêche chez les Péruviens, 658.
Pectoraux des mounds et des kjökkenmöddings de l'Amérique du Nord, 147, 148, 149, 150, 151, 152 ; — en or des Péruviens, 684, 686.
Pedrarias Davila, 396, 540, 545.
Peet (S. D.), 129.
Peinture chez les Mayas, 468, 469, 470, 731 ; — chez les Péruviens, 689.
Peixoto (R.), 243.
Pelaxilla, 287.
Peñafiel, 350.
Peñon de los Baños (Mexique), 101.
Pensylvanie, 108.
Perestrello (Felipa Moniz), 53.
Perez (Juan), 58.
Perez (Pio), 408, 423, 425, 488, 489, 491.
Périodes du calendrier des Mexicains, 341, 342 ; — des Mayas, cycle de 52 ans, 490, 491 ; grand-cycle, 494 ; — des Cakchiquels, 498, 499.
Périple de Scylax de Karyande, 39.
Perles (pêche des) au Pérou, 602.
Perles (faites de coquilles), 144, 145, 146 ; — en pierre des Diaguites, 712.
Pérou, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 577.
Peschel (O.), 54.
Pesons de filets des kjökkenm. des îles Aléoutiennes, 112 ; — des mounds, 141, 142.
Pesons de fuseaux du Chiriqui, 544 ; — du Pérou, 671 ; — des Diaguites, 721.
Peten, 436.
Pétroglyphes des Diaguites, 721.
Peyotl, 377, 378.
Phratrie chez les Aztèques, 298, 301 ; chefs de — chez les Aztèques, 301 ; Prêtre de — chez les Aztèques, 315, 330 ; — chez les Péruviens, 597, 598.
Phythan, 26.
Piedrahita, 553, 554.
Piedras-Negras, 424, 425, 477.
Pierre (travail de la), dans l'Amérique du Nord, 732, 733 ; — chez les Taïnos, 733 ; — chez les Péruviens, 669 ; — chez les Diaguites, 710, 711, 712, 713 ; — chez les Changos, 728.
Pilalli, 307.
Pilco Kayma, 638, 639, 640, 649, 655.
Pilons des kjökk. de l'Orégon, 113 ; — des Mounds, 140, 141 ; — en forme de molettes des Taïnos, 525 ; — des Güetares, 538.
Piltzintecuhtli, 315.
Piltzinteotl, 334.
Pima (langue), 267.
Pima (famille linguistique), 268.
Pimas (Indiens), 209, 212.
Pimentel, 267.
Pinard, 110.
Pinces à épiler, au Pérou, 666, 683.
Pincullu, 690.
Pinzon (Martin Alonzo), 58, 59, 60, 62.
Pinzon (Yañez), 79.
Pipanacos, 694.
Pipes (en terre cuite), de la vallée du Mississipi, 163 ; — de la Virginie, 172 ; — de la région des Iroquois, 174 ; — chez les Aztèques, 377 ; — chez les Mayas, 472.
Pipes en pierre, des kjökk. de l'Orégon, 113, 135 ; — des Mounds, 135, 136, 137, 138, 139, 140 ; — en forme d'animaux, 182, 183 ; — des Diaguites, 712.
Pipes en forme d'éléphant, 139, 140.
Pipiles, 267, 387, 388, 389, 391, 392, 393.
Pirca, 636, 638, 649, 697, 698, 699, 700, 706.
Pirindas, 270.
Pisacc, 647.
Pithecantropus, 239.
Pizarro, 573, 595, 596.
Planètes (*voir* Etoiles).
Plans mixtèques, 350 ; — aztèques, 352 ; — niquiranes, 394.
Plata (île de la), 565, 567.
Platine, chez les Caraques, 567, 568.
Platon, 37.
Pliocène (époque), 98.
Plomb (allié au cuivre) dans les mounds, 158 ; — au Mexique, 385 ; — au Pérou, 683.
Plumes (travail des) chez les Aztèques, 379, 380.
Plutarque, 38.
Pochtecatl, 308, 309.
Poésie des Péruviens, 690.
Pointes de flèches en os des Diaguites, 713.
Pointes de flèches en pierre des kjökk. de la Colombie britannique, 112 ; — des kjökk. de l'Orégon, 113 ; — des kjökk. de la Caroline et de la Géorgie, 115 ; — des paraderos de l'Argentine, 251 ; — des Chiriquis, 544 ; — des Aymaras, 581 ; — des Diaguites, 710.

Pointes de flèches en cuivre des mounds, 153.
Pointes de lances en cuivre des mounds, 153.
Pointes de lances en os des kjökkenm. des îles Aléoutiennes, 112.
Pointes de lances en pierre des kjökkenm. des îles Aléoutiennes, 112 ; — des kjökk. de la Colombie britannique, 112 ; — des kjökk. de l'Orégon, 113 ; — des kjökk. des Carolines et de la Géorgie, 115 ; — des Aztèques, 380.
Poissons (Totem des), 565, 612.
Pokomames, 388, 406, 407.
Pokonchi, 406.
Police du clan chez les Aztèques, 299 ; agents de — chez les Aztèques, 300 ; — du clan chez les Pipiles, 389 ; — niquiranes, 394.
Polynésiens (voyages des), 2, 731.
Poman, 703.
Ponce de Leon (Juan), 63, 84, 85, 508.
Poncho (*voir* manteau).
Pontimelo, 244.
Ponts suspendus (au Pérou), 608, 650 ; — en pierre, 650, 653 ; — de bateaux, 650.
Popolocas, 351.
Popol-Vuh, 408, 409, 410, 411.
Population scandinave du Groenland, 32.
Population de Mexico, 366.
Porras (Diego de), 68.
Porto-Rico (île de), 64, 507, 508, 509, 511.
Poterie de l'Amérique du Nord, 731 ; — des mounds et des kjökkenmöddings de l'Amérique du Nord, 161 et suiv. ; — de la vallée centrale du Mississipi, 161, 162 ; — du Golfe du Mexique et de la Floride, 161, 164 ; — des Etats du Sud-Est, 161, 167, 169, 170, 171 ; — de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre, 161, 170 ; — de l'aire iroquoise, 161 ; — du nord-ouest, 161 ; — des anciens cliff-dwellers, 216, 217, 218, 219 ; — des Pueblos modernes, 216, 220, 221, 222, 223 ; — des sambaquis, 248, 249 ; — des paraderos, 251 ; — du Mexique, 380, 381, 382, 383, 731 ; — des Niquiranes, 402, 403 ; — des Mayas, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 731 ; — des Taïnos, 526 ; — des Güetares, 537 ; — des Chiriquis, 543, 544 ; — des Chibchas, 561, 731 ; — des Caraques, 567 ; — d'Ica, 574, 575, 671, 672, 733 ; — de Nazca, 574, 575, 671, 672, 677, 733 ; — des Aymaras, 581, 582, 677, 678, 733 ; — de Niveria, 672, 673 ; — des Yuncas, 587, 733 ; — des Chimus, 672, 674, 676 ; — des Quichuas, 678, 733 ; — des Incas, 679, 680, 682 ; — des Diaguites, 717, 718, 719 ; — urnes funéraires, 706, 707, 708, 709 ; — écuelles, 718, 719 ; — aryballes, 720 ; — des Chiriguanos, 727.
Pourtalès (de), 100.
Powell (J. W.), 182, 205, 268.
Poyauhtlan, 273.
Prado (Juan Nuñez del), 696.
Prairie du Chien, 119.
Preptoceras, 99.
Prestations, 606.
Prêtres aztèques (tlamacazqui), 300 ; — pipiles, 390, 391 ; — niquiranes, 395, 397, 398, 399 ; — mayas, 452 ; — taïnos (butu-itihus), 516, 517 ; — güetares, 535, 536 ; — chiriquis, 541 ; — cunas, 547 ; — chibchas, 557 ; — péruviens, 617, 618, 619, 620, 621, 628 ; — diaguites, 705.
Prisonniers chez les Aztèques, 312 ; — chez les Niquiranes, 395 ; — chez les Chibchas, 558.
Proclus, 38.
Professions interdites au Pérou, 602.
Propulseur des Aztèques, 305 ; — des Péruviens, 670, 671.
Prothomo neanderthaliensis, 239.
Provinces chez les Péruviens, 601.
Pucara de Rinconada, 697, 700 ; — de Aconquija, 700.
Pucaras, 644, 699.
Pudade, 247.
Pueblo Bonito, 200, 201, 202.
Pueblo Chettro-Kettle, 200.
Pueblo de Hungo-Pavie, 200.
Pueblo Peñasca blanca, 201, 203.
Pueblo Pintado, 199, 200.
Pueblo de Una-Vida, 200.
Pueblo de Weje-gi, 200.
Pueblos ruinés du Rio Colorado et de ses tributaires, 187, 188, 189, 191, 192, 194 ; — du Rio Grande del Norte, 187 ; — du Rio Gila, 187 ; — de la Sierra Madre, 187.
Puits de Montezuma, 205, 206.
Pulans, 694.
Pulque (*ou* octli), 377.
Puma (Totem du), 611, 612.
Pumacocha, 578, 579.
Pumatampu, 594.
Puna de Jujuy, 703, 724.
Puquinas (langue des), 607.
Purchas, 46.
Puruccayan, 627.
Puruhaes, 571.
Putnam (F. W.), 104, 107.
Pyrhuas, 589, 633, 694.

Q

Qquipucamayocs, 657, 691.
Qquipus, 657, 663, 691.

Quaquauhpitzahuac, 278, 280, 283.
Quatrefages (de), 244.
Quauhcihuatl, 320.
Quauhnahuac, 279, 281, 355.
Quauhnochtecuhtli, 301.
Quauhtemoc, 295, 296.
Quauhtenanco, 287.
Quauhtinchan, 284.
Quauhtitlan, 280, 281, 284, 355, 356.
Quauhtlatoa, 283.
Quauhtli, 333.
Quauxicalli, 328, 372.
Québec, 100.
Quecholli, 337.
Quélènes (*voir* Zotzils).
Quenouille, 668.
Quetzalcohuatl, 259, 271, 315, 317, 330, 409, 410, 411, 413, 414, 417, 418, 588.
Quiahuitl, 333.
Quiahuiztlan, 293.
Qu'ichés, 287, 388, 389, 405, 406, 410, 411, 412, 426, 466.
Quichua (langue), 571, 572, 573, 589, 607, 612, 721, 722.
Quichuas, 569, 571, 572, 583, 584, 586, 588, 590, 591, 593, 594, 597, 598, 600, 601, 610, 626, 631, 633, 634, 644, 647, 648, 651, 657, 658, 685, 687, 689, 692, 695, 697, 712, 716, 722, 725.
Quicuchicuy, 623.
Quilla, 613, 615, 624, 628, 631, 632.
Quillasingas, 534, 570, 571.
Quilmes, 696, 699, 706, 707, 712.
Quimbayas, 571.
Quinantzin, 274.
Quincuayan, 264.
Quintanilla (Alonso de), 57.
Quirigua, 422, 423, 424, 425, 467, 494.
Quiroga, 696, 712.
Quisquia, 595.
Quisuarcancha, 635.
Quiteño, 572.
Quito, 577, 593, 594, 595.
Quitos (*voir* Quitus).
Quitus, 571, 595, 722.
Quqikan (*voir* Cuculkan).

R

Rafn, 13, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 30, 243.
Ramalho (João), 50.
Ramiriqui, 550, 551.
Ramos, 642.
Ramusio, 71, 83, 84.
Ranking, 730.
Rau (C.), 157.
Raya (la), 638.
Raymi, 604, 628, 629, 652.
Raynaud (G.), 499, 502.
Reeves, 20, 26.
Régions de l'espace chez les Zuñis, 313 ; — chez les Aztèques, 313 ; — chez les Mayas, 443, 446.
Renard (Totem du), 612.
Répartition des terres chez les Aztèques, 299, 305 ; —chez les Péruviens, 605, 606.
Resende (Garcia de), 50.
Réservoirs d'eau, 648, 649.
Restrepo-Tirado, 560.
Richthofen (von), 231.
Rio Alvarado, 291.
Rio de las Animas, 195.
Rio Carcarana, 241.
Rio Chico, 242.
Rio Chubut, 242.
Rio Colorado, 187, 188, 191, 192.
Rio Colorado Chiquito, 189, 194.
Rio Gila, 187, 209, 212, 219.
Rio Grande del Norte, 187, 203, 204, 209.
Rio Grijalva, 293.
Rio Mancos, 188, 189, 190, 191, 193, 196.
Rio Maule, 594, 595.
Rio Observacion, 242.
Rio Panuco, 284, 291.
Rio de la Plata (Nouveau-Mexique), 195.
Rio Salado, 209, 212.
Rio San-Juan, 188, 189, 191, 194, 195, 196, 207.
Rio Taveres, 247.
Rio Timesi, 284.
Rio Usumacinta, 436, 457, 460.
Rio Verde, 204, 205, 207, 209.
Rio Virgin, 187.
Rites du Mexique, 313, 327 ; sacrifices d'enfants, 319 ; funéraires, 327 ; de purification, 327 ; — chez les Pipiles : sacrifices, 390 ; — chez les Niquiranes : sacrifices, 398 ; funéraires, 398, 399 ; — des Mayas, 446, 447, 448 ; sacrifices, 448 ; humains, 448, 449 ; de purification, 449 ; propitiatoires, 449 ; funéraires, 450 ; — chez les Lacandons, 450 ; — des Taïnos, 516, 517 ; rite propitiatoire (*cagioba*), 516 ; rites funéraires, 516 ; — des Güetares, 517 ; sacrifice, 535, 536 ; — des Cunas, sacrifice humain, 547 ; anthropoph. rituelle, 547 ; — des Chibchas, observés par les chefs, 554, 555 ; de l'El Dorado, 555, 556 ; sacrifices humains, 559 ; — des Caraques : sacrifices humains, 565 ; — des Péruviens, 622 ; totémiques, 611 ; chamanistiques, 619 ; domestiques, 622, 623 ; prières, 623, 626 ; de purification, 623, 629, 630 ; de sacrifice, 623, 624, 625, 626 ; oraux, 626 ; — des Diaguites, 705.
Rivet (Dr P.), 240, 245, 532.
Rocca, 591, 634.

Rock-Bluff, 101.
Rodadero, 637, 652.
Bodriguez (F. M.), 369, 372, 373.
Rojas (Diego de), 695.
Rosny (L. de), 502, 503, 504, 505, 506.
Roth (Santiago), 231, 234, 236, 241, 242, 244.
Routes (au Pérou), 606, 608, 649, 650, 704.
Royllo (île de), 42, 43.
Rues de Mexico, 365; — de Tastil, 701.
Runa-simi (*voir* quichua (langue).
Russell, 108.
Rutuchicu, 623.

S

Saboya, 551, 552.
Sabre de bois (*macana*) des anciens Taïnos, 520; — des Cunas, 546; — des Péruviens, 670.
Sacchána, 422.
Sachica, 551.
Sacrifices au Mexique : — d'enfants, 318, 325; d'adultes, 328; « sacrificio gladiatorio », 329; — chez les Pipiles : humains, 390; d'enfants, 390; — chez les Niquiranes : humains, 395, 398, 399; — chez les Mayas, 414; humains, 448, 449; — chez les Güetares, 535, 536; — humains chez les Cunas, 547; — humains chez les Chibchas, 559; — humains chez les Caraques, 565; — au Pérou, 620, 623, 624, 625, 628, 630; humains, 624, 625, 626, 628.
Sacsayhuaman, 608, 629, 637, 652.
Saguanmachicá, 552.
Sahagun, 260, 263, 270, 284, 325, 329, 367, 342.
Saint-Brandan (île), 41.
Sainte-Croix (île), 64.
Sainte-Lucie (île), 68.
Saint-Martin (île), 64.
Saladero, 241.
Salcamayhua, 595, 630, 631, 695.
Salisbury (R. D.), 99.
Salive, 556.
Sambaquis, 247, 248, 249, 250, 251.
Samborombón, 241.
Sanchez (Alonzo), 56, 57.
Sanhassu, 247.
San Salvador (île de) (*voir* Guanahani).
Santa-Barbara (îles), 113.
Santa-Clara, 220.
Santa-Cruz (Tierra de), 77.
Santa-Maria de Concepcion (île), 60.
Santa-Maria la Antigua (île), 64.
Santa-Maria la Redonda (île), 64.
Santangel (Luis de), 58.
Santa-Rita, 418.
Santo-Tomas (Domingo de), 571, 572.
Sañu, 590.
Sapa-Incas (*voir* Incas).
Sapper, 458.
Sarault, 109.
Sarmiento de Gamboa, 576.
Saussure (H. de), 350.
Saville (M. H.), 369, 561, 566, 567.
Scelidotherium, 235, 243.
Scherzer, 408.
Schlegel, 6.
Schmidt (V.), 20.
Schöner (Johann), 77.
Schoolcraft, 23.
Schumacher, 135.
Scioto river, 122.
Scribes au Mexique, 348; — chez les Mayas, 453.
Sculpture sur bois des Aztèques, 380; — des Diaguites, 712.
Sculpture sur pierres des Aztèques, 383; — des Niquiranes, 402; — des Mayas, 466, 467, 731; — des Güetares, 536; — des Chiriquis, 544; — des Caraques, 566, 567; — des Péruviens, 670, 690; — des Diaguites, 712.
Seguin, 241.
Seler (E.), 260, 261, 266, 267, 329, 338, 342, 348, 349, 364, 369, 412, 413, 414, 419, 420, 421, 422, 476, 489, 491, 492, 497, 498, 499, 505, 506, 563.
Selserstown, 127.
Sénèque, 41.
Señores de la noche (*voir* Yohualtecuhtli).
Sept-Cités (île des) (*voir* Antilia).
Sépultures, en brèche, de la Californie, 113; — en amas de la Géorgie et des Carolines, 115; — dans les mounds, 117, 118, 119, 120, 121 (*voir* aussi mounds funéraires); — en cistes, dans les mounds, 119; — crémation dans les mounds, 120, 121; — collectives dans les mounds, 120; — dans des mounds en pyramides, 125; — en fosses, de la région des mounds, 133; — dans les cliff-dwellings et les pueblos, 192, 194; — en urne : des sambaquis, 248; — des paraderos, 250, 251; — chez les Taïnos, 516; — chez les Chiriquis (*huacals* ou *guacas*), 542, 543; — chez les Cunas, 547; — chez les Caraques, 565, 567; — de la région d'Ica et de Nazca, 575; — des Aymaras, 575, 576, 577, 578; — des Yuncas, 586; — des Péruviens, 617, 644, 645, 646, 647; — en fosse, 644, 646; — en puits, 645, 646; — à étages, 645; — sous poterie, 645, 646; — en pyramides, 646, 655; — dans des cavernes, 647; — en four, 647; — des

Diaguites, 706 ; dans des cavernes, 706 ; en puits, 706 ; en fosse, 706 ; en urnes, 706, 707 ; d'enfants, en urnes, 708, 709.
Serpent (Totem du), 611, 612.
Serranos, 270.
Shawanos (Indiens), 28, 183.
Shawnees (*voir* Shawanos).
Shell-heaps (*voir* kjökkenmöddings).
Short, 139, 180.
Shoshones (Indiens), 225.
Shoshoni (langue), 267.
Shoshoni-Aztèque (famille linguistique), 267, 268.
Sierra Madre, 187, 212, 213.
Signes de jours dans les manuscrits mexicains, 360 ; — des Mayas, 478, 479, 480, 481, 483, 485, 487.
Signes des mois chez les Mayas, 485, 486, 487.
Sigurd Stefansón. 34, 35.
Sikyatki, 216.
Simon (Pedro), 553, 555.
Simpson, 199.
Sinchi Rocca, 589, 590.
Sinclair (W. J.), 98.
Situa, 629.
Sjögren, 538.
Skrælings, 17, 18, 27, 29, 30, 33, 34.
Snjóland (*voir* Islande).
Soconusco (*voir* Xoconochco).
Soda Creek, 101.
Soldats chez les Chibchas, 558 : — chez les Péruviens, 607.
Soldi, 670.
Soleil (Dieu du) chez les Aztèques, 322 ; mythe des quatre — chez les Aztèques, 326 ; culte du — chez les Chibchas, 549 ; création du — chez les Chibchas, 549, 550 ; temple du — chez les Caraques, 565 ; porte du — à Tiahuanaco, 579, 580 ; Dieu du — chez les Péruviens, 604, 612, 613, 614, 615 ; Dieu du — chez les Aymaras, 613 ; Dieu du — chez les Diaguites, 705.
Solis (Juan de), 82.
Soncino (Raymondo di), 72.
Sonora, 212.
Sören-Hansen, 243, 244.
Source (Totem de la), 612.
Squier, 393, 575, 638, 639, 640, 642 (*voir* aussi Squier et Davis).
Squier et Davis, 121, 122, 123, 127, 180, 181, 182, 183.
Stalling (île), 115.
Statues des Aztèques, 383 ; — des Niquiranes, 403.
Steinmann, 234.
Stephens, 408, 423, 492.
Stephens (Th.), 45, 46.
Step-house, 192.
Stiles (Ezra), 22.
Stobnicza, 81.
Stocafixa (île de), 43, 44.
Stoll, 392, 405.
Storm, 20, 26, 56.
Stow, 72.
Strabon, 39.
Styles architecturaux chez les Mayas, 457, 458 ; — chez les Péruviens, 636, 637.
Sudatoria des Aztèques, 367.
Sugamuxi, 550, 551, 552, 554.
Supay, 627.
Sutagaos, 552.
Svalbardhi (*voir* Svalbardhr).
Svalbardhr, 31.
Synchronisme entre les dates mexicaines et européennes, 342, 343 ; — entre les dates mayas et européennes, 491, 492 ; — entre les dates cakchiquels et européennes, 499.

T

Tabac chez les Aztèques, 377 ; — chez les Güetares, 537.
Tabago (île), 79.
Tablettes à signes alphabétiques, 182, 183.
Taclla, 659.
Tafis, 694.
Tahuantinsuyu, 601, 629, 652.
Taïnos, 507, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 526.
Talamanques, 402, 532, 535 ; langues—, 532, 533, 534.
Talas, 47.
Talavera (Hernando de), 57.
Tallegwis, 180.
Tambos (*voir* Tampus).
Tambours chez les Péruviens, 690.
Tambuinga, 646.
Tamoanchan, 263, 264.
Tampus, 608, 650, 704, 705.
Tangimaroa, 285.
Tañoans (Indiens), 194, 203, 207, 215, 220, 225
Tapir (fossile), 233.
Tarahumara, 212.
Tarahumars (Indiens), 214.
Tarasques, 285, 291.
Tarma, 593.
Tarmatambo, 647.
Tastil, 700, 701, 704, 706, 710.
Tatouage (et peinture du corps) : des Aztèques, 376 ; — des Mayas, 454 ; — des Güetares, 536.
Teachcauhtli (*voir* achcacauhtli).
Tebugkihu, 207, 209.
Tecaltzaqualoyan, 312.
Techcatl, 328.
Techo (Del), 695, 696, 703, 705, 706, 721.

Techotlalatzin, 279.
Tecochtlazqui, 332.
Tecotzquani, 332.
Tecpaneca (tribu nahua) (*voir* Tecpanèques).
Tecpanèques, 264, 271, 275, 280.
Tecpanpouhqui (*voir* Tecpantlacatl).
Tecpantlacatl, 307.
Tecpantlalli, 307.
Tecpatl, 328 ; — (nom de jour aztèque), 333, 334, 337, 338, 339, 360.
Tecuantepec, 286, 287.
Tecuilhuitontli, 337.
Teilpiloyan, 312.
Teinture chez les Aztèques, 379 ; — chez les Péruviens, 669.
Teixcuepaliztli, 332.
Teloloapan, 289.
Telpochcalco, 304, 317, 327.
Telpochtli, 317.
Temacpalitotiqui, 332.
Temalacatl, 328.
Tematlatl, 305.
Temples des mounds-builders, 23 ; — des Mexicains (teocalli), 271, 272, 275, 300, 307, 309, 316, 328, 366 ; — de Xochicalco, 367, 368, 369 ; — de Tepoztlan, 369, 370, 371, 372, 373 ; ruines du grand — de Mexico, 373 ; — des Niquiranes, 397, 398 ; — des Güetares, 535 ; — circulaire de Ch'ich'en Itza, 414, 415, 416 ; — des Chiriquis, 542 ; — des Cunas, 547 ; — des Caraques, 565 ; — de Manta, 565 ; — de l'île de la Plata, 565 ; — des Yuncas, 584 ; — de Pachacamac, 585 ; — du Soleil, au Pérou, 613, 634, 635 ; — au Pérou, 634, 635, 641, 642, 643.
Tenayucan, 272, 273, 274, 284.
Ten Kate, 706, 709.
Tennessee, 118, 119, 120, 121, 127, 134, 136, 137, 138, 139, 149, 151, 153, 162, 167.
Tenochcas (*voir* Aztèques).
Tenochtitlan (*voir* Mexico).
Tenuchtzin, 277.
Teochichimèques, 266, 271, 273, 274, 275, 284.
Teohuacan, 274.
Teonamaqui, 330.
Teopan, 298, 301.
Teoquiquixti, 332.
Teotitlan, 287.
Teotitlan del Camino, 348.
Teotleco, 337.
Teotlixco Anahuac, 273.
Teotzapotlan, 287.
Teoxihuitl, 275.
Tepecanos (Indiens), 214.
Tepehuanes (langue des), 268.
Tepeilhuitl, 337.
Tepeticpac, 273, 274, 275.
Tepeu-Gucumatz, 410, 413.
Tepeyollotl, 334.
Tepictoton, 325.
Tepoztopilli, 305.
Tequestas, 509, 527.
Terra do Bretãos, 84.
Terrabas, 532.
Terrace beds, 93.
Terrains neutres, chez les Aztèques, 307.
Terrains pampéens, 231, 232, 233, 234, 235.
Terre, 614.
Terre de l'Inca, 605, 606.
Terre-Neuve, 44, 49, 50, 84.
Terres du Soleil, 605, 606.
Territoire du clan chez les Aztèques, 299, 307 ; — de la tribu, 300, 307 ; — de famille chez les Aztèques, 307 ; — chez les Niquiranes, 395, 396 ; — chez les Péruviens, 695 ; — publics chez les Aztèques, 307.
Testera, 352.
Tesuke, 220, 223.
Tetlacuicuiliqui, 332.
Tetraprothomo argentinus, 238, 239, 240.
Tetzcatlipoca, 271, 315, 316, 317, 326, 327, 330, 337.
Tetzcocans, 275, 283, 289.
Tetzcoco, 266, 270, 272, 274, 276, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 326.
Texas, 162.
Teyolloquani, 332.
Tezozomoc (auteur), 289, 315.
Tezozomoc (chef d'Azcapotzalco), 279.
Thalbitzer, 26, 29, 30.
Thévet, 326.
Thisquezuza, 552.
Thomas (Cyrus), 117, 120, 121, 123, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 158, 178, 181, 182, 186, 260, 478, 495, 505.
Thompson (E. H.), 407, 424, 464.
Thorbjarni, 17.
Thorbrandsson (Snorri), 17.
Thorgilsson, 15.
Thorvald, 31.
Tiacauh (*voir* achcacauhti).
Tiahuanaco, 570, 576, 578, 608, 637, 688.
Tianquizpantlayacaqui, 301.
Tianquiztli, 300, 308.
Tigra, 241.
Tihoo, 429, 431, 432.
Tilantonco, 283, 284.
Timukwas, 527.
Tinjacá, 551.
Tinti, 699, 700, 706.
Tipi, 127, 132.
Tiribis, 532.
Tissage, 253, 732 ; — chez les Aztèques, 378 ; — chez les Yuncas, 587 ; — chez les Péruviens, 667, 668, 733.

Titicaca (lac), 570, 573, 576, 578, 588, 589, 591, 593, 632, 634, 635.
Titicaca (île de), 638, 641, 642, 644, 648, 649, 655.
Tititl, 337.
Tizaapan, 277.
Tizatlacatzin, 290.
Tizoc, 286.
Tlacahuepantzin, 290.
Tlacatecatl, 301.
Tlacatecpanecas, 298, 315.
Tlacatecuhtli, 303, 304, 305, 308, 317.
Tlacateotl, 280, 283.
Tlacaxipeualiztli, 337.
Tlachquiauhco, 284, 286.
Tlacochcalcas, 298.
Tlacochcalcatl, 301.
Tlacochcalco, 305.
Tlacochcalco-yaotl, 316.
Tlacopan, 274, 282, 283, 317.
Tlahuizcalpantecuhtli, 322.
Tlamacazqui, 300, 315, 330.
Tlalmaitl, 307.
Tlalmanaco-Amaquemecan, 266.
Tlalmilli, 307, 311.
Tlaloc, 313, 315, 319, 320, 327, 330, 334, 337.
Tlalocan, 327.
Tlaloqué, 320.
Tlalpilli, 341.
Tlaltelolco, 277, 278, 279, 280, 282, 284, 285, 294, 366.
Tlanamacani, 308.
Tlaolchalyauhqui, 332.
Tlatecolotl, 332.
Tlatoani, 300, 307.
Tlatocamilli, 307.
Tlatocan, 300, 301.
Tlatzontectli, 305.
Tlauitolli, 305.
Tlaxcallan, 270, 275, 284, 290, 291, 293, 295.
Tlaxcaltecas, 271, 290, 293, 296.
Tlaxcaltecatl, 290.
Tlaximaloyan (*voir* Tangimaroa).
Tlaxochimaco (*voir* Miccailhuitzintli).
Tlazolteotl, 315, 323, 334.
Tlillancalqui (*voir* Quauhnochtecuhtli).
Tobas, 727.
Toccochimpus, 686, 687.
Tochtepec, 284, 348.
Tochtli, 333, 334, 337, 338, 339, 360.
Toci, 337.
Toledo (Francisco de), 625.
Tollan (ville mythique de), 259, 265, 266, 273, 277, 413.
Tollan, 258, 261, 265, 272.
Tollantzinco, 272, 273, 283, 355.
Tollocan, 285.
Tolombons, 694.
Toltèques, 179, 180, 258, 259, 262, 409, 413, 414, 419, 421, 476.
Toluca (*voir* Tollocan).
Tonacacihuatl, 324.
Tonacatecuhtli, 324.
Tonalamatl chez les Mexicains, 333, 334, 335, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 421; — chez les Mayas, 483, 491, 498.
Tonalamatl de la collection Aubin, 338, 360.
Tonalpohualli, 333, 334, 341, 342.
Tonalizin ou Dzawindanda, 283.
Tonatiuh, 322.
Tonnerre, 614, 705.
Torfæus, 20, 21, 26, 32.
Torquemada, 260, 325, 330, 366, 387, 393, 394.
Torres, 697.
Torres Rubio, 572.
Tortuga (île), 61.
Toscanelli, 54, 55.
Totémisme chez les Mexicains, 298, 313, 314; — chez les Mayas, 439; — chez les Lacandons, 439; — chez les Taïnos, 513; — chez les Caraques, 565; — chez les Péruviens, 610, 611, 612, 613; — chez les Yuncas, 611.
Toteoltzin, 282.
Totonaques, 273, 289, 293.
Tototlan, 284.
Tour de Newport, 21.
Touraniennes (langues), 731.
Tours ruinées du Rio San Juan, 180; — du Rio Mancos, 180; — du Cañon Mac Elmo, 196.
Toxcatl, 337, 339, 342.
Toxodon, 233.
Tozoztontli, 337.
Tozzer, 438, 440.
Traus, 47.
Travail forcé, 605.
Trenton, 105, 106, 107, 108, 110.
Tribu chez les Aztèques, 300, 307; — chez les Taïnos, 512; — chez les Güetares, 535; — chez les Chibchas, 553; — chez les Péruviens, 600, 601.
Tribut exigé par Mexico, 291.
Trinidad (île), 66.
Triprothomo, 239.
Trujillo, 574, 575, 585.
Tschüdi (von), 575, 577, 648.
Tsisiz-Pandacuaré, 285.
Tubes en pierre, des Mounds, 143, 144
Tucuman, 693, 694, 695, 703, 705, 721, 722, 723.
Tucurriques, 532.
Tula (*voir* Tollan).
Tultitlan, 281.
Tumaco, 545.
Tumbez, 584.
Tumibamba, 593, 594, 595.
Tumis, 583, 663, 683, 716.

Tumpis (*voir* Tumbez).
Tumulus-autels, 121.
Tundama, 551.
Tunique des Péruviens, 666 ; — des femmes chez les Péruviens, 667 ; — des Diaguites, 696, 697 ; — des Comechingons, 723.
Tunjá, 550, 551, 552.
Tupac Yupanqui, 572, 594, 642, 654.
Tupu (territoire de clan chez les Péruviens), 605, 608, 609, 659.
Tupus (épingles des Péruviens), 583, 666, 667, 715 ; — en cuivre, 683 ; — des Diaguites, 716.
Tutul-Xius, 418, 428, 429, 431, 432, 435.
Typotherium, 233, 234.
Tzapotèques, 286, 287, 347, 350, 351, 360, 364.
Tzapotlan, 284.
Tzentals, 287, 405, 411, 412.
Tzinacantecas (*voir* Tzotzils).
Tzinacantlan, 289.
Tzinteotl, 320, 331, 337.
Tzintzuntzan, 285.
Tzompanquahuitl, 332.
Tzotziles, 405.
Tzutuhils, 406.

U

Uhle (M.), 531, 574, 575, 576, 678.
Uisca uillullu (*voir* huancaquilli).
Uncha, 663.
Uncu, 666, 696.
Upham, 99, 104, 107, 108.
Urcu, 592, 593.
Urnes funéraires des sambaquis, 248 ; — des Niquiranes, 402 ; — des Diaguites, 706, 707, 708, 709, 717.
Uros (*voir* Changos).
Urubamba, 653.
Uruyas, 650, 651.
Usaque, 551, 558.
Usher, 100.
Uspantecas, 406.
Usutas, 666, 667, 697.
Utah (pueblos de l'), 187, 189, 191, 194, 195.
Utlatecas (*voir* Qu'ichés).
Uxmal, 429.

V

Valdivia, 432.
Valentini (Ph.), 504.
Valientes, 532.
Vallency, 22.
Vases en or des Péruviens, 684 ; — en argent des Péruviens, 684, 687.
Vasquez, 389.
Vasquez de Ayllon (Lucas), 85.
Vaulx (de la), 707, 718.
Velasco, 526, 538.
Velasco (auteur), 616, 624.
Vents (régime des) dans le Pacifique, 2 ; — Typhons, 2, 4 ; — (régime des) — dans l'Atlantique, 7 ; — Moussons, 2, 7 ; — Alizés, 2, 7.
Vénus (planète), 340, 341, 614, 631, 632.
Veragua, 68, 540, 541, 544, 545.
Vera-Paz, 436, 471, 472, 473.
Verazzano, 24, 25, 84.
Verneau (Dr R.), 240.
Vespucci (*voir* Americ Vespuce).
Vespuce (Americ), 76, 77.
Vestribygdh, 17, 28, 29, 32, 34, 35.
Vêtements des Aztèques, 373, 374, 375 ; — des Pipiles, 390 ; — des Niquiranes, 401 ; — des Mayas, 453, 454, 455 ; — des Güetares, 536 ; — des Chiriquis, 542 ; — des Cunas, 546 ; — des Chibchas, 561 ; — des Caraques, 564 ; — des Péruviens, 663, 664, 665, 666 ; — des Diaguites, 696, 697.
Veytia, 259, 315.
Vidâlin (Pall), 21, 22.
Vierges du Soleil, 594, 621, 622, 634.
Vigfússon, 26.
Vigne (au Vinland), 17, 20.
Vilca, 613.
Villages des Chiriquis, 542 ; — des Chibchas, 560, 561 ; — des Caraques, 564 ; — des Péruviens, 600, 601 ; — des Comechingons, 723.
Villes des Acolhuaques, 266, 272, 273, 274, 276, 280, 284 ; — des Aztèques, 277, 279, 280, 282, 284 ; — des Chiapanèques, 289 ; — des Huaxtèques, 284, 289 ; — des Matlaltzincas, 285 ; — des Olmèques, 273 ; — des Otomis, 272, 273, 274 ; — des Tarasques, 285 ; — des Teochichimèques, 266, 270, 273, 274, 275, 284 ; — des Tecpanèques, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282 ; — des Toltèques, 258, 259, 270 ; — des Totonaques, 293 ; — des Tzapotèques, 286, 287 ; — des Xicalanques, 348 ; — des Chibchas, 549, 550, 551, 552, 554, 556 ; — des Caraques, 563 ; — des Aymaras, 570, 578 ; — des Incas, 651, 652, 653, 654, 655, 656 ; — Ccozco, 569, 570, 576, 585 ; — Paramonga, 585 ; — des Chimus ou Yuncas : Pachacamac, 585, 587 ; — Chanchan, 570, 584, 585 ; — Chot, 584 ; — Lambayeque, 584 ; — Ancon, 587 ; — des Icas : Ica, 570, 573, 574, 575 ; — Nazca, 573, 574, 575.
Vinci (Léonard de), 77, 78.
Vining, 6.
Vinland, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.

Virchow, 244.
Virginie, 85, 86, 108, 115, 118, 119, 121, 134, 136, 139, 149, 153, 161, 170, 172.
Viru, 584.
Vivien de Saint-Martin, 6.
Voie lactée, 631.
Vol (punition du) chez les Aztèques, 311.
Volk (E.), 107.
Vreeland, 393.

W

Wallace, 108.
Waltzemüller, 35, 76, 77, 78.
Wampum (*voir* perles).
Warner, 177, 178.
Whitney (Dr), 96, 97, 98.
Wiener (C.), 247, 575, 578, 585, 586, 640, 656.
Wilson (Daniel), 23, 24, 139, 180, 259.
Wilson (Th.), 103, 109, 152, 156.
Winchell, 99, 107.
Wisconsin, 119, 121, 129, 130, 137, 139, 153, 175, 181.
Wolf (Th.), 567, 568.
Wright, 104, 108.
Wyoming, 107, 108.
Wytfliet, 40, 729.

X

Xalpan, 274.
Xaltocan, 272, 277, 280.
Xauxa (*voir* Jauja).
Xeques, 557.
Xicalanques, 313, 347, 348, 349, 418.
Xicochimalco, 274.
Xicotencatl, 290.
Xilonen, 313, 320.
Xipe totec, 323, 337.
Xiquipilco, 285.
Xiuhcoac, 234.
Xiuhtecuhtli, 315, 322, 334, 335, 337.
Xiuhtonalli, 342.
Xochimilcas, 264, 277.
Xochimilco, 276, 277, 279, 281, 289.
Xochipilli, 313, 323, 337.
Xochiquetzal, 313, 323.
Xochitl, 333, 334.
Xoconochco, 291.
Xocotl uetzi (*voir* Hueimiccailhuitl).
Xolotl, 324.

Y

Yacatecuhtli, 323.
Yacolla, 666.
Yahuar Huaccac, 591, 592, 593, 724, 725.
Yahuar Pampa, 592, 593.
Yanacunas, 602.
Yana huillac, 619.
Yanapac, 620.
Yaocihuatl, 320.
Yaotlalli, 307.
Yapuna (*voir* Tacila).
Yaxchilan, 422, 425, 444, 457, 460, 462, 463, 477.
Yaxhá, 477.
Yaycaruy (*voir* Ccuychi).
Yohualtecuhtin, 325, 334, 335, 338, 339, 360, 487.
Yopicas, 298, 315.
Yubecayguaya (*voir* Chia).
Yucay, 593, 637.
Yucayos, 509, 510.
Yumas (Indiens), 209.
Yuncas, 584, 585, 586, 587, 611, 616, 644, 647, 648, 656, 722; — langue des — 607, 612.
Yupanqui, 695, 722.
Yutes (Indiens), 225; — langue des —, 268.

Z

Zacatecas, 214.
Zacatlan, 274, 353.
Zacatollan, 293.
Zaclactun Mayapan (*voir* Mayapan).
Zalcoatitlan (*voir* Cuzcatlan).
Zaque, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 604.
Zarate, 564, 662.
Zemis, 513, 514, 515, 523, 524.
Zeni, 46, 47.
Zeno (Antonio), 46, 47, 48, 49.
Zeno (Carlo), 47.
Zeno (Nicolo le jeune), 47, 49.
Zeno (Nicolo), 46, 47, 48.
Zichmni, 47, 48, 49.
Zinc (allié au cuivre) des Mounds, 158; — au Mexique, 385; — chez les Caraques, 567, 568.
Zipa, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558.
Zipaquirá, 551.
Zirkel, 242.
Zittel (von), 235, 238.
Zotzlems (*voir* Tzotzils).
Zuhé (*voir* Bochica).
Zuñis (Indiens), 194, 203, 207, 215, 220, 223, 225, 313.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII
PRÉFACE IX
RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES ET ABRÉVIATIONS XVII
BIBLIOGRAPHIE XXI

INTRODUCTION

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER : *Les conditions physiques de la découverte.* 1
I. Les courants et les vents 1
II. Courants et vents du Pacifique 2
III. Le Fu-sang 4
IV. Courants et vents de l'Atlantique 7

CHAPITRE II : *La découverte de l'Amérique par les Scandinaves* 13
I. La découverte du Groenland 13
II. Découverte de la côte américaine. Voyages des frères Eriksson, de Bjarni Herjulfsson, de Thorfinn Karlsefni 16
III. Les traces laissées par les Scandinaves sur le sol de l'Amérique 20
IV. Les établissements du Groenland 28
V. Cause du départ des Scandinaves 33

CHAPITRE III : *La recherche d'une terre occidentale* 37
I. L'Antiquité (continents mythiques ; navigations à l'ouest ; objets rejetés sur les côtes d'Europe) ... 37
II. Les îles légendaires : Saint-Brandan, Brésil, Antilia. 41
III. Les voyages apocryphes (les Frisons, Madoc ab Owen Gwynedd) 45
IV. Les voyages des frères Zeni 46
V. Voyages des Portugais et des Français au XV^e^ siècle .. 50

CHAPITRE IV : *La découverte et les voyages de Christophe Colomb* 53

I. La vie de Christophe Colomb avant son départ pour l'Amérique 53
II. Le premier voyage 59
III. Le deuxième voyage 63
IV. Le troisième voyage 65
V. Le quatrième voyage et la mort de Colomb 67

CHAPITRE V : *Les voyages et découvertes au XVI^e^ siècle* 71

I. Jean et Sébastien Cabot 71
II. Les Corte-Real 74
III. Amérique Vespuce 76
IV. La découverte du Brésil et de l'Argentine (Hojeda, Pinzon et Cabral) 79
V. La découverte du Pacifique, Balboa 82
VI. La reconnaissance des côtes de l'Amérique du Nord. 83

LIVRE PREMIER

L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

PREMIÈRE PARTIE

AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER : *La période glaciaire de l'Amérique du Nord* 89

I. La première époque glaciaire 89
II. Les époques interglaciaires 91
III. La seconde époque glaciaire 92
IV. L'époque dite « de Champlain » 93
V. Les « terrace-beds » 93

CHAPITRE II : *Les ossements humains fossiles de l'Amérique du Nord* 95

I. Généralités 95
II. Le crâne de Calaveras et les ossements des cavernes de Californie 96
III. Les découvertes du Kansas et du Nebraska 99
IV. Trouvailles diverses 100
V. Les ossements découverts au Mexique 101

CHAPITRE III : *L'industrie paléolithique dans l'Amérique du Nord* 103
I. Les silex de Claymont et de Medora 103
II. Le gisement de Trenton 105
III. Les silex de l'Ohio, du Nebraska et du Wyoming .. 107
IV. La coquille du Delaware et la « Lenape Stone » 109

CHAPITRE IV : *Les Kjökkenmöddings de l'Amérique du Nord* 111
I. Les amas des îles Aléoutiennes 111
II. La région du Pacifique (Colombie britannique, Orégon, Californie) 112
III. La côte de l'Atlantique 113

CHAPITRE V : *Les « Mounds » de l'Amérique du Nord* 117
I. Généralités 117
II. Les Mounds funéraires 118
III. Les enclos et les Mounds en forme de pyramide .. 122
IV. Les anneaux de huttes 127
V. Mounds-effigies 129

CHAPITRE VI : *L'industrie de la pierre, des coquilles et des métaux dans les mounds et les kjökkenmöddings* 133
I. Généralités 133
II. Les objets de pierre éclatée 134
III. Les haches en pierre polie 134
IV. Les pipes en pierre 135
V. Objets divers en pierre polie 140
VI. L'industrie de la coquille 144
VII. Le travail des métaux (cuivre, or, argent, fer météorique) 153

CHAPITRE VII : *La céramique des Mounds* 161
I. Généralités 161
II. La région du Mississipi 162
III. La poterie du golfe du Mexique 164
IV. Les vases des États du Sud-Est 167
V. La céramique de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre 170
VI. La poterie de la région des Iroquois et les pipes en terre cuite 172
VII. La région du Missouri 174

CHAPITRE VIII : *Les constructeurs des Mounds*..... 177
I. L'antiquité des Mounds..... 177
II. L'origine toltèque..... 179
III. L'origine indienne..... 180
IV. Objections contre l'origine indienne..... 181
V. Les tablettes à signe alphabétique et les pipes en pierre..... 182
VI. La civilisation des Indiens de l'Amérique du Nord. 183
VII. Constructions des Mounds après la découverte... 184
VIII. Les différents types des Mounds et leurs constructeurs..... 186

CHAPITRE IX : *Les maisons des falaises et les Pueblos*..... 187
I. Distribution des maisons des falaises et des Pueblos. 187
II. Classification des ruines..... 187
III. Ruines du cours supérieur du Colorado..... 188
IV. Ruines du bassin du Rio Grande..... 203
V. Ruines du bassin du Rio Gila..... 209
VI. Les maisons des falaises de la Sierra Madre et du Jalisco..... 212

CHAPITRE X : *L'industrie des Cliff-dwellers*..... 215
I. L'industrie de la pierre et du bois..... 215
II. La céramique..... 216

CHAPITRE XI : *Les constructeurs des Cliff-dwellings*..... 225

LIVRE PREMIER

DEUXIÈME PARTIE

AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER : *L'homme fossile dans l'Amérique du Sud.* 229
I. Les formations tertiaires et pliocènes de l'Amérique du Sud..... 229
II. Le *tetraprothomo* ou *Homo neogæus* de Monte Hermoso..... 238
III. Les restes de l'homme dans les terrains pampéens. 240
IV. L'homme préhistorique au Brésil et la race de Lagoa-Santa..... 243

CHAPITRE II : *L'ère néolithique dans l'Amérique du Sud*.... 247
I. Les sambaquis du Brésil..... 247
II. Les paraderos de la Patagonie et les sépultures néolithiques..... 250

LIVRE II

LES PEUPLES CIVILISÉS DE L'AMÉRIQUE

Les grandes civilisations indigènes de l'Amérique.. 253

PREMIÈRE PARTIE

LE MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER : *L'histoire du Mexique avant l'arrivée des Aztèques*..... 257
I. Le plateau de Mexico ou Anahuac..... 257
II. L'empire toltèque..... 258
III. La civilisation toltèque..... 260
IV. Les Chichimèques..... 262
V. L'origine septentrionale des tribus nahuas..... 266
VI. Les peuples aborigènes de l'Anahuac (Otomis, etc.). 270
VII. Les anciennes villes chichimèques..... 271
VIII. Les Teochichimèques, les Acolhuaques et les Tecpanèques..... 273
CHAPITRE II : *L'empire aztèque*..... 277
I. L'arrivée des Aztèques dans l'Anahuac et leurs luttes avec les Tecpanèques..... 277
II. Fondation de la confédération aztèque..... 282
III. Les conquêtes de Motécuzoma Ier et d'Axayacatl.. 283
IV. L'extension de la puissance aztèque..... 286
V. La conquête du Mexique par Cortez..... 293
CHAPITRE III : *L'organisation sociale et politique du Mexique*. 298
I. Les phratries et les clans..... 298
II. Les calpullis..... 299
III. La tribu..... 300
IV. La confédération..... 303
V. L'organisation militaire..... 304
VI. La répartition des terres et des biens..... 305

VII. Les classes sociales..... 308
VIII. L'organisation judiciaire..... 311

CHAPITRE IV : *La religion*..... 313

I. Le totémisme et les cultes de clans..... 313
II. Les grands dieux..... 316
III. Les mythes..... 325
IV. Les rites..... 327
V. La prêtrise..... 330
VI. La magie..... 331

CHAPITRE V : *Le calendrier*..... 333

I. Le Tonalamatl..... 333
II. L'année solaire ou tonalpohualli..... 334
III. L'année vénusienne..... 340
IV. Les divers cycles..... 341
V. La concordance du calendrier mexicain et du calendrier européen..... 342

CHAPITRE VI : *L'écriture*..... 345

I. Généralités sur l'écriture mexicaine..... 345
II. Les manuscrits et leurs catégories..... 347
III. L'écriture..... 352

CHAPITRE VII : *La vie privée des anciens Mexicains*..... 365

I. La vie urbaine, la ville et les monuments..... 365
II. Le vêtement et la parure..... 373
III. L'alimentation et la cuisine..... 376
IV. Les arts industriels..... 378

CHAPITRE VIII : *Les nations nahuas de l'Amérique centrale*.. 387

I. Les Pipiles du Guatémala et du San-Salvador..... 387
II. Les Niquiraues du Nicaragua..... 393

DEUXIÈME PARTIE

LES MAYAS-QU'ICHÉS

CHAPITRE PREMIER : *Les populations primitives*..... 405

I. Les Mayas-Qu'ichés..... 405
II. L'origine des Mayas-Qu'ichés..... 407
III. Les textes en langues indigènes..... 407

CHAPITRE II : *Les origines et les migrations légendaires des Mayas-Qu'ichés* 410

I. Les légendes des Qu'ichés et des Cakchiquels 410
II. Les traditions des Tzentals 411
III. Les migrations des Mayas 412
IV. Quetzalcohuatl-Cuculkan 413
V. Les monuments de Ch'ich'en-Itza 414
VI. La chronologie ancienne de l'Amérique centrale . 421

CHAPITRE III : *Le Yucatan, les Mayas et leur histoire* 427

I. Les Chanes ou Itzas 427
II. Les Tutul-Xius 428
III. Les Cocomes et la domination de Mayapan 429
IV. Les états mayas à l'époque de la découverte 431
V. La conquête du Yucatan 432
VI. La pacification du Peten 436

CHAPITRE IV : *La civilisation maya* 438

I. Le clan chez les Lacandons modernes et chez les anciens Mayas 438
II. Les classes de la société et les chefs dans le Yucatan antique 440
III. L'organisation judiciaire 442
IV. La religion 443
V. La vie civile 453

CHAPITRE V : *Le calendrier et l'écriture* 477

I. La numération, les chiffres et les signes de jours... 477
II. L'année 482
III. Les périodes du calendrier et la question du katun. 488
IV. L'année archaïque 492
V. Le calendrier des Tzentals, des Qu'ichés et des Cakchiquels 496
VI. L'écriture 500

TROISIÈME PARTIE

LES HABITANTS DES ANTILLES

CHAPITRE PREMIER : *Les populations des Antilles* 507

I. Les Arawaks et les Caribes 507
II. La population autochtone 509
III. Les diverses îles et leurs habitants 510

CHAPITRE II : *La civilisation des Taïnos* 512

I. L'organisation politique et familiale 512
II. La religion 512
III. Les arts industriels 517
IV. Le travail de la pierre 520

QUATRIÈME PARTIE

LES PEUPLES DE L'ISTHME DE PANAMA, DE LA COLOMBIE ET DU PÉROU

CHAPITRE PREMIER : *Les peuples Chibchas* 531

I. Les Chibchas 531
II. La famille linguistique chibcha 531
III. La répartition des peuples chibchas 532

CHAPITRE II : *Les Güetares du Costa-Rica* 535

I. Les Güetares 535
II. La religion 535
III. La civilisation matérielle 536
IV. L'archéologie des Güetares 537

CHAPITRE III : *Les peuples de l'isthme de Panama* 540

I. Le Chiriqui et le Darien 540
II. Le Dabaibe ou pays des Cunas 544

CHAPITRE IV : *Les Chibchas du plateau de Bogota* 549

I. La légende du héros civilisateur Bochica et l'origine des Chibchas 549
II. Les divers états chibchas 551
III. L'histoire de la tribu de Bogota 552
IV. L'organisation sociale 553
V. La religion 558
VI. La civilisation matérielle 560

CHAPITRE V : *Les Esmeraldas et les Caraques* 563

I. Les populations côtières de l'Équateur 563
II. Les traditions des Caraques 563
III. La civilisation et la religion 564
IV. L'archéologie 566

CHAPITRE VI : *Les peuples des Andes* 569

I. Généralités 569
II. Les tribus de l'Équateur 570

III. Le Pérou 571
IV. La civilisation d'Ica et de Nazca 573
V. Les Aymaras ou Collas 575
VI. Les Yuncas 584

CHAPITRE VII : *L'histoire des Incas* 588

I. Légendes d'origine 588
II. Les premiers Incas 590
III. L'extension de l'empire des Incas 591
IV. Les derniers Incas et la conquête 594

CHAPITRE VIII : *L'organisation sociale des Quichuas* 597

I. Le clan 597
II. Les décuries, les centuries et les subdivisions territoriales 599
III. Les classes sociales 601
IV. La propriété et le système économique 605

CHAPITRE IX : *Les religions de l'ancien Pérou* 610

I. Le totémisme 610
II. La religion solaire 613
III. Les mythes et les représentations du monde 630
IV. Les temples et les sanctuaires 634

CHAPITRE X : *La civilisation du Pérou* 636

I. L'architecture 636
II. La chasse, l'agriculture et l'élevage 657
III. Le vêtement et la parure 663
IV. Les arts industriels 667

CHAPITRE XI : *Les Diaguites de la République Argentine et les peuples environnants* 693

I. Les Diaguites ou Calchaquis 693
II. L'histoire des Diaguites 694
III. La civilisation des Diaguites 696
IV. L'industrie des Diaguites 710
V. L'origine des Diaguites 721
VI. Les Comechingons 723
VII. Les peuples du Chili et de la Bolivie (Atacamas, Changos, Chiriguanos et Araucans) 724

CONCLUSION 729

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

RETURN TO →

1	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

DUE AS STAMPED BELOW

[illegible] 11 1998		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD 19

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C061313961

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]